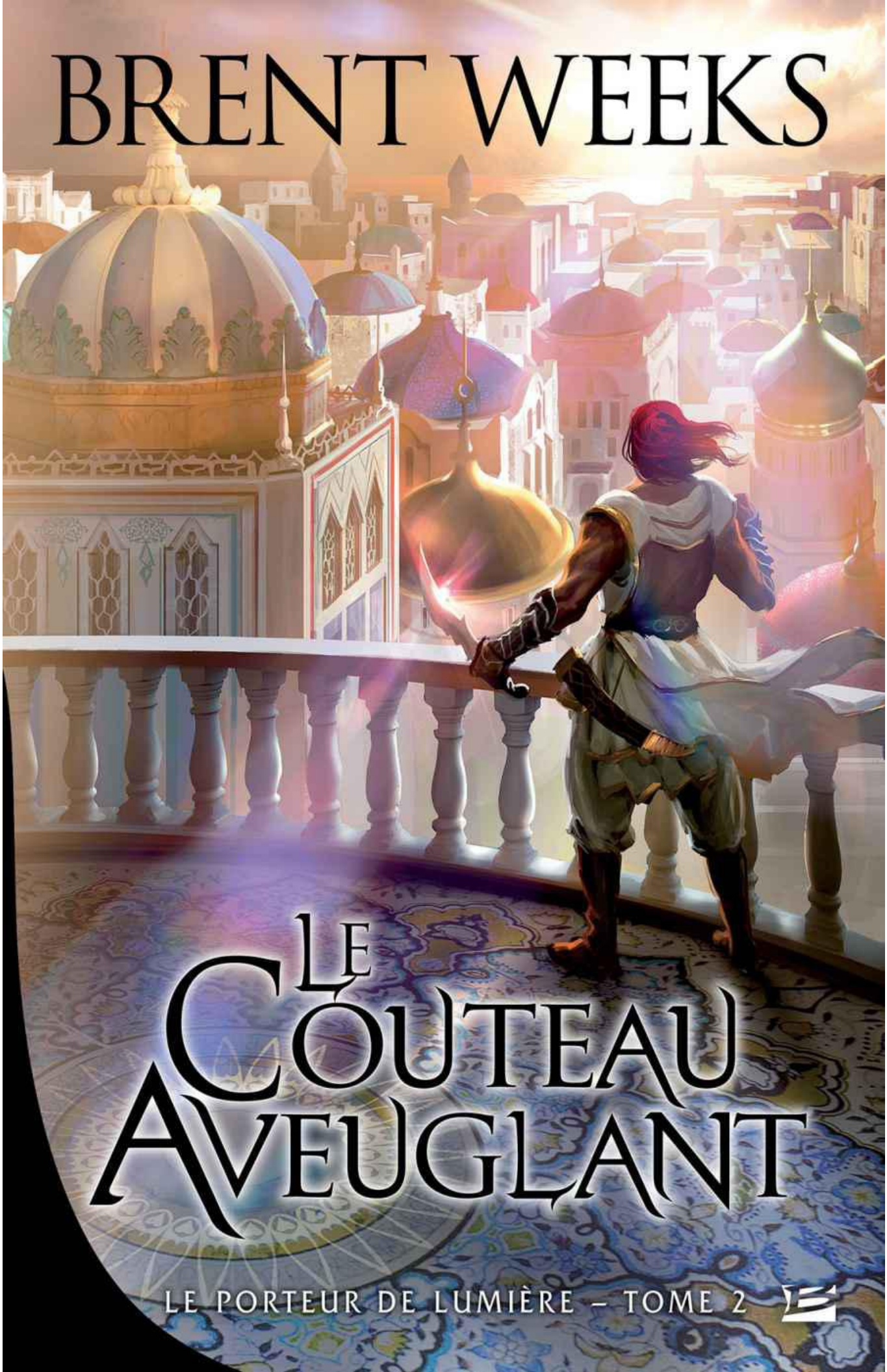
BRENT WEEKS



LE COUTEAU AVEUGLANT

LE PORTEUR DE LUMIÈRE – TOME 2

Brent Weeks

Le Couteau aveuglant

Le Porteur de lumière – tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle Casse-Castric

Bragelonne

Pour ma femme Kristi,
et pour tous ceux qui gardent espoir alors que
l'heure du renoncement semble avoir depuis longtemps sonné.

Les Sept Satrapies
Tyrea
Kelfong
Le Grand Désert
Les Terres désolées
Les Dents d'Akan
Les Portes de Sombre-Eternité
La mer Cérulénne
Ilyta
Abornea
Paria
Azlal
Ruthgar
Les plaines Verdoyantes
Les Abysses
Les Déserts
Récif de Brume blanche
Atash
Les Falaises rouges
Les Terres creusées
Mont d'Enfer
Rath
Forêt de Sang
Havre-Vert
LA CITÉ FLOTTANTE
LA CHROMERIE
Grand Temple
Petit Temple
Le Canon
Cap-Tarn
Pierre d'Ombre
Montagnes Kamn
Yaven
GARRISTON
SEETON
IDOSS
MURSATO
PERGOS
WYVURGH
CRAVO
ODESS
AZÛLAY
TARED
MELOS
NIBBALU
AVERIT

Chapitre premier

Gavin Guile était allongé sur le dos dans un étroit raseur d'eau qui flottait en pleine mer. C'était une coquille de noix aux flancs bas. Autrefois, lorsqu'il était dans cette position, il en arrivait presque à croire qu'il ne faisait qu'un avec la mer. Désormais la voûte céleste était un couvercle, et lui un crabe dans une marmite quand la température monte.

Deux heures avant midi, à trente lieues de l'île des Prophètes, la mer Céruléenne devait être d'un incroyable et profond bleu-vert. Au-dessus, le ciel sans nuage, duquel toute brume s'était évaporée, devait avoir pris une teinte saphir, sereine et éclatante.

Mais il ne pouvait pas le voir de ses yeux. Depuis sa défaite à la bataille de Garriston quatre jours plus tôt, il ne distinguait que du gris à la place du bleu. Et encore, seulement au prix d'un effort de concentration. Privée de son bleu, la mer n'était plus qu'un bouillon maigre de couleur vert-de-gris.

Sa flotte l'attendait. Il est difficile de se détendre lorsque des milliers de gens n'attendent que vous. Mais cette parenthèse de quiétude lui était nécessaire.

Il regardait les cieux, les bras en croix, touchant les vagues du bout des doigts.

Lucidonius, es-tu venu ici ? As-tu réellement existé ? Cela t'est-il arrivé à toi aussi ?

Un sifflement fusa de la mer, comme le bruit d'un navire fendant la houle.

Gavin s'assit dans son esquif. Puis se mit debout.

À cinquante mètres derrière lui, quelque chose finissait de disparaître dans les vagues. Quelque chose d'assez imposant pour créer des remous. Peut-être une baleine.

Si ce n'était que les baleines remontent à la surface pour respirer, et qu'il n'y avait pas de gouttelettes dans l'air, pas de panache d'expiration. Et pour que Gavin entende le sifflement d'un animal marin sous l'eau à cinquante mètres de distance, la bête devait être colossale. Il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Il se mit à absorber de la lumière pour se munir de son nécessaire à ramer… et s'immobilisa. Quelque chose passait juste sous lui. C'était comme regarder le paysage défiler depuis une calèche en marche, mais Gavin n'avançait pas. Ce corps en mouvement était immense ; il faisait plusieurs fois la largeur de l'embarcation, et ondulait de plus en plus près de la surface, de plus en plus près du petit bateau.

Un démon des mers.

Et il miroitait. C'était une lueur chaude et paisible, comme le soleil de ce matin frais.

Gavin n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille. Les démons des mers étaient des monstres ; c'était la forme de fureur la plus pure et la plus folle du monde connu des hommes. Ils étaient rouges et brûlants, mettaient les océans en ébullition et laissaient derrière eux un sillage de feu. D'après les conjectures émises dans les livres anciens, ils n'étaient pas carnivores, mais défendaient avec férocité leur territoire, et anéantissaient le moindre intrus qui osait troubler leurs eaux. Des intrus… comme les bateaux.

Mais cette lumière n'avait rien de commun avec la rage. C'était une luminescence paisible, et le démon des mers, loin d'être un destructeur vicieux, n'était qu'un géant qui sillonnait les eaux en ridant à peine la surface à son passage. Ses couleurs irisées scintillaient entre les vagues, et gagnaient en intensité à mesure que l'animal se rapprochait en ondulant.

Sans réfléchir, Gavin s'agenouilla lorsque le dos de la créature émergea, juste sous son bateau. Avant que l'embarcation ne glisse, emportée par la houle, il tendit la main et toucha la peau du démon. Il s'attendait à ce qu'un animal évoluant dans les vagues soit visqueux mais, à sa grande

surprise, il découvrit un épiderme rêche, musculeux et tiède.

Pendant un instant béni, Gavin n'exista plus. Il n'y avait plus de Gavin Guile, ni de Dazen Guile, plus de luxeigneur Prisme, ni de dignitaires pleurnicheurs cherchant à se faire mousser sans aucune dignité, plus de mensonges, plus de satrapes à intimider, plus de conseillers du Spectre à manipuler, plus d'amantes ni de bâtards, plus de pouvoir autre que celui qu'il avait sous les yeux. En contemplant cette immensité incompréhensible, il se sentit minuscule.

Rafraîchi par la douce brise du matin, baigné dans la tiédeur de ces soleils jumeaux – l'un dans le ciel, l'autre sous les vagues –, Gavin était en paix.

De tout ce qu'il avait connu, c'était ce qui se rapprochait le plus d'une expérience mystique.

C'est alors qu'il comprit que le démon des mers nageait vers sa flotte.

Chapitre 2

Cet enfer vert l'entraînait vers la folie. Auréolé de lumière, le mort était de retour dans le mur réfléchissant, et adressait un sourire à Dazen, ses traits resserrés comme ceux d'un squelette par les murs incurvés de cette prison verte.

Le secret, c'était de ne *pas* créer. Après avoir créé uniquement du bleu pendant seize ans, modifiant les esprits et abîmant les corps avec cette horrible sérénité céruléenne, Dazen avait à présent réussi à échapper à la prison bleue, et il n'aspirait qu'à se gorger d'une autre couleur. C'était comme s'il avait avalé du gruau matin, midi et soir pendant six mille jours, et que tout à coup quelqu'un lui proposait une tranche de bacon.

Du temps où il était libre, il n'aimait même pas le bacon. À présent, cela lui semblait délicieux. Il se demanda si c'était la fièvre qui transformait ses pensées en un magma d'émotions.

C'était bizarre qu'il ait pensé cela : *« Du temps où il était libre. »* Et non : *« Du temps où il était le Prisme. »*

Il ne savait pas trop si c'était parce qu'il se considérait toujours comme le Prisme, qu'il soit en tenue royale ou en haillons malodorants, ou si cela n'avait tout simplement plus aucune espèce d'importance.

Dazen s'efforça de détourner le regard, mais tout était vert. Avoir les yeux ouverts revenait à plonger les pieds dans le vert. Non, il était dans l'eau jusqu'au cou et essayait de se sécher. Aucun espoir. Il devait en prendre conscience et l'accepter. La seule question n'était pas de savoir s'il allait se mouiller les cheveux, mais s'il allait se noyer.

Le vert, c'était la sauvagerie et la liberté. L'esprit logique de Dazen, qui avait baigné dans le bleu bien ordonné, savait que s'abreuver de pure sauvagerie tout en étant enfermé dans cette cage en luxine le conduirait à la folie. En quelques jours, il en viendrait à s'égorger avec ses propres ongles. La sauvagerie pure, en cet endroit, signerait sa mort. Et il accomplirait finalement le destin que son frère lui avait réservé.

Il lui fallait être patient. Il devait réfléchir, ce qui, pour l'heure, n'était pas aisé. Il examina lentement son corps, avec minutie. La traversée à quatre pattes du tunnel en pierre de l'enfer avait laissé ses mains et ses genoux tout éraflés. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter pour les bleus et les bosses causés par sa chute dans la trappe qui l'avait mené dans cette cellule. Ces blessures étaient douloureuses, mais sans gravité. La coupure infectée qui lui barrait la poitrine était plus inquiétante. Rien qu'à la regarder, il avait la nausée : elle suintait de pus et de promesses de mort.

Le pire était la fièvre qui lui empoisonnait le sang, qui le rendait stupide, irrationnel, et lui enlevait toute volonté.

Mais Dazen s'était enfui de la prison bleue, et cet endroit l'avait transformé. Son frère avait créé ces prisons à la va-vite, et avait dû concentrer ses efforts sur la première, la bleue. N'importe quelle cellule a une faille.

La prison bleue avait fait de lui l'être idéal pour découvrir cela. La mort ou la liberté.

De son mur vert réfléchissant, le mort s'adressa à lui :

— Tu prends des paris ?

Chapitre 3

Gavin aspira la lumière pour façonner ses avirons. Sans réfléchir, il essaya de créer du bleu. Bien que fragile, la structure raide, lisse et douce du bleu en faisait un choix idéal pour les parties qui n'étaient pas soumises à la friction sur les côtés. Dans une tentative futile, Gavin essaya un moment de forcer de nouveau. Il était un Prisme fait homme ; de tous les créateurs, lui seul pouvait décomposer la lumière en lui-même. Le bleu était là, il le savait, et cette certitude suffisait peut-être, même s'il ne pouvait pas le voir.

Par Orholam, quand on trouve son pot de chambre au beau milieu de la nuit, et même si on ne peut pas le voir, la foutue cuvette est quand même là ! Pourquoi n'était-ce pas pareil ?

Rien. Pas d'afflux de logique harmonieuse, pas de froideur rationnelle, pas de peau teintée de bleu, pas la moindre création. Pour la première fois depuis qu'il n'était plus un petit garçon, il se sentit démuni. Comme un homme commun. Comme un paysan.

Son impuissance lui arracha un cri. Il était trop tard pour les rames de toute façon. Cette pourriture nageait bien trop vite.

Il créa les écopes et les roseaux. Le bleu fonctionnait mieux pour construire les tuyaux d'un raseur d'eau, mais la nature flexible du vert pouvait convenir s'il les faisait assez épais. La luxine peu subtile du vert était plus lourde et opposait plus de résistance à l'eau, aussi était-il plus lent, mais il n'avait pas le temps ni l'attention nécessaire pour utiliser le jaune. De précieuses secondes s'écoulèrent.

Puis il eut les écopes entre les mains et il commença à emplir les tuyaux de luxine, projetant un mélange d'eau et d'air à l'arrière de sa petite embarcation, qui s'élança en avant. Il se pencha, les épaules crispées par l'effort, puis, à mesure qu'il gagnait de la vitesse, la difficulté diminua. Bientôt son esquif fendait les flots avec un sifflement.

Au loin, sa flotte appareillait, à commencer par les voiles de ses bateaux les plus grands. Mais, à une telle vitesse, Gavin ne tarda pas à les voir tous. Ils étaient des centaines à présent : du dériveur aux galéasses en passant par le trois-mâts à voiles carrées avec quarante-huit canons que Gavin avait pris au gouverneur ruthgarien pour en faire son vaisseau amiral. Ils avaient quitté Garriston avec plus de cent bâtiments, mais des centaines d'autres, partis plus tôt, les avaient rejoints par la suite afin de les protéger des pirates qui grouillaient dans ces eaux. Enfin, il vit les grandes barques en luxine. Il avait créé lui-même ces quatre bateaux ouverts, peu adaptés à la navigation en mer, mais assez grands pour accueillir le plus de réfugiés possible. S'il ne l'avait pas fait, des milliers de personnes seraient mortes.

Et à présent, elles risquaient de nouveau de subir ce sort si Gavin ne chassait pas le démon des mers.

Tandis qu'il se rapprochait à vive allure, il aperçut de nouveau la créature : sa bosse sortait de l'eau, haute de presque deux mètres. Sa peau avait toujours cette luminosité placide et, par un heureux coup du sort, l'animal ne se dirigeait pas droit sur la flotte. Sa route le mènerait à environ mille mètres de la proue du bateau de tête.

Bien sûr, les navires aussi taillaient leur route, couvrant une partie de la distance, cependant le démon des mers progressait si vite que Gavin osait espérer que cela n'y changerait rien. Il n'avait pas la moindre idée de la subtilité des sens de la créature mais, si elle poursuivait ainsi, ils pourraient peut-être s'en sortir indemnes.

Gavin ne pouvait pas libérer ses mains sans perdre une vitesse qui lui était précieuse, et puis, de

toute façon, comment donner le signal « Ne faites rien d'inconsidéré ! » à toute sa flotte ? Il était juste derrière le démon, plus proche à présent.

Il s'était trompé. La route de la créature allait passer à cinq cents pas du bateau de tête. Mauvaise estimation de sa part ou l'animal se tournait-il vers la flotte ?

Gavin voyait les vigies dans les nids-de-pie qui agitaient vivement les bras à l'intention des hommes sur les ponts. Ils devaient crier, aussi, mais Gavin était trop loin pour les entendre. Il se rapprocha encore, et vit les marins qui couraient sur les passerelles.

Cette urgence leur tombait dessus avec bien plus de célérité que ce à quoi ils pouvaient s'attendre. Dans l'ordre des choses, l'ennemi apparaissait à l'horizon et les prenait en chasse. Des tempêtes se levaient brusquement en l'espace d'une demi-heure. Mais là, c'était arrivé en quelques minutes, et certains bateaux venaient tout juste d'apercevoir ces deux visions incroyables : une embarcation se déplaçant plus vite que tout ce qu'ils avaient vu dans leur vie, et l'immense forme sombre la précédant, qui ne pouvait être qu'un démon des mers.

De la jugeote, ou qu'Orholam vous maudisse ! Soyez malins, ou trop terrifiés pour faire quoi que ce soit. Par pitié !

Les canons étaient longs à charger et on ne pouvait pas les laisser armés, à cause du risque de perdre la poudre. Un idiot pouvait se risquer à tirer sur la silhouette en mouvement, mais une vétille pareille ne suffirait pas à attirer l'attention du monstre.

Le démon des mers fendit les eaux à quatre cents pas de la flotte et continua tout droit.

À présent Gavin entendait les cris provenant des bateaux. L'homme dans le nid-de-pie du vaisseau amiral se tenait la tête à deux mains, n'en croyant pas ses yeux. Mais personne n'avait perdu son sang-froid.

Orholam, encore une petite minute. Juste…

Un coup de semonce déchira l'air matinal, et les espoirs de Gavin s'écroulèrent dans l'océan. Il aurait juré que sur tous les bateaux les cris cessèrent d'un coup. Ils reprirent de plus belle un instant plus tard, tandis que les marins expérimentés exprimaient leur incrédulité devant la bêtise du capitaine effrayé qui avait à coup sûr signé leur perte.

Gavin n'avait d'yeux que pour le démon des mers. Son sillage restait rectiligne, accompagné d'un crépitement de bulles et de grandes ondulations. Il continua sur cent mètres. Puis cent autres. Peut-être n'avait-il rien entendu.

Puis Gavin dépassa soudain la bête, qui venait de faire brusquement demi-tour, plus vite qu'il l'aurait cru possible.

Alors que le monstre finissait de se tourner, sa queue fendit la surface. Le mouvement fut si rapide que Gavin ne put en distinguer les détails. Il remarqua seulement sa couleur rouge ardente, comme l'acier irrité par le forgeron, et, lorsqu'elle frappa l'eau de toute sa longueur, le fracas fit paraître le recul du mortier minuscule et négligeable en comparaison.

Des remous géants s'élevèrent à l'endroit où la queue avait fendu les flots. Gavin s'était arrêté net, et parvint tout juste à faire demi-tour avant que les vagues l'atteignent. Il s'enfonça dans le premier rouleau et s'empressa de projeter de la luxine verte pour agrandir et allonger l'avant de son embarcation. La vague suivante le souleva et le projeta dans les airs.

La proue du raseur d'eau rencontra le mur d'eau suivant à un angle trop obtus et plongea droit dedans. Gavin fut éjecté de l'esquif et sombra dans les vagues.

La mer Céruléenne était une bouche humide et chaude. Elle engloutit Gavin tout entier, avala son souffle, le fit rouler sur sa langue pour le désorienter, fit mine de l'absorber, puis, devant sa résistance, finit par le laisser partir.

Gavin émergea et repéra rapidement la flotte. Il n'avait pas le temps de créer un nouveau raseur d'eau, alors il arrangea des écopes plus petites sur ses bras, aspira autant de lumière qu'il pouvait, rabattit ses bras sur les côtés et dirigea sa tête vers le démon des mers. Il projeta de la luxine vers le bas pour se propulser en avant.

La pression de l'eau était incroyable. Elle oblitérait la vue et étouffait les sons, mais Gavin ne ralentit pas pour autant. Fort de ce corps endurci par des années de navigation sur un raseur d'eau, et de sa volonté rendue inflexible par son statut de Prisme habitué à faire plier le monde à ses désirs, il donna une poussée.

Il sentit qu'il se glissait dans le sillage du démon : la pression s'effaça brusquement et sa vitesse s'en trouva décuplée. Se servant de ses jambes pour se diriger, Gavin s'enfonça plus profondément dans l'eau, puis fusa vers la surface.

Il fut propulsé dans les airs. Et à point nommé.

Il n'aurait pas dû être capable de voir grand-chose, occupé à aspirer l'air et la lumière tandis que l'eau ruisselait sur tout son corps. Mais la scène se figea, et il en discerna les moindres détails. La tête du monstre était à demi sortie de l'eau, et sa bouche cruciforme était fermée afin que sa tête de requin-marteau s'abatte sur le vaisseau amiral et le réduise en miettes. Son corps était large de vingt mètres au moins, et il n'était plus qu'à cinquante mètres du bateau.

Des hommes se tenaient au bastingage, leur fusil à mèche en main. Une épaisse fumée noire s'élevait de certaines armes. D'autres jetèrent des éclairs lorsque la mèche alluma la poudre dans le tambour juste avant le coup de feu. Le commandant Poing-de-fer et Karris se tenaient prêts, intrépides, tandis que la luxine brillait entre leurs mains, formant des projectiles. Sur les ponts du canon, Gavin vit les hommes charger la poudre dans les bouches à feu – ils ne seraient jamais prêts à tirer à temps.

Les autres bateaux de la flotte s'amassaient comme des gamins assistant à une bagarre, les hommes perchés sur les plats-bords observant la scène, bouche bée, tandis que seuls quelques-uns chargeaient leur fusil.

Des dizaines d'entre eux se détournaient du monstre pour voir quelle nouvelle horrible apparition fendait l'air. Et, les yeux écarquillés, ils le contemplaient d'un air perplexe. Dans un nid-de-pie, une vigie le désignait en criant.

Gavin était suspendu en l'air, à quelques secondes du désastre qui menaçait ses compatriotes. Il jeta tout ce qu'il avait sur le démon des mers.

Un rideau scintillant de lumière multicolore s'échappa de Gavin et tomba sur le monstre.

Il ne vit pas ce qui se passa lorsqu'il toucha le démon des mers, ni même s'il avait atteint sa cible.

Un dicton parien auquel Gavin n'avait guère prêté attention jusque-là disait : « Si tu lances une montagne, la montagne te lance en retour. »

Le temps reprit son cours, avec une promptitude désagréable. Gavin eut l'impression d'avoir été frappé par une massue plus grosse que lui. Il fut renvoyé en arrière tandis que des étoiles explosaient devant ses yeux. Comme un chat, il donnait des coups de griffes et essayait de se retourner… et finit par faire un plat dans une grande gerbe d'écume, vingt mètres plus loin.

La vie est lumière. Toutes ces années de guerre avaient appris à Gavin à ne jamais se laisser surprendre désarmé : la vulnérabilité est le prélude de la mort. Gavin gagna la surface et se mit aussitôt à créer. À force d'échouer des milliers de fois en perfectionnant son raseur d'eau, Gavin avait au fil des ans mis au point des méthodes pour sortir de l'eau et créer un bateau, ce qui n'était pas chose aisée. Les créateurs avaient toujours une peur panique de tomber à l'eau et de ne pas réussir à en ressortir.

En quelques secondes, Gavin se tenait sur un nouveau raseur d'eau, et s'activait à créer les écopes, tout en tâchant de comprendre ce qui s'était passé.

Le bateau amiral était toujours à flot. Un des garde-fous était arraché et le bois du bâbord présentait d'énormes traces de griffes. Le démon des mers avait dû faire demi-tour en jetant à peine un coup d'œil au bateau. Il avait sans doute encore une fois fait claquer sa queue, car quelques-uns des petits dériveurs avaient été submergés et leurs occupants sautaient à l'eau, tandis que d'autres embarcations se dirigeaient vers eux pour les arracher à la mer.

Mais où diable était ce démon ?

Sur les ponts, des cris s'élevaient. Ce n'étaient pas des manifestations d'adulation, mais des appels alarmés. Ils montraient…

Oh, merde !

Gavin s'employa à jeter de la lumière dans les tuyaux aussi vite que possible. Mais un raseur d'eau était toujours long à lancer.

L'immense tête de requin-marteau rouge et fumante émergea à moins de vingt mètres, fonçant à toute allure. Les remous atteignirent Gavin en pleine accélération, causés par ce corps massif et carré qui fendait les flots. Le devant de sa tête était un véritable mur. Un mur couvert de bosses et hérissé de piques.

Aidé par les remous, Gavin commença à s'éloigner.

C'est alors que la bouche cruciforme s'ouvrit, fendant largement ce museau plat en quatre directions. Lorsque le démon des mers se mit à aspirer l'eau au lieu de la pousser devant lui, les remous disparurent brusquement. Et l'embarcation de Gavin dériva en direction de la gueule béante.

Droit dessus. Cette bouche ouverte était large comme deux ou trois fois la taille de Gavin. Les démons des mers pouvaient avaler des mers entières. Son corps était agité de convulsions rythmiques, comme un cercle se réduisant puis s'ouvrant largement, rejetant de l'eau par les ouïes et dans le dos presque exactement comme le raseur d'eau.

Les bras de Gavin tremblaient, ses épaules le brûlaient après l'effort musculaire qu'il avait dû fournir pour hisser son corps et son bateau à travers les vagues. Plus fort. Bon sang, plus fort !

Le démon des mers se cabra juste au moment où le raseur d'eau de Gavin se propulsait hors de sa gueule, et l'animal fit un bond dans les airs. Gavin ferma les yeux et hurla en poussant de toutes ses forces.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit l'impossible : le démon des mers avait entièrement sauté hors de l'eau. Son corps massif retomba comme les sept tours de la Chromerie s'effondrant en même temps dans la mer.

Cependant, Gavin était à présent plus rapide, il avait atteint sa vitesse maximale. Enivré par la violente liberté du vol et la légèreté lumineuse de la vie, il rit. Il éclata réellement de rire.

Furieux, le démon se lança à sa poursuite, toujours d'un rouge ardent, et plus rapide que jamais. Mais, lancé à pleine vitesse, Gavin était hors de danger. Il décrivit une courbe vers le large tandis que, sur chaque navire de la flotte, les silhouettes indistinctes des hommes laissaient éclater leur joie, voyant que la créature le suivait.

Gavin le promena des heures durant en pleine mer, puis, en décrivant un large détour pour ne pas tomber par mégarde sur l'animal là où il l'avait aperçu pour la dernière fois, il s'éloigna en le laissant derrière lui.

Au coucher du soleil, exténué et vidé, Gavin regagna sa flotte. Ils avaient perdu deux dériveurs, mais pas une seule vie. Ses gens – car s'ils n'avaient pas été totalement siens avant, il les possédait à présent corps et âme – l'accueillirent comme un dieu.

Il accepta leur adulation avec un faible sourire, mais son sentiment de liberté l'avait quitté. Il aurait aimé pouvoir se réjouir. Il aurait aimé s'enivrer, danser et coucher avec la plus belle fille qu'il croiserait. Il aurait aimé trouver Karris au milieu de la flotte, pour se disputer ou s'envoyer en l'air, ou l'un puis l'autre. Il aurait aimé raconter son histoire et l'entendre répétée par des centaines de lèvres, aurait aimé rire d'être passé si proche du trépas. Mais à la place, tandis que ses hommes célébraient l'événement, il se rendit sous le pont. Seul. Il chassa Corvan d'un geste. Secoua la tête à l'intention de son fils qui le regardait de ses yeux écarquillés.

Et enfin, dans sa cabine plongée dans l'ombre, il pleura. Pas pour ce qu'il avait été, mais pour ce qu'il savait qu'il devait devenir.

Chapitre 4

Karris ne s'était pas jointe aux fêtards célébrant leur survie après cet accrochage avec le démon des mers. Réveillée avant l'aube, elle avait procédé à ses ablutions et brossé ses longs cheveux noirs pour se donner le temps de réfléchir. Sans résultat.

Le poids du secret la tourmentait comme une tique logée sous la sous-ventrière d'un cheval. Comme d'habitude, elle rassembla en une queue-de-cheval sa chevelure aussi noire que son humeur. Elle avait passé les cinq derniers jours à rassembler les morceaux du puzzle : Gavin qui « tombait malade » après la dernière bataille contre son frère Dazen ; Gavin qui rompait leurs fiançailles ; Gavin stupéfait d'apprendre l'existence de son fils bâtard, Kip : Gavin n'était plus lui-même.

Puis elle avait perdu son temps à se demander comment elle avait pu se montrer si bête. Tout le monde, y compris elle-même, avait attribué les changements au traumatisme de la guerre, et du fratricide. Son œil prismatique avait été la preuve, irréfutable, que Gavin était Gavin. Il était brillant, et bon menteur, mais il n'aurait pas dû être capable de la tromper. Elle le connaissait trop bien. Plus précisément, elle connaissait trop bien *Dazen*.

C'était fini. Elle s'était rendue sur le gaillard avant comme tous les matins et avait commencé à s'étirer. Elle devenait folle si elle ne faisait pas un peu de gymnastique tous les jours. Son supérieur, le commandant Poing-de-fer, avait eu la présence d'esprit de lui apporter deux tenues noires, et le coton de la tunique et du pantalon était imprégné de luxine : l'ensemble était ajusté par endroits, extensible, d'abord conçu pour l'aisance des mouvements, et en second lieu pour mettre en valeur le physique musculeux des Gardes noirs. Mais les grognements et la sueur avaient beau faire partie intégrante de sa vie, elle n'avait pas forcément envie de partager cela avec tous les nababs de l'équipage.

— Puis-je ? demanda Poing-de-fer en arrivant sur le pont.

Le commandant de la Garde noire était un colosse. Un bon chef. Intelligent, solide et sacrément intimidant. Lorsque Karris hocha la tête, il retira le foulard qui couvrait son crâne et le plia soigneusement. C'était une coutume religieuse parienne : les hommes se couvraient la tête, par respect envers Orholam. Mais il y avait des exceptions et, comme de nombreux Pariens, Poing-de-fer pensait que l'injonction ne s'appliquait que lorsque le soleil était bien visible au-dessus de l'horizon.

Autrefois, il tressait sa chevelure noire broussailleuse mais, après la bataille de Garriston qui avait causé la mort de nombreux Gardes noirs, il s'était entièrement rasé la tête en signe de deuil. Encore une coutume parienne. Et le foulard qui autrefois couvrait sa gloire cachait à présent son chagrin.

Orholam. Tous ces Gardes noirs morts, la plupart tués par l'explosion d'un seul obus, un tir chanceux qui se moquait de leurs talents d'élite de créateurs et de guerriers. Ils étaient ses collègues. Ses amis. C'était une fosse béante qui dévorait tout, hormis ses larmes.

Poing-de-fer vint se placer en parallèle à Karris et joignit les mains, puis les écarta afin d'avoir une garde à mi-hauteur. C'était le début du marsh ka. Un début approprié pour les muscles pas encore échauffés : le ka avait une portée réduite, si bien que leurs mouvements pouvaient se contenter de l'espace réduit du gaillard avant. Fléchissement jusqu'au sol, retournement, coup de pied en arrière, tour complet, rétablissement sur l'autre pied, équilibre… l'enchaînement était plus difficile que d'habitude sur ce pont instable.

Poing-de-fer menait et Karris lui laissait volontiers ce rôle. Les marins assignés au troisième quart coulaient vers eux des regards en coin, mais Karris et Poing-de-fer n'étaient guère visibles dans la

grisaille précédant l'aube, et ces spectateurs n'étaient pas dérangeants. Ces mouvements venaient aux combattants comme une seconde nature. Karris se concentra sur son corps. Ses muscles endoloris par les nuits passées sur un pont en bois s'assouplirent, tandis que les douleurs plus anciennes s'accrochaient : une blessure reçue au cours d'un entraînement lui tiraillait toujours la hanche, et une raideur dans sa cheville gauche persistait depuis qu'elle s'était fait une entorse lors d'une bataille contre un spirite vert avec Gavin.

Non, pas Gavin. Dazen. Qu'Orholam le maudisse !

Poing-de-fer passa au ka de Korick, augmentant rapidement l'intensité de l'exercice. Encore une fois, c'était un bon choix pour un tel espace confiné. Bientôt Karris se prépara à déployer un peu plus de force pour son coup de pied tournant, puis s'étira au maximum en déployant sa jambe pour le coup en arrière. Elle n'était pas tout à fait aussi grande que Poing-de-fer, qui mouvait ses longs membres à une vitesse incroyable pour décocher des coups de pied et des frappes tranchantes avec les mains. Elle devait faire de gros efforts pour tenir le rythme qu'il leur imposait.

Le soleil se leva, et ils s'arrêtèrent seulement lorsqu'il eut presque quitté l'horizon. Apparemment, Poing-de-fer souhaitait lui aussi une séance d'entraînement à la dure. Tandis qu'elle haletait, penchée en avant, les mains sur les cuisses, il se tamponna le front, fit le signe du sept en direction du soleil levant, prononça une prière rapide à mi-voix, puis plaça sa ghotra sur son crâne rasé.

— Tu veux quelque chose, affirma-t-il.

Il ramassa un autre tissu et le lui lança. Bien sûr, il en avait apporté deux. Il était du genre consciencieux. Ce détail lui apprit également qu'il ne s'était pas joint à sa séance d'exercices par hasard. Il était venu pour parler.

Du pur Poing-de-fer. Il vient parler et lâche cinq mots à l'heure.

Malgré tout, il avait raison.

— Le seigneur Prisme va quitter la flotte, le prévint Karris. Soit il le fera à ton insu, soit il essaiera de te convaincre de ne pas le faire escorter par des Gardes noirs. Je veux que tu m'affectes à sa protection.

— Il te l'a dit ?

— Ce n'est pas nécessaire. Il est lâche. Il fuit toujours.

Karris avait cru que l'effort aurait étanché sa rage, mais elle était toujours bien là, brûlante et à vif, prête à la faire exploser d'un instant à l'autre.

— Lâche ? (Poing-de-fer s'appuya contre le bastingage, qu'il fixa du regard.) Hum.

À un pas de là, la rambarde était brisée. Elle avait été arrachée par un démon des mers déchaîné.

Un démon des mers déchaîné que Gavin avait maîtrisé.

Elle grogna.

— Ce commentaire-là m'a échappé.

Cela ne faisait pas rire Poing-de-fer.

— Viens ici. Tes yeux.

Il prit son visage dans ses grandes mains et contempla ses yeux à la lumière croissante. Concentré, il mesurait.

— Karris, déclara-t-il, tu es la créatrice la plus rapide que j'aie, mais tu es aussi la plus prompte à créer. Des accès de rage incontrôlables ? Des paroles qui échappent à la volonté ? Ce sont les signes d'un rouge ou d'un vert qui est en train de mourir. La moitié de ma Garde noire a péri et, si tu continues à créer comme tu le fais, tu vas briser le halo…

— J'espère que je ne vous dérange pas, les interrompit une voix.

Gavin.

Poing-de-fer avait toujours le visage de Karris entre les mains, le regard plongé dans ses yeux. Tous les deux sur le pont, baignés dans la douce lumière de l'aube… ils comprirent au même moment l'image qu'ils devaient renvoyer.

Le commandant Poing-de-fer laissa retomber ses bras et s'éclaircit la gorge. Karris se dit que c'était la première fois qu'elle le voyait gêné.

— Seigneur Prisme, dit-il. Que l'œil d'Orholam vous bénisse.

— Bonjour à vous, commandant. Karris. Commandant, j'aimerais avoir un entretien avec vous dans une heure. Et faites venir Kip, aussi. J'aurai besoin de le voir après notre conversation. Je crois qu'il est sur la première barque.

La tunique blanche de Gavin, rehaussée de broderies dorées, était miraculeusement propre. Sur un bateau, en pleine fuite après une bataille, quelqu'un s'était donné la peine de laver son linge. Les gens le tenaient à ce point en haute estime. Toutes les difficultés s'aplanissaient devant lui sans que Gavin ait à lever le petit doigt. C'était rageant. Au moins, il avait les traits tirés. Il dormait toujours mal.

Poing-de-fer sembla vouloir ajouter quelque chose, puis il se contenta de hocher la tête et de s'éloigner.

Et ainsi Karris se retrouva seule avec Gavin, pour la première fois depuis qu'elle avait piqué une crise en apprenant qu'il avait engendré un bâtard alors qu'ils étaient encore fiancés. Elle avait sauté hors du bateau. C'était la première fois qu'ils étaient face à face depuis qu'elle avait giflé son visage souriant en pleine bataille de Garriston, devant toute son armée.

Peut-être avait-elle créé trop de rouge et de vert, en effet. La colère et l'impulsivité ne devaient pas faire partie des caractéristiques dominantes d'un Garde noir. Ni d'une dame.

— Seigneur Prisme, le salua-t-elle, décidée à se montrer polie.

Il la regarda en silence, la jaugeant de ses yeux perpétuellement débordants d'intelligence, toujours calculateurs. Il la contemplait avec ce qui semblait presque être du regret, effleurant ses cheveux du regard, puis ses yeux, s'arrêtant sur ses lèvres et parcourant rapidement ses courbes pour revenir à ses yeux, jetant peut-être un bref coup d'œil à ses tempes, où des pattes d'oie commençaient à se former.

Il lui parla d'une voix douce :

— Karris, même suante et défaite, tu as plus d'allure que la plupart des femmes apprêtées pour le Jour du Soleil.

Gavin était beau, charmant, et opiniâtre dans tous les sens du terme, mais les gens oubliaient souvent qu'il était malin, aussi.

Il ne voulait pas discuter. Il gagnait du temps. Il cherchait à la dérouter et à la mettre sur la défensive à propos de quelque chose qui n'avait rien à voir avec leurs histoires. *Salaud !* Elle était suante, collante et puante, comment pouvait-il lui faire des compliments à un moment pareil ?

Comment osait-il se montrer gentil après qu'elle l'avait giflé ?

Comment son petit stratagème à la manque réussissait-il à fonctionner alors même qu'elle savait ce qu'il faisait ?

— Va te faire voir, lâcha-t-elle avant de s'éloigner.

Bien joué, Karris. Très pro. Digne d'une grande dame. Bienséant.

Salaud !

Chapitre 5

Comment une femme parvenait-elle à vous donner envie de la balancer à la flotte et de la dévorer de baisers en même temps ? Karris s'éloigna et Gavin ne put s'empêcher d'admirer sa silhouette.

Foutue femme.

Gavin remarqua que, sur le pont, des marins profitaient eux aussi du spectacle. Il toussota pour attirer leur attention et haussa un sourcil. Ils s'empressèrent de se trouver quelque chose à faire.

— Est-ce tout à fait nécessaire, seigneur Prisme ? s'enquit une voix derrière lui.

C'était le nouveau général de Gavin, l'homme qui avait travaillé avec lui seize ans plus tôt, lorsqu'il était le général le plus efficace de Dazen : Corvan Danavis. Ils avaient dû se soumettre à des tractations alambiquées pour faire croire à tous que l'ancien « ennemi » de Gavin acceptait à présent d'être sous ses ordres.

— Tu veux parler de ça ? demanda Gavin en montrant l'échelle de corde montant au nid-de-pie.

— En effet.

Le général Danavis était du genre à prier avant la bataille, au cas où, puis faisait son boulot comme s'il ne craignait pas la mort le moins du monde. Gavin était d'avis qu'il ne connaissait pas la peur dont le commun des mortels faisait l'expérience. Mais il avait un sacré vertige.

— Oui, répondit Gavin.

Il passa le premier. Alors qu'il se hissait dans la cabine d'observation, il fut frappé par une pensée qui lui revenait souvent : sa vie entière reposait sur la magie. Il avait grimpé si haut, car il savait que, s'il tombait, il pouvait créer assez rapidement pour se rattraper. Bien qu'il pût sembler n'avoir peur de rien, ce n'était pas le cas. Simplement, il était rarement en danger – contrairement à la plupart des gens. On le voyait accomplir des choses incroyables, et on en concluait qu'il était incroyable. C'était un grand malentendu.

La peur le poignarda si soudainement qu'il crut un instant avoir réellement reçu un coup au ventre. Il prit une grande inspiration.

Corvan arriva à son tour, les yeux rivés au nid-de-pie, les mains cramponnées aux barreaux de l'échelle. Gavin détestait imposer une chose pareille à un ami, mais ne pouvait pas prendre le risque que certaines conversations soient entendues.

Il l'aida à grimper dans la cabine, puis le laissa reprendre son souffle. Au moins les garde-fous étaient hauts et solides à cet endroit. En dessous, les marins vaquaient à leurs occupations. Le vent matinal se levait, et le premier quart avait pris la relève, passant en revue les nœuds et les bouts. Le capitaine était à la poupe, vérifiant leur position à l'aide d'un sextant.

— J'ai perdu le bleu, annonça Gavin.

Il fallait que ça sorte, puis il s'occuperait des conséquences.

D'après l'expression de Corvan Danavis, Gavin devina qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait. Il caressa sa moustache rousse qui repoussait. Il était connu pour accrocher des perles à cette moustache du temps de la guerre.

— Le bleu de quoi ?

— Je ne vois plus le bleu, Corvan. Voilà un matin ensoleillé, je regarde le ciel, la mer Céruléenne… et je ne vois pas le bleu. Je suis en train de mourir, et j'ai besoin de ton aide pour décider de la marche à suivre.

Corvan était l'un des hommes les plus intelligents que Gavin connaisse, mais il semblait perdu.

— Seigneur Prisme, une telle chose n'est pas… Attends, une seule chose à la fois. Est-ce que c'est

arrivé pendant ton combat avec le démon des mers ?

— Non.

Le regard de Gavin se perdit dans les vagues lointaines. Le roulis du bateau était apaisant, parfaitement complémentaire aux harmonies de bleus du ciel et de la mer. Il se souvenait de ces couleurs si clairement qu'il aurait juré qu'il les voyait presque. Il était un superchromate, quelqu'un capable de distinguer les couleurs avec bien plus de finesse que les autres. Il connaissait le bleu de sa nuance la plus claire à la plus foncée, des teintes violettes jusqu'aux vertes, du bleu de toutes les saturations, de tous les mélanges.

— Après la bataille, dit Gavin. Lorsque nous naviguions avec tous les réfugiés. Le lendemain, à mon réveil, je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. C'est comme si tu regardais le visage d'une amie et que soudain tu t'apercevais que tu ne connaissais pas son nom, Corvan. Le bleu est là, tout proche. C'est comme si j'avais cette couleur au coin des yeux. Si je ne me concentre pas, je ne le remarque même pas, sauf que le monde semble délavé, plat. Mais, si je fais un effort, je vois du gris là où il devrait y avoir du bleu. Exactement le ton qui convient, la bonne saturation et la luminosité adéquate… mais en gris.

Corvan garda le silence une longue minute, plissant ses yeux bordés de rouge.

— Le timing est fâcheux, finit-il par dire. Les Prismes sont censés vivre un nombre d'années multiple de sept. Il devrait te rester cinq ans.

— Je crois que ce qui m'arrive n'est pas normal. Je n'ai jamais été ordonné Prisme. Peut-être que c'est ce qui arrive lorsqu'un polychrome naturel ne subit pas la cérémonie du Spectre.

— Je ne crois pas que…

— As-tu déjà entendu parler d'un Prisme perdant la vue, Corvan ? Jamais, n'est-ce pas ?

Le dernier Prisme avant Gavin – le véritable Gavin – s'appelait Alexander Chêne-Majestueux. Il s'était montré faible en tant que Prisme, vivant reclus dans ses appartements la plupart du temps, probablement dépendant au pavot. Avant lui, il y avait eu la matriarche Eirene Malargos. Elle avait duré quatorze ans. Gavin se souvenait à peine d'elle aux cérémonies rituelles du Jour du Soleil, du temps où il était un garçonnet.

— Gavin, la plupart des Prismes ne tiennent pas seize ans. La cérémonie du Spectre t'aurait peut-être conduit à un trépas plus précoce. Si tu étais mort après sept ou quatorze ans, tu n'aurais jamais connu cela. Impossible de savoir.

Voilà le problème quand on était un imposteur. On ne pouvait guère obtenir des informations sur un grand secret que l'on était déjà censé connaître. Le véritable Gavin avait été initié en tant que Prisme élu quand il avait treize ans. Il avait juré de ne jamais en parler, pas même à celui qui avait été son meilleur ami, et son frère, Dazen.

C'était un serment que, pour ce que Gavin en savait, tous les membres du Spectre avaient honoré. Car, au cours des seize ans où il avait joué le rôle de son frère, personne n'en avait soufflé mot. À moins que des références n'aient été faites qu'à demi-mot, qu'il ne les ait pas repérées, et n'y avait donc pas répondu, leur faisant comprendre qu'il respectait profondément le secret de cette cérémonie, et qu'ils devaient agir de même.

Autrement dit, il s'était pris à son propre piège. Encore une fois.

— Corvan, je ne sais pas ce qui se passe. Il se peut que demain à mon réveil je ne sache plus créer le vert, et le jour suivant le jaune. Ou alors j'ai juste perdu le bleu, c'est tout. Mais je l'ai perdu. Dans le meilleur des cas, si je m'arrange pour rester à l'écart de la Chromerie et que je suis absent lors de tous les rituels du bleu, j'ai un an de sursis : jusqu'au prochain Jour du Soleil. Je ne pourrai pas simuler lors de ces cérémonies, ni les éviter. Si d'ici là je ne peux toujours pas créer de bleu, je

suis mort.

Gavin observait Corvan tandis qu'il calculait toutes les conséquences que cela impliquait.

— Han, alors que tout allait si bien. (Il gloussa.) Nous avons cinquante mille réfugiés dont personne ne voudra. Nos réserves de vivres diminuent. Le Prince des couleurs vient de remporter une nouvelle victoire et va immanquablement rassembler des milliers de nouveaux hérétiques sous sa bannière. Et voilà que nous perdons notre plus grand atout.

— Je ne suis pas encore mort, dit Gavin en souriant.

Corvan lui sourit tristement en retour, mais il avait l'air mal en point.

— Ne t'inquiète pas, seigneur Prisme, je serais bien le dernier à t'écarter.

Et Gavin savait qu'il disait vrai. Corvan avait accepté la disgrâce et l'exil pour rendre la défaite de Dazen plausible. Il avait passé les seize dernières années dans un coin perdu, teinturier anonyme et sans le sou, surveillant discrètement Kip, le bâtard du vrai Gavin.

Encore un problème.

Corvan baissa les yeux, blêmit, et agrippa la rambarde plus fermement.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Plus je passe de temps en compagnie de créateurs, plus il y a de chance que quelqu'un remarque qu'un truc cloche. Et, si je reste à la Chromerie trop longtemps, le Blanc me demandera d'équilibrer. Si le bleu reflue devant le rouge, je ne serai même pas forcément capable de le voir, et encore moins de réparer ce déséquilibre. Ils se débarrasseront de moi.

— Alors…

— Alors je vais aller à Azulay voir la Nuqaba, finit Gavin.

— Bon, voilà un bon moyen d'empêcher Poing-de-fer de t'accompagner, mais pourquoi veux-tu la voir ?

— Parce que, outre le fait que leur capitale possède la plus grande bibliothèque du monde, où je peux étudier sans que le Spectre tout entier soit mis au courant de ce que j'ai consulté en moins d'une heure, les Pariens ont aussi gardé une tradition orale, avec beaucoup d'histoires secrètes, dont certaines sont très certainement hérétiques.

— Et qu'est-ce que tu cherches ?

— Si j'ai perdu le contrôle du bleu, Corvan, cela signifie que le bleu est hors de contrôle.

Son compagnon sembla brièvement dérouté, puis effaré.

— Tu veux rire. Je n'ai jamais lu un érudit sérieux qui pensait que les bane étaient autre chose que des croque-mitaines inventés par la Chromerie pour justifier les actions de certains des premiers fanatiques et des luxors.

Les bane. Corvan utilisait correctement l'ancien terme ptarsu. Ce mot pouvait être singulier ou pluriel. Il avait dû signifier « temple » ou « lieu sacré », mais les Pariens de Lucidonius pensaient qu'il s'agissait d'abominations. Ils s'étaient approprié le mot comme ils l'avaient fait avec le monde.

— Et s'ils se trompent ?

Corvan resta silencieux un long moment.

— Alors tu vas te présenter chez la Nuqaba, dit-il enfin, et lui ordonner : « En qualité d'instance suprême de votre doctrine, montrez-moi vos textes hérétiques et racontez-moi des histoires que j'ai toutes les chances de juger comme méritant la mort. » ? Et tu t'attends à voir tes vœux exaucés ? J'imagine qu'on peut appeler ça un plan. Mais pas un bon plan.

— Je peux me montrer extrêmement charmant, argumenta Gavin.

Corvan sourit mais se détourna.

— Tu sais, dit-il, ce que tu as fait hier avec ce démon des mers était… époustouflant. Ce que tu as

accompli à Garriston était époustouflant, et je ne parle pas seulement de la construction du mur d'eau-vive. Gavin, ces gens te suivraient jusqu'aux confins de la Terre. Ils raconteront tes hauts faits à tous ceux qu'ils rencontreront. Si on en arrivait à un combat entre le Spectre et toi…

— Le Spectre a déjà une palanquée de candidats plus influençables prêts à devenir Prisme, Corvan. Si j'affronte le Spectre maintenant, je serai en aussi mauvaise posture que Dazen il y a dix-sept ans. Je n'infligerai pas de nouveau une chose pareille au monde. Le peuple a beau m'apprécier, si tous leurs dirigeants se liguent contre moi, je n'y gagnerai rien, à part la mort de tous mes amis et alliés. J'ai déjà fait ça une fois.

— Bon, alors ? Tu vas juste nous laisser ? Et Kip ? Il est solide, mais c'est un gamin meurtri, et je crois que tu es la seule chose à laquelle il se raccroche. S'il apprend que tu n'es pas celui que tu prétends être, il risque de s'effondrer. Et qui sait comment il va tourner ? N'inflige pas ça à ton âme, Gavin. Ni au monde. Les sept satrapies n'ont vraiment pas besoin d'un autre jeune Guile polychrome, fou de rage et de chagrin. Et qu'est-ce qu'on est censés faire, nous ? Où va-t-on caser tous ces gens ?

— Corvan, Corvan, Corvan. J'ai un plan.

Plus ou moins.

— Quelque part, c'est bien ce que je craignais, mon ami.

Une fausse lame heurta le bateau, faisant osciller dangereusement le nid-de-pie. Corvan jeta un regard en direction du pont tout en bas, et déglutit.

— J'imagine que dans ton plan tu n'as pas prévu un moyen aisé pour que je descende d'ici ? grogna-t-il.

Chapitre 6

Poing-de-fer grimaça en regardant la missive qu'il tenait à la main. D'habitude, cette expression, destinée à Gavin, se réduisait à un rictus rapidement effacé. Cette fois, son visage était tordu comme s'il mangeait un steak fumé au sumac.

— Vous me demandez de transmettre des *ordres*, résuma Poing-de-fer. Au *Blanc*.

Gavin avait convoqué le garde du corps à sa cabine d'officier après avoir essayé diverses pièces pour voir laquelle convenait le mieux à ses desseins.

— Concernant mon fils. Oui.

En tant que Prisme, Gavin n'avait aucune autorité sur le Blanc. Mais elle devait prendre garde à ne pas l'offenser. Ils devaient tous deux choisir soigneusement leurs batailles l'un contre l'autre. Il pensait qu'elle ne choisirait pas de l'affronter sur ce sujet.

— Vous voulez que Kip devienne un Garde noir.

La voix de Poing-de-fer restait neutre. Il était commandant des Gardes noirs. En théorie, lui seul était censé décider qui serait invité à tenter d'entrer dans leurs rangs.

— Seigneur Prisme, j'ai du mal à savoir par où commencer pour vous expliquer combien cet acte serait déplacé et destructeur.

C'était une journée ensoleillée, mais les boiseries sombres qui luisaient dans la chambre d'officier absorbaient la lumière, et Gavin devait se concentrer pour discerner l'expression du commandant.

— J'espère que vous savez quel respect sans borne j'ai pour vous, commandant.

Léger frémissement des sourcils. Incrédulité. C'était vrai, en l'occurrence, mais Gavin se fit la réflexion qu'il n'avait pas donné à Poing-de-fer tellement de raisons de le croire.

— Mais nous nous trouvons dans une situation qui requiert une action rapide, poursuivit Gavin. Les réfugiés. Les satrapes mécontents. Une ville démolie. La rébellion. Ça vous rappelle quelque chose ?

Le visage de Poing-de-fer se figea.

Dire à un homme qu'on le respecte puis le traiter comme un demeuré ? Gavin devait jouer plus finement.

— Commandant, combien de Gardes noirs avez-vous perdus à Garriston ?

— Cinquante-deux morts. Douze blessés. Quatorze prêts à briser le halo, qui devront être remplacés.

Gavin laissa s'écouler un moment de silence en signe de respect pour les défunts. Il connaissait déjà ces chiffres, bien entendu. Il connaissait leurs visages, et leurs noms. Les Gardes noirs constituaient la défense personnelle du Prisme, mais ils n'étaient cependant pas sous son contrôle. Et il jouait sur cette ambiguïté.

— Pardonnez-moi d'être abrupt, mais ces effectifs doivent être rétablis.

— Trois ans au moins. Et la qualité de la Garde noire dans son ensemble se trouve affectée pour dix ans ou plus. Je vais devoir faire monter en grade des personnes qui ne sont pas suffisamment entraînées et ne pourront pas former aussi bien leurs subalternes. Quand je partirai, la Garde noire ne sera plus que l'ombre de ce qu'elle était lorsqu'elle m'a été confiée.

Poing-de-fer gardait une voix égale, mais sa fureur sous-jacente était bien perceptible. Cela ne lui ressemblait pas.

Les yeux vides et la mâchoire crispée, Gavin ne fit aucun commentaire. C'était le pire, dans le rôle d'un chef : considérer un homme comme un individu qui avait des espoirs, une famille, des amours,

des plats préférés, qui était plus en forme le matin ou le soir, qui aimait les piments, les danseuses et qui chantait faux. Et, une heure plus tard, le voir comme un numéro qu'on est prêt à sacrifier. Ces trente-huit hommes, ces quatorze femmes s'étaient sacrifiés en sauvant des dizaines de milliers de personnes, presque la ville elle-même. Gavin les avait placés à un endroit où il savait qu'ils risquaient de mourir. Et c'était bel et bien arrivé. Et il recommencerait. Il soutint le regard de Poing-de-fer.

Ce dernier se détourna.

— Seigneur Prisme, ajouta-t-il.

Il n'y avait pas de remords dans sa voix. Mais Gavin n'avait pas besoin d'une obéissance aveugle. Juste de l'obéissance.

Gavin leva les yeux vers l'espace dégagé au-delà des poutres, entre sa chambre d'officier et la suivante.

— La Garde noire a besoin de nouvelles recrues. Les cours d'automne n'ont sans doute pas encore débuté, et Kip est le candidat idéal. Vous l'avez vu créer.

— C'est trop éprouvant physiquement. Sept semaines d'entraînement acharné, des combats tous les week-ends pour éliminer le bois mort. Sur quarante-neuf, seuls les sept meilleurs restent. Il n'y serait jamais arrivé même s'il ne s'était pas brûlé la main. S'il maigrit, dans un an peut-être…

— Il y arrivera, dit Gavin.

Ce n'était pas une façon d'exprimer sa confiance.

Un silence accueillit son intervention, le temps que Poing-de-fer décrypte cette affirmation. Puis il eut l'air incrédule.

— Vous voulez que je l'incorpore sans qu'il le mérite ?

— Ai-je besoin de répondre à cette question ?

— Vous voulez en faire publiquement un privilégié ? Vous allez détruire ce garçon.

— Quoi que je fasse, tout le monde supposera qu'il est favorisé. (Gavin haussa les épaules et prit une voix forte et bien assurée.) Il servira le dessein pour lequel il a été fait, ou il s'écroulera en le poursuivant, comme nous tous.

Le commandant Poing-de-fer ne répondit pas. C'était un homme qui connaissait le pouvoir du silence.

— Venez avec moi, commandant.

Ils gagnèrent le balcon. La porte entre les chambres était mince, et il y avait même des interstices entre les planches, peut-être afin que le capitaine puisse crier des ordres à ses secrétaires qui, en temps normal, avaient leur bureau dans sa cabine. L'entretien ne s'était pas déroulé exactement comme il l'aurait souhaité, mais cela ferait l'affaire. Kip devait avoir tout entendu.

À présent, Gavin voulait s'entretenir avec Poing-de-fer, sans que Kip l'entende.

— Kip est mon fils, commandant. Je l'ai reconnu en tant que tel alors que j'aurais pu le laisser mourir, et personne n'en aurait rien su. Je ne vais pas détruire Kip. Il est gros, malhabile, et c'est un polychrome doué. Il va grandir vite une fois qu'il sera à la Chromerie. Il peut devenir la risée de la classe ou se transformer en grand homme. Il commence avec du retard. Les fils et filles des satrapes n'en feront qu'une bouchée. Je veux que vous imprégniez chaque heure de ses journées, que vous le remodeliez physiquement et que vous endurcissiez son mental. Il faut qu'il apprenne ce qu'il vaut. Lorsqu'il aura gagné le respect des Gardes noirs, lorsqu'il se moquera de ce que les mauvaises langues racontent sur lui, je lui demanderai de quitter la Garde noire et de sauter dans le nid de vipères.

— Vous le préparez à devenir le prochain Prisme, conclut Poing-de-fer.

— Ah ça, commandant ! seul Orholam choisit ses Prismes, se récria Gavin.

C'était une plaisanterie, mais Poing-de-fer ne rit pas.

— C'est vrai, seigneur Prisme.

Gavin oubliait toujours que le commandant était un homme pieux.

— Je ne lui rendrai pas les choses faciles, prévint Poing-de-fer. S'il doit intégrer la Garde noire, il faut qu'il le mérite.

— C'est parfait, approuva Gavin.

— C'est un polychrome.

On décourageait vivement les polychromes d'entrer dans un service aussi risqué.

— Il ne sera pas la première exception à la règle, rétorqua Gavin.

Mais cela faisait très longtemps qu'il n'y en avait pas eu.

Un silence mécontent accueillit son argument.

— Et je me retrouve à devoir convaincre le Blanc d'accepter ça.

— Je vous fais confiance, affirma Gavin avec un sourire.

Le regard de Poing-de-fer aurait pu rendre le miel amer. Gavin rit. Mais il remarqua encore une fois que, même si le commandant le respectait, son charme n'avait aucune prise sur lui.

— Vous nous abandonnez, dit lentement Poing-de-fer. Après avoir décimé mes hommes, vous avez prévu de partir, et de nous laisser, n'est-ce pas ?

Merde !

Poing-de-fer prit son silence pour un aveu.

— Sachez, Prisme, que je ne le tolérerai pas. Je ne ferai rien pour vous si vous ne me laissez pas effectuer mon travail. Si vous réduisez mes efforts à néant, pourquoi vous aiderais-je ? C'est ce que vous appelez le respect sans borne ?

Ah ! c'est bon à noter : le charme fonctionne moins bien avec les gens qui ont de bonnes raisons de vouloir vous botter les fesses.

Gavin leva les mains.

— Que voulez-vous ?

— Je ne veux pas. J'exige. Que vous preniez un Garde noir avec vous. De mon choix. Je ne sais pas quelle est votre mission, mais si une personne peut y aller, deux aussi. Notez que je préférerais de loin que vous vous déplaciez avec un escadron complet, mais je suis un homme raisonnable.

C'était à vrai dire bien plus raisonnable que ce à quoi Gavin s'attendait. Peut-être Poing-de-fer n'était-il pas aussi doué pour les manœuvres politiques qu'il l'avait cru. Bien sûr, il était sans doute trop occupé à trouver les meilleurs moyens de tuer un adversaire pour avoir le temps de s'exercer à la politique, contrairement à Gavin. Il devait projeter de l'accompagner lui-même, ce qui lui serait impossible, et lorsque Poing-de-fer aurait évalué tout le travail nécessaire pour reconstruire et entraîner sa Garde noire, il s'en rendrait compte. Trop tard.

— Marché conclu, accepta rapidement Gavin avant que l'homme ne revienne sur sa décision.

— Marché conclu, dit Poing-de-fer en tendant la main.

Gavin la lui serra. C'était une ancienne coutume parienne pour conclure des affaires, et elle n'avait plus vraiment cours. Poing-de-fer plongea son regard dans les yeux de Gavin.

— J'ai déjà quelqu'un qui s'est porté volontaire pour cette mission, lui dit-il.

Impossible. Je ne lui avais même pas dit que je partais avant…

— Karris, lâcha Poing-de-fer.

Et il lui sourit de toutes ses dents.

Salaud !

Chapitre 7

Kip était assis dans le bureau des secrétaires, et tripotait nerveusement le bandage à sa main gauche pendant que Poing-de-fer et Gavin discutaient sur le balcon à la poupe du bateau. Il était initialement assis dos à la cloison séparant le bureau et la chambre d'officier du Prisme mais, comme il avait largement surpris leur conversation, il s'était silencieusement déplacé jusqu'à l'une des chaises, un peu plus loin du mur, pour ne pas donner l'impression d'espionner.

Garde noir. Lui. C'était comme remporter une compétition pour laquelle il ne savait pas qu'il concourait. Il n'avait pas encore vraiment réfléchi à son avenir. Il s'était dit que ses cinq prochaines années seraient dédiées à la Chromerie, et qu'ensuite il verrait. Mais les personnes les plus coriaces qu'il connaissait, c'étaient des Gardes noirs. Karris et Poing-de-fer.

La chambre d'officier s'ouvrit et le commandant en sortit. Il jeta à Kip un regard perçant. Et désapprobateur. Et tout à coup il comprit que sa candidature était imposée à Poing-de-fer, que le commandant n'avait aucune envie que le gros Kip discrédite ses Gardes noirs. Le cœur du jeune homme chuta comme une pierre, laissant un cratère fumant sur le pont.

— Le Prisme va te recevoir maintenant, lui dit Poing-de-fer avant de tourner les talons.

Les genoux de Kip le soutenaient à peine. Il entra dans la cabine d'officier.

Le Prisme Gavin Guile, l'homme qui avait créé le mur d'eau-vive et affronté un démon des mers, fait sombrer des bateaux pirates, écrasé des armées et intimidé les satrapes – son père –, lui sourit.

— Comment te sens-tu, Kip ? Tu as fait des choses assez impressionnantes l'autre jour. Viens là. Je dois regarder tes yeux.

Soudain gêné, Kip suivit Gavin sur le balcon de poupe. Dans la lumière vive du matin, Gavin plongea son regard dans les iris de Kip.

— Il y a un anneau vert bien marqué. Félicitations. On ne te prendra plus jamais pour un non-créateur.

— C'est… chouette.

Gavin le gratifia d'un sourire indulgent.

— Je sais que ça fait beaucoup de choses à assimiler, et je suppose qu'on te l'a déjà dit, mais tu as utilisé beaucoup de magie dans cette bataille, Kip. Énormément. Nous n'enseignons plus à faire le golem vert, car une même personne ne peut y arriver que deux ou trois fois dans sa vie. Cela puise dans ton pouvoir et dans tes réserves de vie à une vitesse incroyable. Le pouvoir est enivrant, mais méfie-toi. Tu as vu les meilleurs créateurs du monde au travail, et il ne faut pas que tu ailles t'imaginer que tu peux faire tout ce dont ils sont capables. Et voilà que je te fais la morale. Désolé.

— Non, ça va. C'est…

C'est le genre de chose que fait un père. Kip ne prononça pas la phrase tout haut. La gorge serrée, il déglutit avec difficulté.

Gavin porta son regard vers les vagues, et sa flotte qui les suivait. Il était sombre et pensif.

— Kip, je n'ai pas le loisir de te faire justice. Je ne peux pas te consacrer tout le temps que tu mérites, celui que je te dois. Je ne peux pas te confier autant de secrets que j'aimerais le faire. Je ne peux pas te faire entrer dans ta nouvelle vie comme j'aurais voulu. Tu as choisi d'être reconnu comme mon fils, et je respecte ce souhait. C'est ainsi que tu seras introduit. J'ai des tâches à te confier en tant qu'héritier, et il faut que je te dise de quoi il s'agit tout de suite, car je m'en vais aujourd'hui. Je reviendrai à la Chromerie de temps en temps, mais pas souvent. Du moins en ce qui concerne l'année à venir.

Cela faisait trop d'un coup. Tout ce que Kip savait avait été bouleversé dans son esprit trop de fois. Au cours des derniers mois, l'enfant qu'il était, fils d'une mère célibataire dépendante à la brume, avait vu son village détruit, sa mère tuée, sa vie anéantie. Il s'était retrouvé catapulté à la Chromerie, en compagnie des meilleurs créateurs et guerriers du monde.

Et, le jour même où son père l'avait accepté, l'avait reconnu comme son fils et non comme un bâtard, il avait découvert un message de sa mère affirmant que Gavin Guile l'avait violée. Elle suppliait Kip de le tuer. Elle avait sans doute eu l'esprit embrumé à ce moment-là, bien sûr. Rien n'indiquait que ces affirmations étaient miraculeusement différentes de tous les mensonges dont elle avait abreuvé Kip au cours des ans.

Elle disait aussi qu'elle m'aimait. Kip eut vite fait de refouler cette idée et la fontaine d'émotions qu'elle aurait fait jaillir.

Malgré tout, il avait dû laisser paraître quelque chose, car Gavin lui dit d'une voix calme :

— Kip, tu as le droit d'être en colère, mais je te demande d'accomplir une tâche impossible. Je t'envoie à la Chromerie. Je m'attends bien sûr à ce que tu réussisses dans tous tes cours. Mais, en toute honnêteté, je m'en fiche, du moment que tu fais ton possible pour apprendre le plus de choses le plus vite que tu peux. Ce que je désire vraiment… (Il laissa sa phrase en suspens.) Ce doit être un secret entre nous, Kip. Je mets ma vie entre tes mains en te demandant cela. Et peut-être que tu échoueras ou choisiras de ne pas le faire, mais…

Kip avala sa salive. Pourquoi tournait-il autour du pot alors qu'il voulait lui demander d'entrer dans la Garde noire ?

— Vous me faites davantage peur que si vous alliez droit au but, lui fit-il remarquer.

— Tout d'abord, tu vas devoir impressionner ton grand-père en mon absence. Il te convoquera. Il ne se montrera pas amical. Nous considérerons que c'est une victoire si tu ne te fais pas dessus. (Il lui adressa son sourire caractéristique, puis redevint sérieux.) Fais de ton mieux. Si tu arrives à faire bonne impression, tu auras accompli plus que moi. Mais, quoi qu'il arrive, ne te le mets pas à dos.

— Et c'est ça qui est impossible ?

— Non, enfin peut-être, mais j'ai commencé par le plus facile. Je veux que tu détruises le luxeigneur Klytos Bleu.

Kip battit des paupières. Ce n'était pas « entre dans la Garde noire » non plus.

— J'ai dit que j'aurais moins peur si vous alliez droit au but… Je retire ça !

— Quand je dis « détruire », ça signifie que tu devras faire ce qu'il faut pour qu'il démissionne de son siège au Spectre. J'ai besoin de ce siège, Kip.

— Pour quoi faire ?

— Je ne peux pas te le confier. La question que tu devrais poser est celle-ci : que signifie « faire ce qu'il faut » ?

— D'accord, je demande ça alors, dit Kip, espérant encore qu'il s'agissait d'une sorte de blague, même si ses tripes lui soufflaient qu'il n'en était rien.

— Si tu ne parviens pas à le faire démissionner de son propre chef, ou en le faisant chanter, tue-le.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale de Kip. Il déglutit.

— À toi de voir. Je te fais confiance là-dessus. C'est la guerre, Kip. Tu as vu ce qui arrive lorsque la mauvaise personne est au pouvoir. Le gouverneur de Garriston aurait pu préparer sa ville. Il savait ce qui allait arriver. Mais préparer sa ville l'aurait rendu très impopulaire et lui aurait coûté une fortune ; alors il a préféré laisser tout le monde périr. Un homme, un seul, a causé tout ce carnage, simplement en n'agissant pas. Si nous n'avions pas été là, cela aurait été bien pire encore. Il s'agit du même genre de problème. Je ne peux pas t'en dire plus.

C'était improbable, mais Kip ressentait un certain calme. Le caractère impossible de la mission importait peu, pour l'heure. Il aurait l'occasion de s'y confronter lorsque son père serait parti.

— Est-ce qu'il le mérite ? demanda-t-il.

Gavin prit une grande inspiration.

— J'aimerais dire oui pour te rendre la tâche plus facile, mais le « mérite » est un concept glissant. Est-ce qu'un lâche qui abandonne ses camarades mérite d'être fusillé par ses propres commandants ? Non, mais il faut le faire, car les risques sont trop grands. Klytos Bleu est un lâche qui croit des mensonges. Si un homme croit les mensonges et les colporte, est-il lui-même un menteur ? Peut-être pas, mais il faut le faire cesser. Je ne crois pas que Klytos soit mauvais, Kip. Je ne crois pas qu'il mérite forcément de mourir, sinon je l'exécuterais moi-même. Mais les enjeux sont grands, et ils le deviennent de plus en plus. Fais ce que tu dois faire. Entre dans la Garde noire d'abord. J'ai obtenu que tu passes les épreuves de sélection. Intègre la Garde et ce statut t'aidera à accomplir le reste.

Bien sûr. C'était aussi simple que ça. Sans doute que, pour Gavin Guile, ça l'était. Les choses étaient si faciles pour quelqu'un de sa trempe qu'il devait croire que c'était pareil pour tout le monde.

— Qu'est-ce qu'on essaie de faire ? s'enquit Kip. Au bout du compte, je veux dire.

— La guerre est un feu de brousse. Chaque vieille rancœur est un morceau de bois sec qui appelle les flammes. Lorsque j'ai combattu mon frère, des hommes qui me haïssaient ont rejoint mes rangs, parce qu'ils haïssaient leurs voisins encore plus fort, et alors leurs voisins se sont alliés à lui. En moins de quatre mois, nous avons tué deux cent mille personnes, Kip. J'ai eu la possibilité de circonscrire cette guerre-ci à une seule ville, à quelques milliers de morts. Et j'ai échoué. Certaines satrapies n'auraient rien contre l'incendie d'Atash, ni contre la propagation des conflits jusqu'à la forêt de Sang ; elles ne veulent pas que leurs fils meurent en défendant Ruthgar, elles ne veulent pas que leurs filles doivent être délivrées après avoir défendu Paria, elles ne veulent pas augmenter leurs impôts pour les païens ilytiens, elles ne veulent pas envoyer leurs récoltes à ces sales Abornéens.

Kip comprenait.

— Ce qui ne laisse plus personne.

— Nous essayons de mettre un terme à la guerre avant que tout le monde soit impliqué.

— Comment on arrête une guerre ? demanda Kip.

— En la gagnant. Occupe-toi de ta mission, j'accomplirai la mienne.

— J'ai combien de temps ?

Une partie de lui-même se rebellait à cette idée. Ce n'était pas correct de demander une chose pareille à un jeune garçon. Ce n'était pas ce que l'on exigeait d'un fils. Mais Kip était son fils uniquement parce que Gavin le voulait bien. En fait, il était un bâtard non désiré, et si le Prisme maintenait à distance raisonnable ce garçon qu'il n'avait jamais connu, comment Kip aurait-il pu lui en vouloir ?

— Tout dépend du temps que le Prince des couleurs va passer à Garriston pour panser ses plaies. Il ne faut probablement pas espérer qu'il y passe tout l'hiver, il repartira sans doute vers l'ouest. J'imagine qu'Idoss le retiendra quelques mois. La perte d'Idoss devrait suffire à faire réagir le Spectre. Sinon… six mois, Kip. Huit, si la chance est avec nous. Si nous ne sauvons pas la ville de Ru, il s'emparera de leurs caves à salpêtre et de leurs mines de fer, ce qui nous plongera dans une guerre bien pire que celle du Faux Prisme, et qui risque de ne pas être aussi brève.

Ces considérations dépassaient tellement Kip qu'il ne voyait plus la surface.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il.

— Parce que l'audace est l'épée des jeunes hommes. L'intrépidité est un pistolet. Et, pour être

franc, si tu échoues d'une manière rien moins que spectaculaire, tu auras simplement l'air d'un pauvre gamin. Cela entachera ta réputation et pas la mienne. Et aucun de nous deux ne sera tué. Tu es une arme idéale car, lorsqu'on te regarde, on voit un enfant, un garçon affable qui ne ferait pas de mal à une mouche.

Affable. En clair : « gros et gentil ». La prochaine fois, ce sera « enjoué ».

— J'ai l'air si improbable que ça me rend parfait, résuma Kip.

— Exactement.

— C'est ce que je me suis dit une fois, juste avant de fuir Garriston.

Kip avait pensé que personne ne croirait un enfant capable de venir espionner le Prince des couleurs et secourir Liv. Vu sa réussite…

— Mais tu es plus fort à présent.

— C'était il y a deux semaines !

Gavin éclata de rire.

— Vous ne prenez pas ça comme un signe ? insista Kip.

Gavin lui sourit.

— Toi, tu devrais y voir un signe.

— De quoi ?

Gavin retrouva son sérieux.

— Le signe que je crois en toi.

Kip ne savait que faire de ces sentiments quand Gavin les exprimait aussi directement. Il ne pouvait pas rire, ou en faire une blague. C'était vrai, cela crevait les yeux, et cette confiance lui faisait chaud au cœur. Kip fit la grimace.

— Vous êtes vraiment bon à ça, hein ?

Gavin lui frotta la tête.

— Presque aussi bon que je le crois. (Il sourit.) Tu sais, Kip, quand tout ça sera fini…

Il laissa sa phrase en suspens, et sa bonne humeur se perdit dans l'affaire.

— Ça ne sera jamais fini, n'est-ce pas ? demanda Kip.

Le Prisme prit une grande inspiration.

— Pas comme je le souhaiterais.

— Est-ce qu'on va perdre ? s'enquit le garçon.

Gavin resta silencieux un moment. Puis il haussa les épaules et esquissa un petit sourire.

— Les probabilités ne sont pas en notre faveur. (Il passa le bras autour des larges épaules de Kip et le serra brièvement contre lui avant de le relâcher.) Mais la chance est faite pour être mise au défi.

Chapitre 8

Karris avait préparé et empaqueté tout son attirail. Elle supposait que Gavin préférerait créer un autre raseur d'eau plutôt que prendre l'un des bateaux de la flotte. Il avait toujours été impatient. Elle vérifia encore une fois qu'elle avait tout rangé, pour calmer ses nerfs. Elle ne supportait pas l'idée d'avoir oublié quelque chose. Elle détestait ne pas savoir à quoi elle devait s'attendre tout en s'efforçant de voyager léger.

Bien entendu, Gavin aller débarquer en disant « Allons-y ! » et voudrait partir aussitôt. Comme s'il ne pouvait pas se permettre de perdre une heure ou deux à faire les bagages alors qu'il avait inventé le moyen de traverser toute la mer Céruléenne en un jour, gagnant un mois de navigation.

Pourquoi s'était-elle portée volontaire, déjà ?

Parce que tu n'as rien de mieux à faire que de sauver le monde et d'exposer le cancer qui le ronge à son cœur même.

Ah oui ! c'est vrai.

Gavin apparut sur le pont et Karris fut encore une fois frappée de voir tous les regards converger vers lui. Elle se dit que la plupart des personnes sur ce bateau étaient des gens ordinaires, qui se seraient même tournés pour voir le gouverneur de Garriston, Crassos, alors qu'il était haï. Et peut-être auraient-ils porté le même regard d'adoration sur n'importe quel Prisme. Pourtant elle en doutait. Le titre de Gavin était spécial, mais elle pensait intimement qu'il aurait attiré toutes les attentions sur le pont même s'il avait été garçon de cabine. Et, à présent qu'il avait sauvé leur vie à tous de nouveau, elle était surprise qu'un concert d'applaudissements n'éclate pas spontanément.

Les marins se mirent à applaudir frénétiquement.

Salaud !

Deux Gardes noirs se postèrent à ses côtés lorsqu'il passa la porte. Quelqu'un devait avoir répandu la nouvelle car, en l'espace de quelques instants, une foule compacte se pressait sur le pont. Le capitaine, un Ruthgarien replet et un partisan fidèle, ne tenta rien pour les en empêcher ni pour faire reprendre le travail à ses hommes. Ils se marchaient presque dessus pour sortir des cabines du pont inférieur, tandis que tous, marins et soldats, marchands et nobles, paysans réfugiés, s'amassaient pour apercevoir le Prisme.

Il avait été à bord toute la semaine, et à Garriston avant cela. Il n'avait pas changé. Malgré tout, auparavant il était simplement un homme important, et désormais il était le leur. Leur sauveur. Affronter un démon des mers et en sortir victorieux avait fait de Gavin un surhomme.

Si Karris n'avait pas vu de ses propres yeux Gavin manquer de se faire dévorer, elle aurait pu être assez cynique pour croire qu'il avait tout orchestré.

Les gens étaient serrés sur le pont (tous les bateaux avaient été chargés à craquer pour évacuer les réfugiés de Garriston avant que le Prince des couleurs prenne le dessus) et ils se parlaient, échangeant des banalités : « Vous le voyez ? » « Est-ce qu'il dit quelque chose ? »…

Gavin se fraya un chemin jusqu'à elle, suivi de près par les Gardes noirs. Comme elle, ils scrutaient la foule pour déceler le moindre danger.

— Madame, lui dit Gavin, me feriez-vous l'honneur de m'accompagner pour une petite expédition ?

Que faire quand quelqu'un vous demande gentiment de faire ce que vous avez déjà obtenu par manigance ?

— J'en serais… ravie, répliqua Karris.

— Parfait, dit Gavin en souriant sans la moindre trace d'ironie.

C'est vrai qu'il a un beau sourire. Vermine !

Il leva les mains.

— Mon peuple ! lança-t-il.

Il avait une voix de commandant, une voix d'orateur si forte et si claire que tous pouvaient le comprendre sans qu'il ait l'air de s'égosiller.

— Mon peuple ! Je vous quitte aujourd'hui, mais ce n'est que temporaire. Je m'en vais vous trouver une terre d'exil. Je pars en éclaireur. Je vous demande de rester sans crainte et de rassembler vos forces. Les temps qui viennent vont nous mettre à l'épreuve, tous autant que nous sommes. Il est certaines actions que vous seuls pouvez accomplir, même si je ferai de mon mieux pour vous aider. Je passe le relais au général Danavis en qui j'ai pleine confiance. Ce sera un bon chef.

Il jouait périlleusement sur les mots. Et il en était sûrement conscient. Ce qu'il décrivait sans le nommer, c'était qu'il était leur promachos, titre parfois donné au Prisme en temps de guerre. Mais la promachia ne pouvait être instaurée que par ordre du Spectre tout entier. Gavin avait été promachos durant la guerre contre son frère, et s'était vu retirer la charge moins de six mois plus tard. Être promachos revenait à être empereur.

C'était l'une des raisons d'être des Gardes noirs : protéger le peuple de ce risque d'abus de pouvoir.

D'un autre côté, que pouvait-il dire à ces gens ? Qu'il s'en allait et qu'ils devraient se débrouiller par eux-mêmes ? Ils avaient tout perdu. Ils avaient tout laissé à Garriston.

Gavin poursuivit son discours et Karris continua à surveiller la foule. Poing-de-fer lui avait enseigné les signes qui dénoncent un assassin, bien sûr. Une transpiration abondante, des mouvements de gêne, une façon de garder les mains invisibles de manière à cacher quelque chose. Pour elle, il s'agissait plutôt d'un pressentiment. Un assassin ne se sentait pas à sa place. C'était quelqu'un qui n'écoutait pas, parce qu'il se moquait du discours. Quelqu'un qui se concentrait entièrement sur sa mission.

Karris prit conscience de deux choses en même temps. Premièrement, la description collait exactement à son comportement. Deuxièmement, il y avait au moins cinquante Gardes noirs sur le pont. Sans compter quelques centaines de fervents admirateurs prêts à lapider quiconque oserait manquer de respect à leur Prisme. S'il existait un moment parfait pour ne pas tenter un assassinat, c'était celui-là.

Gavin créa une volée de marches menant jusqu'à l'eau, ainsi qu'une barque à la coque jaune et des rames pour deux personnes.

Les Gardes noirs affectés à sa protection étaient Ahhanen et Djur. Ni l'un ni l'autre ne semblait enchanté, mais ils saluèrent Karris et lui passèrent le relais. *Vie, lumière, objectif.*

Gavin descendit les marches et prit place. Il n'offrit pas son aide à Karris pour monter à bord, ce qu'elle apprécia. Dans cette affaire, ils n'étaient pas seigneur et dame. Elle était son garde du corps, bon sang !

— Pas de bleu cette fois, hein ? fit-elle remarquer en prenant place aux avirons.

La dernière fois qu'ils avaient ramé ensemble, elle lui avait reproché d'avoir utilisé de la luxine bleue pour la coque, parce que cela rendait l'embarcation pratiquement invisible dans les vagues et que cela agaçait Karris.

Il grogna.

Elle n'aurait pas dû dire cela. Il avait certainement conçu une coque jaune pour lui être agréable. Elle s'était plainte de sa manière de faire la dernière fois, alors il avait trouvé une autre solution. Et

elle lui mettait le nez dessus. *Super, Karris*.

Ils donnèrent une poussée au bateau puis ramèrent en silence, vers l'ouest. Lorsqu'ils furent à une demi-lieue de leur point de départ, Gavin lui fit signe de s'arrêter.

— J'ai montré à tout le monde le raseur d'eau hier, mais il y avait beaucoup d'agitation, dit-il.

« Beaucoup d'agitation. » C'était sans doute une des façons dont on pouvait décrire la panique qui s'emparait de cinquante mille personnes sans défense lorsqu'elles comprenaient qu'elles se faisaient attaquer par un démon des mers, puis qu'elles voyaient leur Prisme éloigner le monstre à lui tout seul en utilisant une magie inconnue de tous.

— Je n'ai pas voulu faire un cours aujourd'hui à tous les créateurs pour leur apprendre à en construire eux-mêmes. Ce n'est pas parce qu'un secret finira par être divulgué qu'il est nécessaire de le crier sur les toits.

Il s'interrompit, et parut comprendre qu'elle n'était peut-être pas la personne à qui il devait tenir ces propos.

— Alors, où allons-nous ? demanda Karris.

Elle ne voulait pas non plus parler de cela tout de suite.

— J'ai dit à mon peuple que j'allais leur trouver un refuge.

— Tu dis des tas de choses à ton peuple.

Gavin ouvrit la bouche, et hésita. Il s'humecta les lèvres. Et changea d'avis.

— Je l'ai bien cherché. Mais, le problème, c'est que j'ai cinquante mille réfugiés sur les bras. Si nous les entassons dans une des petites villes de la côte tyréenne, ils prendront le pas sur les locaux, et seront toujours à portée de main pour le Prince des couleurs. Ils seront impuissants, et mourront de faim même s'il ne les pourchasse pas. Le problème, c'est aussi que, pour des raisons majoritairement injustifiées, personne ne voudra aider ces Tyréens.

— Alors tu as trouvé une solution compliquée.

— Pas compliquée. Élégante. Bon, d'accord, j'imagine qu'on peut dire qu'elle est compliquée aussi. (Il commença à créer les godets et les tuyaux du raseur d'eau.) Je vais les installer sur l'île des Prophètes.

Il était fou à lier.

— Cette île est encerclée de récifs, argua Karris. Personne ne peut y faire pénétrer des bateaux.

— Moi, si.

— Et qu'en pensent les prophètes ?

— Ils seront surpris, j'imagine. Je ne leur en ai pas encore parlé.

— Fantastique.

— Qui sait ? Ce sont des prophètes, après tout. Peut-être ont-ils prévu ma venue ?

Le large sourire de Gavin s'évanouit devant la désapprobation cinglante de Karris. Il lui tendit un des tuyaux et ils se mirent à raser l'eau.

La dernière fois qu'ils avaient fait du raseur d'eau ensemble, ils se tenaient par la main, et Karris donnait la cadence en lui imprimant des pressions régulières pour arriver à se synchroniser. Cette fois, il ne tendit même pas la main vers elle. *Très bien. Comme ça, pas besoin de décliner l'offre*.

Néanmoins, ils trouvèrent leur rythme et filèrent sur les vagues. Une demi-heure plus tard, les montagnes de l'île des Prophètes étaient en vue. Il leur fallut plusieurs heures pour arriver à proximité de l'île. Et, même à ce moment-là, Gavin n'alla pas tout droit. Il se dirigea vers le sud de l'île, passant entre elle et Tyrea, dont on apercevait tout juste les montagnes Karsos mauves dans le lointain.

Enfin, Gavin les conduisit vers le nord, en direction d'une immense baie. C'était un croissant grand

et mince, assez vaste pour loger toute la flotte de Gavin, mais trop large – de l'avis plus ou moins éclairé de Karris – pour offrir une protection efficace contre les tempêtes hivernales qui dans quelques mois feraient rage entre l'île et le continent.

Il n'y avait pas d'habitations, bien sûr. Cette île était taboue, interdite, sacrée. Lucidonius en avait fait don aux prophètes des centaines d'années plus tôt. Elle était également entourée de récifs qui auraient déchiré n'importe quel bateau ayant un tirant d'eau plus grand que celui d'un canoë ou d'un raseur d'eau, et même ces embarcations ne pouvaient y accoster qu'à marée haute.

Tandis qu'ils approchaient, glissant à moins d'une main au-dessus du corail, Karris vit une énorme jetée qui émergeait d'un rivage peu marqué. Elle brillait comme de l'or. C'était une construction de pure luxine jaune. Elle s'apprêtait à poser des questions à Gavin : « As-tu créé cela ? Est-ce là que tu te rendais ces derniers jours ? », lorsqu'elle remarqua autre chose.

Quelques centaines d'hommes et de femmes armés se tenaient sur la plage, constituant une foule désordonnée.

— Gavin, ces gens ont l'air énervés.

Il haussa les sourcils, amusé.

— Pas autant qu'ils le seront dans un instant.

Puis, en un mouvement insouciant, il échoua le raseur d'eau sur la plage, juste devant la foule hostile.

Chapitre 9

— Commandant, je peux vous parler un instant ? demanda Kip.

Après le départ de Gavin et Karris, le commandant Poing-de-fer et les Gardes noirs avaient pris le commandement de la galéasse la plus rapide de la flotte, et avaient embarqué Kip à bord pour l'emmener à la Chromerie.

Les premiers jours, tout le monde avait été débordé tout le temps : les Gardes noirs suivaient les directives des marins et s'efforçaient d'apprendre leur savoir-faire. Le commandant Poing-de-fer ne voulait pas que ses Gardes restent à ne rien faire et, devant la perspective d'acquérir de nouvelles compétences, ils se donnaient à corps perdu. Au début, les marins avaient protesté, mais ils avaient fini par être séduits par la vitesse à laquelle les Gardes noirs assimilaient ces nouvelles connaissances.

Poing-de-fer supervisait des combats d'entraînement et des séances d'exercices sur le petit gaillard de la galéasse pour ceux qui n'étaient pas d'astreinte. Kip avait le droit d'observer, mais il s'efforçait surtout de ne pas être dans leurs pattes. Il lui avait fallu plusieurs jours pour trouver un moment durant lequel le commandant aurait quelques minutes à lui consacrer.

Il regarda Kip, hocha la tête et retourna dans la cabine que le capitaine partageait avec lui pour travailler. En entrant dans la pièce exiguë où ils s'assirent à une petite table, tout le courage que Kip avait rassemblé le quitta.

— Monsieur, je… Pendant la bataille de Garriston, je… enfin, certaines choses ne semblent pas réelles, comme si je me souvenais d'événements qui n'ont pas pu arriver vraiment. Vous savez ce que je… Mais ce n'est pas ce que…

Kip se montrait stupide, inintelligible. Il étira sa main bandée. Ce qui lui fit mal.

— J'ai tué le roi. Le satrape. Enfin, peu importe. Quand j'ai fait ça, maître Danavis, je veux dire le général Danavis, m'a crié dessus. Il m'a dit que j'avais tout fichu en l'air. Je n'avais pas l'intention de désobéir, ce n'était pas… Je ne sais pas. Peut-être que je voulais désobéir.

Les mots ne sortaient pas comme il fallait. Il avait l'impression de tituber. Il avait tué des gens, et une partie de lui avait aimé cela. Comme s'il se vengeait enfin de ceux qui ne le prenaient pas au sérieux, en plein dans les dents. Sauf qu'il avait vraiment défoncé des visages, en plein dans les dents. Et, quand il y réfléchissait, il se sentait terriblement mal. Mais c'était trop dur à exprimer.

— Je ne sais toujours pas ce que j'ai fait foirer. Et quel est le prix à payer. Vous pouvez me le dire ?

Le commandant Poing-de-fer prit une grande inspiration. Puis il sembla changer d'avis.

— Ta main, ordonna-t-il.

Kip lui tendit la main droite, sans savoir ce que cet homme impressionnant lui voulait.

Le commandant le gratifia d'un regard vide.

— Oh !

Kip lui donna sa main gauche, dont le commandant défit le bandage.

— J'avais quatorze ans quand j'ai tué pour la première fois, lui raconta-t-il. Ma mère était la deya d'Aghbalu – le gouverneur régional – et elle manœuvrait pour destituer la satrapette de Paria et prendre sa place, mais je n'étais pas au courant. Un jour, je passais à côté de ses appartements, et je l'ai entendu crier. J'avais créé pour la première fois à peine deux semaines auparavant. Je suis entré, et j'ai vu l'assassin. Il était petit, portant les traits de l'affreuse tribu gatu, les dents tachées par la khat, et la lame ondulée de son kriss suintait de poison. Je me souviens de m'être dit que le seul

moyen de l'arrêter à temps était de créer. Mais ça ne m'est pas venu aussi facilement que deux semaines plus tôt. Il a poignardé ma mère et, alors que j'avais encore du mal à croire ce qui venait de se passer, il a sauté par la fenêtre par laquelle il était entré pour tenter de s'enfuir par les toits. Je l'ai poursuivi, je l'ai roué de coups de poing, et balancé du toit.

Kip déglutit. *Sans arme, Poing-de-fer avait pourchassé un assassin sur les toits, et tué cet homme muni d'une lame empoisonnée. Alors qu'il n'avait que quatorze ans ?*

Poing-de-fer fit une pause pour examiner la main brûlée de Kip. Il attrapa l'onguent que les chirurgiens avaient donné au jeune homme, et en appliqua sur la peau à vif. Kip siffla et banda tous les muscles de son corps pour ne pas hurler.

— Il faut que tu tendes les doigts, lui dit Poing-de-fer. Toute la journée, tous les jours. Si tu ne le fais pas, tes doigts vont se raidir et devenir comme des griffes en un rien de temps. Les cicatrices figeront ta main, et tu seras obligé de te fendre la peau pour la bouger. Une légère douleur maintenant, ou beaucoup plus après.

Il appelait ça une « légère douleur » ?

Le commandant Poing-de-fer reprit son histoire tout en lui mettant un pansement propre.

— Ce que je veux dire, Kip, ce n'est pas que je suis un dur à cuire. Ce qu'il faut retenir, c'est que je fais des erreurs. Ma mère connaissait le dawat, l'art martial de notre tribu. Elle n'était pas excellente, mais bien entraînée pour une civile. Si je n'étais pas entré dans la pièce, ce qui l'a inquiétée pour ma sécurité, elle aurait pu repousser son assassin jusqu'à l'arrivée de ses gardes. Et je n'aurais pas dû le tuer après l'avoir pourchassé. Nous aurions alors pu découvrir qui l'avait envoyé.

— Mais vous n'étiez qu'un enfant.

Retrouver sa main bandée et immobile s'apparentait à se recoucher dans son lit encore chaud par un matin froid.

— Et toi aussi, lui dit le commandant.

Kip commença à protester, mais Poing-de-fer n'avait pas fini.

— Même si tu ne l'étais pas, j'ai vu des adultes commettre des erreurs bien plus graves sur le champ de bataille. Si nous prenions naturellement les bonnes décisions au combat, il ne serait pas nécessaire de s'entraîner.

— Est-ce que des gens sont morts à cause de moi ? J'ai tué un roi, et je n'arrive toujours pas à comprendre si c'était juste ou pas.

Un sentiment d'angoisse étreignit Kip et ses yeux se voilèrent. Il détourna le regard et serra les dents en clignant des paupières. *Imbécile ! reprends-toi*.

— Je ne sais pas, répondit le commandant Poing-de-fer. Mais le Prince des couleurs a volontairement mis le roi Garadul en danger. Il voulait qu'il se fasse tuer. Peut-être avait-il planifié tout ça bien à l'avance. Capturer Garadul au lieu de le tuer l'aurait sûrement désarçonné. Le général Danavis est très, très bon dans ce qu'il fait. Il a tout compris en un instant. La plupart des gens n'en auraient pas été capables. Surtout pas un garçon de quinze ans vivant sa première bataille.

— Mais je n'ai pas pris en compte ses avertissements. Je voulais tellement tuer le roi que je n'aurais écouté personne. Rien ni personne.

Kip avait fait exploser la tête du roi. Il se souvenait d'avoir senti le crâne de l'homme se fendre, son cerveau gicler et son sang jaillir.

— Tu étais en proie à ta couleur, Kip. Alors, tu as fait une bourde. Tu as peut-être déclenché une guerre de plus grande ampleur. Peut-être. Ou alors le général avait tort. Peut-être le roi Garadul aurait-il été bien pire que ce prince. Nous n'en savons rien. Je ne peux pas le savoir. C'est arrivé. Tâche de faire mieux la prochaine fois. C'est comme ça que je procède.

C’est pour ça que vous formez les gardes.

— Avez-vous découvert qui l’avait envoyé ? demanda Kip.

— L’assassin ? Ma sœur pensait le savoir. Allons à la coquerie. C’est l’heure du dîner, même si on aimerait tous les deux que la ration soit un peu plus consistante.

— Mais a-t-elle réussi à se venger du commanditaire ? insista Kip.

— On peut dire ça.

— Qu’est-ce qu’elle lui a fait ?

— Elle l’a épousé.

Chapitre 10

« Le Canonnier »

« Tap. » Ultraviolet et bleu. Lorsqu'il appliqua son pouce, ce fut comme si quelqu'un avait soufflé une bougie. Le monde sombra dans les ténèbres. Rendant ses yeux inutiles. Mais, un instant plus tard, le soleil était là, les vagues passaient sur lui tandis qu'il clignait des paupières, ballotté par les flots. Voir sa perspective changer alors qu'il sentait son corps parfaitement inerte le mettait mal à l'aise.

« Tap. » Le vert résolut ce problème avec une poussée d'incarnation corporelle, lui rendant son sens du toucher. Il nageait. Un corps solide, noueux, torse nu. L'eau est tiède, jonchée de déchets flottants.

« Tap. » Jaune. Il recouvra son audition. Des hommes qui s'interpellent en criant, d'autres qui hurlent de douleur ou de peur. Mais le jaune est plus que cela encore. C'est la logique de l'homme et du lieu. Mais, avec celui-là, le jaune n'est pas tout à fait comme il faut. Incrédule. Le Prisme était sorti de nulle part. Il avait évité tous ses coups de canon. Même quand le Canonnier avait fini par tirer des deux à la fois. Le petit bateau créé par le Prisme filait à une vitesse à laquelle il n'aurait pas cru si un autre lui avait raconté l'histoire. Cérès lui en voudrait pour ça. Foutu Gavin Guile !

Mais son esprit se détourne. Il y a quelque chose…

« Tap. » Orange. Odeur de la mer et de la fumée et de la poudre usagée. Il sent les autres hommes qui flottent dans l'eau et, sous eux, autour d'eux… oh, bordel ! Des requins. Des tas de requins.

Déjà son doigt descend. « Tap. » Rouge, infrarouge et le goût du sang dans sa bouche, et c'est trop…

L'astuce avec les requins, c'est le nez. Pas très différent des hommes. Fais saigner le nez d'un fier-à-bras, et il ira vite voir ailleurs si t'y es. Facile, non ? Facile.

Le Canonnier est un dur à cuire. La mer est mon reflet. Aussi inconstante que moi. Et aussi démente. Des courants et des monstres s'élèvent également de ses profondeurs. Quand les autres disent qu'il y a des embruns, moi je dis qu'elle me crache à la gueule, en toute amitié. Contrairement à la plupart des membres de cet équipage, je sais nager. Mais j'aime pas ça. Cérès et moi, on préfère s'admirer d'un peu loin.

Elle doit être bougrement énervée.

Le requin qu'elle m'a envoyé aux trousses est un requin-tigre. Bon chasseur. Rapide. Inquisiteur comme un chien qui te flaire l'entrejambe. Enragé comme un mangeur de lotus en manque. Grand comme deux fois un homme, en général. Mais, comme il se doit, la mer m'a témoigné son respect : mon requin est encore plus gros. On dirait bien qu'il fait trois fois ma taille. Difficile à dire à travers l'eau bien sûr. Je voudrais pas exagérer. Je déteste les gars outranciers. Je les déteste, bordel.

Je suis le Canonnier, je mâche pas mes mots.

Les vestiges du naufrage – débris, éclats d'obus et tonneaux – sont partout, éparpillés sur les eaux saphir, mais ce tigre revient à la charge. Suivant sa ténacité, il me faudra quelques minutes pour nager jusqu'à une épave suffisamment…

— Hé, Cérès ! je crie, frappé par une pensée soudaine. Je sais pourquoi t'es fâchée !

Peu de gens le savent, mais la mer Céruléenne doit son nom à Cérès. Pas à la couleur. Ces crétins apprêtés de la Chromerie s'imaginent que tout gravite autour d'eux et de leurs couleurs.

Le requin-tigre tourne autour de moi. Sa nageoire dorsale décrit de beaux arcs de cercle sur l'étendue d'eau dégagée. Je me trouve à côté de l'épave. Je suis sorti le premier et j'ai vu que l'incendie allait atteindre la poudrière. Mais comme je suis à l'écart, ce requin ne rencontrera pas de

distraction carnée sur le chemin qui le mène à moi.

— Cérès ! Du calme, Cérès. Allez !

Je me tourne sans cesse, pour être toujours face au bestiau. Les requins sont des lâches qui aiment t'agresser par-derrière. Ces sales bâtards nagent avec des mouvements infimes, comme les rapaces qui planent, laissant croire qu'ils sont lourds. Mais, quand ils attaquent, leur vitesse est à se faire dessus. Sa tête triangulaire se rapproche, pivote, et… maintenant !

Le Canonnier est l'as du moment choisi. Sans égal. Le coup doit partir quand la mer te donne une ruade sous les pieds et que t'as le boutefeu en main, et le tube fusant qui fume, te soufflant à la tronche son salpêtre et sa potasse brûlés comme l'haleine d'une maîtresse, que la corvette se présente par le travers et que, si ton boulet enchaîné ne lui arrache pas son mât cette fois, elle va te couler, et alors tu seras châtré et vendu comme esclave de cambuse après que chaque matelot furieux et excité t'en aura mis plein la poupe.

J'envoie droit sur le museau du requin mon talon durci comme le cuir et la corne par une vie passée nu-pieds. J'aperçois la membrane laiteuse sur ses yeux au moment où je suis projeté en arrière, presque soulevé de l'eau par la force de son assaut.

L'animal s'ébroue, un peu assommé. Mon père m'a avisé de leur nez sensible. Et on dirait qu'il ne m'a pas menti.

Le Canonnier est un dur à cuire.

— Cérès ! Tu crois que c'est moi ? Je n'ai rien fait ! C'est le Prisme ! Gavin Guile ! C'est cette tête de nœud qui a fait exploser le rafiot, pas moi. Va après lui, bécasse !

Cérès a horreur qu'on lui salisse le visage avec des explosions de bateaux. Et j'en ai déjà causé un paquet de fois.

Le requin se remet de son étourdissement et file sans demander son reste. Un instant, je me crois sauvé, je m'imagine que Cérès va se montrer raisonnable. Il y a d'autres casse-croûte par ici. Puis il fait demi-tour, et revient vers moi.

C'est une vengeance. C'est Cérès elle-même. Elle a l'habitude d'écraser ceux qui la défient par la force brute.

— Cérès ! Ne fais pas ça ! J'ai encore un pistolet…

J'ai perdu mon fusil, qui m'a explosé entre les mains pendant le combat contre le Prisme et ses Gardes noirs. Ce qui est d'ailleurs rageant, et impossible : de ma vie je n'ai jamais mis de double charge dans un fusil. Mais je verrai ça plus tard. Le pistolet pourrait être en état de marche malgré le plongeon dans la flotte. Ça fait des années que j'essaie de fabriquer un pistolet résistant à l'eau. Mais rien n'a été efficace contre une immersion complète et, de toute façon, tirer dans la mer revient à pisser dans un violon. La peau marine de Cérès protège trop bien les siens. Alors je prends mon coutelas à la place. Sa lame est longue comme trois fois ma main.

— Foutue Cérès. J'ai dit que j'étais désolé !

Les démons des mers sont les fils de Cérès. J'en ai tué un, y a des années. Elle m'a toujours pas pardonné. Elle le fera pas tant que je ne sacrifie pas quelque chose qui m'est sincèrement très cher.

Le requin-tigre vient droit sur moi. Pas très subtil. Et maintenant, je connais son enchaînement par cœur.

Il attaque. De nouveau, mes talons entrent en collision avec son nez tendre. Cette fois, j'absorbe une partie de l'impact dans mes genoux, tout en lui donnant un bon coup, mais sans lui permettre de me projeter trop loin. Je vise l'œil, je le rate, j'enfonce mon couteau dans ses branchies. Quand je le retire, un flot cramoisi suit la lame comme le feu qui sort de la gueule d'un canon.

Le coup est mortel, mais causera une agonie lente. Merde ! je voulais qu'elle soit rapide.

Sous l'ardeur du soleil, la blessure tache la mer de carmin, et le requin-tigre fait demi-tour. Je nage comme si j'avais une déesse en colère sur les talons. J'atteins le canot juste au moment où d'autres requins plus jeunes arrivent. Ils sont plus petits que le cerbère de Cérès, et leurs rayures sont plus marquées.

C'est un miracle que ce canot soit encore entier – au détail près qu'il n'y a pas de foutues rames. En me dressant dans le bateau, les jambes bien écartées, je vois que d'autres hommes nagent pour l'atteindre. Le plus proche est un Parien qui a moins de six dents en bouche. Il s'appelle Arnak, et il n'a pas volé son nom.

Cette tête de pioche a réussi à mettre la main sur deux rames. Il n'a pas l'air ravi de constater que je suis arrivé à l'embarcation le premier.

— On dirait que t'es mouillé, je lui fais.

J'ai pas de rames, mais je ne suis pas dans l'eau avec les requins. Et les requins mangeront pas les rames.

— Je serai second, dit-il. Tu seras capitaine. Et on a besoin d'un équipage. À prendre ou à laisser. T'iras pas jusqu'à la côte à la force du vent et des vagues.

Il est vif à la détente. Ça m'a toujours déplu chez Arnak. Un type dangereux. Mais qu'est-ce qu'il peut valoir comme escroc ? Il s'est laissé surnommer Arnak.

— Alors passe-moi les rames, second, que je t'aide à monter, je lui dis.

— Va te faire foutre.

— C'est un ordre.

— Va te faire foutre, il répète, plus fort, sans se soucier des requins-tigres.

Je cède.

Je cède jamais.

Arnak persiste à tenir les rames tandis que je le hisse à bord. Tant mieux. Ça lui garde les mains occupées pendant que je lui plante mon couteau dans le dos. Le voilà épinglé au plat-bord.

Tandis que les hommes qui assistent au spectacle depuis les flots poussent des jurons, surpris par ma brusque traîtrise, j'essaie d'arracher les rames aux doigts d'Arnak. Il est déjà mort, il a les mains crispées, fermement serrées sur le bois. Je suis obligé d'utiliser la crosse de mon pistolet pour le forcer à lâcher prise, et les rames tombent dans le canot.

Je me dresse facilement même si l'embarcation danse comme un bouchon de liège sur les vagues. Je brandis mon pistolet et l'agite négligemment en m'adressant aux nageurs aux abois qui viennent de me voir tuer Arnak.

— Je suis le Canonnier ! je crie, plus à l'intention de Cérès qu'à celle des hommes. J'ai fait ce que les satrapes et les Prismes n'accomplissent qu'en rêve. Je suis le canonnier de la légendaire *Aved Barayah* ! Tueur de démons des mers ! Exterminateur de requins ! Pirate ! Voyou ! Et à présent capitaine ! Le capitaine Canonnier recrute son équipage ! je lance en me tournant enfin vers les hommes qui nagent, effrayés et encerclés par les requins. (Je retire mon couteau du corps d'Arnak, qui coule à pic dans la mer affamée.) Je cherche des matelots qui sachent obéir aux ordres !

Chapitre 11

— J'espère que tu t'es bien reposé, petit Guile, lui dit un Garde noir nommée Samite.

Comme Kip, elle était placée en queue de leur colonne de Gardes noirs. La galéasse venait d'arriver sur Grand Jaspe le matin même, et les Gardes noirs étaient les premiers à débarquer.

— Ta journée va être longue.

« Reposé » ? Kip avait réfléchi au moyen de cacher son grand secret, son héritage, le dernier et unique cadeau que lui ait jamais donné sa mère. Il possédait une grande et large dague blanche richement décorée de joyaux, dont personne ne connaissait l'existence, ainsi qu'un bel étui à dague richement orné et poli. Il pouvait ranger la dague dans l'étui, bien sûr, mais, dans un coin paranoïaque de son esprit, il se doutait que la première chose qu'on lui demanderait en voyant la boîte serait de l'ouvrir.

Comment refuser ?

Alors, tard dans la nuit, il s'était assis sur sa couchette dans le noir, en tâchant de ne pas réveiller les Gardes noirs dormant alentour. Il avait trouvé une ficelle à l'aide de laquelle il s'était attaché la dague dans le dos. Avec sa main bandée, il lui avait fallu dix bonnes minutes pour y arriver. La pointe était dirigée vers ses fesses, et sa ceinture maintenait l'arme en place, sous ses habits.

Ce n'était pas une solution transcendante, mais c'était tout ce qu'il avait trouvé. Après une nuit pareille, une longue journée était la dernière chose dont il ait besoin. Il parvint toutefois à adresser un triste sourire à Samite. Elle était gentille malgré son nez tordu par de nombreuses fractures, et son incisive manquante. Petite et solide comme une digue.

Ils étaient parmi les derniers à avoir rejoint la colonne. Une fois rassemblée, la Garde noire partit au petit trot.

Kip pensait qu'il ne serait pas aussi ébahi la deuxième fois qu'il verrait la Chromerie. Il se trompait. Il était même impressionné par l'île du Grand Jaspe, entièrement occupée par une ville. La cité était tout en dômes multicolores chapeautant des bâtiments rectangulaires blanchis à la chaux. Chaque intersection était décorée d'une tour au sommet de laquelle brillait un miroir, astiqué et conçu de manière à faire briller le soleil, ou même le clair de lune, jusque dans les moindres recoins de la ville. On appelait l'ensemble de ces dispositifs « les Mille Étoiles ». Les rues étaient disposées en lignes droites avec une précision mathématique, afin de couper le moins possible de rayons de lumière.

En le voyant étudier ces structures, Samite lui confia :

— Ils aiment dire que la lumière ne s'éteint jamais sur Grand Jaspe. (Elle lui adressa un grand sourire lacunaire.) Ce n'est pas littéralement vrai, mais ça l'est davantage que partout ailleurs dans le monde.

Kip hocha la tête, gardant son souffle pour la course. Rien que parce qu'il avait tourné la tête vers Samite un instant, il frôla la collision avec un luxiat en robes noires.

Les rues grouillaient de monde, alors que ce n'était pas jour de marché ou jour de fête, songea Kip. Cette animation était normale sur Grand Jaspe. Et les gens ici étaient originaires de tous les coins des sept satrapies. De sauvages rouquins sortis des profondeurs de la forêt de Sang, de sombres Ilytiens vêtus de pourpoints en laine, des Ruthgariens au teint clair avec leurs grands chapeaux de paille les protégeant du soleil, des Abornéens, hommes et femmes presque indissociables sous leurs superpositions de soieries et leurs boucles d'oreilles.

Mais, au-delà de leurs origines variées, les passants avaient tous un point commun : la crainte

respectueuse que leur inspirait la Garde noire avec laquelle Kip courait. Les gens s'écartaient sur leur passage et les Gardes noirs le prenaient comme un dû.

Au départ, Kip s'efforçait de ne pas paraître trop déplacé parmi les silhouettes musculeuses qui l'entouraient, mais bien vite il dut surtout essayer de ne pas se laisser distancer.

— Ne t'inquiète pas, reprit Samite. (C'était rageant : malgré son corps presque aussi large que haut, elle ne rencontrait aucune difficulté à respirer.) Si tu n'arrives pas à tenir le rythme, on nous a donné l'ordre de te porter.

Me porter ? La mortification produite par cette image mentale suffit à propulser Kip en avant. Et puis, s'ils le portaient, ils trouveraient sa dague.

Enfin, ils traversèrent la Tige du Lys, le pont couvert transparent en luxine bleue et jaune qui reliait l'île du Petit Jaspe et l'île du Grand Jaspe.

Au moment où les Gardes noirs entraient dans la grande cour entourée par les six tours extérieures de la Chromerie, Poing-de-fer donna une sorte de signal que Kip ne vit pas, et la troupe se dispersa dans une demi-douzaine de directions différentes. Kip se plia en deux, les mains sur les genoux, essayant de reprendre son souffle. Il tressaillit, ravala un juron et reporta tout son poids sur sa main droite.

— Les armes dissimulées sont plus utiles quand on peut les attraper en un tour de main, lui indiqua Samite.

Il se redressa brusquement. Évidemment. Le fait de se pencher en avant avait dessiné le contour de sa dague à travers ses vêtements. Et, grâce à leur fonction, les Gardes noirs étaient les mieux placés pour repérer des armes cachées.

Magnifique, Kip. Exemplaire. Tu n'as même pas réussi à cacher la dague pendant une heure.

Mais Samite n'ajouta rien d'autre.

Kip regarda les derniers Gardes noirs qui s'éloignaient. Poing-de-fer aussi était parti.

— Euh… qu'est-ce que je suis censé faire ? demanda-t-il à Samite.

— Je t'emmène dans tes nouveaux quartiers, puis à tes cours.

Le ventre de Kip se serra. Une classe remplie de gens qui se connaissaient et qui allaient le dévisager à son entrée. Il serait lâché en plein milieu d'une leçon sur un sujet dont il ignorait tout, et aurait l'air stupide. Il déglutit.

J'ai vu un démon des mers, affronté des spirites, combattu, tué… et j'ai les foies à l'idée d'être le nouveau de la classe. Kip fit la grimace. Cela ne l'aidait pas à se sentir mieux.

Il suivit Samite dans la tour centrale, où ils empruntèrent un ascenseur à contrepoids.

— Tu as déjà fait le grand tour ? s'enquit-elle.

— Le commandant m'a tout de suite emmené à la Broyeuse. Pas vraiment, non.

— Malheureusement, nous n'avons pas le temps aujourd'hui. J'aime bien regarder la bleusaille rester bouche bée. (Elle sourit, mais c'était amical.) En bref : chaque tour abrite les créateurs de sa couleur, et la plupart des équipements nécessaires à leur formation, mais tout le monde partage certains des bureaux, des casernes, des entrepôts, et des bibliothèques. Dans le sous-sol de chaque tour, il y a certaines installations spécifiques : sous la tour bleue il y a les fonderies et les fours de verrerie, sous la verte il y a les jardins et les ménageries, sous la rouge il y a le palais du rire et les conservatoires, sous la jaune il y a l'infirmerie et les espaces disciplinaires, sous l'infrarouge il y a les cuisines et les parcs à bestiaux, et sous la tour du Prisme il y a le grand salon. T'as tout retenu ?

Il espérait qu'elle plaisantait. Il lui fit un sourire hésitant tandis qu'ils sortaient à un étage vide, pas très haut dans la tour. Elle l'accompagna le long du couloir et ouvrit une porte en chêne donnant sur une caserne.

— Trouve-toi un lit de libre.

Il n'y avait personne à l'intérieur, et les couchettes vides s'étendaient d'un mur à l'autre. Au pied de chaque lit était placé un coffre pour les affaires personnelles.

— Dis-moi qu'il n'y a pas une sorte d'ordre de priorité pour l'attribution des lits, gémit Kip.

— Il n'y a pas une sorte d'ordre de priorité pour l'attribution des lits, répondit-elle d'un ton monocorde.

— Tu mens ? demanda-t-il.

— Affirmatif.

— Quel est le pire lit du dortoir ?

— Au fond. Le plus loin de la porte.

Kip commença à se diriger vers le dernier couchage lorsqu'il prit conscience de quelque chose. Il s'arrêta.

— Je n'ai pas vraiment d'affaires.

Il n'avait qu'une cape, la belle boîte à couteau et la dague.

Samite toussota.

— Quoi ?

— On ne va pas en classe armé.

Oh, crotte !

— Et on va t'emmener chez le tailleur pour te faire un habit chromérien.

Qu'était-il censé faire ? Laisser une dague sans prix dans la caserne ? Samite savait seulement qu'il avait un couteau. Ils venaient de quitter une région en guerre, ce n'était donc pas étonnant. Mais, s'il le lui montrait, elle ferait sûrement un rapport. Il devait rendre cet objet inintéressant, même pour elle.

— Je vais… euh… devoir retirer ma chemise pour enlever mon couteau. Est-ce que tu peux… euh… te tourner ?

Elle lui tourna le dos sans même une boutade ou un sourire taquin.

Kip gagna rapidement sa paillasse, se débarrassa de sa chemise, et détacha la dague. Il repassa sa chemise, et plia maladroitement sa cape. Il ouvrit le coffre. À l'intérieur, il y avait une maigre couverture pliée. Il mit la cape et l'étui dans le coffre, qu'il plaça au pied de son lit.

— C'est bon ? demanda Samite.

— Euh… non, encore une minute.

Kip regarda les lits. Il devait y avoir une soixantaine de paillasses dans la pièce. Les lits inoccupés, les plus proches de Kip, n'étaient pas faits et leur coffre était glissé dessous, tandis que ceux qui étaient attribués étaient au carré, avec le coffre devant.

Il n'y avait pas de cachettes, et pas d'intimité possible non plus.

Kip glissa la dague sous son matelas. Il fit rapidement son lit, essayant de lisser les plis pour que la bosse soit moins visible. Puis il revint vers Samite.

— Pour ta gouverne, lui dit-elle, la meilleure façon de se faire voler, c'est de cacher quelque chose sous ton matelas. C'est là que les racketteurs et les voleurs regardent en premier.

Je suis nul pour ça ! J'aurais dû parler à mon père de cette dague. Même s'il me l'avait prise, ce serait mieux que de me la faire voler par une face de rat de seize ans. Mère, tu n'aurais pas pu me donner un médaillon, bordel !

Kip retourna à son matelas, attrapa sa dague et regarda autour de lui. Il marcha jusqu'à un lit inoccupé cinq rangs plus loin, ouvrit le coffre correspondant et glissa la dague sous la couverture. C'était mieux que rien. Il replaça le coffre sous le lit en grimaçant.

— Fantastique, dit-il. Quelle est la suite ?

Ensuite, ce fut le tailleur, où Kip dut se déshabiller pour les essayages. Les tailleurs étaient des femmes. L'une d'elles était attirante et lorsqu'elle s'agenouilla devant lui, qui se tenait debout en sous-vêtements, il bénéficia d'une vue plongeante dans son décolleté. Kip passa la demi-heure qui suivit à contempler le plafond et à prier. Lorsque enfin il s'apprêtait à partir, remerciant Orholam que son corps lui ait épargné une réaction mortifiante, l'autre femme toussota et lui tendit un sous-vêtement propre.

— Tu peux les laver de temps en temps, lui confia-t-elle sur le ton de la conspiration. Et tes aisselles, par la même occasion.

Il crut mourir.

On l'obligea à se laver à l'éponge – il chassa d'un mouvement agacé l'esclave qui voulut l'aider – avant de passer sa nouvelle tunique blanche et son pantalon blanc sur ses nouveaux sous-vêtements, puis un esclave de tour porta ses habits à la caserne.

Ensuite ils allèrent l'inscrire auprès d'un fonctionnaire, qui lui fit signer plusieurs formulaires. Puis Samite l'emmena au réfectoire où il put prendre un très léger et très rapide déjeuner. Après quoi, elle lui montra où se situaient les latrines à chaque étage des tours.

Enfin, elle le conduisit à son premier cours.

— Je peux entrer avec toi ou attendre dehors. À toi de choisir, lui annonça-t-elle.

— Dehors. S'il te plaît.

Il était déjà assez gêné d'avoir un garde du corps. Il jeta un coup d'œil dans l'amphithéâtre, essayant de dissimuler son appréhension, tandis que les autres étudiants défilaient devant lui. Il avait faim. Qu'aurait-il donné pour une tourte ?

Il demanda :

— Il y a quelque chose que je suis censé… savoir ?

— On s'attend à ce que tu ne saches rien.

Bon, alors je risque de dépasser toutes leurs attentes.

Chapitre 12

— Chaque fois que vous créez, vous précipitez votre mort, annonça le professeur Kadah.

Elle n'était pas encore d'âge mûr, mais elle semblait déjà terne et desséchée, avec ses épaules voûtées, ses cheveux qui n'avaient pas dû voir de brosse ou de peigne depuis des semaines et ses lunettes vertes suspendues à son cou par une chaîne dorée. Elle avait à la main une mince badine en luxine verte.

— Votre mort importe peu, mais priver votre satrape d'un instrument coûteux, oui. Votre mort importe peu, mais priver votre communauté de ce dont elle a besoin pour survivre, oui. Nous autres créateurs sommes des esclaves. Des esclaves d'Orholam, de la lumière, du Prisme, des satrapes et de nos villes.

Quel boute-en-train…

Kip tâchait toutefois de garder une expression neutre pour ce premier cours à la Chromerie.

— Commençons par les mensonges, les leçons attendront, dit un garçon derrière lui.

— Quoi ? fit Kip.

Bizarrement, ce garçon portait des lunettes aux épaisses montures d'acajou, sous des sourcils noirs plus épais encore. Les verres transparents faisaient paraître un œil plus grand que l'autre. Le mécanisme de ces lunettes était plus intrigant encore que l'allure de Ruthgarien de leur propriétaire (cheveux frisés châtain clair, petit nez, peau bronzée, yeux marron). Deux lentilles colorées, l'une jaune, l'autre bleue, disposées sur des charnières, pouvaient être rabattues sur les verres transparents en un tour de main.

Le garçon sourit en remarquant le regard ébahi de Kip.

— Je les ai faites moi-même, dit-il.

— C'est génial. Je n'ai jamais…

Quelque chose frappa le bureau de Kip avec le bruit d'un coup de fusil. Il sauta presque au plafond. Il regarda la badine de luxine verte dans la main du professeur. Elle l'avait fait claquer sur la table, manquant ses doigts d'à peine la largeur d'un pouce.

— Monsieur Guile.

Elle laissa ses mots flotter, annonçant à tous ceux de la classe qui ne le savaient pas encore qu'il s'agissait d'un Guile, et qu'elle était au courant.

Et ensuite elle fera savoir que ça lui fait ni chaud ni froid.

— Te crois-tu supérieur au reste de la classe, monsieur Guile ?

La tentation était forte, mais Kip avait des ordres. Il devait réussir en classe. Se faire mettre à la porte ne l'aiderait pas.

— Non, professeur, répondit-il.

Il croyait même être parvenu à prendre l'air contrit.

Elle n'avait pas une carrure impressionnante, elle n'était ni grande ni large, mais elle le surplombait de manière menaçante. Il s'écarta autant que son siège le lui permettait.

— Est-ce que nous nous comprenons, jeune homme ?

C'était étrangement formulé, étant donné qu'elle n'avait pas prononcé de menace explicite. Mais ce n'était pas nécessaire.

— Oui, professeur.

— *Discipulæ*, je suis sûre que votre nouveau camarade de classe ne vous a pas échappé.

La façon dont elle formula sa phrase ne permettait pas de savoir si elle faisait référence à sa

corpulence ou non. Il y eut quelques ricanements nerveux.

— Il s'appelle Kit Guile et…

— Kip, la corrigea-t-il. Pas un meuble en kit, mais un genre d'armoire à glace.

Il sut que c'était une erreur au moment même où les mots sortaient de sa bouche.

— Ah ! merci. J'avais oublié que la populace tyréenne a sa propre définition des mots. Tends la main, Kip.

Il s'exécuta, ne devinant pas pourquoi jusqu'à ce qu'elle fasse claquer la badine verte sur ses jointures.

Il en eut le souffle coupé.

— N'interromps jamais un professeur, Kip. Même si tu es un Guile.

Il regarda ses phalanges, s'attendant à les trouver en sang. Ce n'était pas le cas. Elle savait exactement avec quelle force utiliser cet instrument. Au moins avait-elle frappé sa main droite. Sur sa main gauche à vif, ç'aurait été encore pire.

Le professeur Kadah fit demi-tour et retourna se placer devant la classe en marmonnant :

— Kip. Quel nom ridicule. Mais comment une souillon illettrée est-elle censée nommer son bâtard ?

C'était un piège. Kip le savait. Il s'ouvrait, béant, juste sous son nez. *Elle te hait et elle a un plan, Kip. Garde le silence, Kip.*

Il leva la main. C'était le meilleur compromis auquel son cerveau et sa bouche étaient parvenus.

Elle ne lui donna pas la parole. Il garda la main levée. Enveloppée de ses bandages blancs, on ne pouvait pas la manquer. On aurait pu croire que c'était un drapeau de capitulation, si sa rébellion n'avait été si évidente.

— Comme vous devriez vous en souvenir depuis la leçon d'hier, la création consiste à transformer la lumière en substance physique, la luxine. (Elle remarqua que Kip levait toujours la main, et elle serra brièvement les lèvres, mais continua comme si de rien n'était.) Chaque couleur de lumière peut être transformée en une luxine de couleur différente ; chacune a une odeur, un poids, une résistance et une force qui lui sont propres.

Par la barbe d'Orholam ! Ils n'en sont que là ? Quelle perte de…

— Kip, est-ce que nous te faisons perdre ton temps ? demanda-t-elle d'un ton vif. Est-ce que nous t'ennuyons ?

Piège, Kip ! Arrête-toi, Kip.

— Non, mes yeux ont tout le temps cet aspect vitreux. J'ai attrapé ça à cause de ma mère qui fumait sans cesse de la brume. (Le professeur haussa les sourcils.) J'ai un problème, expliqua Kip. *(Arrête, mais arrête.)* Vous voyez, je ne suis pas seulement gros, je suis lent, aussi. Vous savez, sur le plan mental… Alors, quand je me concentre sur quelque chose, je suis incapable d'aborder le sujet suivant tant que mes questions restent sans réponse. Je ne suis sans doute pas assez avancé pour ce cours. Je devrais peut-être aller dans une autre classe.

— Je vois, dit-elle.

Il savait qu'elle ne le laisserait pas changer de groupe. Il ne savait même pas s'il y en avait un autre.

— Eh bien, monsieur Guile, il s'agit d'un cours pour novices, et nous avons la prétention de n'abandonner personne, pas même le plus lent bovin du troupeau. Et visiblement tu tiens à dire quelque chose, pas vrai ?

— Oui, professeur.

Il la détestait. Il la connaissait à peine, et il avait très envie de lui défoncer la figure.

Elle sourit. C'était un sourire particulièrement déplaisant. Cette petite bonne femme avait l'air si contente d'être la maîtresse de son domaine, si fière de terroriser une classe de gamins.

— Alors nous allons passer un marché, Kip. Tu dis ce que tu as à dire mais, si je trouve que c'est impertinent, je te frapperai de nouveau les doigts. Vous voyez, cela constituera une bonne illustration de notre leçon. Un parallèle avec la création : il y a toujours un prix, et vous devez décider si vous êtes prêts à le payer. Alors, Kip ?

— Vous avez traité ma mère d'illettrée, et c'est à peu près aussi juste que si je disais que vous étiez une personne correcte. (Kip sentit les émotions monter en lui, enserrant sa gorge.) Ma mère avait vendu son âme à la brume. Elle mentait, trichait et volait, je crois qu'elle s'est même prostituée une ou deux fois, mais elle n'était pas illettrée. Alors, si vous comptez calomnier ma mère pour me salir, il y a plein de choses fondées à dire. Mais pas ça.

Salope !

Toute la classe rivait sur Kip un regard exorbité. Il ne savait pas s'il avait tué dans l'œuf une centaine de rumeurs, ou s'il venait de les faire éclore. Peut-être les deux. Mais il avait réussi à garder une voix égale, il n'avait pas traité son professeur de menteuse, voire pire. C'était une espèce de victoire. Plus ou moins.

— Tu as fini ? lui demanda le professeur.

C'était l'heure de payer sa victoire.

— Oui.

Il posa sa main sur le bureau, sa main gauche, enveloppée de bandages.

Idiot ! Tu l'as provoquée. Tu l'auras bien cherché.

Clac ! Kip sursauta lorsque la badine fouetta le bureau, si fort que la surface trembla. À deux doigts de sa main.

— *Discipulæ*, parfois, dans la création comme dans la vie, on n'a pas à payer le prix de ses incartades, déclara le professeur Kadah. Surtout quand on est un Guile. Kip, je n'apprécie pas ton attitude. Va patienter dans le couloir.

Kip se leva et sortit, suivi par vingt paires d'yeux. Ses camarades de classe étaient originaires de tous les coins des sept satrapies : il y avait des Pariens à la peau sombre, les filles portant les cheveux lâchés, les garçons des ghotras ; des Atashiens à la peau olivâtre et aux yeux couleur saphir, et beaucoup de Ruthgariens avec leur petit nez, leurs lèvres minces et leur peau pâle. Il y avait même une blonde. Kip était le seul Tyréen, mais il avait surtout l'air d'être un croisement : il avait des cheveux crépus de Parien, mais pas leur silhouette mince et fluide, des yeux bleus d'Atashien, mais la peau plus sombre que leur teint olivâtre, et un nez aplati. Il avait même quelques taches de rousseur, comme si un forestier de Sang s'était égaré dans son ascendance.

« Ils te haïront à cause de moi, lui avait dit son père. Puis il l'avait gratifié de ce sourire tordu et irrésistible des Guile. *Mais ne te fais pas de souci, ils finiront par te haïr pour ta propre personne aussi. »*

C'était son premier jour, alors Kip songea que, cette fois, c'était à cause de Gavin Guile qu'il attirait l'antipathie.

Samite était partie lorsqu'il sortit dans le couloir. Kip supposa que les Gardes noirs avaient des quarts. Elle avait sans doute pensé qu'il pourrait suivre un cours sans s'attirer d'ennuis.

Oups.

Allez, se dit-il en s'asseyant dans le couloir de la Chromerie, *vas-y, pleure sur ton sort. L'homme le plus puissant du monde a reconnu que tu étais son bâtard. Il t'a sauvé la vie plein de fois, et il t'a laissé le choix. Tu aurais pu entrer à la Chromerie de manière anonyme. Tu as choisi ce qui*

t'arrive.

Kip avait pensé qu'il aurait au moins une amie dans cet endroit. Liv avait été là, jusqu'à Garriston. Elle avait été gentille avec lui, même si elle le considérait comme un petit frère. Mais à présent elle était partie se battre aux côtés du Prince des couleurs, choisissant de croire ses mensonges réconfortants. Kip la détestait pour ce choix, il méprisait cette façon de chercher le chemin le plus facile… mais, plus que tout, elle lui manquait.

Il resta assis non loin de la porte, essayant d'entendre le cours du professeur Kadah, s'efforçant de penser à la magie pour ne pas penser à autre chose. Le professeur parlait des propriétés de la luxine verte ? Il songea à en créer, là, dans le couloir. Mais c'était une mauvaise idée. Le vert rendait sauvage, insensible à l'autorité. Ce n'était pas le moment. Mais imaginer la scène lui tira un sourire.

— Vous êtes Kip ? intervint une voix, brisant sa rêverie.

Celui qui lui adressait la parole était un minuscule Parien rasé de près, de peau très foncée, portant un foulard amidonné sur la tête et une robe d'esclave de fine cotonnade.

— Euh… oui.

Kip se leva et la crainte qui lui étreignait les entrailles lui apprit qui avait envoyé cet esclave.

L'homme l'examina un long moment, le jaugeant ouvertement, mais sans révéler le verdict de son examen. L'esclave en chef d'Andross Guile, qui lui servait aussi de bras droit, s'appelait Boisinistre, lui avait dit Gavin.

— Le luxeigneur Guile demande à vous voir, lui annonça Boisinistre.

Luxeigneur Guile, à savoir le seigneur Andross Guile, l'un des hommes les plus riches du monde, qui possédait des domaines dans le Ruthgar, la forêt de Sang et Paria. Au conseil appelé le Spectre, il était le Rouge. Père de deux Prismes : Gavin et le rebelle qui avait failli détruire le monde, Dazen. Andross Guile était, de l'avis de Kip, le seul homme au monde que Gavin Guile craignît.

Son grand-père.

Et Kip était un bâtard, une tache faite à l'honneur de la famille. Felia Guile, la grand-mère de Kip, la seule personne capable d'amadouer la tyrannie d'Andross Guile, était morte.

Mais, avant de foncer droit dans ce mur, Kip avait un autre problème. Il ne pouvait pas déserter le couloir sans donner au professeur Kadah de nouvelles raisons de le détester. Tout comme il ne pouvait pas manquer de respect envers Andross Guile en le faisant attendre.

— Euh… pouvez-vous dire à mon professeur que j'ai été convoqué ? demanda Kip.

Boisinistre le regarda sans la moindre expression.

Kip se sentit bête. Comme s'il ne pouvait pas faire un pas, passer la tête par la porte lui-même et dire : « Je suis convoqué. » Il ouvrit la bouche pour s'expliquer, quand les ordres de Gavin lui revinrent en mémoire : *« N'oublie pas qui tu es. »*

Il s'apprêtait à s'excuser, à supplier. Il s'arrêta aussitôt.

Après avoir jaugé Kip un moment encore, Boisinistre acquiesça. Il frappa à la porte et entra dans la classe.

— Le luxeigneur Guile demande à voir Kip.

Il ne laissa pas au professeur Kadah l'occasion de répondre. Kip aurait donné son œil gauche pour voir la tête qu'elle faisait. Boisinistre était un esclave, mais un esclave qui recevait ses ordres de l'un des hommes les plus puissants du monde. Rien de ce qu'un professeur pourrait dire ne comptait. Boisinistre n'oubliait pas qui il était.

La vraie question restait sans réponse : qui était Kip ?

Boisinistre l'avait appelé uniquement par son prénom. Il n'avait pas dit : « Le luxeigneur Guile demande à voir son petit-fils. »

Quelles avaient été les paroles de Gavin ? *« Nous considérerons que c'est une victoire si tu ne te fais pas dessus » ?*

Kip s'éclaircit la voix.

— Hum, si vous voulez bien, nous nous arrêterons aux cabinets en chemin.

Chapitre 13

Gavin sourit en descendant du raseur d'eau pour poser le pied sur l'île des Prophètes. Karris avait sorti son ataghan et pointait son pistolet sur l'homme le plus proche.

Les gens étaient amassés en une foule désorganisée, mais ils étaient armés d'épées, de fusils et de lances de fortune. Il y avait peu de points communs entre ces hommes et ces femmes : ils venaient de différentes contrées des sept satrapies ; certains avaient la peau sombre, d'autres claire, certains étaient propres, d'autres sales, certains portaient de la soie, d'autre de la laine. Plusieurs avaient un troisième œil dessiné sur le front avec du charbon. Et même parmi ceux-là, chez certains le dessin était d'une finesse exquise, alors que d'autres présentaient un tracé approximatif et dissymétrique.

Ce qui les rassemblait, c'était la foi nécessaire que chacun d'eux avait eue pour franchir les récifs dans une petite pirogue à balancier et venir jusque-là. Tous étaient des créateurs.

Une femme fendit la foule vers Gavin. Petite, elle devait lui arriver à la taille ; ses bras et ses jambes étaient courts, alors que son tronc était proportionné comme celui d'une femme de taille normale. Un œil flamboyant était tatoué avec talent sur son front.

— Vous ne créerez pas ici, affirma-t-elle.

— J'en déciderai moi-même, répondit Gavin.

Au lieu d'en paraître irritée, elle sourit.

— Il était prédit qu'il en irait ainsi.

Des prophètes. Excellent.

— Quelqu'un a prédit que je dirais cela ?

— Non, que vous seriez un connard.

Gavin rit.

— Je crois que cet endroit va me plaire.

— Venez avec nous.

— Bien sûr, acquiesça-t-il.

— Ce n'était pas une demande.

— Si. Lorsqu'on n'a pas le pouvoir de contraindre à l'obéissance, par définition, on émet des demandes. Quel est ton nom ?

— Caelia. Quand je serai fatiguée, vous me porterez, déclara-t-elle, pas plus impressionnée que ça.

— Avec plaisir.

Le bruit d'un pistolet qu'on arme les interrompit. Karris pointait son canon sur le troisième œil de Caelia. Avec un cliquetis, les autres hommes dirigèrent leurs mousquets en direction de Karris, et les armèrent.

— Si vous tentez quoi que ce soit, prévint Karris, je vous troue le crâne.

— La Garde noire blanche. On nous a dit que vous seriez énergique.

Karris désarma son pistolet, le rangea, et remit son épée dans son fourreau.

— J'ai changé d'avis, dit Gavin. À qui me menez-vous ? Et à quelle distance se trouve-t-elle ?

Il avait utilisé le pronom féminin au hasard. Il ne connaissait pas grand-chose aux croyances des prophètes. En fait, il pensait qu'il n'y avait pas de croyance unifiée dans ce domaine. Mais, face aux faits biologiques, les différentes cultures devaient apporter leur propre interprétation. Dans l'ensemble, les créatrices étaient plus douées, car elles étaient plus nombreuses à bien distinguer les couleurs, et vivaient généralement plus longtemps que les créateurs masculins. Les cultures ayant

décidé que cela signifiait qu'Orholam favorisait les femmes n'aimaient pas qu'on suppose qu'elles étaient dirigées par un homme.

— Le Troisième Œil demeure au pied du mont Inura.

Gavin désigna la plus grande montagne. Elle était verte, pas assez haute pour avoir une ligne forestière mais, malgré tout, cela représentait une bonne marche.

— Ça fait quoi, cinq heures de marche ?

— Six.

— J'imagine que vous n'avez pas de chevaux ? s'enquit Gavin.

— Nous en avons quelques-uns mais, pour aller voir le Troisième Œil, il faut marcher. C'est un pèlerinage. Cela donne le temps de réfléchir et de préparer son âme pour cette rencontre.

— Huhu. Bon, quand le Troisième Œil viendra me voir, elle pourra venir à cheval. Je veux qu'elle soit dans le bon état d'esprit.

Caelia sembla se mordre l'intérieur des joues.

— C'est ce que la prédiction a dit.

— Elle prédit que je n'irai pas la voir ? demanda Gavin.

— Non, toujours l'attitude de connard.

Les hommes ricanèrent.

— Si ça peut te rassurer, je ne fais pas de caprices. J'ai du travail à abattre. Je serai ici, occupé à le faire.

Caelia promena un regard sur les deux cents hommes armés qui encerclaient Gavin et Karris.

— Je pourrais insister, vous savez. Ces hommes ne sont pas simplement armés, ce sont des créateurs.

— Je suis le Prisme, dit Gavin, comme si elle avait du mal à comprendre. Tu penses que deux cents hommes peuvent influencer ma volonté ?

Caelia hésita.

— Je pense que vous cherchez le conflit alors que ce n'est pas nécessaire.

— C'est ça, c'est ça, marmonna Karris.

Parfois, Gavin pensait que le monde était rempli d'imbéciles. Le pouvoir peut être un couteau, mais on est souvent obligé d'en faire un gourdin. Un homme comme le commandant Poing-de-fer pouvait se permettre de parler aimablement, parce que sa simple présence physique suffisait à terroriser les gens. Gavin devait poser des limites et les faire respecter, car il ne faisait pas confiance aux autres pour s'en charger à sa place. Il y était obligé, parce que, si ceux-ci commençaient à prendre des décisions en présupposant qu'il était faible, il faudrait user de force brute pour leur faire changer d'avis. La force de dissuasion est moins coûteuse que la répression.

Mais il n'avait pas parlé de volonté au hasard. Les créateurs imposaient toujours leur volonté au monde. Parmi les plus puissants d'entre eux, on comptait toujours plus de fous, de salauds, de divas et de connards que la normale. Comme tout dépendait d'eux, on les tolérait. Surtout Gavin.

Mais plus on possède de pouvoir, plus il est difficile de discerner ce qu'il y a au-delà de ce pouvoir. Et puis voir les gens agir selon son bon vouloir est agréable.

Gavin ressentit ce plaisir en observant Caelia donner des ordres, rassembler ses hommes et partir. Il pouvait se dire qu'il était important d'établir tout de suite un rapport de forces, à cause de ce qu'il avait à accomplir, et pour préparer les Prophètes à la pilule amère qu'ils devraient avaler. Et c'était vrai. Mais il devait malgré tout se contrôler.

Avant même qu'ils soient partis, Gavin retourna vers la plage. Il n'avait pas descellé le raseur d'eau.

— Nous avons la semaine, annonça-t-il à Karris. Cette baie est trop large, nous devons construire des digues à partir de la pointe, de là à là. Je vais devoir dégager les récifs. Je prévois d'évider un chemin en zigzag, de manière que, si une armada vient nous envahir, elle sera détruite, mais les locaux connaîtront le trajet, pour pouvoir y circuler. Avec des balises déplaçables, peut-être ? Je n'ai pas encore décidé de la largeur du chenal. S'il est trop étroit, c'est un frein à l'approvisionnement de la ville, et la vie ici deviendra trop chère. Mais, s'il est trop large, les récifs perdent leur rôle dissuasif. Bref, tes suggestions sont plus que bienvenues. À part ça, j'aurai besoin de ton aide pour établir des priorités dans ce que je vais construire pour donner un coup de pouce à mes réfugiés. Est-ce que nous défrichons la jungle ? Si oui, comment ? Devons-nous construire une enceinte contre la faune indigène – animale et humaine ? Essayons-nous de construire des maisons, ou cela représenterait-il trop de travail ?

Karris le dévisageait.

— Tu sais, chaque fois que je crois te connaître… Tu es vraiment en train de le faire, n'est-ce pas ? Tu fondes une cité. Pas un simple village. Tu envisages d'en faire un centre important.

— Pas de mon vivant, répondit Gavin en souriant.

— Tu sais, si tu continues à transformer tout ce à quoi tu touches, on ne reconnaîtra plus rien dans cinq ans.

Cinq ans. C'était censé être le temps qu'il lui restait en tant que Prisme. Mais il se mourait déjà, et, très bientôt, Karris s'en apercevrait.

— J'espère bien, dit-il.

Cinq ans, et cinq grands objectifs. Sauf qu'il ne lui restait plus qu'une année.

Chapitre 14

Pour rendre cet endroit encore plus sinistre, il ne manque que des toiles d'araignées se balançant dans le vent. Sans grand enthousiasme, Kip sonda l'obscurité totale qui régnait dans la chambre du seigneur Andross Guile.

— Vous laissez entrer la lumière, dit Boisinistre. Essaieriez-vous de tuer mon maître ?

— Non, non, je… *(Je m'excuse sans cesse.)* J'entre.

Le jeune homme fit un pas à l'intérieur, et franchit plusieurs épaisseurs de lourdes tapisseries qui empêchaient la lumière de filtrer.

Dans la pièce, l'atmosphère était lourde, chaude et renfermée. Ça puait le vieillard. Et il faisait noir comme dans un four. Kip se mit instantanément à transpirer.

— Viens par ici, lui intima une voix rauque.

Elle était basse et râpeuse, comme si son propriétaire n'avait pas prononcé un mot de la journée.

Kip avança à petits pas, certain qu'il allait trébucher et se ridiculiser. C'était l'antre d'un dragon.

Quelque chose lui toucha le visage. Il frémit. Ce n'était pas une toile d'araignée qui effleure telle une plume. Il s'était attendu à ce qu'Andross Guile soit un invalide, assis dans un fauteuil roulant peut-être, tel un double sombre du Blanc. Mais cet homme était debout.

La main était ferme, portant quelques callosités. Elle suivit les contours du visage joufflu de Kip, tâta la texture de ses cheveux, vérifia la forme de son nez, s'appuya contre ses lèvres, toucha sa barbe naissante granuleuse. Kip grimaça, douloureusement conscient de ses boutons là où elle commençait à pousser.

— Donc c'est toi le bâtard, dit Andross Guile.

— Oui, mon seigneur, répondit Kip.

Soudain, un choc lui arracha presque la tête. Il heurta le mur avec une telle violence qu'il se serait fracturé un membre si toute la pièce n'avait été tendue de tapisseries. Sonné, il tomba sur le sol recouvert d'un tapis, la joue brûlante.

— Voilà pour ton existence. Ne fais plus jamais honte à cette famille.

Kip se redressa sur des jambes flageolantes, trop surpris pour être en colère. Il ne savait pas à quoi il s'était attendu, mais certainement pas à une gifle dans le noir.

— Je m'excuse d'être né, mon seigneur.

— Tu n'as pas idée.

Il y eut un silence. Cette obscurité était oppressante. « *Quoi que tu fasses,* lui avait dit Gavin, *ne t'en fais pas un ennemi*. » Est-ce que la situation pouvait encore empirer ?

— Va-t'en, lâcha enfin Andross Guile. Tout de suite.

Kip sortit, avec la nette impression qu'il avait échoué.

Chapitre 15

Le Prince des couleurs se massa les tempes. Liv Danavis ne pouvait plus détacher son regard de lui. Comme tout le monde. L'homme était presque entièrement façonné de pure luxine. Des plaques bleues couvraient ses avant-bras, formant des gantelets hérissés de piques pour ses poings. Sa peau était composée en majeure partie de luxine bleue tissée, des rivières de luxine jaune coulant sous la surface, reconstituant sans cesse le reste. Ses jointures étaient en luxine verte flexible. Seul son visage était humain, quoique très peu. Sa peau était envahie de marques de brûlures, et ses yeux (dont le halo était tellement brisé qu'on ne le voyait plus) n'étaient plus qu'un tourbillon multicolore qui ne se limitait pas aux iris, mais s'étendait à tout le blanc. En ce moment, ses sclères étaient bleues, puis elles devinrent jaunes lorsqu'il s'assit sur le grand fauteuil de la chambre d'audience du Palais Travertin, alors qu'il décidait comment diviser la ville qu'il venait de conquérir – et avait trouvée presque déserte.

— Je veux que les douze seigneurs de l'air supervisent la redistribution. Le seigneur Shayam présidera à la chose. D'abord, le pillage. Ceux qui ont fui Garriston n'ont quasiment rien emporté, tout est là. Une partie sera prise par l'armée, mais il ne faut pas laisser le reste pourrir sur place. Vendez ce qui peut être vendu, et distribuez le reste de la manière la plus équitable possible entre les Garristoniens qui restent. Les douze seigneurs devront décider de l'attribution des propriétés en donnant des baux aux nouveaux habitants. Pour les quartiers et les maisons les plus riches, il faudra payer sur-le-champ ; pour les plus pauvres, on laissera six mois de délai.

— Dame Sélène, poursuivit-il en se tournant vers une bichrome bleu et vert qui n'avait pas encore brisé le halo.

Elle était tyréenne, avec des cheveux noirs ondulés et un teint sombre, ce qui lui donnait une allure remarquable mais étrange ; elle avait les yeux trop écartés et une petite bouche. Elle fit la révérence.

— Vous êtes responsable de tous les verts jusqu'à notre départ de la ville. Six semaines. D'ici là, je veux que vous draguiez les canaux d'irrigation principaux et répariez les écluses du fleuve. Au printemps prochain, il faut que cette ville soit prospère. Les premières pluies d'automne peuvent arriver n'importe quand. Mettez-vous d'accord avec le seigneur Shayam. Il faudra importer de nouvelles plantes, et peut-être même de la terre. Faites votre possible avec la main-d'œuvre fournie et le temps dont nous disposons.

Dame Sélène s'inclina très bas et prit aussitôt congé.

Toute la matinée se déroula ainsi. Liv était assise avec cinq autres conseillers, à la gauche du Prince des couleurs. À part ces conseillers, personne n'était admis à pénétrer dans le grand hall. Le Prince voulait que très peu de monde ait une vue d'ensemble de ses plans. La raison pour laquelle elle faisait partie de ces quelques privilégiés lui échappait. Elle était la fille du général Corvan Danavis, et le Prince des couleurs n'avait pas caché son espoir de recruter l'ancien ennemi de Gavin, mais Liv sentait qu'il y avait autre chose. Elle avait retourné sa veste juste avant la bataille de Garriston, allant jusqu'à combattre l'armée qui essayait de reprendre la ville, mais elle avait agi ainsi pour remercier le Prince des couleurs d'avoir sauvé ses amis. Elle ne méritait pas une telle confiance.

Malgré tout, elle trouvait cette expérience fascinante. Souvent, le Prince faisait venir un courtisan pour lui donner davantage de renseignements sur un point précis. Il se moquait des lois préexistantes, et ne se souciait guère de la façon dont fonctionnaient traditionnellement les choses. Mais il montrait un vif intérêt pour le commerce, l'agriculture et les impôts : tout ce qu'il devait établir pour son

peuple et son armée.

Il convoqua ses commandants militaires, et promut général le plus talentueux de ses jeunes commandants avant de lui confier le soin de sécuriser les routes et les voies d'eau de Tyrea. Il voulait que les échanges commerciaux puissent s'effectuer sans entraves tout le long du fleuve d'Ombre, et que les bandits soient piétinés sans merci.

D'une certaine façon, Liv en était consciente, cela revenait à échanger plusieurs bandits contre un seul. Les hommes du Prince collecteraient des impôts, exactement comme les bandits prélevaient un droit de passage. Mais, s'ils le faisaient équitablement et n'assassinaient pas les fermiers et les commerçants pour leurs marchandises, le pays s'en trouverait quand même mieux, quel que soit le nom qu'on donnait à ce nouvel ordre.

Il assigna d'autres créateurs verts et jaunes au nettoyage du fleuve lui-même, sous leur propre commandement. Si le Prince était un mauvais homme, c'en était un qui prenait des chemins détournés, car, bien que Liv ne comprît pas tout ce qu'il ordonnait, il lui apparaissait clairement qu'il sacrifiait bon nombre de ses créateurs et de ses guerriers pour le bien de Tyrea. Mais sa nature cynique d'ultraviolette lui soufflait que, sur le long terme, ce choix serait profitable au Prince. Une armée en marche ne produit pas sa propre nourriture, et ne peut pas toujours compter sur le pillage pour payer ses hommes. Aussi, disposer d'une puissance économique fortifierait par la suite son pouvoir.

— Seigneur Arias, dit le Prince des couleurs, je veux que vous sélectionniez une centaine de vos prêtres, assez jeunes pour qu'ils soient zélés, assez âgés pour bien connaître les bases, et envoyez-les dans les sept satrapies pour répandre la bonne nouvelle d'une liberté proche. Visez les villes en premier lieu. Envoyez des autochtones autant que possible. Informez-les du type d'opposition qu'ils devront affronter. Il faut s'attendre à des martyrs pour la cause de Dazen. Commencez déjà à préparer une autre vague de missionnaires. Je veux des rapports réguliers, et faites-les accompagner de tuteurs. Nous enverrons l'Ordre de l'Œil brisé là où la persécution est trop grande, d'accord ?

Le seigneur Arias s'inclina. Il était atashien ; il avait les yeux bleus typiques de son peuple, le teint olivâtre et une barbe tressée et perlée.

— Mon prince, comment souhaitez-vous procéder sur Grand Jaspe et dans la Chromerie elle-même ?

— Laissez de côté la Chromerie. D'autres s'en chargeront. Grand Jaspe devra être traité avec le plus grand soin. Là-bas, je veux que nous y soyons des yeux et des oreilles plus que des bouches, si vous voyez ce que je veux dire. Sur Grand Jaspe, n'envoyez que vos meilleurs éléments. Je veux qu'ils vitupèrent dans les tavernes et sur les marchés, ou se rallient à ceux qui grognent déjà, en murmurant à peine que notre cause a éventuellement quelque mérite. Qu'ils identifient ceux qui ont des doléances et que nous pourrions recruter, mais avec une prudence extrême. Ce ne sont pas des idiots. La Chromerie essaiera d'infiltrer ses espions.

— Autoriserez-vous l'Ordre là-bas ? demanda le seigneur Arias.

— Les meilleurs de l'Ordre y sont déjà, ou sont en chemin, répondit le Prince. Mais je vous demande de vous en servir comme d'une aiguille, pas comme d'un gourdin, compris ? Si nos manœuvres sont révélées trop tôt, toute notre entreprise sera anéantie. Le destin de la révolution est entre vos mains.

Le seigneur Arias caressa sa barbe, produisant un cliquetis de perles.

— Je crois que je devrais baser mes propres opérations sur Grand Jaspe alors.

— Entendu.

— Et je vais avoir besoin de finances.

— Et c'est là, comme on pouvait s'y attendre, que nous rencontrons des problèmes. Je peux vous

accorder dix mille danars. Je sais que ce n'est qu'une fraction de ce dont vous aurez besoin, mais j'ai un peuple qui a besoin d'être nourri. Usez de votre imagination.

— Quinze mille ? négocia le seigneur Arias. Rien que pour acheter une maison sur Grand Jaspe…

— Débrouillez-vous. Je vous en enverrai davantage dans trois mois si je peux.

La majeure partie du reste de la journée fut plus banale : des ordres concernant les modalités et les lieux de campement de l'armée, des demandes de fonds pour de la nourriture, des vêtements, des chaussures, de nouvelles montures et des bœufs, des dettes dues à des forgerons, des mineurs, des seigneurs étrangers et des banquiers qui voulaient voir leurs prêts remboursés. D'autres vinrent demander l'autorisation de forcer les autochtones et les aides de camp à prêter main-forte pour dégager les routes, éteindre les feux et reconstruire les ponts.

Parmi les conseillers, Liv était la seule qu'il ne consultait jamais. La trésorière était celle à laquelle on faisait le plus souvent appel. Elle portait des lunettes de vue énormes et tripotait sans arrêt un petit boulier. Du moins Liv croyait-elle qu'elle se contentait de le manipuler nerveusement. Au bout d'un moment, lorsque cette femme fit le point sur douze façons différentes qui s'offraient au Prince pour gérer ses dettes afin d'optimiser ses recettes, Liv comprit que la petite bonne femme passait son temps à faire des calculs.

Enfin, le Prince demanda à un de ses conseillers de lui dire quelles affaires restaient à traiter, et il jugea que tout cela pouvait attendre le lendemain. Il congédia tous les conseillers et fit signe à Liv de le rejoindre.

Ensemble, ils montèrent à l'étage et sortirent sur le balcon attenant à sa chambre.

— Alors, Aliviana Danavis, qu'avez-vous vu aujourd'hui ?

— Mon seigneur ? (Elle haussa les épaules.) J'ai vu que gouverner est bien plus compliqué que ce que j'imaginais.

— Aujourd'hui j'en ai fait plus pour Garriston et pour Tyrea que la Chromerie en seize ans. Tout le monde ne me remerciera pas pour cela. Les travaux forcés pour remettre la ville sur pied ne seront pas populaires, mais c'est préférable à laisser les denrées se perdre ou rester à la merci des pillards et des bandes.

— Oui, mon seigneur.

D'une poche de sa cape, il sortit un fin zigarro de tabac roulé dans une feuille d'herbe à rats. Il le toucha d'un doigt rempli d'infrarouge et inhala profondément.

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Ma transition de la chair à la luxine n'a pas été parfaite, lui dit-il. J'ai réussi mieux que quiconque depuis des siècles, mais j'ai quand même fait des erreurs. Des erreurs douloureuses. Bien sûr, partir d'une carcasse carbonisée n'a pas rendu les choses faciles.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Liv.

— Une autre fois peut-être. Je veux penser au futur, Aliviana. Je veux que vous rêviez.

Il contempla la baie. Elle était encombrée d'ordures et les quais étaient jonchés de saletés. Il soupira.

— Voilà la ville que j'ai prise. Le joyau du désert que la Chromerie a fait son possible pour détruire.

— Mon père essayait de la protéger, dit Liv.

— Votre père est un grand homme, et je suis certain que c'est exactement ce qu'il pensait faire. Mais il a cru aux mensonges de la Chromerie.

— Je crois qu'il y a été forcé, révéla Liv, qui sentit un grand vide en elle.

Le Prisme qu'elle admirait tant s'était servi d'elle pour faire chanter son père et obtenir son aide.

Elle ne savait même pas comment, mais c'était la seule raison qu'elle voyait qui ait pu amener son père à combattre pour le compte de son ennemi juré.

— J'espère que c'est vrai.

— Quoi ? fit Liv.

— Parce que, si c'est le cas, il n'est pas trop tard pour lui, et j'apprécierais avoir votre père de notre côté. C'est un homme dangereux. Quelqu'un de bien. De brillant. Nous découvrirons la vérité. Mais j'ai peur, Liv, qu'il ait écouté leurs mensonges pendant si longtemps que tout son système de raisonnement en soit corrompu. Il est peut-être capable de voir quelques mauvaises herbes à la surface, et de les rejeter, mais, si le sol lui-même est mauvais, comment pourrait-il voir la vérité ? Voilà pourquoi notre espoir repose sur les jeunes créateurs.

Le soleil baissait sur l'horizon, et une brise fraîche venait de la mer Céruléenne. Le Prince des couleurs prit une longue bouffée de tabac et sembla savourer la lumière rougeoyante.

— Liv, je veux que vous imaginiez un monde sans la Chromerie. Un monde où une femme peut adorer le dieu de son choix. Où être créateur n'est pas une sentence de mort avec un sursis de dix ans. Un monde dans lequel un accident de naissance ne met pas des idiots sur le trône, mais où les capacités d'un homme et son dynamisme sont ce qui détermine son succès. Pas des seigneurs, mais des gens que la nature met sur un piédestal. Plus *aucun* esclave. L'esclavage est le fléau de la Chromerie. Dans notre nouveau monde, une femme ne sera pas méprisée parce qu'elle est originaire de Tyrea. Non. Et ce ne sera pas non plus une marque honorifique. Je ne me bats pas pour instaurer la suprématie de Tyrea. Dans notre nouveau monde, ces détails seront simplement sans importance. Que quelqu'un se démarque par ses cheveux, ses yeux, ou toute autre caractéristique, cela le rendra simplement intéressant. Nous serons la lumière du monde. Nous ouvrirons les portes de Sombre-Éternité que Lucidonius a fermées et nous dégagerons des passages dans les montagnes de Sharazan. Nous accueillerons tout le monde.

» Dans chaque village, dans chaque ville, on enseignera la magie, et nous découvrirons bien plus de personnes douées de talents pouvant être utilisés pour améliorer leur vie, et celle de leur entourage. Leur destin ne reposera plus entre les mains corrompues des gouverneurs et des satrapes. À mesure que nous gagnerons en connaissance, je crois que nous verrons que tout le monde – *tout le monde* – est béni par la lumière. Un jour, chacun pourra créer. Pensez à tous ces génies de la magie qui s'ignorent. Des génies qui peuvent changer le monde ! Mais, pour l'instant, ils sont peut-être tyréens, et ne peuvent pas se permettre d'aller à la Chromerie. Ils sont pariens, et la deya n'apprécie pas leur famille. Ils sont ilytiens, et engoncés dans la superstition selon laquelle toute magie est une manifestation du mal. Songez aux hectares de champs en jachère. Songez aux enfants qui meurent de faim parce qu'ils n'ont pas de créateurs verts pour fertiliser les cultures et qu'il n'y a donc pas de pain. La Chromerie a leur sang sur les mains. Et aucun d'eux n'en est même conscient ! C'est une mort furtive, un poison lent. Goutte à goutte, la Chromerie a rendu les satrapies exsangues. C'est notre combat, Aliviana. Pour un futur différent. Et ce ne sera pas aisé. Trop de gens sont avantagés par la corruption qui règne pour lâcher prise facilement. Et ils enverront d'autres mourir à leur place. J'ai le cœur brisé en y pensant. Ils sacrifieront ceux-là mêmes que nous voulons libérer. Mais nous les arrêterons. Nous ferons en sorte qu'ils ne puissent pas recommencer, que les générations qui ne sont pas encore nées reçoivent en héritage un monde meilleur que le nôtre.

— Tout ce que vous proposez semble louable, mais l'avenir en sera juge, rétorqua Liv.

Il lui fit un grand sourire.

— Oui ! Voilà ce que j'attends de vous, Liv. Créez. Tout de suite. De l'ultraviolet. Et réfléchissez. Faites-moi part de vos réflexions. Vous ne serez pas punie. Quelles qu'elles soient.

La jeune femme s'exécuta, absorbant cette lumière étrange et invisible, la laissant affluer en elle. Elle sentit que la lumière la coupait de ses émotions pour atteindre l'hyperrationalité, une intelligence quasiment désincarnée.

— Vous êtes un homme pragmatique, lui dit-elle d'une voix monocorde. (Les intonations semblaient être une fantaisie inutile lorsqu'on était sous l'emprise de l'ultraviolet.) Peut-être un romantique, également. Étrange combinaison. Mais vous avez œuvré toute la journée, et je me demande si je ne suis pas simplement la dernière tâche de la liste. Je ne saurais dire si c'est le prélude à une tentative de séduction, ou si vous recherchez simplement l'admiration des femmes.

Elle était en partie horrifiée par ce qu'elle avait dit – quelle audace ! Mais, au lieu de laisser libre cours à son rougissement, elle s'enfonça plus encore dans la froideur impartiale de l'ultraviolet.

D'un air malicieux, le Prince répondit :

— Il est rare qu'un homme ne succombe pas au spectacle des femmes lui succombant.

— Alors je ne me suis pas trompée sur ce dernier point trivial.

Il appréciait l'attention qu'elle lui portait, le respect admiratif qui grandissait en elle. Mais il l'avait à peine touchée, même lorsqu'il aurait pu trouver un prétexte pour le faire. Il ne se penchait pas vers elle pendant leur conversation. Il était intéressé intellectuellement, pas sensuellement.

— Mais il ne s'agit pas de séduction.

Il n'avait pas l'air très content.

— Hélas, le feu m'a privé de bien des choses, et m'a également spolié des plaisirs simples de la chair. Non que je les méprise. Mais les cabrioles des verts ne sont pas pour moi.

Entre les cicatrices de brûlures qui rendaient son visage moins mobile et les couches de luxine qu'il avait tissées dans sa peau, il était difficile de lire autre chose que ses expressions les plus marquées. Mais elle se fit la réflexion qu'il ressentait peut-être néanmoins de profondes émotions. Les couleurs tourbillonnaient librement dans ses yeux, et Liv pensait que c'était là le seul indicateur fiable de ses émotions fortes. Cela le rendait énigmatique.

Les ultraviolets adorent les énigmes. Résoudre les énigmes.

— Savez-vous qui j'étais autrefois ? demanda le Prince des couleurs.

— Non.

— Et je ne vous le révélerai pas. Savez-vous pourquoi ?

— Parce que vous ne souhaitez pas que je le sache ?

— Non. Parce que les ultraviolets adorent percer les secrets. Et si je ne vous lance pas sur une piste à propos de quelque chose qui m'importe peu, vous pourriez être assez maligne pour déterrer un secret que je souhaite garder.

— Diabolique, conclut-elle, admirative.

La luxine jaillit de lui, percutant la poitrine de Liv. Elle tituba, perdit sa maîtrise de l'ultraviolet et découvrit que quelque chose lui serrait le cou.

En se débattant, elle se rendit compte qu'elle ne touchait plus le sol. On ne l'avait pas seulement soulevée, elle était suspendue en dehors du balcon, tenue par un poing de luxine qui lui recouvrait toute la tête. Elle agrippa le poing, essayant de se hisser, de respirer, de se dégager. Elle était en pleine panique, ne se rendant même pas compte que se dégager n'était absolument pas souhaitable. Si elle tombait de cette hauteur, elle mourrait. Sa tête était brûlante, ses veines saillaient et elle avait l'impression que ses yeux étaient prêts à exploser.

Les yeux du Prince des couleurs étaient rouge vif, flamboyants comme des charbons ardents. Il cligna des yeux. Le jaune refit surface. Liv sentit qu'elle revenait sur le balcon, libérée.

Elle s'affala en toussant.

— Je… La Chromerie a diabolisé ce que nous faisons, dit le Prince d'une voix rauque. Littéralement. Ils ont fait de nous de vrais démons. Je ne tolérerai pas qu'on appelle le bien, mal, et le mal, bien. J'ai… mal réagi.

Liv tremblait, et en était gênée. Elle avait l'impression qu'elle allait pleurer, et cela la rendait furieuse. Elle était une Danavis. Elle était courageuse et forte, elle ne s'effondrerait pas comme une petite fille. Elle était une femme de dix-sept ans. En âge d'avoir des enfants. Elle tiendrait bon.

Elle se leva et esquissa une révérence quelque peu chancelante.

— Toutes mes excuses, mon seigneur. Je ne voulais pas vous offenser.

Il porta son regard vers la baie et posa les mains sur la rambarde. Il avait perdu son zigarro. Il en alluma un autre.

— Inutile d'être gênée par vos tremblements. C'est une réaction physiologique. J'ai vu frémir les vétérans les plus intrépides. Votre embarras donne l'impression qu'il s'agit d'une faiblesse. N'y prenez pas garde, ça passe.

Se forçant à adopter une expression placide, et s'imaginant en train d'appliquer des lignes de khôl, Liv créa de l'ultraviolet. C'était mieux. Elle croisa les bras, comme si l'air du soir était trop vif – en vérité, c'était pour camoufler ses frissons.

— Alors, mon seigneur ?

Il inclina la tête.

— Alors ?

— Alors vous avez un plan pour moi ?

— Bien entendu.

— Et vous n'allez pas me dire de quoi il s'agit.

— Quelle perspicacité. Je vais vous assigner un tuteur afin de répondre à presque toutes vos questions.

— Sauf celle-là ?

Il sourit.

— Il y aura d'autres omissions.

— Qui est mon tuteur ?

— Vous le découvrirez en le voyant. Partez à présent. J'ai des tâches moins réjouissantes à accomplir avant la tombée du jour.

Chapitre 16

Poing-de-fer se tenait à la porte des appartements d'Andross Guile lorsque Kip en sortit. Comme toujours, il était immense et intimidant, mais Kip commençait à connaître le commandant de la Garde noire, et son visage exprimait avant tout la curiosité.

— J'ai vu des satrapes sortir d'ici dans un état pire encore, lui dit Poing-de-fer.

— C'est vrai ? demanda Kip.

Il se sentait ravagé.

— Non. J'essayais juste de te remonter le moral. (Poing-de-fer commença à s'éloigner dans le couloir, et le jeune garçon lui emboîta le pas.) Kip, je t'invite à t'entraîner pour la Garde noire.

Ah oui ! Parce que mon père l'a ordonné. Pas pour mon propre mérite.

Kip croyait avoir seulement pensé ces mots mais, au moment même où il prononçait « mérite », il comprit que sa langue lui avait encore joué un mauvais tour.

Poing-de-fer s'arrêta net. Il se tourna vers Kip, fumant et menaçant.

— Tu écoutais à la porte ?

Kip déglutit. Hocha la tête. *Je n'en avais pas l'intention !*

Mais cette fois les mots ne sortirent pas clandestinement de sa bouche. Ses excuses furent aussitôt asséchées par la désapprobation brûlante de Poing-de-fer.

— Alors tu sais que je dois t'incorporer au bout de quatre mois d'essai. À toi de voir à quel point tu veux nous ridiculiser tous les deux.

C'était comme si on avait passé une grosse chaîne autour du cou du jeune homme avant de le lâcher dans la mer en lui disant de rentrer à la nage. Poing-de-fer se remit en marche, et ne changea pas de rythme en sortant de la tour du Prisme, ni en traversant la cour au milieu des sept grandes tours de la Chromerie, pour se rendre jusqu'à un large escalier qui s'enfonçait dans le sol.

En descendant, Kip eut un aperçu de l'étendue réelle de la Chromerie. Il n'y avait pas que les immenses tours, les passerelles qui reliaient les tours entre elles, et la grande cour où des milliers de personnes vaquaient aux affaires des sept satrapies. Tout cela s'étendait aussi sous terre, dans une salle gigantesque. Il y avait bien vingt mètres de hauteur de plafond. Les racines de chacune des sept tours s'enfonçaient là, et de nouvelles entrées y étaient ménagées. Il y avait des bâtiments, des entrepôts, des casernes, des tavernes, et même quelques habitations, occupant toute la hauteur de la pièce en plusieurs endroits. Certaines constructions étaient en pierre, d'autres en luxine. Des couleurs vibrantes s'entrechoquaient partout. Et il n'y régnait pas d'obscurité ni d'odeur de moisi malgré le fait qu'on soit sous terre. Des cristaux multicolores scintillaient comme des torches, s'abreuvant de lumière à la surface, et la déversant à travers tout l'espace. De grands ventilateurs accrochés au plafond à chaque extrémité aspiraient et soufflaient l'air, créant une brise constante. Il y avait un grand salon au milieu, et des terrains d'exercice sur un côté.

— Au début des cours de chaque nouvelle session, il y a un tirage au sort. Certains numéros sont tirés au hasard, mais les héritiers et ceux qui sont arrivés un peu en dessous du seuil à la session d'entraînement précédente se battent en dernier. Gros avantage. Il faut se battre pour sa place, mais seulement trois fois. Si on choisit le numéro dix, il te faudra battre le dix, le onze et le douze. Mais ce n'est que le point de départ, il est facile de grimper dans les semaines suivantes, et encore plus facile de rétrograder. Voilà tout ce que je peux faire pour ton père : tu seras le dernier à choisir. Ne choisis pas une place trop élevée, ou tu le paieras de ton sang, mais ne descends pas trop non plus. Nous éliminons les sept derniers tous les mois.

Poing-de-fer avança d'un pas décidé, insensible à cette splendeur souterraine. Kip le suivit, tendu. Il avait refermé sa main brûlée. Il se força à la déplier et la douleur lui arracha une grimace. Bientôt, il se retrouva devant quarante-neuf jeunes hommes et femmes. Ils étaient tous vêtus d'un ensemble chemise-pantalon brun, peu ajusté. Chacun arborait au moins un brassard de la couleur qu'il créait, au bras droit ou gauche. D'après ce que Kip savait, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes à la Chromerie, mais cette classe d'aspirants Gardes noirs n'en comptait que huit.

Ils étaient tous plus âgés que lui, mais jeunes malgré tout. Il estima qu'ils devaient avoir entre seize et dix-huit ans pour la plupart. Chacun portait une inscription sur la poitrine, en écriture parienne ancienne. Kip devinait à peu près ce que cela signifiait. *Des nombres*, pensa-t-il. Apparemment, ils étaient alignés en fonction du numéro qui leur était attribué, en sept rangées de sept personnes.

Parmi toutes les choses nouvelles qu'il voyait, ce qui le frappa fut le regard de ses nouveaux camarades de classe. Ils l'examinèrent à peine. Ils étaient trop concentrés sur Poing-de-fer, qu'ils suivaient des yeux comme s'il était un dieu. Leur professeur semblait à peine moins impressionné que ses étudiants. C'était un petit homme tout en muscles au crâne rasé, habillé d'un uniforme noir sans manches qui mettait en valeur ses biceps gonflés.

Sur un geste de Poing-de-fer, la classe se dispersa aussitôt et se reforma en un grand cercle. Ce n'était pas parfait, et quelques-uns durent se replacer, mais c'était assez impressionnant pour une classe que Kip savait récemment constituée.

— Kip.

Poing-de-fer lui fit signe de rejoindre le cercle.

Oh non !

Il s'avança.

— Voici Kip Guile. Il se joint à votre classe. Comme vous le savez, cela signifie que l'un de vous devra partir. La Garde noire est une élite. Pas de place pour le bois mort. Alors, Kip, choisis. Les combats durent cinq minutes, ou jusqu'à ce qu'un des combattants demande grâce ou soit KO. Comme dans tout test, infliger des blessures permanentes à son opposant conduit à l'expulsion.

Kip savait qu'il allait perdre. Il comprenait à peine les règles du jeu. Toute son expérience en matière de bagarre se résumait à s'agiter contre Ramir, au village. Et il perdait, à tous les coups. Son plus grand atout consistait à encaisser.

— As-tu des questions, ou es-tu prêt à choisir ta place ? demanda Poing-de-fer.

— Si on perd, on change de place avec celui qui a eu le dessus, ou on descend juste d'un cran ?

— Ce n'est pas un exercice d'arithmétique, Kip.

Mais si, c'était exactement cela.

Poing-de-fer fit la grimace.

— Tu descends d'un cran, répondit-il.

Kip prit un air lointain et regarda dans le vague.

— Je vois un avenir douloureux.

Il pointa joyeusement ses index comme des pistolets, visant un grand et mince Parien qui portait le numéro un sur la poitrine. Personne ne rit. Peut-être riraient-ils lorsque Kip se ferait démolir le portrait.

Le jeune homme avança au centre du cercle, l'air inquiet – pour Kip.

— Les règles de match, commandant ?

— Pas de bésicles.

Kip et numéro un tendirent leurs lunettes. Le jeune homme était un bichrome bleu et vert.

Poing-de-fer s'éclaircit la voix.

— Et pas de spectacle non plus, Cruxer.

Cruxer ? Il s'appelle Cruxer *?*

— Bien sûr, monsieur. Et sa main bandée ? Je peux la bloquer ?

— Ne la prends pas pour cible. Mais, si elle est touchée, tant pis.

Le jeune homme élancé acquiesça d'un signe bref et se plaça face à Kip.

Ce dernier surprenait les regards incrédules sur les visages des autres étudiants. Il se doutait qu'il ne devait pas payer de mine. Personne ne pensait qu'il pouvait gagner. Bordel ! même lui n'y croyait pas. *Perds ta dignité, Kip. Perds-la avec tant de panache qu'ils te respecteront pour ton courage.*

Mon courage ? Je suis un imbécile.

Cruxer leva les yeux et il se signa du triangle : le pouce à l'œil droit, le majeur à l'œil gauche et l'index au front. Puis des trois doigts il toucha sa bouche, son cœur et sa main. Le trois et le quatre, le sept parfait. *Un dévot. Espérons qu'il se souvienne de la vertu de la miséricorde.*

Cruxer se tourna et salua Kip, les poings sur le cœur, en s'inclinant légèrement. Kip lui rendit son salut.

— Commencez, ordonna Poing-de-fer.

Le grand gars bougea, très vite. Avant que Kip ait eu le temps de réagir, il était sur lui. Il le percuta, glissa sa jambe derrière la sienne, bloqua son coup de poing et le poussa avec son bassin. Kip tomba lourdement, essayant de s'accrocher pour entraîner Cruxer dans sa chute.

Le mince jeune homme se laissa tomber. Ses longs membres s'enroulèrent autour de Kip, qui lui envoya un coup de coude, mais Cruxer était si proche que Kip ne parvint pas à donner beaucoup de force à son geste.

Et, tout à coup, le jeune homme avait réussi à prendre le contrôle du bras de Kip, et roula sur lui. Les jambes de Cruxer lui cisaillèrent la tête. Une sensation d'écrasement… puis le noir.

Kip ne savait pas combien de temps il avait perdu connaissance. Ses yeux papillonnèrent. *Pas longtemps*, jugea-t-il en voyant tout le monde faisant cercle.

— Première défaite, lui dit Poing-de-fer. Tu as dix secondes avant le prochain combat.

Kip se remit tant bien que mal debout. Quelques apprentis donnaient l'accolade à Cruxer, le félicitant pour cette victoire facile. Kip n'arrivait pas à en vouloir à ce garçon. Il l'avait mis hors de combat sans méchanceté, sans lui faire plus de mal que nécessaire.

Le second adversaire était un gars charpenté aux yeux bleus, comme Kip, mais il était peut-être seulement à demi parien, car sa peau n'était guère plus foncée que la sienne. Il s'inclina devant Kip, qui lui rendit son salut en se demandant quelles nouvelles épreuves il allait subir.

Kip et numéro deux commencèrent à se tourner prudemment autour, mais le garçon ne cessait de lever les yeux au-dessus de Kip. Au début, il n'en comprit pas la raison. Puis il remarqua son regard. Des flammèches bleues apparaissaient et disparaissaient dans le blanc de ses yeux. Et pénétraient son corps, pour s'accumuler dans ses poings. S'il n'avait pas eu la peau si pâle, Kip ne s'en serait pas aperçu. C'était l'un des désavantages de cette couleur de peau. C'était pour cette raison que la Garde noire portait ce nom.

Mais comme ils n'avaient pas leurs lunettes, son opposant ne pouvait absorber que de petites quantités de lumière bleue chaque fois. Il devait quitter Kip des yeux, regarder un des cristaux bleus les surplombant, prendre ce qu'il pouvait et reporter son attention sur Kip. Sans lunettes bleues, le processus était lent.

Et Kip qui tournait lentement lui donnait tout le temps nécessaire.

— Et puis zut ! fit-il avant de charger.

Il balança un coup de poing. L'autre bloqua. Le second coup toucha le garçon à l'épaule, mais Kip

avait frappé de la main gauche. Il sentit ses blessures se rouvrir. C'était comme s'il venait de plonger la main dans du feu.

Il reçut un coup de poing au ventre, et un autre lui effleura le bras tandis qu'il se penchait en avant. Il tituba en arrière, et ce mouvement affaiblit la force d'un coup qui le toucha au nez.

Malgré tout, ses yeux se mirent à larmoyer. Il cligna des paupières et fit un écart, surpris de constater que son opposant l'ait laissé s'éloigner au lieu d'asseoir son avantage.

C'est alors que Kip vit pourquoi l'autre avait agi ainsi.

Un bâton bleu se formait dans les mains du garçon, s'étirant lentement comme du verre en fusion.

Kip fonça et tendit la main vers l'arme incomplète. Il l'attrapa et, lorsque le bout de ses doigts s'enfonça dans la matière en formation, il sentit une connexion soudaine, comme s'il l'avait créée lui-même.

Il percevait l'autre à travers la luxine ouverte, et sa volonté, qui un instant plus tôt était si concentrée, s'éparpilla devant l'intrusion de Kip, laissant le garçon désemparé. Kip lui arracha le bâton et scella la luxine.

Le bâton de luxine bleue était incurvé à l'endroit où les deux adversaires avaient lutté pour le prendre, mais il était quand même aussi grand qu'eux, et assez épais pour que Kip puisse le tenir sans difficulté. Balayant la douleur qui s'éveilla dans sa main gauche bandée lorsqu'il referma les doigts dessus, Kip envoya le bout du bâton dans les genoux de son ennemi.

Avec un craquement, le coup atteignit sa cible, et le garçon, toujours en état de choc, s'écroula. Il n'avait même pas tenté de bouger. Il était resté planté là comme un bœuf. Il se ratatina et Kip se plaça au-dessus de lui, appuyant une extrémité du bâton sur sa gorge.

— Fin de match ! cria Poing-de-fer.

Kip recula. Contrairement au vert, le bleu rendait plus disposé à l'obéissance.

Au sol, son adversaire gémit, encore sonné. Il revenait lentement à lui.

— Monsieur le commandant, c'était quoi, ça ? demanda Cruxer.

Poing-de-fer avait l'air soucieux.

— Quelque chose qu'on ne vous enseignera pas avant un an. Kip, qui t'a montré ça ? (L'intéressé leva les mains, désemparé.) Détournement ou effraction de volonté. Entraîneur Fisk ?

Le professeur musclé s'avança.

— C'est ce qu'on appelle techniquement « la translucification forcée ». La luxine n'a pas de mémoire. Il n'existe pas une luxine à vous ou à moi. Une fois qu'un créateur entre en contact avec de la luxine ouverte d'une couleur qu'il sait créer, il peut l'utiliser. Ce qui s'est produit ici, c'est que deux créateurs ont opposé leurs volontés, et Kip a dominé Grazner.

Celui que Kip venait de battre se défendit :

— Mais, mais, je ne savais pas ce qu'il faisait !

— Lui non plus ne savait pas ce qu'il faisait. N'est-ce pas, Kip ?

— Euh… non, monsieur.

— Tu as juste de la chance de ne pas te retrouver changé en parfait crétin, Graz, lui dit l'entraîneur.

Dans le groupe, un garçon murmura :

— Parfait, il ne l'est pas. Crétin ? Eh bien…

Plusieurs étudiants ricanèrent. Quelques-uns eurent la décence de faire semblant de tousser.

— Alors, Adrasteia, tu veux défier Kip ? demanda Poing-de-fer.

— Ah ! flûte, marmonna le garçon interpellé.

C'était celui qui venait de faire la blague au sujet de Grazner.

— Monsieur, je croyais que si je gagnais c'était fini, objecta Kip.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire ça ? Gagner, ce n'est que le début.

Kip déglutit.

Adrasteia n'avait pas l'air enchanté de se mesurer à Kip non plus. Il était le seul à ne pas porter de brassard indiquant la couleur qu'il créait.

Ses cheveux bruns et raides lui arrivaient à hauteur d'épaules et étaient noués par un foulard doré. Il avait la peau d'un Atashien et des yeux bleus saisissants. Il était petit et fluet, mais habillé d'une chemise lâche et d'un pantalon ample. Il avait l'air d'avoir treize ans. Sa coupe de cheveux semblait étrange à Kip, mais, après tout, il n'était pas tout à fait un homme du monde. Les cheveux longs étaient peut-être à la mode, à présent. Quel drôle de nom, aussi. Et des lèvres plutôt pulpeuses.

— Oh ! tu es une fille ! s'exclama Kip.

Ça lui avait échappé. La classe émit des sifflets. Poing-de-fer se frotta le front.

Sans même essayer, il avait réussi à se montrer insultant. *Oups !*

— Pas de quartiers, le joufflu, lança Adrasteia.

À présent, il constatait qu'elle avait le même âge que lui. Quinze ans, peut-être seize, petit gabarit, pas de formes féminines. Assez jolie, mais pas à tomber.

Du moins, il espérait qu'elle n'allait pas le faire tomber.

— En place, ordonna Fisk. Mêmes règles que précédemment. Et pas de détournement de volonté, mais ça ne devrait pas être un problème avec toi, Teia ?

Adrasteia fit une grimace en direction de l'entraîneur, l'air à cran. Elle se tourna vers Kip et fit une révérence de pure forme.

Kip s'inclina à son tour.

— Désolé, je ne…

— Ravale ça, gros lard, répliqua-t-elle.

Plusieurs étudiants éclatèrent de rire.

— Je vois, tu es jalouse parce que j'ai plus de poitrine que toi, lança Kip.

Il camoufla la morsure de l'autodérision par un sourire condescendant.

— Je peux te voir à poil, et je ne suis certainement pas jalouse de ça, rétorqua-t-elle en regardant son corps avec un reniflement de dégoût.

Hein ?

Mais Kip n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'elle pouvait vouloir dire, car elle l'attaqua.

Il n'était pas en position préparatoire. Non, il n'était pas prêt tout court. Et encore moins prêt à voir le pied d'Adrasteia quitter le sol et atteindre sa tempe en un clin d'œil.

Quelle flexibilité ! Quelle grâce !

La sensation incroyable du sang qui fusait de son visage !

Kip regardait le monde de côté. Il était allongé par terre sans même s'être senti tomber. Comme toujours lorsqu'il était blessé, il procéda à un rapide inventaire : à quel point était-il amoché ? Pas trop grave. Il s'était salement mordu la langue et la joue, mais il avait surtout chuté par surprise.

Se faire démonter la tête par une petite fille a ce genre d'effet.

Elle arriva devant lui, toujours en position de combat, tout près de sa tête. Dos au sol, il lui demanda :

— Alors, c'est tout ce que t'as dans le ventre ?

Elle pesta et avança vers lui.

Il roula vivement vers elle, dans l'espoir de lui attraper le pied et de la faire tomber.

Elle sauta pour essayer de passer au-dessus de lui, mais il ralentit, et lui saisit une cheville alors

qu'elle était en l'air. Il eut de la chance et lui attrapa le pied intérieur.

Tel un chat, Adrasteia sortit les griffes, se retourna, mais elle ne s'en sortit pas indemne. Elle atterrit brutalement sur la hanche et cria de douleur.

Kip se précipita pour essayer de la clouer au sol. Trouver n'importe quelle tactique utilisant son poids afin d'avoir le dessus.

Il était à moitié sur elle lorsque son petit poing l'atteignit en pleine gorge. Il s'effondra en toussant.

En un instant, il se retrouva à plat ventre avec la fille sur le dos qui l'étranglait.

Un adulte criait, mais Kip n'entendit que le tumulte du sang à ses oreilles.

Puis Adrasteia s'éleva dans les airs en agitant les pieds, soulevée par Poing-de-fer, qui la tenait littéralement par le col.

Il laissa tomber la furie devant lui.

— J'ai dit « assez » ! beugla-t-il.

La stupeur l'immobilisa. Puis elle perdit contenance. Dans la classe, tous les étudiants reculèrent en écarquillant les yeux, soudain très silencieux.

— Kip ! cria le commandant.

Le jeune garçon déglutit plusieurs fois.

— Oui, monsieur ? répondit-il en se relevant, pour ce qui lui semblait être la centième fois de la journée.

— Tous les grouillots ont un partenaire. Tu viens de dégotter le tien.

Chapitre 17

Au dîner, Kip porta sa nourriture au bout d'une grande table, où il s'installa tout seul. On ne peut pas être rejeté si on n'essaie pas de s'intégrer.

Adrasteia vint vers lui et prit la place en face.

— Je suis censée t'espionner, expliqua-t-elle.

— Hum. Les saucisses sont bonnes ? demanda Kip.

— Pas mal. Tu devrais voir ce qu'on sert aux vrais Gardes noirs.

— C'est bon ?

— Fabuleux. (Elle piocha dans son assiette.) Je ne plaisantais pas.

— Tu aimes vraiment la nourriture, hein ?

— Je parlais de l'espionnage, p'tite tête.

— Je sais.

« P'tite tête » ? Après le temps qu'il avait passé en compagnie de marins et de soldats, il était incroyablement mignon d'entendre quelqu'un l'insulter par euphémisme.

— Oh !

Elle rougit et baissa les yeux vers son assiette.

— Pourquoi voudrait-on m'espionner ? demanda Kip.

— Tu es un Guile, dit-elle avec un haussement d'épaules comme si cela expliquait tout.

Et Kip devait convenir que c'était le cas.

— Et pour le compte de qui espionnes-tu ?

— De mon sponsor, bien sûr.

— Oui, je m'en doutais. (Kip n'y comprenait rien.) Mais qui est ton sponsor ?

— C'est une question plutôt indiscrète, tu ne trouves pas ?

— Tu m'espionnes, et moi je n'ai pas le droit de poser des questions un peu personnelles ? clarifia Kip, incrédule.

Adrasteia rit.

— Ce n'est pas indiscret, Kip, je te testais.

Ah ! Et j'ai échoué.

— Donc tu vas me le dire ? insista-t-il, résolument optimiste.

— Te dire quoi ? répondit Adrasteia, qui jouait les idiotes.

— T'es vraiment impossible, hein ?

Avec un grand sourire, elle reprit :

— Dame Lucretia Verangheti, des Verangheti de Smussato, est mon sponsor.

— Alors tu es d'Ilyta ? Tu n'as pas l'air d'une Ilytienne. Et puis je croyais que les Ilytiens n'aimaient pas créer. Les hérétiques, tout ça.

La jeune fille haussa brusquement les sourcils.

— Tu dis toujours tout ce qui te passe par la tête, pas vrai ?

— Je m'améliore, se défendit Kip.

Qu'avait-il fait de mal ?

— C'est *ça* que ça donne quand tu fais de ton mieux ?

Je ferais peut-être mieux de la fermer pour le reste de mes jours, songea Kip en coupant un autre tronçon de saucisse. Sa main était en train de cicatriser, et il pouvait saisir des objets sans trop de douleur. En revanche, tendre les doigts était intolérable. Bien sûr, le fait qu'il se soit servi de ses

mains pour se battre n'avait rien arrangé.

— Je vais te dire, lança-t-il, et si tu me parlais de toi, comme ça j'aurais quelques secondes de répit sans me mettre en difficulté ?

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. (Elle n'avait pas encore avalé une seule bouchée.) Père dans la marine marchande, sur le circuit épices-soie dès qu'il peut. Absent le plus souvent. Mère brasseuse à Odess. Elle voulait que je reprenne l'affaire. Et, à la place, je suis ici.

— Mais Odess, ce n'est pas à Abornea ? demanda Kip.

Sa mère ne lui avait pas appris grand-chose en géographie, mais il savait quand même qu'Abornea et Ilyta étaient deux satrapies distinctes.

— Cap des Détroits, l'une des plus grandes villes du monde.

— Alors comment ça se fait que ton sponsor soit une Ilytienne ?

— Parce que c'est elle qui m'a achetée en dernier.

Achetée ? Kip tenta de dissimuler sa surprise.

Elle tapota le haut de son oreille. Elle était fendue à la verticale.

— Tu n'as pas remarqué ça ?

— Oh !

C'était une esclave. Et lui un imbécile.

Mais elle ne se moqua pas de lui.

— Ils aiment dire que, parmi les étudiants de la Chromerie, les distinctions entre esclaves et hommes libres n'ont pas cours. Ils aiment dire toutes sortes de choses, bien sûr, mais, si on parvient à entrer dans la Garde noire, c'est vrai.

Elle ne parlait pourtant pas avec amertume. Elle haussa les épaules. Dans cet endroit, l'identité avait une grande importance, on n'y échappait pas.

— Alors c'est pour cette raison que tu essaies d'entrer dans la Garde noire ?

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Le regard de Kip lui suffit. Elle soupira.

— Est-ce que tu sais pourquoi presque tous ceux de notre groupe d'entraînement sont plus vieux que toi, Kip ?

— Tu as remarqué ce regard vide que j'ai eu tout à l'heure ? Considère que ça s'applique à toutes tes questions.

Elle sourit sans rien dire pendant un moment.

— Obtenir un poste dans la Garde noire est la position la plus convoitée qu'on puisse imaginer. Dans notre groupe d'entraînement, il y en a déjà quatre qui ont une place héréditaire de fils et filles de Gardes noirs. Cruxer, Rig, Aram et Tana. Je peux t'assurer que ceux-là s'entraînent aux arts martiaux depuis qu'ils savent marcher. Quand on est esclave et qu'on réussit le passage d'entrée, on est affranchi, mais en échange on doit jurer de servir la Garde noire. Et la Chromerie paie une fortune au propriétaire de cet esclave pour le transfert de propriété. Au fil des années, les Verangheti ont placé des dizaines de Gardes noirs. C'est l'un de leurs commerces les plus profitables. Je suis arrivée par la petite porte. La famille qui nous possédait, ma mère et moi, avait une fille de mon âge. Ils voulaient qu'elle soit capable de se défendre. J'ai été entraînée avec elle afin qu'elle dispose d'une adversaire. Quand ils ont vu que je présentais des dispositions de créateur, ils m'ont vendue à dame Verangheti. L'an passé, elle m'a soumise à un entraînement journalier, avec un échantillon des meilleurs maîtres, pour que j'aie une chance d'y arriver.

Elle avait vécu toute sa vie en tant que possession de quelqu'un ; elle avait passé tout son temps à s'entraîner dans cette intention ?

— En fait, tu es en train de m'expliquer que je ne devrais pas me sentir rabaissé d'avoir été battu par une fille.

— Fais gaffe, gros lard.

Il sourit avec un léger décalage, n'ayant pas immédiatement compris qu'elle plaisantait.

Elle perdit de son assurance.

— Désolée, ce n'était pas… je n'avais pas pensé que tu serais… Je n'aurais pas dû. Je suis désolée.

Il y eut un long silence gêné.

— J'ai entendu dire que tu avais presque réussi l'épreuve de la Broyeuse, reprit-elle.

— Presque.

Kip Presque. Un autre rappel de ses échecs. Mais elle ne pensait pas à mal.

— En fait, dit-il, j'ai un talent particulier.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il baissa la voix.

— C'est un secret. Tu ne peux le révéler à personne. C'est un renseignement de grande valeur.

— Très bien, dit-elle en se penchant vers lui.

Il regarda à droite à et gauche comme s'il était inquiet.

— Je nettoie les assiettes, chuchota-t-il.

Elle était clairement déconcertée. Il la voyait réfléchir. *Est-ce que j'ai bien entendu ?* Il désigna son assiette vide.

Elle éclata de rire.

— Ça, je le rapporte immédiatement à mon sponsor !

Elle était mignonne. Fichtre qu'elle était mignonne ! Son sourire perça un trou dans la poitrine de Kip et, tout comme Liv, anima ce même endroit stupide, affreux et ridicule. Il soupira.

— Je sais que tu es gentille avec moi parce qu'on t'a donné l'ordre de l'être, mais je t'aime bien.

L'éclat s'éteignit dans les yeux de Teia et elle détourna la tête. Il vit une vague d'émotions réprimées passer sur ses lèvres, qui exprimèrent environ quatre sentiments différents en l'espace d'une seconde. Elle battit rapidement des paupières, se leva et partit sans un mot.

Alors, mon petit Kip, comment s'est passé ton premier jour d'école ?

J'ai réussi à m'attirer la haine de mon professeur, j'ai été giflé par un vieillard et battu à plate couture par une petite fille ; j'ai dit à toute ma classe que tu étais une putain ; j'ai anéanti le rêve de quelqu'un d'entrer dans la Garde noire, et j'ai fait pleurer une jolie fille. Sinon, c'était super.

Et j'ai mal à la main.

Il l'appuya contre la table pour l'étendre comme il était censé le faire tout le temps. Il en eut le souffle coupé et s'arrêta aussitôt. Puis respira. Il dut se concentrer pour ne pas laisser couler ses larmes.

Kip se leva et sortit du réfectoire. Son Garde noir le suivit. C'était un homme grand et maigre aux iris entourés de rouge. Il portait des lunettes rouges et carrées. Il avait des pistolets dans le dos, un ataghan sur une hanche et un katar sur l'autre. Il n'avait pas fait partie de la délégation sur Tyrea.

Il ne faisait même pas encore nuit lorsque Kip arriva à la caserne. Il s'en fichait. Il se laissa tomber sur son lit, sans même tirer la couverture sur lui. Il était vidé.

Mais la journée n'en avait pas fini avec lui.

Il reçut un coup.

— Qu'est-ce que tu fais dans mon lit ?

C'était une blague ?

Kip n'ouvrit même pas les yeux.

— Je pète dedans pour te chauffer la place.

— Dégage.

Cette fois, Kip fut frappé à l'épaule. Il n'eut pas trop mal. Kip regardait par la fente de ses paupières, et, voyant le coup venir, il s'y était préparé.

— Je veux dormir dans ce lit ce soir.

— C'est un peu étroit, mais on peut dormir collé-serré, proposa Kip en s'asseyant.

L'agresseur était costaud, mais il avait l'air mou. Un de ces gars qui prend de la taille et du poids de bonne heure, et qui ne se rend pas compte qu'un beau jour tout le monde l'a rattrapé.

— Sors de mon lit, le gros.

Kip se frotta les yeux. Dans le dortoir, les autres garçons observaient la scène tout en prétendant qu'ils se déshabillaient ou préparaient leur paillasse.

— Le problème, quand on est une brute, c'est qu'on ne sait jamais si le nouveau est solide ou pas. Je parie que ça te file un peu les foies, non ?

— Quoi ? Dégage, le gros.

Kip se leva lentement. La brute avait des cheveux bruns coupés ras, la mâchoire lourde, un gros nez. Il était grassouillet, mais solidement bâti.

— Tu crois que j'ai jamais rencontré de brutes ? Qu'on ne m'a jamais tyrannisé ? On sait tous les deux comment ça se déroule : je vais poser une limite, du genre « Ne me touche pas ». Et alors, comme tu es un tyran, tu vas être obligé de me frapper. Et ensuite…

Ou alors je peux éviter tout ça.

De toutes ses forces, Kip donna un coup de poing dans le nez du garçon, et il atteignit sa cible avec un bruit fort satisfaisant. La brute s'effondra, sonnée. Son sang lui dessina la moustache et la barbe que la puberté ne lui avait pas encore données.

— C'est quoi ton nom ? demanda Kip au garçon allongé à ses pieds.

— Eio, répondit-il en se bouchant le nez, toujours sonné.

Il se mit à quatre pattes, à trois en fait, car il avait une main occupée.

— Elio ?

Elio commença à se relever.

— Je vais te tuer, espèce de petit…

L'éthique du combat requérait que Kip le laisse se relever avant de poursuivre.

Il cogna le tyran en pleine face, l'envoyant au tapis. Puis il sauta sur Elio, lui coupant le souffle, et lui fit une clé de bras. Kip était assis sur son adversaire.

Soudain très détaché, il contrôlait la situation.

Elio le menaça :

— Je vais te botter le cul, espèce de petite merde. Je vais te faire regretter d'être né. (Bon, visiblement, il s'était remis du choc.) Lâche mon bras !

Elio se souleva, essayant de faire tomber Kip. Mais ce dernier se contenta de serrer plus fort jusqu'à ce que son adversaire hurle de douleur et cesse de lutter. Il connaissait bien les clés de bras, même si jusqu'à présent c'était toujours lui qui en faisait les frais. Au pays, Ramir plaquait Kip face contre terre, le faisait pleurer, furieux et humilié. Il l'obligeait à embrasser le sol et à dire des cochonneries pour s'amuser avant de le laisser se relever.

La petite brute ne tarissait plus.

— Je vais te tuer, gros bâtard. Tu ne pourras pas me retenir indéfiniment et, une fois que je me relèverai, tu devras surveiller tes arrières. Je serai là. Je t'attendrai, et la prochaine fois tu ne t'en

tireras pas avec un coup bas.

Kip comprit soudain qu'il était dans l'impasse. Il n'y avait pas de victoire possible. Il était dans une position dominante, et il serait perçu comme un salaud s'il en profitait. Le cours normal des choses voulait qu'il donne à présent à Elio un ultimatum, du genre « Retire ça ! » ou un autre ordre tout aussi stupide. Elio refuserait, et Kip serait coincé. S'il le laissait se relever, Elio viendrait prendre sa revanche le lendemain et lui mettrait sans doute une franche dérouillée. Si Kip torturait Elio en lui tordant le bras, il n'aurait pas de séquelles durables, mais la plupart des autres garçons ne le sauraient pas, et, même si Elio s'inclinait, Kip se ferait une réputation de salaud cruel dans toute la caserne. Ou pire, quelqu'un s'interposerait avant qu'Elio cède, et alors Kip passerait pour cruel et faible.

Pour essayer de gagner du temps, il dit :

— Elio, je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis plus coriace que toi, plus méchant, et plus intelligent. Et j'irai toujours plus loin que ce que tu oseras faire.

— Te fatigue pas, mange-merde, rétorqua Elio, qui sentait la faiblesse dans l'hésitation de Kip. Oh, oh, mets-toi à me supplier dès maintenant, poule mouillée.

Kip en eut soudain assez de tout ça. Qu'avait dit Poing-de-fer ? *« Gagner, ce n'est qu'un début. »*

— Elio, j'allais te donner une dernière chance de retirer ce que tu as dit. Mais tu ne vas pas le faire. Tu es trop débile, et je suis trop fatigué pour continuer à ce petit jeu. Mais je veux que tu te souviennes d'une chose après ton passage à l'infirmerie : là, je suis gentil.

Maintenant toujours le bras d'Elio par le poignet, Kip y appuya son avant-bras gauche, de tout son poids.

Le bras d'Elio se cassa avec un craquement. Les spectateurs émirent collectivement un bruit étouffé. Une esquille ensanglantée perça la peau. Elio poussa un cri très aigu. Ce n'était pas ce à quoi on aurait pu s'attendre de la part d'un garçon de sa trempe.

Kip se releva. Sous le regard écarquillé de quarante garçons, Elio recula en rampant, ensanglanté et en pleurs. Il se leva et sortit de la caserne d'un pas mal assuré en tenant son bras cassé. Personne ne vint lui proposer son aide. Aucun responsable ne vint à son secours.

Tandis qu'Elio franchissait la porte, Kip vit que son Garde noir (le grand jeune homme maigre) se tenait dans un coin sombre, adossé au mur. Il avait assisté à toute la scène, sûrement prêt à intervenir si la vie de Kip était mise en danger. Sinon, il n'interférait pas. Il se contentait de regarder, le regard brillant et le visage impassible.

Avec une nonchalance feinte, Kip se rallongea dans son lit et prétendit se rendormir sur-le-champ. *Fichez-moi la paix, c'est tout ce que je demande*. Il tourna le dos en direction des garçons qui se répétaient à voix basse cette histoire – qui n'avait pas vraiment besoin d'être colportée, puisqu'ils en avaient tous été les témoins.

Le sommeil de Kip était factice. Les garçons finirent par souffler leur bougie. Dans le noir, Kip revivait la bataille de Garriston.

L'homme qu'il avait jeté dans le feu de camp, la peau de son visage s'arrachant comme un morceau de poulet qui accroche dans la poêle. Le regard des hommes, les traits tordus par la fureur, essayant de tuer Kip, lançant des armes sur lui tandis qu'il tombait dans le trou du mur. Tombait et tombait. Les coups de pied pleuvaient sur lui de tous côtés.

Le goût de la poudre dans l'air.

La joie de planter une épée dans un corps. La chair qui cédait, la lame qui ressortait, laissant gicler le sang et l'âme.

Encerclé de soldats qui relevaient leurs platines à mèche, Kip leur faisait exploser les balles de

mousquet en pleine figure.

Un globe oculaire, bleu comme la mer, gisant sur les pavés, la tête de son propriétaire projetée hors de vue. Et l'œil regardait Kip intensément. D'un air accusateur. *Assassin*.

Qu'as-tu fait ?

Il se souvenait des bagarres avec Ramir, la brute du village. Il en sortait toujours perdant. Ils pensaient que Ramir serait forcé d'entrer dans l'armée du roi Garadul. À Garriston, Kip avait tué des soldats, des garçons pas plus âgés que Ramir. Des garçons qui avaient sans doute été contraints de s'engager. Des innocents qui s'occupaient du sale boulot.

Il avait cru qu'il voulait tuer Ramir, quand il était plus jeune. Du temps où il ne savait pas ce que cela signifiait. Quand il ne savait pas à quel point c'était facile.

Quel monstre suis-je devenu ?

Chapitre 18

Gavin plaça la charge grosse comme un poing dans le tube, et commença à dérouler un mince doigt de luxine verte qu'il faisait passer sous la surface des vagues. Au cours des deux derniers jours, il était devenu très habile à cet exercice, mais il ne pouvait pas faire confiance aux charges. Elles étaient constituées de couches entremêlées de luxine jaune et rouge, enveloppées dans une bulle d'air. La difficulté consistait à créer la couche centrale de manière imparfaite – d'une manière bien particulière. La bulle de luxine se dégradait, exposant ainsi la luxine jaune instable à l'air. Cette dernière se changeait alors en un éclair, qui mettait le feu à la luxine rouge. Les couches successives réagissaient de la même façon, et l'explosion était assez puissante pour souffler les récifs.

Mais manier des explosifs instables à dessein représentait une tâche éprouvante. Parfois les charges explosaient dès qu'elles atteignaient le récif, d'autres fois après plusieurs minutes seulement, et parfois elles n'explosaient jamais.

Karris s'occupait de maintenir l'équilibre du bateau, à la perche ou à la rame.

Cette fois, l'explosion eut lieu avant même que Gavin ait retiré le tube de lancer. Ce dernier lui échappa des mains et la mer bondit sous le bateau. Gavin s'était préparé aux remous, mais le mouvement du tube le déséquilibra et il bascula en arrière.

En temps normal, tomber à la mer ne lui posait pas de problème, mais, là, l'eau était jonchée des éclats de corail coupants comme des lames de rasoir qui remontaient à la surface à la suite de l'explosion.

Karris saisit Gavin par la ceinture au moment où son pied plongeait dans l'eau. Elle tira d'un coup sec. Il bascula abruptement dans le bateau et faucha Karris en retombant sur le pont.

Il roula vivement sur lui-même pour empêcher leur petite embarcation de chavirer, et se retrouva sur Karris.

Il rit.

— Bon réflexe !

Les yeux de Karris avaient une expression si passionnée qu'il crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— Dégage, lui siffla-t-elle.

Son corps était raide. Il avait dû mal interpréter ce regard aperçu pendant une demi-seconde. L'espace d'un bref instant, il aurait juré qu'elle…

— Désolé, dit-il. (Il se redressa.) Bon réflexe, répéta-t-il.

S'était-elle collée à lui un instant plus tôt, très brièvement ? Son corps avait-il accompagné son mouvement pour rester en contact un peu plus longtemps ? Il la regarda.

La baie était baignée par le soleil, comme les deux jours précédents. Gavin avait retiré sa chemise dès le début, pour avoir moins chaud. Quant à Karris, après avoir transpiré avec pudeur tout le premier jour, elle avait suivi son exemple le deuxième jour, ne gardant que son maillot ajusté de Garde noir. De la voir ainsi sur le dos, le ventre découvert, les jambes écartées de chaque côté de lui, la peau rayonnante grâce à l'action conjuguée de la transpiration et de la lumière dorée… Gavin en perdit le souffle et ses pensées s'éparpillèrent. Il essaya – en vain – de ne pas regarder ses seins.

Juste un coup d'œil. Mais elle le remarqua.

Gavin entendit soudain dans son esprit la voix acerbe de son frère emprisonné : *« Alors tu prendrais ça aussi, frangin ? Tu lui ferais l'amour, comme si tu étais moi ? Tu veux l'entendre crier mon nom quand elle atteint l'extase ? »*

S'il s'était agi de n'importe quelle autre femme, il aurait mené cet instant à son point critique : il l'aurait embrassée sur-le-champ et laissée décider de la suite des événements. Elle se refusait à lui ? Très bien, qu'elle aille se faire voir. Il passerait à autre chose. Ou, ce qui était plus probable, elle acceptait, il couchait avec elle et la laissait le sourire aux lèvres. Mais il la laissait. Au moins aurait-il accompli quelque chose.

Karris était la seule et unique femme qui le paralysait.

Les souvenirs affluèrent : il était allongé à côté d'elle dans la maison de son père, il y avait si longtemps de cela. Il se souvenait avoir embrassé cette poitrine, caressé ce corps. Ils parlaient tandis que l'aube pointait. Ils avaient fait l'amour une demi-douzaine de fois dans la nuit, la gaucherie de l'inexpérience vaincue par l'urgence de la passion. Il devait disparaître avant que sa bonne vienne la réveiller.

Ils savaient tous deux que leur histoire était vouée à l'échec, même à ce moment-là, alors qu'ils n'étaient que des gamins.

« Je reviendrai te chercher », avait promis Dazen.

Fidèle à sa promesse, il était revenu, mais elle n'était plus là. Elle avait été emmenée par son père. Il l'ignorait à l'époque, et il avait cru qu'elle l'avait trahi. Les frères de Karris lui avaient tendu une embuscade. Et il avait allumé l'incendie qui les avait tous tués : les frères, les serviteurs, les esclaves, les enfants, les trésors. L'espoir.

— J'ai fait bien des erreurs, dit Gavin en se levant. Et je les regrette toutes. Je suis désolé.

Il tendit la main à Karris pour l'aider à se relever. Il crut un instant qu'elle allait refuser, puis elle attrapa la main tendue, et se leva sans la relâcher. Elle était toute proche, mais sa proximité était comme un défi.

— Tu veux préciser ce pour quoi tu demandes mon pardon ?

À Garriston, elle lui avait lancé sans aménité : « Je connais ton grand secret, connard. » Avant de le gifler.

Ce qui n'était pas totalement explicite. Au cours des ans, il avait accumulé pas mal de secrets, et ce qu'elle croyait savoir pouvait être à des lieues de la vérité la plus sombre. Son secret principal avait peu à peu engendré des héritiers de toutes sortes.

Quand je dis « secrets », je veux dire « mensonges ».

À quel point es-tu froid, Gavin ? Jusqu'où es-tu prêt à aller pour ton objectif ? Tu as déjà tué pour ça. Pourrais-tu le faire de nouveau ?

Ils se trouvaient à des centaines de lieues du plus proche espion à la solde de la Chromerie. Si Gavin confiait à Karris toute la vérité et qu'elle jurait de la dévoiler ou de le persécuter, il pourrait la tuer.

Simple. Facile.

Dans un combat honnête, elle aurait une chance contre lui. Son entraînement de Garde noir l'avait rendue redoutable. Mais, contre un Prisme, le combat n'était pas honnête.

— Je suis désolé, c'est tout, répéta Gavin en détournant les yeux.

Elle ne lâchait toujours pas sa main. Elle tira dessus jusqu'à ce qu'il rencontre son regard perçant.

— Ce ne sont pas des excuses, si tu n'assumes pas ta responsabilité. Si tu ne peux même pas dire ce pour quoi tu t'excuses, ça ne vaut rien. Pas question que tu t'achètes une bonne conscience au rabais, pas après ce que tu as fait. Pas avec moi.

Gavin tenta de lui retirer sa main. Elle ne le lâcha pas.

— Lâche-moi, ou nage, dit froidement Gavin.

Elle relâcha sa main.

Fichue femme. Elle savait si bien le faire sortir de ses gonds. D'autant plus qu'elle avait raison. Qu'elle soit maudite !

Mais il ne pourrait jamais la tuer, et il le savait. Plutôt laisser le monde brûler.

Elle ramassa le tube de luxine dont il se servait pour déposer les charges d'explosifs, et le lui tendit.

— Encore cinq explosions et le passage devrait être suffisamment large, dit-elle. Mais nous devons nous dépêcher pour finir avant la marée basse. Ensuite, nous pourrons travailler aux fondations de la digue.

Ils œuvrèrent jusqu'à ce que la lumière du ciel ne suffise plus à Gavin pour créer. Karris maintenait l'équilibre du bateau, créait les formes, et s'assurait qu'ils suivaient les tracés du plan qu'ils avaient élaboré.

La digue se composerait en fait de trois digues, avec deux larges ouvertures, l'une pour les bateaux entrants, l'autre pour les bateaux sortants. Les chenaux menant aux ouvertures décrivaient des zigzags, et les tournants étaient marqués par des bouées. La tâche allait être ardue, pensait Gavin. Il avait appris certaines choses en construisant le mur d'eau-vive, mais il avait alors disposé de milliers d'ouvriers et de dizaines de créateurs pour l'aider.

Charmant ! J'ai construit un refuge facile à défendre pour le Prince des couleurs.

Allez, la deuxième fois sera la bonne.

Il laisserait cela aux gens de Tyrea, qui faisaient à présent partie de son peuple, et il accomplirait encore deux ou trois choses pour les aider à mettre en place leur ville. Puis il partirait.

Ils construisirent un petit feu de camp, et Karris fit cuire quelques poissons qu'elle avait pris pendant que Gavin dormait. Elle le réveilla, et ils mangèrent ensemble.

— Désolé, j'aurais dû t'aider à faire le dîner.

Elle le dévisagea comme s'il était idiot.

— Cette semaine, tu construis la neuvième merveille du monde. Je peux bien m'occuper de la cuisine.

— Ce n'est quand même pas très juste, n'est-ce pas ? insista Gavin. Sans toi, je ne pourrais pas accomplir tout ça, mais ça restera « le truc construit par Gavin », comme le mur d'eau-vive.

Elle secoua la tête.

— Tu restes un mystère à mes yeux, seigneur Prisme.

Il ne se souvenait pas s'être assoupi mais, lorsqu'il se réveilla au beau milieu de la nuit, une couverture le réchauffait. Il aperçut Karris à la lueur du feu, scrutant les ténèbres. Il ressentit un immense élan de gratitude envers elle. Elle avait travaillé dur toute la journée, et à présent elle veillait toute la nuit.

Elle était dos au feu, afin de bien voir dans le noir, bien sûr. Gavin et la plupart des infrarouges savaient contrôler suffisamment leurs yeux pour atteindre une bonne vision nocturne rapidement, mais Karris n'aimait pas perdre de temps, ne serait-ce que quelques secondes.

Gavin s'assit, et il était sur le point de l'appeler pour lui dire qu'il prenait la relève, lorsqu'il vit ses épaules agitées de tremblements.

Ce n'était pas un frisson. Elle pleurait. Gavin ne l'avait pas vue pleurer depuis des années.

Il savait qu'elle n'apprécierait pas de savoir qu'elle avait été surprise, mais il se leva et posa les mains sur ses épaules. Elle se crispa.

— Je vais monter la garde, lui dit-il doucement.

— Non, Gavin.

Sa voix était fêlée, à fleur de peau.

Non quoi ? Ne me touche pas ? Ne dis rien ? Ne pars pas ?

— Aujourd'hui, ç'aurait été l'anniversaire de Tavos, dit-elle, butant sur les mots. J'ai failli ne pas m'en rappeler.

Tavos, son frère. C'était une personne exécrable. Un être violent, instable, l'un de ceux dont les railleries avaient poussé Dazen à croire que s'il ne ripostait pas, ce soir-là, il se ferait tuer. Mais Karris n'avait rien vu de tout cela. N'avait peut-être même jamais perçu cet aspect de son frère. Et quand bien même, c'était son frère, après tout.

— Ils me manquent tellement. Koios…

Elle parut vouloir en dire davantage, mais n'y parvint pas.

Koios était son préféré. C'était le seul que Gavin regrettait d'avoir tué. Le seul du lot qui était à peu près correct.

Alors elle laissa libre cours à ses larmes. Elle se tourna vers lui, et il la prit dans ses bras. Sans rien dire, à peine convaincu que cette scène n'était pas un rêve. Il savait seulement que s'il ouvrait la bouche il ne prononcerait pas les mots qu'il fallait.

Parfois le devoir suprême d'un homme, en dépit de son désarroi, consiste simplement à être là et à serrer quelqu'un dans ses bras.

Chapitre 19

Dans son rêve, Kip était un spirite vert. Il pourchassait des enfants qui s'enfuyaient en criant, et les assassinait par le feu ou la lame. Il s'éveilla successivement furieux, en pleurs, et avec des envies de meurtre. Parfois la rage de ces fantasmes restait accrochée à ses pensées.

Lorsqu'il se leva pour uriner en pleine nuit, un Garde noir l'accompagna. C'était un homme qu'il n'avait encore jamais vu, et il ne prononça pas un mot. Il se contenta de marcher au côté de Kip, et le retint un instant pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'assassin caché dans les latrines. Ridicule.

Au matin, ce fut un soulagement de quitter son lit. Et pourtant Kip ne se sentait pas du tout reposé. Quelques étudiants plus âgés, des deuxième année, vinrent escorter les nouveaux jusqu'au réfectoire.

Kip avait une faim de loup, mais on ne lui donna pas une plus grosse ration que les autres. Quand il fut servi, il sentit l'angoisse le gagner. Les tables étaient disposées en longues rangées, et les étudiants s'y rassemblaient par groupes d'amis.

Et moi je n'ai pas d'amis.

C'était même plutôt le contraire. Il aperçut Elio, le bras couvert de bandages glissé dans une attelle. Il était en train de parler avec ses amis lorsqu'il vit Kip. Aussitôt, il se tut et blêmit.

Je devrais aller les voir. Je devrais m'asseoir avec eux et les désarmer en échangeant des banalités, en faisant comme si de rien n'était. Pour affirmer mon droit de m'asseoir avec les plus durs de la classe.

Mais il n'en eut pas le courage.

C'est alors seulement qu'il remarqua qu'aucun Garde noir ne le suivait ce matin-là. Il jeta un coup d'œil parmi les rangées d'étudiants, les tables, la nourriture, les esclaves. Pas de Gardes noirs. Nulle part. Bizarrement, ce détail lui retira l'embryon de confiance qui lui restait, et le renversa comme un rien. Ils avaient vu ce qu'il avait fait. Ils avaient décidé qu'il ne valait pas la peine d'être protégé.

Puis Kip repéra des gens qu'il reconnaissait : le garçon aux étranges lunettes assis derrière lui lors du cours de la veille, et d'autres étudiants rencontrés lors de l'entraînement des Gardes noirs. C'étaient les laissés-pour-compte. Kip les reconnut immédiatement comme tels. Ceux qui étaient mal à l'aise, trop intelligents, disgracieux, ceux dont les rêves de Garde noire étaient condamnés à échouer prématurément, et qui tentaient leur chance par vanité personnelle ou poussés par celle de leur maître. Bien entendu, il restait de la place à leur table, et autour d'eux, même, comme s'ils étaient contagieux. Kip se dirigea vers eux.

— Tu sais lire ? lui demanda le garçon lorsque Kip fut assez près.

Ses lunettes pliantes avaient deux verres abaissés, un bleu et un jaune.

Kip hésita. Ils ne voulaient pas de lui ?

— Euh… oui ?

— Sinon, il faut que tu suives le cours de lecture. Si tu sais lire, il faut que tu consultes l'emploi du temps. Attends, tu avais ce… Ah ! mais non, bien sûr que tu sais lire. Tu as dit à maîtresse Kadah d'aller se faire voir.

— C'est vrai ? s'étonna une fille aux traits grossiers.

Sans lui répondre, Kip s'attaqua à sa nourriture.

— Tu t'assois avec *nous* ?

— Vous aviez l'air plus sympas qu'eux, déclara-t-il en désignant les petits durs d'un signe de tête. Vous voulez que je m'en aille ?

Ils échangèrent des regards. Puis haussèrent les épaules.

— Non, répondit celui aux lunettes.

— Bon, vous vous appelez comment ? demanda Kip.

Le binoclard se présenta :

— Je suis Ben-hadad. (Il pointa le doigt sur la fille peu séduisante.) Tiziri. (Puis le garçon dégingandé à qui il manquait des dents.) Voici Aras, et…

Ils furent interrompus par une voix de fille.

— Eh, vous avez entendu, Elio s'est fait secouer les halos par le nouveau…

Elle s'interrompit en voyant Kip.

— Et ça, c'est Adrasteia. Typique de toi, Teia.

— Nous avons déjà fait connaissance, dit rapidement Kip.

Teia ouvrit la bouche, avant de s'asseoir en silence, vaincue.

— Je n'ai pas entendu, intervint Aras. Quoi, quel nouveau ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Aras*, souffla Teia en serrant les dents.

— Quoi ? Il y a eu une bagarre ? insista Aras.

— Je ne sais pas si j'appellerais ça une bagarre, protesta Kip.

— Toi ? Tu t'es battu ? Avec Elio ? s'étonna Aras.

— Tu lui as cassé le bras en trois endroits ! intervint Adrasteia *(Teia ?)*.

— J'ai fait ça ? demanda Kip.

— Attends, tu as cassé le bras à Elio ? demanda Ben-hadad. Je déteste ce type.

— C'est comme ça que tu t'es abîmé la main ? s'enquit Tiziri.

Une marque de naissance lui dévorait la moitié gauche du visage. Elle avait ramené ses cheveux frisés de ce côté-là pour la cacher, mais c'était une tentative bien vaine.

Kip contempla sa main bandée. Il était censé appliquer un nouveau cataplasme tous les jours. Ce matin-là, il avait oublié. Il n'était même pas sûr de savoir trouver l'infirmerie à partir du réfectoire.

— Euh… ça, non. J'ai plus ou moins été jeté dans un feu.

— Stop, stop, stop. Il faut que tu commences par le commencement, affirma Ben-hadad. Aras ! Arrête de regarder vers là-bas, sinon ils sauront qu'on…

Aras, Teia, Tiziri et Kip jetèrent tous en même temps un coup d'œil vers la table d'Elio, et virent que tous les amis du tyran regardaient dans leur direction. Vus !

Ben-hadad se caressa le menton, qui portait une barbe naissante.

— C'est sans espoir, dit-il.

Il releva les deux verres colorés de ses lunettes et tourna son regard vers Kip. Un de ses yeux paraissait légèrement plus grand que l'autre. Kip avait entendu parler de verres corrigeant la vue, mais il n'en avait encore jamais vu. C'était troublant.

— Alors, lui dit Ben-hadad. Raconte.

— Pour Elio ? Il est venu m'ennuyer et m'a frappé plusieurs fois. Je lui ai donné un coup de poing dans le nez.

Ils attendaient.

Kip reprit une cuillerée de gruau.

— Le pire conteur du monde, commenta Teia.

— Tu l'as cogné dans le nez tellement fort que son bras s'est cassé en trois endroits ? suggéra Ben-hadad.

— Écoutez, dit Kip. Ce n'était pas grandiose. J'avais très peur, je savais qu'il allait me frapper, alors… je l'ai frappé le premier, vous savez ? J'ai un peu paniqué.

— Et tu lui as cassé le bras ? répéta Teia.

Kip haussa les épaules.

— Il a dit qu'il allait me tuer.

Leurs expressions oscillaient entre le doute et la vénération.

Kip décida de détendre l'atmosphère avec un peu d'humour.

— Je n'ai qu'une main valide. Maintenant, s'il me cherche des ennuis, on sera à égalité.

Pas de réaction.

— Ben merde alors ! s'exclama finalement Aras. Je t'ai vu lors des essais de sélection, mais j'avais pas idée que t'étais bon à ce point.

— Tu n'as pas l'allure d'un dur à cuire, fit remarquer Ben-hadad. Mais j'imagine que ça prouve que tu es bien un Guile.

— J'ai entendu dire qu'après la bagarre tu lui as cassé le bras parce qu'il t'a appelé « gros lard », dit Tiziri.

Visiblement, elle n'avait pas assisté à l'épreuve de sélection de Kip.

Teia s'enfonça dans son siège.

— Ce n'était pas un truc de ce genre, protesta Kip. Vraiment. Ça s'est passé très vite, en trois secondes c'était fini. J'ai eu un coup de pot. Non, vraiment. Demandez à Teia. Elle est plus forte que moi. Elle m'a cogné en pleine face hier.

— Quoi-quoi-quoi ? balbutia Ben-hadad. Teia ?

— Kip a été désigné pour être mon partenaire, expliqua Teia avec une grimace.

Ah ben merci !

— Partenaire ? s'étonna Ben-hadad. Tu t'es présentée à l'épreuve de sélection ? Je croyais que tu n'allais pas le faire avant l'année prochaine ? (Il eut un instant l'air blessé, puis dissimula ses émotions.) Je serais venu ! Haha, grouillotte !

Les sourcils de Kip posèrent une question muette.

— Ben-hadad est arrivé trop tard pour les cours de magie au printemps dernier, expliqua Aras. Mais il a passé le test pour la classe de printemps des Gardes noirs. (Il se tourna vers Teia.) Mais tu disais que la Garde noire c'était débile. Que se mettre sur la trajectoire d'une épée pour protéger des idiots, c'était bon pour les idiots.

— Aras, tu es assis à côté de Kip *Guile*, lui rappela Tiziri.

— Je sais. J'ai entendu. Quel est le… Oh, oh ! Je suis certain que Teia ne voulait pas dire que ton père est un idiot, Kip. Elle devait parler du Blanc. Enfin, j'imagine que c'est l'un ou l'autre des deux, non ? Le Rouge, peut-être ? Euh… attends, c'est ton grand-père, ça.

— Aras ! l'arrêta Teia.

— Teia, dit Ben-hadad, tu disais que tu ne voulais pas gagner ta vie en faisant du mal aux autres.

Il semblait prendre mal le fait que Teia lui ait caché qu'elle participait aux tests.

— Non, je ne veux pas faire du mal aux autres ! se défendit Teia.

— Quoi alors ? Quand je donne mes arguments en faveur de la Garde noire, pour toi, tout ce qu'ils font c'est de la merde, c'est rien qu'une bande d'idiots, mais Kip se pointe et…

— Ça n'a rien à voir ! Tout le monde n'est pas bichrome, Ben. Peut-être même que tu es un poly. Tu peux aller où bon te semble, faire ce que tu veux. Tu seras tellement puissant que personne ne se souciera de qui sont tes parents. Moi, je n'ai même pas de vraie couleur.

— Ta couleur est aussi réelle que celle de n'importe qui. C'est juste qu'elle n'est pas encore reconnue, Teia, on en a déjà parlé…

— Si personne ne la reconnaît, personne ne me recrutera non plus, rétorqua Teia. Ma maîtresse m'a donné l'ordre de participer aux épreuves de sélection de la Garde noire. Dans cinq ans, il y aura

peut-être davantage de gens qui penseront comme toi, mais pour l'instant je n'ai pas tellement le choix. Je ne suis bonne qu'à ça. Et encore, je ne sais même pas si je suis assez douée pour arriver à entrer.

— Je ne savais pas que c'était ta maîtresse qui te l'avait ordonné. Je suis désolé, s'excusa Benhadad.

Elle réussira, pensa Kip, mais il ne leur fit pas part de ses pensées.

C'était lui qui, sans le savoir, avait révélé son secret. Il espérait simplement qu'en gardant le silence il éviterait de s'attirer encore sa colère.

— Et toi, partenaire, merci bien, lâcha Teia.

Chapitre 20

Kip acheva son petit déjeuner, mais il avait toujours faim. Teia se leva et alla consulter les listes affichées au mur. Elle laissa son bol, sa cuillère et son verre sur la table, comme tout le monde, apparemment.

Ben-hadad et Tiziri se levèrent et s'éloignèrent à leur tour, prenant des directions différentes. Il ne restait plus que Kip et Aras à leur table. Le grand garçon maigre mangeait lentement. Sa pomme d'Adam était volumineuse et voyante, ce qui lui donnait des airs de grand vautour gentil.

— Est-ce qu'on est censés faire quelque chose de notre bol ? lui demanda Kip.

— Hein ?

Aras était en train d'examiner des filles installées un peu plus loin. Jolies, elles portaient le même uniforme sobre que tout le monde, mais des bijoux brillaient à leurs poignets et à leur cou. Des filles fortunées. Hors de portée, mais pas hors de rêverie, à en croire l'air lointain qu'affichait Aras.

— Notre bol ? Quoi ?

— Est-ce qu'on est censés ranger notre bol ? répéta Kip.

Au pays, personne n'aurait admis qu'un adolescent de quinze ans échappe à la corvée de vaisselle.

— Les esclaves s'en chargent. Tu devrais y aller. Les premiers cours commencent bientôt.

Sur ce, Aras reprit sa contemplation.

Quitter la table semblait comparable à abandonner la sécurité pour retourner jouer avec les loups dans les prés. Mais Kip ne pouvait plus reculer. Il se leva et se dirigea vers les listes au mur. Il croisa des étudiants plus âgés qui venaient d'arriver pour manger. Un garçon et une fille passèrent à côté de lui, les bras le long du corps, l'air absorbé. Leur nourriture était placée sur des plateaux bleus qu'ils étaient en train de créer. Ils levèrent tous deux les mains avec lenteur en marchant, pour essayer d'ajuster la luxine encore ouverte sans renverser leur nourriture et leur boisson. Puis ils scellèrent leur plateau, presque simultanément.

— Oh non, non, non ! gémit le garçon.

Il avait mal scellé la luxine, et, au moment où il atteignait la table, son plateau se désintégra, faisant tomber son bol et son verre, qui se brisèrent.

— Et un pour les filles ! déclara sa compagne en posant son plateau parfaitement exécuté.

Il jura à voix basse tandis qu'un groupe de garçons, ses amis visiblement, grognaient de déconvenue. Un professeur apparut alors.

— Tu dois nettoyer ça toi-même, Gerrad. Sans esclave.

Teia intercepta Kip avant qu'il arrive aux listes.

— On est affectés aux miroirs. Tour bleue.

— Quoi ?

— Tu n'étais pas là pour la semaine d'orientation, quand ils nous montrent comment ça fonctionne. Tu ne sais rien. Alors j'ai échangé mes corvées avec quelqu'un. Je serai dans ton équipe toute la semaine.

— C'est vrai ? s'étonna Kip.

C'était comme un rayon de normalité perçant les nuages noirs de son ignorance crasse. Il était sur le point de la remercier lorsqu'elle l'arrêta :

— Non, ne dis rien.

— J'allais juste te…

— Je ne le fais pas pour toi. Les partenaires doivent aussi se partager les punitions. Être puni veut

souvent dire qu'on rate un cours. Si tu nous attires des ennuis, ça diminue mes chances d'entrer dans la Garde noire.

Super, encore des occasions de me sentir coupable.

Teia le conduisit vers un des ascenseurs, où ils se joignirent à un groupe d'une cinquantaine d'étudiants qui attendaient. Les cheveux de Teia n'étaient pas attachés ce jour-là, et Kip se sentit bête de l'avoir prise pour un garçon la première fois. *Imbécile !*

Il se demanda ce que faisait Liv en ce moment. Il ne savait même pas si elle était encore en vie. Inquiétude inutile. Elle devait déjà être en train d'assassiner des gens. Kip était présent le soir de la bataille de Garriston. Il avait entendu les mensonges du Prince des couleurs, et savait à quoi s'en tenir : il s'agissait de calomnies et de demi-vérités. Des discours nobles qui servaient à dissimuler la lâcheté.

La magie était une chose difficile. Elle vous rendait maître du monde pour une décennie ou deux, puis vous dominait. Les créateurs devenaient fous. Lorsque des gens immensément puissants deviennent fous, ils mettent tout le monde en danger. Les tuer était une cruauté nécessaire.

Le Prince des couleurs affirmait : « Nous ne tuerons pas nos parents qui ont servi pendant de nombreuses années. » Il voulait dire : « Je ne veux pas mourir quand mon heure viendra. Je veux tous les privilèges qu'on nous offre pour nos dons, mais sans en payer le prix. » Kip avait beau être un imbécile, il voyait clair dans son jeu. Pourquoi Liv n'avait-elle rien vu ?

Après quelques minutes, Kip et Teia purent monter à bord d'un ascenseur avec vingt autres étudiants.

— Nous avons de la chance, lui dit la jeune fille. Les miroirs, c'est barbant mais, quand on doit passer la matinée aux contrepoids et qu'une fois arrivés aux combats de sélection on ne peut même plus lever les bras… ça, c'est l'horreur.

— Ne m'en parle pas, dit un garçon que Kip pensait avoir aperçu lors du test de sélection pour la Garde noire – Ferkudi, peut-être. Je suis aux contrepoids toute la semaine !

— On peut échanger, dit Teia.

— Tu ferais ça ?!

— Non.

Les autres étudiants s'esclaffèrent.

L'ascenseur s'arrêta à peu près à mi-hauteur dans la tour, et presque tous les passagers en sortirent pour s'engouffrer sur les passerelles. Kip et Teia en faisaient partie. Les six tours extérieures de la Chromerie étaient reliées à celle du milieu par un réseau de passerelles filiformes suspendues dans les airs. Kip avait déjà franchi un de ces ponts. Il savait qu'ils ne présentaient aucun danger.

Après tout, la Chromerie ne mettrait pas ses créateurs en danger, si ?

Kip déglutit puis suivit le flot d'étudiants. La finition de la tour bleue était composée de facettes de luxine qui brillaient au soleil comme un million de saphirs. Kip en aurait eu le souffle coupé s'il lui était resté un peu de souffle.

— Tu n'aimes pas les hauteurs, hein ? lui demanda Teia tandis qu'ils traversaient.

— C'est pas ce que je préfère, admit-il.

— Ça ne doit pas être très drôle alors.

Kip se força à sourire faiblement.

— Tu as eu une mauvaise expérience ? l'interrogea Teia. En hauteur ?

— Une grosse dame a essayé de m'assassiner en me balançant du haut de la tour jaune, raconta Kip.

Elle le regarda, peu convaincue.

— Écoute, si tu as le vertige, ce n'est pas un problème. Pas la peine de raconter des histoires. Je faisais la conversation, c'est tout.

Kip ouvrit la bouche. *Non, il n'aurait pas le dernier mot.*

Avaient-ils découvert qui voulait la mort de Kip ? Si c'était le cas, personne ne lui en avait parlé. Ce qui lui fit penser à son Garde noir personnel : son escorte n'était toujours pas là. Cela lui donnait l'impression – encore une fois – d'être impliqué par ricochet dans de grandes choses. Quelqu'un essayait de le tuer. Personne ne lui expliquait pourquoi. Il avait un garde du corps. Il n'avait plus de garde du corps. Et personne n'avait pensé à le mettre au courant.

Va jouer dans un coin et n'embête pas les adultes, Kip.

Suivie d'une demi-douzaine d'étudiants, Teia se dirigea vers l'ascenseur de la tour bleue, qui les mena jusqu'au sommet. Il y avait là une grosse porte d'aspect robuste, et un beau couloir.

— L'autre moitié du dernier étage est réservé aux satrapettes, aux nobles et aux fêtes religieuses, expliqua Teia. Le Jour du Soleil, tout le plancher pivote, pour que leur partie soit face au soleil, et pas la nôtre.

Au-delà de l'imposante porte s'ouvrait une pièce à grandes fenêtres encombrée d'engrenages, de poulies, de cordes, de sabliers et de cloches. La lumière y était si vive que Kip fut aveuglé un instant. Teia lui tendit une paire de grosses lunettes rondes aux verres fumés. Dès qu'il les chaussa, il put de nouveau voir correctement.

Des étudiants fatigués, qui avaient eu le tour de garde du petit matin, se levèrent et tendirent d'épais manteaux à ceux de l'équipe suivante. Certains marmonnèrent quelques instructions à propos de l'état de certains engrenages et de certaines cordes. Quelques-uns échangèrent des plaisanteries. Kip était largué.

Enfin, les deux groupes se séparèrent. Kip et Teia enfilèrent leur manteau et prirent place. Il y avait six postes, et deux personnes par poste, ainsi que deux chaises, quatre sabliers, quatre cloches et un miroir géant (plus large que Kip était haut), et trois petits miroirs.

— La Chromerie tout entière effectue une rotation dans la journée, pour qu'elle soit toujours face au soleil, plus ou moins directement, lui expliqua Teia. En gros, on doit incliner les miroirs vers le haut ou vers le bas au fur et à mesure que le soleil se lève. Règle numéro un : ne touche jamais les miroirs avec les mains. S'il y a un problème, on appelle les régleurs de miroirs. Ce sont les meilleurs au monde, et ils se mettent dans une colère noire s'ils trouvent des empreintes digitales sur leurs glaces.

Les miroirs et les poulies avaient beau être très impressionnants, ce n'était pas ce qui retint l'attention de Kip. Il y avait une demi-douzaine de gros trous dans le plancher. Un énorme trou central, avec six miroirs au-dessus, et tout un tas d'autres plus petits.

— Des puits de lumière, lui indiqua Teia. Pour que les créateurs qui sont dans la tour reçoivent toujours suffisamment de lumière, même s'ils se trouvent du côté à l'ombre, et même s'il est tôt le matin, ou tard le soir. Jette un coup d'œil de l'autre côté.

Chaque équipe se servait de son gros miroir pour envoyer de la lumière à un autre grand miroir de l'autre côté du trou central, où d'autres encore réfléchissaient la lumière vers le bas.

Kip tendit le cou : les murs du trou étaient parfaitement lisses, et tapissés d'un revêtement en argent poli. Et il s'enfonçait sans fin. L'éclat des réflexions lumineuses était tel qu'on n'en voyait pas le fond.

Tandis qu'il observait le décor, une partie du mur s'ouvrit, quelque quatre étages plus bas, et un miroir d'un mètre de large en sortit pour capter le rayon de lumière. Kip vit que, plus bas, d'autres miroirs accrochaient aussi la lumière, soigneusement disposés avec un léger décalage pour que les

miroirs du dessus ne cachent pas la lumière à ceux du dessous.

Kip recula, et déglutit. C'était incroyable, du génie à l'état pur… Et il n'y avait pas de barrière pour empêcher ceux qui s'occupaient des miroirs de tomber en chute libre.

Une cloche minuscule tinta, le faisant sursauter. Teia retourna le sablier relié à la cloche et saisit la corde au-dessus d'un des petits miroirs. Elle souleva un levier à cliquet, qui changea imperceptiblement la position du miroir.

Les petits miroirs éclairaient les petits trous.

— Des laboratoires spécialisés, des chambres de polychromes ou de Couleurs, répondit Teia à la question muette de Kip. Il y a un nombre limité de puits de lumière dans chaque tour, alors il faut être assez important pour avoir droit au sien. Mais notre travail ne demande aucune réflexion. Enfin, une fois qu'on est habitué. Il n'y a rien à calculer. Les esclaves des miroirs s'en chargent, et font tous les réglages chaque matin à l'aube, et ensuite il nous suffit de manipuler les cordes chaque fois qu'une cloche sonne. On est deux par équipe pour trois raisons : pour rester éveillé, au cas où une fenêtre devrait être ouverte, et pour le passage du zénith.

— Bien sûr. Le passage du zénith, répéta Kip, qui n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

Au départ, la tâche semblait complexe mais, très vite, Teia laissa Kip manœuvrer les leviers et retourner les sabliers.

— Personne n'est jamais tombé dans les trous ? demanda Kip.

— Un garçon est tombé dans un des petits puits de lumière l'an passé. Il menait au miroir du Bleu, quatre étages plus bas. Il s'est cassé le dos. Il a survécu six mois. Il y a quelques années, on raconte que des jeunes gens se sont battus ici, et que l'un d'eux en a poussé un autre dans le grand puits. Il est mort sur le coup. Le coupable a juré que c'était un accident. Ils ne l'ont pas cru.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda Kip.

— Le Regard courroucé d'Orholam.

Apparemment, l'expression d'ignorance de Kip fut assez parlante. Encore une fois.

— Il y a un pilier au pied du pont, du côté Grand Jaspe. Tu connais les Mille Étoiles ?

Les tours miroirs.

— Évidemment.

— Bon, tous ces miroirs, et tous les miroirs des tours de la Chromerie convergent vers un seul point. Ils placent le condamné au point focal, à midi. Un choix s'offre au créateur. Tu peux mourir rôti comme une fourmi sous une loupe, ou tu peux créer. Si tu crées, c'est comme si tu faisais passer trop d'eau dans une paille. Tu éclates.

— Ça paraît affreusement atroce, souffla Kip.

— C'est pas censé être amusant. Allez, viens, c'est l'heure des cours. Tu crois que tu peux passer la journée sans causer d'incident ?

Kip fronça les sourcils. Il ne la laisserait pas changer de sujet si facilement.

— Mais je croyais qu'ils asservissaient les Mille Étoiles au Prisme pour le Jour du Soleil.

— Oui, et ?

— Ben, comment ça se fait qu'il ne meurt pas, lui ?

— C'est le Prisme. Il peut tout faire.

Chapitre 21

Je n'y arriverai pas.

Sept ans, sept grands objectifs.

C'était un rêve, un conte de fées, une histoire à dormir debout. Ce que Gavin voulait était impossible.

Il était couché à côté de Karris, assez près pour partager sa chaleur corporelle. Il avait eu le sommeil entrecoupé de réveils et de cauchemars, comme toujours. La nuit passée, sûrement à cause de ses angoisses à propos de la perte de cette couleur, il avait rêvé que son frère s'échappait de l'enfer bleu. Il rejeta cette hantise, ne prêtant aucune attention à la douleur accablante qui lui étreignait la poitrine. L'aube était proche. D'un instant à l'autre, Karris allait se réveiller, et elle s'écarterait. Ils se lèveraient et travailleraient. Tôt ou tard, les gens de l'île viendraient à lui, soit pour l'interrompre, soit pour lui parler. S'ils voulaient le tuer, ils surgiraient de nuit. Avec la venue de l'aube, l'éventualité d'une attaque lui semblait plus improbable. Gavin vivrait encore un jour.

Le premier objectif était pourtant assez simple, et malgré tout il avait essuyé des échecs à répétition. Dire toute la vérité à Karris. Lorsqu'il avait perdu la ville au profit du Prince des couleurs, il avait failli abandonner le deuxième : sauver les habitants de Garriston, qui avaient tant souffert par sa faute. À présent, leur salut était à portée de main. Il avait atteint certains de ses buts : trouver le moyen de se déplacer plus vite que tout le monde, décrédibiliser certaines Couleurs du Spectre, présider le conseil de la Chromerie. D'autres étaient encore en cours de réalisation. Hormis celui concernant Karris, tous les objectifs convergeaient vers un but ultime, un plan d'envergure auquel il osait à peine penser de peur de le rendre encore plus inaccessible qu'il ne l'était déjà. Comme si, en y réfléchissant, il épancherait ce secret, qui lui échapperait alors pour toujours.

Il se devait de faire mieux pour feu son petit frère Sevastian. Il se devait de faire mieux pour sa mère. Il se devait de faire mieux pour Gavin.

Il n'était pas sûr, même dans ses pensées, si par « Gavin » il se désignait lui-même, ou s'il faisait référence à son frère.

Karris se lova contre lui, mais ce mouvement sembla éveiller sa conscience, et elle sursauta. Il adopta une respiration régulière, feignant de dormir. Elle s'écarta et recula lentement pour ne pas le réveiller. Elle le haïssait peut-être – et elle avait ses raisons – mais elle n'en était pas moins prévenante. C'était l'une des qualités qu'il aimait chez elle.

Dans la nuit, il l'avait prise dans ses bras pendant qu'elle pleurait son frère. Il l'avait serrée jusqu'à ce qu'elle s'endorme, puis s'était levé et avait monté la garde. Il lui enviait ses larmes, et en même temps ses pleurs le faisaient fondre, le rendaient fou de désir pour elle. Il lui enviait ce chagrin sincère pour ce frère disparu, alors que lui devait affronter l'horreur et la culpabilité qu'il ressentait au sujet de son propre frère, encore vivant. Pas étonnant qu'il ait rêvé de Dazen quand il avait enfin réussi à dormir.

Pourtant, les événements de la nuit n'avaient rien changé entre eux. Il s'attendait au mieux à un « merci » bourru dans la journée. Puis tout rentrerait dans l'ordre.

Mais l'ordre ne pouvait être durable. Karris n'était pas stupide. Elle s'apercevrait bien vite qu'il ne pouvait plus créer de bleu. Et déjà ses questions étaient dérangeantes.

En vérité, tous ses objectifs convergeaient dans la même direction, sauf celui qui consistait à dire la vérité à Karris. Celui-là allait à l'encontre de tous les autres. Karris représentait la plus grande menace pour ses plans. Elle ne répondrait ni aux flatteries ni aux pressions. Elle ne suivait que son

sens de la justice. Si elle jugeait que l'anéantir était le bon choix, elle le ferait, peu importe le prix.

Le plus avisé était de la considérer comme n'importe quel obstacle, et de s'en débarrasser.

Il n'était pas obligé de la tuer pour autant. Il pouvait l'emmener jusqu'à l'une des îles périphériques, où même les marchands ne venaient qu'une fois l'an, et la laisser là. Ensuite, quoi qu'il arrive à Gavin, elle ne serait pas en mesure d'interférer. Mais voler un an de la vie d'une femme à qui il ne restait sans doute que cinq années à vivre n'était pas un acte négligeable.

Gavin s'assit. Il en était toujours au même point.

Karris revenait des bois.

— Pas trop d'orties ? lui demanda Gavin.

Elle rougit en se souvenant de cette mésaventure.

— Je suis un peu plus prudente, maintenant.

— Chat échaudé craint l'eau froide, hein ? fit Gavin en se levant pour s'étirer.

Lui aussi avait besoin d'aller se soulager.

— Dans certains domaines, oui, répondit-elle, une étrange lueur dans le regard.

Il se glissa dans les bois et se mit à uriner. Quinze ans auparavant, il lui avait semblé gênant de pisser alors que quelqu'un se trouvait à deux pas de lui. Mais la protection des Gardes noirs lui avait fait passer cette gêne. Un Garde noir ne l'aurait pas laissé partir hors de vue, surtout lors d'une expédition dans la nature.

— Gavin ? Merci, lui dit Karris.

Gavin pissait. Il n'était pas assez bête pour dire quelque chose, pour rire en constatant qu'il avait vu juste. Il s'éclaircit la gorge.

— Alors, tu crois que ce Troisième Œil va venir aujourd'hui ? demanda-t-il.

— C'est probable, acquiesça Karris, la voix soudain soucieuse.

Il l'entendit armer son pistolet.

Chapitre 22

— Vous l'ignorez peut-être encore mais, pour certains d'entre vous, ce cours va être le sujet le plus important que vous étudierez dans votre vie, annonça le professeur Hena.

Elle était à la fois incroyablement grande et incroyablement maigre, se tenait mal, avait les dents cariées et portait des lunettes correctrices transparentes qui donnaient l'impression que ses yeux n'étaient pas de la même taille.

— Pour la plupart d'entre vous, les garçons, ce sera la seule occasion de goûter à la magnificence qu'il y a à créer de véritables structures en luxine. Aussi il vous incombe de prêter attention, afin que vous sachiez ce que réalisent les femmes pour lesquelles vous serez amenés à travailler. Si vous montrez des aptitudes à cet exercice, on vous laissera peut-être faire les calculs, bien sûr, et c'est pour cette raison qu'une grande partie de ce cours sera dévolue aux tâches fort banales consistant à manier le boulier et à dessiner. Concevoir est une question de connaissances. Construire est un art. N'importe qui peut s'occuper de l'un, tandis que l'autre est réservé aux plus douées des femmes.

L'un des garçons, les sourcils froncés, leva la main. Elle lui donna la parole.

— Professeur Hena, pourquoi ne pouvons-nous pas construire ?

— Parce que seuls les superchromates sont autorisés à construire avec la luxine. Les yeux des hommes sont inférieurs. Dans certains domaines d'application, vous arrivez à surmonter vos créations imparfaites avec une volonté suffisante et en utilisant quantité de luxine pour résoudre le problème. Mais pas quand il s'agit d'une structure qui doit être assez solide pour accueillir des gens. Seules les femmes, et seules celles qui sont superchromates, sont autorisées à construire. Risquer des morts en faisant confiance à un homme n'en vaudrait pas la peine.

— Mais pourquoi, professeur Hena ? Pourquoi ne pouvons-nous pas créer nous aussi ? insista le garçon.

Il donnait l'impression de pleurnicher, même aux yeux de Kip, qui lui aussi trouvait cela injuste.

— Je m'en moque, répondit le professeur Hena. Demandez à un luxiat ou à l'un de vos professeurs de théologie. Aujourd'hui, je vais mettre les superchromates à part. Oui, je sais que vos capacités ont déjà été testées, mais un ingénieur ne se contente pas de faire confiance, il procède à des tests. Si ce n'est pas démontrable, ce n'est pas réel. Sur l'ardoise devant vous, il y a sept bâtons de luxine. La luxine est créée à la perfection à un seul endroit sur chaque bâton. Marquez à la craie cet endroit, sous le bâton. Je passerai dans les rangs vérifier votre travail, et les superchromates viendront devant.

Kip examina les bâtons de luxine et s'empara de sa craie. Qu'il fasse le test ou non, il était perdant. Il le savait bien. Il était un garçon, et un superchromate. Une bête de foire. Se trouver dans le groupe des « bons » ne lui serait d'aucun secours puisque aucun des autres garçons n'y serait. Ils le détesteraient parce qu'il serait avec les filles, et les filles ne le traiteraient pas non plus comme s'il avait sa place parmi elles. Il serait de toute façon à part.

Et, comme le professeur Hena avait vu les résultats des tests précédents, si Kip échouait, elle lui demanderait s'il l'avait fait exprès. Elle ne semblait pas du genre à trouver que la raison « C'est trop gênant d'être un garçon superchromate » soit une excuse valable.

Kip plaça les repères. C'était facile. Dans la classe, des filles et des garçons plissaient les yeux, examinaient les bâtons sous différents angles, les regardaient à la lumière. Soudain, Kip sentit un élan de compassion pour les filles qui n'y arriveraient pas. Pour les garçons, échouer était normal. Personne ne s'attendait à ce qu'ils réussissent. Mais seule la moitié des filles réussissaient. C'était un

pourcentage assez important pour que l'échec soit embarrassant. Rater, c'était être comme les garçons. Un créateur de second ordre. Il voyait bien qu'elles étaient au supplice.

— Ce n'est pas un test que vous pouvez réussir en essayant très fort, dit le professeur Hena. De deux choses l'une, soit vous voyez les différences, soit vous ne les voyez pas. C'est un échec, mais pas personnel. Vous n'y pouvez rien. Soit vous êtes nées avec, soit vous n'avez pas le don. Posez les craies.

« Soit vous êtes nées avec, soit vous n'avez pas le don. » Merci. Je me sens tellement *mieux*.

Le professeur Hena fit le tour de la classe, vérifiant les résultats de chaque étudiant.

— Passe devant, passe devant, reste assis, reste assis. Assis, assis, assis. (Elle arriva derrière Kip) Ass… euh…

Elle examina son ardoise, puis celle de ces voisins. Kip devina que certains tests étaient identiques, et qu'elle vérifiait s'il n'avait pas pu tricher sur un véritable superchromate pour trouver les bonnes réponses.

Apparemment, elle n'avait pas entendu parler de lui. *Génial*.

— Fais le test de ton voisin, lui ordonna le professeur Hena.

Tandis que tous les regards se tournaient vers lui, Kip fit une grimace intérieure. Il prit sa craie et indiqua les bons endroits sur l'ardoise du garçon, qui avait tout faux, bien évidemment.

— Hum. Un *garçon* superchromate. Ça fait des années que ça n'était pas arrivé. Très bien. Devant.

Elle acheva de trier la classe, puis rejoignit ceux qui avaient réussi le test.

— Très bien, mesdemoiselles… et monsieur. Je vous ai fait venir devant car vous avez été choisis par Orholam. Vous pouvez apprécier la beauté des créations d'Orholam d'une manière à laquelle le reste de cette classe et une grande partie du monde n'ont pas accès. Cependant, cela signifie qu'on en attend davantage de vous. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir devant, et non parce que je me soucie d'un accident de naissance qui vous a doté de meilleurs yeux que les autres. Vous avez de meilleurs yeux, et ainsi vous avez la responsabilité, envers Orholam et envers moi-même, d'en faire bon usage. Compris ?

— Oui, madame, acquiescèrent les filles d'une petite voix.

Elle haussa les sourcils et les dévisagea à travers ses culots de bouteille. Le groupe répéta sa réponse, plus fort, et Kip se joignit à ses camarades pour ne pas marquer encore plus sa différence.

— Bien. Passons au boulier. Y a-t-il quelqu'un de Tyrea parmi vous ? Non ? Ah, le garçon, bien sûr, se reprit-elle en voyant Kip lever la main, puis elle poursuivit. Malgré tout ce qui semble indiquer le contraire, Tyrea a jadis été le siège d'un grand empire, bien avant la venue de Lucidonius. Cet empire était peut-être déjà en train de s'effondrer à son arrivée, ou peut-être en hâta-t-il la chute. Ces questions seront traitées dans un autre cours. L'Empire tyréen nous a laissé quelques dons et quelques malédictions. Tout ce qui m'intéresse pour ce cours, c'est le système de numération de base douze. C'est à Tyrea que nous devons le découpage de nos journées en deux moitiés de douze heures, et des heures en soixante minutes. Ceux d'entre vous qui sont abornéens ou tyréens ont peut-être appris à compter et calculer sur la base douze. Si c'est le cas, ce cours sera beaucoup plus difficile pour vous. Ce système est impie, vous n'en ferez dorénavant plus usage. « Impie ? » vous étonnez-vous. Oui, c'est un blasphème. Comment un système numérique peut-il être impie ? Eh bien, comment un système de calcul peut-il être fondé sur la base de douze ? Sur quel chiffre est fondé notre système ?

— Dix, répondit une fille du premier rang.

— Exact. Pourquoi dix est-il un choix logique ?

Personne ne répondit.

— Pour les doigts, lança Kip pour faire le malin.

— Tu crois plaisanter, mais même les plaisantins tombent parfois juste.

Kip prit un air renfrogné.

— C'est vrai. Les doigts et les orteils. Si les doigts et les orteils sont la façon la plus simple de compter pour les primitifs et les imbéciles. (Elle regarda Kip.) Surtout avant l'invention du parchemin et du vélin, pourquoi une société compterait-elle de douze en douze ?

Kip se renfrogna plus encore.

Au fond de la classe, une fille leva le doigt. Le professeur Hena l'interrogea.

— Les dieux tyréens avaient six doigts et six orteils.

— Exactement. Voilà pourquoi vous entendrez parler d'enfants à six doigts et six orteils qui sont vénérés dans certains endroits du monde où règne la superstition. Tu as déjà dû entendre ce genre d'histoires, gamin ?

— Kip. Et, non, je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille.

— Bon, alors tes parents étaient peut-être particulièrement instruits pour des gens de Tyrea. Ou ignoraient même les croyances ignorantes, j'imagine.

Kip ouvrit la bouche, puis la referma. *Non, Kip. Ça n'a pas d'importance*. Soudain, il eut faim.

L'heure suivante fut dévolue à apprendre à se servir d'un boulier. Les quatre perles du dernier rang étaient appelées les perles « terrestres ». Celle du haut, la perle « céleste ». Au début, ils se contentèrent de compter, de haut en bas, ajoutant de un en un, soustrayant de un en un. Puis ils passèrent à deux, et à cinq.

Certains étudiants s'ennuyaient clairement, car cela faisait longtemps qu'ils avaient appris tout cela. D'autres, comme Kip, luttaient pour suivre les calculs les plus basiques. Mais les plus à plaindre étaient ceux qui avaient appris à se servir d'un boulier en base douze. Ils semblaient paralysés. Tout ce qu'ils avaient appris était soudain devenu faux.

Le cours suivant était plus intéressant. Il était intitulé « Propriétés de la luxine », et c'était un professeur ilytien au visage de furet qui l'enseignait, en s'appuyant sur sa canne chaque fois qu'il disait quelque chose d'important. Kip fut surpris de constater que la moitié des étudiants présents n'étaient pas des créateurs. Et les non-créateurs étaient tous intelligents et motivés. Il s'agissait des futurs architectes et constructeurs des sept satrapies. Comme les créateurs, les études de ces garçons et filles étaient payées par les satrapes. Certains avaient des relations, c'étaient les fils cadets de familles nobles, obligés de trouver un moyen de subsistance. Mais même eux avaient passé les tests de compétence pour être acceptés.

Kip voyait tout de suite que ces étudiants-là n'auraient pas besoin de s'exercer à utiliser un boulier.

Les exercices du jour étaient assez simples, cependant. Des plaques de luxine bleue de trente centimètres par trente et d'un pouce d'épaisseur étaient placées sur des supports, et ils ajoutaient des poids au centre jusqu'à ce que la plaque se brise. Puis ils durent procéder de même avec du vert, et du jaune créé par des superchromates.

Le professeur Atagamo demanda alors à ceux qui en étaient capables de créer leur propre plaque de luxine bleue. Il les testa tour à tour. Toutes s'effritèrent sous un poids peu important, surtout celles des garçons.

— Plus tard, je vous ferai mémoriser la quantité minimum théorique de luxine bleue pouvant supporter un solide pour que vous connaissiez les deux extrêmes. Pour l'instant, sachez que nous établissons la résistance maximale. Les luxines avec lesquelles nous travaillons sont créées par des superchromates. Votre propre luxine sera plus faible. Et, pour les garçons, elle sera toujours

considérablement plus faible.

Les assistants du professeur Atagamo placèrent un bac sur une balance, montrèrent que chaque côté mesurait trente centimètres, équilibrèrent la balance, puis remplirent le cube d'eau. Kip remarqua que les autres étudiants prenaient tout en note.

Le poids de l'eau dans ce petit bac était un sept, l'unité de base des poids. Bien sûr, cette mesure était trop grande pour bien des choses, alors on la divisait en « seps » : des septièmes de sept. Kip pesait vingt-neuf seps, ou quatre septs et un sep, ce que l'on exprimait généralement par quatre septs un.

Mais les assistants n'avaient pas fini. Ils vidèrent l'eau et demandèrent à trois créateurs ultraviolets de remplir le bac de luxine ultraviolette. À cet instant, Kip comprit qu'il était vraiment dans le pétrin : ils mesuraient tout ! Lorsqu'ils descellèrent l'ultraviolet et le laissèrent se dissoudre en une poudre extrêmement fine et presque invisible, ils en remplirent une petite tasse, et la pesèrent. Ils quantifiaient tout ce qui pouvait l'être.

Pendant un moment, comme le reste de la classe, Kip se contenta de noter des chiffres, sans savoir pourquoi. Ensuite, le professeur leur demanda d'additionner le poids de toutes les couleurs. Ceux qui maniaient déjà avec aisance le boulier firent rapidement le calcul. Ils avaient la réponse alors que Kip en était à additionner laborieusement les deux premiers chiffres.

— À présent, dit le professeur Atagamo, soustrayez le poids du cube de luxine verte du total, et ajoutez le poids d'une petite femme, disons onze seps.

Quatre filles – des non-créateurs – obtinrent le résultat presque au moment où le professeur finissait de parler. Kip était horrifié.

— Excellent. Maintenant, passons aux exemples pratiques. Vous êtes un créateur bleu, et vous êtes chargé des contrepoids de l'ascenseur d'une des tours. Un des contrepoids se casse en deux. Il est composé de fer, et pèse trente septs six. Quelle quantité de luxine bleue devrez-vous créer pour remplacer cet élément ? Si votre contrepoids dépasse le poids de l'original de plus de trois seps lorsqu'il s'ajoute au poids de la délégation qui occupe l'ascenseur, la poulie se brisera, causant la mort de tous les passagers. Lorsque vous avez la réponse, venez me la montrer. Pour cet exemple, imaginons que la délégation vient de votre satrapie natale et que, si l'ascenseur n'est pas prêt lorsqu'elle arrive, vous lui ferez honte et perdrez votre bourse. Vous avez trente minutes pour trouver la solution. Si vous trouvez rapidement le bon chiffre, vous pouvez y aller, et profiter du reste de la matinée. Si vous n'y parvenez pas, vous aurez un mauvais point pour cette leçon. C'est parti.

Les autres étudiants se mirent aussitôt à l'ouvrage, et Kip se rendit compte que la réponse la plus évidente n'était pas juste. Il ne pouvait pas simplement assembler des gros blocs de luxine bleue, car cela rendrait le contrepoids trop lourd. Le problème était de trouver la fraction exacte de luxine bleue dont il avait besoin pour faire un nouveau contrepoids.

Les meilleurs manipulaient déjà les perles de leur boulier. Kip n'était pas assez doué avec le boulier. Il n'aurait jamais fini. Il ne savait pas faire les fractions. Il pouvait s'acharner pendant tout le temps imparti et malgré tout… *Oh !*

Après tout, tu n'as rien à perdre, mon gros.

Kip griffonna quelque chose sur sa feuille, se leva et alla au bureau du professeur.

Ce dernier le regarda d'un air indulgent, comme s'il s'agissait d'un étudiant qui n'avait pas bien compris la question, ou qui voulait poser une question. Kip lui tendit son papier.

Il avait dessiné une poche de luxine bleue pour envelopper le contrepoids d'origine, afin de maintenir les deux parties cassées.

— Tu es un bâtard Guile, non ?

— Oui, monsieur.
— Je l'aurais parié. Ces garçons-là étaient de magnifiques tricheurs, eux aussi.
Kip déglutit. Le reste de la classe avait cessé de travailler en entendant « tricheur ».
— Vous avez été leur professeur, monsieur ?
La bouche du professeur Atagamo se tordit et il ne répondit pas à la question.
— Il te faudra apprendre l'usage du boulier, un jour, tu sais.
— Oui, monsieur.
— Au revoir, petit Guile, grommela le vieil homme.
— J'ai réussi alors ?
— Meilleure note du jour. Et ne refais plus jamais ça.

Chapitre 23

— Laissez-nous seuls, demanda le Blanc.

Poing-de-fer était dans les appartements du Blanc, au sommet de la tour du Prisme, au cœur de la Chromerie. Les roues de son fauteuil roulant étaient assez grandes pour qu'elle puisse se véhiculer seule dans sa chambre, ce qu'elle mettait un point d'honneur à faire, malgré ses poignets frêles.

— Ma couverture, je vous prie, dit-elle.

Il lui apporta sa couverture – qu'elle avait tissée elle-même plusieurs dizaines d'années plus tôt. Comme beaucoup de gens qui gagnent leur vie avec leur esprit, elle plaçait une fierté disproportionnée dans les choses qu'elle avait créées de ses propres mains. C'était sans doute le seul détail qui faisait d'elle une vieille dame gâteuse. Il ajusta la couverture autour de ses jambes et fut surpris de constater à quel point elles s'étaient amincies.

— Vous voyez ? dit-elle. Vous le sentez bien, commandant ?

Je t'en ficherai, de la vieille dame gâteuse. Elle l'avait bien eu. Elle était toujours plus vive d'esprit que lui. C'était une bonne piqûre de rappel néanmoins. Faible sur le plan physique, mais pas mentalement. Oh, que non !

— Sentir quoi, madame ?

— Pff, fit-elle en levant les yeux au plafond. Ceux qui n'y sont pas préparés se retrouvent en mauvaise posture.

Elle le mettait en garde : « Je suis en train de mourir, préparez-vous afin de ne pas tomber aux mains de vos ennemis lorsque cela arrivera. »

Il était à la fois terrifiant d'imaginer un monde où Orea Pullawr ne serait plus le Blanc, et agréable d'entendre qu'elle le considérait comme un ami.

— Racontez-moi encore une fois votre arrivée à Garriston et les préparatifs de la bataille, commandant.

Alors il s'exécuta de nouveau. Il s'efforça de raconter d'une manière différente, sachant qu'elle passait au crible tous ses mots, à la recherche d'un renseignement. Il lui détailla les déplacements des troupes, le nombre d'hommes et de créateurs présents de chaque côté, lui décrivit la disposition de la garnison ruthgarienne qu'ils avaient rencontrée. La première fois, elle s'était beaucoup intéressée à cela. Mais, à présent, ce n'était plus pour elle qu'une suite de chiffres, qu'elle avait mémorisés, analysant au passage ce qu'ils révélaient sur le dévouement des Ruthgariens à Tyrea, et sur ceux qui avaient été soudoyés. Désormais elle cherchait autre chose.

Pendant deux heures, il parla. Il lui raconta l'arrivée du général Danavis – seul et sans moustache – au Palais Travertin, et la façon dont lui-même avait été tenu à l'écart le temps de cette rencontre. Il relata le moment où Gavin avait déplacé le chariot qui bloquait les portes et, alors qu'il aurait pu tout faire lui-même, avait fait participer les gens, ce qui avait contribué à les rallier à sa cause.

Cette anecdote arracha au Blanc un petit sourire entendu. Peut-être s'agissait-il du sourire d'un chef approuvant la tactique d'un autre chef.

Il ne savait pas trop ce qu'elle cherchait, et il était à peu près sûr qu'il n'était pas supposé le savoir.

— Vous n'êtes pas joueur, commandant, n'est-ce pas ?

— Non, madame.

Comment le savait-elle ? Il en conclut que ce n'était pas le genre de renseignement difficile à obtenir, mais le fait qu'elle ait eu cette démarche, qu'elle se soucie de ce détail et qu'elle s'en

souvienne était ce qui rendait le Blanc à la fois étrange et légèrement effrayante.

— J'ai toujours trouvé cela curieux. Vous donnez l'impression que vous pourriez être un joueur.

— Je l'ai été, admit Poing-de-fer. J'ai eu une mauvaise expérience.

Il garda un visage impassible. La sérénité était tout ce à quoi on pouvait aspirer. Savoir ce que l'on contrôlait et ce que l'on ne contrôlait pas. La Nuqaba n'avait aucune place dans ses pensées.

— Mon mari jouait aux Neuf Rois. Il soutenait qu'il était un joueur médiocre, bien qu'il reparte rarement d'une table avec moins que ce qu'il y avait misé. Il s'était fait une réputation de joueur agréable, servant de la bonne liqueur et distribuant un tabac d'excellente qualité. Aussi jouait-il avec toutes sortes de personnages venus des sept satrapies. Nous étions mariés depuis trois ans – et je commençais seulement à tomber vraiment amoureuse de lui – lorsqu'il m'emmena à l'une de ces parties. S'il avait su, ce n'aurait pas été la soirée à laquelle il aurait choisi de me faire assister.

» Un jeune seigneur se présenta. Un Varigari. Une famille de pêcheurs avant d'être anoblis à l'issue des guerres du Sang. Il arriva, novice, trop sûr de lui, et dépensa une petite fortune au cours de la soirée. Les seigneurs avec lesquels mon mari jouait ce soir-là étaient des hommes fortunés et corrects, ce n'étaient pas des loups. Ils voyaient ce qui se profilait. Ils conseillèrent au jeune Varigari d'abandonner le jeu. Il s'y refusa. Il gagnait assez souvent pour entretenir son espoir, et je vis la résignation se peindre sur le visage des autres joueurs : *il va perdre une belle somme, et peut-être qu'il retiendra la leçon, tant pis pour lui.* À l'aube, il n'avait plus rien. Vint le moment où il misa un petit château pour continuer à jouer. J'ai vu le regard qu'il avait alors. Il restera gravé dans ma mémoire. Savez-vous ce qu'il ressentait ?

Poing-de-fer pouvait éprouver cette émotion, le souvenir était tellement vif et brûlant.

— De la terreur, mais de la jubilation, aussi, répondit-il. Lorsque l'on sait qu'on a poussé sa vie jusqu'à un tournant, c'est quelque chose d'extrêmement puissant. C'est une forme de folie.

— J'ai jeté un regard à mon mari, incapable de croire ce que je voyais. Tous les autres contemplaient le jeune Varigari. Mon mari observait tous les autres. Et j'ai aussitôt compris plusieurs choses à la fois. (Elle toussa dans son mouchoir et le regarda.) J'ai toujours peur de me mettre à cracher du sang un beau jour. Ce n'est pas pour cette fois, qu'Orholam soit loué !

Elle sourit pour calmer son inquiétude et poursuivit :

— Premièrement, ce jeune homme : la petite fortune qu'il avait perdue n'était pas négligeable pour lui, et le petit château qu'il avait misé était sans doute tout ce qu'il restait à sa famille. Il ne s'agissait pas d'une leçon, c'était la ruine. Deuxièmement, mon mari n'était pas un joueur médiocre. Il avait la main heureuse, et les moyens de se risquer à jouer. Il était un expert, mais prenait le soin de ne gagner que rarement, parce qu'il avait trouvé quelque chose qui lui était plus précieux que gagner de belles sommes et se faire une renommée en tant que grand joueur de Neuf Rois. Chaque fois qu'il jouait, ce qui l'occupait vraiment, c'était prendre la mesure de ceux avec qui il jouait. Pas seulement pour découvrir leurs tics de jeu, mais pour observer comment ils réagissaient aux faveurs et aux revers de fortune. Ce satrape était-il avide ? Cette Couleur se focalisait-elle sur un seul ennemi au point de passer à côté du véritable danger ? Celui-ci était-il plus malin que ce qu'il laissait paraître ?

Imaginer le Blanc associée à un homme aussi intelligent qu'elle était effrayant.

Elle n'en dit pas plus.

— Et ? demanda Poing-de-fer.

— Et ?

— Il y avait une leçon quelque part.

— Ah bon ? dit-elle, l'œil espiègle. Je suis si vieille.

— Je vous connais trop bien pour croire que vous vous perdez dans vos souvenirs.

Elle sourit.

— Quand les grosses mises sont sur la table, commandant, il est bon de savoir quel personnage on incarne dans la pièce de théâtre.

Le problème, lorsqu'on est entouré de gens brillants, c'est qu'ils s'attendent à ce que vous ayez l'esprit aussi délié qu'eux. Poing-de-fer n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait. Il finirait par comprendre, comme toujours, mais il lui faudrait le temps de méditer dessus.

— Si je puis me permettre, madame ?

— Je vous en prie.

— Le seigneur Rathcore a-t-il joué contre le luxeigneur Andross Guile ?

Elle gloussa.

— Cela dépend de ce que vous voulez dire. Aux Neuf Rois ? Jamais. Il ne s'y serait pas risqué. On ne joue pas avec ceux contre qui on ne peut sortir vainqueur. J'ai déjà vu Andross jouer. Il utilise ses réserves d'or comme une massue. On ne peut pas perdre élégamment un peu d'or contre Andross. Avec lui, c'est gros gain ou perte encore plus conséquente. Pour mon mari, jouer avec Andross aurait signifié perdre une fortune, ou perdre tout l'intérêt de ses parties en révélant à quel point il était doué.

— Et si je ne parlais pas des Neuf Rois ? demanda Poing-de-fer.

Initialement, il avait seulement pensé au jeu, mais visiblement elle voulait lui en dire davantage.

Elle sourit. Il était heureux de la servir. Être commandant de la Garde noire signifiait être prêt à donner sa vie pour ceux qu'on protégeait, sans que ses propres sentiments entrent en ligne de compte. Mais pour cette femme, même à présent qu'elle était frêle et que ses jours étaient comptés, Poing-de-fer aurait donné la sienne avec joie.

Elle lui répondit :

— Tout ce que je dirai, c'est qu'Andross Guile n'est pas le Blanc, et que cela le contrarie énormément.

Mais le Blanc est choisi par le destin. Orholam lui-même use de sa volonté dans cette affaire.

Mais si Andross Guile avait pensé que devenir le Blanc était une victoire à sa portée, peut-être que cela avait effectivement été le cas. Cependant, fausser l'élection du Blanc était un acte d'hérétique, pire encore, d'athée ! Poing-de-fer ne pouvait comprendre une telle chose.

Et ce que cela sous-entendait (que le seigneur Rathcore avait mis des bâtons dans les roues à Andross Guile, en favorisant la sélection de sa femme Orea à la place) était presque pire encore. Si l'élection du Blanc avait été truquée par des machinations humaines, devait-on la considérer comme nulle ? Comment Orholam pouvait-il tolérer une telle chose ?

Et pourtant le Blanc était une sainte femme, quelqu'un de bon. Peut-être n'avait-elle pas participé à ces manigances, peut-être n'en avait-elle rien su, avant de comprendre, bien des années plus tard. Et alors, que pouvait-elle faire ? Abdiquer en raison d'une élection dont personne d'autre n'avait remarqué le trucage, dont elle-même ignorait tout à l'époque ? Cela aurait risqué d'attirer l'opprobre sur la Chromerie, bien plus qu'en laissant l'affaire enterrée.

Mais la foi de Poing-de-fer s'en trouvait ébranlée. Que lui avait dit Gavin sur le bateau ? Il avait plaisanté sur le fait d'être choisi par Orholam. Une blague qui n'avait de sens que si l'on ne croyait pas qu'Orholam faisait ce choix.

Le seigneur Rathcore avait empêché le luxeigneur Guile de devenir le Blanc, mais n'avait pas pu empêcher que son fils devienne le Prisme.

Envisager cela sous un jour si crûment politique lui coupa presque le souffle. Il n'était pas naïf. Il était au service de ces gens. Il savait que même les plus grands avaient leurs faiblesses. Il savait qu'ils avaient tous de grandes ambitions. Mais certaines choses devaient sûrement – il le fallait –

rester sacrées.

Il se souvint du jour où il avait tenu le corps sanglant de sa mère, et hurlé des prières à Orholam, priant au point qu'il pensait que son cœur et son âme allaient éclater. Pour qu'il soit entendu, rien qu'une fois. Et sa mère était morte.

— Qui a gagné ce soir-là ? Que s'est-il passé ? s'enquit-il.

Elle resta un moment plongée dans le silence.

— Mon mari a laissé le jeune homme gagner. Peu importe. (Le Blanc agita sa main frêle comme pour chasser cet exemple.) Commandant, reprit-elle d'une voix calme, je vous ai affecté. J'en suis désolée. Considérez que c'est mon absolution. Bien qu'il soit important que vous sachiez quel personnage vous incarnez, peut-être est-il plus important pour l'instant que vous sachiez quel personnage je suis. Je suis le joueur, commandant, j'attends que l'œil d'Orholam se lève à l'horizon et révèle la vérité. Je suis le joueur, j'ai misé le château de la famille, et j'attends qu'on retourne les cartes.

— La guerre se prépare, n'est-ce pas ? demanda Poing-de-fer.

Elle soupira.

— Oui. Même si le Spectre ne voit rien venir. Mais je ne parlais pas de la guerre.

Poing-de-fer gagna la porte, puis s'arrêta.

— Qu'est-il arrivé au jeune homme ?

— Il a joué contre un autre plus tard, et tout perdu. C'est le destin des joueurs.

Chapitre 24

— L'habileté, la volonté, la source et le mouvement. Voilà le nécessaire pour la création de luxine, leur disait le professeur Kadah.

Elle avait un don. Un véritable don. Avec elle, même la magie paraissait ennuyeuse.

Kip était au fond de l'amphithéâtre ce jour-là, et son ventre gargouillait. Mais il était bien décidé à ne pas ouvrir sa grande gueule. Adrasteia était assise près de lui, concentrée, Ben-hadad à côté d'elle. Le verre jaune de ses lunettes ne cessait de retomber devant son œil, tandis qu'il essayait de le garder relevé.

À eux trois, ils occupaient un des petits bureaux en bois. Ils étaient côte à côte, presque comme des amis.

Ce n'était pas le cas, pas encore. Ils ne connaissaient pas Kip. Ils le laissaient rester avec eux. Il y avait une différence. Mais, pour Kip, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas connu une relation se rapprochant autant de l'amitié.

Il observa Teia. Elle surprit son regard et le lui retourna avec une question muette.

À ce moment précis, le professeur Kadah leva les yeux et les surprit. Quelle guigne !

— Kip, as-tu quelque chose à partager avec le reste de la classe ? demanda-t-elle.

Non, Kip. N'essaie pas de faire le malin.

Le problème, c'était qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont le professeur était en train de parler : il s'était mis à rêvasser.

— Je pensais à l'instabilité de la luxine imparfaite, improvisa Kip.

Auparavant, le professeur parlait de l'habileté, avait-il réfléchi, supposant que cela semblerait proche d'une interrogation plausible.

— Hmm, maugréa le professeur Kadah comme si elle était déçue de ne pas avoir surpris Kip en train de s'assoupir. Très bien.

Elle passa ses doigts maigres le long de sa badine, et la retourna. Au dos, il y avait le spectre. Elle l'examina un moment, puis changea d'avis et se déplaça jusqu'au mur, dans lequel elle ouvrit un panneau. Une lumière aveuglante s'en échappa. *Le puits de lumière*, songea Kip. Il y avait une glissière sur laquelle était monté un miroir, et le professeur le plaça sur le trajet du rayon lumineux. Un rai de pure lumière blanche traversa la pièce jusqu'au mur immaculé derrière les étudiants.

— Voilà la lumière telle qu'elle est vraiment. C'est la clé de voûte, la base sur laquelle tout le reste repose. Et voici maintenant comment on imagine la lumière…

Elle interposa un filtre. Des couleurs vives apparurent sur le mur, le bleu céruléen à côté du vert jade, contigu au jaune éclatant, auquel succédait un orangé à faire pâlir les fruits, et enfin un rouge clair.

— Ce sont les couleurs que nous créons, sans compter l'infrarouge et l'ultraviolet que la plupart d'entre vous ne peuvent pas voir, bien sûr. Nous en parlerons plus tard. C'est ainsi que les couleurs se présentent dans l'arc-en-ciel, n'est-ce pas, *discipulæ* ?

Quelques marmonnements s'élevèrent. Les couleurs étaient dans le bon ordre.

— N'est-ce pas, *discipulæ* ? répéta-t-elle, agacée.

— Oui, madame, répondit la majeure partie de la classe.

— Imbéciles, lâcha-t-elle. Voici la lumière dans notre monde.

Elle tendit un prisme devant le rayon, et il décomposa la lumière, projetant tout le spectre visible. Contrairement au mur, sur lequel les couleurs, très vives, étaient juxtaposées, le spectre naturel

présentait un continuum de couleurs, mais il n'était pas régulier. Certaines couleurs occupaient plus de place que d'autres.

— D'une certaine façon, créer est comme tout le reste. Si vous êtes assis dans un fauteuil mal fait, il se casse, et vous tombez. Il ne remplit pas son office. Il en va de même avec la luxine mal exécutée. Sur la ligne des couleurs, il y a des points de résonance. Sept points, sept couleurs, sept satrapies. C'est ainsi qu'Orholam l'a voulu. À l'endroit de ces points de résonance (Elle indiqua ce qui correspondait aux couleurs vives qu'ils avaient vues précédemment), la lumière prend une forme stable. Elle devient luxine. Elle devient utilisable. (Elle montra un par un ces sept endroits.) « Pourquoi ? » demanderaient des auditeurs intelligents. Pourquoi ces couleurs-là ?

Le professeur Kadah leur adressa un sourire déplaisant. Elle faisait souvent cela.

Hum, elle aime bien convaincre les autres de leur propre stupidité.

Kip avait remarqué que les distances entre les couleurs n'étaient pas les mêmes. Certaines couleurs occupaient une large bande (le bleu était énorme) mais le jaune et l'orange étaient de minces filets. Le rouge aussi dessinait un trait épais.

— Pourquoi le bleu couvre-t-il une partie aussi grande ? Nous pourrions nous pencher sur ceci… (elle montra un bleu plus profond) que notre humanité nous pousse à appeler violet. Pourquoi ne pouvons-nous pas créer de violet ? Une réponse ?

Personne ne pipa mot. Pas même Kip.

— C'est simple, et c'est un mystère. La luxine ne résonne pas à cet endroit. On ne peut pas créer de luxine violette stable. Ça ne marche pas. Sept est le chiffre sacré. Sept points, sept couleurs, sept satrapies. Au lieu d'exiger que les mystères cèdent sous les coups de marteau de notre intellect, nous épousons le mystère, et, lorsque nous nous trouvons en harmonie parfaite avec cet élément de sa création qu'Orholam nous a confié, nous créons de manière parfaite. Voilà ce à quoi nous aspirons. Si vous n'êtes pas exactement au cœur de sa volonté, votre bleu s'effritera, votre rouge s'effacera et votre jaune scintillera en disparaissant. Ces points, cette perfection, cet alignement irréprochable avec Orholam lui-même est ce que l'on recherche chaque fois que l'on crée. Et, lorsqu'on le fait avec talent, on devient le canal de sa volonté. Voilà ce qui nous rend meilleurs que tous ces ternes, ces messieurs Tout-le-Monde, ces balourds, les non-créateurs, qui se contentent d'absorber la lumière au lieu de la refléter. Voilà pourquoi les bichromes sont plus proches encore d'Orholam : ils prennent davantage part à sa création divine. Chaque couleur a des leçons à nous enseigner. Des leçons sur ce que cela signifie d'être humain, des leçons sur ce que cela signifie d'être à l'image d'Orholam.

» Et, bien sûr, c'est aussi ce qui rend le Prisme si singulier. Il est le seul homme sur terre à entrer en communion parfaite avec Orholam. Lui seul voit le monde tel qu'il est. Lui seul est pur. (Elle regarda droit vers Kip, en marchant vers lui.) Et c'est pour cette raison que nous devons nous dresser contre quiconque essaierait de salir la lumière sacrée du Prisme, quiconque voudrait altérer sa gloire ou flétrir sa réputation.

Kip en eut le souffle coupé. Elle le haïssait parce qu'elle vénérait son père et que lui, Kip, était un déshonneur ?

Le pire, c'était la logique du raisonnement. Ce n'était pas juste. Il n'avait pas choisi d'être un bâtard. Mais c'était logique.

— Souviens-toi, Kip, lui susurra le professeur Kadah. Tu n'es plus intouchable, maintenant.

Quoi ?

Ben-hadad leva le doigt, venant à sa rescousse, et le professeur lui donna la parole.

— N'est-ce pas un peu dogmatique ? demanda-t-il. Le spectre est si merveilleusement irrégulier, inégal, dissymétrique par rapport aux sept couleurs ; cela ne suggérerait-il pas qu'il y a une place

pour un degré de compréhension encore plus grand ? Je veux parler des autres résonances.

D'autres résonances ?

— J'ai déjà dit que nous parlerions de l'infrarouge et de l'ultraviolet plus tard.

L'expression hideuse qui se peignit un instant sur ses traits laissa voir qu'elle avait suffisamment de haine en réserve pour Ben-hadad. Et dire que Kip s'était cru privilégié !

— Excusez-moi, madame, je ne voulais pas parler de celles-là. C'étaient aux couleurs secrètes que je pensais, insista Ben-hadad.

Teia se prit la tête entre les mains.

— Tu es un ami de Kip, je présume ?

— Quoi ? Non. Enfin, pas vraiment. (Ben-hadad fronça les sourcils, comme si ce qu'il avait dit était plus cruel qu'il n'en avait eu l'intention.) Je veux dire, je viens de le rencontrer.

— Hum, hum. Il s'agit d'un des premiers cours du programme. Il s'agit de traiter des sujets de base. C'est vrai, il existe d'autres résonances, plus faibles. Certains sont d'avis – et j'en fais partie – qu'user de ces résonances est le fait typique de l'homme cherchant à forcer la nature dans des directions qu'Orholam n'a pas prévues. Certains même traitent d'hérétiques ceux qui se servent des couleurs contre nature.

Kip ne put se retenir de glisser un regard vers Teia. Elle avait blêmi, mais serrait la mâchoire.

Le professeur Kadah ajouta :

— Les sept couleurs sont la volonté d'Orholam. Sept font la force. Voilà ce que nous savons. Si vous voulez participer à des débats de cinquième année, attendez d'être en cinquième année.

Chapitre 25

Kip rattrapa Teia alors qu'ils se rendaient à l'entraînement de la Garde noire.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? demanda-t-il.

Elle ne lui répondit pas. Elle ne le regarda même pas.

Ils arrivèrent à l'ascenseur et durent patienter. Kip pensa qu'elle garderait le silence, qu'il avait encore réussi à se montrer malpoli sans s'en rendre compte. Il aurait bien relancé la conversation sur un autre sujet, mais il ne trouvait rien à dire.

— Tu es superchromate, comment ça se fait ? demanda-t-elle doucement.

— Je suis une bête de foire. (Même si cela le mettait à part, c'était un solide avantage, pour ce qu'il en savait, et sans le moindre inconvénient.) Et toi, comment tu sais ça ?

Elle n'était pas dans son cours d'ingénierie.

— Tout se sait ici, Kip, surtout ce qui concerne les nouveaux, et surtout quand le grand-père du nouveau est une des Couleurs… ou que son père est le Prisme.

Ah ! ça.

— Enfin, moi, dit-elle sans le regarder en mettant son foulard pour tirer ses cheveux en arrière, je suis subchromate. Daltonienne. Ça arrive aussi rarement chez les filles qu'un superchromate chez les garçons. Je suis autant une bête de foire que toi, sauf que dans ton cas c'est positif.

— Mais comment ça ?

— Je ne distingue pas le rouge du vert. Parfois, j'essaie très fort, et j'arrive à me convaincre que je vois la différence. Mais ce n'est pas vrai. (Elle rougit, comme si elle en avait dit plus qu'elle en avait l'intention.) Voilà notre ascenseur.

Elle lui fit signe.

— Mais quel rapport avec les couleurs secrètes ?

— Aucun.

— Et c'est quoi ces couleurs secrètes ?

Elle le foudroya du regard.

— L'ascenseur, Kip.

— Est-ce que tu peux créer une des…

— Kip !

Ils montèrent. Un étudiant plus âgé mania les contrepoids. Ils ne laissaient pas les première année s'occuper des ascenseurs. Trop d'accidents, d'après eux.

Ce n'était guère rassurant.

— Et pendant qu'on s'entraîne pour entrer dans la Garde noire, que font les autres ? demanda Kip.

— Ils travaillent, répondit Teia. Une fois qu'on aura fini, il y a *practicum* jusqu'au dîner. Puis une autre session de travail un jour sur deux. Quand il n'y en a pas, on nous donne des lectures à faire. Théorie de la couleur, mécanique, dessin, religion, arithmétique, hagiographies, politique, biographies de satrapes, ce genre de choses. Entretenir la Chromerie demande beaucoup de travail, et ils disent qu'il est bon qu'on sache en quoi cela consiste afin qu'on soit tout à fait au courant quand ce sera notre tour de prendre le relais.

— Quels autres types de tâches existe-t-il ?

— Pour les mats ? Du nettoyage, surtout. Chaque étage, chaque fenêtre, chaque miroir de travail. Si tu n'as pas de chance ou que tu es puni, tu te coltines les latrines, les écuries ou les cuisines. Si les étudiants plus âgés sont occupés, on aide pour les tâches qui requièrent plus de compétences ou qui

sont plus physiques : soulever les contrepoids et l'eau, manier les grands miroirs, rapporter les livres des professeurs à la bibliothèque. Par la suite, les étudiants les plus fortunés ou qui ont de bons sponsors peuvent envoyer des esclaves faire le travail à leur place. Ou engager des domestiques, ou des étudiants pauvres.

Comme toi, comprit Kip. *Mais pas comme moi, plus maintenant.* Un Guile entrait forcément dans la catégorie des riches.

— Tu seras bientôt approché par les sponsors, Kip. Prends garde à ne pas te vendre au rabais. Ils feront mine d'être tes amis, mais, au bout du compte, ils ne se soucient pas de toi. Ce sont des chasseurs de têtes, ils sont payés sur la différence entre ce que le sponsor est prêt à payer et ce que le créateur demande.

Ils émergèrent de la tour du Prisme, en pleine lumière.

— Mais je n'ai pas besoin de me soucier d'un sponsor, si ? dit Kip. Je pensais que mon père paierait tout, je veux dire.

Elle s'arrêta net.

— De quoi tu parles ?

Kip haussa le sourcil et leva les mains, stupéfait.

— Je t'ai déjà dit que je suis un Guile. Enfin, un bâtard, mais mon père m'a reconnu.

Elle ouvrit la bouche d'étonnement.

— Tu n'es pas au courant ? Je croyais que c'était pour ça que tu t'étais assis avec les Rejetés, aujourd'hui.

— De quoi tu parles ? demanda Kip, qui avait soudain la gorge serrée.

— Andross Guile t'a renié. Il est le Rouge. Il fait la loi. C'est pour ça que tu n'as plus de Garde noir comme escorte. C'est pour ça que tu dois travailler comme nous. C'est pour ça que le professeur Kadah t'a traité comme ça. Maintenant tu es comme tout le monde, Kip. Sauf que tu as plus de talent. Et bien plus d'ennemis. Tu n'es plus un Guile.

De manière incongrue, Kip éclata de rire. C'était la meilleure nouvelle qu'il ait entendue depuis des lustres.

Chapitre 26

Le Troisième Œil est plutôt avenante pour une mystique, se dit Gavin. Ses cheveux châtain clair formaient des dreadlocks, maintenues par une couronne en bois de santal hérissée de piques dorées à la feuille d'or. Une représentation artistique du soleil, peut-être ? Sa peau était assortie à sa chevelure ; elle devait avoir du sang ruthgarien. Elle portait une robe blanche lui descendant aux genoux, drapée de cordelettes dorées qui passaient ingénieusement sur les centres énergétiques de son corps, selon les anciennes pratiques mystiques des païens. Les extrémités pendaient du dernier nœud, situé au niveau du pubis, et deux autres nœuds rassemblaient les cordes au niveau de son ventre, puis de sa poitrine, où les deux brins lui passaient par-dessus les épaules. Un maquillage doré allant de ses joues à ses lèvres suggérait un autre nœud, et quelques lignes en dessinaient un dernier à l'endroit du troisième œil, au milieu de son front. Elle portait un bracelet doré à chaque poignet, relié aux anneaux qu'elle avait aux doigts – formant une sorte de mitaine –, symbolisant encore d'autres nœuds. Ses sandales étaient à présent couvertes du sable de la plage sur laquelle elle avait marché, mais elles devaient être conçues sur le même modèle.

Sept nœuds, ou neuf, selon la manière de compter. C'était un paradoxe païen.

De l'hérésie, sans doute, mais ce que cela rappela surtout à Gavin sur le moment, c'était qu'il n'avait pas fait l'amour depuis bien trop longtemps. Ces nœuds avaient peut-être une signification religieuse mais, dans la pratique, ils moulaient la robe sur les formes d'une belle femme. Il jeta un coup d'œil à ses seins, avant de revenir à son visage. Diable de femme, ce n'était pas équitable !

D'après les scintillements qu'il discernait dans la lumière du levant, il avait cru qu'elle portait du maquillage doré sur le front, mais, lorsqu'elle vint se placer devant lui avec son escorte bigarrée constituée de dix hommes, Gavin put voir que le Troisième Œil avait le tatouage le plus élaboré et le plus remarquable qu'il ait jamais vu.

L'œil n'était pas seulement extrêmement bien dessiné : il brillait. Elle avait inclus de la luxine jaune dans le tatouage, et l'œil diffusait une lumière dorée qui rappelait encore plus l'œil d'Orholam, le soleil.

D'après ses yeux, elle était une créatrice jaune, proche du halo, et le reste de ses iris était d'un beau marron. Elle avait trente ans bien sonnés et elle était svelte, mais elle avait de belles formes.

Gavin regarda de nouveau sa poitrine. *Merde !* Il se fit la réflexion qu'une fois le port achevé il ferait bien d'aller à la Chromerie. Il devait de toute façon aller s'assurer qu'on suivait bien ses ordres, et que les satrapies se préparaient à la guerre, mais passer du bon temps au lit avec son esclave Marissia l'aiderait à supporter encore quelques semaines en compagnie de Karris la Tentatrice.

Si le Troisième Œil n'avait pas été juste devant lui, Gavin aurait créé du bleu pour recouvrer la froide rationalité que cette couleur ne manquait jamais de procurer.

Hein ? Non, je n'aurais pas pu. Je ne peux plus créer de bleu. Par le cul poilu d'Orholam ! Gavin se sentit oppressé.

— Salutations, dit-il. Que la lumière soit avec toi.

Le Troisième Œil le regardait avec intensité, et Gavin aurait juré que son tatouage brillait de plus belle – un petit truc qui n'était pas impossible, mais assez impressionnant quand même.

— Tu te meurs, dit-elle d'une voix mélodieuse. Tu n'es pas encore supposé mourir.

Chapitre 27

L'entraînement de Garde noir auquel Kip dut se plier était conforme à ce à quoi il s'attendait : beaucoup de course à pied (pas très rapide), beaucoup de saut (pas très haut), beaucoup de coups à envoyer au bon moment (pas très bien coordonnés), beaucoup de pompes et d'abdos (pas beaucoup). Mais la nausée fut une surprise, en revanche. Et pas du genre agréable.

Il était plié en deux près d'une ligne tracée à la craie, son corps échauffé à la fois brûlant et glacé. Il avait l'impression qu'il allait mourir.

— La bonne nouvelle, c'est que ça ne pourra pas être pire, lui dit une voix familière.

Kip pouvait à peine regarder plus haut que les chaussures de Poing-de-fer. Il se concentrait sur sa respiration. Inspiration. Expiration.

— Si tu veux que ça s'arrête, Kip, c'est possible.

Il cracha, essayant d'expulser la boue âcre qui lui emplissait la bouche. Cela ne marcha pas. Elle semblait se réfugier dans le moindre interstice.

— Quoi ?

— Si tu détestes ça. Si tu penses que c'est inutile, tu peux abandonner. En fait, on m'a demandé de te faire arrêter.

— Arrêter ?

Le cerveau de Kip refusait de fonctionner.

— Le Rouge a demandé à ce que tu quittes la Garde. Il a émis des doutes sur tes capacités à avoir été sélectionné sans… sans l'intervention du Prisme.

Ce qui était vrai, bien sûr.

Donc le commandant Poing-de-fer était coincé entre ce que le Prisme lui avait dit de faire et ce que le Rouge exigeait à présent. Mais Andross Guile était là, et pas Gavin.

— J'ai l'impression que notre rencontre s'est encore plus mal passée que ce que je croyais, dit le garçon.

— Il te faudra attendre encore quelques années avant de pouvoir te livrer à des jeux avec ces gens, Kip. Ne te soucie pas de leurs motivations. Elles n'ont sans doute rien à voir avec toi, de toute manière. Ce que tu dois déterminer, c'est qui tu es. Est-ce que tu veux abandonner, ou rester ?

Kip se redressa. Teia lui tendit une timbale d'eau. Elle avait tout entendu, mais son regard était énigmatique. En portant la tasse à ses lèvres, Kip sentit son bras tout mollasson. Il se rinça la bouche et cracha. Il était le moins bon de la classe. Sur quarante-neuf étudiants, il était celui qui faisait le moins de pompes. Il était le dernier à la course. Il n'arrivait pas à faire les redressements assis. S'il restait, il vomirait sans doute tous les jours. Chaque semaine, il s'en prendrait plein la tronche, jusqu'à perdre le compte de ses défaites. Chaque mois, il se ferait battre lors du classement, sans doute plusieurs fois.

Ce n'était même pas une compétition juste : sa main gauche était toujours blessée, à vif, raide, douloureuse à déplier, et, quand il s'appuyait dessus, c'était un cauchemar.

Son père l'avait mis dans cette position, contre l'avis de Poing-de-fer qui pensait que Kip ne serait pas assez bon pour se faire une place par lui-même. Il s'attendait à ce qu'il échoue. Et voilà que son grand-père s'était mis en tête de le détruire.

— Est-ce que je vais pouvoir rester à la Chromerie ? demanda Kip. Si je ne suis pas un Guile, je n'ai pas de sponsor, n'est-ce pas ?

Un bref sourire de satisfaction flotta sur le visage de Poing-de-fer.

— Les sommes avaient déjà été transférées sur ton compte. Tes frais de scolarité sont entièrement payés. Et, crois-moi, une fois qu'ils ont encaissé les sous, les tourneurs de boulier ne les laissent pas ressortir.

« Les sommes avaient déjà été transférées. » Au plus-que-parfait. Donc le grand-père de Kip avait déjà essayé de les récupérer, mais il avait fait chou blanc. Et ce sourire furtif signifiait que Poing-de-fer en était responsable. Il se réjouissait de cette petite victoire sur Andross Guile.

— Mais il y a pire, lui rappela Poing-de-fer. À partir de maintenant, c'est juste toi. Tu comprends ?

Il comprenait. Poing-de-fer faisait preuve de tact à cause de la présence de Teia. Il n'aiderait plus Kip. Il ne pouvait pas faire pencher le hasard en sa faveur. Si Kip voulait entrer dans la Garde noire, il devrait se débrouiller tout seul. C'était impossible.

Et libérateur, malgré tout. Si Kip réussissait, cette victoire lui reviendrait. Pas à son père, mais à son mérite personnel.

L'alternative qui se présentait à lui était celle-ci : une existence facile d'étudiant qui n'a même pas besoin d'un sponsor, ou une vie atrocement difficile, en tant que dernier des moins que rien, avec une maigre chance d'entrer dans la Garde noire par ses propres moyens et de devenir quelqu'un.

— Qu'ils aillent se faire voir. Je reste.

— Bien, dit Poing-de-fer, dont le vif plaisir était visible.

Il prit une grande inspiration qui gonfla son torse colossal et redressa fièrement ses épaules.

— Bon. Maintenant, cinq longueurs. Les Gardes noirs doivent aussi surveiller leur langage.

Il avait soudain retrouvé son rôle de commandant sec et sévère, très professionnel.

— Hein, cinq ?

— Ne m'oblige pas à le dire deux fois. Adrasteia aussi. Ton partenaire court, tu cours.

Chapitre 28

Le jour suivant, le groupe de grouillots fut divisé en deux, et les filles furent menées à un lieu d'exercice différent. Comme dans beaucoup de salles d'entraînement, un mur entier était tapissé d'armes, mais ici il s'agissait d'arcs de différentes sortes, des petits que l'on porte à cheval aux grands du lac du Cratère, en passant par les arcs composites de la forêt de Sang qui déployaient autant de puissance que ceux en if, tout en étant bien plus petits. Une dizaine d'arbalètes différentes complétaient cette armurerie. De nombreuses cibles étaient disposées dans la salle. Sur le devant de la pièce, plusieurs Gardes noires se tenaient les bras croisés, attendant l'arrivée des novices. Tout en suivant ses sept camarades, Adrasteia examinait les femmes. Même si leurs silhouettes étaient variées (de la petite et large Samite à la svelte Cordelia), elles avaient toutes quelque chose en commun, et qu'Adrasteia leur enviait férocement : elles avaient confiance en elles, étaient à l'aise dans leur corps, dans l'univers, et sûres d'être à leur place dans le monde. Et cela leur donnait un éclat particulier, même aux plus banales d'entre elles.

Sans savoir ce que l'on attendait d'elles, les filles s'alignèrent devant les professeurs.

Essel, petite et plantureuse, prit la parole :

— Il y a une légende au sujet des guerrières de l'île des Prophètes. Elles étaient des archères hors pair, mais…

Elle prit un arc au mur, et une flèche d'entraînement dans le carquois qu'elle portait à l'épaule. Elle visa un point entre Adrasteia et Mina.

Adrasteia eut d'abord un moment de panique. La cible n'était pas très loin d'elle, et elle ne savait absolument pas ce que les Gardes noirs essayaient de leur enseigner. Ce pouvait fort bien être quelque chose du genre : « Comment faire pour continuer le combat quand on est touchée par une flèche ? »…

— Quelqu'un voit un problème ? s'enquit Essel.

En dehors du fait que tu me vises avec un arc ?

— Votre poitrine vous entrave, répondit Mina.

Teia ressentit une vague de jalousie : premièrement parce que Mina n'était pas troublée par la flèche pointée vers elle, et avait été capable de répondre, et deuxièmement parce que la réponse lui était sans doute venue parce qu'elle avait de la poitrine. Pas comme Teia, que Kip avait prise pour un garçon.

Essel avait sûrement été choisie pour faire ce petit discours en raison de son décolleté opulent.

La Garde noire sourit et relâcha la tension de la corde.

— Ah, tu t'es déjà entraînée au tir à l'arc ? demanda-t-elle à Mina.

Cette dernière hocha la tête, soudain intimidée.

— Oui, madame. Ça se passait bien jusqu'au jour où… j'avais treize ans… j'ai failli arracher… (Rougissante, elle laissa sa phrase en suspens.) Mon père n'avait pas pensé à m'apprendre comment bander ma poitrine. Je crois que ça l'a encore plus embarrassé que moi.

— Eh bien, ces guerrières légendaires s'appelaient les Amazones. Ce qui signifie, littéralement, « les Sans-Seins ». Vous pouvez peut-être en déduire la solution qu'elles avaient trouvée à ce problème.

Il y eut des haussements de sourcils, mais quelques filles semblaient connaître l'histoire.

— Bien sûr, elles se contentaient de couper leur sein droit, ou le gauche pour les gauchères – et peut-être que les planches à pain n'étaient pas obligées de s'y soumettre. Mais les Sans-Seins, ça

sonne mieux que « les femmes qui se coupent un seul sein, si leur poitrine est assez importante pour gêner le maniement d'un arc ».

Des gloussements accueillirent sa boutade.

— Cette histoire n'est pas véridique, bien sûr, poursuivit Essel. Mais elle a la vie dure, sans doute parce que les hommes sont fascinés par les seins, qu'ils sont fascinés par les femmes qui ne se laissent pas dominer, et que les femmes sont fascinées par leurs semblables qui ne se laissent pas dominer. Personnellement, je ne conçois pas qu'une femme soit assez stupide pour couper ce qu'elle pourrait se contenter d'envelopper dans une bande de tissu.

De nouveau, elle provoqua des sourires parmi les jeunes filles.

— Il n'empêche que l'arc est le symbole des femmes de la Garde noire. Tout le monde le sait. En revanche, ce que je vais vous dire maintenant ne devra être révélé à aucun homme. Même si vous n'intégrez pas la Garde, et même quand vous partirez à la retraite. Les hommes pensent que l'arc nous représente parce que c'est l'arme utilisée pour tuer de loin, parce que les femmes ne sont pas aussi fortes que les hommes. Certains disent que l'arc est l'arme des faibles. Certains expliquent qu'Orholam a donné plus de dispositions pour créer aux femmes, et plus d'habilité au combat aux hommes. Ils disent qu'en raison de la musculature plus développée des seconds les premières doivent s'incliner dans ce domaine.

Essel s'interrompit. Teia et les autres étaient suspendues à ses lèvres, attendant une conclusion cinglante. Mais la Garde noire secoua lentement la tête.

— Ce n'est pas faux. En général. L'idée, c'est que je m'en moque. Être un Garde noir, c'est faire exception à la règle. Mettez-moi dans une pièce avec cinquante soldats de n'importe quelle armée du monde… je serai la meilleure combattante. Mais si le commandant Poing-de-fer tombait au combat, malgré sa grande stature, la plupart des hommes de la Garde noire seraient capables de le porter. Sans aide. Pas moi. Samite pourrait. Je l'ai vue faire.

C'est quoi la morale de l'histoire ? se demandait Teia. D'après les regards en coin que les autres filles échangeaient, elle savait qu'elles pensaient à la même chose.

— L'arc est notre symbole parce qu'il représente les sacrifices que nous devons faire pour être des Gardes noirs. Et ceux que nous n'avons pas à faire. Pour devenir archère, vous pouvez vous trancher un sein. Ou vous bander la poitrine. À vous de voir. Les deux solutions comportent des inconvénients. C'est un problème que seuls les hommes les plus corpulents doivent affronter. Bon. C'est comme ça. J'en suis consciente, et je l'accepte. Je n'attends pas d'un homme qu'il voie le monde comme s'il avait de la poitrine – bien qu'un bon chef le fasse peut-être. Mina, si ton père avait réussi à surmonter sa gêne, il aurait pu te donner un conseil simple qui t'aurait évité une blessure. Il ne l'a pas fait. C'est comme ça. Nous avons tous des limites, et nous voyons tous nos propres besoins avant tout.

» Lors d'un combat, certaines choses sont plus difficiles pour les femmes, et quelques-unes sont plus aisées. Nous en parlerons, et nous vous apprendrons les sacrifices que vous devez faire, et ceux qui ne sont pas nécessaires. Ces sacrifices ne sont pas imputables aux hommes. C'est la faute de l'arc. Être un Garde noir, un guerrier d'élite, une femme puissante, tout cela revient à la même chose : considérer sans frémir un état de fait, puis fléchir ce qui *est* vers ce que vous *voulez*.

Samite fit un pas en avant.

— Parlons franchement et venons-en aux faits : la Garde noire ne fait qu'un minimum d'ajustements pour ses membres. Tu souffres d'horribles crampes lors de tes lunes ? Tu peux échanger ton tour de garde sans demander la permission à ton commandant. Les hommes n'en ont pas le droit. Mais tu devras rattraper ces jours-là, et tes sœurs d'armes s'attendront à ce que tu sois

parfaitement disposée à prendre leur relève quand elles auront leurs lunes. À la caserne, les femmes disposent d'une pièce à part, mais la porte reste en général ouverte. Nous avons une salle de bains et des toilettes qui nous sont réservées aussi. Mais sur le champ de bataille, si le commandant met en vigueur le régime de combat, les femmes se lavent, se changent et pissent au même endroit que les hommes, et si quelqu'un ose les importuner, il se fait sévèrement punir. Nous n'avons pas le droit d'avoir de relations avec d'autres Gardes noirs, hommes ou femmes. Si deux Gardes veulent se marier, l'un des deux doit d'abord prendre sa retraite. Si on en prend deux à dormir ensemble, ils sont tous les deux virés, ostracisés et doivent payer une amende correspondant à leur coût de remplacement dans la Garde. Nous devons voir les hommes comme nos frères, nos petits frères. On en prend soin, ils prennent soin de nous, mais ils n'ont rien à dire sur notre vie. On fait ce qu'on veut de notre solde et de notre temps libre. On boit comme on veut. On couche avec qui on veut. Bien sûr, tous les choix ne se valent pas, et parfois les hommes oublient leur rôle de frères et s'imaginent qu'ils ont le droit de nous dicter que faire de nos loisirs. Dans ce cas, nous nous serrons les coudes pour leur rafraîchir la mémoire. Dans l'ensemble, ils comprennent la règle et font de leur mieux.

» À l'extérieur, c'est un peu différent. Les voyous et les brutes peuvent tenter de se battre avec un Garde noir pour le prestige : qu'il gagne ou qu'il perde, il obtient le respect de ses semblables par le simple fait d'avoir osé défier un Garde noir. Ça ne risque pas de vous arriver. Même si une brute vous battait à plate couture, pour leurs pairs, ce serait simplement vaincre une femme. Et, s'il est vaincu, il perd toute estime. Ce que vous risquez, c'est de vous faire empoigner, insulter ou de recevoir des crachats. Nous en reparlerons pour vous apprendre comment réagir, et vous découvrirez à cette occasion qu'il n'y a pas défenseurs plus féroces que vos frères d'armes.

» Il y a des privilèges en échange des sacrifices qui nous sont demandés. Il y a des privilèges purs et simples, et d'autres qui consistent simplement à annuler les privilèges des autres. Essel, tu veux nous parler du bal du gouverneur ?

Ce souvenir tira un sourire à Essel.

— Un jour, nous avons escorté le Blanc à un bal donné à l'ambassade atashienne. Donc, en principe, sur le sol atashien. L'ambassadeur croyait que cela lui donnait certains droits. Il m'appréciait. Et, à vrai dire, moi aussi. Je prenais une pause, et il m'a retrouvée. Il m'a embrassée. Ce n'était pas déplaisant, mais ce n'était pas professionnel. Je trouvais que, si nous étions surpris, cela donnerait une mauvaise image de la Garde noire. C'est ce que je lui ai dit. Il a cru que je faisais la mijaurée et je m'en suis défendue. Alors il est devenu agressif, et m'a embrassée de nouveau. Je lui ai dit que je ne lui donnerai pas une troisième semonce. Il a posé ses mains sur moi d'une manière qui ne m'a pas plu. Alors je lui ai cassé les doigts. Presque tous.

Teia n'aurait su dire ce qui l'impressionnait le plus : qu'Essel puisse casser si facilement les doigts de cet homme, qu'elle ose le faire, ou qu'elle le raconte avec tant de nonchalance.

— Lorsqu'il s'est remis du choc, poursuivit-elle, il est allé voir le Blanc, furieux. Il a exigé réparation et raconté une histoire abracadabrante. Le Blanc ne m'a même pas demandé ma version des faits et s'est contentée de me dire : « Essel, as-tu agi de façon inappropriée ? » J'ai répondu par la négative. Elle lui a expliqué qu'il pourrait s'estimer heureux si elle ne décidait pas de l'expulser de Grand Jaspe.

Samite prit le relais :

— Quant au Prisme, il se montre encore plus intraitable envers ceux qui nous causent des ennuis. Nous occupons une position étrange. D'un côté, nous sommes de simples esclaves prêts à mourir à la seconde pour nos supérieurs, qu'ils le méritent ou non. D'un autre côté, ni les ambassadeurs, ni le Prisme lui-même ne peuvent exercer de pression sur nous.

» Bon, maintenant qu'Essel vous a mises en garde contre les généralités, en vous montrant qu'elles sont fréquemment démenties, je vais quant à moi m'appuyer sur certaines d'entre elles. Parce que quelques-unes se révèlent assez souvent vraies pour qu'on ne doive pas les remettre en question. La première : les hommes s'affrontent souvent physiquement pour le prestige. Les femmes sont généralement plus intelligentes. La raison importe peu : innée, acquise, culturelle, qui s'en soucie ? Vous avez assisté aux petites tapes sur la poitrine, aux insultes, à tout ce spectacle destiné à leurs semblables. Ce qu'ils font vraiment, c'est se mettre en jambes. Ces préliminaires ne sont pas forcément très longs, mais suffisamment pour faire monter la soif de combat chez les hommes. C'est cette terreur ou cette excitation qui pousse les gens à combattre ou s'enfuir. À petites doses, c'est utile ; en trop grande quantité, ça rend bête. Certaines se sont déjà bagarrées avec leurs frères ou d'autres garçons ?

Six filles levèrent le doigt.

— Est-ce qu'il vous est déjà arrivé de vous disputer avec eux – verbalement ou physiquement –, qu'ils partent ensuite, et qu'à leur retour ils soient complètement passés à autre chose, alors que, vous, vous êtes en pleine ébullition ? On dirait qu'ils sont coincés, parce qu'eux ont perdu toute agressivité, alors que, vous, vous êtes remontées à bloc.

— C'est comme pour faire l'amour, intervint Essel. *(C'est une sacrée délurée, celle-là.)* Tu susurres à l'oreille d'un homme, tu lui suggères de retirer son pantalon, et il est prêt avant même que t'aies eu le temps de reprendre ton souffle. Le corps d'une femme a besoin de plus de temps.

Quelques filles pouffèrent nerveusement.

— Les hommes peuvent démarrer au quart de tour. Et aussi perdre cette énergie de combat très, très vite. Bien sûr, ça les laissera tout tremblants, parfois ils vomiront, mais ils peuvent allumer et éteindre cet instinct guerrier d'un coup. Pas les femmes. Nous atteignons plus lentement nos pleines capacités. Bon, il existe peut-être des exceptions. Peut-être. Mais, en tant que combattantes, nous avons tendance à penser que tout le monde réagit comme nous, car notre propre expérience est tout ce dont nous disposons. Dans ce cas précis, ce n'est pas vrai. Les hommes seront prêts à combattre, puis passeront à autre chose en un clin d'œil. C'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle.

» Un homme, sous le coup de la surprise, n'aura pas une réaction instinctive aussi contrôlée et aussi vive que lors des entraînements. Ensuite, ce torrent d'émotions s'empare de lui. Nous consacrons des milliers d'heures à préparer ce mouvement instinctif, puis nous apprenons à contrôler les émotions, de manière qu'elles nous élèvent à un niveau de conscience plus grand, sans nous enlever tous nos moyens.

» La répercussion positive pour les archères que nous sommes, c'est que, sous le coup de la surprise, notre première réaction sera la même que celle d'un homme. Il peut arriver que je prenne peur, ou que je sois paralysée par l'indécision, mais, si cela n'arrive pas, mon deuxième mouvement, mon troisième, et ainsi de suite jusqu'au dixième, seront des gestes contrôlés. Mes mains ne trembleront pas. Je serai capable de procéder à des gestes précis, contrairement à un homme. En revanche, je ne bénéficierai d'une force et de sensations décuplées qu'une minute plus tard environ. Trop tard, bien souvent.

» Si les hommes ont besoin d'apprendre à contrôler cette montée en puissance, nous devons à l'inverse la précipiter. S'il nous faut gravir plus lentement une montagne pour arriver à la même hauteur et gagner tous les avantages, il nous faut commencer l'ascension plus tôt. C'est-à-dire que, lorsque je me retrouve dans une situation que je sais hasardeuse, je dois me préparer. Il faut commencer à grimper. Les hommes peuvent blaguer pour vaincre la tension. Laissez-les faire. Je n'y participe pas. Du coup, ils croient peut-être que je n'ai pas le sens de l'humour. Tant pis. Je suis

contente de m'en tirer à si bon compte.

Ce jour-là, Teia et les autres filles revinrent de l'entraînement un peu étourdies, et assurément dépassées. Teia avait compris que l'attrait qui émanait de ces femmes tenait à ce qu'elles étaient à la fois honnêtes et puissantes. Et ces deux qualités étaient jointes de manière inextricable. Elles affirmaient leur supériorité et leurs limites. Ces deux constats rapprochés leur donnaient l'assurance nécessaire pour affronter tous les défis. Si l'une d'elles n'avait pas la force suffisante pour surmonter un obstacle, demander de l'aide ne la gênait pas car elle savait que ce qu'elle apportait à son équipe dans une autre situation était précieux.

Les archères étaient intransigeantes et ne s'excusaient pas de ce qu'elles étaient, et pourtant elles faisaient preuve d'un parfait équilibre. Elles se respectaient elles-mêmes, ainsi que leurs sœurs. Dans la Garde noire, certains étaient issus de l'esclavage, Teia le savait, alors que d'autres étaient de sang noble. Il y avait des bleus, des jaunes, des verts, des rouges. Des bichromes, des grands, des maigres, des musclés comme le commandant Poing-de-fer. Chacun était différent, mais les Gardes noirs considéraient ces différences en s'interrogeant sur leur utilité, pas pour établir une hiérarchie. Appartenir à la Garde noire était le paramètre principal de leur identité. Tout le reste était secondaire.

Pour quelqu'un qui était esclave, créatrice daltonienne d'une couleur inutile, cela ressemblait à un rêve inaccessible qu'on lui aurait agité sous le nez. C'était sa maîtresse qui lui avait ordonné d'entrer dans la Garde noire, cela faisait des années qu'on l'entraînait dans cette intention, à l'initiative et pour le profit d'autres qu'elle… mais, à présent, elle souhaitait en faire partie pour elle-même, et pour des raisons qui lui étaient propres. Et elle le désirait de tout son cœur.

Chapitre 29

Kip et Teia achevèrent leurs longueurs punitives – cette fois-ci parce que Teia s'était battue. Ils n'avaient plus le temps de se laver avant le *practicum*, l'entraînement à la création, comme l'appelait Teia. Elle semblait redouter ce cours. Kip avait hâte d'y être, même s'il était tout débraillé, suant et puant.

Comme toujours, Teia marchait devant. C'était à un étage différent de leurs autres cours, du côté ensoleillé de la tour du Prisme. Mais, lorsqu'ils arrivèrent à leur destination, Kip vit que Boisinistre l'attendait devant la porte.

Oh non !

— Kip, lui dit le vieillard. Vous êtes en retard. Le Rouge ne sera pas content.

Alors que je me soucie tellement de son bon plaisir.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Vous êtes convoqué.

— Et si je ne veux pas y aller ?

Les sourcils de Boisinistre dessinèrent deux accents circonflexes.

— Vous voulez que je transmette au Rouge votre refus ?

Sa conviction que Kip était un imbécile se lisait clairement sur son visage. L'esclave ne l'aimait pas et, désormais, le garçon étant renié, il ne s'en cachait plus.

Ce constat donna envie à Kip de camper sur ses positions et de lui dire d'aller se faire voir.

— Kip ? fit Teia. (Elle attendit qu'il tourne la tête vers elle.) Ne fais pas l'idiot.

Il fronça les sourcils.

— Allons-y, dit-il à Boisinistre.

Il suivit l'esclave jusqu'à la chambre d'Andross Guile et s'aperçut qu'il s'accrochait désespérément à sa colère, mais sombrait inexorablement vers la nervosité. Boisinistre ouvrit la porte et lui montra les lourds rideaux occultant la lumière.

Retenez-moi ! Si ce vieux débris me frappe encore cette fois, je riposte.

Kip était quasi sûr qu'il ne ferait rien de tel, mais le penser lui donnait du cœur au ventre. Il se glissa à l'intérieur.

Les odeurs l'assaillirent. Encens et vieil homme. Poussière et aisselles aigres. Ah non ! celle-là, c'était lui-même.

— Tu empestes, confirma dans les ténèbres une voix lourde de dégoût.

— Vous aussi, rétorqua Kip.

Son cerveau s'était mis en marche avec deux secondes de retard.

Silence.

— Assieds-toi, dit enfin le vieillard.

— Par terre ?

— Tu te prends pour un singe ?

— Plutôt un monstre. Après tout, nous sommes parents.

Nouveau silence. Plus long.

— J'avais oublié à quel point les jeunes peuvent être téméraires. Mais peut-être n'es-tu pas imprudent, seulement stupide. Assis. Dans le fauteuil.

Kip tâtonna dans le noir et trouva le siège. Il s'assit.

— Boisinistre ! aboya le vieil homme.

L'esclave entra et accrocha quelque chose à un crochet au-dessus de la tête de Kip. Sans un mot, il se retira.

— Lanterne, dit Andross Guile.

Une lanterne ? Mais elle n'était pas allumée. Kip était-il censé l'allumer ? Ça risquait de gâcher l'ambiance de cette pièce plongée dans la pénombre et dont toutes les ouvertures étaient masquées, non ? Et puis il n'avait même pas de silex sur lui.

Était-ce un test de magie pour voir si Kip pouvait…

Imbécile ! c'est une lanterne à ultraviolet.

Kip étrécit les pupilles et soudain la pièce lui apparut en violet, avec une surprenante précision de relief. Elle était plus vaste qu'il n'aurait cru. Tous les murs s'ornaient de portraits représentant des ancêtres des Guile. À la seule lumière ultraviolette, ces peintures étaient sans vie, monochromes. Kip voyait les sillons et les bosses laissés par les coups de pinceau, alors qu'il lui était difficile de distinguer les visages. Dans une deuxième chambre, il y avait un énorme lit à baldaquin, à peine visible de l'autre côté de la porte. Et, bien sûr, il y avait d'épais rideaux de velours partout. Des statuettes en ivoire et en marbre décoraient le dessus d'un clavecin. Kip n'aurait pu dire de quel style elles relevaient, mais cela semblait être de l'art très, très raffiné.

Il y avait des fauteuils, des divans et des tables. Une horloge d'un type dont Kip avait seulement entendu parler, avec des rouages en mouvement et un balancier.

Enfin, Kip posa les yeux sur l'homme qui lui faisait face, s'attendant à quelque monstruosité. Malgré l'obscurité, Andross Guile portait de grosses lunettes noires. Avant d'être dépouillé par l'âge, il avait été un homme solide. Ses épaules étaient toujours larges, mais décharnées. Ses cheveux plats, prenant une terne teinte violette à la lumière de la lanterne, devaient être d'un gris argenté, presque blancs. Ils étaient rares et décoiffés – ce qui était normal pour quelqu'un qui vivait sans miroirs. Sa peau était jaunie et flasque. Elle était d'une carnation plus foncée que celle de Gavin, mais les ans l'avaient délavée. Une ancienne cicatrice dans son cou remontait jusqu'à sa mâchoire.

Il avait été beau. Typiquement un Guile.

— Tu joues aux Neuf Rois ? demanda Andross Guile.

— Ma mère n'a jamais disposé de sommes suffisantes pour ça.

C'était un jeu de cartes, mais les cartes elles-mêmes valaient souvent leur propre poids en or.

— Mais tu connais les règles.

— J'ai regardé d'autres y jouer.

— Le paquet est devant toi. Qu'on ne dise pas que je ne me montre pas équitable : il n'y aura pas de mise pour la première partie.

— On ne le dira pas, affirma Kip.

Il saisit le paquet, et fut frappé encore une fois de constater à quel point le nouveau monde dans lequel il était entré était différent de celui qu'il avait connu auparavant.

Suivant le niveau des participants, il existait plusieurs variantes du jeu. Il y avait plus de sept cents cartes, à partir desquelles chaque joueur se construisait son propre paquet. Dans les villages tels que Rekton, les soldats de passage pouvaient se faire confectionner un paquet par un petit artiste local. La principale exigence était que les cartes n'aient pas de marques distinctives au dos, ce qui aurait donné la possibilité de tricher en permettant de tirer des cartes choisies. Les nobles jouaient avec des cartes fabriquées par des équipes d'artistes et de créateurs au sein de l'une des six branches de la guilde des cartiers. Ces cartes-là présentaient des dessins magnifiques, laqués de luxine bleue, garantissant l'uniformité de chaque carte.

Il ne s'agissait pas de ce genre de cartes. Chacune était en électrum – un alliage naturel d'or et

d'argent. Des chiffres pariens cunéiformes indiquaient la force et les capacités de chaque carte, dont le dessin était un véritable chef-d'œuvre, signé par l'artiste. De petits joyaux étaient incrustés dans certaines. Elles étaient toutes scellées d'une luxine jaune parfaitement cristalline. Des osselets sertis de pierreries, des jetons en ivoire et des sabliers en verre coloré complétaient le jeu.

Essayant de faire abstraction de la valeur du trésor qu'il avait entre les mains, Kip battit maladroitement les cartes.

— Comment t'es-tu estropié ? demanda Andross Guile.

Lui-même mélangeait ses cartes avec aisance.

La question du vieil homme surprit Kip.

— On a voulu me voler, je me suis battu, et on m'a poussé dans le feu. Je me suis rattrapé avec ça, conclut-il en levant la main, avant de se rappeler qu'il montrait quelque chose à un aveugle. Ma main, quoi. Le bois était encore chaud.

— Encore chaud ?

— Oh ! j'avais créé le feu pendant le combat.

Andross Guile eut un léger grognement pour seul commentaire.

Ils jouèrent, et Kip se fit battre à plates coutures. Il se souvenait à peine des règles. Il peinait à déchiffrer les chiffres pariens, qu'il avait appris uniquement en voyant les grouillots de la Garde noire placer les cartes selon leur numéro de classement. Andross, quant à lui, jouait sans l'aide de la vue. Ses cartes comportaient de petits picots et des stries du côté face, ce qui devait lui permettre de les identifier. Ce n'était pas un moyen de tricher, et cela ne présentait aucun avantage, mais ce détail révéla à Kip que les cartiers les avaient fabriquées spécialement pour Andross Guile.

Pas étonnant que Kip n'ait pas réussi à mettre Andross en difficulté. Cet homme-là jouait avec le plus grand sérieux.

L'expression du vieil homme ne laissait pourtant rien paraître.

— Nouvelle partie. Cette fois, il y a un enjeu.

— Quel genre d'enjeu ?

— Grand, répondit Andross.

— Je n'ai pas d'argent, prévint Kip.

— Je sais ce que tu as.

Kip songea aussitôt à la dague. Et choisit de ne pas tenir compte de cette pensée. Il choisit de répondre comme s'il était évident qu'il ne possédait rien.

— Alors que jouons-nous ?

— Tu le découvriras à la fin du jeu. Joue pour gagner.

Kip prit une grande inspiration. Il joua mieux lors de cette deuxième partie, mais se fit quand même massacrer. Lorsque son dernier osselet roula et présenta un zéro, Andross Guile se laissa aller contre le dossier de son siège et croisa les mains sur son ventre.

— Aujourd'hui, tu t'es assis avec un petit groupe de jeunes gens qui se désignent eux-mêmes comme les Rejetés. Parmi eux se trouve une fille qui s'appelle Tiziri. Il a été noté que tu n'as pas établi de liens particuliers avec elle.

Kip se souvenait d'elle. La fille sans charme assise à table. Corpulente, avec un grand sourire et une marque de naissance s'étalant sur le visage.

— Qu'allez-vous faire ?

— Ses parents ont vendu six têtes de bétail sur quinze pour payer son voyage jusqu'à la Chromerie. Elle rentre chez elle aujourd'hui. À cause de toi.

— Quoi ? Pourquoi ? Ça n'a ni queue ni tête. Ce n'est pas juste !

— Tu as perdu, lui dit Andross Guile. Nous jouerons encore. La prochaine fois, l’enjeu sera plus grand.

Chapitre 30

— Et toi, dit le Troisième Œil en se tournant vers Karris. L'Épouse. Tu n'es pas dans le vrai non plus.

— Pardon ? fit Karris.

Gavin avait l'impression qu'on lui avait donné un coup dans le ventre, aussi était-il rassurant de voir Karris aussi ébahie que lui.

Mais le Troisième Œil semblait réellement perplexe.

— Pourquoi es-tu ici, Prisme ?

— Je suis en charge de cinquante mille réfugiés en quête d'un asile. Si je les emmène n'importe où ailleurs, soit ils deviendront les otages des jeux politiques des satrapies, soit ils seront simplement massacrés par le Prince des couleurs.

— Tu comptes les installer ici ?

— C'est toi la prophétesse.

— Tu détruiras la communauté que nous avons établie en ces lieux, dit-elle.

— Vous avez construit une communauté pour servir Orholam. Servez-le en sauvant son peuple.

— Tu ignores ce que tu détruis.

— Et ça ne m'empêche pas de dormir. Lorsque l'empereur envoie un bateau à Paria, il ne se soucie pas du confort des rats qui peuplent la cale. Si vous voulez servir Orholam, commencez par rassembler de la nourriture. « La foi sans actes n'est que poussière », n'est-ce pas ? Dans trois jours, il viendra cinquante mille personnes affamées.

Autour de Gavin et Karris, les hommes se raidirent. Il n'aurait pas dû le leur révéler, mais le soleil était levé et chaque minute du jour lui était nécessaire pour finir le port avant l'arrivée de la flotte. Ils devaient sûrement avoir déjà épuisé leurs réserves de nourriture. S'il n'avait pas le temps de dégager le corail et de créer une crique à l'abri du danger, les bâtiments s'échoueraient. Hommes, femmes et enfants mourraient.

— Es-tu un homme ou un dieu, Gavin Guile ? lui demanda le Troisième Œil.

— Je suis débordé, trancha Gavin. Aidez-moi ou fichez le camp, parce que je vais faire ce que j'ai décidé, et, si vous vous mettez en travers de mon chemin, je serai obligé de faire le nécessaire.

— Je crois que je ne t'aime pas beaucoup, Gavin Guile.

— Dans une autre époque, peut-être m'aurais-tu apprécié, au contraire. Maintenant, désolé, j'ai un port à construire.

— Un dîner, dit le Troisième Œil. Après le coucher du soleil, bien sûr. Viens dîner avec moi. Tu m'as donné matière à réflexion, et j'aimerais te retourner la faveur. À moins que tu ne veuilles pas t'abaisser à faire bonne chère avec un *rat* ?

Elle arqua calmement un sourcil plein de défi.

Elle avait visé juste, c'était évident.

— J'en serais… ravi, accepta Gavin.

Il descendit vers la plage en aspirant la lumière et retira sa tunique. Il ne faisait pas encore chaud au point que cela soit nécessaire, mais il voulait que le Troisième Œil et ses hommes voient les vagues de couleur déferler sur sa peau tandis qu'il s'éloignait. D'abord le jaune, qui nimba son corps d'un halo doré. Il jeta en l'air une gerbe de luxine jaune, qu'il transforma en raseur d'eau avant qu'elle atteigne les vagues.

Karris monta dans l'embarcation avec lui.

— Je ne sais pas trop pourquoi il faut toujours que tu te retrouves à tourner le dos à des hommes en armes, lui reprocha-t-elle.

— Le monde entier est armé. Je dois bien tourner le dos à une moitié.

Elle grogna.

— Résultat, moi je marche souvent à reculons.

Il tourna la tête vers elle. Elle souriait.

— Tu n'es pas fâchée ? demanda-t-il.

Lui jugeait qu'il aurait pu mieux gérer la situation.

— Tu es le Prisme, dit-elle avec un geste quand elle prononça ce mot, comme s'il scintillait. Comment pourrais-je me fâcher contre le Prisme ?

Il éclata de rire. Il avait passé sa vie entouré de femmes, et il ne les comprenait toujours pas.

— Non mais, sérieusement ? dit-il.

Elle saisit aussi les rames.

— Je ne sais pas quel est ton projet ultime concernant les réfugiés de Tyrea. Je suis sûre que tu as un but caché en tête. Mais peu importe. Tu vas sauver des gens qui pour l'instant n'ont rien à t'offrir en échange. Des gens qui sont terriblement inopportuns. Des gens que tu aurais le pouvoir d'ignorer. Tu ne fais pas comme s'ils n'existaient pas. C'est… bien. Je ne vais pas t'enlever ça.

Donc il y a quelque chose en toi qui voudrait m'enlever ça.

— Merci, la remercia Gavin.

Il était sincère, mais blessé, aussi.

Un an. C'est peut-être une bonne chose qu'il ne me reste qu'un an. Je ne crois pas que je pourrais supporter ce supplice cinq ans de plus.

Ils se mirent à l'ouvrage, et petit à petit la douleur s'estompa. Gavin créa les grands piliers qui maintiendraient la digue. Il y eut encore des explosions pour dégager les fonds marins, et il fallut creuser assez profond pour ménager des fondations solides, mais c'était surtout de la création rudimentaire. Des couches de luxine jaune pour la solidité et du vert pour la souplesse. Il aurait adoré utiliser du bleu, mais il pensait qu'à défaut cette combinaison conviendrait.

À la tombée de la nuit, ils avaient achevé tous les piliers. Les pans de digues étaient au programme du lendemain. Ensuite, les finitions et les dernières vérifications pour s'assurer que tout fonctionnait comme il l'avait prévu. Puis il pourrait s'en aller.

Après le coucher du soleil, ils ramèrent jusqu'au rivage. Gavin se dit qu'à la suite de cette journée de travaux physiques il fallait sans doute qu'il se lave avant d'aller dîner avec la prophétesse.

— Tu vas coucher avec elle ? demanda Karris.

— Quoi ? s'étrangla Gavin.

— C'est un « oui » ou un « si l'occasion se présente » ?

Gavin s'empourpra sans trouver de réponse.

Mais Karris se détourna la première. Elle serra les dents, puis sa mâchoire se détendit.

— Désolée, seigneur Prisme. C'était une question déplacée. Je m'excuse.

Oh ! Comme ça tout est effacé, alors.

Je ne peux pas coucher avec toi, mais je ferais mieux de ne coucher avec personne d'autre, hein ? Parfait.

Le Troisième Œil l'accueillit sur la plage. Sa démarche était un modèle de grâce corporelle : sensuelle, féline, suggestive sans paraître calculée. Immobile, elle était saisissante. En mouvement, elle était le genre de femme pour laquelle le monde entier remerciait Orholam d'avoir donné des corps à ses créatures, et d'avoir créé la lumière pour que l'homme puisse en contempler la beauté.

Elle souriait de ses lèvres pleines, rouges, accueillantes. Ses yeux étaient grands et brillants. Son maquillage était exquis et elle portait une robe blanche si fine qu'il voyait le cercle sombre de ses aréoles à travers.

La perfection, bordel !

Chapitre 31

Consterné, Kip rentra à la caserne. Il ne savait que faire. S'il disait aux Rejetés qu'il était responsable du renvoi de Tiziri, ils risquaient de s'en prendre à lui, craignant qu'ils y passent la prochaine fois. Et cette crainte était fondée.

La menace d'un enjeu « plus grand » ne pouvait guère signifier autre chose. Kip n'avait pas d'argent. Andross renverrait quelqu'un de plus proche de Kip – ou lui réserverait un sort pire encore.

La caserne était vide, cependant. Évidemment : les autres étudiants n'étaient pas encore revenus du *practicum*. Kip rejoignit sa paillasse au fond, vérifia deux fois qu'il n'y avait personne, et, à quatre emplacements de là, il ouvrit le coffre au pied du lit inoccupé. Il fouilla frénétiquement sous les couvertures.

Et soupira de soulagement. Sa dague était toujours là.

Il l'enfouit de nouveau, ferma soigneusement le coffre et s'assura qu'il ne laissait aucun signe montrant qu'il avait été ouvert. Puis il se coucha.

Pour une fois, il sombra dans un sommeil sans rêves. Le lendemain matin, il se réveilla au milieu d'une grande agitation. Les étudiants discutaient bruyamment, sans aucune considération pour ceux qui dormaient – mais, en se redressant, Kip prit conscience qu'il était le seul encore au lit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix enrouée par son long sommeil.

— C'est le Jour des Sponsors, lui expliqua un garçon à quelques lits de là. Pas de cours ni de *practicum*. Chacun a rendez-vous avec son sponsor.

Kip se traîna jusqu'à la salle de bains commune, où il fit sa toilette, se gargarisa à l'eau salée et passa à maintes reprises un peigne dans ses cheveux, jusqu'à obtenir un semblant d'ordre.

Seul, il descendit l'escalier et se rendit dans le réfectoire. On servait encore, et la nourriture était bien plus raffinée que d'habitude, remarqua-t-il. Mais il n'y avait que peu d'étudiants, et ceux-là étaient attablés avec des adultes. Certains pouvaient être des frères et sœurs plus âgés, ou des parents.

Kip en eut le cœur serré. Debout avec son plateau, il chercha une place des yeux. Peu importe où il s'asseyait, il serait seul. Mère : décédée. Grand-père : hostile au point de le renier. Père : absent. Comme il l'avait été toute la vie de Kip.

Seul, il s'assit. Et mangea seul. Il se força à ne pas aller trop vite. D'une certaine manière, sans apprécier cette douleur, il s'y complaisait tout de même.

Ce sont ces bleus à l'âme qui forment un homme. Il acceptait les coups. C'était ainsi.

Son repas fini, il partit pour la bibliothèque. La bibliothécaire, une femme étonnamment séduisante (peut-être une créatrice faiblement jaune d'après ses yeux) lui dit :

— Je suis désolée, toutes nos salles de réunion privées sont déjà réservées par des sponsors, jeune homme.

— Je n'ai pas besoin d'une salle. J'ai besoin de livres. Sur les tactiques de jeu aux Neuf Rois.

— Ah ! (Son visage s'illumina.) Je crois que nous pouvons t'aider, alors.

Rea Siluz était la quatrième sous-secrétaire. Elle avait en général des horaires de travail tardifs. Avant que Kip soit autorisé à voir les livres, il dut signer un contrat où il promettait de ne pas apporter de feu, ni de créer de luxine rouge dans la bibliothèque. Ces points réglés, elle installa Kip à un bureau du côté le plus sombre de la bibliothèque. Mais, bien sûr, les lanternes jaunes diffusaient un éclairage artificiel suffisant dans tout l'espace. Puis elle lui apporta une demi-douzaine de livres.

— Tu joues beaucoup ? lui demanda Rea.

— Je n'ai joué que deux fois. J'ai perdu, méchamment, les deux fois.

Elle rit sans bruit. Ses cheveux noirs aux boucles serrées créaient un halo méticuleusement arrangé autour de sa tête, mettant en valeur son visage fin et ses lèvres pleines.

— La plupart des gens perdent leurs *vingt* premières parties.

Misère !

— Je dois éviter ça, dit Kip. Par quoi dois-je commencer ?

— Lis ces deux-ci pour démarrer. Ensuite tu pourras étudier celui-là. Dans cet ouvrage, il y a des reproductions des cartes, donc tu peux t'y reporter si tu as du mal à comprendre. Plus tu les auras en tête, plus tu feras de progrès.

Oh là là ! Kip s'attela à la tâche. Il lut pendant douze heures d'affilée. Il se rendit aux toilettes à un moment et, en revenant, il vit un homme penché sur sa table, qui notait les titres des livres étalés là. Quand il remarqua Kip, il s'enfuit. Le garçon songea un instant à le pourchasser, mais abandonna cette idée en constatant qu'il ne saurait pas comment réagir s'il attrapait cet individu.

Génial, voilà qu'ils espionnent mes lectures. Kip ne savait pas qui étaient ces « ils », mais il se dit que cela importait peu.

Lorsqu'il partit pour prendre un souper tardif, il alla au bureau de Rea.

— Est-ce que je peux revenir après manger ?

— Tu n'as pas encore mangé ?

Elle semblait fatiguée de sa longue journée.

— Non, mais là je meurs de faim.

— Je suis désolée, mais la bibliothèque va fermer dans quelques minutes.

Kip observa les autres étudiants, qui ne montraient aucun signe de départ imminent, et eut un geste de découragement.

— Il s'agit de troisième et quatrième année, Kip. Les étudiants plus âgés et les apprentis Gardes noirs ont le droit d'étudier quand et où ils veulent. Leur charge de travail est si importante que certains n'arrivent pas ici avant minuit. On ne fait pas autant confiance aux première année. Tu peux venir uniquement quand il y a un bibliothécaire.

Aussi Kip étudia-t-il quelque temps encore. Lorsqu'il prit enfin congé pour aller dormir, Boisinistre l'intercepta dans le couloir. Le vieil homme lui adressa un sourire carnassier.

Kip n'en savait pas encore assez. Il ne risquait pas de gagner.

Les appartements d'Andross Guile n'avaient pas changé. Kip s'assit sous la lanterne violette, avec un paquet de cartes devant lui. Il examina son jeu. Malgré les douze dernières heures passées à étudier, il n'était pas plus avancé.

— Quels sont les enjeux ?

— Plus grands, je te l'ai déjà dit.

Andross Guile n'en dit pas plus. Il joua sa première carte, mettant en place la partie.

Kip joua. Il sortit une de ses bonnes cartes trop tôt – ce qu'il ne comprit qu'à la fin du jeu – et se fit laminer. Il aurait perdu de toute façon, mais c'était la première fois qu'il percevait autre chose que sa propre impuissance.

— Alors, qu'est-ce que vous allez me faire cette fois ? demanda Kip.

— Pathétique. Tu n'as pas une goutte de sang Guile dans les veines, espèce de pleurnichard. Tu n'es pas condamné à perdre. Tu perds parce que tu en as décidé ainsi.

— C'est ça, je choisis de perdre. C'est tellement plus drôle.

— L'ironie est le sanctuaire des sots. Arrête ça tout de suite. Cette fois-ci, l'enjeu portait sur le privilège de manger demain. Tu vas jeûner. Peut-être que ça te forcera à te concentrer. Jouons de

nouveau.

— Quels sont les enjeux ? demanda Kip, entêté.

Il avait malgré tout appris une chose : si Andross Guile croyait qu'être privé de nourriture affectait davantage Kip que faire renvoyer une fille chez elle, l'obligeant à renoncer à tout ce pour quoi elle avait travaillé, il tenait son petit-fils en bien piètre estime.

— Plus grands.

Andross Guile se mit à battre ses cartes.

— Non, dit Kip. Je ne vous fais pas confiance. Je crois que vous inventez les mises après coup. Je ne joue pas tant que j'ignore l'enjeu.

Un maigre sourire flotta sur les lèvres d'Andross Guile.

— Le *practicum*. Si tu perds la partie, tu perds tes heures de *practicum*.

— C'est ce qui arrive chaque fois que vous me convoquez ici, répliqua Kip.

— Là, ce sera permanent.

Perdre le droit d'aller en *practicum* signifiait renoncer à apprendre à créer de manière cadrée.

— Vous pouvez faire ça ?

— Il y a bien peu de chose que je ne puisse faire.

Si Kip n'apprenait pas à créer correctement, il n'avait plus d'avenir.

— Ce n'est pas juste, protesta-t-il.

Il savait qu'il allait perdre.

— La justice ne m'intéresse pas. Ce qui intéresse les Guile, c'est la victoire, pas l'esprit sportif.

— Et si je refuse de jouer ?

— Je te fais renvoyer.

Quel salaud !

— Qu'est-ce que je gagne si je remporte la partie ? demanda Kip.

— Je renverrai ce tyran d'Elio chez lui.

— Je m'en fiche qu'il soit renvoyé.

— Tu ne devrais pas.

Que voulait-il dire ? C'était une mise en garde ?

— Je vous hais, dit Kip.

— Tu me brises le cœur. Pioche.

Kip obéit. Il sut aussitôt que sa main était spectaculaire. Il l'avait déjà vue dans un des livres.

Mais, trois tours plus tard, il perdit. Il s'emmêla les pinceaux, n'agit pas dans le temps imparti par son sablier. Il n'était même pas capable d'utiliser comme il fallait un jeu bien servi. Andross Guile avait tiré de mauvaises cartes, mais il avait surmonté les coups que Kip lui avait portés au début, avant de l'achever.

Vaincu, Kip retourna son dernier jeton et dit :

— Alors qu'est-ce que je suis censé faire pendant que tout le monde va en *practicum* ?

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? Trouve d'autres moyens d'échouer et de te montrer décevant. Lorsque mon fils rentrera, il acceptera de se débarrasser du déchet.

Il fit un geste en direction de Kip, comme s'il était un cafard à chasser.

— Vous êtes vieux, dit le garçon. Dans combien de temps allez-vous clamser ?

Le Rouge eut un sourire sauvage.

— Ce petit bâtard a donc du répondant. Bien. Dehors maintenant.

Chapitre 32

Adrasteia était une esclave, pas une victime. Avant le lever du soleil, elle avait franchi la Tige du Lys, le pont reliant la Chromerie à Grand Jaspe. C'était le Jour des Sponsors. Donc, pas de cours, même si la Garde noire se livrait quand même à son entraînement. La Garde était trop importante pour prendre des jours de congé. Chaque étudiant était supposé voir son sponsor, et les esclaves n'étaient pas différents des autres, pour une fois.

La différence résidait dans le fait que le sponsor d'Adrasteia ne la voyait jamais ce jour-là. À la place, elle lui donnait de petites missions secrètes à réaliser. Dame Lucretia Verangheti n'était pas une maîtresse commode.

Les vendeurs du marché installaient leurs tentes et leurs étals, étendaient des tapis, aiguillonnaient leurs baudets pour disposer le plus possible de poissons ou d'autres produits. Le flot de passants était constant mais, avec la venue de l'aube, il se changerait en torrent lorsque les esclaves domestiques et les femmes au foyer viendraient faire leurs commissions pour nourrir leur maisonnée. Adrasteia se glissa dans la masse comme si elle devait aller quelque part. Elle décrocha le lacet d'une de ses bottes et s'arrêta près d'un mur, se mit sur un genou et remonta sa jupe assez haut pour refaire son lacet.

Elle sortit le paquet d'un espace ménagé entre deux briques, le glissa dans sa botte lacée et continua son chemin. Elle emprunta quelques ruelles sinueuses pour s'assurer qu'elle n'avait pas été suivie (elle n'avait jamais été suivie, mais cela faisait partie des ordres), et trouva enfin un endroit propice, entre une paire de hauts bâtiments. Elle sortit le paquet de sa botte et déplia la lettre.

Dame Verangheti écrivait rarement des mots. Elle ne souhaitait pas que son écriture permette de la lier aux délits qu'elle faisait commettre à Adrasteia, et elle n'aimait pas donner aux esclaves ou aux scribes plus d'informations que le strict nécessaire.

Malgré tout, Adrasteia savait ce qu'on attendait d'elle.

Le message consistait en un dessin : le portrait étrangement ressemblant d'un homme – dame Verangheti aurait pu être une artiste si elle n'avait jugé que cette condition lui était trop inférieure. La pochette de poitrine de l'homme était entourée. Sur la page suivante, en papier de riz d'une finesse extraordinaire, était dessinée une boîte à priser décorée d'un blason de famille : des hérons s'élevant devant un croissant de lune.

La jeune fille avait déjà exécuté ce genre de méfaits, et savait qu'elle était censée voler la boîte à priser avant le lendemain matin.

Adrasteia était une esclave, pas une bécasse : elle savait que, la plupart du temps, les victimes étaient au service de Lucretia Verangheti. Elle s'était déjà fait prendre, au pays.

Mais elle ne savait jamais quelles cibles étaient réelles, et lesquelles étaient factices. C'était logique, se disait-elle. L'entraînement était plus efficace si l'échec était possible, mais pas dramatique. Si votre apprentie échoue une fois et se rend inutilisable, vous perdez tout le temps passé à l'entraîner. À l'inverse, si vous n'acceptez pas que votre apprentie échoue, ses capacités ne sont pas mises à l'épreuve et elle ne saura pas où se situent ses limites.

Mais Teia ne savait pas faire la différence. Et, honnêtement, cela importait peu. Elle ne pouvait pas se permettre de traiter une mission comme si c'était un leurre. La différence, c'était que, si elle se faisait prendre à voler un homme de Lucretia, elle s'en sortirait avec une dérouillée mais, s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, elle se ferait renvoyer de la Garde noire, de la Chromerie, et terminerait en prison.

Et, bien sûr, son père comptait sur elle. Tout allait bien pour le père d'une esclave qui faisait du bon travail. Il n'était même pas nécessaire de mentionner le corollaire. N'importe quel esclave le savait. Le père de Teia était un homme libre, elle n'avait pas menti à Kip à ce sujet. Mais cela n'empêchait pas dame Verangheti d'avoir le pouvoir de contrôler son destin et ses dettes.

Teia étudia le portrait, gravant la physionomie de l'homme dans sa mémoire. Un noble terrien, très probablement, d'après ses vêtements. Cheveux courts qui se faisaient rares, nez épais, grande cape, ceinture à épée, larges manches et gants de cuir.

Vu son habillement, Teia n'aurait pas été surprise qu'il se déplace accompagné d'un garde du corps. Elle jeta un coup d'œil à droite et à gauche dans la ruelle. Elle ne repéra personne. Elle replia le papier de riz. Aux coins, il y avait de la luxine rouge et jaune sous une fine couche de cire. Elle les frotta l'un contre l'autre pour retirer la cire, et le papier s'enflamma, disparaissant en un rien de temps. Teia souffla sur les cendres et reprit la direction du marché.

Comme tous les carrefours de la ville, chaque entrée de celui-ci était surplombée d'une arche qui soutenait l'une des Mille Étoiles de la ville. Ces grands miroirs surélevés, initialement conçus pour augmenter le pouvoir des créateurs, pouvaient être utilisés par chaque quartier à son gré quand les créateurs ne s'en servaient pas.

Ce marché avait loué leurs étoiles aux commerçants les plus offrants. Aussi certaines éclairaient-elles des échoppes. D'autres portaient des filtres colorés et suivaient les déambulations de jongleurs de luxine qui montraient leurs tours, faisant la réclame pour telle ou telle boutique. Adrasteia se fraya un chemin jusqu'au pied d'une des étoiles, ouvrit la minuscule porte avec une clé, puis verrouilla la porte derrière elle. Elle se glissa avec peine dans l'étroite colonne creuse. Elle avait un accord avec les singes de tour, les esclaves qui s'occupaient de cette arche. Tant qu'elle ne les dérangeait pas et ne causait pas de dégâts, ils la laissaient utiliser la trappe d'aération située à mi-hauteur comme poste de guet.

Elle ouvrit son sac, et attendit. D'habitude, elle détestait ses cheveux plats et sans vie, mais ces activités étaient la raison pour laquelle elle les portait si courts. À l'aide de quelques pinces, elle pouvait aisément se fixer une perruque sur la tête. Cette fois, c'était une coiffure atashienne, longue et ondulée, maintenue par un foulard rouge. Elle prit une vingtaine de bracelets dans son sac. De couleurs criardes et bien voyantes – tout ce qu'il fallait pour détourner l'attention de son visage. Elle se mit du rouge aux joues et sur les lèvres, et plia ses autres foulards. Puis elle rangea son châle dans son sac, desserra quelques lacets de sa robe et la tira vers le bas – en quittant l'arche, elle chausserait des talons qui modifieraient sa taille, et le bas de sa robe devait cacher les chaussures. Elle enfila un corset et le serra en laissant de la place. Elle rembourra l'espace restant avec ses foulards roulés, pour donner l'impression que ses seins étaient plus gros que les boutons de moustique qui lui tenaient lieu de poitrine.

Presque tout ce qu'elle détestait dans son physique la rendait apte à ce métier, et elle le savait. Sans aucun doute était-ce en partie pour cela qu'elle avait été choisie. Pas trop petite, ni trop grande, mince (ce qui, contrairement à un embonpoint, était plus facile à transformer avec des vêtements), de visage agréable, mais pas assez jolie pour se démarquer. Bien que Kip l'ait agacée au plus haut point en le disant tout haut, elle pouvait même se déguiser en garçon, et elle l'avait déjà fait.

Mais ce jour-là, une fois ses préparatifs finis, elle devait sans doute ressembler à une femme, pensa-t-elle. Une femme atashienne de basse extraction, d'environ vingt-cinq ans, grande, aux goûts détestables, et avec une dent pourrie (noircie avec un mélange de cendre et de suif – ce qui était dégoûtant).

Son déguisement n'était pas parfait, mais elle ne recherchait pas la perfection. Le plus grand atout

de son accoutrement était qu'en cas de poursuite elle pourrait tout enlever en quelques secondes.

Quand elle eut fini de se changer, elle attendit. Trouver toute seule un noble au milieu du parc à bestiaux humains de Grand Jaspe aurait été impossible. Et encore moins en volant un objet le même jour. Mais Adrasteia n'avait pas pour mission de trouver sa cible. L'homme viendrait à elle, et il serait marqué.

Adrasteia attendit une heure, dilatant régulièrement ses yeux. Sa vision, comme elle l'avait expliqué à Kip, était tour à tour moyenne, incroyable, et très mauvaise, sans logique apparente. Elle ne percevait pas du tout l'ultraviolet, et sa vision du bleu, du mauve et du violet était tout juste moyenne ; pour l'orange et le jaune, c'était moyen aussi, et elle ne distinguait pas le vert du rouge. Mais, en deçà du spectre visible par le commun des mortels et la plupart des créateurs, sa vue devenait perçante. Elle ne pouvait pas créer de luxine infrarouge, mais elle voyait l'infrarouge mieux que la majorité des créateurs. Elle n'était même pas obligée de dilater consciemment ses pupilles afin de le voir. Pour Teia, c'était aussi naturel que d'accommoder son regard pour voir de près ou de loin.

Mais, lorsqu'elle dilatait ses yeux, elle voyait quelque chose de tout à fait différent. En deçà de l'infrarouge, et aussi loin qu'il se situait par rapport au spectre visible, il y avait *sa* couleur – si tant est qu'on pouvait l'appeler « couleur ». Les livres l'appelaient « paryl ». Le paryl était pur, beau, et à peu près inutile. Il était si délicat qu'il ne pouvait rien contenir. Tellement fragile que, dans les rares livres qu'elle avait trouvés qui tentaient d'en traiter, on l'appelait « soie d'araignée ».

Sauf que les araignées, elles, pouvaient se suspendre à leur toile. Teia savait qu'il ne fallait pas se risquer à ce genre de choses avec sa couleur.

Elle commençait à s'inquiéter de l'heure de relève des esclaves de miroir. Ils acceptaient qu'elle soit dans leur tour, mais ils ne pouvaient pas sortir tant qu'elle était à l'intérieur. Et le moment où elle quittait la tour dans son déguisement était celui de la journée où elle était le plus vulnérable. Elle avait dilaté ses pupilles jusqu'à voir le paryl lorsque quelque chose frémit à la périphérie de son champ visuel.

Une volute de fumée paryle serpenta et disparut au-dessus de la foule, à une trentaine de mètres de là.

Bien entendu, personne ne l'avait remarqué. Personne n'était en mesure de le faire. Teia n'avait encore jamais rencontré quelqu'un ayant la capacité de voir le paryl, et encore moins de le créer.

Ce devait être sa cible. C'était ainsi que les cibles étaient marquées : des volutes de paryl dans leurs cheveux ou sur leur chapeau, brûlant comme des feux sans flammes. C'était une balise parfaite, qu'elle seule pouvait voir. Cependant, elle n'avait jamais rencontré son *alter ego* : l'homme ou la femme qui marquait les cibles de Teia restait toujours à l'écart.

Elle observa les environs, attentive à tout. Là ! Le fanal passait juste au pied de la tour. Elle n'avait pas assez de visibilité pour repérer sa cible, mais cette mission s'annonçait plus facile que d'habitude.

Elle se laissa glisser le long de l'échelle avec son sac dans le dos. Arrivée en bas, elle sortit ses talons hauts, les enfila, mit son sac en bandoulière et s'assura que la sangle n'avait pas déplacé ses « seins ». Elle prit une profonde inspiration. *Confiante, mais sans agressivité, Teia. Non, même pas confiante. Simplement affairée. La démarche assez chaloupée pour faire semblant que j'ai des hanches, mais pas trop appuyée pour ne pas passer pour une prostituée.* Elle rajusta une dernière fois sa perruque et relâcha son souffle, ouvrit la porte, fit un pas dehors et ferma promptement derrière elle.

À cet endroit, le pied de l'arche jouxtait un bâtiment, et elle pouvait s'engouffrer rapidement dans

une rue secondaire. Une fois éloignée de l'arche, elle passa en revue la foule, se reposant les yeux un bref instant. Il était tout aussi important de repérer des gens qui auraient pu la surprendre sortant de l'arche que de trouver sa cible.

Elle retrouva le fanal en quelques secondes. Mais il n'était pas sur sa cible. Fermement attachée, la couleur se trouvait dans les cheveux d'une femme. Rien de lâche ni de rougeoyant.

Tout en sachant qu'elle faisait une bêtise, Teia se mit aussitôt à suivre la femme.

Si elle venait d'assister au marquage de cette femme, le créateur paryl devait être là.

Mais, au lieu de ressentir de l'excitation, Teia avait l'impression d'avoir mis le doigt sur quelque chose de dangereux. La personne qui avait marqué cette femme ne savait pas que quelqu'un d'autre pouvait la voir. C'était comme tomber sur un message secret et l'ouvrir. L'auteur du message ne serait pas content qu'on lise son courrier… même si les mots n'avaient aucun sens pour Teia.

Il y avait de puissants courants sous-jacents dans cette ville, et une esclave pouvait se retrouver engloutie même par les plus faibles d'entre eux. Il se passait rarement un matin sur Grand Jaspe sans que la mer Céruléenne n'emporte au moins un cadavre.

Teia gardait les yeux bien ouverts, mais se garda bien de créer. Sinon, elle alerterait aussitôt l'autre paryl de sa présence. La femme était à quelque quinze mètres devant Teia, et ne semblait pas pressée. Elle flânait entre les étals, s'enfonçant plus avant dans le marché. Sa lenteur même rendait presque impossible la tâche de découvrir qui était l'autre créateur. Si elle s'était dirigée vers un endroit donné, le créateur paryl aurait été parmi les personnes allant dans la même direction, et à peu près à la même vitesse. Comme la femme prenait son temps et était impossible à perdre avec cette balise sur la tête, celui qui la suivait – l'espionnait ? – pouvait prendre soin de se fondre dans la foule en mouvement.

Tâchant de ne pas se rendre suspecte, Teia effectua un arc de cercle pour mieux voir la femme, qui à présent discutait avec un marchand de tissus, montrant un foulard en soie décoré de carreaux vert vif et noirs. Elle était menue, avec un visage en forme de cœur, des cheveux frisés. Elle portait une robe bleu pâle et de grosses boucles d'oreilles. Séduisante, approchant peut-être de la quarantaine.

Pas le moindre indice laissant deviner pourquoi elle était suivie.

Ce n'est pas mon problème. Je devrais filer d'ici.

Mais c'était plus fort qu'elle. La mère de Teia lui avait toujours dit qu'elle était le genre de fille qui avait besoin de se brûler deux fois la main sur le fourneau avant d'être convaincue que c'était vraiment chaud.

Un vendeur de pots en céramique dont l'émail criard représentait des animaux montrant les crocs approcha Teia.

— Ah ! madame a bon goût, lui dit-il.

Elle lui adressa un sourire neutre.

— Je ne fais que regarder, merci.

— Vous cherchez quelque chose pour un usage particulier ?

— Je saurai vous trouver si j'ai besoin de quelque chose, rétorqua-t-elle.

Sa réponse la surprit elle-même. Dans la vraie vie, elle n'aurait pas osé se montrer si malpolie, mais porter un déguisement était étrangement libérateur.

— Très bien, dit le marchand avec un sourire faux.

Il se retourna et la maudit à mi-voix, peu discrètement.

Elle avait d'autres chats à fouetter, mais rougit néanmoins. *Quel…*

Elle faillit ne pas le voir. Un éclat rapide, une onde, émanant d'une fontaine toute proche. Elle chercha la source des yeux, mais ne put départager les trois hommes qui se tenaient là. Ils regardaient

tous en direction de la jolie femme.

Teia reconnut cette onde. Elle en avait déjà fait usage elle-même. En fait, c'était la seule chose qui lui laissât un espoir d'entrer dans la Garde noire. La particularité du paryl était que, contrairement aux autres couleurs, il pouvait traverser les vêtements. Avec une torche de paryl, on pouvait voir exactement les objets métalliques se trouvant sur le corps de quelqu'un. Qu'il s'agisse d'une cotte de mailles dissimulée sous une tunique, d'une dague attachée à la cuisse… Ce n'était pas un secret pour Teia. Cette propriété et la possibilité de marquer quelqu'un avec des signaux invisibles aux autres étaient les seuls usages pratiques du paryl que Teia avait découverts. L'un des ouvrages qu'elle avait consultés considérait d'ailleurs que ce n'était pas une couleur pour cette raison, décrivant le paryl comme « singulièrement éphémère et inutile ».

Lorsqu'on était en chasse, le risque de ne plus voir ce qui se passait autour de soi était grand, et ses maîtres de combat à Odess l'avaient maintes fois battue pour cela. Elle s'appliqua à respirer profondément et à ne pas perdre le contact avec son environnement. La concentration intense qu'on déployait dans de telles circonstances pouvait vous trahir, vous amener à commettre des erreurs.

Elle s'en était souvenue juste à temps.

En parcourant du regard la rue principale du marché, bouillonnante d'humanité – négociants des sept satrapies, esclaves, luxiats, mendiants et nobles –, Teia vit la dernière chose qu'elle souhaitait voir. La cible désignée par Lucretia Verangheti marchait droit vers elle. Pire encore, la direction qu'il prenait le mènerait juste en face de l'autre créateur paryl. La cible de Teia présentait le fanal paryl habituel, tressé dans ses cheveux. S'il descendait la rue avec ce truc en l'état, l'autre créateur paryl ne pourrait pas le manquer. Et alors il prendrait peut-être Teia pour cible.

Avant de savoir exactement ce qu'elle comptait faire, elle se mit en mouvement. Si elle avait un défaut, ce n'était pas de rester les deux pieds dans le même sabot.

Elle envoya une onde de lumière extrafine, aussi fugace que possible. Ce qui était également un avantage avec le paryl, c'était qu'on pouvait en créer plus rapidement que les autres couleurs, et qu'on en trouvait partout, même par les jours les plus gris, ce qui rendait le problème de la source quasi inexistant. Cette couleur était même faiblement présente la nuit, à condition d'être en extérieur. Le faisceau de Teia passa à travers les vêtements de sa cible, les rendant aussi immatériels que de grandes ombres flottant au vent.

Instruite par l'expérience, Teia était capable d'identifier les formes floues de tous les objets métalliques qu'il portait sur lui. Une épée, un couteau, une boucle de ceinture, des ferrures dans ladite ceinture, de fins maillons qui reliaient sa bourse à cette dernière (il se méfiait des vols, donc), des pièces dans sa bourse, l'extrémité des lacets de sa chemise, un collier, une chaîne de cape, un fil d'or passé dans la trame de sa capuche, une boucle d'oreille, et… – enfin ! – une boîte à priser dans la pochette de poitrine de sa cape.

C'était un endroit facile pour dérober quelque chose. Teia traversa la rue. Au dernier moment, pour que la rencontre avec sa cible semble fortuite, elle retourna la tête.

Erreur. Elle vit l'un des hommes près de la fontaine (mince, visage banal, calvitie recouverte d'une frange de cheveux roux, habits de marchand) joindre les mains devant lui. Une aiguille de luxine paryle fusa de ses mains et s'enfonça dans le cou de la femme qu'il surveillait, à six mètres de là. C'était un coup incroyable vu la cohue créée par les attroupements et le passage des charrettes. La luxine resta en l'air, attachée d'un côté à ses mains, de l'autre au cou de la femme. L'homme se penchait sous l'effort de la concentration.

Un passant traversa le fil fin comme une toile d'araignée et le cassa, mais l'homme ne s'en soucia pas. Il relâcha le paryl et s'éloigna sans un regard de plus. Du paryl solide ? C'était impossible !

Teia aperçut la femme qui fronçait les sourcils et se frottait le côté du cou, puis reportait son attention sur un melon au milieu de l'étal devant elle.

C'est alors que quelqu'un percuta Teia. Elle se serait étalée par terre si une main ferme ne l'avait attrapée par le bras.

— Attention, ma jolie, lui dit sa cible.

Et, en l'aidant à recouvrer son aplomb, il lui tâta les fesses.

— Oh ! je…

Teia n'avait pas besoin de feindre la confusion. Il lui fut un peu plus difficile de retrouver l'équilibre sur ses chaussures à talons, et plus encore de reprendre ses esprits.

— Tu peux me trouver à l'*Auberge du Six Rouge* plus tard, si tu cherches un peu d'amusement, beauté, ajouta-t-il sans déplacer sa main.

Elle chassa sa main.

— Non, merci, monsieur. Excusez-moi.

Il rit, mais ne tenta rien de plus.

— Penses-y. Je te ferai passer une meilleure nuit que ton mari ne pourra jamais t'offrir.

Elle baissa pudiquement la tête et s'éloigna avec le sentiment d'avoir été souillée. Elle sentait encore sa main sur elle. Elle avait envie de lui enfoncer son sourire à coups de poing pour avoir osé lui attraper les fesses.

Mais elle se contenta de laisser tomber la boîte à priser dans son sac. Teia avait été prise au dépourvu, mais elle s'était rapidement remise d'aplomb.

Alors qu'il s'éloignait déjà, elle se retourna et retira la marque sur sa tête. À présent, il aurait été sage de foutre le camp. Mais elle ne put s'empêcher de scruter le marché des yeux pour essayer de repérer la femme.

Ce n'était pas bien difficile. Elle avait toujours sa balise sur la tête, même si la couleur commençait déjà à se dissiper. Et elle avait la peau suffisamment pâle pour laisser apparaître la légère teinte couleur de thé vert d'une créatrice expérimentée. Elle traversa l'artère principale du marché avec son melon. Soudain son bras retomba, et elle lâcha le melon. Elle eut un sourire surpris et confus, mais seule une moitié de son visage bougea. Puis elle tituba et tomba.

Il y eut quelques sourires et ricanements. Mais la femme ne se releva pas. Elle fut prise de tremblements. Une apoplexie. Une attaque.

Les sourires s'évanouirent et des passants accoururent vers la femme à terre.

— À l'aide ! Un chirurgien ! cria un badaud.

Un frisson d'effroi secoua Teia. Qu'Orholam ait pitié ! À quoi venait-elle d'assister ?

Chapitre 33

Toutes les semaines, le grand salon de la Chromerie était transformé en lieu de culte. Chaque étudiant, créateur ou non, devait assister à la célébration. Kip se traîna jusqu'à sa place sur le banc d'église, entre Ben-hadad et Teia. Ben-hadad essayait les diverses lentilles colorées de ses singulières lunettes pour regarder les ogives en marbre blanc et les nombreux vitraux des claires-voies.

Kip était trop absorbé par ce qui se passait au niveau du sol pour tenter de discerner les scènes figurant au-dessus d'eux sur les vitraux.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Hmmm ? fit Ben-hadad.

— On écoute, répondit Teia. (Son ton était sec, réservé – cela ne lui ressemblait pas.) C'est la deuxième semaine du cycle, alors je crois que le Bleu lui-même va parler.

— Oh non ! gémit Ben-hadad. C'est le pire. J'ai entendu un des chatoyants dire que l'année dernière c'est Gavin Guile qui a prêché le jour du Bleu, et il était sensationnel. Mais Machin Bleu est affreux.

— Klytos Bleu, compléta Kip.

Il sentait le poids de la peur peser sur ses épaules. C'était sa cible.

— Il essaie de jouer les érudits parce qu'il croit que les bleus sont censés être comme ça, mais j'ai déjà entendu les vrais érudits se moquer de lui.

Kip s'en fichait, même s'il espérait pouvoir éprouver de l'antipathie pour l'homme qu'il avait juré de détruire. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de voir Klytos Bleu en personne. Il s'aperçut que son cœur battait la chamade.

Le grand salon se remplit lentement. Une foule de gens pressés arriva à la dernière minute, juste avant midi. Alors qu'il entrait encore du monde, un chant choral dans les graves s'éleva d'une fosse cachée près des premiers rangs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? chuchota Kip.

— Le chœur des hommes infrarouges, lui expliqua Ben-hadad, le regard toujours tourné vers la lumière qui se déversait par les claires-voies.

— Chut ! leur intima Teia, qui écoutait attentivement.

Elle était de mauvais poil, celle-là.

— Pourquoi les bleus ne font-ils pas leur propre musique ? demanda Kip à Ben-hadad.

— J'en sais rien. Ce n'est pas leur truc. (Soudain le garçon sourit largement et détacha son regard du plafond.) Les infrarouges sont toujours passionnés, bien sûr, mais les hommes sont presque tous stériles. Ce sont deux qualités qui assurent leur succès auprès des femmes.

— Le talent musical n'y est pas pour rien non plus, ajouta Teia d'un air rêveur.

— Quoi ? fit Kip à l'intention de Ben-hadad. Pourquoi ?

Son ami haussa les sourcils.

— Eh bien, Kip, ton père ne t'a pas enseigné les « soixante-dix manières de prendre une jeune femme » ? s'étonna Teia.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire. Je…

Oh ! mais elle le savait déjà. Elle le regardait rougir en souriant.

Mais, soixante-dix ?!

Elle s'adoucit et, à voix basse, lui expliqua :

— Personne ne sait pourquoi ils sont stériles. Ça fait simplement partie de leur sacrifice au nom d'Orholam.

— Chut ! leur intima une fille du rang de devant en se retournant, agacée.

Le chœur entonna un nouveau chant, et cette fois la congrégation les accompagna massivement. Kip n'en comprenait pas un traître mot. Il devinait seulement qu'il s'agissait de Parien archaïque. C'était beau, cependant, et il était heureux de ne pas comprendre les paroles, car il pouvait ainsi s'immerger dans la musique pure.

Deux puits de lumière s'illuminèrent soudain, éclairés par une autre source que la seule lumière du soleil. Kip devina que les grands miroirs au sommet des autres tours étaient dirigés vers le grand salon qui, étant surplombé par toute une tour, ne pouvait recevoir de lumière directe par le haut. Les miroirs permettaient aux rayons d'Orholam de briller sur son peuple.

Il y eut d'autres chants, une procession d'hommes et de femmes en toge bleue ; certains balançaient des encensoirs d'où s'échappait de la fumée. Kip observa Klytos Bleu, vêtu d'une toge en soie amidonnée bleu vif et d'un étrange chapeau bleu, passer à quelques mètres de lui. Il semblait mal à l'aise, supportant difficilement la cérémonie.

Il fit mauvaise impression à Kip.

Par Orholam, soixante-dix manières ?

Kip n'arrivait à en imaginer que deux. Qui pouvait-il interroger à ce sujet ? Ils se moqueraient de son ignorance de péquenaud.

Il y eut des génuflexions, des prières, des lectures, des réponses rituelles clamées par des milliers de voix. Kip faisait bouger ses lèvres et feignait de savoir ce qui se passait. Sa mère n'avait jamais accordé de temps aux luxiats. Mais elle craignait le jugement d'Orholam. Pour avoir une chance d'échapper à un courroux divin bien mérité, elle conseillait de faire profil bas.

Ensuite Klytos Bleu vint se placer devant le lutrin et se mit à parler d'une voix si basse que même les gens du premier rang ne pouvaient sans doute pas l'entendre. Il était si timide et mal à l'aise que Kip ressentit un élan de compassion douloureuse pour cet homme. Un des luxiats s'approcha posément et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

Klytos haussa la voix jusqu'à atteindre un marmonnement :

— … sous l'œil de… ce quarante-neuvième jour…

Kip vit le luxiat échanger un regard avec l'un de ses confrères. Ce dernier se leva pour aller parler à Klytos Bleu, qui le rabroua sèchement, rougit, puis revint à ses notes.

— Comme je disais, lança Klytos d'une voix perçante, enfin assez forte pour qu'on l'entende jusqu'au fond. (Il esquissa un rictus.) Cela fait partie du travail de la Chromerie de porter les plus récentes trouvailles des érudits dans les coins perdus de notre monde. Il n'y a pas si longtemps, on considérait comme une hérésie de parler de notre monde autrement que comme un parchemin déroulé. Les gens croyaient que notre terre avait littéralement des coins – les luxiats les premiers. Grâce aux bleus et à leurs qualités, nous savons maintenant qu'il s'agit d'une superstition et qu'il n'y a pas de contradiction avec les écritures, qui désignent les satrapies comme en étant le centre uniquement par métaphore. Le centre de la volonté d'Orholam est une notion métaphorique, et non spatiale.

Kip n'avait aucune idée de ce dont il parlait, mais certains luxiats n'avaient pas l'air très réjouis de l'entendre. Kip devina que, si Klytos baissait de nouveau la voix, personne ne lui demanderait de parler plus fort.

— Ces dernières années, des travaux enthousiasmants ont été menés par vos camarades dans la tour de la Raison au sujet du Grand Schisme et des événements qui ont découlé de la Deimachie, la guerre des Dieux – que la plupart des érudits s'accordent désormais à traduire par « guerre contre les

Dieux ». *Dei* est ici un ablatif et, dans la plupart des textes traduits, il n'y a simplement pas assez de contexte pour modifier cette traduction canonique de « guerre des ». Cependant, dans *Des fondements de la raison*, Tristaem démontre qu'en modifiant légèrement notre compréhension de la grammaire du parien ancien toute notre herméneutique se trouve changée. Ces changements sont en marche, aujourd'hui.

Le regard de Kip devint peu à peu vitreux. Il y avait bien trop de mots qu'il ne comprenait pas. À supposer qu'il ait trouvé la grammaire intéressante, il n'aurait pas pu suivre, même avec toute sa bonne volonté. Il perdit le fil du discours et se mit à regarder autour de lui. Une vieille luxiate dans sa toge noire froissée faisait la grimace comme si elle mâchait un citron. Plusieurs étudiants plus âgés avaient l'air fascinés, et Kip se prit à désespérer. *Je vais devenir comme eux ?*

Il avait su dès le début que la Chromerie était un lieu de connaissance et d'apprentissage, mais il s'était attendu à des enseignements pratiques. Il se perdit dans la contemplation des vitraux couvrant les claires-voies. Il y avait Lucidonius, en toge blanche, le visage débonnaire, entouré de ses soldats pariens. Mais son visage était de quelques tons plus clair que le leur. C'était intéressant. Kip avait toujours entendu dire qu'il était un Parien à part.

Mais peut-être même était-il étranger aux Pariens.

Kip imagina soudain les disputes acharnées pour déterminer la couleur exacte de la peau de Lucidonius au moment de faire les vitraux. Il savait que les Pariens revendiquaient leurs liens avec lui, se le disputant avec leurs rivaux en richesses et en pouvoir : leurs voisins au teint pâle, les Ruthgariens. Plus Lucidonius était représenté avec un teint foncé, plus sa vue incommoderait les Ruthgariens. À présent, même si ce vitrail avait été réalisé des centaines d'années après la mort de Lucidonius, les gens étaient prêts à supposer que son ancienneté avait valeur de vérité.

Fascinant. Kip aurait bien aimé connaître le fin mot de l'histoire.

Oh, crotte ! C'est exactement le genre de chose que ce vieux phraseur est en train de faire, non ? Il changeait le monde à partir de l'analyse grammaticale d'un seul mot, tout comme Kip imaginait que le monde dépendait d'un pigment sur une fenêtre.

Le Bleu avait de nouveau baissé la voix, et il dut se pencher pour l'entendre. Mais une expression qu'il avait prononcée avait attiré l'attention de Kip : « Porteur de lumière ».

— C'est pourquoi il vaut mieux envisager le Porteur de lumière comme une métaphore s'appliquant à tout un chacun. Chacun de nous doit porter la lumière dans les coins les plus sombres du monde. Pas par zèle missionnaire. Si les religions des peuples qui vivent au-delà des portes de Sombre-Éternité conviennent à ces barbares, qui sommes-nous pour vouloir les changer ? Ne sont-ils pas eux aussi les enfants d'Orholam ? Nous devons mettre en lumière les recoins sombres de nos propres vies, en nous montrant bons et généreux, en disant du bien des autres, en faisant preuve d'un amour inconditionnel. Le Porteur de lumière ne viendra pas. Écoutez, enfants d'Am, le Porteur de lumière n'est pas unique. Nous sommes tous des Porteurs de lumière.

Les yeux des luxiats semblaient prêts à sortir de leurs orbites pour fuir en criant.

À cette image, le garçon manqua d'éclater de rire.

Bon sang ! Kip, faut que tu dormes.

Le Haut Luxiat monta sur l'estrade sans même jeter un regard à Klytos Bleu.

— J'aimerais que le chœur conclue par *Père des lumières, pardonnez-nous*, demanda-t-il.

Visiblement, ce n'était pas le chant initialement prévu.

Ça devient intéressant.

Mais les hommes chantèrent, et avec talent.

À la fin, tout le monde s'empressa de sortir et Kip demanda à Ben-hadad :

— Mais c'était quoi, cette histoire ?

— Un mensonge venu des tréfonds de l'enfer.

Deux filles du premier rang se retournèrent pour le regarder, mais Ben-hadad ne leur prêta aucune attention.

— Il y a toujours eu des querelles à propos du Porteur de lumière. Qui est-il, ou qui sera-t-il, est-il déjà venu ? La Chromerie affirme qu'il est déjà venu, en la personne de Lucidonius. Après tout, son nom veut dire « Donneur de lumière ».

— Mais tu n'y crois pas ? demanda Kip.

— Je ne connais pas tous les tenants et aboutissants, mais mes parents n'y croient pas.

C'était une des choses les plus stupides que Kip ait jamais entendues et, vu le regard dépité de Ben-hadad, ce dernier en était venu à la même conclusion.

— Je n'ai pas envie de vivre à une époque où l'histoire est figée une fois pour toutes, s'expliqua Ben-hadad.

C'était tout aussi idiot que de dire : « Je n'aime pas le monde tel qu'il est, donc il n'est pas comme ça. » Au moins cette fois Kip se retint de le dire tout haut.

— Le Porteur de lumière sera un génie de la magie, intervint soudain Teia.

Jusque-là, elle était restée étrangement calme.

— Un guerrier qui balaie tout devant lui. Dès sa jeunesse, il sera exceptionnel. Il fera des choses qu'on n'aurait jamais cru possibles, et nous ramènera sur le véritable chemin. Lucidonius n'était même pas un bon créateur. Il a trouvé comment faire des lentilles colorées, mais ça ne fait pas de lui un génie, n'est-ce pas ? Le Porteur de lumière nous protégera. Il tuera dieux et rois.

J'ai tué un roi.

Kip sentit un frisson glacé lui parcourir la colonne.

— Il n'y a plus de rois, intervint un garçon plus âgé. Lucidonius a tué les derniers. Et les derniers dieux.

— C'est le peuple de Lucidonius qui a fait ça, rectifia Ben-hadad. Pas Lucidonius lui-même.

— C'est pareil, insista le garçon. Quand tu déclares que le Prince des couleurs a pris Garriston, tu ne veux pas dire qu'il l'a attrapée entre deux doigts. Tu ne sous-entends même pas qu'il l'a fait lui-même. Ça veut dire que ça a été fait sur ses ordres. C'est…

— Mais enfin ! les rabroua un luxiat outré.

Kip se demanda combien de temps cet homme les avait écoutés.

— Vous maniez des superstitions d'ignorants et des bêtises que vous avez vaguement entendu vos parents formuler. Allez en cours. Je ne tolérerai pas vos blasphèmes en ce lieu sacré. Sortez ! Tout de suite !

Chapitre 34

— Cette robe ne rend pas justice à ta beauté, affirma un jeune homme à Liv lorsqu'elle sortit d'un entrepôt de Garriston occupé par des réfugiées et leurs enfants. Et ce quartier n'est pas à la hauteur de tes talents. (Il lui adressa le sourire d'un homme conscient de son charme.) Je suis Zymun. Ton tuteur.

Et il aurait été beau, en effet, sans le bandage sur son nez et ses deux yeux au beurre noir. Zymun semblait avoir seize ou dix-sept ans, l'âge de Liv. Mais il était peut-être plus âgé. Ou peut-être se donnait-il des airs. Il avait une tignasse de cheveux noirs frisés, un nez aquilin rendu encore plus proéminent par les pansements, une bouche large, et une parfaite dentition resplendissante. Une peau d'Atashien, des sourcils fournis, des yeux bleu clair avec un anneau multicolore sous le halo. Il portait une chemise blanche bien fraîche – qui pouvait disposer de chemises propres après une énorme bataille ? – et, par-dessus ses manches, il avait les avant-bras couverts de protections multicolores, composées de cinq larges bandes colorées sur fond blanc. Il portait une cape immaculée qui faisait écho à ce motif : une bande noire fuligineuse (pour l'infrarouge), une rouge, une orange, une jaune et une verte. Un polychrome à cinq couleurs. Cinq !

À la Chromerie, il ne devait guère y avoir plus de vingt-cinq poly cinq couleurs. Peut-être quelques-uns encore en cours de formation. Si ce gars-là faisait le fier, c'était parce qu'il en avait les moyens.

Insupportable !

— Tu as perdu une bagarre ? s'enquit Liv.

Quelle impolitesse !

— Tentative d'assassinat manquée, en fait. J'ai pris un coup en pleine face. Et j'ai été battu pour mon échec à mon retour. Après avoir nagé dans des eaux infestées de requins.

Il sourit.

— Tu plaisantes.

— J'aurais un très mauvais sens de l'humour, si c'était le cas. Ce n'est pas une histoire très drôle, si ?

— Tu parles sérieusement ?

— Ça se passera mieux à la deuxième tentative, je pense. Viens, il faut qu'on te sorte de ces chif… de ces vêtements, pour te trouver quelque chose de plus seyant.

Il était son tuteur, désigné par le seigneur Omnichrome lui-même ; Liv supposa donc qu'elle devait lui obéir. Avec un haussement d'épaules, elle lui emboîta le pas. L'entrepôt n'était pas très éloigné du Palais Travertin, car il était rassurant de se trouver à proximité des soldats. En temps de guerre, une femme seule devait toujours être sur le qui-vive.

Mais, en suivant Zymun, Liv comprit que son accoutrement était la meilleure des armures.

— Tout le monde a peur des créateurs, ici ? lui demanda-t-elle.

— Peur ? Ils nous respectent, c'est la moindre des choses, tu ne trouves pas ?

— Sans doute.

— Sans doute ? Ah ! voilà pourquoi tu as besoin d'un tuteur.

Là, il était carrément condescendant. Et Liv n'aimait pas ça du tout.

— La Chromerie crée des esclaves, Liv. Il lui est indispensable que ceux qu'elle forme lui restent si redevables qu'ils deviennent au mieux des fonctionnaires sous contrat – pour le restant de leurs jours. En d'autres termes, des esclaves. Les Libres rejettent cela. Nous reconnaissons l'ordre naturel.

As-tu choisi de naître belle ? Bien sûr que non. Mais tu l'es. Tu peux en faire l'usage que tu veux. De la même façon, tu es née créatrice. On peut regretter que tout le monde n'ait pas été doté de nos capacités, et le Prince des couleurs effectue des recherches pour y remédier. Mais les faits sont là. Nous sommes à part. Nous avons un don que les autres hommes et femmes n'ont pas. Et nous n'avons rien fait pour mériter ce don. On ne peut pas choisir d'être créateur, mais nous le sommes. On ne demande pas aux gens doués de s'enchaîner, ni à ceux qui courent vite de s'alourdir pour ne pas nous donner de complexes. Nous sommes ce que nous sommes, aussi sauvages et libres que la nature nous a faits. Lorsque tu te promènes dans les rues en tant que créateur, les hommes savent que, s'ils t'accostent, tu peux les tuer. Ils peuvent te craindre, ou te respecter, comme une femme armée d'un pistolet. Le défaut du pistolet, c'est qu'il ne tire qu'un coup.

Ils passèrent à côté d'ouvriers occupés à déblayer des rues jonchées de gravats et parvinrent enfin à une petite boutique épargnée par les combats. Une vieille femme les accueillit.

— Quel plaisir d'avoir des clients ! Merci, merci, et, oh ! comme vous êtes belle ! Je vais vous trouver des merveilles. (Elle se tourna vers Zymun.) J'ai une commande pour trois robes, c'est cela ?

— Si c'est ce que le seigneur Omnichrome a ordonné, répondit-il.

— Très bien alors. Déshabillez-vous, intima-t-elle à Liv.

Cette dernière la dévisagea, puis regarda Zymun, qui ne semblait guère incliné à s'éclipser.

— Si ça ne t'embête pas…, lui dit-elle.

Il la considéra de haut en bas avec un sourire coquin.

— Si, beaucoup, mais comme tu voudras. Tu ne peux pas me reprocher d'avoir essayé.

Il sortit de la boutique et laissa Liv entre les mains habiles de la couturière. La femme prit rapidement ses mensurations, les compara à sa taille, et la fit tourner sur elle-même deux ou trois fois avant de la laisser se rhabiller. Elle exécuta trois rapides croquis qu'elle montra à Liv.

— Tout doit être le plus beau possible pour vous, madame. La première sera en laine, mais il s'agit de laine de chèvres des montagnes abornéennes. C'est chaud, mais si doux que vous n'en reviendrez pas.

— Ça a l'air… *(merveilleux ? étonnant ?)* coûteux.

Liv se maudit d'avoir dit cela, mais elle avait été pauvre si longtemps qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire cette remarque.

— Ha ! ce n'est que le début. Je vais faire le galon de votre robe avec de la soie teinte à l'aide de véritable pourpre de murex. Il s'agira de la soie la plus pure, bien sûr. Qui irait gâcher de la pourpre pour teindre de la vilaine soie ? Dix mille coquillages seront récoltés rien que pour vous.

Liv sentit la nausée la gagner. De la soie ? De la pourpre véritable ?

— Je voulais dire… Je suis désolée, vraiment. En fait, je n'ai pas d'argent. De la laine ordinaire, peut-être ? Une seule robe.

En vérité, elle n'avait même pas les moyens de s'offrir cela, mais sa fierté l'empêchait d'avouer son dénuement.

— Oh, ma jolie, vous n'avez pas à payer ! Le seigneur Omnichrome s'occupe de tout. Une robe chaude, une de tous les jours – celle-là sera en coton du haut Atash – et une tenue d'apparat. On dirait que vous avez besoin de nouvelles combinaisons et de petits dessous, pas vrai ?

— Je vous en prie ! Je ne… Enfin, en temps de guerre, vous savez…

— Bien sûr, bien sûr. Et nous allons vous trouver une robe propre à porter en attendant.

Cette proposition se doubla d'un bon bain chaud, visiblement parce que la vieille femme ne voulait pas qu'elle salisse le vêtement. Mais Liv pensa que la couturière était aussi très contente de pouvoir choyer quelqu'un, et de discuter avec elle.

Tandis qu'elle se frottait avec une éponge et laissait l'eau chaude délasser ses muscles, Liv s'efforça de refouler ses larmes. Elle poussa un soupir, sentant qu'elle avait besoin de pleurer et se sentirait mieux après, mais elle ne voulait pas réapparaître avec le visage marbré et les yeux gonflés. Elle était sûre que la vieille femme ne lui en tiendrait pas rigueur – elle semblait être du genre à comprendre ce genre de choses – mais Zymun viendrait la chercher plus tard, et poserait des questions. Et comment expliquer pourquoi on pleure, quand la réponse tiendrait soit en un mot, soit en une heure d'explications ? Dans un cas comme dans l'autre, il ne comprendrait pas, et elle passerait pour une faible femme.

Liv soupira de nouveau.

— Voilà bien des soupirs, remarqua la vieille femme.

Liv n'avait pas remarqué sa présence.

— Vous est-il déjà arrivé de comprendre que tout ce que vous croyiez vrai était un mensonge ?

— Tout ? Le ciel est-il devenu vert ?

— Je ne voulais pas dire…

— Je blaguais, mon enfant. (La vieille femme se tut un instant, et poussa elle aussi un petit soupir.) Je croyais que mon mari m'était fidèle. Quand cette conviction a explosé, j'ai eu l'impression que le reste du monde s'écroulait avec.

Liv hésita à poursuivre.

— Non, mon enfant. Ne me dites rien. Je suis une inconnue. Acceptez ma gentillesse, mais n'accordez pas votre confiance si facilement. Vous êtes une belle jeune femme dans un endroit dangereux. Il faut vous endurcir. Mais n'oubliez pas les limites entre l'armure et vous, pour pouvoir l'enlever, le moment venu.

La vieille femme ressortit, et Liv sut qu'elle lui avait fait un cadeau bien plus précieux que si elle avait simplement prêté l'oreille à ses ruminations.

Liv avait rejoint les rangs de l'ennemi. Elle pouvait se dédouaner en disant qu'elle avait espéré que son acte pousserait le Prince des couleurs à sauver Kip et Karris, et cela avait été le cas, mais en vérité elle avait perdu foi en la Chromerie et en tout ce qu'elle y avait appris. Si le fruit est empoisonné, comment respecter l'arbre ?

Mais si la Chromerie elle-même était corrompue, jusqu'où allait cette corruption ? S'ils lui avaient appris un mensonge, à combien d'autres contrevérités s'accrochaient-ils ? En y pensant, elle se sentait mal, comme si elle plongeait le regard dans un gouffre. Si la Chromerie était corrompue, alors qu'elle était censée être l'expression de la volonté d'Orholam, que pouvait-on en déduire sur Orholam lui-même ?

Comment pouvait-il tolérer une décadence pareille ? Soit il s'en fichait, soit il n'avait pas le pouvoir nécessaire pour intervenir. Ou alors, il n'existait pas. Malgré l'eau chaude, Liv fut parcourue d'un frisson glacé. C'était une pensée qu'elle ne pouvait pas ravaler.

Mais il n'y avait pas de réponse définitive. Les trois options étaient possibles. Quoi qu'il en soit, les choses n'étaient plus telles que Liv les avaient envisagées autrefois. C'était comme se faire arracher une cape chaude et agréable, tissée de suppositions rassurantes.

Eh bien soit. C'était cela, être adulte, devenir une femme forte. Son père l'avait élevée avec certaines convictions, mais il n'était pas omniscient. Il pouvait avoir tort. Et, si c'était le cas, Liv ne se rendrait pas coupable de lâcheté intellectuelle. Elle affronterait le monde tel qu'il était.

Elle avait entendu un jour un étudiant de sa classe citer cette phrase : « La vérité m'est si chère que si Orholam se tenait d'un côté et la vérité de l'autre, je tournerais le dos au créateur lui-même. »

Très bien. *Loyauté à l'Un*, c'était la devise des Danavis. La loyauté de Liv irait à la vérité.

Cette perspective était terrifiante quand elle pensait à toutes les décisions qu'elle avait prises dans sa vie en se fondant sur ce qui était juste, c'est-à-dire ce que la Chromerie lui présentait comme sacré, à savoir ce que la Chromerie croyait au sujet d'Orholam. Mais si on retirait ce pivot central ?

En même temps, c'était terriblement libérateur. Elle serait forte. C'était dur, mais elle y arriverait. Elle ne fuirait pas les vérités difficiles à entendre, elle ne s'engouffrerait pas dans des illusions réconfortantes. Elle serait une combattante de la vérité.

Galvanisée, Liv acheva son bain, tout accès de larmes oublié. Puis elle mangea ce que la vieille femme lui apporta, même s'il ne s'agissait que d'un bouillon clair agrémenté de quelques pommes de terre.

— En général, je fais de la cuisine plus élaborée, mais, vous savez, la guerre, s'excusa la vieille dame avec une lueur amusée dans l'œil.

Liv rit.

— Une fois vos robes achevées, je pourrai vous servir quelque chose de bien meilleur, je vous le promets.

Lorsqu'elle eut fini son assiette, Liv se sentait mille fois mieux. Elle remercia la vieille couturière et sortit.

Zymun était assis sur un banc sommaire, s'amusant à lancer de petits disques bleus d'une main, et à les dégommer avec des verts qu'il lançait de l'autre.

— Tu m'as attendu là tout ce temps ? demanda Liv.

Il lança un disque bleu et le réduisit à néant, avec plus de force que nécessaire.

— Oh ! je t'avais complètement oublié, ajouta-t-elle.

Oups ! ce n'était pas exactement ce qu'elle voulait dire.

— Tu crois pouvoir faire ce genre de coups parce que tu es belle ? s'enquit Zymun. Si c'est le cas, perds cette habitude.

— Tu n'arrêtes pas de dire ce genre de choses. Je ne sais pas si tu essaies de me lancer un compliment équivoque ou une stupide insulte déguisée.

Elle n'était pas belle. Elle le savait. Dans ses bons jours, elle parvenait à être mignonne. Quiconque lui disant le contraire essayait d'obtenir quelque chose d'elle.

Zymun la regarda comme s'il allait se jeter sur elle. Mais sa bouche se tordit.

— « Insulte déguisée » ? répéta-t-il. C'est de ton invention ?

Il souriait.

— J'espérais que tu ne relèverais pas. (Elle fronça les sourcils, se sentant stupide.) Je croyais que tu n'étais pas un bleu, enchaîna-t-elle rapidement.

Il affichait cinq couleurs sur sa cape et sur ses avant-bras, mais pas de bleu ni d'ultraviolet.

— Pas encore, dit-il.

Il créa un autre disque bleu. Liv voyait que la couleur n'était pas juste, et, en à peine plus d'une seconde, l'objet se fissura et se dissout.

— J'espère que ça viendra. J'en suis tellement proche que c'en est rageant. Le bleu sert à tant de choses. Et puis, j'ai beau être un cinq-couleurs, je ne peux pas m'empêcher de rêver d'être un polychrome complet.

Il espérait devenir un créateur des sept couleurs et recourait au même raisonnement que Liv quelques mois plus tôt, lorsqu'elle regrettait que sa seconde couleur ne soit pas reconnue. *Ce n'est jamais assez, n'est-ce pas ? Il y a toujours meilleur que soi*.

Malgré tout, si les sept couleurs étaient à la portée de Zymun, il jouait dans une autre catégorie.

— Désolée d'avoir oublié, s'excusa Liv en regardant ses pieds. Je ne pensais pas être assez

importante pour que tu restes m'attendre.

Il lui sourit. Malgré son nez cassé et ses coquards, il était terriblement beau.

— Allez, viens, lui dit-il. J'ai quelque chose à te montrer.

Chapitre 35

Il était étrangement libérateur d'être débordé au point de ne plus avoir de temps pour les amis – qu'il n'avait pas, d'ailleurs. Au cours des semaines qui suivirent, Kip passait ses matinées en cours, à travailler, s'entraînait sur le terrain des Gardes noirs, puis se rendait à la bibliothèque. Il fit connaissance avec les employés. Assez souvent, une pile de livres l'attendait : ceux qu'il demandait à consulter tous les jours, plus ceux que Rea Siluz jugeait utile de lui procurer.

Il s'installait à un bureau isolé et n'en bougeait pas pendant huit ou dix heures d'affilée, suivant l'horaire du départ du dernier bibliothécaire. Il s'approchait des étudiants plus âgés, et plusieurs fois il resta tard avec eux, jusqu'au jour où son subterfuge fut découvert, et où il fut interdit de bibliothèque pendant une semaine. Les étudiants n'avaient pas non plus le droit de remettre en place leurs livres. Apparemment, il y avait eu tant d'erreurs pendant si longtemps que les rayonnages étaient devenus un vrai cauchemar de bibliothécaire. Désormais, une fois lus, les livres devaient être déposés à l'un des deux bureaux prévus à cet effet, situés à chaque étage de la bibliothèque. Kip comprit rapidement que, même si elle occupait trois niveaux de la tour du Prisme, la bibliothèque ne représentait qu'une infime partie du nombre total de livres détenus par la Chromerie. Bien d'autres étaient conservés en sous-sol. Les mats n'étaient tout bonnement pas admis dans les bibliothèques annexes.

Tous ces éléments semblaient se liguer pour rendre les recherches de Kip quasi impossibles. Il avait juré de venger sa mère – et, bizarrement, défoncer la tête du roi Garadul n'avait pas émoussé sa peine. Puis il avait juré de déterminer si sa mère avait menti au sujet de Gavin Guile. Il n'imaginait pas que cet homme ait pu la violer, mais, elle avait beau être une menteuse, une droguée et une terrible femme, il devait bien ça à sa mère.

Ce qui le préoccupait encore plus, c'était qu'il avait promis de causer la perte de Klytos Bleu.

Il devait vraiment arrêter de faire des promesses.

Le problème de ses deux objectifs, c'était qu'il savait à peine par où commencer. Il ne pouvait pas vraiment demander : « Pardon, pourriez-vous me dire où se trouvent les preuves accablantes sur les Couleurs en place ? » Et comme on vérifiait quels livres il consultait, il devait procéder à ces lectures extra-curriculaires avec la plus grande prudence. Kip avait trouvé plusieurs livres de généalogie dans l'intention de rassembler des informations sur Klytos Bleu. Puis il avait attendu que les jeunes assistantes des bibliothécaires soient occupées à replacer les documents, et les avait subrepticement glissés dans leurs piles.

À ce rythme-là, il ne trouverait jamais rien. Il n'y avait qu'un seul raccourci pour atteindre les bibliothèques pouvant recéler les éléments dont il avait besoin : entrer dans la Garde noire.

Ce qui avait débuté comme une gageure pour essayer de plaire à son père, dont il ne comprenait pas les motivations ultimes, était à présent devenu sa seule planche de salut. Kip s'entraînait, étudiait, lisait des livres dans la bibliothèque et dormait peu, car son sommeil était entrecoupé de cauchemars. Il atteignait parfois un tel degré d'épuisement qu'il s'effondrait et dormait alors pendant un jour ou deux d'affilée.

Il n'y avait pas de punition lorsqu'on manquait un cours. La Chromerie laissait les sponsors s'en charger. Ce qui rendait le Jour des Sponsors particulièrement déplaisant pour les étudiants qui séchaient. Mais Kip n'avait pas de sponsor, lui. Pourtant il assistait aux cours, même quand il n'en avait pas la moindre envie. Manquer des cours, c'était décevoir son père, c'était être un raté.

Puis arriva le jour des combats, point d'orgue d'un mois d'entraînements intensifs.

Même si Kip était visiblement le plus mauvais de son groupe, il était extrêmement improbable qu'il échoue ce mois-ci, puisqu'il portait le numéro quatre. Mais le système était conçu pour forcer les meilleurs de la classe à se dépasser. Ce jour-là, chaque étudiant se voyait attribuer un jeton de combat. L'évaluation commençait par les derniers, ce qui laissait une chance aux moins bien placés. Le numéro quarante-neuf commençait les festivités. Il ne pouvait se battre en duel qu'avec quelqu'un placé à moins de quatre rangs de lui. S'il gagnait, il recevait le jeton de son adversaire, et pouvait aussitôt s'en servir pour progresser encore.

Avant le début de l'épreuve, un garçon demanda à l'entraîneur :

— Monsieur Fisk ? Pourquoi devons-nous combattre avec des spots allumés plutôt qu'avec des lunettes ?

— Et tu demandes ça maintenant ? répondit l'entraîneur. Pourquoi pas plus tôt ?

— Euh… tout était si nouveau, s'excusa le garçon.

Kip devinait la vraie raison : il était trop intimidé à ce moment-là.

— Quelqu'un a une hypothèse ? lança l'entraîneur à la cantonade.

— Les lunettes peuvent se casser, et elles valent une fortune, répondit Teia.

— Et on pourrait se retrouver éborgné par un éclat de verre, ajouta quelqu'un.

— Exact, mais ce ne sont pas les raisons principales, dit Fisk. Laissez-moi vous conter une petite histoire. Et elle est vraie, pour autant que je sache. Du temps du Prisme Karris Éborgnelumière, juste après l'introduction par Lucidonius lui-même des lunettes colorées, il y avait un jeune homme qui souhaitait grossir les rangs de l'hérésie ilytienne. Mais la même chose aurait pu arriver à n'importe qui. C'était un créateur bleu nommé Gilliam. Il portait des lunettes bleues, qu'il ne retirait jamais. Cette époque connaissait des guerres d'une telle violence que les nôtres feraient pâle figure à côté. Personne ne serait allé lui reprocher son comportement. Les lunettes symbolisaient la puissance, et le statut, bien sûr.

» La connaissance des techniques nécessaires pour créer les verres colorés était peu répandue, si bien que posséder de telles lunettes était également une preuve de richesse. Au cours des ans, il participa à de nombreuses batailles, la plupart du temps dans le camp des perdants, mais cela n'a aucune importance. Quelques années plus tard, il essaya de tuer Karris Éborgnelumière. Il neutralisa aisément ses gardes, puis l'affronta elle-même. Elle le blâma d'utiliser pour la combattre les lunettes que son propre époux avait fabriquées. Elle lui reprocha de les utiliser trop.

» Bien sûr, il crut qu'elle tentait de gagner du temps, et il essaya de nouveau de la tuer. Elle lui arracha les lunettes du nez. C'était un jour nuageux. Il ne pouvait pas puiser de bleu, et en un instant il fut dominé. Elle lui demanda alors s'il avait compris. Ce n'était pas le cas. Elle attrapa une lance en acier et le mit au défi d'arrêter ses coups. Bien sûr, c'était impossible. Il chercha du bleu autour de lui. Il n'en trouva pas la moindre trace. Mais, lorsqu'elle s'approcha, il sentit les rouges, les verts et les jaunes lui emplir les pupilles. Il était un polychrome complet, et n'en avait jamais rien su.

» Comme il n'avait jamais utilisé ces couleurs, il ne savait pas les contrôler, il ne pouvait pas les plier à sa volonté dans le temps dont il disposait. Elle le transperça tandis qu'il hurlait. Que celui qui a des oreilles entende.

Kip jeta un regard circulaire autour de lui. Certains hochaient la tête avec l'air de comprendre le sens de cette histoire. D'autres visages reflétaient les sentiments de Kip.

— Celui qui ne regarde que par un verre vit dans les ténèbres, murmura Teia.

Il voyait bien qu'elle ne venait pas d'inventer ça. Ce genre de formule avait sa patine d'ancienneté.

— Assez de questions, on a du travail à faire, ici. Premier combat ! conclut l'entraîneur.

Et voilà. Pas d'explications. Formidable !

Le numéro quarante-neuf, un garçon mince et maladroit aux dents de travers, décida de se battre contre le quarante-six, comme tout le monde s'y attendait. Le quarante-six était une fille bien charpentée, qui faisait presque deux fois sa taille, mais elle était lente. Si elle perdait le duel, elle perdrait son jeton de combat, ainsi que sa chance de combattre quelqu'un de mieux placé. Pour tous les deux, l'enjeu était décisif.

— Quelle est ta stratégie ? demanda Teia à Kip.

Le quarante-neuf et le quarante-six s'approchèrent des grandes roues, et en firent tourner chacun une. L'endroit où les jetons s'arrêtaient définissait les règles de l'affrontement. C'était un autre aspect de la philosophie de la Garde noire : on ne savait jamais dans quelles circonstances on allait devoir se battre, ni avec quelles armes. On pouvait avoir de la chance ou non, et il fallait faire avec.

La roue du garçon s'arrêta sur le jaune et le vert. Celle de la fille sur les gourdins.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda Kip, absorbé par ce qui se déroulait sous leurs yeux.

Les volets étaient fermés et le champ de bataille inondé d'une lumière jaune et verte. Le garçon et la fille se dirigèrent vers Fisk, qui se tenait près d'une petite estrade. Ils appuyèrent tous les deux la main sur une saillie de pierre noire, puis ils obtinrent des gourdins. Ils se saluèrent avant d'engager le combat. Ils étaient maladroits, si mauvais que même Kip aurait eu une chance de gagner contre l'un d'eux.

La fille attaqua, et son premier coup rencontra avec fracas le gourdin du garçon. Puis, avec un coup de balancier, elle atteignit son adversaire sur le côté de la tête. Il tomba lourdement. Pas évanoui, mais sonné.

Le garçon se mit à genoux, puis retomba.

La fille fut déclarée vainqueur, et le numéro quarante-neuf éclata en sanglots. Il ne pouvait plus rester dans la Garde noire. C'était fini pour lui.

— Ne le plains pas, dit Teia à Kip. Échouer lui évitera peut-être de se faire tuer, le mois prochain ou un peu plus tard. La Garde noire doit être constituée des meilleurs.

— Aujourd'hui, quelqu'un repart chez lui à cause de moi, dit Kip.

Teia le considéra d'un air narquois.

— Alors tu n'as pas de stratégie ?

Il lui rendit son regard. Elle ne comprenait toujours pas.

— Teia, je suis terriblement mauvais. Je me battrai du mieux que je peux, mais je vais perdre. C'est aussi simple que ça.

Il n'allait pas humilier Gavin plus que nécessaire.

Ensuite, ce fut le tour du numéro quarante-huit, et, au lieu de combattre le quarante-cinq, il choisit la fille, le numéro quarante-six.

— Pourquoi est-ce qu'il… ?

— Elle s'est déjà battue une fois, donc elle risque d'être fatiguée, répondit Adrasteia.

Ce fut un combat banal. Aucun d'eux ne savait créer les couleurs qu'ils avaient tirées. Le quarante-six gagna, puis défia le quarante-trois. Elle gagna pour la troisième fois, et choisit de combattre le numéro quarante. Cette fois, elle perdit.

Tout en observant les joutes, Kip se demandait pourquoi les autres choisissaient parfois de s'attaquer à quelqu'un placé trois rangs plus haut, et d'autres fois simplement la personne juste au-dessus d'eux, et il posait des questions à Teia. Assez vite, il comprit que la stratégie revêtait autant d'importance qu'aux Neuf Rois.

Oh, misère de misère !

Parfois un étudiant s'interdisait d'affronter ses amis, pour qu'ils ne perdent pas leur place ou leur

jeton de combat. Certains s'attaquaient à ceux qu'ils croyaient à bout de forces. Si un combattant mal classé avait la réputation d'être meilleur que son rang, les gens combattaient la personne placée en dessous pour essayer de grimper sans devoir l'affronter.

Parmi les sept derniers, il y avait des gens qui avaient déjà perdu un combat, et qui allaient assurément échouer – ceux-là avaient tendance à se battre avec moins de conviction, et se trouvaient plus souvent sollicités.

Avec ce système, comme l'expliqua Teia à Kip, si quelqu'un était mal classé en regard de ses dispositions, il avait une chance de se hisser au sommet s'il était assez doué. Dans la pratique, cela n'arrivait presque jamais. Le combat était épuisant, et devoir repartir à l'attaque quand on venait de gagner signifiait qu'il était rare que quelqu'un monte très loin dans les échelons en une fois.

D'un autre côté, ceux qui étaient dans les premiers subissaient une très forte pression pour ne pas perdre une seule fois. Si cela arrivait, et que l'adversaire contre qui ils avaient perdu échouait à son tour, ils pouvaient dégringoler de plusieurs places en un seul combat.

Celui qui avait conçu ces tests voulait que les Gardes noirs les plus performants soient soumis à une pression incroyable.

— En montant dans le classement plus haut que ce que les autres attendent de toi, Kip, tu es sûr de te faire choisir souvent pour les combats, pointa Teia.

Évidemment. Si parmi les trois adversaires que l'on pouvait choisir, l'un ne représentait pas une menace, le choix était évident. Kip constituerait toujours le combat facile.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire ? lança-t-il. C'est juste des raclées.

— Tu sais, je n'arrive toujours pas à décider si tu es courageux ou stupide.

Hein ?

— Si je me bats de nouveau contre toi, je gagnerai, déclara Teia.

— On ne sait jamais. Je pourrais avoir un coup de chance.

Elle s'éloigna. Il le remarqua à peine. Il observait les combats. Comme il ne pouvait pas aller en cours de magie, c'était sa seule chance d'avoir un aperçu de la façon normale de créer.

Mais la plupart de ceux qui s'entraînaient pour la Garde noire étaient des monochromes, et les chances de tirer leur couleur étaient minces, si bien que la plupart des combats se déroulaient *mano a mano*, ou avec des armes. Parfois la roue leur donnait leur couleur, mais faiblement, si bien qu'au lieu d'essayer de créer lentement ils préféraient se battre directement. Peu de jeunes étaient capables de se battre efficacement tout en absorbant assez de lumière pour créer après deux ou trois minutes de combat. La plupart des affrontements ne duraient pas aussi longtemps.

Mais très vite les combattants furent d'un meilleur niveau. Ceux qui étaient en danger de se voir éliminés commencèrent à se battre. Un garçon bien bâti joua de malchance et dut combattre une créatrice bleue sous lumière bleue. Elle se servit de barres de luxine pour l'étouffer avant même qu'il puisse l'approcher.

Lorsqu'il se releva, furieux, il marcha jusqu'à Kip. Il lui agita un doigt sous le nez.

— Toi ! Tu es pire que moi ! C'est toi qui devrais repartir chez toi, gros lard. Pas moi.

— Tu as raison, répondit calmement Kip.

— Un peu que j'ai raison, oui ! Pourquoi t'es là, d'abord ? Parce que ta mère est une putain qui a écarté les jambes devant Gavin Guile ? T'es un bâtard. Je suis le fils du dey d'Aghbalu ! Quelle connerie !

Kip savait ce qu'on attendait qu'il fît. Il devait lui envoyer un coup de poing dans la figure. Le mater avec une férocité qui montrerait encore une fois à tout le monde qu'il ne fallait pas s'attaquer à lui. Il l'avait déjà fait avec cette petite frappe d'Elio. Visiblement, une fois n'avait pas suffi. Les gens

pouvaient douter quand il n'y avait qu'une seule histoire qui circulait.

Mais Kip ne voulait pas être le bâtard cinglé et imprévisible. Celui qu'on n'osait pas approcher parce qu'il risquait de blesser quelqu'un à la moindre provocation, voire sans raison. Il chercha en lui la colère contre ce garçon qui insultait sa mère mais, ce jour-là, il n'y avait que de la douleur. Kip n'avait pas de violence en lui à ce moment précis.

— Je suis donc condamné à être ça ? demanda-t-il.

Il avait en partie envie de pleurer.

— Quoi ? aboya le garçon. Je n'avais pas fini.

— Tu n'es rien, lui dit tristement Kip. Et je suis encore moins. Je suis le fou violent.

Les autres apprentis Gardes noirs s'étaient massés autour d'eux, bien sûr, impatients de voir ce qui allait se produire. L'entraîneur, pensa Kip, se montrait particulièrement lent à intervenir. Il trouvait peut-être préférable que la hiérarchie de la Garde noire s'établisse le plus tôt possible.

Kip se redressa. Il avait besoin d'une étincelle de rage, mais rien ne venait. Il lui était trop difficile de penser à agir en traître, de sang-froid. Surtout contre quelqu'un qui avait toutes les raisons de lui en vouloir.

— Attends, attends, attends, dit Kip. Comment tu t'appelles ?

Je ne déshonorerai pas mon père.

— Tizrik, et tu ferais bien de retenir ce nom-là, espèce de…

Il le regardait à présent d'un œil soupçonneux.

— Tizrik Tamar d'Aghbalu ? Tizrik ! (Kip écarta les bras pour étreindre le garçon comme s'il était un cousin perdu de vue.) Tizrik ! Mon oncle a dit…

— Non, pas Tamar… Je suis…

Kip étreignait le garçon, qui essayait de se dégager avec agacement. Mais Kip s'empara alors de ses manches et tira violemment dessus, projetant son front contre le visage du garçon, qui était plus grand que lui. Et comme Tizrik avait les bras le long du corps pour essayer d'empêcher Kip de le prendre dans les siens, il n'avait aucune chance.

Le visage et le front entrèrent en collision avec un bruit mouillé. Une douche sanglante arrosa la tête de Kip.

Le garçon s'effondra, principalement sur Kip, qui le repoussa. Il tomba à terre, le visage ensanglanté. Il couinait par terre, le nez tordu, cassé, les lèvres fendues. Le sang coulait de sa bouche sans même qu'il crache, et une dent apparut dans le flot.

Kip avait l'impression de se regarder de loin lorsqu'il se plaça au-dessus du garçon, un pied sur sa gorge, le contraignant à rester allongé.

Le groupe fut parcouru d'exclamations étouffées et de murmures. L'entraîneur se fraya un passage parmi les spectateurs. Il regarda le jeune homme ensanglanté, puis Kip.

— Faites venir les chirurgiens ! Pour toi aussi, Kip.

Kip était stupéfait : apparemment il ne se faisait pas gronder. Et les autres semblaient tout aussi surpris.

— Mais… mais je n'ai pas encore combattu aujourd'hui.

— Tu t'es assez battu, lui dit l'entraîneur en l'éloignant de Tizrik.

— Il a triché ! se plaignit le garçon en se tenant le nez.

— Les Gardes noirs ne trichent pas, rétorqua Fisk. Les Gardes noirs gagnent.

Les regards interrogateurs agaçaient visiblement l'entraîneur.

— C'est la vraie vie, leur dit-il. La violence est notre lot quotidien. Soudaine, brutale, à couper le souffle, sans espoir de revanche. C'est ce que nous faisons, c'est notre devoir. Kip l'a compris,

contrairement à certains d'entre vous, visiblement. Ce n'est pas un problème. Nous avons le temps pour nous débarrasser de tous les poids morts.

Grimaçant, l'entraîneur promena un regard circulaire sur les jeunes rassemblés là. Aucun n'osa soutenir son regard, pas même Kip, qui bizarrement se sentait gêné, sans bien savoir pourquoi.

— Au suivant ! cria Fisk.

Kip fut examiné par les chirurgiens et, comme il s'en doutait, il n'avait rien. Mais, le temps qu'il revienne, son tour était passé. Il avait perdu deux places parce que des personnes au-dessus de lui avaient perdu leur combat, mais il comprit qu'en ne combattant pas cette fois les probabilités qu'il reste dans la Garde noire avaient à peu près doublé. Il tenait sa chance.

Mais il faudrait malgré tout qu'il gagne certaines batailles.

Chapitre 36

Teia s'avança dans l'arène en priant. Elle était mince et avait de bons réflexes. Elle esquivait facilement. Mais elle n'avait guère de force, comparée aux garçons de la Garde noire. Heureusement, l'entraînement insistait sur les armes qui coupaient et entaillaient. La Garde noire n'avait pas de préjugés contre les armes qui écrasaient (marteau d'armes, gourdin, masse), d'ailleurs, elles étaient les plus efficaces contre les armures lourdes. Mais il n'était pas sans risque de s'entraîner avec.

On pouvait émousser les arêtes d'une masse mais, si un des colosses comme Leo – qui avait une carrure de cheval de trait et des bras comme du fer rubané – vous frappait avec une masse, elle pouvait toujours être rembourrée de coussins… il y aurait des os cassés. Aussi ne s'entraînaient-ils pas avec ce genre d'armes.

Teia se disait que les garçons les plus musclés ne devaient pas trouver cette mesure juste. Mais au moins eux avaient-ils une chance de voir la roue tomber sur leur couleur.

Et qu'est-ce que je ferais si ma couleur apparaissait au tirage ? Je la planterais dans le cou de quelqu'un et le tuerais ?

Cette pensée lui retourna l'estomac. Elle revoyait l'expression de cette femme quand elle avait laissé tomber le melon. Sa surprise. Ne comprenant pas qu'elle allait mourir de façon horrible.

Comment cela s'est-il produit ?

L'adversaire de Teia était Pierre-Grise Keftar. C'était un créateur vert à la peau très sombre et au sourire charmeur. Un garçon sympathique. Il avait flirté avec elle plusieurs fois. Mais il présentait déjà un début de calvitie. Dommage. Il était petit, athlétique ; c'était le fils d'une riche famille qui avait payé pour qu'il soit entraîné avant son arrivée à la Chromerie.

Pierre-Grise lui adressa un clin d'œil et fit tourner sa roue. Avec une grimace, elle actionna la sienne. La prochaine fois qu'il lui ferait les yeux doux, elle n'y répondrait pas. On ne fait un clin d'œil à la personne avec laquelle on s'apprête à se battre que si on ne la prend pas au sérieux.

Que s'imaginaient les garçons ? Qu'elle suivait les entraînements parce que ça la rendait mignonne ?

Une roue s'arrêta sur du vert ou du rouge. Et, d'après l'expression réjouie de Pierre-Grise, Teia devina que c'était du vert. *Merde !* Et l'autre roue sur les rapières.

Pierre-Grise et elle allèrent chercher leur arme. Il attrapa maladroitement la sienne, mais elle savait qu'il jouait la comédie. Les Gardes noirs jetaient directement leurs apprentis dans le grand bain. Si on ne comprenait pas que ces combats consistaient surtout à surveiller tout le monde pour déterminer qui était bon à quoi, c'était peine perdue. Les entraînements hebdomadaires servaient autant à repérer les menaces qu'à conserver son classement. Pierre-Grise maniait correctement la rapière. Pas au point d'être bon. Il était plus à l'aise avec un ataghan ou une autre lame lourde, et il avait tendance à utiliser sa rapière comme telle. Mais il connaissait les postures de base pour attaquer et bloquer.

S'il n'avait pas tiré le vert, elle aurait été en position de force.

Ils prirent place dans le cercle, face à face, et se saluèrent. Il lui adressa un nouveau clin d'œil.

Là, s'il recommençait encore une fois, il se prendrait son poing en pleine face.

Cette perspective tira un grand sourire à Teia.

Ce qu'il prit pour un encouragement.

Une lumière verte se déversa dans le cercle lorsque les préposés abaissèrent les filtres verts sur les cristaux en altitude.

Elle lança aussitôt une attaque furieuse. Elle le fit reculer encore et encore. Jusqu'à ce qu'il sorte du rond de lumière et soit obligé de reculer dans l'ombre. Elle le repoussa encore.

Il se remettait tout juste de sa surprise lorsque son pied d'appui se posa sur le bord du cercle. S'il en sortait, il avait perdu.

Pierre-Grise baissa les yeux. L'attaque suivante de Teia fit tomber sa défense, puis elle abattit un coup sec sur sa main.

La rapière de Pierre-Grise tomba au sol avec fracas et, l'instant d'après, la pointe de Teia vint se poser sur son menton.

Victoire.

— Bien joué, la félicita Pierre-Grise.

— Ta gueule.

Elle s'éloigna aussitôt. Elle pouvait affronter un des garçons au-dessus d'elle. Mais elle était déjà dans les sept premiers, et les deux garçons concernés étaient vraiment excellents. D'un point de vue réaliste, elle pouvait au mieux espérer finir numéro deux, à moins d'un miracle contre Cruxer, qui se distinguait largement de la classe. En toute honnêteté, elle devait être la dixième dans les rangs. Si elle voulait faire partie des sept meilleurs, il faudrait qu'elle ait de la chance avec les couleurs qui seraient tirées lors des trois prochaines mises à l'épreuve.

Mais plus elle se battait cette fois-ci, plus les autres auraient la possibilité de repérer ses points forts. Elle ne voulait pas révéler toute son envergure avant la fin.

Aussi choisit-elle de ne combattre personne. Ce n'était peut-être pas très correct, mais c'était malin. Durant les entraînements, ils pouvaient se jauger tant qu'ils voulaient, mais tout le monde dissimulait ses atouts. Jusqu'à entrer dans la Garde.

Teia assista aux dernières joutes, admirant la grâce des meilleurs combattants. Personne n'eut la chance de tomber sur sa couleur dans les six derniers affrontements, c'était du pur combat technique.

Ils étaient sur le point de partir lorsque l'entraîneur leur annonça que le commandant Poing-de-fer lui-même s'apprêtait à leur parler.

Rien qu'à la vue du commandant, le cœur de Teia se mit à battre plus fort. On disait qu'au cours de son entraînement il n'avait jamais perdu un seul affrontement. Son petit frère, entré dans la Garde noire deux ans après lui, n'avait jamais été vaincu lui non plus. Lorsqu'ils s'étaient enfin affrontés lors d'une démonstration, ce fut un combat de géants. La foule s'était massée sur les terrains d'entraînement. Et, bien que le combat ait été serré, Poing-de-fer avait gagné, avec toutes les armes.

Et puis des légendes couraient sur ses exploits pendant la guerre. Et à présent il commençait à circuler des histoires à propos de ce qu'il avait fait à la bataille de Garriston. On disait qu'il avait traversé toute l'armée du roi Garadul, était passé par le mur derrière lui et avait mis à mal l'ensemble des canonniers – à lui seul ! – avant de retourner les canons vers l'armée du roi, et de réussir à toucher l'un des grands chariots chargés de poudre noire, tuant des dizaines de soldats, peut-être même des centaines. Puis il avait échappé à toute une armée en furie, mais pas seul cette fois. Non, s'en sortir vivant n'avait pas suffi à Poing-de-fer. Il n'avait fait tout cela que pour créer une diversion, puis avait secouru Kip et Karris Blanc-Chêne. Il avait couru sur la surface de la mer, où des requins déchaînés faisaient déjà bombance, et était rentré juste à temps pour déjouer un complot d'assassinat. S'il y avait un homme qui réunissait toutes les qualités dont les jeunes rêvaient, c'était bien lui.

— Beau boulot, leur dit Poing-de-fer. Vous vous êtes bien battus, et en utilisant votre intelligence, ce qui est tout aussi important. J'ai vu de vraies tactiques aujourd'hui, et j'ai perçu quelques réelles capacités. Mais, si je suis là, c'est pour vous proposer un défi que vous serez peut-être à même de

relever. Vous n'allez pas aimer ça. Moi non plus, mais les circonstances l'exigent. Dans la Garde noire, on fait face aux épreuves sans sourciller. Sans émotions. Et nous les surmontons.

Tout à coup, chacun était penché sur le bord de son siège.

— Comme vous le savez sans doute à présent, les Gardes noirs ont été impliqués dans la chute de Garriston. Ils se sont distingués de telle sorte qu'ils sont entrés dans l'histoire, rien d'étonnant. Mais nos pertes ont été colossales. Les balles n'épargnent pas les braves. La Garde noire a toujours été une unité d'élite, et nos effectifs ont toujours été réduits. Avec de si grandes pertes, nous ne pouvons plus remplir correctement nos missions. C'est pourquoi, au lieu d'intégrer les sept meilleurs de votre classe, nous prendrons les quatorze premiers.

La première réaction de Teia fut le soulagement. Quatorze ! Se classer parmi les quatorze premiers, elle pouvait le faire !

Il y eut quelques cris de joie – mais ils provenaient de ceux qui pensaient se classer dans les quatorze élus alors qu'ils n'auraient pas pu faire partie des sept meilleurs. Ceux qui étaient sûrs d'entrer dans la Garde n'étaient pas aussi ravis.

Poing-de-fer serra les lèvres.

— Oui, dit-il. Les Gardes noirs des autres classes vont vous mépriser. Je veux que vous gériez ça au sein de la promotion. Je veux que vous vous débrouilliez pour que les quatorze meilleurs de votre groupe soient aussi performants que les sept premiers des classes précédentes. Nous avons une mission. Les Gardes noirs doivent la mener à bien. Je ne me priverai pas de renvoyer ceux qui n'arrivent pas à accomplir leur mission. J'offre également une rémunération de Garde noir dès maintenant. Vous allez constituer l'élite, et vous serez payés en tant que tels. Si vous avez des amis qui sont d'excellents combattants ou en ont le potentiel, encouragez-les à entrer dans la prochaine promotion. Désormais, nous aurons quatre classes au lieu de deux. Si je ne me trompe pas, dans les années à venir, nous aurons besoin de camarades dignes de confiance. Nous ne survivrons pas tous.

Poing-de-fer retira sa ghotra. Il arborait un crâne rasé en signe de deuil, et son visage, bien que sévère, était marqué par le chagrin.

— Vos prédécesseurs sont morts en défendant les sept satrapies, le Prisme, et le Blanc. Bien des gens voient en vous des enfants, mais aujourd'hui je vous demande de prendre une décision d'adultes. Êtes-vous prêts à mourir, peut-être seuls, loin de chez vous, sans que personne sache que vous avez été des héros ? Je ne peux même pas vous garantir que votre vie ou votre mort concourra à la victoire. Tout ce que je peux vous promettre, c'est que tant que je respirerai, tant que je vous guiderai, vos talents ne seront pas gaspillés. C'est tout ce que vous obtiendrez. Ça, et les frères et sœurs qui vous entourent. Si ce n'est pas ce que vous voulez, tant mieux pour vous. Allez mener ailleurs une vie plus heureuse et plus sûre. Ne revenez pas demain. Car, demain, on passe à la vitesse supérieure.

Il jeta sa ghotra à terre et tourna les talons.

Les étudiants le regardèrent partir. Quelques-uns se mirent à applaudir, mais d'autres regardèrent d'abord Cruxer, qui baissa la main, paume vers le bas, pour leur indiquer de ne pas le faire. C'est à cet instant – en voyant la déférence des autres envers Cruxer, et comment ce dernier en faisait bon usage – que Teia comprit qu'un jour il serait le commandant de la Garde noire.

— C'est la guerre, dit Cruxer. Le Prince des couleurs a envahi Atash. À cette heure la ville d'Idoss est probablement déjà tombée. Et l'hérésie se propage. Le Prince prétend que notre serment ne nous lie pas à la Chromerie. C'est un mensonge éhonté. Allez parler à vos sponsors et déterminez où se situe votre loyauté. Ne revenez pas avant d'avoir arrêté votre choix. Si dans une semaine vous n'êtes pas de retour, on vous raye des listes. (Il eut une hésitation.) Si cette solution est acceptable,

monsieur ?

L'entraîneur Fisk n'avait encore rien dit, et à présent tous les étudiants le contemplaient. Après tout, c'était lui le responsable. Il hocha la tête.

Cruxer s'avança parmi les recrues, suivi du regard par tous. Il ramassa la ghotra de Poing-de-fer et la plia avec révérence avant de s'éloigner.

Dans un silence pesant, les autres s'éparpillèrent à leur tour.

Chapitre 37

Gavin suivit le Troisième Œil jusqu'à une clairière en bordure de la jungle. Une flambée chassait la fraîcheur du soir et de vives lanternes étaient suspendues aux branches d'un jambu, dont les fruits roses bien mûrs luisaient à la lueur du feu. Des tapis couvraient le sol. Un bol de vin et un saladier rempli de figues, de jambus et d'autres fruits étaient posés au milieu d'un des tapis.

Le Troisième Œil était assise en tailleur, et cette position exhibait ses jambes jusqu'aux genoux. Elle fit signe à Gavin de s'asseoir en face d'elle.

— Alors comment es-tu arrivée ici, à l'île des Prophètes ? demanda Gavin. Comment acquiert-on un troisième œil ?

Il lui adressa un sourire ironique.

Elle ne lui prêta aucune attention et leva le visage vers les cieux, rendant grâce pour le repas. Il essaya de ne pas regarder fixement ses seins lorsqu'elle prit une profonde inspiration. Il jeta un coup d'œil à Karris qui montait la garde dans la jungle. Elle regarda la poitrine du Troisième Œil, puis Gavin, d'un air perplexe. D'un imperceptible mouvement de sourcil, elle parut lui demander : « Et tu crois que c'est un hasard ? »

Gavin ferma les yeux pour faire mine de prier lui aussi. Certaines personnes n'aimaient pas l'idée d'un Prisme manquant de piété.

Tu m'as mis dans de sacrés draps, Orholam.

Gavin fit semblant de terminer sa prière. Lorsqu'il ouvrit les yeux, elle était penchée en avant – avec son décolleté, le spectacle était plutôt troublant.

— Je crois que tu devrais donner congé à ton… garde du corps ? Il y a des choses dont je veux t'entretenir en privé.

Gavin se tourna vers Karris, qui avait sans aucun doute entendu les paroles de la prophétesse.

— Je ne bouge pas de là, dit-elle, à moins que les deux femmes armées de mousquets que vous avez placées dans la forêt se retirent et que je vous fouille.

Le Troisième Œil dirigea son regard vers la jungle. Elle se leva avec grâce. Apparemment éblouie par les lanternes, elle ne se tourna pas dans la bonne direction.

— Clara, Cezilia, c'est vous ? Je vous ai dit que ma vie n'était pas en danger. Seule ma vertu l'est peut-être. Vous pouvez prendre congé. (Elle se tourna vers Karris.) Je t'en prie.

Rapidement, sans brusquerie, Karris la fouilla. Elle était professionnelle. Et, avec une robe pareille, il n'y avait pas tellement d'endroits où la femme pouvait cacher une arme.

Avant que Karris ait fini, le Troisième Œil se pencha pour lui glisser quelques mots à l'oreille, trop bas pour que Gavin entende.

Karris blêmit. Ébranlée, elle regarda le Troisième Œil, puis Gavin, pour voir s'il avait entendu.

— Vous ne pouvez pas savoir cela, dit-elle.

Elle essayait de chuchoter pour que Gavin ne l'entende pas, mais l'émotion dominait sa voix. Elle le regarda de nouveau, tandis que le Troisième Œil continuait à lui parler.

Quand la prophétesse se tut, il y eut un long silence.

— Je serai dans les alentours si vous avez besoin de moi, seigneur Prisme, dit Karris avec raideur avant de se retirer.

Le Troisième Œil reprit sa place face à Gavin. Il était dérouté. Très peu de gens avaient autant d'effet sur Karris.

— Je t'en prie, mange, bois. Tu es mon invité.

Il s'exécuta, et elle se joignit à lui sans un mot. Un fromage de chèvre accompagnait les fruits. Une femme leur apporta une miche de pain non levé et un plat de riz, de haricots et de porc sauvage, avec une sauce épicée. Imitant le Troisième Œil, Gavin rompit des morceaux de pain qu'il utilisa pour se servir. Elle ne disait rien, mais ne manquait pas de l'étudier avec attention. Les tentatives de conversation de Gavin se heurtèrent à un mur de silence. S'il n'avait parlé avec elle auparavant, il aurait pu croire qu'elle était sourde.

— Que fais-tu ?

— J'attends, répondit-elle.

— Tu attends ?

— Ça va venir ce soir. Je pensais qu'à présent… mais visiblement…

— Alors tu vois vraiment le futur ? dit Gavin.

— Non.

Il leva les mains.

— Et pourtant te voilà qui prédis l'avenir. (Elle leva un doigt pour objecter, mais il ne la laissa pas parler.) Bien qu'imparfaitement.

Elle sourit, exposant ses dents blanches parfaites.

— Les dons peuvent être des malédictions, n'est-ce pas, seigneur Prisme ?

— Je suppo…

— Tu es beau, l'interrompit-elle. J'ai toujours aimé les hommes musclés, et l'image de ton corps m'a occupé l'esprit toute la journée. C'est assez gênant.

— Euh… merci ?

— Es-tu un nageur accompli ? lui demanda-t-elle en évaluant sa largeur d'épaules.

— Seulement quand je fais des erreurs de navigation. C'est-à-dire rarement.

Ses pupilles s'agrandirent.

— Je vois. Tu sais, cette prouesse insolente que tu maîtrises si bien me donne envie de te ligoter à mon lit et de te violer.

Ses yeux se promenèrent sur lui et Gavin sut qu'elle imaginait la scène. Il déglutit. Il n'y a pas moyen de se rajuster discrètement quand on est assis en tailleur. Il jeta un coup d'œil coupable vers Karris.

— Exactement, dit le Troisième Œil. Tu as davantage besoin d'elle qu'elle de toi, Prisme. Elle te rend humain.

Elle baissa le menton et ferma les yeux. L'œil jaune sur son front, mélange de luxine et de tatouage, se mit à luire. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il continua à battre comme un cœur. Puis l'effet s'estompa.

— Je vois hors du temps. Si tu ne comprends pas ce que cela veut dire, moi non plus. Et il n'est pas parfait non plus, ce don de seconde vue. Je ne suis pas Orholam. J'ai mes propres désirs, mes propres préjugés, et ils colorent mes visions, la façon dont je les interprète, façonnent les mots que je mets sur ces images qui se présentent à moi. Dis-moi, Prisme, penses-tu que la compassion est une faiblesse ?

— Non.

— Pardon, la question était mal formulée. Ce que je voulais dire, c'est : que penses-tu qui soit préférable ? la compassion ou la justice ?

— Cela dépend.

— Qui en décide ?

— Moi, répondit-il.

— La pitié et la compassion sont-elles une seule et même chose ?

— Non.

— Quelle est la différence ?

— Je ne crois pas à la pitié.

— Menteur, accusa-t-elle avec un grand sourire.

— Pardon ?

— Il y a deux types de personnes qui font d'excellents menteurs : les monstres sans conscience et ceux qui deviennent de très bons menteurs par nécessité et à force d'entraînement, parce qu'ils ont honte. Je ne pense pas que tu sois un monstre, seigneur Prisme. Tu as très bien joué. Ton masque est séduisant, superbe, attirant. Il me donne envie de me déshabiller et de te subjuguer de plaisir, jusqu'à ce que la fatigue t'oblige à perdre la face, que je puisse arracher ce masque et te montrer ce qu'il y a en dessous. Car je le sais déjà, et que je juge cet homme sous le masque bien moins sévèrement que tu ne le fais.

Fariboles de diseuse de bonne aventure. Même si ces fadaises étaient imprégnées d'une agréable tension sexuelle.

— Tu es sûre que tu n'essaies pas de me séduire ? demanda Gavin d'un ton léger.

— Ah ! Prisme, tu aimes aller droit au but. C'est un atout, je suppose. Ne l'oublie pas. Mais tu n'oublies presque rien, n'est-ce pas ?

Il était dérouté. Elle sourit.

— Ce dont je suis sûre, c'est que coucher avec toi serait un désastre, pour toi, pour Karris, et pour les sept satrapies. Et je suis assez certaine aussi que ce serait très, très bon pour moi. À la fois sur le moment et sur le long terme. C'est pour cette raison que j'en fais trop, pour te dégoûter avec mes manières dévergondées. Si j'arrive à te désintéresser, ce désastre ne sera plus une tentation.

Il rit – et sut qu'elle ne plaisantait pas. Elle agissait comme si elle était aussi avide de sexe que lui, et quelque chose dans son style franc le convainquait qu'elle serait le meilleur coup qu'il ait connu.

— La tactique des « manières dévergondées » fait son effet, lui dit-il, mais peut-être pas celui que tu prévoyais.

Par les boules bleues royales d'Orholam, Karris était à moins de trois mètres. Gavin allait mourir.

Le Troisième Œil regarda le ciel, sourcils froncés.

— J'aurais cru que ça aurait débuté, à présent. À ton avis, quelle est la pire décision que tu aies jamais prise, seigneur Prisme ?

C'était facile. Ne pas avoir tué son frère.

— J'ai eu pitié, une fois.

— Tu te trompes. Tu n'as pas épargné Gavin par pitié. Et tu n'agirais pas différemment si tu devais le refaire.

Elle avait dit cela d'un ton tellement égal qu'il faillit passer à côté. Puis il fut stoppé net, comme un chien qui sent un lapin et se précipite de manière inconsidérée, avant d'arriver au bout de sa chaîne. Elle avait dit « épargné *Gavin* ». Elle savait donc qu'il n'était pas Gavin, et qu'il avait épargné son frère. L'atmosphère s'épaissit, rendant sa respiration difficile. Il sentait sa poitrine se serrer.

— Quoi, tu croyais que j'étais un charlatan ? Adapte-toi à cette nouvelle réalité, Dazen, et viens-en aux faits.

Il ne pouvait pas nier. C'était inutile. Elle n'avait pas avancé cela comme une supposition ou un piège. Et s'il lui faisait répéter ce qu'elle avait dit, Karris risquait de l'entendre. Son cœur battait la chamade. Il avala sa salive, prit une gorgée de vin et déglutit de nouveau.

— Ma pire décision fut de ne pas lui dire la vérité, à elle.

Gavin était dans le brouillard, dans une fugue mentale. Il ne voulait pas prononcer le nom de Karris. À cette distance, leurs voix ne devaient être qu'un murmure pour elle, mais entendre son propre nom a tendance à faire dresser l'oreille.

— Non, ce n'est pas cela non plus. Si tu lui avais révélé la vérité quand elle était plus jeune, elle t'aurait démasqué. Ce que tu as fait n'était pas honnête, ni juste, peut-être, mais c'était avisé. Et je te conseille de ne pas t'excuser pour ce que tu as fait, le moment venu. Karris a plus de facilité à s'adapter à une réalité difficile qu'à pardonner. C'est un défaut de son caractère.

C'était vrai. Profondément vrai. Dire à Karris qu'il avait fait son devoir aurait plus d'effet que de s'excuser. Elle comprenait ce que signifiait le devoir. Et pourtant Gavin se hérissa, prêt à la défendre.

— Alors c'était quoi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je ne vois pas tout. Je sais simplement que ce n'était pas cela. Je sais que tu as posé les mauvaises questions, aussi n'avais-tu aucune chance d'obtenir la bonne réponse. J'ai fait ce que j'avais à faire, malheureusement sans crier de plaisir et sans te griffer le dos. Deux choses encore, cependant. Tes gens peuvent rester. Je suis à peu près certaine qu'ils détruiront notre mode de vie. Mais peut-être un jour cela se transformera-t-il en quelque chose de meilleur. J'ai peu d'espoir en ce sens, mais cela me concerne de trop près pour que je voie ces choses clairement, or je sais que repousser cinquante mille personnes affamées dans la mer n'est pas ce qu'Orholam me demande de faire. Sans tenir compte de ce qu'elles nous feront lorsqu'elles ne seront plus affamées.

— Et la seconde ? demanda Gavin.

C'était une réussite phénoménale. Elle lui accordait tout ce qu'il demandait. Mais on ne crie pas victoire, on la consolide et on essaie d'en obtenir davantage.

— Deuxièmement, tu as perdu le contrôle du bleu et ton… *alter ego* s'est enfui de sa prison bleue. Je t'encourage à faire quelque chose car, sans Prisme, des choses étranges commencent à se produire. Au début, ce sont des bizarreries sans conséquences. Puis la situation se détériore.

Elle donna l'impression de se retirer en elle-même.

Gavin se sentait mis à nu. Et pas de manière plaisante. Cette nouvelle concernant son frère – si elle était vraie – était un cataclysme. Pas simplement un choc, mais une nouvelle terrible. C'était une trop grosse coïncidence. Bien sûr, Gavin avait inclus des signaux d'alarme dans son dispositif, mais il s'agissait d'alertes qui se déclenchaient dans sa propre chambre, dans la tour. En son absence, ils avertissaient Marissia. Il n'avait aucun moyen d'être au courant – ni vaguement ni viscéralement – de la fuite de Dazen.

Il avait insufflé énormément de sa volonté dans cette prison, usant de moyens depuis longtemps défendus, aussi avait-il peut-être pu percevoir confusément cette atteinte à sa volonté au-delà des mers. Cependant, malgré son talent incommensurable, la Chromerie était à des lieues de là.

Il était possible que sa perte du bleu ait affaibli ou brisé la prison. Une coïncidence était hors de question. Il ne savait pas dans quel sens allait la causalité, mais un fait pouvait avoir provoqué l'autre, ou inversement. Gavin avait le sentiment de s'enfoncer dans les tréfonds d'une montagne, et plus il allait loin, plus il gagnait en vitesse, précipitant d'autant le moment où le massif s'effondrerait sur lui.

Il ne savait pas où se trouvait la sortie.

Par Orholam, son frère était sorti de la prison bleue ? Marissia se souvenait-elle au moins de la façon dont il fallait dévier les conduits ? Peut-être Dazen allait-il mourir de faim ? Non… non, il lui avait montré comment faire, bien des années plus tôt, précisément en prévision d'une telle

éventualité. Elle avait une mémoire infaillible. Elle saurait comment s'y prendre.

Néanmoins, il devait rentrer. Et retourner à la Chromerie signifiait se jeter au milieu de tout ce qui le menaçait le plus.

— Ah ! s'écria le Troisième Œil en se raidissant soudain. Ça y est.

Le front soucieux, Gavin lui jeta un coup d'œil… et remarqua ses seins pointés. *Bon sang, tu as des choses plus graves à considérer, Gavin !* Elle était penchée en arrière, le regard tourné vers le ciel. Cette fois-ci elle ne priait pas, mais sa position soulignait de nouveau ses tétons durcis par le froid, clairement visibles à travers le tissu de sa robe. Il renifla, cherchant à comprendre de quoi elle parlait.

Il ne sentit rien, et renifla de nouveau. Cette fois, il perçut vaguement quelque chose.

Il ressentit une légère brûlure sur sa peau, un toucher des plus doux. Il regarda le Troisième Œil.

Elle souriait béatement comme une petite fille. Il ne comprenait pas. Puis quelque chose lui toucha le bras. Il l'approcha pour mieux regarder, mais cela fondit avant qu'il ait pu l'examiner. De la neige ?

Il faisait froid, mais pas au point qu'il neige. Vraiment pas.

À présent il sentait l'odeur familière, minérale et crayeuse. De la luxine bleue.

Il sentit de nouveaux impacts sur son visage levé, sur ses bras. Il neigeait.

— Une vraie merveille bleue, dit le Troisième Œil. Je sais que tu ne le vois pas, mais chaque flocon est bleu. C'est de toute beauté, seigneur Prisme. Je n'ai jamais vu un présage de malheur aussi magnifique.

Le cœur de Gavin se serra. Hormis dans les montagnes de Paria et de Tyrea, les sept satrapies n'avaient pas connu la neige depuis des années. Gavin repéra un flocon sur sa manche et plissa les yeux pour l'examiner. Cela ressemblait bien à un flocon de neige. La luxine bleue, libérée de son contrôle, s'emballait. Mais concernant le bleu, s'emballer signifiait imposer à tout-va un ordre différent. Comme réorganiser les cristaux d'un flocon de neige ? Cet ordre était instable : cette neige surnaturelle fondait presque aussitôt.

— Si ça commence ainsi, qu'est-ce que ça va faire ensuite ? demanda Gavin.

— Quelque chose de pur, répondit la prophétesse. Et ça commence déjà. Simplement, nous sommes si loin que c'est le seul effet qui nous atteint.

— Les bane, murmura Gavin.

Elle hocha la tête.

— Peux-tu me dire où ça se trouve ?

— Ça bouge, et je vois hors du temps.

— Et alors ?

— Si quelque chose reste en place, peu importe quand je le vois. Mais, si c'est en mouvement, le localiser à un moment précis est problématique.

— Ce qui n'est pas synonyme d'impossible, fit remarquer Gavin avec un élan d'espoir.

S'il pouvait se dispenser d'un voyage jusqu'à Paria pour voir la Nuqaba, il éviterait toutes sortes de problèmes.

— Non, en effet, admit-elle en fronçant les sourcils.

Chaque fois qu'un Prisme arrivait dans une grande ville, mille choses surgissaient qui ne pouvaient être réalisées que par lui. Notamment des rituels sans fin. Au mieux, il s'en tirerait avec un rituel pour chaque couleur, dont celui qui révélerait sa défaillance. Il serait sans doute capable de se sortir d'affaire par un bluff s'il n'y passait qu'une semaine ou deux, le temps de trouver ce qu'il voulait savoir, mais mieux valait qu'il se repose le moins possible sur sa chance. Alors, si elle pouvait

simplement lui dire ce qu'il avait besoin de savoir…

Elle le regarda et, visiblement, même si elle n'avait pas été prophète, elle aurait deviné ce qu'il s'apprêtait à lui demander.

Elle soupira.

— Je ne vois pas tout en même temps, seigneur Prisme. Et j'ai besoin de lumière. Je chercherai demain. (Elle leva le doigt.) Je ne promets pas de te confier ce que j'aurai vu. Je ne te promets pas que la connaissance ne te coûtera rien.

— Ah ! voilà que les négociations commencent. Tu vas me faire gagner au moins deux semaines de conversations pénibles avec une femme puissante que j'ai dupée par le passé. Combien cela va-t-il me coûter ?

Il essayait de minimiser l'importance des enjeux. Le Troisième Œil lui rendrait un bien plus grand service. Étant prophétesse, elle le savait sans doute, si elle se donnait la peine de chercher à le comprendre. Néanmoins, comme elle l'avait elle-même rappelé, elle était humaine, et elle devait fouiller le passé et le futur.

Mais elle secoua la tête.

— Je ne parlais pas de ce genre de coût. Mon aide sera un cadeau. Tu n'auras pas besoin de l'acheter. Mais, même si la vérité est un cadeau, les gens ne remercient pas toujours celui qui le leur offre.

— Ah ! ce genre de prix, comprit Gavin, soudain grave.

— Celui qui a « tué son frère » espérait-il que la vérité soit facile ?

Tué mon frère. Ah ! si seulement… Mais elle connaissait la vérité. Elle savait combien cela lui coûtait de prolonger cette supercherie, pourquoi il avait agi ainsi, et ce que la vérité coûterait au monde si elle lui était révélée. Elle devait aussi connaître le prix de son cadeau, de mille façons qui échappaient à Gavin.

Le Troisième Œil le regarda avec compassion, et soudain Gavin prit conscience qu'elle était une femme immensément intelligente. Un chef tout à fait légitime. Une femme qui comprenait ce qu'il faisait, ses raisons, et ce qu'il encourait. Il la trouvait terriblement attirante. Si son cœur obstiné n'avait déjà été pris, il aurait pu tomber amoureux d'elle. Et elle le savait. Elle avait menti, un peu plus tôt. Elle avait réellement essayé de le séduire sur un plan purement sexuel – afin d'éviter le danger d'une relation plus sérieuse.

Tandis que les bourrasques cristallines tourbillonnaient autour d'eux – miettes d'ordre transformées en chaos –, Gavin plongea son regard dans la nuit comme s'il pouvait en percer les mystères.

— Alors, toi et moi… désastre assuré, hein ?

Elle sourit – ses lèvres rouges et pleines, ses dents parfaites. Elle hocha la tête et rencontra son regard. Une expression de remords crispa le coin de sa bouche.

— Et complet. (Elle l'examina avec admiration, comme si elle disait adieu à la perspective de le mettre dans son lit.) Une prophétie pour toi, seigneur Prisme, dans le style que tu chéris : Sois-y avant midi. Trois heures à l'est, deux heures et demie au nord.

Cela semblait assez simple. Il aimait bien ce genre de chose, c'était vrai. Et alors Gavin se rendit compte qu'elle ne lui avait pas précisé au nord et à l'est de quoi.

— Cette précision sera uniquement utile rétrospectivement, c'est ça ?

Elle le gratifia d'un sourire cryptique.

— Ça t'amuse, non ? demanda-t-il.

— Énormément.

— Je n'ai jamais tellement apprécié les prophéties.

— Je sais. C'est l'une des premières choses que j'ai vues chez toi. Que s'est-il passé ?

— Passé ? J'ai toujours cru que c'était… Ah non ! il y a eu quelque chose. Lorsque j'étais enfant et que mon frère a arrêté de jouer avec moi, je trouvais des prophéties dans les vieux livres, et je rêvais de pouvoir les élucider. Il y en avait une… Comment c'était ?

Il se posait la question à lui-même, mais le Troisième Œil répondit tranquillement :

— « De sagesse rouge, le plus jeune fils / Divisera père et père, père et fils. »

— Comment… ?

— Je vois ces vers brûler avec une rage amère au-dessus de ta tête, seigneur Prisme. Qu'as-tu pensé que cela signifiait ?

— Le plus jeune fils de sagesse rouge : le plus jeune fils du Guile rouge, le plus jeune fils du Guile qui devient le Rouge. Le plus jeune fils d'Andross Guile. C'était une prophétie à propos de mon petit frère Sevastian.

— Et il est mort. Assassiné.

— Par un spirite bleu. Il représentait ce qu'il y avait de bon dans ma famille, il n'y avait rien de mauvais en lui. S'il était encore en vie, tout serait différent. (Il s'ébroua.) Tes prophéties ne sont pas comme ça. Follement vagues, je veux dire. Enfin, sauf la dernière. (Il sourit.) Comment ça se fait ?

Elle toucha pensivement son troisième œil.

— Nous sommes humains, Gavin. Mon don n'est pas assorti d'une liste de règles. J'essaie de me tirer d'affaire, j'invente au fur et à mesure. Mais je suis tourmentée par les mêmes tentations que mes prédécesseurs, j'en suis sûre : se donner de l'importance, aider ceux que j'aime et faire du tort à ceux que je hais, me comporter presque comme un dieu, être aimée. Ou encore, cesser de m'en faire et décréter que je ne suis pas responsable, et recracher tout ce que je vois sans distinction. Quand je ne suis pas sûre, je me tais. Je pense que d'autres ont parlé plus que moi, mais de manière plus cryptique, en espérant qu'on ne leur en tiendrait pas rigueur si quelque chose allait de travers. Et puis il y a eu des imposteurs, bien sûr : des prophètes qui n'en étaient pas.

— Peux-tu me dire si cette prophétie était une imposture ?

— Je ne saurais même pas par où commencer à chercher.

— Tu dis voir ces phrases brûler au-dessus de ma tête, lui rappela Gavin. Pourquoi ne pas commencer par là ?

— J'ai vu les mots un instant, oui. Cela ne signifie pas qu'ils sont vrais.

— Tu es honnête à l'excès, j'ai l'impression.

— J'espère que non, répondit-elle avec un sourire en coin, ce qui donnait à ses lèvres pleines un côté retors et espiègle.

Gavin avait envie de lui arracher ses vêtements.

Il détourna les yeux et toussota.

— Madame, bonne nuit, et… hum, puisque nous avons décidé de ne pas délicieusement fauter ensemble, j'espère que notre prochaine rencontre sera moins… tendue.

Il se leva et épousseta ostensiblement ses cuisses pour y enlever des miettes inexistantes. Il souriait. Mais il voulait son accord sur ce point. Par le passé, il avait déjà commis des erreurs en sachant pertinemment que c'étaient des erreurs.

Elle lui tendit la main et lui permit de l'aider à se relever. Elle s'étira comme si elle était fatiguée, mais elle voulait manifestement lui donner l'occasion de la contempler pendant qu'elle regardait ailleurs. Il voyait clair dans son jeu, et pourtant il l'admirait. Elle lui adressa un petit sourire coquin.

— Tu sais, lui dit-elle, je suis plutôt pudique la plupart du temps.

Eh bien non, je n'en sais rien. Il se contenta de hausser un sourcil incrédule puis reprit une expression neutre et, en parfait gentleman, mentit poliment.

— Bien entendu.

Elle rit.

— Le fait que tu sois impossible rend le jeu encore plus amusant.

— La plupart du temps, quand on dit que quelqu'un flirte avec le danger, c'est une métaphore, fit remarquer Gavin.

— Les jouets dangereux sont les meilleurs. Je te souhaite une bonne nuit de sommeil, seigneur Prisme.

C'était un vœu pieux, ils le savaient tous les deux.

Chapitre 38

— Les anciens dieux n'étaient pas vénérés parce que les gens des sept satrapies étaient des idiots et des ignorants, expliqua Zymun à Liv.

Ils marchaient ensemble à la périphérie de Garriston, s'apprêtant à franchir la porte de la Sorcière pour gagner la plaine qui s'étendait entre l'ancienne fortification et le mur d'eau-vive.

— Les anciens dieux étaient vénérés parce qu'ils étaient vrais.

— Continue, lui dit Liv, qui cachait mal son scepticisme.

Un éclair de fureur passa brièvement sur le visage de Zymun. Il la regarda avec intensité.

— Qui est le tuteur, rappelle-moi ?

Liv rougit. Sa réaction était un reste de ses croyances passées. Elle avait toujours entendu dire que les anciens dieux étaient le fruit de l'imagination primitive des peuples vivant en bordure de la mer Céruléenne avant l'arrivée de Lucidonius. Mais, si la Chromerie avait menti au sujet d'autres choses, cela pouvait également être un mensonge. Elle s'éclaircit la voix.

— Je t'en prie, continue.

— Je crois que les peuples des sept satrapies le savent aussi. Des statuettes des dieux ont commencé à réapparaître un peu partout, comme surgies de nulle part. Cachées dans les greniers, les caves, dans des autels familiaux secrets au fond des bois. Ouvre l'œil en te promenant dans le camp, et tu verras les signes. Bientôt le clergé sera rétabli, et le culte deviendra public. Tu sembles en douter.

— Désolée mais… les anciens dieux, vraiment ? Atirat, Dagnu ?

De nouveau, Zymun laissa entrevoir un instant son irritation, et Liv se sentit bête. Mais il lui répondit avec gentillesse.

— Tu sais ce que tu ressens quand tu crées de l'ultraviolet ?

— Oui. Je deviens étrangère à mes émotions, et assez fière de la clarté de mon jugement.

— Ce n'est pas toi.

— Je ne suis pas une personne vaniteuse, c'est vrai, dit Liv. Mais tu ne me connais pas, alors comment le saurais-tu ?

— Je ne veux pas dire que ça ne te ressemble pas. Ce n'est *pas* toi.

— Pardon ?

— Ce ne sont pas tes émotions. Ce ne sont pas tes perceptions. Et ce ne sont pas tes capacités. Ferrilux est invisible. Il est derrière bien des réussites humaines, mais il ne tient pas les hommes en grande estime. Il est distant, dédaigneux, et il a choisi de partager ses pouvoirs avec toi.

Cette idée était répugnante !

— Il y a un homme invisible qui m'aide à créer ? C'est ce que croit le Prince des couleurs ? Non, ma magie est mienne.

La voix de Zymun était froide, sans affect.

— Alors tu as choisi tes couleurs toi-même ? L'ultraviolet pour la Tyréenne qui ne pourra jamais faire entièrement partie de la Chromerie, mais qui méprise en secret les filles qui ne la laissent pas entrer dans leurs petits cercles. Le jaune pour une personne qui raisonne clairement et n'arrive pas à décider si elle doit s'investir dans ce qu'elle observe autour d'elle. Hum, cela semble… quel est le terme déjà ? fortuit.

— Tu parles comme une diseuse de bonne aventure à deux sous. Si j'avais été infrarouge, tu aurais dit : « Oh ! de l'infrarouge pour la fille qui est furieuse d'être tenue à l'écart. » Pour du bleu : « Oh !

tu enviais les filles qui s'intégraient sans peine dans leur milieu. » (Liv joignit les mains, prit une respiration et serra les doigts.) Euh… pardon, mon seigneur, mais je ne suis pas convaincue. Je sais que la Chromerie répand des mensonges, mais pour autant je ne vais pas accepter le premier contre-argument qu'on me propose.

Zymun ne sembla pas prendre sa rebuffade personnellement.

— Tu es mignonne quand tu te mets en colère. Et, quand tu fais ce geste, ça met joliment ta poitrine en avant.

Liv baissa les yeux et laissa tomber ses bras le long du corps, comme si elle s'était brûlée.

— Quoi ?! (Elle arrêta de marcher, et il l'imita, lui faisant face. Elle faillit gifler son visage suffisant.) On ne m'a jamais dit une chose aussi déplacée. J'attends une excuse immédiate !

— Déplacée ? Pourquoi ? D'après qui ? Tu es belle. Je te l'ai dit. Qui décide que je dois te taire mon avis ? Je pourrais te confier le fond de ma pensée, mais tu es assez futée pour l'avoir déjà deviné. Tu as rejoint les Libres, Aliviana. Nous prenons nos propres décisions, et c'est une force. La Chromerie veut que tu sois pudique. Pourquoi ? Si Orholam existe, pourquoi se soucierait-il de savoir si ta robe est ajustée, ou de qui visite ton lit ? Tu ne crois pas qu'il aurait des problèmes plus importants à régler ?

— Euh…

Liv ne trouva rien à ajouter de plus.

— La Chromerie t'apprend à haïr ce qui te rend forte. Tu es belle. Fais-en usage. Comme il te plaît. Tu ne vois pas ? C'est à *toi* de choisir. C'est vrai, tu pourrais choisir de devenir une prostituée – non, ne t'offusque pas, bon sang, c'est une simple hypothèse ! Tu t'en sortirais très bien, assurément, et ce ne serait pas mal parce qu'Orholam dit que c'est mal. Il n'y a rien de mal à ça. C'est juste stupide. Ce serait faire mauvais usage de tes talents, et cela limiterait tes autres options, du moins tant que le monde n'aura pas évolué. C'est un mauvais choix, mais ce n'est pas *mal*. Il en va de même avec la magie. Certains brisent le halo avant d'être prêts, choisissant de partager leur corps de manière permanente avant d'être capables de survivre à l'union en gardant toutes leurs facultés intellectuelles. L'usage qu'ils font de leur libre arbitre leur enlève toute possibilité de choix, c'est comme choisir le suicide. C'est une action stupide qui les rabaisse. Ce dont nous disposons, nous les Libres, ce que nous offrons, c'est la liberté totale. Mais ce n'est pas le chaos. Des choix libres, des décisions prises librement, pourtant non sans conséquences. Si tu choisis d'entrer dans l'armée, tu dois obéir aux ordres le temps de ton service. Ce monde est plus dur que celui que tu as quitté, Liv. La liberté est difficile. Si tu ne veux pas que je te complimente parce que quelqu'un t'a dit que tu ne devrais pas être fière de tes courbes, de tes lèvres pleines, de ta peau lumineuse, du dessin délicat de ton cou, de tes yeux brillants… c'est ridicule. Qu'ils aillent se faire voir ! Si tu ne veux pas coucher avec moi parce que je ne te plais pas, c'est tout à fait différent.

Il était vraiment malin. Et très entêté. Puissant.

Elle réprima une admiration soudaine, et le plaisir profond et stupide que déclenchait sa flagornerie. À la Chromerie, personne ne lui avait jamais dit qu'elle était belle. Les Tyréens ne pouvaient pas être beaux ou populaires, depuis la guerre du Faux Prisme.

— Tu as l'habitude d'obtenir ce que tu veux, non ? lui demanda-t-elle.

— C'est le revers de la médaille, quand on est beau et intelligent.

Elle renifla.

— Tout comme se prendre des coups dans le nez.

Il leva les mains et recula.

— Je n'ai pas dit que j'étais courageux.

Il lui offrit son bras, qu'elle accepta, incapable de réprimer le sourire qui s'était frayé un passage dans son armure défensive.

— Hmhm. Oh ! je viens de penser à autre chose : qui était le Prince des couleurs ? Avant qu'il soit brûlé.

— Koios Blanc-Chêne. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Le frère de Karris alors ?

— Ce n'est pas un secret. Pour nous, la personne qu'on a été est moins importante que celle qu'on est désormais, et celle qu'on va devenir. Maintenant, tu vas devoir travailler ta magie. Tu as beaucoup à désapprendre. Et encore plus à apprendre.

— Je ne coucherai quand même pas avec toi, précisa-t-elle.

— On travaillera là-dessus aussi, promit-il avec un clin d'œil réjoui.

Et c'est ainsi que l'éducation de Liv commença.

Chapitre 39

Lorsque Kip sortit à minuit d'un pas traînant de la bibliothèque, Poing-de-fer l'attendait devant l'ascenseur. L'imposant commandant ne dit rien, mais lui fit signe.

Aussitôt, Kip fut sur le qui-vive. Affamé, mais bien éveillé. Il fut surpris de constater qu'Adrasteia était avec lui. Ils prirent tous trois l'ascenseur et le commandant Poing-de-fer introduisit une clé dans un cadenas. Il les mena plus bas que Kip était jamais allé. Il regarda Teia, qui lui répondit d'un haussement d'épaules.

Le commandant passa la tête dans un couloir sombre, et s'engagea dans l'obscurité. Kip écarquilla les yeux jusqu'à atteindre le spectre infrarouge. Poing-de-fer émettait suffisamment de chaleur : tout son corps était gris, ses aisselles et son entrejambe étaient plus clairs, et son crâne découvert était le plus brillant. Il longeait le couloir.

— Kip, murmura Teia d'une voix tendue.

Il ne pouvait pas lire l'expression de son visage : la lumière infrarouge était inexacte et Kip n'avait pas l'habitude de l'utiliser, mais il voyait qu'elle était nerveuse. Elle n'avait quand même pas peur du noir ? Pas elle.

Mais si, bien sûr que Teia avait peur du noir. C'était le cas de presque tous les créateurs. Même les infrarouges. La lumière était le don d'Orholam. L'obscurité était associée au mal. Ne pas voir signifiait être impuissant. Teia tendait les bras devant elle. Kip la prit par la main et la guida. Poing-de-fer ne ralentit pas.

Puis Kip se rendit compte qu'il tenait la main de Teia, et se sentit tout à coup gêné. Il eut une sorte de sursaut. Elle s'en aperçut forcément.

— Hum… euh…, fit-il, avant de poser la paume de Teia sur son bras.

Oh ! comme un monsieur qui mène sa dame à un grand dîner. Encore mieux, imbécile !

Kip toussota, puis comprit que tout ce qu'il pourrait dire serait stupide également. Il fronça les sourcils et jeta un regard dans sa direction.

Elle affichait un sourire en coin.

Même si à cause de l'obscurité elle ne pouvait pas savoir qu'il voyait son petit sourire, il eut quand même envie de disparaître sous terre.

Elle lui dit :

— Je… ça va mieux, maintenant. (Elle s'humecta les lèvres, et sa langue produisit un étrange point chaud dans le couloir sombre et froid.) J'ai… parfois du mal à laisser mes yeux se détendre.

Oh ! c'est vrai. Teia voyait l'infrarouge. Sa couleur se situait encore plus loin dans le spectre, dans la même direction. Elle s'en serait sortie toute seule. Elle retira gauchement sa main.

Kip carra les épaules, baissa la tête et suivit Poing-de-fer. Après avoir tourné deux ou trois fois, le commandant les fit entrer dans une pièce. Il manipula un mécanisme que Kip n'aurait sans doute pas compris même s'il l'avait vu en pleine lumière, et le plafond se mit à briller d'un blanc doux et chaleureux.

C'était une salle d'entraînement. Mais différente de toutes celles que Kip avait déjà vues.

Poing-de-fer commença par fouiller dans un coin pendant que Kip et Teia regardaient autour d'eux. Il y avait des poutres pour développer son équilibre, des barres pour faire des tractions, des mannequins couverts de luxine qui s'allumait à divers endroits pour s'entraîner à donner des coups rapides, des sacs en cuir remplis de sciure, des arbres de blocage en bois, une pile de serviettes éponge, d'armures matelassées pour les combats d'entraînement, de cibles et d'armes de toutes sortes

recouvertes de protections.

— Voici la salle d'entraînement du Prisme. Il nous autorise à nous en servir, leur dit Poing-de-fer, qui tenait une bande de tissu dans chaque main. Donne-moi tes mains, Kip. Tiens-les aussi droites que possible, et bien tendues.

Kip tendit les bras et Poing-de-fer commença à enrouler l'étoffe autour de son poignet.

— Il est temps d'apprendre quelque chose, vous deux.

— De quoi s'agit-il, monsieur ? s'enquit Adrasteia.

— Il y a trois grouillots que je ne peux absolument pas laisser échouer.

— Qui ? demanda-t-elle.

— Kip, parce que son père me l'a demandé.

Teia lui jeta un coup d'œil, visiblement agacée par cette injustice. Kip rougit puis fronça les sourcils.

— Cruxer, poursuivit Poing-de-fer, parce qu'il a le potentiel nécessaire pour devenir le meilleur Garde noir de sa génération.

— Et comment ferait-il pour échouer ? Il est le meilleur jusqu'à présent, dit Teia.

— Il faudrait qu'il joue de malchance. Mais cela arrive. Cependant, je ne laisserai pas une telle chose se produire. Et la troisième personne, c'est toi, Teia.

— Moi ? s'étonna-t-elle, sincèrement prise au dépourvu.

— Ta couleur, expliqua le commandant. Tu vois à travers le tissu, ce qui signifie que tu peux repérer les armes dissimulées. En temps normal, je pourrais te faire intégrer la Garde même si tu n'avais pas l'usage de tes jambes. Tes pairs seraient dépités mais, au bout du compte, ils se rendraient compte que tu vaux autant que cinq d'entre eux, même si tu ne pouvais pas te battre du tout. Mais cette année, c'est impossible. Si je te laisse passer alors que tes résultats ne sont pas à la hauteur, l'assurance des Gardes noirs en prendra encore un coup. Nous sommes l'élite et, si on remarque que je favorise des gens ouvertement médiocres, cela affecte tout le monde. En bref, un bâtard et une fille en dehors du spectre doivent donner des résultats aussi brillants que les autres. Teia, jusqu'à présent tu as caché ta valeur mais, sans magie, il te faudrait beaucoup de chance pour y arriver avec ton niveau ; quant à Kip, il a un an de retard par rapport aux meilleurs étudiants. En conclusion, vous allez vous coltiner des heures d'entraînement supplémentaires, et moins de sommeil.

Il acheva d'envelopper les mains de Kip en faisant attention à la gauche, sourcils froncés, puis il l'aida à enfiler des gants.

Sous l'œil vigilant de Poing-de-fer, Kip se mit à cogner dans un sac de sciure. Ils avaient fait de la boxe pendant l'entraînement, mais le corps-à-corps, c'était autre chose.

— Pas si fort, pas tout de suite, lui conseilla Poing-de-fer.

Kip reprit son exercice, donnant des coups rapides mais légers. Sa main gauche le faisait souffrir. Fermer le poing ne lui posait pas de problème. C'était déplier ses doigts qui lui tirait des larmes. Poing-de-fer ordonna à Teia de faire des pompes en claquant des mains entre chaque soulevé. Teia était menue, elle n'avait pas une masse importante à projeter en l'air, mais malgré tout elle s'épuisa vite. Poing-de-fer lui fit poursuivre l'exercice à genoux.

Ayant fini de les atteler à leur tâche, le commandant enveloppa ses propres mains et commença à s'échauffer sur le sac à côté de Kip.

Celui-ci avait mal aux mains mais, une fois les dix premières minutes passées, il ne ressentait plus qu'une chaleur diffuse. Il se demanda s'il saignait sous les bandages. Poing-de-fer lui indiqua simplement qu'il pouvait se mettre à cogner plus fort. Le jeune garçon pensa à Liv. À sa mère. Il pensa au Prisme.

Et bizarrement, même si ses pensées ne l'avaient mené nulle part et qu'il n'avait rien découvert de neuf, il se sentait mieux après avoir rossé un objet inanimé. Mais Poing-de-fer continuait inlassablement.

Kip l'imita. Une heure plus tard, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Poing-de-fer lui jeta une serviette et lui dit :

— Retourne jusqu'à l'ascenseur, Kip. On te rejoint dans une minute.

Il sortit. Il était fortement tenté d'écouter à la porte, mais la perspective d'affronter le courroux du commandant était trop intimidante. Et puis il ne voulait pas lui manquer de respect. Il marcha jusqu'à l'ascenseur en s'épongeant avec la serviette.

Il avait faim. Il avait l'impression d'être constamment affamé, dans cet endroit. Les chatoyants, et tous les autres étudiants à partir de la deuxième année, disposaient de salons où on disait que la nourriture était servie sur des plages horaires plus étendues – et, pour les rayonnants et les illuminés (les quatrième et cinquième année), à toute heure du jour ou de la nuit. Mais ce privilège ne s'étendait pas aux première année. Il fallait se battre pour tout : l'accès à la bibliothèque comme à la nourriture.

Kip toussa et, dans sa vision infrarouge, vit une constellation de postillons rouges et blancs.

Il leva la main. Il était à Garriston, recouvert de luxine verte, il avait dans les narines l'odeur de la poudre, du sang, de la luxine, de la sueur et de la peur. Il leva la main plus haut et lança des boulets sur les soldats massés autour de lui. La joue d'un homme fut arrachée, sa tête vira brusquement puis revint vers Kip tandis qu'une pluie de dents et de sang giclait sur lui.

Kip posa la main sur le front de l'homme, comme s'il le bénissait. Puis il tira un boulet dans son cerveau, qui lui explosa dans la paume.

Il était pure volonté, et ceux qui s'y opposaient étaient comme la paille soulevée par la brise qui souffle aux pieds d'un titan.

Puis il revint à l'instant présent, clignant des yeux et frissonnant.

Sa vie actuelle semblait si mince, si fragile. Un mensonge. Kip s'inquiétait de réussir un quelconque test ? de ce que des gamins de quinze ans pensaient à son égard ? La mort était immense, planant au-dessus de lui, indomptable et victorieuse partout. À portée d'une minuscule balle de plomb. Une feuille de luxine suffisait à révéler que tout cela n'était qu'une mascarade ridicule.

Il eut à peine le temps d'éponger ses larmes – il ne pleurait pas, d'où venaient ces larmes ? – avant que Poing-de-fer et Teia apparaissent dans le couloir.

Le commandant regarda Kip en silence. Ils entrèrent dans l'ascenseur. Kip voulait lui demander quelque chose, mais il n'arrivait pas à mettre les mots sur ce qu'il voulait dire. Comment faisait-il ? Comment Poing-de-fer parvenait-il à tuer, puis à en revenir, à se calmer ? Comment passait-il d'un univers à un autre ? Poing-de-fer était un roc : imperturbable, solide, une île dans une mer de démence.

Le commandant passa la main sur son crâne rasé et nu. D'une voix basse et rocailleuse, il dit :

— Tandis que ma mère agonisait, blessée à mort par la lame de cet assassin, je l'ai tenue dans mes bras, Kip. J'ai prié. Comme jamais, ni avant, ni depuis. Orholam ne m'a pas entendu. J'ai cru que je n'étais pas assez important pour mériter son attention, qu'il ne voyait que les grands de ce monde. (Son visage se tordit un bref instant sous le coup d'une émotion violente, qu'il refoula prestement. Chagrin ? Désespoir ? Sa voix cependant resta égale.) Kip, le monde ne donne pas les clés pour le comprendre. On s'en sort, simplement.

— Comment ? demanda le garçon d'une voix qui, même à ses propres oreilles, paraissait faible et vide.

— Comme ça.

Kip leva les yeux vers le commandant. C'était tout ? Il n'y avait pas de réponse ? Il sentit un grand vide en lui.

Interloquée, Teia regardait alternativement les deux hommes. Elle ne posa aucune question. Kip aurait aimé pouvoir la remercier pour cela.

L'ascenseur s'arrêta à leur étage.

Poing-de-fer donna la clé de la salle à Teia. Sa voix était bourrue, mais n'avait pas tout à fait son timbre habituel.

— Tous les soirs. Je ne pourrai pas toujours venir, mais je serai là aussi souvent que possible. Kip, j'ai entendu dire que tu as été privé de *practicum*, et, Teia, tu as besoin de travailler tes capacités aussi, même si je ne peux pas vraiment t'aider avec ta couleur. Demain, vous commencerez à vous entraîner tous les deux à la magie.

— Oui, monsieur.

Kip et Adrasteia partirent chacun dans une direction, ne sachant pas quels mots échanger. Kip se lava puis se coucha. Tout son corps était douloureux. Son esprit, engourdi, réclamait le sommeil mais, chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait du sang, de la cervelle, sa bénédiction mortelle.

L'aube fut une sorte de soulagement, le seul qu'il connaissait désormais : le passage d'une lutte à une autre. Il se leva. Un autre jour à tirer. S'il était suffisamment occupé, il n'aurait pas le loisir de penser.

Chapitre 40

— C'est une belle femme, dit Karris.

Gavin ne réagit pas. Ils retraversaient la jungle en direction de leur camp. C'était les premiers mots de Karris depuis qu'elle s'était extasiée devant la neige bleue – Gavin avait prétendu ne rien savoir là-dessus.

— Elle t'apprécie, dit encore Karris.

Gavin ne réagit pas.

— Tu peux passer la nuit avec elle, tu sais.

Là, elle commençait à lui taper sur les nerfs.

— Tu es tendu ces derniers temps. Ça t'aiderait peut-être à te calmer, de te vider.

Gavin s'arrêta.

— Et tu me dis ça. Vraiment. Toi ?

Karris haussa légèrement les épaules.

— Ce que j'ai dit plus tôt… ce n'était pas mérité. Je n'ai pas voix au chapitre, il n'est absolument pas légitime que je m'oppose… Tu es libre de forniquer comme il te plaît. Tu es le Prisme, il faut bien que tu aies quelques avantages.

— Je t'en prie, ne me dis pas de bêtises, Karris !

Forniquer ?

— Je voulais juste…

— Ma décision est prise.

Je t'ai choisie toi.

— Et je te dis que…

— Ça suffit, bordel !

En temps normal, elle aurait explosé. Cette fois, elle ne réagit pas. Ils marchèrent en silence. Dressèrent leur camp en silence. Et se couchèrent en silence.

D'une manière ou d'une autre, Gavin parvint à dormir. Cependant il rêva à des enfers colorés et à ses frères. Ses craintes intérieures lui refusaient le repos. Lorsque Karris le réveilla pour son tour de garde, quelques heures avant l'aube, la neige avait disparu. Tandis que Karris s'endormait, Gavin s'assit. Sans savoir pourquoi, il était hanté par son petit frère mort, Sevastian. Le petit Sevastian, le frère au cœur d'or. Le pacificateur au milieu de ses autres frères constamment en guerre.

De quel côté se serait-il rangé lors de la guerre des Prismes ?

Dans ce monde fou où le Prisme était censé être en relation directe, par le biais d'un lien sacré, avec une déité qui n'existait pas ou s'en moquait, Gavin ne se souciait que de ce que son petit frère mort aurait pensé de lui. *Qui aurais-tu été, Sevastian ? Aurais-je pu tuer Gavin puis te passer les rênes, et faire ainsi en sorte que le monde soit à présent en paix ? Dans quel monde vivrions-nous, si ce foutu spirite ne t'avait pas assassiné ?*

Un spirite bleu. Que devait-il en déduire ? La couleur dont Gavin avait perdu le contrôle était aussi la couleur qui avait assassiné Sevastian. C'était la couleur de laquelle Dazen s'était échappé. Coïncidence ?

Oui, Gavin, c'est la définition même d'une coïncidence.

Le soleil se leva mais, dans le cœur de Gavin, c'était toujours la nuit.

Chapitre 41

Dazen Guile regarda le mort dans le mur de la prison verte. Lui et le mort grattaient les croûtes de leurs genoux. Cela faisait des jours qu'ils étaient dans l'enfer vert – des semaines peut-être ? Sûrement moins de deux semaines. Ils avaient sombré sans un mot dans l'inconscience pendant des laps de temps indéterminés, avaient tranquillement léché l'eau sur le mur, mourant de faim sans faire de bruit. Peut-être deux semaines, d'après les croûtes.

À un moment, avant de s'évanouir, il avait créé de minuscules éclats de luxine verte. En tous les cas, la luxine était propre. Dazen l'avait fait sortir ; pas de ses paumes ni de sous ses ongles, mais de ses plaies. D'abord de ses blessures aux mains et aux genoux, puis de la plaie infectée et enflammée de sa poitrine. La douleur avait été intolérable. Du pus jaune avait précédé la luxine. Lorsqu'il s'était réveillé, il avait léché le mur à la recherche d'humidité pendant une heure, puis il avait répété le processus, et s'était évanoui de nouveau. Après la troisième fois, seuls du plasma et du sang s'étaient échappés de la blessure.

La fièvre finit par passer, le laissant sans passion, vide, mais enfin lucide. À peu près lui-même. En plus faible.

Comme la prison bleue, la verte avait la forme d'un ballon écrasé ; il y avait un mince conduit au-dessus, et un filet d'eau courait sur un mur, tandis qu'une canalisation étroite évacuait l'eau et ses déchets.

Son geôlier – son frère – n'avait apparemment pas encore compris que Dazen s'était enfui de la prison bleue. Il y avait sûrement un avantage à tirer de ce fait, mais il n'arrivait pas à trouver lequel. Tout ce qu'il savait, c'était que, depuis qu'il était arrivé dans cette geôle, il n'avait pas eu de pain. Il détestait ce pain grossier et humide, mais à présent il aurait supplié, léché du verre cassé pour en obtenir.

Peut-être son frère était-il au courant. Et le punissait.

Néanmoins, Gavin n'avait pas eu le courage de le laisser mourir de faim jusque-là, et il avait eu seize ans pour le faire. Aussi Dazen ne pensait-il pas qu'il s'y déciderait cette fois. Du moins, pas sciemment.

Il se sentait faible, et la faiblesse était une tentation. Il n'avait pas créé de vert depuis que la fièvre avait reflué, et le vert représentait la force, la sauvagerie.

Le vert l'avait sans aucun doute sauvé. Mais, à présent, il serait sa mort. Dans cet endroit, la puissance du vert deviendrait dépendance. Chaque fois qu'il en créerait une goutte, il en voudrait davantage. Le vert, c'était l'irrationalité, la sauvagerie. Dans une cage, la sauvagerie menait à la démence, au suicide.

J'en suis déjà assez proche comme ça.

Il recommença à édifier des tours de suppositions. C'était l'avantage d'avoir passé des années à créer du bleu. Cela ordonnait les pensées, étouffait les passions.

Le bleu détestait ce qu'il y avait d'illogique à ce qu'il considère son frère comme Gavin, et lui-même comme Dazen. Mais il s'était accroché à cette décision. Gavin était un perdant. Gavin avait perdu la guerre. Gavin s'était laissé mettre en prison. Dazen avait volé l'identité de Gavin, qu'il la garde. « Gavin » était le mort dans le mur, maintenant, le prisonnier, et lui était Dazen. Il était un nouvel homme et, en tant que Dazen, il s'échapperait et regagnerait tout ce qui aurait dû être à lui.

C'était une touche de folie noire, il le savait. Mais la folie, à petite dose, était peut-être le seul moyen de rester sain d'esprit, enfermé dans un cachot pendant seize ans.

Recentre-toi, Dazen. Désert. Dolent. Double. Doute. Certitude. Latitude. Bifurcations. Intersections. Directions. Direct. Diriger. Décédé. Désert. Dazen.

Il eut un long soupir et foudroya des yeux le mort, qui lui rendit son regard avec une lueur de défi.

— Je te dirais bien d'aller en enfer, mais…

— Tu m'as déjà dit ça, lui répondit le mort. Tu t'en souviens ?

Dazen bougonna dans sa barbe. Il tendit la main droite. *Soit Gavin sait que je suis dans la prison suivante, soit il ne le sait pas.*

Non, retourne en arrière.

Soit Gavin a mis en place un système qui le prévient si je passe d'une prison à l'autre, soit il ne l'a pas fait.

Soit son alarme a fonctionné, soit elle ne fonctionne plus.

Je parie qu'elle fonctionne. Jusqu'à présent, rien de ce que Gavin a entrepris n'a échoué.

Donc, si l'alarme a fonctionné, elle a indiqué que je suis arrivé ici.

Si c'est le cas, soit Gavin n'a pas vu le signal, soit il l'a vu.

Mais j'ai déjà établi qu'il n'aura pas le courage de me laisser mourir de faim.

Alors il n'a peut-être pas encore vu que je suis ici.

Ce qui mène à une autre interrogation : comment fait Gavin quand il voyage ? Soit il ne voyage jamais, soit il a mis en place un système permettant de me nourrir en son absence. Il est impensable qu'il ait accepté d'être immobilisé comme moi. Il a créé un système.

Soit il laisse à quelqu'un le soin de me nourrir, soit c'est un système automatique. La technique peut facilement s'enrayer, Gavin ne voudrait pas me tuer par accident. Mais on ne peut pas faire confiance aux gens.

Difficile.

Peuh ! Gavin croit en l'humanité. C'est une de ses faiblesses. C'est pour ça que j'ai pu déjouer son plan de fuite avec Karris.

Ce Gavin-là, bloqué dans son cerveau bleu, l'agaçait. À cause de lui, il était difficile de penser à l'époque ayant précédé son emprisonnement. Malgré tout, la confiance de son frère était la raison pour laquelle sa fuite avec Karris avait échoué. Soit le nouveau Gavin avait appris, grâce à cet échec, à ne plus faire confiance aux gens, soit cela n'avait rien changé. Gavin avait réussi à prendre la place de Prisme de Gavin, ce qu'il n'avait sans doute pas réussi à faire tout seul. Il n'avait donc pas appris à réserver sa confiance. Gavin faisait confiance à quelqu'un.

Il y avait donc quelqu'un en haut, qui avait vu le signal, ou non, indiquant que Dazen avait changé de prison. Soit cette personne était scrupuleuse dans la façon dont elle exécutait son devoir, soit elle ne l'était pas. Gavin n'aurait pas fait confiance à quelqu'un qui manquait de soin. Cette personne était prudente. Soit cette personne savait ce que le signal signifiait et ce qu'il fallait faire à son apparition, soit elle ne savait pas.

Ou… revenons en arrière. Soit il s'agissait d'un homme, soit il s'agissait d'une femme. Cela n'avait pas grande importance, mais l'idée d'une femme courant en rond, paniquée par une lampe de luxine clignotante dont elle ignorait la signification, plaisait immensément au prisonnier. Il espérait qu'elle était orgueilleuse. Comme cela lui manquait… faire courber l'échine à une femme fière.

Digression, Dazen. Et une digression qui éveillait son désir. Le désir était un luxe qu'il ne pouvait se permettre. Pas ici, pas maintenant. Autrefois il aimait créer du vert quand il couchait avec une femme, il aimait cette sauvagerie, l'intensité des sensations décuplées. Le manque de nourriture et le bleu avaient émoussé ses désirs charnels, le vert était la folie. Et la folie menait à la mort. Donc…

Gavin n'aurait pas donné l'ordre de le laisser mourir de faim. Donc la femme là-haut finirait par

faire ce qu'il fallait, ou ce qu'il ne fallait pas. Ou commettrait plusieurs erreurs en cherchant la marche à suivre.

Pour faire ce qu'il fallait, il lui faudrait soit laisser tomber le pain dans un autre conduit, ou manipuler le conduit pour le diriger vers la nouvelle prison de Dazen. D'abord, bien sûr, il lui faudrait teindre le pain en vert.

Mais saurait-elle le faire ?

Elle ne saurait le faire que si Gavin lui avait expliqué comment procéder. Peut-être était-elle nouvelle. Peut-être Gavin l'avait-il laissée dans l'ignorance, ne souhaitant pas divulguer de détails sur la prison souterraine, pour ne pas attiser la curiosité de la femme plus que nécessaire.

C'était ça. Voilà pourquoi il n'avait pas mangé depuis une semaine.

Gavin ne lui avait pas laissé les instructions nécessaires. Elle devait savoir que la nourriture était distribuée à quelqu'un là-dessous. Elle devait être désespérée.

Soit Gavin serait de retour avant qu'elle commette une erreur, soit non.

Pour la première fois depuis des années, un sourire éclaira le visage de Dazen. Tout ce qu'il avait à faire, c'était attendre. Attendre jusqu'à la mort ou jusqu'à ce qu'elle fasse une erreur le menant à la liberté.

L'attente était infernale, mais il était habitué à l'enfer. Pour tuer le temps, il parlait avec le mort. Ce dernier se moquait de lui et, en retour, Dazen se moquait du mort. Ce n'était pas agréable, mais c'était divertissant. Il avait tellement hâte de s'enfuir et de laisser le mort croupir en ces lieux.

Les jours passaient. N'importe laquelle de ses hypothèses pouvait être fausse. Gavin pouvait avoir fait confiance à une femme qui avait des raisons de haïr Dazen. Elle pouvait l'assassiner sciemment, même si elle savait ce qu'il fallait faire. Avec les femmes, on ne sait jamais. Ou alors l'alarme s'était détériorée. À quelle régularité son frère contrôlait-il ces choses, d'ailleurs ? Après seize ans, il s'était peut-être montré négligent. Il faisait une inspection tous les ans, peut-être, mais l'année venait de commencer, et il n'avait pas encore effectué la révision. Le désespoir le saisit. Il fallait qu'il tente quelque chose.

Presque sans faire appel à sa volonté, il créa du vert. C'était la chaleur par une soirée froide. C'était de la nourriture pour les affamés. C'était un verre de liqueur pure qui, au lieu de lui réchauffer les tripes, circulait de ses yeux jusqu'à ses extrémités, le lavant de sa fatigue, de sa paralysie.

Pas trop. Pas trop ! Il y mit un terme avant d'être submergé. Mais déjà la vue des murs le rendait terriblement claustrophobe. Ses doigts se tordirent et il se mit à griffer les murs de luxine verte.

Stop, stop, stop ! Il agita les doigts pour chasser l'excès de luxine. La force, il le savait, n'était que superficielle. Son corps était terriblement faible. Il paierait cher toute action inconsidérée, et le vert était d'une stupidité inconsidérée. Il avait envie de charger le mur opposé pour passer à travers. S'il se laissait aller à cette impulsion, il s'assommerait, mourrait sans doute.

Pourquoi avait-il créé du vert, d'ailleurs ? Il ne pourrait jamais faire un trou dans un mur de luxine verte avec de la luxine verte. Son frère n'était pas bête à ce point.

Par Orholam, cette faim ! Il envoya un tentacule de luxine verte dans le conduit à nourriture, de plus en plus loin, franchit un coin – ce conduit n'avait pas la même forme que le bleu. C'était l'évidence même puisque le pain devait atterrir à… combien ? Huit ou dix mètres plus loin ? Il tâcha de contenir son impatience. Par Orholam, il y avait de la nourriture, par là ! Il en avait besoin ! Quelque part là-haut, c'était la liberté !

Il alla encore de l'avant, lentement, mais pas autant que le bleu l'aurait préconisé. Il ne sentit pas l'ultraviolet avant le choc.

Quelque chose fouetta violemment le bras qu'il avait poussé si loin, le sectionna, et sa volonté

avec. Il perdit connaissance.

Le lendemain – du moins le supposa-t-il –, il entendit le grincement d'un mécanisme dans le conduit. Il s'assit, plein d'espoir. Était-ce son frère qui venait le narguer, ou de la nourriture, son salut ?

Ses hypothèses étaient erronées. Soit son frère voulait effectivement le tuer, soit l'alarme n'avait pas fonctionné, soit… il n'avait plus la force d'ériger de nouveau la tour des suppositions. Pas sans une nouvelle rasade de bleu. Il était stupide. Il n'était qu'un animal. Il était épuisé, décharné. Brisé. Si ce n'était pas du pain, il créerait du vert. Ce serait suicidaire. Et alors ? À quoi bon vivre ?

Quelque chose heurtait les conduits.

Il attendit, attendit.

Une miche de pain surgit, et il l'attrapa au vol. Il en croyait à peine ses yeux. Bien que dans toute la cellule la lumière soit verte, il tenait entre ses mains la salvation chromatique, même si le bleu éclairé par du vert rendait la magie difficile à créer. Dans cet enfer vert, son pain était bleu. Une quantité suffisante de bleu.

Chapitre 42

Adrasteia avait été convoquée. Sa maîtresse elle-même, Lucretia Verangheti, avait ordonné qu'elle se rende dans cette masure tout au nord de Grand Jaspe, à l'ombre des murs. Ce n'était pas un beau quartier.

Un homme pâle lui ouvrit la porte en grommelant et la mena dans un recoin. Il apporta du thé. Une seule tasse, qu'il ne posa pas devant Teia.

Une femme qu'elle ne reconnut pas entra dix minutes plus tard. Elle était jeune et ruthgarienne, les cheveux d'un vrai blond et les yeux bleus, ce qui devenait une rareté. Ces caractéristiques auraient fait d'elle une beauté exotique si elle n'avait eu la figure aussi longue et chevaline. Elle portait une robe simple et bien coupée, ainsi que quelques bijoux. Ses cheveux longs étaient magnifiques, mais elle les avait retenus en un chignon fonctionnel. Tout laissait penser qu'elle était une femme très riche qui prenait ses aises chez elle. Elle s'assit et but une gorgée de thé.

— Ce n'est pas chaud, Gaeros.

L'homme se répandit en excuses et remporta la tasse. Il revint presque aussitôt et posa une tasse fumante devant la femme.

— Nous avons besoin de parler en privé, lui dit-elle.

— Oui, maîtresse, acquiesça-t-il en fermant la porte après lui.

— Alors, dit la femme.

— Alors ? répéta Teia.

— Je suis ta propriétaire, je m'appelle dame Aglaia Crassos. Tu peux m'appeler maîtresse.

— Ma propriétaire est dame Lucretia Verangheti.

— Cette personne n'existe pas. Ou bien je suis dame Verangheti, ça dépend de la façon dont tu vois les choses. Ma famille a des ennemis qui nous empêchent de placer des esclaves dans certaines maisons ou à certains postes – comme au sein de la Garde noire. Cette « dame Verangheti » fictive m'aide à contourner ces petits désagréments.

— Pardonnez-moi, maîtresse, je ne veux pas être malpolie, mais par loyauté envers ma maîtresse… (Il devait bien y avoir une façon de tourner ça, bon sang !) Euh…

— Tu ne me crois pas, déduisit dame Crassos. (Elle semblait amusée, et Teia espérait que c'était bon signe.) Ce serait un coup de bluff intéressant, non ? Évidemment, cela ne fonctionnerait qu'avec les esclaves qui n'ont jamais rencontré leur maîtresse – c'est-à-dire *mes* esclaves. Dommage.

Elle sortit une feuille de vélin et la lui tendit. C'était le titre de propriété de Teia, elle le reconnut aussitôt. Sur une feuille à part, il y avait un acte de transfert signé par Lucretia Verangheti et Aglaia Crassos. L'écriture était la même.

Il fallut à Teia quelques instants pour comprendre. Si Aglaia voulait garder secret le fait qu'elle possédait Teia, elle ne pouvait pas posséder le titre sous son vrai nom, sinon quiconque cherchant l'information découvrirait à qui Teia appartenait vraiment. Mais elle avait besoin de disposer de l'acte de transfert au cas où un imprévu surviendrait et où elle devrait prouver rapidement qu'elle était bien sa propriétaire. Aussi gardait-elle l'acte, sans le déposer à la Chromerie.

Teia sentit sa gorge se serrer. Pourquoi lui révélait-elle son identité maintenant ?

— Es-tu bonne menteuse, jeune fille ?

— Pardon ?

— C'est une simple question. Si tu te montres entêtée, tu seras battue exquisément.

« Exquisément » ?

— Je peux bien mentir quand je veux, maîtresse.

Le visage d'Aglaia Crassos s'éclaira.

— Bien, bien. Exactement ce que mes sources m'ont rapporté. Continue à répondre avec honnêteté et travailler à mon service ne sera pas totalement désagréable.

Teia sentit la peur la gagner. *« Pas totalement » ?*

Aglaia regarda autour d'elle comme en quête de quelque chose. Elle fit tinter une petite cloche et le serviteur entra aussitôt.

— Ma cravache.

Gaeros fronça les sourcils et disparut. Il revint très vite, et lui tendit l'objet, avant de se retourner.

Elle fit claquer le fouet sur son dos. Il bondit, mais pas un son ne franchit ses lèvres.

D'un geste, elle lui donna congé.

— Mes esclaves doivent anticiper mes besoins. Lorsque ce n'est pas le cas, je crois en l'importance de vous corriger moi-même. Lorsqu'une femme laisse à un autre le soin de faire la discipline, en vertu d'une délicatesse déplacée, elle ne peut pas savoir si ses punitions sont exécutées avec trop de clémence ou trop de vigueur. Et avec les esclaves – comme avec les chiens ou les enfants – il vaut mieux que la punition ne tarde pas. Je ne circule pas avec un exécutant à mon côté, mais mon bras droit est exercé et je l'emporte partout avec moi. Aussi, à la fin de notre entretien aujourd'hui, je vais te donner une correction. Je considère qu'il est important que tu saches à quel point ta maîtresse a la main ferme. Cela me permettra aussi d'apprécier si tu as la peau qui marque, au cas où je devrais te fouetter juste avant un moment où tu parais en public.

Teia déglutit. Le poids de la peur lui faisait ployer les genoux.

— Oui, maîtresse.

— Kip Guile est ton partenaire pour l'entraînement à la Garde noire.

— Oui, maîtresse. Sauf votre respect, il a été renié la semaine passée. Ce n'est plus un Guile.

— Je suis au courant. Mais j'ai des raisons de croire que Kip sera rétabli dans sa famille au retour de Gavin Guile.

Teia baissa la tête et adopta une expression contrite. Elle était esclave, pas idiote.

— Adrasteia, mon frère était le gouverneur de Garriston. Il tentait de sauver cette ville minable lorsque Gavin Guile l'a déshonoré et assassiné, le faisant passer pour un traître. Et, maintenant, mon esclave fait équipe avec son bâtard. Un bâtard auquel il tient, apparemment. Ce sont des faits.

Teia fronça brièvement les sourcils, n'étant pas sûre de ce que sa maîtresse sous-entendait. Elle se reprit vite. Certains maîtres n'aimaient pas surprendre des expressions négatives chez leurs esclaves. Elle ne sourit pas non plus avec cet air vacant d'idiote que bien des esclaves maîtrisaient à la perfection. Aglaia avait dit qu'elle appréciait l'intelligence. C'était peut-être même vrai. Il était prudent de renforcer le sentiment de supériorité de sa maîtresse, sans en faire trop.

Aglaia leva les yeux au plafond, comme si Teia était une indécrottable imbécile.

— Je veux que tu gardes ton affiliation secrète, compris ? Si on découvre que tu m'appartiens, en raison du passé entre la famille de Gavin et la mienne, tu te ferais renvoyer de la Garde noire, et tu ne me serais plus d'aucune utilité. Je te vendrai à un bordel des mines d'argent de Laurion après avoir passé ma frustration sur toi. C'est bien clair ?

Les mines d'argent avaient une triste réputation. C'était une destination obligée pour les esclaves qui avait commis un délit sérieux, et la solution ultime pour les propriétaires exaspérés par des esclaves qui se rebellaient ou s'enfuyaient constamment. Les mines étaient dangereuses, les autres esclaves plus encore, et, le pire, c'étaient les bordels. Ils étaient réservés à l'usage de geôliers dépravés et de leurs esclaves favoris : le meilleur des pires. Teia avait une amie, Euterpe, dont les

propriétaires avaient tout perdu pendant une sécheresse. Comme tous les bordels de la région étaient déjà remplis d'esclaves, ou même de femmes libres qui s'étaient vendues pour pouvoir manger, les propriétaires d'Euterpe l'avaient envoyée aux mines, lui jurant qu'elle reviendrait au bout de trois mois seulement. Elle était rentrée cinq mois plus tard, quand ses propriétaires avaient enfin rétabli leurs finances. Elle ne s'en remit jamais. Jamais plus elle ne sourit. Elle tremblait dès qu'un homme la touchait, même son père. Il était devenu fou et s'était pendu.

Dans le milieu des esclaves, Laurion était un juron. Un symbole. Une menace dont la simple mention suffisait à tenir en respect la plupart d'entre eux.

Les yeux d'Aglaia Crassos étaient capables d'autant de compassion que ceux d'un serpent à sonnette.

— Tu penses que je ne ferai pas cela alors que tu vaux une fortune si je laisse la Garde noire t'acheter ?

Teia s'humecta les lèvres, mais elle ne trouva aucune réponse qui ne la ferait plonger davantage dans ce supplice.

— Mon frère est mort, et par conséquent j'hériterai de deux fois plus que ce que je pensais toucher il y a quelques mois. La vengeance est plus douce que l'or. Sais-tu que les filles de Laurion satisfont jusqu'à cinquante hommes par jour ? Cinquante ! Moi-même je n'y croyais pas, mais plusieurs personnes m'ont juré que c'était la vérité. Ils donnent aux filles une mesure d'huile d'olive par jour. Tu devines pourquoi ?

Teia battit stupidement des paupières, le ventre glacé.

— Parce que, sinon, elles sont détruites de l'intérieur. Mourir par excès de bite semble romantique, non ? Je suis sûre que c'est tout le contraire. Cinquante chaque jour. Et une jolie fille comme toi… s'en attirerait peut-être plus encore. Il n'y a pas beaucoup de jolies jeunes filles par là-bas. Tu me comprends.

Les jambes de Teia ne la soutenaient plus. Elle hocha la tête. Il fallait qu'elle s'enfuie.

— Maintenant que nous nous comprenons, dis-moi si tu as observé quelque chose d'intéressant ?

Teia fit son rapport. Kip était gros, avait peu d'amis et passait le plus clair de son temps à la bibliothèque, lisant apparemment des ouvrages sur un jeu. Il avait été convoqué plusieurs fois chez le Rouge, et après ces entretiens il semblait désemparé. Il croyait que le Rouge voulait le détruire. Le vieil homme lui avait retiré son accès au *practicum* afin que le garçon passe pour un incapable au retour de Gavin. Teia avait vu Kip créer du vert et du bleu. Il dormait mal.

Tout cela était sans conséquence. C'étaient des renseignements que dame Crassos pouvait obtenir par d'autres qu'elle. Ce n'était pas suffisant, et Teia le savait.

Réprimant une nausée, elle révéla aussi à sa maîtresse que le commandant Poing-de-fer lui avait dit qu'il y avait trois grouillots qu'il ne pouvait pas laisser échouer : Cruxer, Kip et elle.

Visiblement, cette information était nouvelle pour Aglaia.

— C'est bien. C'est très bien. Autre chose ?

— Je m'entraîne avec Kip après minuit, dans une salle spéciale dans les sous-sols de la tour du Prisme. Le commandant veut qu'on soit assez forts pour entrer dans la Garde noire par nous-mêmes.

Retiens quelques détails. Ne lui parle pas de la dague cachée de Kip. Garde ce que tu peux, pour préserver ton âme.

— C'est pas mal, lui dit Aglaia. Rien d'autre ?

Donne tout le reste. Tu es une esclave, pas un héros.

— J'ai vu une autre personne utiliser du paryl lorsque je faisais une mission.

Les sourcils d'Aglaia s'élevèrent, et elle se fit raconter toute la scène.

— Un assassinat, conclut-elle. Je ne l'aimais pas, mais que quelqu'un… Hum, il faudra que je vérifie si elle est morte. C'est inquiétant de toute façon.

Elle n'expliqua pas de qui elle parlait, et Teia ne se serait pas risquée à poser la question.

Aglaia parut chasser cette pensée et retourna à ce qu'elle faisait. Elle adressa à la jeune fille un sourire qui semblait sincère.

— Tu m'as bien servi, petite, je saurai m'en souvenir. Je sais que je suis une maîtresse sévère mais, si tu donnes de bons résultats, tu seras généreusement gratifiée. Aujourd'hui, deux récompenses. D'abord, je te laisse en choisir une.

C'était peut-être un test, un piège. Les esclaves savaient qu'on ne demandait pas certaines récompenses. Demander trop vous faisait passer pour quelqu'un de paresseux, d'ingrat ou de trop avide. Mais, si votre maîtresse était de bonne humeur, elle pouvait transformer votre vie sur un coup de tête – de manière positive.

— Annulez la dette de mon père, demanda Teia sans laisser sa réflexion s'éterniser.

— À combien s'élève-t-elle ? demanda dame Crassos.

— Sept cents danars.

Cela représentait le salaire de deux années pour un ouvrier agricole. Son père dépensait presque tout ce qu'il gagnait pour éponger les intérêts de sa dette.

— Sept cents danars ? C'est une grosse somme. Comment ton père a-t-il accumulé autant de dettes ? Est-ce que c'est un joueur ?

Teia ne tint pas compte du ton paternaliste.

— Il a racheté mes sœurs.

Il avait été anéanti d'apprendre en rentrant d'une longue expédition marchande que sa femme s'était mise en couple avec un autre homme, avait emprunté des sommes colossales pour mener grand train, et perdu tout ce qu'il avait mis vingt ans à gagner, y compris leur maison, leurs bijoux et la brasserie. Sa femme avait fini par vendre leurs trois filles pour payer ses dettes. Et encore, une partie seulement. Tout cela en son absence.

— Il les a rachetées. Mais pas toi.

— C'était trop cher.

C'était la faute de Teia. Ses capacités ne s'étaient manifestées qu'une fois qu'elle avait été vendue. Si elle n'avait pas été créatrice, tout aurait été différent. Quant à sa mère, elle avait simplement été furieuse de ne pas en avoir tiré un meilleur prix.

Malgré tout cela, Kallikrates n'avait pas quitté sa femme. Il avait dit qu'elle était devenue folle. Il s'était accusé d'avoir épousé une femme qui ne pouvait pas supporter les absences d'un marchand.

— Sais-tu combien m'a coûté ce bracelet ? demanda Aglaia en tendant un poignet exhibant un gros bracelet doré et brillant, hideux.

— Non, madame.

Donner un chiffre trop élevé ou trop bas serait tout aussi désastreux.

— Devine.

C'était un ordre.

— Six, sept mille danars ? avança Teia.

Il ne pouvait pas valoir plus de cinq mille. Son père l'aurait obtenu pour quatre.

Aglaia haussa les sourcils.

— Bien vu, petite fleur. Je l'ai eu pour cinq mille six cents, et j'ai beaucoup négocié. Je pensais qu'il irait avec un collier que je possède. En fait, non.

Vu son expression, c'était la dernière fois qu'elle le portait.

Teia ne dit rien. Elle savait qu'il valait mieux ne rien espérer.

— Non, bien sûr que non. Sept cents danars pour ramasser des boîtes à tabac, des colifichets et glaner quelques renseignements ? C'est bien trop. Mais je garde cela en mémoire. Autre chose… ?

— Bénéficier d'un entraînement pour le paryl, s'empressa de dire Teia.

Si elle entrait dans la Garde noire, on lui paierait sûrement un professeur particulier. Sinon, elle devrait attendre d'être une rayonnante, ou une troisième année, quand les enseignements spécialisés commençaient à la Chromerie. C'était trop long.

— Ah ! dit Aglaia. Sur le long terme, il se pourrait bien que ce soit plus coûteux qu'effacer la dette de ton père. Mais… ça augmenterait tes chances d'entrer dans la Garde noire, non ? Ce serait un investissement. (Elle réfléchit un moment. Teia attendait, le cœur battant.) D'accord, c'est comme si c'était fait. (Elle sourit.) C'est une requête excellente. La preuve de ton esprit, pour une esclave. Je veux que tu saches que je suis très contente. Si ce n'était pas notre première rencontre, je ne fouetterais pas. Mais je ne peux pas te laisser croire que je suis indulgente. Mets-toi en petite tenue, jeune fille. Je préfère que tu gardes une épaisseur de tissu pour ne pas laisser de marques, mais pas question de t'offrir plus de rembourrage que nécessaire. Les corrections peuvent être vraiment fatigantes dans une petite pièce étouffante.

Teia se dévêtit, et Aglaia Crassos lui donna consciencieusement une correction épouvantable, des mollets jusqu'aux épaules. Et quand Teia crut son supplice terminé, elle recommença sur le devant de son corps, des clavicules aux tibias.

Teia rêvait de pouvoir supporter une correction sans pleurer, ou bien d'être aussi forte et implacable que le commandant Poing-de-fer ou que le capitaine Karris Blanc-Chêne, mais elle pleurait à chaudes larmes. Les esclaves orgueilleux étaient stupides. Et puis cela faisait trop mal. Même si elle prétendait ne pas aimer cela, une fois qu'Aglaia Crassos fut bien échauffée, suant sous l'effort, son visage s'illumina, et ce n'était pas simplement dû à la transpiration. Une petite joie féroce s'alluma dans ses prunelles lorsqu'elle fit craquer une dernière fois sa cravache sur la poitrine de Teia.

Aglaia Crassos fit tinter sa clochette et aussitôt Gaeros passa la tête par l'ouverture de la porte. Teia s'écroula. Tout son corps la faisait souffrir. Gaeros apportait un plateau avec un gobelet de vin frais.

L'immonde sorcière but avidement.

— Gaeros, aide-la à se rhabiller. (Elle frotta la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre supérieure.) Et fais venir mon esclave de chambre, le grand, Incaros. Je crois que ça m'a donné faim.

— Il vous attend impatiemment dans la pièce voisine, maîtresse.

— Ah, tu vois ! Besoins anticipés ! (Elle se tourna et posa la cravache sur l'entrejambe de Gaeros.) Si tu avais un soupçon de charme, je pourrais te récompenser pour ça.

Elle heurta son entrejambe avec la cravache, comme si c'était un jeu, mais le coup claqua sèchement.

Un léger grognement échappa à l'homme alors qu'il s'écartait. Il resta immobile un long moment. Lorsqu'il rouvrit les yeux, ils étaient humides. Mais Aglaia l'avait déjà oublié. Elle se tourna vers Teia et lui dit d'une voix douce :

— Tu t'en souviendras, n'est-ce pas ?

— Ou… oui, maîtresse.

— Gaeros, détermine quels sont ses plats et boissons préférés. La prochaine fois, nous les lui servirons. Elle m'a donné satisfaction. Très bien, Teia. La prochaine fois aussi, je te corrigerai. Les esclaves comprennent naturellement plus lentement. Même les leçons les plus basiques ont besoin

d'être répétées. Par la suite, cela ne sera plus indispensable.

— Oui, maîtresse.

— Et tu me promets de me servir de tout ton cœur, ma fille ?

— Oui, maîtresse, répondit Teia avec ferveur.

Aglaia n'éprouvait pas la moindre culpabilité. Elle lui avait demandé si elle était bonne menteuse. Teia était une esclave. Évidemment qu'elle savait bien mentir.

— Oh ! j'ai failli oublier. Ta seconde récompense. (Aglaia Crassos fouilla dans une petite boîte à bijoux.) Tu dois porter ceci à tout moment, d'accord ?

— Oui, maîtresse.

Teia n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

Dame Crassos lui tendit une jolie chaînette en or avec une petite fiole en pendentif. Remarquant l'air interloqué de Teia, Aglaia Crassos se contenta de sourire largement avant de prendre congé.

Tandis que Gaeros l'aidait à se rhabiller et qu'elle laissait échapper des cris étouffés et des grognements, serrant les dents lorsque le tissu frottait sa peau à vif, Teia entendit la harpie en rut de l'autre côté de la cloison. Ses cris de passion ressemblaient étrangement à des cris de douleur. Lorsque Teia fut habillée et ses larmes séchées, Gaeros lui ouvrit délicatement le poing pour lui mettre le collier. Douloureusement, Teia desserra les doigts et lâcha la fiole. C'était une fiole d'huile d'olive.

Chapitre 43

Kip tenait un livre ouvert sur son bras, et de l'autre main se massait le front et les yeux. Il avait découvert un truc pour l'aider à se concentrer. Debout devant la fenêtre, il ferma le livre en marquant la page d'un doigt. Il regarda à gauche et à droite. Personne en vue. Il retourna le livre, dont la couverture était bleu vif, du bleu de créateur.

Le bleu pénétra en lui, d'abord par les yeux, et déblaya tout ce qui pouvait faire obstruction à la logique : la fatigue, les émotions, et même les douleurs causées par sa longue station tassé sur lui-même. Kip expira et laissa le bleu repartir. Il attrapa un autre livre, qui traitait de la faune de l'ancien Ruthgar, du temps où on l'appelait encore Forêt-Verte. C'était d'ailleurs un ouvrage assez intéressant, mais il l'avait aussi choisi pour sa couverture : du rouge de créateur. Les couleurs primaires – pas au sens du terme utilisé par les artistes, mais au sens de celui des créateurs –, les plus proches de leur équivalent de luxine, étaient d'une popularité folle. Kip contempla la couverture et créa un peu de rouge. Cela attisa les braises mourantes de la passion qui le poussait à étudier les cartes. Il reposa le livre. Prit de l'orange. Un fin tentacule qui l'aidait à être plus conscient des relations entre les objets. Il ne créait pas ces couleurs à la perfection, il le savait bien. Pour être considéré comme un créateur d'une couleur donnée, il fallait être capable de créer un bloc stable de sa luxine. Kip n'y arrivait pas. Il créait seulement du vert et du bleu. Pour le rouge, il avait eu un coup de veine. Il avait passé le test. Il était bichrome.

Mais ce qu'il parvenait à faire était sacrément utile. Il ouvrit de nouveau son livre et reprit sa lecture.

Au cours des deux dernières semaines, il avait l'impression d'avoir fait beaucoup de progrès dans sa connaissance du jeu des Neuf Rois. À présent il comprenait bien les stratégies de base – après tout, ce n'était qu'un jeu. Et il y avait tout un tas d'informations qu'il pouvait simplement laisser de côté : les stratégies pour jouer contre plus d'un adversaire, les variantes utilisant moins de cartes – ou plus –, les manières de miser de l'argent, les pioches communes. Tout cela ne lui était d'aucune utilité.

Vint un moment où il prit conscience qu'il avait appris la stratégie de base, mais en étudiant des comptes-rendus de parties mémorables, il ne comprenait toujours pas pourquoi les joueurs n'abattaient pas leurs meilleures cartes tout de suite ; puis, comme une révélation, le champ du métajeu s'ouvrit à lui. Les jetons, qu'il avait cru sans importance, peut-être le vestige d'une ancienne version, se placèrent soudain au premier plan. Des stratégies pour affaiblir la main de l'adversaire. Des théories pour accorder son style de jeu à une main d'une certaine couleur. Cela devenait un exercice mathématique, une manipulation de séries de chiffres, un calcul de probabilités. Face à une certaine main, dans une certaine situation, l'adversaire avait une chance sur vingt-sept d'avoir la carte parfaite pour vous contrer. S'il jouait l'anti-naufrage à ce moment-là (et il jouait de manière logique), on pouvait en déduire qu'il ne l'avait pas.

Il alla voir la bibliothécaire à l'imposant casque de cheveux noirs, Rea Siluz, et lui rendit les livres de stratégie qu'elle lui avait conseillé de mémoriser.

— Métajeu, lâcha-t-il.

Elle lui adressa un grand sourire. Elle avait de belles lèvres pleines.

— C'était du rapide.

— Rapide ? J'ai mis des semaines !

— L'étape suivante ne te prendra pas aussi longtemps. (Elle lui tendit un ouvrage recouvert de

chevreau.) Accroche-toi, celui-ci est un peu aride.

Kip prit le livre. Elle lui avait dit que le précédent était « intéressant ». Si celui-là était intéressant et celui-ci aride… Mais il oublia ses plaintes aussitôt qu'il commença à parcourir le livre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'écriture était carrée, lisible, mais bizarrement serrée. Et d'une régularité peu naturelle. Toutes les lettres se ressemblaient, quelle que soit leur place dans le mot.

— C'est un livre ilytien. Il n'a pas plus de cinq ans. (Elle était radieuse, réellement enthousiaste.) Ils ont trouvé le moyen de copier les livres avec une machine. Tu imagines ! Apparemment, c'est horriblement difficile de faire le premier exemplaire, mais ensuite ils peuvent en faire des centaines. Des centaines ! En quelques jours ! Les scribes ilytiens s'insurgent car ils craignent de perdre leur gagne-pain, mais les orfèvres et les horlogers affluent. On dit que là-bas même les marchands possèdent des livres.

Étrange. Sans personnalité. Ce n'était pas la main humaine qui avait tracé ces phrases. C'était sans vie, tout était pareil. Il n'y avait pas d'espace après une phrase particulièrement difficile pour laisser au lecteur le temps de saisir toutes ses ramifications. Il n'y avait pas de marges pour les notes ou les explications. Rien ne démarquait un énoncé ou un paragraphe à retenir, afin qu'ils se distinguent aux yeux du lecteur fatigué. Rien que de l'encre sans fioritures, le timbre insensible d'une presse mécanique. Même l'odeur était différente.

— Je crois que ça va me barber encore plus vite, dit Kip. Ça rend un livre si… rasoir.

— Cette invention va changer le monde.

Pas pour l'améliorer.

— Je peux vous poser une question malpolie ? s'enquit-il.

— En général, si tu commences ainsi, non, tu ne devrais pas, lui répondit Rea Siluz.

Kip essaya de trouver une manière diplomate de lui demander si elle l'espionnait. Il leva les yeux tout en réfléchissant.

— Bon, alors… est-ce que la liste des livres que les étudiants consultent est transmise à quelqu'un ?

— Si les bibliothécaires veulent garder leur travail, oui, assurément. Mais parfois il nous arrive d'oublier de noter tous les titres, ou de négliger quelque chose.

— Ah ! Pourriez-vous oublier que je suis passé à cet ouvrage ?

— Tu veux qu'on te sous-estime, hein ?

— Là où j'en suis, je ne sais pas si c'est possible de me sous-estimer. J'espère que mes capacités vont soudainement faire un grand bond en avant et surprendre tout le monde. Moi le premier.

— Si tu veux faire un bond, il faut que tu joues.

Kip tourna les paumes vers le ciel, impuissant.

— Je peux t'apprendre, lui dit-elle. À la fin de mon service, je peux m'attarder une heure ou deux. J'apporterai les cartes.

Et c'est ainsi qu'une semaine plus tard Kip attendait Rea pour leur partie, tâchant de garder l'esprit vif.

Elle sortit et lui fit signe de la suivre dans l'une des salles secondaires.

— J'ai trouvé ce qui te pose un problème, lui annonça-t-elle.

— Je ne suis pas assez malin pour ce jeu ? hasarda-t-il.

Elle rit. Elle avait un rire agréable, et Kip était joliment entiché d'elle. Par Orholam, il était volage ou quoi ? Mais ici les femmes étaient comme une rivière de perles divines, plus gentilles avec

lui que les filles au pays. Il se demandait si son expérience avait été injustement mauvaise à cause de sa mère – ou si elle était exagérément bonne ici en raison de son père. Il ne savait pas, et ne le saurait jamais. Il était ce qu'il était, et rien n'y changerait. Personne ne pouvait lui dire quelle aurait été sa vie si ses parents avaient été d'autres personnes, des gens normaux.

— Je doute qu'il s'agisse de ça, Kip. Chaque carte a une histoire.

— Misère !

— Chaque carte est inspirée par une personne réelle, ou une légende existante, du moins. Mais certaines des cartes que tu m'as décrites sont archaïques, elles ne sont plus utilisées depuis des années. On les appelle parfois les cartes « noires », ou les cartes « hérétiques ». Sans elles, les probabilités du jeu ont entièrement changé. Certaines ne peuvent plus être bloquées aussi facilement que lorsque ces cartes étaient en jeu, etc. Tu ne dois dire à personne que tu as joué avec ces cartes, Kip. Jouer avec l'hérésie est le meilleur moyen de t'attirer une visite de l'Office de la doctrine. Mais il faut que je te dise une chose : tu ne gagneras pas contre quelqu'un qui joue avec les cartes noires. La base reste la même, mais tous les livres de stratégie sérieuse écrits au cours des deux cents dernières années traitent des manques laissés par le retrait de ces cartes.

— Il n'y a pas de livres avec ces cartes.

Elle hésita.

— Non… pas ici.

— Pas ici où nous sommes, ou pas à la Chromerie ?

— La Chromerie accorde une telle importance à la connaissance que même les textes atroces décrivant les rituels des Anatiens pour faire passer les nouveau-nés à travers les flammes n'ont pas été détruits. D'ailleurs, quand ils deviennent si anciens qu'il faut les copier avant qu'ils ne tombent en poussière, nous le faisons. Mais en utilisant des équipes de vingt scribes qui travaillent en alternance. Chaque scribe écrit un seul mot et passe au livre suivant. Ainsi la connaissance est préservée sans contaminer qui que ce soit. Tout ce que contiennent les bibliothèques sombres n'est pas aussi démoniaque. Il s'agit en majorité d'écrits politiques, mais seuls les gens de grande confiance ont le droit d'entrer dans ces cages.

— Comme qui ? interrogea Kip.

— La bibliothécaire en chef et ses assistants, bien sûr. Le maître des scribes et son équipe. Des luxiats disposant d'une dispense spéciale du Blanc. Des créateurs ayant soumis un dossier pour des recherches précises obtiennent parfois un livre, ou s'y rendent accompagnés. Les Gardes noirs. Et les Couleurs. Et parfois celles-ci fournissent des laissez-passer à des créateurs, mais il faut l'approbation de la bibliothécaire en chef, qui elle-même rend ses comptes au Blanc.

— Les Gardes noirs ?

— Ce sont les personnes les plus susceptibles de voir la magie interdite utilisée contre eux, lorsqu'ils protègent le Prisme ou le Blanc. Et, de manière non officielle, ce sont aussi eux qui ont besoin de connaître les querelles larvées, afin d'être prêts à se défendre contre les personnes représentant une menace.

Un rayon de lumière dans l'obscurité. Une façon pour Kip de faire d'une pierre quinze coups environ : apprendre le jeu, déterrer des saloperies sur Klytos Bleu, et découvrir si sa mère avait simplement fumé trop de brume ou si ses accusations contre Gavin étaient fondées. Tout ce dont il avait besoin, c'était d'accomplir ce qu'il avait déjà décidé de faire : entrer dans la Garde noire. Trop facile. Haha !

— Les Gardes noirs qui y sont autorisés… ça n'inclut pas les grouillots, n'est-ce pas ?

Elle gloussa.

— Non. Bien essayé.

Dans l'immédiat, son problème principal était les parties qu'il disputait avec son grand-père. Et il savait, même s'il avait mis cet aspect de côté parce qu'elle était jolie et utile, qu'il n'était sans doute pas prudent de partager tout cela avec Rea Siluz.

— Alors j'ai perdu mon temps, conclut Kip.

— Tu peux gagner, mais pas de manière fiable, même en jouant bien. Tu ne te fondes pas sur les bonnes probabilités.

Elle haussa les épaules.

— Et je ne peux pas découvrir les bonnes probabilités parce que personne ne joue plus avec les cartes hérétiques qu'Andross Guile a dans son jeu, et je ne peux pas les apprendre en étudiant des livres parce que je n'ai pas le droit d'entrer dans ces bibliothèques ?

— En gros, c'est ça.

Elle avait l'air de vouloir en dire davantage.

— À moins que… ? l'encouragea Kip.

— Il y a quelqu'un qui pourrait t'aider. Une femme qui se nomme Borig.

— Borig ?

C'était sûrement le prénom féminin le plus laid que Kip ait jamais entendu.

— C'est une artiste. Un peu excentrique. Montre-toi respectueux. Les espions qui te surveillent savent par habitude que nous restons jouer dans cette pièce pendant deux heures. Si tu sors par l'arrière et descends d'un étage, tu peux t'esquiver sans être vu. C'est important, pour elle comme pour toi, que tu ne sois pas suivi ni entendu. L'Office de la doctrine est désormais plus théorique que par le passé, mais avec les problèmes récents, ils ont parlé de nommer quelques luxors. Il ne faut pas te mettre à dos des gens qui ont peur. Ce n'est pas le moment.

— Des luxors ?

— Des lumineux mandatés pour se rendre dans les ténèbres. On leur donne le droit d'apporter la lumière par tous les moyens qu'ils jugent nécessaires. Il y a eu… des abus. Le Blanc actuel refuse que des luxors soient nommés de nouveau, mais Orea Pullawr n'est pas jeune, Kip.

Kip était dégoûté. Ici les intrigues se superposaient comme des couches de peinture, juste sous la surface. Une seule aurait suffi à l'engloutir.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

Rea lui indiqua le chemin, et il partit aussitôt. Descendre de la tour, traverser le pont pour aller sur Grand Jaspe. Il marchait dans une ruelle étroite quand il se rendit compte que s'esquiver en douce pouvait être dangereux. C'était peut-être un piège. Avait-il fait preuve de stupidité ? On avait déjà essayé de le tuer. Il ne savait pas à qui allait la loyauté de Rea Siluz. C'était elle qui lui avait présenté à la fois le problème (l'existence des cartes noires) et sa solution (rendre visite à une personne qui n'existait peut-être pas, dans un lieu peu sûr).

Il ferait mieux de rentrer immédiatement. De mettre un terme à ses parties avec Rea Siluz. Et… et quoi ? Attendre d'être Garde noir ? Ne pas obéir aux convocations de son grand-père ? Aucune chance que ça marche. Le vieux ne laisserait pas passer un tel manque de respect. Kip ne savait pas comment Andross Guile réagirait, mais cela pouvait mal finir. Très mal finir.

Si seulement Gavin rentrait. Gavin le protégerait. Même si Kip avait entendu dire qu'il craignait Andross Guile – tout le monde avait peur de lui –, il avait l'impression que, dès son retour, tous ses problèmes seraient résolus. Kip pourrait redevenir un enfant.

Un enfant qui avait pour tâche de détruire le Bleu.

Qu'Orholam ait pitié ! Kip n'avait personne sur qui compter. Il devait faire son possible. Il devait

continuer coûte que coûte.

C'était la fin de l'après-midi. Dans ce quartier, les étoiles étaient tournées vers un autre endroit. Les bâtiments étaient rapprochés, les ombres longues. Il regarda par-dessus son épaule.

Évidemment. Un homme de haute taille et d'aspect négligé rôdait à l'entrée de la ruelle. Il sortit un couteau de sa ceinture. Il avait à peu près la taille d'un démon des mers.

Kip s'élança.

Il n'était qu'à six mètres du puits de lumière le plus proche. Kip s'arrêta précipitamment. Il fouilla sa poche et sortit ses lunettes pendant que l'homme fondait sur lui. Il mit ses lunettes. L'homme imposant s'arrêta net et leva les mains.

— Je ne vous avais pas vu, monsieur le créateur. Je courais juste… euh… pour rentrer à la maison. Mes excuses.

Kip n'avait même pas encore utilisé la magie. En vérité, il n'aurait sans doute pas eu le temps de créer avant d'être tué. Mais l'homme ne le savait pas. Il recula, comme confronté à un animal sauvage. Puis s'enfuit en courant.

Un simple voyou. Un voleur. Rien de personnel. Pas de conspiration. Pas de tentative d'assassinat.

Et Kip n'avait même pas eu idée de mettre en pratique les techniques de combat que Poing-de-fer et l'entraîneur Fisk lui avaient fait entrer dans le crâne. Il regarda ses mains. Ses jointures étaient éraflées, ses poings meurtris… Et il avait purement et simplement… tout oublié. Il n'avait même pas songé qu'il pouvait se battre.

Il rangea ses lunettes dans sa poche et déchiffra sur la porte devant lui cette inscription : « Janus Borig, demiurgos ».

Il frappa. Il aurait juré avoir vu des silhouettes noires apparaître aux étages plus loin dans la ruelle, de chaque côté, avant de disparaître tout aussi prestement. Il sentit sur lui le poids de regards invisibles.

Tu es nerveux, Kip. Juste nerveux.

Une vieille femme lui ouvrit la porte. Elle était presque chauve et fumait une longue pipe. Elle avait un nez imposant, quelques rares dents et des taches de vieillesse mêlés à des taches de rousseur à demi effacées. Sa robe était couverte de taches de peinture. Elle aurait vaguement ressemblé à une clocharde sans son gros collier d'or qui devait peser un sep. Elle était ridée et laide comme un nouveau-né, mais pleine de vigueur et son visage était si chaleureux que Kip se surprit à sourire presque aussitôt.

— Alors tu es le bâtard. Rea m'avait prévenue de ta visite. Entre.

Chapitre 44

La première chose que Kip remarqua dans le foyer de Janus Borig fut le plus impressionnant désordre qu'il ait jamais vu. Ce désordre mettait ses pattes dans le moindre recoin, répandait sa fourrure partout. Des tas de vêtements ressemblant à des boules de poils crachées dans tous les coins jonchaient le sol, des piles de livres formaient des arbres sur lesquels le désordre pouvait marquer son territoire. Il semblait ne pas avoir une notion bien précise des valeurs humaines, car de vieux os de poulet rongés se disputaient l'espace avec des rangées de perles et des bijoux – ou du verre coloré assez bien fait pour tromper Kip.

Ensuite, il remarqua les armes. Janus Boris aimait les armes à feu. Il y en avait une attachée à la porte qui pouvait pivoter vers l'œilleton, au cas où Janus déciderait de tuer un visiteur au lieu de l'accueillir. Mais il y en avait beaucoup d'autres dispersées ici et là, comme si le désordre s'était pris les pieds dedans et les avait éparpillées. Des pistolets, les derniers mousquets à rouet, fusils à mèche, tromblons. Il y avait à portée de main une multitude d'armes pour tuer les gens.

— Ne touche à rien, lui dit Janus.

Merci bien, c'est impossible.

— Ici la moitié des choses peuvent te tuer si tu les bouscules sans savoir.

Oh ! charmant.

Elle se retourna et attrapa quelque chose sur une étagère. C'était un pistolet minuscule. Elle prit une bouffée de tabac, tordit ses lèvres en un demi-sourire et recracha la fumée des deux côtés de sa bouche.

— Promets-moi une chose, bâtard du plus grand Prisme de tous les temps.

Elle retourna sa pipe et fit tomber la cendre sur un tas constitué de la même substance. Elle prit un autre pistolet, l'arma et se servit du chien pour racler le fourneau de sa pipe. À chaque mouvement, le pistolet armé – et pour ce que Kip en savait, il pouvait bien être chargé – pointait en alternance le front et l'entrejambe du garçon.

Sur sa droite comme sur sa gauche, il était entouré de tas : il ne pouvait pas bouger sans toucher quelque chose.

— Euh… oui ? fit Kip.

— Promets-moi de ne pas me tuer ni me dénoncer auprès des autorités.

— C'est promis.

Elle se lécha les lèvres, couina, puis cracha. Elle posa le pistolet, attrapa une pincée de tabac qu'elle fourra dans sa pipe, tout en surveillant Kip de près. Il aurait juré qu'il y avait un tas de poudre noire juste à côté du tabac. Elle arracha une mèche d'un fusil et l'alluma à la flamme d'une lanterne, avant de procéder de même pour sa pipe.

— Jure-le, demanda-t-elle derrière un rideau de fumée.

— Je le jure, dit Kip.

— De nouveau.

— Je le jure.

— Ainsi tu es lié. Viens avec moi.

Il se fraya un chemin entre les piles diverses qui lui arrivaient aux genoux. Cette femme n'avait manifestement plus toute sa tête.

Il la suivit à l'étage. Apparemment, c'était son atelier. Le contraste entre les deux pièces était saisissant. Le désordre ne se risquait pas à poser une seule de ses sales pattes au-delà de l'escalier.

Il n'y avait rien de mal rangé. Chaque surface était immaculée, tout en marbre blanc veiné de rouge. Des loupes, des marteaux et des ciseaux de bijoutier étaient accrochés à côté de minuscules pinceaux, de lanternes spéciales, de palettes et de petits pots de peinture. Sur l'un des bureaux en ardoise étaient posés des morceaux de craie et un assortiment de bouliers, grands et petits. En face, un chevalet portant une toile vierge, sur laquelle était pointée une loupe.

Un mur entier était dédié aux cartes finies. Elles étaient accrochées si près les unes des autres qu'on ne pouvait pas toucher le mur. Et il était si immense, si chargé, du sol au plafond, que si Kip n'avait pas passé des semaines à mémoriser tout ce qu'il pouvait sur ces cartes il n'aurait jamais imaginé que chacune d'entre elles valait une fortune. C'étaient des originaux.

Et il y en avait trop. Kip inspira bruyamment.

— Les cartes noires. Les paquets hérétiques, dit Janus en s'installant sur un petit tabouret devant son chevalet. Tu en as entendu parler.

— À peine. Je… pas vraiment.

— Quelles couleurs as-tu déjà créées, Kip Guile ?

Il ressentit un malaise, un froid soudain. L'impression de ne pas être à sa place.

— Ce n'est pas mon nom, dit-il d'une voix empruntée.

— Tu ne peux être personne d'autre, Kip. J'ai vu tes yeux. Tu crois que tu es malin, mais en vérité…

— Oui, je sais, on me dit toujours…

— … tu es bien plus intelligent que tu ne le penses.

Il en resta comme deux ronds de flan. Ce qui était plutôt ironique.

— Tu es un Guile jusqu'à la moelle, jeune homme. Même sans être fils légitime, un bâtard peut faire son ascension dans le monde. Les Guile sont maudits, tu le sais ? La famille ne donne pas souvent naissance à des héritiers, et cela depuis des générations. Des flammes trop intenses, trop vite étouffées. C'est ce qu'on raconte, en tout cas. Dis-moi, quelles couleurs as-tu créées ?

— Pourquoi vous voulez savoir ça ?

— Parce que je commence ta carte.

Elle parlait une autre langue. Ou disait n'importe quoi. Kip fronça les sourcils.

— J'ai un don, expliqua Janus Borig. Un don très curieux. Inhabituel. J'ai un tas de dons assez communs, bien sûr, mais que l'on rencontre rarement chez une même personne, et un don aussi rare que celui du Prisme.

— J'imagine que vous allez me dire ce que c'est.

Quelqu'un te raconte un truc intéressant, et il faut que tu ouvres ta grande gueule. Mais elle se contenta de rire.

— Du vert, bien sûr. Mais aussi du bleu. Quoi d'autre ? Tu n'es pas seulement bichrome, j'en suis certaine.

Elle veut jouer à ça ?

— Vous savez peindre, dit Kip. Vous avez beaucoup de talent. Et vous êtes aussi bijoutière. Vous pouvez couper une pierre assez finement pour la mettre sur une carte.

Elle gloussa et continua de fumer.

— Le souci, c'est que ce jeu est bien plus aisé pour moi. Il me reste seulement à choisir entre huit couleurs, et il se pourrait bien que tu puisses en créer plus d'une. Alors que, toi, tu dois deviner parmi tous les talents inhabituels du monde.

Entre huit couleurs ? Dix couleurs en tout ? De quoi parlait-elle ?

— Vous vous jouez de moi, dit Kip.

— Peut-être un jour nous connaîtrons-nous assez pour répondre à cela. Un peu de feu ?

Hein ?

— Infrarouge, dit Kip, croyant qu'elle essayait encore de deviner ce qu'il savait créer.

Elle abaissa sa pipe. *Oh, elle lui proposait de partager sa pipe !* Mais elle s'empressa de demander :

— Tu as créé de l'infrarouge, ou du feu ?

— C'est la même chose.

— Réponds à la question.

— Du feu.

— Tu sais, un stratagème peut être utile même s'il n'est pas réel. Tu peux voir l'infrarouge ?

— Oui, répondit Kip.

Soudain, il ne savait plus pourquoi il était venu. Par curiosité ? Peut-être que ce n'était pas une bonne raison.

— Tu vois l'ultraviolet ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête à contrecœur. Il n'était même pas sûr de savoir pourquoi il était disposé à lui fournir plus de renseignements.

— Veux-tu devenir Prisme, Kip ?

C'était comme si elle avait le don de lui poser les questions qu'il ne voulait pas se poser lui-même.

— J'imagine que tout le monde y pense, dit-il.

— Tu ne sais pas si tu veux ou pas. D'un côté, tu le veux, mais tu ne penses pas être capable de devenir le même genre d'homme que ton père.

— C'est de la folie.

Il déglutit.

— Non. Je sais ce qu'est la folie. Je la connais bien. Je suis l'Artisane. Nous ne sommes pas de simples artistes, nous sommes les gardiens de l'histoire. Ces cartes représentent l'histoire. Chacune raconte une vérité, une histoire. Les cartes noires en racontent une qui a été bannie, parce qu'elle menace… (Elle regarda en direction du plafond d'un air pensif, cherchant le mot approprié, puis abandonna.) Bref, elle est une menace. Prends ça comme tu l'entends.

Elle continua à réfléchir tout en fumant.

— Ce que je vais te dire est une hérésie. Si tu tiens à la vie, ne le répète à personne. Une hérésie, mais la vérité malgré tout. Accepte ces mots et enfouis-les comme un trésor. Il y a sept grands dons, Kip. Certains sont communs. D'autres ne sont accordés qu'à une seule personne par génération, ou par siècle. La lumière est vérité, et tous les dons sont liés à cette source. À la lumière, à la vérité, à la réalité. Être un créateur – quelqu'un capable de travailler avec la lumière – est un grand don, mais c'est relativement commun. Être Prisme est un autre de ces dons. Être un prophète, celui qui voit l'essence des choses, est bien plus rare. Mon don est rare lui aussi : je suis un Miroir. Mon don est de ne pas pouvoir peindre de mensonges. Et mon don me dit que ton père a deux secrets. Et tu n'es pas l'un d'eux, Kip.

Chapitre 45

— Alors quel est ton vrai nom ? demanda Gavin au Troisième Œil en venant s'asseoir à son côté sur la plage.

Elle avait monté la garde au point le plus au sud de l'île des Prophètes, et le soleil couchant la baignait de sa lumière dorée.

— Comment t'appelais-tu autrefois, plutôt ? Quel est ton peuple ?

Le Troisième Œil était vêtue d'une robe de cotonnade jaune qui lui donnait une allure de simple mortelle, même si elle était toujours rayonnante. Elle n'avait pas fait appeler Gavin avant la fin de l'après-midi. Son associée, ou sa servante, ou son amie Caelia avait expliqué à Gavin que voir le futur prenait du temps.

— Oh, que non ! répondit le Troisième Œil. Tu es sans doute un de ces hommes qui accusent les femmes d'être capricieuses, aussi.

— Pardon ?

— Hier soir, tu m'as demandé de ne pas te tenter, de me comporter de manière plus officielle, et, aujourd'hui, la première chose que tu fais est de solliciter plus d'intimité. Hmm, seigneur Prisme… ta vanité te fait prendre plaisir à briser les cœurs. Pas le mien.

La vanité ? Voilà qui était un peu choquant, un peu direct, un peu… exact. Il voulut prendre la parole, avant de découvrir qu'il n'avait rien à dire.

— Désolée, reprit-elle. Les suites d'une vision sont… je m'oublie. Il est difficile de ne pas se montrer honnête. Mes excuses. (D'un geste sec, elle ouvrit un éventail.) Et je crois que je suis en surchauffe, aussi. Ma peau supporte mal l'exposition prolongée aux rayons.

Elle semblait en effet avoir pris un bon coup de soleil.

— Tu m'as dit que la vision nécessite de la lumière, c'est ça ? s'enquit Gavin.

Elle hocha la tête sans paraître encline à expliquer davantage son don.

— Est-ce que tu l'as trouvé ? demanda-t-il enfin.

— Plusieurs fois, et par plusieurs voies. C'est dans la mer.

— Comment ?

— Le bane flotte, quelque part dans la mer Céruléenne.

— C'est… *(inutile ? sans intérêt ?)* large.

Elle avait dit trois heures à l'est et deux heures et demie au nord, ce qui était dans la mer, mais il avait comme l'impression que ça ne serait pas si simple.

— J'en suis consciente. Mais il est assez difficile de trouver des repères ou des marqueurs de temps pour le localiser. Ça bouge dans l'eau.

Gavin écarta les bras.

— Où est-ce que ça va ? D'où ça vient ?

— Je suis désolée. Je crois pouvoir dire que ça va vers le centre. Un centre ? Le centre ? Je ne suis pas sûre.

Elle semblait s'excuser.

— Le centre de la mer ? Comme le récif de Brume blanche ? ou le centre comme quand on coule ?

— Le bane flotte la plupart des temps.

« Des temps », au pluriel.

— Je ne saurai rien de plus, déduisit Gavin.

— C'est suffisant.

Si le bane flottait vers le récif de Brume blanche, en prenant les calculs à l'envers, ça devait être quelque part au sud de la cité ilytienne de Smussato, peut-être venu en ligne droite depuis Paria et Tyrea. S'il connaissait la destination du bane et pouvait supposer que sa trajectoire était droite, et qu'il savait où le bane serait à un moment donné, Gavin devait obtenir une ligne sur laquelle le localiser.

— Tu veux dire que je vais le trouver ?

Espoir soudain.

— Oui.

Il n'arrivait pas à y croire. Il devait y avoir un piège. Il allait falloir faire des calculs avec une carte et un boulier, mais cela semblait trop facile.

— Combien de temps ça va me prendre ?

— Si je te le dis, tu vas arrêter de chercher jusqu'au jour où je te prédis que tu le trouveras.

— Non, je… si, bien sûr que c'est ce que je ferais.

Elle soupira.

— Est-ce que je le trouverai à temps ?

— Même moi je ne comprends pas ce que tu me demandes.

— Tu ne peux pas me faire ça.

— Je t'en prie, ne me reproche pas des choses qui ne me concernent en rien.

Gavin s'humecta les lèvres. Elle avait raison. Évidemment : elle voyait tout. C'était quand même rageant.

— Qu'est-ce tu peux me dire ? demanda-t-il.

— Que tu vas rester ici un moment. Que le Prince des couleurs le cherche aussi, et qu'il vaut mieux que tu ne le laisses pas accomplir son projet. Ça grandit, seigneur Prisme, et plus ça grandit, plus les bleus seront attirés. Surtout les spirites bleus.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Tout ce que je sais, c'est que les bane étaient liés aux temples des anciens dieux.

— Tu verras. Je dois te dire autre chose.

— Il y a mille autres choses que tu dois me dire !

— Si tu prends Karris avec toi pour le combattre, tu auras plus de chances de réussir.

— J'aurais pu le deviner moi-même. C'est une alliée précieuse.

— Et si elle lutte à ton côté, elle mourra presque certainement.

— Il fallait bien qu'il y ait un piège, hein ?

— Je n'essaie pas de te piéger, je m'efforce de te donner une chance.

Il haussa les épaules.

— Presque certainement… à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ou à deux coups sur trois.

— Lorsque je la vois partir avec toi, je la vois mourir d'une dizaine de façons différentes. Ce n'est pas agréable pour moi. Surtout que, si elle survit, nous devenons probablement amies un jour. À condition que tu ne couches pas avec… Tu sais quoi ? J'en ai déjà trop dit.

— Tu as appelé Karris l'Épouse, lui rappela Gavin. Mais ensuite tu as dit que c'était une erreur. Qu'est-ce que ça signifiait ?

— En sachant que, si tu sais, cela changera des choses… veux-tu quand même le savoir ?

Gavin fronça les sourcils.

— Eh bien, oui.

— Dommage. Je ne te le dirai pas.

— En voilà une diseuse de bonne aventure ! se plaignit-il.

— Je ne suis pas une voyante. Je suis une prophétesse. Je *vois*. Parfois je raconte ce que je vois. Apaiser tes inquiétudes ne m'intéresse pas.

Et elle le pensait. Gavin sentait sa volonté de fer. C'était sûrement la seule façon de rester humaine et de supporter son don.

— Karris n'aime pas rester en retrait quand je vais au-devant du danger.

— Tu m'as apporté cinquante mille problèmes, seigneur Prisme. Celui-là, cependant, n'en fait pas partie.

Une pique bien sentie, et bien méritée. Il prit son souffle pour riposter, puis changea d'avis.

— Ma chère, ta langue est aussi aiguisée que ta beauté est rayonnante. Puisque la lumière t'a honorée de sa présence assidue, je ne peux que t'honorer par mon absence. Bonne soirée.

Il fit la révérence et s'éloigna. Il n'était qu'à quelques pas lorsqu'il crut l'entendre murmurer quelque chose. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il aurait juré qu'elle regardait son…

Elle fit la moue, et une expression de consternation traversa brièvement ses traits.

— Je peux prévoir la fin du monde, mais je n'arrive pas à savoir quand un homme va me surprendre à admirer ses fesses.

Gavin n'eut plus qu'à battre dignement en retraite, étrangement conscient de son postérieur à chaque pas qu'il faisait.

Chapitre 46

Le Prince des couleurs avait eu le projet de quitter Garriston sous six semaines. Il lui en avait fallu huit. Même si Liv avait passé la moitié de ses journées avec le Prince, elle savait que des courants d'influence entiers lui échappaient totalement. Pour une ultraviolette, habituée à voir ce que les autres ne voyaient pas, c'était déconcertant.

Un jour, on trouva un général pendu à la herse ouverte du Palais Travertin. Ce n'est que plus tard que Liv apprit qu'il était de ceux qui voulaient rester sur place, satisfaits d'avoir pris le contrôle de Tyrea, et prêts à s'installer dans leur nouveau pays.

Ce jour-là, le Prince des couleurs avait ouvert son audience par ces mots :

— Tant que l'oppression subsiste quelque part, la liberté n'existe nulle part.

Dans le courant de la journée, Liv avait entendu la formule répétée des dizaines de fois, et le jour suivant. Pendant des semaines, il fut trop occupé pour lui accorder son temps, qu'il consacrait à ses dirigeants militaires. Liv était reléguée à l'extérieur, au propre comme au figuré. Elle chevauchait près de la tête du convoi, mais pas avec les commandants ni les conseillers. Elle n'était pas sûre de savoir où était sa place, et personne ne semblait fixé là-dessus non plus.

Les hommes et femmes aux côtés du prince depuis son départ de Kelfing ne lui faisaient pas confiance. Elle était la fille du général ennemi. Encore une fois. Cela l'enrageait. En retournant sa veste, son père avait réussi à faire d'elle un paria pour les adversaires de ceux qui l'avaient mise au ban de la société durant toute sa vie.

Après deux semaines de route, le Prince des couleurs la fit venir une nuit dans sa tente, ostensiblement modeste et dépouillée. Un homme du peuple. Liv se demandait comment des ficelles aussi grosses pouvaient fonctionner. Mais cela semblait bel et bien être le cas.

— Alors, Aliviana, avez-vous compris votre rôle, à présent ? lui demanda-t-il.

— Vous n'avez qu'une demi-douzaine d'ultraviolets dans toute votre armée. Il se pourrait que je sois la meilleure d'entre eux. Je sais que vous en cherchez d'autres, et vous voudriez établir un test vous aidant à les repérer. Vos méthodes sont rudimentaires comparées à celles de la Chromerie. Le niveau de maîtrise de vos créateurs est faible, et vous espérez que ma vision des choses pourra vous être utile. Il s'agit d'une spéculation de votre part, mais fondée sur des arguments solides, je crois. Je pense donc que vous voulez que j'entraîne vos ultraviolets.

À la Chromerie, les professeurs mettaient constamment en garde leurs disciples contre l'erreur consistant à laisser leur luxine trop influer sur leurs pensées et leurs sentiments. Ici, c'était encouragé, et Liv ne savait pas encore quelle approche était la meilleure. Si l'on brûlait sa vie en créant, comme la Chromerie l'affirmait, il était logique d'entraîner les jeunes créateurs à ne pas créer lorsque ce n'était pas nécessaire. Mais, pour Liv, il n'avait jamais été clair que ces interdits fussent uniquement utilitaires. Il s'agissait aussi de mises en garde morales, comme si la luxine était comparable au vin, et que ceux qui la laissaient parler en eux faisaient preuve de faiblesse morale.

Si tel était le cas, elle était faible. Mais l'ultraviolet lui procurait une clairvoyance, une prise de recul par rapport à ses sentiments de solitude et d'impuissance. Voilà à quoi il lui servait, et ensuite elle créait du jaune pour séparer les problèmes, pour les examiner sous un angle nouveau, et y voir clair, toujours.

Il se servit un peu d'eau-de-vie, leva un doigt et l'examina tandis qu'il prenait une couleur rouge mate, puis il en toucha son zigarro.

— C'est tout ce que vous avez pour moi ?

— Vous étiez Koios Blanc-Chêne, dit Liv.

Le frère de Karris Blanc-Chêne, présumé mort.

— Au passé ? dit-il sombrement en direction de son verre.

Elle n'avait pas de réponse.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— J'ai demandé, admit-elle.

Pas de déduction géniale.

— Et que vous révèle cette information ?

— Pas autant de choses que je l'espérais.

D'un trait, il avala le reste de son eau-de-vie.

— Venez avec moi.

Ils traversèrent le camp à la lumière indécise de la lune obscurcie par les nuages et d'un millier de feux de camp. Dès qu'il mit le pied hors de sa tente, deux créateurs et deux soldats vêtus de blanc lui emboîtèrent le pas.

— La Garde blanche ? risqua Liv.

Ce simulacre de Prisme traduisait un besoin désespéré d'être pris au sérieux.

— Les miroirs n'existent-ils pas dans la nature ? l'interrogea-t-il comme s'il lisait dans ses pensées. Par quatre fois on a attenté à ma vie. Une fois, il s'agissait de l'un de mes généraux. Les trois autres étaient d'appartenance inconnue. La lumière ne peut être enchaînée, mais la Chromerie espère pouvoir l'étouffer.

Ils traversèrent le camp peuplé de milliers d'individus. Celui-ci était plus organisé que lorsqu'ils avaient marché sur Garriston. L'effet de l'entraînement, supposa Liv. Peu de gens remarquèrent que leur chef circulait parmi eux, et ceux qui le virent ne semblaient pas savoir comment le saluer. Certains s'inclinèrent. D'autres se prosternèrent. Quelques-uns effectuèrent une sorte de salut militaire.

— Les bleus voudraient que je standardise la façon de s'adresser à moi, expliqua le prince, son zigarro entre les lèvres. Mais je ne veux imposer que l'ordre strictement nécessaire. Lorsqu'on dirige une armée, il faut plus de rigueur qu'à mon goût mais, une fois que nous aurons mis à bas ce que la Chromerie a construit, les besoins en la matière changeront. Tous seront libres en pleine lumière.

Ils s'arrêtèrent devant une potence à l'extrémité occidentale du camp. Quatre hommes étaient pendus là. À la faible lumière des torches, Liv ne distinguait pas leur visage, mais elle remarqua leur cou étiré de manière peu naturelle. Le prince leva une main et un faisceau de lumière jaune éclaira les morts. Il y avait du sang séché sur le menton de chaque homme. Leur visage était bouffi. Les oiseaux les avaient picorés.

Liv ne connaissait pas grand-chose à la putréfaction des cadavres, mais elle en savait assez pour voir que ces hommes étaient morts depuis plus d'un jour. Ils ne pouvaient pas être des criminels du camp.

— Ce sont nos zélateurs. Devenus martyrs. Des hommes que j'ai envoyés porter la bonne nouvelle à Atash, pour préparer notre venue. Ils sont partis sans armes. Ils devaient simplement parler, pour convaincre. On leur a arraché la langue et ils ont été torturés avant d'être pendus. Les Atashiens n'ont même pas attendu qu'ils aient franchi la frontière. Envahir notre territoire pour tuer des hommes sans armes ? C'est une déclaration de guerre, le début des hostilités. Atash a semé le vent. Ce peuple récoltera la tempête.

— Vous proférez beaucoup de mensonges, n'est-ce pas ? interrogea Liv avant de déglutir avec difficulté.

Grâce à l'ultraviolet, elle comprenait les structures, mais n'y obéissait pas forcément.

Les gardes du prince se raidirent. Liv surprit leurs regards haineux. Mais le prince la regarda avec curiosité.

— J'oublie à qui j'ai affaire, dit-il, puis son ton se fit plus froid. Mais peut-être que vous aussi.

De nouveau, elle avala sa salive.

— Je ne nie pas que j'aie déjà fait le projet de libérer Atash avant cela. Mais ils ont fait couler le premier sang. Le sang d'innocents. Et laissez-moi vous dire, Aliviana Danavis, qu'il est grand temps pour vous d'abandonner les illusions de votre enfance. Un mensonge au service de la vérité est vertueux. Savez-vous pourquoi les pirates ilytiens empoisonnent la mer Céruléenne depuis des siècles ?

— Parce qu'ils disposent de ports de retraite et que la côte ilytienne est traîtresse pour ceux qui ne connaissent pas…

— Non. Parce que les hommes n'arrivent pas à voir où se situent leurs intérêts à long terme. Les satrapes détestent les pirates. Les marchands détestent les pirates. Les familles dont le père est obligé d'entrer à leur service les détestent. Les parents dont les fils sont réduits à l'esclavage pour ramer les détestent. Mais, bien que les pirates aient été touchés en quelques occasions (et je suis le premier à reconnaître que c'est une des rares bonnes choses que ce soi-disant Prisme ait faite), ils reviennent toujours. Pour quelle raison ? Parce que les satrapes jugent plus facile de les payer que de les éliminer une bonne fois pour toutes. Actuellement, il y a quatre seigneurs pirates à Ilyta, et chacun d'eux a des contrats en bonne et due forme avec la satrapette d'Abornea, stipulant qu'ils n'attaquent pas les bateaux portant le drapeau abornéen. Savez-vous à quoi sert l'argent que la satrapette verse à ces pirates ?

— Il enrichit les pirates, déduisit Liv en faisant la grimace.

— Il finance la piraterie, et alimente le rêve de chaque pirate de devenir lui-même seigneur. Les satrapes ont considéré le problème comme une cause perdue. De temps à autre, ils poursuivent un seigneur pirate qui a rompu son contrat, et parfois ils parviennent à pendre un équipage entier. Mais cela ne mène à rien. Personne n'est prêt à dépenser de l'argent ou des hommes pour aider les autres, aussi, quand les bateaux de quelqu'un se font attaquer et dépouiller, personne n'est prêt à l'aider. Vous ne pensez pas que les sept satrapies s'en sortiraient mieux si pour une fois tous les pays travaillaient de concert et s'attaquaient de front au problème ? Et ce mieux ne serait pas seulement un confort dans l'immédiat, mais pour cent ans !

— S'il était possible de mettre vraiment fin à la piraterie. Vous pensez vraiment réussir là où les satrapes et le Prisme ont échoué ?

— Absolument. Il s'agit simplement de volonté. Et, de la volonté, j'en ai à revendre.

Son audace était époustouflante.

— C'est une cause modeste, Liv, dit-il. Mais l'esclavage… La nature n'a pas créé d'esclaves, et l'homme ne le devrait pas non plus. Vous êtes tyréenne, votre pays n'est pas touché par ce fléau autant que d'autres, mais l'esclavage est une malédiction. J'y mettrai un terme. Même problème avec la Chromerie. Elle rafle les fleurs d'une nation – ses créateurs – et les emporte. Les endoctrine. Les replace ensuite dans les endroits qu'elle favorise, et trompe les jeunes créateurs en leur faisant croire que c'est pour leur bien. Comme l'esclavage, c'est un fléau qui corrompt tout le monde, des deux côtés. On dit que ces institutions sont trop encombrantes pour changer. Moi j'affirme qu'elles sont trop encombrantes pour ne pas changer. C'est dans cette intention que je mens. Je présente ces changements comme plus faciles qu'ils ne le seront en réalité. Je l'admets. Je mens avec soin, et seulement afin de motiver les gens vers ce qui est bien pour eux, et pour les sept satrapies.

Liv le croyait sincère, mais l'ultraviolet en elle prit le dessus :

— Qui décide à quelles fins il est tolérable de mentir ?

Il secoua la tête tristement.

— Vous pensez que j'agis avec légèreté ? Regardez ce que la Chromerie a provoqué. Votre père est un créateur. En ce moment il est mon ennemi, mais je sais reconnaître sa grandeur. C'est une âme précieuse. Ne vaudrait-il pas mieux opter pour toute autre solution que le meurtre ? Vos mains sont-elles plus propres parce que quelqu'un d'autre se charge de l'exécution à votre place ?

Cette pensée la rendait malade. Pour un créateur, son père était âgé. Pendant l'enfance de Liv, il créait peu, mais à présent, en temps de guerre, il devait créer presque tous les jours. Il lui restait quelques années à vivre, au mieux.

— Est-ce que… peut-être peuvent-ils se laisser convaincre de l'inutilité de la Délivrance ? Comprendre que les spirites ne sont pas mauvais ? Que…

— Convaincre ? Liv. La Délivrance n'est pas secondaire dans l'organisation de la Chromerie. C'est le pilier central. Sans la Délivrance, la Chromerie n'est plus nécessaire. Si la magie n'est pas si dramatiquement dangereuse, plus besoin d'envoyer sa fille dans un pays lointain pour l'apprendre. Sans cela, il n'y a plus d'endoctrinement, plus d'appropriation de ce qui a le plus de valeur au monde : les créateurs. Sans ce contrôle et ce monopole sur les créateurs, toute la maison s'écroule. Voilà l'explication de ceci, conclut-il en montrant les pendus.

Une bourrasque porta aux narines de Liv l'odeur de putréfaction. Elle toussa et se détourna.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je ne les ai pas décrochés afin de leur donner une sépulture décente. Je le ferai. Une fois que tout notre peuple sera passé devant eux, pour se rendre compte que nous nous battons contre des animaux. Car je refuse de voiler les péchés de la Chromerie, et je refuse d'y prendre part. (Il contempla un moment les corps, avec tristesse, ou du moins Liv crut lire de la tristesse dans ses yeux. Il se tourna vers elle.) Vous avez des questions.

— Pas à propos de ça. Pas… pour l'instant, répondit-elle en observant les cadavres avec une indifférence feinte.

— Je vous apprécie pour votre esprit, Aliviana. Vous ne devez pas vous limiter à ce que je viens de vous dire.

Elle considéra cette réflexion : quelle en était la part de flatterie, et quelle en était la part de vérité ? Néanmoins, cela la réconforta.

— Les dieux, dit-elle. Sont-ils réels ?

Il refréna un sourire.

— Que vous dit Zymun ?

— Il dit qu'ils le sont.

— Mais ?

— Mais c'est Zymun, et vous êtes… vous.

Le Prince des couleurs éclata de rire.

— Bien dit. Vous devriez être une orange.

Elle crut qu'il se moquait de son manque d'éloquence, avant de se rendre compte que ce n'était pas ironique. Elle avait donné la réponse la plus prudente qui soit : elle pouvait signifier tout ou rien.

— Oui, ils sont réels. Même si je ne pense pas que leur nature exacte soit telle que l'imaginent la Chromerie ou les nouveaux prêtres. Je vous aime bien, Aliviana. Vous posez les bonnes questions. Vous voyez les choses en grand. Mais pas lorsqu'il s'agit de vous-même. Vous êtes trop modeste. Bien sûr que j'ai besoin qu'on entraîne mes créateurs. C'est un but, et il est très honorable. Mais ce n'est pas un grand objectif.

— C'est en lien avec Zymun ? demanda-t-elle.

— Zymun ? Oh ! vous craignez que j'essaie de vous mettre ensemble ?

— Il fait beaucoup d'efforts en tout cas, mon seigneur.

— Oui, cela ne me surprend pas. Zymun ne se sous-estime jamais. Non, je vous ai assigné Zymun parce que je pensais que vous apprécieriez la compagnie de quelqu'un de votre âge. Et cela vous occupe l'un comme l'autre. Si vous voulez changer de tuteur…

— Non, mon seigneur. Je me suis… habituée à lui, je dois dire.

Du moment qu'elle n'insultait pas l'intelligence du jeune homme – ce qu'il ne supportait pas –, il était une source intarissable de compliments sur ses capacités, sur sa rapidité à maîtriser des concepts ardus et à retenir des faits historiques obscurs. Il la poussait à être satisfaite d'elle-même. Il la faisait se sentir spéciale. Et ses incessantes tentatives de séduction lui donnaient l'impression d'être adulte, femme, désirable.

— Cependant… il ne parle pas beaucoup de son passé, fit-elle remarquer.

— La seule chose importante que vous devez savoir sur le passé de Zymun, c'est qu'il a tenté d'assassiner le Prisme, lui dit le Prince des couleurs.

— Vraiment ? Il y a fait référence, mais je croyais qu'il…

— J'ai pris un risque. J'ai confié à Zymun une mission qui avait peu de chances de réussir. Il croit qu'il a échoué, et c'est très bien ainsi. Cela m'aide à le maîtriser. En vérité, ce ne fut qu'une demi-défaite. L'histoire lui attribuera peut-être le mérite d'avoir donné naissance à…

Il laissa sa phrase en suspens et regarda le ciel.

— … une nouvelle ère ? suggéra Liv. Donné naissance à une nouvelle ère ?

Elle suivit son regard : la lune émergea, illuminant les nuages nocturnes. Ils étaient disposés sur le ciel en lignes parfaites qui s'étendaient d'un horizon à l'autre, également espacées et parfaitement parallèles. Cette vision – une telle chose ne pouvait certainement pas exister, n'est-ce pas ? – ne dura qu'une vingtaine de secondes, puis les nuages cédèrent à l'assaut des vents, se brouillèrent et se dispersèrent.

Le Prince des couleurs brisa le silence.

— De nouveaux dieux, Aliviana. De nouveaux dieux.

Chapitre 47

— Des secrets ? demanda Kip. Quels secrets ?

— Je ne sais pas. Pas encore, lui dit Janus Borig. Voilà pourquoi je t'ai fait venir ici aujourd'hui. Je voulais savoir si tu étais l'un d'eux. (Elle se lécha les dents.) Et ce n'est pas le cas.

— Et c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— Une très mauvaise nouvelle.

— Je ne saisis toujours pas, avoua Kip.

— Ça, c'est un euphémisme.

— Hein ?

— Viens par là.

Kip obéit. Elle lui montra ses esquisses. La première représentait une silhouette cachée par une cape à capuchon, éclairée dans le dos. Ses longs cheveux tombaient sur son visage, comme un rideau noir, ses yeux luisant légèrement à travers. Il avait une barbe décorée de perles brillantes, et sa dague était exposée. Un assassin ? Un autre dessin montrait un homme chauve à la peau d'ébène qui avait une plaie saignante sous un œil et un cache-œil. Il faisait tournoyer des épées courtes à deux mains. Sur un autre…

— Eh, mais c'est le commandant Poing-de-fer, reconnut Kip.

— Ah ! c'est donc bien ça. Merci, lui dit-elle. Qu'est-il arrivé à ses cheveux ?

— Il a pris le deuil pour ses Gardes noirs morts au combat.

— Ah oui ! bien sûr.

— Pourquoi me posez-vous la question ? Pourquoi n'a-t-il qu'un œil ?

— Ce n'est pas le cas ? Hum. Ce n'est pas toujours à prendre au sens littéral.

Elle pencha la tête de côté et griffonna un vieux mot parien sous le dessin de Poing-de-fer.

— Gardien ? lut Kip.

— Sentinelle. Veilleur. Vigie. Donjon. Silence.

— Silence ? s'étonna Kip. Je ne vois pas en quoi ça s'applique au commandant.

— Pas lui. Toi. Tais-toi.

— Oh ! Désolé.

Elle dessina quelque chose autour de son cou. Un collier. Mais sa main s'immobilisa au moment de dessiner le pendentif. Elle inhala, rallumant les braises de sa pipe qui couvaient. Puis elle soupira.

— Je l'ai perdu.

— Je n'ai toujours pas compris ce que vous faites avec le commandant Poing-de-fer, fit Kip.

Une crainte vague l'avait saisi. Elle tourna alors son regard vers lui. Le cœur du garçon se retourna comme une crêpe, pris de convulsions, et tenta de fuir sur le sol immaculé jusqu'à l'escalier – la pire tentative d'évasion de l'histoire.

— Tu crois qu'être Prisme n'est pas assez bien pour toi, mon garçon.

— Vous n'arrêtez pas de dire des trucs qui n'ont aucun sens pour moi, répondit Kip.

— Parce que je ne cesse d'essayer de te dessiner dans la peau du prochain Prisme, et je n'y arrive pas. Tu ne seras pas le Prisme, Kip.

— Ce n'est pas ce à quoi j'aspire, dit-il.

Il sentit un froid glacé l'envahir. Comme s'il se faisait coincer par l'histoire.

— Tu aspires à plus que ça ?

— Mais il n'y a pas plus grand, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce qui pouvait être plus grand que le Prisme ?

— Y a-t-il un nom que les autres te donnent ?

— À part Kip ? Bien sûr. Gros lard. Bâtard. Le Gros. Traîne-savate.

— Autre chose. J'ai peut-être pris les choses à l'envers. Au lieu d'essayer de faire ta carte, je devrais peut-être chercher quelle carte est la tienne.

— Écoutez, je suis juste venu pour apprendre à jouer mieux. Vous pouvez m'aider ou pas ?

— Que sais-tu de Zee Bouclier-de-chêne ?

— Rien.

Il n'avait jamais entendu prononcer ce nom-là.

— Tu sais quelque chose sur les cartes ?

— Je sais des tas de trucs sur les cartes. J'en ai mémorisé sept cent trente-six par leur nom et effet. Je connais par cœur le déroulement d'une dizaine de parties célèbres. Je connais vingt jeux standards et leur fonctionnement. Ça compte pour du beurre ?

— Oui.

— Oh ! et puis zut !

S'il avait vraiment perdu tout ce temps passé à étudier les livres, il allait monter sur le bâtiment le plus proche et se jeter du toit.

— Je plaisante, le rassura-t-elle. Je veux dire que tu es prêt à commencer.

— Je ressens le besoin soudain et impérieux de faire une crise de nerfs, annonça Kip.

Elle l'observa à travers ses paupières plissées.

— Les cartes sont vraies, jeune Guile. Et c'est pour cette raison que depuis des générations les imbéciles, les fous, les femmes sages et les satrapes jouent à ce jeu. Prends le temps de bien comprendre cela. Les forces et les faiblesses des cartes sont conformes à celles des personnes qu'elles représentent. Elles ne sont pas exhaustives, évidemment, car quelques chiffres, quelques lignes et une jolie image ne peuvent pas tout dire, mais elles ne trompent pas. Ce n'est qu'une petite partie d'une vérité plus grande, le grand don du Miroir. (Elle s'approcha du mur et prit une carte. Elle s'assit sur un tabouret et le fit tourner deux fois, comme une petite fille.) Viens, regarde, vois. Goûte à la lumière d'Orholam.

Radotage superstitieux, invocations magiques ou prière efficace ? Kip n'en avait pas la moindre idée. La vieille femme semblait à moitié folle. Ses paroles n'étaient peut-être que mensonges, soufflés par la folie.

D'après ce que Kip pouvait voir, la carte était un original. Une jeune femme habillée de cuir, avec des boutons en turquoise. Sa peau était claire, ses cheveux d'un roux flamboyant étaient ramassés sur sa tête, enserrés par des cornes noires en fer forgé. La peau de son bras gauche, qu'elle tenait le long de son corps, était teintée de vert, et des feuilles s'enroulaient autour. Elle avait la main droite derrière le dos, comme si elle cachait une dague. Elle se tenait bien droite et le rictus de ses lèvres était impérieux, montrant qu'elle était prête à tout.

— Voici ton arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère, Zee Bouclier-de-chêne. De bien des manières, c'est la fondatrice de votre maison, même si le nom Guile vient d'ailleurs.

Elle était séduisante, et rien en elle ne lui faisait penser à lui. Mais ce sourire, c'était du Gavin Guile tout craché. On aurait dit qu'un artiste avait transporté cette expression un siècle plus tard pour la calquer sur cet homme.

Au lieu de faire un commentaire sur cette ressemblance frappante, ou sur le talent évident de l'artiste pour la capturer aussi bien, Kip dit :

— Elle n'a même pas de bouclier.

Une ineptie. Bien joué, Kip.

— Elle n'utilisait jamais de bouclier. Ni en chêne, ni d'aucune autre matière. Le nom était dû à autre chose. Mais je n'ai pas besoin de te le dire. Tu vois ces pierres ?

Kip acquiesça. Il y avait cinq minuscules pierres encadrant l'image : une à chaque coin, et une au-dessus de la tête de la femme.

— Crée un peu d'une couleur, n'importe laquelle, puis touche toutes les pierres en même temps.

Elle lui montra un tableau, accroché à l'un des murs où étaient peintes de larges bandes des couleurs de créateurs.

Kip regarda le bleu. C'était une couleur bien moins effrayante que le vert. En quelques secondes, il sentit l'apaisement de la froide rationalité. Devait-il obéir à cette femme ? S'il ne le faisait pas, il n'apprendrait rien. Et c'était l'unique raison de sa visite. Et puis, que pouvait-elle lui faire avec une carte, dans une maison truffée d'armes à feu ?

Du bleu au bout des doigts, il toucha les pierres.

Il ne se passa rien.

Eh bien, voilà qui était décevant.

— Appuie, lui aboya Janus Borig. Pas besoin de faire saigner, mais il faut que ce soit assez proche pour appeler ton sang. Tu as les mains douces. Ça ne devrait pas être bien difficile.

Des mains douces ? Avec une grimace, Kip obéit, pressant la pierre bleue tandis que ses autres doigts touchaient légèrement les autres.

Zee cligne des yeux, scrute l'aube. Filtrant à travers la fumée de deux villes en feu de part et d'autre du Grand Fleuve, la lumière du levant est rouge. Kip est désorienté par sa vision, qui évolue sans que son corps bouge, sans qu'il exerce le moindre contrôle.

Il y a des soldats ennemis de chaque côté du fleuve. Kip peut presque entendre les pensées que chuchote le cerveau de ces hommes – qui ils sont, ce qu'ils font. Mais « ennemi » est la seule notion qui l'atteint.

Elle se tient sur un endroit surélevé et ses créateurs de siège sont déjà à l'œuvre, prêts à utiliser des cordes et des manivelles, attendant l'aube pour que la lumière leur permette d'achever le travail.

Zee se tourne vers une brute imposante à l'œil unique. Il la regarde. Son visage est effrayant, mais empli de respect. Un officier ? Un subalterne assurément. Il tient un grand arc, avec une flèche encochée de la taille d'un mat. La bouche de Zee articule des mots, mais Kip n'entend rien. Ici, il peut seulement voir.

L'ennemi est à quatre cents pas de distance, vingt mètres plus bas, sous le vent pour Zee à en juger par les étendards qui claquent. L'armée ruthgarienne, au petit trot, reste en rang. Certains des cavaliers de Zee – la plupart sont encore adolescents – lancent déjà la charge. Elle voit des officiers leur faire des signes agacés, pour les rappeler peut-être. Puis, de guerre lasse, les officiers les suivent.

Sa ligne de combat s'effiloche, certains hommes des clans emboîtent le pas à la cavalerie, ce qui va entraver les tirs de ses archers.

Une fois que l'infanterie charge, les archers devront cesser de tirer. Au lieu de douze volées de mille flèches chacune, il n'y en aura que six.

Elle crie quelque chose en regardant les créateurs de siège qui ont déjà créé la grande traverse de luxine et sont en train de remplir des tonneaux de luxine rouge inflammable, qu'ils vont projeter sur l'armée qui s'avance.

Ils pourront peut-être – eux et une dizaine d'équipes de créateurs de siège – faire deux salves.

Elle saute sur une monture, et ce mouvement brusque donne la nausée à Kip. Elle crie quelque chose à… Petit-Ours, il s'appelle comme ça !

L'homme ne répond pas, affine progressivement son tir, et décoche sa flèche immense. Un millier d'archers l'imitent.

Elle saisit une torche et prend la tête de ses hommes. Kip croit qu'elle crie. Peut-être qu'ils crient tous. Elle jette la torche qui décrit un grand arc, et ses hommes se lancent en avant.

En quelques secondes, ses trente hommes les plus puissants l'entourent.

Quelque chose bouge, s'enfonce…

Un tonneau de luxine rouge enflammée s'abat sur les lignes de front des Ruthgariens, et son explosion ménage une ouverture verticale, écrasant les hommes qu'elle immole. Je crée du vert à partir des herbes qui bientôt seront rouges. À ma gauche, Jeune-Taureau et Griv Gazzin créent respectivement du bleu et du vert, repoussant les flèches et les bombes de feu qui pleuvent sur eux.

Je crée une lance de luxine verte et aiguillonne les flancs de mon étalon.

— Assez.

Le mot résonne bizarrement, avec des échos.

Je ne semble pas l'entendre. Le goût de cendre qui alourdit l'air est soudain plus remarquable, par son absence. À quel moment a-t-elle commencé à avoir conscience du goût ? Des odeurs ? Puis l'odeur de la cendre, de la sueur et des chevaux… disparaît. La sensation de la selle entre ses genoux, les doigts crispés sur la lance.

Tout devient noir.

Kip cligna des yeux et découvrit que la vieille bique lui tenait la main. Elle lui avait arraché les doigts des pierres de la carte un par un.

Hors d'haleine, Kip la regarda droit dans les yeux. Il sentait la luxine bleue le quitter, s'échapper dans le néant, l'abandonnant, vide et inerte.

— Que je sois maudite, tu as entendu quelque chose là-bas, à la fin ? interrogea-t-elle. Senti ? Goûté ?

— Un… un peu.

Son regard s'éclaira.

— Ils ont menti ! Évidemment qu'ils ont menti. Évidemment. Ce sont des Guile. Mais pourquoi t'enverrait-il ici tout seul ? Il devait bien savoir qu'on découvrirait ce que tu es. Nous devons en avoir le cœur net. Regarde le plafond.

Le plafond, comme Kip l'aurait remarqué plus tôt sans la profusion de cartes originales, était un spectre complet en émail brillant.

— Vous voulez que je fasse quelque chose ? Que je crée ou…

Elle lui prit la main.

— Continue de regarder, c'est tout.

Elle appuya ses doigts sur une carte, un par un. Elle y plaqua avec force son auriculaire. Une bouffée de feuilles de thé et de tabac lui parvint. Il était sur le point d'en parler lorsqu'il sentit une grande fatigue l'envahir. Son corps lui faisait mal. Puis, comme si ses oreilles avaient été bouchées, il entendit les craquements du bois, le souffle du vent, le remous des vagues.

Il essayait de trouver les mots justes. C'était une soirée fraîche, et l'odeur de poudre collait au bateau et aux hommes. Quelque part sur le bateau, une femme pleurait le mort, c'était sûr. Sa chambre était sombre, éclairée par une seule chandelle. Dehors, les rayons argentés de la lune tranchaient la nuit comme des épées. Il fit rouler la plume entre ses doigts.

Sa main, posée sur le parchemin, le maintenait en place. Pas de secrétaire pour cette missive. C'était une trahison. Il y avait un nom de destinataire, mais la main le cachait, il finissait par « os », ce qui pouvait appartenir à n'importe quel Ruthgarien, ou à quelqu'un parmi les milliers de personnes qui portaient un nom ruthgarien, même si leur sang ne l'était plus.

Puis Kip perdit toute conscience de lui-même.

« On peut trouver une paix plus avantageuse sur l'autre rivage de la guerre. Dagnu est… »

J'écris et le grattement de ma plume emplit l'espace confiné de ma cabine. Le dernier mot est silencieux. Muet. Étrange.

Puis la cabine… Noir. Je sens – Kip sent. Kip avait la tête qui tournait. Il était de retour, et voyait de nouveau par ses propres yeux.

Janus Borig tira une bouffée de sa pipe d'un air mécontent.

— À quinze ans ? Non.

— Qu'est-ce que… qu'est-ce qui s'est passé, bordel ? demanda Kip en lui retirant précipitamment sa main.

— Tu ne m'as rien dit. Sinon, j'aurais pu te rendre les choses plus faciles.

— Vous dire quoi ? J'ai fait quelque chose de mal, maintenant ?

Kip avait peur, et il était en colère. Était-il fou ? Que lui avait-elle fait ?

— Tu prétends que tu ne sais pas ? Les cartes opèrent le lien grâce à la lumière, Kip. Plus tu peux créer de couleurs, plus ton expérience est riche.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ? exigea-t-il de savoir.

— Tu en as vu plus que prévu. On va dire ça comme ça.

— C'était vrai ?

— Cette question est plus difficile que tu ne crois.

— Est-ce qu'elle est morte ? demanda Kip.

— Zee ? Pas dans cette bataille, même si elle a perdu.

— Elle se battait contre…

Kip n'avait pas tout suivi.

— Darien Guile. Quinze ans plus tard, elle acheta la paix en lui donnant sa fille en mariage. On raconte qu'elle aurait voulu l'épouser elle-même, mais elle était trop âgée pour avoir des enfants, et elle savait qu'une paix durable ne pouvait être obtenue qu'en liant les deux familles pour toujours. Des rumeurs évoquèrent une liaison entre Zee et Darien, mais c'était faux. Darien Guile éprouvait un profond respect pour Zee, et il aurait peut-être préféré l'épouser, mais ils savaient tous deux combien de sang pouvait couler à cause d'un homme qui brisait son serment et d'une femme qui cédait à un coup de folie. Et ta famille dut apprendre cette leçon par la manière forte, bien plus tard.

Kip ne savait pas de quoi elle parlait, mais il déduisit que la guerre que s'étaient livrée Zee et Darien devait avoir débuté par un conflit personnel.

— C'était quelqu'un de bien ? demanda Kip.

— Darien ? C'était un Guile.

— Quelle était la deuxième carte ?

Quelque chose à propos de Dagnu. C'était un ancien dieu païen. Kip se demanda quel âge avait cette carte.

— Une erreur. J'ai attrapé la carte véritable la plus proche, j'aurais dû me méfier.

Ce n'était pas une réponse.

— Toutes ces cartes ont cet effet ? s'enquit-il en regardant le mur avec crainte et respect.

— Seulement les originaux.

— Ce sont lesquelles ?

— Je ne te le dirai pas. Mais je peux te prévenir qu'ici beaucoup de cartes sont piégées. Si tu essaies de les retirer du mur, des surprises très désagréables t'attendent. Si tu les décroches pour créer leur vérité, tu ne survivras sans doute pas à l'enfer qu'elles feront subir à ton esprit.

— Je croyais que vous vouliez m'aider, rappela Kip.

— Oui. Je te préviens simplement que, si tu essaies de me voler quelque chose, tu prouveras ta stupidité. Même les vraies cartes, utilisées correctement, présentent des dangers. Elles peuvent enseigner… des choses terribles à ceux qui n'associent pas la sagesse au pouvoir. (Il y avait de l'amertume dans sa voix mais, avant que Kip puisse poser une question, elle poursuivit.) Et puis une femme comme moi doit bien se protéger. Je me fiche de ton père, je veux juste faire sa carte. Je me fiche de toi, je veux juste faire ta carte. Voilà ce que fait un Miroir. Voilà qui je suis. C'est ma mission, donnée par Orholam lui-même, et je m'y applique. Si tu m'aides à l'accomplir, je serais heureuse de t'aider. Tu m'as confié ce que tu sais créer. Ce qui m'aide énormément. Alors, pour commencer, je te révélerai ceci : si tu joues avec le jeu que te donne Andross Guile, tu perdras toujours.

Chapitre 48

— Le paryl est unique parmi les couleurs, dit sa tutrice à Teia. Et d'une dangerosité unique en son genre.

Teia fronça les sourcils. Elle croyait qu'en dépit d'être la plus faible et la pire des couleurs au moins le paryl ne risquait pas de vous tuer ou de vous conduire à la folie.

Elles se trouvaient dans l'une des salles d'entraînement de la Garde noire. C'était l'heure du dîner et il y avait peu de grouillots. Il s'agissait surtout de conscrits, qui avaient quelques années de plus, mais Cruxer était dans le coin, et frappait méthodiquement ses tibias contre un pilier. Il avait un jour expliqué à Teia que cela fissurait ses os et que son corps réagissait en les renforçant. Il lui avait montré ses tibias bosselés. C'était impressionnant – et un peu repoussant. Elle s'était dit que c'était le truc le plus génial qu'elle ait jamais vu. Mais, pour l'instant, il avait ralenti son exercice, et les écoutait visiblement.

— Qu'y a-t-il de dangereux ? demanda Teia.

Sa tutrice privée, Marta Martaens, avait plus de cinquante ans ; c'était un âge avancé pour un créateur. Elle avait des cheveux gris ondulés qui avaient dû être noirs, une peau olivâtre, et l'une de ses incisives manquait.

— Tu peux devenir aveugle ou brûler entièrement.

Teia prit une inspiration rapide. *Oh, c'est tout ?*

— Pour voir le paryl, tu dois énormément dilater tes pupilles, bien plus que ce que la plupart des gens peuvent faire. Tu sais le faire consciemment, non ?

Le professeur Martaens se mordillait la lèvre.

— Oui, madame.

— Fais-le. J'ai besoin de le voir.

Teia mit un moment. Il était difficile de détendre suffisamment ses yeux pour voir le paryl lorsqu'on était tendu. Mais elle finit par y arriver.

— Bien. Maintenant, reviens à la normale. J'imagine que tu n'as jamais observé tes propres yeux dans un miroir lorsque tu fais ça ? Non ? Alors regarde.

La femme contempla Teia, et ses yeux se dilatèrent exagérément, l'iris n'était plus qu'une mince bande brune entourant la pupille immense.

Teia fit une moue appréciative.

— Ça, c'est pour voir l'infrarouge, lui dit la vieille créatrice.

Puis ses pupilles s'agrandirent encore, repoussant même la sclère. L'œil tout entier prit une étrange teinte noire, éclipsant le blanc.

Avec un frisson, Teia s'écarta.

En un instant, les yeux de la femme reprirent leur aspect normal.

— Voilà à quoi ressemblent tes yeux lorsque tu vois le paryl, Adrasteia. Nos yeux sont différents aussi, notre cristallin est beaucoup plus malléable, par la grâce d'Orholam, pour nous permettre de voir différemment. Tu vois l'ultraviolet.

— Non. Je suis daltonienne rouge et vert.

Autant l'avouer tout de suite.

— Dommage.

— Et vous ?

— Daltonienne ? Non, mais c'est plus courant parmi nous. Nous pouvons voir un large spectre de

lumière, bien plus étendu que celui des autres créateurs. Mais il ne recoupe pas forcément ce que les autres voient. Le maître de ma propre enseignante, Shayam Rassad, était aveugle pour tout ce qui était du spectre visible, mais se débrouillait parfaitement avec l'infrarouge et le paryl. Mais revenons aux dangers. D'abord, ils sont physiques : si tu dilates autant tes yeux en pleine lumière trop souvent, tu vas devenir aveugle. Graduellement, bien sûr, mais tu dois faire très attention avec les torches au magnésium et le soleil fort. Bon, assez discuté. Voyons ce dont tu es capable.

Elles commencèrent l'entraînement. Le professeur Martaens demandait à Teia ce qu'elle voyait, créant elle-même des substances à partir de sources lointaines ou proches que Teia devait reproduire. Comme le lui expliqua le professeur, le paryl était plutôt un gel, mais plus léger que l'air. Ce qui en faisait un bon marqueur, car le gel flottait et se dispersait en diffusant constamment de la lumière paryle.

— Alors vous avez créé des marqueurs pour ma maîtresse, devina Teia.

Elle était stupide de ne pas l'avoir compris plus tôt. C'était évident ! Les créateurs paryls ne couraient pas les rues.

Le visage de la femme se figea.

— Nous sommes combien ? demanda Teia.

— Seulement deux pour le moment, répondit le professeur Martaens. (Sans bouger la tête, elle jeta des coups d'œil autour d'elle, regardant nerveusement Cruxer, qui faisait toujours semblant de s'entraîner.) Toi et moi.

— Mais ce n'est pas possible. J'ai vu un homme créer du paryl solide.

Marta Martaens produisit un sifflement – comme un chat en colère. Teia se figea.

Le professeur adopta une expression neutre et marcha calmement vers la sortie en faisant signe à Teia de l'imiter. Lorsqu'elles furent dans l'immense caverne éclairée qui occupait le sous-sol de la Chromerie, elle passa le coin du bâtiment, afin de se trouver à l'abri des regards. Quand Teia la rejoignit, elle vit que la femme était blême.

— Je ne sais pas ce que tu as cru voir, lui dit-elle. Mais tu ne dois jamais en reparler. Est-ce que tu comprends ?

— Je suis désolée, mais… non, répondit Teia.

— Tu n'as pas besoin de comprendre, juste de te taire. Surtout sur de tels sujets.

— Non ! Vous êtes ma tutrice. Éclairez-moi. Je dois tout savoir pour entrer dans la Garde noire. Vous ne pouvez pas me maintenir dans l'ignorance.

— Si, et je le ferai. Tu es ma *discipula*, tu me dois obéissance.

— Alors j'interrogerai le commandant Poing-de-fer.

La femme pâlit encore.

— Je veux que tu réfléchisses sérieusement à ce que tu envisages de faire, jeune demoiselle.

— M'adresser à quelqu'un en qui j'ai confiance, une figure d'autorité, pour poser une simple question. Voilà de quoi il s'agit, dit Teia, qui commençait à s'énerver.

— Dis-moi ce que tu crois avoir vu. À voix basse.

Elle s'exécuta.

Le professeur Martaens secouait la tête avant même qu'elle ait fini.

— Non, non, j'ai essayé mille fois d'obtenir du paryl solide. Cette couleur ne fonctionne pas ainsi.

— Et si c'était le cas ?

— Oui, justement.

Teia leva les mains. La colère avait cédé place à la perplexité à présent. Créer du paryl rendait peut-être bel et bien fou.

Marta Martaens regarda encore une fois autour d'elle, même si personne ne pouvait les entendre.

— Pense à ce que tu suggères. Une couleur, invisible pour presque tout le monde, même parmi les créateurs, une couleur qui peut tuer, sans laisser de traces ni de preuves, qui fait croire à une mort naturelle. Sers-toi de ta petite cervelle pour deviner la manière dont les gens réagiraient face à une telle magie.

Teia s'humecta les lèvres. Ils réagiraient exactement comme elle : par la terreur.

— Chaque décès inexpliqué serait imputé à un créateur paryl. Chaque fois qu'un de ces nobles obèses aurait le cœur qui éclate, on irait murmurer que c'est l'œuvre de ses ennemis – tous les nobles ont des ennemis, et la plupart des nobles sont gros. Réfléchis à l'effet d'une telle réalité sur les nations, lorsque n'importe quelle mort serait suspectée d'être un assassinat. Ensuite, pense aux conséquences qui retomberaient sur les créateurs paryls. Lorsque l'Office de la discipline a envoyé des luxors pour écraser les créateurs paryls, ce n'était pas seulement ni même principalement parce que le Spectre pensait qu'ils étaient des hérétiques.

L'Office a envoyé des luxors attaquer les créateurs paryls ?

— Alors c'est vrai. Vous l'admettez, dit Teia, la gorge serrée.

— Je n'admets rien du tout. Je n'ai jamais vu de paryl solide, et je ne peux pas en créer. Je ne pense pas que cela soit possible. Il y a des centaines d'années, certains d'entre nous travaillaient pour l'Ordre de l'Œil brisé. Des assassins. Ils tuaient à l'aide de poison, je crois, mais en prétendant qu'ils pouvaient tuer de manière invisible, sans laisser de traces, ils obtenaient plus de contrats. Mais ensuite, quand des gens sont vraiment morts, tout a dérapé. Voilà pourquoi il n'y a plus de créateurs paryls, petite idiote. Pas parce que ça ne fonctionne pas, mais parce que tout le monde craint que ça marche bien mieux encore. C'est pourquoi nous sommes encore passibles d'être taxés d'hérésie, que les bibliothèques ont censuré les références aux créateurs paryls, et que le Blanc actuel a dû mener une lutte acharnée pour repousser l'Office de la discipline. Elle croit que toute lumière est le don d'Orholam, mais chaque époque a ses superstitieux. Ils l'appellent sombre lumière, oralam, la lumière cachée. Ils prétendent que c'est un don du prince des ténèbres. Une obscurité qui ne peut être chassée que par le feu. Tu comprends ? Une obscurité qui ne peut être chassée que par le *feu*.

— Les bûchers, dit doucement Teia.

Le professeur sembla brusquement recouvrer tout son calme.

— Je l'ai rencontrée une fois, tu sais. Le Blanc. Elle m'a présenté des excuses. Elle m'a dit que les créateurs traitaient les paryls de la même façon que les ternes traitent les créateurs. Elle m'a dit qu'elle œuvrait pour faire changer les choses, mais que ce serait un travail de longue haleine, courant sur plusieurs générations. C'est quelqu'un de bien. Ne t'avise pas de saboter tout son travail par des rumeurs écervelées. Il se pourrait que nous n'ayons plus jamais une telle alliée à la Chromerie. C'est un sujet qui nous dépasse, toi et moi. Il s'agit des générations à venir. Ta maîtresse m'a déjà posé toutes sortes de questions et j'ai dû mentir de mille façons pour la convaincre que tu avais fantasmé. Lorsque tu la reverras, dis-lui que juste avant de venir la voir tu as vu le paryl de nouveau. Décris une traînée, mais sans qui que ce soit autour. Comme s'il était apparu tout seul. Montre de la confusion et, si elle te le demande, dis-lui que tu ne m'as pas encore parlé de ça, mais que tu entends le faire. Dis-lui que tu ne m'as rien raconté à propos de la femme morte. Je lui ai dit que les créateurs paryls ont tendance à voir parfois des traînées, qu'il s'agit d'un effet secondaire. Il faut que tu réussisses à lui faire croire à ça. Sinon, nous serons de nouveau exterminés.

— Oui, madame.

— Alors retournons travailler. Je veux voir à quelle distance tu peux placer un signal, et la précision de ton faisceau pour voir à travers les vêtements.

— Professeur, dit Teia, comme ça fonctionne ? Je veux dire… comment c'est supposé fonctionner ? Je n'en parlerai plus ensuite, c'est promis… Juste ça, je vous en prie.

La femme s'humecta les lèvres, regardant autour d'elle.

— D'après les histoires, avec la connaissance nécessaire et une volonté de fer, un créateur peut donner forme au paryl, pour en faire non seulement un solide, mais une aiguille si fine que quelqu'un ne sentirait même pas sa piqûre. Le créateur pourrait alors injecter un petit caillou dans le sang de sa cible, et l'y laisser. Il paraît que cela pourrait causer une apoplexie, une attaque comme disent aujourd'hui les esculapes. Mais rien ne prouve que le paryl puisse faire de mal à quiconque. Il m'est déjà arrivé de me couper et que du paryl touche mon sang, ce n'est pas un poison.

— Mais vous me décrivez exactement ce à quoi j'ai assisté ! s'exclama Teia avant de baisser la voix sous le regard courroucé de son professeur. Désolée.

— Et je te dis que tu dois avoir lu la même histoire que moi, avant de l'oublier. Les hallucinations ne sont pas rares chez les créateurs épuisés. Nous qui travaillons la lumière, nos yeux nous jouent parfois de drôles de tours.

Teia n'arrivait pas à croire à quel point cette femme se voilait la face. Elle s'efforça de garder un ton respectueux.

— Professeur, ma maîtresse pense-t-elle que ces choses sont possibles ? Est-ce qu'elle vous croit, vous, ou moi ? Est-ce qu'elle voudrait que je fasse cela à quelqu'un ?

La femme contempla Teia comme si elle avait avalé du vin tourné.

— Je sais deux choses au sujet de ta maîtresse. Elle est plus intéressée par qui elle peut mettre dans son lit que par de vieux livres poussiéreux des bibliothèques interdites, dont l'accès lui coûterait une fortune. Les connaissances dangereuses sont souvent entourées d'une grammaire absconse et de vocabulaire obscur. Elle n'a pas la patience de fouiller ces mystères. Tout le monde a entendu ces stupides histoires de créateurs sombres, de tisseurs de nuit. Aujourd'hui, plus personne ne sait que ces contes parlent de nous. Et c'est de notre devoir de ne pas leur rafraîchir la mémoire. C'est pourquoi j'aimerais que tu portes des lunettes noires lorsque tu crées du paryl en public, ou que tu crées rapidement, pour que personne ne voie tes yeux.

— Quelle est la seconde chose ? demanda Teia.

— Certains savent savourer silencieusement la victoire. Ta maîtresse n'en fait pas partie. Elle ne cherche pas un moyen de tuer les Guile en douce. Mais, lorsqu'elle aura décidé ce qui fera le plus de tort aux Guile – aider le bâtard du Prisme ou lui faire du mal –, attends-toi à lui servir d'instrument. Peu importe ce qu'il t'en coûtera, ou ce qu'il lui en coûtera à elle. Elle a la passion de la haine. Alors ne te rapproche pas trop de ce garçon, Kip. Tu devras sans doute le trahir.

Chapitre 49

Kip suivit Boisinistre, le cœur lourd. Tout était à l'identique dans la pièce : la porte, le rideau, l'obscurité. Andross Guile était déjà installé à la table.

Lorsque Boisinistre apporta la lanterne ultraviolette, Kip prit le siège face au vieil homme.

— Est-ce que je peux utiliser votre paquet cette fois ? demanda le garçon.

— Non, répondit Andross Guile. Tu joues avec la main qu'on te donne. Tu es un bâtard. Tu récupères le mauvais jeu.

— Oh, je suis un bâtard maintenant ? Donc vous ne doutez plus de l'identité de mon père ?

Kip déglutit. Il n'aurait pas dû dire ça.

Mais Andross Guile ne répliqua pas. Il prit ses cartes et commença à les battre.

— Que mon fils t'ait engendré n'a jamais été mis en doute, idiot. Même ta voix est la sienne. La question est de savoir si ta mère était une concubine ou une simple putain. S'il prétend qu'elle était une concubine pour me contrarier, je ne me laisserai pas faire. Je sais de manière certaine qu'il n'y a pas eu de mariage, et je parie que tu le sais aussi.

— En fait je n'existais pas encore. Donc, non.

Tu fais le morveux, Kip. Danger.

— Tu as toujours ce bandage sur ta main ? s'enquit Andross.

— Oui, mon seigneur.

Les sourcils du vieillard se haussèrent au-dessus des lunettes noires : « Oh, maintenant c'est "mon seigneur" ? »

Kip ne savait pas ce qu'il détestait le plus : son impudence un instant plus tôt, ou sa déférence soudaine envers le vieux schnock.

— Retire-le.

Pour défaire le nœud à son poignet, Kip dut utiliser ses doigts et ses dents, mais bientôt le linge fut retiré. Les brûlures cicatrisaient, mais la peau était rose là où elle n'était pas couverte de cicatrices blanches, et ses doigts étaient constamment pliés. Il pouvait serrer le poing, mais les étirer le faisait souffrir même en essayant simplement. Le chirurgien et Poing-de-fer lui avaient tous deux recommandé de le faire, mais c'était intolérable.

— Tends la main, imbécile, je suis aveugle.

Kip posa la main sur la table. Le vieil homme y superposa la sienne.

— S'il vous plaît, c'est très douloureux, supplia le garçon.

Andross Guile grogna. Il passa ses longs doigts pâles et osseux sur la main de Kip, sans s'inquiéter de l'onguent huileux. La main de Kip le brûlait, mais il ne bougea pas.

— Tu vas rapidement perdre l'usage de cette main si tu n'étends pas les doigts, le prévint Andross.

— Oui, mon seigneur. Je le sais.

Andross Guile retourna la main de Kip, paume contre la table.

— Tu sais. Donc tu as *choisi* de devenir infirme ? Pourquoi ?

Kip serra les dents. Déglutit.

— Parce que ça fait mal ?

— Parce que ça fait mal ? le railla Andross. Tu as honte. Je l'entends.

— Oui, mon seigneur.

— Tu as bien raison. Garde la main sur la table. Crie quand ce sera trop douloureux.

Hein ?

Andross appuya sur la main de Kip pour l'aplatir lentement. Il sentit la nouvelle peau de ses jointures se déchirer. Un gémissement lui échappa, mais il ne hurla pas.

Je suis un paquet de graisse, une honte, un déshonneur, mais je suis l'ours-tortue, bordel ! Allez vous faire voir, Andross Guile. Espèce de vieux schnock cruel et sans cœur…

Les ligaments de sa main étaient en feu, toute sa paume touchait la table, mais ses doigts restaient arqués comme des griffes récalcitrantes.

Et soudain la pression disparut.

Les larmes coulaient sur les joues de Kip. Suffoquant, il replia la main contre sa poitrine.

— Ce qui doit te servir, il te faut le plier à ta volonté, lui dit Andross Guile. Même ton propre corps. Peut-être ton corps avant tout, pour un gros comme toi. Est-ce que la peau a cédé ?

Il fallut un moment à Kip pour être sûr que sa voix ne le trahirait pas.

— Oui, mon seigneur.

— Applique l'onguent sur les plaies. Il ne faut pas que ça s'infecte.

D'une main tremblante, Kip lui obéit.

— Tu devines ce que je vais te dire, j'imagine ? s'enquit le Rouge.

— De continuer à faire ça toute la journée, tous les jours, pour que ça cicatrise comme il faut.

Il ressentit une puissante honte. Il avait su ce qu'il fallait faire. Mais il n'avait simplement pas rassemblé assez de volonté. Ce n'était même pas la peine qu'Andross Guile lui donne des conseils.

— Tu t'en es bien sorti, lui dit simplement le vieil homme.

— Quoi ?

— Tu n'as pas crié. Je m'attendais à ce que tu cries. Alors, cette fois-ci, pas d'enjeu. Une partie d'entraînement. La prochaine fois, cependant, nous jouons ta jeune connaissance, alors j'espère que tu deviens moins mauvais.

Sans plus de paroles, Andross Guile se distribua ses cartes. Six face cachée, deux à découvert : un harceleur et un gardien vert.

Ce qui signifiait qu'il utilisait son jeu vert et ombre. L'un des meilleurs. Kip refit un bandage sommaire sur sa main et tira ses propres cartes du paquet blanc qu'Andross lui avait fourni. Kip l'avait déjà utilisé deux fois par le passé, et il se sentait enfin à l'aise avec la stratégie à adopter. Ses cartes fortes étaient l'œil des cieux – un amplificateur de pouvoir – et le dôme des oracles.

Kip se maudit intérieurement. Pas d'enjeu ? Il venait de tirer la meilleure main de départ pour ce paquet. Et sa réserve était bonne aussi. Il avait une chance raisonnable de gagner. Il n'y avait pas de choix à faire pour les deux premiers tours de jeu et, à moins de tirer quelque chose qui change du tout au tout la partie entre-temps, il lui suffisait de survivre jusqu'au sixième tour. Alors il se risqua :

— Lorsque vous dites qu'on va jouer pour ma jeune connaissance, qu'est-ce que vous voulez dire ?

Son adversaire joua sa cape d'obscurité, rendant la tactique de Kip bien improbable.

— L'esclave, répondit Andross Guile.

Il semblait ne pas trouver son nom. Kip ne le lui fournit pas, de peur de se faire prendre au piège. Andross claqua des doigts.

— Adrasteia, souffla Boisinistre dans l'obscurité.

Kip le regarda. Il portait d'étranges lunettes encombrantes qu'il ne lui avait encore jamais vues.

— Adrasteia, répéta le Rouge comme s'il venait de s'en souvenir, comme si son esclave n'était qu'une extension de lui-même. Je vais l'acheter et, si tu gagnes, je te la donne. Tu pourras la prendre comme esclave de chambre. Je ne vois pas comment un garçon au charme si douteux aurait pu avoir beaucoup d'occasions de goûter aux plaisirs de la chair dans son village, je me trompe ?

Le ventre de Kip se serra.

— Et si je perds ? demanda-t-il pour s'éloigner de ce sujet.

— Alors elle sera mon esclave. Libre à toi de t'inquiéter de cela.

Sa bouche tressauta, esquissant un sourire.

« Kip, je suis une esclave, lui avait dit Teia. *Tu ne sais même pas ce que ça veut dire. »*

Il le savait. Kip était gros, fils bâtard originaire du fin fond des sept satrapies, mais des choix s'offraient à lui. Ce n'était pas le cas de Teia. Des gens méprisaient sans doute Kip, mais ils ne voyaient même pas Teia. Ou, s'ils la voyaient, c'était d'une telle façon qu'elle aurait préféré rester invisible.

— Quel est votre projet pour moi ? demanda-t-il.

Il ne voyait pas les yeux du vieillard, cachés par ses lunettes opaques, mais Andross pencha la tête sur le côté et son front frémit sous le coup de la surprise.

— Voilà une question que mon propre fils n'aurait jamais osé poser. Es-tu hardi ou stupide, mon garçon ?

— Les deux. Mais vous, vous éludez la question.

Andross Guile fit la moue. Il leva deux doigts et les replia vers lui.

Un poing s'écrasa contre la joue de Kip. Boisinistre. Qu'Orholam lui arrache les yeux au papier de verre !

Kip était tombé de son siège, éparpillant ses cartes. Il les ramassa lentement, le temps de reprendre contenance.

— C'est plaisant une fois de temps à autre, Kip, mais je n'ai pas beaucoup de tolérance pour le manque de respect. Souviens-t'en, ou on te rafraîchira les idées.

— Alors vous allez me répondre ou pas ? demanda Kip.

Il jouait avec le feu, et le savait. Mais, cette fois-ci, Andross Guile laissa passer l'impertinence.

— Cela dépend de ta capacité à jouer aux Neuf Rois.

Pour une fois, Kip eut assez de jugeote pour ne pas insister en demandant : *Mais quel est l'enjeu ultime, Rossy ? D'accord, les Guile dirigent plus ou moins le monde, mais les Prismes ne durent pas éternellement. Votre famille est sur le point de s'éteindre. Qu'est-ce que vous voulez ?*

Peut-être Andross Guile complotait-il depuis si longtemps qu'il ne savait plus comment agir autrement. Peut-être n'y avait-il pas de victoire possible, qu'il le savait, mais que sa fierté se refusait à la perspective d'une défaite. Alors il se battait et entendait déchirer cent autres familles et continuer à griffer tout ce qui passait à sa portée, jusqu'au jour où enfin il serait enfermé dans sa crypte sous la Chromerie.

— Je n'ai plus grand-chose que vous puissiez me prendre, dit Kip. Alors combien d'autres parties ?

Au bout d'un moment, quand on n'a rien à perdre, on peut seulement gagner.

Mais il lui était impossible d'imaginer le vieil homme le mettant dans une position avantageuse.

— Trois, répondit Andross.

Ce vieux requin y avait pensé.

Kip ne répondit pas. Et, petit miracle, son silence fut payant.

— Nous jouerons une fois pour la propriété d'Adrasteia. Puis pour ton avenir.

— Je crois que je ne vous aime pas beaucoup.

— C'est vraiment malheureux, car je veux que tu me haïsses autant que tu hais ta mère.

— Ne faites pas ça, dit Kip, soudain glacial.

— Pardon ?

— Ne faites pas ça.

De nouveau, le vieil homme pencha la tête, évaluant Kip.

— À ton tour.

Au septième tour, Kip commit une erreur en ne calculant pas correctement les effets en cascade produits par les capacités des cartes les unes sur les autres. Il vit Andross constituer une série brillante. Au tour suivant, Kip perdit la partie.

Avec un soupir, il ramassa ses cartes. Comme Andross Guile l'avait annoncé, c'était une partie d'entraînement, sans sabliers. Mais Kip aurait pu gagner. Avec un peu de chance, il pouvait vaincre Andross Guile. C'était envisageable, même avec les paquets d'Andross Guile. Mais improbable. Kip passa le paquet en revue pour voir quelles cartes seraient entrées en jeu par la suite, pour estimer ce qui aurait pu se produire s'il n'avait pas tout fichu en l'air.

— Il me reste combien de temps ? demanda-t-il.

— Pour un créateur de ton envergure ? Quinze ans peut-être, répondit Andross Guile en souriant.

Il savait bien que ce n'était pas ce qu'avait voulu dire Kip.

Aussi ne mordit-il pas à l'hameçon. Pour une fois.

— Une semaine avant le prochain jeu. Je m'arrangerai avec son propriétaire actuel. Et tu peux fantasmer sur ce que tu feras d'elle si tu gagnes. Mais pour ça il faudrait d'abord que tu gagnes. (Andross gloussa.) Tu penses que tu la libérerais, n'est-ce pas ? En vérité, tu n'es pas aussi altruiste que tu crois. Personne avec une goutte de sang Guile dans les veines ne l'est. Le sang, c'est le destin, bâtard. Ne l'oublie pas.

Kip perçut les mots, mais soudain leur sens lui échappa, devint proprement insignifiant. Le dessin d'une des cartes blanches était différent de ce dont il se souvenait. Ou alors, comme il avait étudié à partir de reproductions miniatures, il n'avait tout simplement pas remarqué ce détail. Le doigt des cieux. C'était une dague blanche, veinée de noir, avec sept gemmes transparentes brillant dans la lame. C'était la dague que sa mère lui avait transmise. Kip était abasourdi.

En entendant Boisinistre chuchoter quelque chose à l'oreille d'Andross, Kip leva rapidement les yeux.

— Croc-infernal, dit Andross Guile. Tu l'as déjà vue. Pas la carte. La vraie.

Kip eut la sensation de recevoir un coup en plein ventre. Il sursauta.

— Je… non, de quoi parlez-vous ?

— Croc-infernal est un autre nom qu'on lui donne. Brise-moelle. Le Couteau de l'éborgneur. Tu l'as vu. J'ai raison, non ?

Kip ne répondit pas, mais il comprit que cette question ne lui était pas destinée.

— Il a sursauté en voyant la carte, mon seigneur, confirma Boisinistre. Assurément, il l'a reconnue.

Il ne faisait aucun effort pour dissimuler à quel point il était content de lui.

Kip avait été piégé. Andross Guile avait joué avec lui uniquement dans l'intention de leurrer Kip en l'amenant à se sentir à l'aise, satisfait. Auparavant, Kip avait joué deux fois avec le paquet blanc, et cette carte n'était jamais sortie. Andross Guile avait veillé à le rouler dans la farine encore et encore, afin qu'il soit pris par surprise au moment où la carte surgirait. Tout cela pour que Kip réagisse de manière honnête, laissant voir sa surprise s'il avait déjà vu le couteau. C'était un coup monté.

— Nous continuerons cette discussion lorsque tu seras prêt. Je sais que ta mère a volé cette dague. Je sais qu'elle voulait la donner à Gavin, peut-être pour qu'il te reconnaisse en échange. Je veux savoir où elle est, et ce que mon fils sait à son sujet. À la place, je t'offre la fille. Penses-y. Non seulement tu gagneras quelqu'un pour chauffer ton lit – ce qui, soyons honnête, n'a aucune chance de

se produire autrement –, mais, à l'échelle de sa durée de vie, un contrat de créateur rapporte gros. Tes frais de scolarité ont été payés, mais tu n'as pas d'autre source de revenus. Tu pourras peut-être mendier des miettes à Gavin, s'il se souvient de toi, si tu veux être un mendiant. Sinon, louer les services de ton esclave est la seule manière qui t'évitera d'avoir à trouver un sponsor toi-même. Et tout ça pour quelques renseignements que j'obtiendrai quoi qu'il arrive. Si je les obtiens de quelqu'un d'autre, tu n'auras rien.

Kip perdait pied. Jouer d'intelligence avec Andross Guile revenait à jouer aux Neuf Rois avec seulement deux cartes contre un expert disposant d'un paquet complet. Et les cartes de Kip étaient ignorance et stupidité. Ce n'était pas un duo gagnant.

— Nous nous reverrons dans une semaine, dit Kip. Procurez-vous les papiers de Teia. Je compte gagner.

Chapitre 50

Dès que Kip fut assez éloigné pour ne plus être vu, il détala. Il emprunta l'escalier vers son niveau puis courut jusqu'à ce que la caserne soit en vue.

Il y avait un homme devant l'entrée.

— Bonjour, monsieur, dit-il à Kip lorsqu'il le vit approcher.

— Euh…

— On m'a dit de vous faire savoir que le seigneur Andross Guile souhaite vous récompenser pour votre adresse au jeu. On vous a accordé une chambre privée. Vos affaires ont déjà été déplacées. Si vous voulez bien me suivre ?

Espèce de sale araignée décrépie exaspérante. Il était incroyable. Il venait d'utiliser un Regard tâtonnant pour voir le jeu de Kip. L'espace d'un instant, il ne put s'empêcher d'admirer son talent. Comment passer au peigne fin les possessions de Kip de manière plus exhaustive qu'en l'aidant à déménager ? Et comment aurait-il pu s'en plaindre ? Il y gagnait une meilleure chambre, et gratuitement en plus !

Il accomplit alors l'action la plus sensée de la journée. Il suivit l'inconnu à l'étage sans demander à se rendre d'abord à la caserne pour s'assurer que sa dague était toujours dans le coffre au pied du lit à trois places du sien. S'ils l'avaient volée, c'était trop tard. Et si elle était toujours là, il ne ferait que les conduire au pot aux roses. Non, il y retournerait plus tard.

Sa nouvelle chambre n'était pas grande, mais elle disposait d'un lit avec des draps neufs et une couverture chaude, d'un bureau et de quelques chaises. Une petite fenêtre donnait sur l'extérieur. Il y avait un verrou. Le serviteur lui tendit une clé. Délicate attention.

Celui qui était le plus susceptible de le cambrioler possédait certainement déjà un double.

— Merci, dit Kip. Dites au luxeigneur Guile que sa générosité me laisse pantois. Et dites-lui que c'est bien tâté.

— Bien… tenté, monsieur ?

— Bien tâté.

— Tâté. Très bien, monsieur.

L'homme restait près de la porte à attendre, et Kip comprit qu'il était censé lui donner un pourboire.

— Je suis vraiment désolé, lui dit-il, mais je n'ai pas d'argent.

L'homme promena son regard sur la pièce. Une bien belle chambre et une bien confortable situation pour un pauvre. Il le traitait silencieusement de menteur.

Kip rougit.

— Merci, et au revoir.

Il claqua presque la porte au nez de l'homme, soudain terriblement furieux et gêné.

Mais, dès qu'il fut seul, il comprit que le seigneur Guile avait également orchestré cette scène. Il disposait de nombreux esclaves qui auraient pu mener Kip à sa nouvelle chambre. On ne leur donnait pas de pourboire, et envoyer des esclaves pour que les hôtes n'aient pas à se soucier des pourboires était une marque de courtoisie en vogue chez les riches. Andross Guile voulait rappeler à Kip sa pauvreté, sa situation précaire. Il lui mettait le nez dedans. Pour lui faire comprendre à quel point il avait besoin de Teia.

Le garçon ne comprenait pas grand-chose à l'aspect financier de ces choses, mais il savait que certains créateurs ne se liaient avec aucune satrapie, et recevaient des fonds privés. Les seigneurs ou

les marchands louaient parfois les services de leurs créateurs à qui en avait besoin. Des mercenaires. Pour ceux qui ne pouvaient pas investir le temps et l'argent nécessaires à la formation d'un créateur, c'était une bonne affaire.

Mais… il lui avait semblé que le talent de Teia ne valait pas un clou…

Ou peut-être était-il sans prix, dans les sphères appropriées.

Gavin, père, revenez, je vous prie. J'ai bien peur de faire une énorme bêtise ici.

Il était trop tard pour aller trouver Teia. Elle avait sans doute terminé ses tâches. Mais Kip ne pouvait pas rester là. De toute façon, il n'avait pas sommeil. Et il restait quatre heures avant son entraînement avec Poing-de-fer et Teia.

Il quitta la tour du Prisme et se rendit sur Grand Jaspe. En traversant un marché, il aurait juré que, l'espace de quelques mètres, tout le monde avait marché d'un pas synchronisé – un, deux, trois pas coordonnés –, puis cela passa. Il avait dû imaginer cela. Quelques personnes échangèrent des regards, puis retournèrent à leurs occupations. Une demi-heure plus tard, il était devant la porte de Janus Borig. Il frappa et attendit patiemment. Il discerna des ombres mouvantes sur les toits avoisinants. Des gardes ? Les loquets coulissèrent et Janus lui jeta un coup d'œil.

— Où est-ce que je peux trouver un paquet de cartes noires ? demanda Kip.

Elle éclata de rire.

— Déjà de retour. Tu vois ? Je t'avais bien dit que tu étais plus malin que ce que tu croyais. Entre, entre.

Chapitre 51

— Tu sais que je n'aime pas créer de conflits, dit Karris.

Gavin se figea, un morceau de ragoût de lapin à mi-chemin vers sa bouche. Une telle entrée en matière ne pouvait rien présager de bon. Il répondit par un grognement évasif. Karris et lui mangeaient en tête à tête dans leur petite tente, non loin de la plage.

Les semaines avaient filé sans qu'il s'en aperçoive, noyées dans le tourbillon du travail déterminé, de l'amitié renforcée, des recherches vaines et d'une crainte silencieuse qui enflait peu à peu. Les Tyréens étaient arrivés, partagés entre l'émerveillement et les larmes. Le peuple du Troisième Œil leur avait préparé un énorme festin. Puis Gavin avait aussitôt mis les gens au travail. En quelques jours, il avait organisé un programme et un emploi du temps quotidien. Il déléguait autant de pouvoir que possible à Corvan Danavis, appuyait ses décisions, s'en remettait publiquement à lui et le soutenait, si bien qu'au bout d'un moment les Tyréens s'adressaient autant à Corvan qu'à Gavin pour régler les conflits et recevoir des conseils, même quand le Prisme était là.

Mais Gavin s'éloignait presque tous les jours, écumant les mers à la recherche du bane bleu en compagnie de Karris. Il s'installait avec son boulier et sa carte, vérifiait et revérifiait ses calculs et ses déductions – puis inspectait les eaux, inlassablement. Le bane était introuvable. Il ne savait pas quel était le point de départ des deux heures vers l'est et des deux heures et demie vers le sud. En tout cas, ce n'était pas sa plage de l'île des Prophètes. Ni, en partant à l'envers, à deux heures à l'ouest et deux heures et demie au nord du récif de Brume blanche, même s'il lui avait fallu un certain temps pour calculer cela, car le récif n'était pas un simple point sur la carte mais une grande zone maritime, cinq fois plus grande que l'île des Prophètes. Alors devait-il faire ses calculs à partir du centre présumé du récif, ou à partir d'un autre point, ou d'une multitude de points situés en cercle ?

Par ailleurs, la vitesse du raseur d'eau n'était pas constante. Certains jours, il était fatigué, et parcourait des distances plus réduites, alors qu'il croyait avoir voyagé à sa vitesse habituelle.

— Il s'agit de Kip, lâcha Karris.

Voilà qui semblait peu dangereux.

— Oui ? hasarda-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais à ce garçon ?

— Pardon ?

Il n'avait pas vu Kip depuis des semaines.

— Ce n'est qu'un garçon, Gavin.

— Ah bon ? J'avais toujours cru que c'était un pécari géant.

— Ne joue pas à cela, le prévint Karris en s'empourprant.

Elle s'agita sur son tabouret et fit la grimace. Quand on s'entraînait avec des amateurs, on récoltait inévitablement des bleus, car ils ne contrôlaient pas suffisamment leur corps pour retenir leurs coups chaque fois.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont nous parlons, lui avoua Gavin.

— Tu lui as confié une tâche impossible, non ?

Il fronça les sourcils.

— Comment sais-tu… ?

— Je te connais !

— Tu dis ça comme si c'était une calamité, dit-il d'un ton léger, essayant de désamorcer la dispute.

Mais visiblement Karris n'était pas d'humeur à faire la paix.

— C'est un garçon, pas une arme. Tu l'as lâché comme une flèche. Je ne sais pas qui est la cible. D'ailleurs, je m'en fiche. Tu l'utilises pour atteindre un but personnel.

Gavin assimila le reproche, fit la moue, et posa sa cuillère à côté de son ragoût.

— C'est vrai. Tous autant que nous sommes, nous avons une utilité.

— Ce n'est pas juste. C'est un bon garçon, il mérite mieux que ça. Tu l'as reconnu comme ton fils. Maintenant, sois un père.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— C'est un enfant ! Tu le traites comme un de tes soldats. Il a besoin que tu lui consacres du temps, Gavin. Il a besoin d'être ta priorité.

— Il n'est pas ma priorité, admit franchement Gavin.

— Exactement !

— Exactement. Et que voudrais-tu que j'abandonne, *exactement*, pour avoir le temps de jouer avec Junior ? Habiller et loger cinquante mille réfugiés ? Pas important. Détruire un bane ? Pas important. Sauver les sept satrapies ? Pas…

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et tu le sais ! Tu as affirmé que Kip était ton fils. Vas-tu te décider, oui ou non, à le traiter comme tel ?

— Kip n'est pas important.

Karris se rassit, vaincue.

— Alors tu es un homme bien plus négligeable que ce que je croyais.

— Qu'attends-tu de moi ? cria Gavin.

— De la droiture, dit-elle doucement.

Il frappa du poing sur la table avec tant de force qu'il répandit de la soupe et du vin partout.

— De la droiture ?! rugit-il. Je fais tout pour les autres ! Tout !

— Mensonge, réfuta Karris d'un ton tranquille. Mais si proche de la vérité. Comment se fait-il que tu réserves le pire de toi-même à tes proches, Gavin Guile ?

— Dehors ! Dégage ! hurla-t-il.

Elle se leva et sortit. Parvenue au rabat de la tente, elle tourna vers lui son regard implacable :

— Tu es un grand homme, mais seulement de loin.

Puis elle disparut.

Qu'est-ce qui lui prend, bon sang ?

Il avait eu l'impression de se rapprocher de Karris en travaillant avec elle. Ils avaient toujours réussi à œuvrer harmonieusement ensemble, ils appréciaient être en présence l'un de l'autre, même quand ils ne parlaient pas. Et voilà que *ça* lui tombait dessus. Cette embuscade. D'où sortait-elle ?

Les femmes… Gavin articula quelques jurons silencieux. Il pouvait la rattraper. C'était ce qu'il devait faire.

Et après ? Pour lui dire quoi ? Toute la vérité ?

Cette pensée suffit à étouffer sa colère. Il jura encore et sortit ses graphes. Qu'elle aille au diable. Il avait du pain sur la planche.

Il avait dû abandonner l'idée d'un raccourci, qui lui avait sans doute fait perdre deux semaines par rapport à une approche méthodique ; il affinait ses recherches à l'aide de bon sens et de déductions. Il avait visité des villes du rivage céruléen pour demander si les habitants avaient vu des spirites bleus et, le cas échéant, dans quelle direction ils se dirigeaient. Il était même tombé deux fois sur des spirites. L'un était dans un dériveur, l'autre ramait sur un doris en luxine bleue qu'il avait conçu. Ils ne lui avaient été d'aucune aide, essayant bien sûr de les tuer, Karris et lui. Mais Gavin avait

déterminé d'où ils venaient : l'un d'une petite ville des environs d'Idoss en Atash, l'autre de Garriston. Comptant sur la tendance des bleus à se déplacer en ligne droite, il avait estimé en quel lieu leurs routes auraient dû se croiser. Et il n'avait rien trouvé à cet endroit.

Visiblement, l'un d'eux – ou les deux – était un mauvais navigateur, ou avait été déporté par les ouragans d'automne qui étaient de plus en plus fréquents.

Déporté par une tempête venue de nulle part. Pauvres diables. Pris en embuscade. Pas étonnant qu'on dise que la mer est une femme.

Gavin avait fini par quadriller et diviser la mer Céruléenne en zones, et il se déplaçait aussi vite que le lui permettait son raseur d'eau, vérifiant toutes les demi-heures à l'aide de son sextant et de sa boussole qu'il était toujours sur la bonne route. Bien sûr, à la vitesse à laquelle il allait, il pouvait dévier de quelques degrés pendant une demi-heure – ce qui arrivait fréquemment par mauvais temps – puis se corriger, et le lendemain suivre avec précision sa route, si bien qu'au final il avait décrit un détour assez large pour passer à côté d'une petite île sans la voir.

La seule solution aurait consisté à s'arrêter toutes les dix minutes pour prendre ces mesures assommantes. Il maîtrisait ses instruments à la perfection, mais s'arrêter aussi souvent le ralentissait considérablement. Sans oublier que le bane se déplaçait. Si ça bougeait trop vite, ça pouvait sortir de son quadrillage et il n'en saurait jamais rien. Même si tous ses calculs et conjectures étaient justes. C'était rageant.

Karris lui avait suggéré de construire un autre condor afin de voler. C'était une très bonne suggestion, enfin, elle l'aurait été s'il avait été capable de créer du bleu. Il lui avait fallu des mois pour concevoir le condor avec les matériaux d'origine. Et il était encore loin d'être parfait. De la luxine jaune pouvait remplacer la bleue, mais c'était plus lourd, et il était infiniment plus difficile d'en obtenir une version stable. Il pensait pouvoir concevoir un modèle satisfaisant en quelques semaines. Mais, avec de la luxine jaune solide, la structure serait permanente. Il ne pourrait pas en créer un nouveau chaque jour, et il ne pourrait pas facilement le détruire s'il tombait aux mains d'un ennemi. Ce qui signifiait qu'il devrait trouver un endroit sûr pour l'entreposer, le temps qu'il le perfectionne. Et ensuite, si quelque chose clochait alors qu'il était en vol, il ne pourrait pas effectuer une réparation rapide avec du bleu. Au moindre problème technique, il s'écraserait, et tout son travail serait gâché. S'il avait pu savoir qu'il devait s'attendre à fouiller la mer pendant six mois, c'était rentable. Mais il n'en savait rien.

C'était plus que rageant.

Et ses Tyréens avaient besoin de lui. Si Gavin ne les aidait pas, leurs quelques créateurs se consumeraient en aidant à défricher les forêts et à construire des abris. Corvan avait convaincu des îliens, qui étaient presque tous créateurs, d'apporter leur aide en échange de travaux futurs, mais il y avait toujours de nouvelles réalisations à faire. Au lieu d'essayer de tout faire lui-même, Gavin utilisait ses capacités créatrices hors du commun d'une manière qui l'avait d'abord amusé, puis avait stupéfié tout le monde. Il construisait des briques.

Des briques de luxine jaune. En s'appuyant sur ce qu'ils avaient appris de la construction du mur d'eau-vive, ses architectes et ses ouvriers construisaient des moules permettant de former des briques pleines emboîtables. Chaque matin pendant une heure, Gavin se promenait entre les moules et les remplissait de luxine jaune parfaite, scellée à la perfection, pratiquement indestructible. Puis il quittait l'île pour le reste de la journée. Les ouvriers utilisaient les briques, avec lesquelles ils construisaient tout.

Au début, Karris s'était contentée d'assurer la protection de Gavin sur l'île et lors de leurs déplacements, puis elle s'était mise à donner elle aussi un coup de main. Elle entraînait les meilleurs

combattants de l'île, et organisait parfois des chasses au pécari. Même si les pécaris et les pécaris géants, plus rares, étaient indigènes à Tyrea, il n'y en avait pas eu dans les environs de Garriston depuis des décennies, et se retrouver confronté à ces animaux dangereux et imprévisibles constituait le meilleur entraînement après le véritable combat guerrier.

Chaque fois que Gavin rentrait sur l'île, il était surpris. Grâce à des matériaux de construction abondants, à un bon gouvernement et à cinquante mille travailleurs enthousiastes accueillis par une population locale bienveillante, le petit port passa du campement à la colonie, puis à la ville, en un rien de temps. Il n'y avait pas de murs, à la suite d'un accord passé entre Corvan et le Troisième Œil, qui pensait que la vulnérabilité mutuelle était un garant de paix plus efficace que la prudence défensive. Mais tous les autres types de structures jaillissaient du sol. Gavin était fier de participer à une construction, pour une fois.

Il passait la majorité de ses soirées avec Corvan, à discuter de la façon de diriger, à ruminer des problèmes, à faire des projets. Parfois ils jouaient même aux Neuf Rois. C'était bon de parler, de rire, et de boire trop de vin de temps en temps.

Et il maintenait Karris à distance, désirant terriblement sa compagnie, et la craignant désespérément. En effet, ceux qu'il traitait le plus mal étaient ses proches.

Il reposa ses croquis. De toute façon, il ne les regardait même plus depuis plusieurs minutes.

Il comprenait soudain qu'il ne s'agissait pas vraiment de Kip. Du moins, il ne constituait pas le cœur du problème. Pour Karris, il s'agissait du destin qui n'avait pas eu lieu. Si Gavin n'avait pas rompu leurs fiançailles, ils auraient pu avoir un fils de son âge. Karris ne lui reprochait pas d'être trop distant d'un bâtard dont il avait inconsciemment engrossé la mère. Elle lui demandait en réalité s'il aurait été ce genre de père pour leur enfant.

Qu'Orholam ait pitié. C'était un coup qui faisait mal.

Elle avait raison.

Kip était un bon garçon, mais Gavin le connaissait à peine. Et il ne savait vraiment pas quoi en faire. Il aurait dû le garder à son côté, s'occuper lui-même de son entraînement. Cela ne lui était même pas venu à l'idée. Il voyait Kip comme une charge, un fardeau qu'il devait transmettre le plus vite possible au commandant Poing-de-fer.

Tout le monde exigeait des choses d'un Prisme, et cette révélation avait été la goutte d'eau en trop. Oui, Kip était un bon garçon, mais il n'était pas son fils. Gavin pouvait affirmer au monde entier qu'il l'était, il pouvait supporter le déshonneur d'avoir donné naissance à un bâtard, il pouvait même affronter son père à ce sujet. Mais il y avait une différence entre un geste grandiloquent et un devoir quotidien.

Donc, ajouter Kip à la liste de problèmes qui l'attendaient à son retour à la Chromerie. Non, ils n'attendaient pas, ils suppuraient. Il voulait à tout prix s'attaquer à la plupart de ces problèmes, d'ailleurs, mais il se sentirait bloqué tant qu'il n'aurait pas trouvé le bane bleu.

Le lendemain matin, Karris le salua comme si de rien n'était, et il ne revint pas sur le sujet de leur dispute lui non plus. Il ne pouvait rien faire à propos de Kip, ni pour ses autres problèmes, tant qu'il n'avait pas trouvé le bane.

Alors il s'arrêtait dès qu'il voyait des embarcations en mer et transformait son raseur d'eau en doris pour les approcher à la rame, poser ses questions et éluder les leurs. Et il poursuivait ses recherches. Les problèmes qu'il laissait de côté devaient enfler. S'il ne revenait pas bientôt, la Chromerie le déclarerait mort, malgré les lettres qu'il faisait porter par des capitaines de navire, et celles qu'il recevait en retour de la Chromerie – et ignorait. Mais il ne pouvait pas abandonner sa quête. Il détestait les bleus avec tant de hargne. Cela faisait aussi partie de ses cinq objectifs :

détruire tous les spirites. Il le devait à Sevastian. Rien ne pourrait le détourner de ce but. Pas même la Chromerie.

Il emmenait Karris avec lui presque tous les jours. D'une part parce qu'elle ne l'aurait pas laissé s'éloigner sans elle, d'autre part parce qu'il espérait qu'elle sentirait le bleu. Le Troisième Œil avait laissé entendre que quiconque à proximité du bane s'en trouvait affecté, mais les créateurs plus que les autres. Gavin avait prévu d'utiliser Karris pour le trouver, puis d'y retourner le jour suivant, sans elle, pour le détruire. Elle serait furieuse contre lui, bien sûr, mais il s'en fichait.

Et les jours filaient. Deux mois s'écoulèrent. Puis trois.

Chapitre 52

— Je peux te les donner, dit Janus Borig.

Évidemment, il devait y avoir un piège. Personne n'allait donner à Kip quelque chose dont il avait désespérément besoin. Les cartes noires devaient valoir une fortune.

— Mais ça va me coûter quelque chose, devina-t-il.

Elle ferma la porte et remit les loquets et les verrous en place.

— Non, lui dit-elle. Cadeau gratuit. Ce qui est un peu redondant, quand on y pense.

— Mais…

Elle lui tapota la poitrine du bout de sa longue pipe.

— Mais sais-tu ce que c'est que se promener avec un objet hors de prix dans la poche ? Marcher dans une ruelle borgne en sachant que tu peux acheter toutes les maisons et boutiques du quartier avec ce simple objet ? C'est terrifiant. Une seule de ces cartes vaut autant, Kip. Si je te donne un paquet, tu transporteras plus que ce que tu pourras gagner de toute ta vie. Et cette richesse n'est pas seulement pécuniaire. Tu seras porteur d'histoire. Une histoire qui pourrait tomber dans une flaque et être complètement foutue, ou littéralement volée et perdue à jamais. As-tu la moindre idée de l'effroi que cela peut provoquer ?

Kip pensait à la dague qui était peut-être encore dans le coffre de la caserne – ou qui n'y était plus. Il déglutit.

— Voilà une chose qui me chiffonne depuis un moment, dit-il. Votre maison, ici. Je ne veux pas dire qu'elle n'est pas charmante et tout, mais… ce quartier… Ce n'est pas ici qu'on s'attend à trouver une fortune.

Ce qui, comprit-il alors, était peut-être le but.

— J'ai construit cette maison avec mon mari. Cela fait presque cinquante ans à présent. Je me plais bien ici. (Elle haussa les épaules.) Je sais que ça ne semble pas être l'endroit le plus sûr pour garder ce que je possède, mais je suis plus en sécurité que tu ne le crois. Je dépense une fortune dans cette intention. Le Prisme et le Spectre au grand complet ne pourraient pas venir me prendre quelque chose que je ne voudrais pas leur donner. (Elle sourit). Bon, bon, bon. Où en étions-nous ? Ah ! les cartes noires. La question est : est-ce que tu les veux parce qu'elles sont interdites, ou est-ce que tu veux simplement battre Andross Guile ?

Kip fronça les sourcils.

— Je veux juste battre Andross Guile, dit-il avec l'impression de donner la mauvaise réponse.

— Dans ce cas, tu n'as pas besoin d'un paquet complet.

Tout en parlant, elle prit à l'aveuglette un pot de tabac sur le plan de travail.

— Ah bon ? fit Kip.

— Les cartes n'ont pas été interdites parce qu'elles étaient très puissantes, Kip. Elles ont été interdites parce qu'elles racontent des histoires que la Chromerie ne veut plus entendre répéter. De même, les nouvelles cartes que je vais diffuser (les premières depuis bien des années) ne seront pas populaires parmi ceux qu'elles dépeignent.

— Je peux utiliser les nouvelles cartes ?

Voilà un bon moyen de saper carrément le jeu d'Andross Guile.

— Non. Certainement pas. Elles ne sont pas finies et, lorsque ce sera le cas, je courrai un danger encore plus grand que d'habitude. J'accepterai le risque le moment venu, mais il n'est pas encore temps.

— Quelqu'un vous tuerait à cause de cartes qui disent la vérité, qui ne peuvent dire que la vérité ?

— Surtout pour ce genre de choses, Kip. Si je pouvais inventer ce que je veux, qui serais-je ? (Elle bourra sa pipe. Le tabac était d'un noir très profond.) Une quelconque vieille dame. Personne. La vérité donne du pouvoir. La lumière révèle…

Une langue de feu jaillit de sa pipe avec un souffle crépitant, interrompant la vieille dame. La flamme monta jusqu'au plafond. Janus Borig lâcha un juron, ainsi que la pipe qu'elle avait bourrée de poudre noire. Elle piétina les étincelles éparses qui essayaient de mettre le feu à la poubelle. Mais bientôt la poudre eut fini de se consumer.

— Bon sang ! c'est la deuxième fois cette semaine.

Kip écarquillait les yeux.

— Est-ce que vous êtes en danger ? demanda-t-il.

— Évidemment. Mais je suis très difficile à trouver. Et très bien protégée.

— Moi, je vous ai trouvée sans problème.

— C'est parce que je voulais que tu me trouves, petit Guile. Et puis, tu n'as pas vu mes hommes ?

— Euh…

Kip avait eu l'impression d'être observé.

— Tenue noire, effigie d'égide jaune ? Hum, essaie un peu de répéter ça six fois très vite. Bon, c'est bien, ils méritent peut-être le salaire que je leur paie. (Janus attrapa une autre pipe au mur, et la bourra de tabac.) Mais où étions… Oh ! tant pis, monte. (Kip la suivit tandis qu'elle continuait de parler.) Seulement, il y a une condition…

Je le savais !

— Je ne te laisserai prendre une carte qu'une fois que tu l'auras vécue.

— Vécue ?

— Vécu le souvenir de la carte. Comme l'autre fois. Au cas où tu la perdrais. Je ne veux pas que ces souvenirs soient perdus avec.

— Et si… euh… au lieu de prendre vos cartes originales qui valent une fortune, et si j'emportais des copies ? Vous savez, comme celles avec lesquelles les gens jouent, en général. Les gens normaux, je veux dire.

Janus Borig se gratta le côté du nez avec le tuyau de sa nouvelle pipe.

— Voilà qui… voilà qui est l'idée la plus sensée que j'aie entendue depuis longtemps. Cela me permettrait aussi de mettre les marques de l'aveugle sur tes cartes, et Andross Guile serait plus susceptible de te laisser les utiliser. Kip, tu es un génie.

Un génie ? Elle n'avait même pas songé à utiliser des cartes bon marché ! Janus Borig était tellement intelligente que s'habiller le matin devait tenir du miracle pour elle. Qu'il pense à ce qui était normal n'était pas une preuve d'intelligence – plutôt le contraire, même.

— Excellent, dit-elle joyeusement. Eh bien, allons te préparer un paquet.

Chapitre 53

De nouveau la même carte. Il y avait quelque chose d'important à propos de celui-là. Il devait trouver le bon moment. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il faisait, mais il devait apprendre. « Tap, tap, tap, tap, tap. »

« Le Canonnier »

Le capitaine Boursplett est un peu chagrin ce matin. C'est peut-être lié à ses deux hommes qu'on a tués et aussi au fait qu'on est présentement en train d'essayer de se carapater avec sa belle galère, ses robustes rameurs, sa riche cargaison et sa triste personne.

— Le capitaine Canonnier va te le demander encore une fois, cap'taine Bourse Plate, je lui fais. J'ai besoin de la clé des chaînes. (Je fronce les sourcils.) Je crois que ce n'était pas une question, si ? Mais ça l'est.

Le capitaine et son frère, ainsi que deux officiers, sont assis sur le plat-bord, mains liées derrière le dos. Et, sur cette galère, c'est vraiment un plat-bord, sur lequel sont posés leurs deux canons. Il y a encore vingt ans, tous les bateaux étaient ainsi, avant que quelque génie ait l'idée de faire des canonnières. En deux décennies à peine, l'idée s'est répandue d'un bout à l'autre de la mer Céruléenne. Mais peut-être pas au-delà. Les armes posées sur le plat-bord sont moins précises de gauche à droite et, bien sûr, on ne peut pas tirer bas. Les bateaux doivent rester éloignés car, s'ils se rapprochent, ils ne font que s'exploser l'un l'autre les gréements. Et, quand on attaque une galère à rames, ce n'est pas le meilleur moyen de paralyser un bateau.

Le capitaine a l'air furieux, et son frère est gris malgré son teint naturellement rougeaud. Les deux marins qui les accompagnent sont terrifiés.

Ce sont des Angariens, venus d'au-delà des portes de Sombre-Éternité. De grands hommes costauds qui portent les cheveux longs et tressés. Une matriarchie. Les fils sont des déceptions. D'étranges coutumes barbares et une boisson écœurante à base de miel, mais d'excellents navigateurs. Être capable de passer à travers les portes de Sombre-Éternité force le respect.

C'est une chose que le capitaine Canonnier n'a pas encore faite. Pas encore.

— Où est la clé des chaînes ? je demande, très poliment.

À un centimètre de son visage.

La clé des chaînes des esclaves de la galère, dans la cale. Pas pour les libérer ou une connerie de ce genre, mais parce que les rames sont bloquées. Ce n'est pas commun, sinon je m'y serais préparé.

— Sûr, c'est rien qu'une chaîne. On peut s'en débrouiller. On a des outils, on a des moyens. Je peux sûrement faire une charge appropriée en trois minutes, sans mettre le feu au bateau ni tuer personne, même. Mais avec une clé, c'est plus rapide.

Et la plupart des hommes de Boursplett sont en train de revenir de leur permission à Ru. Les embarcations ballottent tranquillement entre les vagues. Les hommes ont la gueule de bois et l'allure débraillée. Ils sont à moins de cinq cents pas. Il n'y a même pas un canon à pivot sur ce rafiot pour s'en occuper. Jusqu'à présent on a trouvé deux fusils, des vieux mousquets à mèche – je tiens pas à confier ma vie à ces machins-là. Si ces hommes atteignent la galère, ils ont toutes les chances de nous tuer tous.

— C'est une belle galère, je dis. Triples avirons. Plus rapide, mais plus de risques de s'emmêler les rames, hein ?

— Dixième la plus rapide de la flotte du dieu gris, ce qui veut dire que c'est la galère la plus rapide dans cette foutue mare de pisse de Cérès, et de loin ! qu'il me dit. Meilleurs rameurs du monde. N'ont pas bloqué les avirons une seule fois, même pour passer les portes.

J'avais remarqué que ses esclaves n'étaient pas ces avortons maigres que choisissent les capitaines stupides. Si tu laisses tes rameurs dépérir, ils s'affaiblissent, et la galère n'avance pas. Boursplett est plus malin. Ses esclaves sont des hommes grands, musclés, propres et sains. C'est coûteux d'entretenir des esclaves en si bonne forme, mais ça vaut le coup. Et, pour un pirate, c'est deux fois plus rentable, surtout s'ils sont bien entraînés. Ma prise est encore plus belle que ce que je croyais. Si j'arrive à m'en sortir.

— Clé des chaînes, je dis.

Très poliment. Il ne répond pas. Un courageux, alors qu'il est en équilibre précaire sur le plat-bord. J'admire ça.

— Touché, coulé, boulé ou pic ? je demande.

— Touché quoi ?

Apparemment il ne connaît pas la comptine.

— Touché, alors.

Je donne un coup de poing dans la poitrine du premier marin. Il vole par-dessus bord, atterrit en criant dans une gerbe d'eau. Ce n'est pas facile de nager avec les mains nouées derrière le dos, mais c'est possible. Pour un temps.

Mais Touché n'y arrive pas. Il panique. Se débat. Coulé.

— Donne-moi un chiffre, capitaine.

— Qu… quoi ?

Je lis la panique dans son regard.

— Par les pis de Cérès, Gillan ! lui dit son frère. Choisis un putain de chiffre !

— Touché, coulé, boulé, pic. (Je sors mon pistolet et vise chaque homme tour à tour en chantonnant la ritournelle.) Il était une fois un pirate nommé Ric. Il a pris un pécheur pour un rameur, et voilà ce qu'il arriva…

— Trois ! lance le capitaine.

— Un…

Je lui pointe le canon sur le front. Arme mon pistolet. Je le regarde frissonner, blêmir. Un instant plus tard, il serre les dents avec un air de défi.

— Deux…

Je relâche le chien et de l'autre main je mets mon couteau contre la gorge du frère. Je remonte le couteau jusqu'à son menton, en passant à travers son épaisse barbe blonde tressée. Il a les yeux fermés.

— Trois… (Je retire ma dague.) Et voilà ce qui arriva.

— Non, non, non ! crie le troisième.

Au lieu de le poignarder, je lui enfonce un de mes doigts osseux sur le front. Il essaie de garder l'équilibre, mais je continue à pousser. Il dégringole dans la flotte.

— Cap'taine, on n'a pas beaucoup de temps, me dit l'un de mes hommes.

Je le regarde.

— Là, je me dépêche, je dis.

Il déglutit et la ferme.

— Donne-moi un chiffre, capitaine, je répète.

Je pointe le pistolet sur lui. Les chiffres impairs tomberont sur lui, les pairs sur son frère. Facile à

comprendre, si on réfléchit à l'endroit.

— Cet homme avait une famille ! Il a survécu à…

Je commence :

— Touché, coulé, boulé… et puis merde !

Je tire dans le genou de son frère.

Si une balle de plomb de la taille d'un pouce s'enfonce dans ta rotule, en gros tu as la jambe arrachée. Je dois retenir le frère pour qu'il ne tombe pas par-dessus bord.

— Ce petit jeu m'a lassé, je dis. Dernière chance, ou je vous tue tous les deux et je me bats. J'aime le combat. Parlez et vous restez en vie.

— Dans ma cabine, au-dessus du chambranle, lâche le capitaine.

La pire cachette du monde ! Si j'avais des hommes en rab', j'en abattrais un comme punition.

Mon second court déjà la chercher. Il revient une seconde plus tard et part en cale avec quelques autres. Ils suivent le plan. Ça devrait faire un bon équipage. Ça va prendre une minute environ. On va y arriver.

— Vous allez nous tuer, maintenant, n'est-ce pas ? dit amèrement le capitaine.

Son frère est à peine conscient. Je les ai remis tous les deux sur le pont.

— Je t'ai dit que non. Je suis le fils d'une putain et d'un luxor défroqué. Je n'ai qu'une parole.

Je lui fais un sourire de fou.

Il devient blanc comme un linge.

Je serre une corde sur la jambe de son frère pour stopper l'hémorragie.

— Tu veux que ton frère vive infirme, ou meure ? je demande.

Il déglutit.

— Qu'il vive.

Je prends l'épée du capitaine – un vieux truc angarien, très élargi à la pointe, de telle sorte qu'il n'y a aucun moyen de la mettre dans un fourreau. Mais j'ai tué des hommes avec des choses plus étranges encore.

Je coupe la jambe du frère juste au-dessus du genou, sous la corde. Je suis maigre, mais fort, et je sais comment donner de la vitesse à une lame. La jambe est tranchée net.

Enfin, pas net, net. Elle saigne quand même, évidemment. On dirait que le capitaine est sur le point de vomir. Je jette l'épée sur le côté et observe la progression des canots. Les hommes sur les bateaux commencent à comprendre qu'il y a quelque chose qui cloche : ils ont entendu mon coup de feu et ils se sont mis à ramer avec vigueur. Ça va être serré.

Je retourne Une Jambe et saupoudre son moignon sanguinolent avec de la poudre noire. Il gémit et se débat faiblement. Je dois m'y reprendre à trois fois pour que l'étincelle prenne. Et alors ça explose, emplissant l'air de fumée et d'une odeur de porc frit. Et ça cautérise la plaie. C'est étrange comme l'humain grillé a une odeur appétissante.

Une Jambe tombe dans les pommes. Le capitaine me regarde comme s'il n'avait pas la moindre idée de ce que je suis.

— Attachez-les à des tonneaux, j'ordonne à mes hommes qui restent plantés là. Des tonneaux vides, imbéciles !

Ils obéissent, alors que cinquante avirons de chaque côté du bateau se mettent en mouvement. Triples avirons. Plus il y a d'avirons dans l'eau, plus on gagne en vitesse. Je saute sur le timon – pas de roue de gouvernail sur ce bateau malheureusement, juste une barre. Les brigands ne peuvent pas faire les difficiles, j'imagine.

Le capitaine Boursplett me contemple toujours, agité de soubresauts, mais maintenant il tremble de

colère.

— Les anciens dieux renaissent, dit-il. Tout ça est en train de mourir, pirate. Les portes de Sombre-Éternité vont s'ouvrir, et nous descendrons sur vous comme les Rapaces de Kazakdoon. Nous ne serons pas des exilés pour toujours, sale voleur. Les Brumes blanches s'ouvriront pour nous. Notre heure…

Je lui fiche mon poing dans la figure et fais signe à mes hommes.

— Mot renaît en ce moment même, pirate ! me crie-t-il, ensanglanté. Vous ne le sentez pas ? Nous sommes ici pour annoncer sa venue ! Vos jours sont comptés !

Mot, le dieu bleu. J'ai déjà des dieux bleus à ne plus savoir qu'en faire.

Mes hommes jettent le capitaine et son frère par-dessus bord. Ils tombent dans une gerbe d'écume et remontent à la surface grâce aux tonneaux, puis roulent vers le dessous. Trouvez la force de vous battre pour respirer, comme tout le monde, tous les jours.

Dans les canots, les Angariens se mettent à crier. Les avirons de la galère plongent en rythme, lentement.

— Voilà votre capitaine et son frère, je crie. Sauvez-les ou laissez-les se noyer. Moi, je m'en moque.

Donner aux hommes dans les canots le choix de sauver leur capitaine ou de nous prendre en chasse les divise, et les distrait. Quelques secondes gagnées. Je vois quelques mousquets se lever. Je me baisse.

Le fracas des armes. Par Cérès, j'adore ce bruit ! Quelques hommes arrivent même à arracher des éclats de bois. Excellents tirs.

J'aurais bien aimé les compter dans mon équipage.

Le premier canot se dirige vers le capitaine. Le deuxième vers nous.

— Droose, la barre ! j'ordonne.

Il prend le relais et je saute sur le plat-bord pour saluer les hommes qui rament pour nous rattraper.

— Bonjour, les gars ! je leur crie. Vous venez d'être vaincus par le capitaine Canonnier. Pas de honte à perdre contre le meilleur. Vous raconterez ce jour à vos petits-enfants. Et vous vivrez pour cela ! Alors faites demi-tour maintenant. Parce que je suis le capitaine Canonnier, chasseur de requins et de démons des mers, et je vous rajoute au tableau de chasse si vous voulez.

J'ai préparé une grenade de fortune, mais j'aimerais mieux ne pas l'utiliser. Un chiffon frotté dans la poudre sert de mèche. La grenade est une bonbonne remplie de poudre noire, avec un morceau de bois bien enfoncé dans l'ouverture. Elle risque aussi bien de m'exploser dans la main, ou de ne pas partir du tout. Je dois me trouver un créateur. La magie me rend nerveux comme une concubine vierge, mais parfois même le Canonnier n'obtient pas tout ce qu'il veut. Parfois on huile son canon, parfois on huile sa culasse.

Dans les canots, les hommes me lancent des jurons. Ils ont déjà utilisé leur mousquet, mais quelques-uns arrêtent de ramer pour recharger. Bien. Moins de rameurs, moins de vitesse.

Je leur ris à la barbe. Un autre cesse de ramer. Ils s'insultent les uns les autres, crient qu'il faut avancer, jurent de me tuer.

Les esclaves de la galère plongent leurs grandes rames dans les vagues, inlassablement. C'est suffisant. Nous gagnons de la vitesse. Je retire mon chapeau dans une grande révérence tandis que la galère laisse ses propriétaires d'origine loin derrière.

Quelques secondes plus tard, j'entends quelques coups de feu. J'adore la musique des mousquets.

Je suis déjà face à mes hommes.

— Faites l'inventaire, j'ordonne. Le capitaine Canonnier veut capturer un autre bateau dans la

semaine. Je dois savoir si j'ai assez de poudre noire pour ça, ou si je vais devoir compter uniquement sur mon incroyable personnalité. Et que diable boivent ces barbares ? De l'hydromel ? Mettez l'hydromel en perce. Une ration pour tout le monde, et deux de plus ce soir si je suis content de vous !

Chapitre 54

Les quarante-deux grouillots se tenaient en lignes bien nettes, les mains dans le dos, et écoutaient avec attention. C'était habituellement l'entraîneur Fisk qui prenait en charge leurs exercices et leur mise en condition, mais ce jour-là le commandant Poing-de-fer venait de nouveau s'adresser à eux. Après avoir parlé à leur sponsor de la guerre imminente, deux étudiants étaient partis. Seulement deux. Teia était fière de cela. Mais elle avait conscience qu'éprouver de la fierté au sujet d'ignorants qui n'avaient pas la moindre idée de ce à quoi ils s'engageaient était stupide.

Le commandant Poing-de-fer alla se placer devant la classe. Son crâne était fraîchement rasé et huilé. Son uniforme de Garde noir en fibres de coton imprégnées de luxine lui faisait une seconde peau qui mettait en valeur le V impressionnant formé par son torse, les cuisses imposantes d'un homme qui pouvait fatiguer un cheval, et ses jambes solides comme les tours de la Chromerie. Il était étonnamment beau. Les muscles de cet homme comportaient des veines plus grosses que ceux de Teia. Et ils étaient souples, au repos, détendus.

Teia savait que le maintien décontracté et flexible d'un guerrier reflétait sa vitesse. L'entraîneur Fisk était plus petit et plus épais que le commandant Poing-de-fer, mais il était littéralement bardé de muscles. Comparé à Poing-de-fer, sa musculature lourde ralentissait ses mouvements. Comparé à Teia, l'entraîneur était aussi rapide qu'un carreau d'arbalète en pleine course.

— Votre entraînement est le meilleur des sept satrapies, commença le commandant Poing-de-fer. (Pas de discours préliminaire, ce n'était pas dans ses habitudes.) Votre entraînement est nécessaire, bon et efficace. Mais même ici, parmi les meilleurs, l'entraînement peut vous faire du tort. Lorsque nous nous entraînons à boxer, nous retenons nos coups, sinon vous seriez immobilisés par vos blessures. Mais, lorsqu'on retient ses coups dix mille fois, il est difficile de ne pas retenir son dix mille unième coup, celui qu'on assène à un vrai attaquant.

» Nos mesures de sécurité, bien que nécessaires, peuvent faire de vous de mauvais combattants. Les Gardes noirs ne peuvent pas se le permettre. Votre classe sera appelée à se battre, voire à mourir, peut-être très prochainement. Et, si vous ne savez pas comment tuer vos assaillants les premiers, beaucoup d'entre vous succomberont. Il y aura peut-être quatorze recrues dans votre classe. Peut-être. Ce n'est pas sûr. Aussi votre entraînement va évoluer. Accéléré. Plus dur. Nous ne vous laisserons pas la possibilité d'être médiocres. On ne peut remplacer l'expérience, aussi nous allons vous donner la possibilité d'en gagner. Pour certains, cette expérience se soldera par des blessures qui vous élimineront de ces quatorze places. Ce ne sera pas juste. Pour certains, les tests seront faciles. Pour d'autres, ennuyeux. Pour d'autres encore, il s'agira d'un combat contre la mort. Ces expériences ne seront pas sécurisées, ni sous contrôle. Peut-être seront-elles trop difficiles. Vous pouvez vous retrouver estropié, mourir. Si vous n'êtes pas d'accord avec cela, vous pouvez partir. Maintenant.

Personne ne bougea.

— Rater ces tests ne vous pénalisera pas forcément dans votre avancement. Mais ils compteront. Vous échouez, vous rétrogradez de trois rangs. Les Gardes noirs composent avec ce qu'on leur soumet, pas selon leurs désirs. Voici les règles : avec votre coéquipier, vous serez conduit à un endroit sur Grand Jaspe, dans un des quartiers les plus dangereux. On vous confiera publiquement une poignée de pièces. Puis vous devrez porter ces pièces jusqu'à la Grande Fontaine. Il vous est interdit d'apporter des armes et de créer. Pour réussir, vous devez rapporter six des huit danars qu'on vous aura donnés. Vous pourrez garder ce que vous réussirez à rapporter. Si vous n'êtes pas revenus trois

heures plus tard, nous partirons à votre recherche. Mais ne comptez sur aucune aide. Vous n'aurez que vos propres moyens à disposition.

Ils tirèrent l'ordre des équipes à la courte paille, et il se produisit une chose étrange. Les premiers à tirer au sort tirèrent le numéro un, les deuxièmes le numéro deux, les troisièmes le trois. L'entraîneur Fisk fronça les sourcils et mélangea de nouveau les pailles. Mais les quatrièmes tombèrent sur le numéro quatre et les cinquièmes sur le cinq. Il mélangea encore, et cela continua : six, sept, huit, neuf. Il fronça les sourcils mais ne dit rien, et ils mirent cela sur le compte d'une étrange coïncidence.

Adrasteia et Kip tirèrent un chiffre qui les plaçait dans le dernier tiers. Cela augurait mal de la suite. Ils traversèrent la ville, conduits par Fisk et d'autres apprentis Gardes noirs plus âgés. Le commandant Poing-de-fer ne les accompagnait pas. Son devoir l'appelait ailleurs.

Les deux premiers à partir étaient une Parienne des montagnes, Gracia, et son coéquipier parien, Ban. Elle était mince comme un roseau et plus grande que la plupart des garçons. Lui était grand et svelte également, mais pas aussi foncé que Gracia, et bien plus laid. C'était l'un des meilleurs au combat, mais il avait la manie de se curer le nez et les oreilles, de gratter ses croûtes… et de manger ce qu'il retirait. Il était à deux doigts de gagner un préfixe et de se voir affublé d'un surnom tout indiqué.

Une foule importante s'était rassemblée pour voir ce que des Gardes noirs venaient faire dans ce quartier. Et les visages n'étaient pas tous sympathiques. La plupart étaient méfiants mais curieux.

Fisk fit signe à Gracia et Ban d'avancer, et leur donna publiquement les huit danars en comptant les pièces. Puis il leur noua un foulard rouge sur le front.

— Rapportez-les à la Grande Fontaine. Personne de la Garde noire ni de la Chromerie ne vous viendra en aide. Si vous perdez les pièces, tant pis pour vous. Vous n'avez pas le droit d'utiliser d'armes ni de magie.

Dans la foule qui les observait, des murmures s'élevèrent. Cela ne représentait pas une fortune mais, pour un ouvrier sans qualification, c'était deux semaines de salaire. Et ces gamins avaient cette somme sur eux. Et les spectateurs savaient où ils allaient avec, et pouvaient donc deviner quel chemin ils emprunteraient. Enfin, l'entraîneur venait d'annoncer qu'ils ne recevraient pas de protection.

Gracia et Ban furent prestes et hardis. Ils agirent avec plus d'intelligence que Teia aurait cru possible. Ils prirent leurs jambes à leur cou.

S'ils optaient pour un trajet direct, ils seraient plus rapides que la nouvelle. En fait, suivant le temps que Fisk laissait s'écouler après le départ de chaque équipe, cette stratégie pouvait fonctionner pour les quelques premiers à passer. Quiconque essayait de prendre les Gardes noirs au piège devait d'abord apprendre ce qui se passait, puis rassembler sa bande.

Cinq minutes plus tard, l'entraîneur Fisk refit la même annonce, noua les foulards rouges sur la tête des deux membres de la deuxième équipe, et leur confia l'argent. Eux aussi coururent.

La foule de curieux continuait de grossir, mais Kip surveillait les abords pour voir qui s'en allait. Teia suivit son regard. Elle vit plusieurs jeunes hommes partir dans différentes directions, avec des regards furtifs en arrière, comme s'ils craignaient que leur butin disparaisse.

Les grouillots discutaient, essayant d'établir des stratégies. Si Teia calculait bien, Kip et elle partiraient dans presque deux heures. Lorsqu'elle pensait au nombre de voyous qui se seraient alors rassemblés, elle avait la gorge sèche. Ils seraient attirés par l'argent comme les requins par le sang.

Elle y songeait encore lorsqu'elle remarqua que Kip s'éloignait.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle.

— Là où tu devrais aller aussi, répondit-il.

— Quoi ?

Maintenant qu'il avait été appelé par son nom, tous les regards convergeaient vers Kip, notamment ceux des badauds.

— En reconnaissance, précisa-t-il.

Les grouillots interrogèrent l'entraîneur du regard. Il haussa les épaules.

— Pas d'autres règles que celles qu'on vous a données, rappela-t-il d'un ton lassé.

C'était brillant. Kip avait compris cela en un instant : n'obéis pas à l'esprit de la loi, mais à ce que la loi dit. Cela faisait autant partie du test que la tâche consistant à porter les pièces à bon port.

Dix secondes plus tard, tous les grouillots s'étaient éparpillés, sauf ceux dont le tour approchait. Ferkudi et Daelos, qui étaient auparavant tout à l'excitation de passer parmi les premiers, semblaient à présent pétrifiés, soudain douloureusement conscients de leur ignorance.

Teia et Kip effectuèrent un lent parcours dans les rues environnantes. Sans se parler.

Au bout d'un moment, ils entendirent les bruits d'une bagarre qui se déroulait à une rue de là. Teia s'y précipita, suivie de près par Kip, qui était plus lent.

— Nous n'avons même pas encore l'argent, idiots ! criait une fille volumineuse dont Teia ne connaissait pas le nom à l'intention d'un caïd étendu par terre, le nez en sang. Tu vois un foulard rouge quelque part ?

Son coéquipier, Rud, un Parien des côtes trapu qui portait la ghotra, ne semblait pas en colère ni triomphant. Il avait l'air effrayé. Il avait à l'épaule une plaie profonde qui saignait.

— Tu mériterais que je te tue ! cria la fille.

Le voyou se mit à quatre pattes, puis fit volte-face et s'enfuit.

— Il faut qu'on rejoigne l'entraîneur, Rud, dit Teia. Tout de suite.

Il hocha la tête et tous les quatre reprirent le chemin jusqu'à la place. Rud s'appuyait sur sa partenaire, puis sur Kip aussi, car la perte de sang l'avait affaibli et il était sur le point de perdre connaissance. Teia marchait quelques mètres en avant, à l'affût de dangers.

Quand il les vit, l'entraîneur se précipita à leur rencontre. Les apprentis n'étaient qu'à quelques pas derrière lui. Ils prirent Rud en charge, le firent s'allonger et commencèrent aussitôt à soigner sa plaie.

Teia entendit l'un d'eux dire :

— Mords ça, Rud, ça va faire mal.

Il y eut un éclair de feu, une odeur âcre de chair brûlée, de feuilles de thé et de tabac : ils cautérisaient la coupure avec de la luxine rouge. Rud battit des talons dans la poussière et un gémissement aigu lui échappa, avant de se transformer en un souffle rapide et saccadé.

L'un des garçons de la classe, Jun, revenait vers la place, se frayant un passage dans la foule. L'équipe suivante était sur le point de partir. Il s'agissait de deux frères maigrelets, qui se classaient dans le dernier tiers.

Jun parla à voix basse, mais Teia l'entendit dire aux frères :

— Ne passez pas par la rue Basse. Il y a un barrage. Une vingtaine de petites frappes, dont certains armés. Ils ont attrapé Pip et Valor.

Oh, génial ! C'était par là que Teia avait prévu de passer. *Eh bien, il ne reste que…*

— La rue Corbine est barrée aussi, ajouta Ular, le coéquipier de Jun.

— Les ruelles qui traversent Rochebelette m'ont semblé dégagées, dit Jun, mais elles sont si étroites que deux hommes suffiraient à les contrôler.

Après avoir vérifié l'état de Rud et de sa plaie, l'entraîneur répéta son petit discours et donna

l'argent aux frères Oros.

— J'ai un plan, annonça Teia.

— Ah oui ? dit Kip. C'est quoi ?

Elle émit un son indistinct.

— Tu verras bien.

— Teia ? Teia, tu es ma coéquipière. Ça veut dire que moi aussi je suis ton coéquipier. Tu devrais me mettre au courant de tes plans.

Elle sourit.

— Et te gâcher la surprise ?

— Bon, très bien, céda-t-il en lui décochant un regard furieux. Tu n'as pas quelque chose que je puisse manger pendant que j'attends ? J'ai faim.

— Non !

— Mais j'ai vraiment faim. Je ne te mentirais pas là-dessus.

— Ne sois pas lourd.

Kip fit mine d'évaluer son poids et soupira.

— Je n'y peux rien.

Teia ne put s'empêcher de sourire.

— Quand on partira, donne-moi tes pièces.

— Pour que je ne puisse pas m'acheter une viennoiserie ?

— Non !

— Bien, chef, dit-il en levant les yeux au ciel.

— C'est un bon plan, se défendit-elle, se rappelant soudain qui elle taquinait.

Tu es une esclave, Teia.

— Mmh.

— Ça va marcher, lui assura-t-elle. Promis.

— J'te parie que non.

— Qu'est-ce que tu me donnes si ça marche ? le défia Teia.

— Un bisou, lança Kip.

Aussitôt il écarquilla les yeux, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Teia était figée. Est-ce qu'il se moquait d'elle ? Attendez, un bisou si *elle* avait raison ?

Kip remarqua son expression.

— Je… euh…, bredouilla-t-il.

— Kip, Teia ! C'est votre tour ! les appela Fisk. La blessure de Rud nous a fait prendre du retard. Allons-y.

L'entraîneur répéta l'annonce, mais Teia n'en entendit pas un traître mot. Elle prit les pièces de Kip sans le regarder en face. L'entraîneur noua les foulards sur leur tête et ils s'élancèrent.

Malgré sa corpulence, Kip ne semblait pas éprouver de difficulté à la suivre tandis qu'elle se faufilait dans la foule. Elle alla jusqu'à la rue suivante et entra chez un tonnelier, puis passa dans la cour adjacente d'un forgeron, avant de s'engouffrer dans une autre échoppe.

Teia était déjà au comptoir lorsque Kip la rattrapa.

— À la Grande Fontaine dans deux heures ? disait-elle.

— Notre coursier va dans cette direction dans une demi-heure si ça vous va, lui répondit le vieil homme grisonnant qui était au comptoir.

Teia posa les pièces sur le comptoir.

— Elles sont à livrer soit à Kip, que voici, soit à l'entraîneur Fisk, soit au commandant Poing-de-

fer.

Kip tira Teia par la manche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— C'est ton idée qui m'a inspirée. Maintenant ferme-la.

Elle donna une brève description de l'entraîneur Fisk et du commandant. Puis elle paya la course, un danar, et demanda s'il y avait une sortie par l'arrière.

Le vieil homme la lui indiqua d'un geste.

— Merci, dit Teia.

Elle retira son foulard et fit signe à Kip de l'imiter. Ce n'était pas tout à fait un déguisement mais, comme ils étaient en tenue de Gardes noirs, elle ne pouvait pas les déguiser tous les deux.

— Kip, débarrasse-toi du foulard.

— Hein ?

— Enlève-le. Sauf si tu veux te faire agresser.

Kip comprit enfin et retira son foulard.

— Attends, lui dit Teia.

— Quoi ?

Elle s'humecta les lèvres.

— C'était ton idée, tu comprends ?

— Mon… quoi ? Tu sais, en général je me sens plus intelligent que là.

— Je veux que tu fasses semblant que l'idée vient de toi.

— Pourquoi ?

— Parce que !

Il resta planté là comme un sac de pavés, pas convaincu pour un sou.

Elle lui fit une grimace.

— Ça fait partie de ma stratégie pour entrer dans la Garde noire.

— Donner à d'autres le mérite d'avoir réussi quelque chose ? Ingénieux…

— Regarde-moi, ordonna Teia. Je ne suis pas grande, ni musclée, ni bichrome. Je suis rapide, mais je suis une fille subchromate. Je veux que tout le monde me sous-estime, Kip. S'ils pensent que je suis intelligente, ils me prendront au sérieux. S'ils me prennent au sérieux, j'échouerai. (D'un geste instinctif, elle agrippa la fiole attachée à son cou.) Sans mon esprit, je ne suis pas assez bonne pour intégrer la Garde. S'il te plaît.

Kip leva les mains.

— Je t'aiderai comme je peux. Tu es sûre ?

— Autant que je peux l'être.

Il la suivit. Ils se dirigèrent vers la Grande Fontaine en passant par la rue Corbine. Ils croisèrent un groupe de jeunes gens qui les regardèrent d'un sale œil, mais les gangs avaient eu le temps de comprendre que les grouillots transportant les pièces avaient un foulard rouge, et comme Teia et Kip n'avaient rien dans les mains, et que leurs vêtements d'entraînement n'avaient pas de poches, il était clair qu'ils ne transportaient rien.

Les hommes, dont certains portaient des marques sanglantes provenant sans doute d'une rencontre avec d'autres grouillots, les laissèrent passer sans un mot.

Mais lorsqu'ils arrivèrent à la Grande Fontaine, seul le commandant Poing-de-fer était là.

— Vous pouvez me montrer votre argent ? dit le commandant en remarquant l'absence des foulards rouges.

— Où sont les autres ? demanda Kip sans répondre à la question.

Teia lui jeta un coup d'œil nerveux. *Quel malotru ! Et avec le commandant Poing-de-fer en plus !*

Le commandant regarda le garçon dans les yeux, et ne dit rien.

Kip détourna la tête, mécontent.

Tout ce que Teia aurait pu dire revenait à se mettre entre le marteau et l'enclume. Aussi garda-t-elle le silence. Qu'avait coutume de déclarer son père ? « Celle qui s'interpose dans un combat de coqs ne récolte que des coups de bec. »

Puis elle comprit que Kip faisait cela pour elle. Il ne se montrait pas têtu, il faisait juste semblant pour éluder les questions. Il se mettait le commandant Poing-de-fer à dos, pour elle ! Le côté défiant de Teia en fut presque attendri. Elle savait l'estime que Kip portait au commandant.

La Grande Fontaine surmontait le puits artésien qui fournissait la majeure partie de l'eau douce sur Grand Jaspe. De grandes canalisations souterraines transportaient l'eau à quatre autres lieux publics de la ville, et à chacune des ambassades. La Chromerie avait son propre puits mais, pour les habitants les plus pauvres, la Grande Fontaine était la principale source d'eau. La plupart faisaient le trajet au moins une fois par jour, si ce n'était plus souvent.

La fontaine était surmontée par une statue de verre représentant Karris Éborgnelumière, le deuxième Prisme. La veuve de Lucidonius. Le visage levé vers les cieux, vers l'œil d'Orholam, elle n'était pas debout mais soulevée par deux jets de luxine sortant de ses mains. Elle ne portait qu'une robe légère qui laissait voir son corps mince et ses épaules de guerrière. Teia avait toujours apprécié cette statue pour cette raison. Au moins n'était-ce pas une dame d'intérieur indolente. Comme les créateurs qui lui avaient succédé, Karris I^re^ avait sculpté son corps par le travail physique de la luxine autant qu'elle avait donné forme à l'histoire en utilisant la magie.

À toute heure du jour, au moins une des Mille Étoiles était dirigée vers la statue de verre, l'illuminant avec plus de force que n'aurait pu le faire le simple soleil. Aux premiers et derniers rayons de la journée, plusieurs miroirs l'éclairaient, la transformant en fanal dans l'obscurité.

Autour des multiples jets de la fontaine qui retombaient en joyeuses éclaboussures, une étoile à sept branches séparait l'eau en sept bouches, afin que l'on puisse aisément se disposer en file d'attente et se déplacer sans problème.

À cette heure-là, il n'y avait pas beaucoup de monde, et les queues étaient courtes. Les gens remplissaient leurs seaux, puis les attachaient à une palanche qu'ils posaient sur leurs épaules, ou même sur leur tête dans le cas des Atashiens, et rentraient chez eux. Un certain nombre de boutiques étaient disposées en cercle autour de la Grande Fontaine, et toutes étaient prospères. Les étals n'étaient pas autorisés à cet endroit, ni les mendiants, ce qui avait pour répercussion d'encombrer les rues menant à cette place ronde.

Teia s'assit sur un des bancs entourant la fontaine. Elle avait envie de toucher l'eau, mais elle s'abstint. Les Jaspois étaient farouchement attachés à certaines choses concernant leur eau. Un esculape particulièrement zélé leur avait mis dans la tête qu'on pouvait tomber malade rien qu'en buvant l'eau de l'auge dans laquelle on s'était lavé les mains. Il ne fallait sans doute pas s'attaquer aux superstitions des gens, se dit Teia.

Elle rêvassait depuis environ cinq minutes lorsqu'elle entendit des cris. Des hourras triomphants. C'étaient les autres grouillots. Ils portaient Cruxer sur leurs épaules. Presque toute la classe était présente. Sauf Kip et elle.

Les garçons reposèrent Cruxer aux pieds du commandant Poing-de-fer.

Cruxer jubilait, mais il s'efforça de prendre une mine sérieuse.

Teia les examina. Au moins dix d'entre eux s'étaient battus. Leurs vêtements étaient défaits, il y avait une dent qui manquait par-ci, un nez ensanglanté par-là ; Lucia, l'une des plus jolies filles de la

classe, avait l'œil gonflé par un coquard, et la plupart d'entre eux avaient les mains écorchées et les articulations ensanglantées.

Cruxer agita le bras et toute la classe se rangea devant le commandant. L'entraîneur arriva au même moment à cheval, et mit pied à terre pour se placer près de son supérieur. Chaque équipe s'avança pour donner à Poing-de-fer les pièces rescapées.

Tous ne pouvaient pas en faire autant. Huit équipes avaient échoué. Ces grouillots-là se rangèrent dans un coin, l'air morose et les mains vides.

Teia scruta le groupe des yeux et trouva enfin Kip. Il semblait nerveux. *Manquait plus que ça*.

— Cruxer, au rapport, ordonna l'entraîneur Fisk.

— Monsieur, après que Lucia et moi nous avons apporté nos pièces ici, nous sommes repartis pour rassembler les autres. À nous tous, nous avons eu raison du blocage mis en place par le gang, et nous avons pu faire passer nos pièces. (Il déglutit.) Euh… vous aviez dit que les seules règles étaient celles que vous nous aviez données.

— Alors vous avez transformé ce que j'avais élaboré comme un test individuel en épreuve de groupe ? demanda le commandant Poing-de-fer d'un ton égal.

— C'était trop danger…

— Oui ou non ?

— Oui, monsieur, admit Cruxer.

Il déglutit de nouveau mais ne baissa pas les yeux.

— Très bien, Cruxer, lui dit Poing-de-fer. C'était exactement ce que j'espérais.

Des exclamations joyeuses s'élevèrent et le garçon parut respirer de nouveau, soulagé.

Lorsque les grouillots se calmèrent, Poing-de-fer leur dit :

— Vous avez fait équipe, et ainsi vous avez accompli une tâche qui sans cela était vouée à l'échec. Pour la Garde noire, rien d'autre ne compte que la mission à effectuer. À la sombre-éternité votre fierté. Vous devez l'exécuter de la manière la plus efficace possible, en privilégiant la sécurité autant que possible. Nous n'agissons pas pour la gloire ou pour faire étalage de notre courage. Nous faisons notre boulot. Tout le monde m'a donné ces pièces, on a fini ?

C'est alors que le coursier s'approcha, à cheval. C'était une maigre Tyréenne armée d'une épée et de deux pistolets.

— Excusez-moi, messieurs. Le commandant Poing-de-fer ?

— C'est moi, répondit l'intéressé d'une voix tonnante.

— Ce paquet est pour vous. De la part de Kip et Adrasteia.

Elle tendit un sac avant de s'éloigner. Le commandant l'ouvrit et fit tomber les pièces dans sa main.

Des murmures s'élevèrent. Et ils n'exprimaient pas l'admiration.

— Kip, dit le commandant. J'imagine que c'était ton idée.

— Oui, monsieur, répondit-il.

De là où elle se trouvait, Teia pouvait pratiquement entendre son ami déglutir. Elle ne pipa mot, espérant que le commandant ne lui prêterait pas attention. Elle était ravie que sa ruse ait fonctionné, mais cela lui brisait le cœur que le commandant Poing-de-fer ait tout de suite supposé que l'idée venait de Kip.

— Vous avez confié vos pièces à un coursier, avant de passer sans être inquiétés ?

— Oui, monsieur, dit Kip.

Teia savait que le visage de Poing-de-fer ne révélerait rien sur ce qu'il en pensait, alors elle observa les expressions de ses camarades. Elle y lut du dépit, de la consternation, de l'agacement.

Eux, ils avaient dû se battre pour y arriver. Ou courir à en perdre haleine. Kip avait triché. *Kip* avait triché. Elle, ils ne la voyaient même pas.

Bien sûr, eux aussi avaient contourné les règles, mais leur supercherie comprenait tout de même une part de lutte. Ce qui rendait la tricherie honorable. Kip et Teia allaient sûrement se faire punir.

Le commandant Poing-de-fer leva la main, paume vers le sol.

— Tout a un prix. Vous avez majoritairement choisi de le payer de votre corps. Kip, lui, a choisi d'utiliser de l'argent. Certains s'en sont tirés indemnes, mais pas tout le monde. Notre corps est notre gagne-pain. En quelque sorte, le corps des Gardes noirs est leur seule valeur. Vous avez choisi de faire prendre des risques à vos corps. Kip et Teia ont utilisé la réflexion à la place. Si je vous avais donné à protéger non pas des pièces, mais le Blanc, quel choix aurait été préférable ? Passer à l'offensive en risquant sa vie pour la gloriole, ou la transporter discrètement, d'une manière inattendue ? Kip, Teia, c'est du bon travail. Vous grimpez chacun de deux rangs. Cruxer et Lucia aussi. Cruxer, tu es déjà en première position, donc tu la conserves, et tu ne pourras pas la perdre en duel cette semaine. La semaine suivante, tu seras de nouveau en lice. Ceux qui sont revenus sans pièces perdent deux places. Ce soir, nous allons dans une bonne auberge tous ensemble. Ceux qui ont rapporté des pièces peuvent tout dépenser, mais je compte sur vous pour subvenir à ceux qui n'ont plus de pièces. Nous sommes une unité. Nous sommes les meilleurs. Nous nous entraidons.

Et il en fut ainsi. Ils mangèrent et burent. Le commandant régla les repas, et les grouillots se payèrent des tournées jusqu'à être soûls, et que l'entraîneur Fisk y mette un terme. Ils s'amusèrent à se raconter les uns aux autres leurs faits héroïques, rejouant ces combats épiques, en exagérant peut-être un peu. Finalement, le commandant et l'entraîneur prirent congé. Sans doute pour partir travailler encore.

Au début, il y eut des critiques envers Kip et Teia pour avoir pris le parti de la facilité. Mais, lorsque Cruxer vint les féliciter d'avoir trouvé une solution encore plus astucieuse que la sienne, la grogne prit fin, le fossé fut comblé, et ils formèrent de nouveau un groupe uni, dans lequel Kip, et peut-être même Teia, étaient tenus en plus haute estime qu'auparavant.

Teia ne parla presque pas de la soirée, mais elle profita pleinement de l'événement. Pour elle, c'était le sel de la vie. Elle n'avait jamais eu le sentiment de faire partie de quelque chose auparavant, et elle aurait tout donné pour conserver cela. Lorsqu'elle se surprit à caresser son pendentif, elle comprit que pour la première fois elle l'effleurait avec une lumière d'espoir dans le cœur. L'espoir de pouvoir un jour jeter ce symbole répugnant dans le feu, et envoyer paître Aglaia Crassos.

Plus tard, elle finit par se laisser convaincre de boire une seule – mais immense – chope de bière. Pendant le restant de la soirée, elle eut l'impression de flotter, ivre de camaraderie et de sentiment d'appartenance. Ou juste ivre, peut-être.

Les grouillots rentrèrent à pied, en un grand groupe tapageur que personne ne réprimanda. Mais, alors qu'ils se trouvaient sur la Tige du Lys, Kip et Teia un peu en retrait à l'arrière, en compagnie de Cruxer et Lucia, Teia repensa à quelque chose.

— Eh, tu sais que les Gardes noirs n'ont pas le droit d'avoir de relations entre eux, hein ?

Teia s'adressait à Kip, mais Cruxer et Lucia lui jetèrent des regards surpris et coupables.

Quant à Kip, il semblait terrifié et scandalisé.

— Euh… oui ? Évidemment. Bien sûr.

— Bon, alors tu sais qu'il ne s'agit pas de ça, lui dit Teia, qui baignait encore dans une douce chaleur. C'est juste à cause de ce pari ridicule.

Kip se tassa sur lui-même.

— Euh… tu n’es pas obligée de…

Teia prit sa tête à deux mains et l’embrassa sur la bouche. Lorsqu’elle le relâcha, il avait l’air tellement sidéré qu’elle éclata de rire.

— Ooh ! moi aussi je veux faire un pari ridicule, s’exclama Lucia.

— Non ! s’effraya Kip, sortant soudain de sa stupeur pour lever les mains en signe de défense.

— Pas avec toi, Kip ! le rassura Lucia en riant.

Il se couvrit le visage.

— Maintenant laissez-moi mourir, par pitié.

Cruxer passa un bras sur les épaules de Kip, tandis que les autres commençaient à ralentir et à se retourner pour voir ce qui était si drôle.

— Elles nous le font à tous, Kip. Elles nous le font à tous.

Chapitre 55

Encore une fois, Gavin était parti dès l'aube sur son raseur d'eau. Il était seul ce jour-là. La veille, Karris s'était chargée de l'entraînement d'autodéfense de certains prophètes et une tempête s'était levée dans la soirée, la bloquant dans leur petite ville au sommet du volcan, Hauteterre. Tandis que le soleil se levait, Gavin bâilla et cessa de surveiller les vagues précisément au mauvais moment. Le raseur d'eau se mit un peu en biais et les tuyaux lui échappèrent.

La perte de vitesse fit faire un saut à l'embarcation lors de la vague suivante. Le raseur d'eau retomba sur le côté, dans le creux de la houle. Gavin fut projeté en l'air. Il heurta les vagues à une vitesse à couper le souffle, glissa au sommet de l'une, puis fut écrasé par la suivante.

Il nagea jusqu'à son embarcation qui dansait joyeusement sur les vagues sans lui. Bien réveillé à présent, il se hissa sur le pont. Qu'avait-il dit au Troisième Œil ? Quelque chose à propos du fait qu'il ne se trompait pas souvent ? Il rit en silence. Puis s'immobilisa. Elle lui avait demandé s'il était un nageur accompli. Et il avait répondu qu'il lui arrivait de nager uniquement lorsqu'il faisait des erreurs de navigation. Elle avait répondu : « Je vois. »

Bon à retenir : lorsqu'un prophète dit : « je vois », il faut tendre l'oreille.

Ce matin-là, il s'était dirigé vers l'ouest, pour commencer à sillonner le carré proche des Falaises rouges. Cela faisait déjà une heure qu'il naviguait.

Le Troisième Œil lui avait indiqué « Trois heures vers l'est, deux heures et demie vers le nord. Sois là avant midi. » Dans cinq heures et demie, il arriverait à destination une heure et demie après le soleil.

Si elle parlait de ce moment-là, il n'avait aucune chance d'y être avant midi. Alors elle devait vouloir dire…

« Tu aimes aller droit au but, n'est-ce pas ? » avait-elle fait remarquer.

Futée sorcière. Elle avait joué avec lui.

Il n'était pas nécessaire d'aller plein est puis plein sud, il suffisait de suivre le sud-est… Il fit quelques calculs, manipulant des boules imaginaires. S'il suivait l'hypoténuse, cela lui prendrait… quatre heures.

Évidemment.

Aussi tourna-t-il son embarcation vers le sud-est. Puis il fit la course avec le soleil.

Des heures plus tard, le mitan était presque sur lui, et il crut avoir dévié de sa route ou mal interprété les indications. Après tout, c'était une vaste mer. Mais il n'y avait rien d'autre à faire, à part continuer.

Et alors la mer changea, commençant à se calmer. C'était étrange. Gavin s'arrêta. Il regarda à droite et à gauche. Il y avait comme une ombre sur les vagues. On aurait dit qu'un fin nuage voilait le soleil. Il voyait les contours de cette ombre d'après la différence de couleur des vagues. Mais le ciel était sans nuages. C'était une sorte de nappe huileuse qui ombrait les eaux.

Gavin s'agenouilla sur le bord de son esquif et prit un peu d'eau dans sa main. On aurait dit de la neige fondue, sauf que ce n'était pas froid. Gavin examina de près la substance. Il y avait des milliers, des dizaines de milliers de minuscules éclats, comme des aiguilles, comme des fragments de flocons de neige. Et tous pointaient dans la même direction. Il ne voyait pas le bleu, ne pouvait pas en créer. S'il en avait été capable, ce mystère n'aurait même pas existé. Il renifla l'eau : l'odeur était saline, avec l'effluve éphémère de résine, l'émanation minérale de la luxine bleue.

Les vagues étaient saturées de cette luxine qui cherchait à former des cristaux, se rassemblant

spontanément au lieu de se défaire et de se dissoudre à la lumière comme elle aurait dû le faire.

Comme il bougeait la main dans laquelle il avait pris l'eau, il remarqua que les petits éclats tournaient de même, telle l'aiguille d'une boussole. Une extrémité était tournée vers l'extérieur de la nappe, donc l'autre devait indiquer le centre. Là où il devait se rendre.

Il était aussi prêt qu'il pouvait l'être. Il renforça et affina les tuyaux qui propulsaient son raseur d'eau, réfléchit, puis les fit se rejoindre en un conduit unique. Il allait avoir besoin d'une main libre. Puis il avança vers le centre.

L'eau s'épaissit, mais ses godets s'enfonçaient plus profond que la substance bourbeuse et lui conféraient une bonne vitesse. Puis la mer s'épaissit encore, et il remarqua que le tuyau remuait l'eau comme une cuillère dans un bol de soupe.

Les cristaux de luxine bleue commencèrent à s'assembler pour former des plaques. Son avancée, en brisant la luxine, faisait un bruit de papier de riz froissé.

Devant lui, il voyait une île bleue, flottant là où il n'y aurait pas dû y en avoir. Elle dansait très lentement sur cette grande étendue d'eau recouverte d'une croûte de luxine bleue, brisant les plaques de glace à chaque mouvement. Une partie fondait aussitôt au soleil, mais d'autres étaient tellement saturées de luxine qu'elles tenaient bon.

Puis il remarqua quelque chose qui le fit aussitôt cesser de créer. Il s'immobilisa. Il était en bas-fonds à présent, la luxine solidifiée flottait sous les vagues, à un mètre de profondeur peut-être. Grâce à ce fond blanc, il voyait que des corps flottaient dans ces eaux peu profondes. Ils étaient des dizaines, non, des centaines, flottant à la surface, nus et incrustés de cristaux.

Bon sang ! Ce n'étaient pas des cadavres. Des spirites bleus. Ils n'étaient pas morts, ils absorbaient le soleil et la luxine. L'eau était si saturée de cette dernière qu'elle les aidait à faire la transition.

« Sois là-bas avant midi, » l'avait prévenu le Troisième Œil. Soudain Gavin eut un horrible pressentiment de ce qui se passerait à midi.

Le cœur battant, Gavin créa un aviron et se fraya un chemin jusqu'au rivage entre les spirites inconscients. Il jeta l'ancre et sauta sur la terre ferme. C'était de la luxine bleue pure.

Le paysage était étrange. Il y avait des cristaux aussi grands que Gavin. La force des vagues en avait brisé plusieurs, mais dans l'ensemble les éclats indiquaient tous la même direction : le centre, toujours vers l'intérieur.

Gavin se mit à courir. Son but était une immense flèche au cœur de l'île, distante d'une demi-lieue environ. Au début, il n'avançait pas vite, car le sol était disloqué, et il devait sauter de cristaux noueux en poutres étrangement brillantes. De temps à autre, le sol se fendait et un jet de cristaux bleus fusait. Au-dessus de lui, des tornades bizarres tourbillonnaient, se tordant de haut en bas suivant un mouvement à la régularité hypnotique. Des triangles tordus tournoyaient, pareils à des oiseaux de verre mus par des zéphyrs invisibles.

Les cristaux crissaient sous ses pas comme de la neige, puis formaient une piste de verre derrière lui, profitant de la chaleur et du poids de ses pas pour atteindre une plus grande perfection.

Tandis qu'il progressait vers l'intérieur, l'ordre du bleu commença à s'affirmer plus fermement.

Gavin vit une baguette qui formait un angle avec le sol frémir. Puis elle glissa, se fondant parfaitement au sol. Toute l'île était plate, parfaite. Devant lui, il vit douze éclats de cristaux disposés en cercle comme des piliers au pied de la grande aiguille. Ils faisaient chacun trois pieds de haut. Comme Gavin s'avançait vers le pilier le plus proche, il vit à l'intérieur le spirite bleu le mieux formé qu'il ait jamais rencontré. Il s'était totalement débarrassé de sa peau humaine. À la place s'étendait un tissage de pierreries, et les entrelacs évoluaient, s'adaptant exactement au mouvement

que les muscles sous-jacents demandaient à la peau. C'était beau et terrible, comme un chef-d'œuvre peint avec du sang.

Gavin n'hésita pas. Il se précipita vers l'aiguille centrale. Un escalier grimpait sur le côté de l'édifice. Pas de rambarde. Gavin gravit les marches deux par deux.

Quatre-vingt-dix-sept marches jusqu'au sommet. La première chose que remarqua Gavin en tournant au coin était qu'il voyait Brume blanche depuis ce promontoire. Le brouillard et le récif qu'il dissimulait étaient légendaires. Les récits révélant sa localisation exacte variaient, mais tous s'accordaient à dire qu'il était quelque part au milieu de la mer Céruléenne. Peut-être exactement au milieu, comme une araignée au centre de sa toile.

Que diable faisait cet îlot flottant si près du récif de Brume blanche ?

Il pouvait s'agir d'une coïncidence. Elles s'accumulaient, ces temps-ci.

Puis ses yeux tombèrent sur le pilier qui partageait avec lui le sommet de l'aiguille. Il était rempli d'eau bouillonnante et de volutes de gaz. Le mélange lui semblait gris, donc il devait être bleu. Il y avait quelque chose à l'intérieur, mais il ne voyait pas de quoi il s'agissait. Il se pencha pour mieux regarder. Le soleil, approchant du zénith, traversa les gaz en mouvement. Gavin vit une courbe au niveau de son visage.

Oh non !

Le soleil atteignit le plus haut point des cieux, et sa lumière pure illumina complètement le pilier. La courbe était celle d'une épaule.

Il était midi.

Un frémissement parcourut l'île tout entière. Le sol se fendit, projetant à grande vitesse des éclats de cristaux. Seul le pilier ne bougea pas. Dans chacun des douze autres piliers l'entourant, Gavin perçut du mouvement. Mais il ne quittait pas des yeux le pilier central face à lui.

Une silhouette immense s'y formait. Gavin assistait à la naissance d'un dieu.

Il créa une épée de luxine jaune, la scella lentement et avec difficulté tandis que les paupières du dieu à demi formé frémissaient, s'ouvraient, regardaient au loin, avant qu'il remarque la présence de Gavin. Tout se passa très vite. Dans le pilier, la lumière enfla. L'épée était enfin scellée. Gavin transperça le pilier sous le menton du dieu, traversant jusqu'à l'arrière de sa tête.

Les yeux du monstre s'agrandirent et explosèrent, projetant une substance visqueuse sur le verre.

Bon, c'était facile.

Gavin fit tourner l'épée à deux mains, et sentit les os crisser et céder. Puis il retira l'épée. La matière poisseuse coula sur le sol à ses pieds. Il fit venir dans sa main du rouge et de l'infrarouge, l'enflamma et passa le poing à travers la luxine brisée. Il trouva le cou de la créature, l'attrapa et arracha cette chose hors du pilier.

Ce n'était pas un spirite. C'était Mot lui-même. La chair humaine unie à la luxine, le squelette humain distendu pour prendre cette forme nouvelle, immense. Le géant était imparfait, pas entièrement formé. Il était en cours de fusion, et Gavin l'avait avortée.

Gavin arracha la tête du dieu. Puis ses bras squelettiques, ses jambes – les mollets étaient formés, tandis que les cuisses étaient encore à l'état d'os. Il brisa la colonne vertébrale. Il enchaînait ses actions, sans s'arrêter. La résurrection ne serait pas possible. Il prit le collier doré que la créature portait, orné d'un seul joyau noir, le mit de côté, puis aspergea le cadavre de gelée inflammable en prenant soin de couvrir chaque membre. Il y mit le feu et l'alimenta d'infrarouges si profonds que tout serait entièrement consumé.

Mot fondit peu à peu, forma une flaque, puis s'évapora, sans laisser le moindre dépôt.

Ce n'est qu'ensuite que Gavin se permit de porter son attention sur ce qui se passait sur l'île. Sur

ce qu'il advenait de l'île. Quelque chose poussait un hurlement lointain et inhumain. L'air était moins froid. Les oiseaux-triangles plongeaient, non, ils chutaient, morts. Le soleil retrouva sa teinte normale. Les tornades s'étaient changées en brume et étaient emportées par le vent.

Six des douze piliers s'étaient effondrés. De l'un d'eux s'échappait un spirite bleu parfaitement formé. L'île tout entière semblait fondre, et l'eau commençait à en recouvrir la surface. La libération de luxine empuantissait l'air.

Au loin, Gavin voyait des centaines de spirites bleus se relever de leurs mares en hurlant.

Et, ce qui n'était pas négligeable mais dont il s'apercevait trop tard, l'aiguille sur laquelle il se tenait se fissurait.

Mauvais signe.

L'aiguille se fendit en deux, et la partie sur laquelle il se tenait s'effondra sur le côté. Elle glissa, puis tomba de quinze pieds, et son extrémité pointue se planta dans l'île. L'espace d'un instant, Gavin crut en sa chance extraordinaire, et que l'éclat tiendrait. Puis il y eut une nouvelle fissure et cette fois le fragment sur lequel il se tenait se pencha terriblement, et Gavin tomba.

Lancer des jets de luxine rouge et de feu pour amortir sa chute ne fonctionnait que si on trouvait le « bas ». Il fit son possible pour s'orienter et envoya des flammes dans cette direction avant d'être précipité à grande vitesse vers le sol – de biais, heureusement. Quant au sol de luxine, il s'évaporait, laissant place à l'eau, substance douce, merveilleuse, non mortelle. Il la laboura pendant ce qui lui parut une éternité.

Lorsqu'il s'arrêta, il se rendit compte qu'il était face à l'un des spirites parfaits. Sa tête était penchée sur le côté. Il était complètement réveillé.

Les spirites bleus avaient du mal à agir avant d'avoir compris la situation. Gavin n'avait jamais souffert de ce défaut. Il sortit de l'eau et transperça cette ordure. Il lui fit éclater une boule de feu au visage puis décapita le monstre. Gavin se mit à courir dans l'eau qui lui arrivait aux genoux. Il monta sur un petit promontoire et découvrit qu'il avait devant lui trente spirites bleus hurlants. Ils levaient les mains à l'unisson, la lumière ruisselant sur leurs paumes, et formaient des projectiles en une fraction de seconde.

Des dizaines de fléchettes sifflèrent au-dessus de sa tête au moment où il s'aplatissait au sol. Un instant plus tard, il s'était redressé et, d'un grand geste de la main, il créa un immense bouclier vert devant lui. Il chargea. Le bouclier tressauta et trembla dans sa main lorsque des dizaines de projectiles se fichèrent dedans.

Certains spirites se mirent à lancer des projectiles plus longs et plus imposants. Puis tous les imitèrent. Foutus giists qui comprenaient toujours aussitôt ce que leurs semblables pensaient. Il fallut à Gavin une seconde de plus, et son corps comprit avant son esprit.

Son énorme bouclier s'alourdissait de seconde en seconde, et les gros projectiles s'ajoutaient au poids supporté par les bras de Gavin.

Son esprit avait presque résolu le problème lorsque le bouclier s'abaissa dangereusement. Trop tard. Le bas du bouclier toucha le sol à ses pieds, et se bloqua brusquement. Gavin fit une roulade en avant, s'exposant dangereusement, et laissa tomber le bouclier. Il s'avança dans l'eau qui lui arrivait aux chevilles et effectua une nouvelle roulade.

Il se releva en feu. Ses deux bras faisaient des moulinets de flammes géantes. Il esquiva lorsque les plus forts des spirites bleus parvinrent malgré tout à traverser le mur ardent.

Mais il ne pourrait pas tenir indéfiniment. Dans environ deux secondes, ils allaient tous comprendre qu'il était accroupi, et ils viseraient la source des flammes.

C'est alors que Gavin bénéficia d'une chance incroyable, tout à fait inespérée et fabuleusement

opportune. Le sol sous leurs pieds s'évanouit complètement, et ils tombèrent tous à l'eau.

Gavin prit une grande inspiration avant de sombrer.

Il n'aurait jamais cru qu'il remercierait un jour un démon des mers, mais sa petite passe d'armes avec l'un d'eux lui avait appris à se mouvoir comme un poisson dans l'eau. Gavin replia ses bras le long du corps, ouvrit les mains à hauteur de sa taille, et commença à lancer des disques verts qui le propulsaient dans l'élément liquide.

Contourner les spirites bleus qui nageaient de manière mécanique était aisé, et en trente secondes Gavin retrouva son embarcation qui flottait encore. Il se propulsa hors de l'eau, avala goulûment l'air, puis se créa un bouclier. Quelques projectiles épars se fichèrent dedans, mais en un rien de temps il avait pris le contrôle des tuyaux et voguait à vive allure. Il entendait les cris déchirants des spirites. De la fureur tirée des profondeurs des bleus que l'on disait purement rationnels. Ils étaient furieux de voir qu'un homme avait eu raison d'eux. Furieux d'avoir tort.

Il fit le tour de l'île qui s'effondrait et coulait peu à peu. D'après le sillage qu'elle avait laissé, Gavin devina que cette entité immense, désormais en train de se dissoudre, se dirigeait initialement vers le récif de Brume blanche, comme un grand navire. Pourquoi ?

Mais il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Certains des spirites essayaient déjà de créer des bateaux pour s'enfuir. L'un d'eux allait en trouver le moyen, et alors les autres le copieraient. Gavin ne pouvait laisser une telle chose se produire.

Avec lassitude, il créa des pontons sur son raseur d'eau et y disposa des épées de luxine jaune plongeant dans l'eau.

À grande vitesse, il effectua des cercles meurtriers dans l'eau, passant sur les nageurs qui avaient un jour été des hommes. Le bruit de leur chair vitrifiée se faisant déchiqueter était assourdi par la houle et la vitesse. Chaque mort était marquée par un son guère plus fort qu'une roue de chariot passant sur un gros pavé, avec parfois une nuée de bulles montant à la surface, et toujours une éclosion de sang dans l'eau.

Le Prisme était un guerrier hors pair, et le massacre fait partie des nécessités de la guerre. Il était un travailleur infatigable et il décrivit des cercles sans fin comme un rapace. Il continua à tourner jusqu'à ce que tous les cris se soient éteints, jusqu'à ce que la haine ait disparu, jusqu'à ce que le sang écarlate ne gicle plus des pontons jaune pur de son embarcation, jusqu'à ce que cette moisson sanglante soit menée aux portes de l'enfer.

Chapitre 56

Aglaia Crassos découvrit le visiteur qui l'attendait dans son salon. Il avait le teint clair, des taches de rousseur, et une frange de cheveux orange roux était peignée en arrière pour couvrir son crâne chauve. Il avait un pétase de propriétaire terrien à la main et portait un manteau ajusté correspondant à la nouvelle mode ruthgarienne. Il ressemblait à un notaire ou à un banquier, cependant il était large d'épaules. Mais, après tout, qui connaissait vraiment ces singes de la forêt de Sang ?

— Bienvenue dans ma demeure, maître Shlak, l'accueillit Aglaia. Mon serviteur me dit que vous avez une proposition à me faire ?

— En effet.

Il prit l'initiative de s'asseoir et croisa les jambes.

— D'habitude, je ne traite pas avec un parfait inconnu, mais vos références sont irréprochables.

— Hmm. J'ai fait beaucoup d'effort pour arracher ces références.

Quel homme étrange.

— Eh bien…, dit-elle.

— Eh bien, répéta-t-il. (Il la regarda avec ses yeux troublants. Elle ne l'avait pas remarqué jusqu'alors, mais il avait des yeux ambrés. Non pas teintés par l'usage de la magie. Il s'agissait véritablement de cette couleur rarissime.) Quelle est la plus mauvaise affaire que vous ayez jamais faite ? demanda-t-il.

Il jouait avec un rang de perles qu'il portait sous sa chemise. Des perles pour un homme ? Était-ce une nouvelle mode qu'elle n'avait jamais observée, ou une bizarrerie ?

— Pardon ? fit-elle.

— La plus mauvaise affaire.

— Quelle impolitesse !

— Vous possédez quelque chose que le seigneur Andross Guile réclame, lui expliqua maître Shlak.

— Je vous demande pardon ?

— La jeune esclave, Teia.

— Qui ? Quoi ? Je n'ai pas…

— Vous pensiez pouvoir garder le secret concernant cette propriété ? Ma chère, vous n'avez plus pied, au point que la côte n'est même pas en vue. Vous allez nous céder son titre, et le plus vite vous le faites, le moins pénible ce sera pour vous.

— Vous devez partir. Immédiatement.

Elle avait envie de cracher au visage de ce singe qui souriait franchement. Andross Guile ? Plutôt mourir.

— Le Rouge m'a prévenu que ce serait sans doute comme un arrachage de dents. Combien de temps de réflexion dois-je vous accorder ?

Aglaia lui tourna le dos et se dirigea vers le manteau de la cheminée où se trouvait la clochette pour sonner ses esclaves. Elle n'eut même pas conscience qu'il bougeait, soudain il la tenait par-derrière, un bras passé sur sa cage thoracique comme s'il l'étreignait, mais la main qui lui tenait la gorge était telle une griffe d'acier. De son autre main, il exerça une pression derrière son oreille, trouvant un point sensible qui lui procura une douleur fulgurante.

— Je veux que vous le sachiez : je vais énormément apprécier cela, lui chuchota-t-il à l'oreille. (Son haleine était douce, mentholée.) Vous avez… de très… jolies… dents.

Puis il la relâcha. Il était sorti avant même qu'elle sonne la clochette.

— Poursuis-le, ordonna-t-elle à son jeune esclave musclé, Incaros, son nouveau favori. Prends Gros Ros et Aklos avec toi. Cognez ce salaud. Brisez-lui les os. Allez ! Maintenant !

Elle ordonna à son chambellan d'appeler d'autres gardes, puis se retira dans ses appartements. Elle essaya de se consoler en pensant qu'à l'instant même Incaros, Ros et Aklos mettaient une raclée à ce salaud. Mais il l'avait ébranlée. Elle tremblait, et elle était furieuse d'avoir eu si peur. Elle ferma la porte et se tamponna les tempes avec un mouchoir.

Un poing s'écrasa contre son front, envoyant sa tête cogner dans la porte en bois qu'elle venait de fermer. Elle fut étourdie et tomba, accompagnée dans sa chute par deux mains. L'homme se mit à califourchon sur elle et, lorsqu'elle essaya de crier, il fourra un gros objet métallique et coupant dans sa bouche. Avec doigté, il l'attacha rapidement à son visage.

Le bâillon l'empêchait de respirer par la bouche. Elle essaya en vain de crier. Il lui pinça le nez en la maintenant au sol d'une main plaquée sur sa gorge.

Ses yeux ambrés souriaient.

Elle cessa de crier et il la remit debout, principalement en la tenant par le cou. Il la mena jusqu'à un fauteuil.

Comment était-il arrivé là ? Il avait escaladé le mur par l'extérieur et était passé par une fenêtre dès qu'elle l'avait chassé ? Si vite ? Personne ne l'avait vu ?

Furieuse, elle se débattit. Il la frappa si fort au ventre qu'elle en eut le souffle coupé et mordit sans le vouloir dans son bâillon. C'était comme un mors de cheval, mais coupant, et il s'enfonça cruellement dans ses dents et sa langue. Elle devait garder la bouche grande ouverte.

En quelques instants, elle se retrouva ligotée dans son propre fauteuil à l'aide de larges lanières de cuir.

Maître Shlak recula, et repoussa vers l'arrière sa frange de longs cheveux roux que leur lutte avait mis de travers. Son collier de perles était sorti de sa chemise. Et il ne s'agissait pas de perles.

— Vous pouvez crier, lui dit-il d'un ton calme. Quand vous voulez. Mais, si vous le faites, je vous cogne dans la mâchoire. Le bâillon que vous portez comporte de minuscules burins face à chaque dent. Si j'ai bien pris mes mesures, il devrait casser chacune de vos dents, en haut et en bas, en quatre morceaux bien nets. C'est une réalisation un peu précipitée, ce ne sera pas forcément parfait, hélas ! Et j'ai bien peur de ne pas pouvoir faire les extractions moi-même, donc vous aurez affaire à d'autres mains moins habiles pour tenir les pinces. Mais… (Il haussa les épaules, comme s'il n'y pouvait rien.) Morale de l'histoire : si vous m'empoisonnez la vie, je vous brise les dents. Dans l'ordre. En commençant par les molaires. Personne n'a jamais tenu jusqu'aux incisives. (Il lui souffla son haleine mentholée au visage.) Mais qui sait ? Vous serez peut-être la première.

Chapitre 57

Deux jours après leur test grandeur nature, les grouillots devaient se livrer à des combats éliminatoires. Kip ne pouvait qu'espérer que certains de ceux qu'il devrait affronter seraient encore assez contusionnés pour se retenir de le démolir.

Mais il n'avait pas grand espoir. Il se dirigea vers le terrain de combat en faisant légèrement jouer les articulations de sa main gauche. La douleur était encore telle qu'il avait l'impression que de petites bêtes lui rongeaient les jointures en saupoudrant de sel la chair à vif, mais ce n'était rien en comparaison de la raclée qu'il allait se prendre. Il contempla le jeune homme qui lui faisait face. *Allez, ours-tortue, allez*.

Les roues étaient tombées sur « Rouge » et « Sans arme ». Le rouge était une aubaine, une très bonne nouvelle. Kip s'était entraîné à créer du rouge la veille, avec Teia. Il arrivait enfin à créer un rouge stable – mais pas plus. Il n'avait trouvé que deux façons d'utiliser la substance collante, visqueuse et inflammable, mais embraser ses adversaires serait vraiment mal vu. La chance lui avait également souri car son adversaire, Ferkudi, était un bichrome bleu et vert classé deux rangs au-dessus de lui. Environ cinquante personnes étaient rassemblées en cercle, le regard attentif. À ce stade de leur entraînement, il ne restait plus que vingt-huit grouillots.

Ferkudi était petit et avait le torse large, mais il était fort comme un taureau et d'une vitesse étonnante. Kip l'avait déjà vu se battre, et il était le plus fort à la lutte. Il avait perdu certains combats uniquement à cause de sa portée, qui était limitée. Dans un bon jour, avec ses couleurs, il serait parmi les trois ou quatre meilleurs. Ce n'était que par un mauvais coup du sort qu'il se retrouvait à se battre pour la neuvième place.

Kip haussa les épaules, fit craquer son cou et signala qu'il était prêt à se battre.

Un rictus agita le coin de la bouche de Ferkudi. Il pensait qu'il s'apprêtait à neutraliser son adversaire dans une rapide lutte au corps à corps.

Inutile de laisser l'autre soupçonner les cartes que tu as en main, hein ? Merci, Andross Guile.

« Merci, Andross Guile ? »

Est-ce qu'on lui avait glissé de la brume dans son petit déjeuner ?

Le sifflet retentit et l'arène fut plongée dans la lumière rouge. Ferkudi s'avança aussitôt.

Kip resta les mains levées, afin que le garçon ne voie pas les yeux de Kip s'emplir de luxine. Puis il baissa les bras et aspergea le sol de luxine rouge, devant Ferkudi.

Ses pieds restèrent collés et il manqua de tomber. Il recouvra son équilibre, ramenant ses mains contre lui, et Kip les aspergea elles aussi de luxine rouge, les collant à la poitrine de son adversaire. Cela fonctionnait exactement comme Poing-de-fer le lui avait appris.

Le rouge était collant, mais pas solide comme du métal. Cependant, la volonté de Kip l'était. Il insuffla tout son désir d'emprisonner son adversaire dans cette réalisation.

Ferkudi ne s'attendait évidemment pas à ce que Kip crée du rouge, mais Kip non plus. La couleur attisa sa rage. Il n'était pas en colère contre Ferkudi, mais le rouge oblitérait la raison.

Kip se rapprocha de lui et, avant de comprendre ce qu'il faisait, il enfonça son poing dans le visage ébahi du garçon.

Ses entraînements du soir semblaient être fructueux, car son coup de poing atterrit juste là où il le souhaitait. Il avait visé bas, au niveau du menton de Ferkudi, et, comme le commandant lui avait dit, le garçon baissa instinctivement le menton et Kip atteignit son nez. Les pieds pris dans la luxine rouge, son adversaire s'effondra aussitôt sur le dos.

Kip projeta de la luxine rouge autour du garçon à terre pour l'y maintenir. Il leva le pied pour écraser sa tête. Et parvint tout juste à s'arrêter lorsque le sifflet retentit.

Effrayé par ce qu'il était sur le point de faire, Kip se débarrassa du reste de luxine rouge. Par la barbe d'Orholam ! il avait voulu, l'espace d'un instant, tuer un camarade de promotion.

La luxine disparut et Ferkudi s'assit.

— Oh ! dit-il, je crois que tu b'as cassé le nez. (Il le pressa avec précaution pour faire cesser les saignements.) Je savais bêbe pas que tu pouvais créer du rouge. Joli !

Il attrapa l'arête de son nez, prit une rapide inspiration et le remit en place. Il cogna le sol deux fois en grognant.

— Aïe aïe aïe ! (Clignant des yeux pour chasser les larmes, il tendit les mains et ses amis l'aidèrent à se relever.) Bien joué, Kip, lui dit-il.

C'était tout ? Il n'était pas en colère ?

— Euh… désolé, dit Kip. Pour ton nez. Je me suis laissé dépasser par le rouge.

— Ah bais c'est rien. C'est pas la prebière fois.

— Et sans doute pas la dernière, gueule cassée, lança Cruxer en les rejoignant. Assieds-toi, Kip, je crois que tu ne vas plus combattre aujourd'hui.

— Vraiment ?

Il était exténué. Les longs entraînements, les couchers tardifs, les insomnies, les cauchemars lorsqu'il dormait enfin… Il était au bord du gouffre, chancelant. Il se laissa tomber sur une chaise pliante.

Crac ! Les pieds de l'arrière se brisèrent et Kip paniqua en se sentant tomber. Il atterrit sur le dos.

Gros lard.

Les grouillots s'esclaffèrent. Tout le monde riait. Kip sentit son visage devenir aussi rouge que de la gelée inflammable. Même Cruxer s'était joint à l'hilarité générale.

Kip se releva d'un bond. Mais il ne pouvait pas bouger davantage. *Je suis maudit. Juste au moment où je commençais à percer. Juste au moment où je commençais à faire partie du groupe.*

Une profonde haine de soi le saisit, paralysante. Que pouvait-il faire ?

Il les détestait. Il ne voulait pas faire partie de leur groupe de toute façon. *Qu'ils aillent se faire voir.*

Cruxer leva les mains.

— C'est un signe ! Kip, je savais déjà qu'il te fallait un nouveau nom. Kip, ce n'est pas un nom de Garde noir, et tu nous as prouvé que tu en as besoin d'un.

Est-ce que Cruxer se moquait de lui ? Que voulait-il dire par « besoin d'un nom » ?

— Je ne comprends pas, dit Kip à voix basse, craignant un piège.

L'entraîneur Fisk se tenait à proximité, un peu déconcerté. Il déclara :

— Je suis sûr que tu n'es pas le seul. Combien d'entre vous ont grandi à Paria ? (Seules quelques mains se levèrent.) Bon, c'est l'heure de la petite histoire. Tout le monde n'est pas issu d'une famille impliquée dans la Garde noire depuis trois générations, Cruxer.

— Oui, monsieur.

Fisk regarda fixement le sol, comme s'il ne voyait pas bien par où commencer.

— Lorsque Lucidonius est arrivé, il était protégé par trente hommes forts, qu'il avait pour certains dû vaincre d'abord. Beaucoup avaient été des héros, des prêtres attachés aux anciens dieux, et leurs noms étaient inspirés par ceux des faux dieux, comme El-Anat, Dagnar Zelan et Or-ma-zel-atir. Comme ils ne pouvaient pas conserver ces noms, ils en adoptèrent de nouveaux. Certains n'en prirent pas jusqu'au moment où ils jugeaient qu'ils avaient gagné un nouveau nom au service d'Orholam. El-

Anat devint Forushalzmarish pour un temps, puis, comme la lumière s'étendait au-delà de Paria, ils choisirent souvent des noms que les gens du cru pouvaient prononcer – ou craindre. Aussi Forushalzmarish changea-t-il encore de nom, devenant Lance-brillante. Aujourd'hui, les noms des Gardes noirs n'ont pas autant de signification qu'à l'époque, parce que personne ne porte plus de nom associé à ces vieux blasphèmes. On peut prendre un nouveau nom, ou pas. Si on vous donne un nom, vous pouvez choisir de l'utiliser tout le temps, ou seulement au sein de la Garde. Les noms qui deviennent très populaires sont ceux qui sont bien mérités, et qui correspondent le mieux à ceux qui les portent. C'est à vous de voir.

— Mais je ne suis pas encore Garde noir, protesta Kip.

Et s'ils lui donnaient un nom, et qu'il ne réussissait pas à intégrer le corps d'élite ?

— La tradition veut que, si le nom est adopté, il ne soit utilisé que par vos camarades de classe jusqu'à ce que vous deveniez un Garde noir à part entière. (L'entraîneur Fisk haussa les épaules.) Mais il y a des parents qui donnent à leurs enfants des noms de Gardes noirs avant même qu'ils viennent aux Jaspes… Comme Cruxer. (Il semblait amusé.) Alors, Cruxer ?

— Je dis que Kip n'est pas un nom de Garde noir, et je dis qu'il lui en faut un bon. (Des murmures d'approbation s'élevèrent.) Mais quel nom ? Il faut qu'il lui aille bien, non ?

— Minus ! cria quelqu'un.

— Mouais, trop facile, répondit Cruxer. Qu'a-t-il accompli ? Brise-bras, Brise-volonté, Brise-règle, Brise-nez… (Il fit une pause oratoire.) Brise-chaise.

Les grouillots s'esclaffèrent.

— Kip, nous te surnommons le Briseur, annonça Cruxer avec panache.

Les grouillots applaudirent en riant. C'était un nom de Garde noir parfait : il pouvait être utilisé comme un compliment ou comme une raillerie. Kip le fit tourner dans sa bouche : le Briseur. Malgré tout, même s'il aurait pu protester en montrant que chaque anecdote qui avait contribué à lui valoir ce surnom ne reflétait pas vraiment son caractère, qu'elles étaient de simples accidents, il l'aimait bien. C'était un nom de dur.

Un sourire un peu contraint finit par s'épanouir sur son visage, comme l'aube sur les Dents d'Atan.

— Je l'accepte, dit-il. Parmi vous, le Briseur je serai.

Chapitre 58

— Le Briseur, hein ? fit Andross Guile d'une voix sardonique. J'ai l'impression de recevoir la visite d'un haut personnage.

— Et moi j'ai l'impression de rendre visite à un affreux vieillard haineux. Oh !

Kip s'assit sur son siège face au vieil homme.

Andross rit.

— Alors, Briseur, est-ce que ta jeune amie Adrasteia sait que nous jouons son futur aujourd'hui ?

— Non.

— Et que comptes-tu lui voler ? Son cœur ou sa virginité ? Ha ha ! Hmm. Tu joues comme un perdant, Kip. Tu sais pourquoi tu ne lui as rien dit ? Parce que tu as pensé que, si tu perds, ce qui lui arrivera ne sera qu'une tragédie et tu prétendras que tu n'as rien à voir là-dedans. Tu ne veux pas qu'elle te déteste si tu perds. Pauvre Kip. Pauvre orphelin d'une mère rongée par la brume.

— Fermez-la et jouez, rétorqua le garçon.

— Kip Causeur. Tu ne sais jamais quand t'arrêter, hein ? Penche-toi en avant, gros lard.

Il s'exécuta. L'aveugle tâtonna, trouva son visage et le gifla sans retenue.

Kip accepta le coup. Il y avait quelque chose de purifiant dans cette douleur. Il était fou. Il cracha sa pénitence sanglante sur le sol du seigneur Guile. Kip Causeur. Ramir aussi l'avait appelé comme ça, pour se moquer de lui.

— Ton attitude de défi est revigorante, mon garçon, mais n'oublie pas que je définis les règles, et que je n'hésite pas à les changer selon mon bon plaisir. Tu crois que tu n'as rien à perdre, idiot ? Ne te vante pas avant d'avoir gagné, ne fronde pas avant d'avoir perdu.

— Bien. J'espère que vous accepterez ma vantardise dans une demi-heure environ.

— Venons-en au jeu, alors, dit Andross. Deux victoires sur trois parties. Avec quel jeu souhaites-tu jouer aujourd'hui ? Je prends le rouge.

Il fit un signe. Le paquet blanc et le jaune étaient préparés pour Kip.

— Non, merci, refusa-t-il.

Les sourcils du vieil homme apparurent brièvement au-dessus de ses énormes lunettes noires.

— Ah, ton propre paquet ? Montre-le-moi.

— Il y a les marques de l'aveugle dessus, lui dit Kip. Tenez.

Il lui passa une carte.

Andross toucha le coin où étaient faites les marques, comme s'il cherchait une raison de refuser le jeu. Mais le travail était parfait. Le contraire n'aurait pas été digne de Janus Boris.

Kip s'attendait plus ou moins à ce que le vieil homme lui dise qu'il ne pouvait pas utiliser d'autres cartes que celles qu'il lui fournissait. Cette règle n'avait jamais été abordée.

— Si une seule carte ne porte pas les marques, je rejette tout le paquet, et tu auras perdu, compris ? l'avertit Andross.

— Compris.

— Je me demandais combien de temps il te faudrait pour faire ton propre paquet. Tu as été plus lent que ce que je pensais.

— Mmh.

L'insulte n'avait aucune portée, ainsi lancée après cette victoire bien plus grande : être autorisé à utiliser son propre paquet de cartes.

— Je commence ? proposa Kip, espérant que le vieillard le contredise et commence la partie.

Il accueillit la demande par un sourire indulgent.

— Je t'en prie.

Alors Kip choisit le terrain : extérieur. Cela signifiait qu'il était plus difficile d'y contrôler la lumière, et c'était souvent un avantage pour jouer contre le rouge. À l'intérieur, beaucoup de sources lumineuses provenaient de torches ou de feux – des sources qui donnaient du jaune, du rouge et de l'infrarouge – et il était plus difficile pour les verts et les bleus de trouver leurs sources.

Mais comme Kip avait amorcé la partie, Andross avait le droit de tirer une carte de plus.

Ils établirent rapidement le décor, les dessins des cartes leur fournissant un espace imaginaire, à l'extérieur des murs rouges d'un château. De l'herbe, une forêt. Le ciel bleu, bien sûr. C'étaient les sources. Ils pouvaient tous les deux puiser dedans, mais Kip était du côté de la forêt, donc il pouvait créer plus rapidement à partir de cette source, alimenter sa luxine verte plus vite, tandis qu'Andross bénéficiait du même avantage avec les murs rouges.

À présent que Kip connaissait les règles, ils avaient adopté une variante plus rapide du jeu. Il y avait deux petits sabliers de cinq secondes. Comme on ne pouvait voir les grains s'écouler, le luxeigneur avait inventé un ingénieux système qui faisait sonner une cloche chaque fois que le temps d'un joueur était écoulé. Si on ne jouait pas dans l'intervalle de cinq secondes, on perdait son tour. Comme il aimait à le rappeler, dans la réalité, les créateurs se battaient sans attendre leur tour, créant aussi rapidement que possible, en décidant que faire dans l'instant, en commettant des erreurs.

Kip avait un gros avantage : la cécité d'Andross Guile. Il voyait les cartes de son adversaire dès qu'elles étaient retournées, alors qu'Andross devait tendre la main et les toucher. Kip posait chaque nouvelle carte au même endroit pour que le handicap soit le moins gênant possible, mais cela lui laissait au moins une seconde de plus par tour. Et Andross devait mémoriser tout ce qui se trouvait sur le terrain.

Dans le jeu de base, les tours se déroulaient sans limites de temps, mais Andross méprisait cette façon de faire. Il disait qu'on n'apprenait rien de cette manière. La vie, la mort et la magie étaient rapides, disait-il. Le sable de nos vies s'écoule sans halte, et toujours trop vite.

— Un nom de mauvais augure, dit Andross.

Les premiers tours ne demandaient pas beaucoup de concentration.

— Quoi ? demanda Kip, qui se demandait s'il devait consacrer son tour à disposer plus de couleurs sur le terrain ou à mettre ses lunettes.

— Le Briseur.

Lunettes. Il ne voulait pas rester désarmé plus longtemps qu'absolument nécessaire.

— Pourquoi de mauvais augure ?

— Tu ne l'as pas manœuvré dans ce sens ? Et moi qui pensais que tu avais tout orchestré en coulisses. Bien joué, je m'étais dit.

Bien joué ? Visiblement, le silence de Kip était assez éloquent.

— Tu me ferais croire que c'est une coïncidence ?

— Quelles sont les deux choses qui coïncident ? demanda Kip.

— Le Briseur est une des épithètes attribuées au Porteur de lumière par les prophéties.

— C'était une blague. J'ai cassé une chaise.

— Marrant, commenta platement Andross.

— Et le nez d'un gars. Et la luxine que quelqu'un créait.

Le Porteur de lumière ? Dans le cœur de Kip, quelque chose se déploya à cette seule pensée. La conversation l'avait distrait, si bien qu'il faillit passer son tour. Il s'empressa de jouer, posant Damien Savoss sur le terrain avant de retourner le sablier d'Andross Guile.

Oh, zut ! C'était l'une des cartes interdites. Kip avait prévu d'attendre encore quelques tours avant de les faire sortir.

Andross passa ses doigts sur les marques. Il eut une hésitation. Repassa les doigts sur les marques.

— C'est Damien Savoss, dit-il. Cette carte est illégale.

— Il est illégal de la posséder, rappela Kip vivement. Mais les justificateurs du jeu n'ont jamais statué sur le fait qu'il était illégal de jouer avec.

Kip retourna son sablier.

— Subtile distinction.

— Subtile distinction ? J'ai découvert l'existence des cartes noires uniquement parce que vous les utilisez !

— Certaines cartes noires ont été retirées, d'autres ont été proscrites.

La clochette tinta, signalant la fin du tour d'Andross.

Kip joua une carte rapidement, cimentant le raté du luxeigneur.

La rage déforma le visage d'Andross Guile. La chair flasque sous son menton trembla. Mais il ne dit rien. Et joua.

En cinq minutes, Kip remporta la partie. Le tour perdu et la surprise de jouer contre des cartes qu'il n'avait pas vues depuis plus d'une décennie avaient déstabilisé Andross. Et il semblait que le vieil homme joue sur la défensive. C'était inhabituel.

— C'était une bonne astuce, lui dit Andross une fois les paquets battus. Tu n'aurais pas dû le gâcher pour la fille. C'est le genre de coup qui ne fonctionne qu'une fois. Tu aurais dû voir si tu pouvais me battre une fois, et ensuite jouer ce paquet pour le jeu décisif, si besoin. Et même, tu aurais dû attendre le moment où se jouerait ton avenir, au lieu de tout donner pour une esclave. Imprudent.

Kip se tourna vers Boisinistre.

— De l'eau, s'il vous plaît.

Il avait encore oublié qu'on n'utilise pas de formule de politesse avec les esclaves. Il l'oubliait toujours.

Mais l'eau n'avait aucune importance. Kip avait deviné que les grosses lunettes de Boisinistre lui permettaient de voir dans le noir. Il devenait ainsi les yeux d'Andross. Dès que le vieil esclave se tourna pour prendre la carafe, Kip sortit en silence son autre paquet, tout en parlant pour couvrir le bruit.

— Il y a des milliers de choses que vous pourriez m'apprendre, luxeigneur Guile. Vous êtes brillant et empli d'expérience. Mais, pour l'heure, vous êtes mon ennemi, et vous essayez d'infliger des horreurs à quelqu'un qui m'est cher. Donc je m'en tiendrai à mon propre jugement, merci.

Le visage du seigneur Guile s'éclaira.

— Tu apprends, n'est-ce pas ? Ignorant, naïf, mais pas aussi stupide que je croyais. J'imagine que tu ne vas pas me croire, Kip, mais je t'aime bien, en fait. Un peu. Comment va ta main ?

Il lui fallut un instant pour comprendre qu'il ne parlait pas de ses cartes, mais vraiment de sa main.

— Mieux.

Il ne pouvait pas encore tendre complètement les doigts, mais sa poigne était ferme, et il les faisait travailler.

Andross Guile émit un bruit indistinct puis prit le paquet jaune qu'il avait auparavant prévu pour Kip. Il ouvrit la boîte d'un côté, préleva quelques cartes, en retira d'autres de son paquet et mélangea les nouvelles. Il était permis de changer de paquet ou de le modifier entre les parties, pour s'adapter aux stratégies de l'adversaire.

— Alors tu y as réfléchi ? La plupart des garçons se posent la question à un moment ou à un autre.

— Quelle question ? demanda Kip.

Parfois, le vieillard disait tout haut ce qui lui passait par la tête, sans se donner la peine d'annoncer à son interlocuteur de quoi il parlait.

— Se demander si tu es le Porteur de lumière, évidemment.

Il y avait un accent sauvage et sardonique dans la voix d'Andross Guile, comme s'il jonglait avec du feu et jetait sa torche enflammée à Kip.

— Non, répondit celui-ci, et quelque chose se coinça en lui. Jouons.

— Sa naissance est censée être mystérieuse, et la tienne est pour le moins douteuse – c'est peut-être une approximation suffisante.

Kip rougit.

— C'est votre tour.

— Les vieux récits qui prédisent qu'il sera un « grand » homme dès son jeune âge pourraient être un jeu de mots, dans leur parien original, dans lequel l'autre sens du mot est « replet ». Ce qui…

Va mourir, vieux débris.

— Votre tour, lui rappela Kip.

— Mais je bouge, tu ne vois pas ? Lorsque le Porteur de lumière viendra, il va tout mettre sens dessus dessous. Ceux qui possèdent richesse, position ou pouvoir le craindront, car il pourra les déposséder. Mais tous ceux qui n'ont rien l'adoreront, espérant qu'il leur donne tout cela. Quel rôle vas-tu jouer, Kip ? Jardin.

Jardin ? Oh ! il déclarait le terrain.

Kip piocha et eut de la chance. Une pleine poignée de cartes de contrôle du temps.

Il utilisa ses premiers tours pour accumuler la lumière dans les couleurs dont il avait besoin. Ainsi Kip donnait l'impression de ne rien faire.

Andross joua un superchromate, une carte puissante pour un paquet jaune et qui signifiait que ses sorts n'échoueraient pas. Puis il créa une épée jaune, ce qui lui prit deux tours, l'un pour la créer, le suivant pour la solidifier.

Lorsque Kip joua sa carte « panique », le vieil homme fit la moue. Il ne connaissait aucun paquet vert ayant la stratégie employée par Kip. Les sabliers d'Andross qui duraient cinq secondes, furent remplacés par des sabliers de quatre secondes.

Et le plaisir de jouer « panique » sur cet homme froid, qui n'avait sans doute jamais paniqué de toute sa vie, était un joyeux coup de dague surprise.

Andross attaqua, et Kip n'essaya même pas de l'arrêter. Ce qui lui coûta presque la moitié de sa vie.

Kip joua une autre panique. Les sabliers furent remplacés par d'autres, d'une durée de trois secondes.

C'était évidemment une stratégie particulièrement injuste. Il fallait déjà à l'aveugle au moins une seconde de plus pour savoir quelles cartes avaient été jouées, et trois secondes ne procuraient pas le temps nécessaire pour établir quelque stratégie que ce soit.

Il attaqua de nouveau, et mit Kip au seuil de la mort. Le garçon enchaîna avec quelques attaques faibles, parvenant tout juste à rester en vie. Entre tirer sa carte, la lire et lire celle de Kip, Andross n'avait le temps de rien faire.

Kip abattit une carte pour désarmer son adversaire, et joua ses cartes le plus rapidement possible pour qu'Andross ne bénéficie pas d'un délai supplémentaire. En cinq tours, avec des centaines de coups faibles, il avait tué le vieux.

Andross assena son poing sur la table et balaya d'un geste des sabliers, en brisant plusieurs contre

le mur. Poings serrés, il tremblait.

— Donne-moi ton paquet, ordonna-t-il, contenant à grand-peine sa rage.

— Il est sur la table. Devant vous, répondit Kip.

Sa voix était faible et tendue. Une partie de lui se demandait pourquoi il avait si peur d'un vieil infirme, mais il était bel et bien terrifié.

— Tu as changé de paquet. Boisinistre ?

— Mon seigneur, je ne l'ai pas vu faire. C'est un échec de ma part.

Andross hurla d'une voix éraillée.

— Je sais que c'est ton échec !

Soudain, Kip fut intensément conscient du fait qu'Andross Guile était le Rouge. Il utilisait la luxine rouge depuis deux fois plus longtemps que Kip respirait. L'obscurité de la pièce avait pour but d'empêcher Andross de devenir un spirite. Et cet homme devait être très, très proche de cette limite.

— Dehors, bâtard ! Dehors !

Kip ne bougea pas. Il s'humecta les lèvres.

— J'ai dit dehors ! rugit Andross.

Kip se recroquevilla.

— J'ai besoin des papiers de Teia, mon seigneur, murmura-t-il d'une petite voix respectueuse. Et de mon paquet. S'il vous plaît.

Andross grogna et lui jeta son paquet de cartes au visage. Il fit volte-face et se retira dans sa chambre. Il s'arrêta devant la porte ouverte, et sans se retourner, aboya :

— Boisinistre !

— Oui, mon seigneur.

Après toutes ces années passées ensemble, le petit homme savait discerner exactement ce que voulait le Rouge d'après ses moindres intonations.

La porte se referma en claquant sur Andross, et Kip ramassa ses cartes éparses. Boisinistre lui apporta une liasse de papiers et le sceau du seigneur Guile.

— Mère ? demanda Boisinistre à voix basse.

— Catalina.

— Nom complet.

— Catalina Delauria.

Boisinistre hocha la tête, comme s'il le savait déjà et qu'il s'agissait d'une simple confirmation. Kim avait vaguement conscience que, même perdant, Andross Guile lui soutirait des renseignements. Il ne savait pas à quoi pouvaient lui servir ces informations, mais il savait que cette araignée tissait des pièges de soie à chaque souffle.

Boisinistre remplit les papiers, apposa le sceau et tendit le document à Kip. Il y avait une tache brune sur les feuilles. Du sang ?

— Portez cela au scribe en chef dans la tour du Prisme. Et félicitations. Vous possédez maintenant une jeune esclave. Profitez-en bien.

Chapitre 59

« Cape de scintillance »

« Tap, tap, tap, tap… »

En dehors du temps. En dehors de l'espace.

Dissous.

En touchant du bout des doigts chaque point, il eut l'impression qu'un parchemin se déroulait. Il ne s'agissait pas simplement des cinq sens : les couleurs centrales offraient la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût, mais il y avait autre chose encore. L'ultraviolet et le bleu s'assemblaient par son pouce en bas à gauche de la carte : les villes et leurs superstructures. Leurs contours brillaient, lignes logiques et serrées qui s'élevaient au-delà de la page. Des lignes de raison, de pensée, d'histoire… la causalité qui se dégageait. Et il plongeait, toujours plus profondément.

Le vert par son index en haut à gauche. Incarnation : la santé, la forme du corps qu'il savait qu'il allait habiter, mais aussi concernant les corps autour de lui. Les présences physiques, les vies : les malades, les faibles, les vigoureux. Y compris les poissons qui frétillaient dans la baie, la lumière d'arrière-plan de la vie dans les vagues. La sérénité émanant de l'herbe et des arbres de l'île. Dans cette carte, son corps était fort. Un homme dans la fleur de l'âge, avec quelques douleurs. Une sorte de guerrier peut-être ? Une vieille blessure au dos, jamais réellement guérie. Une cheville qu'il avait foulée une dizaine de fois, et qui restait faible. Et, au plus profond, il sentit la force des muscles, la grâce d'un combattant ayant grandi dans une troupe de danse, sentit la libido refoulée d'un homme voyageant avec une femme qu'il désirait.

Le doigt suivant était son annulaire. En haut à droite. Orange. Le vert était la vie, l'orange les relations entre les êtres vivants. Les brillantes lignes bleues de causalité, de logique, prenaient vie. Les lignes, sans cela, étaient dénuées de sens. Certaines structures bleues représentaient les mensonges qu'il avait répandus, les fondations de faux-semblants, de fausses pistes, de tromperies qui étaient compréhensibles pour ses inquisiteurs. Et soudain le jeune homme eut un aperçu de combien cet homme était dangereux. Il y avait chez lui quelque chose de retardé. Il avait eu une relation avec Niah – c'était le nom de la femme, il le savait désormais. Sa coéquipière, une femme qu'il ne peut s'empêcher de regarder, admiratif, plein de désir et de haine. Il l'avait convaincue de venir partager son lit, au tout début.

Après, elle lui avait dit que, s'il la touchait de nouveau, elle le tuerait. Elle avait dit qu'il avait été trop brusque – quelque chose de ce genre.

Elle ne voulait tout simplement pas admettre combien elle aimait ça. Faiblesse. Elle savait se battre pourtant. Après leur aventure, elle avait demandé à ses supérieurs d'être mutée ailleurs, mais elle n'avait pas précisé pourquoi. Trop gênée, trop faible. Ils avaient refusé.

Depuis, il ne l'avait plus touchée. Elle était douée pour manier la dague, le pistolet. Et douée pour la rancune. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de fantasmer, s'imaginant l'attacher de nouveau. D'habitude, quand il avait possédé une femme, elle cessait de l'intéresser. Pas Niah. Peut-être était-ce ça l'amour, alors.

Oh ! qu'Orholam lui vienne en aide. Le jeune homme se perdait déjà dans la carte, et il n'avait pas encore touché toutes les…

Son auriculaire, en bas à droite, le rouge et l'infrarouge, presque au même moment où son majeur touchait le jaune, en haut.

Toute étude désintéressée du fonctionnement complexe des cartes et des relations entre le créateur et son sujet fut oblitérée par la déferlante des passions rabougries de Vox et par ses idées fixes. Et par sa cape de scintillance.

Je jette mon sac sur mon épaule avant de suivre Niah vers la jetée. Je déteste la puanteur d'algues pourries qui monte de la mer, j'ai toujours détesté cette odeur. Mais ça fait du bien de quitter la corvette. Je déteste les bateaux. Si j'étais resté à bord plus longtemps, j'aurais éventré ce capitaine gangrené de l'aine jusqu'aux ouïes. Cette idée me fait sourire. Tout comme les hanches de Niah qui se balancent devant moi. Le cul de Niah pourrait faire jurer les luxiats et donner la quille à des eunuques. Il compense sa figure, sans doute.

Niah replace son paquetage sur son dos et ajuste sa ceinture. Tout en se préparant, elle étend un de ses doigts vers le bas. Une preuve de son appréciation pour mon appréciation.

Je ris. Niah adore se montrer taquine.

Nous n'avons même pas encore quitté le poste des percepteurs à l'entrée des quais lorsque Niah tousse. C'est le signal qui veut dire qu'elle a reçu les ordres. C'est toujours à elle que nos supérieurs transmettent les ordres. Ils la croient meilleure que moi, pour une raison quelconque. Mais, ainsi, je suis dépendant d'elle. Ça m'empêche de lui faire du mal, qu'ils se disent. Comme si j'allais lui faire du mal.

Elle marche devant. Elle ne me dit pas quel est le message, ne me le montre pas. De toute façon, il est toujours codé, et on ne m'a pas appris le code. Niah refuse de me l'apprendre. Elle est parfois rusée, cette femelle.

Je lève les yeux vers la Chromerie. Cette vision m'emplit de rage et de mépris. Ils m'ont chassé quand j'étais en première année. À treize ans. Et pour quoi ? Un chat.

Qui aime les chats ? Les chats ne sont même pas capables de rendre l'affection qu'on leur porte. Pourquoi avoir décidé que cette foutue bestiole valait mieux que moi ? J'étais un créateur vert plein de promesses. Ils ne pouvaient pas deviner à quel point je serais spécial, mais qui rejette un créateur à cause d'un chat ?

N'empêche, ce chat m'a appris quelque chose. Il m'a appris la prudence. Qualité inestimable dans ma profession. Voilà pourquoi je respire encore, vingt ans plus tard. Mes trois premiers coéquipiers n'ont pas été aussi prudents. La dernière fois, j'ai failli ne pas récupérer la cape de Gebalyn, je n'ai pu la sortir du feu sans perdre six précieux pouces à l'ourlet. Maintenant, cette cape n'ira qu'à une personne aussi petite que Niah. Il était déjà assez difficile de trouver des décomposeurs de lumière… maintenant ma matrone va devoir trouver des décomposeurs de petite taille.

Pas mes oignons.

Tout ce que je souhaite, c'est que cette mission sabote la Chromerie. Atirat a bien plus d'indulgence pour mes petites manies qu'Orholam et sa Chromerie. La déesse verte n'enchaîne pas ceux qui l'adorent. Atirat m'a sauvé d'une vie de dégoût de moi-même. Elle me donne la liberté, elle m'accepte. Ces moutons, ces fantoches ne connaîtront jamais cela.

Les percepteurs ne m'arrêtent pas, ne fouillent pas mon sac. Ils en ont le droit, mais la quantité de gens qui arrivent est trop importante pour vérifier tout le monde. Ils procèdent à des contrôles aléatoires, ils prennent certains à l'écart et cherchent de l'herbe à rats, des bijoux, du safran, toutes ces marchandises assez petites et précieuses pour que quelqu'un puisse passer en douce une petite fortune, sans payer les taxes.

Peut-être que je n'ai pas l'allure qui convient, même si d'après mon expérience les trafiquants sont aussi dépenaillés que moi.

Ma barbe a au moins besoin d'être de nouveau huilée. Si je trouve un barbier atashien, je m'offre

un soin complet : défaire les tresses, retirer les perles, brossage, massage du visage, teinture pour couvrir le grisonnement, puis tressage, pourquoi pas avec des perles d'or à la place de celles en verre bleu que j'ai pour l'instant. Et des inclusions de fils d'or peut-être. Des fils d'or, voilà la récompense que je vais m'offrir pour cette mission que je ne connais pas encore.

Une heure plus tard, je retrouve Niah, après avoir loué des chambres séparées dans une auberge. Il y a de bonnes raisons pratiques d'agir ainsi, mais Niah ne les a pas mentionnées lorsque j'ai suggéré de faire chambre commune pour économiser. Elle s'est contentée de me dire qu'elle me tuerait si j'entrais dans sa chambre.

Des fois, je me dis qu'elle ne m'aime pas trop. Mais c'est une bonne coéquipière. Elle est douée, je ne me ferai pas tuer à cause d'elle. Au final, c'est ce qui m'importe, même si j'aimerais revoir son expression lorsque j'ai commencé à l'asphyxier après l'avoir attachée. Elle a paniqué. Mais je savais qu'elle me remercierait dès qu'elle atteindrait l'apothéose. J'avais tellement hâte de voir sa terreur se changer en plaisir extrême.

Mais elle était frigide. Là, il n'y a rien à faire.

Je me place à côté d'elle alors qu'elle achète des fruits au marché, à une rue de l'auberge.

— Jolis melons, je commente.

Elle fait semblant de ne rien entendre.

— J'ai décodé le message. Tu ne vas pas le croire.

Je suis bien plus grand qu'elle, et je suis tout près. Je profite de la vue plongeante dans son chemisier.

— Hmm, quel suspense.

— Tu sais, Vox, il y a un bordel de l'autre côté de la rue. Tu as un besoin pressant à assouvir avant de pouvoir tenir une discussion ?

Elle a du mordant. J'aime bien ça chez elle.

Je remonte jusqu'à ses yeux.

— Si tu veux pas que je regarde, ne les expose pas. Je suis libre de regarder, tu es libre de te couvrir. C'est quoi, le boulot ?

Elle jette un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y a pas d'oreilles assez proches pour surprendre notre conversation. Elle baisse la voix.

— Ils veulent qu'on liquide la Sorcière des vents. On doit tuer Janus Borig elle-même.

Tandis qu'une lance de frayeur se fiche dans mes entrailles, mes yeux s'assombrissent. Les sons se taisent. Je perds toute sensation, l'enchaînement de mes pensées. Je suis aspiré, englouti, et je reviens.

Je plane, suspendu entre mon propre corps et celui d'un gros jeune homme. Beurk ! Gros. Après la gloire de ma stature efficace de guerrier-assassin, la grâce que je dois à des dizaines de milliers d'heures d'entraînement. Je suis assis dans le…

Bordel, qu'est-ce que…

Qu'est-ce que…

Il était revenu.

Chapitre 60

— Tu m'as gagnée ? Tu m'as gagnée aux *cartes* ? répéta Teia.

— Oui, répondit Kip.

C'était après leur entraînement de minuit. Teia avait remarqué le comportement étrange de Kip, et elle l'avait pris à part. À présent, ils étaient dans sa nouvelle chambre. Il était encore fourbu par les exercices et portait une serviette sur les épaules. Il avait du mal à croiser le regard de Teia. Il ne savait même pas pourquoi il avait honte.

— Contre quoi m'as-tu jouée ? Je veux dire, quels étaient les enjeux ? insista Teia. Tu ne possèdes rien. Enfin, sans vouloir être malpolie. Moi non plus, mais…

— Ce n'était pas vraiment ce genre de pari. Le Rouge testait – je ne sais pas trop – jusqu'où il pouvait me mettre la pression, j'imagine. C'était toi contre… un secret qu'il croit que j'ai.

— Je vois…

Le nez de Teia se fronça un instant. Elle comprenait qu'il ne lui faisait pas assez confiance pour lui en dire plus.

— Désolée, je ne suis pas des plus accommodantes quand je suis fatiguée, s'excusa-t-elle. Ils t'ont donné mes papiers ?

Kip désigna son bureau, où se trouvait la feuille portant le sceau.

— J'ai déjà procédé à l'enregistrement avec le scribe en chef. Il m'a dit qu'ils devaient d'abord vérifier avec l'ambassade du satrape abornéen pour s'assurer qu'il n'y avait pas de privilèges sur ta propriété mais, avec la signature d'Andross Guile, il était certain que rien ne s'y opposerait. Il a déjà consigné le changement dans les registres de la Chromerie.

Teia clignait des yeux comme une petite fille qui vient de tomber et n'arrive pas à décider si elle s'est fait mal ou non. Est-ce qu'il fallait pleurer ou se relever et repartir ?

— Tu m'as gagnée ? demanda-t-elle encore. Qu'est-ce que… qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

Les yeux de Teia allèrent vers le lit de Kip, puis revinrent sur lui. Elle baissa les yeux.

— Non ! s'écria-t-il. Comme tu l'as rappelé, c'est interdit pour les Gardes noirs. Je…

— Pour les Gardes noirs proprement dits, pas pour les grouillots, précisa-t-elle calmement. Pas jusqu'aux vœux.

Aucune femme ne coucherait volontairement avec Kip. Pas pour ce qu'il était. Il devrait se prendre une esclave de chambre pour ça, ou une prostituée. Il était gros, bête, moche, maladroit, métis. Il ne savait pas parler aux filles comme les autres garçons. C'était la chance de sa vie. Teia n'était pas tout à fait partante, mais elle ne semblait pas repoussée par lui non plus. Andross Guile n'avait pas tort.

Il pouvait toujours la libérer plus tard. Et s'ils devenaient tous deux Gardes noirs, ils prononceraient les vœux et cela prendrait fin.

Pour une fois, Kip retirerait quelque chose pour lui. Il l'avait bien mérité. Toutes ces heures de concentration pour mémoriser les paquets et les stratégies alors qu'il aurait pu étudier la magie à la place. Il savait qu'il n'aurait pas dû utiliser ses cartes noires afin de sauver Teia. Il aurait dû garder cet atout dans sa manche pour sauver sa peau. Il risquait son avenir pour elle. Elle lui devait une fière chandelle. Sans la ruse de Kip, elle appartiendrait à Andross Guile. Il l'avait sauvée des crocs de cette araignée. Qu'y avait-il de mal à désirer un peu de gratitude en retour ?

De la gratitude, hein ? C'est ça qui t'a fait fantasmer, Kip ?

Teia posa son sac. Quand elle s'adressa à lui, sa voix était distante, vide.

— Est-ce que tu veux que je me lave d'abord ? ou je peux apporter de l'eau chaude pour que nous

nous lavions ensemble. Ou… désolée, Kip – je veux dire, mon seigneur. Je n'ai pas l'habitude. Je ne… je ne pensais pas que ma maîtresse me vendrait. Elle semblait très décidée… Je… je parle trop non ?

Il avait fantasmé sur Teia. Et s'était senti très mal après coup.

Kip se frotta le visage avec sa serviette. Elle était esclave. Il ne l'avait pas mise en esclavage, c'était un état de fait. Et tout ceci n'était pas une idée de lui, et lui aussi devait en payer le prix. Il n'avait pas choisi d'être un bâtard, mais il devait vivre avec, non ? Il assumait son statut, ce n'était que justice qu'il récolte une récompense. Il l'avait bien méritée. Et puis le fait que ce soit un devoir ne signifiait pas que cela devait être désagréable. Kip serait bon pour elle. Il prendrait soin d'elle. Il serait le meilleur propriétaire qu'une jeune esclave puisse imaginer.

Teia déglutit.

— Je suis vierge, mais les esclaves de chambre parlaient de leur travail. En détail. (Elle s'empourpra.) Je pense que je sais comment faire.

Elle avala de nouveau sa salive.

Et, franchement, que pouvait-elle espérer de mieux s'il la libérait ? Les paysans étaient-ils bien mieux lotis que les esclaves ?

La tentation était un serpent subtil et lent.

Je suis l'ours-tortue. Je suis gros, gauche et ridicule, mais au moins je peux être honnête avec moi-même. Je veux la prendre parce que je suis terrifié à l'idée de ne jamais plus avoir la chance de coucher avec quelqu'un. Et je serai gentil avec elle parce que je ne veux pas me sentir coupable. Des mensonges.

« Bien sûr que je veux coucher avec vous, maître. Bien sûr vous êtes bon avec moi. Bien sûr c'est mille fois mieux que ce qu'une esclave peut espérer. Bien sûr vous êtes gentil, généreux, merveilleux. »

Quand on n'est pas libre de dire « non », les « oui » n'ont aucune valeur.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose qui t'a déplu ? demanda Teia.

Elle ne serait pas si attentive à mes changements d'humeur si je n'étais pas son maître.

— Ce n'est pas nécessaire de se laver d'abord. Je ne voulais rien insinuer par là. Je suis désolée. J'ai deux mains gauches quand il s'agit de ça. Je devrais me taire et…

Elle croisa les bras et attrapa l'ourlet de sa chemise.

Kip lui saisit le poignet avant qu'elle se dénude. Il ne tint pas compte de son regard interloqué, alla à son bureau et prit les papiers, qu'il lui tendit en évitant son regard.

— Tu es libre. Je ne pourrai pas l'enregistrer avant que l'ambassade accepte le premier transfert – j'ai essayé. Mais, en ce qui me concerne, tu ne m'appartiens pas. (Bizarrement, cela semblait brutal. Il se frotta le visage avec la serviette.) Là où j'ai grandi, personne n'avait d'esclaves, alors je ne sais pas comment ça se passe, mais… je ne veux pas apprendre comment ça marche. L'idée de te forcer à… à faire ces choses que cet horrible vieillard a suggérées… je me déteste déjà assez comme ça.

— Tu ne dors pas ces derniers temps, je me trompe ? lui demanda Teia.

— Quel rapport ?

— Donc c'est vrai.

Kip détourna la tête.

— Je fais… de mauvais rêves. (« De mauvais rêves. » C'était un euphémisme.) Que je dorme ou pas, je suis plus fatigué le matin.

— Va au lit, Kip. On en reparlera demain matin.

— Je ne plaisante pas, Teia.

— Moi non plus. Au lit, dit-elle fermement.

— Et moi qui croyais que j'étais le maître ici, plaisanta Kip.

Il regretta aussitôt ses paroles, mais elle rit et lui donna un coup sur les fesses. Néanmoins, son rire était un peu forcé. Elle était au moins aussi soulagée que lui.

Il se coucha et, par miracle, dormit.

Au matin, Kip se sentait incroyablement bien. Pendant dix secondes. Il se surprit à fredonner.

Puis il pensa à la dague.

Il se lava à l'éponge, enfila des vêtements propres puis passa rapidement la tête dans le couloir. Pas d'espions. Du moins, il n'en repéra pas.

Il emprunta l'escalier pour se rendre à l'étage de son ancienne caserne. Il n'avait toujours pas de plan, mais il savait qu'il ne pouvait pas laisser traîner indéfiniment cette relique d'une valeur inestimable dans un coffre. Il se glissa dans la caserne et se rendit rapidement à son ancien dortoir.

Le lit sous lequel il avait caché la dague avait été pris. Le coffre avait été déplacé au pied du lit, comme pour les autres places occupées. La gorge de Kip se serra.

Il ouvrit le coffre. Des habits de rechange, une couverture en plus, quelques pièces. Pas de dague. *Bon sang ! Oh, bon sang ! Par Orholam, non !*

— Pourquoi tu fouilles mes affaires ? fit une voix depuis le couloir des latrines.

C'était un nouveau, que Kip n'avait encore jamais vu. Boutonneux, décharné, avec une tache de naissance sur le cou.

— J'avais des affaires dans ce coffre, expliqua Kip. Où sont-elles ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

— De quoi tu parles ? Il n'y avait que la couverture comme dans tous les coffres. Est-ce que tu essaies de me voler quelque chose ?

— Oh, la ferme !

— C'est toi le Briseur, non ? demanda le garçon.

Génial ! Kip ne répondit pas. Il sortit.

Il alla au rez-de-chaussée, et se dirigea vers la file pour étudiants du secrétariat. C'était une heure de cours, donc il n'y avait personne. Le secrétaire savait visiblement que Kip manquait ses cours. Il prit son temps pour venir le voir.

Kip se mordit la langue.

— Êtes-vous perdu, jeune homme ? lui demanda le secrétaire, qui avait à la main une tasse de kopi fumante.

— Non, mais j'ai quelque chose qui l'est. Avez-vous un endroit pour les objets perdus ?

— Effectivement. Qu'avez-vous perdu ?

Kip déglutit.

— Ne me dites pas que vous avez perdu un certain nombre de pièces, mais que vous ne savez pas exactement combien.

L'homme sourit sans humour et but une gorgée de sa boisson.

— Non. Euh… (Kip baissa la voix.) C'est un couteau dans son fourreau, de cette taille environ, avec la… euh… poignée en peau de raie blanche, et… euh… une sorte de verre inclus dans la lame.

— Ah ! les garçons et leurs paris…

— Je suis sérieux.

L'homme prit une autre gorgée de kopi, leva les yeux au plafond et alla fouiller une boîte derrière son bureau. Il y avait de vieilles capes, des pantalons.

— Les esclaves nettoient les chambres, vous savez. Des gens sournois. Aucune morale. Ce sont des voleurs la plupart du temps. Vous ne devriez vraiment pas laisser quoi que ce soit qui…

Il laissa sa phrase en suspens.

Kip entendit le bruit bien reconnaissable d'une lame qui glisse hors de son fourreau. Son cœur bondit.

L'homme revint au comptoir et posa la lame dessus. C'était bien elle. Le secrétaire ouvrait de grands yeux.

Kip la fit disparaître aussitôt.

— Il serait… euh… préférable pour vous de ne pas répéter ce que vous avez vu, dit Kip. Euh… je ne voulais pas proférer une menace. Je voulais dire que c'est foutrement important, alors, si quelqu'un d'autre cherche cet objet, peut-être pourriez-vous n'avoir rien vu et ne pas savoir de quoi nous parlons ? Et si jamais vous trouvez quel esclave l'a rapporté ici, dites-lui merci. Je lui dois sans doute la vie, ce genre de truc.

Avec nonchalance, l'homme prit une gorgée de kopi. Mais la sueur qui perlait à son front le trahissait.

Je n'ai aucun endroit pour la cacher.

Comme si cela n'attirait pas assez l'attention, Kip prit le couteau et le glissa dans sa chemise le long de son bras, dissimulant le manche dans sa main. Il déglutit et resserra sa ceinture d'une seule main. Il lui faudrait avoir les reins solides.

« Reins ». Kip n'aimait pas ce mot.

Le secrétaire toussota.

— Puis-je vous aider de quelque autre façon ? demanda-t-il.

Oh ! il s'éternisait.

— Non. Et encore merci.

Il s'éloigna.

Il ne savait pas où aller. Il ne disposait d'aucun endroit sûr où dissimuler un objet si précieux. Il pensa soudain à Janus Borig. Elle possédait des choses qui valaient une fortune, cachées en pleine vue. Peut-être pourrait-elle lui donner conseil.

Lorsqu'il atteignit l'entrée du bâtiment, il remarqua que tous ceux qui entraient étaient trempés. Il songea à remonter prendre une cape, mais sa chambre était peut-être surveillée, et il cachait très mal la dague. Avoir une chance pareille était inespéré, mais compter que cela se reproduise était trop risqué.

Il allait devoir se mouiller. Il se prépara à affronter l'averse et partit au petit trot.

Lorsqu'il atteignit la maison de Janus Borig, il était bon à tordre et glacé. Il trouva la porte enfoncée, arrachée de ses gonds. Le fer était tordu. Une odeur caractéristique flottait dans l'air. *Du sang. Du sang et de la fumée.*

Chapitre 61

Kip sentit la peur qui tentait de le paralyser. Mais la peur était lente. La peur ne pouvait se percher sur ses épaules et étendre ses ailes noires sur son visage que s'il lui laissait la place de s'installer. Elle tournoya autour de sa tête, donnant des coups de son bec sanglant, cherchant ses yeux. Mais Kip fut plus rapide. Il fonça à l'intérieur de la maison.

Alors qu'il franchissait le seuil, il percuta quelque chose. Quelque chose d'invisible et mou. Pas quelque chose. Quelqu'un.

Pour une fois, le poids de Kip lui fut utile. Il tomba en avant, entrant en titubant dans la maison de Janus Borig, et renversa la forme invisible. Il aperçut une jambe de pantalon dans l'ouverture d'une cape au moment où l'intrus trébuchait sur une bibliothèque démolie.

Il y eut une petite explosion en pluie de cartes à jouer. L'homme invisible devait en avoir plein les mains et, en atterrissant, elles s'étaient éparpillées.

Puis il disparut dans un bruissement de tissu.

Kip se remit aussitôt debout et dérapa sur les détritus au sol. C'est alors qu'il vit les cadavres. Des hommes armés, environ une demi-douzaine en tout, tout de noir vêtus, avec une égide jaune brodée sur la poitrine. Les gardes de Janus Borig. Tous les morts étaient des gens à elle. Ils n'avaient réussi à tuer personne en retour.

Le bruit d'une lame tirée hors de son fourreau troubla le sifflement de la pluie et du vent qui faisaient rage dehors.

Kip dilata ses pupilles pour accéder au spectre infrarouge. Aussitôt l'homme invisible lui apparut. Malgré la cape qui le recouvrait, il émettait plus de chaleur que ce qui l'entourait. Et il se dirigeait droit sur Kip, sans prendre garde à abaisser son centre de gravité. Le jeune garçon devait lui sembler être une proie facile.

Kip jeta des regards éperdus autour de lui pour donner l'impression qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait, alors qu'il attendait que l'encapuchonné vienne plus près. Apparemment, la cape ne dissimulait que ce qu'elle couvrait : l'homme disposait seulement d'une épée courte, qu'il ne pouvait brandir qu'à la dernière seconde, sinon elle serait apparue, suspendue en l'air. Aussi l'homme avançait-il pointe baissée.

Lorsqu'il fut à deux pas, Kip hurla et se jeta sur le côté de l'homme. D'un moulinet du bras gauche, il bloqua la main armée que son adversaire levait, et de la main droite il lui enfonça sa propre dague dans la poitrine.

L'infrarouge n'était pas idéal pour distinguer les détails, ou peut-être Kip était-il simplement maladroit, car il atterrit sur des livres et des trognons de pommes, qui glissèrent sous lui. Sa dague lui échappa.

Il se remit debout, vacillant sous la griserie du combat. L'homme invisible était maintenant très voyant, retourné sur le dos, bras en croix et immobile. La dague de Kip était plantée dans sa poitrine.

Kip jeta des regards frénétiques autour de lui. Les autres fois, Janus avait un millier de fusils autour d'elle. Pourquoi n'en trouvait-il aucun ? Rien ne semblait brûler, mais une odeur de fumée planait, étouffante. Il sentait aussi l'odeur résineuse de cèdre frais caractéristique de la luxine verte. Ils avaient étouffé l'incendie avec de la luxine. Du feu. Janus Borig lui avait dit qu'elle avait piégé les cartes dans la pièce du haut. Peut-être en avait-elle disposé en bas aussi.

— Vox ?! appela une voix de femme à l'étage. C'était quoi ces bruits ?

Récupérant sa dague sur l'homme mort, Kip se précipita dans l'escalier, aussi discret qu'un

rhinocéros tombant sur une palette de porcelaines. La femme était devant le mur couvert de cartes : elle les détachait et les rangeait dans un casier en bois à compartiments. Mais elle était déjà sur le qui-vive lorsque Kip surgit dans son champ de vision. Elle laissa son casier tomber sur une table et rabattit sa cape autour d'elle.

Sans s'en rendre compte, Kip était repassé en vision normale, et il eut un très bref aperçu de la pièce du haut. Près du bureau de Janus Borig gisait le corps tassé et sanglant de la vieille dame. Un pan du mur avait été éventré, révélant une cachette qui devait avoir abrité des cartes ou d'autres trésors. Le mur était à demi dénudé.

Il vit un scintillement se diriger vers lui et il détendit ses yeux. La femme invisible lui apparut comme une masse chatoyante. Elle arrivait vite, prête à lever son épée au dernier moment. Ces assassins devaient avoir l'habitude de ne rencontrer aucune résistance chez leurs victimes car, lorsque Kip esquiva, elle fut si surprise qu'elle n'essaya même pas de corriger son attaque. Il la dépassa d'un bond en tournant sur lui-même, et riposta.

Sa dague effleura puis trancha quelque chose. Kip pensait – espérait – qu'il avait atteint la femme sur le côté du cou. Au milieu de la pièce, il s'accroupit.

— Un infrarouge, dit-elle. J'ai toujours eu horreur des infrarouges.

Avec un scintillement, elle redevint visible. C'était une petite femme blonde à la peau pâle et aux iris bleus que la magie avait presque entièrement rendu verts. Avec ses yeux rapprochés, elle avait une allure de furet. Ses cheveux étaient rassemblés en deux tresses. L'une d'elles avait en partie été tranchée par la dague de Kip. Elle sortit un pistolet.

Kip s'empara du petit siège de Janus et le lança sur l'assassin. Elle fit un saut de côté, mais elle avait déjà appuyé sur la détente. L'arme rugit, l'exiguïté de la pièce amplifiant encore la déflagration. Dans une succession assourdissante de détonations aiguës, le plomb ricocha sur les murs.

La femme poussa un juron et agrippa sa jambe. Soit elle était touchée, soit elle bluffait. De toute façon, Kip ne pouvait déterminer à quel point elle était blessée. Elle lui lança le pistolet à la figure, et l'attaqua alors à l'épée.

Sa lame courte n'était pas du tout adaptée au combat à l'épée. De par sa longueur et sa largeur, c'était une arme faite pour poignarder des victimes qui ne se doutaient pas de ce qui allait leur arriver. Et un seul coup était fatal. La lame de Kip était à peu près aussi longue, mais plus étroite et plus affûtée – sans compter que celui qui la tenait était bien moins entraîné, et constituait une cible plus imposante.

Mais la femme était blessée. Kip se mit en position pour un combat au couteau, essayant de se souvenir de tous les conseils prodigués par ses entraîneurs. La meurtrière feignait peut-être d'être plus gravement touchée qu'elle ne l'était en réalité, pour pousser Kip à commettre une erreur.

Patience. Si elle était blessée, elle tenterait quelque chose de désespéré pour conclure rapidement le combat.

— Des gens vont arriver d'une seconde à l'autre, lui dit Kip. Vous devriez…

Elle se précipita sur lui. Il repoussa son épée courte et lui donna un coup de poing dans le visage avec sa main gauche infirme. Au moins celle-ci constituait-elle un bon poing et une bonne surface de contact. La femme tituba en arrière, chancelant un peu du côté de sa jambe blessée, la gauche.

S'il avait enchaîné après ce coup, il aurait pu remporter la bagarre, mais il hésitait, ne sachant pas si elle jouait la comédie.

Le nez en sang, elle reprit ses esprits et enchaîna des esquives de buste. Elle exagérait peut-être un peu son jeu d'épaules.

— Tous les gardes des cinq rues les plus proches ont été soudoyés, répondit-elle. Et tu n'entends

pas ? (Kip ne savait pas de quoi elle parlait. *Oh, le tonnerre !*) Ça veut dire que si quelqu'un a entendu les coups de feu il les aura pris pour des coups de tonnerre. Tu vas mourir ici, garçon de feu.

— Pourquoi vous avez fait ça ? demanda Kip.

Il gagnait du temps. Il voyait une tache de sang s'agrandir sur le pantalon sombre de l'assassin. Elle avait bien été touchée par le ricochet.

Quand c'est la guerre, on ne peut pas tricher, il n'y a que des survivants et des victimes. Fisk leur avait martelé ces leçons pendant l'entraînement. On n'apprenait pas aux Gardes noirs à se battre en duel. On leur apprenait à tuer.

Kip n'était pas doué au combat au couteau, mais il était plus costaud que cette femme, d'autant plus que sa blessure l'affaiblissait. Leurs lents mouvements circulaires le menèrent de nouveau à portée du siège.

— Ce sont les ordres, répondit-elle. Et qui t'es toi, bordel, que je puisse dire qui on a tué ?

— Kip Guile.

— Guile ?

Kip jeta son couteau sur la femme. Ce n'était jamais une bonne idée de jeter son couteau, sauf si on était lanceur de sabres. Kip ne l'était pas. Mais son adversaire ne s'y attendait pas, et le projectile la heurta en pleine poitrine… avec le manche.

Néanmoins, elle sauta en arrière en jurant et Kip attrapa le tabouret à deux mains, lui imprimant un grand mouvement circulaire.

L'assassin essaya de reculer encore, mais elle était acculée au mur. Le coup de Kip porta – il lui avait communiqué toute sa force. Elle essaya de bloquer, mais il écrasa sa défense, et un pied du siège se brisa, le transformant en une arme étrange.

Cette fois Kip ne reproduisit pas son erreur : il tira parti de son attaque. Il faisait à présent plus clair dans la pièce et il voyait que le bras de son opposante était cassé, bien qu'elle parvînt miraculeusement à conserver son couteau. Elle s'apprêtait à le passer dans sa main gauche quand Kip se jeta sur elle, l'écrasant contre le mur d'un coup d'épaule.

Il entendit le sifflement de l'air expulsé des poumons de la femme. Puis ils se précipitèrent tous deux pour attraper son épée.

— Niah ! cria une voix depuis l'escalier. Baisse-toi !

Kip se retourna à temps pour voir l'autre assassin – celui qu'il était persuadé d'avoir tué – debout et brandissant un pistolet. La femme, Niah, essaya de se dégager pour s'aplatir au sol, mais le jeune garçon la tenait, hypnotisé par le point orange suspendu au-dessus du pistolet : une mèche allumée. Avec un bruit sec, elle claqua sur le bassinet.

Kip tourna avec Niah, visage contre visage, sans plus s'inquiéter de la dague entre eux.

Il y eut une explosion, et elle lui donna un coup de tête. Kip le reçut dans la bouche et le nez, et aussitôt ses yeux se mouillèrent.

— Niah !

Kip tituba en arrière, trébucha et tomba sur les fesses. Niah s'effondra comme un tas de viande. L'arrière de son crâne était défoncé. Ce que Kip avait pris pour un coup de tête avait été en fait le soubresaut sous le choc de l'impact de son crâne pulvérisé.

Kip s'était cogné la tête contre le mur en tombant. Pas assez fort pour être sonné, mais ça faisait mal quand même.

Je suis un imbécile. Il prit ses lunettes vertes dans sa poche.

L'autre assassin, Vox, semblait pétrifié d'horreur devant la tête fracassée de sa partenaire. Mais le mouvement de Kip le fit revenir à lui et il sauta en avant pour lui donner un coup de pied en pleine

figure.

Le jeune garçon absorba le coup avec l'épaule, et il se laissa rouler, ménageant la plus grande distance possible entre Vox et lui. Il vit l'assassin ramasser l'épée courte de Niah. Kip se releva en chancelant, désarmé, acculé à un coin de la pièce, tandis que son adversaire se mettait en position de combat. Rien qu'en le regardant, Kip devina qu'il s'agissait d'un guerrier.

Il avait toujours ses lunettes à la main ; elles étaient tordues, mais les verres intacts. Pas le temps. S'il les mettait sur son nez, cette épée l'achèverait au même moment.

L'assassin et le jeune magicien passèrent à l'action au même instant : Vox se précipita sur Kip, et ce dernier voulut attraper les cartes sur le mur. D'un grand geste, il arracha quatre, cinq, six cartes.

Une lance de feu jaillit du mur. Si Kip s'était tenu face aux cartes, il aurait été consumé. Mais du coup les flammes formèrent un écran entre lui et l'assassin, qui arrêta son mouvement de justesse. Kip chaussa ses lunettes en les retordant un peu, et absorba du vert. Vox comprit ce qu'il faisait et, lorsque le rideau de feu s'abaissa, tous deux brandirent la main pour projeter de la luxine.

L'assassin fut le plus rapide. Ses doigts s'ouvrirent… et rien ne se produisit. Sa paume ne contenait pas de couleur. Il eut une seconde pour baisser des yeux surpris sur sa main avant que le missile vert de Kip l'empale en plein estomac.

L'homme s'affaissa en gémissant.

— Atirat ! Atirat, reviens ! Qu'est-ce que tu m'as fait ?! demanda-t-il à Kip.

Il ne prêtait pas attention à son ventre. Il ne voyait pas sa blessure mortelle. Il regardait ses mains.

Kip toussa. Le mur sur lequel étaient encore accrochées les dernières cartes avait pris feu. Certaines crachaient des étincelles comme de la résine dans une flambée. D'autres n'étaient pas affectées par les flammes. Et l'incendie prenait rapidement de l'ampleur.

— Kip, râla une voix entrecoupée de respirations laborieuses.

Cela venait du coin de la pièce. Janus Borig. Elle était en vie !

— Le couteau, andouille, lui dit-elle.

— Quoi ? fit Kip, comme une andouille.

Oh ! mon couteau. Celui que j'ai jeté en plein combat. Ce couteau-là !

Kip dut enjamber le corps de Niah, dont la tête défoncée continuait à se vider de son contenu, formant une mare rouge toujours plus grande. Il détourna rapidement le regard pour ne pas vomir.

L'autre assassin bredouillait quelque chose sur le fait d'être souillé, indigne, foutu. Il pleurait, suffoquait, mais il ne semblait pas avoir la force de causer des problèmes. Kip trouva la dague et se redressa dans la pièce enfumée. Au même moment, il entendit un cri.

Avec un sursaut, il se baissa et eut le temps de voir Vox (qui avait retiré sa cape et sa chemise, bizarrement) s'égorger. Une fontaine de sang jaillit. Pendant un moment, l'assassin regarda Kip de ses yeux bruns pleins de haine avant de s'écrouler, inerte.

Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Kip courut vers Janus.

— Les capes, Kip.

— On vous trouvera une cape quand on sera sortis d'ici.

— Stupide et merveilleux petit. *Leurs* capes, précisa-t-elle d'une voix faible.

Kip obéit. Son cerveau ne fonctionnait plus très bien. Il était soulagé qu'on lui donne des directives – même si cette action ne lui semblait pas très avisée, piégés comme ils l'étaient dans une maison envahie par la fumée. L'homme avait jeté sa cape, que Kip récupéra donc sans mal. La femme en revanche portait toujours la sienne. Kip détourna les yeux pendant qu'il faisait rouler le corps pour dégager le vêtement. N'arrivant pas à l'arracher au cadavre, il s'aperçut que la cape était attachée à

un ras-de-cou en or qui enserrait la gorge de l'assassin.

Il se concentra entièrement sur ses doigts pour éviter de succomber à l'horreur de cette cervelle répandue et ouvrit le fermoir du collier, réussissant enfin à retirer la cape à sa propriétaire.

Il avala une goulée d'air, moins enfumé au niveau du sol, puis revint vers Janus Borig. Il souleva la vieille femme dans ses bras. Il fut alors frappé par la vision des cartes à jouer. Ces trésors inestimables qui tapissaient le mur se consumaient, et le feu, alimenté par la luxine qu'elles contenaient, faisait de chacune d'elles une torche vive.

— Ne te préoccupe pas de ça, lui dit Janus. Sors.

— Mais c'est tout ce qui… Elles valent…

— Sors, Kip.

Sa voix s'affaiblissait.

Frôlant dangereusement le mur ardent, Kip descendit l'escalier en titubant, la vieille femme dans les bras.

Le feu léchait l'escalier, et en arrivant en bas Kip vit que les immondices fumaient.

Qu'Orholam ait pitié, cette pièce était non seulement remplie d'ordures, elle abritait aussi quantité de poudre noire !

Kip se précipita vers la porte, mais il devait choisir les endroits où il posait les pieds afin d'éviter les détritus, et il avait les bras chargés d'une vieille dame, de capes et d'un couteau de caïd.

— Un instant, souffla Janus à l'oreille de Kip avant qu'il lui fasse franchir le seuil. Tourne-toi d'un…, murmura-t-elle.

Il pivota et elle tendit la main vers sa boîte à tabac.

— C'est une plaisanterie ? s'exclama Kip. Vous voulez fumer une pipe ? C'est bien le moment !

Elle fouilla un instant dans la boîte, puis elle sortit de sous le tabac une petite boîte en bois d'olivier et en ivoire, juste assez grande pour renfermer un paquet de cartes.

— Ha ! ils ne les ont pas trouvées, se réjouit-elle avec un pâle sourire. Mais qu'est-ce que tu attends ? Il y a le feu.

Kip s'engouffra dans la nuit, la vieille femme dans les bras. La tempête faisait rage : les éclairs illuminaient la rue, le tonnerre faisait trembler les bâtiments, la pluie inondait la chaussée. Personne n'avait encore remarqué la petite maison en feu. Kip porta Janus vers le bout de la rue, et il venait à peine de tourner dans une ruelle lorsqu'il entendit une explosion venant du bâtiment ravagé par les flammes. Elle fut suivie d'une autre, bien plus forte. Kip trébucha et tomba, réussissant à peine à amortir la chute pour la vieille femme.

Soudain à bout de forces, il adossa Janus contre le mur de cette ruelle mouillée et sale.

— J'imagine que tu n'as pas emporté mes pinceaux ? demanda-t-elle en haussant les sourcils. (La pluie avait lavé le sang qui maculait son visage, mais son teint était d'une pâleur anormale, presque lumineuse.) Parce que maintenant… (elle sourit, et ses yeux luisaient d'un éclat surnaturel) je sais qui est le Porteur de lumière.

Puis elle mourut.

Chapitre 62

L'armée du Prince des couleurs avait franchi le col de l'Atash avec peu de pertes au cours du combat. Liv n'avait même pas vu les affrontements, et toute trace de violence avait disparu sur son passage.

Une fois le col franchi, tout le monde pensait qu'ils se dirigeraient droit sur Idoss, la plus grande ville de l'Est atashien. À la place, de petites équipes de raid se déployèrent à travers toute la campagne atashienne pour nourrir l'armée, tandis que le Prince menait le gros de ses troupes vers le sud, s'enfonçant dans les montagnes. Il leur fit traverser le fleuve et la route principale, puis ils cheminèrent vers l'amont au lieu de descendre vers Idoss.

Ils finirent par arriver aux grandes mines d'argent de Laurion. Liv n'avait jamais rien vu de tel. Sur au moins une ligue à la ronde, les collines étaient criblées de trous. Trois cent cinquante mines, avait indiqué le Prince, dans lesquelles travaillaient trente mille esclaves. Ces mines appartenaient au gouvernement d'Atash, mais les nobles des sept satrapies les louaient, payant un fermage et reversant une partie de leurs profits à l'État. Liv avait entendu parler des esclaves qu'on envoyait aux mines, mais elle n'avait jamais vraiment pris conscience de ce que cela représentait, hormis qu'il s'agissait d'une infortune dont les propriétaires pouvaient menacer les esclaves rebelles ou paresseux. Des étudiants atashiens avaient raconté qu'après les moissons leur famille louait les esclaves à de riches esclavagistes qui les emmenaient aux mines, les faisaient travailler, puis les ramenaient quelques mois plus tard, avant les semailles. Apparemment, beaucoup n'en revenaient pas, et la plupart des familles n'avaient recours à ces procédés que si leur situation financière était désespérée.

Au-delà des mines, un ensemble de tours en bois encerclait les collines. L'espace ainsi délimité était trop vaste pour être entouré d'une barrière, mais le terrain avait été entièrement défriché. Si un esclave s'échappait, il devait traverser une grande étendue à découvert. Chaque tour disposait d'une petite délégation de gardes équipés de chevaux et de plusieurs dogues chasseurs d'esclaves.

Une petite ville, Thorikos, était située près du fleuve, en contrebas des concessions minières. C'est à cet endroit que le minerai était transféré sur des barges, que la nourriture affluait de la campagne environnante, que les affaires entre maîtres d'esclaves étaient conclues, que l'on pouvait acquérir des outils ou des médicaments, et que l'on arbitrait les désaccords.

Mais, à leur arrivée, Thorikos était en grande partie désertée. Tous ceux qui en étaient capables avaient fui. Il ne restait qu'un vieux membre du conseil et des civils, trop âgés ou trop malades pour supporter le voyage. Liv s'indigna de la lâcheté de leurs familles : qui laisserait sa vieille mère face à une armée en marche ?

La guerre révèle le meilleur chez quelques rares personnes, et exhibe les plus mauvais côtés de la plupart.

Il n'y eut aucun combat. Lorsque les responsables de la mine virent les forces déployées, ils comprirent rapidement que résister s'apparentait à un suicide. Les soldats en fonction à Laurion étaient des gardes qui surveillaient les esclaves et capturaient les fuyards. Il ne s'agissait pas de guerriers disciplinés. Ils ne disposaient que d'une demi-douzaine de créatrices, et pas une seule n'était douée pour le combat. Toutes celles capables de combattre avaient été transférées vers Idoss.

Le conseiller accueillit le Prince des couleurs à l'extérieur de la ville. La vue du Prince semblait le terrifier. Liv avait oublié combien son apparence était impressionnante pour quelqu'un qui le rencontrait pour la première fois. Le vieil homme se rendit sans difficulté et implora grâce.

Le Prince l'épargna. Il promit que nul ne serait tué ou agressé, et que ses hommes ne voleraient que

de la nourriture et des outils.

Et il tint parole malgré la grogne que causèrent ses promesses. Imposer cette mesure aurait été plus délicat si l'armée avait connu des privations, songea Liv. Comme leurs réserves étaient bien fournies et que personne n'était encore mort dans les pillages, il était plus facile de demander à l'armée de passer outre.

Le Prince s'empara des mines avec grand soin. Il envoya d'abord des soldats en patrouille dans les collines pour prendre possession de chaque tour de guet, afin que les esclaves ne s'enfuient pas à la faveur du chaos. S'il prévoyait réellement de les affranchir comme il l'avait affirmé, il voulait le faire à son rythme et à sa façon.

C'était le cas. Koios Blanc-Chêne aimait le spectacle. Alors que le couchant embrasait le ciel, il s'adressa aux trente mille esclaves réunis. Ils seraient tous libérés après avoir écouté les quelques simples paroles qu'il avait à leur dire. Dès le soir, il leur fournirait nourriture et vêtements. Ils étaient libres d'aller où bon leur semblait, à condition de ne pas voler les Libres et de ne pas s'allier à la Chromerie. Ils pouvaient aussi grossir les rangs du Prince, recevoir leur part des pillages comme les autres soldats, et se venger, peut-être recommencer leur vie, obtenir un lopin de terre s'ils voulaient devenir cultivateurs, ou une somme d'argent pour vivre à la ville. Ils avaient dix jours pour prendre leur décision, mais il fallait arrêter leur choix avant la prise d'Idoss. S'ils choisissaient de suivre l'armée, ils acceptaient d'obéir aux règles de campagne. Mais le choix leur revenait, offert librement, et, à compter de ce jour, jamais plus ils ne seraient esclaves.

De ses propres mains, le Prince brisa les chaînes liant les mains d'un vieil esclave.

C'était un pari risqué et, le jour suivant, tout laissait penser qu'il l'avait lamentablement perdu. Les esclaves envoyés aux mines n'étaient pas les hommes les plus raisonnés ni les meilleurs. C'étaient d'anciens pirates capturés, des éléments violents, désobéissants, paresseux, rebelles. C'était le genre d'hommes qui détestaient l'autorité, et seul un dixième d'entre eux peut-être se présenta pour les exercices matinaux. L'armée consacra cette journée à des entraînements, et ne repartit que le jour suivant, à midi.

Au bout du troisième jour, Liv comprit sur quoi le Prince avait compté. Les affranchis, bien qu'habillés et libérés, n'avaient pas de nourriture. Dans toutes les fermes alentour, les pillards du Prince des couleurs avaient réquisitionné les moissons et les bêtes. Personne ne persécutait les affranchis, mais personne ne les nourrissait non plus. Bien sûr, la plupart d'entre eux étaient habitués aux privations. On considérait qu'affamer les esclaves était le meilleur moyen de soigner leur paresse et leur dépravation. Ils pouvaient supporter les crampes de la faim. Pour un temps.

Les routes n'étaient pas fréquentées, si ce n'était par d'autres esclaves : même s'ils l'avaient voulu, il n'y avait personne à dérober. Un petit groupe d'esclaves avait attaqué le camp, s'emparant de nourriture, mais sans prendre de montures. Ils avaient été pourchassés, ligotés, recouverts de luxine rouge et brûlés vifs.

Au quatrième jour, de grands groupes se mirent à cheminer aux côtés de l'armée, suivant sa lente progression.

Au cinquième jour, à l'heure du dîner, des milliers d'anciens esclaves arrivèrent au campement. On leur donna des restes, rien de plus. Et on les prévint que les hommes libres devaient travailler pour gagner leur pain. Le lendemain matin, des milliers d'autres avaient grossi les effectifs à l'entraînement.

Au bout du dixième jour, l'armée avait fait vingt-deux mille recrues.

Bien sûr, incorporer un tel nombre d'hommes indisciplinés et sans formation à une armée qui souffrait déjà d'un manque d'entraînement et de discipline causa d'importants problèmes. Liv

écoutait les conseillers se disputer jusqu'aux petites heures, certains osant même élever la voix devant le Prince. Les esclaves devaient-ils être rassemblés dans des unités spéciales, ou incorporés aux régiments existants ? (Deuxième solution.) Que faire des esclaves qui agressaient les femmes ou les hommes du camp ? (Immolation.) Les esclaves étaient tous des hommes et seuls les surveillants et leurs favoris – eux s'étaient enfuis – avaient eu le droit d'aller aux putes à Thorikos. Pouvait-on faire quelque chose pour eux ?

Pour résoudre ce problème, le Prince avait réuni les représentants des esclaves, ses généraux, et les prostituées (jusque-là elles ne s'étaient pas organisées en quelque guilde que ce soit, mais elles s'empressèrent de le faire lorsqu'on leur apprit qu'elles pouvaient faire fortune de cette façon). Comme le Prince ne lui avait pas demandé de partir, Liv écouta ces conversations même si elles lui brûlaient les oreilles. Il demanda à la mère maquerelle des Compagnes (c'était le nom que s'étaient choisi les prostituées) de lui dire combien de clients l'ensemble de ses filles pouvait recevoir par jour. Il fit faire des bons en bronze (en quantité égale aux deux tiers de ce chiffre), portant chacun une représentation d'un acte impudique. Puis il fit faire, en moindre quantité, des bons en argent utilisables auprès des compagnes les plus prisées (il laissa à la mère maquerelle le soin de choisir ces élues). Il distribua un tiers des bons à ses généraux, un tiers au chef des pillards, et un tiers à sa trésorière.

Les bons devaient être distribués à ceux qui rendaient un service extraordinaire, comme rapporter une grande quantité de nourriture ou se porter volontaire pour une mission particulièrement dangereuse. Au moins la moitié des bons devait être donnée aux esclaves. En cas d'irrégularité (recel de bons, favoritisme), la personne corrompue serait identifiée, pendue et immolée. Chaque jour, les Compagnes viendraient rendre les bons pour obtenir paiement. Le tiers restant pourrait être acheté par n'importe qui dans l'armée, à un tarif fixé au préalable, pour contribuer à compenser l'avance dont les autres bénéficiaient.

— Pendant les deux semaines qui viennent, dit le Prince, je veux que vous trouviez le moyen d'en distribuer le plus possible, et pas toujours aux mêmes. Fournissez à chacun une chance d'en obtenir un. Ensuite, nous serons moins généreux. Il faut éviter les émeutes et les viols cette semaine, mais il ne faudrait pas courir à la ruine par la suite.

Le lendemain, le campement donna l'impression de se réduire d'un tiers : les affranchis partirent pour des missions volontaires dans toutes les directions.

À l'approche d'Idoss, les villes devinrent plus importantes, et les butins plus riches. Personne ne leur résista avant qu'ils arrivent à une ville de la périphérie d'Idoss, Ergion. Elle disposait d'un mur de pierre, d'archers et de quelques créateurs. Liv ne comprenait pas ce que les habitants s'étaient imaginé. Idoss, qui pouvait tenir un siège, n'était qu'à une journée de route pour une famille, deux pour une armée. Quand on fuit pour sauver sa peau, c'est un voyage aisé. Malgré tout, les aînés de la ville s'étaient convaincus qu'ils pourraient disperser comme de la paille une armée d'esclaves.

Le commandant cracha du haut des remparts et ordonna à ses archers de tirer sur le Prince des couleurs lorsqu'il s'approcherait pour entamer les pourparlers. Les créateurs du Prince dévièrent aisément les flèches.

Tandis que les magiciens prodiguaient un bouclier contre les archers, les sapeurs – d'anciens mineurs pour la plupart – placèrent des charges d'explosifs sous le mur. Moins d'une heure après le début de l'assaut, ils percèrent la muraille, et une heure plus tard la ville était à feu et à sang.

Cette fois, le Prince ordonna de ne pas faire de quartiers. Cela servirait d'exemple, dit-il. Il voulait seulement qu'on laisse cinq cents femmes et enfants en vie.

L'armée se déchaîna. Liv resta au camp. Même richement habillée et connue en tant que

magicienne, une femme seule n'était pas en sécurité à Ergion. De toute façon, elle n'avait aucune envie de voir ce que les affranchis faisaient subir à leurs anciens maîtres.

Cette nuit-là, un homme à la musculature surdéveloppée et dont l'ancien statut d'esclave n'était visible que par son oreille fendue fut autorisé à entrer dans la tente du Prince. Il s'inclina et tendit un sac. La tête du commandant de la ville s'y trouvait.

Le Prince des couleurs lui remit une poignée de bons en argent, le regarda bien en face et hocha la tête. Lorsque le colosse partit, laissant la tête défigurée répandre son sang sur le tapis du Prince, Koios Blanc-Chêne commenta simplement :

— C'est fou ce qu'un homme est prêt à risquer pour passer quelques minutes avec la bouche d'une femme qui sait y faire.

Chapitre 63

« Samila Sayeh »

« Tap » : ultraviolet et bleu. « Tap » : vert. « Tap » : orange. « Tap » : jaune. « Tap » : rouge et infrarouge.

Je fais des rêves éveillés. Deux mois avant que la guerre des Guile n'arrive à Ru, ma petite cousine préférée, Meena, avait reçu en cadeau un dragon ilytien. Partout où elle allait, son jouet la suivait en flottant au-dessus d'elle, attaché à sa taille par une ficelle. Pendant ces deux mois, il ne se dégonfla pas. Meena sautillait partout en chantant. À sept ans, cela faisait déjà deux ans qu'elle s'entraînait. Sa voix avait une pureté qui clouait au sol les courtisans comme les soldats. Mais très souvent elle inventait des chansons de son cru, sans queue ni tête, tout en sautillant à travers la ville.

Meena est morte. Elle aurait eu vingt-trois ans à présent. Elle voulait aller avec moi à la Chromerie. J'avais refusé. Bien sûr, sa mère ne l'aurait jamais laissée partir si je le lui avais demandé. J'en suis presque certaine. Je n'ai pas essayé. Meena est morte lors de la purge du général Gad Delmarta. Son corps a été jeté à bas des marches de la grande pyramide, avec tout le reste de notre famille. Cinquante-sept personnes ont été tuées dans cette unique pyramide. Et bien d'autres dans toute la ville, même s'il s'agissait de morts plus banales, qui ne comptaient pas autant – du moins pour les gens de mon milieu.

Je me demande si Meena serait devenue une créatrice, une guerrière comme moi. Je n'avais aucun intérêt pour la guerre avant que ce boucher décime les miens. Mais je suis devenue une bonne combattante. Pas assez, évidemment.

Maintenant j'ai fait mon temps.

Avec une précision à laquelle seuls les bleus peuvent prétendre, j'étudie la tente rouge dans laquelle je suis prisonnière.

La bataille de Garriston devait être mon dernier combat. Usef et moi avons été dominés par les spirites, et séparés des autres magiciens vétérans qui s'étaient portés volontaires pour combattre jusqu'à la mort au lieu d'aller à la Délivrance.

Pendant la guerre des Prismes, nous avions combattu dans des camps opposés, lui et moi. L'une de mes meilleures amies à la Chromerie avait tué la première femme d'Usef. Et Usef avait tué mon amie. Nous avions toutes les raisons du monde de nous haïr. À la place, nous sommes tombés amoureux. Deux guerriers brisés, las de faire la guerre.

Nous avions décidé de mener notre dernier combat côte à côte. Tous les magiciens vétérans avaient été placés deux par deux, et chacun était armé d'un pistolet et d'une dague. Nous étions tous sur le point de briser le halo, aussi le premier des deux à qui cela arrivait devait-il être abattu par son compagnon, pour échapper à la folie. Et celui qui restait seul devait prendre soin de se donner la mort.

Je me demandais si Usef serait capable de me tuer, le moment venu. Usef était un bleu, mais c'était aussi un rouge. Voilà pourquoi il s'était attiré son surnom, « l'Ours Pourpre ». Il détestait farouchement ce sobriquet, il trouvait que cela le tournait en ridicule. Mais comme je le lui avais fait remarquer, c'était le seul surnom qui lui convenait. Usef faisait presque deux mètres de haut, il avait un large torse puissant et poilu, ainsi qu'une barbe broussailleuse et bien garnie, des cheveux noirs indomptables et de gros sourcils. Il était un ours, et un bichrome discontinu rouge et bleu. Le fait qu'il grogne quand on l'appelait l'Ours Pourpre n'avait fait que renforcer l'épithète.

Lorsqu'un projectile a heurté le bâtiment derrière nous, le torse d'Usef a explosé.

Miraculeusement, il est resté debout, me cherchant des yeux, soulagé de me trouver, soulagé de voir que je n'étais pas blessée. Il a ouvert la bouche. Puis il est mort.

J'ai ramassé mon fusil et le sien mais, au lieu de retourner l'arme contre moi, j'ai attaqué ces ordures. J'ai trouvé les canonniers. Je les ai massacrés. C'est alors que j'ai brisé le halo.

Au début, j'ai cru que j'avais été touchée par une balle. J'ai perdu connaissance. Je pensais être en train de mourir, et je l'avais accepté.

Je t'aime, Ours Pourpre.

Je me suis réveillée dans un chariot bâché, malade comme un mat.

Finalement, des semaines plus tard peut-être, les chariots ont été réquisitionnés pour d'autres usages et ont quitté Garriston. Je me suis remise, et maintenant je reviens tous les soirs dans cette tente. Je surprends des bribes de conversation entre les soldats et les paysans qui s'approchent trop près, mais tout ce que je peux en déduire n'est que suppositions. Visiblement, nous sommes sous les ordres de ce Prince des couleurs, et nous couvrons de grandes distances chaque jour, même si j'ai l'impression qu'il s'agit d'une grande caravane.

D'après l'excitation qui règne parfois, et l'odeur de fumée qui ne vient pas des feux de camp, je sais que nous avons dû descendre au sud pour éviter les montagnes Karsos, et que nous avons envahi Atash.

Chaque jour on m'enchaîne et on me bande soigneusement les yeux avant de partir. À part cela, je n'ai pas été agressée. Étrange grâce. J'ai quarante ans passés maintenant, mais en tant que guerrière je me suis depuis longtemps préparée aux outrages, au cas où je serais capturée. Les hommes faibles aiment humilier les femmes, surtout les femmes fortes qui leur donnent un sentiment d'infériorité. Cela m'arrive constamment.

Alors pourquoi cette faveur ?

Je suis une guerrière bleue redoutable, une légende, peut-être. Et j'ai brisé le halo.

Et voilà que ce Prince des couleurs, qui qu'il soit, veut que je rejoigne son armée. Il pense que plus il me laissera macérer dans mon bleu, plus je serai susceptible de devenir folle et de m'engager à son côté.

Cela faisait longtemps qu'on ne m'avait pas sous-estimée. Quand j'étais jeune, je n'aimais pas que cela m'arrive. Et je n'aime toujours pas cela.

Ma tente n'est pas grande. Je ne peux pas m'y tenir debout sans toucher le tissu. Mes mains sont menottées devant moi, et reliées au collier de fer qui enserre mon cou. Mes jambes sont entravées par des chaînes passées à mes chevilles et maintenues écartées par une barre de fer.

En définitive, je dispose d'une relative liberté de mouvement, mais je pourrais difficilement attaquer quelqu'un. À la vérité, je n'ai rien d'un Garde noir et, même si je n'étais pas attachée, je ne saurais pas attaquer quelqu'un à mains nues. Bon, je connais quelques coups, mais je suis loin de constituer un danger de cette manière. Somme toute, sans la magie, je ne suis qu'une femme sans défense comme une autre.

Mais je n'ai pas dit mon dernier mot en ce qui concerne la magie.

Ils ne m'ont pas pris ma bague. Ce qui signifie de façon certaine que le Prince des couleurs veut me recruter. Ils ont examiné le rubis à mon doigt, puis le halo bleu brisé dans mes yeux, et ils m'ont laissé ma bague.

Il m'a fallu deux jours pour élaborer mon plan. La tente est rouge, donc la lumière qui la traverse m'évite de paniquer comme si j'étais plongée dans l'obscurité. Mais cela ne m'est d'aucune utilité pour créer. Cependant, la tente est en tissu. En me haussant sur la pointe des pieds, je peux tirer sur une partie de la toile habituellement cachée par la structure, et je la ronge. Il m'a fallu deux jours

pour faire un trou assez grand pour laisser entrer un minuscule rayon de lumière blanche et claire, et malgré tout assez petit pour passer inaperçu aux yeux de ceux qui plient la tente chaque matin.

Le lendemain, j'ai failli paniquer en découvrant que le trou avait disparu. Mais on ne m'a pas punie, on ne m'en a pas parlé. Il doit y avoir plus d'un créateur bleu emprisonné de la sorte, et les toiles de tente ont dû être échangées.

Je recommence. Cette fois, j'ai plus de chance, je garde la même tente. Au douzième jour, l'armée prend un repos d'une journée, restant au même endroit pour une sorte de fête dont j'entends à peine les échos lointains. Peu importe. Je suis prête, et la tente est dans l'axe nord-sud, ce qui est le plus propice vu la localisation du trou. Je peux regarder dehors.

Au-dessus des tentes est tendu un grand dais blanc. Au début, j'avais cru qu'il y avait simplement des nuages diffusant le bleu. Des nuages que l'œil d'Orholam pouvait faire fondre afin de m'offrir le bleu d'un ciel dégagé. En fait, c'est une toile blanche, qui laisse passer la lumière, mais pas ma couleur. Si j'avais des lunettes, ce ne serait pas un problème. Je n'en ai pas. Je ne suis pas un Prisme. Le blanc m'est aussi inutile que l'obscurité. Donc ce Prince des couleurs n'est pas bête. Il doit avoir deviné que ses tentes étaient vulnérables. Je le déteste et j'admire sa prudence. Mais je ne me laisse pas abattre.

Je bénis intérieurement Usef de m'avoir offert cette bague. Je retiens mon souffle et commence à frapper le rubis contre mes menottes. Après une dizaine d'essais, je cogne au bon endroit, et la moitié supérieure de la pierre se détache en brisant la colle qui la maintenait en place. Je consacre les vingt minutes qui suivent à fouiller ma tente à la recherche du fragment.

Une fois que je l'ai trouvé, je le glisse dans ma bouche pour humidifier la colle. Cette partie rouge m'est inutile mais, si on m'interrompt, il faudra que je la remette en place sur la bague aussi vite que possible.

La moitié inférieure de la bague est un saphir bleu. Il est minuscule, mais s'il était plus gros il n'aurait pas échappé à l'examen de mes geôliers. Je tire lentement le tissu de la tente vers la gauche de la structure. Je fais attention. Il y a deux heures avant le mitan, le soleil est assez haut pour que sa lumière pure se déverse par cette ouverture minuscule en un faisceau mince comme une aiguille de pouvoir. Le fait que mes mains soient enchaînées à mon cou devient un avantage, une bénédiction du lointain Orholam. Ainsi je peux reposer mes mains tout en les maintenant en place.

Je baigne ma bague dans ce rayon minuscule, et elle me renvoie un mince éclat de pouvoir bleu.

Cela me prend des heures, clignant à peine des paupières, me recalant presque toutes les minutes pour suivre la course ascendante de l'œil d'Orholam vers le sommet des cieux. Puis sa lente descente.

Avec la venue du soir, qui annonce l'arrivée prochaine du serviteur qui me surveille, je récupère le morceau rouge entre mes lèvres et le rajuste lentement sur le chaton. Puis je déplace délicatement la luxine sous ma peau, je la presse pour qu'elle reste uniquement sous mes habits. Je n'en ai pas accumulé beaucoup malgré les heures que cela m'a pris mais, si mon garde s'en aperçoit, tous mes efforts auront été vains. Je déplace la luxine vers mon dos, mes fesses et mes cuisses. Jusque-là, ils n'ont pas porté atteinte à mon intimité, et s'il en va de même encore cette nuit…

Le serviteur arrive. Il renifle une ou deux fois, mais semble penser qu'il est allergique à quelque chose dans ce « foutu pays ». Il me laisse ma ration journalière. Puis il revient chercher l'assiette quand j'ai fini de manger.

Il reviendra au moment du couvre-feu. Ce qui me laisse deux heures. En deux heures, j'ai largement le temps de mourir.

Les mains tremblantes, je crée un petit couteau pointu en luxine bleue. C'est plutôt un simple clou,

d'ailleurs. Ce n'est pas aussi dramatique que s'ouvrir les poignets, mais des blessures peuvent être pansées, on pourrait me sauver. Un clou dans le cœur. C'est irrévocable, et raisonnablement rapide. Même si mon corps me trahit et que je crie, on ne pourra plus me sauver.

J'aurais dû mourir à Garriston. J'aurais dû mourir avec Usef. Je n'ai pas dit à Usef que Gavin est en fait Dazen. Je redoutais sa réaction imprévisible. Je le regrette maintenant. Il aurait mérité de savoir pour qui il mourait.

Non. Il est mort pour moi. Il s'en fichait de cette guerre. Il se fichait d'Orholam. Il se souciait de faire le bien, avec ou sans dieux, avec ou sans la Chromerie. Et il se souciait de moi. J'aurais dû lui dire. J'aurais dû lui faire confiance. C'est une trahison.

Je suis désolée, Usef. Je vais venir te voir et m'excuser en personne. En personne ? En esprit ?

Usef ne croyait pas à tout cela. J'espère que l'outre-tombe a été une bonne surprise pour mon gros ours.

Je brandis la pointe de mon clou contre ma poitrine. Gavin Guile, enfin Dazen Guile, avait donné une dispense spéciale à ceux qui brisaient le halo, leur permettant de se suicider. Mais on m'a inculqué depuis toujours que se donner la mort constitue un meurtre comme un autre. Il m'est difficile d'écarter cette idée. Non, ce n'est pas un meurtre. Je suis une victime de guerre.

— Seigneur de lumière, si c'est un péché, pardonne-moi. Si c'est un sacrilège, absous ta fille égarée.

Je prends une grande inspiration et me prépare à mourir.

Et pourtant je n'enfonce pas le clou.

Je suis une spirite. Je le sais. J'ai senti le halo se briser. Je suis condamnée. Je vais devenir folle. Je le suis peut-être déjà.

Mais je ne me sens pas folle. Je me sens en tous points… égale à moi-même.

C'est peut-être la marque de la folie : je ne perçois pas ma propre démence. Mais c'est insensé. Tout le monde serait fou si croire en sa santé mentale était un critère déterminant.

Le bleu essaie peut-être de me séduire. Oui, c'est peut-être ça.

Mais, dans ce cas, c'est une séduction digne d'un logicien, pas d'un enjôleur. Si le bleu est un esprit distinct du mien, me susurrant de doux péchés à l'oreille, je devrais les entendre. À la place, j'éprouve simplement un vague doute : la crainte que ce que l'on m'a appris ne corresponde pas à ce que je vis.

J'examine une idée que je trouvais répugnante par le passé : me recréer avec de la luxine bleue.

C'est toujours répugnant.

Qu'en est-il d'un concept plus acceptable, comme fabriquer des lentilles permanentes bleues pour mes yeux, au lieu d'utiliser des lunettes ?

Cela semble laborieux. Les yeux réagissent mal en milieu anaérobie, mais si on laisse des trous pour l'air…

Je me perds dans les intrications du problème. Comme toujours. Donc… rien n'a changé. Rien du tout.

C'est peut-être en créant que l'on se transforme. Une fois qu'on a brisé le halo et que l'on utilise la luxine, peut-être qu'on dérape. Mais je viens de créer du bleu. Une petite quantité, d'accord. Pourtant je n'ai pas l'impression de délirer.

Je peux me tuer. Je le vois avec une grande clarté. Cette voie s'offre à moi. Et je peux l'emprunter le moment venu.

Mais me suicider sans raison ? Cela ne rime à rien. En quoi cela honorerait-il Orholam, qui nous a donné vie et lumière ?

Si j'attends, je peux avoir une chance de tuer le Prince des couleurs. Je pourrais peut-être rendre la pareille à cet homme qui a tué Usef. Oui, voilà. Ça, c'est raisonnable.

Le nœud dans ma poitrine se relâche enfin. Je dissous le clou et crée une toute petite paille que je fais passer par le trou de la toile. Si la tente sent la luxine bleue, ils vont me fouiller, trouveront le trou et la bague. Je dois éliminer la moindre trace de cette odeur crayeuse. J'aspire toute la poussière bleue dans ma bouche, et la souffle dans l'air nocturne. Puis j'avale les morceaux craquants qui restent et me lave la bouche avec une gorgée de ce vin dilué qu'ils me servent, afin que pas une miette ne reste coincée entre mes dents.

Je vivrai. Je me battrai encore une journée. Et je percerai les secrets du halo. Je m'allonge, apaisée, et je dors.

Tandis que ses doigts se retiraient lentement des cinq points, il se rendit compte qu'elle n'avait pas pleuré Usef. Depuis sa mort, elle n'avait pas versé une seule larme. Et elle ne s'en était même pas aperçue.

Chapitre 64

Kip était trempé jusqu'aux os. Le froid était une armée qui l'envahissait, franchissant les frontières de sa peau et ravageant tout sur son passage. Son cerveau avait peut-être été pris d'assaut en premier, le rendant lent et stupide. De tout son corps, seuls ses poings émettaient encore un peu de chaleur, alimentée par la douleur. À sa main gauche, les cicatrices s'étaient rouvertes. Il ne savait plus comment.

Il sentit quelque chose couler sur sa joue, entraîné par la pluie. Il chassa d'un geste ce qui le gênait et regarda sa main. *Qu'est-ce que…*

Un frisson plus glacé que le froid lui courut le long du dos. *Qu'Orholam ait pitié !* C'était un morceau du cerveau de Niah, gris et bleu, lavé par la pluie. Il était resté accroché au visage de Kip depuis qu'elle avait eu la tête arrachée. Secoué par un hoquet, Kip jeta au loin le lambeau de chair.

Il devait partir de là. Il se drapa dans les capes. Sans le concours de la magie, elles n'étaient plus que usées et pâlies. Elles n'avaient rien de spécial. Leur tour de cou en or était retourné vers l'intérieur des capes, comme s'il était souvent dissimulé de la sorte. Kip remonta le capuchon. La cape de la femme était trop petite pour lui, mais il s'arrangea. Elles étaient très fines, presque comme de la soie, et pas parfaitement imperméables, mais c'était mieux que rien. Kip n'ouvrit même pas l'étui des cartes, pas sous cette pluie.

Enfin, il ramassa le couteau. Il ne l'avait pas rangé dans son fourreau, se contentant d'emporter bêtement les deux objets lorsqu'il avait emporté Janus Borig et tout ce qu'il avait arraché à la maison en flammes, comme un voleur. Mais quelque chose n'allait pas. Il aurait juré que le fourreau était devenu trop petit pour la lame. Non, c'était impossible.

Il rangea la lame et, lorsqu'il l'inséra dans son fourreau, un éclair illumina toute la ruelle, l'aveuglant momentanément. Il regarda sa dague en clignant des yeux. Le fourreau était parfaitement à la bonne taille. Et pourtant il avait la ferme impression qu'il était plus large et plus long qu'avant.

— Au feu ! Au feu !

Quelqu'un passa en courant devant la ruelle où se trouvait Kip. Soudain, il se rendit compte qu'il était penché au-dessus du corps d'une vieille femme poignardée à mort, qu'il tenait un couteau à la main et que le quartier allait bientôt pulluler de monde.

Il ne se trompait pas. Au moment où il prenait la fuite, il vit des dizaines, des centaines de personnes sortir dans les rues.

— Au feu ! La foudre est tombée ! criaient les gens en tambourinant à la porte de leurs voisins.

Dans une ville, un incendie concernait tout le monde, même pendant un orage. La tempête était une chance, bien sûr, puisqu'elle aidait à éteindre le feu, mais tout le monde prêtait main-forte pour circonscrire les flammes avant que l'incendie se propage.

Kip quitta le quartier et gagna le grand pont, la Tige du Lys. Mais il ne le franchit pas. Il était initialement allé chez Janus Borig pour lui demander où cacher son grand trésor. Il revenait avec quatre trésors.

Par Orholam, que faisait-il avec quatre trésors ?

Et la question plus importante encore était la suivante : qu'allait-il faire de ces quatre trésors ?

Kip resta un moment sous la pluie, sans doute plus riche que les satrapettes et les reines dans leurs rêves les plus fous. Et il n'avait nulle part où se mettre au sec.

Poing-de-fer. Si Kip pouvait lui mettre la main dessus…

Kip traversa le pont, la dague glissée à sa ceinture et dérobée aux regards, mais d'accès aisé en

cas de besoin.

Personne n'était dehors par ce temps, hormis deux gardes dans leurs guérites, et ils ne lui prêtèrent aucune attention, même si l'imagination de Kip le rendait paranoïaque. Il arriva à l'ascenseur sans incident.

Il avait été naïf. Il était arrivé à la Chromerie et, dès qu'Andross Guile avait appris son existence, un assassin avait essayé de le jeter du haut de la tour. En jouant ses cartes noires, Kip devait avoir révélé que Janus Borig l'avait aidé à vaincre son grand-père au jeu. Et, presque aussitôt, elle avait été assassinée.

Comme Kip avait passé beaucoup de temps avec le vieil homme, il aurait été tentant de l'humaniser, de croire qu'il avait des sentiments pour son petit-fils. C'était une erreur. Il y avait des monstres dans le monde, et Andross Guile était l'un d'eux.

Kip sortit de l'ascenseur quelques étages plus bas que le sommet de la tour du Prisme. C'était là que se trouvait la caserne des Gardes noirs.

Le premier qu'il rencontra était un Ilytien maigre avec une cicatrice de brûlure sur la joue. Il lisait, assis sur son lit. Dans la pièce commune, quelques hommes jouaient aux dés ; d'autres, confortablement assis dans des fauteuils, discutaient des rumeurs concernant les assassinats à Abornea.

— Cet endroit est réservé aux Gardes noirs, mon garçon, lui dit un des hommes.

— Il faut que je voie Poing-de-fer. Je suis Kip. Le bâtard de Gavin. C'est une urgence. Je suis peut-être en danger. Et c'est secret.

On ne devenait pas Garde noir en faisant preuve de manque d'initiative. L'homme se leva.

— Personne ne te fera de mal ici. Je vais te mener aux appartements du commandant. Il est sorti pour l'instant, il travaille toujours plus longtemps que nous. Mais d'habitude il est de retour environ une heure après minuit.

Une heure après minuit ? Évidemment. Kip n'avait pas songé que ses entraînements de nuit avec Poing-de-fer faisaient partie de la journée de travail habituelle du commandant. Cet homme travaillait de l'aube à 1 heure du matin. Tous les jours.

Le Garde noir fit passer Kip près de ses compagnons, qui lui jetèrent des regards méfiants mais ne protestèrent pas. Il escorta Kip jusqu'à une petite pièce et ouvrit la porte, qui n'était pas fermée à clé.

— Tant que nous vivrons, personne hormis le commandant n'entrera ici, lui affirma le Garde, puis, après une hésitation, il ajouta : Crois bien que si tu voles quelque chose dans cette pièce, les conséquences seront terribles.

— Oui, merci, bien sûr, oui.

Kip ressentit un énorme soulagement, qui céda rapidement le pas à la fatigue, puis à la gêne lorsqu'il regarda autour de lui.

Bizarrement, se retrouver dans la chambre de Poing-de-fer lui semblait trop intime. Kip ne s'était jamais imaginé que le colossal commandant de la Garde noire avait une chambre. Ce qui était ridicule, bien sûr. *Et où croyais-tu qu'il dormait, Kip ?*

La pièce était à l'image de l'homme : bien rangée, mais point trop vaste malgré son statut. Il y avait des chaises en chêne finement sculptées et sans coussin, un lit étroit recouvert d'une couverture à carreaux verts et noirs, un râtelier rempli de belles armes couvrait un mur, et un tableau magnifique faisait face au lit. Il représentait une jeune femme portant un chignon sur la tête, ses yeux sombres éclairés d'un halo orange. Elle était belle, avec son menton relevé et l'esquisse d'un sourire taquin au coin des lèvres. Kip ne s'y connaissait pas en peinture, mais même son œil ignare trouvait l'œuvre remarquable.

Un coup à la porte interrompit sa rêverie. Il ouvrit. Le Garde noir lui tendit une serviette d'un air solennel.

— Il laisse ses visiteurs s'asseoir sur cette chaise, lui indiqua l'homme. Tu peux l'approcher du feu. Est-ce qu'il s'agit d'une urgence qui nécessite d'envoyer des coursiers ou est-ce que tu peux attendre ?

— Attendre, ça me va, répondit Kip. Merci.

La porte se referma avec un cliquetis et le cœur de Kip se serra. Il voulait tellement être un Garde noir qu'il avait l'impression qu'il mourrait s'il échouait. Calme et réservé devant une situation d'urgence, déterminé face à l'imprévu, dangereux, autoritaire, et sûr de soi.

Kip s'épongea comme il pouvait, puis étala les deux capes pour qu'elles sèchent, et s'assit près de l'âtre.

Alors qu'il se tenait devant la chaleur du feu, il eut soudain une idée. Il créa de l'infrarouge directement à partir des flammes et fit pénétrer la luxine sous sa peau. Aussitôt il fut réchauffé. En fait, il pouvait même faire sécher ses habits, mais pas trop vite, sinon il risquait de se brûler. Merde ! s'il n'était pas si bête, il aurait pu retourner dans la maison en flammes. Il aurait pu chasser la brûlure du feu par magie. Et après ? Il aurait récupéré quelques trésors et se serait encore trouvé à l'intérieur au moment de l'explosion ? Peut-être aurait-il pu créer des écrans de protection autour des barils de poudre noire. Si seulement il avait réfléchi !

Il n'avait même pas eu l'idée de se créer un parapluie pour se protéger de la pluie au retour. Il n'y avait tout bonnement pas pensé. Il n'avait pas la rapidité mentale nécessaire. Un raté, un idiot, aurait dit sa mère.

Mais, après tout, il avait été un non-créateur la plus grande partie de sa vie. Cela ne faisait que quelques mois qu'il maniait la magie. Rien ne lui venait encore d'instinct. Il chassa ces pensées, ses soucis, et les mensonges de sa mère.

La boîte à cartes sentait le tabac à la cerise, aussi parfumé qu'une pâte de fruits. Janus Borig avait caché ses cartes les plus précieuses dans son tabac. Et ça avait marché. Quel drôle d'oiseau.

Kip l'aimait bien.

Le sourire qui flottait sur ses lèvres s'évanouit. Par Orholam ! elle était morte. Assassinée.

Par Andross Guile. Une haine profonde se coula dans son cœur. Il se leva. *Fais confiance à tes instincts, Kip. Va voir si le vieux a le cran d'engager des assassins.* Kip posa la boîte de cartes sur la table. *Ne t'arrête pas, Kip.* Sa faiblesse et sa peur pointèrent le nez. Il jeta sa dague sur le lit. Elle ne pouvait pas être plus en sécurité ailleurs.

Il sortit.

— Je serai de retour dans dix minutes, dit-il au Garde ilytien maigre qui gardait sa porte.

Il aurait aimé demander à cet homme de garder la pièce comme si sa vie en dépendait mais, s'il s'exprimait ainsi, il aurait l'air mélodramatique et hystérique. Et puis qui se risquerait à forcer la porte du commandant de la Garde noire ?

Kip n'avait pas surpris le moindre signal mais, avant qu'il ait atteint l'ascenseur, Samite se plaça à côté de lui. Elle finissait de boucler sa ceinture d'ataghan.

— Tu n'essaies pas de m'empêcher de partir ? demanda Kip lorsqu'ils pénétrèrent dans l'ascenseur.

— Un Garde noir n'a pas pour rôle d'empêcher les personnes dont il a la charge de faire une bêtise.

Même si le ton était léger, Samite ne souriait pas.

Kip serra la mâchoire et se plongea dans ses pensées. Il se concentra sur Janus Borig. *Je n'aurai*

pas peur. Elle mérite mieux que ça.

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, il donna un coup ferme à la porte d'Andross Guile. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et Boisinistre apparut. Par l'ouverture, la musique d'une harpe lui parvint.

— Je dois lui parler, dit Kip.

— Le Haut Luxeigneur est occupé.

— Tout de suite, Boisinistre.

En entendant son nom, le vieil Ilytien laissa voir sa colère sur son visage déplaisant.

— Tout de suite, Boispourri ! insista Kip.

Boisinistre lui tourna le dos et essaya de fermer la porte. Kip mit le pied dans l'ouverture.

L'esclave lui jeta un regard furieux.

— Essaie un peu de me chasser, espèce de vermisseau, lui dit Kip. Essaie voir.

Le regard de Boisinistre alla de Kip à Samite.

— Le jeune maître gardera les rideaux tirés, avertit Boisinistre avant de disparaître dans l'antre obscur de l'araignée.

— Tu vois l'ultraviolet ? demanda Kip à Samite.

— Non.

Son ton exprimait une légère accusation : « Si tu avais besoin de quelqu'un capable de voir l'ultraviolet, tu aurais pu le dire, bêta. »

— C'est ma faute. Attends-moi ici. S'ils me tuent, tu sauras qui est le coupable.

Il créa sa propre torche ultraviolette et entra, sans attendre qu'on lui donne la permission.

Il faillit entrer en collision avec Andross Guile.

— Tu n'as pas le droit de venir ici sans permission ! cria le vieillard en levant la main sur Kip.

Le jeune garçon esquiva.

— Sale meurtrier ! riposta Kip.

La jeune harpiste, assise sur la chaise qu'occupait habituellement Kip, cessa de jouer. Immobile dans l'obscurité, elle avait l'air terrifiée.

— Quoi ? demanda Andross.

— Vous avez tué Janus Borig, espèce de lâche !

Il y eut un mouvement rapide derrière Kip. Il n'avait même pas remarqué que Boisinistre s'était glissé derrière lui. En un instant, le jeune garçon eut les deux bras immobilisés, tordus dans une clé de coude. Il perdit son ultraviolet et fut plongé dans le noir. Il se retrouva à genoux.

— Janus Borig ? Comment la connais-tu ? l'interrogea Andross.

— Vous l'avez tuée ! Je reviens juste de chez elle !

Tout à coup, Kip se sentait à vif et impuissant comme un enfant furieux. *Un enfant furieux, putain !*

— Et pourquoi tuerais-je Janus Borig ? s'enquit Andross Guile.

— Elle m'a donné les cartes noires que j'ai utilisées pour vous battre !

— Tu crois que je tuerais une demiurgos pour un jeu de cartes ? Où était-elle ? Ici ? Sur les Jaspes ?

— Ne mentez pas ! Vous saviez qu'elle était ici. Vous me faites suivre partout où je vais.

— Vraiment ? Et tous les malheurs du monde sont de mon fait ? Tu vis dans un univers si simple. Elle a été tuée ? Tu en es sûr ?

Soudain, Kip comprit qu'il était sur le point de faire une énorme erreur. Tout ce qu'il disait était susceptible de donner à Andross Guile des renseignements dont il ne disposait pas encore. Sa visite même le trahissait.

— Pourquoi je devrais vous croire ? demanda Kip.

— Parce qu'elle m'a accordé deux grandes faveurs il y a longtemps, répondit Andross. Nous avons été amis, pour un temps. Elle avait cette habitude, tu sais. Elle se liait d'amitié, utilisait les gens pour ses œuvres et disparaissait ensuite. Elle s'est sans doute servie de toi aussi.

Non, elle ne faisait pas ça. Pas avec lui. Mensonges.

— Quelles faveurs ?

— Elle fabriquait de nouvelles cartes de Neuf Rois. N'a-t-elle pas… Non, elle n'aurait pas divulgué ça à un enfant. C'est par ma carte qu'elle a commencé.

— Et alors ?

— Tu n'as jamais vu les vraies cartes, si ? Ces cartes permettent à un créateur de revivre les souvenirs de ceux qu'elles représentent. Mais seulement jusqu'au moment où les cartes ont été dessinées. Janus Borig m'a fait l'honneur de me trouver assez important pour mériter une carte. Et elle l'a fait sans me menacer. Au mieux, un ennemi pourrait pénétrer mes pensées et mes plans vieux d'il y a… vingt-huit ans environ ? Je suis le seul personnage encore en vie pour qui ces nouvelles cartes ne sont en aucun cas une menace.

Ce qui signifiait qu'au contraire il aurait souhaité que Janus Borig termine autant de cartes que possible. Bien sûr, il aurait tout fait pour mettre la main sur le résultat final, mais il ne l'aurait pas tuée avant qu'elle ait achevé sa tâche.

— Et la seconde faveur qu'elle vous a faite ? demanda Kip.

Mais il se calmait, déjà vaincu.

— Je te le dirai si tu me racontes ce qui s'est passé.

Kip s'affaissa, et Boisinistre le relâcha.

— Je suis allé chez elle ce soir.

— Où ça ?

— Sur Grand Jaspe.

— Où ça ?

Kip lui décrivit l'endroit.

— Lorsque je suis arrivé, la maison était en feu. Tout le quartier essayait d'éteindre l'incendie avant qu'il se propage. Ils pensaient qu'il s'agissait de la foudre, mais ils l'ont trouvée quelques rues plus loin, sans cape, lardée de coups de couteau. Je l'ai à peine reconnue.

Si Kip prétendait être arrivé tardivement sur les lieux, même en supposant que Janus Borig avait réussi à emporter quelque chose de sa maison, on ne pouvait pas savoir qui l'avait trouvée en premier, et qui l'avait détroussée.

— As-tu vu quelqu'un au comportement suspect ? demanda Andross.

— Vous savez quoi ? Je ne fais pas affaire avec vous. Oubliez ça. Vous êtes le meilleur à ce jeu. Je n'ai pas besoin de jouer.

Kip créa une torche ultraviolette et vit que Samite se tenait derrière Boisinistre. La pointe de son couteau était à un doigt de la nuque du vieillard. Dans le noir complet. Elle était compétente à ce point.

— Elle m'a donné ma carte, Kip, dit Andross Guile. Pour que je voie exactement ce qu'elle contenait. Elle a pu en faire d'autres exemplaires, bien sûr, mais les copies sont toujours plus faibles. Elle me craignait. Je le sais. Mais je n'avais aucune raison de lui faire du mal.

Et Andross Guile ne faisait jamais rien sans raison.

Chapitre 65

« Contourner les règles »

« Tap » : ultraviolet et bleu. « Tap » : vert. « Tap » : jaune. « Tap » : rouge et infrarouge.

Le jeune Garde noir recule devant le précipice. L'odeur des habitations, du bétail et de la chair humaine qui brûlent monte depuis la vallée.

— Je peux sauter, commandant, affirme-t-il.

Maigre, dégingandé, les cheveux perpétuellement décoiffés, Finer est un jeune Garde noir qui, je l'espère, me succédera un jour comme commandant. Si cette mission ne le tue pas.

— Ça va nous prendre vingt minutes si on descend jusqu'au sentier, me dit-il.

Habituellement, je ne reste pas indécis. Cette fois, j'hésite.

— Ce n'est pas une incarnition, monsieur.

— C'est foutrement proche.

— Oui, monsieur.

Finer a découvert que, s'il s'enfonce les pointes de luxine verte de ses genouillères dans les genoux, cela permet de garder la luxine ouverte, fluide. En soi, ce n'est pas une grande découverte, bien sûr. Du moment que la luxine touche le sang, elle reste instable. Mais exercer un contrôle direct sur de la luxine externe scellée ? C'est dangereusement proche de ce que font les spirites.

Avec les sceaux appliqués directement sur les genoux, Finer peut courir avec les genouillères en place, sans qu'elles entravent ses mouvements. Mais, quand il tombe, il peut sceller le tissage. L'élasticité de la luxine verte lui évite de se briser les genoux. On dirait également que la luxine insérée dans ses genoux réagit plus rapidement, s'ouvrant ou se fermant automatiquement selon les besoins du corps.

Voilà précisément ce qui pousse des hommes et des femmes par ailleurs sensés à devenir spirites : la prise de conscience que la luxine est plus performante que la chair. Pour certaines choses. Mais plus on expérimente dans ce sens, plus elle assoit son emprise. Il y a toujours de bonnes raisons d'en utiliser davantage.

Et pourtant.

Orholam déteste la guerre. Pourtant, il l'autorise dans certains contextes. Donc…

— Vas-y, dis-je dans un souffle.

Finer relève la jambe de son pantalon et crée du vert. Il façonne des genouillères, fait entrer les pointes dans ses genoux, puis recouvre ses cuisses d'une épaisse couche brillante. Il en rajoute encore.

Par les boules d'Orholam ! il se couvre tout entier. Il fait le golem vert.

— Mon gars, une fois en bas, tu te débarrasses de tout ça, je lui dis.

Il se tourne vers moi avec un sourire sauvage.

— Oui, monsieur, dit-il avec difficulté.

Il sourit de nouveau, fait un salut enjoué et saute dans le précipice.

L'enfoiré magnifique. Il fait un saut périlleux.

Chapitre 66

De retour à l'abri dans la chambre de Poing-de-fer, Kip examinait la boîte à cartes. Bien sûr, elle n'avait pas bougé de là où il l'avait laissée. Et Poing-de-fer n'était pas encore rentré. La boîte, seul vestige du travail de toute une vie de Janus Borig, était en bois de cèdre enchâssé d'ivoire laqué à incrustations d'électrum. Kip essuya ses mains sur sa chemise pour ne pas avoir les doigts trop gras, puis il entrouvrit la boîte.

Les cartes glissèrent dans sa main. Des originaux. Il voyait les petits coups de pinceau. La peinture était épaisse, créant un relief sur les cartes, mettant en valeur les détails minutieux. Mais il ne s'agissait pas seulement d'originaux… Les noms des cartes – personnages et tactiques – étaient des noms que Kip n'avait jamais vus en jeu : Talon Gim, Deedee Feuille-au-vent, Izem Rouge, Orea Pullawr, le prisonnier, nouveau spirite vert, spirite polychrome, Orlov Kunar, Jing, charge de poudre noire, grenades de luxine, chasseur de démon des mers, pistolet à silex, cape de scintillance, hérésie, Ben Trois-Yeux, Usem le Déchaîné, Ganesh l'Ours. Kip s'arrêta.

Cape de scintillance ? Par les boules d'Orholam ! Cette image représentait un homme aux épais sourcils qui souriait d'un air méprisant. C'était Vox. Sa cape grise était visible au niveau du cou, là où les chaînes lui entraient dans la gorge, et en dessous son corps était invisible. La légende de la carte disait : « Confère l'invisibilité aux décomposeurs de lumière, sauf à la lumière infrarouge et ultraviolette. »

Aux décomposeurs de lumière ?

Kip regarda les deux capes qui séchaient près de l'âtre. Les cartes étaient vraies. Elles parlaient de choses existantes, elles disaient la vérité. C'étaient les nouvelles cartes. Elles concernaient des gens qui avaient vécu il y a peu. Kip avait reconnu le nom de créateurs qu'il avait rencontrés à Garriston.

Et si les cartes concernaient des gens qui avaient été en vie il y a peu, il était possible qu'elles concernent aussi des personnes encore en vie.

Kip se mit à passer les cartes en revue, sans prendre le temps d'admirer leurs finitions. Il cherchait quelque chose.

Le Réparateur. L'Ombre. Tala. Mains-de-feu. Aheyyad Eau-vive. Samila Sayeh. Briseur de halo. Le Prophète déchu. Le Prophète noir. Homme-miroir. Armure-miroir. Le Technologue. Le Noviste. Le Prince des couleurs.

Ce n'était pas un paquet. Il n'y avait pas là plusieurs exemplaires de chaque carte, comme on en a besoin lorsqu'on joue pour maximiser les chances de sortir cette carte. Toutes les cartes étaient nouvelles. Kip cherchait celle de son père. Où était-elle ? Que lui révélerait-elle ?

Zymun le Danseur. Kors Angier. Sort débilitant. Incarnidine. Luxine noire. Dague de pierre de l'enfer. Lunettes multicolores. Serpent d'Angar. Andross le Rouge.

Kip sentit ses veines se glacer. C'était un jeune Andross Guile, beau et fort, un guerrier qui avait une dague blanche à la main, et dont la cape en lambeaux se gonflait autour de lui. Trois jeunes garçons le suivaient, l'un à sa droite, le deuxième à sa gauche, le troisième à peine visible au loin.

Par Orholam ! on dirait un héros.

Kip mit la carte de côté et poursuivit sa fouille. La carabine du Prince des couleurs. Carabine ? Kip ne connaissait même pas ce mot. Ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait, cela dit. Incarnidine ? Avec du temps devant lui, il comprendrait sans doute certaines significations d'après le dessin, mais il était pressé. Il avait l'impression qu'on allait venir lui retirer les cartes d'un moment à

l'autre, et qu'il les perdrait alors pour toujours.

Raseur d'eau. Condor. Mousquet incendiaire. Gan Guvair. Helane Troas. Viv Peau-grise. Yras le sorcier. Orme de fer. Pleiad Poros. Le Boucher d'Aghbalu. Bombe lumineuse.

Kip revint en arrière. Le Boucher d'Aghbalu. L'homme, couvert de sang, brandissait un cimeterre flamboyant d'une main, tandis que l'autre était entourée d'une flamme bleue stylisée. Il ne portait pas d'armure, seulement une tunique déchirée et sanglante qui laissait voir les muscles de ses bras et de ses épaules d'ébène. Autour de lui, des cadavres jonchaient le sol d'un palais. L'homme était jeune, ne portait pas de ghotra et ses cheveux crépus étaient tressés d'une façon que Kip ne connaissait pas, mais c'était indéniablement le commandant Poing-de-fer. Kip avait cru que Janus Borig travaillait sur sa carte, où il n'avait qu'un œil, et elle ne ressemblait pas à celle qu'il avait entre les mains, mais il s'agissait bel et bien du commandant. Plus jeune, mais bien reconnaissable. Le cœur de Kip se serra.

Le Boucher ?

Kip regarda le râtelier d'armes. Le cimeterre était là, tout en haut. Lame brillante et dos noirci, décoré de grenats, d'os gravé, de turquoise et de nacre.

Il était partagé, tenté de créer et de pénétrer tout de suite dans le souvenir de la carte. Mais il ne le fit pas. Il devait regarder toutes les cartes avant d'être interrompu. On le cherchait sûrement. On ne lui permettrait pas de tout savoir. Trop facile.

Il glissa la carte parmi celles qu'il voulait examiner plus tard et fouilla rapidement le reste. Le Boucher de Ru faisait écho à la composition de la carte du commandant. Kip eut un haut-le-cœur. Il avait entendu parler du massacre perpétré par le général Gad Delmarta. Sur cette carte-là, un homme souriant brandissait d'une main la tête d'un Atashien qu'il tenait par les tresses de sa barbe, et de l'autre une tête de femme aux longs cheveux noirs. Kip songea à ce que cette carte ferait à son esprit s'il en vivait le souvenir. S'il devenait le général Delmarta, que verrait-il ? Et si se mettre dans la peau de cet homme n'était pas si difficile que ça ?

C'était une leçon d'histoire vivante. Ces cartes pouvaient lui enseigner des choses que personne ne savait, que personne n'avait le moyen de connaître. Et même si Kip n'était pas un vrai polychrome et ne pouvait pas bien créer ses couleurs supplémentaires, il pouvait les voir, ce qui signifiait qu'il aurait accès à tous les aspects de l'histoire – ce qui était accessible à peu d'autres personnes dans le monde. Celui qui contrôlait ces cartes contrôlerait la vérité. Ce n'était pas simplement un trésor d'une valeur marchande incommensurable. C'était une vision d'ensemble, nettoyée de tout mensonge.

Tous ceux qui étaient au pouvoir convoiteraient cette connaissance pour découvrir les secrets de leurs ennemis. Tous ceux qui avaient des secrets voudraient détruire ces cartes pour qu'elles ne tombent pas aux mains de leurs adversaires.

Tous ceux qui avaient des secrets. Comme celui d'avoir été le Boucher d'Aghbalu ?

Un démon noir comme un nuage de désespoir ouvrit de force la bouche de Kip et se logea dans sa gorge. Le commandant Poing-de-fer était le seul homme auquel il pensait pouvoir faire confiance. Et à présent Kip était dans sa chambre, vulnérable, et détenteur d'un trésor.

— Ce n'est pas moi, dit une voix grave derrière Kip.

Le jeune homme sursauta, tellement surpris que les cartes lui échappèrent et s'éparpillèrent sur le sol.

— Désolé, reprit Poing-de-fer. J'ai cru que tu t'étais endormi en m'attendant. Je ne voulais pas te réveiller.

Il s'agenouilla pour ramasser les cartes.

Quand il en prit une, il fronça les sourcils et regarda Kip.

— Elles sont… vraies ?

— Oui, monsieur.

Kip se leva enfin de son siège et aida le commandant à rassembler le paquet.

Puis ils se relevèrent et le commandant Poing-de-fer donna à Kip les cartes ramassées, sauf une qu'il garda en main.

— Je n'avais encore jamais vu d'originaux. Est-ce que ça fonctionne ? Comme ce qu'on raconte ?

— Oui, monsieur. Si on crée et qu'on les touche en même temps, on vit ce qu'ils ont vécu. Plus on peut créer de couleurs, plus on voit de choses.

Poing-de-fer regarda la carte qu'il tenait.

— Cette carte. C'est mon frère. Tu le connais ?

Kip hocha la tête. *Poing-d'acier.*

— Lorsque notre mère a été assassinée… C'est compliqué. Elle m'avait tenu à l'écart de la Chromerie, et avec sa mort les raisons de ne pas m'y rendre disparurent également. Notre père n'était plus et nous avions une ville à gouverner. Nous disposions tous les deux du don, mon frère et moi, mais l'un de nous devait rester pour gouverner, ma sœur étant encore trop jeune. J'étais l'aîné mais j'avais plus d'aptitudes pour la magie, et nous avions des conseillers avisés qui se chargeraient d'une bonne partie de l'administration à notre place. Nous pensions que si je devenais un créateur à part entière j'aurais plus d'influence sur la Chromerie. À mon retour, mon frère irait lui aussi à la Chromerie. Il est donc resté au pays. Pour asseoir son pouvoir, nous avons décidé qu'il devait se marier. Le Tiru avait la revendication la plus légitime, et nous aurions dû apaiser ce peuple. Et nos conseillers nous l'avaient signalé. Mais nous étions jeunes, et même si leur candidate n'était pas laide, elle n'était pas belle à faire battre le cœur non plus. Nous étions de jeunes fous et je me souciais de l'avis de mon frère. Nous avons choisi la princesse de Tlaglanu, Tazerwalt, parce qu'elle était de loin la plus jolie des candidates. Sa tribu était détestée, et même si elle est tombée éperdument amoureuse d'Hanishu – pardon : c'était le nom de mon frère, avant – et qu'elle le respectait, elle se montrait dédaigneuse avec tout le monde. Elle méprisait les gens. Ce qui attisa la haine à son égard, puis à l'égard de mon frère. Les Tiru, qui étaient en compétition avec son peuple, avaient rendu son père infirme pendant une attaque alors qu'elle était enfant, et elle n'avait pas l'âme d'une conciliatrice. Elle ne manquait pas une occasion de les snober, de les humilier. (Il soupira avant de poursuivre.) Je venais de finir ma formation lorsque la guerre du Faux Prisme éclata. Il allait de soi que nous serions du côté de Gavin. Dazen fit quelques avances sans suites à Paria, mais nous étions trop redevables à Andross Guile et à son père Draccos Guile pour prendre ces démarches au sérieux. On ne le devinerait pas vu la couleur de peau de Gavin, mais il y a pas mal de sang parien dans les veines des Guile. Bref, nous avons envoyé toute notre armée. Et Andross nous en demandait encore plus. La plupart des gardes du palais allèrent à la guerre. Finalement, ils arrivèrent tout juste à temps, mais c'est une autre histoire.

» Nous sentant affaiblis, les hommes de la tribu tiru descendirent des montagnes et infiltrèrent la capitale de notre dey d'Aghbalu en tant que civils, et, un jour que mon frère était parti chasser avec cinquante des quelques soldats qui n'étaient pas partis, les Tiru sont passés à l'attaque.

» Hanishu et ses hommes furent avertis par un rescapé, et rallièrent la ville à bride abattue. Les Tiru s'étaient déjà installés dans le palais, festoyant au milieu des corps qu'ils venaient de massacrer. Mon frère et ses soldats arrivèrent en pleine nuit. Les tiru étaient éparpillés : ils dormaient ou cuvaient leur boisson. Mon frère leur fondit dessus comme un lion. Il avait dix-huit ans et déjà il avait engendré deux filles et un fils. Il découvrit le cadavre de sa femme et de ses enfants. Les Tiru leur avaient fait subir… des choses dont l'horreur dépasse les mots. Mon frère devint fou. C'était un guerrier dans la fleur de l'âge, un créateur indompté.

» Dans la panique, les Tiru se sont attaqués les uns les autres, et mon frère a massacré tous ceux qu'il a trouvés. On raconte qu'il s'est battu comme un dieu, comme s'il était possédé par Anat. Il donna la mort jusqu'au matin. Alors les gens d'Aghbalu se rallièrent à lui, et ils rassemblèrent tous les membres de la tribu tiru. Les jeunes et les vieux, les marchands et les aides de camp, les femmes et les bergers… et… (Poing-de-fer déglutit) et Hanishu les a tous éliminés. De sa main. Les Tiru étaient au nombre de deux mille familles. Ils n'existent plus. (Il rendit la carte à Kip.) Prends garde aux souvenirs que tu choisis de vivre, Kip. Ce que tu découvriras risque de te poursuivre.

Kip savait qu'il aurait dû se taire, mais…

— Et si la vérité de cette carte est différente de ce qu'on vous a raconté ?

Le grand homme considéra Kip de ses yeux tristes.

— Je crois que ça n'aurait aucune importance. J'ai perdu la plupart des personnes auxquelles je tenais. J'ai perdu mon frère. Hanishu n'existe plus. Il a été brisé par ce qu'il a fait. C'est toujours un guerrier hors pair, mais il ne se fait plus confiance. Il ne peut pas commander. Il n'est même pas capitaine. Le poids de la responsabilité est écrasant. Chaque fois que je me bats avec lui, je le perds pendant des semaines d'affilée. (Il passa sa main sur son crâne nu.) Je crois bien que j'ai avalé trop de vérités dernièrement. C'est donc de ces cartes que tu es venu me parler ?

— Vous me jurez de n'en rien dire à personne ? demanda Kip.

— Tu ne peux pas me demander une chose pareille, Kip. Je dois faire mon devoir.

— Je vous le demande, insista le garçon. Si vous ne me le promettez pas, je ne peux rien vous dire.

Le commandant Poing-de-fer poussa un profond soupir.

— Tu es aussi redoutable que tous les Guile, tu sais ça ?

— Oui, monsieur. Désolé, monsieur.

Le commandant regarda le sol un moment.

— Je ne sais pas pourquoi vous nous entraînez dans votre sillage. Même un enfant Guile arrive à me promener comme une feuille dans la tourmente. (Il secoua la tête, et l'amertume se lisait dans son regard.) Bon, très bien, tu as ma parole.

— C'est Janus Borig qui a fait ces cartes. J'étais chez elle…

— Janus Borig ? C'est un mythe, Kip. La vieille sorcière du Palais des Vents ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. C'est juste une vieille dame dans un petit atelier.

— Un atelier ?

— Sur Grand Jaspe.

Dérouté, Kip regarda le commandant.

— Tu as découvert un véritable Miroir, caché en pleine vue. Et ça fait deux mois que tu es en ville ? Comment l'as-tu trouvée ?

— La bibliothécaire m'a dit…

— Quelle bibliothécaire ?

— Rea. Rea Siluz.

— Hum. J'enquêterai là-dessus. Mais peu importe, pour l'instant. Raconte-moi.

— Ce soir, je suis allé chez Janus Borig. Elle a été assassinée. Par un homme et une femme qui portaient ces capes. Des capes de scintillance. Ça les rendait presque invisibles, sauf en vision infrarouge et ultraviolette.

L'espace d'un instant, le visage de Poing-de-fer se tordit, comme si Kip était un petit garçon qui lui sortait des mensonges abracadabrants.

Puis il regarda les capes.

— Montre-moi une de ces cartes.

— Laquelle est-ce que…

— N'importe.

Kip sortit une carte au hasard et Poing-de-fer créa un peu de bleu et toucha la carte un instant avant de retirer son doigt.

— Une autre.

Kip lui en présenta une en mettant le paquet en éventail, mais Poing-de-fer en choisit une autre. Il créa, toucha la carte et retira le doigt comme s'il s'était brûlé.

— Désolé. Il fallait que je vérifie par moi-même. Elles sont vraies. Raconte-moi tout, Kip.

Et c'est ce qu'il fit. C'était comme s'il posait à terre un lourd fardeau. Brusquement, il se sentit comme un enfant, encore une fois. Mais c'était agréable. Il y avait dans le monde des choses trop grandes pour qu'il s'en occupe lui-même, et se confier à Poing-de-fer lui fit beaucoup de bien.

— Alors qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kip.

— Je pensais que la guerre se préparait, mais je me trompais. La guerre est déjà là. Et tu cours un grand danger. Et moi aussi.

Cela ressemblait à la plus grande conclusion que Kip ait jamais entendu prononcer, et il avait l'impression de dire quelque chose de vraiment déplacé quand il ajouta :

— Oh ! euh… il y a encore autre chose.

— Tu as trouvé un autre objet ayant le pouvoir de changer le monde, pour aller avec deux capes de scintillance et tout un paquet de nouvelles cartes de Neuf Rois originales ? demanda le commandant d'un air malicieux.

Kip ouvrit la bouche.

— C'était une blague, Kip.

Lentement, le garçon sortit sa dague et la posa sur ses paumes. Elle était plus longue. Maintenant, il en était certain. La partie blanche semblait plus blanche, les volutes noires semblaient plus noires. Il nota également une autre différence : sur les sept diamants inclus dans la lame, l'un brillait d'un vif éclat bleu comme lorsque Kip l'avait reprise à Zymun, mais à présent le deuxième aussi était illuminé de l'intérieur. Il était d'un vert terne.

Kip déglutit et leva les yeux vers le commandant Poing-de-fer.

Chapitre 67

Dazen Guile tremblait, agité de frissons. Ses yeux étaient secs parce qu'il ne cillait pas assez.

Il avait engagé un combat contre sa propre mortalité, et il ne savait pas quelle quantité de sable renfermait le sablier. Il s'était remis de sa fièvre, mais il était toujours mortellement affaibli. Son corps, luttant pour se remettre de la fièvre et des dizaines de coupures qu'il s'était faites en rampant dans le tunnel de pierre de l'enfer, était à bout. Le larbin imbécile de Gavin continuait à faire tomber du pain bleu dans le conduit. Moins Dazen en mangeait, meilleure était sa source bleue, et plus il pouvait créer vite. Mais plus il s'affamait, plus il s'affaiblissait.

Et le pain ne durait pas éternellement. Une fois par semaine – à condition que Gavin ait prévu de le nourrir une fois par jour, plutôt qu'à des intervalles fantaisistes –, une fois par semaine la cellule était inondée.

Au début, des années plus tôt, Dazen avait cru que c'était une bénédiction. L'eau était savonneuse, tiède. Dazen pouvait ainsi garder un minimum d'hygiène. S'il le souhaitait, il pouvait démêler les nœuds de ses cheveux et de sa barbe. Et une fois, en essayant de garder ses poils de barbe, il avait constaté que l'eau les décolorait, ou les teignait d'un gris terne. D'un gris-bleu, puisqu'il était alors dans la prison bleue, et c'était la lumière bleue des murs qui se reflétaient dedans.

C'était une bénédiction. La façon dont Gavin avait évité que son frère n'attrape quelque maladie se déclarant à cause de la saleté produite par son corps. C'était aussi un moyen de s'assurer que tout ce que Dazen avait pu accumuler en une semaine (ses déjections comme sa nourriture) était éliminé, tout pouvoir lessivé.

Plusieurs fois, Dazen avait été obligé de nager, brandissant au-dessus de lui le tissage graisseux qu'il avait fabriqué avec ses propres cheveux pour le protéger du torrent. Et à présent ce lessivage le menaçait de nouveau. Il était trop faible pour faire autre chose que se laisser flotter, sauvant peut-être une miche de pain. Aussi chaque semaine se passait-il de nourriture les premiers jours, et il créait, et ses capacités prenaient de l'ampleur à mesure que la semaine progressait. Puis il dévorait tout le pain sec qu'il pouvait avant l'inondation qui emportait tout.

Ma volonté est indomptable. Inébranlable. Titanesque. Rien ne peut m'arrêter. Je gagnerai. Seule la victoire existe. Et j'écraserai mon frère. C'est le feu, le combustible, l'espoir qui soutient mon corps en morceaux.

Le bleu était plus dur que le vert. Le bleu était tout ce que Dazen devait briser pour sortir de cet enfer.

Une heure plus tard, le bras droit de Dazen était plein. Il alla s'asseoir sur son siège contre l'un des murs et appuya fermement le dos contre la luxine verte. Il se prépara. Depuis des semaines (des mois ?), il lançait des projectiles bleus le plus vite que son corps pouvait le supporter, et se caler contre le mur lui évitait de subir le recul qui l'aurait projeté en arrière et tué.

Face à lui, le mur de luxine verte était criblé de trous profonds comme la main. Au début, il était furieux. Les murs de la chambre bleue étaient plus minces, et le bleu en Dazen s'était attendu à ce que chaque prison soit de dimensions identiques. Mais son frère savait que le vert donnait une construction plus fragile. Aussi avait-il conçu des murs plus épais. C'était logique. Le bleu qui l'habitait avait été apaisé.

Il choisissait ses cibles avec une précision mathématique, afin d'exploiter les propriétés structurelles de la luxine verte. Bien sûr, il ne savait pas s'il avait choisi le bon mur. C'était impossible, étant donné la forme de balle de la pièce. Si son frère, échappant à toute logique, avait

fait un mur plus épais que les autres, Dazen pouvait jouer de malchance et s'attaquer à celui-là.

Il enrageait à cette idée. Cette incertitude. Cette imprécision. C'était mauvais. Il avait perdu au moins une journée, abruti par la fatigue, à essayer de déterminer s'il existait un moyen de savoir à quel mur s'attaquer. Des heures gaspillées en calculs alors que c'était l'action qui était nécessaire.

C'était un signe montrant à quel point le bleu avait assis son emprise en lui.

Mais il s'était repris, comme il avait dépassé chaque difficulté jusque-là. Comme il surpasserait son frère.

Il prit dix profondes respirations, rassemblant toute sa volonté. Chaque projectile qu'il envoyait le faisait souffrir, écrasant son corps affaibli contre le mur. Mais Dazen ne pouvait pas céder, il ne pouvait pas se permettre des tirs faibles. Des tirs faibles auraient signé la perte de jours entiers consacrés à créer le bleu dont il avait besoin. Le mur pouvait céder d'un instant à l'autre. Il céderait peut-être à ce tir-ci.

Ou alors il en faudrait encore vingt, et à chaque instant Gavin pouvait revenir et…

Non ! N'y pense pas. Agis. La douleur n'est rien. La douleur est un obstacle sur le chemin de la liberté. Rien ne m'arrête. On ne m'arrêtera pas. Je prendrai ma revanche, je gagnerai ma liberté. Et les coupables trembleront.

À la dixième expiration, il tendit son bras droit soutenu par le gauche et rassembla son pouvoir. Sur sa paume, les cicatrices se rouvrirent et la luxine bleue jaillit de sa peau.

Dazen rugit de rage, de désespoir, de haine et de toute sa glorieuse volonté. Un projectile jaillit à une vitesse incroyable.

Pendant la guerre du Faux Prisme, il avait été touché en pleine poitrine par un marteau d'armes. Cela avait fendu son bouclier et une de ses côtes. Dans son corps affaibli, l'ancienne blessure se réveillait. Il s'évanouit.

Mais, lorsqu'il rouvrit les yeux, il put admirer sa victoire. La luxine verte était brisée. Quelques fibres tenaient encore, mais le mur était éventré. Il voyait l'obscurité qui s'étendait au-delà. Sa prison était forcée.

Avec un calme requérant un niveau de contrôle qui aurait surpris le jeune homme qu'il avait été, il but un peu d'eau et mangea un peu de pain. Pas trop, pour que son ventre tenaillé par la faim ne se rebelle pas.

C'est seulement ensuite qu'il créa un mince fil vert. C'était la lumière, la vie, le pouvoir, le lien, le bien-être et la force.

Il s'autorisa alors un instant de triomphe. Il avait réussi. Il avait réussi. Il était réellement invincible. Il était un dieu.

Il se leva en souriant, les jambes flageolantes, mais assez fortes pour le soutenir, et tituba jusqu'au trou. Il arracha les restes de luxine verte à mains nues, élargit le passage pour regarder à travers. Puis il le franchit en rampant quand il en eut la force.

Il passa la tête par le trou et créa un peu de vert imparfait dans sa main. L'obscurité fut baignée dans une lueur verdâtre. L'œuf de luxine qui l'avait gardé prisonnier était situé dans un tunnel, à peine plus large que l'œuf lui-même. Le mur choisi n'avait pas d'importance. Ils étaient tous de même épaisseur.

L'espace d'un instant, il s'irrita bêtement d'avoir perdu du temps à se poser cette question. Puis son énervement passa. La saison des hésitations était passée, impossible de revenir là-dessus. Il était illogique de se tracasser à ce propos, de perdre le précieux présent à propos du passé. Il chassa cette pensée et retrouva le sourire.

Sur le côté, il vit un tunnel sur le sol duquel brillaient les éclats coupants de la pierre de l'enfer.

Dazen poussa un rire rauque et paisible. Il riait de se voir finalement, enfin, sous-estimé.
Non, mon frère, ça ne marchera pas. Pas cette fois.

Chapitre 68

— Corvan, est-ce que je suis un homme bien ? demanda Gavin.

— Tu es un grand homme, mon ami.

— Mais ce n'est pas la même chose, hein ?

Il avait vu le sang dans ses rêves. Du sang qui teignait le bleu de l'eau, qu'il ne pouvait voir, en rouge, qu'il voyait fort bien. Du rouge sur du gris. Avec sa cécité naissante, il avait échangé la beauté du bleu contre le sang, sans le vouloir.

— Quand on fait bouger le monde, lui dit Corvan, certains se font écraser. Comment pourrait-il en aller autrement ? Lorsque tu as coulé le bateau pirate à Cap, les esclaves enchaînés aux rames à fond de cale ont été les premiers à périr. Que pouvais-tu y faire ? Laisser les pirates capturer et réduire en esclavage des milliers d'autres hommes ? Mais ce n'est pas ce que je voulais dire, mon seigneur. Tu es un *grand* homme.

Gavin rumina ses paroles et les consigna dans les registres de sa mémoire.

— Et toi, Corvan ? Quel genre d'homme es-tu ?

— Je suis simplement compétent. Un rouge de formation, mais pas de nature. Je n'ai rien d'un chef, sauf par intérim. Mais tu sais cela mieux que quiconque.

Son expression était interrogative et amusée.

« Rien d'un chef, sauf par intérim » ? C'était vrai : Corvan avait prouvé qu'il acceptait très bien de recevoir des ordres, même s'il ne les comprenait pas toujours, venant de ceux qui avaient su gagner sa confiance. Puis, sans changer de personnalité, il avait accepté de prendre le commandement d'armées entières. Il savait ce qui devait être fait, et il s'en chargeait, sans que cela influe sur l'opinion qu'il avait de lui-même. Il avait sans doute été réellement satisfait de sa vie de teinturier dans une petite ville.

Gavin se demandait comment faisait son ami. Lui-même ne se sentait jamais bien ailleurs qu'à la première place. Même sous les ordres de ceux qui étaient plus entêtés que lui, comme son père, ou plus sages, comme le Blanc, il rageait. Être dominé le brûlait.

À n'en pas douter, c'était un défaut qu'il avait.

— Je te fais satrape, déclara Gavin.

Tant pis pour ceux que ça défriserait.

Corvan s'étrangla sur son thé. C'était un plaisir.

— Tu n'es pas fou ? s'écria Corvan. Mon seigneur.

— C'est déjà le rôle que tu assumes, et je suis encore le Prisme. C'est mon droit. Ils essaieront de m'en empêcher mais, du moment que tu ne massacres pas les Prophètes, ni les autres satrapes ni les membres du Spectre n'y perdent quoi que ce soit. Je proposerai que tu choisisses une couleur du Spectre, mais permets-moi de perdre sur ce point afin de laisser une victoire à leur ego. Pendant quelques générations, il s'agira d'une satrapie de second ordre. Ce seront des batailles politiques que mèneront nos successeurs. La survie d'abord.

— Mais pourquoi ? demanda Corvan. Qu'est-ce que tu y gagnes ?

— Nous en avons déjà discuté. De la nourriture. Des graines. Nous savons déjà que la situation sera difficile, mais l'île est assez grande pour qu'on évite la famine jusqu'au printemps. Mais si nous n'obtenons pas de graines pour l'an prochain…

— Ce n'est pas ce que je demandais.

— Je donne à notre peuple un but, et une nouvelle raison de t'obéir, de recommencer leur vie ici,

même lorsque la situation s'améliorera et qu'ils pourraient partir.

Corvan posa sa tasse.

— Excuse-moi, Gavin, mais tu oublies à quel point je te connais. Il y a autre chose.

Gavin lui sourit, taquin.

— J'ai besoin que tu me croies, Corvan. Quand l'heure viendra. De grands bouleversements se préparent et il faudra que j'agisse vite. Il faut que je sache que je peux compter sur toi sans délai.

Corvan se raidit, son front s'assombrit. Cela faisait des années que Gavin n'avait pas vu cet homme en colère.

— Mon seigneur, certains croient en Orholam, certains croient à l'argent, mais moi je crois en toi, et je m'y tiendrai. Loyauté à l'Un. Tu devrais le savoir.

— Tu crois qu'il n'est pas digne de moi de t'interroger ? demanda Gavin. (Paupières baissées, Corvan garda les lèvres serrées.) C'est vrai. Tu as fait tes preuves plus d'une fois. Mais ta foi va être mise à l'épreuve.

— Et elle passera l'épreuve du feu, plus pure que jamais. Je n'en doute pas.

— Merci, Corvan. Mes excuses. Satrape Danavis.

— Mon seigneur, dit Corvan d'une voix calme. Merci pour ce que tu as accompli. Au sujet du bane bleu. Je sais… je sais à quel point ça a dû être affreux. Mais merci de l'avoir fait.

Gavin ne dit rien. Il fit craquer sa nuque. Il avait fait venir les habitants sur la grande place. Il était prévu de construire un stade, mais ils n'avaient guère avancé sur ce projet. Malgré tout, il allait devoir faire un discours. Pour rallier un soutien à Corvan.

— Seigneur Prisme, dit Corvan. Je ne sais pas si je peux être satrape. Même dans une satrapie de second ordre.

Gavin lui était reconnaissant de changer de sujet, après avoir mentionné le massacre, sans s'y attarder.

— Foutaises, c'est comme être général, sauf que, si tu te débrouilles bien, tu auras rarement à voir tes gens mourir.

Le général broncha. La tâche serait plus ardue au vu de la situation vers laquelle il menait son peuple. Ils le savaient tous les deux. Puis l'ami de Gavin plissa les yeux.

— Mon seigneur, dit Corvan. Ma fille est aux mains des rebelles. Si tu me nommes satrape, Liv deviendra mille fois plus monnayable pour eux.

Corvan avait toujours été rapide à comprendre.

Gavin se leva et regarda les gens qui se pressaient dans l'arène pour l'écouter, espérant un discours, mais prêts à se satisfaire de l'apercevoir seulement.

— Tu sais ce qu'on ne peut pas faire à la fille d'un satrape quand on cherche un soutien auprès de puissances neutres ?

Pour une fois, Corvan n'avait pas de repartie.

— La tuer, répondit Gavin. Tu es très cher à mon cœur, Corvan. Je ne l'oublie pas.

Le visage du général se tordit un instant sous le coup du chagrin et de l'espoir qui le prenait par surprise. Ses épaules s'affaissèrent. Tâchant de garder le contrôle de ses émotions, il détourna la tête. Puis il tomba à genoux et se prosterna aux pieds de Gavin. Plus que le respect ou la gratitude, c'était sa vénération qu'il exprimait. Sa dévotion.

— Tu ferais cela, pour moi ?

— Je le fais pour bien des raisons, mon ami. L'altruisme total n'existe pas.

— Mais c'est l'altruisme qui demeure. Je te connais, mon seigneur.

— Lève-toi, mon ami, ça devient gênant.

Et en effet, sur la place et aux balcons en bois des bâtiments environnants, des hommes, des femmes et même des enfants, qui ne pouvaient pas savoir ce qu'ils révéraient, tombaient à genoux, et face contre terre là où il y avait de la place.

Gavin en fut profondément touché. Ils avaient tout perdu par sa faute. Aucun d'eux n'avait mangé à sa faim au cours des derniers mois, car ils ne savaient pas combien de temps leurs réserves tiendraient. Chaque jour, tout le monde travaillait de l'aube au crépuscule, et au-delà. Ils ne vivaient même pas dans des maisons individuelles, mais dans de grandes longères communales, remplies d'inconnus. Ils n'avaient pas de moyens, peu d'espoir, et beaucoup de souffrances. Et pourtant, le peu qu'ils avaient, ils le lui offraient libéralement.

— Mon peuple ! cria Gavin en prenant sa voix d'orateur, sa voix de général. Vous avez été piétinés, spoliés, dévastés, mais vous ne vous êtes pas découragés. Mon peuple, cher à mon cœur…

Gavin parla. Il leur demanda de se relever, et ils se relevèrent. Il pouvait leur ordonner de descendre dans l'antichambre de l'enfer, et ils se seraient mis en marche en chantant ses louanges. Il était doué pour ça. Il n'était pas né pour ce destin, mais il avait volé cette couronne et l'avait travaillée de ses mains jusqu'à ce qu'elle lui aille à la perfection.

Il calma leurs peurs et attisa leurs désirs, reconnut leurs peines et leurs sacrifices, les arma de courage pour les difficultés à venir, et leur donna un sentiment d'héroïsme.

De quel droit fais-je plier les hommes à ma volonté ? Peut-être n'y a-t-il pas de légitimité au pouvoir, simplement de l'aptitude ? Et si ces femmes étaient comme les esclaves de mon bateau pirate ? Ces enfants les victimes du fléau que j'incarne ?

Mais il poursuivit sa harangue, appelant à la paix et au commerce équitable avec les habitants de l'île des Prophètes. Il posait les fondements d'un gouvernement, prenant honnêtement la mesure des difficultés qu'ils allaient rencontrer, et appuyait Corvan de tout son soutien.

Il jura d'être avec eux chaque fois qu'il le pourrait, et que, lorsqu'il devrait partir, ce serait pour mieux les protéger, qu'il reviendrait toujours. Il travaillerait à leurs côtés, leur épargnerait de son mieux les souffrances et pleurerait avec eux les décès qui ne pourraient être évités.

Gavin remarqua qu'il y avait au moins deux scribes qui prenaient note de toutes ses paroles en abrégé. Il fut surpris de trouver des scribes parmi les pauvres, mais il n'aurait pas dû l'être. Corvan devait évidemment avoir passé les réfugiés au crible pour trouver des scribes, afin de diffuser des copies des décrets pour ceux qui campaient au fond des bois, ainsi que pour envoyer des messages aux Prophètes.

Cela l'incita à tempérer ses propos. Il espérait que cela prendrait des mois mais, à un moment ou à un autre, son père obtiendrait un exemplaire du discours. Mais le bien qu'il faisait en remontant le moral des réfugiés valait amplement le mal qui lui retomberait dessus plus tard.

Même vous, père, ne serez pas capable d'arrêter ça.

Enfin, il les prépara à être dénigrés par le Spectre et les autres satrapies – comme s'ils se souciaient de leur réputation alors qu'ils avaient le ventre creux. Il les galvanisa et se présenta comme leur défenseur, avant de faire l'annonce de la nouvelle satrapie.

La foule clama son approbation.

Je suis vraiment très, très bon.

Ils avaient l'air radieux. Peut-être était-il un orateur brillant. Il était assurément un créateur brillant, le meilleur depuis des années, peut-être. Il avait mérité leur respect, leur admiration. Mais il ne méritait pas leur amour. Il se demandait s'il était le seul à s'en rendre compte.

Une demi-heure plus tard, Karris et lui s'en allèrent avec guère plus que ce qu'ils avaient apporté avec eux trois mois plus tôt. Il ne donna aucune explication. Elle avait vu le sang sur ses habits

lorsqu'il était rentré la veille. Elle avait vu son visage. Elle ne lui reprocha pas d'être parti sans elle. Karris le connaissait. Et sans lui demander s'ils allaient partir, elle avait fait ses adieux. Elle savait.

La foule se rassembla de nouveau lorsqu'ils marchèrent jusqu'à la plage. Une grande clameur accueillit ses signes d'adieu. Des hommes et des femmes pleuraient son départ. C'était d'une gentillesse insensée, incompréhensible pour Gavin. Néanmoins, il l'acceptait comme un trésor. Puis ils partirent.

Tandis que l'île des Prophètes disparaissait au loin, Gavin la contempla par-dessus son épaule, soucieux. Ce jour-là, ils échangèrent peu de paroles. Chacun était plongé dans ses pensées. Ils établirent leur campement sur une plage proche de Cap-Ruic en Atash.

Le jour suivant, lorsque Gavin passa aux avirons pour franchir manuellement les dernières ligues les séparant de Petit Jaspe, il aperçut les tours s'élevant majestueusement devant le soleil de midi. Flagrant contraste avec les couleurs vives des autres tours, la bleue semblait grise et éteinte. Sa voisine, la verte, était ornée d'illusions incluses dans la luxine pour donner l'impression d'un arbre gigantesque. Cette année, en l'honneur d'Atash, il s'agissait d'un atasifusta, essence aujourd'hui disparue. Mais la couleur n'était pas juste. Avant la guerre, Gavin avait vu le dernier bosquet d'atasifusta.

Des nuages d'orage se massaient au-dessus de la Chromerie, aussi Gavin pensa-t-il d'abord que c'était une illusion lumineuse. Mais, à mesure qu'il approchait, il acquit la certitude qu'il ne s'agissait pas simplement de cela.

Pourquoi auraient-ils commis une erreur aussi grossière ? Les Atashiens qui se souvenaient de leurs arbres se seraient plaints. Les feuilles de ces géants végétaux étaient d'un vert radieux et éclatant qui seyait parfaitement à cette tour. Rien à voir avec cette couleur d'un vert-de-gris maladif.

Oh, misère ! Gavin créa le vert dont il avait besoin pour l'élasticité de la coque. Il y arrivait encore, mais il avait l'impression de faire autant d'efforts que pour construire ce foutu mur d'eau-vive, alors qu'il s'agissait simplement de quelques coins pour assurer la souplesse de son bateau.

Et Gavin comprit : après tout ce qu'il venait de faire pour sauver le monde d'une calamité bleue, il était en train de perdre le vert.

Chapitre 69

— Kip, as-tu la moindre idée de…, souffla Poing-de-fer.

— Non !

Le commandant examinait déjà attentivement la lame.

— Bizarre. Pourquoi deux des pierres sont-elles colorées, et les autres transparentes ?

— J'espérais un peu que vous me l'expliqueriez, monsieur.

— Kip, je ne sais pas grand-chose sur cette arme, si ce n'est qu'elle est importante, qu'elle était autrefois détenue par le Spectre et qu'elle a été perdue pendant la guerre. J'ignore ce qu'elle fait à part avoir de l'allure, mais des gens ont tué pour ce couteau. Au sens propre. Et plus d'une fois. Ces matières… le métal blanc, et…

Il tendit le doigt pour toucher la lame, puis se ravisa.

— De la luxine ? demanda Kip. De la luxine noire et de la luxine blanche ?

Poing-de-fer était dérouté.

— J'ai toujours cru que la luxine noire était simplement de l'obsidienne. La pierre de l'enfer. Ça…

Kip ne l'avait pas remarqué jusque-là – peut-être n'avait-il pas bien regardé la dague depuis qu'il l'avait examinée dans la pénombre de la barque, mais le fil de métal noir passant dans la lame blanche avait un aspect différent de son souvenir. Il avait un éclat satiné, et semblait palpiter légèrement.

Dans sa classe, d'autres *discipulæ* avaient posé des questions sur la luxine blanche et la luxine noire. La réponse avait été acerbe : ils n'étaient pas prêts pour ces débats. Tout ce que Kip savait, c'était que personne n'avait jamais vu l'une ou l'autre. Et il s'était penché sur des problèmes plus pressants, comme ne pas se faire virer, apprendre à se servir d'un boulier ou mémoriser sept cent trente-six fichues cartes parmi lesquelles ne figuraient même pas les cartes interdites, celles qui étaient apparemment les plus intéressantes. Kip tendit la main.

— Ne la touche pas ! l'arrêta Poing-de-fer. On l'appelle « Arrache-moelle ». Et je ne veux pas comprendre pourquoi par l'expérience. (Puis son visage s'assombrit.) Elle me rappelle quelque chose. Où est-ce que j'ai déjà vu ce machin-là ?

— Zymun. C'est avec ce couteau qu'il a essayé de tuer le seigneur Prisme, monsieur.

— Le jeune assassin ? Dans la barque…

Kip hocha la tête.

— Comment connais-tu son nom ?

— Il a essayé de me tuer à Rekton.

— Et comment… Enfin, peu importe. Il faut que tu caches ça, Kip. À tout le monde.

— Je crois que c'est trop tard. Andross Guile me soupçonne de l'avoir en ma possession. Ou il croit que je sais au moins où elle se trouve. J'ai peur de ce qu'il est capable de faire pour mettre la main dessus.

— Tu as bien raison.

Le commandant se dirigea vers un placard et fouilla une boîte. Il en ressortit un objet doté de multiples lanières de cuir. Il y glissa le fourreau de la dague.

— Attache ça à ton mollet, sous ton pantalon. Tout de suite, Kip.

Le commandant gagna la porte et lui fit signe de se tenir hors de vue. Puis il entrouvrit la porte.

— Jade, je suis occupé. Ne laisse pas entrer de messagers. Surtout pas ce foutu serpent.

— Volontiers, monsieur, lui répondit une voix féminine.

— Un serpent ? demanda Kip, la jambe de pantalon toujours relevée, car il ne s'en sortait pas avec les courroies.

— L'esclave d'Andross Guile, Boisinistre. Il avait à peine les qualités d'un créateur, mais Andross a pistonné son entrée, en guise de récompense pour un service, avons-nous supposé. Il a réussi à être sélectionné pour l'entraînement de la Garde noire, il s'est fait des amis, il a eu accès à des secrets – des affaires personnelles et des informations confidentielles –, et, au moment de prêter serment, il a préféré entrer au service du seigneur Guile. Qui s'est servi de ces secrets. C'est arrivé il y a vingt ans, mais nous n'avons pas oublié. Il n'est pas rarissime que quelqu'un parte juste avant de signer, mais c'est une énorme perte de temps et d'investissement. Nous prenons le mal de former une recrue, et ensuite elle nous laisse sur le carreau.

— Boisinistre ? (Kip n'en revenait pas.) Cette vieille souche a failli être Garde noir ?

— Il serait mort à présent s'il avait été jusqu'au bout, bien sûr. À force de créer. C'est peut-être lui qui avait raison.

— Ce n'en est pas moins une trahison.

Une fois que Kip eut replacé son pantalon pour dissimuler le fourreau attaché sur le côté externe de son mollet, il tendit la main vers le commandant pour récupérer la dague. Poing-de-fer le regarda durement.

— Merci, Kip. Merci de m'avoir accordé ta confiance. Maintenant, ne refais plus jamais ça.

— Pardon, monsieur ?

— Kip, je sais que tu es seul et que tu veux faire confiance à quelqu'un. Je comprends. Mais tu n'es plus en mesure d'agir ainsi. Tu n'as pas idée des pressions qu'Andross Guile peut faire peser sur moi. Ça ne fait pas trois mois que tu me connais, et tu viens de mettre entre mes mains quatre immenses trésors. Je pourrais te les prendre et te jeter dehors. Je pourrais m'acheter une place de satrape avec ça. Tu penses que je suis insensible à la tentation ? Tu crois que je suis trop droit pour faire ça ?

— Oui, monsieur.

— Mais tu ne peux pas en être sûr.

— Un homme doit agir sans tout savoir, sinon il n'arrive à rien.

Un tic agita la lèvre du commandant.

— Alors comme ça tu es un homme, maintenant ?

— J'ai supprimé des vies, et confié la mienne à un ami. Oui, monsieur, je crois que ça fait de moi un homme.

— Aucune de ces raisons ne fait de toi un homme. La première fait de toi un tueur. La seconde fait de toi un idiot. Dans les deux cas, tu risques de te faire tuer.

— Mais pas aujourd'hui ?

Malgré son attitude bravache, Kip déglutit avec difficulté, jetant un coup d'œil à la lame nue dans la main de Poing-de-fer.

— Pas aujourd'hui, confirma le commandant en tendant le couteau à Kip.

Ce dernier le saisit avec un pâle sourire et le remit dans son fourreau, puis fit tomber son pantalon pour cacher l'arme.

— Bon, maintenant passons aux autres choses qui peuvent te mener à ta perte, dit le commandant en prenant une des capes. Pour commencer : les capes de scintillance. Fantastique. (Poing-de-fer soupira, comme si cette débauche d'énormités avait épuisé d'un coup son quota d'incrédulité.) D'après la légende, il y avait douze capes de scintillance, qui fonctionnaient par paires. Chez les

assassins.

— Comme l'Ordre de l'Œil brisé ? demanda Kip.

— C'était la fierté de cet ordre mythique.

— « Était » ? « Mythique » ? Vous tenez le tissu de la légende. Littéralement.

— On dirait bien.

Kip montra au commandant la carte cape de scintillance.

— Cet homme était l'un d'eux. Il s'appelait Vox, et sa partenaire, Niah.

— Et comment as-tu éliminé deux assassins professionnels, Kip ?

— C'est lui qui l'a tuée. Par accident. Et j'ai eu de la chance. Ils ne s'attendaient pas à ce que je les voie. Ils gardaient leur arme abaissée jusqu'au dernier moment pour ne pas faire bouger leur cape, et alors…

— C'était une question rhétorique, Kip.

— Oh !

Le commandant s'assit sur le bord de son lit.

— Juste au moment où un homme va conclure que tout ce en quoi il a cru toute sa vie n'est qu'un mensonge, un nouvel élément vient tenter sa foi. Orgueil. Sables mouvants.

— Monsieur ?

Poing-de-fer frotta son crâne désormais hérissé.

— Les païens vénéraient plusieurs dieux, comme tu le sais. Soit des entités réelles, bien vivantes, qui réclamaient des sacrifices et pouvaient être amadouées par des cadeaux humains, soit, selon d'autres croyances, des facettes de l'humanité. De même qu'il y a de la cupidité, de l'ambition et de la passion en chacun de nous. Ils croyaient qu'on devait admettre l'existence de ces dieux comme des révélations sur la vérité de notre âme. Mais parler des païens comme s'ils avaient constitué un ensemble homogène est une simplification. Même en parlant des « adorateurs d'Atirat » – et apparemment Vox en faisait partie –, c'est trop large. Tous s'accordaient sur l'existence de plusieurs dieux, mais leur entente n'allait pas beaucoup plus loin.

» C'étaient des hommes comme nous. Certains étaient des gens bien, d'autres étaient mauvais, certains croyaient à des sornettes. Quelques-uns de leurs interdits religieux n'avaient aucun sens. Ils voyaient d'un très mauvais œil l'utilisation des lunettes, qu'ils jugeaient comme contraire à la nature et immorale. Certaines factions sacrifiaient sans mal leurs premiers-nés pour s'attirer les bonnes grâces des dieux et obtenir une récolte abondante. Certains vénéraient leurs spirites. D'autres les chassaient. D'autres les lapidaient. Les spirites réussis – car ils prétendaient que cela existait – régnaient en demi-dieux.

— Je ne vois pas le rapport, dit Kip.

— Le fait qu'un homme fonde sa vie sur des bêtises ne signifie pas pour autant que tout ce en quoi il croit est faux.

Le garçon haussa les sourcils.

— Le suspense me met au supplice, monsieur.

— Certains païens pensaient que décomposer la lumière était un don à part. D'après nos enseignements, il s'agit d'un pouvoir que seul le Prisme détient. Ce n'est pas un texte sacré qui le dit, mais c'est ce qui est enseigné depuis des centaines d'années. (Le commandant agita la carte cape de scintillance.) Cette carte. Elle dit : « Aux décomposeurs de lumière. » Ce qui veut dire que cette capacité est plus répandue que ce que l'on croit. Même si on voulait mettre en doute ce qui t'est arrivé, ces cartes disent la vérité. On ne peut les faire taire. À elle seule cette carte ne détruirait pas notre religion, mais elle ferait passer pour des guignols tous les luxiats qui ont parlé de la

décomposition. Comme quand Pevrac a prouvé indubitablement que le monde était rond, il y a de cela deux cents ans. Pendant cinq cents ans avant lui, de rares érudits murmuraient la même chose. Pourtant personne ne lui a rendu grâce pour avoir ridiculisé les luxiats. Ses calculs plus justes ont permis de faire des corrections utiles à la navigation, mais cela est arrivé des années après qu'il avait été lynché.

— Lynché ? s'étonna Kip.

— Pour tout autre chose : il avait émis l'hypothèse que la lumière était une absence d'obscurité, et non l'inverse. (Il remarqua l'expression de stupéfaction qui se peignait sur le visage de Kip.) Ne t'inquiète pas de cette histoire. L'important, c'est que la décomposition de la lumière existe. Certains d'entre nous s'en doutent depuis longtemps, et c'est la raison pour laquelle la Garde noire a toujours recruté des créateurs comme Adrasteia. Pas seulement parce qu'elle peut voir les armes dissimulées, mais parce qu'elle pourrait voir un assassin invisible.

— Mais comment ça marche ? l'interrogea Kip. Je ne savais pas que des choses pareilles étaient possibles.

— Tu es un mat, Kip. Tu n'as pas les rudiments pour comprendre…

— Et si j'étais plus instruit, je ne saurais que des choses fausses. Au moins, vous n'avez pas à me désapprendre tout ce que je crois savoir.

D'un petit mouvement de tête assorti d'un bref sourire, le commandant reconnut qu'il marquait un point. Il prit une profonde inspiration.

— La lumière est pouvoir. Le pouvoir va toujours quelque part. Les rayons du soleil tombent sur un plancher en bois de cerisier. Nous savons que la lumière du soleil contient tout le spectre, de l'infrarouge à l'ultraviolet. Mais le plancher ne renvoie qu'un brun-rouge. Qu'advient-il du reste de la lumière ? Elle est absorbée. Des années plus tard, compare ce parquet avec une zone couverte par un tapis, ou située dans l'ombre. La partie exposée au soleil a pâli. Très progressivement, la lumière a changé la nature du bois, l'a dégradée. De la même manière, la lumière fait foncer le teint et éclaircit les cheveux. C'est aussi ce que font les couleurs au corps des créateurs. Les Prismes ne brisent pas le halo, alors qu'ils absorbent de grandes quantités de lumière, car ils sont capables de rejeter la lumière qui les atteint dans son intégralité. Nous autres, nous sommes moins efficaces, plus sensibles aux dégâts. Ce qu'il faut retenir, c'est que la lumière qui touche une surface ne peut être modifiée, à moins de mettre une lentille sur le soleil. Cette énergie est constante. On doit faire avec.

» Si j'en crois les hypothèses que j'ai entendues, un décomposeur de lumière agit comme un biseau dans le faisceau lumineux, ce qui a pour effet d'allonger les ondes longues et de raccourcir les ondes courtes, de manière que toute la lumière visible qui l'atteint est redistribuée au-dessus et au-dessous du spectre visible. Si le décomposeur y arrive parfaitement, vu en ultraviolet ou en infrarouge, il brille comme une torche. J'ai entendu parler de cas de combustion spontanée chez des décomposeurs, dans un lieu trop vivement éclairé, par une journée de grand soleil par exemple. Ils transforment une telle quantité de lumière visible en chaleur qu'ils peuvent prendre feu. Ces capes leur facilitent la tâche. Comme les verres de lunettes aident les magiciens à créer leur couleur.

Ces derniers mois, Kip avait vu tant de merveilles qu'il n'avait pas de mal à croire le commandant.

— Alors vous êtes en train de me dire qu'il pourrait y avoir des hordes de gens invisibles marchant parmi nous.

— Pas des hordes. Décomposer la lumière suffisamment bien pour se rendre invisible est sans doute à peu près impossible. Et il n'existe que douze capes, à supposer que la légende soit avérée – et c'est une supposition hasardeuse –, qui ont été créées pour l'Ordre de l'Œil brisé, si ce n'est

avant. Certaines ont dû être perdues ou détruites, et nous en détenons à présent deux. Il y a donc au plus cinq autres équipes d'assassins. Peut-être seulement deux ou trois. Ou aucune.

— Au moins ces deux-là sont en notre possession maintenant.

— Ce qui est mieux qu'aux mains de nos ennemis, mais elles ne nous sont probablement d'aucune utilité. Comme la Chromerie a toujours nié leur existence, je ne pense pas qu'elle dispose d'une méthode pour trouver les décomposeurs de lumière. Même si une personne savait comment s'y prendre, je doute qu'elle se laisse convaincre d'en parler, étant donné que cette idée frôle l'hérésie. Les luxors atashiens ont réprimé quelque chose qui y ressemblait méchamment, il y a cent dix ans, peut-être cent vingt maintenant.

— Et ça, ce n'est qu'une seule carte, fit remarquer Kip.

— Et tu en as tout un paquet. Le Briseur, tu n'as pas volé ton nom.

Le commandant se mit à rire sans bruit.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Je me faisais la réflexion que, vu l'importance de ces cartes et vu les personnes les plus à même de les décrypter, tu viens probablement de condamner certains parmi ceux que j'apprécie le moins à passer le restant de leurs jours à palper des cartes en prenant des notes au fond d'une bibliothèque.

— Vous vous rendez compte que vous parlez sans doute de *mon* avenir, là ? grogna Kip.

— J'en doute, dit une voix derrière Kip. Je parie plutôt que soit tu te feras tuer dans l'année, soit tu vivras éternellement.

Kip se retourna, et là, devant la porte la plus silencieuse du monde, se tenait le Prisme, le sourire tordu caractéristique des Guile aux lèvres.

— Mais je ne parierai pas contre le garçon qui a su convaincre Janus Borig de lui confier l'œuvre de sa vie.

Kip était muet. La présence de Gavin emplissait toute la pièce.

— Comment va la vieille ? demanda le Prisme.

— Morte, répondit platement Kip d'une voix blanche.

Jusqu'à cet instant, il n'avait pas pris la mesure de son attachement à la vieille dame.

Un moment de recueillement suivit cette nouvelle.

— J'aurais dû le deviner en voyant les capes. Pas d'indice sur la personne qui les a envoyés, j'imagine ?

Kip n'avait rien à dire. Visiblement, son premier instinct n'avait pas été le bon.

— Ne me regardez pas, seigneur Prisme, dit le commandant. Je n'étais pas présent. Je ne les ai pas tués. C'est Kip qui l'a fait.

Gavin jeta un coup d'œil au garçon.

— *Toi*, tu les as tués ? Voilà une histoire que j'ai envie d'entendre. Mais qui devra attendre plus tard. Bien joué, fils.

Fils. Fils ! Avec un seul mot, Gavin effaçait des mois de tourment infligés par Andross Guile. Kip avait envie de s'effondrer. Il voulait fourrer les cartes et le couteau dans les mains de son père et fondre en larmes.

Gavin leva un doigt.

— Commençons par le commencement, commandant. Vos hommes ont envoyé bouler Boisinistre. Je l'ai intercepté. Il retournait chez mon père, et il semblait penser qu'à sa prochaine visite vous seriez démis de vos fonctions.

— Je crois que ce rat déloyal ne se sent plus pisser.

— J'ai envoyé Karris le retarder mais, si vous avez quelque chose à faire, je vous conseille de ne pas tarder. J'interviendrai en votre faveur, mais vous ne dépendez pas directement de moi. Vous êtes sûr qu'il a tort, que vous n'avez rien fait, et que Carver Noir vous soutiendra ?

Le visage de Poing-de-fer s'assombrit.

— J'imagine que certaines choses pourraient… poser un problème.

— Quoi ? demanda Kip. Qu'avez-vous fait ?

— Ce n'est pas ce que j'ai fait. J'ai fouillé dans des vieux… Seigneur Prisme, le Briseur, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des affaires urgentes à traiter.

Il sortit et se retourna.

— Le Briseur, dit-il, tu peux faire confiance à Cruxer. Et… pour ta gouverne, tu aurais fait un Garde noir formidable.

Il s'en allait. Soudain Kip craignit de ne plus jamais le revoir. Il courut le serrer dans ses bras.

Surpris, Poing-de-fer poussa un grognement. Puis il étreignit Kip un moment, avant de le repousser.

Gavin observa la scène avec une étrange lueur dans le regard. Une certaine froideur. Mais il cligna des yeux et il n'en parut plus rien. Il jeta au Garde noir une bourse.

— Commandant. Au cas où. Et, honnêtement, je ne sais pas s'ils vont s'en prendre à vous ou pas.

— Moi je le sais, répondit Poing-de-fer. Que la lumière d'Orholam soit avec vous, seigneur Prisme. Prends garde à toi, le Briseur.

Puis il disparut.

Chapitre 70

Idoss était une ville à ziggourats. Certains luxiats disaient que ces édifices bâtis des siècles plus tôt symbolisaient la tentation de l'homme de monter jusqu'aux cieux. Ils disaient que c'était un blasphème. Mais les tentatives des luxiats pour démolir les ziggourats avaient échoué. Treize grandes pyramides à gradins étaient disposées de manière géométrique dans la ville. Deux fois six pyramides entourant une treizième. La pyramide centrale dépassait largement la tour du Prisme, alors que Liv avait toujours cru qu'il s'agissait de la structure la plus haute du monde.

Lors de la guerre des Prismes, Idoss s'était rendue au général Gad Delmarta au lieu de combattre, et avait ainsi échappé au ravage des combats, du feu et des représailles. La plupart des hommes qui avaient été contraints d'intégrer l'armée de Dazen étaient rentrés chez eux dans les mois suivants (du moins ceux ayant survécu à la bataille de Roche scindée), et la ville s'était remise de la guerre plus rapidement que les autres cités du front sud de la mer.

Le corregidor de la ville, Kata Ham-haldita, était le fils du satrape atashien. C'était un terme tyréen, vestige du temps où Tyrea possédait ce qui était devenu l'Est atashien. Lorsque le corregidor vint entamer les pourparlers, le Prince des couleurs avait demandé à ses spirites de se placer bien en vue tout le long de l'avenue centrale que le jeune homme devait emprunter. Ils ne devaient pas faire attention au corregidor et vaquer à leurs occupations, afin qu'il croie que leurs effectifs étaient bien plus élevés.

Cela rendait le trajet terrifiant, et le jeune homme arriva fort ébranlé. Et ce n'était encore qu'un garçon, même s'il régnait en titre sur l'une des villes les plus prospères des sept satrapies. Il n'avait que vingt ans, et paraissait jeune pour son âge.

Liv rencontra le corregidor Ham-haldita et ses deux gardes du corps devant la tente du Prince des couleurs. Sa présence sembla revigorer le jeune homme. Il lui adressa le sourire d'un homme habitué à séduire les femmes sans peine. C'était un beau garçon, même s'il était mince et avait les épaules étroites. Liv préférait les hommes plus virils. Elle lui répondit d'un hochement de tête neutre, sans animosité. En fait, elle avait le cœur battant. Pas à cause du garçon, mais parce qu'on lui faisait assez confiance pour qu'elle soit là. Elle avait enfilé la plus belle de ses robes, et elle vit que le jeune homme n'y était pas insensible.

— Corregidor, nous sommes ravis de votre visite. Le prince se repose dans sa tente. Si vous voulez bien me suivre ?

Il regarda ses gardes, mais Liv entra dans la tente sans attendre sa réponse. Après une brève hésitation, le corregidor et ses hommes lui emboîtèrent le pas.

Il faisait sombre dans la tente, plus sombre que d'habitude, plus sombre que nécessaire. Il y avait un fauteuil, un trône, et rien d'autre, pas même des tapis. Le Prince des couleurs était affalé dans le fauteuil. Il ne bougea pas à l'entrée de Liv. Puis, lorsque le corregidor Ham-haldita entra, il leva la tête, et ses yeux se mirent à luire d'un rouge terne, comme le fer qu'on vient de forger. Il se leva, et les couches de luxine crissant les unes contre les autres émirent un bruit métallique.

Un frisson jaune pâle ondoya en scintillant sur tout son corps, illuminant chaque fissure, chaque articulation, chaque soudure. Il s'étira comme s'il venait de se réveiller, et toutes ses plaques d'armure brillèrent un instant, puis ce fut le tour des soudures rouges, des articulations vertes, et jusqu'au violet pâle à peine visible qui émettait une pulsation autour de sa tête, comme une couronne.

Le regard ébahi du corregidor faillit donner le fou rire à Liv, mais elle baissa le menton et se mordit la joue. Les gardes du corps étaient à deux doigts de sortir leurs armes, mais ils semblaient

tout aussi terrifiés.

— Corregidor, dit le Prince. Bienvenue. Marchez un peu avec moi, voulez-vous ?

Le corregidor dut s'éclaircir la gorge avant de pouvoir parler.

— Bien sûr.

Liv se joignit aux chefs et à leurs gardes. Comme il le lui avait été demandé, elle marchait à la droite du corregidor, tandis que le Prince était à sa gauche. Pour le coincer entre l'espoir et la crainte, avait expliqué le Prince.

L'espoir de quoi ? Liv n'avait pas osé poser la question.

Elle ne se pensait pas assez jolie pour éveiller l'intérêt d'un futur satrape – mais, si le Prince était victorieux, ce garçon ne deviendrait jamais satrape. Sauf qu'il ne le savait pas encore. Alors quoi ? Une maîtresse ? Un amusement d'un soir ? Cela rappela soudain à Liv qu'elle était une femme seule. Si le Prince des couleurs voulait qu'elle s'offre au corregidor Ham-haldita, elle ne pourrait pas refuser. Un peu décevant si c'était la grande ambition à laquelle le Prince ne cessait de faire allusion, mais le choix ne lui revenait pas, n'est-ce pas ?

Une colère silencieuse monta en elle.

Lorsqu'ils arrivèrent en pleine lumière, le corregidor eut de nouveau un temps d'arrêt. Voir la silhouette de luxine du Prince des couleurs à la lumière naturelle était au moins aussi impressionnant que de la voir s'illuminer dans l'obscurité d'une tente. Un sans-faute, encore une fois.

Le Prince des couleurs le promena à travers le campement, feignant de marcher sans but. Mais Liv était certaine que ce n'était pas le cas. Il ne faisait guère confiance au hasard.

— Vous êtes venu me proposer quelque chose, dit le prince. Un marché peut-être.

— Les Aînées de la ville m'ont demandé de venir vous dire que nous voulons la paix, mais que, s'il le faut, nous nous battrons, et vous paierez chèrement l'attaque de la ville, et peut-être même avant l'arrivée des renforts.

— Que vous attendez d'un jour à l'autre, je présume.

— En effet. (Le garçon s'empourpra, comme s'il craignait qu'on se moque de lui.) Et nous pouvons vous retenir jusqu'à ce qu'ils arrivent et vous écrasent contre nos murs.

Ils croisèrent Zymun qui s'entraînait avec d'autres créateurs. Torse nu, il abattait des coups de fouet ardents sur un vieil arbre, ce qui impressionnait ses camarades. Au passage du Prince, il s'interrompit pour lui adresser un salut respectueux. En voyant l'autre jeune homme, son regard s'emplit de jalousie. Les blessures de Zymun avaient cicatrisé, et si son corps dénudé ne provoqua pas chez Liv le même désir muet que celui de Gavin Guile, il était quand même séduisant. Puissant, intelligent, charismatique, et toujours, toujours intéressé par elle. Toujours flatteur. Toujours charmeur.

Bien sûr, elle avait déjà flirté avec des garçons à la Chromerie – surtout avant le désastre au bal des luxeigneurs. Mais il s'agissait surtout de frôler l'interdit en jouant aux adultes. Elle jouait à adopter un comportement scandaleux. Avec Zymun, l'interdit devenait une possibilité. Elle n'avait qu'à dire un mot, un seul, un de ces soirs où il venait près de sa tente et demandait poliment à entrer. Le fait de pouvoir dire « oui », l'assurance que personne ne s'interposerait, que personne ne l'interrogerait était plus érotique que Zymun lui-même, si fringant qu'il soit.

Bien sûr, ses étudiants lui envieraient cette place. Car elle avait des étudiants à présent. Chez les Libres, on n'employait pas le terme *discipulæ*.

— Ainsi Delara Orange a réussi à convaincre le reste du Spectre d'aller en guerre ? ou dois-je m'attendre à l'arrivée des troupes d'élite de Ruic ?

— Les deux, répondit le garçon.

Même Liv pouvait affirmer qu'il mentait.

— Vous êtes jeune, lui dit le Prince. Et je crois que vous êtes à deux doigts de vous faire déposséder de votre titre par ces vieilles harpies apeurées.

Ils s'engagèrent dans un étroit passage entre deux tentes, ce qui les obligea à enjamber des câbles tenseurs. Lorsqu'ils en sortirent, les gardes du corregidor se retrouvèrent face aux canons de vingt mousquets chargés, accompagnés d'une demi-douzaine de créateurs aux bras chargés de luxine.

— Désarmez-les et menez-les à trente mètres d'ici, mais sans leur faire de mal, ordonna le Prince des couleurs. Sauf s'ils ont un geste déplacé. Dans ce cas, visez l'entrejambe.

Une fois les gardes éloignés, le Prince des couleurs reprit sa promenade comme si de rien n'était.

— Ces deux hommes rapportent tout aux Aînées, et je crois que nous n'avons pas besoin de leur interférence, n'est-ce pas, corregidor ?

— Comment savez-vous cela ? C'est une supposition ? demanda son interlocuteur, qui s'efforçait de ne pas élever la voix.

— N'est-ce pas ? répéta le Prince.

— Très bien, dit le jeune homme en ravalant sa peur. Je… je suis sûr que nous pouvons régler cela ensemble.

— Mmmh. Je crois au choix, Kata. Nous sommes des hommes libres, nous arrêtons librement nos décisions, et nous en payons les conséquences. Alors voici les vôtres : vous pouvez vous rendre. Les termes seront plus que généreux. Vous devrez affranchir vos esclaves, la ville devra payer un million de danars et vous nous donnerez vingt mille ephahs d'orge, soixante chariots remplis de fruits, dix mille tonneaux de vin et vingt mille tonneaux d'olives. Vous nous fournirez cinq mille épées ou javelots et mille mousquets en état de marche, avec cinq cents tonneaux de poudre à canon et cent tonneaux de munitions ou huit cents tonneaux de lingots de plomb. Cinquante forgerons, cinquante charrons et une demi-douzaine de chimistes partiront avec nous et vous leur paierez double salaire pendant leur absence. Vous viderez les bordels de la ville : les prostituées auront le choix de partir avec nous, mais vous ne les autoriserez pas à revenir dans votre ville pendant un an, afin qu'elles fassent un choix avisé. Vous m'enverrez tous les créateurs pour que je leur parle. Même chose pour les esclaves. Ils auront le choix de se joindre à nous ou d'aller ailleurs, mais ils n'auront pas le droit de revenir dans votre ville jusqu'à la fin de la guerre, sous peine de mort. Vous organiserez une parade dans la ville, qui nous accueillera en fanfare, saluant la liberté nouvelle que nous apportons. Et, avant notre entrée dans la ville, vous nous enverrez tous vos luxiats.

Tous ces détails submergeaient le jeune homme, et il releva le dernier point comme un radeau dans la tourmente.

— Que leur arrivera-t-il ?

— Nous les tuerons tous, répondit crûment le Prince avant de poursuivre comme s'il n'avait pas été interrompu. Puis, dans chaque église, vous autoriserez des nouveaux cultes, chacun des anciens dieux devra avoir la sienne. Mais il ne vous sera pas demandé de prendre part ou de mettre en place les services. Nos nouveaux prêtres se plieront à vos lois tant que vous n'interviendrez pas dans leur foi.

» En échange, les Aînées et vous aurez la vie sauve. Vous conserverez aussi vos domaines, vos titres. Sauf si vous me trahissez. Cette cité ne sera pas ravagée, les campagnes ne seront pas pillées. Aucun homme ni aucune femme ne sera forcé d'entrer dans mon armée. Je compte sur vous pour transmettre cette offre aux Aînées. J'en ai déjà préparé une version écrite.

» Je suis sincère sur tout, hormis un point : je ne fais pas confiance aux Aînées. Je connais ce genre de femmes. J'ai des rapports sur chacune d'elles. Elles ne sont pas jeunes, avisées et souples comme

vous. Lorsque je partirai, vous régnerez seul. Je traite bien mes amis. J'espère que vous pourrez en faire partie.

Le corregidor était tout pâle.

— Et si nous refusons ?

Ils avaient à présent atteint l'endroit que visait le Prince depuis le début. Il désigna un groupe important de gens misérables derrière eux, sous la surveillance de soldats. C'étaient les cinq cents femmes et enfants capturés à Ergion.

— Ces infortunés viennent de la dernière ville qui s'est opposée à nous. Ils seront à l'avant de mon armée pour la première attaque. Lorsque vos balistes, vos canons et vos catapultes se mettront en marche, vous les massacrerez. Ou peut-être les Aînées de la ville vous demanderont-elles de ne pas tirer ? Et il y aura des attaques entre les murs de la ville. Vous savez que j'ai des gens à l'intérieur. Vous ignorez combien. Je connais vos sorties secrètes le long du fleuve et sous la Grande Abbaye.

Un bref instant, le corregidor écarquilla les yeux, surpris que le Prince sache cela, et d'apprendre qu'il existait une autre sortie dont il n'avait jamais entendu parler.

— Vous vous souvenez des récits contant les massacres de Ru, qui ont poussé Idoss à capituler lors de la guerre précédente ? Je ferai la même chose. Cette ville sera un symbole pour le monde entier. C'est à vous de choisir de quelle sorte : un symbole de clémence, montrant combien je peux être bon pour ceux que je conquiers, ou celui de ma malfaisance, dévoilant ma férocité envers ceux qui s'opposent à moi. Les enfants de votre ville seront tués : trop de bouches à nourrir, trop de risques de maladies et de rancune une fois devenus grands. Les femmes seront tuées ou engagées, si elles sont jolies ou utiles. Les seuls qui seront préservés seront les esclaves, hommes et femmes. Ils seront libres de prendre les biens de leurs maîtres. Dans la ville, mes gens leur apprennent déjà la nouvelle tandis que nous parlons. Vous faites confiance à vos esclaves, corregidor Kata ? Si par miracle vous teniez pendant une semaine, deux semaines, un mois, pensez-vous que les esclaves se joindraient à nous ? ou les avez-vous tant menacés que leur loyauté est inébranlable ?

» Quant à vous, je m'efforcerai de vous capturer vivant. J'enverrai vos parties génitales à votre père. Je vous démembrerai et vous habillerai en mauve avec une couronne sur la tête. Peut-être vous aveuglerai-je. Je n'ai pas encore décidé ce qui ferait un meilleur exemple. Langue ou pas de langue ? Tout dépendra de vos capacités. En tout cas, je prendrai mon temps. Vous vivrez longtemps, en endurant des douleurs terribles, je vous le promets.

Le corregidor semblait sur le point de vomir.

— Vous êtes fou, dit-il. Un instant vous parlez comme un luxiat, plein de principes, et le suivant vous parlez d'assassiner cent mille personnes.

Liv avait déjà été frappée par la même chose, mais à présent une autre pensée lui vint. Il y avait peu de personnes dans le monde que leurs capacités rendaient absolument effrayantes. Et elle avait rencontré les deux meilleurs : Gavin Guile et Koios Blanc-Chêne. Ces deux-là, et peut-être quelques autres comme le Blanc, étaient de loin supérieurs à elle. Mais, à part eux, personne ne l'était. Elle s'en serait bien mieux sortie que ce garçon, alors qu'il avait deux ou trois ans de plus qu'elle et avait bénéficié de tous les avantages conférés par sa naissance dans une famille de satrape. Le Prince la traitait comme une adulte compétente et ce n'était pas par flatterie (même s'il souhaitait également la flatter, et tous les deux le savaient), mais parce qu'elle méritait d'être considérée comme telle. Elle n'avait pas de dons incroyables, mais ceux qu'elle avait toujours crus incroyablement doués ne l'étaient pas plus qu'elle. Liv était leur égale. Et pourtant elle était encore toute jeune. Avec le temps, elle serait supérieure à la plupart. Pourquoi personne ne l'avait traitée ainsi à la Chromerie ?

Même son propre père.

— Nous faisons tous des choix, déclara le Prince des couleurs, et nous en assumons les conséquences. Malheureusement, cette fois-ci, vous devez prendre la décision pour ces gens, et pour moi. Ce sont vos victimes, pas les miennes. Lorsqu'ils seront sous ma responsabilité, ils seront libres de choisir par eux-mêmes. Il n'est pas possible de renverser la Chromerie sans que des gens comme vous provoquent des massacres. S'il existait un moyen, je l'adopterais sans hésitation. C'est la seule manière dont je peux apporter le changement nécessaire, alors c'est ainsi que je procéderai.

— Vous le ferez parce que vous le pouvez, persifla le corregidor malgré sa frayeur.

— Parce que je le peux. Parce que j'en ai la volonté.

— Alors la force fait le droit ?

Le Prince resta de marbre. Il ne cédait rien, sans s'excuser, sans sourire.

— La force ne fait pas le droit. La force fait la réalité.

Il regarda le corregidor assez longtemps pour que le poids de la certitude écrase le jeune garçon. Puis il se tourna vers les femmes et les enfants. Son regard était triste mais résolu. Pour protéger ses hommes, il enverrait ces gens à la mort, et il en tiendrait le corregidor pour responsable.

Si c'était un bluff, c'était le plus risqué qu'elle ait jamais vu. Mais Liv ne pensait pas qu'il s'agisse d'un bluff. Et le corregidor non plus, elle le voyait bien. Son visage exprima diverses émotions les unes après les autres : l'horreur, la révulsion, l'ahurissement et enfin la résignation. Il n'était pas confronté à un homme mais à une force de la nature. On ne tente pas de raisonner un cyclone, de parlementer avec un ouragan. On ferme les volets et on attend que ça passe, en priant d'y survivre.

— Nous n'avons pas un million de danars, ni même un compte approchant, protesta le corregidor.

Alors Liv sut qu'il avait capitulé.

— Pas dans le trésor, non. Vous ferez savoir aux riches et aux nobles de la ville que, s'ils ne paient pas leur part, ils seront les premiers à mourir. Des substitutions pourront être faites avec la nourriture. Je ne suis pas déraisonnable. Vous n'avez peut-être pas tant d'orge. Vous pouvez compenser avec d'autres céréales. Et pour les fruits, il faudra vous dépêcher. Nous ne prendrons pas de denrées abîmées. Pour chaque chariot manquant, une riche famille sera exécutée.

Le corregidor blêmit.

— Je dois informer les Aînées de la ville, bien sûr. Il nous faudra sans doute deux jours.

— Dans un jour, nos catapultes seront prêtes. Nous commencerons par jeter une femme d'Ergion par-dessus vos murs à chaque quart d'heure. Nous ne cesserons qu'à l'arrivée des luxiats. Vos armes pourront atteindre nos catapultes, aussi sachez que les femmes et les enfants d'Ergion seront massés autour d'elles. Vos canonniers sont à demi entraînés tout au plus. Ils ne seront pas capables de toucher nos catapultes du premier coup… ni même au dixième tir.

Le corregidor déglutit.

— Je comprends.

— Mes gens afficheront des listes comportant le nom des femmes dans l'ordre suivant lequel elles seront sacrifiées, afin que les habitants d'Idoss sachent quand écouter la mort de leurs amis. Ou de leurs ennemis, peut-être. Nous commencerons avec des connaissances des Aînées. Mes techniciens me disent que la force générée par le câble de la catapulte aura autant de chance de tuer la femme avant même qu'elle soit lâchée. Je leur ai dit de travailler là-dessus. Je veux que vous entendiez leurs cris quand elles s'envoleront au-dessus de vos têtes.

Kata Ham-haldita jura à voix basse avant de s'éloigner. Il jeta un coup d'œil à Liv au passage, puis détourna honteusement la tête.

— Alors c'est tout ? demanda Liv après son départ.

Avant, elle n'aurait pas osé poser la question. Elle aurait été trop impressionnée, trop effrayée. Mais à présent elle ne manquerait plus jamais une occasion de s'instruire auprès des plus grands.

Le Prince contemplait toujours les femmes et les enfants prisonniers. Les plus jeunes jouaient ensemble en poussant des cris aigus, inconscients de la menace proche qui les attendait.

— Très certainement, répondit le Prince des couleurs. Tout dépend de l'intelligence du jeune Kata. L'une des Aînées est une vieille harpie rusée du nom de Neta Delucia. Les gardes étaient des gens à elle. Si Kata n'est pas prudent, il vient de signer son arrêt de mort, rien qu'en étant venu me voir en secret. Elle saura aussitôt que j'ai offert de le soudoyer. Et j'ai mis les ennemies de l'Aînée Delucia en tête de liste. Suivies de près par ses amies. L'Aînée et le corregidor vont s'opposer. Si l'Aînée gagne, nous jetterons une demi-douzaine de femmes dans la ville, et soudain Idoss entendra raison. Si Kata l'emporte, cela prendra plus ou moins de temps, selon qu'il fasse preuve d'initiative ou non.

— D'une manière comme de l'autre, vous êtes gagnant ? déduisit Liv.

— Nous choisissons librement, Aliviana. Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas proposer des choix qui nous avantagent dans un cas comme dans l'autre.

Il sourit, et cela rappela à Liv les sourires irrésistibles de désinvolture de Gavin Guile. Mais sans leur chaleur.

— Ce n'est pas vraiment la liberté, alors ? Pas pour eux, fit remarquer Liv.

— Êtes-vous prête pour une autre vérité, Aliviana ? Vos progrès sont si rapides. Très bien. Le bien suprême n'est pas la liberté. C'est le pouvoir. Car, sans pouvoir, la liberté peut vous être retirée.

Il sourit de nouveau. C'était un sourire dur. Mais le monde était dur.

Chapitre 71

Poing-de-fer se rendait chez le Blanc au sommet de la tour lorsqu'il vit des Gardes noirs devant les appartements du Prisme. Comme il venait de quitter Gavin, il devina qu'il s'agissait des gardes d'Orea Pullawr.

Il frappa à la porte.

— Entrez, répondit le Blanc.

Elle était dans son fauteuil roulant. L'esclave de chambre de Gavin, Marissia, était agenouillée devant elle, la tête sur les genoux du Blanc. Son visage était baigné de larmes et la vieille femme la consolait.

— Gavin Guile est de retour. Il est à l'étage du dessous, annonça Poing-de-fer.

La relation parfois houleuse entre le Blanc et le Prisme n'avait pas besoin de se voir de nouveau affectée par l'agacement de Gavin s'il trouvait le Blanc dans sa chambre. Le Prisme tenait à son intimité.

Marissia se leva d'un bond, tamponnant ses yeux avec un mouchoir.

— Oh ! je ne pleure qu'une fois par an, et invariablement il… Mère, je vous remercie. Je ferai comme vous m'avez dit.

— Qu'Orholam te bénisse, mon enfant, lui répondit Orea Pullawr. Nous allons nous retirer à présent, afin de ne pas rendre ta situation plus compliquée que nécessaire. Commandant ?

Il poussa son fauteuil dans le couloir. C'était bien plus facile qu'il s'en charge, mais il s'agissait aussi d'un signe de sa faiblesse croissante. Moins de deux mois plus tôt, elle aurait vertement refusé que quiconque la véhicule comme une invalide.

Et elle ne prit pas le relais une fois le seuil franchi. Elle semblait fatiguée.

Un Garde noir les précédait, et un autre leur emboîta le pas. Même ici, ils assuraient sa protection.

— Il y a une chose que je n'avais pas envisagée à propos du vieillissement, dit le Blanc alors que Poing-de-fer la positionnait devant son bureau, avant d'aller s'asseoir en face d'elle. Il m'est bien plus difficile d'espionner.

— Je pensais que vous confiez cette tâche à d'autres que vous.

— On ne peut jamais déléguer complètement la responsabilité de ce genre de choses. Cela vous met à la merci de votre espion en chef. Ou espionne en chef, comme cela peut arriver.

Espionne en chef ? Quoi ? Voulait-elle parler de…

— Marissia ? demanda Poing-de-fer, incrédule. Elle est votre…

Le Blanc garda le silence un long moment, et l'esprit de Poing-de-fer se perdit en conjectures, passant en revue toutes les implications qui en découlaient. Marissia avait, il est vrai, un accès illimité à cet étage, mais aussi un accès privilégié aux autres esclaves de la tour. Sa position d'esclave de l'homme le plus important du monde la plaçait dans une situation sociale mal définie : si besoin, elle pouvait fréquenter un garçon d'arrière-cuisine, tout comme elle pouvait réprimander le plus riche marchand de Grand Jaspe. Une personne avisée n'aurait pas manqué d'exploiter les avantages conférés par cette position, et Poing-de-fer avait la conviction que Marissia était une femme avisée.

— Non, ce n'est pas le cas, finit par dire le Blanc. Mais, l'espace d'un instant, vous avez réfléchi comme je dois raisonner en permanence. Comme Gavin doit raisonner.

— C'est plus difficile que d'estimer la probabilité qu'un adversaire ait une bonne main aux cartes, convint Poing-de-fer.

— Avec l'entraînement, cela devient plus aisé. Mais je radote.

Elle mit ses mains sur ses genoux et se tut. Elle jeta un coup d'œil au crâne nu du commandant, puis revint à ses yeux. Elle attendait.

Poing-de-fer se frotta la tête, là où repoussaient quelques cheveux, telles les racines têtues de la foi qu'il n'arrivait pas à éradiquer. S'il ne pouvait pas faire confiance au Blanc, à qui pourrait-il se fier ? Même si elle n'était pas croyante. Bien sûr, lui aussi était désormais mécréant. Cela le rendait-il moins digne de confiance ?

Il rit intérieurement. En toute sincérité, il n'en savait rien.

— Je suis sur le point de perdre mon poste. Quel était votre grand pari ?

— Cartes sur table, alors ? dit le Blanc.

— Il semblerait en tout cas que, moi, je n'aie plus grand-chose à perdre.

— Ceux qui se couchent n'ont pas le droit de voir les cartes de ceux qui restent en jeu, lui rappela le Blanc.

— Les métaphores ont leurs limites.

Le Blanc resta silencieuse et le scruta longuement, semblant le sonder en profondeur. Il soutint son examen, impassible.

— Vous avez cessé de porter votre ghotra. Il est difficile de ne pas le remarquer. Comment dois-je réagir à cela, commandant ? Sur le plan personnel, ou politique ?

— Que voulez-vous dire ?

— Politiquement, il m'est peut-être devenu impossible de vous sauver, par votre faute. Vous êtes devenu apostat. La plupart des gens ne portent pas la marque de leur foi sur la tête, ou ne la retirent pas quand ils ont des doutes. Vous, si. Si le Noir prend votre renonciation comme argument pour vous destituer, vous ne lui donnerez pas tort. Au niveau politique, vous vous êtes mis le couteau sur la gorge.

Il n'y avait même pas pensé. Sa religion – ou l'absence de celle-ci – n'était pas un spectacle. Mais comment l'apparence d'un homme pouvait-elle ne pas refléter son état intérieur ?

— Bien sûr, vous pourriez désamorcer cela en remettant votre foutu chapeau. Expliquer à ceux qui poseraient des questions que vous l'avez retiré en signe de deuil, ce qui est vrai. En partie. Mais vous ne le ferez pas.

— Être un homme consiste à faire coïncider ce que l'on devrait être et ce que l'on est. La tromperie conduit aux ténèbres.

— Et Orholam lui-même n'a-t-il pas donné son impulsion au monde, afin qu'il existe des temps de clarté et des temps d'obscurité ? Le grand luminaire et son miroir nocturne ne brillent pas constamment sur la terre.

— On l'interprète généralement comme l'acceptation d'exceptions morales en cas de guerre, lui rappela Poing-de-fer avec une certaine raideur.

— Vous avez l'impression que nous n'étions pas en guerre, ces seize dernières années ? demanda tranquillement le Blanc.

— Être le Blanc vous donne le droit de définir la guerre selon votre bon plaisir ?

— Vous avez déjà rencontré Corvan Danavis, non ? Oui, bien sûr, à Garriston. Il avait l'habitude de dire : « Les requins et les démons des mers ne nagent pas tous dans Cérès. »

— Voilà bien des métaphores, maîtresse. Je suis un homme simple.

— La simplicité a son pouvoir propre, Harrdun. Et vous le savez. Et, oui : en tant que Blanc, je choisis ce qu'est la guerre. Et quand il faut la défier.

Elle lui adressa un pâle sourire. Poing-de-fer attendit.

— Comme vous ne l'ignorez pas, je choisis le commandant de la Garde noire, et le Noir a le pouvoir de vous destituer. C'est censé équilibrer nos pouvoirs respectifs. En réalité, cela restreint le mien. Mais ce que vous ne voyez peut-être pas, c'est qu'une fois que vous seriez relevé de vos fonctions je pourrais simplement vous appointer de nouveau.

— Et il me destituerait encore.

— Ce qui cristalliserait une crise. Mais si vous restiez en place, dans vos quartiers, si vous continuiez à donner des ordres et à assigner les tours de garde, combien de Gardes noirs s'opposeraient à votre choix et au mien, en concurrence avec la décision du Noir ?

Ce qu'elle décrivait pouvait mener à la guerre civile. Poing-de-fer leva les mains.

— Non, attendez, attendez ! Je ne vaux pas le carnage que vous provoqueriez ainsi.

— Non, en effet.

Elle se contredisait. Était-elle atteinte de démence sénile ? Non, l'intensité de ses yeux aux tons désaturés gris, verts et bleus montrait qu'elle n'avait rien perdu de son intellect supérieur.

— Alors de quoi s'agit-il ? Je suis un autre front dans votre guerre ?

— Exactement. Carver Noir ne vous hait pas. En fait, il vous aime bien. Mais Andross Guile le tient. Je n'ai pas trouvé ce qu'il a sur lui, mais nous pouvons retourner le problème au Noir : demandez-lui s'il est prêt à détruire la Garde noire maintenant, pour des histoires qui seul le concernent.

— Vous espérez donc que Carver Noir ferme les yeux.

— C'est cela, dit le Blanc.

— Mais vous vous rendez compte qu'Andross Guile n'en fera pas autant.

— Pour rien au monde, en effet.

— Je ne veux pas être responsable d'une chose pareille. J'aime mon peuple. Je ne veux pas jouer avec leur vie. Ces jeux-là sont pour des hommes moins droits que moi.

— Des hommes… ou des femmes, dit-elle d'un ton léger.

Voulait-elle parler d'elle-même ?

— Ou des femmes.

Il se refusait à se laisser prendre par son autodérision. Son charme. Elle était plus futée que lui. Il n'était pas obligé de jouer à ce jeu-là.

— Je suis le meilleur à ce poste, mais chaque homme et chaque femme est précieux dans le rôle qu'il ou elle occupe. Mon renvoi serait une perte sévère, mais nul n'est irremplaçable. La Garde noire y survivrait.

Il se leva. Le sujet était clos. Et il n'aurait pas que des regrets en quittant sa fonction.

— Vous tablez sur le fait que votre successeur serait choisi dans les rangs de la Garde noire.

Il cligna des yeux.

— J'imagine que vous pourrez choisir qui vous voudrez. Vous n'allez pas prendre quelqu'un qui ne conviendra pas simplement pour me contrarier. Vous pouvez utiliser ça comme menace, mais je vous connais bien. Une fois que je serai parti, vous n'aurez aucun intérêt à vous tirer une balle dans le pied.

— Arrêtez de jouer contre moi, triple buse ! Essayez de comprendre comment fonctionne Andross Guile. Une fois qu'il vous aura privé de votre statut, jetant sur vous l'opprobre, il se servira de votre disgrâce pour déprécier mon jugement. Il disposera déjà des quatre votes dont il a besoin pour faire passer une injonction lui permettant de restreindre mon autorité sur ce point. Ensuite, il nommera votre successeur, par l'entremise de Carver.

— Assurément…

— Ce n'est que le début. Votre successeur, le jeune seigneur Jevaros, peut-être (le candidat parfait, car il est loyal et stupide), fera part de ses inquiétudes au sujet de la détérioration de mes capacités mentales. Des incidents seront organisés pour me faire passer pour sénile. Mes prérogatives seront de plus en plus réduites, et je serai fortement encouragée à me retirer jusqu'au Jour du Soleil.

Bien entendu, elle ne faisait qu'émettre des hypothèses, mais tout cela semblait très plausible.

— Mais… qu'est-ce qu'il cherche ? Le seigneur Guile, je veux dire ? Pourquoi se donner tant de mal ? Quel est son but ?

— Si on me demandait de jouer aux devinettes, je dirais qu'il veut simplement avoir le contrôle. Je connais cet homme. S'il pouvait, il fermerait la Chromerie, dissoudrait les satrapies, renierait le Prisme et s'autoproclamerait empereur de tout le monde connu. Je pense qu'il n'occuperait cette position qu'un seul jour. Un seul. Ensuite, il éprouverait soit le triomphe ultime d'avoir tout anéanti, soit l'extrême vacuité d'un pouvoir qu'il ne détient que par orgueil. Et il se donnerait la mort. Car il n'a aucune raison de vouloir régner. Il croit seulement qu'il *devrait* occuper cette place. Cela l'insupporte de voir ceux qu'il juge inférieurs gouverner alors qu'il pense que ce rôle devrait lui revenir.

— À vous entendre, c'est tout simple… et vain.

— Le mal *est* simple et vain. Le mal ne recèle pas de profondeur mystérieuse. Nous contemplons un trou noir que nous remplissons de nos peurs, mais il ne s'agit que d'un trou.

— Croyez-vous en Orholam, ou était-ce un autre mensonge nécessaire ?

— J'ai de grandes questions à lui poser. Il n'a pas encore daigné y répondre.

Quand il était jeune, il avait eu la même conviction. Il pensait qu'Orholam entendait les prières des grands et des saints de ce monde. Il avait prié avec du sang sur les mains, voilà pourquoi il n'avait pas été entendu. Fausses justifications. Depuis plus de vingt ans, il donnait des excuses à Orholam. Parce que l'autre éventualité était trop terrible. Mais il n'en était plus là. Il ne voulait plus croire à ces mensonges.

— Mais je crois, dit le Blanc. Je crois profondément, mon ami.

Elle le tenait par la seule force de son regard, et cela lui rappela qu'il avait en face de lui une femme à la volonté de fer. Une volonté assez puissante pour faire d'elle le Blanc. Assez puissante pour lui donner la force de ne pas avoir recourt à la magie pendant des années durant.

— Est-ce que vous me mentiriez ? demanda-t-il.

— Évidemment. Mais pas à ce sujet.

— Vous feriez de moi un menteur.

— Vous ne seriez pas le premier homme de bien vivant dans le mensonge qu'il m'aura été donné de voir.

— Devinettes.

— Peut-être.

— Vous voulez parler de Gavin, qui préside à tous les rituels ? Il est athée, n'est-ce pas ?

Le commandant avait toujours utilisé le mot « athée » comme une insulte. Il se rendit compte qu'il l'avait encore prononcé ainsi, par la force de l'habitude. Il avait cru que c'était la pire chose qui soit. Et désormais il l'était lui-même.

— Je préfère considérer qu'il est aux prises avec une crise de foi, dit-elle prudemment.

Il grogna. Il était venu lui parler des cartes et du couteau, mais à présent… Et ses paroles étaient pleines de sous-entendus. S'il ne méritait pas qu'elle lui dise toute la vérité, elle ne méritait pas qu'il lui fasse confiance.

On frappa.

— Maîtresse, puisque le Prisme est de retour, le Spectre va tenir la réunion de crise prévue, la prévint un Garde noir robuste du nom de Samite. Nous allons devoir descendre dans dix minutes.

Le Blanc acquiesça et la congédia. L'espace d'un instant, elle parut blessée et amère.

— Vos gens sont bons avec moi, commandant. On m'informe de cette « réunion de crise » au cas où j'aurais oublié qu'aujourd'hui nous devons décider si nous entrons en guerre. Mais ce genre de prévenances est dangereux lorsque mon corps me trahit et que le Rouge essaie déjà de me faire passer pour gâteuse.

— Je lui en dirai un mot.

— Avec tact, je vous prie. Je sais qu'elle a de bonnes intentions. (Elle se tourna vers Poing-de-fer.) J'ai déjà dit au Noir qu'il ne peut pas vous faire démissionner. Le Rouge vous déteste pour des raisons que j'ignore et que vous refusez de me communiquer, mais il ne vous aura pas tant que je vivrai. *(Il lui suffit de claquer des doigts, et voilà, je suis sauvé !)* Revenons à mon pari. Je ne peux pas vous dire de quoi il s'agissait, mais je peux vous dire sur qui j'ai misé. Gavin. J'ai misé le monde sur lui, et il se pourrait que je ne vive pas assez longtemps pour découvrir qui gagnera la fin de la partie.

Poing-de-fer poussa un soupir. *Depuis quand suis-je devenu l'homme à qui l'on confie ses secrets et celui qui profère des demi-vérités ?*

Il mit la main dans sa poche et en ressortit un caillou blanc, gros comme sa main. Il le jeta sur le bureau du Blanc comme si c'était un déchet.

Elle écarquilla les yeux.

— Commandant, est-ce… ? (Elle tendit la main.) De la luxine blanche, murmura-t-elle.

— Gavin l'a créée lors de la bataille de Garriston. Il n'est pas au courant de ce qu'il a fait.

Elle prit la luxine blanche entre ses mains tremblantes et, pour la première fois devant Poing-de-fer, elle pleura sans bruit.

C'est la journée des femmes qui pleurent, aujourd'hui.

Chapitre 72

— Approche, Aliviana, j'ai quelque chose pour toi, lui dit le Prince des couleurs. (Il se tourna vers le soldat en charge du trébuchet.) Dix bons d'argent si vous la mettez dans la ville du premier coup. Mais, si elle ne crie pas, vous m'en devrez cinq.

Le technicien s'inclina profondément, se prosterna presque. Ses sujets ne savaient toujours pas comment marquer leur déférence au Prince.

Tout le campement était venu assister au spectacle. Midi approchait, et l'heure butoir était connue de tous. Sur les remparts, les canons étaient pointés sur eux, mais ils n'avaient pas tiré pendant la mise en place du trébuchet, à trois cents mètres des murs de la ville. Certains partisans du Prince étaient restés à l'écart, craignant que les soldats n'ouvrent le feu pour essayer de détruire le trébuchet, en dépit des femmes et des enfants d'Ergion immobilisés autour de la machine. Mais le plus grand nombre s'était massé tout près afin de ne rien perdre du spectacle, faisant fi du danger.

Liv était là parce que le Prince le lui avait demandé.

— Je ne vous épargnerai pas les réalités de la guerre, Aliviana. C'est notre voie, et vous devez la connaître. Je vous confronte à la dure réalité.

Elle comprit le sous-entendu : contrairement à son père. Contrairement à la Chromerie.

Elle ferait honneur à la confiance qui lui était accordée. Aussi assistait-elle à l'événement, au plus près. La foule ne la bousculait pas, respectant le symbole de son vêtement violet et jaune de créatrice. Les créateurs étaient traités comme des seigneurs. Ils détenaient le pouvoir, et le pouvoir était une vertu.

— Vous disiez que vous aviez quelque chose pour moi, mon Prince ? demanda Liv.

— Une lettre est arrivée pour vous. Et avant que vous me posiez la question, oui, je l'ai lue.

Il fit un geste, et un serviteur apporta une missive. Liv reconnut l'écriture. Elle sentit des picotements le long de ses bras et de sa nuque. C'était une lettre de son père.

— Le temps est venu de décider qui vous êtes, et qui vous voulez devenir, Aliviana, reprit le Prince des couleurs.

Les techniciens commencèrent à remonter le gros contrepoids, s'aidant de longues tiges insérées dans l'engrenage en bois, pour enclencher la roue à cliquets. Le contrepoids s'éleva, montant lentement vers le soleil qui approchait du zénith.

Liv ouvrit le sceau décacheté.

Ma chère Aliviana, lumière de mes yeux…

Les larmes perlèrent, rien qu'en reconnaissant l'écriture de son père. Lorsque Kip lui avait dit que Corvan était mort, elle avait cru que son monde s'écroulait. Elle expira lentement et cligna des yeux.

La foule était tour à tour nerveuse et en liesse. Les canons pouvaient rugir à n'importe quel moment, répandant la mort ; les portes pouvaient s'ouvrir, signant la capitulation. Ou alors il ne se passerait rien. Les hommes riaient trop fort. Certains faisaient des paris. Liv entendait les femmes mises en rang pour être jetées par-dessus les murs qui pleuraient discrètement. Discrètement pour ne pas affoler les enfants, qui ne comprenaient pas encore ce qui se passait.

Elle reprit sa lecture.

Ma fille, reviens au pays, je t'en prie. Je sais que tu penses que je suis parjure. Ce n'est pas vrai. Je ne puis t'en dire davantage dans une lettre qui peut être interceptée, mais je te raconterai tout à ton arrivée.

Ce qu'il disait était vrai, mais agaçant. Elle avait été avec lui, à ce moment-là. Elle l'avait

interrogé, et il avait refusé de répondre à ses questions. Désormais, il était prêt à le faire ?

Parce qu'elle n'était plus sous son contrôle.

Le bois grinçait, les cordes se tendaient. L'énorme contrepoids du trébuchet arriva à son sommet avant le soleil. Pour autant, les soldats ne quittèrent pas leur poste, s'empressant de vérifier comment leur machine supportait la tension, préparant le panier qui accueillerait la femme et commandant à la foule de dégager l'espace à l'avant et à l'arrière du trébuchet.

Enfin, le technicien en chef vint voir le Prince.

— Nous sommes prêts, monsieur. Devons-nous installer le projectile ?

Projectile. Jargon étrangement impersonnel, non ? Le Prince hocha la tête.

On poussa en avant une femme âgée. Son visage portait des traces de larmes, mais elle ne pleurait plus. Liv voyait qu'elle avait porté des vêtements de prix, et elle avait le teint pâle d'une femme qui n'a jamais travaillé à l'air libre. Des cheveux gris ondulés, des iris bruns. Parmi tous les gens tournés vers elle, c'est Liv qu'elle regarda, droit dans les yeux.

— Ce n'est pas un bluff, n'est-ce pas ? demanda la vieille femme. Je me trompe ?

Liv détourna la tête. *Fais-moi confiance*, lui avait dit son père. Ou était-ce une autre façon de lui dire : *Soumets-toi* ?

La femme se laissa installer dans le panier, soumise et impuissante.

— Laissez aller votre tête contre les cordes, lui dit le technicien en chef. Détendez-vous.

« Détendez-vous, nous essayons de gagner nos bons, ma brave dame. »

— Parés, dit-il au Prince à voix basse.

Le Prince fit signe à Liv d'approcher. Dans ses yeux tourbillonnaient tour à tour le rouge, puis le bleu.

— Dites-moi, Liv. Dois-je attendre midi, ou leur montrer ce qu'il en coûte de me contrarier ?

Il restait moins d'une minute avant midi. Liv comprit aussitôt qu'il voulait punir la ville de lui tenir tête, il voulait les faire payer, de crainte qu'ils se rendent trop vite. Liv n'avait pas fini de lire sa lettre. Elle hésita, pressentant qu'il s'agissait d'un choix étrangement crucial.

— Vous risqueriez de les faire camper sur leurs positions s'ils trouvent que vous vous êtes montré injuste. Vous avez posé un délai, assorti de conséquences. Laissons-les en porter la responsabilité si cette femme meurt.

Sans savoir se l'expliquer, elle avait la certitude qu'elle devait finir sa lettre avant que la femme n'expire.

Le Prince se détendit.

— Oui, bien sûr. Il ne faut pas être le premier à ciller.

Puis ses yeux s'emplirent d'orange, et il parut soudain se réjouir de la tension qu'il avait créée.

Elle ne s'était pas trompée. Il lui avait demandé son avis parce qu'il était précieux. Elle – elle ! – était assez intelligente, assez forte, pour qu'il lui fasse confiance. Elle n'était plus une enfant.

Elle lut :

Livi, je ne sais pas quels mensonges on t'a racontés, mais tu côtoies des monstres. Si tu restes avec eux, tu te transformeras en monstre toi aussi. Nous n'avons plus de chez-nous, mais reviens à la maison, Livi. Qu'importe ce qui s'est passé. Qu'importe ce que tu as fait. Je t'aime. Ton papa.

Elle traduisit mentalement la signification de son propos. *« Rentre à la maison et admets ton erreur. Je te prendrai dans les filets des vieilles règles que tu comprends. Je t'accueillerai de nouveau dans l'enfance. Ce sera douillet et sécurisant. »*

— C'est monstrueux, non ? lui dit doucement le Prince.

Il ne quittait pas des yeux la porte de la ville.

— J'imagine que…

— Monstrueux qu'ils conservent un endroit comme Laurion et *nous* traitent de bêtes, parce que nous voulons punir cette femme, une esclavagiste. Combien d'esclaves croyez-vous qu'elle avait ? Combien d'entre eux a-t-elle battu, envoyé aux mines ou aux bordels ? Combien d'entre elles a-t-elle autorisé son mari à déshonorer ? Monstrueux, la façon dont ils nous détournent de nos propres intérêts. Ils nous ont piégés, Aliviana. Ils ont créé ce système. Ils l'ont conçu de manière qu'on ne puisse pas le changer de l'intérieur. Ils ont fait en sorte qu'on soit obligés de tuer pour le briser. Si nous sommes des monstres, nous sommes des monstres à leur image.

Tous les regards convergeaient vers les grandes portes de la ville. Des spectateurs se massaient également au sommet des remparts.

— Qu'ils se battent ou se rendent, Aliviana, il n'y aura pas tant de morts ici qu'en une année à Laurion. Et nous avons mis fin à Laurion pour toujours. Des sacrifices, Liv. Il faut faire des sacrifices.

Même en sachant que c'était vain, Liv espérait encore que les portes s'ouvriraient à la dernière seconde, qu'un drapeau apparaîtrait. Cela n'arriva pas.

— Midi, cria un des soldats.

— Allez-y, répondit le Prince des couleurs d'une voix forte.

— Non, je vous en prie ! hurla la vieille femme. Je n'ai rien…

La cheville fut retirée et le gros contrepoids se précipita vers le sol en se balançant sous les grands piliers grinçants de la structure. La poutre revint brusquement à la verticale tandis que les cordes propulsaient le panier à une vitesse phénoménale. On entendit le claquement des cordes fouettant l'air, pas tout à fait étouffé par le cri de la femme.

Elle franchit si vite les trois cents mètres qui la séparaient du mur qu'il fut difficile de suivre sa trajectoire, mais Liv aperçut la femme qui se débattait, un instant avant de percuter le mur la tête la première, à mi-hauteur.

De la foule s'élevèrent des sons étouffés, suivis de clameurs, de rires et de quolibets joyeux à l'encontre des soldats du génie. Pour Liv, tout cela semblait lointain et horrible. Il y avait une grosse tache sur la muraille marron, comme si on avait écrasé un moustique géant.

Liv créa de l'ultraviolet et ressentit le réconfort paradoxal procuré par l'absence d'émotions. Il y avait une logique, une explication logique à cette horreur. S'ils attaquaient la ville, combien d'hommes et de femmes mourraient dès la première charge ? Il valait mieux qu'une seule victime meure de façon horrible et bruyante (mais rapidement, malgré tout, et sans trop de douleur physique) plutôt que des milliers pendant l'assaut. Et des dizaines de milliers quand ils prendraient la ville elle-même. Et, une fois que les Idossiens auraient fait couler le sang des Libres, le Prince ne pourrait rien faire pour empêcher ses hommes de prendre une terrible revanche. Ce ne serait pas comme à Garriston, ville natale des soldats qui se la réappropriaient, un endroit qu'ils avaient voulu préserver afin de pouvoir y vivre. Ici, ce serait l'annihilation pure et simple.

Même s'ils n'étaient plus esclaves, les affranchis de Laurion n'étaient pas des ardoises vierges, ce n'étaient pas d'innocents garçons de ferme prêts à reprendre une vie paisible. Beaucoup avaient été des brutes avant même d'être forcés d'adopter l'existence abrutissante des esclaves miniers. Les hors-la-loi, les pirates, les violeurs, les rebelles, et ceux qui fomentaient des révoltes d'esclaves atterrissaient à Laurion. Liv ne savait pas quelle proportion du total ils représentaient mais, même dans ses vêtements de créatrice, elle ne se sentait pas toujours rassurée quand elle traversait le camp de nuit. Ces hommes, lâchés dans une ville ennemie…

C'était mieux ainsi. Pour tout le monde, excepté les quelques infortunés projectiles. Des sacrifices.

La ville devait être prise, et c'était la meilleure façon de procéder. Mieux valait la mort de quelques-uns plutôt que de milliers, non ? Pour éviter de plus grandes horreurs, il le fallait. Quitte à déclarer la guerre, c'était la façon la plus morale de la faire, malgré l'horreur bien réelle.

Comme il n'y eut aucune riposte, l'atmosphère se détendit rapidement. Les hommes recommencèrent à faire des paris, à servir de la nourriture, étalant des couvertures sur l'herbe pour pique-niquer.

Le Prince des couleurs se tourna vers Liv. Son visage la surprenait toujours, mais à présent le choc ne durait pas plus d'une demi-seconde. À première vue, il avait effectivement l'aspect d'un monstre. Et pourtant il s'était toujours montré honnête envers elle, même quand la vérité était dure à entendre – surtout dans ce cas, d'ailleurs. Il avait vu ce qu'elle était, qui elle était. Et, bien qu'elle fût une jeune Tyréenne, il l'avait traitée comme elle le méritait.

— Je vous donnerai un cheval, cinq cents danars et des lettres de passage, lui annonça-t-il.

— Ce n'est pas…, commença Liv.

— Je n'ai pas fini. Si vous partez, ne revenez jamais. Vous serez mon ennemie, et je ne vous ferai pas confiance. Et, si vous ne partez pas maintenant, vous ne partirez jamais. Aujourd'hui, vous choisissez, l'un ou l'autre. J'ai été patient avec vous, mais j'ai besoin de savoir si je peux compter sur vous. Maintenant. Regardez-nous au moment le plus abject. Et prenez votre décision en conscience. Vous avez jusqu'à la capitulation de la ville. Ensuite, entrez avec nous, ou partez de votre côté.

La deuxième femme cria quand ils l'amenèrent à la machine, hurlant si fort que Liv était sûre qu'on l'entendait de l'autre côté des murs. Le Prince intima l'ordre de ne pas la faire taire. Elle dérouta un instant les techniciens lorsqu'elle enroula ses membres dans les cordes du panier. La force déployée parviendrait malgré tout à la projeter, mais elle contrarierait grandement la trajectoire et la distance parcourue, si bien qu'ils échoueraient de nouveau.

Ils résolurent le problème en l'extirpant du panier pour lui écraser les mains avec une pierre. Puis ils lui brisèrent les coudes pour faire bonne mesure. Elle hurlait de toutes ses forces, et Liv se surprit à souhaiter qu'elle se taise et meure.

Mais le Prince des couleurs attendit que les quinze minutes prévues soient écoulées. À l'heure dite, il leur ordonna de la lancer.

Le bruit sourd du contrepoids qui tombait à grande vitesse et le sifflement du bras qui propulsait le panier noyèrent les cris de la femme. Elle en eut peut-être également le souffle coupé, car elle resta silencieuse un instant. Puis, alors qu'elle prenait son envol, ses cris recommencèrent.

À dire vrai, elle cria bien plus longtemps que la précédente. Les techniciens avaient déplacé l'axe et la femme s'envola très haut, et jusqu'à une centaine de pas à l'intérieur de la ville.

Une clameur s'éleva de la foule, même si certains semblaient déçus de ne pas assister à un décès aussi spectaculaire que pour la première victime.

Le Prince des couleurs donnait l'impression d'en avoir assez. Il se retira dans sa tente et laissa le contrôle des opérations à l'un de ses bleus favoris, un homme puissant nommé Ramia Corfu. Sa lettre à la main, Liv était tétanisée. Il n'y avait rien de plus. La relire n'y changerait rien. Il n'y avait pas de message caché.

Deux heures et sept décès plus tard, les portes s'ouvrirent, et quatre cent cinquante luxiats en robes noires furent escortés dehors. Les hommes du Prince des couleurs allèrent à la rencontre des gardes, tout près des murs de la ville. Le conseiller militaire du Prince avait prévenu que les assiégés essaieraient peut-être de déguiser des hommes armés en luxiats pour tenter de l'assassiner.

Mais les luxiats acceptèrent docilement le passage de relais, le fait d'être fouillés, et se dirigèrent

d'eux-mêmes vers le Prince.

Bizarre, pensa Liv. *Suicidaire. Se servir de sa liberté pour la perdre. Renoncer au pouvoir. Folie.*

Elle regarda de nouveau sa lettre.

Lorsqu'ils avancèrent, le Prince des couleurs alla à leur rencontre en personne. Il était à cheval sur son magnifique étalon blanc, Étoile du matin.

— Tiens, Neta Delucia, j'ignorais que vous aviez pris l'habit noir, dit le Prince à l'intention d'une femme au premier rang. Votre dévotion, bien qu'erronée, est… revigorante.

Neta Delucia était l'Aînée dont avait parlé le Prince, qui prévoyait qu'elle serait à la tête de la résistance. Apparemment, le jeune corregidor s'était bien débrouillé, finalement.

Neta cracha en direction du Prince.

— Vous l'avez acheté. Ce lâche. Ce petit traître. Je le savais !

— Je savais que vous étiez la seule qui avait une chance de le faire échouer, répondit Koios. Alors, comment a-t-il gagné ? Vous avez joué de malchance ?

— Il a agi une demi-heure avant que mes hommes ne le jettent en prison.

— Je pourrais avoir besoin d'une femme avisée prête à agir quand il le faut.

Comprenant qu'on lui offrait une seconde chance, Neta avait du mal à en croire ses oreilles. Après un instant de doute, elle tomba à genoux, sans se soucier des hommes condamnés qui la regardaient.

— Mon seigneur, je serai heureuse… Je serai ravie et honorée de vous servir.

— Et qui est le traître à présent ? demanda le Prince avant de lui tourner le dos.

— Mon seigneur ! s'époumona-t-elle. Vous disiez que vous aviez besoin de moi !

— Assez.

— Mon seigneur ! Mon seigneur ! Pitié !

— Faites-la taire, ordonna le Prince.

Un soldat s'avança et lui enfonça sa dague à travers le cou. Une gerbe de sang jaillit et elle s'écroula. Affalée par terre, elle s'immobilisa définitivement.

Liv se sentit gagnée par la nausée, et se dépêcha de créer de l'ultraviolet pour se contrôler.

— Je n'ai jamais dit de la tuer ! dit le Prince. Je… Ce n'est pas grave. Elle ne méritait pas d'être avec ces serviteurs d'Orholam, de toute façon. (Il éleva la voix.) Luxiats, je déteste tout ce que vous adorez, et je hais ce que vous avez fait aux sept satrapies. Mais j'admire votre courage. Votre mort épargnera des milliers de vies dans les deux camps. Pour cet acte unique, je vous admire. Bonne mort à vous. (Le Prince se tourna vers les soldats qui les surveillaient.) Liez-leur les pieds et les mains. Pas d'exceptions.

Certains versèrent des larmes, mais aucun ne se débattit ni cria. Puis, alors que des centaines de soldats arrivaient avec des cordes pour attacher les luxiats dociles, le Prince se tourna vers son peuple.

— Mes frères et sœurs, aujourd'hui est le premier jour d'un nouvel ordre ! (Des vivats l'interrompirent et il dut attendre qu'ils se calment.) Aujourd'hui, nous faisons nos premiers pas hors des ténèbres.

De nouveaux applaudissements retentirent. Aux yeux de Liv, Koios semblait surtout agacé de ne pas pouvoir finir sa harangue. Elle comprit qu'il n'avait pas eu souvent l'occasion de s'adresser à des foules, d'autant plus à des groupes enthousiastes rendus hystériques par la victoire et le sang.

— Nous avons été enchaînés par la Chromerie et ses luxiats. Allons-nous supporter ce joug plus longtemps ?

— Non ! crièrent quelques hommes épars.

— Allons-nous laisser la Chromerie nous dicter nos actions ?

— Non ! entonna la foule en comprenant le principe.

C'était comme l'ancien système d'appel-réponse, mais cette fois dirigé contre, et non par, les luxiats.

— Allons-nous entrer sagement dans les ténèbres ?

— Non !

Cette fois, tout le monde se joignit à la réponse, même ceux qui étaient si loin qu'ils ne pouvaient avoir entendu la question. *C'est l'effet de la foule*, pensa Liv. *C'est la Bête. Mais les bêtes peuvent être exploitées*.

— Notre futur est devant nous. Nos victoires sont devant nous. Elles se trouvent là ! dit-il en désignant la ville, à l'instant où s'ouvraient les portes.

Bon minutage, songea Liv. Peut-être n'avait-il fait que gagner du temps jusqu'au moment où il verrait les portes s'ouvrir. *N'empêche, bel effet. Bien joué.*

Une clameur triomphante éclata. Mais il n'avait pas fini.

— Entre notre futur et nous, il y a les luxiats. (Il les montra du doigt.) Allons-nous les laisser se mettre en travers de notre route ?

— Non !

— Alors mettons-nous en marche. Marchons sur ceux qui voulaient nous arrêter.

— Oui !

— Puisque des sacrifices doivent être faits, qu'on les sacrifie, eux !

— Oui !

— Êtes-vous avec moi ?

— Oui !

Il jeta un regard vers Liv et lui demanda d'une voix normale :

— Êtes-vous avec moi ?

Elle déglutit et regarda encore une fois la lettre. Avant de la laisser tomber dans la boue.

— Allons-y.

Orholam miséricordieux, c'est ce qu'ils firent. Les soldats installèrent les luxiats entravés sur le chemin, et toute l'armée les piétina. Ils marchèrent au pas sans sourciller, comme s'ils traversaient simplement un terrain difficile, ne tenant aucun compte des personnes vivantes sous leurs bottes.

Après l'armée, les créateurs en robes blanches du Prince s'avancèrent. Leurs longs habits blancs traînèrent dans le sang, s'imbibant d'un ourlet écarlate.

Puis tout le reste de la troupe passa. Certains essayaient de contourner ces hommes et femmes qui gémissaient et hurlaient. D'autres écrasaient délibérément les doigts et les entrejambes, apportaient des pierres pour fracasser les crânes. Bientôt, cela n'eut plus d'importance. Les corps furent réduits en bouillie, la route se tapissa d'une couche de boue sanglante à mesure que les chairs s'incorporaient au sol indifférent. Plus tard, Liv entendit que certains luxiats avaient par miracle – ou par malchance – survécu jusqu'à ce que les roues cerclées de fer des lourds chariots les achèvent, à la toute fin du cortège.

L'armée pénétra dans la ville, victorieuse et bruyante, ivre de sa puissance. Et bientôt ils repartirent, mais à présent ils avaient des noms, des noms gagnés par le sang et le fer. Des noms qui reflétaient leur implacabilité. Certains les appelaient « les blasphémateurs », et ils l'étaient. Certains les appelaient « les chasseurs de luxiats », et c'est ce qu'ils devinrent. Certains les appelaient « les Robes rouges », voyant le sang comme un signe de leur perversité. Ils acceptaient tous ces noms de guerre et allaient de l'avant. Et tous les créateurs chérissaient le sang qui maculait le bas de leurs

robes, et, après les avoir lavées, ils trempaient l'ourlet dans du sang de vache pour renouveler la marque. Cela leur donnait une odeur épouvantable, surtout quand ils se déplaçaient en grand groupe. Mais ils disaient que c'était l'odeur de la liberté et du sacrifice. Certains les traitaient d'animaux à voix basse. Entre eux, ils s'appelaient « les invincibles ». Et ils reprenaient le surnom de « Robes rouges ».

Conformément à son statut, Liv avait résidé ce soir-là dans les appartements de nobles Idossiens. Elle s'enivra, et lorsque Zymun vint encore une fois frapper à sa porte à minuit passé, elle ne le chassa pas.

Chapitre 73

— Vous allez me les prendre, n'est-ce pas ? demanda Kip.

Il y avait une fêlure dans sa voix, les mots étaient durs, plus violents qu'à son intention.

— Quoi ? fit Gavin, sourcils froncés.

En présence de Poing-de-fer, Kip avait eu l'impression de pouvoir être le jeune homme qui s'entraînait pour entrer dans la Garde noire, celui qui avait lié quelques fragiles amitiés et commençait à se débrouiller dans certains domaines. Mais, depuis que le commandant avait laissé entendre que Gavin allait le retirer de la Garde noire, toutes ses épreuves lui revenaient en mémoire. Il ne s'agissait pas seulement du fait d'avoir échappé à un sort définitif ce soir-là et de Janus Borig qui avait expiré dans ses bras. Mais il y avait sa mère, qui était morte dans ses bras elle aussi, amère et accusatrice.

— Je le savais. Je savais que si je ne les regardais pas tout de suite quelqu'un viendrait les voler. Seulement, je ne me doutais pas que ce serait vous.

Kip avait conscience qu'il n'était pas en colère à propos des cartes. C'était son impuissance qui l'enrageait. Avant l'arrivée de Gavin Guile qui avait tout balayé sur son passage, il avait mené sa petite vie minable dans sa petite ville minable avec ses copains minables. Depuis que Gavin était entré dans sa vie, il avait l'impression qu'on lui avait mis la tête sous l'eau. Maintenant, ses poumons venaient de se vider et il paniquait, s'agitait, cognait sur ce qui se trouvait le plus proche.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Gavin.

— Comment ça ?

— Pourquoi te comportes-tu ainsi ? Tu étais dans ton état normal il y a deux secondes !

— Vous m'avez laissé ! accusa Kip.

Ce sentiment d'abandon lui serrait la gorge. Il n'avait même pas eu conscience de ce qu'il ressentait auparavant, mais désormais il se sentait terriblement mis à nu, honteux et faible. Ce sentiment était provoqué par la perspective du départ définitif de Poing-de-fer. Il le quittait, comme tout le monde finissait toujours par le faire.

— Je… quoi ?

— Vous m'avez laissé ici.

Déjà, il regrettait sa stupidité. Gavin venait à peine de rentrer, et Kip l'ennuyait avec ça ? Que venait-il d'affirmer à Poing-de-fer ? Qu'il était adulte ?

— Désolé, s'excusa Kip. J'ai échoué. Je n'ai réussi aucune des tâches que vous m'aviez confiées. (Il ne pouvait pas regarder son père en face.) Vous aviez dit que j'avais six mois, et le seul moyen d'avancer que j'ai trouvé consistait à accéder aux bibliothèques interdites, et pour cela il fallait d'abord que je devienne un Garde noir. Et j'en suis encore loin. Je crois que je ne suis pas assez bon. Et j'ai échoué avec votre père aussi. Il me hait.

Gavin jura à voix basse.

— Je regrette que ma mère ne soit plus là, dit-il soudain. Je lui aurais demandé… Kip, il n'y a sans doute rien que tu aurais pu faire pour satisfaire mon père. Rien. Quant au reste… Nous avons joué de malchance et le Prince des couleurs a agi plus rapidement que ce que je prévoyais. J'arriverai peut-être quand même à contourner cet obstacle dont nous avions parlé, de toute façon.

— Alors tout ce que j'ai fait était superflu ?

— Kip, en très peu de temps, tu es devenu l'une des flèches les plus importantes dans mon carquois. Mais tu n'es pas la seule. Qu'Orholam me vienne en aide si c'était le cas.

C'était une claque pour sa petite personne pleurnicharde. Et il l'avait bien méritée.

Gavin poussa de nouveau un juron.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que je ne peux pas arriver à mes fins avec une seule arme, si affûtée qu'elle soit. Kip, tu mérites que je te consacre plus de temps mais, là, j'ai environ trois urgences à régler, et mes ennemis ne perdent sans doute pas de temps. Es-tu capable de patienter ?

Des urgences. Des choses importantes, comme sauver le monde, empêcher des guerres d'éclater – ou les gagner peut-être ? –, le destin de centaines de milliers de personnes en jeu. Et Kip aurait voulu qu'il… qu'il s'assoie avec lui pour discuter ? qu'ils fassent de la lutte ensemble ? jouent aux cartes ?

Je suis importun. Faible. Je l'empêche de faire les choses importantes. Des gens pourraient mourir à cause de mes gémissements pathétiques. Par Orholam, Kip, sois un homme !

Il déglutit et redressa les épaules.

— Oui, monsieur. Tout va bien.

Gavin hésita.

— Si… si cela peut te rassurer, je… j'aurais dû t'emmener avec moi. J'aurais dû prendre soin moi-même de ton éducation. Je… je n'y ai pas réfléchi. Je n'ai pas l'habitude de prendre en compte quelqu'un d'autre que moi-même. Et… j'en suis désolé.

Kip ne savait que répondre.

— Combien de couleurs peux-tu créer, maintenant ? demanda Gavin.

— Pardon, monsieur ?

Cette question semblait sortie de nulle part.

— Les couleurs ? insista Gavin.

— Euh… quatre, cinq ? Votre père m'a forcé à miser mes heures de *practicum*, et j'ai perdu, alors je n'ai pas pu travailler la magie autant que je l'aurais souhaité.

Gavin fronça les sourcils.

— Dis-moi ce que tu peux faire.

— Seules la luxine bleue et la verte sont stables. Le rouge est inégal. Le jaune se répand partout et je n'ai pas créé d'infrarouge depuis Garriston.

— Tu sais qu'on dit que le Porteur de lumière sera un génie de la magie.

— Je… ce n'est pas ce que je suis, monsieur.

Il avait dit « sera ». Cela signifiait que son père ne pensait pas que Lucidonius ait été le Porteur de lumière. Et que la venue de ce dernier était encore à venir.

— Non, Kip, tu ne l'es pas. Pas parce que tu n'es pas un génie. Tu l'es peut-être. Pas parce que tu n'es pas incroyablement talentueux, intelligent, doué et vif d'esprit. Tu as toutes ces qualités. Tu n'es pas le Porteur de lumière parce qu'il n'y a pas de « Porteur de lumière ». C'est un mythe, et il a détruit des milliers de jeunes garçons, et réduit des centaines de milliers d'hommes au cynisme et à la désillusion. C'est un mensonge. Un mensonge d'autant plus tentant quand on est doué. Comme tous les mensonges, il détruit ceux qui s'y accrochent trop longtemps. Et c'est la raison pour laquelle je t'ai menti.

— Hein ?

— Tu es un polychrome. Si tu m'en veux parce que ce n'est pas ce que ton test a indiqué, je mérite cette colère. De par ta naissance, tu es à la fois privilégié et méprisé, à cause de l'un ou l'autre de tes parents, suivant les personnes. Tu as le droit d'éprouver un sentiment d'injustice, mais je ne voulais pas que tu te transformes en monstre. Alors je n'ai pas voulu que tu saches à quel point tu vas être puissant. C'est pourquoi j'ai falsifié ton test.

— Qu… quoi ?

Sur la base de ce foutu test, Kip avait nié l'évidence de ses capacités croissantes. Il avait perdu du temps à s'entraîner à façonner des balles rebondissantes mortelles alors qu'il aurait pu travailler ses cinq autres couleurs ?

— Je ne m'excuse pas de l'avoir fait, Kip. Je voulais que tu grandisses un peu. Je voulais que tu prennes conscience de qui tu es avant d'ajouter le fardeau d'un grand talent aux épreuves que tu vivais : assister au massacre de ton entourage, être le fils du Prisme, t'exiler et atterrir dans des milieux dont tu n'avais probablement même pas idée.

— Et pourquoi vous pensez avoir le droit de prendre des décisions pareilles ? Parce que vous êtes le Prisme ?

— Parce que je suis ton père. J'ai dû grandir trop vite, et ça ne s'est pas bien passé. Sais-tu ce que c'est d'entrer en guerre à dix-sept ans ?

— Je croyais que vous aviez dix-huit ans.

— J'étais jeune, en tout cas, se reprit Gavin, tandis qu'une rapide expression passait sur son visage, une tension dans ses yeux, mais ce fut trop rapide pour que Kip puisse en décrypter le sens. C'était il y a longtemps, mais je me souviens que j'avais tellement envie d'être adulte que ça m'étouffait. Je voulais qu'on me prenne au sérieux, que mon avis compte. Qu'on écoute ce que j'avais à dire sans me gratifier de regards amusés et indulgents, l'air de dire : « Oh ! voilà le jeune seigneur qui recommence. » J'ai vécu ça, Kip, et des gens sont morts parce que je n'ai pas bien géré cette situation. Qu'Orholam te garde de devoir le payer si chèrement. Je ne voulais pas te mettre dans une position où chaque erreur pouvait mener à ta mort ou à celle d'autres personnes.

— Ouais, quand vous dites les choses comme ça, tout paraît très rationnel, grommela Kip avec un regard noir.

Gavin retira sa cape.

— Viens. Plie-moi ça, lui dit-il en montrant les capes de scintillance. Nous en parlerons plus tard.

Père et fils plièrent soigneusement les capes et les attachèrent sous celle de Gavin, qu'il plia nonchalamment sur son bras. Puis il attrapa la boîte de cartes d'une main, et la dissimula également sous les capes.

— Vous savez, dit Kip, Janus Borig m'a dit que je ne serai pas le prochain Prisme. C'est pas comme si je le souhaitais, enfin je veux que vous restiez Prisme pour toujours. Mais…

— Mais si tu ne deviens pas Prisme et que le Porteur de lumière n'existe pas, est-ce que ça signifie que tu ne seras rien ? compléta Gavin.

— Oui, monsieur, dit Kip en détournant la tête. C'est… pathétique, non ?

— Oui. Allons-y.

Kip nageait en pleine confusion. *Pas de Porteur de lumière ? Mais Janus Borig a dit qu'elle savait de qui il s'agissait. Et elle me regardait.* Par la suite, quand il y avait repensé, Kip avait osé espérer que cela sous-entendait…

Exactement ce que son père avait prévu. Elle pouvait avoir voulu dire : « Je sais qui est le Porteur de lumière… c'est personne. » Ou : « C'est Lucidonius. » Ou alors elle s'était trompée.

Elle avait affirmé que ses tableaux ne pouvaient dire que la vérité, mais Kip ne pouvait pas en être sûr. Même si ses tableaux devaient dire la vérité, la même chose ne s'appliquait pas à ses paroles. Elle pouvait avoir menti, ou s'être trompée. Même si elle disait vrai et que Gavin se trompait, elle n'avait pas peint le Porteur de lumière. Peut-être cela aurait-il été impossible. Ou trop obscur pour en déduire quoi que ce soit. Et puis elle avait affirmé elle-même que ses images n'étaient pas toujours à prendre au sens propre.

Kip sortit de la caserne à la suite de Gavin. Deux Gardes noirs, un homme et une femme, se mirent à les suivre avec naturel, sans les gêner. Kip se demandait comment ils faisaient. Beaucoup d'entraînement, devina-t-il. Comme pour tous les aspects de la vie des Gardes noirs.

C'était peut-être la raison pour laquelle cette vie l'attirait tant. Tout ce qu'ils possédaient était chèrement mérité. Pas comme pour lui. Dans cet environnement, on se ficherait de savoir qui était son père, on se soucierait simplement de sa capacité à faire le boulot.

Gavin s'occupa lui-même des contrepoids de l'ascenseur. Kip n'avait encore jamais noté cela : même si les Gardes noirs préservaient la vie de Gavin, ils n'étaient pas ses serviteurs. Kip se demanda si c'était parce que Gavin avait fait accepter sa volonté de faire les choses lui-même, ou si les Gardes noirs refusaient de se charger d'autre chose que de sa protection.

À sa surprise, ils allèrent vers le haut. Il avait cru que Gavin le ramenait dans sa chambre.

Ils furent déposés au dernier étage. Là où résidaient Gavin et le Blanc.

— Alors ton grand-père t'a causé des ennuis ? demanda Gavin.

— Monsieur… votre père… Il m'a renié, monsieur. Vous savez, il a nié le lien entre père et fils. (Kip déglutit. *Évidemment qu'il sait ce que ça signifie, imbécile*.) C'est ce que je voulais dire en disant que j'avais échoué.

— Vraiment ? fit Gavin. Ça va être drôle.

Il n'y avait aucune joie dans son ton. Il se tourna vers un des Gardes, l'Ilytien dégingandé au sourire tordu.

— Lytos, voici mon fils, Kip. Kip est mon fils.

— Oui, monsieur, répondit l'homme, dont la voix était étrangement aiguë. Je comprends.

Oh ! un eunuque. Kip avait entendu dire que certains Ilytiens croyaient que les eunuques étaient meilleurs créateurs que les hommes. Ses professeurs s'étaient moqués de cette idée. « Couper les couilles d'un homme ne transforme pas ses yeux, avaient-ils dit. Couper un bout ne fait pas changer l'autre extrémité. » En même temps, cela faisait visiblement changer sa voix, alors ce n'était peut-être pas si ridicule. Ou peut-être que ça empêchait la voix de changer, ce qui n'était pas la même chose. Sauf si la puberté influait aussi sur les yeux, peut-être de manière imperceptible, mais suffisamment pour troubler la distinction des couleurs chez les hommes, ce qui expliquait qu'ils soient moins doués pour la magie que les femmes.

Le problème restait entier : on ne pouvait pas savoir exactement quels tons une autre personne percevait, et chacun émettait des hypothèses. Et, apparemment, certains étaient si sûrs de leurs hypothèses qu'ils coupaient les testicules des enfants.

Kip vivait dans un monde de dingues.

— Monsieur, lorsque nous aurons un moment, j'ai des suppositions sur… (Kip baissa la voix) ceux qui l'ont tuée.

Janus Borig.

Gavin comprit et hocha la tête en effleurant brièvement l'épaule de Kip.

Lorsqu'ils passèrent devant le poste de sécurité, Lytos se précipita vers l'officier de garde et lui parla. Moins de cinq minutes plus tard, Lytos rattrapait Gavin et Kip au pas de course. Un autre Garde noir – celui de Kip, sans doute – l'accompagnait : Samite. Kip était content de la revoir. Il lui sourit et elle lui répondit d'un haussement de sourcils.

Ils entrèrent dans la chambre de Gavin, et ce dernier fit signe à Kip de le suivre. Comme une ombre particulièrement trapue, Samite leur emboîta le pas et prit place derrière la porte. Elle était le garde du corps de Kip, et cela impliquait de monter la garde, même chez Gavin. Le protéger de Gavin, si besoin ?

Un monde de dingues.

La grande chambre était aussi impeccablement propre et bien tenue que la dernière fois que Kip s'était trouvé là. Mais à présent qu'il en savait un peu plus sur la magie, il était encore plus impressionné. Les panneaux de pierre de l'enfer dans les murs pouvaient recevoir de la luxine ultraviolette permettant de contrôler les fenêtres et les plafonniers. Il y avait de la luxine infrarouge incluse dans les sols et les plafonds pour chauffer la pièce, ce qui compensait les déperditions de chaleur engendrées par les dizaines de fenêtres monumentales.

Mais, avant que Kip ait eu le temps de s'émerveiller devant la maîtrise et le luxe de ces fenêtres, il aperçut Marissia, l'esclave de chambre de Gavin. Elle avait dû être prévenue du retour de son maître car elle portait des habits plus riches que tout ce que Kip l'avait vue porter jusque-là. Il devina que le gris devait être une couleur autorisée par les lois somptuaires, et ses oreilles étaient bien dégagées, laissant voir le quart de cercle qui y avait été découpé comme le voulait la coutume ilytienne, mais elle avait vraiment fière allure. Cependant, Kip ne remarqua la coupe ajustée et les courbes de son corps svelte que comme un bruit de vagues en fond sonore. Il fut stupéfait par l'expression de son visage. Elle prit une inspiration pour se calmer ; elle cherchait désespérément l'approbation, une faveur, elle n'avait d'yeux que pour son maître.

Kip avait vu des centaines de personnes contempler son père avec adoration ou vénération. Mais, ça, c'était de l'amour.

Aussi vite que s'il essayait de suivre la trajectoire d'un boulet de canon, Kip tourna la tête pour surprendre le regard de son père.

Le Prisme était content. Il souriait largement et ses yeux caressèrent le corps de Marissia avec admiration.

Beurk ! Mon père regarde cette femme comme…

Kip se refusait d'y penser. Il détourna la tête.

— Marissia, dit Gavin.

Elle se précipita à ses pieds, se prosterna et lui embrassa la main.

— Mon seigneur.

Kip ne put s'empêcher de les observer.

— Tu as pleuré.

— Oui, mon seigneur. J'ai tellement de choses à vous dire.

Elle jeta un regard en coin à Kip. *Ah ! en privé.*

Gavin tendit à Kip les capes et la boîte de cartes. Il alla à un placard pour y chercher quelque chose.

Kip s'éclaircit la gorge nerveusement et gagna un coin de la pièce où se trouvaient une table et des chaises. Il s'était à peine assis que Marissia s'était relevée et parlait à Gavin avec animation, maintenant une main contre son visage. De crainte que Kip sache lire sur les lèvres, devina-t-il.

Ces gens-là savent ce qu'ils font et jouent gros. Il avait l'impression de couler ; ce sentiment lui était maintenant familier. Il ne pouvait que se débattre.

— Non ! s'écria-t-elle, élevant un instant le ton, si bien que Kip l'entendit. Pas d'alarmes. Je suis sûre…

Elle avait de nouveau baissé la voix. Gavin posa rapidement plusieurs questions brèves, à voix basse, et il hocha la tête. On frappa à la porte. Gavin parut jurer.

— Oui ? dit-il.

La porte s'entrouvrit. Kip ne pouvait pas voir de qui il s'agissait, et Gavin lui adressa un signe très subtil pour lui intimer de rester à sa place. Toujours secret. Il ne laissait personne apprendre des

choses qui pourraient les mettre tous en danger. Samite, cachée par la porte ouverte, resta muette et invisible.

— Gavin, dit une voix de femme âgée. J'espérais descendre en votre compagnie. Après tout, ce sont vos affaires que le Spectre va traiter aujourd'hui, mais j'aimerais vous parler d'abord.

Le Blanc. Gavin parlait au Blanc. Kip avala sa salive avec difficulté.

— Bien sûr, répondit le Prisme.

Il se retourna et parla à Marissia, mais Kip comprit qu'il s'adressait en fait à lui.

— Je serai de retour dans une heure. Ne t'attire pas d'ennuis.

Marissia lui fit une profonde révérence. Elle connaissait son rôle. Nonchalamment, Gavin jeta quelque chose sur son lit, fit comprendre à Kip d'un seul regard que c'était pour lui, et partit.

Lorsque la porte se referma, Marissia se tourna vers le jeune garçon.

— Il semblerait que vous deviez rester ici, jeune maître. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Peut-être quelque chose à grignoter, je…

— Parfait, alors, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des courses urgentes à faire pour le Prisme. Ne touchez pas à ses affaires, je vous prie. Il n'est pas très indulgent envers ceux qui violent l'unique sanctuaire dont il dispose.

— Je com…

Mais elle était déjà partie et la porte claqua derrière elle.

— … prends.

Contrarié, il jeta un coup d'œil à Samite postée à côté de la porte. Elle avait les lèvres serrées, essayant visiblement de réprimer un sourire. Mis à part cela, elle était impassible.

Kip s'assit à la table. *« Ne t'attire pas d'ennuis »*, hein ? Il coula un regard vers le lit, puis en direction de la boîte de cartes. Et, dans un soudain élan de grandeur d'âme, il se dit qu'il n'allait pas l'ouvrir.

Oh et puis zut !

Les cartes lui sautèrent presque dans les mains.

La porte s'ouvrit et Kip rangea précipitamment les cartes, puis cacha la boîte sous les capes.

Oh ! c'est juste Teia.

— Ah ! maître, dit-elle avec une étincelle dans le regard. L'esclave du Prisme m'a dit que tu serais peut-être encore ici. On est censés aller s'entraîner.

— Il faut qu'on parle de cette histoire de « maître ».

— Non, il faut qu'on parle de nos stratégies pour passer le test d'entrée dans la Garde noire. Après l'entraînement.

— On n'a pas encore besoin de parler de nos stratégies, si ? demanda Kip.

— Non, on n'en a pas besoin.

— Ils t'ont envoyée ici pour me distraire, devina-t-il.

— Le commandant a dit que tu venais de subir un traumatisme. Ta partenaire est censée t'épauler. Allez, viens maintenant.

C'était presque comme s'il avait une véritable amie. Mais Teia était obligée de l'épauler : elle était son esclave. Kip lui adressa un faible sourire. « Presque une véritable amie », ce n'était pas si mal, tout compte fait.

Il reprit l'étui de cartes et se leva. Samite toussota.

Kip l'observa, et elle lui retourna un regard neutre. Il reposa la boîte comme un enfant qui s'est fait taper sur les doigts. Il désigna le lit : *Je peux prendre ça au moins, maman ?*

Je t'en prie, lui répondit l'expression de la garde, légèrement amusée.

Kip ramassa un petit bâton d'ivoire. Il n'avait pas la moindre idée de ce que c'était.

— Oh ! une pierre de test, dit Teia en s'approchant de lui. De la Broyeuse. Ça montre quelles couleurs tu dois pouvoir créer. Pourquoi est-ce qu'il t'a donné une…

La barre d'ivoire reposait dans la main ouverte de Kip. Elle portait les sept couleurs.

Chapitre 74

Gavin adressa un sourire au Blanc en guise de salutation, et leurs Gardes respectifs se mirent à marcher derrière eux. Elessia, une petite femme au teint très clair pour un Garde noir, poussait le fauteuil du Blanc. C'était nouveau. Le Blanc s'affaiblissait.

Pour une raison quelconque, même s'il la craignait depuis bientôt vingt ans, cette constatation ne lui inspira que de la peur. Elle se mourait, comme Gavin. Et si Karris continuait à créer autant, elle aussi en arriverait là. Peut-être que le temps de sa génération était révolu.

En attendant, les hérétiques menés par le Prince des couleurs se fortifiaient. Kip ne serait pas prêt à temps. Pas au rythme où Gavin dépérissait. Il avait perdu deux couleurs en… quatre mois ?

— Alors vous avez falsifié le test de Kip pour que vos ennemis ne sachent pas qu'il est un polychrome complet ? s'enquit le Blanc.

Allez, plongeons dans le bain tout de suite. Tout pour qu'elle ne lui arrache pas la promesse d'équilibrer les couleurs devant elle.

— Peu ou prou, mais on lui a envoyé un assassin aussitôt, donc ça n'a visiblement pas marché.

— On dirait que quelqu'un essaie de faire renaître l'Ordre. Il y a eu quelques meurtres non résolus pendant votre absence. Mais nous pourrons en parler plus tard.

Ils entrèrent dans l'ascenseur. Gavin prit le temps d'installer soigneusement les contrepoids. Il souhaitait répartir le poids exact pour que l'arrêt ne secoue pas la vieille dame. Et puis il voulait entendre ce qu'elle avait à dire.

— Si vous me faisiez part de vos plans à l'avance de temps en temps, je pourrais vous aider, vous savez, Gavin.

Mais pour cela il faudrait que je vous fasse confiance.

— Mais pour cela il faudrait que vous me fassiez confiance, dit-elle.

Terrifiant. Il avait passé trop de temps avec la vieille. Il se demanda s'il se mettait à lui ressembler, ou si c'était l'inverse. Voilà qui était *vraiment* effrayant.

— Quel est l'enjeu final, Gavin ?

L'enjeu final ? Il songea à ses sept objectifs. Sept en sept ans. Deux ans déjà s'étaient écoulés. Et il ne lui restait même plus cinq ans. Il avait réussi à se déplacer plus vite que quiconque avant lui. Bon sang, il avait appris à voler ! Il n'était pas parvenu à libérer Garriston – quoique, s'il se rangeait aux arguments de Corvan, il avait réussi en sauvant les habitants de la ville. Il n'avait toujours pas dit la vérité à Karris, mais il le ferait dès son départ. Et les trois autres ? Eh bien, il allait y travailler lors de cette réunion. Et il ne pouvait certainement pas lui en parler…

— Donc il y a bien un enjeu final, conclut-elle en haussant un sourcil amusé.

Merde ! Il avait oublié avec qui il parlait. Oublié de travestir son expression. Oublié de commencer par mentir, et réfléchir ensuite. Se protéger. Se contrôler. Se cacher. La devise du fugitif. L'honnêteté peut s'avérer mortelle. Le besoin de fraterniser, une faiblesse.

— La guerre, dit Gavin d'un air sombre. À la fin, il y a toujours la guerre.

— Je ne suis même pas sûre qu'ils déclarent la guerre mais, si vous pensez qu'ils vont vous nommer promachos de nouveau, vous délirez, lui dit-elle alors qu'il enclenchait le frein.

Il les fit s'arrêter exactement au niveau du couloir afin de pouvoir faire rouler le fauteuil sans la moindre secousse.

Sans l'attendre, il partit en avant.

— Ils vous craignent trop pour cela, Gavin.

Ils me craignent trop ? Non, pas assez.

Il entra dans la salle de réunion et prit place tout au bout de la table. C'était une table ronde, mais il voulait voir qui entrait. Quelques Couleurs étaient déjà installées. Sadah Ultraviolet, qui représentait Paria, était à côté de Klytos Bleu. Sadah était issue de la petite noblesse d'un clan qui avait peu d'influence à Paria. Une Parienne des montagnes. Grâce à son intelligence, sa froideur et son ambition féroce, elle avait réussi sa vie bien mieux qu'on aurait pu le prévoir. D'âge incertain, elle avait les membres élancés, et les mains aussi rabougries qu'un tronc de yucca, car sa peau était sévèrement atteinte de psoriasis. Ses cheveux crépus étaient coiffés en petits nœuds et elle portait un calot très ajusté en or tissé, directement sur le crâne, avec un petit trou pour chaque nœud de cheveux. Pour autant qu'il sache, ce style étrange avait été inventé par cette femme. En tant qu'ultraviolette, Sadah portait sur les points à voter un jugement dépassionné. Souvent, elle était l'électeur sur lequel reposait l'issue du vote car elle était insensible aux pressions, n'obéissant qu'à la logique. Elle détestait le mensonge.

Klytos Bleu était un Ruthgarien pur sang, mais il représentait Ilyta. C'était un lâche. Il était intelligent, mais manquait d'envergure, de sérieux. Sur la plupart des sujets, il suivait les directives d'Andross. Gavin s'assit à côté de Klytos en le saluant d'un signe de tête. Comme s'il ne le méprisait pas. Il était content de pouvoir se placer là. Non pour partager la compagnie de cet homme, mais parce qu'il est plus difficile d'étudier en douce les expressions faciales de quelqu'un qui est assis à côté de vous. Klytos était une quantité négligeable. Gavin n'avait pas besoin de scruter son visage.

Jia Tolver Jaune adressa un hochement de tête à Gavin et lui sourit. Situés au centre du spectre coloré, les jaunes pouvaient s'avérer redoutables : c'étaient de grandes âmes qui avaient en leur pouvoir l'attrait des émotions et de la raison, équitablement partagées. Elle était presque toujours acquise à la cause de Gavin. Elle avait le béguin pour lui depuis des années. Un sourire du Prisme suffisait à obtenir son vote, mais il avait fallu ruser habilement pour l'empêcher de se glisser dans son lit. Elle essayait régulièrement d'user de ses charmes, et il détournait ses avances au lieu de les repousser. Vaniteuse créature. Assez jolie, mais elle portait trop de maquillage. Elle s'était néanmoins calmée sur le parfum après plusieurs remarques peu subtiles d'Andross, se plaignant de l'odeur de pute bon marché qui flottait dès qu'elle était dans la pièce. Elle était fière de ses sourcils qui se rejoignaient, et qu'elle coiffait soigneusement.

En s'asseyant, Gavin adressa un sourire à la chenille poilue ornant son front. Jia prit un air radieux.

Les autres arrivèrent ensemble en bavardant. Ils étaient amicaux, mais tendus. Delara Orange, la bichrome orange et rouge dont la poitrine était si imposante qu'elle aurait dû avoir le droit de voter, semblait morose, plus fatiguée que jamais. Elle représentait Atash. Son pays avait été envahi par le Prince des couleurs, et elle prônerait assurément la guerre. Elle devait sûrement avoir œuvré dans cette intention depuis qu'elle avait appris la nouvelle.

L'Infrarouge était Arys Verts-voiles. Elle était enceinte d'environ huit mois. Elle était toujours enceinte. Chez elle, les passions de l'infrarouge se mêlaient à des impératifs culturaux poussant les créateurs à se reproduire afin de remplacer ceux qui étaient morts dans les guerres interminables entre la forêt de Sang et Ruthgar. Elle devait avoir trente-cinq ans, pensait Gavin, et déjà douze enfants. Si la rumeur était juste, il n'y en avait pas deux du même père. Elle avait un rideau de cheveux rouges et raides, des taches de rousseur et des yeux bleus dans lesquels scintillaient les résidus caractéristiques d'une infrarouge blanchie sous le harnais. Il lui restait peut-être deux ans. Ses treize enfants – sans doute quatorze à présent – grandiraient et honoreraient la forêt de Sang. Ils grandiraient, mais privée de leur mère.

— Où est Lunna Vert ? demanda Gavin à Klytos.

Le Ruthgarien pâlit.

— Je suis navré, seigneur Prisme…

Lunna, même si elle était ruthgarienne, était acquise à Gavin. Il l'avait soigneusement rendue très redevable, si bien qu'il n'avait qu'à réclamer son dû, et elle ferait à peu près n'importe quoi pour lui.

— Quoi ? fit Gavin.

Oh non…

— Elle a eu une attaque. Elle est morte.

— Elle n'avait même pas quarante-cinq ans…

— Je suis désolé, seigneur Prisme. Elle était sur le point de briser le halo depuis quelque temps déjà et… (Klytos prit un ton furtif) la rumeur courait qu'elle n'irait pas à la Délivrance. Vous voyez ce que je veux dire ?

Qu'elle voulait devenir une spirite verte, et qu'elle avait échoué. Non, elle n'aurait pas fait ça. Si ?

Mais c'était bien le problème lorsqu'on était confronté à l'approche de la mort et de la folie, non ? On ne pouvait pas prévoir comment les gens allaient réagir. Gavin avait observé toutes sortes de réactions au fil des ans.

C'était un désastre. Une déclaration de guerre nécessitait une majorité simple. Il y avait huit voix : une pour chaque Couleur, et une pour le Prisme. En cas d'égalité, le Blanc votait. Gavin avait compté sur le vote de Delara Orange, qui était atashienne et serait forcément en faveur du conflit, et d'Arys Verts-voiles car la forêt de Sang se trouvait sur le trajet de la guerre. De surcroît Arys n'était pas pacifique. Avec sa propre voix et celle de Lunna, cela faisait quatre votes. Ce qui laissait au Blanc le soin de départager, et il pensait qu'elle voterait pour. Elle n'était pas une imbécile.

Mais, sans Lunna, Gavin devrait faire pencher Jia Tolver ou Sadah Ultraviolet. Jia votait souvent comme lui, mais les Abornéens n'avaient aucun intérêt dans cette guerre, et ils ne seraient pas désolés de voir Atash brûler un peu, tout en prétendant que leur réticence se fondait uniquement sur un noble pacifisme. Sadah Ultraviolet était encore plus difficile à jauger. Paria était bien loin des affrontements, et ne voudrait pas y envoyer ses jeunes hommes et ses richesses. Mais Sadah agirait selon ce qui était juste. Du moins l'espérait-il.

Gavin devait agir vite s'il voulait avoir une chance de l'emporter.

Peut-être le nouveau Vert serait disposé à l'écouter. Si ce n'était pas le cas, Gavin pouvait structurer le vote. Son père devait déjà avoir envoyé son vote négatif mais, si Gavin était rapide et retors, il pourrait faire porter le vote sur des questions pour lesquelles le Rouge n'avait pas voté. En n'appelant pas au vote pour ou contre la guerre directement, Gavin parviendrait peut-être à damner le pion à cette vieille araignée. Ardu, mais pas impossible. Il utiliserait contre lui le mépris hautain du vieux envers le Spectre.

Votre dédain à notre égard vous procure une grande satisfaction, père, mais il faut en payer le prix.

Mais Lunna Vert, tout de même… Elle n'aurait pas viré spirite, si ?

Mais si ce n'était pas cela… Orholam tout puissant, l'assassinat d'une Couleur ? L'Ordre ne peut pas être bon à ce point.

Ce n'était pas la bonne manière d'aborder les choses. Il le savait. Il n'était pas prêt pour cette réunion. Ce n'était pas sa faute : il avait demandé une séance de crise des semaines plus tôt, qui devait avoir lieu dès son retour. Il n'avait pas pu attendre, la reporter. Plus il passait de temps avec ces gens, plus ils risquaient de remarquer que quelque chose clochait chez lui. Ses yeux avaient conservé leur aspect prismatique malgré la perte du bleu – il s'en était assuré auprès de Corvan.

Mais il avait les yeux naturellement bleus. À présent qu'il avait perdu le vert, ses yeux ne risquaient-ils pas de changer de couleur ?

Quelle folie ! Il tâtonnait dans l'obscurité.

Il perçut le bruit d'une conversation dans le couloir. Vêtue d'une luxueuse cape en soie verte, Tisis Malargos entra. C'était la jeune verte à la beauté ravageuse qui avait saboté la Broyeuse de Kip. Rien de moins ! Une femme qui haïssait Gavin parce que sa famille avait des griefs contre le vrai Gavin. Une femme dont le père avait été assassiné sur les ordres de Felia Guile parce qu'il risquait de mettre au jour la supercherie de Gavin.

Elle rit en réaction à une parole de son interlocuteur, pour l'instant encore invisible, puis jeta un regard au Prisme. Yeux noisette, visage en forme de cœur, peau diaphane, cheveux blonds – chose si rare – et courbes généreuses. Une beauté exotique qui le haïssait pour des actes qu'il n'avait pas commis. Génial ! Elle était tout de même très, très jeune pour siéger au Spectre. Comment cela était-il…

Alors son interlocuteur apparut, muni de grosses lunettes aux verres noirs sous un capuchon écarlate, dans ses robes couleur de sang.

— Père, prononça Gavin, le cœur soudain glacé. Quelle surprise !

Chapitre 75

L'entraîneur Fisk soumettait les grouillots à un entraînement à la mise au sol lorsque Karris Blanc-Chêne entra. Teia la remarqua aussitôt. Premièrement, elle n'était pas très bonne pour les prises qu'ils faisaient. C'était un domaine où son manque de masse corporelle lui rendait la tâche difficile. Elle pouvait quand même mettre à terre un garçon pesant deux fois son poids, mais elle devait utiliser un effet de levier parfaitement dosé. En ce moment, la perfection lui semblait impossible à atteindre.

Deuxièmement, Karris était son modèle. Tout le monde respectait Karris. Elle avait la réputation de faire partie des meilleurs combattants de la Garde noire. Rapide et coriace sur les plans mental, physique et magique. Intelligente, sûre d'elle, et très belle pour couronner le tout. Elle réunissait toutes les qualités dont rêvait Teia, même si certaines de ces dernières étaient hors de portée.

Troisièmement, apprendre que Kip était un polychrome complet l'avait un peu effrayée. Et Kip aussi. Se plier à l'entraînement ? Ça, c'était normal. Elle pouvait gérer cette situation.

— J'aimerais venir plus souvent. J'ai entendu dire que cette promotion est très douée.

On lui avait dit ça ? Ils étaient doués ? Sa phrase fit dresser les oreilles de tout le monde, même Kip.

— Je me demandais si tu accepterais de nous montrer rapidement une amenée au sol. demanda Fisk. Certaines se sont discrètement plaintes que ces exercices étaient trop durs, parce qu'elles n'ont pas la masse corporelle suffisante.

— C'est vrai ? s'étonna Karris. Très discrètement alors, j'imagine. Ou du moins je l'espère. (Elle haussa un sourcil en direction d'une fille, qui se ratatina.) Avec plaisir. Qui est le meilleur au corps à corps ?

— Cruxer, répondit quelqu'un.

Un assentiment général confirma cette affirmation.

— Cruxer, défends-toi, dit Karris.

Elle marcha vers lui et le jeune homme se mit en position de combat, un pied en avant, les poings relâchés et levés. Elle fit une attaque nerveuse main ouverte, en direction de ses yeux. Cruxer leva aussitôt les paumes pour bloquer le coup.

Leurs mains s'emmêlèrent et Cruxer tomba à genoux en jappant de douleur. À peine avait-il effleuré le sol que Karris s'avança et le souleva. Puis elle le fit rouler face contre terre, maintenant toujours une de ses mains prisonnière de la sienne. Enfin, elle posa un genou sur sa nuque.

Sans se presser, elle prit son pistolet à sa ceinture et le pointa sur l'arrière de la tête du garçon.

En un instant, c'était plié. Face à *Cruxer*. Teia regarda Kip. Il avait l'air aussi estomaqué qu'elle.

Puis Karris rangea son arme et se releva. Les grouillots se remirent à respirer. Karris donnait l'impression que c'était facile. Elle ne s'était même pas sali les genoux.

— C'est le genre de truc qui marche bien sur ceux qui ne l'ont jamais expérimenté, leur expliqua Karris. C'est un réflexe. Si vous vous attaquez aux yeux, votre adversaire ouvre les mains pour se protéger. Une prise de doigts et vous le faites tomber. À partir de là, vous avez toute la force de levier nécessaire. Moins de masse corporelle, moins de force signifie simplement qu'il faut se montrer plus intelligent.

— Bonne démonstration, capitaine, dit l'entraîneur Fisk. Ça faisait des années que je n'avais pas vu cette prise-là. Ça aurait même fonctionné avec moi, j'en ai bien peur.

— Hum, peut-être, répondit Karris avec un sourire. Mais je ne suis pas pressée de rejouer notre dernier combat.

— Mettons ça sur le compte de la fatigue, dit-il en haussant les épaules. Tu étais épuisée. Il n'y a pas grand monde qui échange cinq jetons de combat d'affilée.

— Je peux prendre un de tes étudiants pour l'après-midi ? demanda Karris. Je dois rafraîchir certaines de mes attaques.

— Évidemment.

Karris fit le tour de la salle du regard. Enfin, elle désigna Teia.

— Toi, tu feras l'affaire.

Bizarrement, Teia avait la conviction qu'elle n'avait pas été choisie au hasard. Mais, ce soir-là, Karris se contenta de s'entraîner. Elle ne parlait que pour donner à Teia des instructions sur la façon de tenir les sacs de sable, ou pour lui dire quels exercices elle voulait effectuer avec elle.

— Excusez-moi, capitaine, dit enfin Teia. Pourquoi vous entraînez-vous avec moi ? Je ne suis pas à la hauteur de la plupart des combattants avec lesquels vous travaillez tous les jours.

— Parfois il est bon de se battre contre des gens qui ne s'y connaissent pas, répondit Karris. Pour se souvenir que, dans la vraie vie, la plupart des adversaires s'agitent dans tous les sens. Ils sont moins prévisibles.

Oh ben, dans ce cas…

Par la suite, ni l'une ni l'autre ne parla.

Chapitre 76

Gavin avait presque oublié l'effet viscéral que son père avait sur les gens. Depuis presque dix ans, Andross Guile s'était graduellement plongé dans la réclusion. Dans ces conditions, la plupart des hommes perdraient de leur influence. La figure d'Andross, elle, avait pris de l'ampleur dans l'esprit des gens, accentuant leurs craintes. Il était devenu une grasse araignée au centre de sa toile. Et à présent qu'il était de retour, faible et presque aveugle, il réussissait à revenir en titan. Il était âgé. Les créateurs ne faisaient pas de vieux os. Vieillir signifiait avoir réussi l'impossible. Les stigmates habituels du grand âge – la peau cireuse et flasque, les taches de vieillesse, la faiblesse – étaient devenus ses médailles, les preuves de sa volonté quasi divine, de son autodiscipline, de son pouvoir.

Aidé de son esclave Boisinistre qui le suivait fidèlement, Andross Guile s'assit. Il snoba les salutations des autres Couleurs et regarda droit dans la direction du Blanc, la seule que sa venue ne semblait pas troubler.

Eh bien, si la présence d'Andross Guile faisait pencher tout le Spectre contre la proposition de Gavin, au moins aurait-elle l'effet inverse sur le Blanc. Cependant, si son premier mouvement était de s'opposer à tout ce que voulait Andross, elle ne laisserait pas ses sentiments prendre le dessus sur ce qu'elle jugeait bon pour les sept satrapies et la Chromerie. Il ne pouvait même pas compter sur elle.

S'efforçant de ne pas laisser paraître sa fureur noire, Gavin regarda son père. Ce salaud était assis là, vautré dans sa propre excellence. Les règles ne s'appliquaient pas à Andross Guile. Il était au-dessus de cela. Le monde se pliait à sa volonté. Ridicule !

Gavin gloussa.

— Il y a quelque chose de comique, seigneur Prisme ? demanda Tisis Malargos.

— Je viens d'avoir une petite révélation personnelle.

Il lui adressa un sourire indulgent et ne lui en dit pas davantage, simplement pour la faire enrager. *Tu joues dans la cour des grands maintenant, Tisis, es-tu certaine d'être prête ?*

— Et de quoi s'agit-il ? insista-t-elle, puant l'hypocrisie.

— De la raison pour laquelle vous ne m'aimez pas. Et ce n'est pas la bonne.

— Nous devrions peut-être commencer, s'empressa d'intervenir le Blanc. (Toujours prompte à préserver l'harmonie, voire à rétablir la paix.) Andross, quel plaisir de vous revoir. Cela fait bien trop longtemps que ce n'était pas arrivé. Accepteriez-vous de faire l'invocation ?

— Non, lâcha le vieil homme.

Il ne se fendit pas d'une explication, d'un prétexte ou d'une excuse. Le Blanc joignit le bout des doigts. Attendit longuement.

Klytos ne supporta pas la tension.

— Je… je serais ravi de…

— Est-ce que vous vous sentez indisposé, Andross ? Trop faible pour dire une prière ? demanda le Blanc.

Gavin comprit où elle voulait en venir. Introduire l'idée de sa faiblesse, de son inaptitude à siéger au Spectre. C'était une manœuvre inhabituellement grossière de la part du Blanc, qui préférait opérer avec un gant de velours. Il était vrai qu'elle ne pouvait souffrir l'impolitesse.

Andross pencha la tête, comme s'il admettait qu'elle avait marqué un point.

— Bien sûr que non, répondit-il de sa voix éraillée. Ma voix n'a plus toute sa superbe. Les ravages de tant d'années au service d'Orholam en sont la cause. Je pensais que les intonations

mélodieuses de Tisis Vert pourraient peut-être nous mettre de bonne humeur.

— Orholam juge le cœur des hommes, pas leur voix, rétorqua le Blanc. Il entend toute prière qui s'élève à lui avec humilité.

Alors mon père n'a pas besoin de gaspiller sa salive.

Gavin laissa sa perplexité paraître sur son visage. Son père, qui fermait les yeux derrière ses lunettes noires, jouait littéralement à l'aveugle. *Affronter le Spectre au grand complet sans voir les expressions faciales de ses membres ? Il a des couilles*.

Peut-être Gavin pouvait-il tirer parti de ce handicap.

Mais les paroles de son père semaient le doute dans son esprit. Pourquoi Andross mettait-il le Vert sur la sellette ? Bien sûr, elle était jeune et belle, et avait en effet une jolie voix, qualités auxquelles Andross était sensible, Gavin le savait. Mais, en la désignant ainsi, Andross laissait entendre qu'elle était son pion.

C'était d'ailleurs ce que Gavin avait supposé. Mais pourquoi Andross éprouvait-il le besoin de le faire remarquer à tout le monde ? Sauf si ce n'était pas le cas. Ou pas entièrement.

Les plis autour des yeux de Tisis et son sourire forcé indiquèrent à Gavin que son père poussait le bouchon un peu loin. Les verts détestaient être liés, contrôlés. *Attention, père. Je pourrais bien vous soustraire ce bijou. En dépit de tout.*

Gavin dilata ses yeux pour passer dans le spectre infrarouge et regarda tour à tour les membres du Spectre en s'efforçant de ne pas se faire remarquer. En vision infrarouge, on ne voyait pas les nuances des expressions faciales, c'était une lumière trop floue pour les détails. En revanche, on percevait la température de la peau. D'une personne à l'autre, cette température variait, suivant la température basale et la distance entre les vaisseaux sanguins et la surface de la peau. Mais, si on avait la possibilité de mémoriser un point de référence – ce que Gavin avait pris le soin de faire au fil des ans pour toutes les personnes présentes, hormis Tisis –, on était dès lors en mesure de savoir si cette personne ressentait un stress inhabituel, si son cœur battait plus vite. Même ceux qui parvenaient à contrôler les signes extérieurs de nervosité, comme le fait de déglutir souvent, de s'agiter ou de serrer la mâchoire, diffusaient à leur insu un rayonnement infrarouge plus important.

Évidemment, il y avait des dizaines de raisons qui pouvaient expliquer un comportement nerveux, et la température était soumise à divers facteurs de fluctuation allant de la prise d'un verre de vin au port d'habits chauds. Mais, de temps à autre, Gavin obtenait ainsi un indice qu'il n'aurait pu déceler autrement. Dans ce groupe, il avait besoin du moindre avantage qu'il pouvait tirer.

Andross Guile fit la prière.

— Père des lumières, nous vous implorons humblement d'entendre nos supplications.

Andross méprisait la prière. Gavin le savait. Il savait évidemment tenir son rôle, connaissait tous les rituels par cœur et, devant les gens du peuple, il adoptait une sincérité de façade. Ici, au milieu de ceux qu'il pouvait presque considérer comme ses pairs, il avait plus de mal à dissimuler son mépris. Pour lui, la religion tout entière n'était qu'une escroquerie. Mais une escroquerie sur laquelle l'ensemble de leur pouvoir s'appuyait. Voilà pourquoi il sortait des formules pseudo-archaïques, débitées sur un ton tellement monocorde que son auditoire ne savait trop s'il était chenu et dévot, ou bien s'il se moquait du monde.

— Ô seigneur, nous nous prosternons devant vous. Que nos prétentions flétrissent à la chaleur de votre gloire ; que nos présomptions se dissipent à la lumière de votre vérité. Accordez-nous votre clarté dans le conseil, l'obscurité dans l'assombrissement, l'acuité oculaire dans l'action. Voilà ce que nous implorons, misérables que nous sommes. Que les plus jeunes défèrent aux plus âgés et que les plus âgés défèrent à la tombe. Puisse notre labeur porter ses fruits sous votre regard, dans la paix

et la vérité et la souffrance infinie.

Sale vioque grincheux.

— Ainsi soit-il, conclut Andross.

Ils firent tous le signe du quatre et du trois.

— Ainsi soit-il, murmurèrent-ils en écho.

Le Blanc semblait furieuse. Mais son regard acéré n'avait aucun effet sur un aveugle.

— Gavin, dit-elle, c'est votre réunion.

C'était une manière de lancer à Andross : « Alors comme ça tu veux semer le vent ? »

Le dédain d'Andross et sa haine pour le Blanc avaient eu raison de la patience d'Orea. Présider les débats représentait un avantage énorme, assez conséquent pour donner à Gavin une chance raisonnable de succès. Il prit une profonde inspiration.

— Il est évident que certaines choses ont changé en mon absence. (Il posa son regard sur Tisis Vert.) Pour nous tous.

— J'ai été nommée dans les formes à ce…, protesta Tisis, piquée.

— Tisis ! dit le Blanc. Gavin préside. Toutes les Couleurs seront prises en compte et écoutées en temps et en heure, mais nous sommes un organe collégial et les interruptions n'y sont pas tolérées.

— Comme vous ne l'ignorez pas, reprit Gavin comme si l'interruption et la contre-interruption n'avaient pas eu lieu, la dernière fois que nous nous sommes réunis – pour ceux qui étaient présents lors de cette réunion du moins, mais ceux qui ne l'étaient pas n'auront pas manqué de lire le compte-rendu de cette précédente réunion, comme l'exigent vos devoirs de membres…

Autrement dit : « Si tu ne sais pas de quoi je parle, tu es paresseuse et tu fais mal ton travail, Tisis. » Gavin savait que son père avait mémorisé le compte-rendu de la dernière réunion. C'est du vieux qu'il tenait son excellente mémoire, après tout.

— … lors de notre dernière réunion, poursuivit-il, je vous ai prévenus de la rébellion du roi Garadul, et j'ai annoncé la prise de Garriston. Je vous ai enjoints de prévenir la guerre, mais ce moyen a été jugé trop pénible pour que ce conseil l'accepte. Cet auguste organe a rejeté ma proposition et, sans surprise, la guerre a éclaté.

Klytos leva le doigt pour obtenir la parole. Gavin tendit les mains vers les côtés, comme s'il aplanissait le problème.

— Je ne viens pas relancer des débats dépassés. Je comprends qu'il y avait de bonnes raisons d'être sceptique sur les intentions et les moyens du roi Garadul. Je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur le passé. *(Sauf pour vous rappeler que j'avais raison.)* Je ne fais que résumer pour ceux qui pourraient ne pas avoir perçu toutes les nuances du compte-rendu.

Il regarda Tisis, comme si ce dernier commentaire lui était destiné. Et en effet elle s'empourpra.

En fait, ce résumé était destiné à eux tous, il faisait porter leur attention sur cet ancien contexte afin de manœuvrer vers ses objectifs. « Celui qui contrôle le passé », etc. Gavin pouvait discourir ainsi machinalement, sans y consacrer toute son attention. Il réfléchissait comme un forcené. Par Orholam, Lunna ! Après tout ce qu'il avait investi en elle !

Andross Guile s'humecta les lèvres. S'il ressentait quelque chose, cela ressemblait fort à une fierté perverse.

Ce qui ne signifiait pas qu'il ne lui couperait pas l'herbe sous le pied dès que l'occasion se présenterait.

L'espace d'un instant, Gavin s'interrogea. Et si Lunna Vert avait été assassinée, mais pas par l'Ordre ? Et si son père était le coupable ?

Non, ce n'était pas dans ses manières. Il était capable de soudoyer une Couleur, de la faire chanter,

mais il n'irait pas jusqu'au meurtre. D'un autre côté, ce serait tout à fait le genre d'Andross de disposer d'un remplaçant pour chaque Couleur au cas où l'une ou l'autre briserait le halo ou démissionnerait. Andross était toujours prêt. Pour autant, il n'aurait pas toujours un candidat idéal à placer chaque fois. Il se contentait peut-être d'aiguiller la nomination. Voilà qui pouvait expliquer que Tisis ne lui soit pas entièrement acquise.

Si Andross était vraiment prêt à assassiner une Couleur, il ferait en sorte que le remplaçant de la victime lui soit dévoué. Sinon pourquoi prendre un tel risque ?

Gavin était trop long. *Prendre les faits comme ils viennent et travailler à partir de ça. Aller de l'avant. Quel parti puis-je tirer de la présence de Tisis au conseil ?*

Le Spectre s'attendait à ce que Gavin aborde tout de suite le débat sur la guerre. Avant de demander à être promachos de nouveau. Aussi Gavin dit-il :

— En vérité, je ne crois pas que la première chose dont nous devons discuter aujourd'hui soit la guerre qui fait rage à Tyrea et dans l'est d'Atash.

Klytos leva de nouveau le doigt. Gavin lui fit signe de parler.

— Nous ne sommes pas certains que les *problèmes* à Tyrea et dans l'est d'Atash soient une guerre, seigneur Prisme, dit Klytos.

Il s'apprêtait à développer, mais Gavin plissa le front, comme s'il était abasourdi par la stupidité de Klytos.

— Exactement. Voilà pourquoi je viens de dire que nous n'en parlerons pas tout de suite. Nous sommes un conseil de délibération : ces sujets devront être discutés, mais pas forcément en premier lieu. Comme je viens de le dire.

Delara plissa ses yeux aux halos orange rouge. Elle voulait parler de la guerre, et tout de suite. Elle espérait visiblement que Gavin serait la dernière voix dont elle avait besoin. Elle n'avait jamais été très bonne en calcul mental dans ce genre de situation.

— La satrapie de Tyrea était un lieu de déshonneur et de guerre, reprit Gavin. Depuis que le satrape Ruy Gonzalo s'est allié avec mon frère Dazen, il a signé la perte de cette satrapie. Elle sema la guerre, et ses fils propagèrent et attirèrent la destruction. Après la guerre, Tyrea fut privée de représentation au sein de ce conseil, et livrée au pillage.

En voyant Delara lever le doigt, Gavin se reprit :

— Tyrea fut forcée de payer des réparations qui la laissèrent démunie. Pour de nombreuses bonnes raisons et quelques mauvaises, Tyrea est devenue une enveloppe vide. Et le satrape Garadul a condamné cette carcasse. Il a déclaré la guerre à Garriston et aux sept satrapies, et par extension à ce conseil, et s'est proclamé roi. Je l'ai combattu à Garriston, et j'ai perdu. Bien sûr, la bonne nouvelle est que ce soi-disant roi a été tué lors de la dernière bataille.

» Nous avons beaucoup de travail à abattre aujourd'hui, et je m'excuse pour les nombreuses heures que nous allons passer ici. J'ai demandé qu'on nous apporte des rafraîchissements dans deux heures. Mais le premier point est très simple.

Ils détestaient à l'unanimité ces réunions, et tous – sauf le Bleu et l'Ultraviolet – détestaient les lourdes formalités qui faisaient perdre une demi-heure pour la plus simple des décisions. En brandissant le spectre d'une réunion qui les retiendrait toute la journée, Gavin espérait les rendre un peu négligents. Le Vert surtout serait touchée. Il y avait aussi des précédents où le Blanc l'avait laissé présider le conseil et où il avait traité tous les sujets en ordre logique, en commençant par les points sur lesquels tout le monde pouvait s'entendre avant de passer aux autres questions de manière aussi efficace que possible, en laissant chacun s'exprimer.

— Il y a des gens à Tyrea qui sont à présent privés de dirigeant, des gens pour qui il était égal que

leur chef s'appelle satrape ou roi. Ils ont suivi le père de Rask et la plupart d'entre eux aimaient cet homme. Au cours d'une vie rarement mêlée à la politique, le commun des mortels se range simplement aux avis de celui qui donne les ordres. Ils n'avaient aucune raison de penser que Rask Garadul était illégitime, et aucune raison de penser que son successeur l'est, surtout si nous, qui devinons les volontés d'Orholam, ne faisons rien contre le nouveau roi – car c'est sûrement le titre que se donnera ce Prince des couleurs. Aussi, avant de passer au cœur du problème qui nous rassemble aujourd'hui, je propose que nous prenions une simple résolution condamnant le roi Rask Garadul pour avoir déclaré la guerre aux sept satrapies.

Gavin laissa alors place au débat et aux commentaires, comme s'il voulait se débarrasser de cette motion.

Il regarda Tisis. Une belle fille.

— Ce serait sûrement porter un coup à la légitimité de ce Prince des couleurs, approuva Delara.

Cette femme avait créé tant de rouge dans sa vie que la rage prenait irrésistiblement le dessus. Elle voterait en faveur de tout ce qui pouvait porter atteinte au Prince.

— Et celui que nous condamnons est déjà mort, dit Sadah. Aussi nous ne nous mettons pas à dos un homme avec lequel nous serons peut-être amenés à faire la paix dans un avenir proche. Si nous pouvons calmer le jeu dans l'est d'Atash, cela nous mettrait dans une meilleure position pour mener les négociations. Nous donnerons l'impression de faire plus de chemin pour le rencontrer sur un moyen terme, donc ce point médian sera en réalité plus proche de notre point de vue.

Ah ! Sadah qui voyait toujours les problèmes politiques comme des points sur un graphique. *Qu'Orholam l'accepte, pauvre inconsciente !*

— Non, non, non, protesta Klytos Bleu. Je vois ce que vous essayez de faire, seigneur Prisme.

Gavin haussa un sourcil faussement interrogateur.

— Oui, j'essaie d'affaiblir une rébellion avant qu'elle n'enflamme la moitié des terres des sept satrapies, répondit-il.

— Noble but que je partage, dit Klytos avant de jeter un regard vers Andross, qui, sans ses yeux, ne pouvait guère indiquer subtilement à Klytos la marche à suivre. Mais, même si cet homme s'est donné le titre de roi, je crois que c'est lui faire trop d'honneur.

— C'est lui qui s'est fait appeler comme ça, dit Jia Tolver d'un ton impatient.

— Il ne faut pas lui donner une telle légitimité, c'était un rebelle, rien de plus, insista Klytos.

L'infrarouge révélait clairement qu'il s'échauffait. Mais Klytos était toujours nerveux quand il prenait la parole, même en comité réduit.

— Que proposez-vous, alors ? s'enquit Gavin. Roi illégitime, soi-disant roi ? Satrape illégitime ?

— Il est évident, intervint Sadah Ultraviolet en grattant ses croûtes de psoriasis, que s'il s'était présenté comme rebelle le poste légitime se serait retrouvé vacant, donc « satrape illégitime » est une description appropriée.

Elle essayait clairement de proposer une offrande de réconciliation à Klytos Bleu.

Gavin tourna les paumes vers le ciel et tendit les bras vers Klytos, comme s'il s'en remettait à lui.

— Très bien, nous pouvons remonter encore en arrière. Vous voulez bien dicter le document, Klytos ?

Le Bleu avait horreur de parler en public, car il avait l'impression que pour faire honneur à sa couleur il devait réussir à formuler tous les détails techniques du premier coup. Et il n'y parvenait jamais.

— Non, allez-y, je vous en prie, refusa Klytos comme s'il agissait par politesse.

Gavin se tourna vers la femme scribe en chef dans la pièce.

— Par ordre du Spectre des Couleurs, avec accord inconditionnel du Prisme, et la bénédiction de la radiance d'Orholam, bla-bla-bla…

La femme griffonna quelques lignes et laissa la place pour compléter avec les formules traditionnelles.

— Je dois vous avouer, dit Gavin en s'adressant au Spectre pendant que la femme scribe écrivait, que je suis déçu qu'une chose aussi simple n'ait pas été faite en mon absence. Cela va immanquablement donner l'impression que c'est une condamnation *pro forma*.

Ils passèrent encore quelque temps à ergoter sur le terme « guerre ». Gavin et Delara voulaient l'utiliser, mais on trancha finalement en faveur d'une condamnation d'une « vague de violence envers les peuples innocents des sept satrapies » et du satrape illégitime Garadul, bien que le terme « traître » ait également été suggéré. Gavin esquissa une petite grimace, comme s'il s'agissait pour lui d'une défaite mineure. Le document était bref, et Gavin prit garde de ne pas feindre trop d'ennui.

Cette histoire de guerre était son leurre. *Laisse-les croire que tu veux subtilement les amener plus tard à une déclaration de guerre. Mais ne surjoue pas.*

Dès que la femme scribe eut fini, Gavin signa le document et le fit tourner autour de la table pour recueillir les signatures des autres Couleurs.

— Maintenant, dit-il sans attendre les signatures et sans leur accorder le moindre poids, passons aux choses sérieuses, la raison pour laquelle nous sommes réunis aujourd'hui : les réfugiés et la guerre. Il se trouve que je me suis investi personnellement dans cette affaire. Je vais jouer cartes sur table. Je n'ai pas réussi à arrêter l'armée de Garadul, et par ma faute nous avons perdu Garriston. Je suis parti en guerre, peut-être de manière précipitée, sans bénéficier de l'appui du Spectre tout entier. Et j'ai échoué. Avec cette défaite, j'ai perdu la face, et certains pour lesquels je me battais ont perdu foi en la Chromerie. Évidemment, le premier élément ne concerne pas notre conseil, mais le second, si. Je me sens responsable de ceux qui ont pris la fuite. J'aimerais voir notre assemblée faire un effort pour les aider. Encore une fois, commençons par le plus simple : j'aimerais rédiger une autre ordonnance engageant nos satrapies à envoyer de la nourriture, des vêtements et du matériel aux réfugiés.

Il autorisa Delara à parler.

— Et des armes ! ajouta-t-elle. Ces réfugiés se joindront à la lutte contre le Prince des couleurs, au moins certains d'entre eux.

— Je suis de votre avis, dit Gavin. Mais je suggère de traiter à part ces questions plus sujettes à la polémique. Ainsi pourrons-nous agir sans délai pour ceux qui ont été attaqués par feu Rask Garadul, de la manière la plus avisée et humaine possible. Le Spectre accepte-t-il de traiter ces questions séparément ?

— Mettons-nous d'accord sur ce qui est évident pour nous tous, dit Arys Infrarouge. Ces réfugiés souffrent sûrement de la faim. Nous pouvons nous accorder sur la nécessité de leur apporter notre aide. Plus tard, nous pourrons discuter de la répartition exacte de cet effort entre les différentes satrapies.

Ah ! droit au but. Arys faisait toujours preuve d'un sens pratique impitoyable, même quand il s'agissait de se montrer charitable. Gavin appréciait cette qualité.

Ils acceptèrent à main levée de traiter ces questions séparément. La première ordonnance avait fait la moitié du tour de la table. Gavin l'avait passée à Klytos, qui l'avait signée. Le Blanc l'avait transmise sans signer, car elle ne le faisait jamais avant qu'un décret soit signé par au moins la majorité. Delara signa et tendit la feuille à Sadah Ultraviolet. Elle marqua un temps d'arrêt, et Gavin n'aurait su dire si elle réfléchissait à la deuxième ordonnance, ou si elle avait soudain des doutes à

propos de la première.

Sadah Ultraviolet regarda Gavin. Sans un mot, elle donna la résolution sans l'avoir signée. Arys la signa, ainsi que Delara, qui la fit glisser vers Tisis. La jeune femme jeta un coup d'œil à Andross, n'obtint aucun signe de sa part, et signa.

Gavin avait sa majorité qualifiée. *Oh ! Tisis. Lunna Vert était presque une amie. Jamais je n'aurais pu lui faire ça. Savez-vous ce qu'on peut faire à une ennemie, mais pas à une amie ? Lui planter un poignard dans le dos.*

Carver Noir glissa le papier devant Andross. Carver pouvait s'exprimer au Spectre mais n'avait pas de voix. Andross chuchota quelques mots à Boisinistre, qui lui répondit. Andross lui posa une autre question à voix basse.

Gavin accommoda ses yeux à l'infrarouge. Aussitôt, il vit que la température de son père augmentait, même si son expression ne changeait pas de manière perceptible.

Soudain, Andross se mit à rire, et signa. Comme il n'y voyait rien, sa signature était approximativement à la bonne place.

Aussitôt toutes les discussions s'interrompirent. Il était rare d'entendre le rire d'Andross Guile.

Le vieillard se tourna vers Tisis.

— Tu sais ce que tu as fait, petite ?

— Quoi ? fit-elle, soudain inquiète.

Gavin se pencha et s'empressa de récupérer le parchemin. Il haussa un sourcil à l'intention de Sadah.

— Voulez-vous rendre la décision unanime ?

— Bien sûr, accepta-t-elle.

C'était un détail sans intérêt à présent. Elle signa et tendit le document au Blanc, qui signa en soupirant.

— Quoi ? insista Tisis.

— Et si tu lui expliquais, mon fils, proposa Andross Guile.

La femme scribe apporta la motion à Gavin, qui porta son bâtonnet de cire à cacheter officielle à son doigt, créa un peu d'infrarouge et apposa son sceau au bas de la page, rendant ainsi le document officiel.

— Volontiers, père.

Il rendit le parchemin à la femme scribe, qui le transmit à un secrétaire qui se chargerait de l'inscrire aux annales et de publier la résolution.

Lorsque la porte se referma derrière l'homme, Gavin prit la parole.

— En fait, nous sommes déjà en guerre. Aucun d'entre nous ne souhaite cette situation. Je ne veux pas la guerre. Vous ne voulez pas reconnaître les faits parce que vous craignez que je vous force à me déclarer promachos. Je comprends cette crainte. Se défaire de son pouvoir est terrifiant. Pourtant, Orholam sait que je ne vous ai donné aucune raison de ne pas m'accorder votre confiance. Tyrea n'est plus. J'imagine que c'est mieux ainsi. Nous pouvons nous chamailler sur ce que nous allons faire ensuite. Nous pouvons débattre sur la façon de lutter. Mais, pendant nos disputes, les gens qui ont fui Garriston ont tout perdu. J'imagine que vous savez désormais qu'ils ont trouvé refuge sur l'île des Prophètes, et je ferai un compte-rendu à ce sujet plus tard dans la journée, mais l'hiver est à notre porte. Ils n'auront pas le temps de faire pousser de la nourriture. Si nous ne leur fournissons pas ce dont ils ont besoin, ils mourront. C'est par notre faute que leur malheur est arrivé. Et, même si vous réfutez cela, ce sont des sujets des sept satrapies. Il est de notre devoir de les aider.

— Et le but…, grogna Andross.

— Le but, mon cher père, mes chers amis, c'est que je ne veux pas laisser ces gens souffrir plus qu'il n'est absolument nécessaire pour reconstruire leurs vies. Dans la résolution que nous venons de signer à l'unanimité, ce conseil a déclaré la satrapie de Garadul illégitime. Rask Garadul a été intronisé de façon légitime, il a été en relation avec nous comme un satrape légitime pour un temps. S'il est devenu illégitime, mais non par trahison personnelle, c'est que sa satrapie elle-même est illégitime. Ce qui est une simple reconnaissance de la vérité. Tyrea n'est plus une véritable satrapie depuis seize ans. Il y avait un gouvernement intérimaire dans l'ancienne capitale, son siège à ce conseil a été saisi par une autre satrapie. Donc c'est plus clair ainsi. Mais une satrapie ne peut être dissoute par ce conseil qu'à la majorité qualifiée. C'est ce que nous avons voté.

— Vous faites peser beaucoup d'interprétation sur un simple document, dit le Blanc.

Elle n'était pas forcément en désaccord avec lui, pensa Gavin, mais elle n'aimait pas sa façon de faire.

— Oui, mais une des prérogatives du Prisme est de définir les satrapies, et c'est ce que j'ai fait. J'ai établi les réfugiés de Garriston sur l'île des Prophètes, à un endroit où leur misère populeuse ne viendra pas inonder vos villes. Et vos satrapes vous en seront éternellement reconnaissants. Et reconnaissants envers moi. Et j'ai déclaré l'île des Prophètes nouvelle satrapie. Malheureusement, je n'ai pu faire autrement que nommer Corvan Danavis comme nouveau satrape.

Ils croyaient savoir qu'il haïssait Corvan. Ils savaient qu'il s'était battu contre cet homme, qu'il avait perdu des amis lors de ces batailles. La nomination de Corvan comme satrape était au moins une chose qui mettait un frein au pouvoir personnel de Gavin. Du moins le pensaient-ils.

— En admettant que nous étions toujours *sept* satrapies, vous avez donné votre accord pour cette création.

— C'est scandaleux, dit Carver Noir.

— Je crois que nous sommes tous d'accord pour dire que ce que vous avez essayé de faire est inacceptable, renchérit Klytos Bleu.

— Il n'a quand même pas le pouvoir d'établir de nouvelles satrapies tout seul, dit Tisis. Haute Dame Pullawr ?

Le Blanc haussa les épaules.

— Consultez n'importe quel manuel d'histoire, vous découvrirez que le Prisme a établi les sept satrapies. Évidemment, la situation a énormément évolué depuis cette époque, mais c'était assurément dans les attributions du Prisme, autrefois.

— Et ce pouvoir n'a jamais été retiré des attributions du Prisme, comme vous dites, Haute Dame, ajouta Gavin.

Évidemment que non, puisqu'il n'y avait pas la place de caser une autre satrapie, et que personne n'accepterait de diviser la sienne.

— Alors votons de défaire cette motion, proposa Tisis.

Plusieurs Couleurs approuvèrent cette proposition de vive voix.

— Je suis d'accord, dit Gavin, mais, si vous voulez bien, c'est encore moi qui préside cette assemblée aujourd'hui, et nous allons suivre la procédure voulue. Vous voulez dissoudre la satrapie de l'île des Prophètes ?

— Oui ! dit Tisis.

— Il vous faut une majorité qualifiée pour faire passer cette décision. Et comme je viens de le rappeler, pour dissoudre une satrapie, il faut également une majorité qualifiée.

— Très bien.

Il voyait les autres promener leurs regards autour de la table, glissant mentalement les boules du

boulier. Est-ce que quelqu'un allait s'opposer ?

Ils choisirent de rédiger le texte. Certaines Couleurs regardaient Gavin comme s'il était fou. Pourquoi monter un tel coup puis accepter aussitôt son abrogation ?

Le Blanc savait. Il le devinait à son visage fermé. Et Andross aussi. Il se frottait l'arête du nez, là où ses lourdes lunettes noires avaient creusé un sillon dans sa peau.

Tisis, furieuse, dicta le document. Gavin ne s'y opposa pas. Lorsque la femme scribe en chef le lui apporta pour qu'il l'examine, il hocha la tête et le donna à Tisis.

— Et pour le compte de qui signez-vous, Tisis ? demanda Gavin.

— Mon propre compte, dit-elle, comme s'il y avait un piège.

— Notre service au Spectre n'est jamais destiné à notre propre compte, mon enfant, la corrigea le Blanc avec lassitude.

Tisis émit un son sarcastique. Pas malin. Elle était en colère contre Gavin, pas contre le Blanc, et ce n'était pas un bon calcul de se montrer sarcastique avec le Blanc.

— Je vois. Je signe donc pour le compte…

Le sang se retira de son visage et sa voix se perdit dans un murmure. Elle était ruthgarienne, et son siège servait pour Ruthgar, mais c'était un siège de protectorat.

— Je signe pour Tyrea, murmura-t-elle.

— La satrapie de Tyrea n'existe pas, lui rappela Gavin. Votre poste n'existe plus. Comme il s'agit d'une réunion à huis clos, vous êtes priée de partir.

Un silence de plomb s'abattit sur le conseil.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit Tisis.

— Pas tout seul. Nous avons agi ensemble. Vous y avez contribué.

Les Gardes noirs de Gavin s'étaient rapprochés, sentant sourdement les menaces qui pesaient sur lui.

Tisis promena un regard incrédule sur les autres membres du Spectre.

— Ne vous inquiétez pas, vous allez revenir tout de suite, la rassura Klytos. Nous allons passer au vote, il y en a pour cinq minutes.

Tisis ricana à ces mots.

— Idiot, vous croyez peut-être qu'il s'est donné tant de mal sans disposer d'un plan complet ?

Elle se leva brusquement et partit à grands pas en claquant la porte.

— Comme le satrape de l'île des Prophètes n'a pas encore nommé sa Couleur, il a donné pouvoir au Prisme, dit Gavin. Et, croyez-moi, il ne voudrait pas que j'use de son vote pour défaire sa satrapie.

Deux votes pour lui. Il leur donna une seconde pour faire le calcul. Tisis n'était plus là. Il fallait une majorité qualifiée de cinq, Gavin n'avait donc besoin que de quatre voix pour bloquer la motion. L'égalité n'était pas possible, alors le Blanc ne voterait pas. Le Noir ne votait pas. Ils savaient que Delara voterait avec Gavin car elle avait besoin de son aide pour la guerre. Jia Tolver votait toujours comme lui. Quatre.

Il ne savait même pas si tous les autres allaient prendre le parti d'Andross Guile.

— Est-ce quelqu'un veut qu'on maintienne le vote ? demanda Gavin.

Il les mettait au défi avec toute l'arrogance de sa confiance en lui.

— Moi, répondit aussitôt Klytos, qui s'était tardivement découvert du courage.

— *Raka*, lança Andross Guile à Klytos. (C'était une insulte très offensante.) Tu veux inscrire cette perte dans les registres et créer un précédent ?

Klytos pâlit puis fit le tour de la pièce du regard, à la recherche d'un allié. Même ceux qui auraient

pu voter avec lui se détournèrent.

— Je… je voudrais…

Plutôt que de le laisser retirer la motion, Gavin s'empressa de dire :

— Personne ne seconde la motion, qui est donc abandonnée.

— Je propose de clore cette réunion, dit Arys. J'ai un bébé à allaiter et je crois que nous avons tous des messagers à envoyer.

C'était ce que Gavin avait espéré.

— Un instant encore, je veux ajouter quelque chose, dit-il alors que les Couleurs reculaient déjà leur siège pour partir. Vous l'avez cherché. Rien n'obligeait à ce que les choses se passent ainsi. Si vous m'aviez écouté, Tyrea existerait encore, et le Prince des couleurs ne massacrerait pas Atash. Si vous aviez envoyé ne serait-ce que mille soldats et une centaine de créateurs, nous aurions pu avoir raison du roi Garadul. Mais vous, un corps rassemblé pour étudier ce problème…

— La paix doit être préservée à n'importe quel prix, l'interrompit Klytos. Et sainte Adraea Coran…

— La guerre est une horreur, oui. Je suis bien placé pour le savoir. Et le pacifisme, que vous prétendez tenir en si haute estime ? Le pacifisme est une vertu indissociable de la couardise. (Il ricana.) Cette guerre aurait pu s'arrêter avant même qu'elle n'éclate, il existait une demi-douzaine de façons de le faire. Si vous aviez retiré votre botte de la gorge de Tyrea une seconde avant que la satrapie soit assez forte pour vous repousser, ce ne serait pas arrivé. Et je vous le dis : si vous ne faites pas ce qu'il est juste de faire, moi je le ferai. Les choses vont changer ici.

Andross Guile bâilla.

— À commencer par ça, poursuivit Gavin d'un ton sec. Père, vous avez traité Kip comme un bâtard. Il ne l'est pas. Sa mère était une femme libre à qui j'ai donné le titre de dame pendant la guerre. En tant que promachos, j'en avais le droit. Nous nous sommes mariés en secret parce que j'étais jeune et que je craignais votre réaction. Mais nous nous sommes unis. Voilà pourquoi je ne me suis pas remarié depuis. Elle est décédée à présent, néanmoins je lui dois ceci : Kip est mon fils, pas un bâtard. Un fils légitime. Que vous ayez mis cela en doute, que vous ayez douté de ma parole est, je le crains, une preuve de votre sénilité croissante. Vous irez à la Délivrance cette année, *mon fils*. Si vous sentez que vous n'êtes pas capable de tenir huit mois, je me tiendrai à votre disposition pour organiser une cérémonie privée plus tôt.

Personne ne bougeait. Tous retenaient leur souffle. Une petite partie de Gavin, détachée de lui-même, jubilait. Il pouvait dissoudre une satrapie, débouter une Couleur, et ils étaient troublés. Mais le voir s'opposer à son père, voilà qui les ahurissait.

— Sénilité ?

Sa voix n'était guère plus qu'un murmure dangereusement amusé.

Et maintenant nous allons voir à quel point il est devenu rouge.

Mais Andross Guile était aussi froid qu'un vieux rouge savait l'être. Il vit le piège. S'il se mettait à crier et se laissait aller à la colère, il ne ferait qu'appuyer les dires de Gavin.

— Si c'est ce que mon seigneur Prisme croit, j'irai bien sûr à la Délivrance au moment choisi. Comme nous tous. Je me demande seulement ce que j'ai pu faire pour t'offenser. Pourquoi t'en prendre à moi, mon fils ?

Bonne idée de faire planer cette crainte. Bien joué. « Oui, le Prisme peut m'envoyer à la tombe, il a ce pouvoir sur nous tous. Pensez-y. » Retourner la situation pour me faire paraître irrationnel.

— Non, répondit Gavin. Non. Vous avez mis mon fils en danger. Sciemment. Plus de mensonges.

Boisinistre, fais-le sortir.

— Fils, dit Andross Guile d'une voix tendue, tu me montreras le respect que tu me dois.

— Ne pas tenir compte de vos actes quand vous agissez comme un idiot et vous retirer de la scène publique lorsque vous vous couvrez de honte est une marque de respect. Boisinistre !

Andross Guile avait les doigts agités de tremblements. Ses joues frémirent. Mais il se contrôla. Après un bon moment, il se tourna et partit, guidé par Boisinistre.

Personne ne prononça un mot. Personne ne croisa le regard de Gavin.

— Il va nous incomber de commencer à penser à qui sera le prochain Rouge, dit Gavin. Je serai disposé à écouter vos suggestions.

Je sais que j'ai poussé le bouchon un peu loin. Je sais que je vous fais peur. Pour m'amender, je laisserai l'un de vous obtenir ce qu'il ou elle veut. Je laisserai l'un de vous placer son candidat comme Rouge, sans essayer d'imposer quelqu'un qui m'est acquis. Gagnant-gagnant.

Vous voulez semer la révolte, père ? Allons-y.

— Avant de lever la séance, dit-il à voix haute, y a-t-il d'autres motions ?

Personne ne lui répondit.

— Delara ? encouragea Gavin.

L'Orange écarquilla les yeux en comprenant ce qu'il sous-entendait.

— Je propose une déclaration de guerre, dit-elle.

— J'appuie la motion, affirma Arys.

— L'île des Prophètes vote pour la guerre, dit Gavin. Le Prisme vote pour la guerre.

— Atash vote pour la guerre, dit Delara Orange.

— La forêt de Sang vote pour la guerre, dit Arys Infrarouge.

— Mais le Rouge est…, protesta Klytos Bleu.

— Vous souhaitez quitter la pièce pendant le vote pour aller le rattraper ? demanda Gavin. Dans ce cas, votre vote ne sera pas enregistré.

— Vous n'avez pas le droit ! s'écria Klytos.

Gavin répondit aussitôt, d'une voix lente, en articulant bien chaque mot, définissant ainsi la vitesse même de leur conversation.

— Il est très dangereux de me dire ces mots.

Le silence qui suivit était lourd. Les lâches trouvent parfois leurs couilles au plus mauvais moment. Mais Klytos s'affaissa.

— Votre vote et le sien sont comptabilisés comme abstentions, dit Gavin.

En vérité, il ne pouvait pas laisser ce vote être remis en cause après-coup. Sinon ils perdraient encore des semaines en discussions.

— Abornea vote contre, avec un grand regret personnel, dit Jia Tolver.

Gavin s'y attendait. Elle avait sûrement eu des consignes strictes.

Gavin avait besoin de l'assentiment de Sadah Ultraviolet ou du Blanc. Il était sûr que le Blanc voterait avec lui.

Apparemment, Sadah avait tenu le même raisonnement. Elle regardait le Blanc.

— Paria vote pour la guerre, dit Sadah.

Et la question était réglée.

Klytos cligna des yeux.

— Haut Seigneur Prisme, Ruthgar souhaite s'unir à ses voisins. Ruthgar vote pour.

— Bien sûr, dit Gavin.

Il fit passer la déclaration autour de la table, et tout le monde la parapha. Ils accordèrent à Andross

une abstention, et le Blanc signa.

Lentement, la pièce se vida. Sans un mot.

Étrangement, Jia Tolver s'attarda. Gavin s'était attendu à ce que le Blanc le fasse. Le sourcil sombre de Jia était plissé. Lorsqu'il ne resta plus que les Gardes noirs de Gavin avec eux, elle se pencha vers lui.

— Mon seigneur Prisme, je voulais que vous sachiez que s'ils avaient appelé à voter contre votre satrapie j'aurais voté contre vous. Ils auraient eu leur majorité qualifiée. Votre arrogance flirte toujours avec la limite. Aujourd'hui, vous l'avez outrepassée. Vous avez gagné. Vous avez tout gagné. Mais ne me comptez plus jamais comme un vote acquis d'avance.

Elle quitta la salle. Gavin se frotta le crâne à deux mains. Il avait besoin de boire un verre. Il regarda ses Gardes noirs. Ils étaient impassibles. Il se demandait comment ils y parvenaient. C'étaient eux les plus fous.

Il se leva et gagna la porte. En silence, l'un des Gardes le précéda. Ce n'était pas une précaution qu'ils prenaient systématiquement.

Le Blanc l'attendait dans le couloir.

Il ne s'arrêta pas, et elle fit signe à ses Gardes noirs de la faire avancer à la même vitesse que lui.

— Qu'avez-vous fait, Gavin ?

Il entra dans l'ascenseur.

— Je descends, annonça-t-il en se tournant vers elle, essayant de la dissuader de l'accompagner.

— Voilà bien ce qui m'inquiète, répondit-elle.

Elle le retenait par la simple force de sa personnalité, laissant sa question planer, exigeant une réponse.

— J'ai menti, triché et manipulé. Et j'ai gagné. Et j'ai fait tout ça pour de bonnes raisons. Pour une fois.

— Toutes les raisons étaient bonnes ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, relâcha le frein et tomba hors de vue.

Chapitre 77

— J'ai quelque chose à dire. Ça ne va pas être facile, annonça Samite.

Karris venait à peine de finir de se laver et de s'habiller lorsque Samite était venue à la caserne des Archères. C'était une de ses meilleures amies dans la Garde noire. Une femme puissante, coriace, intelligente et immanquablement gauche quand elle voulait se montrer affectueuse. Karris se figea, son peigne à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Samite s'assit lourdement sur le bord du lit de Karris.

— Karry, tu sais combien les seigneurs et dames des grandes familles essaient toujours de faire de nous des espions ou des déserteurs ?

— Je… Mais quel est le rapport ?

— L'un d'eux a réussi à me mettre le grappin dessus. Il y a des années.

— Quoi ?! Sam, arrête ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce que j'aurais dû faire depuis longtemps.

Le visage de Samite était sombre, mais déterminé. Elle était assise avec les coudes sur les cuisses, les mains l'une par-dessus l'autre.

Karris souffla sa question, à peine audible.

— Qui ?

— Dame Felia Guile.

— Dame Guile t'a corrompue ? demanda Karris. (Elle aimait beaucoup dame Guile. Elle avait cru pendant des années que cette femme serait sa belle-mère, la seule mère qu'elle connaîtrait.) Comment a-t-elle… Non, oublie. Je n'ai pas besoin de le savoir. Sam, elle est morte. Rien ne t'oblige à faire ça.

— Ce n'était rien de honteux. Deux de mes frères avaient été capturés par les pirates ilytiens et faits esclaves de galère. Ma famille ne savait même pas où commencer à les chercher, et n'avait certainement pas les moyens de payer une rançon. Je suis allée la voir. Elle a envoyé des gens les retrouver, et s'est acquittée elle-même de la rançon. Elle les a fait venir ici pour que je sache qu'ils allaient bien, elle s'est occupée d'eux pendant leur convalescence et a payé pour leur retour au pays. Jamais je n'aurais pu la rembourser. J'avais utilisé ma solde de Garde noir pour acheter à ma famille un magasin et une ferme. J'ai proposé quand même, mais elle a refusé. Elle savait que ce serait la ruine de ma famille. Elle a laissé passer plusieurs mois mais, quand elle m'a demandé des renseignements plus tard, je n'ai pas pu refuser.

Une laisse de velours, qui ne tenait que grâce au sens de l'honneur et de la dette de Samite. Oui, c'était bien le genre de dame Guile. Elle était une orange bienveillante, mais une orange néanmoins.

Samite poursuivit d'une voix monocorde, comme si elle allait à l'abattoir.

— Elle affirmait qu'elle essayait simplement de protéger son fils, et je l'ai crue. C'est le Prisme, alors je me suis dit que nous partagions le même objectif. Ce n'était pas tout à fait une trahison, n'est-ce pas ? Mais dans mon cœur je savais que ce n'était pas bien. C'est pour cette raison que je te le dis maintenant. Je ne peux pas supporter l'idée de l'avouer au commandant Poing-de-fer. Je ne pourrais pas endurer la déception dans ses yeux. Enfin… elle m'a confié une dernière tâche : elle m'a dit qu'après son décès je devrais te confier ce message.

Samite donna à Karris une missive, écrite sur le papier à lettres de dame Guile.

— Je ne lui en veux pas, tu sais, reprit Samite. Elle aurait pu me détruire. Mais je n'étais pas un

enjeu. Ce n'était même pas pour protéger sa famille. Elle a fait ce qu'elle a fait pour les sept satrapies. Parfois on doit consentir à des sacrifices, et ce sont souvent les petites gens comme nous qui en font les frais. Nous ne savons pas toujours pourquoi. Quand j'étais jeune, ça me faisait enrager. Mais je suis apaisée maintenant. Le monde est ainsi fait. (Elle toussota et se leva.) Je… euh… je t'attendrai dehors.

— Bon sang, Sam, tu n'aurais pas pu te contenter de laisser le mot sur mon lit ?

— Le secret me rongeait de l'intérieur. Je ne peux pas vivre ainsi, Karris. Plus maintenant.

Karris se massa les tempes, essayant de se remettre du choc. En temps normal déjà, la Garde noire n'aurait pas pu se permettre de perdre une femme du niveau de Samite, mais en l'état actuel des choses, après les pertes subies à Garriston, c'était encore moins le cas. Elle ouvrit le message.

Elle reconnut la belle écriture de dame Guile.

« Dazen t'aime, Karris. Il n'a jamais cessé de t'aimer. Si tu l'as déjà confronté à la vérité, prends le temps de lui demander ce qui s'est vraiment passé à la demeure de ta famille ce soir-là, je t'en prie. Je sais que tu ne veux pas l'entendre, mais un mensonge rassurant t'a empoisonné la vie : la conviction que tes frères étaient innocents dans la tragédie qui a détruit ta famille. Ils ne l'étaient pas. »

Karris eut l'impression de recevoir un coup dans le ventre. Elle haletait, luttant pour continuer à lire. Non seulement dame Guile confirmait que Gavin n'était pas Gavin, mais elle allait lui révéler des choses que Karris ignorait. Et qu'elle ne voulait peut-être pas savoir.

« C'est ta femme de chambre Galaea qui a révélé ton projet de fugue à tes frères. Ils ont tendu un piège chez toi et piégé Dazen pour qu'il entre. Ils avaient fermé les issues avec des chaînes et il n'y avait que des sources de rouge à l'intérieur, sachant qu'il n'était pas un créateur rouge. Lui seul s'en est sorti, Karris. Il a peut-être allumé l'incendie, mais il n'a pas fermé les portes. Je n'aime pas dire du mal des morts, mais le sang répandu cette nuit-là n'est pas sur les mains de mon Dazen.

Bien sûr, il n'y avait pas de façon confortable de te dire ce qui s'était réellement passé. Au fil des ans, j'ai envoyé plusieurs personnes pour essayer d'aborder le sujet indirectement. Tu as repoussé toute tentative de discussion. Pardonne-moi ces ébauches maladroites d'offre de paix, je te prie. »

Ma chère enfant, Dazen a cru que tu étais tombée amoureuse de Gavin et que c'était pour cette raison que vous vous étiez fiancés. Il pensait que jamais tu ne pourrais lui pardonner ce que tu croyais qu'il avait fait. Après Roche scindée, je l'ai poussé à t'épouser rapidement avant qu'Andross puisse s'y opposer. Il a refusé, Karris. Il a dit qu'il pouvait tuer son propre frère, mentir au monde entier, mais qu'il ne saurait mettre dans son lit une femme qui aimait son frère. Il n'était pas capable de te mentir. Quel imbécile, il a rompu vos fiançailles par amour pour toi. »

Karris avait envie de vomir. Elle ne pouvait pas s'empêcher de continuer à lire.

« Et il t'aime toujours, Karris. Crois-moi, j'ai fini par désespérer et l'ai supplié d'épouser quelqu'un d'autre, mais il n'a jamais pu t'oublier. Je t'en prie, pardonne-lui, mon enfant, et pardonne-moi aussi. En mettant ces vérités par écrit, je place notre famille entre tes mains. Tu peux détruire Dazen si tel est ton désir. Cette lettre servira de preuve. Je ne donnerais à personne d'autre un tel pouvoir sur mon fils, mais je ne vois pas d'autre façon d'agir. Je regrette seulement de ne pas avoir eu l'occasion de te dire tout cela moi-même, de ne pas avoir réussi à me réconcilier avec toi.

J'aurais aimé voir mes petits-enfants avant de mourir. Que la lumière d'Orholam t'éclaire, Karris.
Bien sincèrement, Felia Guile. »

Karris se sentait engourdie. Elle relut la lettre et s'interrogea sur elle-même. Comment avait-elle pu croire un seul instant ces mensonges ridicules ? Le soir où ils devaient s'enfuir ensemble, Dazen se serait introduit dans la propriété de sa famille pour fermer toutes les portes à l'aide de chaînes, puis mettre le feu à la demeure ? ou encore, il s'y serait rendu avec une dizaine d'hommes pour commettre son méfait – des hommes que l'on n'avait jamais retrouvés ni mentionnés par la suite, une fois que Gavin eut lancé les armées à la poursuite de son frère ?

Non, cette histoire était bien plus plausible. Pourquoi son père avait-il tenu à faire quitter la ville à Karris ce soir-là ? Parce qu'il était au courant du piège tendu par ses fils. Peut-être les avait-il même aidés à le mettre en place.

Et, quand ça avait mal tourné, son père s'était empressé de couvrir la culpabilité meurtrière de ses fils qui avait mené à la mort tous les domestiques de la maison. Et il l'avait fait avec la complicité d'Andross Guile, afin de rassembler les autres familles nobles autour du fils préféré d'Andross, Gavin. Il y avait bien eu conspiration, simplement ce n'était pas celle à laquelle Karris avait toujours cru.

Les tambours de la guerre s'étaient mis à battre, et Karris, jeune et influençable, avait simplement cru que ses aînés savaient des choses qu'elle ignorait. Des choses qui rendaient la guerre inévitable, qui rendaient la culpabilité de Dazen irréfutable.

Depuis lors, Karris avait toujours eu du mal à faire coïncider les deux Gavin qu'elle avait connus : celui avec lequel elle s'était fiancée, mais qui l'avait cruellement utilisée avant de la repousser comme une malpropre. Et celui d'après, qui avait brisé leurs fiançailles et son cœur, mais qui la traitait avec bienveillance. Cet écart inexplicable entre les deux l'avait embrouillée. Si elle avait été convaincue que Gavin était un goujat cruel, elle aurait pu dénigrer son entichement en l'imputant à la stupidité d'une jeune fille aveuglée par l'allure, le charme et le pouvoir d'un homme. C'étaient ces traits de caractère apparemment en totale contradiction avec ce portrait qui l'avaient maintenue dans le flou.

Mais ces révélations fracassantes, au lieu de déclencher chez elle des torrents de larmes pour toutes ces années perdues et tous ces mensonges auxquels elle avait cru, lui apportèrent une forme de soulagement. Un apaisement.

Elle reprit chaque page et les passa au-dessus d'une bougie. Elles brûlèrent toutes en un éclair. Cela fit sourire Karris. Du papier incandescent. Dame Guile lui faisait peut-être confiance, mais elle avait fait en sorte que la lettre soit très facile à détruire.

Dazen l'aimait. Dazen l'avait toujours aimée. Et il gardait de terribles secrets. Tout seul. Son respect pour elle – son amour –, l'avait poussé à la garder près de lui. Ce qui lui rendait mille tâches difficiles encore plus ardues. S'il l'avait souhaité, il aurait facilement pu la faire chasser de la Garde noire. Il aurait pu la faire emprisonner. Il n'avait jamais fait le choix de la facilité, pas quand il s'agissait d'elle.

Elle se leva, plus légère qu'elle ne s'était sentie en seize ans, et alla à la porte. Samite l'attendait là. Elle avait les mains derrière le dos, comme si elle cachait quelque chose.

— Dame Guile a dit qu'une fois que tu aurais lu son message tu ressentirais un fort besoin d'action, d'une sorte ou de l'autre, dit Samite.

Elle montra ce qu'elle cachait derrière son dos. D'une main, elle tenait un gros pistolet ancien. De l'autre, elle brandissait une chemise de nuit en dentelle d'une beauté à couper le souffle, ainsi qu'un

corset court assorti qui devait coûter l'équivalent d'une année de salaires de Garde noir.

— Alors, de quoi tu as besoin ?

Karris en resta bouche bée. Scandaleuse dame Guile ! Et Sam qui affichait ça au beau milieu de la caserne, par Orholam !

— Qui est de garde auprès du Prisme, ce soir ?

— Je crois que ce sont les nouveaux.

— Parfait, dit Karris avec un grand sourire.

— Karris, qu'est-ce que tu…, commença Samite.

— Tu comptes rester plantée là ou tu vas m'aider à me coiffer ?

Chapitre 78

Le rapport que Marissia lui avait rapidement fait en chuchotant était terrifiant. La panique désormais familière étreignait la poitrine de Gavin. D'abord il y avait les nouvelles venant des satrapies : douze démons des mers nageant ensemble en trois rangs de quatre avaient fait cinq fois le tour d'Abornea avant de disparaître. Une plaque de glace couvrait le lac du Cratère à Kelfing, alors qu'il faisait encore doux. Des troupeaux de chèvres sauvages d'un millier de têtes s'étaient disposés en rangs bien ordonnés. Des poètes avaient été pris de mutisme. Des musiciens écrivaient des centaines de pages par jour, oubliant de manger, de boire et de dormir jusqu'à s'effondrer, inconscients. Des esclaves de galère ramaient jusqu'à ce que mort s'ensuive, de peur de ne pas garder le rythme. Des capitaines observaient les constellations au lieu de piloter, et s'échouaient sur des récifs. Des mères s'oubliaient dans les tâches ménagères, laissant leur nourrisson s'époumoner.

Le fait que l'ordre lui-même s'emballe avait quelque chose d'ironique. Mais ce n'était pas le genre d'humour goûté par ceux qui en mouraient. Et ce n'était pas le pire.

L'alarme du bleu ne s'était pas déclenchée. Elle n'avait pas su que Dazen s'était échappé. À quand remontait la dernière fois que Gavin avait vérifié le mécanisme ? Un an ? Un an et demi ?

Trois ans après l'emprisonnement de son frère, Gavin avait construit un système de sûreté intégré, espérant se débarrasser de ses terribles cauchemars. Si Dazen s'échappait d'une des prisons, un signal lumineux était censé s'allumer en haut du conduit.

Soit Marissia avait été achetée – non, son émotion était sincère –, soit le système de Gavin avait mal fonctionné.

Si les conduits ne s'étaient pas intervertis, Dazen serait mort de faim. Gavin avait fait en sorte que si Dazen essayait de jeter de la luxine dans le conduit il changeait lui-même de place. Mais si un mécanisme avait lâché, d'autres pouvaient aussi avoir des ratés. Bordel ! il n'avait pas créé quelque chose d'éternel. La luxine vieillissait, même dans le noir. Et cette prison était presque entièrement faite de luxine.

S'il était mort, je l'aurais senti, non ? Je savais que quelque chose n'allait pas quand Sevastian est mort. Sûrement…

L'ascenseur s'arrêta avec un hoquet, seulement quelques étages plus bas. Peu de gens avaient les clés pour stopper l'ascenseur du Prisme.

C'était Boisinistre, affichant son petit sourire en coin désagréable. Il était ravi de l'interrompre. Il tendit la main sans un mot. Gavin prit le message. Il savait déjà ce qu'il contenait.

Fils, viens dans mes appartements. Ceci n'est pas une demande.

C'était bien ce qu'il pensait.

D'abord, la présence de Kip et Samite dans sa chambre l'avait empêché de vérifier tout de suite l'alarme du conduit. Puis il y avait eu cette réunion de crise. Et maintenant ça.

Mais il n'y avait rien à faire. Si Dazen s'était échappé, il était loin à présent. S'il n'avait pas reçu de nourriture, il était mort. Par Orholam, cela éclairait d'un jour nouveau les affirmations des spirites qui prétendaient que Dazen Guile viendrait les sauver !

Ils savaient. Ils avaient œuvré pour sa libération depuis le début.

Calme-toi, Gavin. Patience. Ce qui est fait est fait. Sinon, n'avertis pas l'homme le plus astucieux du monde en agissant bizarrement. Il suivit Boisinistre. Il ne gagnerait rien à repousser

cette confrontation. Il ne serait pas plus préparé à affronter le tyran plus tard. Et le temps n'allait pas apaiser la colère d'Andross Guile. En fait, lui parler alors qu'il était encore plongé dans la fureur et n'avait pas eu le temps de prévoir sa revanche était peut-être un avantage.

Gavin se rendit dans la chambre noire. L'atmosphère était oppressante, chaude. Il détestait cet endroit, même illuminé par sa lanterne ultraviolette. Il y régnait une obscurité qui s'accrochait aux os et affaiblissait la volonté.

— Gavin, dit Andross Guile.

Sa voix était égale et rauque.

— Père, répondit Gavin en rassemblant une once de respect.

— Tu m'as poignardé dans le dos à ce conseil.

Le regard d'Andross Guile était couvert, évidemment, mais son ton était presque ahuri. Gavin comprit que son père adorait cela. Le vieil homme n'avait plus que ça : prouver sa supériorité. Et aucun jeu ne pouvait être aussi passionnant que son fils le provoquant.

Andross était certain qu'il allait gagner, ce qui terrifiait Gavin.

— J'ai fait ce que vous m'avez appris à faire, père.

— Défendre des pauvres diables errants de Tyrea ?

— Gagner. J'ai gagné.

Il obtint un instant de silence.

— Ainsi, tu as ta propre satrapie. En soi, ça n'a aucune valeur. Cette nouvelle Tyrea ne survivra peut-être même pas. Tu t'octroies donc une autre voix au Spectre pendant quelques années. Quel manque de subtilité. Si tu veux avoir des Couleurs à ta botte, il y a de meilleurs moyens. Pourquoi me défier ?

— C'est curieux, répondit Gavin, je voulais vous poser exactement la même question. Pourquoi me contrecarrer, père ? Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on se batte ou non ? Ce n'est pas comme si on allait vous demander d'aller sur le terrain. Quel est le problème, même si je redeviens promachos ? Que pourrait-on rêver de mieux pour notre famille ?

— Tu oublies qui pose les questions, ici, le rabroua vertement Andross.

Gavin était assis dans l'un des vieux fauteuils. Autrefois luxueux, ils étaient devenus miteux.

— Alors vous jouez aux Neuf Rois avec Kip ? Il est bon ?

C'était une impertinence mesquine : il posait d'autres questions hors de propos alors que son père venait de fixer les règles du jeu. Mais il se disait qu'Andross ne saurait résister à cette perche tendue. Il n'avait plus que ses jeux, à présent.

Andross sourit d'un rictus amer.

— Après la guerre, tu as perdu de vue tes objectifs, Gavin. Tu aurais pu être aussi bon que moi. Maintenant, tu luttes avec le temps, et tu ne seras jamais mon égal. Je regrette de t'avoir mal jugé.

Mal jugé ? C'est le moins qu'on puisse dire ! Espèce de monstre qui prend l'eau. Après Roche scindée, mère m'a regardé une fois et m'a reconnu. Vous m'avez parlé des milliers de fois depuis, et vous ne savez toujours pas qui je suis. Vous ne l'avez jamais su, vieil imbécile aveugle.

— Vous n'imaginez pas ce que ça me fait de penser que je pourrais ne pas être comme vous, dit platement Gavin.

— Il est temps de te marier.

Gavin avait cru que le vieil homme avait oublié. Lui-même n'y pensait plus. Le coup porta.

— Je ne me marierai qu'à une seule femme.

— Je te demande d'en épouser seulement une. Tu as cinq ans. Si tu peux me donner quatre fils, l'un d'eux aura peut-être le cran nécessaire pour que je tente de reconstruire cette famille.

— J'ai un fils, dit Gavin.

Kip, qui était en fait le fils de son frère. Quel bazar !

— Un bâtard. (Andross agita la main.) Il sera mis de côté en temps voulu. En attendant que tes véritables héritiers atteignent la majorité, Kip servira d'autres manières. Fournir un coupable pour les tentatives d'assassinats dans les autres familles, ce genre de choses. Mais Kip ne fera jamais honneur à notre nom de famille.

Gavin joignit le bout des doigts et eut un sourire moqueur – que son père ne voyait pas, évidemment.

— Quel est votre grand projet, alors ?

Andross Guile serra les lèvres. Il s'assit face à Gavin.

— J'allais te soumettre une sélection de candidates pour que tu choisisses une femme. Il y a trois concurrentes sérieuses venant de familles assez fortunées ou influentes pour nous être utiles, et avec des filles assez jeunes pour donner rapidement des enfants. Et pour être malléables. Empressées.

— Vous voulez dire que vous pourrez facilement les contrôler après ma mort.

— Évidemment. Quand on choisit une femme forte, elle peut voler votre avenir et disparaître avec, dit Andross avec un sourire méchant.

Gavin se figea. D'après son ton et son sourire, cette phrase était destinée à fendre son armure. L'armure du vrai Gavin. Et il n'avait pas la moindre idée de ce dont parlait son père.

Si tu dis quelque chose de travers, il saura.

Alors il ne répondit pas, comme s'il était frappé par le coup. Et il l'était, mais pour d'autres raisons.

Le couteau. Il y avait un rapport avec le couteau.

— Es-tu curieux de savoir de qui il s'agit ? demanda Andross.

— S'il vous plaît, accepta Gavin d'un ton léger.

Il déglutit.

— Ana Jorvis, Naftalie Delara et Eva Églantine d'or. J'allais même y ajouter Liv Danavis si tu avais réussi à sauver Garriston avec l'aide de son père. Bien sûr, maintenant tu as lié les Danavis à notre famille par un autre moyen – mais tu as égaré leur fille –, c'est donc inutile. Bref, tu t'es privé de ce choix toi-même. Je dois l'admettre, mon fils, tu me fournis des défis intéressants.

Boisinistre leur apporta du thé. Gavin prit sa tasse.

— Père, en parlant de choses inutiles, tout ceci l'est. Je ne vais pas épouser…

— Tisis Malargos.

La tasse resta suspendue devant la bouche de Gavin.

— Pardon ?

— Elle a dix-neuf ans. Pas jeune au point qu'on la mette enceinte en lui éternuant dessus, mais assez pour procréer rapidement. Jolie, aussi, du moins c'est ce que dit Boisinistre. Comme Dervani n'est pas revenu de la guerre, la sœur aînée de Tisis, Eirene, a repris les affaires financières de la famille. C'est une commerçante très douée. Elle a fait de sa famille un poids lourd financier et, bien qu'elle ait promis une dot énorme pour sa sœur, ce n'est rien en comparaison de ce que Tisis héritera à la mort d'Eirene.

— Quoi ? Pourquoi Tisis hériterait-elle de sa sœur ?

— Eirene est une tribade. Et pas assez attirée par les enfants pour se mettre sur le dos pour un homme. Mais elle est assez fine pour flirter avec eux afin de faire de meilleures affaires et pour nous faire marcher droit – croit-elle – si le mariage a lieu. Sur ce point, elle n'a pas entièrement tort non plus : quand tu seras marié à Tisis, pas question de divorce ou de liaisons affichées, Gavin.

— Quoi ?!

Gavin ne s'était toujours pas remis de son premier choc. Son père voulait qu'il épouse Tisis ? La femme qui avait saboté la Broyeuse de Kip. Celle que Gavin venait de chasser du Spectre.

Qu'Orholam ait pitié ! La mère de Gavin avait avoué qu'elle avait commandité le meurtre de Dervani car celui-ci connaissait le secret de Dazen. Et voilà que son père voulait qu'il épouse une fille dont le père avait été assassiné par ordre de Felia Guile.

— Tu vois l'élégance du procédé ? Eirene nous tient avec son héritage, et nous la tenons avec Kip. Si elle quitte notre famille pour tout empocher, nous renions Kip. Ce n'est pas la seule carte que nous puissions jouer, mais c'est toujours une bonne idée de se débrouiller afin que l'adversaire te paie pour le sacrifice d'une carte dont tu ne voulais pas de toute façon.

En termes purement tactiques, Gavin vit l'avantage de cette solution. Pas pour sa famille, mais pour lui. Tisis était une belle femme, qui pouvait encore devenir une amie au lieu de l'ennemie qu'il croyait s'être fait. Et ainsi il empêchait son père de détruire Kip. Au moins bénéficierait-il d'un peu de répit pour un moment. Le temps de Gavin était compté et, quand il ne serait plus là, il n'y aurait plus personne pour protéger Kip. Et si Gavin mourait avant Andross, Kip aurait grand besoin de protection. Mais…

— Père, vous ne pourriez pas user de vos facultés pour m'aider, pour une fois ? La seule femme à laquelle je consentirai à me marier est Karris Blanc-Chêne.

Andross Guile étouffa un juron.

— Et qu'apporterait-elle à notre famille ? Quelques propriétés stériles ? Ses alliances familiales qu'elle a laissé dépérir en jouant à la Garde noire ? Ne sois pas ridicule.

Gavin prit une gorgée de thé. Lorsqu'il eut réussi à maîtriser ses nerfs, il répondit, très calmement, très posément :

— C'est elle ou personne.

— Tu as toujours été mon fils préféré, Gavin. Je croyais me voir en toi. Je croyais voir la même volonté en toi. Je ne devrais peut-être pas me plaindre si fort que tu la retournes contre moi maintenant, même si tu as de bonnes raisons de ne pas le faire. Souviens-toi de ce que nous avons fait pour que tu deviennes Prisme. Tu me dois tout ce que tu es, mon fils. Alors, soit tu fais exactement ce que je te dis, soit le châtiment sera plus rapide et douloureux que tout ce que tu peux imaginer.

Gavin se leva sans un mot.

— Fils, je veux t'entendre le dire. Dis-moi que tu vas faire ce que je t'ordonne à ce sujet.

Gavin gagna la porte, écarta les rideaux noirs et les franchit, sortant des ténèbres étouffantes.

— Gavin ! l'appela son père. (Il avait l'air vieux et faible.) Gavin !

Chapitre 79

— Bonsoir, lança Gavin aux Gardes noirs postés devant la porte de ses appartements.

Il ne les reconnut pas. Ils étaient jeunes, dix-huit ans peut-être. On aurait dit des enfants. Et quand des hommes de dix-huit ans vous apparaissent comme des enfants, c'est le signe infaillible que vous vous faites vieux.

Que faisais-tu à dix-huit ans, Gavin ?

Trop de choses. Mais ce n'était pas le problème du moment. Il y avait là deux Gardes noirs inconnus, alors qu'il connaissait toute la troupe. Deux Gardes, seuls avec lui. C'est ainsi que commencent les tentatives d'assassinat. On l'avait prévenu.

Les jeunes gens le saluèrent.

— Seigneur Prisme.

— Comment vous vous appelez ? demanda Gavin.

— Gill et Gavin Greyling, monsieur, dit l'aîné.

Des frères, évidemment. Il aurait dû s'en apercevoir.

— Gavin ? demanda-t-il au plus jeune.

— Oui, monsieur, dit le garçon d'un air radieux, on m'a appelé comme ça…

— … parce que notre mère a vu qu'il n'était pas trop gâté par la nature, compléta Gill, pince-sans-rire.

— Eh ! protesta Gavin Greyling.

Gavin rit. Des deux, c'était assurément Gavin le plus beau.

Le jeune Greyling sembla rassuré par l'accès de gaieté du Prisme.

— Je suis désolé, mon frère est intenable, mon seigneur. C'est un véritable honneur de vous servir. Le rêve de toute une vie, mon seigneur.

— Et c'est un honneur de vous avoir à mon service, Gavin. Et toi aussi, Gill. Vous venez d'entrer dans la Garde ?

Un Garde noir nommé en son honneur. Par Orholam ! il se faisait vraiment vieux. Et il perdait la vue pour marquer le coup. Sa poitrine se serra. Il n'avait pas eu le courage d'aller directement à l'entrée des tunnels après l'entretien avec son père. Il s'était dit qu'ainsi il aurait le temps de vérifier d'abord l'alarme dans sa chambre. S'il avait été trahi, l'alarme le préviendrait.

En fait, il n'avait simplement pas la force de descendre affronter son frère – mort ou vif.

— Oui, mon seigneur, répondit Gill.

— Le commandant demande d'habitude à un ancien d'accompagner les nouveaux, non ? s'enquit Gavin.

Gill se troubla.

— Oui, monsieur, mais avec les pertes que nous avons subies à Garriston, il est difficile de pourvoir tous les tours de garde.

Gavin scruta les deux garçons et dilata ses pupilles un instant pour distinguer leur chaleur corporelle. Les deux avaient une température assez élevée, ils étaient nerveux. Bien sûr, sans point de repère, cela ne lui apprenait pas grand-chose. D'autant plus que c'était la première fois qu'ils adressaient la parole au Prisme.

Et puis, à présent qu'il y repensait, il lui semblait qu'il avait vu ces garçons à l'entraînement. Gill était doué pour le maniement de la lance, si Gavin avait bon souvenir. Et quel genre d'assassin se risquerait à agacer sa cible en la taquinant ? Peut-être un assassin très subtil, mais alors il n'aurait

sans doute pas dix-huit ans.

Il leur souhaita bonne nuit et entra dans ses appartements.

— Marissia ? appela-t-il.

Il était tard, elle était peut-être déjà au lit dans la petite chambre attenante. C'était plutôt un placard, d'ailleurs. Mais elle ne répondit pas. Si elle l'avait trahi, ce n'était pas étonnant.

Derrière lui, Gavin Greyling fermait les portes.

— Euh… elle est partie il y a environ une demi-heure, monsieur.

Elle travaillait souvent tard le soir lorsqu'il rentrait de voyage pour lui fournir le lendemain matin les comptes-rendus les plus à jour, et intégrer les affaires les plus pressantes à son emploi du temps. Et, si elle était loyale, elle avait dû faire son possible pour enquêter sur son « échec ». Oui, Marissia était ainsi. C'était l'essence même de cette femme, cherchant consciencieusement à corriger ses erreurs, même si elle avait du coup oublié que lorsqu'il rentrait il la voulait chez lui. Elle n'avait pas l'étoffe d'une traîtresse.

— Ah !

Merde !

— Pouvons-nous faire quelque chose, mon seigneur ? demanda Gavin Greyling.

Gavin posa un regard médusé sur le jeune homme.

— Ces quatre derniers mois, lui dit-il, j'ai voyagé avec une femme que je trouve incroyablement séduisante mais que je ne pourrais jamais avoir. Alors, non, je ne crois pas que je vous demanderai de vous charger du devoir assuré par mon esclave de chambre.

Gill commença à rire. Il fallut un peu plus longtemps à Gavin Greyling.

— Vous voulez parler du capitaine Ka… Aïe ! glapit-il lorsque Gill lui enfonça l'extrémité du manche de sa lance dans le pied.

Agacé, Gavin Greyling foudroya son frère du regard, puis il blêmit.

— Oh ! Oh ! Euh… désolé, monsieur. Est-ce que vous voulez qu'un de nous aille la chercher ? L'esclave de chambre, je veux dire, mon seigneur. Pas le capitaine… Enfin, j'imagine que… hum.

Même si la proposition venait d'eux, Gavin savait qu'il ne devait pas traiter les Gardes noirs comme ses garçons de courses. Ces jeunes gens s'attireraient sans doute des ennuis pour avoir proposé cela. Non, il avait passé du temps à discuter avec eux pour établir une relation et s'assurer qu'ils n'étaient pas des assassins. Il n'allait pas gâcher cela dans la seule intention de soulager ses reins qui le démangeaient.

Mais il était à deux doigts de le faire.

Les portes se refermèrent derrière lui et il se traîna vers le tableau. Il était épuisé et un nœud de désespoir enflait dans son ventre. Il examina le tableau de près, la charnière dérobée. Il ne vit aucun signe laissant penser que sa cachette avait été forcée. Le cadre avait besoin d'une nouvelle couche de peinture : l'un des montants était usé par le contact répété avec ses doigts. Il faudrait qu'il dissimule ça. Il ouvrit le tableau.

Le panneau sous lequel se trouvait la luxine jaune liquide n'avait pas bougé. La luxine restait inerte jusqu'à ce qu'une injection d'air la fasse briller légèrement. L'alarme ne s'était pas déclenchée.

Il créa de l'ultraviolet et fouilla plus profondément, jusque dans le panneau de pierre de l'enfer. Il perçut les filaments qu'il avait placés là, si fins qu'ils se déchiraient au moindre contact. Si fins qu'ils lui indiqueraient si quelqu'un y avait touché. Il ausculta le mécanisme. Il n'avait pas bougé.

L'espace d'un instant, il crut que tout cela n'était qu'une erreur. Dazen était toujours dans la prison bleue ! Rien ne clochait ! Il avait simplement paniqué parce qu'il avait perdu le bleu. Parce qu'il avait fait un cauchemar où Dazen s'échappait. Il appréhendait cette éventualité depuis seize ans, ce

n'était donc guère étonnant, avec le contrecoup de la perte du bleu.

Sauf que le Troisième Œil lui avait aussi annoncé que son frère s'était échappé du bleu.

Les diseuses de bonne aventure se trompent souvent, non ?

Pas elle.

Gavin envoya la luxine plus loin dans le conduit. Il s'était déplacé. Vers la prison verte.

Donc Dazen s'était bien enfui de la prison bleue, mais il était retenu dans la verte. L'alarme bleue n'avait pas fonctionné, cependant Dazen avait fini par être nourri. Il recevait du pain bleu dans la prison verte, mais il n'était pas sorti. Soit le vert l'avait rendu trop sauvage pour raisonner, soit le pain bleu éclairé par une lumière verte n'avait pas été suffisant pour permettre à Dazen de créer de la luxine utilisable. Il était dans le vert, vivant.

Il ne fallait jamais sous-estimer Dazen, mais ce n'était pas une catastrophe. Pas encore.

Le poids énorme qui l'oppressait ne quitta pas complètement les épaules de Gavin, mais se déplaça, devenant moins inconfortable à porter. Cette urgence-là au moins pourrait attendre le matin. Il n'était pas prêt à affronter Dazen, pas après la journée qu'il venait de passer. Il allait se reposer et reprendre ses esprits avant de faire face à son frère. Le lendemain.

Il gagna son bureau, prit les capes de scintillance pliées et la boîte à cartes, et rangea le tout dans un placard. D'autres problèmes dont il devrait s'occuper le lendemain. Il y avait toujours des problèmes pour le lendemain. Il alla au lit et se déshabilla, jetant ses vêtements pêle-mêle, soudain agacé. *Mais où est Marissia, d'abord ? À quoi sert une esclave de chambre si ce n'est à offrir une compagnie agréable de temps en temps ?* Son emploi du temps pouvait attendre. Il la voulait avec lui. Il jura, se sentant grognon et mesquin.

En fait, il était plutôt en colère contre Karris, qui se montrait si difficile et si têtue. Et Marissia lui manquait – pas seulement pour ses talents admirables au lit. Il n'avait pas envie de dormir seul ce soir-là. Il voulait étreindre son corps, sentir la douceur réconfortante de ses formes. Se réveiller, l'enlacer et se rendormir. Il voulait la prendre dans sa baignoire le matin, puis qu'elle lui peigne les cheveux, l'enduise d'huiles, l'habille… et l'envoie conquérir le monde de nouveau, l'esprit clair.

À la place, elle était quelque part, il ne savait où, occupée à ce qu'elle faisait quand elle ne le servait pas.

Ses récriminations étaient ingrates, injustes. La plupart du temps, lorsque Marissia sortait de ses appartements, c'était pour le servir. Il se glissa sous les draps et broya du noir quelques instants, avant de sombrer dans le sommeil.

Au milieu de la nuit, Gavin ressentit le froid : il avait dû avoir trop chaud à un moment et jeté ses couvertures. L'esprit embrumé, il tendit la main pour se couvrir, mais il sentit de longs cheveux lui caresser la cuisse. Puis un baiser. Elle lui prit les mains et les ramena fermement le long du corps de Gavin, lui indiquant qu'il devait se laisser faire.

Oh ! Marissia, si un homme pouvait tomber amoureux d'une esclave…

Marissia lui donna du plaisir avec l'efficacité et la compétence qui la caractérisaient en tous domaines. Elle avait déjà agi de la sorte lorsqu'elle était absente à son retour de voyage, ou même lorsqu'elle sentait qu'il était en manque de plaisirs charnels. Elle le réveillait vite et agréablement, puis le chevauchait jusqu'à ce qu'il atteigne rapidement l'orgasme. C'était comme un repas sur le pouce : elle calmait sa faim sans tarder, en dérangeant le moins possible l'affaire en cours. Dans ce cas : son sommeil. Drôle de femme. Mais Gavin ne l'aurait échangée pour rien au monde.

Une fois son désir éveillé avec un doigté admirable, Marissia se hissa sur lui. Il tenta de lui caresser les seins, mais elle saisit ses mains et les plaqua au-dessus de sa tête. À certaines périodes, ses seins devenaient si sensibles qu'elle ne supportait pas le moindre contact. Bien sûr, elle le

laissait faire s'il insistait – c'était son devoir –, mais ce soir-là Gavin ne voulait pas insister. Elle se montrait déjà si empressée.

Alors qu'elle s'abaissait lentement sur lui, elle gémit doucement, et le plaisir que ressentit alors Gavin oblitéra presque toutes ses pensées. Mais il ouvrit les yeux. Marissia ne gémissait presque jamais. La chambre était plongée dans le noir. Gavin avait la capacité d'y remédier, mais le plaisir émoussait sa volonté. Cela faisait si longtemps…

Lorsqu'elle s'installa tout à fait sur lui, cependant, même sans l'aide de ses mains et de sa vue, il sut qu'il ne s'agissait pas de Marissia. À mesure qu'il émergeait de son hébétude, cela devint de plus en plus évident. Il connaissait le corps de Marissia, ses mouvements, l'odeur de son excitation et de son parfum, et ce n'était pas…

Ce parfum. Lorsque son succube se mit à bouger les hanches en cadence, Gavin fut saisi de ravissement par les effets conjugués du plaisir et du souvenir.

Karris ne portait presque jamais de parfum. Cela ne lui arrivait qu'une fois par an, et encore, seulement quand elle ne pouvait pas faire autrement. Pour le bal les luxeigneurs. Ce parfum-là.

Orholam soit loué ! Voilà comment elle était entrée dans sa chambre. Les Gardes noirs savaient qu'ils n'étaient pas autorisés à laisser quiconque entrer, mais ils n'auraient pas interdit l'entrée au capitaine Karris. Surtout après ce que leur avait confié Gavin… *Ooh !*

L'idée qu'il s'agissait de Karris acheva de le réveiller, plein d'ardeur. Son succube était un peu maladroit, comme s'il ne savait pas vraiment y faire. À sa connaissance, Karris n'avait eu que deux amants, et ses relations n'avaient pas duré longtemps. Elle n'avait pas tellement eu l'occasion de s'entraîner. Cependant, elle faisait d'ordinaire preuve de davantage de coordination dans la plupart des domaines.

Pour la guider, Gavin posa les mains sur ses hanches moelleuses. Karris ! Après seize ans…

Moelleuses ? Les hanches de Karris ? Une femme pouvait être incroyablement musclée et conserver des courbes douces, mais…

Elle gémissait plus fort à présent, et ses vocalises couvraient presque le son d'autres voix à la porte de ses appartements. Il arrêta de la guider, mais elle ne fit que s'empaler sur lui avec plus de force.

La porte s'ouvrit et une femme munie d'une lanterne entra.

— Capitaine, protesta l'un des frères Greyling. Je crois vraiment que…

La lumière lui révéla Karris, debout au pied de son lit. Mais la lanterne laissait son succube dans l'ombre. Et la femme ne s'arrêta pas, faisant onduler lascivement sa croupe pendant de longues secondes alors qu'elle avait visiblement conscience de la présence de tiers dans la pièce.

Karris actionna le levier qui ouvrait les panneaux d'eau-vive sur les murs, inondant la chambre de lumière.

Gavin resta ébloui un instant. Puis, lorsque ses yeux s'accommodèrent, il vit la femme qui le chevauchait en pleine lumière. C'était Ana Jorvis, l'étudiante ultraviolette. Ana, l'apprentie tentatrice qui avait déjà essayé de s'inviter dans son lit.

— Ne vous gênez pas ! lança Ana en regardant par-dessus son épaule.

Elle n'avait aucune honte d'être nue devant Karris et le jeune Garde noir. Pas décontenancée pour un sou d'être interrompue en plein coït. Au contraire, elle était fière. Provocante. Hautaine.

Mais Gavin ne lui accorda pas une seconde d'attention. Il regardait Karris, qui avait soudain l'air d'une morte. Elle avait les cheveux sur les épaules, pas seulement lâchés, mais soigneusement coiffés et frisés. Le fard sur ses joues était la seule touche de couleur rehaussant son teint blême. Ses lèves aussi étaient peintes. Karris ne portait jamais de maquillage. Elle arborait une belle cape qu'il

n'avait jamais vue et, là où sa main tenant la lanterne entrouvrait le vêtement, Gavin aperçut de la dentelle.

Une chemise de nuit en dentelle. Karris. À minuit. Dans sa chambre. Elle avait prévu…

— Vous n'avez pas l'impression de gêner ? dit Ana. Mon seigneur est occupé.

Elle prit une des mains de Gavin qui pendait, sans vie, sur sa hanche et la plaqua contre sa poitrine opulente. Il comprit alors qu'elle ne l'avait pas laissé lui toucher les seins pour qu'il ne sache pas que c'était elle.

Karris prit la fuite.

Gavin repoussa Ana hors de son lit et courut à la poursuite de Karris sous le regard abasourdi des frères Greyling.

— Karris !

Quand il mit le pied dans le couloir, il entendit un bruit de verre brisé et vit que, dans sa précipitation, Karris avait laissé tomber sa lanterne. Le réservoir avait éclaté et le combustible s'était répandu au sol. Il s'arrêta.

La mèche encore allumée s'inclina très lentement et, avant que Gavin ait pu créer, le couloir s'embrasa. Il étouffa l'embrasement en quelques secondes avec de grandes plaques de luxine jaune. Lorsqu'il franchit enfin l'obstacle, Karris était déjà descendue par l'ascenseur. Il se pencha au-dessus du vide de la cage d'ascenseur sans prêter attention aux sentinelles qui montaient la garde.

Elle s'était arrêtée un étage plus bas : à la caserne des Gardes noirs.

— Mon seigneur ! lui cria une Garde nommée Samite.

— N'essayez même pas de m'arrêter, grogna Gavin.

Elle leva les mains en signe de paix. Puis elle lui jeta une cape pour couvrir sa nudité.

— Bonne chance, monsieur.

Gavin s'attacha la cape autour de la taille et sauta dans la cage d'ascenseur. Il atterrit un étage plus bas et se rua dans le couloir. Il se précipita vers le dortoir des femmes de la caserne. La porte était fermée.

— Karris ! appela-t-il.

Mais, lorsqu'il approcha, une dizaine de Gardes noirs, la plupart à demi dénudés, se mirent en rangs serrés devant la porte, formant un mur devant lui.

— Vous n'allez pas plus loin, mon seigneur, dit Poing-d'acier d'un ton aimable.

Il faisait partie de ceux qui n'étaient pas entièrement vêtus. Même s'il n'était pas aussi grand que Poing-de-fer, il l'était quand même plus que Gavin. Il avait des pectoraux énormes, et des épaules assez larges pour obturer les portes de Sombre-Éternité.

— Dégagez ! hurla Gavin.

Sans répondre, ils se contentèrent de rester en rangs serrés.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de passer, bordel !

— Si, répondit Poing-d'acier. Maintenant partez, monsieur. Partez avant de faire honte à vos serviteurs dévoués plus que vous ne l'avez déjà fait. Nous avons des nouveaux parmi nous. Ils ne peuvent pas comprendre.

Gavin hurla sa frustration et partit en coup de vent.

Monter d'un étage ne suffit pas à calmer sa colère. Ses Gardes noirs le regardèrent passer d'un air atterré, mais ils ne prononcèrent pas un mot quand il rentra dans sa chambre.

Ana aurait dû être à genoux, pleurant et implorant son pardon. Mais non, elle était debout, affectant une pose de séduction peu naturelle en laquelle Gavin reconnut l'imitation d'une sculpture célèbre, *Le Don de la jeune fille*. Elle avait même enfilé une fine tunique en soie identique à celle de la

statue. Elle était à demi retournée, les cheveux tombant en cascade sur une épaule, et son corps dessinait un S, dévoilant la courbe de l'un de ses seins. C'était si grossièrement mis en scène que Gavin aurait éclaté de rire s'il n'avait été si furieux. Sa vue ne fit que l'enrager davantage.

— Mon seigneur, dit-elle. Et si nous reprenions où nous en étions ? J'ai encore bien des plaisirs à vous faire partager.

La retenue de Gavin céda avec un dernier hoquet. Il ferma les yeux en serrant les dents.

— Avez-vous la moindre idée…, finit-il par dire. Si j'ai… Je pensais que c'était elle !

— Quoi ? Elle ? Elle est affreuse et pleine de muscles. Karris est assez vieille pour être ma mère. Enfin, si vous voulez une partenaire de combat, je suis sûre qu'elle est parfaite, mais comme amante ? Coucher avec elle reviendrait à baiser le sol. Cette vieille salope…

Un hurlement de tigre libéré s'échappa de la gorge de Gavin. Il donna un coup au levier qui commandait l'ouverture de toutes les fenêtres de la pièce et, un instant plus tard, il se ruait sur Ana.

C'était une nuit de pleine lune, et les nuages filaient dans le ciel, chassés par les soufflets du vent.

— Mon seigneur, que faites-vous ?! cria un des Gardes noirs, mais Gavin ne l'entendait pas.

Il agrippa la fille par les cheveux et la força à reculer dans la nuit froide.

— Cette *salope*, hurla-t-il par-dessus le mugissement du vent, est la femme que j'aime !

Avec un rugissement inhumain, il poussa Ana. Avec tant de force qu'elle heurta la rambarde du balcon et passa par-dessus bord.

Elle tomba.

Sans hurler. Elle n'émit rien de plus qu'un glapissement et Gavin l'entendit à peine avec le bruit du vent.

Le cœur de Gavin s'arrêta, le vent cessa de souffler, mais il ne l'entendit pas atterrir. Peut-être sa chute avait-elle été amortie ? Quelqu'un l'avait peut-être sauvée ?

Vain espoir, et Gavin le savait.

Il se précipita au bord du balcon et regarda en bas.

Qu'Orholam ait pitié ! Des centaines de mètres plus bas, Ana avait atterri la tête la première. Son corps était en vrac. De là-haut, elle ressemblait à un raisin écrasé entre deux doigts : toute la peau rassemblée et la pulpe répandue.

— Mon seigneur…

Gavin se retourna et vit ses deux jeunes Gardes noirs. En voyant leur expression, il se dit qu'Ana n'était pas la seule à être tombée des nues. Gavin se couvrit le visage des deux mains. Il retourna à l'intérieur. L'un des Gardes ferma les fenêtres. Il avait les yeux agrandis d'horreur. Gavin s'assit sur son lit, prenant conscience pour la première fois qu'il n'était pas habillé.

— Allez prévenir qui de droit, leur dit Gavin. Vous me trouverez ici.

Bien sûr, il mentait.

Chapitre 80

Lorsqu'elle entendit des coups tambourinés à la porte du dortoir des femmes, Karris pensa que Gavin était de retour, mais elle reconnut la voix du capitaine Blademan.

— Eh ! pourquoi cette porte est-elle verrouillée ?! Alerte générale, putain ! Je m'en fous si vous êtes à poil ou aux chiottes, j'ai dit tout de suite !

Karris s'ouvrit la porte d'un coup, aussitôt en alerte, oubliant ses larmes.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Le capitaine Blademan la regarda. La cape ne dissimulait pas sa chemise de nuit, son maquillage, son parfum, sa coiffure et ses yeux bouffis. Il marqua un bref instant d'hésitation, digérant sa surprise, puis décida que, quoi qu'il s'agisse, cela pouvait attendre.

— Alerte générale, Karris. Tu dois monter immédiatement. Une fille vient de faire un plongeon depuis le balcon du Prisme. Elle est morte. On pense qu'il l'a poussée.

Gavin contempla la lune, utilisant sa lumière ténue pour créer. Il avait un plan simple : créer une corde et la laisser pendre de la fenêtre, pour faire croire qu'il s'était enfui.

Mais, désormais, les luxines bleue et verte n'étaient plus à sa disposition. Impossible de façonner une corde. Il se laissa aller contre le chambranle de la porte. Il n'avait jamais eu à raisonner ainsi. Avant, la réponse la plus simple était toujours la meilleure. Disposant de toutes les couleurs, il devait simplement déterminer quels étaient les matériaux les plus appropriés. À présent… il était comme n'importe quel créateur : il essayait de résoudre un problème avec un nombre limité d'outils. C'était entièrement différent. Il détestait ça.

Tout en retournant le problème dans sa tête, il attrapa des habits propres dans son placard et s'habilla. Il pouvait sans doute créer une chaîne jaune, mais c'était les inviter à se demander pourquoi il avait choisi de créer du jaune, ce qui était bien plus difficile et prenait plus de temps. Des questions de ce genre pouvaient se révéler bien plus fatales que le meurtre de la fille d'un noble puissant.

Il chassa cette pensée. Pas le temps.

Juste une fenêtre ouverte, alors.

Puis Gavin remarqua les capes de scintillance dans son placard. Il enfila la plus grande. Il se doutait de l'importance du tour de cou, aussi l'attacha-t-il, bien serré. Il détestait avoir le cou entravé, et les bords glacés du métal s'enfonçaient désagréablement dans sa peau.

Il se plaça devant un miroir. Il était toujours bien visible. Il ferma les pans de la cape. Toujours rien. Il ferma les yeux et s'imagina être invisible, le désira, l'appela de toute sa volonté, de toute sa foi. Il entrouvrit un œil. Son reflet était toujours là.

On frappa un coup léger à sa porte. Gavin eut aussitôt le réflexe de créer pour se défendre.

Des couteaux poinçonnèrent son cou. Il sentit comme une vague de feu le traverser : les joues brûlantes, le cuir chevelu embrasé, tout son corps dévoré par les flammes. Enfin la chaleur s'estompa, laissant derrière elle un picotement, puis une simple sensibilité, comme une dent gâtée qui réagit aux boissons glacées.

Il se regarda dans le miroir… et vit à travers lui-même. Son visage était apparent, ainsi que le V de son cou, là où la cape n'était pas complètement fermée. Le collier avait inséré deux aiguilles dans son cou. Gavin ferma complètement le vêtement, et découvrit de petits crochets cachés dans le tissu pour ajuster le capuchon sur son visage, ne laissant que ses yeux à découvert. Il était devenu

translucide, pas parfaitement transparent. C'était comme si on regardait par une fenêtre sale. Dans un lieu faiblement éclairé, c'était plus qu'acceptable. S'il restait immobile contre un mur, le déguisement était parfait. Mais, s'il se déplaçait vite en pleine lumière, il serait facilement repéré.

Les coups à la porte se firent plus insistants.

— Monsieur, laissez-nous entrer, je vous prie.

Gavin pencha la tête pour voir s'il pouvait cacher ses yeux sous le haut du capuchon, afin d'être complètement invisible tout en restant fonctionnel. Lorsqu'il le fit, il ne vit plus rien. Il fut plongé dans une obscurité si profonde qu'une peur viscérale l'étreignit.

Donc, s'il devait être soumis à un examen attentif, il serait obligé de se rendre totalement aveugle afin d'être complètement invisible. *Charmant. Quelle horreur !*

La fenêtre était déjà ouverte. Gavin se plaqua contre un mur à côté de la porte.

— Seigneur Prisme, cria le commandant Poing-de-fer. Nous sommes venus vous mener devant le Spectre. Ouvrez la porte, mon seigneur.

Merci pour la mise en garde, vieille branche.

Les Gardes noirs déverrouillèrent la porte un instant plus tard. Ils avaient les clés, évidemment. À la tête d'un groupe de six hommes, Poing-de-fer entra dans la pièce.

— Allez voir sur le balcon, ordonna-t-il.

Gavin sortit juste derrière eux. Le courant d'air fit battre la cape sur sa jambe, mais personne ne le remarqua. Il réussit à gagner le couloir.

De là, au lieu de prendre l'ascenseur, il emprunta l'escalier menant au toit. Il entrouvrit la porte, lutta contre un autre coup de vent et se glissa rapidement dans l'ouverture.

Des heures le séparaient encore de l'aube. Gavin s'assit sur un banc à l'écart de la porte. Il devait évaluer la gravité de la situation avant de faire quoi que ce soit. Mais s'asseoir et réfléchir, voilà qui était dangereux.

Qu'Orholam ait pitié, il avait tué cette godiche. Il se frotta le visage. Il aurait bien aimé se sentir plus mal, mais il n'en était pas à son premier meurtre. Tous les ans, il tuait des gens lors de ce fichu rituel barbare. Il écoutait leurs péchés et les poignardait en plein cœur. Que représentait une autre âme à son compteur ?

S'il enquêtait sur cette fille, il découvrirait sûrement quelque histoire pathétique. Que la famille d'Ana était au bord de la ruine par exemple, et qu'elle avait espéré les sauver en séduisant le Prisme. Ou que son père l'avait forcée à se glisser dans le lit de Gavin afin de pouvoir le faire chanter ensuite. Andross avait dit qu'Ana était sur la liste des prétendantes pour le mariage, non ? Ou bien… Aucune importance. Ce qu'elle avait fait, et pourquoi. Comment elle avait pu entrer malgré les Gardes. C'était peut-être un coup monté. La mauvaise communication et l'inexpérience étaient plus probablement en cause.

Mais d'habitude Gavin ne perdait pas ainsi le contrôle de lui-même. Il était posé, logique. Par Orholam, Gavin était l'homme parfait. Était. Avait été.

Il ne l'était plus.

Il avait perdu le bleu. Pas seulement sur le plan de la magie, sur le plan personnel aussi. Il avait perdu le sens pratique froid et dénué de passion du bleu. Il n'y avait aucune raison de tuer cette fille. Seules l'exaltation et la haine l'avaient poussé au meurtre. L'exaltation et la haine sans le contrôle de la raison.

La perte de ses pouvoirs ne s'arrêtait pas là, Gavin partait à vau-l'eau. Il était moins maître de lui, moins intelligent. Il n'était plus un homme parfait.

Il avait jeté une fille de son balcon. Quel genre d'homme agit ainsi ? Il n'avait pas voulu… Peu

importait. Il l'avait fait. Et peut-être qu'il l'avait voulu.

Et il avait perdu Karris. Elle était venue jusqu'à sa chambre, à minuit, habillée pour faire l'amour. Il avait le cœur au bord des lèvres. Qu'Orholam ait pitié. Il ne savait pas ce qui lui avait pris : pourquoi venir ce soir-là alors qu'ils avaient eu toutes les occasions de le faire pendant des mois ? Mais elle était venue. Tout aurait été parfait s'il avait agi différemment. S'il n'avait pas gagné l'affection de ses gardes en leur avouant qu'il avait envie d'une compagnie féminine, s'il s'était réveillé plus tôt. S'il avait empêché une inconnue de le chevaucher, peut-être ?

J'ai vu ce que j'avais envie de voir, comme toujours. Et mon aveuglement m'a coûté ce que je désirais vraiment.

Il se demanda dans combien de temps il perdrait le jaune. Et le reste. Il y avait encore huit mois avant la prochaine Délivrance. Quand il avait compris qu'il avait perdu le bleu, il s'était dit qu'il tiendrait jusque-là. Cela lui serait impossible, il en était à présent certain.

Il pensa à ses objectifs.

Lucidonius, la situation était-elle aussi désespérée lorsque les Ur t'ont piégé dans la vallée de Hass ? T'es-tu remis en cause ? ou bien étais-tu aussi décidé que dans les récits ? Étais-tu un simple mortel ? Tu as changé le monde, mais en as-tu fait ce que tu voulais ?

Gavin avait tué sa propre mère, et elle l'avait remercié. Dans quel genre de monde tordu vivait-il ? Elle l'avait remercié de la tuer !

Il se souvint de cet artiste, ce génie fanatique, comment s'appelait-il ? Aheyyad Eau-vive. Il avait donné un nom à ce gamin, puis l'avait tué. D'une main il distribuait des miettes, de l'autre il reprenait tout. Et Aheyyad l'avait remercié. Gavin avait fait défaut aux habitants de Garriston ; par sa faute ils avaient perdu leur ville, leurs possessions, ceux qu'ils aimaient… et ils le vénéraient comme un dieu. Ils l'aimaient.

Pourquoi était-il le seul à voir qui il était vraiment ?

Les étoiles pâlissantes n'avaient aucune réponse à lui apporter. Et il n'y avait pas de dieux, pas d'Orholam, pas de lumière à l'heure du crime.

Il pouvait survivre à ça, n'est-ce pas ? Peut-être, si Ana Jorvis avait été une esclave et non la fille du propriétaire de plus de la moitié des péniches qui faisaient la navette sur le Grand Fleuve. Et sa mère était la sœur d'Arys Verts-voiles. Arys l'Infrarouge. Ancienne alliée passionnée qui n'avait rien contre la guerre. Arys adorait Ana. Arys consacrerait sa vie à détruire celui qui avait assassiné sa nièce. Avec sa fougue et le mépris du danger que conférait la perspective de n'avoir plus que quelques années à vivre… ? Merde, ne serait-ce qu'en perdant les votes d'Arys au Spectre…

Il n'y avait plus d'échappatoire. Tout était fini.

Enfin le soleil s'accrocha à l'horizon de ses ongles sanglants et se hissa dans le ciel. Gavin marcha jusqu'au grand cristal monté sur son arceau. Lorsque les rayons descendirent sur lui comme la lourde main d'Orholam, il retira sa cape de scintillance et la laissa tomber à ses pieds. Puis il retira la housse et plaça ses mains sur le grand caillou froid.

Gavin s'étira, essayant de sentir la lumière. Il ne voyait plus le bleu, mais il le sentait. Il n'y avait pas exactement un déséquilibre, le bleu et le rouge étaient à peu près en quantités égales, mais le bleu était en folie. Il sentait des irrégularités, un échiquier associant le chaos complet et un contrôle écrasant. Et, au beau milieu de la mer Céruléenne, il sentit un petit nœud. Ça n'avait peut-être pas encore adopté une forme physique. Ça se reformait, flottant comme l'un des glaciers légendaires des grandes mers qui s'étendaient au-delà des portes de Sombre-Éternité. Gavin avait détruit le bane, mais c'était une tâche sans fin. Dans six mois, il y en aurait un autre. Il pouvait détruire les bane les uns après les autres, mais ils cicatrisaient lentement, se reconstruisaient à neuf… tant qu'un vrai

Prisme ne les matait pas.

Puis il sentit le vert. Il n'y avait aucun ordre, aucun quadrillage. Le vert croissait à un rythme effréné, mais seulement par traînées, au hasard. Les plaines Verdoyantes étaient en fleur en plein automne, parce qu'une grande étendue de verdure les couvrait. Il y avait des trous. D'énormes éruptions d'algues dans la mer, des espaces vides, et puis un autre nœud à peine formé, au sud-ouest. Où était-ce ?

Par Orholam. Juste à côté de Ru. Sur le chemin de l'armée du Prince des couleurs.

Les deux… nœuds, quels qu'ils soient… grossissaient lentement.

Gavin concentra sa volonté sur le grand cristal et essaya d'équilibrer, d'imposer l'harmonie au monde entier, comme maintes fois auparavant.

Il était fait pour ça. Il l'avait fait encore et encore, sans avoir besoin de l'aide du cristal. C'était son génie, son devoir, sa raison d'être suprême.

Rien. Le néant. Le vide. Le manque. Il n'était qu'un homme, un simple mortel qui pressait un caillou comme s'il pouvait en sortir des rêves liquides par sa simple volonté. Un idiot.

C'était fini. Il était fini. Un Prisme incapable d'équilibrer n'était rien. Et sans un Prisme pour l'équilibrer, le monde était condamné. Les problèmes ne feraient que s'accentuer. On en reviendrait au temps d'avant Lucidonius, quand les dieux naissaient, que les créateurs se rassemblaient autour du dieu de leur couleur, essayant eux-mêmes de devenir des dieux. Tous les dieux se faisaient la guerre. Le monde était saccagé par des ouragans terribles qui duraient des décennies, la mer s'évaporait, des bêtes monstrueuses erraient dans les plaines, des glaciers couvraient les montagnes, côtoyant les déserts. Les ressources étaient peu nombreuses et risquaient de disparaître en moins d'un an, causant privations, famine et guerres continuelles. Les nations étaient divisées en clans et tribus. Les villes brûlaient. Les bibliothèques brûlaient. C'était la fin de la civilisation.

Si la moitié seulement de ce qu'ils disaient sur un monde privé de Prisme était vraie, ce serait un cataclysme sans précédent. Gavin s'assit et enroula la cape tiède autour de lui, à demi conscient.

Lentement, l'idée germa en lui. Dans ce monde dément où rien n'était ce qu'il devait être, Gavin Guile n'était pas le seul Prisme en vie. Sa poitrine se serra et il sut ce qu'il avait à faire.

Même mon égoïsme doit prendre fin.

Gavin se leva, tourna le dos au soleil et alla voir son frère.

Chapitre 81

Dazen savait que le temps jouait contre lui. Gavin devait sûrement avoir un moyen de savoir qu'il s'échappait des prisons.

Gavin. Dazen ? Même moi je m'embrouille.

Bien que son cadet, Dazen avait toujours été le plus intelligent. *Bon, je suis Dazen maintenant. Et cette fois je vais être plus malin que lui.*

Dazen envisagea d'abord la solution la plus facile. Il pouvait poser une planche de luxine verte scellée sur la pierre de l'enfer du couloir. Du moment que la luxine était scellée, la pierre de l'enfer ne la drainerait pas, du moins pas immédiatement. S'il procédait par couches successives et en plusieurs fois, il devrait être capable d'étendre le vert jusqu'à la prison suivante. Si le couloir suivant était aussi long que le premier et dans son état de faiblesse, il lui faudrait sans doute deux ou trois jours de travail.

Disposait-il de deux ou trois jours ? Cela lui avait pris des mois pour en arriver là. Que signifiaient quelques jours ?

Il n'en savait rien. Peut-être une différence cruciale. Peut-être Gavin avait-il connu un funeste destin et les jours n'avaient plus aucune importance.

Gavin pensait-il que l'emprise du vert sur son prisonnier serait si forte que Dazen se précipiterait dans le couloir comme un chien enragé cherchant la liberté ?

Non, ce n'était pas le genre de Gavin. Il devait savoir que Dazen, ayant été piégé une première fois en passant de la prison bleue à la prison verte, redoublerait de prudence cette fois-ci. Gavin devait avoir d'abord pensé à ce que Dazen envisagerait en premier.

Et, à partir de là, il aurait élaboré un plan. Un autre piège. Quand Dazen s'avancerait dans le couloir, quelque chose se passerait et on lui volerait sa luxine verte.

Alors Dazen s'assit et réfléchit. Le déclencheur du piège – il y avait un piège, c'était certain – pouvait se trouver à n'importe quel endroit du couloir en pierre de l'enfer. Tant qu'il n'avait pas de plan, il serait stupide de s'engager dans le tunnel.

Et c'était idiot de rester trop longtemps assis à attendre et réfléchir. Gavin pouvait arriver d'un moment à l'autre. Pour lui rendre visite, pour le narguer. Ah, comme il aurait aimé lui fracasser son sourire de monstre !

Il s'assit et mangea tout en cherchant inlassablement une idée.

Au bout d'un moment, il se leva et, conscient que c'était un pis-aller, il alla jusqu'à l'entrée du tunnel menant à l'enfer de la prison jaune. Très lentement, avec mille précautions, il créa et scella une longue et mince baguette de luxine verte. Il sonda l'entrée, cherchant des fils pièges cachés dans l'obscurité.

Non, c'était sans espoir. S'il devenait paranoïaque, jamais il ne se sortirait de là. Il devait agir avec hardiesse, prendre son destin en main et écraser les plans de Gavin. Les détruire. Il ne pouvait pas se laisser enfermer pour toujours. Il fallait qu'il sorte, tout de suite ! Il fallait…

Calme-toi, Dazen. C'est le vert en toi qui parle. Tu es faible et la luxine a plus d'emprise sur toi lorsque tu es épuisé et malade.

Dazen se débarrassa du vert, se vidant entièrement de la luxine.

Aussitôt il se sentit lessivé, terrassé par la fatigue. Non, cette faiblesse était trop grande. S'il ne créait pas du vert, il allait s'endormir. Et son sommeil donnerait à Gavin le temps de revenir.

Mais s'il prenait du vert, il commettrait une erreur, exactement comme Gavin l'espérait. Il

tomberait dans le premier piège venu, et il serait plus que jamais en mauvaise posture. Une prison jaune pouvait être incassable. Dans la verte, il avait eu de la chance. Gavin avait fait une faute, il avait eu du pain bleu. Dazen ne pouvait pas attendre qu'une aubaine pareille se reproduise. Il devait se servir de cette erreur.

Il imagina Gavin redescendant le voir, le narguant avec son sourire de travers…

Une minute ! Gavin descendait jusque-là. Lorsque Gavin venait, il était obligé de traverser ce labyrinthe.

Même sans l'aide de la luxine, Dazen sentit un regain d'énergie, de vie. Gavin venait ici. Il y avait donc des tunnels. Il s'approchait assez pour parler à Dazen. En conséquence, ces tunnels étaient très, très proches.

Si Dazen parvenait à trouver l'un de ces tunnels, il n'échapperait pas simplement à la prison jaune, il s'enfuirait de toutes les prisons. Il n'aurait pas à franchir chacune d'elles ; il pourrait, tout simplement, sortir.

Le salut était tout proche. Son cœur affolé se mit à brûler en lui. Comme si sa fièvre était revenue.

Non, en vérité c'était de la joie. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas éprouvé cette émotion qu'il faillit ne pas en reconnaître la sensation nerveuse et étourdissante. Il rit tout haut. Puis il entreprit de faire le tour de la cavité entourant le gros œuf vert qui lui avait servi de prison. Et il ausculta les murs.

« Tac, tac, tac. Tac, tac, tac. Tac, tac, toc. »

« Toc, toc, toc. » Le bruit creux sonnait à ses oreilles comme le chant des chœurs lors des salutations du Jour du Soleil.

Pour être sûr, par prudence, Dazen vérifia les autres parois. Rien. Cette partie, longue de presque quatre pieds, était la plus fine. Il chercha des charnières dérobées, mais il n'en trouva pas. Il ne s'attendait pas à en trouver, d'ailleurs. Une fois la prison achevée, Gavin avait dû sceller entièrement le tunnel. Inutile de laisser un point faible que Dazen risquait de découvrir.

Retourner dans la cellule verte, c'était comme ramasser son propre vomi et le manger. Mais il y retourna. Frissonnant de révulsion, il franchit le trou qu'il avait fait et attrapa la miche de pain bleu.

Il avait laissé toute la croûte évidée pour garder un maximum de surface comme source.

Il ressortit de la prison mais resta dans la lumière qui s'en échappait. Il lui fallut encore un quart d'heure pour créer assez de bleu. Mais ce fut un tel soulagement. La clarté d'esprit du bleu était une bénédiction. Pendant seize ans, il avait vécu avec le bleu, et il en avait besoin. À mesure que la luxine l'emplissait, il perçut de nouveau à quel point sa santé était précaire. Certes, cela faisait des mois que sa fièvre était passée. La vilaine coupure sur sa poitrine était presque guérie, laissant une cicatrice. Son corps avait gagné le combat contre l'infection, mais cela ne signifiait pas qu'il était de nouveau en pleine forme.

Il ne savait pas combien de temps il lui restait. Il fallait qu'il défonce le mur, en créant du vert pour avoir la force nécessaire, et en allant aussi vite que possible. Une fois qu'il serait en sécurité, il pourrait s'inquiéter de se soigner. C'était un pari, et sa personnalité bleue détestait les paris, mais c'était jouer ou mourir.

Il pensa retourner ausculter le mur de pierre, pour revérifier. Mais ce n'était pas nécessaire. Il avait utilisé le bleu si longtemps qu'il pouvait presque voir le contour exact de l'emplacement, délimité par des lignes se superposant à sa vision. Il pouvait deviner l'épaisseur de la pierre. C'était du granit et, grâce à un cours qu'il avait suivi dans sa jeunesse et qu'il croyait avoir oublié, il savait de quelle manière le granit se cassait.

C'était là l'effet du bleu : il allait repêcher dans sa mémoire des détails dont le créateur lui-même

ignorait l'existence. Le granit se cassait toujours en prismes, selon des X aux angles de soixante et cent vingt degrés. Bien sûr, le bleu ne pouvait pas lui dire comment étaient disposés les prismes par rapport à lui. Alors Dazen se prépara au choc, prit son poignet droit dans sa main gauche et rassembla sa volonté. Le premier projectile devrait avoir à peu près la taille de son pouce, sinon le granit risquait de ne pas se fendre pour lui montrer les angles de fracture.

Il prit une grande inspiration et poussa le cri bref et aigu qui contractait son ventre, sa poitrine et son diaphragme, lui procurant la tension et la stabilité nécessaires, ainsi qu'une énergie bestiale renforçant sa volonté. L'alliance de la technique et de l'animalité.

La balle bleue jaillit de sa main et s'enfonça dans le mur, qu'elle traversa dans une petite explosion de gravillons et de poussière granitiques.

Aucune alarme ne résonna. Du moins, il n'en entendit pas. Dazen s'approcha du mur à grandes enjambées. Il faisait trop sombre pour bien voir dans le trou, mais il en suivit les contours, tâta les fissures. *Hé hé ! environ vingt degrés d'inclinaison.*

Son esprit amélioré par le bleu en déduisit facilement le dessin des fractures, compensa les angles, en conclut les lignes de faille et l'endroit exact où il devait envoyer son prochain projectile afin de faire un trou assez grand pour qu'il puisse passer.

Il se positionna assez loin pour ne pas être blessé par les projections, mais assez proche pour toucher ses cibles, puis se prépara, un pied en arrière et les deux mains levées. Chacune enverrait simultanément deux balles. *Là… et là.*

Avec un cri, il lança ses projectiles, qui heurtèrent le mur avec une explosion bleue lorsque certaines parties de la luxine furent reconverties en lumière. Le tunnel se remplit de poussière et Dazen toussa. Il se sentait soudain vidé. Il tituba jusqu'à la prison verte et y puisa sa vie liquide.

En regardant les coquilles de pain bleu à ses pieds, il songea à créer du bleu aussi, au moins un peu, un fil… Il mangea le pain. Là où il se rendait, le bleu ne manquait pas. Il avait besoin de prendre des forces.

Une part de lui-même protesta, mais c'était une petite voix faible.

Il se hissa à travers le trou sombre et arriva dans le tunnel noir. Il créa un peu de vert imparfait dans sa main. La luxine verte faisait de mauvaises torches et, même dans son état, il savait qu'il valait mieux ne pas utiliser toute sa luxine pour de l'éclairage.

Le tunnel, le tunnel de Gavin, était simple, grossièrement creusé. C'était un espace de maintenance à peine assez large pour un homme. Pas tout à fait assez large pour un homme avec une torche s'il ne voulait pas se brûler. Évidemment.

Gavin utilisait une torche de luxine. *Connard !*

Une fois dans le tunnel, Dazen hésita. Il lui semblait qu'un côté montait en pente douce, tandis que l'autre descendait légèrement, mais il n'en était pas certain. Ses instincts le poussaient à choisir le côté qui montait mais, s'il y réfléchissait de manière rationnelle, rien ne garantissait que l'inclinaison dans une partie du tunnel indiquait la direction générale jusqu'à la surface. Il ne savait pas de quel côté était la liberté. S'il prenait la mauvaise direction, il pourrait simplement faire demi-tour, mais quel temps perdu ! Le temps était peut-être crucial. Et il gaspillerait aussi de l'énergie, et même avec la luxine verte en lui, il savait qu'il était un baquet percé. Sous le vernis d'énergie sauvage du vert, il était décharné et en mauvaise santé. Il se força à rester sans bouger, à attendre.

C'est le bleu qui le sauva. Il ne le créait pas, mais sa proximité pendant toutes ces années l'avait changé en profondeur. Il resta immobile, sa pâle lumière verte à la main. La poussière de granit n'était pas encore entièrement retombée, d'autant plus qu'il en avait soulevé en passant par le trou.

Une brise légère soufflait entre les deux lieux qui venaient d'être reliés. C'était trop léger pour que

Dazen le sente sur sa peau, mais suffisant pour observer la poussière flotter dans le tunnel et… monter. Si le vent soufflait dans cette direction, c'était que ce côté-là était ouvert. C'était le chemin de la sortie.

Dazen monta. Vers le haut, c'était bien. Vers le haut, c'était la sortie.

Soudain, un sanglot le secoua. Vers le haut, c'était la sortie. Grands dieux ! Vers le haut, c'était la sortie.

Chapitre 82

— Quelque chose m'intrigue, dit Teia en s'asseyant avec Kip dans sa chambre. (Elle était fatiguée après son entraînement avec Karris Blanc-Chêne et ses cheveux étaient décoiffés.) Je pense qu'Aram est le deuxième meilleur combattant des grouillots.

— C'est le grand gars musclé ? demanda Kip.

— Il est rapide aussi. Et bichrome jaune et vert. Il a subi des duels qui n'ont pas été à son avantage, mais je me demande s'il ne joue pas à l'araignée des sables.

— L'araignée des sables ? répéta Kip.

Vu la façon dont elle l'avait dit, il était censé savoir de quoi elle parlait.

— Il se cache dans son trou pour surgir juste au bon moment. C'est un jaune. Il se prend peut-être pour un nouvel Ayrad.

— Quand tu utilises une référence que je ne connais pas pour en expliquer une autre que je n'ai pas comprise…, se plaignit Kip.

— Ayrad est un Garde noir qui a vécu il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il est entré dernier de sa classe, quarante-neuvième. Et chaque mois, au moment des combats, il arrivait tout juste à ne pas se faire éliminer. De quarante-neuf il est passé à trente-cinq, puis à vingt-huit, à quatorze. Et, lors de la dernière semaine, il a battu tout le monde. Il s'est avéré qu'il avait fait un vœu ou je ne sais quoi.

— Donc la dernière semaine il a battu combien d'adversaires ? De quatorze à onze, à huit, à cinq, à deux, puis à un ? Par Orholam, ça fait beaucoup de combats. Je ne m'imagine pas affronter le meilleur de la classe après avoir déjà combattu quatre fois.

C'était une des mesures permettant au système de s'autoréguler. En théorie, quelqu'un pouvait passer de la dernière place à la première, mais comme il fallait enchaîner les combats jusqu'au moment où on cessait de gagner des jetons, la fatigue s'accumulait. Et, à chaque affrontement, celui qui initiait le combat se retrouvait face à quelqu'un de frais et dispos.

— Kip, Ayrad n'a évité aucun grouillot. Il les a tous combattus. À la quatorzième place, il a battu le treizième, puis le douzième…

— Tu veux rire ?

— C'est ce qu'on raconte, dit Teia avec un haussement d'épaules. Karris a presque fait ce que tu imaginais. Jusqu'à son combat contre Fisk. Elle a fini troisième, après quatre combats. Et on raconte que Fisk a gagné de justesse.

Ayant consacré tant de temps à l'étude de la magie et de l'histoire des cartes, Kip se désespérait de voir qu'il y avait un pan énorme du folklore de la Chromerie dont il ne connaissait rien : les Gardes noirs légendaires.

Teia prit l'ardoise de Kip et se mit à écrire.

— Alors comment Lucretia Verangheti a-t-elle vécu de te perdre ? s'enquit Kip. Je ne sais même pas comment le Rouge a réussi à la convaincre.

— Je l'ignore, répondit Teia. Je ne l'ai pas revue. Je n'y tiens pas. (Elle frissonna puis s'empressa de lui montrer l'ardoise.) Voilà ce que je pense être le véritable classement des grouillots. Qu'est-ce que tu en penses ?

La façon dont elle avait glissé sur le sujet de son ancienne propriétaire retint l'attention de Kip, puis l'ardoise le lui fit oublier. Teia avait placé Cruxer en tête, Aram en deuxième (deuxième ?), elle-même était en douzième position et Kip… dix-huitième. Il haussa les sourcils.

— Euh… désolée, dit-elle. Tu pourras peut-être faire mieux.

— Non, tu t'excuses pour rien. Je n'ai même pas ma place en dix-huitième, si ?

Lui-même se serait situé autour de la vingtième position.

Teia se racla la gorge.

— Tu es un polychrome, Kip. Ça fait une grosse différence. Énorme, si tu sais l'utiliser correctement.

Il fronça les sourcils. Un polychrome. Ils s'en doutaient depuis un moment. Un polychrome complet ? Voilà qui était différent. Complètement différent. Et pourtant, comme il manquait le *practicum* tous les jours, il était loin d'avoir les capacités dont il aurait dû disposer. En fait, Teia lui avait dit que, s'il était réellement un polychrome complet, beaucoup de choses seraient différentes pour lui. Il était presque certain qu'on ne le laisserait pas être Garde noir. Il était trop précieux. Et on voudrait qu'il se marie jeune. On ne comprenait toujours pas ce qui produisait des créateurs, mais il y avait suffisamment de gens pour croire qu'ils engendraient des enfants sachant créer pour que la pression sur eux soit grande, les poussant à se reproduire. Et plus on était doué, plus cette pression était intense. À moins d'être aussi puissant que Gavin Guile, qui pouvait faire ce qu'il voulait et envoyer promener tout le monde.

Mais il ne voulait pas penser à tout ça pour l'instant. Il continua d'examiner le classement.

— Comment es-tu arrivée à ça ?

— En regardant, en faisant attention ! D'abord, il faut bien comprendre que tout le monde veut finir le plus haut possible, au moins dans les quatorze premiers. Les gens ont aussi des amis qu'ils ne veulent pas faire échouer, donc souvent ils n'affrontent pas celui qui est trois rangs au-dessus si c'est un ami. Sinon il y a forcément un perdant. Ce paramètre est moins important parmi les dix premiers, car ceux-là sont sûrs d'intégrer la Garde. Mais ceux qui risquent de se faire éliminer ne veulent pas gâcher les chances de leurs amis. (Elle commença à tracer des traits.) Le dernier commence, donc il peut affronter le plus faible des trois grouillots classés au-dessus. Mettons qu'Idus, vingtième, choisisse de se battre contre Asmun, qui est en dix-huitième place, parce que, même s'il a le droit d'affronter Ziri qui est dix-septième, il pense qu'il peut battre Asmun, mais pas Ziri. S'il gagne, il s'attaquera à Winsen en espérant qu'il aura de la chance. Alors maintenant la personne qui se retrouve à la vingtième place est plus susceptible de se battre contre Asmun en dix-neuvième, même s'il n'est qu'un rang plus haut.

— Pourquoi ? demanda Kip, le cerveau encombré de nombres.

— Parce qu'Asmun a déjà perdu. Il ne lui reste plus de jeton de combat, donc il sait qu'il n'y arrivera pas cette saison. Comme il n'y a plus d'enjeu, il ne se battra pas aussi vigoureusement. Tu vois, à chaque victoire il faut revoir l'ordre, et se souvenir de qui dispose ou non de son jeton de combat. De manière à éviter les affrontements les plus difficiles. Mais il ne faut pas oublier que certains dissimuleront leur vraie valeur jusqu'à la dernière semaine pour garder un atout.

— Comme toi.

C'était la raison pour laquelle Teia avait demandé à Kip de recevoir les honneurs à sa place pour l'idée du coursier.

— Oui, comme moi.

— Oh, misère ! non, gémit Kip. Non, non, non, c'est sans espoir. Je ne peux pas calculer ça ! (Il se leva.) Non, je suis fatigué. Oublie…

— Kip, si tu ne calcules pas, tu n'entreras pas dans la Garde noire. Tu n'es pas un assez bon combattant, il faut que tu sois plus malin que ceux qui sont meilleurs que toi à la bagarre. Voilà ce que les gens ont admiré chez Ayrad.

— Le type qui a battu tous les autres de sa classe de Gardes noirs n'est pas admiré pour ses qualités au combat ? J'ai du mal à le croire.

— Kip, il a été capable de déterminer comment finir exactement sur la ligne chaque mois, et s'est débrouillé pour intégrer la Garde. Ça veut dire qu'il savait calculer qui allait affronter qui, qui gagnerait et qui perdrait les combats… tous les mois ! S'il s'était trompé une seule fois, il aurait échoué prématurément.

— Donc il est admiré pour avoir su perdre de façon intelligente ? C'est fou.

— On l'admire parce qu'il connaissait ses ennemis aussi bien que ses amis et qu'il les a tous bien eus.

— Et qu'est-il devenu ? demanda Kip.

— Commandant de la Garde noire. Il a sauvé la vie de quatre Prismes différents pendant sa carrière. Puis quelqu'un l'a empoisonné.

— Donc il n'était pas parfait, dit Kip d'un ton bougon.

— Il a été parfait pendant vingt-quatre ans. C'est bien plus long que ce à quoi la plupart d'entre nous peuvent prétendre.

— Désolé.

Il voyait bien que cet ancien commandant avait beaucoup d'importance pour Teia.

— Ne fais pas la tête. On a du travail.

— Attends, avant de nous y mettre, je veux que tu prennes tes papiers. Tu n'arrêtes pas d'éviter le sujet. Écoute, il te suffit de les signer, et on pourra les faire enregistrer demain.

— Kip, ne sois pas stupide.

Il était tellement fatigué qu'il avait envie de pleurer. Il leva les mains sans comprendre.

— Que se passera-t-il une fois que tu m'auras affranchie, Kip ?

— Euh… tu seras libre ?

— Et pauvre.

— On n'en a pas déjà parlé ?

— Et que se passe-t-il lorsque des esclaves entrent dans la Garde noire, Kip ?

— Ils sont plus ou moins libérés.

— Ils sont rachetés, pour une fortune. Et dès qu'un grouillot passe le test, son contrat est mis en dépôt fiduciaire jusqu'aux vœux. Si tu me libères maintenant, tu n'obtiendras rien.

— Je ne veux pas que tu m'appartiennes, Teia. Je ne trouve pas ça bien. Est-ce que tu veux vraiment entrer dans la Garde noire, au fond ?

— Bien sûr que oui !

— Je ne sais même pas si je peux te croire. Tu ne peux pas me dire que tu ne le veux pas, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Je suis une esclave, pas une menteuse, Kip.

Il fronça les sourcils.

— C'est plus compliqué, et tu le sais aussi bien que moi.

Elle le dévisagea un long moment comme s'il était fou, puis sa façade se fendilla. L'instant d'avant elle débordait de confiance en elle et d'entrain, et voilà qu'elle semblait terriblement vulnérable et apeurée.

— Kip… j'ai beaucoup réfléchi. Depuis que tu m'as dit que tu voulais me libérer. Tu sais que j'ai d'abord ressenti de la colère… envers toi. Parce que, dès que tu as gagné mon titre, je n'ai plus eu mes leçons sur le paryl. J'en aurai de nouveau un jour, mais je devrai attendre des années. Dans ma vie, rien n'a changé à part ça. Et j'étais en colère contre toi. C'est bête, hein ? Kip, je suis partagée :

d'un côté j'ai envie de prendre ces papiers et de courir chez le secrétaire général. Saisir ma liberté tant qu'elle est là sous mon nez. Je sais que les maîtres sont notoirement inconstants. Désolée.

— Je ne le prends pas mal, grommela Kip.

— Ma famille est endettée, Kip. Ma mère a fait des erreurs, et mon père a tout perdu, y compris mes sœurs et moi. Comme je te l'ai dit, il était marchand, mais ses créditeurs ne le laissent pas repartir en voyage de peur qu'il s'enfuie. Alors il est obligé de travailler comme ouvrier agricole. Avec ce qu'il gagne maintenant, il n'a aucune chance de rembourser ce qu'il doit. Et il n'a pas de quoi s'acheter un stock pour faire commerce à la maison. Si je prends ces papiers maintenant, je le condamne au dénuement, et je condamne mes sœurs à être mariées très jeunes au premier homme sans le sou que mon père pourra convaincre.

— Que s'est-il passé ? demanda Kip.

— S'il te plaît, ne me pose pas cette question.

Mais je viens de la poser… Oh ! comme elle est mon esclave, si j'insiste, elle sera obligée de répondre.

— Oublie ça alors. Désolé. Tu as un plan ?

— Garde mon titre quelques semaines encore. Ensuite, lorsque je prendrai les vœux, tu me donneras un cinquième de ce que la Garde noire paiera pour moi. Comme ça, on est tous les deux gagnants. Et tu auras autant besoin d'argent que moi. De toute façon, je veux être un Garde noir, Kip. C'est ce que je souhaite le plus au monde. Et comme ça, la Chromerie nous paie.

— C'est… comme qui dirait… brillant, dit Kip.

— Et quels sont les points négatifs ? demanda-t-elle.

Je ne saurais pas si tu m'apprécies pour moi ou à cause de l'argent dont tu as besoin. Du moins pas avant les vœux. Mais c'est complètement égoïste, non ? Il voulait être rassuré sur lui-même, sans se soucier de la situation de Teia.

— Tu vois ? lui dit-elle. Mais… je veux que tu me promettes quelque chose, Kip.

— Tout ce que tu veux.

— Jure-moi que tu ne me revendras pas à… Que tu ne me revendras pas. À personne. Je serai à ton service en dehors des cours, je m'en fiche. Je suis esclave depuis des années, je peux le faire pendant quelques semaines de plus. Mais promets-le-moi.

— Je le jure devant Orholam… à une condition. (Elle le regarda d'un air soupçonneux.) Que tu acceptes la moitié de ce qu'on aura pour ton contrat.

— Kip, tu es très mauvais en négociations ! protesta Teia avec un grand sourire.

Et, encore une fois, il fut frappé de constater la différence entre Liv et Teia. Liv était amère à propos de sa situation, qui était injuste, mais elle n'était pas autant à plaindre qu'une esclave. Peut-être était-ce parce que Liv avait vu une vie d'une facilité luxueuse lui échapper, et qu'elle ressentait la brûlure de cette perte. Ou alors Teia était simplement d'un naturel plus positif. Mais, s'il devait affronter des périodes difficiles et des injustices dans l'avenir, Kip espérait qu'il pourrait ressembler à Teia davantage qu'à Liv. D'une certaine manière, cette pensée le libéra, et il découvrit que ses sentiments à l'égard de Liv avaient changé : il était moins en colère contre la jeune fille, et moins attiré par elle.

— J'accepte, dit Teia. Bon, Kip, on arrête de sourire et… au boulot !

Chapitre 83

Dazen dépassa la première torche éteinte du tunnel sans y toucher. Une torche pouvait être un piège. Il poursuivit son avancée dans les étroits boyaux du tunnel, contrôlant sa respiration pour rester calme. Le tunnel n'était pas si étroit, et l'obscurité pas si noire. Il pouvait affronter pire que ça. Et il aurait volontiers affronté pire pour gagner sa liberté.

Il n'y retournerait pas. Plus jamais.

Quelque cent mètres plus loin, il arriva à une autre torche, et hésita. La lumière de sa balle de luxine était faible, et toute la luxine dont il disposait y passait. Il ne savait pas pendant combien de temps encore il aurait besoin de s'éclairer. Quelques minutes seulement s'il avait de la chance, mais au cas où…

Il examina la torche comme si c'était un serpent. Le tunnel était trop étroit pour porter aisément une torche normale, avec sa flamme ouverte et la poix qui coulait. Pour tenir une torche sans se brûler dans cet endroit, il aurait fallu la tenir directement devant soi. Son frère, dépensant sans compter ses talents de créateur, avait fabriqué des torches de luxine. Elles étaient faites d'un simple manche en bois au bout duquel avaient été créés des panneaux de luxine jaune imparfaite recouverts d'une mince couche de luxine, de verre ou même de cuir ciré. Protégée de l'air ambiant, la luxine jaune restait en sommeil. Lorsqu'on voulait de la lumière, il suffisait de retirer l'opercule, et on obtenait une source lumineuse jaune parfaite. Selon la quantité d'air qu'on laissait passer et la qualité de la luxine jaune, la torche durait entre une et quatre heures. Elles étaient horriblement difficiles à réaliser et vendues à un prix exorbitant. Son frère aimait en créer pour exhiber ses dons de superchromate.

Celle-ci était de la main de son frère, aucun doute là-dessus. Il était évident que Gavin avait dû construire la plus grande partie de la prison lui-même, voire son intégralité. La torche de luxine était posée sur un simple support en fer. Dazen regarda la petite pièce de métal de très près, comme si elle détenait les mystères de l'univers. Mais ce n'était que du fer. Ce n'était pas particulièrement ajusté. Il n'avait pas l'impression que le support pouvait être une sorte d'interrupteur déclenchant un piège si on soulevait la torche.

Pourtant quelque chose n'allait pas.

Dazen jura. Et jura encore. Il aimait entendre le bruit de sa voix résonner dans le tunnel et s'éteindre au loin, et non lui renvoyer ses mots.

— C'est un peu bête de gueuler alors que tu essaies de t'échapper, tu ne crois pas ? lui dit une voix.

Dazen fut paralysé par le choc. Pendant une seconde interminable, il crut que tout était fini. Puis il reconnut cette voix.

— Le mort.

— Pas tant que toi dans un instant, à mon avis, répondit le mort.

— Je croyais que tu étais resté dans ton mur, là où je t'avais laissé. Je n'ai pas besoin de toi ici.

Le mort gloussa dans le noir.

— Tu as cru pouvoir me perdre si facilement ? Tu es un petit gars marrant, Gavin Guile.

— Non, c'est toi, Gavin. Tu es le mort. J'en ai fini avec ça. Je ne veux plus être perdant. Va-t'en maintenant. Je consomme de la lumière en attendant.

— Je parie qu'elle est piégée.

— Je sais qu'elle est piégée ! aboya Dazen.

Mais il ne le savait pas. C'était la peur, la paranoïa. Mais il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

Jurant sans arrêt à voix basse, il examina la torche. Il ne pouvait pas la toucher.

— Laisse tomber, lui dit le mort. Il te reste sans doute quinze minutes avec le vert. Tu as une chance d'y arriver si tu ne restes pas sur place à parler tout seul.

Il émit son rire moqueur.

Dazen continua d'avancer en titubant. Il n'était pas en forme. S'il ne pouvait pas dormir et manger bientôt…

Non, il s'en soucierait plus tard.

Le tunnel s'incurvait doucement, et Dazen eut l'impression qu'il montait en spirale. Sans fin. C'était intolérable, mais ce tunnel ne pouvait pas monter indéfiniment, si ? À quelle profondeur Gavin avait-il creusé ?

— Plus profond que ce que tu peux creuser pour sortir, évidemment, répondit le mort. Il a toujours été un poil plus intelligent que toi.

— La ferme !

La jambe de Dazen céda sous lui et il tomba. Il se rattrapa, mais sa concentration en pâtit. Il faillit perdre sa balle verte.

— Tu te souviens, tu étais le favori de papa ? Je me demande si Gavin est devenu son favori, maintenant. Tu avais toujours peur que père se rende compte de l'intelligence supérieure de Gavin, non ?

— Ferme-la, dit faiblement Dazen.

Par Orholam ! il avait failli perdre sa seule source lumineuse. Il ne pouvait s'imaginer piégé dans le noir total, seul avec les voix dans sa tête.

— Et si tu retournais à la torche de luxine ? suggéra le mort dans l'obscurité. Ton vert te durera peut-être assez longtemps. Évidemment, la torche peut être vide. Cela fait longtemps. Elles ne sont pas éternelles. Pas même les torches de ton frère.

L'obscurité s'épaississait, se refermant sur le faible halo de lumière verte. Le vert était supposé lui procurer une impression de force et d'énergie sauvage. Mais même les animaux sauvages peuvent avoir des moments de découragement. Et l'impression de force n'est pas la même chose que la force elle-même.

Dazen continua sa route tant bien que mal : il n'y avait rien d'autre à faire. Son corps le trahissait. Des taches noires flottaient devant ses yeux. Il trébucha encore. Cette fois, il tomba, réussissant à peine à protéger son globe vert tremblotant contre sa poitrine. Il se releva, mal assuré sur ses jambes. Même le mort se taisait.

Sauvé.

Il vit une autre torche de luxine. Lentement, prudemment, il s'en approcha.

— Tu sais qu'elle est piégée, non ? lui dit le mort. Je parie que la dernière ne l'était pas. Il est sûrement tellement plus malin que toi qu'il savait que tu laisserais l'autre, puis que tu ne pourrais plus tenir. Il te connaît assez…

— Ta gueule ! Ta gueule ! Ta gueule !

La balle verte était plus petite que le poing de Dazen à présent. Il lui restait peut-être cinq minutes.

Il ne se précipita pas pour autant. Il examina le support en fer dans lequel la torche était insérée.

— Ce ne sera pas un simple piège à levier. Dazen a plus d'élégance que ça. Tu ne crois pas ? Dazen…

— Maintenant Dazen c'est moi ! siffla Dazen.

Mais il ne se retourna même pas. Il avait raison, ça ne pouvait pas être un simple piège à levier. Le support était plein. Il recula d'un pas et tendit un doigt qu'il posa sur le support, prêt à sauter en

arrière.

Rien.

Il plissa les yeux pour essayer de passer en vision ultraviolette, mais il n'aurait su dire s'il n'y parvenait pas ou s'il n'y avait pas de luxine ultraviolette à voir.

Il donna un petit coup à la torche. Elle bougea dans son support et il fit un bond en arrière. Encore une fois, ses jambes le trahirent et il s'effondra, à peine capable d'amortir sa chute en s'appuyant contre le mur.

Mis à part qu'il avait complètement perdu sa dignité, rien ne se produisit.

— Perdu ta dignité ? gloussa le mort. Tu es nu, sale et plein de sang, tu sens la merde et tu parles tout seul. Quelle dignité te reste-il à perdre ?

— Je veux que tu saches que, quand je sortirai d'ici, tu dégages. Je n'ai plus besoin de toi.

— « Besoin »… c'est un mot très intéressant, n'est-ce pas ?

— Va te faire voir par-delà la Sombre-Éternité. (Dazen tenait à peine sur ses jambes.) Voyons voir ce que t'as dans le ventre, frangin, dit-il en attrapant la torche de luxine.

Rien. Ne. Se. Produisit. Il respira de nouveau. Il ne s'était pas rendu compte qu'il retenait son souffle. *Qu'Orholam te maudisse, Gavin, j'ai vraiment cru que tu avais une intelligence diabolique.*

Dazen tira le carré d'argile recouvrant un côté de la torche de luxine et une douce luminescence s'en dégagea à mesure que l'air pénétrait par les petits trous percés à la surface. La torche était encore à demi pleine de luxine jaune. Connaissant la qualité des créations de Gavin, ce serait amplement suffisant.

Devant cette lumière pure et jaune, l'espoir submergea le cœur de Dazen comme un lever de soleil sur des collines. Il secoua la torche qui atteignit sa pleine luminosité, puis il retira un autre opercule d'argile et se prélassa dans la lumière. Pas de piège.

Il allait réellement réussir. Il était passé outre les dispositifs de surveillance de son frère.

Créer en prenant de la luxine pour source était terriblement peu efficace. La lumière était produite parce que la luxine avait été imparfaitement créée, aussi ne pouvait-on récupérer que les jaunes produits par réfraction. Et, pour les utiliser, les talents du créateur jouaient beaucoup. Mais Dazen n'essayait pas de créer quelque chose d'utile, il voulait simplement goûter du jaune.

La luxine entra en lui comme un lent tourbillon. Après seize ans d'absence, c'était magnifique. Il se sentait l'esprit plus clair, plus affûté, il était désormais capable de progresser, en prenant des précautions.

Le fait que Gavin n'ait pas trafiqué la torche de luxine ne signifiait pas qu'il n'y avait pas de pièges dans le tunnel. Même s'il n'avait pas prévu que son frère s'enfuie par là, il devait avoir pris des mesures pour que personne ne trouve cet endroit. Oui, Dazen devait faire preuve de prudence.

Merci, jaune.

Revigoré, il reprit sa progression. Moins de trois minutes plus tard, il vit à la lueur de sa torche l'entrée d'une cavité. Il ralentit.

— Et voilà où il te prend au piège, lui dit le mort.

— Ferme-la, cracha Dazen.

Il examina avec attention tout ce qui l'entourait : les parois du tunnel juste avant la cavité, le sol, le plafond… tout ce qu'il pouvait voir, et dans tous les spectres. Le cœur battant, il ne trouva rien, pas de fils cachés, pas de charnières, pas de trous suspects dans le mur risquant de faire pleuvoir sur lui quelque forme de mort spectaculaire. Il s'approcha pas à pas. Il pouvait prendre son temps. La torche durerait encore longtemps.

Sauf que son frère pouvait arriver n'importe quand.

La cavité faisait environ dix mètres de côté. Elle abritait une petite table, une petite chaise et une petite paillasse. Il n'y avait pas de nourriture. Ce devait être une pièce que Gavin avait aménagée pour se reposer pendant la construction de la prison.

Dazen regardait où il posait son pied à chaque pas.

— Je te le répète : c'est là qu'il va te piéger, lui dit le mort. Vas-y, va t'allonger sur cette paillasse. Qu'est-ce que tu paries que tu ne te réveilleras jamais ?

Dazen ne toucha pas au lit. Il n'allait pas dormir de toute façon, alors que la torche de luxine se consommait. Il s'était débarrassé des opercules, il n'avait même pas pensé à les garder, bon sang ! Stupide erreur. Bon, il n'avait pas de poches ou de main libre pour les porter, mais quand même.

Sur le mur du fond, quelque chose scintillait, juste au-dessus de l'orifice du tunnel.

— Oh ! mais oui, va regarder ce qui brille. Ouais. Aucune chance que ça soit un piège ! railla le mort.

— Et si tu restais là ? dit Dazen. Et moi je continue sans toi. Comme ça, tout le monde est content.

— Mais je t'en prie. Ce n'est pas moi qui parle tout seul. Tu peux me laisser dès que tu seras prêt.

— Va te faire voir. C'est là-bas, près du tunnel. Il faut que je passe par là de toute façon.

Néanmoins, il avança avec prudence. Il était facile de se laisser obnubiler par ce genre de détail, et d'avoir une vision étroite de la situation.

— Haha, comme dans un tunnel ! ricana le mort.

Quoi ? Ah ! d'accord.

— Casse-toi.

Dazen cilla, se frotta les yeux, scruta le sol, le sondant du pied à chaque pas. Il ne pouvait garder ce rythme-là indéfiniment, sinon il ne sortirait jamais. Pourtant, à cet endroit, il valait mieux le faire. Le mort se moquait de lui, mais sur ce point il n'avait pas tort.

Il ne savait pas ce qui brillait, mais c'était gravé dans la pierre. Une veine de minerai peut-être ? De l'or ? Dazen ne s'y connaissait pas en exploitation minière, mais il se trouvait sous terre, à une grande profondeur. Au début, on aurait dit un éparpillement aléatoire, mais en s'approchant…

— Piège ! Je t'aurais prévenu : c'est un piège, dit le mort.

— Je ne vais pas le toucher, connard. Arrête de me déconcentrer.

Il s'agissait peut-être d'un piège, et Dazen n'allait pas mettre la tête là-dessous pour emprunter la suite du tunnel, au risque de déclencher une soudaine fermeture.

Tout en gardant ses distances, il se hissa sur la pointe des pieds, brandissant sa torche au-dessus de sa tête. La chose était enfoncée dans de profonds sillons et bien en hauteur. Dazen perçut un petit sifflement. Il se figea.

C'était le piège. Il fallait agir tout de suite. Mais il ne savait pas quoi faire.

En un instant, la luxine remplissant les sillons – c'était bien de la luxine – s'alluma d'un rouge terne infernal. Dazen se souvenait de cette formule. C'était l'œuvre de son frère, un mélange de jaune et de rouge extrêmement instable, qu'un rayon lumineux suffisait à enflammer. Un éclair de fureur le traversa. Puis le dessin apparut dans son intégralité, déclenché par la lumière de sa torche.

C'étaient des lettres grossièrement formées, tracées d'une main désinvolte et insolente. Devant lui, s'étendant sur deux mètres, le mot « Presque » brûlait d'un feu rouge et jaune.

Soudain, Dazen recouvra l'usage de ses jambes et il fit volte-face, courant pour regagner le tunnel d'où il venait.

La lumière de sa torche, qu'il avait uniquement dirigée devant lui depuis qu'il était entré dans la pièce, révélait à présent de profonds sillons sur la paroi qu'il n'avait pas encore regardée. Les

rainures s'enflammèrent, le feu brûla des cordes, et le sol se déroba sous Dazen.

Il tomba tête la première dans un tunnel obscur, toujours plus bas. Enfin, il rencontra une porte qui s'ouvrit sous son poids, puis se referma sur lui.

Étourdi, désorienté, les bras et le dos tailladés de petites coupures, Dazen sut malgré tout où il se trouvait à cause de la lumière moqueuse qui traversait ses paupières closes.

Il roula sur le dos et ouvrit les yeux. La pièce avait la forme d'un ballon écrasé, il y avait un trou au plafond pour la nourriture et l'eau, un au sol pour ses déchets. Et sur la paroi incurvée de sa nouvelle prison jaune, le mort était assis.

— Je te l'avais bien dit ! lui lança-t-il d'une voix de fausset dément.

Chapitre 84

Grâce à la cape de scintillance, il fut aisé pour Gavin de regagner sa chambre. Il croisa un seul Garde noir, qui jeta un coup d'œil vers la porte du toit lorsqu'un peu de vent s'engouffra dans le couloir, mais Gavin l'avait déjà prestement refermée.

La jeune femme regarda vers le haut de l'escalier, et ne constata rien d'anormal. Gavin passa devant elle et, lorsqu'elle décida enfin d'aller vérifier, il en profita pour se glisser dans sa propre chambre.

Il vit tout de suite qu'on avait perquisitionné ses appartements, mais la fouille avait été superficielle. Comment avait-il pu les inviter ainsi à passer sa chambre au peigne fin ? Ils risquaient de découvrir la porte dans son placard.

Mais cela n'avait plus aucune importance désormais. Gavin alla au tableau représentant le colosse bleu, et l'ouvrit. Il faillit éclater de rire. Le panneau d'alarme brillait, jaune.

Son frère s'était enfui de sa prison verte la nuit passée. Gavin ressentit une fierté insensée pour son frère. C'était un battant. Peut-être qu'il était à la hauteur.

Bien, au moins cette alarme-là avait fonctionné. Gavin referma le tableau et alla déplacer les piles de vêtements dans son placard.

— Mon seigneur, puis-je vous aider ?

Il fit volte-face et découvrit Marissia agenouillée à côté du lit, tête baissée. Apparemment elle l'attendait, s'infligeant cette veille comme une forme de pénitence. Elle avait les traits tirés, le visage hagard.

Il ressentit un élan d'affection pour la jeune femme. Elle avait été bien plus qu'une esclave de chambre. Elle l'avait servi de tout son cœur, dans des circonstances éprouvantes.

— Marissia, il y a une lettre dans le tiroir de mon bureau. Je suis sûr que tu l'as déjà vue. Passe-la-moi, je te prie.

Tandis qu'il continuait de dégager le passage dans son placard, elle alla lui chercher la lettre et la lui tendit, impassible. C'était sa lettre d'affranchissement. Au lieu de se contenter d'un formulaire standard prêt à signer, Gavin l'avait rédigée de sa main. Il avait entendu raconter des histoires d'esclaves accusés d'avoir contrefait leurs papiers et maintenus en esclavage à cause de cela. Marissia était belle et précieuse pour diverses raisons. Gavin ne les laisserait pas lui mettre la main dessus.

Il parcourut la lettre, même s'il en connaissait le contenu par cœur. Ce n'était pas simplement un affranchissement, mais aussi l'octroi d'un don de dix mille danars. Une fortune. C'était suffisant pour monter une affaire et se marier, ou pour subvenir à ses besoins pour le restant de ses jours. Il signa le document. Puis il attrapa un bout de papier sur lequel il nota une série de chiffres et de lettres.

— Il se peut que mon père saisisse mon argent sous un prétexte quelconque. Ils savent que je me soucie de toi, ils se douteront que je t'ai laissé quelque chose. Ce code t'ouvrira un autre compte. Adresse-toi au banquier ilytien Prestor Onesto chez Varig et Vert.

— Mon seigneur, pourquoi parlez-vous ainsi ?

Elle semblait au bord des larmes.

— Sur l'argent de ce compte, donne cinq mille à Karris et cinq mille à Kip. Le reste est pour toi. (Il lui tendit le morceau de papier.) Retiens ce code puis brûle-le. Onesto donnera l'argent à toute personne qui le lui fournira.

— Seigneur Prisme.

Elle tenait ses papiers d'une main molle, l'air accablée.

— Je t'ai libérée. Tu devrais être contente.

Gavin détourna la tête. Évidemment, son ego était flatté que son esclave ne semble pas réjouie d'être affranchie, mais elle se contentait peut-être de cacher sa joie pour lui être agréable. Si c'était le cas, il ne voulait pas la voir mentir. Aussi détourna-t-il la tête.

— C'est ma faute, n'est-ce pas, mon seigneur ? dit-elle. J'ai commis une erreur. Je n'ai pas vu l'alarme.

Il posa ses mains sur les épaules de la jeune femme.

— Ce n'est pas ta faute. C'est mon alarme qui n'a pas fonctionné. Et c'était mon devoir. Tout avait marché sans accroc pendant trop longtemps. Il est arrivé quelque chose. Mais ce n'est pas à cause de toi.

— J'aurais dû être là pour vous. Cette fille, Ana… Je n'aurais pas dû partir. Je suis terriblement désolée, mon seigneur.

Elle avait raison, si elle avait été dans son lit, là où Gavin voulait qu'elle soit, la situation aurait été bien différente. Mais il était maître de son destin. Personne ne l'avait forcé à balancer cette fille du balcon.

Et puis, qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Avait-il juste voulu la faire sortir de sa chambre ? l'effrayer ? ou bien avait-il été animé dès le départ d'une rage meurtrière ?

Peut-être l'intention ne comptait-elle pas. Elle était morte. Tout était fini.

— Tu n'y es pour rien, Marissia. C'est ma faute. Tu as été pour moi une bonne servante, une bonne compagne, une bonne amie. Maintenant, je veux que tu partes, pour que tu ne sois pas entraînée dans ce naufrage.

Elle prit une expression consternée.

— Mon seigneur, vous êtes un homme bon. Je vous en prie, ne…

Il étouffa un grognement.

— Un homme vraiment bon t'aurait libérée depuis longtemps. J'avais peur de la manière dont tu ferais usage de ta liberté, alors je t'en ai privée. Je suis petit et mesquin. Le maître qui craint les choix de ses gens au point de leur retirer tout libre arbitre ne mérite pas d'être servi. Mais, malgré mes défauts, tu m'as bien épaulé. Merci, Marissia. Porte ces deux capes dans ma pièce secrète, je te prie. Ensuite, pars. Il se peut que je ne remonte pas seul. Il se peut que je ne revienne pas mais qu'un autre remonte. Il ne faut pas que tu te trouves là à son arrivée.

Elle tourna ses paumes vers le plafond, pour une fois impuissante.

— Mon seigneur, supplia-t-elle.

Il ouvrit le placard et créa une planche pour y poser les pieds. En luxine jaune, puisqu'il ne pouvait pas faire de bleu.

— Dis à Kip que je suis désolé. Dis à Karris… Non, je suppose que ce n'est pas possible. Porte-toi bien, Marissia.

Il entra dans le placard et referma la porte sur lui.

Aussitôt il l'entendit pleurer, bien qu'elle essayât d'étouffer ses sanglots.

Gavin ouvrit la trappe, trouva la corde et y ajusta la planche. Un instant plus tard, il plongeait dans les ténèbres.

Ayant atteint le fond du puits, il tâtonna pour trouver une torche de luxine, qu'il arracha du mur. Jusque-là, il n'avait pas pu les utiliser de peur de projeter une lumière jaune dans une des cellules. Puisque, à présent, son frère se trouvait dans la prison jaune, cela n'avait plus d'importance.

Il trouva le tableau de commandes et actionna les leviers permettant de faire monter la cellule

jaune. Il faudrait environ cinq minutes pour qu'elle monte et pivote afin d'atteindre la bonne position. Il avait construit ce système de telle sorte que son frère soit persuadé que l'endroit où s'ouvrait la fenêtre était un point fragile de la construction. En fait, il avait particulièrement renforcé cette zone.

L'attente lui donna l'occasion de repenser aux élans de génie créatif qu'il avait eu en construisant cette prison. La première, la bleue, il l'avait construite en un mois, puis avait consacré la majeure partie de l'année à construire les autres. Il se demanda si la face du monde en aurait été changée, s'il avait simplement tué son frère, consacrant plutôt son attention à sa lutte contre le Spectre et les injustices qu'il commettait. Quel gâchis, pour un seul homme.

Il n'avait jamais eu le cran de l'éliminer. De l'assassiner de sang-froid.

Lentement, si lentement, la forme ovoïde arriva et se mit lentement en place. Il y avait un panneau à faire coulisser pour accéder à la fenêtre. Gavin contemplait ce panneau d'un air absent. Il avait peur de l'ouvrir.

Ridicule. Il était là pour mourir. Il était là pour libérer son frère. C'était simple, en théorie. Tout était fini. Son cœur martelait son désaccord, et il crut qu'il allait avoir une attaque. Il avait la gorge serrée. Il transpirait.

Il fit coulisser le panneau.

De l'autre côté, un homme le chargea et lui balança un gourdin au visage.

Gavin recula prestement. La torche de luxine de son frère heurta la vitre de luxine jaune et se brisa dans une explosion d'eau-vive jaune soudain libérée. Mais le prisonnier n'avait pas fini. Il attaqua de nouveau avec la fureur d'un loup enragé, rouant de coups la fenêtre à l'aide de sa torche, jusqu'à casser le manche en bois.

— Salopard ! cria le prisonnier. Je vais te tuer ! Toi et toutes les personnes que tu as aimées. Je vais t'arracher ta tête de con et te sodomiser avec !

Gavin se redressa, s'épousseta et inséra sa propre torche de luxine dans un support.

— Tu m'entends, Gavin ? cria le prisonnier. Tu te crois si malin. Très bien ! Tu sais quoi ? Tu es malin. Tu as toujours voulu que je dise que tu étais le plus intelligent. Et tu sais quoi ? C'est vrai. Mais tu sais ce que tu es aussi ? Le plus faible. Tu t'es déjà demandé pourquoi je suis le préféré de père ? Regarde autour de toi. Cette prison. Ingénieux dispositif. Et pathétique. J'ai cru que tu avais construit cette prison pour prouver ta supériorité mentale, frangin. Maintenant j'ai compris. Tu as fait ça parce que tu ne peux pas me tuer. Tu as peur.

» Voilà pourquoi père m'aime. Oh ! je suis décevant aussi. Il aurait aimé avoir un fils à la fois intelligent et sans pitié, sans crainte. Mais il fallait qu'il en choisisse un, et c'est moi qu'il a élu. Et il ne s'est pas trompé, espèce d'infection bubonique. Parce que je sais garder rancune. Je sais l'entretenir, la nourrir, la faire grandir. Et c'est ce que je ferai. Tu vas rester assis là à t'inquiéter. Comme quand t'étais gosse, hein ? Tu fais toujours des cauchemars, non ? Tu te réveilles toujours en pleurs ? Tu fais toujours pipi au lit, *Gavin* ? Maintenant je vais te donner une raison de te faire dessus. J'arrive !

Le prisonnier était si près que ses postillons constellaient la vitre.

— Tu pourrais me tuer, poursuivit-il. Mais tu ne le feras pas. Je parie que tu y penses tous les matins en faisant tomber mon pain dans le conduit. *Je pourrais l'empoisonner*, tu te dis. *Je pourrais ne plus lui donner à manger*. Mais tu ne peux pas. Tu n'arrives pas à t'y résoudre. C'est bien vrai, Gavin, tu n'as pas de couilles. Moi j'en ai. Si les rôles avaient été inversés, je t'aurais tué avant que tu reprennes conscience, à Roche scindée. Je t'aurais coupé la tête et l'aurais plantée sur une pique, la bouche remplie de tes propres excréments. C'est comme ça qu'on gagne, Gavin. C'est comme ça qu'on montre qu'on n'est pas content. La paix par la terreur, Gavin. Tu ne dois même pas comprendre

ce que ça veut dire, pas vrai ? Non, tu as toujours été comme mère avec ses manipulations sucrées et ce genre de conneries. Elle…

— Mère est morte, l'interrompit Gavin.

Il ne voulait pas que Dazen l'insulte sous le coup de la colère.

— Qu'elle aille se faire mettre, cracha Dazen. Elle avait beau être bonne menteuse, elle ne s'est jamais donné le mal de prétendre qu'elle ne t'aimait pas plus que moi.

Quoi ?

— Tu l'as tuée ? demanda Dazen, percevant une faille dans l'armure de Gavin. Tu as d'abord recueilli sa confession ? Que t'a-t-elle dit ? Tu penses qu'elle a été honnête avec toi, au moins à ce moment-là ? ou essayait-elle encore de te pousser à faire ce qu'elle voulait, même à ce moment-là ? Elle est peut-être morte, mais je parie qu'elle n'est pas partie. Petite salope manipulatrice.

— C'est de notre mère que tu parles, espèce de dépravé.

— Et qu'est-ce que tu peux y faire, petit frère ? M'obliger à la fermer ? Tu ne feras rien, comme toujours. Tu vas attendre ma venue en faisant des cauchemars. Je suis sorti des autres prisons, je sortirai de celle-ci. Tu sais, au début, quand je suis tombé dans la verte, je me suis inquiété. J'avais pensé qu'il n'y en avait qu'une. Et du vert, c'était cruel, frangin, astucieux. J'ai alors cru qu'il devait y en avoir sept, une pour chaque couleur. Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

Gavin ne répondit pas.

— Tu n'as pas pu faire une prison en luxine ultraviolette. Et il est impossible d'en faire une en infrarouge. Je crois qu'avec du rouge et du orange non plus. Je pense que ceci est la dernière cellule. Je pense que je suis sur le point de détruire tout ce que tu as construit.

— Tu pourrais avoir une surprise, dit tranquillement Gavin.

— Tu es un raté, petit frère. Une honte. Une coquille vide.

Gavin regardait son frère dans l'implacable lumière jaune.

— Karris ne t'a jamais raconté notre nuit, si ? demanda le prisonnier.

— Tu m'as déjà raconté tes prouesses sexuelles. Ça ne m'intéresse pas.

Le prisonnier n'était pas dans son état normal. Il venait de se faire piéger dans la prison jaune au cours des douze dernières heures, alors qu'il pensait certainement réussir à s'échapper, cette fois. La déception, le désespoir, c'en était assez pour pousser quelqu'un à bout. Mais Gavin n'avait pas envie d'entendre ça.

— Donc elle n'a rien dit. (Dazen poussa un rire aigu et grinçant que jamais Gavin n'avait entendu.) J'en ai eu honte à une époque. Vraiment. Mais j'ai surmonté ça. Elle n'était pas aussi impatiente que ce que j'ai pu raconter. Nous étions en train de dîner, mes hommes, son père et elle. Et je racontais des blagues salaces, et même son père riait et j'ai eu un instant de révélation, Gavin. J'ai compris à quel point je suis différent. Je peux faire ce que je veux. Je peux me balader la bite à l'air : le monde entier ferme les yeux et se met à genoux. J'ai parlé de tringler Karris toute la nuit, de m'assurer qu'elle était à la hauteur, et ce lâche a ri avec moi. T'imagines ? Et Karris, cette petite trouillarde, elle s'est juste soûlée.

» C'est triste à dire, mais ce ne fut pas inoubliable. Je suis monté en selle et elle ne m'a pas emmené très loin. T'as déjà essayé de finir quand la fille braille à pleins poumons ? Et je sais bien que c'était pas parce que je la déflorais. Tu t'en étais chargé avant moi, hein ?

— Espèce de sale…

— J'ai cru que je n'arriverais pas à terminer. J'étais soûl, et elle ne m'aidait pas tellement, avec ses larmes. Et puis elle a dit ton nom, et j'ai su qu'il fallait que j'y arrive. Pour te prouver que tu ne pouvais pas prendre ce qui m'appartenait. Et tu sais ce qui m'appartient ? Tout ce que je veux. *Qui* je

veux. Elle a continué à pleurer après, alors je l'ai foutue dehors. Pour tout t'avouer, j'étais plutôt gêné. (Il haussa les épaules.) Je m'en suis remis. (Il examina Gavin et vit à quel point il était bouleversé.) Elle n'en a jamais parlé, hein ?

Son frère ne répondit pas.

— Tu ne l'as jamais épousée, n'est-ce pas ?

Gavin était écœuré. Il avait raconté à son frère des centaines de mensonges sur sa vie heureuse avec sa petite femme comblée.

— Non.

Le visage du prisonnier se tordit. Il regarda sur le côté, puis revint à son geôlier.

— Seize ans de mensonges qui s'écroulent, hein ? Tu es sans doute mieux sans elle de toute façon. Tu crois que pendant qu'elle tournait chez les Guile elle a couché avec père, aussi ?

Supplier son frère de se taire serait aussi inefficace que lui ordonner de ne plus parler de Karris.

— Je pensais… j'ai toujours pensé que tu étais le meilleur de nous deux, dit Gavin.

— Le meilleur ? aboya le prisonnier. Comme si on était des jumeaux : le gentil et le méchant ? On n'est pas jumeaux, Gavin, et aucun de nous deux n'est bon.

— Est-ce que tu as toujours été comme ça, ou est-ce que tu es devenu fou ici ? demanda Gavin.

— Tu m'as façonné, petit frère, tout comme je t'ai façonné. (Dazen jeta les débris de sa torche de luxine.) Maintenant, si on mettait un terme à cette farce ? Ouvre la porte. Libère-moi.

Il écarta largement les mains et se pencha contre la fenêtre, attentif aux réactions de Gavin.

Ce dernier voyait du sang s'écoulant de la poitrine de son frère, là où la plaie mal cicatrisée s'était ouverte dans sa chute. Il discernait un autre filet de sang là où les piques de pierre de l'enfer installées par Gavin avaient volé sa luxine à Dazen lorsqu'il était tombé dans la prison jaune.

Son frère était maigre, déguenillé, en mauvaise santé. Il était furieux, et il avait toutes les raisons de l'être. Il mentait sûrement au sujet de Karris, pour blesser Gavin. Ou du moins il exagérait. Mais, même si Karris n'avait jamais compté pour lui, il n'aurait pas dû être indifférent à leur mère.

J'étais le préféré de mère ? Bien sûr. Peut-être au départ m'avait-elle accordé plus d'attention parce qu'elle voyait combien la désaffection de mon père me blessait, et à quel point j'avais besoin d'un parent. Mais il y avait une vraie complicité entre nous. Elle s'était sans doute sentie coupable de m'aimer davantage. Elle avait certainement été soulagée de voir que Gavin était en fait Dazen. Il l'avait lu sur son visage, seize ans plus tôt, et essayait de le nier depuis.

Je suis comme un chien avec un os qui traverse un pont bas. Je vois un autre chien passer au-dessus avec un os lui aussi, et j'aboie pour le lui prendre, et je fais tomber le mien dans l'eau, dans mon reflet.

Il regarda le prisonnier qui jetait régulièrement des coups d'œil vers un mur de sa cellule, comme s'il suivait une autre conversation. C'était sans doute la faute de Gavin si son frère était fou. Après tout, c'était lui qui avait maintenu un homme en captivité, isolé pendant seize ans. Mais ce n'était pas une mauvaise action qu'il pouvait réparer.

Gavin s'appuya à la fenêtre comme son frère, les mains posées sur la luxine jaune immaculée et incassable.

— Je suis désolé, mon frère. Désolé si je t'ai rendu fou. Désolé si tu as toujours été ainsi et que je ne m'en suis jamais aperçu. Mais je ne crois pas que je puisse te faire sortir. Pas dans cet état. Mon univers s'écroule. Je ne vais pas te mentir. J'ai assassiné une fille. Je perds mes couleurs. J'ai perdu la femme que j'aime. Je… je suis en train de tout perdre. Mais je n'ai pas perdu l'esprit, et, en cela, je suis supérieur à toi.

Il sentit la paix déferler en lui, aplanissant tout sur son passage, enfouissant ses objections,

écrasant ses protestations. Son frère méritait d'être là. Peut-être qu'échanger entièrement les rôles n'était pas possible. Peut-être Gavin ne pouvait-il plus se prendre pour le bon frère, même s'il avait découvert que le prisonnier était le mauvais. Son frère était un homme dangereux.

Si cette graine de mégalomanie avait déjà commencé à germer en lui alors qu'il avait dix-neuf ans, quel effet le pouvoir absolu aurait-il eu sur lui si Gavin l'avait laissé libre, des années plus tôt ?

Il avait peut-être choisi la bonne solution, pas simplement la moins pire. Enfermer son frère était peut-être juste.

Ou non. Peu importait. Il prit une grande inspiration.

— Tu as déclenché la guerre exprès, pour t'entourer d'alliés, n'est-ce pas ? Tu as rasé ce village où je me cachais et ensuite les gens sont venus à moi. Simplement pour te combattre. Tu aurais pu m'obliger à me rendre. Je l'aurais fait. Et après ce premier affrontement où mes hommes ont triomphé, tu as tué notre messager. Pourquoi ? Tout ce que tu avais à faire, c'était accorder ta clémence à mes hommes, et tu m'aurais eu moi. C'était l'idée de père, ou la tienne ?

Dazen jeta un coup d'œil vers le mur.

— Écoute, frangin, cette petite escroquerie montée par Lucidonius est efficace, mais il y a certaines menaces pour lesquelles ça ne marche pas. Ilyta par exemple. Quelles satrapies vont voter la guerre pour remettre Ilyta au pas ? Aucune. Mais un promachos peut le faire. Les Abornéens se soustraient à leurs tributs depuis des dizaines d'années. Les Pariens prennent à peine la Chromerie en compte. Les Ruthgariens manipulent et dominent ouvertement les autres satrapies, grâce à leurs richesses et à leurs mensonges. Les Tyréens… Enfin, j'imagine que ce n'est pas à moi de dire ce qui est arrivé à Tyrea puisque la guerre a tout changé. Je me trompe ?

— Non, répondit Gavin.

Son ventre se serrait, ses muscles se liquéfiaient.

— Tu t'imagines que les portes de Sombre-Éternité vont rester fermées pour toujours ?

— Ah ! la menace protéiforme par-delà les portes de Sombre-Éternité, dit Gavin. Au moins tu connais l'histoire. Ce n'est pas le Prisme Sayid Talim qui a failli se faire nommer promachos pour affronter l'armada qui guettait derrière les portes ? Ça s'est passé il y a quarante-sept ans. Ça fait une longue attente pour cette armada.

— Regarde autour de toi, Gavin, et dis-moi si notre système fonctionne.

Gavin n'arrivait même pas à pousser le Spectre à déclarer la guerre alors qu'ils avaient perdu Tyrea et qu'Atash était envahi. Comment était-ce possible ? Son frère avait raison. Le système était vicié, et il fallait un homme volontaire pour changer les choses.

— La guerre est la seule occasion d'être nommé promachos, dit Dazen. Il faut une crise importante. Tu étais notre prétexte parfait. Nous pouvions donner l'impression d'être réticents à l'idée de te poursuivre. Tu étais mon frère. Le fils d'Andross Guile. Personne ne penserait à un stratagème. Mais tu t'es évertué à vouloir étouffer notre guerre avant qu'elle puisse vraiment commencer.

Gavin se sentait mal.

— Et le général Delmarta. Est-ce que c'était un homme à toi, dès le début ? demanda-t-il.

C'était le carnage de la famille royale d'Atash par le général qui avait mobilisé les satrapies autour de Gavin, tout en se débarrassant d'une des familles qui s'opposaient à Andross Guile.

— Il s'agissait de cinquante-sept personnes. Tu en as tué plus dans l'escarmouche de la crique de Tanner.

— Les meurtres de sang-froid sont différents.

— Vraiment ? demanda le prisonnier. Est-ce qu'ils sont moins morts, au bout du compte ?

Il cligna des yeux et regarda le mur, comme si quelqu'un lui parlait.

Gavin ne répondit pas.

— Dis-moi, frangin, dit le prisonnier. C'est une question honnête, parce que je n'ai aucun moyen d'en connaître la réponse : la satrapie d'Atash a-t-elle posé beaucoup de problèmes depuis notre guerre ?

C'était un coup dur. Avant la guerre, la royauté d'Atash (les derniers vestiges de l'ordre qui régnait avant Lucidonius) avait causé maints problèmes et provoqué de multiples petites guerres. Si la famille royale avait encore été en fonction, avec sa fortune, son influence, ses refuges et ses bateaux de contrebandiers, la révolte de la Falaise rouge aurait été atroce. Alors qu'en réalité elle avait été étouffée dans l'œuf. Le massacre avait fonctionné.

— Laisse-moi sortir, frangin, demanda Dazen. Tu es foutu et tu le sais. Pardonne-moi pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Les menaces, les grossièretés. Je ne les pensais pas. Je suis tombé dans cette prison il y a quelques heures seulement. J'ai cru que j'allais sortir, et tu m'as encore vaincu. Tu as un esprit hors pair, petit frère. Mais tu as fait ton temps. Je le vois dans tes yeux, et pas seulement parce que tu as perdu des couleurs. Tu as la tête, mais j'ai la volonté, et, en ce moment, le monde a besoin de volonté. Il y a une menace là-dehors, et elle grandit. Je suis le seul à pouvoir sauver les sept satrapies.

— Tu étais toujours prêt à faire tout ce qui était nécessaire, dit Gavin. C'était la différence entre nous, non ? (Il poussa un long soupir.) Tout va de travers. Je ne suis pas capable de sauver le monde, Gavin. (C'était un soulagement d'appeler son grand frère par son vrai nom.) Gavin, je veux des garanties. Jure-moi, devant Orholam, que tu ne te vengeras pas sur Karris. Je ne sais pas comment elle réagira, et tu seras peut-être obligé de l'exiler, mais jure-moi que tu veilleras à ce qu'elle ne manque de rien. Et Kip aussi : mêmes conditions.

Gavin – le véritable Gavin – plissa les yeux, comme s'il étudiait les termes de l'accord, et les implications qu'ils auraient sur son règne, passant sans heurt du rôle de prisonnier fou à celui d'empereur éclairé.

— Sous le regard d'Orholam, je le jure.

Gavin le faux leva la main vers le nœud de la fenêtre en luxine jaune.

— Attends, lui dit le prisonnier. Avant de me laisser partir, réglons cette question qui reste en suspens, mon frère. Qu'est-ce que je fais de toi ?

Il jeta encore un regard rapide vers le mur, et une expression d'irritation passa un instant sur son visage.

Gavin hésita. Son frère était vraiment incroyable.

— Je me suis dit que tu allais me tuer. Tant que je suis en vie, je représente une menace.

— Il ne te reste sans doute qu'un an à vivre. Te tuer n'est pas nécessaire. Père possède une petite île au large de Melos, elle est parfaite pour un exil. J'avais une maîtresse là-bas.

— C'est… très généreux, dit Gavin. Tu… tu m'as manqué, grand frère.

Il attrapa le nœud et fit se dissoudre la fenêtre qui les séparait. Puis il sortit les pistolets-couteaux de sa ceinture et appuya sur les deux détentes en même temps. La détonation emplit le petit espace et les plombs traversèrent le corps du prisonnier. L'un découpa un trou bien dessiné au niveau de son sternum. L'autre lui explosa les dents, puis ressortit à l'arrière de sa tête. Le corps du prisonnier s'affaissa. Il n'eut même pas un dernier soubresaut. L'odeur âcre et rassurante de la poudre s'installa.

Les deux armes avaient fait feu. De la belle ouvrage ilytienne. C'était une chose que Gavin admirait. Les Ilytiens faisaient de bons pistolets.

Il jeta un coup d'œil au mur que le prisonnier regardait sans arrêt. Il n'y vit rien d'autre que le reflet d'un homme mort.

Chapitre 85

L'attente faisait partie de la vie des Gardes noirs. Cela faisait autant partie de leur service que se jeter devant un mousquet ou une attaque magique. Mais, comme la plupart de ses pairs, Karris détestait attendre. Elle s'était rendue à l'étage et n'avait rien entendu, puis on lui avait dit d'attendre le Blanc, qui était partie depuis des heures.

Un autre Garde noir avait fini par venir dire au garde de la chambre du Blanc que le Spectre s'était rassemblé en urgence.

À présent, alors que l'aube était déjà là, le Blanc arrivait enfin, conduite dans son fauteuil depuis l'ascenseur jusqu'à sa chambre. L'impatience de Karris fit place à l'inquiétude. La vieille dame ne devait pas rester éveillée toute la nuit. L'épuisement se lisait clairement sur son visage.

Le Blanc adressa un sourire à Karris au moment où elle pénétrait dans sa chambre, mais c'était un sourire de pure forme. Aujourd'hui, il y avait plus de Gardes noirs que d'ordinaire à son service. Deux des nouveaux, ainsi que Jin Holvar, une femme qui avait intégré la Garde la même année que Karris, même si elle était un peu plus jeune.

Karris et Jin aidèrent le Blanc à se soulager ; elles durent quasiment la porter. Karris dut l'aider à s'essuyer.

— Désolée, mon enfant, mon corps me trahit, murmura le Blanc, gênée.

Les deux jeunes Gardes noirs, Gill et Gavin Greyling, évitèrent soigneusement de regarder par-dessus leur épaule. Bientôt les jeunes gens devraient prendre part eux aussi à ces tâches. Il n'y avait tout simplement pas suffisamment de femmes dans la Garde pour qu'il y en ait deux à chaque service. Pour l'instant, ces deux-là devaient déjà avoir à se remettre du simple fait que le Blanc ait besoin de se soulager. Karris se souvenait du temps où elle était jeune et terriblement impressionnable.

Il lui semblait que cette époque-là était depuis longtemps révolue.

— Vous pouvez y aller, dit Karris aux garçons. Je viendrai vous parler à la caserne. Jin et moi nous…

— Non, je veux qu'ils restent, intervint le Blanc d'une voix fatiguée. Jin, tu peux y aller.

La Garde s'en alla et Karris aida le Blanc à enfiler ses habits de nuit. Puis elle l'aida à aller jusqu'au lit, où elle l'installa en position assise. Ce n'était pas à proprement parler le devoir d'un Garde noir, mais l'esclave camériste du Blanc était vieille et faible elle aussi. Le Blanc refusait d'acheter une autre esclave, arguant qu'elle n'en avait plus pour longtemps de toute façon, et qu'elle ne voulait pas se séparer de la sienne, même si la vieille femme ne faisait plus grand-chose.

Le Blanc poussa un profond soupir.

— Bon, dit-elle. Au travail.

— Vous semblez épuisée, maîtresse, lui dit Karris. Et il faut que j'interroge ces hommes. Ils étaient de garde tout à l'heure…

— Je sais où ils étaient. Pourquoi crois-tu que je leur aie demandé de rester ?

Karris fronça les sourcils.

— Le Spectre a déclaré la guerre, annonça le Blanc. Ce soir, nous avons voté la composition des forces.

— Pardon ?

— La forêt de Sang et Ruthgar avaient déjà mobilisé leurs armées, ils seront bientôt là-bas. Ils ont su ce qui allait se passer dès qu'Atash a été envahi. Mais personne d'autre n'arrivera à grossir les rangs avant que le sort de Ru soit scellé, je le crains. Andross Guile sera responsable de diriger

l'effort de guerre de la Chromerie, et de gérer les généraux de la forêt de Sang et de Ruthgar.

— Alors il n'y aura pas de promachos ? demanda Karris. Et comment le seigneur Guile… ?

— C'est ainsi. De manière très astucieuse, ces décisions ont été prises quand Gavin était injoignable, donc ni sa nouvelle satrapie ni lui n'ont pu voter. Les propositions ont été menées avec l'adresse habituelle d'Andross. Il s'y connaît en manœuvres parlementaires. C'était soit une guerre selon ses termes, soit la perte assurée de Ru. Il voulait être nommé promachos, et nous avons dû nous mettre d'accord pour l'en empêcher. J'ai l'impression qu'il ne s'attendait pas à l'obtenir, mais voilà ce qu'il en est. La mobilisation commencera ce matin.

Karris ouvrit la bouche, mais elle n'avait rien à dire.

— Maintenant, dit le Blanc en se tournant vers les frères Greyling, dites-moi ce qui s'est passé dans les appartements du Prisme la nuit dernière.

Gill, l'aîné, toussota et jeta un regard à Karris.

— Ne l'épargne pas, lui ordonna le Blanc. Autant qu'elle sache la vérité.

— Bien, Haute Dame. Euh… Gavin et moi avons été choisis pour monter la garde hier soir. Nous sommes en effectifs réduits et, même si on est nouveaux, il y avait des Gardes noirs plus expérimentés en poste à votre porte et aux ascenseurs, donc tout était en règle. Le Prisme est arrivé une heure avant minuit. Il nous a salués et a plaisanté avec nous.

— Typique, marmonna Karris. Il aime charmer la bleusaille.

Gavin Greyling baissa les yeux.

— Je ne sais pas. Mais il a parlé de… euh… d'avoir été en voyage avec une femme qu'il voulait et ne pouvait pas avoir. (Il s'humecta les lèvres et prit soin de ne pas regarder Karris.) Il a demandé où était son esclave de chambre. On en a reparlé ce matin, Gill et moi, et on ne se souvient pas de ses mots exacts.

— Comment avez-vous interprété ses paroles ? s'enquit le Blanc.

Gavin s'éclaircit la gorge et se dandina d'un pied sur l'autre.

— Il… euh… un peu de… euh… compagnie ne lui aurait pas déplu. Alors quand la fille, Ana, est arrivée, on s'est dit qu'il l'avait fait venir. En tout cas, elle s'est comportée comme si c'était le cas. Les Gardes noirs de l'ascenseur ont dit qu'elle leur avait raconté que vous l'aviez fait venir, maîtresse.

— Donc elle a menti. Ce n'est pas la première fois qu'elle essaie ça, dit le Blanc. Continuez.

— On l'a laissée entrer. On s'est dit que c'était peut-être une habitude…

— Vos réflexions là-dessus ne m'intéressent pas, l'interrompit le Blanc. Que s'est-il passé ?

Gavin Greyling s'agita, mal à l'aise, et regarda en direction de Karris.

— Ça ne faisait pas cinq minutes qu'elle était entrée que le capitaine Blanc-Chêne est arrivée. Elle a dit que c'était important. On a… euh… essayé de la dissuader, mais elle semblait pressée, comme si elle ne voulait pas être vue dans le couloir…

— Toute la vérité, imbéciles, leur intima Karris, calme et immobile.

— Elle portait du maquillage et du parfum. Ses cheveux étaient arrangés… Comment dire ? Joliment. Comme une femme qui vient pour un, un… comment on dit ? demanda Gavin en interrogeant son frère du regard.

— Un tête-à-tête, compléta Gill.

Gavin Greyling était très mal à l'aise.

— Revenons au moment où tu l'as laissée entrer, demanda le Blanc.

— Lorsqu'on a ouvert la porte, on voyait bien que le Prisme avait été… euh… réveillé avec enthousiasme par Ana. Et que le capitaine était surpris. Le capitaine Blanc-Chêne s'est enfuie, et le

Haut Seigneur Prisme l'a appelée. Il paraissait sous le choc. Il lui a couru après et a pris l'ascenseur avant qu'on puisse le rattraper. On ne savait pas quoi faire, alors on est retournés à notre poste, et il est revenu quelques minutes plus tard.

Par Orholam ! Karris avait le ventre noué.

— Il était furieux contre la fille, Ana. On… euh… on l'a vue quand il est retourné dans sa chambre, et on aurait dit qu'elle pensait qu'ils reprendraient là où ils en étaient. Mais ça n'a pas du tout été le cas. Il lui a crié après…

— Qu'a-t-il dit ? demanda Karris.

— Il a dit qu'à cause d'Ana il avait perdu la femme qu'il aimait. Qu'il croyait qu'Ana était Karris… euh… le capitaine Blanc-Chêne. Et qu'il n'aurait même pas touché Ana s'il avait su qui elle était. Qu'elle le dégoûtait. La fille a dit… euh… de vilaines choses sur le capitaine Blanc-Chêne, et le Prisme l'a poussée dehors, sur son balcon.

Oh ! qu'Orholam ait pitié. Gavin avait assassiné cette imbécile parce qu'elle avait insulté Karris ? Elle avait envie de pleurer. Pour Ana, pour elle-même, pour Gavin, pour le monde entier et pour son amour brisé.

— On a vu… (Gavin déglutit et regarda son frère, qui lui fit signe de poursuivre.) Il hurlait, il était furieux, et la fille était si terrorisée qu'elle a sauté du balcon.

Karris eut l'impression d'avoir été frappée par la foudre.

— Elle a sauté ?! demanda-t-elle.

— Oui, capitaine, dit le jeune homme. Il… il a aussitôt eu l'air traumatisé. Je crois que je n'oublierai jamais l'expression de son visage à ce moment-là. Il a dit quelque chose comme « Qu'Orholam me pardonne, je l'ai tuée ». Ensuite il nous a dit d'aller donner l'alerte, et qu'il serait là à notre retour. Il avait l'air tellement sonné qu'on l'a cru, maîtresse. On ne savait pas quoi faire. L'un de nous deux aurait dû rester avec lui. Je suis désolé.

— Attendez. Il ne l'a pas tuée, insista Karris.

— Non, madame. Elle a sauté, confirma Gill.

— Vous en êtes tous les deux absolument certains ? demanda le Blanc.

— Oui, Haute Dame, répondirent-ils tous les deux.

— Assez certains pour raconter cette histoire devant le Spectre ?

Gavin blêmit, mais Gill eut l'air troublé. S'ils mentaient, c'était lui le plus doué.

— Oui, maîtresse. Pourquoi mentirait-on ?

— Vous ne seriez pas les premiers Gardes noirs à croire que leur devoir de protection du Prisme va au-delà de celle de sa vie.

Gill cligna des yeux.

— Je comprends, maîtresse. Mais on connaît à peine le seigneur Guile. On débute tout juste.

— Et, si on fouille vos affaires, on ne risque pas de tomber sur un cadeau coûteux ?

Son visage se ferma.

— Nous sommes novices à ce poste, pas dans le domaine de l'honneur.

— Très bien, dit le Blanc. Vous pouvez disposer. Reposez-vous un peu. Attendez-vous à être réveillés sans ménagement pour répondre aux questions d'autres personnes, mais vous méritez de récupérer un peu de sommeil.

Ils s'en allèrent, reconnaissants.

Karris se tourna vers le Blanc.

— J'ai l'impression que vous vous y attendiez.

— Évidemment. Je les avais déjà interrogés avant. Je voulais voir s'ils avaient modifié leur

version des faits. Et… je voulais que tu entendes que l'homme que tu aimes est miraculeusement innocent des deux crimes.

Karris papillonna des yeux. *L'homme que j'aime ? Deux crimes ?*

— Comment ? Quoi ?

— Il a déjà repoussé les avances de cette fille au moins deux fois. Et visiblement il avait de bonnes raisons de croire que tu le rejoindrais dans son lit la nuit dernière, puisque tu es venue.

Karris fit la grimace, mais elle n'avait rien à répondre.

— Tu sais que les Gardes noirs n'ont pas le droit d'avoir des relations avec ceux dont ils ont la garde, n'est-ce pas, Karris ?

— Oui, maîtresse.

Elle déglutit. Elle s'était comportée comme une parfaite idiote. D'habitude, elle était pourtant plus sensée !

— As-tu abordé la question avec le commandant Poing-de-fer ? demanda le Blanc. Aide-moi à m'allonger, veux-tu ?

Karris aida le Blanc à passer en position allongée.

— Euh… non, maîtresse. Je… j'ai bien peur d'avoir agi de manière impulsive hier soir et, avant cela, je ne pensais pas que… euh… ce serait dans mes intentions.

Elle était au désespoir.

— Eh bien, si tu l'avais fait, ma chère, Poing-de-fer t'aurait répondu que nous avons eu lui et moi une discussion à ce sujet il y a bien longtemps. Et une autre très récemment.

— C'est vrai ?

— Ne m'interromps pas, ma chère. C'est vrai. Et nous trouvons tous deux que c'est une bonne règle. De la sorte, les rôles sont bien définis. Pas d'eaux troubles.

— Oui, maîtresse, répondit Karris.

Elle redressa les épaules et prit une profonde inspiration. Elle avait encore l'esprit embrumé, mais c'était la vie qu'elle s'était choisie. Elle était un Garde noir, de la tête aux pieds. Ce n'était pas facile, mais c'était pour cela qu'elle avait choisi cette existence, parce que c'était dur. Les règles avaient une raison d'être.

— Et nous avons aussi jugé que, parfois, l'exception confirme la règle, poursuivit le Blanc. Et tu es cette exception. Si tu souhaites avoir une relation avec cet homme impossible, tu en as le droit.

Un son qui devait ressembler à un glapissement s'échappa de la bouche de Karris. Elle se figea.

Le Blanc ouvrit les yeux et sourit.

— Qu'Orholam nous pardonne pour les personnes que nous aimons, mon enfant. Maintenant, va trouver cet homme incorrigible et maintiens-le en vie. Je crains qu'on ait grand besoin de lui dans les jours qui viennent.

Karris serra la vieille femme dans ses bras puis partit en courant, ne s'arrêtant qu'un instant pour passer le relais aux autres Gardes noirs.

Chapitre 86

Pas à pas, Gavin remonta de l'enfer qu'il avait créé de toutes pièces. Les contrepoids et la poulie lui auraient permis d'aller bien plus vite, mais cette dernière grinçait. D'en bas, Gavin ne savait pas si ce bruit aurait une quelconque incidence et, dans le doute, mieux valait être trop prudent.

Un peu plus tard, il arriva au sommet. Il émergea du trou, remit le sol en place aussi silencieusement que possible, dégrada la planche en luxine et écouta à la porte. Rien.

Il resta à l'écoute une minute, puis entrouvrit la porte du placard. Il l'ouvrit plus largement.

Il n'y avait personne dans la pièce, à part Marissia agenouillée par terre, muette.

— Marissia, murmura Gavin, content de la voir. Je t'avais dit de partir.

Elle le regarda et il fut surpris de voir un flot de larmes lui inonder les joues.

— Je savais que vous reviendriez. Je vous en prie, mon seigneur, ne me chassez pas. Je ne connais rien d'autre. Je… Ne me rejetez pas, s'il vous plaît !

Rejeter ?

— Non, non, non, lui dit-il. Je ne te chasse pas. Mais… Marissia, je t'ai donné ta liberté. Je serais un homme de peu de foi si j'essayais de te la reprendre. C'est un cadeau.

— Et je ne le dédaigne pas, mon seigneur. Pas du tout. Je chéris ce don. Mais je ne peux l'accepter et rester votre esclave de chambre. Vous seriez perdu sans moi, mon seigneur. (Elle baissa la tête.) Pardonnez-moi, c'est très présomptueux.

— C'est souvent le cas avec la vérité. Tu as raison. J'ai besoin de toi. Mais tu pourrais devenir ma secrétaire. Orholam sait que tes fonctions incluent déjà tout ce que fait une secrétaire.

— Et davantage, ajouta-t-elle timidement.

— Euh… oui, bien sûr. Et ce davantage a toujours été exécuté avec brio, dit-il avec un petit sourire satisfait.

Il venait de tuer son frère et la vie continuait, sans même marquer un temps d'arrêt pour prendre acte de son méfait.

— Mon seigneur…, répéta-t-elle comme s'il se montrait obtus.

— Oui ?

— Vous aimez dame Blanc-Chêne.

— Oui, c'est vrai.

— Une dame peut souffrir que l'homme qu'elle aime apprécie la compagnie de son esclave de chambre. C'est bien différent s'il la trompe avec une femme libre qu'il emploie. Surtout s'il a montré son inclination en l'affranchissant.

Ah ! la décision de libérer une esclave était bien plus facile à prendre quand on croyait que ça n'allait rien coûter. *Merde !*

Heureusement que je n'ai rien de plus pressant à faire que m'occuper de mes appétits…

Gavin se frotta la joue. Il fit craquer sa nuque à droite puis à gauche.

— Marissia, je t'ai fait une promesse, et ce serait bien mesquin de…

— J'ai une solution, mon seigneur !

— Une solution ?

— Qui ne déprécie pas le cadeau que vous me faites, mais qui ne m'oblige pas à partir.

Gavin haussa un sourcil.

— Tu veux rester ? Enfin, tu veux vraiment rester ? ou crains-tu seulement le changement ? Si tu as besoin de plus d'argent…

— Mon seigneur, j'ai déjà rédigé le contrat. Je n'ai pas une lettre d'affranchissement, mais c'est une promesse me permettant d'acheter mon affranchissement pour un danar, dès que je le veux. Ainsi, vous m'offrez ce généreux cadeau, et je peux l'accepter quand je le souhaite, sans vous faire du tort, sans détériorer la relation entre Karris et vous.

Enfin, sans la détériorer *davantage*.

— Mais je ne… Tu es une esclave de chambre, Marissia. Tu n'as même pas le droit de disposer de ton corps comme tu l'entends. Si tu n'étais pas esclave, tu pourrais être une satrapette, une grande commerçante, tout ce que tu veux. À la place…

— Que pourrais-je faire dans cette vie qui soit plus important que vous servir, mon Haut Seigneur Prisme ?

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu me connais. Tu sais ce que je suis.

— Oui, mon seigneur, je le sais. Et je… (Elle parut changer d'avis.) Ne me forcez pas à partir, je vous en prie.

— Je ne te force pas à partir, lui dit Gavin.

Elle était magnifique. Une femme extraordinaire. Il alla à son bureau, signa le nouveau contrat et le lui apporta. Elle avait déjà déchiré l'ancien.

Curieusement, elle pleurait. Il lui tendit son nouveau contrat et elle, toujours à genoux, lui étreignit les jambes.

La nuit passée, il ne devait pas avoir dormi plus d'une heure. Il avait vécu un coït interrompu avec une femme inconnue qu'il avait ensuite tuée. Il avait perdu l'amour de sa vie. Il s'était préparé à mourir. Il avait appris que tout ce qu'il avait cru vrai ces vingt dernières années n'était qu'un mensonge. Il avait tué son frère. Il ressentait une putain de fatigue.

Et pourtant, avec cette belle femme plaquée contre lui, son corps réagit. Parfois il détestait être un homme.

Franchement, après tous les ennuis que tu m'as attirés hier soir, tu pourrais te faire discret.

Évidemment, Marissia s'en rendit tout de suite compte. Mais peut-être avait-elle recherché cette réaction. D'habitude, elle était très à l'écoute, et ses premières caresses contenaient souvent une interrogation muette. Pas cette fois.

Gavin recula et elle se redressa, laissant tomber l'étole qui lui couvrait les épaules, la laissant simplement moulée dans sa délicate chemise de nuit.

— Je devrais peut-être…

Elle l'embrassa sur la bouche et le poussa en arrière, tout en lui baissant son pantalon. Elle le guida jusqu'à un fauteuil où il s'assit brutalement lorsque le siège heurta ses jambes. Puis aussitôt elle s'installa sur lui, le regard rivé sur le sien. Elle le maintenait assis de manière très possessive. Sa façon de faire l'amour l'emportait comme un tourbillon ; c'était agressif, violent, rapide, brûlant, moite et impérieux. Elle le chevaucha jusqu'à ce qu'il jouisse, faisant éclore une explosion d'étoiles devant ses yeux, mais elle ne s'arrêta pas comme elle le faisait d'habitude. Au contraire, elle redoubla d'ardeur, donnant de tels coups de boutoir qu'il craignit que le fauteuil cède et qu'ils tombent par terre. Elle avait les doigts emmêlés dans ses cheveux, lui maintenant la tête, exigeant qu'il la regarde droit dans les yeux. Alors ses magnifiques yeux verts se dilatèrent et ses hanches furent agitées de soubresauts incontrôlables. Elle enfonça ses ongles dans le bras de Gavin tout en lui tirant douloureusement les cheveux, puis s'écroula contre lui.

Il était hors d'haleine, surpris. Il se leva et la porta dans son lit. Elle se blottit dans ses bras et émit un faible miaulement de protestation lorsqu'il la posa. Il gagna son côté du lit, et s'assit à la faible lueur de la lampe de chevet.

Il avait obtenu satisfaction, mais son corps n'était pas rassasié. Il avait peut-être tout simplement passé trop de temps à voyager avec Karris. Ou alors c'était dû à l'ardeur étonnante et assurément séduisante déployée par Marissia. Il songea à la prendre de nouveau pour atténuer son inconfort. Demain allait être un enfer. Il voulait juste dormir. L'espace de quelques heures, il voulait ne rien ressentir.

Bizarrement, il avait l'impression d'avoir mal agi envers elle. Mais il avait beau réfléchir, il ne voyait pas de quoi il pouvait s'agir. Il éprouvait peut-être simplement de la culpabilité à propos du meurtre de Dazen.

Il s'allongea et contempla le plafond en clignant des yeux, se demandant comment il allait se débrouiller pour éviter la pluie de flèches enflammées qui ne manquerait pas de s'abattre sur lui dès le lendemain. Soit le Spectre s'était déjà réuni pour parler du meurtre, soit ils le feraient à la première heure du jour. Il ne pouvait rien y faire pour l'instant. Et puisque les gardes avaient déjà fouillé la chambre avec leur efficacité habituelle, personne ne penserait à venir le chercher là.

Cinq minutes plus tard – ou du moins avait-il l'impression que cinq minutes seulement s'étaient écoulées –, il se réveilla. Marissia n'était plus dans le lit. Elle travaillait, sûrement. Tranquillement allongé, il se mit à considérer machinalement tous ses problèmes, un par un. Puis il les remettait de côté, sans hâte. C'était ainsi qu'il accomplissait le mieux son travail. Il se souvint que Demnos Jorvis ne s'entendait pas avec sa femme Ela, la sœur d'Arys. Il réfléchit à la vitesse de croissance d'un bane. On avait déjà procédé à un équilibrage des couleurs manuel par le passé : on demandait aux créateurs d'une couleur de créer davantage pendant une année, tandis que ceux dont la couleur était en surcharge devaient créer moins. La Chromerie avait le bras long. Il pensa aux Hauts Luxiats, ces hommes qui fixaient la doctrine que l'on professait à travers les satrapies, et qui seraient sûrement impatients de le voir, étant donné tous les phénomènes étranges qui avaient été observés. Ils l'aimaient et le craignaient, mais le Prisme pouvait-il pousser à modifier la religion elle-même ? Il songea à Karris. Il allait la reconquérir. C'était possible. À présent, il en était convaincu.

Et il pensa à son frère. Il s'assit et vit que Marissia avait apporté le plateau portant les miches dures et carrées du pain spécial qu'il avait fait tomber dans les conduits des milliers de fois. Il ne ressentait pas de culpabilité. C'était comme se regarder dans le miroir et constater qu'on n'est plus un enfant. Ce jour-là, Gavin pouvait se considérer de manière détachée. *Voilà qui je suis : Gavin Guile, fratricide. L'homme qui a rassemblé la volonté nécessaire pour tuer son frère, afin de sauver les sept satrapies.* Il était réellement à présent l'homme que tout le monde avait cru qu'il était pendant seize ans.

À peu de chose près.

Marissia se glissa dans la chambre.

— Mon seigneur. Vous êtes levé, tant mieux. Votre père veut vous voir immédiatement. Petit Jaspe est en effervescence après la nouvelle du décès de la jeune dame. La Garde noire observe le silence tant que l'enquête n'est pas finie. Ils attendent les ordres du Blanc, qui dort encore ; elle est restée éveillée toute la nuit, car le Spectre a tenu une réunion de crise et voté la composition des forces à envoyer à Ru. C'est votre père qui a été désigné responsable, mais il n'a pas pu se faire nommer promachos. Il a réussi à me mettre la main dessus, mon seigneur, et m'a ordonné de vous faire venir. Il a refusé de croire que j'ignorais où vous vous trouviez.

Il existait des trucs pour gouverner, des trucs pour gagner et conserver les loyautés, même au plus fort de la tempête. Parfois, Gavin oubliait qu'ils étaient aussi efficaces sur ceux qui vous connaissaient bien que sur les étrangers. Karris avait raison : trop souvent, il laissait les personnes les plus proches de lui pâtir de ses plus mauvais côtés. Aussi tira-t-il un trait entre ses soucis et lui-

même, avant de consacrer toute son attention à la femme qui se tenait devant lui.

— Marissia. Ce n'est pas un problème. Tu es merveilleuse. Exceptionnelle. Si je survis à cette journée sans me retrouver en prison ou chez le bourreau, achète-toi quelque chose de très, très joli.

— À vos ordres, mon seigneur, répondit-elle avec un grand sourire.

La joie de la jeune femme lui donna un regain d'énergie. Il était Gavin Guile. Il était le Prisme. Que ne pouvait-il accomplir en un an ?

Chapitre 87

— Le bruit court que tu as combattu un assassin la nuit dernière, dit Andross Guile.

— Un assassin ? répéta Gavin.

Il avait tout juste réussi à descendre sans se faire voir. Il avait été tenté d'utiliser de nouveau une cape de scintillance, mais il valait mieux ne pas approcher ces objets à moins de cent mètres de son père. D'une manière ou d'une autre, Andross sentirait leur présence.

Son père était assis dans sa chambre sombre comme la pierre de l'enfer. Mais Gavin resta debout. Il ne tenait pas à s'éterniser là plus longtemps que nécessaire.

— Il y a une autre rumeur qui dit que tu l'as jetée du balcon parce qu'elle ne voulait pas se plier à tes étranges perversions. Oh ! attends, c'est moi qui ai lancé celle-là.

Andross Guile eut un sourire sans joie.

— Et auprès de qui l'avez-vous répandue ? Des souris ? Vous êtes un reclus.

— Tu crois que je manque de mordant parce que je suis vieux ?

C'est en général le moment où les gens perdent leurs dents, oui.

— Je crois que vous vous battez contre moi pour le principe, sans véritable raison, l'accusa Gavin. Et cela m'énerve, comme cela vous agacerait si vous étiez à ma place.

— Tu es un triple idiot. Tu n'as donc rien retenu de tout ce que je t'ai appris ? M'as-tu déjà vu faire quelque chose sans raison ?

Gavin ne répondit pas.

— Tu te marieras, Gavin. Dans la semaine. J'ai décidé que…

— Est-ce vous qui avez envoyé cette fille ?

— Pardon ?

— M'avez-vous envoyé Ana Jorvis la nuit passée ?

— Cette stupide traînée devait avoir l'intention de te séduire pour améliorer les chances de sa famille dans la course au mariage, alors que je leur ai déjà dit qu'ils l'avaient perdue. Ou alors… (Andross haussa les épaules.) Ou alors elle était vraiment un assassin. J'ai entendu raconter que l'Ordre recrute des jeunes filles. Peut-être pensait-elle simplement que tu finirais par succomber à ses appâts de jeune délurée. Et, d'après ce que j'ai entendu, elle n'avait pas tort, hein ?

— Je croyais…

Non, Gavin ne lui raconterait pas avec qui il couchait ou qui il désirait.

— Ha ! La nuit tous les chats sont gris ? (Voyant que Gavin ne répondait pas, le Rouge poursuivit.) Tisis Malargos. Tu vas l'épouser. Une semaine de préparatifs. Ce n'est pas l'idéal, mais la guerre arrive et tous ceux qui comptent sont déjà ici. Et puis ça me fera énormément d'économies. Et nous avons désespérément besoin d'alliés. Et d'abord pourquoi a-t-il fallu que tu la balances par-dessus la rambarde ?

— C'était un accident, souffla Gavin.

Le Rouge se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, affichant un air triomphal.

— Donc tu l'as bien jetée ?

C'était une nouvelle information pour lui. Gavin jura. Il ne risquait rien en jurant.

— Comment t'es-tu arrangé avec les Gardes noirs ? Comment t'es-tu débrouillé pour qu'ils mentent ? Moi-même j'ai essayé d'acheter ces garçons… Ils t'étaient déjà inféodés ?

Ils avaient menti pour lui. Gavin et Gill Greyling avaient menti pour lui.

— Et un mensonge convaincant, en plus, poursuivit Andross. Toi, furieux d'avoir été dupé,

vociférant. Elle panique. Elle saute. Tu t'accuses puis t'enfuis. Ça n'empêchera pas les Jorvis d'être remontés contre toi, mais tu échappes à la destitution. Et puis il y avait trop de témoins pour que tu prétendes qu'elle avait sauté d'un balcon situé plus bas. Ce qui nous ramène à notre besoin d'alliés.

La révélation de cette grâce providentielle était une vraie claque. C'était complètement inattendu, totalement immérité. Ana avait été perfide, mais elle ne méritait pas la mort, et pourtant Gavin l'avait tuée. Qu'Orholam lui pardonne.

Il prit une profonde inspiration et mit ses émotions de côté. *Je te pleurerai plus tard, Ana, et dédommagerai ta famille, petite débauchée. Désolé.*

Cette journée était un test. S'il tenait encore cinq minutes en compagnie de son père, il réussirait peut-être à s'en sortir jusqu'au soir. S'il réchappait à cette journée, il vivrait peut-être encore un mois. Et d'un mois à un an, il n'y avait qu'un pas.

— Non, dit Gavin.

— Et la prochaine fois, si tu essayais de te contrôler, par Orholam !

— Le contrôle de soi, c'est pour ceux qui n'arrivent pas à contrôler les autres, rétorqua Gavin avant de se rappeler qui lui avait appris cette formule : ce vieil homme au sourire maussade. La réponse est non.

— Tu sembles partir de l'hypothèse erronée selon laquelle je te donnerais le choix.

— Il n'y a pas d'erreur, et c'est toujours non.

Gavin gardait une voix calme, polie et ferme.

— Si tu choisis de me désobéir, tu m'obliges à te répudier.

La menace coupa littéralement le souffle de Gavin.

— Tu crois que je ne le ferai pas ? Tu penses que je ne répudierai pas l'unique enfant qui me reste ? Je ne suis pas trop vieux pour en avoir d'autres, tu sais. C'était ta mère qui ne pouvait plus en avoir, après Sevastian. Si tu n'épouses pas Tisis Malargos, je la prendrai pour femme. C'est aussi simple que ça. Je ne sais pas auquel de nous deux elle détesterait le plus être mariée. Peu importe. C'est une fille loyale à sa famille. Avec beaucoup de pragmatisme. Elle verra où est son intérêt. Un modèle à suivre, pour toi.

— Alors vous n'avez pas besoin de moi ? riposta Gavin. Je suis le Prisme. Vous pensez que j'aurai du mal à trouver de l'argent ? Vous pensez que je manquerai de quoi que ce soit ? Vous voulez vraiment déclencher les hostilités ?

— Déclencher ? Si tu n'avais pas été occupé à tringler cette gamine, je crois que tu aurais remarqué qu'on est déjà en plein dedans.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je t'ai fait, mon garçon. Dans tous les sens du terme. (Andross Guile se laissa aller contre les coussins de son fauteuil.) Tu veux me contrarier ? Regarde en direction de ceux que tu aimes.

Chapitre 88

— J'ai entendu dire que les spirites utilisent des chiens de l'enfer, dit Ferkudi. À Atash.

— Et moi j'ai appris que la Flamme éternelle d'Aslal a brûlé d'un feu bleu vif pendant deux mois d'affilée ! ajouta Yugerten.

C'était un garçon dégingandé classé bien bas parmi les grouillots. Personne ne lui prêtait guère attention.

— N'importe qui peut faire des flammes bleues, contesta Ferkudi. Je parle de chiens de l'enfer, là !

Les grouillots cheminaient tous ensemble, se rendant à un nouvel entraînement sur le terrain. Il n'en connaissait pas encore les détails. Comme il s'était réveillé tard, Kip avait tout juste réussi à les rattraper avant qu'ils n'arrivent dans les quartiers malfamés.

— Des chiens de luxine enflammés ? s'enquit Teia d'un ton circonspect.

Kip essayait de distinguer qui les épiait tandis qu'ils s'enfonçaient dans les rues de plus en plus étroites menant vers Hauteville.

— Les chiens de l'enfer sont un mythe, Ferk, dit Tanner.

— Celui qui m'a raconté ça n'aurait pas menti, se défendit Ferkudi.

— Mais réfléchis, idiot, tu es un créateur, insista Tanner. Comment ferais-tu une chose pareille ? Tu peux créer une statue de chien en luxine, mais elle ne saurait rien faire !

— Euh… j'imagine que non, admit le jeune homme.

— Ils ne sont pas en luxine, intervint une voix posée. Mais ils sont réels.

C'était l'entraîneur Fisk.

Les garçons se turent et échangèrent un regard.

— Les spirites font pénétrer de la luxine rouge dans le poil et la peau d'un chien. C'est une sorte d'essai, avant de le faire sur eux. C'est très cruel de faire ça, et pire encore d'y mettre le feu. Mais j'ai vu ce genre de choses. J'ai vu le commandant Poing-de-fer en abattre un alors que nous nous débarrassions des spirites issus de la guerre du Faux Prisme.

Leur respect pour le commandant Poing-de-fer s'accrut, le hissant un peu plus vers la sainteté.

— Mais un chien en feu pourrait aussi bien attaquer ceux qui l'ont enflammé que leurs ennemis, non ? demanda Kip. Je crois qu'il deviendrait juste fou.

L'entraîneur Fisk cracha par terre.

— Bon sang ! le Briseur. Ça ne pouvait être que toi, hein ?

— Quoi ?

Kip ne s'était pas encore fait à son surnom.

Mais l'entraîneur n'en dit pas plus, et ils atteignirent une petite place où ils passèrent devant des marchands malpropres qui les lorgnèrent avec une hostilité non dissimulée. C'était un quartier tyréen, seulement les gens ne voyaient pas un Tyréen en Kip, mais simplement un avorton de la Garde noire.

Une fois la place traversée, ils empruntèrent une autre rue, et l'entraîneur leur dit :

— Il y a des formes de magie dont on ne parle pas beaucoup aux jeunes créateurs, parce que nous en perdons déjà suffisamment comme ça. Et vous vous croyez tous supérieurs aux autres et désobéissez aux règles. Mais vous allez devenir des guerriers, et peut-être plus tôt que prévu, alors vous méritez de savoir ce qu'il y a là-bas.

S'il n'avait déjà eu l'attention de tout le monde, à présent son auditoire était captivé. Toute la classe se massa autour de lui, suspendue à ses lèvres.

— Le Briseur a raison. Si on met le feu à un chien, il devient fou. Mais avec la magie il est question de volonté. Vous savez que l'on fait usage de sa volonté chaque fois que l'on crée, et que c'est cette volonté qui compense les erreurs de longueur d'onde que l'on commet. Beaucoup de théories en expliquent le fonctionnement exact mais, en gros, on peut transmettre sa propre volonté à ses créations.

— Les golems ?! s'exclama quelqu'un.

L'entraîneur grimaça.

— Ce genre de chose est pratiquement impossible à faire. (Il semblait regretter de s'être engagé dans cette direction. Il regarda la fille qui avait mentionné les golems.) Tu es une monochrome bleue, Tamerah. Si tu fabriquais un golem, il se contenterait de rester assis, savourant son harmonie bleue. Un golem vert serait totalement incontrôlable, comme cela a été maintes fois démontré : ils rejettent les règles et l'autorité, allant jusqu'à tuer les imprudents créateurs qui les ont engendrés. Il faut donc être au moins bichrome pour tenter de faire un golem, et à peu près chaque fois ils finissent par perdre complètement les pédales. Ce que je voulais dire, à propos du sujet que nous avons abordé, c'est que l'on peut insuffler sa volonté à un être vivant, des chiens dans le cas présent. Habituellement, ceux qui ont brisé le halo – ou l'envisagent – font d'abord des expériences sur des animaux, afin de voir comment ils pourraient modifier leur corps. Les chiens de l'enfer en sont un avant-goût.

— Un avant-goût ?

— Un exemple ! lança Ferkudi. Et tais-toi.

L'entraîneur poursuivit, comme à contrecœur.

— Ils font pénétrer une grande quantité de luxine rouge dans un chien, lui insufflent assez de volonté pour le faire courir vers leurs ennemis, et l'enflamment. C'est une mort horrible et malsaine. Ces bêtes hurlent de douleur et de rage, poussées à attaquer même lorsqu'ils sont rongés par les flammes et que l'on se demande comment ils bougent encore. Si jamais vous êtes un jour confrontés à une telle chose, retirez d'abord les pattes, puis la tête. En général c'est suffisant.

— En général ? répéta Ferkudi, abasourdi.

— Ce sera tout sur ce sujet, conclut Fisk. Aujourd'hui, nous cherchons les embrouilles. Comme les autres fois, sachez que certains risquent ne pas revenir de cet exercice. D'autres peuvent se retrouver mutilés. Vous pouvez mourir pour la Garde noire avant même d'y être entrés, grouillots, et ce ne sera pas votre faute.

Les paroles de l'entraîneur leur firent l'effet d'une douche froide. La légèreté et l'incrédulité de l'instant d'avant étaient bien loin.

— Nous pouvons nous attendre à ce que les gangs aient entendu parler de l'exercice de la semaine passée, et à ce qu'ils guettent l'occasion de vous tomber dessus. Voilà le programme : vous êtes par équipes de six. Cinq sont des Gardes noirs, le sixième est une Couleur. Les Gardes n'ont pas le droit de créer. La Couleur n'a pas le droit de se battre. La Couleur transportera une bourse avec quarante danars. C'est suffisant pour vous attirer de sérieux ennuis, mais il n'y a pas de quoi déclencher une émeute. On l'espère, du moins. Les élèves des promotions précédentes et plusieurs Gardes noirs seront sur votre chemin. Si vous avez besoin d'aide, appelez et ils viendront. Mais dans ce cas votre test sera un échec et toutes les personnes de votre groupe descendront de trois crans. Mais un Garde noir doit savoir quand battre en retraite. Vous partez d'ici et l'exercice est terminé lorsque vous franchissez la Tige du Lys. Compris ?

Les grouillots opinèrent.

— Premiers au départ : Teia et Kip, Cruxer et Lucia, Aram et Erato. Kip, tu es la Couleur.

— Pourquoi Kip a le droit d'être la Couleur ? demanda Aram.

Salaud !

La mâchoire de Fisk se crispa une fraction de seconde, puis il répondit :

— Parce qu'il est lent. À l'exception de notre Prisme actuel, la personne que vous protégez est habituellement plus âgée, plus lente, et sait moins bien se battre que vous. Une partie de notre travail consiste à prendre cela en compte, et à les protéger malgré leur faiblesse. C'est bon comme ça, Aram, ou je dois continuer de me justifier ?

L'interpellé détourna la tête avec humeur.

Ce n'est pas une mauvaise équipe, pensa Kip. Sur les vingt et un grouillots restants, Cruxer était premier, Teia septième, Aram onzième, mais aurait mérité de se trouver dans les cinq premiers. Erato était neuvième mais la quinzième place lui aurait mieux convenu. Kip était quinzième – et aurait dû être vingt-troisième, place qui n'existait même plus. La partenaire de Cruxer, Lucia, était vingt et unième. Elle était intelligente, jolie et populaire, elle avait des cheveux courts et crépus et un sourire à couper le souffle, mais elle n'était pas une grande guerrière. Pas d'instincts de tueuse. Même si Cruxer la faisait s'entraîner en plus, elle allait sans doute échouer aux tests finaux la semaine suivante.

— Kip, dit Cruxer, tu as un conseil à donner ?

Kip regarda Cruxer, choqué. Son camarade était mille fois plus doué que lui, et pourtant il lui demandait son avis ?

— Bien sûr que non. Ce n'est pas parce que c'est un Guile qu'il a moitié autant de jugeote que son père, dit Aram.

— Trois pâtés de maisons vers le nord et cinq vers l'est, et on continue à partir de là, s'empressa de dire Kip en rougissant.

— Ce n'est pas le chemin le plus direct, commenta Cruxer.

— Pas direct ? C'est tordu au possible, oui, renchérit Erato. Je ne tiens pas à rester dans ces bas-fonds plus longtemps que nécessaire.

L'entraîneur Fisk tendit à Kip la bourse de pièces.

— Allez-y quand vous êtes prêts.

Tous les chemins menant à ce petit espace dégagé entre les maisons et le mur étaient sombres et étroits. Et il y avait des hommes dans chacun d'eux. Impossible de départager les regards curieux des regards hostiles. Kip ne vit pas d'enfants, et peu de femmes. Il en déduisit que les gens savaient qu'il allait y avoir du grabuge.

— Allons-y, dit Aram. Direct vers le sud et on pourra prendre un raccourci jusqu'aux rues principales d'ici à quelques intersections. Venez !

— La distance n'est pas le problème, objecta Kip.

— Kip, il va falloir que tu me donnes une meilleure raison que ça, lui dit Cruxer. On doit bouger. Plus on attend, plus on laisse de temps…

— Ils ont raison, Kip, intervint Teia, conciliante. Il nous suffit de courir le long de quelques pâtés de maisons.

— Je suis de l'avis d'Aram, dit Cruxer. Allons-y ! Formation en tête de flèche, ne laissez personne s'approcher à moins d'un mètre de Kip !

Ils entraînèrent Kip au petit trot. Soudain, il s'arrêta.

— Je suis la Couleur, rappela-t-il.

— Sans blague ! railla Aram. Avance, tu fais une cible facile !

Ils s'arrêtèrent tous, le regard allant des hommes embusqués à Kip qui se comportait comme un

fou.

— Vous devez me protéger.

— On a compris. On fonce jusqu'à la deuxième intersection ! lança Cruxer.

— On pourrait le porter, suggéra Lucia.

— Pour ça il faudra sacrifier deux combattants au moins.

Kip était la Couleur. Ils étaient ses gardes du corps. Ils devaient le protéger. C'était aussi simple que ça. Il ne s'agissait pas d'établir qui était le meilleur, le plus intelligent ou qui était le mieux classé, c'était une histoire de pouvoir. Et c'était Kip qui détenait le pouvoir. Et, par ailleurs, il savait qu'il avait raison.

Il fit demi-tour et partit en courant dans l'autre direction.

Son départ fut accueilli par plus d'un juron – des mots assez grossiers pour lui écorcher les oreilles, mais il n'écoutait pas. Un instant plus tard, ils avaient reformé leur bouclier protecteur et passèrent devant un Fisk éberlué et devant les autres grouillots.

— C'est à cause des gangs, expliqua Kip. Ce sont les Tyréens qui doivent nous inquiéter d'abord. Si on passe par le nord, dans trois rues on arrivera dans le quartier ilytien. Ensuite on coupe par les marchés, où les gardiens se fichent des nationalités mais ne laissent pas entrer les bandes armées. Si on passe d'un territoire à l'autre, les gangs auront à se préoccuper les uns des autres plus que de nous. (Il haletait : c'était dur de parler tout en courant.) Cruxer, donne-moi tes lunettes !

Son aîné lui tendit ses lunettes bleues. Kip porta d'abord ses lunettes vertes à ses yeux et regarda les bâtiments blanchis à la chaux, se chargeant à moitié. Il confina la luxine à son côté droit, puis remplit son bras gauche de luxine bleue.

Il n'était pas prêt pour l'effet qu'il ressentit alors. La rationalité froide et calme du bleu entra en collision avec la sauvagerie fébrile du vert comme des régiments de cavalerie s'affrontant.

— Cruxer, tu prends la direction des opérations, affirma Kip.

Il clignait rapidement des paupières en secouant la tête. Ses tempes se serraient, une migraine soudaine éclatait sous son crâne, irradiant jusque dans sa nuque. Par un immense effort de volonté, il essaya de séparer les luxines en lui.

Devant eux surgirent soudain les ombres de cinq hommes bloquant la ruelle. Ils étaient armés de gourdins et de chaînes. Les grouillots se massèrent devant Kip, se plaçant en travers des couloirs de tirs pouvant le viser.

— Dégagez ou tant pis pour vous ! gronda Cruxer sans ralentir.

Les voyous ne bougèrent pas.

— Un et deux ! cria Cruxer, désignant ses cibles.

— Quatre ! dit Lucia.

— Trois ! choisit Aram.

— Cinq ! conclut Teia.

Ce qui bien sûr ne laissait rien à Kip.

Le numéro un était le plus imposant, une grosse brute barbue qui occupait le milieu de l'allée. Il se tenait les pieds bien posés au sol, tête en avant, certain que ces gamins allaient ralentir. Il devait faire deux fois le poids de Kip. Il leva son gourdin.

À la dernière seconde, Cruxer accéléra et pivota pour donner un coup sur le côté, à l'aide de son pied gauche passé derrière sa jambe droite, puis frappa aussitôt du droit avec une force incroyable. C'était une manœuvre difficile à effectuer rapidement en position fixe, mais sa puissance était sans égale. Kip n'avait jamais vu personne tenter ça en courant.

Mais le coup était parfaitement réussi. Cruxer atteignit le gros type en pleine poitrine et le souleva

de terre, le projetant en arrière comme s'il avait été heurté par un coup de mitraille. Son gourdin s'envola au loin, rendu inoffensif. Et déjà Cruxer se dépliait de nouveau. Il tournoya sur lui-même et donna un coup en arrière, très haut et apparemment sans effort. Son talon s'enfonça dans la nuque de son second adversaire, qui s'affala en se donnant un coup avec sa propre chaîne.

Teia ralentit avant d'arriver sur sa cible, un type maigre, mais elle agit très vite aussi, feignant un coup de poing au visage pour cogner son opposant à l'entrejambe. Quand il se plia instinctivement en deux, son visage rencontra le genou relevé de Teia, avec un résultat explosif.

Lucia tenta d'engager sa propre cible, mais l'homme se souciait davantage de Cruxer. Ce dernier bloqua le gourdin que le voyou abaissait en mettant les bras en croix, puis il s'apprêta à attraper l'homme. Mais celui-ci releva trop vite les mains, conservant à peine le gourdin.

Néanmoins, Cruxer assena un de ses coups de tibia sur la jambe de son adversaire, qui tomba en hurlant. Un instant plus tard, Cruxer était sur lui, un pied sur celui de l'homme, l'autre sur son genou. Dans cette position, il pouvait l'estropier à volonté, rien qu'en déplaçant ses appuis.

À la place, Cruxer jeta un coup d'œil au reste du groupe. Kip n'avait même pas vu comment Aram s'était occupé de sa cible, mais l'homme était à terre. Aucun des membres du gang ne semblait vouloir poursuivre le combat.

Cruxer eut un grand sourire ravi et sauvage. Le charme étrange du sourire d'un garçon qui n'arrive pas à croire que son entraînement fonctionne vraiment. Qu'il est devenu ce qu'il a toujours rêvé d'être. C'était une expression d'innocence, Kip le savait. Il sentit le gouffre qui le séparait de ce garçon plus âgé. Cruxer était un apprenti guerrier, mais pas encore un guerrier accompli. Il serait excellent. Mais c'était aussi quelqu'un de bien. Il ne perdrait pas son talent, mais il perdrait cette allégresse lorsqu'il verrait les têtes exploser, ses amis s'accrocher à la vie en se vidant de leur sang, ses ennemis gémir et trembler en succombant à une mort trop lente.

— Allons-y ! lança Cruxer. Lucia, la prochaine fois, occupe-toi des arrières.

— Et laissez-moi des lignes de tir dégagées, demanda Kip. J'ai de la luxine.

Ils s'élancèrent. Kip commençait à se fatiguer, mais il prit conscience que quelques mois plus tôt il n'aurait pas été capable de courir sur une telle distance. À présent, il suivait le rythme des autres. Il serait le premier à s'essouffler, le premier à jeter l'éponge, mais ce n'était pas pour tout de suite.

Un peu plus loin, ils aperçurent un groupe d'une dizaine d'hommes essayant de leur couper la route. Lorsque la formation de grouillots bifurqua vers le quartier ilytien, ils se répandirent en jurons.

Miraculeusement, ils traversèrent le territoire ilytien sans encombre. Kip en conclut que les bandes du coin n'avaient pas encore eu vent de leur passage.

Mais ils ne traversèrent pas le marché : les gardes auraient vu d'un mauvais œil l'arrivée de cinq jeunes susceptibles de causer des problèmes. Aussi Cruxer les fit-il se diriger de nouveau vers le sud.

— Des hommes nous suivent, prévint Lucia. Ils sont cinq ou six. À soixante-dix mètres.

Kip jeta un coup d'œil, et s'en voulut aussitôt. Désormais, ils savaient qu'ils avaient été vus. *Idiot !*

— Kip ? Tu connais le quartier ? s'enquit Cruxer.

— Non, désolé.

— Quelqu'un d'autre ? Dites-moi vite, je le sens mal ce coup-ci.

— Je suis déjà venu par ici, déclara Aram. Je crois que… Suivez-moi.

Il les conduisit d'une rue à l'autre, sans mauvaises rencontres heureusement. Kip commençait à croire qu'ils s'en sortiraient sans avoir à se battre de nouveau.

Ils tournèrent à un coin, mais au lieu de déboucher sur une large rue comme ils le pensaient, ils se

heurtèrent à une porte enchaînée. Ils pouvaient faire demi-tour vers la rue étroite d'où ils venaient, ou entrer dans une ruelle encaissée entre les bâtiments. Dans laquelle se tenait une vingtaine d'hommes. Aram jura.

— Qui est partant pour perdre trois places ? demanda Kip.

Personne ne lui répondit. C'était un refus. Pas si près du test final. Ils se prendraient une raclée s'il le fallait, mais aucun d'eux n'était prêt à abandonner.

Kip s'avança et assura ses appuis.

— Demi-cercle, ordonna Cruxer. J'attaque. Kip, après tu te mets sur ce caillou pour pouvoir créer pendant qu'on se bat. Vous autres, ne laissez personne pénétrer dans le demi-cercle.

Ils se mirent en formation tandis que Kip rassemblait sa volonté. Les hommes dans la ruelle commençaient à se rapprocher, un peu à l'étroit dans cet espace confiné. Sans avoir réfléchi à ce qu'il allait faire, Kip se retrouva à faire grossir une grosse balle verte dans son poing. C'était stupide : s'il avait pu aller en *practicum*, il aurait su faire cent choses différentes et plus adaptées. Mais il ne savait pas. Il ne savait faire que ça. Bon. Il était le rustre de Tyrea à côté de la plaque. Il allait leur montrer.

La balle grandit, devenant plus grosse que sa tête, puis le jeune homme projeta ses mains en avant avec un grand cri.

La balle de luxine partit à grande vitesse, à hauteur de sa poitrine. Pour une fois il ne tomba pas sur les fesses à cause du recul. Coincés dans la ruelle, les hommes n'avaient nulle part où aller pour éviter le projectile. La balle glissa sur l'un des hommes qui se trouvaient en tête, puis fit des ricochets de droite à gauche. Ils furent cinq ou dix à tomber, tandis que le reste d'entre eux s'engouffrait dans l'espace dégagé.

Kip tendit l'autre bras, donnant au bleu la forme d'une pointe de flèche ; il était prêt à la décocher sur la bande en déroute.

Tu ne peux pas les tuer ! La rationalité du bleu interrompit la sauvagerie verte, et Kip hésita, manquant de perdre sa concentration et sa luxine. Il se reprit. « Plop, plop, plop ! » Il envoya de petites boules bleues sur les hommes qui les chargeaient, à hauteur de leurs jambes. L'un d'eux essaya de sauter par-dessus le projectile, se prit les pieds dedans et atterrit face contre terre. Les autres les prirent dans les genoux, et les boules explosèrent, criblant leurs vêtements d'éclats de verre.

C'en était trop pour de simples canailles des rues. Alors qu'ils arrivaient à une distance où les capacités de Kip pour créer devenaient peu utiles et que leur supériorité numérique leur aurait donné l'avantage, ils abandonnèrent et s'enfuirent, sans même prendre le temps d'aider les blessés.

Kip se dépêcha de remettre ses lunettes vertes. Quel idiot ! Il avait oublié de les remettre avant le combat ! Il absorba du vert puis créa une nouvelle balle et la brandit, essayant de se donner des airs menaçants.

Les blessés se relevèrent et filèrent sans demander leur reste. Mais au bout de la ruelle, dans la pénombre entre les bâtiments, Kip vit une mince silhouette solitaire qui levait quelque chose tout en essayant de voir entre les hommes qui titubaient dans la ruelle.

— Kip ! s'exclama Lucia en lui tapant sur l'épaule, le visage illuminé d'un sourire espiègle. Tu as été extraordinaire ! C'était le meilleur…

De la ruelle jaillit un éclair et un plumet de fumée blanche apparut derrière Lucia alors qu'elle se déplaçait dans la ligne de mire de Kip.

Quelque chose de tiède éclaboussa le visage de Kip, et il ne vit plus rien. Il perdit sa luxine verte. Lucia tomba lourdement sur lui, mais au moment même où elle le percutait, dans cette brève fraction

de seconde, il comprit que quelque chose n'allait pas.

Ils tombèrent tous les deux. Kip rattrapa la jeune fille. Elle gisait mollement dans ses bras, le cou à moitié arraché par une balle de mousquet. Son corps, qui n'avait pas encore compris que la mort était inévitable, continuait de pomper inlassablement du sang.

Personne ne bougeait. Quelqu'un hurla. Pour une fois, Cruxer ne savait pas quoi faire. Désespéré, il prit lui-même Lucia dans ses bras.

En moins de deux minutes, les Gardes noirs étaient là. Puis il y eut des ordres, un début d'enquête, des questions auxquelles Kip répondit, hébété. Munis d'une esquisse de description, des Gardes noirs partirent en courant pour essayer d'appréhender le meurtrier. Kip resta debout, étourdi. Quelqu'un avait essuyé avec une serviette le sang qui avait giclé sur son visage. Il tenait toujours le linge ensanglanté à la main, mollement, et ne savait pas quoi faire.

Il regarda Cruxer qui étreignait en pleurant le corps de Lucia. Il comprit que le jeune garçon avait été amoureux d'elle.

Qu'Orholam ait pitié.

Son esprit ressassait une pensée des plus futiles : *Je n'ai même pas entendu le coup de feu. Je ne l'ai même pas entendu*.

Chapitre 89

Karris avait une idée de l'endroit exact où pouvait se trouver Gavin. S'il n'était pas dans sa chambre, c'était qu'il avait créé un parachute et sauté du haut de la tour du Prisme. Il adorait faire ça. Frimer. Et comme personne ne savait qu'il fuyait, personne n'avait signalé son départ, ne sachant pas que cela avait de l'importance.

Elle se rendit cependant d'abord à la bibliothèque, au cas où elle se serait trompée. Elle passa devant les salles de *practicum* où elle perçut des voix de garçons jurant parce qu'ils avaient raté leur création. Elle s'assura qu'il n'était pas dans sa salle d'entraînement privée dans le sous-sol de la tour. Puis elle monta au rez-de-chaussée, franchit la Tige du Lys, allant à contresens du flot des gens qui arrivaient chaque matin avec l'aube pour travailler dans les sept tours de la Chromerie. Elle savait que les autres Gardes noirs s'étaient dispersés sur les deux îles pour le trouver. La guerre venant d'être déclarée, aucun d'eux n'aimait l'idée de leur Prisme se déplaçant sans garde du corps. *Quel idiot !*

Mais Karris se sentait étrangement pleine de vie. Comme si, pour la première fois depuis des années, elle avait un avenir. La vie était de nouveau possible. Une promesse.

Elle se dirigea vers la baie est. Les bateaux de pêche étaient déjà partis, même s'il faisait encore à peine jour. Des hommes et des femmes étalaient des algues pour les faire sécher au soleil. La marée montait et elle vit plusieurs marins avinés tituber vers leur bateau, sans doute après une nuit d'excès, afin de se donner du courage pour les semaines ou les mois de privations en mer.

Un groupe d'esclaves de galère, enchaînés par les poignets à une grande perche, cheminait vers un navire. Ils semblaient en bonne santé et propres même si leurs membres aux longs muscles ne montraient pas la moindre trace de graisse. Certains armateurs faisaient plus attention et s'occupaient mieux de leurs esclaves que d'autres. Après tout, les esclaves malades ou faibles ne ramaient pas aussi vite. Au cours des dix dernières années, les relations tendues avec Ilyta, associées à l'absence de guerres, avaient fait grimper le prix des esclaves, et il était à présent très coûteux d'en acquérir de nouveaux.

Un fumet monta aux narines de Karris, qui ne put résister à l'envie de faire un arrêt à une petite échoppe où elle n'avait pas mis les pieds depuis des années. Il y avait là des casseroles de kopi frémissant et, à cette heure-ci, cette vue était revigorante. Surtout quand on n'avait presque pas dormi de la nuit.

— Ah, ma Garde noire préférée ! la salua Jalal.

C'était un petit Ilytien grassouillet. Karris se fit la réflexion qu'il devait avoir plus de dents la dernière fois qu'elle l'avait vu.

— Capitaine…

Il claqua des doigts.

— Blanc-Chêne, compléta-t-elle en souriant.

— Ah, voilà ! Mais j'ai le moyen ici de me faire pardonner !

Il saisit une tasse en argile toute simple et une rondelle d'oignon frais, et lui servit une généreuse ration de kopi. Il reversa un peu du liquide brûlant dans une soucoupe propre et le fit tourner dedans avant de le remettre dans la tasse, puis répéta l'opération jusqu'à atteindre la bonne température. Enfin, il récupéra la rondelle d'oignon et ajouta une demi-cuillerée de sucre ilytien.

— Merveilleux ! Vous vous en êtes souvenu.

— Un spécialiste du kopi n'oublie jamais. (Il se tapota le front trois fois avec son index.) Ah ah !

(Il sortit un petit pain sucré comme Karris les aimait.) Vous en voulez ?

— Vous êtes incroyable, lui dit-elle avec un sourire.

C'était parfait, exactement ce qu'elle avait pris des années plus tôt. Et le kopi avait un goût exquis.

Ragaillardie par la boisson stimulante et par la pâtisserie, elle régla sa commande puis se dirigea vers Côte-d'Ébène. Il y avait là un domaine qui jouissait d'une vue magnifique sur la baie au levant. C'était Dazen qui le lui avait montré quand il lui faisait sa cour.

Il n'avait pas frappé à la porte ni demandé poliment la permission. Il lui avait simplement montré comment franchir la clôture, puis le toit en dôme bulbeux d'une maison voisine. C'était calme, paisible, et, pour la jeune fille qu'elle était alors, cela avait le goût de l'interdit.

C'était là qu'ils s'étaient embrassés pour la première fois, après s'être tenu la main toute la nuit en discutant.

Comment allait-elle amener le sujet ? « Gavin, petit malin, cela fait des mois que je sais que tu es Dazen » ? Non. Elle allait s'asseoir à côté de lui, regarder le soleil se lever et dire : « Je me souviens de notre premier baiser ici. »

À l'idée de déstabiliser Gavin à ce point, Karris éprouvait une profonde satisfaction.

En vérité, ils allaient avoir beaucoup de travail à faire. À présent, de nombreux mensonges prenaient sens, mais pas tous. Et savoir pourquoi il lui avait menti ne signifiait pas qu'elle le comprenait. De plus, ce n'était certainement pas la même chose que lui pardonner.

Néanmoins, elle avait hâte de commencer à vivre. Même si c'était effrayant. Et puis il avait dit qu'il l'aimait, non ? Ce n'était pas comme si elle se faisait des idées.

Elle tourna au dernier coin et se retrouva sur les fesses, assise par terre. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'on lui avait assené un coup en pleine figure. Puis un groupe d'hommes l'entoura. Et ils se mirent à frapper. Et frapper. Et frapper.

Elle donna des coups de pied, des coups de poing, elle cria, mais toute son expertise ne l'aida guère. Ils étaient une dizaine de grands gaillards, et ils lui avaient coupé toute forme de retraite. Une fois à terre, sa rapidité ne lui était d'aucune utilité. Son maniement des armes ne servait à rien quand celles-ci lui avaient été arrachées.

Sa rage était émoussée par l'humiliation et la peur. Elle était un Garde noir. Comment avait-elle pu se laisser surprendre ainsi ? Pourquoi était-elle si terrifiée ? Elle essaya de cogner, mais ses bras et ses jambes étaient immobilisés. Elle se débattit. Un pied s'enfonça dans ses reins. Elle vit des étoiles noires éclater sur un ciel blanc. Elle n'était pas censée avoir peur. Les hommes devaient la craindre. Un visage se pencha tout près, lui dit quelque chose. Elle donna un coup de tête et lui cassa le nez, répandant des gouttes de sang sur elle. Elle tordit un bras, cassa le coude à un homme. Puis sa tête rebondit sur les pavés après un coup qu'elle n'avait même pas vu venir. Ses sensations s'évanouirent et elle perdit peu à peu connaissance, tandis qu'ils continuaient à la frapper, la frapper, la frapper.

Chapitre 90

— Les Gardes noirs meurent. La mort est notre compagne, dit le commandant Poing-de-fer en s'adressant aux grouillots dans l'un de leurs petits bâtiments d'entraînement. Hier, l'une des nôtres a été tuée. Lucia.

Les vingt grouillots restants avaient été libérés pour le reste de la soirée après la mort de Lucia, mais on leur avait demandé d'être là dès le matin, sous peine d'expulsion. Tous étaient présents.

— Lucia avait peu de chance d'intégrer notre corps. (Le commandant s'interrompit, les laissant prendre conscience de ses paroles.) C'est vrai. Dans la lumière cruelle de la mort, d'autres mentent. Certains mentent parce qu'ils ont peur de la mort, et craignent qu'à leur disparition les gens disent la vérité sur eux. Notre défi est de vivre de telle manière que la vérité ne soit pas gênante. Lucia n'était pas une guerrière émérite, mais elle était courageuse et honorable. Elle ne méritait pas d'être assassinée par un lâche armé d'un mousquet. Nous le retrouverons. Et, lorsque nous aurons mis la main sur lui, nous le tuerons. En attendant, nous avons du travail. Nous sommes la Garde noire. Nous avons toujours du pain sur la planche. Fisk ?

L'entraîneur se présenta devant la classe. Kip regarda Cruxer. Son visage était comme un masque de fer.

— La guerre sera votre professeur, leur dit Fisk. Nous partons en guerre. Comme certains le savent peut-être, le Spectre a décidé de nous envoyer défendre Ru. Nous nous y attendions. Ce moment est arrivé. Nous avions prévu de disposer de deux semaines d'entraînement avant la sélection des apprentis Gardes noirs. Surtout après le meurtre de Lucia. Mais les Gardes noirs ne restent pas à rien faire. En tout cas, il ne vaut mieux pas. La dernière série de tests a lieu aujourd'hui. Je sais que certains doivent être encore endoloris après les bagarres d'hier. Désolé. C'est dur. Vous n'êtes plus que vingt dans votre classe. Quatorze d'entre vous vont devenir des apprentis Gardes noirs. (Il marqua une pause.) Ceux qui ne seront pas acceptés pourront tenter de nouveau leur chance à la prochaine saison. Et j'espère que vous réussirez. Nous prenons deux fois plus de novices que d'habitude, mais votre groupe a été exceptionnellement bon. Vos chances d'intégrer la Garde la prochaine fois sont très bonnes. Vous serez mis en tête de classement, avant les élèves issus de grandes familles. (Il fronça les sourcils.) Bon, maintenant, tout le monde sur le terrain au pas de course !

Lorsqu'ils arrivèrent, en ligne bien ordonnée, Kip vit qu'il y avait quelque deux mille spectateurs rassemblés pour les regarder. Un tiers seulement étaient des Gardes noirs ou des apprentis des classes supérieures. Kip se rendit compte que cette petite course ne l'avait pas essoufflé. Il était bien loin de la condition physique des meilleurs élèves, mais il devenait plus fort. Lentement.

Il était reconnaissant à Teia de lui avoir appris qu'il s'agirait sans doute du dernier test. Il avait ainsi pu cacher sa dague dans la salle d'entraînement du Prisme pour ne pas la garder à sa cheville. Et personne ne pouvait aller là-bas.

Comme toujours, ils prirent place et l'entraîneur se posta devant eux pour leur donner les règles.

— La couleur de votre choix. Pas de lunettes, pas d'armes. Comme les autres fois, vous pouvez choisir de vous battre avec les trois personnes placées au-dessus de vous. Si vous gagnez leur jeton, vous pouvez engager un autre combat. Ceux qui sont en queue de classement combattent d'abord. Je décide de la fin du combat : à la perte de connaissance, ou quand l'un des deux est à la merci de l'autre. Nous savons que vous voulez gagner, que tout repose sur ces combats pour certains d'entre vous, mais celui qui mutile son opposant pendant le test sera renvoyé. Compris ?

— Oui, monsieur, répondirent en chœur les grouillots.

Il y avait un léger courant électrique dans l'atmosphère, comme avant un orage. Ce test était la ligne de démarcation entre les grouillots et les Gardes noirs. Même s'ils se dégonflaient ou étaient blessés avant les vœux définitifs, s'ils réussissaient aujourd'hui, ils conserveraient toute leur vie cette médaille d'un honneur rare : Garde noir. Les esclaves qui réussissaient verraient leur contrat remis sous condition par la Chromerie elle-même. Plus rien ne pourrait interférer avec leur formation jusqu'à ce qu'ils démissionnent ou prennent les vœux et que la Chromerie les rachète. Le prix de rachat enrichirait leur maître mais la vente n'était pas volontaire. Ils accéderaient immédiatement à une autre classe sociale. Ils devraient obéir à la Garde, et servir jusqu'à la retraite. Mais même un esclave Garde noir était un Garde noir. Au sein de la compagnie, il n'y avait aucune différence concernant les devoirs ou les privilèges : une femme issue d'une noblesse centenaire comme Karris Blanc-Chêne respectait exactement les mêmes horaires que Pan Harl, dont les ancêtres étaient esclaves depuis huit générations.

Tout reposait sur ce moment.

Lorsque les grouillots arrivèrent en vue de l'arène, on leur donna un jeton chacun.

— Si vous intégrez la Garde noire, leur dit l'entraîneur Fisk, vous garderez le jeton que vous aurez gagné cette semaine. Et celui que vous obtiendrez lors de vos vœux définitifs, vous le garderez toute votre vie. (Il brandit le médaillon qu'il portait : un ancien jeton en or portant le numéro quatre.) Ceux qui ont les chiffres les plus élevés seront les lieutenants dans un premier temps. Mettez-vous en rang.

Kip s'exécuta tandis qu'un apprenti vérifiait les noms sur la liste en distribuant les jetons, d'or aux quatorze premiers et de bronze aux autres. Chaque pièce portait un nombre en écriture parienne, accompagné d'une ligne de texte ancien qu'il ne pouvait pas lire. De l'autre côté, il y avait un guerrier, différent sur chaque pièce. Celle de Kip était en bronze, avec la gravure d'une femme maniant un bâton de combat, et un dix-huit au dos.

— Monsieur, dit Kip en haussant la voix. Je suis en quinzième place, pas dix-huitième.

Le cercle se tut. Pas seulement les grouillots, mais tous les Gardes noirs et les apprentis. On ne contredit pas l'entraîneur. Et, en effet, le visage de Fisk s'assombrit.

— Tu n'as pas consulté la liste ? Ton groupe n'a pas accompli sa mission hier. Vous êtes tous descendus de trois rangs.

— C'est n'importe quoi ! s'exclama Kip avant de plaquer sa main sur sa bouche.

Les Gardes noirs savent tenir leur langue.

— Tu viens de perdre une couleur, mon gars, le prévint l'entraîneur. Si tu as autre chose à dire, c'est fini pour toi. C'est comme tu veux.

Kip déglutit et secoua la tête.

— Vous comptez notre combat d'hier comme un échec ? (Cette fois c'était Cruxer qui prenait la parole. Il s'avança.) Vous avez vu comment le Briseur s'est battu ? Nous nous en sommes sortis grâce à lui. Nous avons gagné. Il ne nous restait que des quartiers tranquilles à franchir. Je suis désolé, monsieur, mais le Briseur a raison. C'est n'importe quoi. Vous lui rendez la tâche presque…

— Cruxer ! Tu n'es encore qu'un grouillot, et si tu ne sais pas rester à ta place, je serai obligé de te virer d'ici sur-le-champ. La mission consistait à rapporter l'argent à la Chromerie. Vous ne l'avez pas fait. Pas d'excuses. Vous avez échoué.

Kip n'avait jamais vu son camarade en colère, et encore moins furieux, mais le garçon l'était à présent. Il crut un instant que le jeune homme allait frapper l'entraîneur Fisk. Une onde parcourut la foule comme une corde de psaltérion que l'on aurait pincée. Tout le monde ici était entraîné à anticiper la violence, et tous voyaient la même chose se dérouler devant leurs yeux. Mais Kip

s'avança et posa la main sur le bras de Cruxer.

— Orholam ne laissera pas longtemps cette injustice impunie, tu sais.

Cruxer était pieux : Kip pensait que sortir une platitude digne d'un luxiat pourrait le remettre dans le droit chemin.

— Et aucun de nous ne devrait l'oublier, dit Cruxer.

Son ton était calme, mais il ne quitta pas l'entraîneur des yeux. Puis il se détourna.

— Alors, qui passe en premier ? demanda rapidement Kip.

Calme les esprits, Kip, comme une mer d'huile.

Fisk le foudroya du regard puis aboya :

— Winsen ! C'est ton tour ! Avec qui choisis-tu de te battre ?

Winsen était le vingtième. C'était un Parien des montagnes qui n'avait pas la haute stature et la constitution mince de ses compatriotes. Il avait encore des rondeurs d'enfance, c'était l'un des plus jeunes parmi les grouillots. Il était surprenant : parfois très doué, d'autres fois terriblement stupide. D'après Teia, dans un an il serait fantastique. Mais, cette année, il avait très peu de chance d'intégrer la Garde. Il ne constituait pas une menace. Kip fronça les sourcils en comprenant que cette description lui convenait également.

— Le Briseur, répondit le garçon.

Alors qu'ils s'avançaient tous deux vers la pierre de l'enfer, il dit à Kip :

— Je vais rester sur place et essayer de créer. Je vais rater. Cogne-moi fort avec une de tes balles vertes, d'accord ? Coupe-moi le souffle. Mets-moi à ta merci.

— Hein ? fit Kip sans comprendre.

— Essaie de faire un bon spectacle, OK ?

L'entraîneur était déjà près d'eux.

— Vos couleurs ? demanda-t-il.

— Quoi ? demanda Kip, qui avait l'impression de ne rien comprendre.

— C'est la dernière série de combats, lui expliqua l'entraîneur. Vous avez le droit à toutes vos couleurs. Lors des précédents tests, il était important de vous apprendre à gérer la chance et la malchance, mais nous voulons que les combats d'aujourd'hui mettent vos réelles capacités à l'épreuve. Je sais que tu as déjà créé du rouge une fois, mais tu n'as jamais déclaré cette couleur.

— Ah, oui !

En parlant avec Teia, ils s'étaient mis d'accord pour que Kip garde le secret sur sa polychromie aussi longtemps que possible. Évidemment, s'il gardait trop longtemps son secret, il risquait de perdre un combat qu'il aurait pu gagner. Il devait faire monter la mise.

— Euh… bleu et vert, alors.

Avec un peu de chance, tout le monde ne se souvenait pas de ce qui s'était passé des semaines plus tôt, lors de son combat avec Ferkudi. Certains pensaient peut-être qu'il s'agissait d'un coup de veine.

Winsen et Kip appuyèrent leurs doigts sur le pilier de pierre de l'enfer placé dans l'ombre, afin de s'assurer qu'ils n'avaient plus de luxine en réserve. Mais Fisk n'appuya pas trop fort sur leurs mains. Puis ils s'écartèrent, et les caches des cristaux suspendus au-dessus de leur tête furent retirés. Le cercle fut baigné de lumières bleues et vertes.

Tout en se demandant si Winsen lui jouait un sale tour, Kip créa néanmoins sa redoutable balle verte rebondissante. Il avait vraiment besoin d'apprendre de nouvelles techniques. Il était censé être un polychrome, et le peu d'entraînement avec Teia et Poing-de-fer ne lui avait pas enseigné grand-chose de plus. Il devenait meilleur à ce qu'il savait déjà faire, mais il se demandait si ce serait suffisant. C'était un comble, il s'était découvert magicien, et la dernière chose qu'il avait le temps de

faire…

Devant lui, Winsen était en train de créer un bâton bleu. Il était presque achevé lorsqu'il lui échappa. La luxine s'éparpilla dans un scintillement lumineux. Winsen resta stupéfait un instant.

La balle verte était prête ; Kip la lui envoya en plein ventre.

Le jeune garçon essayait de créer de nouveau et la balle percuta ses mains, le faisant lâcher ce qu'il tenait. Le souffle coupé, il s'affala en suffoquant.

Kip courut vers le garçon et lui posa le pied sur le cou. Un sifflet retentit, déclenchant quelques applaudissements polis saluant sa victoire.

Kip aida Winsen à se relever. Le garçon faisait grise mine. Mais il lui murmura un « merci » sans la moindre nuance de regret dans la voix.

— Qu'est-ce que… qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Kip.

— Ne dis rien à l'entraîneur, s'empressa de lui dire le jeune garçon. Je suis un esclave, le Briseur. Mon propriétaire veut à tout prix l'argent de mon rachat.

— Et ?

Et alors tu as fait exprès de te disqualifier ?

— Et qu'il aille se faire voir.

Le garçon risquait de ne pas avoir de nouveau la chance de participer à la sélection.

— Fais-moi plaisir : réussis, dit-il à Kip. Si j'ai perdu contre quelqu'un qui intègre la Garde, ce n'est pas si mal.

— Je vais faire de mon mieux, lui promit Kip. Eh, Winsen ? Qu'est-ce que tu vaux, en vrai ?

— Dans un bon jour ? Parmi les cinq premiers. La lumière avec toi, le Briseur.

Ils se séparèrent et Winsen se dirigea vers un noble au visage défait. Ce propriétaire éploré aurait fait pitié à Kip s'il n'avait pas su que, pour une raison qu'il ignorait, Winsen haïssait cet homme au point de compromettre son propre avenir. Et Winsen semblait être un chic type.

C'était un bon rappel. Kip avait tendance à croire qu'il était le centre du monde. Tout tournait autour de lui. Alors que des tragédies et des comédies se déroulaient devant ses yeux, il ne remarquait rien.

C'était ensuite au tour de la dix-neuvième, et comme elle était juste placée un rang après lui, il pensait avoir un moment de répit. Il s'agissait de Tufayyur, une fille classée à sa juste valeur, pour ce que Teia et Kip avaient pu en voir. Elle allait donc se mesurer aux numéros seize puis treize. Avoir de la chance deux fois était bien plus probable qu'avoir de la chance trois ou quatre fois d'affilée.

Kip reprit sa place dans la rangée, tout en essayant d'établir sa propre stratégie. Il regrettait de ne pas être à côté de Teia, avec qui il aurait aimé parler. Elle comprenait ces calculs bien mieux que lui. Mais Tufayyur s'avança devant lui.

— Je choisis Kip, annonça-t-elle.

Quoi ?

Il la regarda d'un air surpris, et elle haussa les épaules. Kip regarda alors qui se trouvait classé au-dessus : Barrel et Balder. Il eut l'intuition soudaine que quelque chose d'une plus grande envergure se déroulait, puis cela lui échappa.

C'est sans doute un choix logique, se dit-il. Encore une fois. Lui-même avait prévu de ne pas affronter Barrel et Balder. Ni l'un ni l'autre n'auraient dû se retrouver si bas dans le classement. Ils auraient dû être dans les quatorze premiers.

Bref, il devait de nouveau se rendre dans l'arène. S'il perdait une fois, il était fichu. D'un coup.

Pour ces premiers combats, la foule ne faisait même pas silence. Il ne leur en voulait pas : observer les candidats les moins bons, ceux qui n'entreraient pas dans la Garde, n'était pas très

passionnant.

Ils allèrent toucher la pierre de l'enfer puis prirent place. Les cristaux bleus et verts déversèrent leur lumière, mais Tufayyur ne s'en souciait pas. Elle fonça sur Kip et envoya un coup vers le côté de sa tête. Il vit une ouverture pour lui envoyer son pied dans le genou opposé – non, il risquait de causer une blessure laissant des séquelles. Il hésita. Finalement, il se contenta d'encaisser le coup. À cause de son hésitation, il avait les oreilles qui tintaient.

Elle en profita pour le cogner au visage deux fois, des coups rapides et légers qui ne suffirent pas à l'assommer.

Kip tituba en arrière. Elle lui assena un coup dans le ventre, envoya un pied en direction de son entrejambe. Il réussit à grand-peine à le dévier avec le genou, et reçut l'impact dans la cuisse. Elle visa de nouveau son visage, mais il se pencha et prit son poing dans le front.

Elle poussa un cri de douleur, mais ne s'arrêta pas pour autant. Il se plia en deux et elle fit pleuvoir sur lui une pluie de coups. Puis elle l'attrapa par le bras pour l'immobiliser et le mettre à sa merci.

Kip la percuta et ils tombèrent au sol, aussi gracieusement que des tortues en rut.

Tufayyur tenta une prise en ciseau avec les jambes, mais elles n'étaient pas assez longues pour encercler Kip, qui roula sur elle, faisant porter tout son poids sur sa poitrine. Il lui attrapa un bras à deux mains et s'allongea sur sa figure.

La fille se débattit, mais elle n'avait pas assez de force. De sa main libre, elle essaya de lui attraper les parties, mais il plaqua sa hanche, et elle ne parvint pas à se faufiler dessous. D'un mouvement brusque, elle essaya de retirer sa main.

Puis elle paniqua, s'agitant en tous sens comme elle commençait à manquer d'air. Le sifflet retentit de nouveau.

Quelques rires et applaudissements épars retentirent lorsque Kip se releva et lui tendit la main. Mais elle lui répondit d'une grimace agressive et s'éloigna à grands pas.

— Bien joué, le gros ! lança un apprenti Garde noir.

Kip retourna à sa place, déjà fatigué, et eut la surprise de découvrir que le commandant Poing-de-fer lui-même l'attendait près de la rampe.

Oh ! Orholam soit loué. Puisque Gavin était de retour, le commandant allait venir faire son annonce : « Le Briseur est un cas à part. Il est accepté d'office. » Et Kip n'aurait pas à subir l'humiliation de se faire battre par des candidats qui n'entreraient même pas dans la Garde.

Comme d'habitude, les grouillots amorcèrent un mouvement vers le commandant, mais il les fit reculer d'un seul regard. Kip vint se placer devant lui. Le commandant avait la mâchoire serrée et une expression si intense que le jeune garçon eut soudain une boule dans la gorge.

— Tu crois que les choses ont changé parce qu'il est revenu ? demanda Poing-de-fer, faisant clairement référence à Gavin, mais sans regarder dans sa direction, car on les observait. Ce n'est pas le cas. Tu dois quand même te débrouiller seul.

Puis il tourna les talons.

Kip s'humecta les lèvres.

— Oui, monsieur.

C'était à présent son tour d'affronter l'adversaire de son choix. Il examina le classement. Bon, un peu de chance alors ? Un petit peu. Il pouvait éviter Barrel et Balder et passer directement à Yugerten, classé quinzième, et qui aurait dû se trouver en dix-neuvième ou vingtième position. Kip avait toutes ses chances, non ? Sûrement.

Il saisit son jeton et le posa sur la rampe devant le garçon. Yugerten n'eut pas l'air surpris.

Kip prit son temps pour rejoindre le cercle, essayant de reprendre son souffle. Il remarqua Teia qui semblait réfléchir, les sourcils froncés.

— Il y a beaucoup de combats aujourd'hui, le Briseur, le houspilla Fisk. Dépêche-toi.

Yugerten était grand, mais dégingandé et maladroit. C'était un monochrome bleu.

Ils prirent place en s'épiant mutuellement. Puis les lumières s'éteignirent et se rallumèrent, en bleu et vert.

Kip s'empressa de créer du vert, et Yugerten parut lui aussi vouloir prendre le temps d'accumuler de la luxine. Mais, lorsque Kip lui envoya une boule verte dessus, Yugerten l'évita et se releva un instant plus tard avec des bâtons en T. Visiblement, le jeune homme s'était déjà battu avec ces armes, ce qui n'était pas le cas de Kip. Tenant la poignée d'une main, il les fit tournoyer rapidement et les posa sur ses avant-bras.

Puis le garçon se précipita sur Kip pour ne pas lui laisser le temps de créer autre chose.

Kip lui donna un coup dans la jambe, mais son adversaire le bloqua en faisant claquer son bâton sur son tibia. Puis il avança et lui enfonça son poing dans le ventre. L'autre extrémité du bâton pivota dans sa main et s'enfonça douloureusement dans l'estomac de Kip.

Ce dernier évita le coup suivant en plongeant en avant, et le bâton lui effleura la mâchoire au lieu de lui arracher la tête. Yugerten perdit une de ses armes.

Sans s'en préoccuper, il frappa de nouveau Kip, qui essaya de conserver son équilibre, en vain. Il tomba, et son adversaire se jeta aussitôt sur lui et s'assit sur sa poitrine, se servant du bâton restant pour l'étouffer.

Kip avait réussi à glisser ses doigts entre l'arme et son cou, mais Yugerten appuyait à deux mains. Kip espérait que la luxine bleue se défasse. Le bleu n'était pas censé convenir à cet usage. Pourtant, l'arme ne céda pas. De sa main libre, Kip donna un coup, qui atteignit une épaule. Une autre attaque effleura le front de Yugerten. Les coups de Kip se faisaient moins forts.

Le monde devenait noir, des étoiles explosaient devant ses yeux. Il ne pouvait plus respirer. Il regardait un cristal au-dessus de lui…

Il entoura tout le bâton de luxine bleue, en trouva les sceaux, et les ouvrit. L'arme s'évanouit soudain dans un nuage de craie et de résine.

Déséquilibré, Yugerten tomba en avant, heurta le front de Kip, et devint soudain tout flasque.

Kip fit rouler le garçon à côté de lui et se releva.

Lorsque Yugerten revint à lui, une vague d'applaudissements s'éleva. Il avait perdu connaissance, mais il allait bien. Kip alla prendre le jeton de son adversaire. Du bronze toujours. Quinzième place. Sur celui-ci, la gravure représentait un homme portant des épées croisées dans le dos, se préparant à les dégainer.

Aram était quatorzième, et c'était un des meilleurs de la classe. Tala, une bichrome jaune et vert, nommée d'après une héroïne de la guerre du Faux Prisme, était treizième. Elle n'était pas une combattante exceptionnelle, mais c'était une créatrice très douée. Kip espérait qu'elle parviendrait à intégrer la Garde.

Kip devait donc affronter le numéro douze, Erato, la partenaire d'Aram. C'était la plus mauvaise parmi les amis d'Aram ; elle était rapide mais n'avait aucun sens de l'initiative. Aussi était-il surprenant qu'elle se retrouve la mieux placée.

Kip pâlit et examina de nouveau l'ordre de classement. Si Teia et lui avaient correctement évalué leurs camarades, ce classement ne reflétait en rien la réalité.

— Tu vas rester planté là toute la journée ou tu vas combattre ? lui demanda Aram. Choisis-moi !

Affronter Aram relevait du suicide, même si Kip avait bien envie de lui faire passer l'envie de

sourire. Non. Il avait besoin d'une nouvelle perspective. Entre les combats, la lumière couvrait tout le spectre – et Kip était un polychrome complet, pas vrai ? Il étrécit les yeux et absorba de l'ultraviolet. Cette couleur était censée être différente, détachée, à part. Et pleine d'arrogance.

Oh, merde ! Kip avait oublié que la première fois qu'on utilise une couleur elle exerce un contrôle particulièrement fort. Il alla vers Erato et fit claquer son jeton de combat.

— J'échange mon bronze contre ton or.

La jeune fille lui rit au nez.

— Couleurs ? demanda l'entraîneur Fisk.

— Vert et jaune, répondit Erato.

— Aucune, lança Kip.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je n'ai pas besoin de couleurs pour me débarrasser de ce déchet.

— Oh-oh ! s'esclaffa Erato, les yeux brillants.

— Tu gagnes un bonus si c'est toi qui me mets KO ? demanda Kip.

Un bref instant, elle perdit toute contenance. Puis elle lui dit :

— De quoi tu parles ?

— Est-ce que tu imagines seulement à quel point je suis plus intelligent que toi ?

Le visage d'Erato se vida de toute expression à part la haine.

— Je vais adorer te briser, le Briseur.

Ils prirent place au milieu du grand cercle, qui faisait vingt mètres de diamètre. En sortir pendant plus de cinq secondes conduisait à une disqualification. Aucun d'eux n'avait de lunettes : la lumière venait uniquement des cristaux colorés au-dessus de leur tête.

L'entraîneur les examina à tour de rôle pour s'assurer qu'ils n'avaient pas déjà accumulé de luxine. À présent que les combats prenaient de l'importance, il était plus attentif, contrôlant leurs yeux et leurs paumes.

Satisfait de son examen, il recula d'un pas et fit signe de couvrir les cristaux, puis apposa leurs doigts sur la pierre de l'enfer, mais il n'appuya pas assez fort, comme les fois précédentes.

Kip prit une grande inspiration, fit le dos rond et secoua la tête pour se détendre. Il prit place à l'opposé de son adversaire, dans l'ombre.

— Et… allez-y ! cria Fisk.

Les caches des cristaux s'ouvrirent.

Kip chargea son adversaire. Il n'essaya même pas de créer du bleu. À la place, il brandit la main et projeta la luxine ultraviolette qu'il avait déjà, atteignant les yeux d'Erato.

Avec un cri, elle tituba en arrière en se tenant les yeux. Ses plans de bataille étaient en miettes.

Kip piqua alors un sprint, et se projeta contre la jeune fille, lui envoyant sa tête dans le ventre. Elle tomba lourdement, le souffle coupé. Il atterrit sur elle, se remit précipitamment debout, attrapa la jeune fille prostrée par la ceinture et par son col, et courut la mettre hors de l'arène de combat.

Dans la foule, il entendit quelques cris étouffés, et des applaudissements épars. L'entraîneur fit le décompte tandis que la jeune fille tentait en vain de se relever. Il déclara la fin de match.

— Victoire du Briseur ! Emmenez Erato à l'infirmerie. Le Briseur, tu as une minute avant ton prochain combat. (Il s'approcha de lui et baissa la voix.) Alors maintenant tu peux utiliser de l'ultraviolet ?

— Un peu, monsieur.

— Tu sais que tu n'es pas censé garder de luxine ?

— Quelqu'un m'a appris à utiliser tous mes avantages et le moindre élément de surprise à ma

disposition.

Et, bien évidemment, cette personne était en face de lui.

— Tu as échappé à mon contrôle, mais cela ne se reproduira pas, le Briseur. C'était malin de ne pas déclarer ta polychromie, mais tu n'auras pas toujours la chance de tomber sur des adversaires avec lesquels tu partages des couleurs. J'espère que tu as d'autres surprises en réserve.

— Toujours, monsieur.

Il songea qu'il n'était pas le seul. Il se débarrassa du reste de luxine ultraviolette. Son arrogance ne lui avait pas coûté sa place, mais cela aurait dû être le cas. Pas de couleur ? C'était plutôt stupide, non ?

— Et puis ne te sers plus de ta tête comme d'une lance, lui conseilla Fisk. Tu vas te casser le cou, bordel !

— Oui, monsieur.

— Le Briseur, viens me voir, lui cria Cruxer, qui se tenait au bord du cercle.

Kip vint le rejoindre.

— Tu n'es pas encore hors de danger, tu sais ?

— Je sais. Il faut que je gagne encore une fois.

— Tu as un plan ? lui demanda Cruxer.

— Ce n'est peut-être pas terrible, répondit Kip. Je…

Il ne finit pas sa phrase.

Il regarda le classement. Il était douzième à présent. Il devait au minimum être quatorzième à la fin des affrontements de la journée. Une fois qu'il aurait fini, tous ceux qui se trouvaient classés plus bas allaient combattre. S'il gagnait un autre combat, il était en sécurité. Sinon, le prochain à combattre serait Balder, dix-huitième, qui choisirait le seizième, Yugerten, plutôt que son ami Aram en quinzième place. Yugerten avait déjà perdu. Balder affronterait ensuite la quatorzième, Tala. Elle était bonne créatrice mais pas encore très rapide. Il n'aurait pas de mal à se débarrasser d'elle.

Puis il aurait le choix d'affronter Kip ou le numéro onze. Peut-être irait-il même plus haut, mais peu importait. Les seuls à pouvoir se hisser dans la hiérarchie étaient Aram et Barrel, qui n'étaient pas bien classés.

Barrel pouvait affronter des candidats qui avaient déjà perdu. Et lui aussi pouvait éviter Kip. Puis Aram pourrait lui aussi combattre une série de perdants, et monter dans le classement sans combattre Kip.

Plus il étudiait la situation, plus elle lui semblait brillamment orchestrée. Aram, Balder et Barrel méritaient de se retrouver dans les dix premiers. Même Erato en était proche. Un ou deux d'entre eux pouvaient facilement jouer de malchance et se retrouver mal classés pour le test final, mais pas tous, quand même !

— Kip, on dirait que tu as avalé un citron, lui dit Cruxer.

Et ces quatre-là, même s'ils avaient fini mal placés la fois d'avant, pouvaient malgré tout réussir à intégrer la Garde, et sans devoir s'affronter les uns les autres – ni combattre Kip. S'ils avaient conclu un pacte et avaient occupé les treizième, quatorzième et quinzième positions pour faire une barrière empêchant Kip de monter dans le classement, leur connivence aurait été trop repérable. Mais ça, c'était plus subtil.

Bon sang ! ils s'étaient arrangés pour que le vingtième et le dix-neuvième affrontent Kip : s'il se comportait comme attendu et perdait, ils n'avaient même pas besoin de le combattre pour le mettre hors compétition. Et dans le cas contraire, comme à présent, il serait fatigué et facile à neutraliser.

— C'est un complot, dit Kip à voix basse. Et ils n'ont même pas besoin de me toucher.

— Quoi ? fit Cruxer.

— Cruxer, tu crois que je peux gagner contre le neuf ou le onze ?

Teia était à la dixième place. Il n'allait pas se battre contre elle.

— Tout peut arriver.

— Et contre Aram ? demanda Kip.

— Non.

— Ben je croyais que « tout peut arriver » ?

— Pas tout, rectifia Cruxer.

— Kip, il est temps, lui rappela l'entraîneur. Qui choisis-tu ?

L'espace d'un fol instant, le vert en Kip le poussa à affronter Aram. Même s'il se trouvait deux places en dessous.

C'était stupide. Kip pouvait se tromper. D'autres pouvaient perdre. Il s'était peut-être imaginé tout cela.

— Kip, bats-toi contre moi, lui dit Teia d'un ton neutre.

Aussitôt, il comprit ce qu'elle envisageait. Elle le laisserait gagner. Il serait sauvé. Tout dépendait des gens qu'on connaissait, pas de ses propres qualités. Kip voulait de tout son cœur entrer dans la Garde. Et ils allaient l'enterrer vivant. Mais s'il entrait en trichant, tous ses exploits en seraient entachés. Et il ne vaudrait pas mieux qu'Aram et ses amis.

Si Kip et Teia étaient accusés de tricherie – et les entraîneurs le soupçonnaient toujours lorsque des partenaires s'affrontaient –, ils seraient tous les deux recalés. Pour lui, ce serait gênant. Pour Teia, un désastre total.

Et pourtant elle le lui avait proposé. C'était une amie. Une véritable amie. Il ne le méritait pas. Kip s'avança et choisit le numéro onze, Rig.

— Kip ! protesta Teia.

Il ne lui prêta pas attention, ne la regarda même pas en entrant de nouveau dans le cercle. Il demanda du bleu et de l'ultraviolet. Rig choisit rouge et orange, et Kip sut qu'il était perdu. Ces couleurs n'étaient pas utiles pour le genre de combats d'entraînement des Gardes noirs, parce qu'il n'était pas possible d'enflammer son adversaire tout en s'assurant qu'il s'en sortait malgré tout indemne. L'entraînement n'était pas adapté aux aptitudes magiques de Rig… ce qui signifiait qu'il devait son classement uniquement à ses prouesses physiques.

Ce n'est que lorsque Kip arriva dans l'arène qu'il se rendit compte qu'il venait de commettre une bourde encore pire que son choix de combattant : il aurait dû demander toutes les couleurs. Il n'avait plus rien à perdre. À quoi bon cacher ses couleurs s'il ne les utilisait pas pour son dernier affrontement ? Dans sa précipitation stupide, sur un accès d'héroïsme de pacotille, il avait tout gâché. Teia avait essayé de le prévenir, et il avait cru qu'elle voulait le louer pour sa noblesse d'âme ou une autre bêtise.

Le coup de sifflet retentit, et il se déroula ce que Kip avait prévu. Rig se précipita pour empêcher son adversaire d'utiliser la magie, et bientôt il fut assez près pour engager un corps-à-corps. Rig se glissa derrière lui, visage baissé, et repoussa toutes les attaques que tenta Kip avec la luxine bleue, jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses réserves. Alors Kip fit la seule chose à laquelle il put penser : il remplit la bouche et le nez de Rig d'ultraviolet et lui emprisonna les mains.

Mais, loin de paniquer, le garçon ne bougea pas, il fit voler son bâillon à l'aide de sa langue et de ses dents, puis étrangla Kip.

Et c'est ainsi, en un instant, que l'avenir de Kip lui échappa. Il était douzième sur quatorze. Rig l'aida à se relever.

— Tu t’es bien battu, le Briseur. Bonne chance.
Mais Kip savait qu’il avait déjà perdu.

Chapitre 91

« Le Maître »

« Tap. Tap. »

Projeté dans l'obscurité profonde de la chambre, Kip savait néanmoins exactement où chaque objet se trouvait.

J'ai gardé la chambre en mémoire. Voilà.

« Tap. Tap. Tap. » Et hop ! dedans.

Kip ? Quelque chose à propos de Kip ? Pourquoi j'ai pensé à ça ? Je penche la tête de côté. Bizarre. Cet avorton récupère sûrement, endormi sur le pont.

Je retire mes gants et essaie d'apaiser la rage qui me submerge à la vue de mes mains.

Qu'ils soient maudits ! Qu'ils soient maudits tous autant qu'ils sont !

De minces fils de luxine rouge brillent dans l'obscurité, des veines de feu à travers ma peau superflue. Je retire mon capuchon.

Où est-ce qu'il la cache ? J'ai fait fouiller sa chambre, j'ai engagé des pickpockets pour bousculer son corps grassouillet. Rien.

La rage monte, et je serre les poings, les paupières. Je sens la chambre qui devient plus lumineuse, plus étouffante. Je vais tenir jusqu'au Jour du Soleil.

Et puis baste ! Je vais y aller de ce pas, et le trouver. Si besoin je le battrai comme plâtre, et tant pis pour ses blessures. C'est peut-être folie.

Ma main est déjà sur la porte, puis je pense à mes gants et à ma cape. Je mets mes gants et observe avec un rictus le reflet que j'entrevois d'un homme cousu de filaments rouge flamme. Je rabats le capuchon et sors dans le couloir.

— Capitaine !

Chapitre 92

Kip alla se placer entre Teia et Cruxer. À leur demande insistante, il leur expliqua sa théorie du complot. Et, ensemble, ils assistèrent à son déroulement, exactement comme il l'avait prévu. Balder combattit Yugerten avec succès, puis la même chose se produisit avec Tala, et un instant Kip crut qu'il allait de nouveau être appelé dans le cercle, et avoir une autre chance. Mais non, il choisit le numéro onze, et triompha.

Néanmoins, ce dernier combat avait bien fatigué Balder, et il fut battu par le numéro neuf. Les grouillots se réordonnèrent, et comme Balder était à présent onzième, Kip se retrouva en treizième place.

Vint le tour de Barrel. Comme Kip s'y attendait, il évita Aram et combattit des personnes qui étaient déjà éliminées, puis évita Kip, qui cracha à ses pieds. Barrel arriva douzième, et perdit contre le neuvième.

Kip arrivait alors en quatorzième place. Aram choisit d'affronter quelqu'un trois places plus haut que lui, Erato, qui était quinzième. Elle était déjà éliminée quoi qu'il arrive, et elle se laissa faire sans combattre.

Tout ce qu'Aram avait à faire, c'était gagner un seul autre combat, et Kip était éliminé. À la rampe, il vint voir le classement, se tenant presque juste devant Kip.

— Espèce de lâche, lui dit ce dernier. Tu n'es pas assez malin pour avoir pensé à ça tout seul. Qui a mis cette machination en place ? Combien on t'a payé ?

Un éclair de fureur passa sur le visage d'Aram, qui le refoula bien vite.

— Tricheur ! accusa Kip. Tu t'es pris pour une sorte d'Ayrad moderne ? Mais lui n'a pas reçu d'argent pour ce qu'il a fait. Il n'a pas utilisé une équipe. Tu n'es rien comparé à lui. Tu vas m'éviter. Moi. Celui qu'on t'a payé pour bloquer. Tu te prends pour le meilleur, tu crois que tu es meilleur que Cruxer, mais tu as peur de m'affronter.

— J'ai beaucoup de combats à gagner aujourd'hui, Kip. Pas besoin de me fatiguer plus que…

— Alors ça te fatiguerait de te battre avec moi ? Je pensais que tu étais extraordinaire. Ayrad a combattu tous ceux de sa classe dans l'ordre, non ? Et toi tu ne veux même pas affronter le gros en quatorzième place. Ah oui ! tu es une légende, Aram. Et nous t'appellerons Aram le Ramolli. Aram-qui-rame. (Kip ne savait même pas ce qu'il voulait dire, il inventait au fur et à mesure.) Aram le…

Aram abattit son jeton sur la rambarde devant Kip.

— Je vais te tuer, promit-il avant de partir rejoindre le cercle.

Cruxer fut au côté de Kip en un instant.

— Super, Kip. Bon, après son coup de pied en arrière, Aram aime bien envoyer un moulinet du bras, soit dans le ventre, soit au visage. Il y met beaucoup de force, mais si tu fais un pas de côté et vas vers lui, il n'aura plus de garde et tu pourras en profiter.

— Je l'ai vu faire ça. Mais je ne suis pas assez rapide pour en tirer parti.

— Allez, il est temps ! annonça Fisk. Approchez.

— Autre chose ? demanda Kip à son ami. S'il te plaît ?

— C'est un créateur rapide, aussi, dit Cruxer d'une voix blanche. Fais attention… Mais tu es gâté par la fortune, hein, le Briseur ?

— Énormément.

— Le Briseur, c'est tout de suite ou jamais ! lui cria l'entraîneur.

— C'est toujours ça, conclut Cruxer.

— Je n'ai jamais dit que c'était la bonne fortune.

Kip se dirigea vers le cercle. Il eut alors la pire vision au monde. Un frisson parcourut les Gardes noirs et les apprentis lorsqu'ils reconnurent celui qui venait au premier rang pour assister aux combats. Gavin. Gavin était là. Le Prisme Gavin Guile lui-même était venu assister au test de son fils.

Au moment où Kip allait échouer.

Évidemment, il fallait qu'il apparaisse à cet instant précis. Il ne pouvait pas venir plus tôt et observer Kip gagner les combats précédents. Voir son fils faire preuve d'intelligence. Non, il arrivait à cet instant, alors que Kip était à court d'idées et de chance. Juste à temps pour voir son fils lui faire honte.

— Tu es malade, le Briseur ? lui demanda l'entraîneur Fisk.

Oh ! et bien sûr le Prisme était assis à côté du commandant Poing-de-fer. Tant qu'à faire, autant décevoir tout le monde d'un coup. Merveilleux.

— J'entrevois une grande victoire, dit Kip.

— Espèce de merdeux arrogant, cracha Aram, méprisant.

— Je n'ai pas dit qu'il s'agissait de la mienne.

— Hein ?

— Pas ma victoire. Écoute, les blagues ne fonctionnent pas quand on doit les expliquer… Oublie ça.

— Tu es en train de dire que je suis idiot ? s'enquit Aram.

Euh… non, mais ça t'irait tellement bien.

— Je vais te punir, *Kip*.

Aram prononça le nom de naissance de Kip comme s'il s'agissait d'une insulte – ce qu'il n'était pas.

— Je crois qu'on ne se comprend vraiment pas, fit remarquer Kip.

— Assez ! les interrompit Fisk. Vos couleurs ?

— Vert et bleu, annonça Aram.

— Toutes les couleurs, lâcha Kip.

Plus de raison de se retenir.

— Tu prétends être un polychrome complet, le Briseur ? demanda l'entraîneur.

Il lui sembla qu'il y avait une bonne et une mauvaise réponse.

— Euh… oui ? répondit Kip.

— Mauvais moment pour l'annoncer.

— Quoi ?

Et dire qu'il avait cru que c'était le meilleur moment.

— Les polychromes complets ont un tel avantage par rapport aux créateurs normaux que la Garde noire a depuis longtemps établi que pour tester leurs réelles capacités ils doivent se voir limités aux couleurs choisies par leur adversaire, plus une.

— Quoi ? Si je dis que je peux utiliser plus de couleurs, vous m'en laissez moins ?

— Exactement.

— Mais, mais c'est n'imp…

Kip parvint tout juste à se contenir.

L'entraîneur haussa un sourcil. Kip grimaça.

— C'est une déconvenue, dit-il avant de toussoter. Et je trouve que c'est injuste.

— « Je trouve que c'est injuste », dit le bâtard du Prisme. Espèce de pleurnichard. Tu ne devrais

même pas être là.

— Aram, je ne sais pas qui t'a soudoyé, mais je vais te mater. Tu vas sûrement avoir l'avantage aujourd'hui. Mais je reviendrai.

— Je vais te faire mal, Kip, je vais te faire pleurer comme le gros porcelet que tu es.

— Va te faire foutre !

— Le Briseur, tu es à la limite, prévint l'entraîneur. Un mot de plus et tu perds une couleur.

— Mot.

— Qu'Orholam te maudisse ! cria Fisk en attrapant Kip par son col. (La foule retint son souffle.) Ça y est ! Une couleur en moins. Tu sais, mon garçon, tu as le choix. Est-ce que tu seras Kip Causeur, le vaurien qui avait toujours le dernier mot, ou seras-tu le Briseur ? Je crois que pour aujourd'hui ton choix est arrêté. Peut-être que dans six mois tu auras grandi suffisamment pour faire un autre choix.

L'entraîneur était hors de lui. Il se tourna vers la foule. Pourquoi était-il si furieux ? si hostile, soudain ?

Kip Causeur. Il l'avait appelé Kip Causeur. Où…

Andross Guile. Cela expliquait aussi la colère de Fisk. Il n'était pas énervé contre Kip, il était énervé à son sujet. Andross Guile l'avait obligé à lui mettre des bâtons dans les roues. Il l'avait forcé à trahir ses vœux. Peu importaient les moyens utilisés. Ce qui était plus grave, c'était que Kip lui facilitait la tâche ! Sans le regarder, l'entraîneur annonça :

— Kip Guile a déclaré sa polychromie. Il n'y a pas eu de polychrome dans la Garde noire depuis soixante-dix ans. Certaines règles s'appliquent. Nous les avons consultées. En raison de leurs avantages innés, les polychromes n'ont droit d'utiliser qu'une couleur. À cause de ses écarts de langage, le Briseur a perdu ce droit. Pour cet affrontement, les couleurs seront le vert et le bleu.

Le regard de Poing-de-fer était lourd comme une meule. Kip le quitta des yeux, et rencontra le regard de son père. Gavin Guile avait déjà l'air déçu.

Bougre d'imbécile ! Kip Causeur. Je me suis mis tout seul à sa merci. Kip Presque. Voilà, je suis comme ça. Presque. J'ai presque réussi le test de la Broyeuse, mais j'ai jeté l'éponge. J'ai presque été un héros, mais j'ai opté pour la lâcheté. J'ai failli sauver mon village. J'ai failli sauver Isa, et Sanson. Mais je n'ai même pas presque sauvé ma mère. Merde, presque *est encore trop généreux. Je n'ai même pas commencé à la venger. J'avais juré de le faire. J'ai fait quelques pas hésitants en ce sens, en me disant que je devais entrer dans la Garde noire pour avoir accès aux bibliothèques interdites mais, en fait, j'étais bien content de l'oublier. Quel fils ! Quel sens de la loyauté !*

Ils ont peut-être monté une conspiration pour m'évincer, mais aurais-je pu y arriver tout seul ? Sans doute que non. Et s'il n'y en avait eu que sept de pris, en aurais-je fait partie ? Certainement pas. Les seules bonnes choses dans ma vie sont celles qui m'ont été données. Pas étonnant qu'ils me détestent. Je n'ai rien mérité.

— Alors, petit Kip Causeur, on pleure ? le railla Aram.

— Je vais te massacrer, fils de pute, le menaça Kip.

Un revers claqua sur la joue de Kip et le fit tituber.

— Kip, lui dit l'entraîneur, un mot de plus et je t'évite la raclée que tu es sur le point de prendre. Et je t'interdis de retenter ta chance dans six mois.

Cette fois, Kip garda le silence. Il ne cracha même pas le sang qu'il avait dans la bouche, de peur que l'entraîneur interprète mal son geste.

— Entraîneur, dit Aram, j'aimerais enlever une de mes couleurs. Je n'ai besoin que du vert.

Fisk hocha la tête et donna les ordres. Puis, tour à tour, il leur appuya fermement la main sur la

pierre de l'enfer. Ensuite, ils se mirent en place, baignés dans la luminosité blanche.

Puis les lumières s'éteignirent.

— Et…, commença l'entraîneur. (Kip commença à courir en avant. Il pensait avoir parfaitement calculé son coup.) Partez !

Lorsque les lumières colorées se rallumèrent, Kip était déjà dans les airs. Un botté de côté en pleine course. Et, miracle ! Aram était toujours à sa place.

Le garçon écarquilla les yeux et le pied de Kip lui percuta l'épaule et la poitrine. Aram partit en arrière.

Kip tomba, mais se remit aussitôt debout. Aram avait atterri hors du cercle. Il roula sur le ventre, toussa, et Kip crut un instant qu'il lui avait coupé le souffle. Si Aram ne recouvrait pas son souffle en cinq secondes, Kip gagnerait, juste comme ça.

— Un ! cria Fisk, commençant le décompte.

Aram se redressa d'un coup et courut vers le cercle. Kip vint à sa rencontre sur la ligne, déterminé à ne pas le laisser revenir.

— Deux !

Coup de pied en arrière. C'était rapide. Si rapide que Kip eut de la chance d'arriver à sauter hors de sa portée. Il évita donc également le poing qui suivait de près. Mais Aram revint sans peine dans l'arène.

Voilà, j'ai laissé passer ma chance.

Cependant, il voyait bien qu'Aram souffrait encore de sa chute. À moins qu'il s'agisse d'un leurre pour attirer Kip dans un piège. D'un autre côté, à quoi bon se donner tant de mal ? Aram avait déjà sa couleur, sa vitesse, sa force, et un solide entraînement.

Lorsque Kip se rapprocha, Aram riposta. Une attaque fulgurante vers son nez. Trop rapide pour qu'il ait le temps de parer. Le coup n'était pas fort, mais Kip fut sonné. L'instant d'après, Aram était sur lui. Il n'avait même pas vu venir le mouvement qui lui avait coupé les jambes, et il tomba lourdement sur le côté.

Kip s'était à demi relevé lorsque Aram le frappa dans le dos avec un bâton de luxine verte.

— Allez, le Briseur ! cria quelqu'un.

Kip lutta pour se remettre à genoux. Il grogna lorsqu'un nouveau coup claqua sur son dos. Mais il ne retomba pas.

Il devina la pensée qui traversait l'esprit d'Aram : il pouvait lui assener un coup sur la tête et l'assommer. Mais un tel choc pouvait rendre Kip simple d'esprit, ce qui interdirait définitivement à Aram l'entrée dans la Garde.

Pour une fois que les règles allaient dans un sens qui lui était favorable !

Ne sachant plus que faire, Aram frappa encore son dos. Plus fort.

Kip leva la tête et adressa un sourire à son adversaire. *Tu ne sais donc pas qui je suis ? Je suis l'ours-tortue, putain !*

Avec un grognement, il se redressa au moment où Aram levait son arme pour revenir à la charge. Kip attrapa la main de son adversaire et le repoussa. Aram remonta son genou pour le frapper au ventre, mais du coup il se déséquilibra, et Kip lui passa le pied derrière la jambe.

Kip atterrit par-dessus le garçon, mais perdit presque aussitôt le contrôle. Aram se faufila et passa sous l'un des bras de Kip et se mit à bourrer ses reins de coups de poing. Kip tenta de se soulever de terre, mais il ne trouvait nulle part où faire levier. Ses mains étaient prisonnières de la luxine verte.

— Je te tiens, Kip. Tu sens ta liberté ? lui cracha Aram à l'oreille. Je me retiens juste assez pour qu'ils ne mettent pas fin au combat. Juste assez pour te punir.

Une violente douleur le transperça, rendant tout raisonnement impossible. Aram le laissa glisser un peu, puis le rattrapa avec un sourire féroce.

Kip roula sur le flanc, les mains attachées dans le dos, et il se servit de la souffrance comme d'un marteau pour raffermir sa volonté. Il riva son regard sur les cristaux au-dessus de sa tête, et leur envoya de minuscules graviers, de toutes ses forces.

Un poing s'écrasa contre sa mâchoire et il roula de nouveau lourdement sur le dos. Soudain, un craquement sonore se fit entendre et le cristal vert explosa, les plongeant dans l'obscurité tout en faisant pleuvoir sur eux une pluie de cristal. Non seulement il avait brisé le filtre vert, mais aussi le miroir se trouvant derrière, chargé de diriger la lumière vers le terrain. Dans la foule, des cris de panique s'élevèrent.

Kip, lui, s'était préparé à se retrouver dans le noir. Pas son adversaire, qui perdit le contrôle de la luxine verte avec laquelle il avait entravé Kip. Les menottes s'ouvrirent et Kip échappa à Aram, auquel il donna un violent coup de coude en pleine tête.

Puis Kip se releva. Il passa en spectre infrarouge, et sa vision s'éclaircit. Aram était debout, regardant de tous côtés. Kip lui porta un coup dans le ventre et recula aussitôt. Aram se retourna, puis se reprit et grogna. Kip glissa vers la gauche et heurta le rein du garçon.

Puis, bien trop vite, quelqu'un dans la foule alluma une torche. *Non !* Une fusée jaune fut lancée. Kip repassa en vision classique. *Du jaune, je dois pouvoir créer…*

Mais son adversaire eut quant à lui une initiative martiale et non magique. Il frappa Kip à l'entrejambe et le fit trébucher.

Le visage de Kip rebondit dans la poussière. L'instant d'après, il se retrouva écrasé par Aram qui lui avait sauté dessus.

Ce dernier roua de coups les jambes de son adversaire. Des coups secs juste au creux de la cuisse, rendant ses jambes inutilisables.

La douleur n'est rien, la douleur n'est rien, la douleur n'est rien.

Mais peu importe ce que se disait Kip. Ce n'était pas de la douleur, son corps refusait purement et simplement de répondre aux ordres.

Réfléchis, Kip ! Réfléchis ! Un coup peut mettre fin au combat.

Un seul coup de chance. Pitié, Orholam ! Un coup de chance.

Kip se retourna sur le ventre. Même s'il n'avait pas eu beaucoup de cours de corps-à-corps, il savait que c'était stupide. Les mains et les jambes – les armes dont dispose le corps – vont vers l'avant et non vers l'arrière. Du moins, ce mouvement leur est-il beaucoup plus naturel. Il présenta son coude, espérant fournir une cible tentante, puis convulsa tout son corps en projetant sa tête en arrière de toutes ses forces, dans l'idée de fracasser le visage d'Aram.

Il heurta à peine la joue d'Aram avec l'arrière de sa tête. Pas assez loin.

Le cercle s'illumina de nouveau de lumière naturelle blanche, tandis qu'on remplaçait les miroirs du terrain et que la lumière jaune s'éteignait. L'unique espoir de Kip était en miettes. Il n'avait même pas essayé de créer du jaune. Les filtres verts furent replacés.

Et les mains de Kip emprisonnées. Sans doute dans la luxine verte. Un poing percuta son oreille droite. Puis la gauche. Puis la joue. Puis la bouche.

Droite, gauche, droite, gauche, droite, gauche.

Kip perdait conscience. Mais Aram était devenu fou. S'occupant uniquement de rouer son ennemi de coups, sa prise avec les jambes se desserra.

Avec un grand cri, Kip rua. Aram perdit l'équilibre et tomba en avant. Kip se tortilla pour se mettre à genoux, mais Aram le força à rester à terre, tout en faisant pleuvoir les coups de poing de

plus en plus fort sur son visage.

Abruti de rage et de douleur, aveuglé par le sang et les larmes, Kip rugit et se releva en soulevant son adversaire sur ses épaules et son dos. Kip sentit que le garçon arrêtait de le frapper pour essayer de lui enserrer le cou.

— Tu peux y arriver, le Briseur ! cria quelqu'un.

Kip n'avait qu'une idée : écraser Aram comme un insecte. Hurlant plus fort que les incessants coups de sifflet de l'entraîneur, Kip fit une embardée et se jeta contre le sol et atterrit…

Sur un gros coussin rouge. Inexorablement, Aram lui échappa.

Les nuages de luxine rouge concentrée se dissipèrent, laissant Kip au sol, sanglotant toujours. L'entraîneur vint rapidement constater l'ampleur de ses blessures, puis se releva.

— Victoire d'Aram. Nous avons déterminé les quatorze premiers. À partir de maintenant, seul le classement reste à disputer. Aram, tu as perdu le contrôle, tu as bien failli te faire renvoyer pour ça. Tu en as fini pour aujourd'hui.

— Non ! cria Kip.

L'entraîneur le regarda puis détourna la tête, comme s'il lui faisait honte.

Kip pleurait. Pas à cause de la souffrance, même si tout son corps était douloureux. Il avait été si près du but. Il aurait pu écraser Aram s'ils les avaient laissés finir le combat. Il avait presque…

Presque. Il était Kip Presque. Kip le Raté. Presque assez bon. Il répandait son sang, ses larmes et sa morve sur lui.

Il leva la tête, s'attendant à voir Gavin s'éloigner. Il était une telle honte. Une gamine en pleurs, alors que Gavin avait besoin d'un fils à son image. Kip n'avait aucun point commun avec son père. Comment un chien pouvait-il donner un chat ? Mais Gavin chercha son regard et lui fit signe de s'approcher.

Kip se leva et avança vers les gradins en bois, où son père était assis au milieu des apprentis. Il baissa la tête, humilié par sa défaite, humilié par les larmes qui inondaient son visage, sans qu'il puisse les arrêter, sans pouvoir se cacher.

Quelqu'un se mit à applaudir. D'autres l'imitèrent. Bientôt tout le monde applaudit. Kip jeta un coup d'œil pour voir si Aram prenait la pose. Non. En fait, tout le monde le regardait, lui, Kip. *Hein ?*

Il se frotta le front, essayant de ne pas craquer. Lui ? Pour lui ?

Et merde ! Il se mit à pleurer de plus belle. Il voulait faire partie de la Garde noire. C'étaient des gens qu'il respectait. Les seuls qu'il respectait. Les seules personnes au monde à qui il souhaitait ressembler. Et il les avait déçus. Et pourtant ils l'acclamaient.

Il prit une serviette pour essuyer son sang. Il se couvrit la tête. Quelqu'un lui passa un bras autour des épaules, et il vit son père.

— Père. Si… s'ils n'avaient pas sifflé la fin de match… j'ai presque…

— Le garçon a paniqué, Kip. La prise qu'il allait faire avait pour but de te briser la nuque. Et je crois qu'il s'y était bien pris. S'ils n'avaient pas sifflé, tu aurais été mort au moment où tu aurais heurté le sol.

Aram l'avait effectivement attrapé. Kip avait senti ses bras se bloquer. S'il l'avait tué, il aurait été expulsé de la Garde noire. Enfin, Kip n'aurait pas vraiment pu en profiter non plus.

— J'ai échoué, dit Kip, n'osant pas sortir la tête de sa serviette.

— Oui, répondit Gavin. Il est meilleur que toi. Ça arrive. Bien trouvé, le tour avec les cristaux. Ça a presque marché. Allons, viens, on va regarder les combats qui restent. Il est bon d'apprendre auprès des meilleurs que soi. On dirait que tu as le nez cassé. Il vaut mieux remettre ça en place tout

de suite.

Kip se toucha timidement le nez. Houlà ! ce n'était pas la forme d'un nez, ça.

— C'est le moment où ça fait un bruit sec et où je hurle de douleur ?

— Essaie de ne pas hurler, lui dit Gavin.

Puis il lui attrapa l'arrière de la tête sans se soucier de ses cheveux trempés de sueur et, tout en le maintenant fermement, tira sur son nez.

Kip aspira rapidement deux bouffées d'air, puis respira. *Qu'Orholam ait pitié !*

Mais il ne cria pas.

Voilà au moins une chose qu'il n'avait pas ratée dans sa journée.

Il alla s'installer avec Gavin dans les gradins, mais de ce que son père lui avait dit, il ne retenait que « presque » et « il est meilleur que toi ».

Un chirurgien créateur vert apporta des bandages imbibés d'ultraviolet pour soigner les coupures de Kip tandis qu'ils regardaient les derniers combats. À l'aide d'aiguilles très fines et de fils de luxine verte, l'homme recousit la joue droite de Kip et son arcade sourcilière gauche. Puis il badigeonna toutes ses blessures d'un onguent qui piquait.

Il lui administra ensuite ce que Kip jugea être une dose trop faible d'infusion de pavot. Kip se félicita d'être assis, car il avait l'impression que ses jambes n'étaient plus capables de supporter son poids.

Finalement, observer les affrontements ne lui apprit rien, car il n'était pas en état de leur prêter attention. C'était malgré tout un bon divertissement. Teia sortit vainqueur du premier combat auquel elle fut appelée à combattre, puis elle gagna les deux affrontements qu'elle engagea elle-même, face à des adversaires abasourdis par sa rapidité. Elle finit septième. Il était fier d'elle. Et il voyait à son sourire discret qu'elle l'était aussi.

Ils restèrent jusqu'au dernier duel. La technique de combat de Cruxer était un art à part entière. Il était tombé en quatrième position après leur « échec » lors de l'exercice sur le terrain. Il affronta les numéros trois, deux et un. Et remporta tous les affrontements. Kip vit son père échanger un regard impressionné avec le commandant Poing-de-fer.

— C'est un héritier ? demanda Gavin.

— Troisième génération de Gardes noirs. C'est le fils d'Inana et d'Agripp.

— J'aurais dû m'en douter. Ils sont toujours vivants ?

— Inana, oui. Elle tient le coup. Pour ça.

— Il est incroyable, admira Gavin. Peut-être meilleur que vous ne l'étiez.

Poing-de-fer haussa le sourcil, et Gavin esquissa un large sourire. Le commandant grogna ce qui pouvait passer pour un assentiment.

— S'il vit assez longtemps pour le prouver.

— Il faudrait que j'aille voir Inana, dit Gavin. Elle était exceptionnelle.

Les grouillots se mirent en file pour la petite cérémonie qui les transformait en apprentis. Kip sentit sa gorge se serrer.

— On peut y aller maintenant ? demanda-t-il.

— C'est l'instant de triomphe de tes amis, lui dit Gavin. Pense à quelqu'un d'autre que toi. Si tu leur tournes le dos maintenant, ils ne l'oublieront jamais.

Kip cilla. *Je suis un sale gosse égocentrique*.

— Oui, monsieur.

Le commandant Poing-de-fer se leva et alla vers les grouillots, classés du premier au quatorzième. Excepté Cruxer qui s'était agenouillé au milieu de l'arène de combat, tête baissée, et faisant le signe

du trois et du un. Il priait.

— Cruxer ! aboya l'entraîneur, qui se tenait à côté d'Aram, en bout de rangée, prêt à accrocher les badges d'apprentis. Tu auras le temps de prier plus tard.

Les grouillots triomphants sourirent, habitués et amusés par les manies de leur camarade. Ils se tenaient tous fièrement, mains dans le dos, pieds largement écartés, torse en avant. Les autres apprentis et les Gardes noirs s'étaient levés, se mettant eux-mêmes au garde-à-vous de la même façon.

— Oui, monsieur.

Cruxer se leva et s'approcha. Il souriait, mais Kip remarqua qu'il semblait crispé.

En voyant tout le monde fièrement levé, Kip sentit un gouffre s'ouvrir entre lui et les autres. À l'écart, solitaire, bizarre : jamais il ne serait comme eux.

— Monsieur ? dit Cruxer en se présentant à l'entraîneur.

Il darda sur Aram un regard froid, que le jeune garçon ne lui retourna pas.

— Oui, premier ? répondit Fisk.

— L'entraînement des Gardes noirs ne prend jamais fin, mais le test d'aujourd'hui est-il terminé ?

— Mais oui, évidemment, alors maintenant va à ta place.

Cruxer ne dit rien, mais il attaqua avec la rapidité d'un serpent. Son *kiyah* s'échappa de ses lèvres et il effectua le brusque demi-tour qui rendait ses attaques si rapides et puissantes. Même Kip, qui avait les yeux rivés sur lui, vit à peine le coup partir. Le tibia de Cruxer, bosselé et renforcé par des années à les heurter contre des piliers, rencontra violemment le genou d'Aram, qui s'enfonça.

Le craquement mouillé d'une articulation qui cède déchira le silence.

Aram s'affala au sol en suffoquant, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte.

Aussitôt Cruxer adopta une posture calme et non menaçante. Étant donné qu'il se trouvait entouré de centaines d'hommes et femmes accoutumés à la violence et habitués à y mettre un terme par les moyens les plus efficaces, c'était sans doute sage.

— Accident d'entraînement, clama Cruxer, très calme.

L'espace d'un instant, même l'entraîneur Fisk sembla aussi abasourdi que Kip l'était. Puis il se reprit.

— Pourquoi tu as fait ça ?! s'exclama-t-il.

— Les blessures permanentes causées pendant le test sont punies d'expulsion, répondit Cruxer d'une voix froide et mécanique. Pas les blessures d'entraînement.

— Mon genou ! Mon genou ! se mit à vagir Aram.

Au son de sa voix, il devait savoir, comme Kip et toute l'assemblée, que plus jamais il ne combattrait. Il aurait de la chance s'il parvenait à marcher. Ce genre de blessure ne guérissait pas. Aram serait infirme.

Cruxer s'exprima alors d'une voix forte, claire, et sans aucune trace de regret.

— J'ai voulu être un Garde noir dès que j'ai su marcher. J'ai trop d'estime pour cette grande famille pour laisser y entrer un homme qui ruine l'unité plutôt que de la construire, un homme qui accepte de détruire l'un des siens pour de l'argent. Si je dois payer par l'expulsion le fait de l'avoir écarté de la Garde, qu'il en soit ainsi.

L'émotion colora légèrement sa voix, puis il se maîtrisa.

— Quoi ?! s'exclama Fisk. De quoi veux-tu parler ?

— Aram est le deuxième de notre classe, expliqua Cruxer. Il a accepté de l'argent pour finir mal classé. Il a accepté de l'argent pour évincer le Briseur.

— C'est un Tyréen ! cria Aram. C'est un bâtard ! Je l'aurais fait gratuitement ! Il n'est pas l'un des

nôtres !

— Tu l'aurais fait gratuitement ? Donc tu as bien été payé pour le faire ? l'interrogea Fisk, affligé et abasourdi.

Il jeta un coup d'œil à Poing-de-fer. Aveu direct de culpabilité. La stupidité d'Aram était stupéfiante.

— Il n'est pas comme nous ! lança encore le garçon.

— Tu veux dire : pas comme toi, lui dit le commandant d'une voix basse et dangereuse en s'avançant vers lui. Parce que tu ne seras jamais l'un des nôtres, Aram. Contrairement au Briseur.

À ces mots, Kip sentit une décharge le parcourir.

— Le Briseur ! aboya l'entraîneur. Tu as entendu. La quatorzième place est disponible ! Viens te mettre en rang, au pas de course ! Et qu'on me dégage ce déchet d'ici.

— Non ! Nooon ! supplia Aram.

Mais les chirurgiens étaient déjà là, et ils l'emportèrent tandis qu'il continuait de s'époumoner.

Kip rejoignit la file en boitant – le pas de course était hors de question. Pourtant, il avait l'impression de flotter. Quelle quantité de pavot lui avait-on administrée ?

Non, ce n'était pas le pavot.

Le commandant Poing-de-fer se plaça devant Kip. Il prit le jeton de combat en or du garçon et en fit un pendentif. Du côté face, il y avait une flamme noire.

— Voici la Flamme d'Erebos. Elle symbolise le service et le sacrifice. L'homme qui entre à la Garde est pareil à la bougie allumée qui se consume pour procurer lumière et chaleur. Jour après jour, nous donnons notre vie pour servir Orholam et son Prisme. Acceptes-tu ce devoir sacré, Kip Guile, dit le Briseur ?

— J'accepte, répondit-il, soudain pris de frissons.

— Renonces-tu à toutes les allégeances pour ne conserver que ta loyauté à ce corps, à Orholam, et au Prisme ?

— Oui, je renonce.

— Alors, le Briseur, je te déclare apprenti Garde noir !

— Bri-seur ! Bri-seur ! scanda la foule.

Poing-de-fer les laissa faire quelques secondes, puis demanda le silence et alla au candidat suivant.

Le reste de la cérémonie se déroula comme dans un rêve. Chaque grouillot jura allégeance, puis les apprentis plus âgés et les Gardes noirs vinrent les féliciter.

Ils finirent par décider de se rendre à la taverne favorite des Gardes noirs. Charge aux nouveaux apprentis de régaler tout le monde, bien sûr. Avant de se laisser entraîner dans la fête, Kip chercha son père des yeux.

Gavin Guile était là où Kip l'avait laissé, et faisait la sourde oreille à un messager venu lui porter quelque chose. Il n'avait d'yeux que pour Kip. Le Prisme arborait un petit sourire incrédule. Peut-être n'y avait-il pas que de l'amusement dans son regard, mais un peu de fierté aussi.

Chapitre 93

Karris eut vaguement conscience du départ de ses assaillants. Elle posa la joue sur les pavés, priant pour qu'ils ne reviennent pas, espérant perdre connaissance. Cela n'arriva pas. Elle leva la tête et vit qu'il y avait une flaque de sang là où sa bouche avait reposé. Son œil gauche se fermait, gonflé par une ecchymose, et le droit prenait le même chemin, un peu plus lentement.

Le coup qu'elle avait reçu à la tête lui donnait la nausée. Elle avait un mauvais goût dans la bouche, en plus de la saveur métallique du sang. Elle se rendit compte qu'elle avait été mise sur le flanc pour qu'elle ne s'étouffe pas dans son vomi.

Elle vomit encore, s'en mettant partout, mais les spasmes de son ventre l'obligeaient à se rouler en boule. Elle hoquetait, pour respirer et pour vider ses tripes.

Peu à peu, les convulsions s'espacèrent, mais sa tête paraissait à peine reliée à son corps, se mouvant à son propre rythme, emplie de clapotements. Elle roula pour se mettre de nouveau sur le ventre, et parvint miraculeusement à ramper.

Elle pouvait ramper. Bien. De façon très détachée, elle constata qu'elle n'avait pas de membre cassé. Tant mieux. Ses mains étaient collantes de sang ou pire et les pavés lui entaillaient les genoux. À chaque respiration, sa cage thoracique lui faisait mal, mais ses côtes ne devaient pas être plus que fêlées. Elle en avait déjà eu de cassées et la douleur était bien pire.

Sauf si son corps la masquait. C'était possible. Foutu corps ! Quelque chose se coinça dans sa gorge et elle cracha du sang.

Elle avait toutes ses dents, mais elle s'était mordu la langue. Elle sentait une brûlure au cou, mais elle avait peur d'y toucher. Et comme elle rampait, ce n'était pas possible.

Elle atteignit l'intersection des rues, cinq ou dix minutes plus tard. Ou un an.

Dans quelle rue se trouvait-elle ? Elle l'avait empruntée juste avant, mais elle ne s'en souvenait pas. Elle ne savait plus dans quel quartier de la ville elle se trouvait. Pas une allée très passante.

Mais elle ne pouvait pas aller plus loin. Son œil droit était complètement fermé. Elle prit conscience qu'elle avait mal aux fesses. Ils lui avaient sauvagement botté le postérieur. Et elle commençait à avoir des crampes aux jambes.

Elle eut un nouveau haut-le-cœur, mais elle avait l'estomac vide.

Lorsqu'elle ouvrit son œil gauche, elle vit que quelqu'un marchait vers elle. L'homme la contourna largement.

D'autres badauds passèrent. Des hommes, des femmes. Un marchand avec une charrette. Personne ne s'arrêtait. Par Orholam ! pourquoi ne s'arrêtaient-ils pas ?

Sans défense. Elle aurait aussi bien pu être toute nue. Elle ne pouvait rien faire. Elle était à la merci de n'importe qui. N'importe qui voulant profiter d'elle.

Elle se mit à pleurer, et se détesta d'en arriver là. Mais elle avait si mal, partout.

— Allons, ma petite, dit un homme penché au-dessus d'elle. Ça va aller. Vous êtes bien courageuse.

D'après l'accent, il semblait ilytien. Karris n'avait pas eu de chance avec les Ilytiens. Elle n'avait pas une très bonne opinion d'eux.

— Habillée comme un Garde noir, mais blanche comme une voile. Karris Blanc-Chêne.

Elle ne parvint pas à répondre. Elle arriva tout juste à arrêter de pleurer. Hocher la tête fut une victoire.

— Je vais vous soulever. Je veux que vous pensiez à tous les endroits qui vous font souffrir, pour

pouvoir le dire aux chirurgiens dès qu'on arrivera à la Chromerie. D'accord ?

— O… oui.

Quelque chose chez cet homme lui semblait familier. Mais non, elle était sûre…

Il la prit dans ses bras, et elle perdit aussitôt connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, Karris était dans un lit. Elle sut qu'on lui avait donné du pavot car elle se sentait beaucoup trop bien. Elle tourna la tête vers la gauche, vit le monde tournoyer, puis la tourna vers la droite.

La chambre de Gavin ! Ha ! elle était déjà venue là. Et oh, oh ! il était là en personne, la Lumière de la Tour, l'Étoile des Étoiles, la Main Droite de la Lune. Il était terriblement beau avec cette mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux.

— Karris ? (Il avait l'air très inquiet.) Tu m'entends ?

— Mmmh, murmura-t-elle avec un sourire, se souvenant de son torse nu sur l'île des Prophètes. J'ai envie de te voir nu.

Oh mince ! Avait-elle vraiment dit ça ? Elle éclata de rire.

Gavin se tourna vers un petit homme qu'elle n'avait pas encore remarqué. Un chirurgien portant des habits d'esclave.

— Je crois que nous pouvons réduire la dose de pavot, dit-il.

— Et tu essayais toujours de me dire…

Karris perdit le fil de sa pensée… et connaissance également.

Chapitre 94

Dis-lui. Il faut que tu lui dises.

Gavin fit rouler entre ses doigts la petite boule d'opium brune. Karris dormait encore, et le couloir bruissait d'agitation : tout le monde se préparait à la guerre.

Lorsque le messager était arrivé à la fin du test de Kip, Gavin avait d'abord refusé de comprendre ce qu'il lui disait. Puis il avait failli se laisser gagner par la panique. La nouvelle de l'agression de Karris l'avait affecté bien plus que ce à quoi il se serait attendu.

« Regarde en direction de ceux que tu aimes », l'avait prévenu son père.

Le lendemain, lorsque la marée serait haute, ils prendraient la mer. La mobilisation se déroulait à une vitesse incroyable, car tout le monde s'était attendu à cet événement, sachant qu'il faudrait agir vite. Il ne restait plus que des ordres de dernière minute à régler. Néanmoins, cela représentait un millier de petites décisions à prendre. Et même si en théorie il ne participait pas à l'organisation, il restait celui qui, mieux que quiconque à la Chromerie, savait comment mettre efficacement sur pied une flotte et une armée.

Mais, pour l'heure, il était au chevet de Karris. Lorsqu'il l'avait vue, couverte de sang séché, il avait d'abord cru qu'elle serait durablement invalidée par ses blessures. Mais, une fois que les chirurgiens s'étaient occupés d'elle et avaient fait leur rapport, il s'était dit que le peu de réels dégâts tenait du miracle. À présent, il comprenait qu'elle avait été soumise à un passage à tabac minutieux : ses assaillants avaient précisément dosé les blessures infligées, selon les ordres reçus. Il avait été fait en sorte qu'elle soit dans un état visuellement impressionnant, mais sans qu'elle risque de rester infirme pour autant. C'était un avertissement destiné à Gavin. Pas une déclaration de guerre.

Son père ne se doutait pas de ce qu'il avait déclenché.

Bien sûr, il n'avait aucune preuve lui permettant d'accuser le Rouge. Il existait de nombreux suspects possibles, mais un tel enchaînement, une telle précision dans l'exécution ? Gavin n'avait aucun doute.

En la voyant ainsi dans le lit, enveloppée de bandages, inconsciente, Gavin se rendit compte de sa stature frêle. Lorsqu'elle était éveillée et parlait, sa personnalité était si présente que l'on oubliait sa taille. Mais à cet instant elle semblait si vulnérable, comme une fleur délicate et meurtrie.

— Je vais leur arracher les bras, je le jure, dit doucement Gavin.

— Tu parles tout seul ou je simule si mal que ça ? demanda Karris en entrouvrant un œil.

L'autre était réduit à une mince fente sur un œuf noir et gonflé.

— Te revoilà, fit Gavin, dont le soulagement était sensible, comme si un lourd ascenseur s'était soudain envolé de sa poitrine.

— Est-ce que… j'ai dit… quelque chose ? demanda-t-elle.

— Quelque chose de gênant, sous l'effet du pavot ? Comme demander à me voir nu par exemple ? Non.

Elle ferma les yeux.

— Tu as de la chance. Ça me fait trop mal de bouger, sinon je te mettrai une bonne raclée, Gavin Guile.

— Dazen, corrigea-t-il tranquillement.

Ce petit mot était la raison pour laquelle il était là. La raison pour laquelle il avait attendu qu'elle ait recouvré sa lucidité. Mais, même après toute cette attente, il était malgré tout surpris d'entendre son propre nom.

Un visage meurtri et gonflé avec deux coquards et une lèvre fendue n'était pas le meilleur terrain pour décrypter les émotions, mais Gavin fut surpris de n'observer aucune réaction. Karris avait les yeux fermés. Comme si elle ne l'avait pas entendu. C'était peut-être le cas. Elle avait dû perdre de nouveau connaissance.

Une larme solitaire se forma au coin de l'un de ses yeux clos et roula sur sa joue.

La porte est ouverte à présent. Il suffit de s'y engouffrer.

— Corvan Danavis et moi avions mis au point ce plan un mois avant la bataille de Roche scindée. Nous avions alors négocié avec tant de démons que, même si je pensais au départ que ma cause était juste, je voyais bien qu'une victoire serait un désastre pour les sept satrapies. Corvan m'a fait une cicatrice semblable à celle de Gavin, et un espion nous a fourni les détails sur sa tenue de combat. (Gavin poussa un profond soupir.) Ma mère a tout de suite su que c'était moi, bien sûr, mais elle ne voulait pas perdre son dernier fils. Elle m'a aidé à devenir Gavin. Je pensais que si je pouvais faire durer la supercherie ne serait-ce que quelques mois je pourrais éviter bien des dommages aux sept satrapies. Je n'avais pas envisagé à quel point ce serait dur avec toi. Je ne savais même pas comment m'adresser à toi. Je croyais que tu aimais Gavin. T'épouser en me faisant passer pour lui… C'était une trahison à laquelle je n'ai pas pu me résoudre, Karris. Je ne pouvais pas. Mais ce que j'ai fait était peut-être pire encore.

La rupture de leurs fiançailles ne s'était pas très bien passée. Humiliée, ruinée, elle avait disparu, et il avait cru ne jamais la revoir. Il s'en était en partie réjoui, par instinct de survie. Karris était la plus à même de démasquer sa supercherie. L'année où elle avait été absente lui avait permis d'améliorer son masque, de *devenir* Gavin Guile.

— Raconte-moi, lui demanda-t-elle sans le regarder, et elle chassa ses larmes du bout des doigts. Raconte-moi tout.

Sa voix ne lui fournit aucune indication. Elle était froide, plate, sans vie.

Elle en savait déjà assez pour le faire exécuter, alors la suite aurait dû être facile. Qui peut le plus peut le moins, non ? Mais le malaise qui le prenait aux tripes n'avait rien à voir avec son sort. C'étaient là des questions dérisoires. Ce qui le terrifiait, c'était de faire horreur à une femme à laquelle il tenait plus que tout.

Il prit une grande inspiration et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, puis se pencha en avant. Cinq ans, cinq objectifs insensés. Au cours des seize années passées, il avait échoué à accomplir celui-ci. Si elle le tuait pour cela, il aurait au moins fait une bonne chose avant.

Alors il raconta. Il lui parla de l'incendie dans sa maison de famille, la nuit où il avait découvert qu'il pouvait décomposer la lumière, sa rage folle en croyant qu'elle l'avait trahi. Il lui raconta sa fuite honteuse. La course-poursuite. L'armée qui s'était formée autour de lui sans qu'il soit sûr de vouloir la guerre. Ses offres de reddition que Gavin avait repoussées. Il lui expliqua qu'il avait fini par se lancer à corps perdu dans le combat. Il avait mis Corvan Danavis à la tête de ses armées. Il s'était battu à travers tout Atash, avait recueilli des promesses de renfort de plusieurs clans pariens. Ils avaient tant besoin de ces renforts qu'ils étaient allés à leur rencontre jusqu'à Tyrea. Où ils avaient découvert qu'ils avaient été trahis. Les clans pariens ne se joignaient pas à eux.

Il ne dit pas grand-chose de l'ultime bataille. Ce jour-là, il avait tué beaucoup de gens, qui étaient pour certains les fils ou les frères d'hommes et de femmes qu'il avait par la suite appris à apprécier et admirer.

Puis il parla des années qui avaient suivi. Le défi d'apprendre à devenir Gavin. Il lui expliqua qu'il avait essayé de réparer des torts que les autres membres du Spectre n'essayaient guère de redresser.

Pendant plus d'une heure, il parla. Et, à mesure qu'il parlait, il la sentait s'adoucir, devenir plus compréhensive. Son visage s'ouvrait. Enfin, il arriva à la bataille de Garriston et ses suites, au moment où elle l'avait giflé en lui affirmant qu'elle connaissait son secret. Il avait eu peur qu'elle connaisse toute la vérité. Il lui avoua d'une voix tranquille qu'il avait dû choisir entre lui avouer la vérité ou la tuer.

Toute la chaude bienveillance qu'il avait vu grandir en Karris se dissipa en un instant comme s'il avait ouvert les fenêtres en plein hiver. Il vit sa mâchoire se crisper. *Tu étais prêt à me tuer, salaud ?*

— Tu voulais connaître la vérité, lui dit Gavin. Te révéler mon secret me mettait à ta merci, tu pouvais me tuer.

— C'est logique. Mais ne t'attends pas à ce que ça me réjouisse.

Il n'avait rien à répondre à cela. Il remarqua alors qu'il avait réduit la boule d'opium en poudre.

— Je suis qui je suis, Karris. (Puis il se rendit compte qu'au vu de la situation cette affirmation était ridicule.) Enfin, je suis le Prisme, et…

— Je sais ce que tu veux dire. Bon. C'est tout ?

Il hésita.

— Non, ce n'est pas tout, Karris. J'ai tué Gavin hier soir.

— Métaphoriquement, tu veux dire ?

Alors il lui raconta. Puis il revint un moment en arrière et lui avoua ce qui s'était vraiment passé avec Ana.

— Mais… les Gardes ont dit qu'elle avait sauté.

— Ils ont menti pour me tirer d'affaire, Karris. Je ne le leur ai pas demandé, je te le jure. Ana t'a insultée, et j'étais persuadé de t'avoir perdue. Je l'ai poussée sur le balcon… Je… je ne crois pas que je voulais la tuer, mais elle a heurté la balustrade et elle a basculé. Je suis allé sur le toit pour équilibrer les couleurs : je ne peux plus le faire. Alors je suis descendu dans l'idée de laisser sortir Gavin, de le laisser me tuer.

Il ne pouvait pas la regarder. Malgré son visage abîmé, l'horreur que ressentait Karris s'y lisait clairement.

Finalement, après lui avoir révélé la vérité au sujet de Gavin, il lui dit :

— Je ne savais pas ce qu'il t'avait fait, à l'époque. Comment il t'avait… humiliée. J'aurais dû m'en douter, mais ma situation m'a tellement accaparé que les choses les plus évidentes m'ont échappé. Je suis désolé, Karris, et je sais que mon comportement ne l'a pas montré, mais je t'aime et je veux passer le reste de ma vie avec toi, si tu arrives un jour à me pardonner.

Le silence qui suivit était si profond qu'on aurait pu s'y noyer.

— Insupportable. Incorrigible. Inélégant. Inefficace. Incroyable, dans les deux sens du terme. Mais, pas insincère, au bout du compte, Dazen Guile ?

— Hein ?

— Embrasse-moi, dit Karris.

— Pardon ?

— C'était un ordre.

Il se leva et vint s'asseoir au bord de son lit. Le mouvement tira un gémissement de douleur à la blessée.

— Désolé, marmonna-t-il. Peut-être…

— C'est un ordre.

— Mais tes lèvres sont meurtries et…

— Un ordre.

— Ah !

Il l'embrassa avec précaution, comme on embrasse une invalide.

Elle recula et lui jeta un regard désapprobateur par la fente de ses paupières gonflées.

— Ça, c'était pitoyable, Dazen Guile. Ce n'est pas le baiser que j'attends depuis seize ans.

— J'ai droit à une seconde chance ?

Elle n'avait pas l'air convaincue.

— Pff, tu ne la mérites pas.

— C'est vrai, admit-il avec sérieux.

— Non, dit-elle gravement. Mais je ne sais pas qui plus que nous deux est qualifié pour les secondes chances.

Elle sourit un peu.

Il l'embrassa de nouveau, tendrement, mais en l'attirant à lui. Cependant, ce qu'il avait voulu être un cadeau pour Karris, une séduction passionnée et puissante, se transforma. Il enlaça son corps menu entre ses bras protecteurs. Et comme ils s'embrassaient, il sentit une tension en lui qui lâchait prise, quelque chose qui était noué depuis si longtemps qu'il avait cru que c'était le fardeau de la vie.

Elle se dégagea, et aussitôt il fut de nouveau sur ses gardes, craignant qu'elle le rejette. Mais Karris murmura :

— Vous m'avez coupé le souffle, je le crains, seigneur Guile…

— Oh ! merci, dit-il en dissimulant son soulagement par un sourire.

— … parce que je ne peux pas respirer par le nez en ce moment !

Elle éclata de rire et il l'imita avec amertume.

— Tu es si belle, lui dit-il.

Il avait l'impression que son cœur avait enflé démesurément et que sa cage thoracique devenait trop étroite. Elle le gratifia d'un regard soupçonneux.

— Je suis peut-être à moitié aveugle actuellement, mais tu ne devrais pas l'être. J'ai été tabassée, moi. Quelle est ton excuse ?

— Je ne voulais pas dire particulièrement là, en cet instant, dit-il en riant. Tu sais quoi ? Je crois que mes lèvres sauront mieux te convaincre que mes paroles. Viens là.

Ils s'embrassèrent, encore et encore, riant parce que Karris devait faire des petites pauses pour respirer, riant parce que Gavin confondait ses gémissements de désir et ceux qui exprimaient la douleur quand il se laissait emporter par la passion. Le monde avait cessé d'exister. Il n'y avait plus de soucis, plus d'obligations. Ce nœud que Gavin ignorait recéler s'était enfin dénoué et avait disparu. Soudain, il se sentait plus fort que jamais. Libéré. Son secret était brisé, ses chaînes rompues.

— Qu'Orholam ait pitié, j'ai envie de te faire l'amour, dit-elle.

— Je saurai me laisser convaincre, s'empressa de dire Gavin.

— Si seulement mon corps était aussi conciliant, grogna-t-elle avec frustration.

— Je pourrais… être doux, proposa-t-il avec un sourire coquin.

Elle l'attira tout près pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je me languis depuis seize ans, Dazen Guile. Je n'ai aucune envie que tu sois doux.

Il en resta sans voix et avala sa salive.

— Veux-tu m'épouser, Karris Blanc-Chêne ?

Merde ! il aurait pu faire mieux que ça. Ce genre de demande requérait une certaine éloquence.

Cependant, au vu de son passé avec cette femme, une phrase toute simple valait peut-être mieux

qu'un discours élaboré.

— Karris, pourquoi est-ce que tu pleures ?

— Parce qu'il est grand temps que je prenne mes antidouleur, idiot.

On frappa à la porte.

— Oh ! c'est pas vrai, pesta Gavin en foudroyant la porte des yeux comme s'il pouvait la détruire. (Il reporta son attention sur Karris.) Est-ce que ça veut dire oui ?

— Tu m'as épuisée et tu as profité de mon état de faiblesse…

— Alors c'est oui ?

On frappa de nouveau à la porte.

— Triple idiot. Bien sûr que oui.

— Je t'aime, Karris Blanc-Chêne.

— Tu as plutôt intérêt, rétorqua-t-elle avec un sourire espiègle.

La porte s'ouvrit et un Garde noir fit entrer le Blanc, assise dans son fauteuil roulant. Gavin ne put effacer l'immense sourire qui éclairait son visage.

— Oh ! j'arrive au mauvais moment ? demanda le Blanc.

— Non, répondit Gavin.

— Oui, répondit Karris au même moment.

— Je vois.

— Vous êtes précisément la personne que je souhaitais voir, dit Gavin. Haute Maîtresse Blanc, accepteriez-vous de nous marier ?

Le Blanc pencha la tête pour les regarder par-dessus les lunettes de vue qu'elle portait.

— Eh bien, Gavin Guile, vous avez pris votre temps. Et, Karris Blanc-Chêne, c'est le record de la plus lente séduction de l'Histoire ! Avec votre charme, pourtant…

Le Blanc laissa échapper un reniflement.

— Alors c'est oui ? demanda Gavin.

— Bien sûr que c'est oui, répondit Karris à la place du Blanc.

Elle souriait d'une oreille à l'autre.

— J'imagine que Gavin part directement à la guerre et que vous voulez que ce soit fait dès son retour ?

— Non, dit Gavin. Maintenant.

— Tout de suite ? dit Karris. Tu ne veux pas réfléchir un peu plus ? Nous n'avons aucune idée de ce à quoi nous nous engageons.

— Et quand le saurons-nous ? Il faut vivre certaines choses pour bien les comprendre. Je serai là avec toi. C'est bien assez pour moi… (Il se tourna vers le Blanc.) Tout de suite.

— Évidemment, grommela la vieille femme. (Mais elle souriait.) Gavin, vous êtes prêt à être renié par votre père à cause de cela ?

— En cet instant, je me sens invincible, répondit-il. Comment êtes-vous au courant de cette histoire ?

— Renié ? s'étonna Karris.

— Je t'expliquerai plus tard.

— Moi aussi, ajouta le Blanc.

— Promets-moi un grand mariage à ton retour, demanda Karris.

— Gigantesque.

Et ils furent donc mariés. Les vœux étaient simples. En tant que Prisme, Gavin avait soufflé leurs vœux à des quantités de jeunes mariés mais, ce jour-là, c'était lui qui ne trouvait plus ses mots. Dès

qu'ils sortirent de sa bouche, tout devint flou. Il était vaguement conscient de la présence du Blanc, mais il n'avait d'yeux que pour Karris. Il débordait d'une inexplicable tendresse pour cette belle femme agaçante, têtue et merveilleuse.

Il l'embrassa encore, et elle grimaça malgré son sourire.

— C'est l'heure de ton médicament ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête d'un air désolé.

Il trouva la poudre et lui administra la dose voulue. Après l'avoir avidement bue, Karris s'allongea de nouveau sur ses oreillers.

— Revenez-moi bien vite, mon seigneur. Revenez vite, vous m'entendez.

— Oui, ma dame, répondit-il sans cesser de sourire.

En moins d'une minute, elle s'était endormie.

Enfin, Gavin se tourna vers le Blanc.

— C'est bien, seigneur Prisme, lui dit-elle. Je ne m'étais peut-être pas trompée sur votre compte, après tout.

— Je fais de mon mieux.

— J'espère que ce sera suffisant pour nous sauver.

Et, dans cet instant de calme, il se souvint pourquoi il s'était efforcé d'éviter un tête-à-tête avec le Blanc : parce qu'elle lui demanderait d'aller sur le toit pour équilibrer les couleurs. Elle avait toutes les raisons de le faire. Elle devait avoir entendu les histoires que Marissia lui avait rapportées. Elle devait savoir ce que cela signifiait.

— Savez-vous que l'autre jour j'étais sur le toit ? Et devinez ce que j'ai vu ? Des grues. Des milliers de grues en pleine migration. En avez-vous déjà vu ?

— Je ne m'en souviens pas, non.

— Elles volent en V. Cela leur est plus facile ainsi.

C'était étrange comme remarque. Comme si elle expliquait quelque chose à un enfant. Gavin avait évidemment déjà vu des oiseaux migrateurs.

— Cette année, elles ne volaient pas en V. Elles formaient une seule ligne. Des milliers d'oiseaux. Vraiment étrange. Les grues ne passent jamais au-dessus d'étendues d'eau quand elles migrent. Je voyais bien qu'elles avaient du mal. Privés de l'efficacité de leur disposition habituelle, certains oiseaux tombaient et mouraient. Elles venaient droit vers moi. Et soudain, en atteignant Petit Jaspe, cette ligne se brisa. Ce jour-là, les grues se reposèrent sur les Jaspes. Ce n'était pas arrivé depuis bien des années. Et, en repartant, elles ont adopté leur formation normale. (Sans vraiment achever son histoire, le Blanc cessa de parler.) Enfin, elles étaient sauvées.

Il avait vaincu le bane et sauvé quelques grues. Par le téton d'Orholam !

— C'est merveilleux, commenta-t-il.

— Avez-vous eu le temps de monter sur le toit ? lui demanda-t-elle.

— Oui, j'y suis allé, répondit-il, le visage neutre.

Elle l'examina. Est-ce qu'elle le croyait ? C'était sûrement sa manière bien à elle de lui faire comprendre qu'elle savait. À moins que… à moins qu'il ne s'agisse simplement des divagations d'une vieille dame. La sénilité se déclarait peut-être ainsi chez une femme aussi intelligente qu'Orea. Elle disposait peut-être des pièces du puzzle et elle essayait désespérément de les assembler en parlant tout haut.

Ou alors elle le mettait en garde, par amitié. Amitié ? Ils étaient amis, finalement ? Mais elle était dévouée à la Chromerie, à ses devoirs, aux sept satrapies. Ce qu'elle allait dire ensuite, il le savait, c'était : « Gavin, nous devons décider de la manière dont vous allez progressivement partir à la

retraite. »

— Gavin, dit-elle, les généraux sont dans ma chambre, ils préparent l'invasion. Je crois que votre savoir-faire pourrait leur être utile.

Gavin inspira à fond. Son père serait présent. C'était ce qui s'appelle être pris entre deux feux…

Il se leva, se pencha pour déposer un baiser sur le front de Karris, puis fit craquer sa nuque à droite et à gauche.

— Très bien, Orea, allons sauver le monde.

Chapitre 95

Gavin entra dans les appartements d'Orea Pullawr, où il trouva les généraux et leurs assistants autour d'une table sur laquelle s'étalaient plusieurs cartes, à des échelles différentes.

— Donc vous avez des espions dans l'armée du Prince des couleurs, dit Gavin.

— Plus d'une dizaine, répondit un général parien presque chauve portant une barbe.

Caul Azmith était le frère cadet de la satrapette de Paria. Il était affable, poli et pas très intelligent.

— S'agit-il d'extrapolations ou de données réelles ? demanda Gavin.

Il voulait savoir s'il voyait là les positions de l'armée du Prince datant de huit ou dix jours, ou si c'étaient des estimations de leur position actuelle.

— Des extrapolations, à partir de données fiables, répondit le général de la forêt de Sang.

C'était un jeune homme peu sensé, déjà chauve lui aussi, la peau couverte de taches de son. Une fouine de l'arène politique, qui n'avait aucune compétence pour monter une expédition de chasse, et encore moins une armée.

— De quand datent ces données ? s'enquit Gavin.

— Dix jours, répondit le général Azmith. Il faut deux jours à mon homme pour rejoindre le passeur qui transporte les lettres, et ce dernier a fait vite. Il a gagné une prime pour me les avoir apportées en sept jours. Elles sont arrivées hier soir.

— C'est le même qui fait le voyage de retour ?

Le général secoua la tête.

Pour Gavin, cela signifiait que le passeur avait probablement menti sur le nombre de jours afin d'obtenir sa prime. La plupart des contrebandiers de la côte atashienne utilisaient encore des galères afin de ne pas être à la merci des vents, et leur faible tonnage permettait à ces longs et larges bateaux de traverser des baies auxquelles les chasseurs de pirates ne pouvaient pas accéder. À cette époque de l'année, les vents ne permettaient que rarement à une galère de faire le trajet depuis Atash en sept jours seulement. Neuf était plus probable. Peut-être dix.

Si Gavin avait été là dès le début, la situation aurait été différente. S'il était promachos, les choses auraient encore pu tourner autrement. Mais c'était désormais impossible. Son père était passé par là, et il n'allait pas y renoncer sans combattre. Des hommes allaient payer de leur vie l'insolence de Gavin, sa joie d'avoir épousé Karris.

Il n'y avait pas si longtemps, il se serait senti coupable en pareille situation. Mais il n'en était pas responsable, et il refusait de porter le chapeau à ce sujet.

Ces généraux n'avaient rien à faire dans ce rôle, ils avaient été promus à ces postes par des gens qui auraient dû agir avec plus de bon sens. Il y avait bien assez de vétérans de la dernière guerre qui auraient pu avoir ces responsabilités. Il avait fait de son mieux pour aider les gens de Garriston. Il ne pouvait pas prendre les bonnes décisions à la place de tout le monde.

— Quel est votre temps de rotation ?

— Nous n'allons pas commencer à discuter stratégie avant l'arrivée du luxeigneur votre père, répondit cet idiot de Forestier. Il devrait être là d'une minute à l'autre, seigneur Prisme.

— Peu importe, rétorqua Gavin.

— Seigneur Prisme ?

— En arrivant à Ru, je pense que l'armée adverse sera déjà en place. (Gavin montra sur la carte une petite ville, Voril, à deux jours de marche de Ru.) Vous découvrirez que le corregidor ne dispose en fait que de la moitié des armes par rapport aux chiffres qu'il vous a donnés, et moins de la moitié

de poudre. Il se soucie plus de son ego que de sa défense. Plutôt que d'avoir l'air d'un imbécile aux yeux de ceux qui essaient de le sauver, il a agi comme un imbécile et vous a menti. Quand vous le découvrirez, il sera trop tard. Et j'ai déjà parcouru ce pays. Quand on n'est pas persécuté et qu'on ne vous demande pas de droits de passage pour les chariots, c'est un terrain facile. Je l'ai traversé en trois semaines, mais mon frère avait placé des saboteurs et des pillards qui nous obligeaient à prendre des précautions à chaque pas. S'ils ont pu avancer sans être inquiétés jusque-là, ils seront à Ru plus vite que vous ne le pensez. Vos espions n'ont pas pris en compte ce qui importe vraiment. Non pas le nombre exact de cavaliers, d'esclaves et de volontaires. C'est bon à savoir mais, ce qu'il faut réellement connaître, c'est le nombre d'enclumes dont ils disposent, combien de forgerons, quelle quantité de ferraille. Les vétérans de la guerre du Faux Prisme ont-ils été nommés à des postes de commandement ou s'agit-il d'emplois occupés par les favoris du Prince des couleurs sans aucune expérience ? Ont-ils beaucoup de provisions, quelle quantité de nourriture distribuent-ils chaque fois ? Il est à présent trop tard pour avoir des réponses à ces questions. Trop tard pour envoyer des pillards intercepter les chariots de réserves, détruire les enclumes et assassiner les forgerons, saboter les roues des chariots avant qu'ils atteignent le col des Petites Sœurs. Vous auriez pu gagner du temps, des semaines entières, en mettant seulement une dizaine d'hommes en danger. C'est la première fois que le Prince des couleurs dirige une armée, et ce n'est pas votre faute si aucun de vous ne l'a fait auparavant, mais vous êtes coupables de ne pas avoir consulté les hommes qui étaient avec moi ou mon frère pendant la guerre. Vous allez envoyer ces gens à la mort, et sans bonne raison. De toute façon, quoi que vous fassiez, vous ne pourrez pas sauver Ru. C'est déjà trop tard. Si vous étiez avisés, vous enverriez des messagers pour leur dire d'évacuer la ville et de se rassembler à l'entrée de Cap-Ruic, en emportant les éléments dont l'armée du Prince a le plus besoin. Mais vous n'allez pas le faire, parce que vous cherchez à gagner une bataille au lieu de vouloir gagner la guerre. J'ai mes propres combats, messieurs. Des combats que j'ai encore une chance de remporter. Et cela vous aidera même si vous n'en saurez rien. Alors bonne journée, et à bientôt sur le champ de bataille.

Chapitre 96

Gavin redescendit à ses appartements. Juste au moment où il entrait dans sa chambre, il surprit son père qui montait par l'ascenseur. Heureusement que ce salaud était aveugle. Boisinistre était avec lui, mais le vieil esclave était occupé à aider son maître, et lui tournait donc le dos.

Karris dormait dans son lit. Poing-de-fer était assis à son chevet. Il se massait les tempes, puis son crâne chauve lorsque Gavin entra.

— Commandant, le salua-t-il.

— Seigneur Prisme.

La voix du grand Garde semblait étrangement distante.

— Il y a un problème ? demanda Gavin.

Poing-de-fer le regarda posément.

— J'ai failli perdre un de mes capitaines, et aussi une amie, dans ce qui ressemble fort à une attaque ciblée. Et hier on a assassiné une de mes élèves. Quelques grouillots qui étaient dans son équipe sont convaincus que c'était Kip qui était visé, et la fille s'est mise par hasard sur la ligne de tir. Avez-vous des commentaires à faire, seigneur Prisme ?

— Puis-je vous faire suffisamment confiance pour me mettre à votre merci ?

Le commandant hésita. Il aurait eu tort de ne pas le faire. Il finit par pousser un soupir et regarda ses mains.

— Nous sommes perdus, n'est-ce pas ?

Gavin ne comprenait plus. Ils étaient perdus parce qu'ils ne pouvaient pas se faire confiance ?

— La Chromerie est un arbre frappé par la foudre, dit le commandant. Elle tient encore debout, mais tout est mort à l'intérieur. C'est la raison pour laquelle nous allons perdre, je crois. Nous avons tout le pouvoir du monde, mais notre foi s'est éteinte. Si nous ne croyons pas en ce que nous faisons, alors nous n'agissons que pour garder le pouvoir. Et je pense que certains d'entre nous sont trop sages pour continuer à envoyer des vies au trou afin de nourrir la bête.

— Le sommes-nous ? demanda Gavin calmement.

— Lorsque Ru tombera, la vraie guerre commencera. Et une fois que ce sera autre chose qu'un soulèvement de quelques fous énervés, des questions vont se poser. À un moment ou à un autre, chacun de nous devra se demander s'il est du bon côté. Si nous avons déjà conclu que nous sommes du mauvais côté, qu'Orholam n'existe pas, que la Chromerie sert simplement à tirer le meilleur parti d'une mauvaise situation… où se tourneront ceux qui recherchent des certitudes ?

— Peut-être les hommes ne devraient-ils pas chercher de certitudes.

— Qu'ils le doivent ou non, quelle importance ? Ils le font.

Il avait raison. Évidemment.

Gavin haussa un sourcil.

— Eh bien, Poing-de-fer, vous me demandez de me réconcilier avec la religion ?

Le commandant accueillit sa légèreté par un regard fixe et morne.

— J'ai moi-même perdu la foi, seigneur Prisme. Et vous n'y êtes pas étranger. Je ne vous demande pas de croire à un mensonge, mais je veux que mon peuple meure pour une cause. Je ne mentirai pas non plus. Je ne peux pas prétendre que ce que nous faisons compte. Si cela n'a pas d'importance, si vous voulez que nous mourions parce que tel est notre devoir, je l'accepte. C'est suffisant pour moi. Ce sera suffisant pour les Gardes noirs. Mais ce ne sera pas le cas pour tout le monde.

— La Garde noire m'apprécie donc tant ? demanda Gavin d'un air sombre.

Qu'il pose la question sembla désarçonner le commandant.

— Nous ne mourons pas pour vous. Nous mourons les uns pour les autres, pour nos frères et sœurs. Nous mourons pour la Garde. (Il sourit.) Je suppose que de votre point de vue ça revient au même. (Poing-de-fer se leva, regarda Karris, déglutit, puis tourna la tête vers Gavin.) Vous devriez lui donner une bague, vous savez. Surtout si vous partez finir votre destinée.

Évidemment. Et il devait aussi s'assurer qu'elle ne manquerait de rien s'il venait à mourir. Bon sang !

Poing-de-fer s'éclipsa, suivi de Gavin, qui se rendit à l'étage de ses parents. Dans l'ascenseur, il adressa un signe de tête aux *discipulæ* qui allaient faire leurs corvées. Gavin gagna les appartements de sa mère.

Il pensait avoir accepté sa mort. Mais, en entrant dans sa chambre, il perçut les odeurs familières et réconfortantes, et s'arrêta sur le seuil. Il y avait l'encaustique, un soupçon de lavande, les lys orientaux qu'il avait toujours eus en horreur, un peu de luxine orange et des épices dont il n'avait jamais retenu le nom. Il ne manquait que son parfum à elle. Il sentit une boule dans sa gorge qui menaçait de l'étouffer, l'empêchant de respirer.

— Oh ! mère, ça y est, je l'ai fait. J'ai enfin fait ce que je devais faire pour Karris. J'aurais aimé que vous puissiez voir cela.

— Mon seigneur ? lança timidement une petite voix. Je suis désolée, mon seigneur. Dois-je me retirer ?

C'était l'esclave camériste de sa mère. Gavin ne connaissait même pas le nom de cette fille. Ce n'était pas la même que la dernière fois. Pas étonnant que la pièce soit d'une propreté irréprochable, sans un grain de poussière sur le manteau de la cheminée.

— Tu as bien travaillé, caleen. C'est beau, cela me fait énormément penser à elle.

— Je suis vraiment désolée, mon seigneur, dit-elle en se couvrant le visage.

Gavin secoua la tête. Cette fille était toute jeune. Sa mère avait toujours très bien élevé son personnel, choisissant ses esclaves en privilégiant l'intelligence aux qualités physiques, contrairement à d'autres familles haut placées. Mais il y a certaines situations pour lesquelles une jeune fille de quatorze ans n'est pas préparée.

— Ma mère n'a pas laissé d'instructions te concernant ? demanda Gavin.

Pendant longtemps, sa mère, comme lui, avait eu au moins une demi-douzaine d'esclaves chez elle. Ces derniers temps, elle avait réduit sa domesticité en affranchissant ceux qui l'avaient servie pendant de longues années. À présent, Gavin savait pourquoi.

— Elle m'a dit… (La jeune fille blêmit, puis se risqua à parler.) … elle m'a dit qu'elle transmettait les ordres en vue de mon affranchissement à Boisinistre, car un esclave ne peut pas le porter lui-même au secrétariat. J'ai pas… pardon, mon seigneur, je n'ai pas eu de nouvelles depuis.

— Le salaud, murmura Gavin.

Son père refusait toujours d'accepter le décès de sa femme, et il avait donc ignoré le sort de cette fille. Elle était restée là quatre mois, à faire le ménage et à disposer des fleurs fraîches, dans l'espoir d'être un jour libérée.

— T'a-t-elle laissé une lettre ? demanda-t-il.

— Oui, mon seigneur, dit la jeune fille dans un filet de voix. Je crois que Boisinistre l'a mise dans la chambre de son seigneur.

— Sûrement.

Et ils n'apprécieraient pas que Gavin visite les appartements de son père à leur insu. Oh ! et puis qu'ils aillent à Sombre-Éternité. Gavin était plus que convaincu que son père avait commandité le

passage à tabac de Karris. La tentative de meurtre sur Kip lui semblait en revanche trop grossière. Mais, au point où il en était, il ne voulait pas excuser d'avance son père pour quoi que ce soit. « Regarde en direction de ceux que tu aimes », en effet.

Gavin se rendit de l'autre côté du couloir, créa de la luxine rouge qu'il inséra dans la serrure et trifouilla jusqu'à sentir le mécanisme céder, puis il injecta de la luxine jaune et la scella. Enfin, il fit tourner la luxine et déverrouilla la porte.

Il était peut-être à moitié mort, mais il n'était pas encore castré, merci bien ! Il fit de la lumière, projetant une lueur jaune pâle dans la chambre du Rouge. Il alla au bureau et fouilla parmi les papiers. Son père était à l'étage et un conseil de guerre prendrait sûrement des heures, même pour un homme comme lui qui n'y connaissait rien. Andross Guile semblait croire que son génie lui permettait d'être bon dans tous les domaines, et ses généraux allaient devoir pallier ses lacunes peu à peu et en prenant mille précautions pour ne pas provoquer son courroux. Et, vu qu'ils étaient eux-mêmes pratiquement ignorants, cela prendrait un bon moment.

Il était presque comique de constater que son père avait laissé en pleine vue autant de renseignements précieux. Gavin regrettait de ne pas être là pour fouiner. Andross quittait si peu souvent son antre qu'il n'avait visiblement même pas envisagé que quelqu'un pénètre chez lui en son absence.

Gavin trouva rapidement le papier concernant la jeune esclave. Il reconnut l'écriture de sa mère, une belle calligraphie ronde qu'elle n'avait pas perdue avec l'âge.

Nous autres créateurs, nous sommes dépossédés de notre vie avant même que la vieillesse nous vole nos facultés. Gavin ne savait pas si cet état de fait était une malédiction ou un privilège. Il survola la lettre. C'était un affranchissement simple et direct, assorti de quatre cents danars. La fille quittait l'esclavage avec plus d'argent qu'en aurait gagné une servante en deux ans de service. C'était une fortune pour une jeune fille. Une somme suffisante pour servir de dot dans les zones rurales des quelques satrapies pratiquant encore ces coutumes. Une seule mention était inhabituelle : la jeune fille devait être raccompagnée chez elle par une escorte armée provenant de la compagnie de mercenaires du Bouclier fendu. Felia Guile avait dû réfléchir au fait qu'envoyer une jeune et jolie fille en voyage avec une fortune en poche la faisait courir un grave danger. Bien sûr, avoir recours à une escorte du Bouclier fendu coûterait plus de deux cents danars, mais leur réputation était excellente.

Comme beaucoup de femmes sensibilisées aux problèmes sociaux, Felia Guile avait toujours entretenu de grandes réserves au sujet de l'esclavage. « Ne sommes-nous pas tous frères et sœurs sous la même lumière ? » demandait-elle. Il pouvait presque l'entendre tenir son raisonnement : « Pour Orholam, que signifie l'habillement d'un homme ? » Et, comme tant d'autres, elle possédait tout de même des esclaves. Il était impossible d'imaginer un monde sans eux. Les hommes ne se porteraient pas volontaires pour aller sur les galères, dans les mines d'argent ou dans les égouts, n'est-ce pas ? Et que faire des veuves et des orphelins lors d'une conquête ? Les laisser mourir au premier frimas ? Devenir la proie d'esclavagistes moins scrupuleux que ceux des satrapies civilisées ?

« Et pourtant, c'est une atteinte à l'humanité », disait-elle. Les corrections, les bâtards, les jalousies et craintes des maîtres eux-mêmes… Felia n'avait jamais aimé ce système. Cet affranchissement était pour le moins généreux. Mais ce n'était pas inhabituel chez les nantis craignant que leurs esclaves tombent aux mains d'une maîtresse cruelle ou d'un maître dépravé, ou dans une famille ennemie qui les forcerait à révéler les secrets honteux de leur propriétaire précédent. Et, même s'ils tombaient sur une bonne famille, celle-ci pouvait rencontrer des difficultés la forçant à

louer ses esclaves dans les mines ou les bordels.

Gavin rangea la lettre et regarda autour de lui, se demandant s'il devait voler autre chose. De l'argent ? Des pierres précieuses ? Devait-il essayer de lire la correspondance de son père ? Il ouvrit le tiroir et trouva la boîte qui l'abritait. Il l'examina rapidement et abandonna l'idée de l'ouvrir. Ses courriers étaient tout pour Andross Guile : la boîte ne céderait pas sans un burin et un marteau. Et encore !

Avec un soupir, Gavin la remit en place. Elle lui sembla lourde. En fait, une partie de son contenu avait été sortie pour faire plus de place. Des bijoux de la taille d'un œuf d'oiseau chanteur traînaient dans le tiroir, au milieu des plumes et à côté de l'ingénieux stylo ilytien à réservoir que son père affectionnait.

Gavin ressentait l'envie perverse de voler quelque chose. De toute façon, il allait être déshérité, donc autant le mériter.

Son regard tomba sur les paquets de Neuf Rois posés sur le côté de la table. Apparemment, son père y avait joué peu de temps avant. C'était l'une des rares choses qui procuraient du contentement au vieil homme. Gavin avait joué contre lui à maintes reprises par le passé. Son père gagnait presque toujours. Il était meilleur, et il ne rechignait pas à tricher s'il pensait pouvoir passer inaperçu. Mais, la fois où Gavin l'avait surpris à le faire, il en avait été mortifié, et n'avait plus jamais recommencé, à sa connaissance.

Au lieu de prendre un des paquets posés sur la table, Gavin se dirigea vers un meuble. Un jour, son père en avait sorti un jeu incroyable, après que Gavin avait gagné trois fois de suite. Il y avait une serrure, mais elle n'était pas difficile à forcer. Gavin fouilla parmi les vieux papiers et les livres préférés de son père, puis trouva un vieil étui à cartes serti de pierreries. Il l'entrouvrit. Les cartes étaient admirables, mais elles ne portaient pas la marque de l'aveugle. Elles avaient dû avoir sa faveur avant qu'il ne devienne un reclus.

Gavin laissa tomber l'étui dans une de ses poches et revint dans la chambre de sa mère, où la jeune esclave se tordait les mains. Il lui tendit la lettre puis alla au coffre-fort de sa mère. C'était un modèle parien trapu où les chiffres étaient à peine lisibles. Il essaya sa date de naissance, sans succès.

Ah ! très bien : il avait entré la date de naissance du vrai Gavin. Il avait donc bien repris son masque.

La date de naissance de Dazen lui ouvrit le coffre. *Merci, mère.* Il y prit quelques bourses d'or et sa bague de mariage, ainsi que quelques rouleaux de pièces. Il lui en donna un, puis un deuxième. Elle écarquilla les yeux.

— Porte ce message aux pontons ouest, rue des Boulangers, tu vois où c'est ? Le bâtiment au toit en dôme bleu abrite la compagnie de mercenaires du Bouclier fendu. Demande à parler à Un-Œil ou Taya Vin. Je te conseille Un-Œil, il est plus sympathique avec les jeunes filles. Dis-leur que c'est Felia Guile qui t'envoie. Tu peux leur donner jusqu'à trois cents danars pour te raccompagner chez toi, tous frais compris. Si tu peux négocier pour moins cher, tu gardes la différence. Ensuite, réserve ton voyage… D'où viens-tu ?

— De Wiwurgh, mon seigneur.

— Paria ? Tu n'as pas l'allure d'une Parienne.

— Nous n'y sommes que depuis une génération, mon seigneur. Mes parents ont fui lors de la guerre du Sang. Ce n'est pas si mal. Nous sommes nombreux à Wiwurgh.

— Très bien. C'est un long voyage, tu devrais payer quarante danars pour une cabine de luxe. C'est moins cher en cale, mais je ne te le conseille pas. Fais dormir ton escorte avec toi. Homme ou

femme, peu importe, le Bouclier fendu est une compagnie sérieuse. Mais, si tu préfères, tu peux demander que ce soit une femme qui t'accompagne. Et porte ce message à un tailleur. D'ici à demain soir, tu ne devras plus porter un habit d'esclave, d'accord ? (Gavin griffonna une note.) Mais il faut que tu embarques dès ce soir. Ce sont les dispositions de ma mère, mais mon père ne raisonne pas normalement en ce moment. Il vaut mieux ne pas être dans les parages quand il est en colère, et je lui donne de bonnes raisons de l'être. Dans une semaine, il aura oublié, mais pour l'instant…

Il écrivit un autre message, qu'il signa de son propre nom. Il y fit couler quelques gouttes de luxine rouge et leur donna la forme de son sceau, regardant à peine ce qu'il faisait.

— Ce papier informe ceux qui pourraient te chercher des ennuis que le Prisme va prendre de tes nouvelles et que, s'il t'arrive quoi que ce soit, sa vengeance sera terrible. Ce ne sera pas forcément vrai. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à Wiwurgh mais, si je vis assez longtemps, je ferai de mon mieux. Tu comprends ?

La fille écarquillait toujours les yeux, mais à présent elle semblait au bord des larmes.

— Mon seigneur… je ne sais pas comment vous remercier…

Elle avala sa salive.

— Pars maintenant, lui dit-il. Cet endroit est très dangereux pour toi.

Et pour moi.

Elle obéit, et il lui emboîta le pas. Il se rendit au sous-sol de la tour et dissimula les cartes à un endroit que son père ne songerait pas à fouiller. Puis il remonta dans ses propres appartements.

Karris dormait. Gavin lui glissa au doigt l'immense rubis de sa mère. Elle ne se réveilla pas. Bizarrement, l'alliance était parfaitement à sa taille. Gavin aurait pourtant juré que les doigts de sa mère étaient plus larges que ceux de la délicate Karris. Il inspecta la bague.

Sa mère l'avait fait ajuster à la taille de Karris. Gavin sourit. *Merci, mère*. Il imaginait très bien son sourire malicieux, sachant qu'il remarquerait ce détail. « Tu n'as pas hérité toute ton intelligence de ton père », disait-elle parfois. Souriant toujours malgré les larmes qui lui montaient aux yeux, il embrassa le front de Karris. Il s'assit à côté d'elle et lui prit la main. La main de sa femme. Sa femme.

Après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble. Les combats… contre les spirites, l'un contre l'autre… l'obscurité du désespoir. Il replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de Karris et lui effleura délicatement le visage, gravant ses traits dans sa mémoire. Il prit une inspiration, comme si l'air était neuf.

Dans ce monde où les menaces s'amoncelaient et où ses propres forces faiblissaient, Karris était présente pour lui, elle assurait ses arrières. Elle avait toujours été là. Et bizarrement, alors qu'il était en train de mourir, que son pouvoir tombait en miettes, qu'un désastre se préparait, il se sentait entier comme jamais.

Le joug de la responsabilité était accroché au montant du lit. Gavin déposa un baiser sur le front de sa femme endormie, fit rouler ses épaules et attrapa ce fichu truc. Il l'enfila. Il lui allait bien. Comme s'il était fait pour lui.

Marissia l'attendait à la porte. Son expression était soigneusement étudiée, elle avait les mains jointes, prête à obéir. Gavin lui remit la lettre pour l'affranchissement de l'esclave de sa mère. Elle la prit en silence mais son maintien était un peu hésitant.

— Marissia, lui dit-il à voix basse. Si… si tu n'es plus là à mon retour, je comprendrai, mais sache que tu auras toujours une place ici.

Elle s'inclina brusquement, et Gavin vit bien qu'elle agissait ainsi pour dissimuler ses larmes. Elle partit presque en courant. Il se frotta l'arête du nez et sortit dans le couloir en s'efforçant de ne pas

regarder dans sa direction. Le commandant Poing-de-fer l'attendait en silence.

— Commandant, lui dit Gavin. Que diriez-vous de faire un tour en raseur d'eau ? Dangereux comme tout.

Poing-de-fer ne répondit pas, mais il esquissa un sourire en coin.

Chapitre 97

« Quoique beaucoup nous ait été retiré, beaucoup nous reste », avait écrit Gevison.

Gavin détestait les poètes. Poing-de-fer et lui avaient réuni nourriture et armes, puis ils avaient pris la mer.

— Vous allez vous mettre en tenue ? demanda Gavin en enfilant son armure.

— J'ai déjà navigué avec vous, répondit Poing-de-fer.

— Et ?

— Je préfère ne pas me rajouter du poids quand je risque d'avoir à nager.

Ah oui ! tout le monde ne peut pas nager avec une armure. C'est juste pour moi, ça.

— Mauvais temps, aujourd'hui, fit remarquer le commandant.

Il n'ajouta rien d'autre mais Gavin devinait qu'il n'était pas enchanté de filer à très grande vitesse sur des vagues gigantesques. Pas étonnant qu'il refuse l'armure.

Mais, une minute plus tard, ils voguaient sur ces vagues. Comme les autres fois, Poing-de-fer était un très bon partenaire pour faire du raseur d'eau, et leurs efforts combinés les faisaient avancer assez rapidement pour que Gavin puisse utiliser les ailes portantes de façon à rester presque entièrement hors de l'eau. C'était aussi bien de passer à deux mètres au-dessus des flots, puisque la mer était mauvaise. En contrôlant bien les ailes, Gavin parvenait à garder le bateau à peu près droit. S'ils étaient restés à la surface, le trajet aurait vraiment été horrible.

Mais, quelques heures plus tard, ils sortirent de la tourmente.

Ils arrivèrent en vue de la côte atashienne et Gavin les orienta vers l'ouest jusqu'à ce qu'il ait repéré une crique qu'il connaissait. En raison de la vitesse et de l'impossibilité de prendre des mesures de navigation justes à cause de la houle, ils avaient dévié d'environ trente lieues. Avec une embarcation normale, cela représentait une journée de navigation en plus. Pas pour eux.

Ils étaient allés trop loin vers l'est et avaient dépassé l'armée du Prince des couleurs. Poing-de-fer créa des jumelles, et ils repérèrent des bateaux ilytiens. Des marchands qui approvisionnaient l'armée. C'étaient des civils, mais sans doute munis d'armes et de poudre, prêts à attaquer les innocents et pacifiques habitants de Ru.

Gavin regarda Poing-de-fer, qui secoua la tête.

Il avait raison. D'abord la reconnaissance du terrain. Ensuite le combat.

Ils voguèrent sur les eaux émeraude au large d'Idoss en contournant largement la côte, sinon les sentinelles placées dans les tours et munies de longues-vues les verraient avant qu'ils aient pu rassembler assez de renseignements.

La situation se présentait assez mal. Quelques embarcations ilytiennes pouvaient appartenir à de simples commerçants en quête de profits. Mais la présence de dizaines de galères venant d'Idoss, de *coccas* de Ruthgar (ce qui ne voulait rien dire, car elles étaient très répandues chez les marchands) et de caravelles de Garriston prouvait que le gouvernement laissé en place par le Prince faisait de son mieux pour soutenir l'invasion. Cela signifiait que c'était un assez bon gouvernement. Comme Gavin le savait, le premier signe alarmant était de constater que les villes que l'on a prises cessent d'envoyer des vivres. Si Garriston était capable d'exporter des provisions après quelques mois seulement, le Prince des couleurs s'en sortait bien mieux, sans être présent lui-même, que le gouverneur ruthgarien quand il y officiait. C'était inquiétant.

Ils passèrent le reste de la journée à faire de la reconnaissance, sans trop s'approcher de Cap-Ruic de crainte de se faire repérer depuis le fort où la surveillance devait être bonne. Ils retenaient le

nombre exact de bateaux qu'ils voyaient, et notaient les endroits où des navires pouvaient avoir échappé à leur repérage. Ils eurent principalement la confirmation de ce que Gavin avait déduit. L'armée devait être à environ six jours de marche de Ru. Par conséquent, les bateaux de la Chromerie arriveraient un jour avant le Prince des couleurs. Si le temps leur était favorable.

Trop juste. Il fallait plus de temps pour faire entrer des barils de poudre dans une ville assiégée. Il fallait du temps pour repérer les meilleurs angles de tir, pour s'entraîner à s'en souvenir dans le feu du combat. Il fallait du temps pour monter des casernes et des infirmeries aux endroits les plus stratégiques, pour déterminer les meilleures collaborations entre les diverses unités. Du temps pour que les officiers déterminent quels officiers alliés étaient des buses. La coordination, la logistique, les plans de secours, les places fortes et les endroits stratégiques à défendre à tout prix, ceux que l'on pouvait provisoirement abandonner pour les regagner chèrement à l'ennemi… tous ces préparatifs demandaient du temps. Placer quelques milliers d'hommes dans une ville ne suffisait pas. Et Gavin craignait que ce soit précisément ce que son père avait prévu de faire.

Andross Guile était un créateur, un politicien, mais, malgré son intelligence supérieure, ce n'était pas un général. Gavin ne lui en voulait pas pour cela. Cette description lui correspondait aussi. Les hommes comme Corvan Danavis avaient d'autres qualités, et Gavin avait appris à lui faire confiance plus qu'à ses propres idées. Lors de la bataille de la crête d'Ivor, il avait repéré un peloton, isolé et réduit à la moitié de son effectif, sur le côté gauche de son armée. S'ils cédaient, la ligne de défense suivrait et ils seraient en infériorité numérique.

Dazen avait décidé de renoncer à la charge qu'il préparait pour aller leur prêter main-forte.

Le général Danavis l'en avait dissuadé.

— Je connais ces hommes, lui avait-il dit. Ils tiendront le coup. File.

Dazen l'avait écouté, et avait remporté la bataille. Sans la charge qu'il avait menée au centre, sa défense n'aurait pas tenu. Et il ne s'était même pas rendu compte de la gravité de la situation au centre avant d'arriver avec deux cents chevaux et cinquante créateurs montés. Corvan, lui, avait compris la situation et ne s'était pas trompé au sujet du peloton sur le côté. Si Dazen n'en avait fait qu'à sa tête, ils auraient perdu. Il s'en serait peut-être sorti, mais son armée aurait été détruite.

Andross Guile ne faisait confiance qu'à lui-même.

Gavin et Poing-de-fer rentrèrent après le coucher du soleil, ramant sur les derniers mètres pour ne pas être vus en raseur d'eau. Ils ne se rendirent pas à la Chromerie, ils allèrent à la rencontre des premières embarcations se rendant à Ru.

Poing-de-fer partit vérifier où se trouvaient ses Gardes noirs tandis que Gavin rendit visite aux généraux. Il leur fournit tous les renseignements qu'il avait rassemblés et évita leurs questions sur la manière dont il avait obtenu la localisation exacte des navires ennemis, en temps réel, alors qu'ils étaient sur l'autre rive de la mer.

Le pire était qu'il sentait bien qu'ils ne le croyaient pas.

Gavin s'assura qu'un secrétaire prenait tout en note.

— Préparez deux plans, leur conseilla-t-il. Le premier incluant ce que vous avez prévu de faire avec les informations limitées dont vous disposiez. Le second en partant du principe que ce que je vous dis est vrai. Vous serez vite fixés.

Ensuite, il les quitta, et gagna la cabine d'où un noble quelconque avait été chassé dès que les marins avaient vu Gavin arriver. Le lendemain, il repartirait couler le plus de bateaux possible. Quelle sale affaire, la guerre. Il n'aimait pas tuer des marchands, et encore moins les esclaves forcés de ramer sur ces bateaux, mais ce qui renforce l'ennemi doit être écrasé.

Orholam, si tu existais et parcourais la terre sous les traits d'un homme, que ferais-tu ?

On frappa à la porte. Certains jours, Orholam était d'une rapidité surprenante.

C'était Kip.

— Kip ? fit Gavin, surpris.

— Ben, oui, monsieur.

— Je n'avais pas oublié qui tu étais, bien sûr.

— Oui, monsieur. Enfin, non, je veux dire. Bien sûr que non.

Malgré sa fatigue, Gavin sourit et le fit entrer.

— Je suis désolé de vous déranger, monsieur, lui dit Kip. Les troufions, enfin les nouveaux de la Garde, je veux dire…

— Je sais comment ils appellent les nouveaux, Kip, lui dit Gavin en souriant.

Il fallait du temps pour gagner le respect des anciens dans la Garde noire. Grouillots, troufions, bidasses, conscrits… les surnoms désobligeants ne disparaissaient qu'avec le test final. Et la première année d'un Garde noir était également très éprouvante.

— Oui, monsieur, évidemment, dit Kip en rougissant. Le commandant nous a dit que la guerre arrive, et qu'il n'y a pas meilleur moyen de s'y préparer que de s'en approcher suffisamment pour sentir son haleine. Nous allons aider au transport du ravitaillement et des civils. Nous ne serons pas en première ligne, mais pas à l'abri non plus, qu'il a dit.

Kip s'exprimait d'un ton si adulte et si plein d'assurance que Gavin regarda le bâtard de son frère d'un œil neuf. En quatre mois, le garçon avait beaucoup changé. Il était toujours enveloppé – il resterait peut-être toujours ainsi – mais il avait déjà perdu au moins un sept, comme cela arrive aux jeunes hommes. C'était comme s'il assistait à l'émergence de l'homme en lui. Sa bouille de petit garçon s'effaçait, laissant place à des traits moins doux, plus masculins. Sa mâchoire carrée et son front étaient tout à fait ceux d'un Guile. Il était large d'épaules et si ses bras étaient toujours peu musclés, ils étaient malgré tout imposants. Ce jour-là, il débordait d'assurance, évidemment, puisqu'il venait d'intégrer la Garde. Il la perdrait de nouveau, des dizaines de fois. Les garçons, surtout les athlètes, peuvent adopter l'apparence d'un homme en un seul jour, mais il leur faut plus de temps pour se trouver. Néanmoins, ce Kip-là donnait un aperçu de l'adulte qu'il allait devenir.

Et Gavin l'aimait bien.

Pour certains, il faut bien plus longtemps pour se trouver, n'est-ce pas ?

En observant le fils de son frère, Gavin ressentit un profond chagrin. Il n'aurait jamais un fils, lui. Même s'il atteignait son objectif improbable, qui semblait s'éloigner de lui chaque jour un peu plus.

Conscient qu'il prenait trop de temps à répondre, Gavin finit par dire :

— C'est un bon plan. Dis aux autres que nous allons perdre cette ville. Qu'ils ne se mettent pas des idées d'héroïsme en tête. C'est une bonne chose que l'héroïsme, mais il ne s'agit pas de le gâcher, sinon vous ne serez pas là le jour où cela fera changer les choses.

— Oui, monsieur. L'entraîneur Fisk nous a dit la même chose. Enfin, pas qu'on allait perdre. (Kip fronça les sourcils.) Mais merci. De m'avoir dit la vérité.

« Merci de m'avoir dit la vérité. » Si cela n'était pas une preuve d'ironie suprême, Gavin était un péquenaud des marais.

— Je veux y aller avec vous demain, reprit le garçon.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que je vais quelque part demain… Enfin, bien sûr, nous sommes sur un bateau, donc de toute façon nous voyageons ensemble.

— Vous êtes le promachos, monsieur. Qu'ils vous appellent comme ça ou pas. Je veux me battre à vos côtés.

Si avide de se battre. Étais-je différent à son âge ? Combien d'hommes ai-je tués avant de

comprendre ce que cela voulait dire ?

— Demain, je vais tuer des gens, Kip. Des hommes qui ne méritent pas vraiment de mourir. Tuer un spirite est une chose – ou un meurtrier, des pirates, des envahisseurs prêts à violer, tuer et voler. Il est bien différent de tuer un marchand dont les produits vont porter la mort, mais qui, lui, essaie simplement de gagner sa vie. Cet homme a des enfants au pays et une femme qui va devenir une veuve sans le sou.

— Il faut bien choisir un camp, répondit Kip.

— C'est aussi simple que ça ?

L'adolescent s'agita un peu, mais finit par hocher la tête.

— Nous savons par quatre espions différents que Liv Danavis est maintenant aux côtés du Prince des couleurs. Elle fait partie de son armée. Alors dis-moi, Kip, si tu vois Liv sur le pont d'un de ces bateaux, prête à nous jeter une grenade dessus, la tueras-tu ? Sans la moindre hésitation, avant qu'elle nous attaque ?

Kip déglutit avec difficulté.

— Par la barbe d'Orholam, monsieur… j'espère qu'il m'évitera d'avoir à prendre une telle décision.

— Si Orholam nous évitait d'avoir de telles décisions à prendre, nous ne serions pas là, Kip.

— Comment a-t-elle pu les rejoindre, monsieur ? Ce sont des monstres. Réellement ! De vrais monstres de chair et de luxine.

— Les idéalistes ont du mal à grandir. Quand ils n'arrivent pas à dépasser leur idéalisme, ils deviennent hypocrites ou aveugles. Liv a choisi l'aveuglement, les défauts de la Chromerie ont pris tant d'importance à ses yeux que ses détracteurs lui apparaissent comme des modèles. Nos défauts ne disent rien sur nos ennemis, Kip. Rien du tout. Et il se trouve qu'ils sont en grande partie mauvais. Au point que leur règne serait un cataclysme. Mais cela ne signifie pas qu'ils se trompent en tous points sur notre compte. Cela ne signifie pas que tous les pauvres diables qui œuvrent pour eux sont habités par le mal. Il faut simplement les arrêter. En les tuant si nécessaire. C'est la voie que tu t'es choisie, Kip. Je pars demain à l'aube. Si tu veux te joindre à moi, je demanderai à ton commandant de te laisser partir, mais, si tu te juges incapable de tuer Liv en cas de besoin, ne viens pas. Je ne t'en tiendrai pas rigueur en tant qu'homme. Mais je ne voudrais pas dépendre de toi, en tant que soldat, pour couvrir mes arrières.

Kip ne réagit pas aussitôt, et Gavin ne l'en respecta que davantage.

— Merci, monsieur, répondit-il enfin. Ça ne me fait pas plaisir, mais j'apprécie votre honnêteté.

Mon honnêteté ? Alors que je te dis la vérité sur un point, mais que je mens pour tout le reste ? Trouve-moi une autre qualité, mon garçon. Je mens comme je respire.

Chapitre 98

Lorsque l'aube parut, Kip était sur le pont, attendant son père. Il faisait froid et la mer était houleuse, mais ses habits de troufion lui tenaient chaud – ou du moins complétaient son capitonnage naturel. Il s'enveloppa dans sa cape grise et tapa du pied. Il n'avait pas beaucoup dormi. L'idée de tuer Liv – ou d'être tué par elle – l'en avait empêché.

Mais Liv avait fait son choix. Elle croyait aux mensonges qui l'arrangeaient. Elle était passée du côté des fous. Comment pouvait-elle se montrer stupide à ce point ?

Peut-être qu'il ne la connaissait pas bien, au fond.

Cette pensée le rendit malade. Il se rappela son sourire. Ses éclats de rire lorsqu'elle avait réussi à lui faire croire que le couloir entre les tours allait s'effondrer. Les courbes de son corps lorsqu'elle avançait devant lui.

Le poids qu'il avait au creux du ventre s'allégea lorsqu'il vit son père sortir de sa chambre et gagner le pont, discutant déjà avec Poing-de-fer.

Le commandant marchait en avant et parlait par-dessus son épaule.

— Vous imaginez ce que me ferait votre femme si je laissais quelque chose vous arriver ? demanda-t-il.

— Femme ? s'étonna Kip.

Le commandant fit la grimace.

— Toutes mes excuses, mon seigneur, je ne…

— Ce n'est pas un secret, commandant, lui dit Gavin avec bonne humeur. J'ai épousé Karris avant notre départ, Kip.

— Vous, quoi… oh ! oh ! balbutia le jeune garçon.

Visiblement, leur relation ne ressemblait pas à ce qu'il s'était imaginé d'après les scènes auxquelles il avait assisté : des échanges de jurons, une gifle et Karris sautant d'un bateau plutôt que de rester près de Gavin. Kip referma la bouche, puis se rendit compte que son absence de commentaire pouvait passer pour un jugement négatif. Il ne pouvait pas s'empêcher de se sentir mis de côté. S'il n'avait pas mérité de l'apprendre tout de suite, c'était que son père le tenait toujours à l'écart.

— Euh… félicitations, monsieur ?

— Eh bien merci, Kip. Et je suis vraiment heureux de te voir là ce matin. Je t'ai demandé de te battre comme un homme, et tu es là. Je vois bien que tu n'as pas dormi, ce qui signifie que tu as réagi comme il fallait. Bravo, fils.

« Bravo, fils. » Les mots que Kip avait attendus toute sa vie, et plus ardemment encore depuis qu'il avait appris que Gavin Guile était son père. Mais le Prisme lui avait dit cela machinalement, comme s'il cochait une case, sans aucune émotion, sans lui prêter attention.

— Pendant le trajet de ce matin, ajouta-t-il, je veux que tu me racontes cette tentative d'assassinat.

Kip n'avait pas envisagé sous cet angle ce qui s'était passé dans la ruelle, mais Gavin avait formulé sa phrase comme une évidence, si bien que le jeune garçon fut aussitôt persuadé qu'il avait raison. Lucia était morte à cause de Kip. Elle s'était placée sur le trajet de la balle. Ironie funeste, c'était exactement ce en quoi consistait le devoir des Gardes noirs, et elle l'avait fait par accident. Kip ne savait pas si cela était mieux ou pire.

Ils allèrent jusqu'à la poupe et Kip vit qu'ils ne seraient pas seuls. Au pied de deux échelles de corde se tenaient une dizaine de Gardes noirs, dans une embarcation comme Kip n'en avait encore

jamais vu. C'était plus grand qu'un raseur d'eau – elle devait pouvoir accueillir dix-sept personnes – mais la forme était différente également, ressemblant à une grande aile volante munie de huit écopes. Chaque Garde noir était armé d'un arc et d'un grand carquois, ainsi que de ceintures de grenades. Certains avaient des lunettes de rechange, et chacun avait ajouté à son équipement les armes de son choix, en fonction de ses goûts et de son habileté. Quelques-uns avaient un bouclier, la plupart un pistolet. L'un d'eux tenait un brise-épée à encoches. Il remarqua un bich'hwa semblable à celui que portait souvent Karris. Et les autres étaient munis d'ataghans à la lame incurvée, ou de cimeterres élancés. Le bateau lui-même disposait de cordes et de grappins en quantité.

Sans oublier que chaque Garde noir représentait une arme humaine redoutable.

L'hésitation de Kip, provoquée par l'admiration et la crainte, devait se lire sur son visage car Gavin lui dit :

— Kip, tu ne peux pas devenir celui que tu dois être si je ne suis pas prêt à courir le risque de te perdre. Veux-tu toujours venir ?

Cruxer était dans l'embarcation. Il était de la partie ! Il repéra Kip et le salua en levant le menton. Il avait l'air exalté d'avoir obtenu le droit de venir.

Même si ces mots lui coûtaient, Kip s'excusa :

— Je n'ai pas tellement de qualités à offrir, monsieur.

— Pas encore. Tu vas apprendre au contact des meilleurs combattants.

Ils descendirent par l'échelle de corde et mirent pied sur l'énorme raseur d'eau. Gavin se mit à distribuer les instructions.

— Le plus grand risque est de se faire arracher le bras. On ne peut pas passer directement à la vitesse maximale. Si vous êtes capables de le faire, vous pouvez rendre les tuyaux plus étroits au début. La luxine n'a pas besoin d'être parfaite. C'est un aspect que vous pouvez bâcler. Peu importe la couleur, tout fonctionne.

Kip s'installa.

Les cordes retenant l'embarcation au galion furent retirées et Gavin et Poing-de-fer prirent le contrôle des tuyaux de la plate-forme principale. Très vite, les Gardes noirs s'y mirent aussi, suivant les instructions de leurs aînés, puis se conseillant entre eux. Gavin leur apprit à tourner et leur montra qu'ils pouvaient le faire très rapidement. Kip vit une expression de plaisir ébahi se peindre sur le visage de ses camarades, comme la première fois qu'il avait fait l'expérience du vent et des vagues à cette vitesse grisante.

Lorsque l'exaltation se calma un peu, Kip fit à son père le récit de la tentative d'assassinat. Le raseur d'eau avait subi quelques améliorations et la proue notamment était à présent couverte, ce qui permettait de tenir une conversation sans qu'elle soit emportée par le vent.

— C'est… différent de l'autre raseur d'eau, constata Kip. Vous ne veniez pas de l'inventer pourtant ?

Gavin haussa les épaules.

— La guerre avance sans cesse. Si on n'est pas à la pointe, on n'a pas le temps de vivre assez longtemps pour le regretter.

Ils virent beaucoup de bateaux, mais ne s'en approchèrent pas avant midi passé. Gavin s'arrêta et fit signe à Poing-de-fer de l'imiter, pour scruter l'horizon. Il sortit une grosse lorgnette en verre, ce qui était curieux. La dernière fois qu'il avait eu besoin de regarder au loin, il s'était contenté de créer des disques de luxine bleue parfaite. La qualité de ce verre était peut-être meilleure.

— Il arbore leur drapeau, annonça Gavin. Des chaînes brisées sur fond noir.

Il tendit l'objet à Poing-de-fer.

— Ce n'est pas simplement un gros bateau, dit-il.

— C'est un très grand bateau, dit Gavin.

— Je n'arrive même pas à évaluer la force de feu. Il y en a sur plusieurs ponts.

— Quarante-trois gros calibres, cent quarante pièces légères. Cinquante-deux mètres de long, sept cents hommes au plus.

— Vous plaisantez ? demanda le commandant. Vous ne pouvez pas avoir compté…

— C'est le vaisseau amiral de Pash Vecchio, expliqua Gavin. S'il a déplacé son plus gros bateau ici, c'est qu'il collabore avec le Prince des couleurs. Il n'aurait pas loué ce navire-là.

Kip comprenait vaguement que ce n'était pas bon signe.

— Pash Vecchio ? s'enquit-il.

— Le seigneur pirate, expliqua Poing-de-fer.

— L'un des quatre seigneurs pirates, précisa Gavin, comme si cela le rendait moins redoutable.

— Le plus puissant des quatre, dit sèchement le commandant.

— J'aurais juré qu'il était sur le point de couler, la dernière fois, murmura Gavin.

— Vous avez déjà combattu ce Pash Vecchio ? demanda Kip.

— Non. J'ai tué le propriétaire précédent de ce bateau et je l'ai incendié. C'était un seigneur pirate aussi, souligna Gavin. La bonne nouvelle, c'est que ce ne sont pas des innocents que nous allons tuer.

— Super, dit Kip en essayant de réveiller son enthousiasme. Vous avez dit cent quatre-vingt-quatre fusils ?

— Pas de panique, il n'y en a que dix-huit à la poupe, précisa Gavin.

Tellement rassurant.

— Que peuvent-ils apporter, à votre avis ? demanda Poing-de-fer.

— Des armes, ou des hommes, ou simplement de quoi entraver le passage de nos bâtiments vers Cap-Ruic. De toute façon, c'est un gros obstacle. Il doit sauter.

— Vous aimez toujours autant les défis impossibles, pas vrai ?

Le commandant ne semblait pas croire qu'il avait la moindre chance de dissuader Gavin. Et Kip savait qu'il n'avait pas tort.

— Pourquoi croyez-vous que j'ai laissé venir autant de Gardes noirs ? lança le Prisme.

— Je me suis bien dit que c'était trop facile, grommela Poing-de-fer.

Gavin s'adressa aux Gardes.

— Vous êtes prêts à montrer de quoi vous êtes capables ?

Il reçut leurs sourires en réponse : les Gardes noirs étaient comme des enfants avec un nouveau jouet.

— J'aurais dû vous donner plus de temps pour vous entraîner avec les… comment les appelez-vous, commandant ? demanda Gavin.

— Les chars des mers.

Gavin acquiesça.

— Beaucoup d'armes, et on peut s'attendre à trouver aussi des créateurs à bord, éventuellement en grand nombre. Des spirites peut-être. Ils feront des choses que vous n'avez jamais vues. Les armes seront sûrement déjà chargées, mais nous aurons peut-être l'avantage de notre vitesse. Nous approcherons de biais. Essayez de couper leurs cordages et de mettre rapidement le feu aux voiles. Nous effectuerons un cercle dans le sens d'un cadran solaire pour éviter les collisions. Faire couler le grand navire est notre priorité. Si d'autres embarcations se joignent au combat, ce sont des objectifs inopinés, mais il n'est pas question de gâcher des vies à les pourchasser. La vitesse est

notre meilleure défense, mais attendez-vous à rater vos premiers coups. Il est difficile d'ajuster son angle de tir en tenant compte de la vitesse. Vous allez vous habituer. Si vous ralentissez trop, vous perdez votre atout, et le combat devient l'affrontement d'un créateur contre un bateau rempli de mousquetaires. Chaque pont est protégé par un blindage, donc, tant qu'ils n'auront pas pris feu ou été enlevés, n'espérez pas pouvoir jeter efficacement des grenades par-dessus. Il y a quatre nids-de-pie assez grands pour accueillir plusieurs archers ou créateurs. Il y a huit canons à la poupe, dont deux qui peuvent tirer bas et atteindre des cibles proches. Et aussi dix canonnières qui ne s'ouvriront qu'au moment de tirer. Ah, et il s'appelle le *Gargantua*. Des questions ?

— Quand et où se fera le ralliement ? demanda une femme mince au regard dur portant des dreadlocks.

— À peu près à cet endroit, dans une heure. Si d'autres bateaux viennent à la rescousse, on se rassemblera plutôt à une lieue du bateau le plus éloigné vers l'est. Nous avons la lorgnette, Poing-de-fer et moi, nous vous retrouverons. Si nous tombons, le capitaine Blunt en a une autre. Si vous êtes totalement isolés du reste de la troupe, longez la côte atashienne jusqu'à trouver un moyen de rallier la Chromerie sans danger. Asif ?

— Monsieur, dit un jeune homme au crâne rasé, j'imagine que les créateurs que nous repérons sont aussi des cibles potentielles ? Pour qu'ils ne puissent pas parler des chars des mers ?

Il y eut un silence, et Kip comprit ce que le jeune homme demandait : allaient-ils s'efforcer de tuer tous les créateurs, puisqu'on ne pouvait pas désarmer un magicien, ni par conséquent le faire prisonnier ?

— Apercevoir ces embarcations ne suffira pas à ce qu'ils puissent les reproduire facilement. Ne vous mettez pas en danger. C'est une basse priorité. Mais, dans la mesure du possible, oui. La vie de chacun d'entre vous m'est plus précieuse que la mort de cinquante ennemis sur ce bateau. Compris ?

Ils comprenaient. Ils n'étaient pas formés à devenir des guerriers d'élite, ils étaient des gardes du corps d'élite que la bataille de Garriston avait décimés. La Garde noire aussi avait besoin qu'ils restent en vie.

— Alors allons couler du pirate.

Les Gardes noirs lancèrent un vivat. Seul Cruxer oublia de s'y joindre. Il semblait nerveux et écarquillait les yeux.

Gavin dégaina ses pistolets-baïonnettes et se tourna vers Kip.

— Tu veux bien me les tenir ?

Kip fronça les sourcils en se souvenant d'avoir failli les laisser tomber à l'eau la dernière fois.

— Je plaisantais, Kip !

Le jeune garçon grimaça.

— C'est pour toi, lui dit Gavin en lui tendant un paquet.

Kip défit le ballot et découvrit une ceinture munie d'une pochette, à porter sur la hanche comme un étui à pistolet. Dans la pochette, il y avait sept paires de lunettes disposées dans l'ordre de l'arc-en-ciel, chacune dans son compartiment de velours. Des runes gravées dans des étiquettes d'argent dépassaient de chaque case pour permettre de reconnaître les lunettes au toucher.

Bouche bée, Kip dévisagea son père. Rien que les lunettes valaient une fortune. De plus, l'ensemble semblait vraiment ancien.

— Tâche de ne pas perdre les infrarouges et les ultraviolettes. On ne sait plus en fabriquer de nos jours.

Il sortit la paire infrarouge et l'essaya. Il étouffa un cri en découvrant ce dont Gavin voulait parler. Normalement, il fallait détendre ses yeux et les déphaser pour voir la chaleur dégagée par les corps.

Avec ces lunettes, Kip voyait directement le spectre infrarouge *et* le spectre visible, en même temps !

— Tu devras quand même détendre tes yeux pour créer de l'infrarouge, mais c'est beaucoup plus facile de trouver des sources.

Gavin lui attacha la ceinture, et lui montra comment sortir rapidement une paire de lunettes, déployer les branches d'un mouvement du poignet et les poser sur son nez. Puis il inclina les lunettes d'un côté, ce qui obligea une branche à se rabattre, lui mit une autre paire, et laissa la pochette finir de plier la première, bien à l'abri.

Gavin lui donna aussi la lorgnette et lui dit :

— Tu peux créer pendant le combat, mais je veux que tu restes sur le qui-vive. Il est facile de se laisser accaparer par les détails. Même pour moi. Je vais piloter, créer, crier des ordres, éviter les coups de feu et les attaques magiques. Garde la tête mobile. Si un autre bateau arrive sur nous par le travers avec ses canons, je risque de ne même pas le remarquer. Tête pivotante, d'accord ?

— Oui, monsieur.

Kip ne savait pas quoi dire d'autre, ni comment remercier son père pour ce généreux cadeau. Mais Gavin ne semblait rien attendre de tel. Il reprit les tuyaux et fit signe de repartir. Chacun prit son poste, et le grand raseur d'eau augmenta rapidement sa vitesse.

En un rien de temps, ils survolaient les vagues à une allure vertigineuse, et le *Gargantua* grossissait à vue d'œil.

Loin devant, Kip vit les canonnières de la poupe s'ouvrir et d'énormes gueules béantes apparurent dans les ouvertures.

— À mon signal ! cria Gavin. Attendez mon signal !

Chapitre 99

Comme d'habitude, Liv s'éveilla à côté de Zymun. Il était tôt, le souffle du jeune homme était régulier et calme. Il avait le sommeil profond. Leur tente n'était pas très grande, à peine assez pour s'y tenir debout, et ils dormaient sur un amoncellement de fourrures et de couvertures posées par terre.

Liv se retourna en prenant garde à ne pas déranger Zymun. Il tenait à ce qu'elle dorme nue et parfois il aimait commencer la journée de la même façon qu'il la finissait. Il était flatteur d'être tant désirée, mais de temps à autre Liv se disait qu'elle représentait simplement le moyen le plus pratique pour satisfaire ses appétits.

Elle cligna des yeux, sentant un léger changement dans l'atmosphère, un courant d'air inhabituel dans une tente fermée.

La silhouette du Prince des couleurs se découpait dans la lumière matinale devant le rabat ouvert de la tente. Il leva un doigt, lui intimant de ne pas parler pour ne pas réveiller Zymun, puis il lui fit signe de le suivre.

Un sentiment de honte la traversa. Elle eut l'impression d'être une prostituée, d'avoir été surprise par son père avec un garçon qu'elle n'aimait même pas. Ses émotions étaient sur le point de la dépasser. Elle se dépêcha de créer de l'ultraviolet. C'était comme la première bouffée d'herbe à rats le matin, sauf que la luxine lui donnait l'esprit plus clair. Ces sentiments n'étaient que des vestiges d'une bigoterie bornée. Et puis le Prince des couleurs croyait à la liberté et aux choix. Elle était jeune. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Il n'y avait aucune raison de ressentir de la honte.

Elle se leva, oubliant momentanément qu'elle était nue à cause de l'emprise de l'ultraviolet. Koios Blanc-Chêne la détailla franchement, et elle accepta crânement son regard. Elle attendit une longue seconde, et vit un tiraillement de regret dans ses yeux. Aussitôt, elle bougea, enfilant sa combinaison puis sa robe afin qu'il ne sache pas qu'elle l'avait remarqué. Il existait d'autres pouvoirs que ceux de la magie et de l'épée. Mais certains fonctionnent mieux en silence.

Et en silence elle mit sa robe la plus pratique et releva ses longs cheveux noirs pour que le Prince boutonne les dernières attaches. Puis elle le suivit à travers le campement.

À mesure que les Robes rouges passaient de ville en ville, leurs rangs avaient grossi. Liv ignorait combien croyaient à leur cause parmi ceux qui les rejoignaient, et combien étaient surtout intéressés par la victoire et le pillage. Elle aurait aimé mépriser les recrues opportunistes, mais elle faisait un tel usage de l'ultraviolet qu'elle n'était que froidement amusée la plupart du temps. Et puis les hommes croient au pouvoir, et la victoire n'en est-elle pas la démonstration ?

Une part d'elle-même refusait encore de l'accepter, mais partout elle observait la justesse des convictions du Prince. Toutes les interactions humaines étaient régies par le pouvoir.

Chaque jour, le Prince des couleurs donnait des sermons, et il avait des disciples à présent, des créateurs et des ternes, qui écrivaient tout ce qu'il disait et s'efforçaient d'en faire un système cohérent. Il parlait du retour de Dazen en héros de leur cause. Il parlait de liberté. Il parlait du tribut qu'ils payaient tous à la Chromerie. Ses discours avaient beau mêler politique, religion, histoire, éducation civique et sciences, ce que Liv pensait discerner sous toute cette rhétorique était moins un système subtilement nuancé qu'une croyance créée par la force de conviction de ses défenseurs, partant du principe qu'elle devait être rationnelle puisque leur grand chef la professait. Elle n'aurait pas su dire où s'arrêtaient les croyances de l'Omnichrome, mais elle savait que, s'il voulait accomplir ses grands projets, il avait besoin de loyaux adeptes. Et, pour qu'il les mobilise, ces

adeptes avaient besoin d'une croyance commune.

Il ne parlait pas de pouvoir aux foules, et il ne permettait pas non plus aux gens de l'appeler Koios. La familiarité et les confidences étaient réservées aux privilégiés. Parfois, Liv se disait que le Prince des couleurs se fichait totalement de ce en quoi les gens croyaient, qu'il avait recours à ces hérésies parce qu'il souhaitait exploiter le moindre ressentiment existant contre la Chromerie.

— Avez-vous trouvé quel est votre grand objectif, Aliviana ? lui demanda le Prince.

Il adressa un signe de tête à un groupe de spirites verts que sa présence faisait à peine réagir. Les verts n'étaient pas très portés sur la vénération.

— À part être un appât pour attirer mon père ?

— Je vous ai dit dès le début que vous l'étiez, et je n'ai pas perdu espoir concernant Corvan. Mais il n'est pas nécessaire de donner à une otage les privilèges et la liberté dont vous disposez. Vous avez bien dû le comprendre.

— Je suis la meilleure ultraviolette que vous ayez. C'est en lien avec ça.

— C'est large. Mais, il n'y a pas si longtemps, vous auriez dit « l'une des meilleures ».

Il paraissait amusé.

— J'ai changé, admit-elle. (Elle avait davantage confiance en elle, elle s'était débarrassée de la plupart des entraves héritées de la Chromerie.) Et j'ai raison.

— Hmm.

Les Falaises rouges surplombaient leur camp. Des sentiers sinueux y montaient, mais le Prince avait décidé d'envoyer presque tout le monde par la route côtière. Seule la cavalerie prendrait la route escarpée, pour surveiller les alentours afin de dissuader toute résistance.

À présent, l'armée était si vaste que parfois des escarmouches éclataient, mais Liv ne l'apprenait qu'une fois le soir venu. L'armée atashienne avait essayé de trouver les faiblesses des Robes rouges, mais, étant donné le nombre de créateurs dont disposait le Prince, il n'en avait pas découvert beaucoup. En revanche, Zymun prévoyait qu'eux allaient bientôt découvrir ce que valaient les Atashiens. Le lendemain, l'armée allait atteindre le col le plus étroit entre les falaises abruptes et l'océan.

— Est-ce qu'ils vont nous attaquer aux portes de Sable ? demanda Liv.

— Non.

— Vraiment ? Zymun pensait que c'était leur meilleure chance de nous arrêter avant que nous arrivions aux plaines entourant Ru.

— C'est vrai. Mais, pour tenir les portes, il faudrait un soutien naval, et nos alliés ilytiens ont détruit la marine atashienne il y a cinq jours.

Liv n'avait même pas entendu parler de cela.

— Des alliés ilytiens ? Mais ils ne croient en rien.

— Ils croient en l'or, dit le Prince avec un sourire sans joie.

Ensemble, ils gravirent un promontoire de pierre. Les soldats qui y étaient postés firent un salut militaire. En atteignant le sommet, le Prince parut utiliser ses yeux d'une étrange manière, puis il poussa un soupir désappointé.

— Pas encore. Demain, peut-être.

— Mon seigneur ?

— Fermez les yeux, Liv. Vous sentez ?

Elle obéit et fit de son mieux. Elle percevait la fraîcheur du matin, l'odeur des latrines, des feux de camp, de la viande en train de cuire, de son propre corps. Elle ressentait la caresse de la lumière sur sa peau, légère comme le vent, irradiant en douces vaguelettes du soleil levant. Elle entendait les

officiers interpeller les hommes pendant l'entraînement, les claquements des bâtons sur les armures, les hennissements des chevaux, les rires des femmes, un bruit de pas. Elle distinguait le léger sifflement artificiel produit par la respiration du Prince des couleurs.

En ouvrant les yeux, elle regarda l'homme qui ébranlait les fondations du monde. Déçue par elle-même, Liv secoua la tête.

— Demain. Demain vous le verrez peut-être. Maintenant, allez me chercher Dervani Malargos et Jerrosh Vert.

C'étaient les deux meilleurs créateurs verts parmi les Robes rouges, et ils servaient d'enseignants pour tous les verts qui n'avaient pas encore brisé le halo. Liv descendit du promontoire et les appela. Ils semblaient attendre ce signal, et montèrent aussitôt.

Elle les observa tandis que le Prince leur parlait, se demandant s'ils verraient ou sentiraient quelque chose, contrairement à elle. Liv se demandait si elle avait échoué d'une quelconque manière.

— Bonjour, ma belle, la salua Zymun en s'approchant d'elle. Toujours les tests et les mystères, hein ?

Il passa autour de sa taille un bras protecteur. Parfois, cela l'agaçait, mais la veille elle avait craint qu'elle cesse d'intéresser Zymun, alors elle ne protesta pas.

— Oui, sans doute, mais ce n'est pas par caprice, répondit-elle.

— Tu crois ça.

Il était la seule personne qu'elle ait jamais entendu oser parler du Prince de manière critique. Au début, cela l'avait beaucoup étonnée, mais une petite méditation à base de jaune et d'ultraviolet l'avait éclairée sur la question : Zymun était jaloux. Il se sentait menacé dans sa virilité en présence de l'homme le plus puissant du monde.

Ce qui était pour elle un vrai mystère.

— Alors qu'est-ce que c'était aujourd'hui ? s'enquit Zymun.

— Il m'a demandé si je voyais quelque chose. Je n'ai rien remarqué.

— Eux non plus, on dirait, déclara Zymun en désignant du menton Dervani et Jerrosh. Ces deux-là se détestent. Chacun voudrait diriger les verts. Et c'est impossible. Des idiots et des fous.

Les deux hommes se disputaient, furieux, et leur visage s'empourprait. Liv parvenait presque à saisir leurs paroles. Mais, à la place, elle observa le Prince. Rien qu'à voir la position de ses épaules puissantes, elle devinait qu'il était lui aussi furieux, même si rien d'autre ne le laissait paraître. Il leva une main. Les gens du camp semblaient déchirés entre le désir de regarder ce qui se passait et la crainte d'être surpris à espionner la scène.

Les deux verts cessèrent aussitôt de se disputer. Le Prince prononça quelques mots, et ils tombèrent tous les deux à genoux pour s'excuser. *Étrange : un vert, ça ne se met pas à genoux, normalement.*

« *Ça* ». Elle avait pensé « *ça* » et non « *il* ». C'était curieux, non ? *Encore un vestige de mes croyances enfantines : lorsque quelqu'un brise le halo, il ne s'agit plus d'une personne. Notre langage lui-même a été corrompu pour rendre le meurtre des créateurs acceptable.*

Le Prince des couleurs dégaina un pistolet et tira une balle entre les yeux de Jerrosh Vert.

Un nuage de gouttelettes de sang s'éparpilla dans l'air, rejoignant le sol plus lentement que les lambeaux de cervelle gris-rouge éjectés par le projectile de plomb. Le corps de Jerrosh Vert tomba en arrière et dégringola du promontoire rocheux. Le camp fut plongé dans le silence. Son pistolet encore fumant à la main, le Prince attacha à Dervani un mince tour de cou portant un joyau noir. Puis il lui fit signe de se lever.

Le créateur se redressa et s'éloigna sans un mot.

— Ce qui est drôle, commenta Zymun, c'est que je ne saurais toujours pas dire lequel des deux est le plus écervelé.

Profondément imprégnée d'ultraviolet, qu'elle n'avait pas eu conscience de créer (c'était devenu un ami de tous les instants), Liv observa le jeune homme et comprit qu'il n'était pas dur et insensible. Du moins, il n'était pas que cela. Il était terrifié. Il imaginait son propre cerveau repeignant les cailloux.

Quand il la regarda, elle vit dans ses yeux qu'il la craignait aussi. Il se lassait d'elle, mais pas par ennui ni par manque d'enthousiasme pour leurs activités nocturnes. Il ne voulait pas d'une égale. Il voulait d'une adoratrice. Zymun représentait un danger bien plus grand que ce qu'elle avait envisagé. Elle allait devoir se séparer de lui, mais avec précaution et calcul, pour qu'il reste persuadé que c'était lui qui en avait eu l'initiative.

— Je ne sais pas comment tu fais, lui dit-elle en se débarrassant de l'ultraviolet. (Parfois, il devinait qu'elle créait au son de sa voix.) Je ne sais pas comment tu peux assister à une telle chose sans avoir peur.

Le frisson qui la secoua n'était pas totalement simulé. Mais ce n'était pas non plus le frémissement de désir auquel elle espérait lui faire croire. Elle le scruta, passa sa langue sur ses lèvres et dit d'une voix douce :

— Ramène-moi à la tente. Tout de suite.

Chapitre 100

Les gros canons du pont supérieur du *Gargantua* crachèrent des flammes et de la fumée, cette vision d'enfer précédant le fracas des détonations. Deux gerbes d'eau à cinquante mètres du raseur d'eau annoncèrent l'échec des tirs, un instant avant le rugissement des canons.

L'un de ceux du pont inférieur tira ensuite et Gavin cria :

— Maintenant !

Kip vit que les Gardes noirs s'étaient disposés en paires autour de la plate-forme principale : un pour manier les tuyaux, un comme archer. L'archer de chaque équipe tenait une corde, et ils commencèrent à tirer dessus.

Avant que Kip ne comprenne ce qui se passait, le raseur d'eau se fractionna, libérant chaque équipe sur son char des mers, et les faisant instantanément gagner en vitesse. Bientôt, il ne resta que Gavin, Poing-de-fer et Kip sur le raseur central, maintenant bien plus petit.

Derrière eux, la mer se creusa et projeta des éclaboussures, puis Kip entendit de nouveau le rugissement du canon. Puis le monde entier parut s'emplir de tirs de canons. Le *Gargantua* devint de plus en plus grand et impressionnant, à mesure que les sept embarcations prenaient les vagues avec une grâce parfaite. Ils restaient assez éloignés les uns des autres, afin qu'un seul tir ne puisse pas en toucher deux.

La mer était mauvaise. Aussi Kip était-il content que son père ait prévu des supports, à la fois devant et dans son dos, pour qu'il ne tombe pas en arrière, et des poignées pour se tenir. Il remarqua que, contrairement à ce que Gavin pensait, le pont du *Gargantua* était ouvert. Mais soudain, sous ses yeux, les immenses écrans de bois qui servaient de blindage furent précipitamment mis en place. Grâce à ses lunettes, il vit en infrarouge que les hommes luisaient, comme éclairés de l'intérieur, encore bien visibles malgré l'épaisseur de bois.

Le raseur vira brusquement à bâbord et Kip eut tout juste le temps de se retenir. Il n'avait rien vu de particulier, mais décida d'imiter le maintien de Poing-de-fer et de son père, tout en continuant d'ouvrir l'œil pour repérer les dangers. Les deux hommes se tenaient jambes écartées et fléchies pour abaisser leur centre de gravité.

Le grand gouvernail tourna vivement, et le *Gargantua* commença à pivoter, toutes voiles dehors. Le long de la coque, Kip voyait les canonnières s'ouvrir, sur au moins trois niveaux, à mesure que les équipes étaient prêtes à tirer.

Il y avait vraiment beaucoup de canons.

Une balle de luxine de la taille d'un chat s'envola du nid-de-pie le plus proche, formant un grand arc de cercle.

— Créateur ! Premier nid-de-pie ! cria Kip.

La balle s'ouvrit en plein vol et prit feu, avant de tomber dans l'eau, à environ trois mètres à tribord, créant un rideau de flammes d'environ cinquante centimètres de haut flottant sur la mer.

Le premier char des mers vira à bâbord, manquant de se fracasser contre la coque du *Gargantua*. Ils n'avaient pas dû voir les flammes à cause de la houle, mais ces mêmes vagues les sauvèrent car, s'ajoutant aux remous provoqués par le grand navire, elles créèrent une barrière qui propulsa la petite embarcation dans les airs, au-dessus du feu.

Gavin et Poing-de-fer évitèrent largement la mare de flammes puis filèrent droit vers le bateau.

— Mousquets ! Troisième… quatrième nid-de-pie ! indiqua Kip.

S'il ne parvenait même pas à crier correctement ses mises en garde…

Il y avait une demi-douzaine d'hommes sur le gaillard d'avant, occupés à manipuler des canons pivotants. Ils devaient viser entre les barres du blindage, mais ils semblaient y parvenir sans mal. Kip leur jeta de l'infrarouge – sans savoir s'il atteignait une cible. Puis il visa le pont au moment où l'un des gros canons tirait à un mètre à peine de sa tête : le raseur d'eau était à présent à hauteur du bateau. Avec un grondement puissant, le monde disparut au milieu de la cordite et des immenses nuages de fumée noire crachés par les canons.

À travers les lunettes infrarouges, tout n'était qu'explosions gigantesques, langues de feu acérées jaillissant de mousquets, lueurs étouffées des grenades et ombres humaines fantomatiques.

Puis la fumée se dégagea. Aussitôt, ils virèrent à bâbord et passèrent sous l'ombre de l'étrave. Gavin et Poing-de-fer lancèrent des grenades en direction du pont qui les surplombait. Celle de Gavin était recouverte de luxine rouge, et celle du commandant avait des piques, si bien que toutes deux restèrent accrochées là où elles atterrirent, créant deux explosions jumelles, suivies d'une pluie d'éclats de bois et de flammes. Aucun des canons du *Gargantua* n'avait encore tiré à bâbord. Aussi Kip avait-il une bonne vision de ce côté-là.

Les flammes s'attaquèrent à la voile principale et furent promptement éteintes par des jets de luxine orange. Quelques-uns des cordages avaient été coupés, mais ceux qui avaient simplement pris feu n'étaient pas endommagés.

— Tenez-vous ! prévint Gavin.

L'embarcation fit une bordée à tribord pour s'écarter un peu, et, alors qu'ils émergeaient du creux de la vague, Gavin lança une énorme boule de luxine rouge enflammée sur le premier nid-de-pie. Le créateur la vit venir et essaya de la dévier, mais la boule se brisa, faisant pleuvoir le feu sur l'homme et le mât.

Mais Kip vit à peine ce qui se passait, car la poussée que Gavin avait dû fournir pour jeter quelque chose d'aussi gros alors que l'embarcation décollait les déséquilibra fortement, et, s'ils n'avaient pas heurté la crête d'une autre vague, ils auraient sans doute chaviré.

Cela n'arriva pas, mais ils furent soudain très ralentis car Poing-de-fer et Gavin perdirent un instant les tuyaux et le raseur d'eau se tourna du mauvais côté, dansant sur les vagues. Kip vit deux hommes diriger des canons à pivot sur eux. Au même moment, un homme en feu tomba du nid-de-pie en criant, et s'emmêla dans les cordages.

Puis les canonniers disparurent dans une vague de flammes, au milieu d'explosions jaunes, tandis que quatre chars des mers entouraient le Prisme.

Les canons de bâbord se mirent à tirer, et Kip vit une archère disparaître de son embarcation. Le blindage avait pris feu, et au-dessus d'eux les marins et les soldats essayaient de le jeter à l'eau. Un Garde noir avait peint une ligne de luxine rouge en travers de la coque du *Gargantua* et, lorsque les canons rugirent, elle s'alluma.

En quelques secondes, Gavin et Poing-de-fer parvinrent à rétablir la vitesse de l'embarcation. Des balles de mousquets sifflaient autour d'eux, criblant l'eau d'impacts liquides. Plusieurs archers tiraient à un rythme effréné. Et Kip voyait que les soldats commençaient à peine à arriver sur le pont.

— Des oiseaux ! cria Kip en voyant un vol de pigeons fuser du bateau.

Des pigeons ?

— Des becs de fer ! précisa un Garde noir.

Kip perdit de vue le bateau et les oiseaux sous l'effet de la houle. Cette brusque embardée lui donna un haut-le-cœur.

Quoi, je vais avoir le mal de mer, en pleine bataille ?

Il riva son regard sur l'horizon pour calmer ses entrailles. Deux des conducteurs de chars qui

avaient perdu leur archer s'étaient éloignés pour être hors de portée des canons, et avaient abandonné une des embarcations, tirant sur une corde qui détruisait les joints de luxine. Gavin ne voulait pas que ses secrets de fabrication tombent aux mains des ennemis. Au loin, Kip vit une galère approcher rapidement grâce à ses triples avirons.

— Une galère à l'approche ! cria Kip en sortant la lorgnette. (Il faillit vomir : l'effet grossissant de la lentille semblait amplifier les remous.) Pas de pavillon.

Gavin leva les yeux.

— Sans doute des pirates qui cherchent une bonne aubaine. Pas des hommes de Vecchio. Garde-le à l'œil.

Puis le combat reprit. Ils repassèrent à tribord et virent une explosion de feu, de fumée et d'éclats de bois propulser l'un des canons du pont inférieur dans l'eau. Un des Gardes noirs poussa un cri de joie – Kip pensait qu'il s'agissait de Cruxer.

Un instant plus tard, Kip vit un des pigeons fondre sur Cruxer. Il se planta dans sa poitrine. D'une claque, Cruxer fit tomber l'animal dans l'eau… où il explosa une seconde plus tard.

Alors Kip comprit. Tout comme les chiens de l'enfer dont leur avait parlé Fisk, ces pigeons n'étaient pas de simples oiseaux, ils avaient été imprégnés de la volonté d'un créateur, orienté vers un seul but : attaquer les Gardes noirs. Et équipés de petites grenades en prime.

En d'autres termes, plusieurs dizaines de minibombes volantes entouraient l'immense navire. Des bombes intelligentes.

Enfin, aussi intelligentes qu'un pigeon.

Et, comme si ce n'était pas assez terrifiant, Kip en vit une demi-douzaine s'attaquer à une équipe qui avait ralenti pour jeter une grenade dans une meurtrière. Une seconde plus tard, le conducteur et l'archer furent déchiquetés par les explosions. La grenade que la femme avait lancée rebondit sans causer le moindre dégât sur le blindage qui n'avait pas été retiré de ce côté-là. Elle explosa dans l'eau, laissant à peine une marque dans la coque.

Le *Gargantua* était un château flottant. Les incendies ne se propageaient pas. Il était invincible.

— Tuyaux, dit Gavin à Poing-de-fer.

Ce dernier sembla comprendre aussitôt car il s'empara des tuyaux de Gavin pour s'assurer seul de la navigation.

— Kip, tiens-moi par les pieds, de tout ton poids.

Déjà Gavin tissait quelque chose entre ses mains. Kip se jeta par terre. Obéissance instantanée. Il suivit le regard de Gavin.

Tout ce qui restait du vol de becs de fer se dirigeait droit vers eux. Et, comme il n'y avait plus que le commandant pour propulser l'embarcation, ils étaient en train de les rattraper.

Gavin ne finit pas avant que les oiseaux se trouvent pratiquement à portée de la main. À ce moment-là, il tendit les deux bras et un filet de luxine jaune se déploya devant lui, emprisonnant les oiseaux. Puis il baissa brusquement les bras, et manqua d'échapper à Kip qui le retenait. Mais cela ne dura qu'une seconde.

On ne pouvait pas diriger la luxine à distance. Gavin s'était servi de la luxine comme d'un levier, et il avait rabattu le filet rempli d'oiseaux sur le pont du *Gargantua*… où ils explosèrent.

Kip discerna la moitié d'un corps et un casque qui s'envolaient dans les airs. Le casque n'était pas vide.

Gavin reprit précipitamment son poste et Kip vit un créateur orange apparaître et répandre de la luxine sur la coque pour éteindre les flammes.

Poing-de-fer aussi l'avait repéré. Il lui planta une lance bleue dans le crâne. L'homme tomba à la

mer.

— Ils se rassemblent en équipe de tireurs, prévint Poing-de-fer.

L'effet fut presque immédiat. Ils avaient dû placer les meilleurs au premier rang, tandis que les autres derrière eux rechargeaient les armes et leur fournissaient de nouveaux mousquets, car le rythme et la précision de tir augmentèrent considérablement.

Juste derrière Kip, le conducteur d'un des chars des mers s'effondra, entraînant avec lui les tuyaux. L'embarcation se renversa, jetant à l'eau l'archer.

— Garde à la mer ! cria le garçon.

La réaction des deux hommes fut immédiate. Sur la crête d'une vague, ils virèrent à tribord. Le raseur d'eau partit complètement en arrière avant de retomber sur la vague suivante.

Déséquilibrés par le changement de direction, ils faillirent tous les trois passer par-dessus bord, mais cela ne se répercuta en rien sur leur vitesse. Kip avait l'impression qu'il allait arracher le support derrière lui. Mais non, l'installation tint bon. Poing-de-fer et Gavin tirèrent des grenades de leur ceinture et les jetèrent haut dans les airs. Puis ils recommencèrent.

— Infrarouge dans tous les mousquets que tu repères, Kip, lui cria Gavin.

Ils filèrent en direction du jeune homme qui nageait.

— Je m'occupe des tuyaux, dit le Prisme.

Il s'empara d'eux et se dirigea droit sur le Garde noir. Kip avait l'impression qu'il s'approchait trop mais, au moment où il était soulevé par une autre vague, Gavin fit légèrement tourner l'embarcation et ils atterrirent juste à côté du garçon. Poing-de-fer se pencha et, grâce aux forces conjuguées des deux hommes, le Garde sortit de l'eau en un rien de temps.

Kip n'avait pas observé quel effet avaient eu les grenades sur le pont, mais il constatait que les tirs avaient ralenti. Puis il vit un canon du pont inférieur se tourner vers eux.

Les autres Gardes noirs dans leurs chars des mers s'étaient rassemblés autour d'eux, et projetaient un peu partout de la luxine rouge, tandis que les jaunes envoyaient des bombes lumineuses pour éblouir et distraire l'ennemi. Mais leur regroupement suffisait à encourager les canonniers à tourner leurs armes vers eux.

Les hurlements de fureur, les cris de colère, les gémissements des blessés, les ordres aboyés dans l'urgence, le crépitement des balles, les claquements des mousquets lointains, les explosions des canons, le sifflet des mortiers, le battement des voiles, le bruissement incessant des vagues, le sifflement du vent, les râles des mourants, les cris fous des spirites… tous ces sons s'estompèrent, lointains et étouffés, et Kip n'entendit plus que la pulsation lente et profonde de son cœur, extrêmement lente, et aussi une sorte de soupir, comme le bruit des vagues qui se retirent sur le sable. L'espace d'un instant, il eut l'impression délirante qu'il entendait le soleil frapper les vagues.

Il vit l'une des archères bander son arc, jusqu'à ce que la corde lui touche les lèvres. La flèche s'envola et au même moment une balle de mousquet lui arracha la mâchoire.

« Slash. » Le monde semblait irréel. Kip se rendit alors compte qu'il voyait tout le spectre à la fois. Il voyait des dizaines d'armes. Le raseur d'eau se trouvait à contre-bord du *Gargantua*. Et il voyait la phosphorescence des hommes, des mèches, des détonateurs. Il voyait l'éclat du métal sur les barils de poudre par l'ouverture des canonnières, il voyait à travers la fumée.

Il agita une main et, comme une araignée, il envoya des fils d'ultraviolet sur tous les canons et tous les barils qu'il voyait. Cette luxine était si rapide et si légère qu'elle atteignait ses cibles presque dès qu'il les choisissait. Puis il ramena sa main en arrière, libérant de petits cristaux de feu, si chauds qu'il se brûla la main alors qu'il les envoyait à une vitesse considérable.

Une onde de satisfaction l'atteignit avant même qu'une nouvelle pulsation de son cœur ne

parvienne à ses oreilles comme une vague. « Slash. »

Touchés par les cristaux de feu, tous les mousquets et canons chargés du tribord firent long feu. Ainsi que les canons qu'on était en train de recharger, et les mousquets que les soldats tenaient, la baguette à la main. Certains des canons étaient encore vides, et Kip en fut vexé. Cependant, ceux qui avaient été chargés mais pas encore replacés dans la canonnière explosèrent, perçant de nouvelles ouvertures au niveau du pont.

Le raseur d'eau frémit, et Gavin et Poing-de-fer mirent toute leur volonté à reprendre de la vitesse.

— Quatre bateaux à l'approche, à une demi-lieue, annonça Kip.

Il se sentait vidé, étourdi.

— Sous l'étrave, ordonna Gavin.

— Je ne suis pas sûr que ce soit…, objecta Poing-de-fer.

— Sous l'étrave ! Les spirites seront de retour sur le pont d'une seconde à l'autre. On n'aura pas de seconde chance !

Poing-de-fer acquiesça aussitôt et ils filèrent vers l'avant du navire. Les aboiements des mousquets s'étaient presque tus. Ils arrivèrent sous la proue du bateau qui avançait toujours, et le commandant prit le contrôle des tuyaux, se chargeant d'éviter qu'ils soient écrasés. L'étrave en bois les surplombait, si proche que lorsqu'ils furent soulevés par les vagues Kip faillit se cogner la tête. Gavin enveloppa son poing de flammes et donna un coup dans la coque, au-dessus de sa tête.

Lorsque l'embarcation s'abaissa, Gavin resta dans les airs, le poing enfoncé dans le bois. Kip sauta, mais ne réussit pas à l'atteindre.

— Laisse-le ! cria Poing-de-fer. Si tu vois quelqu'un, tu l'enflammes !

Kip voyait que son père continuait à créer, sans se soucier d'être suspendu par un bras.

Je crois que je ne peux même pas me tenir d'une seule main.

Gavin y parvenait *et* créait en même temps. Et ce qu'il fabriquait devait être terriblement complexe s'il lui fallait tant de temps. Il termina enfin sa tâche. Lorsque la vague suivante souleva le raseur d'eau, Gavin se rétablit sur le pont de l'embarcation avec la grâce d'un danseur.

— Deux minutes, dit-il. Il faut occuper les créateurs en attendant.

Alors ils firent de nouveau le tour, tandis que le commandant donnait des ordres par gestes aux trois chars des mers rescapés. Ils s'appliquèrent à envoyer de la luxine sur l'ennemi, et épuisèrent leurs réserves de grenades. Quelques-unes parvinrent à passer par les trous énormes causés par les explosions de Kip. À un moment de la bataille, l'une des équipes de Gardes noirs avait réussi à couper tous les filins du mât de misaine, et une autre avait mis le feu aux voiles latines. Mais la grand-voile et le grand mât étaient toujours intacts.

Ce navire redoutable semblait invincible.

Gavin se pencha rapidement et détruisit un char des mers retourné. Environ trente secondes plus tard, ils firent de nouveau le tour du bateau de plus loin, à plus de cent mètres. À présent que tant de grands canons étaient mis hors d'état de nuire, ils se situaient assez près pour représenter une menace, tout en se maintenant assez loin pour échapper aux tirs de mousquets les plus adroits.

Le Prisme et une Garde noire corpulente étaient les seuls assez forts et assez endurants pour continuer à bombarder le *Gargantua* de luxine. Il n'y avait plus de grenades. Les archers avaient utilisé presque toutes leurs flèches, et les quatre bateaux que Kip avait repérés un peu plus tôt – deux galions et deux caravelles – se rapprochaient d'eux.

Gavin jura à voix basse.

— Si ça ne vient pas dans…

La fin de sa phrase se perdit dans le rugissement d'une explosion sourde qui parut ébranler le

socle de la mer elle-même.

Kip jeta un coup d'œil vers Gavin. Étrangement, son expression était empreinte de tristesse.

— Leur poudrière se situait sous la ligne de flottaison. Ce qui la rend beaucoup moins accessible aux balles perdues, mais… les pauvres gars.

Lorsque la fumée se dissipa un peu, Kip vit que la coque avait été éventrée par le milieu, des deux côtés. Dans un grand craquement de bois arraché, le grand mât s'effondra par-dessus bord comme un homme se jetant à la mer. Les vigies de ses deux nids-de-pie furent projetées dans les airs et le pont affaibli s'affaissa sous le choc de la mâture.

Quelques rares marins survivants sautaient du bateau, encerclés par les flammes. Des explosions secondaires résonnaient ici et là comme du pop-corn. Puis le *Gargantua* céda par le milieu et se plia en deux. L'avant du navire sombra presque aussitôt, bien plus vite que ce qu'aurait pensé Kip pour un bâtiment tout en bois. La poupe se coucha sur le côté, ses ponts éventrés béant comme des plaies ouvertes, avalant l'eau à grands traits.

Du tillac à la cale, le grand bateau s'enfonça dans la mer, crachant et sifflant, vomissant ses épaves humaines et matérielles.

Avant même que tout soit englouti sous les vagues, Poing-de-fer demanda :

— On nettoie les nageurs ?

Gavin jaugea les bateaux qui arrivaient vers eux.

Nettoyer ? Le commandant voulait-il parler des rescapés à supprimer ?

— Y a-t-il des spirites parmi eux ? demanda Gavin.

— Pas vu. Ce qui ne garantit rien.

— Je n'en ai pas repéré non plus, ajouta le Garde qu'ils avaient sauvé des flots.

Kip contempla les restes du *Gargantua* qui disparaissaient sous les vagues. Il restait beaucoup de débris sur l'eau, mais peu d'humains. Gavin avait indiqué au départ qu'il y avait sept cents hommes à bord.

Qu'Orholam ait pitié. Car il ne faut pas compter sur votre Prisme pour cela.

— Non, décida Gavin. Je préfère devenir un mystère et une histoire extraordinaire. On ne pourra pas en couler quatre de plus. Rentrons.

Ils s'éloignèrent de deux lieues avant de reformer le grand raseur d'eau, tâche peu aisée en raison de la forte houle. Ils avaient perdu cinq Gardes noirs. L'une des survivantes avait reçu une balle dans le coude. Elle resterait infirme. Les autres n'avaient subi que des blessures légères : brûlures, petites coupures et muscles froissés au cours des manœuvres rapides. Celui qui avait récolté une brûlure de mousquet le long du cou – il garderait une cicatrice – semblait en tirer une fierté malsaine. Si la balle était passée un tout petit peu plus à gauche, il aurait eu la carotide sectionnée. Cruxer clignait des yeux, le regard hanté, mais il était indemne.

— Kip, dit Cruxer, tu as bien fait ce que je crois tout à l'heure ? (Il regarda les autres autour de lui.) Je suis le seul à l'avoir vu faire sauter la moitié du rafiot ?

— J'ai vu, acquiesça l'un d'eux, imité par certains.

— Nous avons vu, confirma Poing-de-fer. Bravo, Kip.

— Bravo ? Putain, c'était carrément énorme, oui ! s'exclama Cruxer.

Les autres Gardes rirent, et même le commandant sourit, omettant de reprocher son juron au jeune homme.

— C'est toi aussi qui as fait tout exploser ? demanda Cruxer.

— Non, ça, c'était lui, rectifia Kip, qui avait déjà le regard tourné vers son père.

Gavin le scrutait avec une intensité étrange, et son expression n'était pas entièrement approbatrice.

Kip avait cru qu'il serait fier de lui, mais il ressentait encore ces non-dits. Gavin le tenait à distance. Il refusait de pleinement l'accepter.

— Comment avez-vous fait ? demanda un Garde, dont le nom était Norl, si Kip ne se trompait pas.

Gavin eut l'air mécontent. Kip crut un instant qu'il ne répondrait pas. Puis il promena son regard sur les autres Gardes noirs. Leur effectif était presque réduit de moitié.

— J'ai fait un rat golem, le forçant à aller exploser au milieu des barils de poudre, expliqua posément Gavin. C'est le genre d'idée qu'aurait un spirite, donc il devait y avoir un garde dans l'entrée pour parer à une telle éventualité. Je me suis dit que l'explosion créerait une bonne diversion. Je ne me suis pas trompé.

— Mais c'est interdit de faire des golems, dit Kip.

Il comprit aussitôt sa bourde. Le procédé avait fonctionné, leur sauvant probablement la vie. Et leur assurant la victoire.

— Je décide de ce qui doit être interdit, dit Gavin. (Mais sa voix, loin d'être véhémente, semblait lasse.) Nous allons manger ici, panser les blessures comme nous pouvons, et prendre le chemin du retour.

Ils mangèrent en silence, douloureusement conscients des places désormais inoccupées. Ils avaient gagné. Ils avaient tué près de sept cents hommes, et essuyé sept pertes. De quelque façon qu'on regarde les choses, c'était une victoire, une grande victoire. Et pourtant les Gardes étaient silencieux, mangeaient comme des automates, non par faim mais parce qu'ils étaient disciplinés et savaient que leur corps avait besoin de reprendre des forces après un rude combat.

— Vous faites tout le temps ça, n'est-ce pas ? demanda Poing-de-fer à Gavin alors qu'ils absorbaient des biscuits secs et du saucisson.

— Couler des navires ? fit Gavin, qui paraissait faire des efforts pour conserver son attitude nonchalante.

Il était le Prisme, il devait montrer l'exemple.

Le commandant refusa de se laisser détourner.

— Ce bateau aurait pu couler la moitié de notre force maritime avant même notre arrivée à Atash, mais nous ne savions pas qu'il se trouvait là. Maintenant que ce mastodonte a disparu, ce sera comme s'il n'avait pas existé pour ces imbéciles de généraux. Quand nous raconterons cette bataille, certains ne nous croiront pas, la plupart penseront qu'on exagère pour se glorifier. Mais même ceux qui nous accorderont crédit ne sauront pas ce que nous avons traversé. Ils ne comprendront pas.

Gavin haussa légèrement les épaules.

— Et vous le faites tout le temps, poursuivit Poing-de-fer. Vous n'avez pas arrêté depuis la guerre. Vous sauvez des gens, sans même qu'ils le sachent. Vous avez mis fin à des guerres, coulé des bateaux pirates, abattu des spirites, exterminé des bandes de brigands, sans aucune aide. Et sans vous en vanter ni rechercher la reconnaissance. Vous êtes « celui qui se bat devant nous » au sens propre. Promachos.

Pendant un long moment, Gavin ne dit rien.

— Aujourd'hui, nous avons été promachoi ensemble.

— Il y a longtemps, le Spectre vous a donné, puis retiré, ce titre. Ils peuvent vous prendre le mot, mon seigneur, mais pas votre nom. Nous autres Gardes noirs connaissons bien les noms secrets. Nous savons nommer de façon juste. Seigneur Prisme, vous êtes promachos.

— Promachos, reprirent les cinq Gardes noirs sans élever la voix.

— Promachos, répéta encore Poing-de-fer, lui attribuant définitivement le nom. Merci, promachos. Pour tout ce que vous avez fait et que j'ignore même. Pour le prix que vous avez payé que je ne puis

comprendre. Pour avoir accompli ce que les autres n'étaient pas capables ou ne daignaient pas faire. Merci. Et sachez que la Garde noire fut créée pour deux motifs : protéger et surveiller le Prisme. À cause de notre seconde mission, vous vous êtes toujours défié de nous, et non sans raison. Mais je vous promets ce jour que tant que je vivrai jamais la Garde ne se retournera contre vous. C'est un honneur de vous servir, promachos, et nous vous serons dévoués, corps et âme.

— Corps et âme, reprirent les Gardes noirs.

— Corps et âme, répéta le commandant, scellant par ces mots leur serment commun.

Gavin fuit leur regard.

— Je ne suis pas celui que vous croyez, dit-il à voix basse.

— Êtes-vous l'homme que j'ai servi ces dix dernières années ? demanda Poing-de-fer.

— Oui.

— Alors c'est peut-être vous, mon seigneur, qui n'êtes pas celui que *vous* croyez.

Soudain, Gavin sourit et sembla redevenir lui-même.

— Vous avez une tête de mule longue d'une lieue, vous savez ?

— Et large de deux, répliqua le commandant. Ne vous avisez pas de l'oublier. (Il se leva pour s'adresser à sa petite troupe.) Bon, les traîne-savates, on se remue ! Rentrons au bercail, demain, on remet ça.

Chapitre 101

— Vos renseignements sont pitoyables, reprocha Gavin aux généraux rassemblés dans la cabine. Leur plan – leur plan A, du moins – est tout simple. Ils coupent la route à notre flotte avant qu'on puisse accoster là-bas. Sans nos troupes et notre ravitaillement, Ru va tomber en quelques jours. Vous ne vous attendiez pas à une bataille navale. Nous disposons d'une dizaine de bâtiments de guerre. Ils en ont cinquante.

— Tu as inventé un nouveau moyen de transport, constata Andross Guile. (C'était pour lui que la pièce baignait dans une lumière bleue.) Voilà comment tu fais pour aller en reconnaissance. Parles-nous-en.

Gavin l'ignora superbement et partit prendre un peu de repos en prévision du combat.

Il se réveilla avant l'aube et se mit à rire doucement. Dans le noir, il s'habilla et attacha ses cheveux en queue-de-cheval. On frappa à la porte, qui trembla sur ses gonds mal ajustés.

— Commandant, salua Gavin.

Ensemble, ils se rendirent sur le pont, où les Gardes noirs passaient en revue leur équipement. Certains plaisantaient à voix basse, d'autres effectuaient le ka du matin – chacun à sa manière exorcisait son appréhension avant la bataille. La veille, ils avaient coulé le plus gros bâtiment de l'armée du Prince des couleurs, mais leur expérience les empêchait de se croire invincibles. Une balle de mousquet produisait le même effet, qu'elle ait été tirée par un homme sur un grand bateau ou par un idiot sur un doris. N'importe qui pouvait mourir. N'importe quand.

Kip était avec eux. Il semblait tendu comme un arc.

— Je ne viens pas avec vous, prévint Gavin à l'intention de Poing-de-fer.

Mais il ne baissa pas la voix, de manière que les autres Gardes noirs l'entendent. Il leur demandait de risquer leur vie.

— J'ai d'autres choses à faire aujourd'hui, qui nous donneront peut-être une mince chance de réussite. Rien n'est moins sûr, mais ça vaut quand même le coup d'essayer.

— Je peux envoyer quelqu'un avec vous ?

— Pas pour ça. Je ne courrai aucun danger. Pas physique du moins.

— Kip ? demanda Poing-de-fer.

Gavin se retourna et regarda le jeune garçon qui les écoutait en s'efforçant vaguement de donner le change.

— Kip, tu ne peux pas venir avec moi. Pas cette fois-ci. À toi de voir si tu veux ou non aller couler des bateaux avec les autres Gardes noirs.

— Je vais me battre, monsieur.

Oh que oui !

— Haut Seigneur Prisme ? demanda un solide gaillard.

C'était un bichrome orange et jaune appelé Petit Mirliton. Gavin lui fit signe de s'exprimer.

— Vous voulez bien regarder un modèle qu'on a fabriqué ?

Gavin les suivit jusqu'à un tas de munitions. Quelqu'un avait créé de grands disques, plus larges que des boucliers, munis d'un mécanisme de détente de grenade. Gavin ne comprenait pas de quoi il s'agissait.

Petit Mirliton poussa une femme menue en avant.

— C'est l'idée de Nerra.

Elle ne faisait même pas partie du détachement de Gardes noirs qui avait combattu la veille. Elle

dut s'éclaircir plusieurs fois la gorge avant de réussir à parler.

— D'après les récits que j'ai entendus, je crois que notre meilleur avantage est que nous pouvons approcher très vite et très près de l'ennemi. (Elle leur montra que les disques étaient munis de dents et de luxine rouge au milieu.) Le conducteur mène le char des mers juste à côté du bateau et l'archer plaque ceci contre la coque.

Gavin esquissa une mimique impressionnée. C'était ingénieux de simplicité. Mais la réalisation laissait à désirer. Le disque pouvait être renforcé au dos pour que la force explosive soit dirigée vers le bateau et non vers l'extérieur. Et il ne fallait surtout pas utiliser une mise à feu si courte pour une charge de cette puissance. Et il fallait des balles de shrapnel. Et puis il fallait couvrir le rouge du dos d'une mince couche de luxine jaune qu'il suffirait de retirer juste avant l'utilisation – cela éviterait à la luxine de perdre ses propriétés collantes, tout en permettant d'empiler les disques. Dans ce cas, les chars des mers devraient… Il se laissait emporter.

Il demanda les éléments qui lui manquaient et on les lui apporta sans délai. Puis il réalisa deux modèles différents, l'un léger, l'autre plus lourd. Il les soupesa. Le plus lourd avait une charge explosive plus grande, mais cela ne servait à rien si on ne pouvait le placer correctement. Gavin fit passer les deux dispositifs parmi les Gardes noirs. Ils se mirent d'accord pour le plus lourd.

Gavin leur donna ensuite des instructions et ils se disposèrent en ligne. Les Gardes noirs reproduisaient la partie arrière et remplissaient à moitié le réservoir de clous et de balles de mousquet, puis formaient des crochets. Gavin se chargeait des mèches et du mélange de luxine jaune et rouge pour compléter le réservoir. Quelques rouges appliquaient ce qu'il fallait de luxine collante à l'arrière des disques, puis un autre créateur étalait une fine couche de lubrifiant orange, avant que Gavin finisse par une pastille jaune.

— Des brise-coques, les nomma-t-il, sans cesser de vérifier que les détonateurs étaient correctement faits sur chaque bombe.

Puis il descendit jusqu'aux chars des mers par l'échelle de corde et créa un emplacement où empiler les brise-coques, et une barre d'appui supplémentaire pour que celui qui plaquait les explosifs ne tombe pas à la mer. Il avait remplacé les chars des mers qui avaient été détruits la veille, et en avait rajouté d'autres. Cette fois, cinquante Gardes noirs pourraient partir.

— Bon travail, Nerra, la félicita Gavin. (Elle avait l'air mal à l'aise.) Tu as sauvé de nombreuses vies aujourd'hui.

— Mais, mon seigneur, vous l'avez fait mille fois mieux.

— Eh bien, j'ai aussi sauvé des vies, conclut Gavin. On est une équipe, d'accord ?

Il lui sourit, ce qui la fit rougir.

Gavin se dirigea vers son propre char des mers. Il l'avait légèrement amélioré. Encore une expérience. Il expérimentait sans cesse. Un jeune Garde noir était là pour veiller à la stabilité du bateau pendant que Gavin désolidarisait son raseur des autres embarcations. Il reconnut Gavin Greyling.

Gavin ressentit comme un coup en pleine poitrine. Il regarda droit dans les yeux ce jeune homme qui avait menti pour lui sauver la vie.

— J'essaierai d'être à la hauteur, lui dit-il calmement.

Le Garde garda le silence. Son visage ne laissa rien paraître.

Gavin monta dans son char. Ça le démangeait de donner d'autres conseils et ordres au commandant, mais cet homme-là savait ce qu'il faisait. Il infligerait à l'ennemi le plus de dégâts possible en évitant au maximum de perdre des hommes. Il n'avait pas besoin du Prisme pour lui dire ça. Alors Gavin partit.

Il fila sur les vagues. La mer était bien plus calme que la veille. Cette simple condition climatique sauverait sans doute plus de Gardes noirs que l'invention de Nerra et Gavin.

Pour lui, cela n'avait pas énormément de conséquences, si ce n'était que son voyage serait plus calme et plus rapide que par mauvais temps.

Le soleil avait dépassé le zénith lorsque Gavin fit entrer son raseur d'eau dans la baie de l'île des Prophètes. Il remarqua que sa digue était toujours en excellent état, et que des dizaines de bateaux de pêche parsemaient la baie. Les gens lui faisaient signe, l'accueillant en héros. Une ville avait poussé sur la côte, la jungle avait reculé et à côté des huttes précaires s'élevaient désormais les débuts de constructions plus permanentes. Il y avait même des fermes.

Le changement était profond. Gavin ne savait pas vraiment pourquoi il était surpris. Mais il l'était. Son absence n'avait pas duré longtemps. Il avait œuvré pour établir les fondamentaux. Les réfugiés avaient stocké les dizaines de milliers de briques jaunes qu'il avait créées, et visiblement ils en avaient fait bon usage. Cinquante mille personnes de bonne volonté, bien gouvernées et disposant des outils nécessaires pouvaient certes faire tout cela en peu de temps. Ce qui ne le surprit pas, en revanche, fut le Troisième Œil, qui l'attendait sur la plage.

Ça doit être terriblement pratique d'être un prophète.

C'était d'ailleurs le but de sa visite. Il s'étonnait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Il partait en guerre et il avait passé plusieurs jours – gâchés, peut-être, pour être plus précis – à repérer les positions des ennemis. Alors qu'il connaissait une prophétesse. Un vrai devin qui n'enrobait pas ses visions de jargon mystique en faisant des prédictions vagues.

Gavin échoua son embarcation et sauta lestement sur le sable. Le Troisième Œil était vêtue d'une simple robe blanche, serrée à la taille par un foulard doré. Elle lui avait affirmé qu'elle était d'habitude plutôt pudique. Ce qui était vrai, comme il le constatait à présent. Elle tendit le bras et Gavin lui fit un baisemain. Ravie, elle lui sourit, et il trouva qu'elle avait acquis une douceur nouvelle.

— Je te dois des excuses pour la dernière fois, lui dit-elle.

— Comment, ma dame ?

— Pardon si j'ai gâché ton mariage, la dernière fois que tu as échoué sur ma plage. J'essaie de ne pas assombrir l'avenir des gens, mais j'étais stressée. Je suis faillible.

En contemplant son visage radieux, il lui fut reconnaissant de lui rappeler qu'il était un homme marié. Il était terriblement amoureux de Karris, mais cette femme l'attirait sur plusieurs plans échappant à la rationalité.

— Moi aussi, dit-il, avant de prendre une mine soucieuse. Mais au juste, qu'est-ce que…

— Attends, Corvan est sur la jetée. Je crois qu'il est si absorbé par son travail qu'il ne t'a peut-être pas vu arriver.

Elle lui offrit son bras, et il l'escorta à travers la foule. On ne manqua pas de les remarquer, et les gens les observèrent en leur adressant de discrets signes de tête. Gavin reconnut ce genre de déférence. C'était le respect de soldats en campagne pour leur général. Le protocole réduit à sa plus simple expression. Ces gens étaient travailleurs, et ils avaient œuvré aux côtés du Troisième Œil des mois durant. Ils l'adoraient, la respectaient, l'aimaient peut-être, mais ils avaient du pain sur la planche.

Et elle n'avait aucun garde du corps, ce qui était la preuve d'un état de pacifisme encore jamais observé, ou alors de sa prescience. Il devait être difficile d'assassiner un prophète.

Ils se rendirent sur la jetée où Corvan Danavis s'entretenait avec trois hommes gesticulant devant ce qui semblait être les plans d'un chantier naval.

Le général se retourna et son visage exprima un véritable choc. Il courut vers Gavin et le prit dans ses bras. Sa réaction toucha Gavin. Il étreignit chaleureusement son unique ami véritable.

— Corvan, vieille canaille, tu as l'air en pleine forme !

Le général se laissait de nouveau pousser la moustache, mais elle n'était pas encore assez longue pour qu'il y accroche des perles. Il semblait avoir rajeuni de dix ans.

— Tu sais à quel point il est difficile de négocier avec des gens qui voient le futur, seigneur Prisme ? Je n'arrive pas à croire que tu m'aies fait un coup pareil. Mais il faut croire que travailler vingt heures par jour me fait du bien. À moins que ce ne soit la faute de mes fréquentations pendant les quatre heures restantes, ajouta-t-il avec un grand sourire.

Gavin n'avait pas la moindre idée d'où il voulait en venir. Puis il vit l'alliance au doigt de Corvan, juste avant que son ami s'approche du Troisième Œil, l'embrasse et la prenne dans ses bras pour la faire tournoyer.

Gavin éclata de rire.

— Pas de désastre ? demanda-t-il au Troisième Œil.

Elle lui adressa un sourire complice.

— C'était… une nécessité politique, affirma-t-elle, feignant le sérieux pour taquiner Corvan.

— Un devoir, un fardeau, approuva celui-ci, faussement grave.

Gavin s'étonnait de n'avoir rien vu. Bien sûr, c'était sans doute une nécessité politique. Corvan était le chef des envahisseurs ; le Troisième Œil, si elle ne régnait pas sur les habitants de l'île, en était à tout le moins le membre le plus respecté. Il s'agissait effectivement de leur devoir. Mais parfois le destin est généreux, et le devoir rencontre ce qui vous convient parfaitement.

Et la situation aurait été péniblement gênante si Gavin avait couché avec la femme que son meilleur ami avait épousée ensuite. Un désastre.

— Est-ce que tu vas finir par lui dire ? demanda le Troisième Œil en s'adressant à Gavin.

— Lui dire… ? répéta-t-il sans comprendre.

— Ah ! les hommes… Tu t'es présenté devant le Spectre, et…

— Oh ! tu es au courant ? Ah oui ! évidemment. Par Orholam, c'est troublant ! Tu ne lui as pas dit ?

— Je déteste gâcher le futur des gens. Et puis c'est toi qui en as payé le prix. Tu mérites de le lui annoncer.

— Mais me dire quoi ? intervint Corvan.

— Tu es un satrape maintenant, Haut Seigneur Danavis.

— Je… quoi ? Quoi ? s'étouffa Corvan.

— Un vrai satrape, avec de vraies responsabilités, et les privilèges qui vont avec. Tu pourras appointer ta Couleur. Une petite flottille apportant ravitaillement et diplomates est déjà en route.

— Ils arriveront dans trois semaines, annonça le Troisième Œil. Et ils nous apportent une bonne cargaison de problèmes, en plus des médicaments et des marchandises de première nécessité.

— Donc tu savais déjà tout ? s'enquit Corvan.

— Tu ne crois quand même pas que j'aurais épousé un général en fin de course !

Gavin voyait bien que c'était une plaisanterie entre eux. Corvan secoua la tête en souriant avec tendresse.

— Satrape ? Tu m'avais dit que ce serait un titre honorifique tout au plus. Qu'obtenir les votes serait une tâche destinée aux générations futures.

— Bah ! fit Gavin en haussant les épaules. Ils m'ont fait un mauvais coup en douce. J'ai répliqué de la même façon. Au fait, tu as voté pour la guerre.

— Avec de bonnes raisons ?

— Hmmm.

— Le Prince des couleurs ?

— Lui-même.

— Tu m'as laissé ici, tu sais. Abandonné. Tu n'imagines pas combien il est pénible d'avoir pour épouse une femme qui sait tout.

— Presque aussi dur qu'avoir pour époux un homme qui aime l'exagération, rétorqua le Troisième Œil.

Ils étaient réellement amoureux. Entichés l'un de l'autre. À leur âge !

— J'ai appris que tu as enfin entendu raison, dit Corvan à Gavin.

— Elle t'a dit, pour Karris ?

— Orholam est généreux, dit Corvan.

Orholam ? Je pensais que tu y croyais à peine.

— Corvan, j'adorerais passer les six prochains mois ici, mais il faut que je parle à ta femme. La guerre suit son cours, et je dois repartir d'ici à deux heures pour rentrer avant qu'il n'y ait plus de lumière.

Ils se rendirent dans une taverne proche.

— Une nécessité absolue pour la civilisation, dit Corvan en réponse à un commentaire moqueur de Gavin.

Ils s'installèrent au fond et Gavin leur raconta tout ce qui s'était passé. Tout, de la destruction de l'île bleue à la fille jetée du balcon. Il était content de constater qu'il y avait encore certaines choses que le Troisième Œil ignorait.

Enfin, il lui demanda :

— Pouvons-nous sauver Ru ?

— La vraie question est : pouvons-nous sauver les sept satrapies ?

— Pouvons-nous sauver Ru ? insista-t-il.

— Une chance sur mille. Il faudrait pour cela que ton père croie qu'il est le brillant esprit ayant trouvé une demi-douzaine de stratégies… que tu n'es tout simplement pas en mesure de lui souffler.

Elle toucha la main de Gavin et l'œil de luxine jaune tatoué sur son front se mit à briller. Son flamboiement grandit jusqu'à devenir aveuglant.

Elle rejeta la main du Prisme comme s'il s'agissait d'un serpent. Elle se leva d'un bond et s'éloigna.

Dérouté, Gavin se leva à son tour, mais Corvan l'arrêta.

— Ne bouge pas, je m'en occupe.

Il s'éclipsa. Pendant ce temps, Gavin goûta la bière qu'une serveuse très nerveuse lui donna. C'était étonnamment bon. S'il n'avait pas déjà su que le Troisième Œil était une authentique prophétesse, il aurait eu des soupçons. Le sceptique qu'il était refaisait malgré tout surface. Cette petite scène semblait parfaitement orchestrée pour le terroriser ou le paralyser.

Cinq minutes plus tard, le Troisième Œil revint, mal assurée sur ses jambes. Elle évita le regard de Gavin lorsqu'elle s'assit devant lui.

— Tu veux connaître la disposition des forces à Ru. Je peux te renseigner.

— Essaies-tu de me filer la frousse ? demanda Gavin.

— Gavin, écoute ta mère.

— Ah non ! c'est là le genre de choses que me dirait un charlatan. Moi qui croyais que tu rejetais ce genre d'entourloupes.

— Tu te souviens de Koios Blanc-Chêne ?

— Je me souviens d'avoir vu un mur s'effondrer sur lui il y a seize ans.

— C'est lui, le Prince des couleurs.

— J'ai vu un mur tomber sur lui. Un mur en feu.

— C'est le Prince des couleurs.

— J'ai vu un mur…

— Je ne suis pas l'imbécile dans cette conversation, Guile. Ne me parle pas comme si j'étais demeurée. Combien de fois as-tu échappé à une mort certaine ? Crois-tu que jamais tes ennemis n'ont autant de chance ?

Soudain, Gavin eut la gorge très sèche.

— Quoi, mais je… Est-ce que Karris le sait ?

Koios. La nuit où Karris avait pleuré en pensant à ses frères morts, elle avait dit son nom. Elle avait essayé de trouver le courage de lui en parler. Mais le simple fait d'en parler à Gavin lui aurait semblé être une trahison à l'égard de son frère.

— As-tu confié à Karris tous tes secrets ?

C'était une question légitime. Il lui en avait révélé la plupart, mais pas tous.

— Tu perds du temps, poursuivit le Troisième Œil. (Tout à coup, elle se montrait dure et froide, comme si elle devait prendre sur elle pour subir cet entretien.) Il faut que tu rentres chercher Karris à la Chromerie.

— Elle est blessée.

— Cesse de m'interrompre. Elle sera en état de se battre. Les hommes que ton père a envoyés la tabasser ont été très professionnels, très précis. On leur avait ordonné d'infliger des douleurs, pas des blessures.

— C'était donc bien mon père ? Cette espèce de…

— Ce n'est pas ce qui importe pour l'instant. Si tu n'y vas pas… Va la chercher.

— Dis-moi, exigea Gavin.

— Révéler modifie le cours des choses, lui rappela-t-elle d'une voix tendue.

Son œil doré luisait.

— Dis-moi !

— Si tu ne vas pas la chercher, tu vas mourir. Une balle de mousquet demain ou un spirite vert le jour suivant. Si tu meurs… Les anciens dieux se réveillent, Gavin.

— Les anciens dieux se réveillent ?! C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Tu as perdu le vert. Tu sais ce qui se passe. Cette lutte pour sauver Ru est noble, mais ce n'est pas la bonne bataille, et tu le sais déjà.

— Il y a un bane vert, comme le bleu ?

— Tu ne peux pas les exterminer tous, Gavin. C'est impossible.

— Où se trouve-t-il ? insista-t-il.

— Si je te le dis, tu seras au mauvais endroit.

— Dis-le-moi.

— Si je te le dis, tu vas mourir, imbécile ! lança-t-elle en perdant son calme. Pose les bonnes questions !

— Est-ce que je… (Gavin serra les poings.) Que faut-il que je fasse ?

— La compassion n'est pas une faiblesse, et l'amour se paie au prix fort.

— Je crois que je suis plutôt le genre d'homme qui…

— Si tu ne sais pas exactement quel genre d'homme tu es, Gavin, il n'y a plus aucun espoir pour nous.

— Si tu voulais donner dans le genre « présage inquiétant », c'était bien trouvé.

— C'est mon boulot de délivrer des présages. Tu veux mieux que ça ? Alors va coucher avec ta femme. Malgré tes bleus et tes contusions, c'est peut-être ta dernière chance.

— Bon, ça, c'était carrément inquiétant.

Il se leva d'un air bravache qui ne correspondait pas du tout à ce qu'il ressentait. Il avait acquis des renseignements, mais pas de la manière qu'il voulait.

— Gavin, reprit la prophétesse, tu es venu me demander quel est leur nombre. Ils ont pris le fort de Cap-Ruic, même s'ils n'y ont pas hissé leur drapeau. Ils espèrent couler votre flotte au niveau de l'étranglement. Et des centaines de traîtres ont déjà infiltré la ville de Ru, y compris parmi les mercenaires engagés par les Atashiens. Les hommes du Prince se sont donné du mal.

Gavin hésita.

— Combien de temps me reste-t-il avant d'avoir perdu le reste de mes couleurs ?

— Cela dépend du genre d'homme que tu es.

— Une estimation ? fit Gavin, agacé.

— Si tu es aussi bon que ce que je pense, il ne t'en reste pas autant que ce que tu crois.

Ses yeux étaient emplis de compassion – à l'exception de ce troisième œil impitoyable, qui ne voyait que la vérité.

Gavin franchit le seuil et vit Corvan. L'homme avait pleuré, mais il avait séché ses larmes et essayait de donner le change.

Par Orholam ! ça ne pouvait quand même pas être si grave que ça ?

Les deux hommes s'étreignirent sans un mot, puis marchèrent ensemble jusqu'à la plage. Le Troisième Œil les suivit. Les gens s'étaient rassemblés, ayant identifié Gavin, et les observaient de loin. Puis ils s'agenouillèrent. On aurait dit qu'ils ignoraient comment lui exprimer ce qu'il représentait pour eux. Et c'était aussi bien, parce qu'il ne savait pas comment accepter cela. Il leur fit signe de la main et de la tête.

— Tu m'as dit que parfois tu te trompais, pas vrai ? demanda-t-il à la belle épouse de Corvan.

— Parfois, admit-elle tristement.

Une chance sur mille. Il avait déjà vu pire.

— Dazen, dit doucement Corvan en déglutissant, le regard perdu dans les flots. Mon seigneur, elle me dit que, si je pars avec toi, je ne peux qu'empirer les choses. Sinon je… Mon seigneur, ce fut un honneur.

Alors Gavin monta sur son raseur d'eau et Corvan le poussa sur la houle calme.

— Qu'Orholam t'assure un bon retour, seigneur Prisme, lui souhaita le Troisième Œil.

Il savait qu'elle ne parlait pas d'un retour sur l'île.

Chapitre 102

— Un jour, je le tuerai. Mais il est bon dans ce qu'il fait, je lui accorde ça, fanfaronna Zymun en se levant de leur lit dans l'obscurité précédant l'aube.

Liv était déjà debout et habillée. Elle finissait de se battre avec ses cheveux.

— Je vais le laisser unir les satrapies, et ensuite je récupérerai son travail. Sauf s'il menace de tout rater, bien sûr.

— Que feras-tu ? Une fois devenu roi, j'entends.

Elle glissa ses épingles en place, rajusta une mèche.

— Empereur, corrigea Zymun. Et comment ça, qu'est-ce que je vais faire ? Tu n'es pas très maline, quand même !

Pas assez pour te tenir à distance dès le début, visiblement. Elle s'immobilisa. La galanterie de Zymun lui faisait de plus en plus défaut. Et, sous ce masque, il était un lézard. Quelque chose clochait, il y avait chez lui un manque d'épaisseur, une superficialité essentielle. Comment ne l'avait-elle pas remarqué plus tôt ? Désormais, quand il la touchait, la peau de Liv restait insensible. Son corps savait depuis longtemps. Elle s'était convaincue qu'elle s'éloignait peu à peu, mais il n'en était rien : elle le craignait. Une telle peur n'était pas digne d'une femme. Il voulait la traiter comme si elle n'était rien ? Un nœud de haine se forma en elle.

Elle dut regagner la maîtrise d'elle-même pour se tourner vers lui avec un masque de froide condescendance.

— Zymun, Zymun, Zymun. *Empereur ?* Laisse-moi rire. Il n'y a pas la moindre grandeur en toi.

Elle se glissa prestement hors de leur tente. Elle tremblait comme une feuille. *Qu'est-il arrivé à ton plan de l'amener à se lasser de toi ? D'échapper à ses griffes en le laissant penser qu'il avait pris l'initiative de la rupture ?*

Tout cela est anéanti désormais. Merde !

Savoir ce qu'il était avisé de faire et avoir la force de caractère nécessaire pour mettre le plan à exécution étaient deux choses bien différentes. *Qu'il aille en enfer !*

Liv se rendit directement à la tente du Prince des couleurs. Il était absent. Elle le trouva en lisière du camp, accueillant de nouveaux créateurs qui avaient abandonné Ru ou d'autres villes atashiennes. Au moins la moitié d'entre eux n'avaient plus qu'un an ou deux à vivre. *Des lâches*, pensa Liv.

Mais les armées se composent aussi de ceux qui y entrent pour de mauvaises raisons, et le Prince ne méprisait pas ceux qui l'aidaient, quels qu'ils soient. Liv s'avança vers lui, s'inclina profondément et lui dit :

— Votre Magnificence, puis-je vous parler en privé ?

Le Prince la jaugea puis prit congé de son assistance.

— Zymun a prévu de vous trahir, lâcha-t-elle sans préambule.

— Merci. Acceptez-vous de prendre en charge cette classe de recrues ?

— Quoi ? Merci ? C'est tout ?

Il darda sur elle un regard acéré.

— Toutes mes excuses, mon Prince. Je n'aurais pas dû élever la voix.

Il lui accorda un sourire indulgent.

— Quand l'as-tu appris ?

— Je le soupçonnais d'avoir… une opinion démesurée de lui-même, mais il n'avait pas parlé de trahison avant ce matin.

— Et tu es directement venue me voir.

— Oui, mon seigneur.

Un serviteur sortit des rangs et s'avança vers le Prince. Ce dernier leva une main pour le faire patienter.

— Vous le saviez, dit Liv.

— Je savais.

— Alors… vous m'aviez envoyée l'espionner ?

— À vous de me le dire.

Une autre servante semblait vouloir lui parler, et de nouveau il fit signe de ne pas l'interrompre. Commander une armée impliquait de prendre des décisions de l'aube au crépuscule, et au-delà.

— Ce n'est pas lui que vous mettiez à l'épreuve, c'était moi, devina Liv.

— Ah ?

— Vous saviez qu'il allait vous trahir. Vous ignoriez ce que moi je ferais. Alors j'ai réussi. Est-ce que Zymun était au courant ?

Si c'était le cas, il était toujours dans les faveurs du Prince, et la façon dont Liv l'avait quitté ne témoignait pas uniquement de sa loyauté à son seigneur. Elle risquait fort de s'être fait un puissant ennemi, sans avoir un nouvel ami plus puissant.

— Savez-vous ce qu'il arrive à un œuf quand on le garde au chaud ? lui demanda le Prince.

— Il éclôt ?

— Et lorsqu'on le fait chauffer plus fort ?

— Je ne suis pas sûre de…

— Il cuit, finit-il avec un sourire indulgent et magnanime. Chaque chose en son temps. Lorsque l'on précipite les événements, certaines choses s'en trouvent gâtées. Voilà pourquoi de nombreux spirites de la Chromerie deviennent des fous dangereux. Non parce que les spirites le sont par définition, mais parce que les créateurs arrivent à la fin de leur existence humaine et paniquent. On travaille mal sous le coup de la panique. Alors qu'en œuvrant de manière délibérée pendant quelques années pour se préparer à la transition, leurs chances de succès augmentent considérablement. S'ils recevaient les conseils appropriés, imaginez ce qu'ils pourraient accomplir.

— C'est… avisé. Et c'est ce que vous faites avec Zymun ?

— Zymun est incroyablement doué. Et très, très dangereux. Il n'y a aucune chaleur humaine en lui. Seul un imbécile ferait confiance à un tel individu. Mais il est possible de l'utiliser. J'ai découvert que je peux vous accorder ma confiance. Bien, savait-il que vous veniez me voir ?

— Je… je crains qu'il s'en doute. Je me suis fait un terrible ennemi, mon seigneur.

— Pardonnez-moi ceci, mais élevez la voix, tout de suite, et jurez que Zymun est un traître, que vous ne sauriez me mentir, etc. (Le visage du Prince se tordit.) Faites-le. Tout de suite.

— Mon seigneur ! Je vous le jure ! Zymun est un traître, je ne vous mentirais pas ! Il faut me croire !

Liv se jeta aux pieds du Prince des couleurs.

Il lui assena une gifle qui fit s'entrechoquer ses dents, et elle tomba au sol en pleurant.

Deux gardes la relevèrent et l'emmenèrent derrière une tente, hors de vue, mais assez proche pour qu'elle entende ce qui se disait. Elle reconnut la voix de Zymun, mielleuse comme toujours. Il ne montrait aucun signe de crainte. Il devait lui tourner le dos, car elle ne discernait pas ses paroles.

— Zymun, lui dit le Prince des couleurs, je te confie un petit détachement de soldats et de créateurs – tu décideras de la répartition –, mais vingt hommes seulement. Assure-toi de prendre des canonniers. Je veux que tu traverses la crique à minuit, que tu gravisses les falaises et prennes Cap-

Ruic. Peut-être y aura-t-il des cordes déjà installées pour grimper. Ou pas. Nous avons des espions, mais ce sont des criminels, leurs réactions sont imprévisibles. Peu dignes de confiance. Peu importe. Prends possession de Cap-Ruic, sans retirer le drapeau atashien. La flotte de la Chromerie est à deux jours de navigation. Laisse passer les bateaux de reconnaissance sans les inquiéter. Ne lance les hostilités que lorsque la flotte entière arrivera à hauteur de l'étranglement. J'attends que tu coules au moins une dizaine de bateaux. Au moins. Ah ! et ne prends pas de verts avec toi. Prends des bleus. Le bane sera une source de dispersion avant l'arrivée d'Atirat.

Zymun répondit quelque chose.

— Non, refusa le Prince. Absolument pas. Je n'en ai pas fini avec elle.

Le jeune homme parla encore. Liv jura à voix basse parce qu'elle n'entendait pas ce qu'il disait, mais il lui était impossible de se rapprocher sans se faire voir.

— Zymun, dit le Prince des couleurs en élevant la voix comme si le jeune homme s'éloignait. Je t'ai confié une fois une mission cruciale et tu as échoué. Tu as perdu un objet magique qui valait plus de dix créateurs comme toi. C'était une erreur de te le confier, aussi je ne t'ai pas puni pour cet échec. J'avais espéré faire échouer cette guerre avant même qu'elle commence et j'avais pensé que le jeu en valait la chandelle. Tu es l'un des meilleurs hommes que j'aie, Zymun. Tu sais que j'ai été indulgent avec toi, et tu en connais la raison. Pour quelques privilégiés, je tolère un cas d'échec. Un seul. Compris ?

Chapitre 103

Poing-de-fer demanda à Kip et Cruxer de se joindre à lui sur l'embarcation centrale. Au lieu de prendre directement la direction de la baie de Ruic comme Gavin, le commandant leur ordonna de prendre la route de la côte longeant la forêt de Sang.

Alors qu'ils ne naviguaient que depuis deux heures, Kip avait déjà la bougeotte. Il n'aimait pas se retrouver immobilisé sur un bateau. Il essaya d'apprécier la vitesse et les embruns. La mer était beaucoup plus calme que la veille et le ciel d'un bleu éblouissant. L'eau changeait de couleur en passant de criques en bas-fonds.

Ils arrivèrent sur le vaisseau éclaireur si rapidement qu'ils eurent à peine le temps de se séparer. Ils contournaient une pointe et soudain il était là, arrivant de l'autre côté avec son pavillon à la chaîne brisée. Le commandant lança des ordres et deux des chars des mers partirent en avant.

La *cocca* était un petit bateau : vingt-cinq mètres de long, voiles latines, six canons de taille moyenne de chaque côté posé sur le plat-bord à l'ancienne, sans canonnières, et un équipage d'environ vingt hommes. Les Gardes noirs ne leur laissèrent même pas l'occasion de tirer. Il y avait un seul homme pour manœuvrer le canon sur pivot à l'avant, et il s'empressait de le charger lorsque les deux chars des mers passèrent de chaque côté. Une équipe planta un brise-coque près de la proue, l'autre à la poupe, de l'autre côté. Puis ils s'éloignèrent.

Kip entendit des hommes s'interpeller. L'attente sembla durer indéfiniment, et il crut que les explosifs n'avaient pas fonctionné.

Mais les deux bombes partirent au même moment : des détonations assourdies se propagèrent le long de la coque de la *cocca*, des deux côtés. Il y eut un début d'incendie, vite étouffé à mesure que l'embarcation sombrait.

Avec quatre larges trous dans la coque, ce ne fut pas long. Lorsque Poing-de-fer poussa un sifflement aigu, les chars des mers se regroupèrent et les différentes équipes scellèrent de nouveau leur embarcation. Le temps de reformer le grand raseur d'eau et le bateau ennemi était sous l'eau. Une dizaine d'hommes et femmes barbotaient ou s'accrochaient à des débris flottants.

— Commandant, devons-nous prendre des prisonniers pour les interroger ? demanda le capitaine Beryl.

Poing-de-fer observa les nageurs et estima la distance qui les séparait de la terre ferme. Ce n'était pas très loin. Les laisser là ne les condamnait pas à mort, et Kip savait qu'ils n'avaient pas la place de prendre des prisonniers alors qu'ils devaient couler d'autres bateaux.

— Notre mission nous appelle ailleurs, répondit le commandant. Le temps qu'ils fassent leur rapport à leur général, nous aurons déjà livré bataille, je pense.

Ils s'éloignèrent donc. Moins d'une demi-heure plus tard, un relent putride leur parvint. La mort.

— Il y a un village à une lieue ou deux d'ici, leur indiqua l'un des Gardes noirs. Weedling. J'ai grandi quelques anses plus loin.

Lentement, leur embarcation entra dans la baie de Weedling, et Kip fut soulagé de constater que le village n'était pas réduit en cendres. Mais il y avait des centaines d'ombres grises sur les plages, si serrées qu'on ne voyait presque plus le sable. Une dizaine de gens du cru marchaient sur ces formes, munis de machettes et de seaux.

— Ce sont des baleines échouées ? demanda Cruxer.

— Qu'Orholam ait pitié ! souffla quelqu'un.

Le vent leur envoya une bouffée d'odeurs de chair en putréfaction et de sang. Kip manqua de

suffoquer. Il se sentait bizarre. Pas simplement écœuré ou choqué, mais pris au piège. Il ressentait le besoin irrépressible de sauter dans les vagues et partir à la nage. Il ne savait même pas pour aller où. C'était un sentiment irrationnel d'animal en cage.

— Commandant, déclara l'un des autres Gardes noirs, je ne me sens pas trop bien.

— Ce ne sont que des poissons morts, le raisonna Poing-de-fer. Kalif, Presser, faites-nous des avirons.

Ils créèrent des avirons et des dames de nage afin d'arriver à la rame. Lorsqu'ils furent à environ quarante mètres du rivage, les villageois les remarquèrent. Certains prirent aussitôt la fuite tandis que d'autres se contentèrent de les observer, les yeux à demi fermés.

Un homme âgé de haute taille, muni d'une sorte de lance à longue lame qu'il utilisait pour trancher la peau épaisse des baleines se tenait sur l'un des animaux en cours de découpe.

— Ah ! la mer nous apporte toutes sortes de folies, n'est-ce pas ? leur lança-t-il, une main sur la hanche.

— C'est vous le bourgmestre ici ? demanda le commandant.

— On peut dire ça.

— Je suis le commandant Poing-de-fer de la Garde noire de la Chromerie.

— Poing-de-fer ? Sûr, j'ai entendu ce nom ici. Drôle de rafiot que vous avez là. Je suis le bourgmestre Barbemousse.

Il n'avait pas de vraie mousse dans la barbe, pour autant que Kip puisse en juger, mais elle était teinte d'un vert lichen pâle.

— Que s'est-il passé ici ? demanda Poing-de-fer.

— Y a quelque chose qui se prépare depuis quelques semaines, mais c'est beaucoup moins fort aujourd'hui. Les bêtes se comportent comme s'il y avait des coyotes dans la cour, alors qu'il n'y en a pas, vous voyez ce que je veux dire ? Les chevaux de trait et les bœufs ruent dans leur attelage. Les chevaux sont nerveux. Les porcs se mettent à attaquer comme s'ils se prenaient pour des pécaris. Nous avons eu des tas d'accidents, des gens blessés par des bêtes qu'ils connaissaient depuis toujours. On est fermiers ou pêcheurs ici, on savait que quelque chose tournait pas rond. On sait toujours pas quoi, d'ailleurs. On dit que, quand les grandes puissances s'affrontent, ce sont les petits qui trinquent. J'en sais rien, moi.

Il lança un jet de salive.

Poing-de-fer ne l'interrompit pas, et fit signe aux Gardes noirs impatients de ne pas parler non plus. Si la puanteur des baleines en putréfaction n'avait pas été si suffocante, Kip aurait sauté par-dessus bord.

Qu'est-ce qui me prend ?

— Les baleines se sont échouées hier, poursuivit le bourgmestre. J'avais déjà entendu parler de ça. Mais je l'avais jamais vu de mes yeux, ni entendu parler de si grands nombres. Bon emplacement pour ça, je me suis dit d'abord. On pourra en tirer de la viande et de l'huile pour des années, mais… (Il souleva sa tunique et leur montra un bandage taché de sang qui lui ceignait le flanc.) J'ai commencé à donner des ordres, comme je l'ai déjà fait mille fois. Ici, les gens savent qu'il faut tous s'y mettre pour des grands chantiers comme ça. Mais là ils m'ont attaqué ! Des hommes et des femmes que j'ai toujours connus. Ils m'ont attaqué avant de s'enfuir. Les animaux aussi sont partis. C'est comme s'il y avait eu une épidémie de folie. Sauf qu'on n'a pas tous été touchés. Ceux qui ont le plus la tête sur les épaules sont restés. Celui-là, Coro, c'était l'idiot du village, il piquait des crises quand on lui donnait pas un biscuit à l'aube, deux tranches de lard au déjeuner. Et voilà qu'il est aussi sensé que vous et moi. Et de ceux qui étaient normaux, la plupart sont partis. Sais pas où. Je

sais pas quoi faire à part débiter ce qu'on peut et espérer que le reste va partir comme une bourrasque.

— Est-ce que certaines personnes ont agi… euh… de manière étrange avant de partir ? demanda un Garde noir nommé Pots, avant de se tourner vers Poing-de-fer. Désolé, commandant.

— On est des gens bien, ici, affirma le bourgmestre. Corrects et pieux.

— Les gens font des choses bizarres quand ils ne sont pas dans leur état normal. Ce n'est pas vraiment leur faute, dit Pots.

Le bourgmestre grimaça puis cracha encore.

— On dirait que les gens ont perdu tout sens de déc… de décorum, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai vu… j'ai vu… (Il cracha de nouveau, évitant leurs regards.) Les gens étaient comme des bêtes en rut. Ils se baladaient tous nus. Ils grognaient, hurlaient, aboyaient. Aboyaient ! J'avais toujours cru qu'on disait ça façon de parler. Moi j'ai vu des hommes que je connais depuis quarante ans s'aboyer après, vraiment. Ça m'a fait une de ces peurs. Comme s'ils n'avaient plus que leur corps d'humain.

— Quoi que ce soit, les animaux sont touchés également, fit remarquer Poing-de-fer.

— Vous le sentez aussi ? demanda Pots.

La plupart des Gardes noirs grommelèrent leur assentiment.

— Je pense qu'il vaudrait mieux partir, décida le commandant.

— Kip, tu le sens ? demanda Pots.

— Carrément.

— Nerra ?

— Non.

— Commandant ?

— Vaguement peut-être.

— Et toi, Wil ?

Le dénommé Wil déglutit.

— À vrai dire, je me sens à moitié fou.

— Ça touche les verts, déclara Pots. Quelque chose ne va pas concernant le vert. La luxure, la perte de contrôle, la rébellion contre les figures d'autorité. Le Prince des couleurs a empoisonné le vert.

— Atirat, murmura quelqu'un d'une voix funeste.

— En tout cas, ça affecte les créateurs, les ternes, et même les animaux, résuma Pots.

— Barbemousse ! interpella le commandant. On fait ce qu'on peut pour que ça s'arrête. Vos villageois peuvent encore revenir. Ce n'est pas perdu, tout redeviendra peut-être comme avant.

Le bourgmestre posa sur lui son regard d'acier.

— Comme avant ? J'ai surpris ma femme avec un autre homme et, en me voyant, elle a ri, sans s'interrompre. Je l'ai regardée droit dans les yeux et je n'ai pas pu déterminer si c'était la folie qui la poussait à agir ainsi, ou si cette folie la laissait simplement faire ce qu'elle avait toujours voulu.

Poing-de-fer ne dit rien.

— Allez donc jouer à la guerre. Allez infliger vos fléaux à d'autres. C'est toujours les petites gens qui paient les pots cassés. J'ai tué ma femme, monsieur, la femme qui a été à mes côtés pendant vingt-quatre ans, qui a affronté avec moi les sécheresses et les maladies, les incendies et la mort de nos quatre filles. Il n'y a pas de retour possible.

Les Gardes noirs s'éloignèrent à la rame et Barbemousse se remit à découper sa baleine sans leur accorder un regard de plus.

— Les verts, dit Poing-de-fer sans regarder l'un d'eux en particulier, dites-moi si ça devient trop fort. Si vous sentez que vous risquez de vous retourner contre nous, prévenez. Je ne veux perdre personne aujourd'hui, ni à la mort ni à la folie. Compris ?

— Oui, monsieur, répondit Kip comme les autres.

Ce jour-là ils remontèrent tout le littoral atashien, presque jusque Cap-Ruic, où ils coulèrent une demi-douzaine de bateaux. Sur nombre d'entre eux, les marins semblaient en déroute, incapables de suivre les ordres et d'agir de manière coordonnée, ou peu disposés à le faire. Ils étaient par conséquent des cibles faciles, et l'opération se déroula sans mal.

C'était en réalité d'une facilité déconcertante. Différents paramètres combinés – leur vitesse, leurs brise-coques explosifs, l'effet de surprise sur des équipages déjà en pleine confusion – leur permettaient de couler embarcation après embarcation. Mais leur impression d'invincibilité fut désamorcée lorsque Pots reçut une balle dans l'épaule. Ils le pansèrent puis rallièrent Cap-Ruic, où un fort surplombait les Falaises rouges, hérissé de pièces de mortiers dont la portée devait pouvoir atteindre l'étroit étranglement de la baie. Ils s'approchèrent assez près pour voir les drapeaux du fort : ils portaient les couleurs atashiennes.

Le commandant Poing-de-fer les fit rebrousser chemin vers la flotte, et ils rentrèrent une heure avant la tombée de la nuit, ce qui était une bonne chose, car il leur fallut encore une heure de navigation et de consultation de la boussole et du sextant pour trouver la flotte, qui avait bien avancé vers Cap-Ruic. Ils étaient à trois jours de leur destination à présent. Kip et les autres verts ressentirent du soulagement en s'éloignant de la côte atashienne. Le garçon sentait la folie refluer à mesure qu'ils s'en éloignaient.

Ils échangèrent leurs impressions. Sans pouvoir en être certains, car mesurer la crainte que l'on ressent est plus hasardeux que de manipuler un boulier, ils évaluèrent que ce qui créait cette folie devait venir du camp du Prince des couleurs lui-même. Ou de l'un de ses bateaux ancrés à proximité. Personne ne semblait vouloir parler de la perspective d'avoir à mener une bataille quand les combattants étaient susceptibles de sauter par-dessus bord au lieu d'obéir aux ordres. C'était la porte ouverte au chaos et au massacre.

Gavin ne rentra pas ce soir-là, et Kip se demanda s'il était mort quelque part, loin et seul.

Le lendemain matin, le commandant partit de nouveau en expédition, mais cette fois il n'autorisa pas les créateurs verts à venir. Kip resta donc à bord. Il fit signe à Cruxer, avec une moue dépitée. Lorsqu'il se retourna pour retourner à l'intérieur, il se retrouva face à Boisinistre.

— Jeune maître, lui dit l'esclave. Le luxeigneur Guile a une heure devant lui. Il voudrait jouer aux Neuf Rois avec vous. Si vous voulez bien me suivre.

Mais, bien évidemment, ce n'était pas comme s'il avait le choix.

— Et si je ne viens pas ? demanda Kip.

Boisinistre lui adressa un sourire déplaisant.

— Ça fait long pour nager jusqu'à la Chromerie.

Chapitre 104

Gavin réussit à grand-peine à rallier la Chromerie avant la tombée de la nuit ; son esquif ralentissait de plus en plus, et il forçait sur ses yeux. Au moins la mer était-elle assez calme pour qu'il puisse débarquer directement à l'arrière de Petit Jaspe, où il y avait une modeste jetée, au lieu d'avoir à créer tout un doris à la clarté des étoiles afin d'arriver à Grand Jaspe à la rame pour marcher ensuite.

Dès qu'il mit le pied sur les planches de bois grinçantes, il désintégra le raseur d'eau jaune. Il se frotta les bras et les épaules, espérant qu'il n'allait pas attraper de crampes. Le voyage avait laissé ses muscles tremblants de fatigue, même si le rythme avait été lent au cours des deux dernières heures. Il avait la sale impression qu'il commençait à avoir plus de mal à créer du jaune. Il espérait que la venue de la nuit était en cause, qu'il ne se réveillerait pas incapable de créer cette couleur le lendemain matin. Sinon, il aurait bien du mal à rejoindre la flotte avant l'issue de la bataille.

Il essaya de sourire malgré sa terreur croissante. Il se consola en pensant à la nuit qu'il allait passer dans les bras de Karris. À la Sombre-Éternité tout le reste ! Que lui avait dit le Troisième Œil ? *« Malgré tes bleus et tes contusions, c'est peut-être ta dernière chance. »* Gavin était fatigué et courbaturé, mais il n'avait ni bleus ni contusions. Soit elle avait en fait parlé de Karris, soit elle s'était trompée. De toute façon, il n'allait pas résoudre les mystères de sa prophétie. Il n'en avait pas la moindre envie. Il voulait simplement voir sa femme. *Sa femme*. Comme cela sonnait étrangement. Et pourtant elle lui avait tellement manqué. Ce sentiment était exacerbé par la proximité de Karris, et pour une fois son esprit n'était pas accaparé par le combat, les intrigues, l'action, toujours l'action. Quelque chose lui disait que, s'il ne se dépêchait pas, elle allait de nouveau lui être retirée. Il déverrouilla le cadenas de la lourde porte de chêne. Les gonds étaient rouillés. Ouvrir cette porte lui fit prendre conscience de la faiblesse de ses bras. Il essaya de lever une main au-dessus de sa tête et n'y parvint même pas.

La porte donnait sur un long tunnel étouffant, à peine assez large pour laisser passer un homme de profil. Gavin toucha d'une main l'un des ingénieux interrupteurs infrarouges, et la chaleur de sa paume déclencha l'ouverture de panneaux de luxine jaune tout le long du tunnel. Parfois ces choses simples et élégantes que l'on pouvait faire avec la magie l'impressionnaient davantage que ses démonstrations de force brute.

Après cinq minutes de marche dans le tunnel, il parvint à une grille munie d'un autre cadenas. Il l'ouvrit aussi et emprunta un escalier étroit qui le mena dans la cour de la Chromerie. Le temps d'atteindre les ascenseurs, il était déjà encadré par deux Gardes noirs. Il leur adressa un sourire.

— Messieurs.

— Seigneur Prisme, répondirent-ils.

Il monta jusqu'à son étage, passa devant d'autres Gardes noirs qui ne parurent pas le moins du monde surpris de le voir – mais comment faisaient-ils ? – et alla jusqu'à la porte de ses appartements. Puis il crut entendre quelque chose et regarda vers l'autre bout du couloir. La porte du Blanc était en train de se refermer, très doucement.

Elle devait dormir et ses gardes s'efforçaient de ne pas la réveiller.

Malgré tout, il hésita. *Tu devrais aller vérifier*. Un instant, il envisagea sa situation avec une grande clarté : il était divisé entre rejoindre une belle femme et aller voir une vieille bique. Quel imbécile croit-il y voir un choix ?

Se maudissant en silence, il remonta rapidement le couloir. Il était discourtois d'entrer chez

quelqu'un rempli de luxine, cela équivalait à arriver l'arme au poing. Et s'il pouvait se permettre beaucoup de choses, ce n'était pas l'une d'elles. Pas avec le Blanc. Alors il prit de l'ultraviolet. Si on ne pouvait pas voir l'arme, ce n'était pas impoli, si ?

Il ouvrit la porte aussi précautionneusement qu'il l'avait vue se refermer. Juste une fente, puis un peu plus. Des corps en uniforme de Gardes noirs gisaient au sol et une silhouette noire se glissait à pas de loup vers le Blanc.

La lumière du couloir bien éclairé trahit Gavin. L'intrus fit volte-face, dégainant un pistolet de sa ceinture d'un geste fluide et vif.

D'un coup d'épaule, Gavin ouvrit complètement la porte et se jeta dans la pièce en criant :

— À l'assassin !

Le pistolet fit feu, des éclats de bois volèrent, puis la balle ricocha avec un son aigu sur la pierre.

L'assassin projeta à deux mains une balle grise d'un diamètre d'environ soixante centimètres, atteignant l'un des Gardes de Gavin qui venaient d'entrer dans la pièce le pistolet au poing. Il s'étala au sol et la boule percuta le deuxième Garde noir.

L'assassin, qui avait fait tomber son premier pistolet, en dégaina un deuxième, s'apprêtant à tuer le Blanc qui s'était réveillée et s'efforçait de sortir du lit.

Depuis le sol, Gavin émit un mince rayon d'ultraviolet et, lorsque l'homme se tourna, la luxine s'enroula sur sa main. Alors Gavin envoya le reste de son ultraviolet.

La luxine ultraviolette est délicate. Tout ce que Gavin avait accumulé ne devait pas peser plus qu'une épingle à cheveux, et elle n'était pas solide, mais même une épingle à cheveux lancée à grande vitesse peut avoir de l'effet. La fulgurance ultraviolette percuta l'assassin dans le dos de la main, lui brisant les os, et envoyant le pistolet voler.

Une lumière gris-blanc envahit la chambre depuis une dizaine de directions différentes. Gavin se releva, accumulant instinctivement de la lumière pour envoyer des lances bleues sur son ennemi.

Il projetait déjà son corps en avant, prêt pour le choc du recul, lorsqu'il se rendit compte qu'il n'avait rien créé du tout.

La nouvelle boule grise avec laquelle l'assassin riposta atteignit Gavin en pleine poitrine. Il partit en arrière et percuta un mur, la force de l'impact lui coupant le souffle.

Du vert, lui indiqua gentiment son cerveau. *Il ne crée pas du gris, c'est du vert. Tu ne peux plus le voir.*

L'assassin brandit un autre pistolet et visa Gavin. À cette distance, alors que celui-ci peinait encore à reprendre son souffle, il ne pouvait pas le manquer.

Un éclair illumina l'homme et Gavin vit le Blanc, en chemise de nuit, entourée d'un nuage de particules brillantes flottant devant elle comme des grains de poussière. Elle projeta ses mains en avant et le nuage fit de même. Le son des minuscules fléchettes atteignant l'assassin était pareil au bruit que faisaient les Gardes noirs à l'entraînement au tir à l'arc, lorsqu'une volée de flèches se plantait dans les cibles.

L'homme s'immobilisa et une seconde plus tard de minuscules gouttes de sang perlèrent partout sur sa peau. Il tournait le dos au Blanc : les minuscules fléchettes de verre l'avaient traversé de part en part. L'assassin cligna de ses yeux ensanglantés, dérouté, sentant seulement que quelque chose n'allait pas bien du tout. Puis l'homme s'effondra et fut pris de spasmes.

Le monde ne s'arrêta pas pour autant. Alors que l'homme tombait à terre, des Gardes noirs firent irruption dans la chambre et des coups de sifflet vrillèrent l'air. Une épée s'abattit sur le poignet tremblant de l'assassin, séparant la main qui tenait encore le pistolet du reste de son corps.

Cette soudaine agitation humaine fut presque un soulagement. Les Gardes noirs connaissaient leurs

priorités : neutraliser le danger, sécuriser la zone, vérifier l'état de santé des personnes à protéger, vérifier celui des gardes à terre, informer leurs supérieurs, et ainsi de suite. Gavin laissa cette agitation le submerger. Il avait pris un sacré coup et il aurait de la chance s'il s'en sortait sans côte brisée, mais il était en vie, et le Blanc aussi.

Bizarrement, il semblait que les deux Gardes d'Orea Pullawr s'en étaient eux aussi tirés. L'un d'eux était encore inconscient, l'autre se souvenait uniquement d'avoir été empoigné par-derrière et qu'on lui avait appliqué un chiffon nauséabond sur le visage. Visiblement, le commanditaire voulait mettre en avant la vulnérabilité de la Chromerie en exécutant l'assassinat de la manière la plus soignée possible. Les pistolets et la magie n'étaient intervenus que lorsque la mission avait été mise en échec.

Ils découvrirent que la porte du balcon était entrouverte, et des cordes d'escalade suspendues à la rambarde. Aussitôt, les Gardes noirs se rendirent au bas de la tour pour passer en revue toutes les pièces dont une fenêtre ou un balcon donnaient sur la face nord, à la recherche de complices.

Gavin était ébranlé. Quelques mois plus tôt, il aurait tué cet assassin seul. Cette fois, sa cécité aux couleurs avait bien failli leur coûter la vie, au Blanc et à lui. Il contempla les lampes grises qui éclairaient la pièce. Ce n'était pas de la lumière grise : c'était du bleu et du vert. Le Blanc, qui était une bichrome bleu et vert, avait installé des torches de luxine colorée afin de disposer de sources immédiatement disponibles, précisément dans une telle éventualité. En présence d'un assassin moins doué, le flot soudain de lumière lui aurait même fait gagner quelques secondes. Mais pas avec celui-ci. Néanmoins, entre l'intervention de Gavin et celle des autres Gardes, cela avait suffi.

Il se demanda comment allait le Blanc. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas utilisé la magie, et sa santé était déjà fragile.

Avec l'aide d'un Garde noir, Gavin se remit debout, juste au moment où Karris franchissait la porte pour se jeter dans ses bras. Elle l'étreignit avec une telle vigueur qu'il faillit tomber. Puis il recouvra son aplomb et la serra à son tour contre lui.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu une tentative d'assassinat, et que tu étais impliqué… J'ai cru mourir de peur, Gavin Guile !

— Tu t'es teint les cheveux, constata-t-il bêtement.

Elle était passée du noir tyréen au blond. Il trouvait que le blond lui allait bien.

— Tu trouves que le blond me va bien.

— Il m'a sauvé la vie, dit le Blanc en venant vers eux.

Elle marchait, sans l'aide de son fauteuil. Gavin remarqua que ses yeux n'étaient plus désaturés. Elle avait de nouveau le regard d'une créatrice. Et ses joues étaient joliment colorées. Elle semblait plus forte, plus jeune. Et pourtant ses halos étaient intacts, heureusement.

— Il paraît qu'il a parlé avant d'expirer, dit-elle. « La lumière ne peut être enchaînée », a-t-il dit. Savez-vous ce que ça signifie, Gavin ?

— Que nous avons un problème, répondit-il posément.

— Cela veut dire que l'Ordre de l'Œil brisé a choisi de clamer sa présence. Voilà ce qui montre que nous avons un problème. L'Ordre renaît. Ils veulent la guerre. Bon, partez maintenant, je sais que vous avez d'autres projets pour ce soir, et moi je vais rester éveillée une bonne partie de la nuit pour raconter ce qui s'est passé, donner des ordres et répondre aux interrogatoires. Je m'en charge. Toi… (elle fit signe à Karris) tu t'occupes de tout ça, conclut-elle avec un clin d'œil.

— Merci, dit Gavin, et peut-être rougit-il un peu.

— Non, c'est moi qui vous remercie, Gavin, protesta le Blanc. Vraiment.

Bien sûr, il ne pouvait pas simplement regagner sa chambre. Ses appartements furent soumis à une

fouille, et il retint son souffle lorsqu'ils explorèrent son placard. Et des gardes furent mis en faction. Marissia était assise sur son petit tabouret d'esclave près de la porte, comme si elle tâchait de se rendre invisible pour Karris, mais s'interdisait pourtant de partir sans en avoir reçu l'ordre, au cas où son maître aurait eu besoin de quelque chose. Gavin refusa catégoriquement d'accepter un Garde noir dans sa chambre à coucher.

— Karris est là et c'est un Garde noir, argua-t-il.

Tout en argumentant, il adressa à Marissia un regard et un geste discrets. Reconnaissante, elle s'éclipsa sans bruit.

— Euh… nous estimons qu'elle risque d'être… occupée, seigneur Prisme, protesta sèchement le capitaine Blademan. (Poing-de-fer leur enseignait-il ce genre d'attitude, ou quoi ?) Un assassin a attenté à la vie du Blanc en passant par son balcon, il est hors de question que nous vous laissions courir un danger.

Pour finir, ils laissèrent deux Gardes noirs sur le balcon et tirèrent le rideau. On leur donna d'épaisses capes et chapeaux en feutre, et l'ordre de ne venir à l'intérieur que lorsque Gavin frapperait au carreau – s'il finissait par le faire. D'autres gardes se postèrent devant les portes – qui assurément étaient très mal insonorisées.

Être un personnage assez important pour servir de cible aux assassins était vraiment pénible.

— Comment vas-tu ? lui demanda Karris dès qu'elle referma la porte.

Il entendit à peine la question. Il prenait enfin le temps de la regarder vraiment. Il avait l'impression d'être parti pendant des années. Il ne l'avait pas remarqué avant, mais elle se déplaçait toujours avec difficulté. Les bleus et les hématomes s'étaient en partie résorbés, mais pas entièrement. Karris guérissait vite.

— Tes yeux se remettent bien, comment est le reste ? lui demanda-t-il.

— Mes yeux ? J'ai l'air d'un raton laveur !

Elle plissa le visage comme un rongeur et poussa de petits sons qui devaient imiter ceux d'un raton laveur, supposa Gavin.

— Recommence, lui demanda-t-il.

Gênée, elle rit, et il l'imita.

— Tu es le plus mignon raton laveur que j'aie jamais vu.

— Oh ! Gavin Parle-d'or…, le taquina-t-elle. Avec une telle éloquence tu vas charmer ma… Oh ! regarde-moi ça.

Grâce à quelque magie féminine, sans même se servir de ses mains, ses sous-vêtements glissèrent le long de ses jambes, et elle les jeta du bout du pied en poussant un léger gémissement, avant de lui adresser un sourire, très contente de son petit effet. Elle avait tout bonnement l'air diabolique.

La bouche de Gavin s'assécha soudain. Elle écarta les pans de son peignoir et laissa le vêtement glisser sur ses épaules et tomber à ses pieds. Puis elle marcha vers lui. Sa chemise de nuit en soie épousait ses courbes fluides et lui arrivait tout juste en haut des cuisses.

— Êtes-vous suffisamment en état pour que j'abuse de vous, mon seigneur ? lui demanda-t-elle.

— Plein de bleus et de contusions, dit-il en souriant tout à coup. *(Ces foutus prophètes !)* Et très rance : j'ai franchi la mer entière aujourd'hui. Et je vois que… (non, il valait mieux ne pas mentionner Marissia) je vois qu'il y a un bain prêt. Je peux…

— Tu rentres, tu me trouves à moitié nue, et tu veux prendre un bain ?

Elle le taquinait.

Au lieu de jouer à ce petit jeu, il la regarda droit dans les yeux et lui dit avec sérieux :

— Je veux que ce soit parfait pour toi.

— Je n'ai que faire de la perfection. Je te veux toi, Dazen Guile.

Il n'y avait pas trente-six réponses. Gavin posa sa main sur la joue de Karris et l'attira à lui pour l'embrasser. Elle représentait toute la douceur, la chaleur et la sécurité du monde. Il la prit dans ses bras et elle se blottit contre lui, s'émerveillant des muscles de ses épaules et de ses bras, de leur taille comparée à elle. Il lui montra de bon gré qu'il pouvait l'envelopper complètement dans son étreinte. Et alors elle poussa un cri.

— Aïe, aïe, mes côtes, gémit-elle en cessant de l'embrasser.

Ah oui ! les bleus.

Elle profita de cette interruption pour lui arracher sa chemise. Il étouffa un cri.

— Mon épaule, mon épaule, grogna-t-il.

Elle dégagea alors le vêtement avec plus de douceur, et ils échangèrent un sourire.

— Ouah ! fit-elle. C'est vrai que tu pues.

— Eh, mais je…

— Je plaisante !

— Oh ! tais-toi, reviens ici.

Elle attrapa sa ceinture et la défit, mais Gavin fut plus rapide et l'embrassa de nouveau. Il fit doucement courir ses mains sur la soie du vêtement, sur son dos, sa taille, ses hanches, puis il passa sous le tissu pour empoigner les fesses de Karris à deux mains. Il poussa un grognement sourd et la souleva, l'emmenant jusqu'au lit.

Et Karris enveloppa Gavin pendant qu'ils faisaient l'amour. Elle le tenait avec ses jambes musclées et fuselées, le poussant en elle, toujours plus profondément. Elle le tenait avec son sexe, se tortillant contre lui. Elle le tenait avec ses bras, savourant les muscles de Gavin, lui enfonçant les ongles dans le dos et le guidant subtilement pour lui indiquer ce qu'elle préférait. Et elle le tenait par son regard ; l'intensité de ses appétits était surprenante et la force de son désir embrasait Gavin ; la profondeur de leur communion était telle que c'en était presque insoutenable pour lui. Mais, dès qu'il cessait de la regarder, elle lui attrapait le menton, l'embrassait et lui mordillait les lèvres en guise de représailles. Elle le tenait, et le tint encore plus fort lorsqu'il atteignit la jouissance, et le garda encore en elle ensuite, tandis qu'elle lui passait les doigts dans les cheveux, et jouait avec son oreille.

De toute sa vie, il ne s'était jamais senti aussi connu en profondeur et accepté.

Lorsqu'il recouvra un peu de ses capacités intellectuelles, il se souleva sur un coude et caressa le corps de Karris. À la lumière dorée de la lampe, sa peau resplendissait, et elle ne fit pas mine de se couvrir, au contraire, elle jouissait de son regard. Il aurait pu louer sa beauté de mille manières, mais aucun terme ne semblait à la hauteur. Comment des mots auraient-ils pu témoigner de la fascination, de la passion et de la crainte que Karris lui inspirait ? Il se souvint d'une ancienne formulation de vœux de mariage de la forêt de Sang.

— De mon corps, je te rends grâce, dit-il avant de se pencher sur elle pour embrasser son cou, ses seins, ses lèvres.

De nouveau, ils firent l'amour, sans parler, et il fit tout pour accéder à son plaisir, interprétant le moindre soupir, le moindre étirement, le moindre orteil crispé comme guide. Et il obtint sa revanche. À maintes reprises. Lorsqu'elle vit le sourire satisfait si caractéristique de Gavin, elle rit en secouant la tête. Pendant des heures, ils se perdirent en eux-mêmes, ils parlèrent, enlacés, ils pleurèrent, parlèrent, s'aimèrent encore. Lorsqu'ils furent certains de ne plus pouvoir faire l'amour, ils prirent un bain ensemble, puis restèrent enlacés, peau contre peau, le dos de Karris contre le ventre de Gavin, à contempler l'aube naissante.

— Je t'aime tant que je te déteste, Dazen Guile, dit-elle.

— Moi aussi je t'aime, Karris Guile.

Elle soupira pensivement.

— On peut s'enfuir ? demanda-t-elle.

— Où veux-tu aller ?

Elle poussa un grognement désapprobateur.

— Imbécile, on n'est même pas habillés et tu as déjà brisé la première règle de la fugue.

— Il faut s'habiller ? Oublie ça.

Son coup de coude dans les côtes n'aurait été qu'une douce protestation s'il n'avait pas été projeté contre un mur la veille.

— Aïe !

— Tu l'as bien mérité.

— Alors quelle est cette première règle de la fugue ? demanda Gavin.

Le levant était rouge, magnifique, et il avait une magnifique femme dans ses bras. Il lui semblait bien qu'il était dans le plus bel endroit au monde.

— Tu ne peux pas emporter la logique ni l'esprit pratique. Tout le monde sait ça.

— Aha ! Donc on peut partir tout nus ?

— Tu es impossible.

— C'est vrai, mais on pourrait t'objecter que tu savais à quoi t'attendre avec moi.

— C'est vrai.

Pendant un long moment, elle ne dit rien, et Gavin pensa qu'elle s'était peut-être endormie. Quel était ce dicton concernant le ciel rouge du matin ? Quelque chose au sujet de tempêtes ? *Merci, dame Nature, j'adore ce genre de présage servi avec le petit déjeuner.*

— Je… (elle hésitait) je sais que tu as fait de ton mieux, avec Kip. J'ai entendu dire que tu as assisté à son test d'entrée dans la Garde.

— Alors que j'aurais dû être avec toi. Pour te protéger.

— Me protéger ?! Ne m'oblige pas à te frapper. (Elle roula sur le côté et soutint sa tête d'un bras.) Tu étais exactement là où tu devais être.

Il ne répondit pas.

— Alors… comment ça se passe ? demanda-t-elle.

— C'est un bon garçon. Intelligent. Jusqu'à présent, mon plan fonctionne parfaitement. Il n'a pas la moindre idée de l'étendue de son talent. Je l'ai flanqué au milieu des meilleurs combattants du monde et il s'accroche. Du bout des ongles, mais il tient le coup.

— Il n'est pas si bon combattant que ça, n'est-ce pas ? s'enquit Karris. Aucun entraînement préalable ?

— Non, il n'est pas très bon. Mais il s'est choisi les amis qu'il faut, et il s'est attiré le respect des gens qui comptent. Ils ont fait en sorte qu'il puisse rester parmi eux, ce qui est un succès tout aussi valable à mes yeux que s'il avait excellé au combat. L'objectif de le faire intégrer la Garde n'était pas de lui apprendre à se battre, mais de détourner son attention. Il s'agissait de l'amener à se mesurer aux meilleurs d'entre nous au lieu des meilleurs manipulateurs et des meilleurs créateurs.

— Tu es très habile, et tes plans fonctionnent toujours, mon seigneur et mari, mais ce n'était pas le sens de ma question, et tu le sais. Parle-moi de détourner l'attention, oui…

Il était heureux qu'elle voie clair dans son jeu, heureux que cette femme exceptionnelle le connaisse si bien. Mais il n'était pas ravi d'être pris au dépourvu. Il perdit contenance. *Comment ça se passe… ?*

— C'est un bon garçon…

Elle attendit le « mais ». Il savait que ça allait venir.

— Mais il n'est pas mon fils. (Il ressentait l'échec en disant cela.) Quand il a ce sourire en coin, je reconnais son père en lui.

— Chez les Guile, tous les hommes font ce sourire. Même ton père s'en servait pour charmer…

— J'ai tué le père de Kip, Karris. Ce garçon est prêt à tout pour ne pas être un orphelin ; il s'est attaché à moi. Il est tellement avide de me plaire qu'il ferait tout ce que je lui demanderais. Comment réagira-t-il lorsqu'il découvrira la vérité ? S'il essaie de me tuer, comment le traiter de traître ? Je l'élève et lui donne l'occasion de devenir quelqu'un de formidable, mais plus il m'aime, plus il me haïra quand il découvrira que depuis le début je l'ai trompé. Bien malgré lui, c'est un serpent, Karris. Et plus je serai proche de lui, plus il sera susceptible de me mordre.

En silence, elle l'observa.

— Tout cela est vrai. Et à côté de la plaque. Pendant seize ans, tu m'as caché un secret. À côté de ça, le dissimuler à un garçon qui ne te connaissait pas pendant seize ans et qui ne connaîtra jamais ton frère est un jeu d'enfant. De quoi s'agit-il vraiment ?

— Écoute, cette introspection est vraiment intéressante, mais, si c'était à refaire, j'agirais de même. Karris, si tu tombais d'une falaise et que je ne pouvais sauver que l'un de nous deux, je te choisirais toi. Sans l'ombre d'une hésitation. Parce que, même si je sais que moi seul peux faire certaines choses pour le monde, je m'en fiche. Je savais que la raison m'ordonnait de te tuer, que tu étais la personne la plus susceptible de me détruire. Je savais que ce que nous avons là… était très peu probable. Mais je t'aime, c'était tout ce qui comptait. Quant à Kip… je suis capable de faire un choix rationnel. Et je m'en veux, mais je m'en veux aussi d'envoyer des soldats au front. J'aime bien Kip. Je n'ai pas envie de le perdre. Je veux continuer à faire sa connaissance. Mais je n'ai pas d'amour pour lui, et je n'y peux rien.

On frappa à la porte.

— Seigneur Prisme.

— Un instant ! cria Gavin.

Le regard de Karris brillait d'un éclat étrange.

— Mon seigneur, je n'ai jamais été amoureuse de toi à la folie. Enfin, sauf quand nous étions enfants peut-être. Mais depuis mes sentiments à ton égard ont fluctué. Mais mon admiration pour l'homme que je voyais en toi n'a jamais changé. Tu m'as fait des nœuds au cerveau parce que l'homme bon que je sentais en toi – mon Dazen – et celui que je croyais que tu étais – Gavin – étaient deux personnages si différents. Mais j'ai vu que tu étais un homme digne de mon amour. Je savais que l'homme que j'épouserais serait assez bon, fort, tendre, honorable, intelligent et têtu pour moi et… Attends, il doit bien y avoir une autre qualité, ajouta-t-elle d'un ton taquin.

— Charmant ? N'oublie jamais le charme.

— Parfois, je préférerais que tu le sois un peu moins. (Elle reprit son sérieux.) Je t'ai choisi.

— Ah ! tu ne pouvais pas résister.

— Si, si, dit-elle simplement. Mais je t'ai *choisi*.

— Comme c'est… antiromantique, commenta-t-il.

Il se rappela ses affinités avec les caractéristiques du bleu, même si elle était une bichrome rouge et vert. Elle aimait mener les raisonnements à leur terme, et peser consciencieusement tous les éléments.

— J'aime ton corps, ton âme et ton souffle même. En quoi cela n'est-il pas romantique ? L'amour n'est pas un caprice. L'amour n'est pas une fleur qui se fane au bout de quelques années passagères.

L’amour est l’union d’un choix et de l’action, cher époux, et c’est toi que j’ai choisi, et je te choisirai encore chaque jour du reste de ma vie.

On frappa de nouveau à la porte.

— Seigneur Prisme ! Le Spectre se réunit sur-le-champ et les Couleurs voudraient vous parler. Seigneur Prisme ?

— Dazen, dit soudain Karris. Quoi qu’il arrive, je t’aime.

Il y avait une fêlure dans sa voix, comme si elle était à vif.

Gavin eut soudain un étrange pressentiment.

— Karris, de quoi parles-tu ? Que se passe-t-il ?

— C’est juste…

— Que t’a dit le Troisième Œil ?

Silence. Il avait vu juste, il le sentait. Karris fit un geste pour se relever, mais il lui saisit la main.

— Karris, je t’en prie…

Elle le regarda, puis détourna les yeux.

— Je vais te le dire, mais rien de plus, compris ?

— D’accord, accepta-t-il avec une grimace, sachant à quel point elle pouvait se montrer têtue.

— Elle a tourné autour du pot, évidemment, elle a précisé qu’elle ne voyait pas les choses parfaitement…

— Les conseils fumants du Troisième Œil ? Oui, je connais…

— Elle m’a dit quand tu allais mourir, lâcha très vite Karris avant de se lever et de passer son peignoir. Maintenant, lève-toi, grand paresseux, une longue journée nous attend.

Elle lui sourit, mais sans les yeux.

Chapitre 105

— Je t'ai fait venir sous un faux prétexte, avoua Andross Guile lorsque Kip entra dans sa cabine assombrie.

Bien évidemment, le Rouge s'était attribué la cabine de capitaine et, même s'il avait fait installer des rideaux aux fenêtres, il n'y faisait pas aussi noir que dans ses appartements de la Chromerie. Kip avait oublié de faire des réserves d'ultraviolet avant d'entrer. Aussi était-il à la merci de la faible lumière et de son ouïe. Mais le luxeigneur Guile semblait d'une humeur inhabituellement enjouée. Ce qui ne manqua pas de l'inquiéter.

— Je ne veux pas disputer une partie avec toi. Je veux te présenter des excuses, déclara le vieillard.

Kip se souvint qu'il avait des lunettes, et prit les infrarouges. Elles ne lui furent pas d'un grand secours.

— À quel sujet ? demanda-t-il.

Il voyait bien une dizaine de raisons, mais il n'imaginait pas ce vieux monstre prêt à s'excuser pour aucune d'entre elles.

— Pour avoir essayé de te faire tuer.

— Hein, quoi ?

— Crois-moi, je pensais que c'était toi qui me devais des excuses pour avoir refusé de mourir. Mais voilà, je m'excuse.

— Il va falloir faire un peu mieux que ça, protesta Kip.

Dans la lumière tamisée qui filtrait sous l'un des rideaux, il vit Andross Guile se raidir et serrer les poings.

— N'oublie pas qui tu es, mon garçon ! (Il parvint à se maîtriser au prix d'un effort.) Tu venais d'arriver à la Chromerie, mon fils te connaissait à peine. Si tu avais cédé à la pression et avais sauté, cela aurait créé un scandale passager, suscitant peu d'intérêt, déterré à l'occasion d'un rebondissement six mois plus tard lorsque j'aurais apporté la preuve que ta mère avait avoué son mensonge, monté de toutes pièces pour salir Gavin en échange d'une coquette somme offerte par une famille rivale. Et puis tout le monde t'aurait oublié. Tu n'aurais été rien de plus qu'une attaque comme mille autres contre notre famille, l'anecdote d'un scandale avorté.

— Maîtresse Helel ? Vous avez envoyé cette mégère qui a essayé de me balancer du haut de la tour ? demanda Kip.

Andross continuait à parler, mais il n'avait toujours pas bien intégré ce qu'il venait d'entendre.

— Elle s'appelait comme ça ? Oh ! et tant qu'à crever l'abcès… j'ai soudoyé ces idiots de ta classe de grouillots pour qu'ils t'empêchent d'intégrer la Garde. Mais plus de peur que de mal, hein ? Bref, je suis désolé.

— Vous êtes *désolé* ? répéta Kip, incrédule.

Comme si tout était réglé comme ça !

Kip vit un sourcil s'élever derrière les grosses lunettes noires, comme si le vieil homme se demandait jusqu'où allait la stupidité de ce gros lard. Andross Guile leva un doigt.

— Kip, je veux que tu saches que je ne me suis excusé auprès de personne depuis vingt ans.

— Quel honneur !

Le Rouge choisit de ne pas relever le sarcasme.

— Bon, si tout cela est oublié, que dirais-tu d'une partie de Neuf Rois ?

— Quoi ? Hein ? Non ! Vous avez essayé de me tuer ! Vous ne pouvez pas… vous ne pouvez pas simplement tuer les gens qui vous dérangent !

Andross Guile pencha la tête de côté, un peu comme un chien, essayant de comprendre ce garçon décidément bien étrange.

— La réalité est d'un autre avis.

Mais Kip avait l'impression que le monde autour de lui devenait gris.

— Tout ça n'est qu'un écran, un moyen de détourner mon attention. Vous avez tué Lucia, accusa-t-il.

Kip revoyait sa camarade se placer inconsciemment sur la ligne de tir. Il revoyait son visage en sang, sa nuque arrachée par la balle, et le sang qui giclait à gros bouillons. Il frissonna violemment.

— Qui ?

— La fille de ma classe qui a reçu la balle que vous m'aviez destinée !

— De quoi parles-tu ?

La colère naissante de Kip vacilla.

— Quelqu'un m'a tiré dessus pendant un entraînement. Et elle a été tuée à ma place.

Le vieil homme secoua la tête comme si Kip était un attardé.

— Pourquoi me serais-je fatigué à soudoyer des gens pour t'empêcher d'entrer dans la Garde si je prévoyais de t'assassiner avant ? Je voulais que tu sois un raté, pas un cadavre.

— Deux précautions valent mieux qu'une.

— C'est bien d'avoir une si grande opinion de toi, mais sers-toi donc de ta petite cervelle. Toutes ces accusations… Je recommence : si tu étais tué, il y aurait une enquête. Ces garçons qui ont accepté de te mettre des bâtons dans les roues parleraient. Après tout, c'est une chose de faire échouer quelqu'un, mais un assassinat est bien différent. Dès qu'on commence à tuer des gens, les consciences se hérissent. Tu crois que je laisserais ma marque en pleine vue ? Tu me crois du genre à échouer deux fois de la même manière ? Non, crois-moi, si j'avais voulu ta mort, tu ne serais plus là.

C'était insultant, mais probablement vrai. En fait, il y croyait d'autant plus qu'Andross le lui avait dit en se montrant insultant.

— Alors pourquoi vous vouliez m'empêcher d'intégrer la Garde noire ?

— Pour contrarier mon fils. Il a des projets te concernant, et il m'a défié. Il a besoin d'être corrigé, et qu'on lui rappelle certaines… vérités.

— Pourquoi m'en parler maintenant ? Qu'est-ce que vous voulez ? (Kip ne doutait pas une seconde que cet immonde vieillard ait un plan. Il voulait obtenir quelque chose de lui.) Je pourrais aller le dire…

— À qui ? Laisse-moi rire. (Andross Guile chassa cette idée de la main, et Kip se rendit compte que cet homme pouvait se confesser en toute impunité. Il avait raison. Personne ne croirait Kip, surtout sans la moindre preuve.) Kip, je dois te dire quelque chose, et je ne m'attends pas à ce que tu me croies, mais peut-être qu'un jour tu y viendras. Mon garçon, je te dois la vie. Oh ! il n'y a rien de mélodramatique, bien sûr. Ma femme, ta grand-mère, m'a quitté et s'est suicidée. Enfin, elle est allée à la Délivrance, qui n'en est pas moins un suicide. Je l'aimais. Elle était ma raison de vivre. Et elle m'a rejeté, préférant mourir plutôt que de passer un autre jour en ma compagnie. As-tu jamais connu un tel degré de rejet ?

Kip songea à sa mère, qui avait préféré se détruire le cerveau avec l'herbe à rats et toutes sortes de drogues pour l'oublier, ce qui était un suicide jour après jour, plus lent et moins noble. Mais Andross Guile ne cherchait pas une communion d'expériences.

— J'ai voulu mourir. J'ai envisagé de suivre son exemple et de m'ouvrir les veines dans le bain.

Sais-tu ce qui m'a sauvé ?

— Euh… moi ? suggéra Kip d'un ton dubitatif.

— Haha ! ne rêve pas. Les Neufs Rois. Mes distractions m'ont sauvé. Même un vieux cœur comme le mien met du temps à faire son deuil, mais ces distractions m'ont maintenu en vie le temps d'y parvenir. Te torturer méchamment m'a occupé l'esprit. J'attendais ces occasions avec impatience. Kip va-t-il échouer cette fois ? Que pourrais-je bien lui enlever s'il perd la partie demain ? Comment mettre ce garçon à l'épreuve, de manière à le faire souffrir, mais en n'excluant pas la possibilité d'une victoire ?

— Vous ne m'avez pas laissé gagner. N'essayez pas de prétendre…

— Bah ! Tu crois que ton esprit est à la hauteur du mien ? Bon, garde tes illusions. Maintenant ferme-la, j'essaie de te dire merci.

Kip adopta un silence boudeur, se sentant soudain relégué à un statut d'enfant. Dépouillé de sa haine, il se sentait impuissant face à la prestance d'Andross.

Le vieil homme soupira.

— Bon, voilà. Merci. C'est tout.

— C'est tout ?

Andross s'enfonça un peu plus dans son fauteuil et grimaça.

— Tu as forcé mon respect, Kip. Tu as surmonté une adversité qui aurait eu raison d'hommes plus faibles. Tu m'as surpris. Et pas qu'une fois. Lorsque je pense à toi, je suis dégoûté et déçu que mon fils ait pu faire… ça. Et pourtant, malgré tes pleurnicheries, ta grande gueule, ton manque total de maîtrise de soi et tes manières tyréennes… (Il agita la main, comme s'il y avait encore bien pire à son sujet mais que c'était secondaire.) Malgré tout cela, Kip, tu t'en sors toujours victorieux. (Sa voix s'érailla.) J'ai perdu ma femme et tous mes garçons, d'une façon ou d'une autre. Je suis peut-être en partie à blâmer. Mais toi, Kip, tu as prouvé que tu es un Guile. Je ne t'entraverai plus.

Il se détourna et lui fit signe de partir.

Kip gagna lentement la porte, déboussolé.

— Un jour peut-être pourrons-nous jouer cette dernière partie que tu me dois, lui lança le vieux solitaire dans l'obscurité, sans se retourner.

Kip quitta la cabine et ferma la porte sous le regard désapprobateur de Boisinistre.

Chapitre 106

Gavin frappa à la porte donnant sur le balcon et laissa les deux Gardes noirs frigorifiés rentrer. Ils gardèrent les yeux baissés, mais souriaient en regardant le sol.

— Bon travail, monsieur, dit l'un des deux à voix basse.

— Elle a de la voix, dit le second au premier, souhaitant clairement qu'on l'entende.

Sans se cacher, le premier Garde fit un clin d'œil à Karris qui se couvrit le visage et rit honteusement. Ils étaient comme des frères pour elle. Gavin ne voulait pas se mêler de cela. Cette relation allait changer maintenant qu'elle était sa femme. Mais il ne voulait pas ternir sa joie. Que les choses évoluent en temps voulu. Il sonna la clochette des esclaves.

Marissia et une autre esclave (une vieille femme maigre au dos droit comme une baguette, et dont la peau de Ruthgarienne était tannée comme le cuir, si bien qu'elle avait l'air atashienne) entrèrent et disposèrent leurs vêtements.

— Je n'avais même pas vu que tu avais fait apporter tes affaires, dit Gavin.

— Je voulais t'attendre, ça semblait présomptueux d'envahir ton espace sans que tu me l'aies demandé, mais les autres Gardes noirs m'ont mise dehors.

Gavin rit. Tandis que Marissia l'habillait, il remarqua que Karris l'observait attentivement. Elle surveillait le regard qu'il portait sur l'esclave. Elle le cachait bien, mais elle était jalouse. Quant à Marissia, elle était indéchiffrable. Professionnelle, calme, un peu plus chiffonnée que les autres matins, mais sans doute parce qu'elle avait dormi dans le couloir. Il y avait une petite chambre en plus dans ses appartements qui servait autrefois de logement pour les esclaves. Il se fit la réflexion qu'il ferait bien de la libérer. Au cours des dix dernières années, Marissia avait dormi simplement sur une paillasse à côté d'un mur – lorsqu'elle n'était pas dans le lit de Gavin.

Depuis qu'il était Prisme, il s'était accoutumé à ne bénéficier que de très peu d'intimité, du moins était-il presque constamment en présence de Gardes noirs et de son esclave. Mais s'il était plaisant de subir les taquineries des Gardes qui les avaient entendus faire l'amour toute la nuit, parfois bruyamment, l'expression soigneusement neutre de Marissia et ses yeux cernés l'amusaient moins.

L'avenir de nations est en jeu, et moi je me soucie du bien-être d'une esclave, se reprocha Gavin.

Une fois habillé – Karris avait choisi ses habits pour lui, ce que Marissia faisait depuis longtemps –, Gavin descendit. Il lui dit simplement :

— Dans vingt minutes, retrouve-moi sur le quai de derrière avec tes bagages, prête pour la guerre.

Karris hocha la tête sans sourire.

Affronter le Spectre fut presque un soulagement. Gavin préférait largement cela à se retrouver coincé entre deux femmes jalouses qui avaient chacune de bonnes raisons de lui en vouloir. C'était un combat que Marissia ne pouvait pas mener, bien sûr, car la défaite serait spectaculaire, mais pour autant elle avait le droit d'éprouver des sentiments. Qu'Orholam ait pitié.

Quatre Gardes noirs l'escortaient, ce qui était compréhensible étant donné la tentative d'assassinat de la veille, mais Gavin n'en avait pas moins l'impression d'être traité comme un prisonnier.

— Je vous accorde dix minutes, annonça-t-il.

— Pardon ? s'étonna Delara Orange.

— La bataille pour Ru aura lieu dans deux jours et il faut que j'y sois.

— Et comment allez-vous vous y prendre ? Nous vous croyions avec la flotte, dit le Bleu.

Gavin s'expliqua brièvement. Il pouvait traverser la mer en un jour. Sur la table était déjà étalée

une carte sur laquelle ils avaient porté la disposition des forces telle qu'ils l'avaient estimée. Gavin déplaça les pions, ajouta et retira des éléments jusqu'à obtenir une juste représentation.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Delara.

— Je suis le Prisme. Cinq minutes.

— Vous ne pouvez pas nous traiter comme ça. Nous ne sommes pas vos esclaves. Que ferez-vous si nous ne voulons pas vous laisser repartir ?

Gavin considéra son interlocuteur d'un regard froid.

— Je vous tuerai et pisserai sur votre cadavre.

Il le pensait vraiment.

Klytos Bleu en resta bouche bée. Et il n'était pas le seul.

— Je suis venu par politesse, expliqua Gavin. Mais des milliers de gens vont mourir si je ne pars pas. Alors dites-moi s'il y a le moindre problème à faire passer des milliers de guerriers avant un unique vermisseau invertébré ?

— Vous… vous me traitez de vermisseau ? crachota Klytos.

— C'est le qualificatif le plus amène que je puisse vous donner sur le moment.

Klytos ouvrit la bouche et Gavin pointa vers lui une main couverte de flammes.

— Ne me provoquez pas. Parce que j'ai vraiment envie de pisser.

Le Blanc intervint.

— Gavin, seigneur Prisme, que comptez-vous faire ?

Alors il leur expliqua. Delara Orange semblait découragée qu'il considère déjà la perte de Ru comme acquise, mais il lui assura que si le combat tournait en leur faveur ils pourraient malgré tout sauver la ville. Il n'y croyait pas, il se contentait de la calmer. Puis il prit congé.

Personne ne tenta de le retenir.

Karris était sur le quai. Avec quatre autres Gardes noirs, ils traversèrent la mer. Les bateaux de la flotte étaient ancrés à moins de cinq lieues de la baie de Ruic.

La bataille débuterait le lendemain.

Chapitre 107

Il faisait encore nuit lorsque Kip fut appelé sur le pont. Il s'habilla en hâte, enfilant son habit d'apprenti. Il attacha le fourreau de sa dague à son mollet, et vérifia que la fente qu'il avait ménagée dans son pantalon lui permettait de l'attraper. C'était un peu trop visible à son goût, mais les gens auraient autre chose à faire que regarder ses jambes. Il accrocha sa pochette à lunettes sur sa hanche droite. Après avoir passé la main dans ses cheveux en bataille, il monta d'un pas mal assuré sur le pont.

Le *Vagabond* avait levé l'ancre, même si seules les voiles de misaine et d'artimon étaient hissées. Les marins travaillaient en silence, s'efforçant apparemment de placer le bateau dans une autre position avant l'aube. Les Gardes noirs étaient rassemblés autour de Poing-de-fer.

— À quel point as-tu étudié ces cartes noires, Kip ? lui demanda le commandant.

— Comment, monsieur ?

Poing-de-fer avait vu les nouvelles cartes, mais comment était-il au courant pour les cartes noires ?

— Il n'y a guère de secrets sur Petit Jaspe, Kip.

— Ah ! Euh… assez bien, monsieur.

— Tu as vu des cartes d'apothéose ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est, monsieur.

— Ce n'est peut-être qu'une rumeur alors. Je n'en ai moi-même jamais vu.

Le commandant s'apprêtait à parler à quelqu'un d'autre, mais Kip le rappela.

— Monsieur ? Euh… je sais qu'il n'y a pas vraiment eu le temps de remplir les papiers quand on est devenus apprentis. Mais je voulais… en théorie je suis, enfin du moins j'étais, le propriétaire de Teia.

— Et tu t'inquiètes de son rachat ? Maintenant ?

— Non, monsieur ! Ce que je veux dire, c'est que, si je meurs, je veux que Teia ait tout. Je ne m'étais pas rendu compte avant la bataille contre le *Gargantua* que si je disparaissais elle n'aurait rien. Elle en a davantage besoin que les Guile, monsieur.

Soudain, Kip était gêné, et il ne savait pas très bien pourquoi.

Le commandant le regarda longuement, et hocha la tête. Il ferait le nécessaire. Il se tourna alors vers sa troupe.

— Bon, en place.

Il avait à peine élevé la voix, mais aussitôt les rangs se formèrent en bon ordre. Les apprentis comme Kip étaient devant. Il souleva un bol dans lequel une poignée de baies noires brillantes avaient été écrasées.

— Apprentis, leur dit-il. Je pense que certains d'entre vous ont le contrôle complet de leurs pupilles mais, si ce n'est pas le cas, plongez le doigt là-dedans et touchez-vous le coin des yeux. Pas la peine de retremper votre doigt entre les deux. C'est de la belladone. Elle va dilater vos pupilles. D'ici le lever du soleil, l'effet devrait s'être estompé, mais jusque-là vous serez ultrasensibles à la lumière. Inutile d'en mettre de trop. Ça pourrait vous rendre aveugles.

Il fit passer le bol, et presque tous les apprentis y plongèrent le doigt, sauf Kip. À la place, il sortit ses lunettes infrarouges.

Cruxer les regarda avec des yeux ronds.

— Tu as des « yeux de nuit » ? Je peux les voir ?

Kip lui tendit sa paire de lunettes. *Yeux de nuit ?* Cruxer les posa sur son nez. Il jura tout haut. C'était la première fois que Kip l'entendait dire un gros mot.

— Quoi ? fit-il.

— Par la barbe d'Orholam ! Kip, il n'y a que dix paires comme ça dans le monde. Certains racontent que leur créateur était Lucidonius lui-même. C'est incroyable. Je vois tout !

Les autres apprentis sortirent des rangs pour regarder, et de nombreux Gardes noirs tendaient aussi le cou. Le commandant Poing-de-fer claqua des doigts et foudroya Kip et Cruxer du regard. Ce dernier rendit prestement l'objet à Kip et se remit au garde-à-vous.

— Désolé, commandant, dit-il.

Kip mit ses lunettes.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas la seule merveille que vous aurez l'occasion de voir aujourd'hui. Je ne peux pas laisser les verts derrière nous, mais j'aurais bien aimé. En vérité, vous risquez d'être un danger encore plus grand pour vos camarades ici.

Il laissa planer le sens de ses propos. Ça ne plaisait pas à Kip, ni aux autres verts qu'il put observer. D'ailleurs, les Gardes qui n'étaient pas verts ne semblaient pas enchantés non plus.

— Vous l'avez tous senti. Même moi j'arrive à le percevoir en ce moment, et je ne suis pas vert. Nos expéditions de reconnaissance nous ont appris qu'il y a un bane dans les parages, sans doute dans un repli de la côte. Certains en ont peut-être entendu parler sous le nom de « bane de lumière ». C'est un temple dédié aux faux dieux, *locius damnatus*. Dans ce cas, il s'agit d'Atirat. Un bane corrompt la lumière elle-même, et tout particulièrement les créateurs. La bonne nouvelle, c'est qu'un pouvoir aussi désordonné nous informe qu'il n'y a pas encore de faux dieu installé. Des questions ? Je sais qu'il y en a, essayons de ne pas perdre de temps.

L'un des Gardes noirs, un guerrier svelte aux larges épaules, aux cheveux ébouriffés, à la peau noir charbon et aux yeux bleus intenses qui s'appelait Tempus, prit la parole :

— Les luxiats disent que Lucidonius a fait en sorte qu'il n'y ait plus de bane. Cela ne devrait pas être possible.

Poing-de-fer hocha la tête.

— Nous ne savons pas ce que les hérétiques ont fait pour en arriver là. Aujourd'hui, avec l'aide d'Orholam, nous le découvrirons peut-être.

— Quels effets sur la magie ? demanda un Ilytien qui arrivait à peine à l'épaule de Kip.

— Il sera beaucoup plus facile de créer de grandes quantités de vert, mais la luxine sera très difficile à contrôler. L'effet peut être différent à mesure qu'on approche du bane. De plus, aucun de nous n'a eu affaire à autant de spirites que ce que nous allons voir aujourd'hui. On raconte que le bane perfectionne les spirites. Je ne sais pas si c'est vrai, mais si j'en ai entendu parler, ce sera aussi le cas de nombreux spirites verts. Vous allez voir des choses que vous n'aviez jamais vues, que vous croyiez impossibles. Ces spirites ont eu l'occasion de travailler ensemble, de s'enseigner les choses les uns aux autres. Cela faisait des centaines d'années que ce n'était pas arrivé. Souvenez-vous que, quelle que soit la forme qu'ils essaient d'adopter, il ne s'agit au fond que d'hommes, et vous leur rendez service en les éliminant. Qu'Orholam ait pitié d'eux, car nous ne pouvons pas nous le permettre. Les verts, si vous perdez les pédales ou que vous ne ressentez plus le besoin d'obéir à mes ordres, je ne vous en tiendrai pas rigueur. De votre propre chef et avec toute votre tête, décidez ici et maintenant que vous voulez mettre un terme à cette menace. Si vous trouvez de nouvelles solutions, elles seront les bienvenues. Coulez leurs bateaux, tuez leurs spirites, sauvez les nôtres. La Garde noire a fait de chacun d'entre vous un guerrier d'élite, alors combattez de votre mieux. Suivez mes ordres aussi longtemps que vous le pourrez. Je ne remets pas en question votre loyauté, mais je sais

que je ne peux pas compter sur les verts pour obéir. Vous serez réunis dans la deuxième escouade, dirigée par le capitaine Tempus. La première escouade prend le milieu. La deuxième aussi. Le Prisme affirme que le fort de Cap-Ruic est aux mains des rebelles. Les généraux ne l'ont pas cru. Les canons du fort peuvent atteindre le centre de l'étranglement. Si les rebelles sont effectivement aux commandes, la troisième escouade doit s'assurer que ces canons sont inutilisables avant qu'ils ne détruisent notre flotte. Si le Prisme s'est trompé, nous devrons faire en sorte que les rebelles ne prennent pas le fort, puis nous reviendrons prêter main-forte au combat. Si le bane est à portée des gros canons, nous nous efforcerons de le tuer, de le couler, qu'importe. Tout le monde a compris ? Allons-y.

La troisième équipe, dans laquelle se trouvait Teia, partit sous la direction du commandant Poing-de-fer. Kip fit un signe de tête à son amie, se demandant s'ils se reverraient. Alors qu'ils s'apprêtaient à partir, le Prisme fit son apparition sur un char des mers avec Karris. Ils saluèrent l'escouade sur le départ. Le Prisme avait le visage hâve, et de profonds cernes sous les yeux. Il plaça son embarcation sur le raseur d'eau, puis laissa un Garde noir se charger de l'y sceller.

Gavin s'adressa aussitôt aux Gardes sur le pont.

— Escouade un et deux, notre mission est de détruire le bane. Une fois cela fait, la folie disparaîtra. Cette destruction affaiblira nos verts, mais les spirites encore plus. Elle frappera les spirites verts d'incapacité, au moins pendant quelques minutes. Nous devons nous attendre à ce que le temple pullule de verts. Au centre, il y aura sans doute douze verts emprisonnés dans des piliers de luxine. L'idéal serait de réussir à leur passer devant sans qu'ils nous remarquent. Mais c'est peu probable. Et on ne peut pas le voir d'ici, mais il y a peut-être une aiguille centrale. Nous montons jusqu'en haut, nous détruisons l'incarnation d'Atirat – si possible avant qu'elle ou il se réveille, et tout s'effondrera. Si vous ne savez pas nager, mieux vaut vous trouver au plus vite quelque chose qui flotte.

Les Gardes noirs le regardaient d'un drôle d'air.

— Quoi ? demanda Gavin.

— Seigneur Prisme, comment savez-vous tout cela ? lui demanda Tempus.

— Parce que j'ai tué moi-même le bane bleu il y a quelques mois.

Tempus se frotta les tempes. D'autres s'agitèrent sur place. Kip entendit quelques « Promachos », marmonnés comme si c'était un juron. Au début, il crut qu'ils ne croyaient pas Gavin. Ensuite, il comprit que c'était tout le contraire.

Mon père est un géant, un dieu parmi les hommes.

— Promachos ? reprit Tempus, un peu hésitant. Si nous arrivons trop tard, que l'incarnation se réveille…

Gavin fit la moue.

— Elle n'en saura pas beaucoup plus que nous. Ce sera sûrement un créateur très puissant, capable de créer des quantités phénoménales de luxine à partir de la moindre source de lumière. Il se pourrait qu'il sache contrôler les verts autour de lui. Du moins vos corps. Il peut agir sur la luxine verte qui s'est incorporée à vous au fil des années. Peut-être que le contrôle s'opérera aussi sur votre esprit. Mais, si nous nous y rendons aujourd'hui, il ne devrait pas encore avoir appris l'étendue de son pouvoir. Il vaudrait mieux le tuer avant son réveil et que tout le reste relève du domaine de la théorie, d'accord ? (Gavin leur adressa un petit sourire.) Le jour se lève. Allons le leur apporter. Première étape, nous franchissons leurs lignes et trouvons le temple. Les verts n'atteindront pas toute leur force avant qu'il fasse bien jour.

Ils partirent sur trois raseurs d'eau entourés de chars des mers. Gavin se tenait sur l'une des

embarcations centrales avec Karris et Kip, une autre était occupée par le capitaine Tempus, majoritairement entouré de verts, et le capitaine Blademan occupait la troisième. Poing-de-fer n'avait affecté aucun vert à la navigation, même dans le groupe de Tempus. Lorsque les différents éléments se sépareraient, ils serviraient d'archers.

Alors qu'une lumière grise apparaissait à l'est, les raseurs d'eau se déployèrent en une formation étalée. La clarté était si faible que tous les créateurs ne pouvaient pas aider à propulser les bateaux, malgré leurs yeux dilatés. Ils ne progressaient pas aussi vite que d'habitude. Le bateau de Gavin, malgré ses quinze occupants, était de loin le plus rapide, et il n'attendait pas les autres.

Ils filaient sur les vagues tranquilles, presque sans un son. Droit devant, Kip voyait les navires ennemis grossir à vue d'œil. L'aube n'était pas encore là, mais la disposition des bâtiments lui sembla bizarre. Ils savaient que l'armée du Prince des couleurs avait pris la batterie en face de Cap-Ruic, bien sûr. Entre ces canons et ceux du fort de Cap-Ruic, le champ de tir atashien couvrait presque toute l'embouchure de la baie. Évidemment, le Prince avait pris possession du fort de Cap-Ruic, et il ignorait que Gavin était au courant. Mais, s'il disposait du fort, la meilleure stratégie était de renforcer la ligne au milieu de l'étranglement, pour forcer les bateaux de la Chromerie à passer à proximité des côtes, où il serait plus facile de leur tirer dessus.

Ce n'était pas ce qu'ils avaient fait. Le centre de la défense du Prince était faible. Il y avait beaucoup de bateaux, mais il s'agissait de caravelles, de *coccas* et de caraques, qui étaient de petits voiliers. Ils étaient rapides et très maniables, mais ne possédaient pas beaucoup de canons. Le Prince essayait-il simplement de leur tendre un piège pour ne pas révéler qu'il détenait le fort du côté nord ?

C'était probablement le cas. Dès qu'ils verraient les forces de la Chromerie approcher du littoral nord, ils se feraient laminer par les canons du fort.

Le pouvoir de corruption du vert ne se faisait pas encore sentir. Kip supposait que c'était en raison de la lumière encore faible. Une fois le soleil levé, l'effet se ferait sans doute de plus en plus intense.

Ils dépassèrent les premiers bateaux et entendirent des signaux d'alarme se mettre à sonner peu après leur passage. Une fusée de luxine éclairante s'envola au-dessus des flots, les illuminant soudain. Des mousquets et quelques canons sur pivot aboyèrent mais, grâce à leur vitesse, aucun projectile ne les atteignit. Kip vit une ultraviolette du raseur d'eau essayer de suivre la fusée. Il lui fallut plusieurs secondes à cause des cahots de l'embarcation mais son faisceau de luxine finit par toucher le dispositif lumineux, et elle l'enveloppa. La fusée s'éteignit et ils furent de nouveau plongés dans l'obscurité. Les deux autres raseurs d'eau arrivèrent dans le noir sans se faire repérer.

Une lumière rose apparut à l'est, et ils prirent de la vitesse, dépassant d'autres bateaux, trop rapides pour pouvoir être atteints par les coups de feu. Le soleil pointa à l'horizon et Kip aperçut pour la première fois la grande pyramide de Ru, rougeoyante dans le levant.

Mais ils ne voyaient rien qui ressemblât à une grande flèche verte. En s'engageant dans la baie, leurs embarcations se répartirent sur toute la largeur. Les bruits lointains de la bataille qui débutait se firent entendre, des lieues derrière eux. Il n'y avait toujours pas de temple ni de flèche, et Kip commençait à ressentir l'énergie du vert, qui lui donnait la bougeotte.

Ils disposèrent bientôt d'une bonne visibilité sur la ville. Kip remarqua les villages encore fumants aux portes de celle-ci. Ils avaient été rasés la veille. La base de la grande pyramide à escaliers n'était qu'à quelques rues du front de mer. Bien que construit avec les pierres rougeâtres du cru, le bâtiment était blanchi à la chaux. Il ne restait que de grandes bandes rouges peintes en zigzag sur les quatre côtés, que l'on avait recouvertes de verdure. Au sommet se trouvait un miroir géant convexe. Les ingénieurs qui avaient mis au point les Mille Étoiles de la Chromerie avaient dû avoir cette idée en voyant la grande pyramide. Au-delà de la ville, les Falaises rouges s'élevaient, bien plus hautes

que les bâtiments. Des panaches de fumée s'élevaient des hauteurs, là où des villages avaient dû exister. Et Kip repéra aussi un trébuchet visant la ville de ses projectiles.

Il devait être difficile de monter une catapulte jusqu'au sommet des falaises. Tout comme trouver de quoi en fabriquer directement là-haut. Mais, une fois postée là, c'était une machine de guerre redoutable. Et si les Robes rouges en avaient mis une en place, elles en installeraient d'autres. Pas moyen de se défendre contre ça.

Un autre projectile partit. Kip eut l'impression que le coup était lancé au hasard. La distance était si grande qu'il devait falloir des jours d'essais pour parvenir au réglage permettant d'atteindre les murs. Mais des jours marqués par la crainte de ce trépas venu du ciel étaient des jours de terreur pour les habitants.

Les murs de la ville paraissaient intacts, même si tout le front de mer était ravagé par un incendie. Les bas-fonds étaient jonchés d'épaves de bateaux brûlés. Apparemment, les pirates loués par le Prince des couleurs avaient fait du bon travail.

Mais, pour l'heure, Gavin ne se préoccupait pas de la ville. Ils décrivirent un grand arc de cercle, et constatèrent que la ville était encerclée par l'ennemi, qui avait par ailleurs pris toutes les petites villes autour.

— Les verts, vous sentez déjà quelque chose ? demanda Gavin.

L'horizon était à présent bien lumineux. Des coups de feu qui leur étaient destinés éclataient sur le rivage, mais ils étaient à trois cents mètres du bord, hors d'atteinte.

— J'ai l'impression que c'est moins fort ici qu'à l'extérieur de la baie, hasarda l'un des hommes.

— Merde ! s'exclama Gavin sans le laisser finir. Évidemment ! « La plupart des temps », disait-elle…

Il fit faire demi-tour à son embarcation, se dirigeant de nouveau vers la pleine mer.

Karris fit signe aux autres de les imiter.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Kip, qui se doutait qu'il exprimait l'interrogation générale.

— Le bane est énorme. S'il est proche, mais pas ici, où peut-il être ? s'interrogea Karris.

Il ne comprenait toujours pas. Là-haut, il vit les canons du fort de Cap-Ruic apparaître et cracher des colonnes de fumée noire à chaque tir. C'était les plus gros qu'il ait jamais vus. Dans l'eau, la flotte de la Chromerie avait adopté un chemin hésitant. Ils n'étaient pas collés à la côte nord (près du fort), mais ils ne s'étaient pas dirigés vers le milieu du passage non plus.

En réaction aux tirs de canons, les bateaux de la Chromerie modifiaient rapidement leur cours vers le centre. Or, au lieu de renforcer le milieu pour maintenir la Chromerie à portée des canons, la défense du Prince s'évanouit. Un des bateaux de la Chromerie avait perdu son grand mât et était en flammes, mais les autres réussissaient à s'enfuir.

Ils se dirigeaient tous dans cette brèche, sûrs de leur merveilleuse chance.

Cependant, les gros canons du fort mirent le feu à une demi-douzaine de petits bateaux. Des hommes hurlaient. Kip vit des ombres bouger dans l'eau, plus vite qu'il n'aurait dû être possible. Ils faisaient des sauts en projetant de la luxine. Des oiseaux – des becs de fer sûrement – emplissaient le ciel.

Mais, lorsque Kip quitta des yeux toutes ces scènes qui se déroulaient devant lui – des mourants, des débuts d'incendies, des tirs incroyables, de la luxine adoptant des formes qu'il n'avait jamais vues –, il constata que le Prince des couleurs n'essayait même pas de renforcer sa ligne de défense au centre. Aucun bateau ne s'empressait de colmater la brèche.

Et Kip se sentait habité d'une force sauvage. *C'est quoi ce bordel ?*

Il avait de plus en plus de mal à réfléchir à la stratégie. Il voulait tuer, courir, bouger. Et même s'il survolait les eaux à une vitesse que la plupart des hommes ne connaîtraient jamais… ce n'était pas assez. Il voulait se mouvoir de son propre chef, sans dépendre d'autrui.

Qu'avait dit Karris ? *« S'il n'est pas là ? »*

C'est bien là.

— Le bane flotte, *la plupart des temps* ! expliqua Gavin.

Dès que Kip comprit ce que cela signifiait, il vit que c'était le cas de tous les autres. Gavin avait fait demi-tour et se dirigeait vers le milieu du détroit. Là, au milieu des feux croisés tirés des deux côtes, il y avait une dizaine de bateaux à rames remplis de créateurs et de spirites.

— Séparez-vous ! ordonna Gavin. Tuez-les avant qu'ils aient le temps de finir !

Finir quoi ?

Les six chars des mers qui les entouraient se détachèrent, laissant Kip en compagnie de Gavin et Karris qui tenaient les tuyaux. Kip retira d'une main ses lunettes infrarouges et les rangea, mais les bonds qu'ils faisaient étaient si grands qu'au lieu de sortir une autre paire afin de se préparer au combat, il dut s'accrocher à deux mains au bastingage.

Le claquement des mousquets résonna à ses oreilles et un torrent de luxine multicolore se déversa entre les bateaux à rames et les chars des mers. La moitié des créateurs semblaient là uniquement pour défendre les autres. Kip vit de gigantesques boucliers de luxine verte les entourer. C'était plus que ce qu'ils auraient dû pouvoir faire. Ils absorbaient aisément le feu, la luxine et les balles. Ceux qui n'étaient pas occupés à créer tiraient sur de grandes chaînes qui disparaissaient dans les profondeurs. Alors que Kip observait ce spectacle, quelque chose sembla céder. D'abord un membre des équipages ennemis tomba à la renverse et les chaînes tendues se ramollirent soudain. Puis l'incident se répéta.

Les chars des mers et le raseur d'eau les encerclèrent.

Quelque chose d'énorme bougeait sous les vagues. Kip vit une masse enroulée et enchevêtrée monter à la surface à une vitesse formidable.

Puis la mer explosa dans le ciel.

Chapitre 108

L'embarcation de Teia glissait sur l'eau noire avec un léger chuintement. De la main droite, elle agrippait désespérément le bastingage tandis qu'ils bondissaient de vague en vague à toute allure. L'espace de plusieurs minutes, elle eut l'impression d'être aveugle tant elle était tendue ; elle n'arrivait pas à voir l'infrarouge ni le paryl. La terreur suffisait à dilater les pupilles, mais pas une simple frayeur paralysante, apparemment. Elle regarda autour d'elle et put constater qu'elle n'était pas la seule à faire blanchir ses phalanges sur la rambarde. Mais au milieu de ces visages austères se détachaient quelques expressions exaltées, dues pour certains à la vitesse grisante qui faisait siffler le vent à leurs oreilles, mais aussi à la perspective de mettre en pratique leur entraînement. La plupart des nouvelles recrues étaient restées en arrière, comme Fisk l'avait promis, mais, au dernier moment, Poing-de-fer avait décidé que les dons de Teia pourraient leur être utiles.

À présent, elle devait faire ses preuves. Et elle n'était pas prête, elle le sentait bien.

Peu à peu, elle se détendit légèrement. Elle prit conscience que son autre main était crispée sur sa tunique, à l'endroit où elle portait la petite fiole contre sa peau. Elle ne s'en était pas encore débarrassée. Pas avant que les papiers soient signés, enregistrés et qu'elle ait les rouleaux de pièces en main. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que sa liberté risquait encore de lui échapper. Peut-être allait-elle se couvrir de honte au cours de la journée, et la Garde noire changerait d'avis, la rejetterait. Elle se força à détendre ses doigts et à lâcher la fiole.

Il n'y avait pas grand-chose à voir hormis des vagues qui se perdaient dans le brouillard et le promontoire rocheux qui s'élevait devant eux, toujours plus haut. Des gens allaient mourir au cours de cette bataille, et Teia avait le sombre pressentiment qu'elle serait de ceux-là.

Ils avaient mis le cap droit sur Cap-Ruic. Le promontoire faisait cent cinquante mètres de haut et seuls des sentiers de chèvres y grimpaient de ce côté, à même la roche nue. Il fallait s'attendre à ce qu'ils soient sous bonne garde. Une seule alerte suffirait à faire échouer leur mission.

Mais le commandant paraissait savoir exactement ce qu'il faisait. Il les fit obliquer vers le nord pour se rapprocher de la côte, puis revenir vers le sud, à quelques longueurs seulement des rochers. Puis il amena l'embarcation tout contre l'un de ces derniers. Il s'accroupit et les autres l'entourèrent.

— Il y a une jetée à deux cents mètres d'ici, au coin. Il y aura des sentinelles. Je vais vous emmener à quarante mètres de cet endroit. Tlatig, Tugertent, Cothurne. Vous êtes les meilleurs archers. Encordez vos arcs. Vous monterez sur le rocher pour tirer. Teia, es-tu capable de voir à quarante mètres de distance si les gardes portent des cottes de mailles sous leurs capes ?

— C'est possible, mais pour l'instant je n'ai pas suffisamment de paryl pour…

— Par ici, dit-il en lui faisant signe.

Tandis que le commandant continuait de distribuer des ordres aux autres, une Garde noire montra à Teia une toute petite torche blanche au magnésium. La femme fit signe à Teia de s'asseoir en tailleur sur le pont du raseur d'eau agité par la houle. Puis elle lui mit plusieurs capes sur la tête.

— Elle va brûler dix secondes. Si tu as besoin d'une autre pour faire le plein, dis-le-moi.

Il semblait étrange de mettre des lunettes noires pour utiliser une torche, mais le peu de cours qu'elle avait reçu du professeur Martaens lui avait appris qu'elle ne devait pas regarder la lumière directe d'une torche. Elle courba le dos et activa la torche, qui s'illumina aussitôt d'un blanc brillant. Elle n'eut aucun mal à se charger de luxine paryle en quelques secondes. Puis elle dut attendre la fin de la combustion. Elle savait que cet objet devait avoir coûté une fortune, et elle avait l'impression de le gâcher.

Puis elle comprit que quinze vies dépendaient de cette petite torche. Après tout, ce n'était pas vraiment du gâchis.

Lorsque la lampe s'éteignit en crachotant, Teia sortit de sa cachette. Même si elle avait regardé la flamme de magnésium blanche de manière indirecte seulement, elle était à présent complètement aveuglée. Elle pensa à forcer ses pupilles à se dilater, mais aller à l'encontre des mécanismes de protection de son corps n'était peut-être pas la meilleure option. Les Gardes noirs avaient sorti des rames enrobées de feutre et faisaient lentement avancer l'embarcation. Ils atteignirent une pointe rocheuse qui mettait la jetée à l'abri de la houle. C'était un matin calme, mais les vagues étaient si importantes que les Gardes noirs avaient du mal à maintenir le bateau en place. À cause de cette agitation et des bonnes prises qui se trouvaient trop haut, Teia dut se faire aider pour débarquer. Les trois archers étaient plus grands qu'elle, même Cothurne, qui devait son surnom au fait qu'il portait des chaussures à talonnettes pour compenser sa petite taille. Ils étaient tous agiles.

Teia rampa vers le sommet du rocher et, sans le moindre grincement de cuir pour la mettre en garde, elle se retrouva nez à nez avec une botte, à moins d'un pas d'un homme qui venait de sortir de derrière un piton rocheux. Il la vit.

Il fut si surpris de trouver une petite fille à cet endroit qu'il n'éleva même pas la voix.

— Eh mais, qu'est-ce que tu…

Sa tête partit brusquement en arrière lorsqu'une flèche l'atteignit à l'œil, lui arrachant son casque.

Tlatig se jeta sous l'homme pour amortir sa chute et attrapa le casque avant qu'il ne tombe avec fracas sur les rochers. Cothurne fit prudemment rouler le corps pour dégager son camarade. Il plaqua l'homme agité de spasmes face contre terre puis plongea son couteau dans le cou du garde, à la base du crâne. Aussitôt, les mouvements cessèrent. Cothurne tourna vers Teia un regard inexpressif et lui fit signe de se mettre au travail. Encore sous le choc, elle reprit son poste et regarda vers le sud. Trois soldats se tenaient sur la jetée. Ils discutaient en regardant l'aube se lever. Ils étaient armés d'arcs non encordés, comme s'ils s'attendaient à recevoir un signal.

Ils sont déjà morts et ne le savent pas encore.

La jetée faisait à peine quinze pas de long, et deux petits bateaux à rames y étaient amarrés. Ils dansaient sur les vagues et grinçaient en frottant contre le bois du quai.

À l'aide d'un rayon de paryl, Teia put constater que les trois hommes portaient une protection complète en mailles et des casques. Elle ne leur serait pas d'une grande aide.

— Ils ont tous…

La corde d'un arc frémit au-dessus d'elle. Elle se retourna et vit Tlatig sortir calmement une autre flèche de son carquois. Elle avait le regard tourné vers la droite. Teia s'était tellement focalisée sur la jetée qu'elle n'avait même pas remarqué la petite cahute des gardes. Deux hommes venaient de tomber. Ils devaient être visibles de la jetée.

— Trois, dit Tugertent.

Elle ne dénombrait pas les gardes : c'était un décompte, et, quelques instants plus tard, trois flèches s'envolèrent sous les yeux de Teia.

Le garde le plus à gauche reçut une flèche sur le côté du cou, touchant sans doute sa colonne vertébrale, car il tomba comme un sac, directement dans la mer. Le second se saisit la gorge, qui pissait le sang comme une fontaine. Le troisième se retourna, et avec un bruit métallique son casque fit dévier la flèche qui aurait dû l'empaler. Le casque lui tomba sur les yeux. Déjà en mouvement, le garde le repoussa d'une tape. Les archers décochèrent une autre volée de flèches. Teia ne vit pas s'ils avaient touché l'homme, mais, lorsqu'il se jeta à l'eau, son plongeon semblait délibéré.

— Allez ! lança Cothurne.

Les trois archers s'élancèrent sur le sentier, leur prochaine flèche déjà encochée. Teia dégaina son couteau et les suivit, ne sachant pas que faire d'autre. Elle dirigea son faisceau paryl vers la petite hutte. Il traversa les rabats en cuir qui obturaient les fenêtres comme s'ils étaient transparents. Elle vit un homme en cotte de mailles se déplacer vers la porte.

— Cahute ! souffla-t-elle. Porte de devant !

Déjà Tlatig se dirigeait vers la cabane et, lorsque la porte s'ouvrit, Teia la vit lâcher une flèche dans l'obscurité à cinq pas de sa cible. Dans sa vision paryle, l'homme était légèrement assombri par le rabat de la fenêtre, mais elle le vit tomber.

Cothurne et Tugertent avaient atteint la jetée, et scrutaient les eaux. Il faisait encore assez sombre, ils n'avaient pas la lumière du soleil pour les aider. Teia courut leur prêter main-forte. Les archers longeaient le quai en inspectant les profondeurs du mieux qu'ils pouvaient.

Le rayon de paryl de Teia plongea dans l'eau, se diffracta un peu, mais resta quand même bien plus visible que la lumière naturelle.

— Là ! dit Teia en désignant l'homme qui nageait sous l'eau, à vingt mètres de la rive. Il nage !

Il se dirigeait vers le littoral nord.

— Merde ! il nage en cotte de mailles, dit Tugertent. Je ne savais même pas que c'était possible. (Elle banda son arc.) Je m'en occupe.

De là où elle se trouvait, juste à côté d'elle, Teia crut voir un léger scintillement au niveau de l'empenne de la flèche.

Le soldat atteignit la rive à la nage, soixante-dix mètres plus loin, et fit lentement surface, en silence. La flèche de Tugertent atteignit son crâne nu, et il retomba dans l'eau. Teia aurait juré que la flèche avait légèrement dévié de sa trajectoire en plein vol. C'était quoi ce bazar ?

— Courageux, admira Tugertent. Et d'une force !

Elle jura tant elle était impressionnée.

— Revérifiez qu'il est bien mort, ordonna Poing-de-fer.

Tugertent remarqua que Teia la regardait d'un air intrigué. Elle posa un doigt sur ses lèvres. « Chut. » Elle lâcha l'affaire. Il y avait plus important.

Tlatig lança un signal depuis la cahute, leur indiquant que la voie était dégagée. Cothurne lui fit un signe en retour puis emprunta le sentier.

— Tu vois à travers les murs et l'eau ? demanda Cothurne à Teia.

Il était vieux pour un Garde noir. Il avait la peau d'ébène et les yeux bleus des Pariens issus de nobles familles. Il était aussi mince que le commandant était baraqué. Ses halos étaient rouges et formaient des filaments dans ses iris.

— Seulement si je suis suffisamment près et que l'obstacle n'est pas trop épais, répondit Teia. Je voyais à travers le cuir des fenêtres.

— Teia, tu pars en avant sur le sentier, dit Poing-de-fer. Mets-toi en route dès maintenant. Cherche à repérer les hommes et les pièges. Tugertent sera avec toi dans trente secondes. Leur relève peut arriver à n'importe quel moment. Je veux qu'on arrive en haut avant qu'ils descendent.

Déjà des Gardes noirs portaient les cadavres au quai pour les jeter à l'eau.

Teia les arrêta, repéra le macchabée de plus petite taille et le dépouilla de son ceinturon, de son chapeau à bords mous et de sa veste. Elle passa le vêtement par-dessus son uniforme, boucla la ceinture et enfonça le chapeau sur sa tête. Il y avait du sang sur la veste. Elle chassa cette pensée de son esprit.

Les Gardes noirs la regardèrent d'un drôle d'air, mais elle n'en tint pas compte. Elle fit une torche avec un peu de luxine imparfaite. Elle avait la gorge sèche et déglutissait avec difficulté, mais sa

mission consistait simplement à avancer en ouvrant l'œil. Elle en était capable. Elle arriva à l'embouchure du sentier qui grimpait et, lorsque Tugertent la rejoignit, elle éprouva une profonde reconnaissance.

— Laisse-moi passer d'abord aux tournants, lui dit-elle.

Les autres se regroupèrent derrière eux. Elle avança. Les trois archers la suivaient à trente pas. Et le reste encore dix pas en arrière. Le chemin évolua : au début sentier de chèvres qui serpentait entre les arbres et les buissons, il s'enfonça bientôt directement dans la roche de la falaise. Il mesurait moins d'un mètre de large, et Teia vit que derrière elle certains devaient se mettre de biais pour longer la paroi, polie par le passage de soldats pendant des décennies, voire des siècles. La montée était rude, décrivant de grands lacets qui zigzaguaient sur la falaise nue.

Teia orientait son faisceau de paryle de droite à gauche, dilatant ses pupilles au maximum à la recherche de pièges ou de déclencheurs d'alarme. Régulièrement, elle accommodait ses yeux au spectre visible. Le professeur Martaens lui avait raconté qu'un vieil homme se déplaçait en n'utilisant que la lumière paryle, mais il y avait tant de parasites dans ce spectre que Teia avait du mal à y croire. Néanmoins, elle ne repéra aucun piège.

Elle conservait une avance correspondant à un demi-lacet. Lorsqu'ils furent à peu près à mi-hauteur, elle entendit des voix au-dessus d'eux.

— … croire qu'elle l'aurait fait si c'était moi qui lui avais fait sa fête !

Le rire d'au moins quatre hommes retentit, dont celui qui parlait.

Teia jeta un coup d'œil en arrière. En contraste total avec sa propre panique, les Gardes noirs semblaient parfaitement calmes. Mais les soldats étaient au-dessus d'eux et descendaient, comme s'ils faisaient la course pour atteindre le tournant avant eux. Les archers ne pouvaient pas leur tirer dessus dans cette position et, s'ils attendaient qu'ils surgissent au coin, les soldats auraient sûrement le temps de donner l'alerte.

Teia battit en retraite et se mit à l'abri des regards, attendant des ordres.

— Combien ? articula Cothurne.

Les deux troupes marchaient en direction du même tournant qui se trouvait à une centaine de pas, et au fur et à mesure les deux pistes se rapprochaient. Dans quarante pas, si les soldats regardaient vers le bas, ils verraient les Gardes noirs qui montaient.

Teia montra quatre doigts, cinq doigts, et haussa les épaules. Le commandant s'avançait déjà, faufilant miraculeusement sa grande silhouette musclée entre les Gardes, comme si la mort ne le guettait pas au moindre faux pas. Il vint se placer au milieu de la colonne. Il tenait à la main une longue corde de luxine verte. Derrière lui suivait, avec plus de difficultés, la plus petite femme de la troupe, qui s'appelait Cascade.

Teia trouva ce nom de mauvais augure ce jour-là. Poing-de-fer aida Cascade à s'enrouler la corde autour de la taille, bien serrée, puis il lança les extrémités vers la queue de la colonne. Chacun agrippa la corde, sauf les deux Gardes jouxtant le commandant, qui s'accrochèrent à sa ceinture. Ils donnaient l'impression d'échanger une quantité d'informations sans un mot.

Il regarda Teia.

— Donne-nous le compte exact. Et dis-nous quand ils sont juste au-dessus de nos têtes.

Teia carra ses épaules, enfonça le chapeau sur ses yeux et essaya de se remémorer la démarche du soldat qu'ils avaient tué. Elle tourna au coin d'un bon pas, en gardant les pieds bien écartés pour dissimuler le mouvement de ses hanches. Elle maintenait la tête baissée et les épaules en avant pour les faire paraître plus larges et plus musclées. Elle jetait régulièrement des coups d'œil en direction de la mer pour rendre crédible le fait qu'elle ne voie pas la troupe qui s'avançait vers elle.

— Arvad ! l'interpella l'un des hommes. Pourquoi tu remontes si tôt ?

Teia tourna brusquement la tête vers eux. Le secret pour imiter une voix d'homme était de ne pas essayer de feindre une voix de basse, il valait mieux tenter le ténor, plus facile, et faire des répliques courtes.

— Une vague scélérate ! Tombé de la jetée ! Il s'est blessé !

Elle tendit le bras en direction du petit quai, en se plaçant assez près du bord pour que les Gardes voient sa main. Elle étendit d'abord tous les doigts : « cinq ». Puis les replia, ne laissant que l'index : « plus un ». Six en tout.

Avant que les soldats n'aient le temps de l'interroger davantage, elle leur fit signe de la suivre et leur tourna le dos. En arrivant au tournant, elle montra de nouveau la jetée, bras tendu. Et lorsque les soldats furent juste au-dessus des Gardes noirs, elle laissa retomber son bras.

La troupe de soldats n'était plus qu'à quatre mètres. Poing-de-fer se mit dos à la paroi et Cascade se plaça devant sa large poitrine, presque serrée contre lui. Il lui enserra les hanches de ses gigantesques mains.

Après un rapide décompte, Poing-de-fer jeta Cascade en l'air. Elle se rétablit sur les mains du commandant, à hauteur d'épaules, puis il la souleva au-dessus de sa tête. La luxine bleue fusa des mains de la femme menue, retenue au-dessus du vide par la corde verte, et le recul la projeta en arrière, mais elle continua malgré tout à tirer. L'élasticité de la luxine verte lui permettait de défier les lois de la pesanteur, partant de plus en plus en arrière, tandis que Poing-de-fer se penchait pour la retenir par les pieds. Il avait le corps en travers du sentier, uniquement retenu par la pression de la corde et les deux hommes qui agrippaient sa ceinture.

Cascade n'essayait pas de toucher chaque soldat individuellement avec des lances ou des projectiles. Elle créa un panneau de luxine bleue derrière eux, si épais qu'il ne restait plus suffisamment de place sur le sentier. Le bloc les poussa dans l'abysse. Comme ils n'avaient rien pour se raccrocher, il n'en fallait pas plus.

Les six soldats tombèrent comme un seul homme du sentier surplombant les Gardes noirs. Un seul poussa un cri de surprise en plongeant à la rencontre de sa mort. Or celui-là, qui était le plus proche, heurta la corde de luxine verte dans sa chute. Cela ne fit que le retourner sans l'arrêter, mais Cascade fut violemment tirée sur le côté, alors même qu'elle venait de stopper son flux de luxine bleue, si bien qu'elle repartit en direction de la paroi. Poing-de-fer se pencha de toutes ses forces du côté opposé, mais il ne pouvait pas avancer car les Gardes occupaient tout le sentier. Il pivota, prit les deux pieds de la femme d'une seule main et tendit la main vers le rebord, et les deux Gardes qui le retenaient durent lâcher sa ceinture, sinon ils auraient été précipités dans le vide.

Le commandant reposa délicatement Cascade, mais ce mouvement l'avait déséquilibré, et il chuta de la corniche.

Ses doigts épais agrippèrent le rebord, glissèrent, puis tinrent bon. Les Gardes noirs écartèrent Cascade du bord, et en un clin d'œil des cordes de luxine entourèrent le commandant. Avec leur aide, il se rétablit sur le sentier et se releva. Sans paraître le moins du monde ébranlé.

— Ils sont tous morts, annonça-t-il. Mais il n'y a pas de temps à perdre.

Quoi, il avait vérifié que le boulot était bien fait alors qu'il était suspendu dans le vide ? Nom d'un halo !

Le soleil acheva de se lever tandis qu'ils grimpaient au petit trot. Lorsqu'ils arrivèrent en haut du sentier, Teia partit en reconnaissance. Elle aperçut après le dernier tournant une solide porte en bois de trois mètres de haut, surmontée de piques acérées. À la lueur du paryl, elle vit à travers des fentes que la porte était blindée et qu'il y avait quatre hommes postés derrière. Le précipice près de la porte

n'était pas aussi abrupt que celui de la montée, mais l'inclinaison était quand même trop grande pour tenter une ascension alors que des hommes en armes se tenaient juste au-dessus. Elle devinait aussi la forme de lances et de mousquets.

Elle venait à peine de faire son rapport lorsque les canons du fort se mirent à tirer dans l'eau. Pendant toute la montée, elle s'était concentrée pour ne pas faire un pas de côté, à l'affût de pièges ou autres dangers, si bien qu'elle avait à peine regardé du côté de la mer. La vue était époustouflante de beauté. Le soleil tout juste levé, la baie qui exposait son camaïeu de bleus et de verts, les voiles gonflées… et les épais nuages de fumée qui ourlaient les flancs des bateaux à présent que la flotte chromérienne essayait de pénétrer dans la baie. Le centre de la défense du Prince n'était tenu que par quelques petits bateaux. Ils ripostèrent.

— Lem, en avant, commandant Poing-de-fer.

Un petit individu agité de tics se détacha du groupe.

— Salut, dit-il à Teia en jetant un coup d'œil à sa poitrine inexistante avant de revenir à ses yeux, puis il détourna la tête. C'est Lem. Vrai nom, Vol. Tu sais, de Vol à Volum, de Lum à Lem.

— D'accord, répondit-elle.

Je crois.

— Ce que Lem a de spécial, c'est qu'il est fou, déclara-t-il. Chacun est un peu fou à sa manière. Mais celle de Lem est spéciale et utile.

— Et tu vas me dire de quoi il s'agit, devina Teia tandis qu'il contemplait de nouveau sa poitrine.

Elle n'arrivait pas à décider s'il essayait de la mettre mal à l'aise ou s'il ne regardait jamais les gens en face.

— Lem croit qu'il peut réussir n'importe quoi au nom de la Garde noire. Lem croit que cette pierre est comme du beurre, face à lui. Il est un peu lent, et tant mieux, sinon il serait sans doute trop dangereux. C'est ce que les entraîneurs ont dit. Regarde, Lem peut donner des coups de poing dans le roc pour te faire des prises. Sans problème. Lem a une volonté qui ferait pleurer Andross Guile comme un nourrisson. Vrai nom, Vol, tu vois.

— D'accord, répéta Teia.

Lem s'emplit de luxine bleue puis se pencha vers elle et lui dit d'un ton de conspirateur :

— Il y a quelque chose dans l'eau.

Comment ce cinglé a-t-il fait pour intégrer la Garde ? C'est un cinglé de grande valeur. Comme moi.

Lem tendit la main et attendit. À mi-voix, il chantonnait une litanie de chiffres.

— Quarante et un, cinquante-trois, quarante-sept, cinquante-neuf, cinquante-trois, cinquante-neuf, soixante et un, soixante et onze, non…

Un marteau de luxine bleue jaillit de sa main et percuta la pierre, y restant planté. Cette barre horizontale retenue par un piquet profondément enfoncé dans la pierre ferait une bonne prise de main ou de pied. Il la vérifia, tira pour s'assurer qu'il n'y avait pas de jeu, et prit une grande inspiration. Il abaissa la main et huit autres dispositifs du même genre fusèrent, créant une parfaite échelle.

De la luxine bleue plantée dans des rochers ! Ça alors ! Et dire qu'elle pensait que la Garde noire ne pouvait pas l'impressionner davantage.

Lem adressa un sourire à Teia, puis, comme s'il s'apercevait qu'il l'avait regardée directement, il détourna la tête.

— Vrai nom Vol, tu vois.

Un peu qu'elle voyait.

Au signal du commandant, Teia escalada cette échelle de fortune. Elle était presque en haut

lorsqu'elle entendit du métal crisser contre de la pierre et de l'autre côté de la porte des ordres fusèrent. Il y avait une ouverture ménagée dans la muraille au-dessus d'elle. Elle vit un canon pointer son nez. Elle rentra le cou dans les épaules pour se couvrir les oreilles, un bref instant avant le coup de feu.

Le souffle faillit la faire tomber. Et le premier coup fut suivi par dix autres autour du fort. Le recul renvoya les canons dans leur logement mais, lorsque Teia releva la tête pour tenter d'avoir une idée du nombre d'hommes occupés à charger les canons – le paryl traversait aisément l'épaisse fumée –, elle constata que les fenêtres étaient barricadées. Il y avait juste assez d'espace pour faire rouler les canons et que leur gueule dépasse des barreaux, mais un Garde ne pouvait s'y glisser. Peut-être que, juste après un coup, une personne pouvait ramper à l'emplacement du canon.

Donc : ramper devant un canon en espérant que l'espace était suffisant puis attaquer des hommes armés qui auraient déjà le regard braqué dans cette direction.

Teia sentit plus qu'elle n'entendit de nouvelles prises s'encastrer dans la pierre à côté d'elle : l'échelle contournait la grande canonnière et montait encore plus haut, vers le sommet du fort. Elle regarda vers le bas et fit comprendre au commandant qu'il serait impossible de passer par les fenêtres. Lem mettait déjà en place une nouvelle échelle de l'autre côté de ces dernières.

Au-dessus de la partie en pierre, le fort comprenait plusieurs étages en bois. Teia se félicita de ne pas souffrir du vertige car elle avait à présent atteint une hauteur prodigieuse. À la jonction entre la pierre et le bois, il y avait un espace assez large pour porter trois personnes. Les gros troncs du fort étaient profondément enfoncés dans des trous ménagés à même la roche rouge. Teia essaya de voir à travers les murs. Elle n'arrivait pas à percer le bois mais, dans les interstices entre les écorces, elle obtint quelques aperçus diffus. Elle ne repéra personne.

Un Garde noir la rejoignit, et elle vit que d'autres arrivaient sur la deuxième échelle. En contrebas, elle distingua les soldats postés derrière la porte qui scrutaient la mer. Il suffisait que ces hommes se retournent pour regarder les tirs de canons – et c'était en effet un sacré spectacle – et ils auraient les Gardes noirs en pleine vue. Alors qu'une nouvelle salve résonnait, Teia suivit le regard des soldats, rivé sur les vagues. Des bateaux étaient en feu – principalement ceux de la Chromerie qui s'étaient approchés trop près du fort.

Le reste de la flotte se dirigeait vers une brèche au milieu de l'étranglement. Les petites embarcations du Prince – Teia ne s'y connaissait pas suffisamment pour les nommer – quittaient cette zone. Mais la plupart des bateaux de la flotte ne parviendraient pas à passer indemnes. Teia avait pu constater la portée des canons du fort : les bateaux qui manœuvraient seulement maintenant pour s'éloigner de la côte seraient encore accessibles pendant dix ou quinze minutes. Le fort aurait le temps de tirer des centaines de coups de canon. *Qu'Orholam ait pitié !* Teia tourna la tête et crut voir, très loin à l'ouest, deux raseurs d'eau filant sur les vagues pour revenir prendre part au combat. Ils n'avaient donc pas trouvé le bane vert ?

— Combien de soldats ? lui demanda le Garde noir.

Il parlait du fort. Elle sortit de sa torpeur. Elle ne pouvait rien tenter à propos de ce qui se jouait en bas, à part faire taire les canons tout proches.

— Je ne vois personne, chuchota-t-elle.

— On a peut-être une chance alors.

Il adressa des signes à l'autre équipe. Teia compta huit personnes alignées sur l'autre échelle, et six sous elle. Le Garde qui était avec elle – et dont elle ne connaissait pas le nom – créa une charge d'explosifs et la plaça sur le mur en bois, le plus loin qu'il osa.

L'autre équipe mettait en place une autre échelle, simplement adossée contre le mur, cette fois. Ils

la gravirent rapidement et le commandant donna le signal.

Le Garde poussa Teia de côté et procéda à la mise à feu. La bombe explosa et Teia fut d'abord surprise de ne pas entendre de cris d'alerte dans le fort.

Évidemment. Ils utilisent des canons de toutes sortes. Une explosion de plus n'a rien d'inquiétant pour eux.

À l'aide de pieds-de-biche en luxine, les Gardes noirs achevèrent d'arracher le bois et pénétrèrent dans le fort. Il y avait des cadavres partout. Des Atashiens surtout, mais il y avait aussi des hommes dépenaillés, sans uniforme, et des créateurs. Et même quelques spirites. Une bataille avait fait rage la veille.

Le fort était immense. Il coiffait le cap d'une couronne hérissée de tours en bois profondément ancrées dans la pierre. Mais il n'y avait presque personne en vue. Deux hommes étaient en faction à la porte, leur tournant le dos. Les archers s'empressèrent de les tuer, perforant d'une flèche leur dos recouvert d'une cotte de mailles. Les Gardes noirs qui étaient passés de l'autre côté rencontrèrent une équipe de canonniers et les éliminèrent en quelques secondes.

Teia se joignit à eux pour emprunter un escalier qui descendait vers le fort proprement dit. Ils parvinrent dans un large couloir qui les mena à une grande porte en bois. L'atmosphère était sombre et enfumée mais, grâce à l'infrarouge, Teia voyait sans mal.

— Quatre à gauche, cinq à droite. Je crois que c'est un spirite au milieu qui donne des ordres, chuchota-t-elle.

Puis, alors que les canons grondaient, elle longea le couloir en courant sur la pointe des pieds, jusqu'à une autre porte derrière laquelle se trouvait une autre équipe.

— Trois à droite, six à gauche.

Poing-de-fer lui fit signe de rester où elle était. Il dégaina silencieusement un long et magnifique cimeterre qu'elle n'avait encore jamais vu. La poignée était décorée de turquoises et de nacre, et une matière ressemblant à du bois noirci était sertie au dos de la lame. Poing-de-fer ne regardait pas son arme, comme s'il n'en supportait pas la vue, mais il la présenta à Cothurne, qui tendit la main pour toucher le bois du cimeterre.

L'atasifusta s'embrasa et les deux équipes passèrent aussitôt à l'action. Ils firent irruption simultanément dans les deux pièces. À travers la fumée, Poing-de-fer ressemblait à un géant maniant une barre de flammes. Teia entendit des cris, de colère et de terreur, et des coups de pistolet. Elle-même brandissait son arme dans sa main moite, prête à tirer.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté du couloir et un créateur passa la tête dans l'embrasure, surpris. Il vit Teia.

Son pistolet sembla se lever tout seul, le silex claqua, les étincelles fusèrent. Elle fut surprise par la force du recul, accompagné de la fumée brûlante. Teia cligna des yeux et vit le créateur affalé à ses pieds. Il avait l'œil gauche arraché, ainsi qu'un quart de la tête.

Il n'était pas mort.

— Recharge, lui dit le commandant à l'oreille.

Cela paraissait impossible, pourtant il était déjà de retour. Elle frémit mais surprit ses mains à effectuer les gestes nécessaires : nettoyer son arme, ouvrir sa corne à poudre, tasser la bourre. Le commandant inspecta la pièce de laquelle était sorti le créateur. Il ne trouva personne, pourfendit le blessé dans le dos, jusqu'à son cœur, retira son arme et s'éloigna aussitôt dans le couloir.

Teia courut après lui. Elle avait à peine eu le temps de recharger son pistolet, mais soudain elle ne voulait pas être laissée en arrière. Ils tombèrent sur dix autres créateurs ennemis. Teia s'arrêta, mais le commandant enchaînait déjà des mouvements qui ressemblaient au yeshan ka, utilisant le cimeterre

d'une main, la luxine de l'autre, tuant des hommes à gauche comme à droite. Les autres Gardes noirs se joignirent à lui un instant plus tard. Des explosions lumineuses coloraient les murs.

Teia entra dans la mêlée en même temps que le Garde qui avait percé une brèche dans la palissade. *Zero.* Son nom lui revenait à présent. Ils se retrouvèrent face à deux créateurs qui absorbaient de la lumière pour attaquer.

— Prends le vert, je m'occupe du rouge ! lui cria Zero.

Avant que Teia ait le temps de dire quoi que ce soit, il s'élança.

Teia attaqua le créateur qui se trouvait de son côté. Zero l'avait aussi pris pour cible. L'autre créateur passa une lame de luxine à travers le corps de Zero. Il tomba en trébuchant et regarda Teia comme s'il était abasourdi par sa stupidité.

Je suis daltonienne, bordel !

Zero s'écroula, et un autre Garde noir tua le créateur qui l'avait frappé.

Avec un sourire fou, un spirite rouge s'immola. Le commandant rugit et cria à Teia de partir à la poursuite de… quelqu'un. Elle ne comprit pas les mots, qui se perdirent dans le fracas de la bataille.

Puis elle remarqua un jeune homme qui s'enfuyait, et le prit en chasse. Il était vêtu d'une chemise et d'une cape blanches, toutes deux agrémentées de larges bandes colorées. C'était un polychrome du Prince des couleurs. Il détala dans les couloirs et disparut. Teia le suivait le plus vite qu'elle pouvait.

Au détour d'un coin, elle percuta en pleine course son pied tendu et son épaule, et fit un vol plané. Elle avait été prise au piège ! Elle glissa sur le sol en pierre usée et vit qu'il avait récupéré son pistolet. Elle pensa qu'il avait dû lui casser le doigt en le lui arrachant ainsi des mains. Ce garçon devait avoir dix-sept ans environ. Ses lunettes l'avaient blessé en se cassant, coupant ses joues et son nez. Il braqua l'arme sur elle. Teia s'immobilisa.

À genoux, elle regarda une dizaine de soldats armés de mousquets rejoindre le jeune homme en courant. Ils avaient dû se trouver dans une autre salle de canon ou à la caserne. Il rangea le pistolet. Il lui sourit avant d'ordonner :

— Tuez-la et allez en renfort à l'extérieur.

Teia ne voulait pas mourir. Mais elle ne pouvait rien faire. Par Orholam, elle ne pouvait rien faire. Alors que trois soldats levaient leur arme, elle se sentit habitée de quelque chose d'immense et dépassant largement son entendement, comme un grand vent, qui lui chuchotait à l'oreille. *Comme ça.*

Soudain elle entendait le professeur Martaens. *« Tu risques de te consommer entièrement. »* Mais elle était sereine. Sans crainte. Ses mains se levèrent, doigts écartés, et des ondes rapides de luxine ouverte s'échappèrent d'elle. Ceci était au-delà du paryl, ou alors un paryl créé d'une manière qu'elle n'avait encore jamais envisagée.

Elle eut l'impression d'avoir plongé les mains dans du feu. Les soldats hurlèrent, lâchèrent leurs armes, essayant d'esquiver. Deux parvinrent à fuir. Beaucoup tombèrent, roulés en boule.

Teia perçut un pas de course derrière elle et elle tendit la main, prête à tuer.

C'étaient des Gardes noirs. Elle s'arrêta et revint aussitôt à une vision normale. Elle inspecta ses mains. Elles étaient intactes, sans aucune brûlure. Seul un léger picotement persistait.

Elle se retourna vers les soldats qu'elle avait dominés, s'attendant à voir leurs carcasses calcinées. Mais ils étaient indemnes. Encore étourdis, ils s'empressèrent de récupérer leurs armes alors que l'attaque des Gardes noirs leur tombait dessus.

Teia se remit en mouvement. Le jeune chef faisait partie de ceux qui avaient fui, protégé par le corps des soldats devant lui. Elle partit à sa poursuite.

Elle fit irruption dans la cour juste à temps pour le voir se faufiler par un trou de la porte.

Zut ! Elle n'allait pas continuer la chasse par là.

Et le combat semblait déjà fini. Teia revint vers la batterie en frottant ses paumes qui la picotaient encore. Les Gardes noirs ne prenaient pas le temps de fêter la victoire. Déjà ils chargeaient les canons sous la supervision de l'un d'eux, qui avait une expérience des grosses pièces de mortier.

— Commandant, dit Teia, est-ce que Zero va… ?

— Il est mort, répondit Poing-de-fer. (Il avait éteint son épée, mais la lame était encore fumante, et maculée de suie, de sang et de cheveux.) Le garçon ? Le polychrome ?

— Je n'ai pas… Il a réussi…

Le commandant leva la main et se rendit à la fenêtre.

— Est-ce que j'ai des visions ? demanda-t-il.

Plusieurs Gardes noirs le rejoignirent.

— Oh non ! je le sens aussi, confirma un créateur vert nommé Vanzer.

La bataille navale faisait toujours rage. La flotte de la Chromerie ne semblait même pas avoir remarqué que le fort avait cessé de les bombarder. Tous les bateaux tentaient de rallier le milieu du passage, que la flotte du Prince avait entièrement déserté.

Mais c'était la mer elle-même qui retenait l'attention des Gardes noirs.

— Ils nous ont *attirés* au milieu de l'étranglement, commenta Poing-de-fer.

Pile au centre d'un immense cercle sombre.

Une flèche aussi large qu'une tour surgit de l'eau, créant de grands remous qui firent valdinguer les bateaux alentour. Puis des tours plus petites apparurent, formant un cercle à quelques centaines de mètres.

L'une d'elles sortit à travers la coque d'un galion, le soulevant tout entier hors de l'eau. Puis le bois céda : équipage et matériel mêlés furent précipités dans l'eau.

La mer donna alors l'impression de se soulever sur une lieue à la ronde. Le bane avait émergé. L'eau jaillit en grandes éclaboussures, inondant des bateaux entiers, en fracassant d'autres. Puis les vagues ruisselèrent en puissants torrents autour de cet îlot surgi de nulle part.

On aurait pu croire que les bateaux ayant eu la chance de se trouver dans la bonne direction pourraient échapper à l'île, mais des lianes grosses comme des troncs surgirent elles aussi. Une forêt de lianes vivantes qui agrippaient tout comme les tentacules d'une pieuvre géante qui avait surgi, non pas à un endroit, mais en cent lieux différents. Le bane était un tapis grouillant et vivant.

Même si ses yeux ne pouvaient le lui indiquer, Teia n'avait aucun doute sur la couleur de cette monstruosité. La folle sauvagerie du vert, à présent qu'elle n'était plus atténuée par l'eau, atteignait les créateurs comme une gifle.

Les bateaux qui avaient résisté au cataclysme se retrouvaient à présent échoués sur l'île verte, immobilisés dans des positions improbables.

En une minute, la flotte de la Chromerie avait été vaporisée. La défense de Ru n'existait plus. Des milliers de morts. La bataille était perdue.

Teia vit des centaines de silhouettes humaines émerger de l'île elle-même, comme des petits insectes, vus à cette distance. Ils levèrent les mains vers les cieux et des rayons de lumière fusèrent de centaines de spirites verts. Au centre de cette armée naissante, un petit groupe les combattait, usant d'une multitude de couleurs.

— Ce sont des Gardes noirs, repéra quelqu'un. Le Prisme est là-bas. Il se bat. Contre ça.

Orholam miséricordieux, ils n'avaient pas la moindre chance de s'en sortir !

Chapitre 109

— Lever du soleil dans cinq minutes, annonça le créateur orange.

Il était nerveux et faisait bruyamment aller et venir sa salive autour de la feuille de khat qu'il avait glissée sous sa lèvre.

Une dizaine de créateurs jaunes et orange étaient rassemblés au pied du mur sud de Ru, attendant l'aube, et intimant nerveusement le silence à Liv et son équipe, composée de quatre créateurs et de quatre soldats. Avec elle, ils atteignaient le chiffre sacré de neuf. Liv aurait préféré le chiffre sacré de quatre-vingt-dix-neuf. Elle aurait préféré des guerriers sachant créer et des créateurs sachant se battre, mais les Robes rouges avaient des années de retard par rapport à un corps d'élite tel que la Garde noire.

L'armée des Robes rouges ouvrait l'œil, arme au poing, mais les soldats étaient à quatre cents et cinq cents mètres pour les plus proches. Les Atashiens devaient avoir des armes qui tiraient à cette portée, mais ils avaient décidé d'économiser leur poudre. Liv émettait l'hypothèse que leur situation était aussi précaire que celle des Robes rouges. La batterie du Prince du côté sud de l'étranglement avait juste de quoi tirer une fois avec chaque pièce. Il espérait que la flotte de la Chromerie éviterait ce littoral et passerait de l'autre côté, qu'ils croyaient toujours aux mains de leurs alliés.

Liv n'aurait le fin mot de l'histoire qu'après la bataille, voire jamais. Sa mission était pour ainsi dire suicidaire. Ses soldats étaient revêtus d'armures en cuir tailladées et des capes bleu délavé des Bâtards bleus, une compagnie de mercenaires dont la ville de Ru avait loué les services. Les compagnies de mercenaires acceptaient rarement d'endurer des sièges : Ru devait avoir déboursé une fortune.

Et comme on pouvait s'y attendre chez des hommes dont la loyauté allait d'abord à leur bourse, ils avaient accepté un arrangement avec le Prince des couleurs. Ils avaient refusé de se battre pour lui, ne voulant pas s'attirer une réputation de renégats qui leur ferait perdre d'autres contrats. Mais ils avaient accepté de préparer le terrain pour l'équipe de Liv, en échange d'un traitement clément lorsque les Robes rouges prendraient la ville.

Comme tout dirigeant, le Prince des couleurs détestait les mercenaires, mais il ne pouvait s'en passer. Il était convaincu que le prince pirate Pash Vecchio l'avait trahi. Ce pirate gringalet lui avait assuré que son immense navire protégerait la côte sud, aiguillonnant la flotte de la Chromerie dans le piège. Le bateau avait été vu, leur avait-on rapporté, aussi allait-il peut-être surgir au dernier moment. Mais il était plus probable qu'il ait attendu au large comme d'autres bateaux pirates, espérant fondre sur les navires des vaincus après la bataille, pour capturer des esclaves et piller les marchandises.

Le fracas lointain des canons, roulant sur les vagues, résonna avant l'aube. Liv se demanda si des gens qu'elle avait connus étaient en train de mourir. Elle regarda résolument le mur, observant le soleil l'éclairer peu à peu.

— Je croyais que c'était impossible, dit-elle à l'amateur de khat aux yeux orange.

— Formée à la Chromerie, hein ? La Chromerie raconte des mensonges, princesse.

Les créateurs orange du Prince étaient les seuls à avoir un niveau supérieur à ceux de la Chromerie. Leurs illusions incluses dans d'autres luxines étaient aussi réussies que celles des étudiants de la Chromerie, mais ils réalisaient d'autres choses dont Liv n'avait eu vent qu'en tant que rumeurs, et que la Chromerie faisait passer pour impossibles. Ils diffusaient des émotions. Il fallait regarder l'objet sur lequel ils jetaient le sort, et aussi se montrer sensible à ce genre de chose : plus

les personnes étaient émotives, plus le sort avait de l'effet sur elles. Mais ce mur était un chef-d'œuvre en deux parties. Premièrement, les hommes du Prince infiltrés dans la ville avaient jeté des sorts sur tous les bâtiments et toutes les rues alentour, ainsi que sur le mur lui-même. Les sortilèges pouvaient être disposés en couche si mince qu'ils étaient invisibles à l'œil, surtout lorsque l'arrière-plan était coloré ou comportait des motifs. Mais l'effet agissait malgré tout, sans passer par la raison, s'attaquant directement aux émotions, serrant le ventre. Dans le quartier juste derrière ce mur, tous les habitants ressentaient de la crainte.

Ce n'était pas un sentiment incongru pour quelqu'un vivant dans une ville assiégée, et le but recherché était atteint : les gens évitaient inconsciemment cette zone. Ils inspectaient donc cette partie du mur moins attentivement, et l'illusion n'était pas découverte.

Liv leur demanda comment ils faisaient. Ils lui expliquèrent qu'ils mettaient leur volonté dans la création, selon le même principe que pour celle des golems. Ils donnaient pour ainsi dire vie à la magie. Ce genre de pratiques était bien entendu prohibé par la Chromerie. Les luxiats pensaient que se séparer d'une partie de sa volonté pour l'insuffler à la magie revenait à se séparer d'une partie de son âme, à jamais perdue.

Les Robes rouges savaient que c'était faux. D'après eux.

Le trébuchet sur les Falaises rouges envoyait ses grosses pierres tous les quarts d'heure, et notamment à côté de ce quartier. Les oranges avaient atteint le mur et programmé leurs explosifs pour qu'ils se déclenchent au moment où les projectiles de la catapulte faisaient déjà trembler la terre.

Un capitaine atashien avait été assassiné, un autre soudoyé en lui garantissant que sa famille et lui seraient épargnés lorsque la ville tomberait. Ils avaient creusé un trou dans le mur avant de dissimuler la brèche par une illusion. De la luxine bleue recouverte de rouge, de jaune et d'orange créant une illusion qui ressemblait à la muraille : assez pour s'y tromper en jetant un coup d'œil rapide à vingt ou trente pas. Mais l'illusion n'aurait pas résisté à un examen rapproché.

Les créateurs et les ingénieurs du Prince avaient travaillé nuit après nuit, dissimulés sous d'épais draps de laine pour cacher la lumière des torches au magnésium. Chaque matin, ils en sortaient épuisés et couverts de sueur. Mais en quelques jours à peine ils avaient façonné une porte invisible, avec des supports pour soutenir le mur, et assez large pour laisser le passage à cinq hommes de front.

Elle n'était pas assez large pour que toute l'armée pénètre par là : l'ouverture était trop basse pour les chevaux, mais ce n'était pas le but de cette stratégie.

Une heure après l'entrée de l'équipe menée par Liv dans la ville, le Prince des couleurs enverrait cinq cents de ses meilleurs créateurs et guerriers par ce tunnel, avec l'ordre d'ouvrir la porte sud de la ville afin de laisser entrer l'armée.

Liv ne voyait pas ce qui pouvait faire échouer ce plan. Le Prince des couleurs n'était pas aussi sûr de lui. Il aurait préféré s'occuper dans un premier temps de la flotte chromérienne, et de Ru le jour suivant, au cas où les bateaux accosteraient et attaqueraient par l'arrière au lieu de tenter de ravitailler directement la ville. Mais il avait tout de même pris ce risque car, pour que son piège fonctionne, il devait mener les deux missions le même jour.

Si la manœuvre échouait, Liv se retrouverait très, très isolée dans une ville hostile.

— C'est l'heure ! aboya le créateur orange.

Lorsque le soleil les inonda, lui, un bleu et un jaune touchèrent simultanément le mur en différents endroits : ils actionnaient les nœuds de contrôle qu'ils avaient laissé à la surface. Et l'illusion s'ouvrit comme un rideau.

— Souvenez-vous de ce que notre Prince a dit, leur rappela Liv. Ce que nous faisons aujourd'hui, nous le faisons par compassion. La liberté se paie toujours par le sang. Et si c'est le prix, autant qu'il

soit payé par quelques-uns seulement. Soyons rapides et implacables.

Ce n'était pas grandiose comme discours, mais c'était la première fois que Liv faisait ce genre de chose. Ses hommes acquiescèrent puis franchirent la muraille. Elle passait en avant-dernier. Si elle mourait, la mission échouait : ils devaient la protéger à tout prix. C'était le prix et le privilège d'être une ultraviolette.

Elle se pencha à son tour. Le mur avait à sa base une épaisseur de dix-huit mètres. C'était énorme. Voilà pourquoi ils ne l'avaient pas bombardé directement avec les trébuchets : il aurait fallu des mois pour en venir à bout. Des canons auraient fait l'affaire, mais ils ne disposaient pas de suffisamment de poudre, ni d'un accès aisé à des mines de salpêtre pour en fabriquer davantage. Celui qui avait prétendu que cinq hommes pouvaient passer là de front avait menti. C'était si bas de plafond que Liv devait se plier en deux, et elle pouvait toucher les deux parois en tendant les bras. C'était suffisant pour ce qu'ils avaient à faire, cependant, et Liv fut un instant soulagée d'entrer dans la ville la première, plutôt qu'au milieu de cinq cents hommes se pressant pour s'engouffrer dans ce trou minuscule alors que la magie et le feu les assaillaient.

Reconnaissante d'entrer presque seule dans une ville ennemie. Mais je suis folle.

Et ils émergèrent de l'autre côté. Certains hommes étaient un peu poussiéreux. L'un d'eux, un gaillard de deux mètres nommé Phyros, se tamponnait le crâne, qui saignait abondamment : il s'était cogné dans le tunnel. Ils chassèrent la poussière de leurs chemises bleu délavé – pour les Bâtards bleus, c'était ce qui se rapprochait le plus d'un uniforme – et firent un pansement rapide à Phyros.

— Suivez-moi, dit Phips Navid.

C'était le cousin de Payam Navid, ce très séduisant professeur pour lequel Liv et la moitié des filles de la Chromerie avaient le béguin. Phips avait grandi à Ru et son père ainsi que ses grands frères et ses oncles avaient tous été pendus après la guerre des Prismes. Il avait douze ans à l'époque, et avait échappé de peu à ce sort.

Ils parcoururent les rues au pas de course. Le long du mur, il n'y avait personne, grâce au sort. Mais bientôt ils croisèrent des soldats, qui les saluèrent à peine. Ils firent un grand détour pour éviter une troupe de véritables Bâtards bleus. Seuls les chefs des mercenaires étaient au courant de leur plan. S'ils étaient repérés par des sous-fifres, on leur demanderait des comptes.

La ville était encore peu touchée par la guerre. Le Prince voulait une nouvelle base forte pour sa campagne, pas une source de dépenses ; les trébuchets positionnés sur les Falaises rouges n'envoyaient donc leurs projectiles que sur certains quartiers et sur les artilleries. Des palais et des marchés entiers étaient restés intacts. Les bâtiments étaient en terre cuite blanchie à la chaux, avec des toits en terrasse qui servaient de pièce supplémentaire, surtout par les nuits de grande chaleur, exactement comme à Tyrea. Mais ici il y avait bien plus de palais construits autour d'une cour arborée centrale. Les dégâts qu'avait subis la ville pendant la guerre des Prismes avaient depuis longtemps été effacés par l'opulence.

Cependant, dans la rue, les gens n'avaient pas l'air convaincus de leur bonne fortune. On aurait pu croire que des sorts d'effroi avaient été peints sur tous les murs. En longeant des palais de deux ou trois étages, Liv aperçut à de nombreuses reprises des hommes munis de longues-vues qui scrutaient la mer. Le grondement des canons était pourtant à peine audible dans le dédale des rues.

Ils arrivèrent sans encombre jusque dans le quartier du temple. La Grande Pyramide de Ru se dressa soudain au-dessus d'eux. Aussitôt, Liv perçut sa ressemblance et sa rivalité avec les ziggourats d'Idoss. Les Idossiens avaient choisi la hauteur, et leurs constructions étaient plus élancées, mais la Grande Pyramide les surpassait par sa masse et sa splendeur. Elle était constituée de calcaire blanchi à la chaux, orientée exactement selon les quatre points cardinaux ; des braseros en

laiton brûlaient nuit et jour à chaque coin et le grand escalier sur la face est était recouvert de cuivre brossé qui envoyait des éclats d'or rouge sous les rayons du soleil. Le pinacle était tapissé d'électrum et portait un grand miroir qui brillait haut dans le ciel. À chaque changement de saison, le revêtement des quatre pans était renouvelé. Mais cette année, avec l'approche de l'armée, ils n'avaient pas engagé de dépenses pour les décors d'automne. L'été, la pyramide se changeait en jardin, une véritable montagne de fleurs. Et chaque année la conception était confiée à un nouvel artiste, et une famille noble payait la facture.

À cette époque de l'année, les fleurs auraient dû avoir séché et fané, la splendeur de l'été étant depuis longtemps passée. Et pourtant toutes les plantes étaient encore en pleine floraison. Le Prince leur avait expliqué que c'était l'un des effets du bane vert. Cette année, les jardins évoquaient un soleil au sommet de la pyramide, selon un dessin anguleux à la manière de l'art atashien traditionnel. Des lys, des gardénias, des iris blancs, des hortensias cédaient progressivement la place aux marguerites, boutons-d'or et giroflées. Disposés en zigzags, des roses, des lys et des tulipes orangés représentaient les rayons du soleil, déchirant un ciel de jacinthes et de myosotis. Une forêt aux tons verts éclatants occupait le milieu, et la base croulait sous les rhododendrons, les camélias et des roses de toutes les couleurs. Des ruisseaux coulaient ici et là, franchissant les grandes marches comme des aqueducs incongrus. Des fontaines crachaient de grandes cascades qui créaient des mares une dizaine de mètres plus bas. Et tout cela était temporaire, destiné à être remplacé dès la saison suivante par un décor tout aussi somptueux. Les familles nobles en faisaient un concours.

La richesse nécessaire pour de tels étalages lui inspirait à la fois admiration et dégoût. La cité était riche, et pourtant ils avaient croisé bon nombre de mendiants, de filles des rues, d'infirmes et d'orphelins, en une demi-heure seulement.

— Tu vas te faire remarquer, lui reprocha gentiment Phips Navid.

Liv détacha ses regards de cette vision grandiose. Apparemment, personne ne l'avait vue admirer le paysage. Quelle idiote ! C'était le meilleur moyen de trahir leur déguisement.

Mais tous les passants semblaient très occupés et vaquaient à leurs affaires sans relever la tête. Deux minutes plus tard, Liv et ses hommes étaient à la base du grand escalier. Un des commandants des Bâtards bleus les y attendait. C'était un vieux filou aux yeux bleus et au nez tordu, sans dents de devant. Il répondait au nom de Paz Cavair. Il discutait avec l'un des capitaines de la ville, qui gardait la base de la pyramide avec six soldats.

— Liv ! cria Paz. J'espérais te voir. Viens là.

Elle fronça les sourcils et approcha, suivie de ses hommes.

— Monsieur, j'étais en chemin pour vérifier la quantité de poudre…

— Laisse donc ça. J'ai un message que je voudrais que tu portes au seigneur Aravind tout là-haut.

Liv joua la comédie, faisant la grimace.

— Je peux envoyer un de mes hommes ?

— Non, c'est important. Remise en mains propres. Et puis comment tu feras pour garder ces petites fesses bien musclées si tu ne transpires pas un peu ?

Le capitaine rit avec Paz et les hommes de Liv ricanèrent en silence, comme s'ils essayaient de s'en cacher. Elle les toisa.

— Je ne sais pas ce qui vous fait rire, les gars. Si je dois monter, vous venez aussi.

Ils se turent aussitôt.

Le capitaine rit encore, puis eut l'air gêné.

— Ah ! je ne peux laisser que deux d'entre vous monter là-haut. Je peux porter le message à votre place, mais je n'ai pas le droit de laisser entrer des groupes armés dans la Grande Pyramide.

— Vous plaisantez ? Nous sommes en pleine guerre, protesta Paz Cavair.

— Je n'aime pas me montrer aussi à cheval sur le règlement, mais les ordres sont les ordres, vous savez ce que c'est, s'excusa le capitaine.

C'était un jeune homme aux cheveux sombres avec de beaux yeux bleus et une barbe décorée de perles.

— Je sais, répondit Paz Cavair. Sautez.

— Hein ? fit le capitaine.

C'était le signal. Le garde de Paz et tous les hommes de Liv attaquèrent les soldats atashiens, enfonçant leurs couteaux à travers les cottes de mailles, brisant les nuques et massacrant sauvagement le capitaine et tous ses hommes. Tout se passa très vite et les corps furent aussitôt évacués, si bien que personne ne donna l'alerte.

La manœuvre accomplie, Paz Cavair retourna sa cape : l'aigle emblématique de Ru était cousu sur sa doublure. Il prit position comme s'il était lui-même un soldat. Liv et ses hommes retournèrent eux aussi la leur. Les hommes de main de Paz retirèrent leur cape aux soldats morts, les empilèrent et les dissimulèrent tant bien que mal.

— Cinq minutes pour atteindre le sommet, si vous courez. Il faut que vous y soyez avant la relève de la garde.

— Normalement, ceux-là devaient être fraîchement arrivés, dit Liv.

— La relève est en retard. On n'y peut rien. Allez-y.

Ils s'élancèrent à l'assaut de la pyramide. Il ne faudrait pas longtemps aux hommes du seigneur Aravind pour les voir. Avec un peu de chance, leurs capes leur feraient gagner un peu de tranquillité pour arriver en haut – la plupart des soldats de la ville n'avaient pas davantage de signes de reconnaissance, mais seuls les soldats d'élite pouvaient approcher le seigneur Aravind en si grand nombre. Néanmoins, c'était la guerre et, en temps de guerre, le protocole ordinaire n'était pas respecté.

Liv courait.

Au sud, des coups de canon retentirent, et elle vit une partie de l'armée se regrouper et charger en direction des portes. Le but de la manœuvre était surtout de créer une distraction – pour l'aider.

— Liv, lui avait dit le Prince la veille au soir. Je vous ai mise à l'épreuve. Pour savoir si je pouvais vous confier une mission importante.

— Je sais. Je dirais bien que vous pouvez me faire confiance, mais j'imagine que cela ne vous donne aucune garantie.

Il avait souri. L'effet était un peu immonde, à cause de toutes les cicatrices qui plissaient sa peau, mais elle ne les remarquait quasiment plus.

— Non, je ne teste plus votre loyauté, cette fois.

Le soleil se couchait de bonne heure, illuminant les Falaises rouges et étirant démesurément les ombres des trébuchets.

— Il s'agit de votre compétence. Je suis obligé de vous faire passer ce test en raison du manque de créateurs ultraviolets, et parce que j'ai besoin de quelqu'un de très doué pour cela. Le meilleur ultraviolet. J'aimerais vous garder en sécurité, mais je suis obligé de risquer votre vie pour que nous soyons victorieux. Si vous réussissez, je vous récompenserai au-delà de vos espérances.

— Que dois-je faire ? avait-elle demandé.

Et voilà comment elle en était arrivée là, suant et pantelant dans cet escalier interminable. Elle avait l'impression qu'elle allait vomir. Elle s'arrêta un instant et regarda la mer. Elle avait senti quelque chose, ou entendu.

Une immense île verte avait émergé des profondeurs et flottait à présent au milieu de l'étranglement de la baie. Les bateaux, petits comme des miettes, se fracassaient et se retournaient. Cette apparition avait créé des remous énormes. Une flèche immense s'élevait au centre de l'îlot. Soudain, elle sentit un regain d'énergie. Elle était forte et indomptable. C'était le bane vert.

Au sud, elle percevait les sons de la bataille. Les coups de canon et de mousquets tirés des murs ébranlaient la ville. Au sommet de la pyramide, les soldats n'avaient pas encore vu le bane, ni l'équipe de Liv. Ils étaient obnubilés par la bataille qui se déroulait devant les murs.

Malgré cette énergie nouvelle et sauvage, monter l'escalier au pas de course était épuisant. Elle ralentit, et de chaque côté un homme la saisit sous les bras pour l'aider à finir la montée. Ils ne se moqueraient pas d'elle. C'étaient des guerriers, leur corps était entraîné pour ça. Pas le sien. Elle se sentit faible et impuissante, et quelque chose en elle voulut se débattre. Elle refoula cette sensation.

En arrivant en haut, ils ralentirent. Presque invisible d'en bas, un patio carré occupait l'avant-dernier étage. Les seigneurs pouvaient s'y réunir pour des rituels religieux. C'était là que les hommes et les femmes de la famille royale de Ru avaient été massacrés et jetés en bas des marches. Des suspensions de fuchsias, des bassins et des fontaines décoraient l'endroit d'une touche de fraîcheur, tandis que des esclaves servaient des fruits et du vin.

Tous les créateurs de sa petite troupe avaient mis leurs lunettes. Elle les imita. Elle créa une coquille en luxine ultraviolette et la remplit de luxine jaune liquide, comme Gavin Guile lui-même le lui avait enseigné. Il y avait si longtemps de cela.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix au-dessus d'eux.

Un soldat les avait repérés.

Une lance bleue lui transperça le nez et s'enfonça dans sa tête. Du sang jaillit de ses orbites. L'équipe de Liv chargea.

Il y avait plus de monde que ce à quoi elle s'attendait. Mais pas de créateurs. Elle jeta sa bombe lumineuse sur la foule, où elle explosa, aveuglant la moitié de ceux qui avaient le regard tourné vers eux. Les hommes de Liv étaient redoutables, c'étaient les meilleurs combattants-créateurs qu'elle ait jamais croisés. Phyros faisait tourner deux haches qui ressemblaient à des hallebardes au manche raccourci. Sur son passage, des hommes, des femmes et des esclaves mouraient. Les bleus envoyaient des lances dans les visages, les cous, à droite et à gauche. Phips Navid attaqua le seigneur Aravind avec un cri de vengeance. Il fut arrêté par un garde du corps.

Liv, légèrement en retrait, lâchait des bombes lumineuses. Elle se sentait un peu lâche d'agir ainsi, mais elle savait qu'elle était irremplaçable et ses bombes faisaient leur effet. Elle n'eut à dégainer son pistolet qu'une seule fois, lorsqu'une esclave se rua sur elle armée d'un pot de fleurs. La femme était tombée aux pieds de Liv, la peau brûlée autour du trou qui s'ouvrait dans sa poitrine.

Et tout à coup ce fut terminé. Des hommes et des femmes gémissaient ici et là, mais les combats s'étaient arrêtés. L'effectif de son groupe était tombé à cinq. Ils s'occupaient à présent d'inspecter les cadavres, et d'abattre les ennemis blessés qui cherchaient à se cacher ou à trouver des armes.

— Dix soldats montent par l'escalier extérieur, prévint Phyros. Je vais défendre le passage intérieur.

Phips Navid gémissait près du trône. Liv alla vers lui. Il avait l'œil gauche écrasé et une lance le transperçait de part en part, entrant par le ventre et ressortant dans son dos. Son genou était plié dans le mauvais sens.

— On l'a eu ? demanda-t-il. Ce porc d'Aravind ? On l'a eu ?

— Oui, répondit Liv. On dirait qu'il a reçu une pique dans le bas-ventre. Phyros vient de l'égorger.

Phips poussa un rire douloureux.

— Bien, c'est bien. Depuis quatorze ans, je pourchasse ce salaud. J'aurais aimé lui régler son compte moi-même. J'aurais aimé… qu'il n'y ait pas à le faire. Tu crois au paradis ?

— Je crois à l'enfer, répondit Liv.

Il parut avoir envie de rire, mais son visage se tordit de douleur.

— Tu veux bien me rendre un service ? Je vais aller me renseigner.

Il afficha un sourire acharné, en dépit de la douleur et de la peur. Elle se répéta intérieurement que c'était un acte de compassion. Mais elle ne parvint pas à faire un geste avant d'avoir créé de l'ultraviolet. Il fallait le faire.

Et elle le fit. Sa lame trancha proprement la carotide et la jugulaire. Les jambes un peu tremblantes, elle recula. Elle se détourna avant d'avoir à regarder ce qu'elle avait fait.

— L'échelle est ici, lui cria Phyros.

Elle se dépêcha de monter. Il y avait une petite corniche sous le grand miroir. Mais, dès qu'elle s'approcha, elle constata que ce n'était pas un miroir ordinaire. Non seulement il était colossal – au moins quinze mètres de large –, mais aussi impeccablement propre. Pas le moindre grain de poussière, pas la moindre éraflure. Des runes très anciennes étaient gravées sur le cadre en fer, noircies par les ans.

De là-haut, Liv voyait la bataille qui se déroulait au pied des murailles. Les cinq cents du Prince, décimés, avaient réussi à franchir le tunnel saturé de fumée et de sang, et affrontaient à présent les soldats dans toutes les rues du quartier. La fumée noire des mousquets et les cris s'élevaient même jusqu'au sommet de la pyramide. Mais les Robes rouges se frayaient un passage, gagnant du terrain. Un peu plus loin, ils arriveraient sur une place de marché, où leurs qualités exceptionnelles auraient plus d'espace pour s'exprimer. Ensuite, Liv pensait qu'il ne leur faudrait plus très longtemps pour atteindre la porte. Mais le combat n'était pas encore terminé, et les Atashiens postés sur les murailles semblaient disposer d'une réserve illimitée de mousquets chargés : ils tiraient, rejetaient l'arme utilisée et déjà on leur en tendait une autre, et ils tiraient, encore et encore, faisant pleuvoir la mort aveugle sur les assaillants.

Liv s'arracha à ce spectacle. Son combat était juste devant elle. Elle plissa les yeux. Le miroir semblait trembloter. *Bizarre.* Elle examina sa base et remarqua un panneau noir, qu'elle toucha prudemment d'un doigt d'ultraviolet. Elle sentit le miroir tressaillir. C'était comme s'il y avait de petits leviers invisibles.

Qu'est-ce que je fabrique ? Elle regarda les soldats qui gravissaient la pyramide. C'était le dernier test. Elle était destinée à cette action. Si elle réussissait, le Prince lui donnerait plus que tout ce dont elle avait rêvé. Plus jamais elle ne serait une quantité négligeable. Plus jamais on ne pourrait l'ignorer, la mépriser. Elle ne se sentirait plus jamais impuissante.

Ils allaient prendre la ville mais, en mer, l'issue dépendait d'elle. C'était l'occasion de se venger de la Chromerie pour toutes les marques de mépris, pour s'être servi d'elle contre son père, pour l'avoir forcée à briser ses serments, pour avoir tout perverti.

Les filaments de luxine ultraviolette s'enfoncèrent dans le boîtier noir et elle trouva les leviers. Elle en actionna un, et le miroir pivota, manquant de lui arracher la tête. Elle lâcha la luxine et le miroir s'immobilisa brutalement. Elle créa de nouveau et essaya un autre levier. Le miroir s'inclina. Un autre : le miroir scintilla et devint bleu.

— Vite, ma dame, ils arrivent ! lui cria l'un de ses hommes.

— Je fais ce que je peux ! répondit-elle.

Actionnant de nouveau les commandes à l'aide de l'ultraviolet, Liv fit apparaître un filtre vert à la

surface du miroir. Ensuite, il suffisait de tirer et de pousser les deux premiers leviers. Elle accrocha les rayons du levant et la réverbération renvoya un puissant faisceau jusque dans la baie. Elle ajusta encore et encore les réglages, se demandant comment elle saurait quand ce serait bon. À moins que ce ne soit déjà le cas. Lorsque le rayon se dirigea au-delà de Cap-Ruic, en pleine mer, elle sentit quelque chose. Mais elle devait se faire des idées. Ce n'était même pas la bonne direction. Elle dirigea de nouveau le faisceau vers la baie et chercha, de haut en bas.

Alors elle sentit une vibration, qui lui échappa aussitôt. Elle fit revenir peu à peu le rayon sur l'endroit où elle l'avait entendue. Elle retrouva le bourdonnement. En un instant, le miroir devint tout à fait autre chose.

Il absorbait tout le soleil et renvoyait un rayon d'un vert émeraude brillant, éclairant le bane. La lumière était visible dans l'air, brillant d'un vert vif. Ce n'était pas possible ! Les miroirs ne brillaient pas au point de renvoyer un faisceau observable en pleine journée. Peut-être en cas de brouillard, s'il y avait de la fumée ou s'il faisait nuit, mais pas une heure après le lever du soleil.

Et pourtant.

Mais tandis qu'il vibrait sur cette fréquence parfaite, comme une musique, Liv fut attirée par l'immense lentille elle-même. Et soudain elle vit la tour qui sortait de la mer et grandissait, juste devant elle, comme si elle n'était qu'à cent mètres, et non à des kilomètres.

Et c'est alors qu'elle eut la révélation que Koios Blanc-Chêne s'était trompé. Elle avait facilement passé le test de compétence. Le véritable test portait sur la loyauté. Car elle voyait Kip, Karris et Gavin Guile sur le bane. Et elle savait que si elle suivait les ordres du Prince elle les condamnait.

Si elle voulait avoir le pouvoir de changer le monde, si elle voulait éviter à des dizaines de milliers de naïves jeunes femmes futures les crocs des requins et des démons des mers, elle devait laisser ses amis mourir. Elle avait un jour supplié le Prince des couleurs de sauver Kip et Karris. Elle avait échangé la vie de Robes rouges contra la leur à Garriston. Moins de six mois plus tôt, ses amis avaient à ses yeux plus de valeur que son serment et que la vie de quelques inconnus. Les sauver à présent lui coûterait son rêve d'un monde nouveau, différent et pur : était-elle prête à payer ce prix ?

— Savez-vous de quoi Atirat a besoin, Aliviana ? lui avait demandé le Prince la veille au soir.

— De sacrifices ? avait-elle dit au hasard.

— De lumière. Chaque dieu naît dans la lumière.

Et, malgré ses larmes, elle donna cette lumière.

Chapitre 110

La première grande vague arriva par l'arrière.

Gavin cria. Ses paroles se perdirent dans le rugissement de l'eau qui retombait avec fracas sur l'arrière du raseur d'eau. Mais son langage corporel était très clair. Il se jeta sur les tuyaux et y projeta de la luxine de toutes ses forces. Les Gardes noirs suivirent son exemple et l'embarcation bondit en avant.

Mais ils n'étaient pas aussi rapides que la houle démesurée qui fit perdre l'équilibre à Kip. Il s'agrippa à deux mains au bastingage et se retrouva secoué en tous sens, en même temps qu'il voyait la tour immense sortir des flots derrière eux. Déjà elle mesurait plus de cent mètres de haut. Et c'était elle qui avait causé cette grande vague et ces murs d'eau qui tombaient du ciel.

Puis Kip se retrouva plaqué contre le pont du bateau. Il entendit un bruit de luxine qui cède et qui dérape, et vit Gavin s'envoler vers l'avant de l'embarcation. Il avait projeté de la luxine avec une telle force que les tuyaux avaient été arrachés. Soudain ils étaient tous en suspension en l'air. Kip lâcha la rambarde – ou peut-être s'était-elle désintégrée. Il ne voyait plus que les vagues. Le mouvement qui avait soulevé les eaux s'était arrêté, et toute la mer retomba comme une chute d'eau géante. Kip n'en finissait plus de tomber, et il chercha à avaler encore une goulée d'air. Lorsqu'il toucha l'eau, il fut emporté dans un courant qui l'entraîna sur le côté. Il heurta quelque chose, se râpa la peau. Il était inutile de lutter, il était sens dessus dessous, il ne savait plus où était le haut.

Il sentit quelque chose sous lui, essaya de l'attraper, mais sa main glissa. L'eau formait des rapides, et il savait qu'il fallait éviter le courant de fond. Il tendit la main, attrapa ce qu'il prit pour une branche. Petit à petit, il se hissa vers une zone moins agitée. Ses poumons le brûlaient, et la mer était si agitée qu'il ne voyait que du vert. Il refoula sa panique et la sauvagerie émeraude. *Une main après l'autre, Kip.* Il attrapa une racine, puis une autre, et continua, encore et encore.

Quelques instants plus tard, il sentit un changement de température sur son dos. De l'air. Prenant appui contre les racines à l'aide de ses pieds, il leva la tête. Et respira.

Il faillit encore se faire emporter par le courant. Il vacilla, mais parvint à se retenir. Il était sur ce nouvel îlot d'où l'eau s'échappait en gros torrents pour rejoindre la mer. La terre, si l'on pouvait parler de terre, n'était pas plate. À certains endroits, l'eau restait emprisonnée, et formait des mares, des lacs.

Du vert. Dans toutes les teintes possibles, du vert-gris des lichens au vert teinté de rouge d'une feuille de ruby. Des verts émeraude radieux qui brillaient de l'intérieur aux verts telluriques et mats des racines, le vert épicéa, des verts couleur de sauge, d'algue, d'olive, d'écume marine et de menthe. L'île était formée d'un amalgame de végétation vivante et de luxine verte. Kip se tenait sur des racines dans lesquelles il sentait la pulsation de la vie. Il vit un galion, encore miraculeusement entier, coincé entre les branches de ce qui ressemblait à un arbre abattu. Le bateau était à quinze mètres du sol. Sous les yeux de Kip, des branches partirent à l'assaut de la coque comme des pousses de lierre. Elles s'enroulèrent autour du bateau en son milieu, s'épaissirent et écrasèrent les ponts. L'équipage chuta, dispersé un peu partout sur l'îlot.

L'île était une végétation vivante en train de s'éveiller.

Kip chercha des yeux d'autres Gardes. Il vit des silhouettes vêtues de noir se lever, dispersées sur cinq cents mètres. Il en compta huit. Mais d'autres étaient encore à l'eau, nageant et luttant. Gavin lui faisait signe, à cent pas de là, indiquant la flèche d'un air pressant.

Kip courut vers lui.

Arrivant à un cours d'eau rapide trop large pour qu'il saute par-dessus, Kip créa de la luxine à ses pieds et se fabriqua un pont de fortune comme il avait déjà vu Poing-de-fer le faire. La lumière verte semblait se coller directement à ses pupilles. Il n'avait presque pas à y penser pour faire venir la luxine, elle sortait toute seule. Il ressentait la joie déchaînée et la liberté du vert. C'était une joie sans terreur, sans ancrage…

Kip comprit que ce n'était pas sa propre joie qu'il ressentait.

Gavin ne resta pas à l'attendre. Il fonça directement vers la grande aiguille. Kip en fut d'abord blessé. Puis terrifié. S'il avait pu, Gavin aurait attendu. Si ce n'était pas absolument nécessaire, si ce n'était pas absolument crucial de gagner la moindre seconde, il aurait pris un instant pour rassembler ses troupes. Pas seulement Kip : tout le monde. Gavin voulait toujours rassembler son équipe, pour des raisons humaines et tactiques. S'il pensait qu'il n'avait même pas le temps de le faire…

Il y eut un bruit qui ressemblait à des milliers de soupirs poussés en même temps. Une expulsion d'air, l'écho creux de bulles qui éclatent. Kip passa au-dessus d'un cocon qui s'ouvrait. Une membrane se déchira lorsqu'une main vert jade griffa l'air. Le commandant Poing-de-fer ne s'était pas trompé : les spirites verts s'étaient rassemblés là par centaines ou par milliers pour recevoir la perfection du bane. Et à présent ils se réveillaient. Kip sauta par-dessus le monstre qui se dégageait de son cocon collant et prit ses jambes à son cou.

— Chargez les canons, ordonna le commandant Poing-de-fer.

Il scrutait l'îlot apparu dans la baie à l'aide de la longue-vue sur pivot que les canonniers utilisaient pour repérer leurs cibles.

Teia n'avait jamais vu sur son visage une expression aussi dure.

— Hezik ! Tu t'y connais ?

Un Garde aux épaules de bison s'avança. Il n'avait qu'une oreille, et une grosse cicatrice lui barrait le côté gauche du visage, vestige d'un coup d'épée.

— Oui, monsieur. Ma mère commandait un bateau chassant les pirates dans les Détroits.

— Des conseils ? Nous avons peu de temps.

— Ne chargez pas tous les canons, seuls ces deux-là peuvent atteindre ce satané machin, et seulement celui-ci aura un tant soit peu de précision. (Il montrait la grosse couleuvrine en bronze.) Six cents mètres. Mais à cette hauteur, et avec cette poudre, plutôt de beaux gros grains que des fins. Mettez le premier boulet dans un sac pour m'aider à ajuster le tir…

— Nous sommes à tes ordres, Hezik. Fiche-moi cette grande tour par terre.

Hezik réfléchit un instant en silence, puis distribua les ordres.

— Toi, à l'inventaire. Je dois savoir de quelle quantité de cette poudre-là on dispose, et de quels types de boulets. Est-ce qu'on a des obus ? Toi, pèse ce boulet sur la balance qui est là-bas. Puis retire quatre cinquièmes de ce poids. Toi, les canonniers ont dû laisser des notes quelque part ; trouve-les !

Gavin avait créé une immense épée jaune enflammée et des flammes fusaient aussi de sa main gauche tandis qu'il éventrait des spirites verts de sa main droite, sans cesser de courir vers son but. Karris le suivait de près, et maniait son ataghan, profitant de ce que l'attention des spirites était attirée par Gavin. Comme d'habitude, Kip arrivait bon dernier, hors d'haleine. Mais le vert lui donnait la force de déplacer des montagnes.

Alors qu'ils couraient toujours vers la grande flèche, des dizaines de spirites se levèrent, quittant leur position agenouillée. Ils étaient en train de prier mais, lorsqu'ils virent ces intrus, ils se

lancèrent à leur poursuite. Et la flèche grandissait encore, tournant de plus en plus haut vers les cieux. Les spirites eux-mêmes semblaient grandir. Le bane les rendait plus forts. Chacun utilisait le pouvoir à sa manière. Certains se transformaient en golems verts, se couvrant d'une armure qui les rendait trois fois plus larges. D'autres ressemblaient à de jeunes pousses dépourvues d'écorce ; une mince enveloppe verte avait remplacé leur peau, collée à même leurs chairs rouges ; ils étaient squelettiques et d'autant plus étranges qu'ils se rapprochaient beaucoup de la forme humaine. D'autres grandissaient immensément. D'autres encore se faisaient pousser des griffes acérées ou des pattes de grenouilles. Les moins imaginatifs créaient d'épais boucliers, des gourdins et des casques.

Sous ses pieds, Kip sentit une légère vibration se propager dans le sol, et un instant plus tard il entendit le bruit du canon. Le discret panache de fumée s'élevant d'un cratère à cent mètres de lui pointait dans la direction du fort de Cap-Ruic, où se dispersait un gros nuage de fumée noire.

— À moi ! À moi ! cria Gavin.

Le vert en Kip se rebiffa en percevant l'ordre, le poussant instinctivement à la désobéissance, puis il se rendit compte que c'était de toute façon ce qu'il voulait faire. Quelques secondes plus tard, Kip ainsi que cinq Gardes noirs avaient rejoint Gavin.

— Ils sont en train de faire un dieu ; on le tue, résuma Gavin. (Il créa une autre épée jaune qu'il tendit à une Garde noire qui avait perdu ses armes.) Quoi qu'il arrive. De n'importe quelle manière. Compris ?

Il façonna une autre épée jaune, puis encore une autre. Il en donna une à un Garde, l'autre à Kip.

Puis il s'élança en direction des spirites, les mains entourées de nœuds lumineux jaunes et rouges.

Lorsqu'une lance verte arriva sur lui, il se pencha et fit une roulade, puis se mit à genoux et jeta ses deux mains en avant. Une volée de projectiles jaunes fusèrent, chacun traînant une chaîne de feu derrière lui. Il toucha une dizaine de spirites, sur lesquels les chaînes s'enroulèrent, les enveloppant de flammes.

Mais Gavin ralentit à peine et se remit aussitôt à courir.

Un spirite grenouille que Kip n'avait même pas remarqué surgit toutes griffes dehors. Karris esquiva d'un pas sur le côté et donna un coup d'ataghan qui le toucha à l'aisselle.

Mais, à cinquante pas de la flèche, ils se heurtèrent à un véritable mur de spirites. Gavin fonça, en tua quelques-uns en tournoyant sur lui-même, et manqua de se retrouver isolé des autres Gardes noirs. Celui qui s'appelait Milk se fit arracher le bras et l'épaule par une patte griffue. Une femme nommée Tisa fut bousculée alors qu'elle créait un jet de feu, et accidentellement elle s'envoya de la gelée inflammable dans le ventre et la jambe. Elle hurla.

Mais elle ne céda pas à la douleur. Alors qu'un golem de deux mètres de haut essayait d'isoler Gavin, Tisa se jeta sur le dos de la créature et, dans une brusque flambée, ils périrent ensemble.

Kip tailladait à droite à gauche, essayant de ne pas se laisser distancer. Quelque chose tordit son épée de luxine jaune et il la perdit.

Les trois Gardes noirs survivants rejoignirent Gavin qui se battait avec l'épée de feu d'une main, et des couleurs variées de l'autre. Ils étaient coincés, encerclés par des dizaines de spirites.

Un obus fit trembler le sol, explosant avec une détonation assourdissante. Kip sentit le souffle de la déflagration, qui manqua de le faire tomber. Un trou fumant s'ouvrit à trente pas d'eux. Tout autour de lui les spirites avaient été pulvérisés, ceux qui se tenaient un peu plus loin mis en pièces.

Les Gardes noirs et Gavin recouvrèrent leurs esprits les premiers. Le cratère qui avait ménagé une brèche dans la défense des spirites ne se trouvait pas directement entre eux et la tour, mais cela leur permettait d'avancer. Libérés.

Mais ils n'y seraient jamais parvenus sans l'allergie des verts à toute forme d'ordre. Si les spirites

avaient organisé leur défense, ils auraient péri. Mais, en profitant du chaos, Gavin et sa troupe se frayèrent un passage au travers des créatures chancelantes, franchirent le trou creusé par l'obus, courant sur un mélange de corps et de luxine verte libérée par les mourants. Kip faillit déraper sur le torse nu d'une femme – c'était tout ce qu'il restait d'elle. Des rivières rouges jouxtaient des flots verts, remplissant le cratère d'une soupe immonde.

Lorsqu'il atteignit les lignes ennemies encore déroutées, Kip se souvint de son couteau, encore fixé à son mollet. Il le dégaina en trébuchant. Il attaqua un grand spirite qui cachait ses yeux ensanglantés. La dague trancha peau et organes sans la moindre difficulté.

Aussitôt, il ressentit une culpabilité stupide. Cet homme ne pouvait pas se défendre et Kip l'avait…

— Attention ! cria Gavin avant de le plaquer à terre.

Ils entendirent le choc sourd puis l'explosion, mais cette fois le projectile avait explosé à soixante-dix mètres au moins. Cela ne les aidait pas dans leur progression, mais ne les mettait pas en danger non plus.

Lorsqu'ils se relevèrent, ils découvrirent qu'un homme à tête de taureau vert les chargeait. Gavin sauta sur le côté et taillada l'homme dans le dos lorsqu'il arriva à sa hauteur. Le spirite tomba, mais l'une de ses cornes atteignit Karris qui ne s'était pas suffisamment écartée. Elle fut brutalement plaquée au sol.

Kip sauta sur le taureau et le poignarda en pleine tête, faisant tourner sa dague dans la cervelle qui gicla. Puis il attrapa Karris et la souleva. Il y avait du sang sur son bras et sa poitrine mais, au lieu de l'empaler, la corne s'était glissée sous son aisselle. Elle avait le souffle coupé, mais elle n'était pas blessée. Un coup de chance.

Gavin transperça une harpie en pleine poitrine puis tourna sur lui-même en dégainant ses pistolets-baïonnettes. Les armes voltigèrent dans ses mains et il les dirigea vers Kip. Deux coups partirent et le garçon s'enfuit, certain que les deux spirites qui s'étaient trouvés derrière Karris et lui étaient morts.

Un Garde noir était en train d'immobiliser deux géants au pied de l'escalier lorsque l'un d'eux l'atteignit à l'épaule avec un marteau de guerre. Tentant de conserver son équilibre, il tituba sur le côté, et l'autre géant le faucha avec sa hache en pleine poitrine.

Gavin leur planta des lances jaunes dans le crâne, une, deux trois, très rapidement, mais il était déjà trop tard pour le Garde.

— En haut ! commanda Gavin. En haut !

Ils s'élancèrent dans l'escalier comme s'ils avaient les feux de l'enfer sur les talons. Kip était le dernier. La tour grandissait encore alors qu'ils gravissaient les marches, tournoyant sur elle-même, animée d'une croissance végétale accélérée.

— Qu'est-ce que c'était, ça ? demanda Gavin.

Quoi ? Kip n'avait rien remarqué. Il était hors d'haleine et ils n'étaient encore qu'à mi-hauteur. En jetant un coup d'œil vers le bas, il constata que les spirites s'étaient lancés à leur poursuite. Il ne ralentit pas.

Un fracas d'armes entrechoquées apprit à Kip qu'ils avaient rencontré des défenses ennemies. Ce qui lui permit de rattraper les autres. Mais Gavin s'en trouva à peine ralenti. Kip entendit des cris accompagnant une chute et, lorsque l'escalier en colimaçon le mena à l'endroit de l'affrontement, il vit les corps disloqués des spirites en contrebas.

Un gigantesque rayon de lumière verte toucha le sommet de la tour. Toute la construction fit un bond et fut parcourue d'un grand frisson. Le choc faillit les faire dévaler l'escalier.

— C'est quoi, ça, bordel ? s'exclama le commandant Poing-de-fer.

Personne ne lui répondit. Car personne ne savait. Soudain, le vert était différent, il ne les affectait pas vraiment, mais se trouvait comme concentré. Teia avait des jumelles, qui lui permettaient de voir davantage ce qu'il se passait.

— Ça vient de la Grande Pyramide, les informa-t-elle. Ou bien ça y va, je ne peux pas savoir.

— C'est une arme ?

— Je ne sais pas !

Une grande agitation régnait dans les pièces, les canonniers essuyaient le grand canon en bronze fumant pour le refroidir, s'assurant qu'il ne restait pas de morceaux de poudre enflammée dans la culasse risquant de faire partir la charge trop tôt. D'autres pesaient la poudre pour le prochain tir. Les Gardes chargés de remettre la pesante machine en place prenaient quelques instants de repos bien mérités. Malgré ses roues, la couleuvrine était très lourde. Hezik consultait tour à tour l'île verte et une liste de chiffres qu'il avait griffonnés sur un morceau de parchemin que quelqu'un lui avait fourni. Ses lèvres remuaient silencieusement tandis qu'il faisait les calculs de tête.

C'était le chaos, tout se passait en même temps.

— Il y a un homme vert au sommet de la tour, cria celui chargé de surveiller à la lunette.

L'étrange phénomène impliquant la Grande Pyramide et le bane aidait clairement les spirites. La tour grossissait à vue d'œil.

— Pourquoi les Atashiens aideraient-ils le bane ? s'enquit Teia.

— Monsieur, dit l'observateur, si je ne savais pas que c'était impossible, je dirais que c'est Atirat, monsieur.

— Parce que la ville est prise, expliqua sombrement le commandant à l'intention de Teia.

Puis il alla au poste d'observation, et le Garde le laissa regarder.

— Quoi ? s'écria Hezik en réaction au rapport que lui faisait un autre Garde noir.

— On ne l'avait pas vu avant. C'était en bas de la pile.

Le Garde noir retourna un des obus. Il était percé, et sa poudre se répandait : il volerait aussi bien qu'un oiseau manchot.

— Commandant, appela Hezik. Nous n'avons plus que deux coups à tirer. Un obus et un boulet. Lequel voulez-vous charger ?

Jusque-là, ils avaient utilisé les obus et peu à peu Hezik avait affiné la précision de tir. À présent, il atteignait sa cible avec une marge de quarante mètres, et par deux fois il avait été bien plus adroit. Mais Gavin et les autres étaient presque au sommet de la tour. Une explosion d'obus si proche risquait bien de les tuer tous.

— Le boulet, décida le commandant.

Hezik hésita.

— Monsieur, j'ai une précision d'environ vingt mètres seulement avec le boulet. À cette distance, ce n'est même pas une question de compétence. Il faudrait avoir beaucoup de chance.

Teia l'avait vu tirer : il se montrait d'un optimisme forcené.

Le commandant ne laissa aucune émotion transparaître.

— Je te fais confiance. Utilise le boulet pour tuer ce dieu.

Lorsque Kip atteignit le sommet de la tour, la respiration sifflante et si épuisé qu'il avait l'impression qu'il allait vomir, les autres avaient déjà engagé le combat. Le dessus de la flèche tenait à la fois de l'arbre et de la tour. Douze tours plus petites en bordaient le pourtour comme les merlons d'un rempart. Et chaque pilier donnait naissance à un géant. Quatre étaient déjà sortis et se battaient

contre Gavin, Karris et le dernier Garde noir en vie, Baya Niel. Les autres s'éveillaient.

Kip perçut un frémissement dans le merlon le plus proche de lui. Ces géants étaient encore des hommes, mais si profondément transformés par le vert qu'ils s'étaient recréés, et la puissante lumière verte émise par Ru semblait les aider. Sous les yeux de Kip, la peau verte couverte d'écailles minuscules frémit sur les muscles saillants du géant nu. Sa poitrine s'élargissait, ses jambes s'allongeaient.

Dans un paroxysme de répulsion, Kip enfonça sa dague dans la créature. Le cocon se déchira comme un papier mouillé. Les yeux d'un vert intense s'ouvrirent brusquement, il ouvrit la bouche de l'autre côté de la vitre, puis s'affaissa et s'éteignit.

Six des géants étaient sortis à présent, autant d'assaillants supplémentaires contre lesquels luttaient Gavin et Karris. Kip en vit un mourir : d'abord Gavin lui enveloppa la tête de flammes puis Baya Niel l'acheva. Mais de nouveaux monstres continuaient de surgir. Apparemment, ceux qui se trouvaient sur le trajet du rayon vert s'étaient éveillés, ceux à l'ombre des piliers mettant plus longtemps.

L'espace d'un instant, Kip envisagea de se jeter en pleine bataille. Gavin et Karris faisaient de leur mieux pour atteindre le centre de la plate-forme, là où le rayon était dirigé, et se reflétait avec une telle luminosité que cela faisait mal aux yeux. Les géants leur bloquaient la route. Le couple avait fort à faire. Kip ne leur serait pas d'une grande assistance, mais il pouvait les aider à ne pas être encore plus en difficulté.

Aussi se précipita-t-il plutôt vers le bord, vers les grands cocons. Il enfonça sa dague dans la poitrine d'un autre géant. Comme la première fois, il ouvrit des yeux écarquillés, puis son regard s'éteignit. Kip courut en planter un autre plus loin. Celui-là passa le poing à travers son cocon pour essayer d'agripper Kip, qui retira son couteau et esquiva. Le monstre s'affala sur le sol dans une flaque gluante, déchirant sa chrysalide au passage.

Les trois emplacements suivants étaient déjà vides, et Kip courut à celui d'après, tout en levant la tête vers le fort de Cap-Ruic, où il avait vu un éclair et un panache de fumée. *Mille un. Mille deux…*

Kip n'avait pas le temps de se préoccuper de ça. Il fonça vers un des géants qui s'éveillait mais un autre arriva par le côté pour l'intercepter. Haut de deux mètres cinquante, celui-ci avait transformé son bras droit en épée. La luxine verte n'aurait pas dû pouvoir créer un tranchant de lame, mais soit des règles différentes s'appliquaient à ces géants, soit cela n'avait de toute façon aucune importance, car un coup de ce bras massif écraserait Kip sans mal, avec ou sans tranchant.

Kip se dépêcha de prendre des lunettes dans sa pochette pour mettre le feu à son assaillant – mais il s'était trompé de lunettes. Au lieu de la luxine rouge, des gouttes orange éclaboussèrent sans causer le moindre dégât la poitrine du géant, qui ramena en arrière son bras-épée et fonça sur Kip en rugissant.

Kip jeta la luxine orange sur le sol et fit un grand bond de côté. Il aurait juré que quelque chose avait sifflé juste à côté de son oreille. Le géant, empêtré dans la luxine collante, essayait de changer de direction. Son bras sans épée décrivit des moulinets désespérés et le géant finit par glisser et passer par-dessus bord.

Kip le regarda tournoyer dans les airs avec une satisfaction amère. Les gros savent à quel point il est difficile de s'arrêter une fois qu'on a pris de l'élan.

Le merlon le plus proche de lui était vide. Tout à coup, il explosa, projetant des éclats et des esquilles de luxine verte qui atteignirent Kip au visage et au bras gauche comme un essaim de frelons. Le boulet avait atterri. *Mille six*, *je crois*.

Encore debout, mais étourdi et ensanglanté, Kip entendit à retardement la détonation lointaine du

canon. Ces salauds essayaient vraiment de les tuer ! S'il s'était tenu deux pas plus près du point d'impact, il serait mort.

Pas le temps. Gavin avait reçu une entaille dans la poitrine et saignait. Karris fumait, littéralement, comme si elle avait pris feu à un moment. Le nez de Baya Niel pissait le sang. Autour d'eux gisaient les corps sans vie de plusieurs géants. La lumière au centre de la tour avait faibli et révélait la présence d'une silhouette. Cela aurait dû être bon signe, mais Kip pensait que non. Il se précipita vers le pilier suivant et poignarda le géant entièrement formé qui s'y trouvait, puis gagna le dernier cocon.

Celle-là était réveillée et se dégageait de son pilier en prenant conscience de la situation.

L'arme au poing, Kip bondit vers elle.

La géante bloqua l'attaque avec son avant-bras, heurtant Kip, que son élan propulsa dans le giron de son ennemie. Et il se prit ses propres poings en pleine figure.

Étourdi, il retomba aux pieds de la géante, les yeux inondés de sang. Sur le visage distordu du monstre, il lut sa propre mort.

— Raté ! cria l'observateur à la lunette. Quinze pas plus au nord, vingt pas vers la gauche. Une tour au sud-est a été arrachée. Ça a presque tué le Briseur.

Des jurons fusèrent, mais personne n'émit la moindre critique. Ils savaient tous que le simple fait d'avoir atteint le sommet de la tour à cinq cents mètres de là était un exploit incroyable. Cela demandait du savoir-faire, de l'art, et de la chance, tout simplement. C'était leur avant-dernier projectile. Et le dernier était inutilisable.

Mais les équipes ne faiblissaient pas pour autant. Les hommes essuyaient la couleuvrine, mesuraient la poudre.

— Il n'y a plus de projectiles, c'est certain ? demanda Poing-de-fer.

— Vérifié trois fois, monsieur, répondit Hezik. Il ne reste qu'un obus explosif. Si par miracle il atteignait la tour, les nôtres seraient tués aussi.

Le visage du commandant était grave. Une seconde s'écoula. Tous les regards étaient tournés vers Poing-de-fer.

— Charge-le.

Un boulet de canon tomberait à point nommé, se dit Kip en contemplant la Mort.

Mais il n'y eut pas de détonation, pas d'intervention miraculeuse. Même s'ils tiraient maintenant, le boulet mettrait six secondes à venir le sauver. Et, dans six secondes, il serait mort.

Il se débattit, envoya des coups. Sa dague se planta dans le mollet de la géante.

Il crut que c'était fini. Il l'avait blessée sans la mettre hors d'état de nuire, et elle allait le tuer. Mais elle n'en fit rien. Elle s'immobilisa, comme une statue de glace. Kip la contemplait à travers le sang qui gênait sa vue. Elle pâlissait : elle perdait littéralement sa teinte depuis le sommet du crâne, comme s'il avait plongé une paille dans son corps et en aspirait toute la couleur. La luxine verte qui recouvrait son visage se défaisait. Ses cheveux verts tombèrent, le masque de perfection monstrueuse qu'elle portait s'affaissa puis se dissipa en dégageant une fumée aux senteurs de cèdre coupé. Ses yeux couleur jade s'enfoncèrent dans leurs orbites, son corps se ratatina comme un ballon qui se dégonfle. Quelques instants plus tard, c'était une femme émaciée, vêtue des restes d'une robe déchirée par sa croissance démesurée, qui se tenait au-dessus de Kip. Les bâtonnets verts de ses halos brisés scintillèrent un instant dans le blanc de ses yeux, puis disparurent. Le vert de ses iris brilla, puis s'effaça. Sa peau décolorée avait repris sa teinte pâle originelle de Ruthgarienne.

Elle s'affala mollement sur Kip, et le mouvement libéra la dague de sa jambe ensanglantée.

Kip se mit à genoux. La femme leva la main pour créer. Il l'égorgea et elle expira dans un dernier râle. Ses yeux se révulsèrent et son corps se détendit dans la mort.

Elle avait levé la main pour créer, pour le tuer. Il fallait bien qu'elle le fasse. Ou était-ce un geste de supplication ?

À Ru, le phare vert s'éteignit.

— Assez, intima une voix.

Elle n'était pas forte, et pourtant elle semblait tout transpercer. Kip en fut saisi.

Oubliant la vieille femme, Kip se tourna vers le centre de la tour, où se tenait un nouveau dieu.

Atirat, reine de la lascivité, la déesse verte, épouse des cieux, dame du clair de lune. Atirat était supposée incarner bien des choses, parfois contradictoires. Mais, quoi qu'il en soit, cette déesse-ci n'était pas une femme. Et il n'était pas plus grand que Gavin, contrairement aux douze géants. Apparemment, il pensait que le véritable pouvoir n'avait pas besoin de s'exposer vulgairement par la taille. Quoique éviter la vulgarité semblait le cadet de ses soucis.

Il n'y avait plus trace de chair humaine sur son corps. Une peau de luxine tissée aussi finement que de la soie le recouvrait entièrement. Des silhouettes enlacées étaient gravées sur ses muscles saillants et, à chacun de ses mouvements, elles donnaient l'impression de copuler. Ses cheveux longs étaient constitués de lianes et de serpents. Il portait un tour de cou doré orné d'un unique joyau noir. Lorsqu'il bougeait, ses muscles s'écartaient et glissaient les uns sur les autres, laissant voir des interstices écarlates, peut-être de l'écorce de bouleau rouge, ou simplement des veines découvertes. Il était torse nu et des lianes vivantes lui formaient un pagne. Sa poitrine se couvrait de mousse et un peu partout sur lui des feuilles et des herbes poussaient puis se flétrissaient.

C'était tellement bien fait que même Gavin n'aurait su dire s'il s'agissait d'une illusion ou non.

Les yeux du dieu étaient des éclats de silex. Il semblait illuminé de l'intérieur, par la lumière, le pouvoir, la magie, la vie. Gavin se doutait que cela devait être encore plus impressionnant quand on percevait la couleur verte. Mais la démarche de ce dieu lui était familière. Par Orholam ! les espions ne s'étaient pas trompés.

— Dervani Malargos ! le salua Gavin. Jamais je n'aurais cru te voir en jupe. Je te demanderais bien ce que tu deviens depuis la guerre, mais je crois que je peux deviner. (Un cafard sortit de sous l'aisselle du dieu, puis disparut dans son bras.) Joli scarabée. Attention aux termites quand même.

Derrière le ton railleur, Gavin avait le cœur lourd. Il avait combattu au côté de Dervani. Dazen, pas Gavin. Sa mère lui avait avoué avoir envoyé un assassin tuer cet homme. Apparemment, l'assassin avait menti à propos de son méfait. Dervani était le père de Tisis. De toute façon, Dervani n'avait aucune raison d'apprécier Gavin. Ni Dazen, d'ailleurs.

Dervani avait été condamné parce qu'il connaissait Dazen. Il était présent à la fin de la bataille de Roche scindée. Il avait peut-être vu. Si Felia Guile ne s'était pas trompé, il risquait de le démasquer…

Euh… je devrais plutôt me préoccuper du fait qu'il risque de me tuer là tout de suite, au lieu de penser à un hypothétique futur où il me ruinerait l'existence.

Atirat leva les mains et Gavin sentit que les géants derrière lui étaient soulevés et poussés en arrière.

— Gavin, appela Karris. Gavin !

Elle rechargeait son pistolet, installant déjà la balle et la poussant dans le canon. Bien qu'il ne vît pas le vert, Gavin remarqua un fil de luxine qui reliait les yeux et les mains de Karris.

— Gavin, ce n'est pas moi qui fais ça. Cours !

— Tu ne me tireras pas dessus, dit-il.

— Bon sang, c'est pas moi !

— Tu ne bougeras pas, dit Atirat d'une voix qui ressemblait à des pierres s'entrechoquant.

Le dieu tendit le doigt vers Gavin et un mince fil de luxine jaillit du sol à ses pieds. Gavin essaya de se dégager.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Atirat s'esclaffa.

— Voilà donc ton succès. Tu as perdu le vert. Tu es un Prisme brisé, et pourtant tu t'accroches à ta fonction. J'imagine que je devrais te remercier pour ta fierté obstinée, Guile. Merci, et au revoir.

Avec des gestes mécaniques, Karris leva son pistolet et visa la tête de Gavin.

Au dernier moment, il écarta sa main. La balle lui brûla la nuque. Des tiges lui agrippèrent les jambes et il les trancha avec son épée pour se libérer. Un gourdin gros comme un tronc lui faucha les jambes. Gavin fit une roulade, se releva. Il était tout au bord de l'esplanade. Il moulina des bras.

De jeunes arbres poussèrent sur le pourtour du bâtiment, munis de piques acérées. Ils s'attaquèrent à Gavin. Il évita une pique, en reçut une dans l'épaule, en saisit une troisième. Quand cette dernière se retira, elle entraîna Gavin avec elle.

Il roula sur le sol, se débarrassant des piques, puis courut. Karris était toujours immobilisée au même endroit, et rechargeait son arme. Le dernier Garde noir, Baya Niel, était également cloué au sol. C'était un vert lui aussi, et il subissait le contrôle d'Atirat. Heureusement, il avait perdu ses pistolets au cours du combat. La tour essayait d'attraper Gavin, devinant où il se dirigeait et faisant surgir des épines un peu partout. Les trois derniers géants montaient la garde, se contentant de contempler le spectacle dans l'attente de nouveaux ordres.

De l'autre côté, Kip, debout à côté d'une vieille femme, écarquillait les yeux. Gavin espérait que le jeune garçon aurait la présence d'esprit de faire le mort. Lui aussi pouvait créer du vert.

Un autre tronc tenta de se mettre en travers de son chemin et Gavin sauta par-dessus. Il lança des jets de feu vers Atirat, sans avoir le temps de constater si son attaque avait eu quelque effet. Il atterrit puis dut aussitôt bondir de nouveau alors que deux lances hérissées de piquants essayaient de l'empaler. Il essaya de se remémorer un détail utile concernant Dervani Malargos.

Rien ne laissait penser que le feu de Gavin avait servi à quelque chose. Un trône s'élevait derrière Dervani, qui levait les bras. Gavin taillada les lances à piquants, embrasa les lianes qui voulaient le ligoter. Il fit une roulade, esquiva, tituba vers la gauche, sautilla vers la droite, tout en jetant des projectiles, du feu et des vagues brûlantes pour tâcher de revenir vers le dieu.

C'est alors que le dieu le dupa. Le sol de luxine céda sous Gavin, puis se reforma tout autour de lui et le hissa de nouveau à la surface. Il était immobilisé dans une camisole verte.

Mais Gavin ne manquait pas de ressources. La plupart des créateurs prenaient l'habitude de créer avec les mains, la magie sortant alors de leurs poignets ou de leurs doigts. Mais on n'était pas obligé de faire comme tout le monde.

Gavin fit céder la peau de ses épaules et de ses bras pour injecter du rouge et de l'infrarouge dans la luxine qui le maintenait prisonnier. Le choc des luxines provoqua des chuintements, de la fumée, et, l'espace d'un instant, il fut libéré. Puis la luxine verte se reforma. Gavin recommença de toutes ses forces, hurlant et ouvrant sa peau sur toute la longueur de ses bras, ainsi que le long de son torse et de ses jambes pour faire fondre ses entraves.

Libéré, il tituba et leva les mains en direction du dieu pour envoyer une pique jaune dans le crâne d'Atirat. Gavin rassembla tout le pouvoir immense de sa volonté dans… rien.

Il regarda ses mains. Pas de luxine. *Mais qu'est-ce… ?*

Pas de jaune.

En un instant, il fut de nouveau prisonnier du vert. C'est alors que Gavin comprit son erreur. Atirat avait créé une bulle englobant tout le sommet de la tour. Une fine pellicule translucide. Une lentille qui bloquait toutes les couleurs que Gavin pouvait utiliser.

Mais aucune lentille n'était parfaite. Il n'allait pas renoncer et mourir. Il créa de l'infrarouge. Mais il ne parvint qu'à faire fumer la luxine autour de ses mains, et le vert se reformait aussi vite qu'il le détruisait. Créer à travers cette lentille était comme respirer par une paille trop longue et trop mince.

Gavin était trop faible.

— Alors qu'est-ce que ça fait, Gavin Guile ? D'être mortel… entouré de lumière et malgré tout impuissant ?

Gavin Guile. Cela n'avait plus d'importance, mais Dervani ne l'avait pas reconnu. Felia Guile avait commandité l'assassinat d'un homme qui n'était pas une menace. Et, par cet échec, il en était vraiment devenu une.

Le sourire tordu de Gavin sembla agacer le nouveau dieu.

— Je te croyais mort, lui dit Gavin.

Il avait repéré Kip, de l'autre côté. Le garçon pouvait peut-être faire quelque chose si Gavin retenait l'attention d'Atirat.

— J'ai bien failli périr. Nous étions un petit groupe de créateurs ayant survécu à la guerre, mais tellement amochés que du haut de ta tour tu aurais voulu nous pousser au suicide. Tu nous avais déjà pris bien trop de choses. Nous ne voulions pas d'une mort imposée. Certains ont appris à se recréer avec de la luxine. Les grands brûlés, les blessés, les amputés. Nous nous sommes refaits à neuf. Car la lumière ne peut être enchaînée, Gavin Guile.

— Comment as-tu…, commença à demander Gavin.

Kip avançait à quatre pattes, juste derrière le trône qui s'était épanoui pour Atirat.

— Il n'y a qu'une seule question valable, Gavin Guile, le coupa le dieu. Tu veux être tué par la femme ou le garçon ?

Kip s'immobilisa.

— Père, dit-il, je ne peux plus bouger.

— Gavin, dit Karris en serrant les dents, les yeux pleins de larmes, tandis qu'elle tentait en vain de combattre la luxine verte qui dominait son corps.

— Je… je ne peux pas…

— Je peux atteindre la cible, affirma Hezik, tendu mais impatient.

— Atteindre ta cible, ça veut dire les tuer, idiot, lui lança Cothurne.

— On ne peut pas les sauver, se défendit Hezik. C'est notre seule chance. C'est un *dieu* !

Des mots qu'il croyait depuis longtemps oubliés revinrent soudain spontanément au commandant Poing-de-fer et, sans se préoccuper de la dispute, il pria.

— Puissant Orholam, pourvoyeur de lumière, tourne ton regard vers moi, entends ma supplique. En cette heure de ténèbres, je m'approche de ton trône…

Le commandant s'observait avec détachement, comme s'il était étranger à la scène. Il n'avait pas prononcé la prière de supplication depuis ses treize ans. Il ressentait un grand vide en lui. Il revoyait sa mère mourante, se vidant de son sang devant lui alors que les mots se répandaient.

— Seigneur de lumière, vois comme…

Une pensée soudaine interrompit sa prière.

— Un cran plus haut, deux crans vers la droite, ordonna-t-il à Hezik.

— Monsieur, j'ai calculé…

— Tout de suite ! gronda le commandant.

Hezik s'exécuta sans insister et aussitôt Poing-de-fer attrapa le boutefeu et alluma lui-même la mèche.

Le grondement du canon emplit la batterie et tous les Gardes noirs présents, Poing-de-fer en aurait mis sa main à couper, comptèrent les secondes.

— J'aurais aimé que tu saches comment c'est, Gavin, lui dit le dieu. Je sens tout ce qui vit et croît dans le monde entier. Et mes sens s'aiguisent de seconde en seconde.

Atirat parlait comme un homme ivre, mais Kip était bel et bien immobilisé. Ses muscles lui répondaient mais ses os étaient bloqués. Pourtant, il y était presque. Il était à deux doigts de sauver tout le monde. Kip Presque.

Gavin dit quelque chose que Kip ne saisit pas. Il vit Atirat se raidir, averti par un sixième sens, sans doute. Il se retourna et Kip vit le panache de fumée s'élever du fort de Cap-Ruic.

Mille un.

Atirat fit le dos rond et s'esclaffa.

— Des amis à toi ? demanda-t-il. Ils ne voient pas que des boulets de canon vous tueront avant moi ? Je devrais peut-être le laisser atterrir pour voir ce qui se passe.

Il leva les mains et visa, comme s'il pouvait suivre un boulet de canon en plein vol.

Mille cinq.

— Presque, dit-il.

Quelque chose fusa des mains du dieu et intercepta le boulet en plein air, à moins de vingt mètres au-dessus d'eux.

Il ne s'attendait pas à un obus.

Le projectile explosa avec un bruit assourdissant. La déflagration secoua la tour et la bulle verte vola en éclats. Les géants basculèrent. Kip fut renversé, et atterrit face contre le sol. Aussitôt, il chercha sa dague. Tout le monde réagit très vite. Kip entendit le pistolet de Karris claquer, il vit Gavin projeter des piques jaunes sur les géants et sur Atirat. De grandes flammes flamboyèrent sur les mains de Gavin… et s'éteignirent.

Les géants moururent, mais Atirat repoussa les attaques comme des moustiques puis agita les mains, à gauche puis à droite. Gavin se retrouva immobilisé, la bulle se reforma. Gavin, englué dans une boue verte, était maîtrisé, Karris tombait, Baya Niel était à terre.

Kip sentait ses articulations commencer à se ressouder. Il fit un bond désespéré en visant le dos d'Atirat, dague au poing. Ses os se figèrent alors qu'il était en vol.

Les gros connaissent toutes les propriétés de l'élan.

La dague de Kip s'enfonça à l'arrière du crâne d'Atirat.

La luxine qui emprisonnait les os de Kip se dissipa comme une brume. Il plaqua Atirat et atterrit sur le dieu. Kip fit tourner son couteau dans la tête de sa victime. Il entendit les os se briser et la cervelle s'écraser.

Toujours à genoux, Kip examina la dague qu'il avait à la main. Les joyaux verts et bleus furent brièvement illuminés d'un vif éclat. Kip entendit les corps des géants tomber, privés de vie et de substance.

Karris laissa échapper un rire et Kip eut soudain conscience du calme qui régnait soudain. Il rangea son arme et se leva.

— Par la barbe d'Orholam, Kip ! dit Gavin. Bravo.

À leurs pieds gisait un homme, ou plutôt une forme hideuse qui autrefois avait été humaine. Sans la luxine verte dont il avait cousu son corps, Dervani Malargos était un tas de viande dépecée et sa cervelle coulait de son crâne brisé.

Tout à coup, la tour trembla et s'enfonça de cinq mètres dans le sol, manquant de les envoyer tous à la mer.

— Est-ce que ça veut dire que toute l'île va sombrer ? demanda Karris.

— J'en ai bien peur, répondit Gavin.

— Je trouverais ça vraiment super, dit Karris, si je n'étais pas sur le point de faire une chute mortelle.

Gavin rit.

— J'ai une solution pour ça. Viens par ici.

Et le son divin de Gavin en train de créer emplit les oreilles de Kip.

— On a réussi ! s'exclama Hezik. On les a sauvés ! Je vous l'avais dit que je pouvais le faire !

Les Gardes noirs poussaient des cris de victoire en voyant la grande tour s'enfoncer dans la mer. Ils avaient confiance : Gavin Guile avait eu raison d'un dieu, il saurait bien échapper à une simple tour qui s'effondre…

Mais Teia ne pouvait quitter des yeux le commandant Poing-de-fer, qui était immobile. Puis il tomba à genoux comme un sac de briques.

Teia ne connaissait personne d'aussi imposant et effrayant que le commandant. Et elle n'avait assurément jamais vu un homme de cette taille pleurer.

— Elrahee, elishama, eliada, eliphalet, psalmodiait-il encore et encore.

C'était sans doute une prière parienne. Devant le regard effaré de Teia, il dit :

— Il me voit. Il m'entend. Même moi il m'entend.

Et, sans se soucier de sa réputation, le géant parien pleura, prostré à terre.

Chapitre 111

Le vaisseau amiral d'Andross Guile avait survécu à la bataille navale. Ce n'était pas surprenant : il était resté en retrait pour ne pas risquer de le perdre. Son navire aida quand même au sauvetage une fois l'île verte anéantie. C'était un autre bateau qui était venu à la rencontre de Gavin, Karris, Kip et Baya Niel, mais on les avait fait changer d'embarcation une fois les rescapés secourus.

Les navires de la Chromerie avaient dû prendre les bateaux pirates de vitesse, car ces derniers cherchaient à piller les épaves et à récupérer des hommes comme otages ou à vendre aux esclavagistes.

À présent il faisait nuit. Gavin et Kip étaient assis sur le gaillard d'avant, se serrant autour d'un brasero. Les vêtements de Kip n'étaient pas encore tout à fait secs. Il savait désormais utiliser l'infrarouge pour le faire, mais après toute la magie qu'il avait utilisée, il ne voulait même plus voir de luxine, et encore moins créer. Le lendemain, il aurait sûrement le mal de lumière. On avait donné immédiatement à Gavin des vêtements propres et des pansements pour ses blessures, évidemment. Après tout, c'est l'avantage d'être le Prisme.

Ils restèrent un bon moment sans rien dire, à l'aise en compagnie l'un de l'autre. Gavin avait donné congé à ses Gardes épuisés. Ils étaient de ceux qui avaient pris le fort de Cap-Ruic, et après avoir combattu des heures durant ils avaient participé au sauvetage des rescapés toute la journée : ils méritaient leur repos. De temps en temps, quelqu'un venait féliciter le Prisme. Et parfois Kip aussi. « Kip Tue-dieu », l'avait appelé un homme. Le garçon n'avait pas apprécié. Il ne l'était qu'au sens le plus technique. Il avait donné le coup de grâce parce qu'il représentait la menace la moins sérieuse, parce qu'il avait été considéré comme négligeable.

— Fais ce que tu as à faire, Kip, lui dit simplement Gavin. Laisse les gens te donner les noms qu'ils veulent. Tu n'y peux rien. Les gens cherchent des héros. Et si de temps en temps l'appellation te colle à la peau, veille simplement à ne pas trop y croire toi-même. (Il secoua la tête, comme si ses mots n'exprimaient pas bien sa pensée.) Tu as été courageux aujourd'hui, Kip. Tu as été entièrement à la hauteur des plus hautes exigences de la Garde noire. Je suis fier de toi.

Il tendit à Kip le vin chaud. Le garçon accepta en grimaçant.

Ce n'était pas lui qui avait accompli ça, c'était le couteau. Il n'en avait toujours pas touché mot à son père. Il fallait le faire. Tout l'après-midi, il avait attendu l'occasion d'en parler.

Karris approcha du brasero. Elle s'assit près de Gavin et posa la main sur sa cuisse. Elle adressa un sourire à Kip.

— Alors, Tue-dieu, le salua-t-elle pour le taquiner, mais sans méchanceté.

Dans sa bouche, le surnom semblait beaucoup plus enviable. Kip marmonna des protestations à mi-voix.

— Mais il faut vraiment que je t'apprenne à te battre au couteau, lui dit-elle. Ta technique manque de rigueur.

Elle le taquinait de nouveau. Kip sourit. C'était ce genre de choses qui lui montrait qu'elle voulait passer plus de temps avec lui à l'avenir. Que demander de plus ?

— Je suis épuisée, dit-elle à Gavin. Je vais descendre. Tu en as pour une heure environ ?

— Andross a demandé à me parler et les généraux ont toujours des questions. Nous allons déterminer comment faire pour arrêter ces bane. Au moins une heure, expliqua Gavin d'un ton las.

— Je suis fière de toi, lui dit-elle. Pour ça.

Gavin parut comprendre ce qu'elle voulait dire. Mais pas Kip. Être assis autour d'un brasero avec

lui ?

— Un jour quelqu'un m'a expliqué l'amour, dit Gavin. Ça me paraît toujours débile, mais ça vaut le coup d'essayer.

Il blaguait. Le sourire de Karris illumina le pont.

— Je t'aime, lui dit-elle de la voix la plus douce et la plus chaleureuse que Kip ait jamais entendue.

Elle était sacrément mordue.

— Ce choix s'accompagne-t-il d'une action ? demanda Gavin.

— Je vais descendre dormir un moment, répondit-elle. Mais… réveille-moi.

Elle n'essaya pas vraiment de rendre son clin d'œil discret. Kip rougit.

Gavin poussa un murmure approbateur tandis que sa compagne prenait congé. Il la regarda s'éloigner.

— Kip, dit-il. Si jamais tu trouves un jour une femme comme elle… ne sois pas aussi idiot que ton père.

— Oui, monsieur, acquiesça Kip avec un grand sourire. Alors… il va se passer quoi maintenant ?

— Avec les satrapies, tu veux dire ?

Kip hocha la tête.

— Nous en avons perdu deux. Tyrea ne compte pas aux yeux des autres satrapies, mais Atash… (Il secoua la tête.) J'ai bien peur qu'à force de vouloir éviter la guerre nous l'ayons rendue inévitable.

Il disait « nous » alors que Kip savait que son père avait fait tout son possible pour que la Chromerie agisse avant qu'il ne soit trop tard. Il partageait malgré tout la responsabilité de cet échec. Son père, se dit-il encore une fois, était un grand homme.

Kip n'avait pas eu tellement le temps de penser au cours de la journée, mais c'était assez. La dague était d'une importance capitale. Elle avait absorbé la luxine de ce géant. Kip aurait dû parler tout de suite de ce couteau à son père. Mais se soumettre volontairement à la colère de Gavin lui semblait impossible.

Chaque fois que tout va bien, il faut que tu fasses une bourde, Kip.

Enfin, d'habitude c'était par accident. Cette fois, il devait le faire délibérément.

Il ouvrait la bouche pour parler – ou allait le faire dans une minute ou deux – lorsqu'une voix grasseyante s'éleva.

— Messieurs ? (C'était Boisinistre.) Le luxeigneur Guile attend votre bon vouloir. Il a entendu dire que vous étiez sur le pont et il est monté, ce qui lui demande un effort considérable.

— Alors il est où ? demanda Kip.

Oups ! Kip Causeur. C'était peut-être à cause de toutes ces histoires de Tue-dieu. À moins que le vin chaud ne soit à accuser ?

— Sur le gaillard arrière, messieurs. Mais il n'a réclamé que la présence du seigneur Prisme.

— Tu peux venir si tu veux, Kip, lui dit Gavin. Néanmoins, ça ne va pas être agréable. Nous avons des choses difficiles à nous dire, père et moi.

Boisinistre pinça les lèvres mais ne protesta pas.

— Je préfère rester avec vous, monsieur, répondit Kip.

Ils descendirent donc, et Kip dut redoubler d'attention dans l'escalier. Il avait dû ingurgiter plus de vin que ce qu'il croyait. Ils traversèrent le vibord et gravirent de nouveau quelques marches pour atteindre le gaillard arrière.

La scène rappela quelque chose à Kip. Andross Guile leur tournait le dos. La lune ne procurait qu'une clarté rare qui filtrait entre des nuages épars. Le vieillard portait un capuchon et des lunettes

noires. La révélation le frappa comme un boulet de canon. Il avait vu cette scène peinte sur une carte des Neuf Rois que Janus Borig lui avait donnée. Le personnage occupé à écrire portait ce capuchon.

— Je vois que tu as réussi à saboter toute notre opération et à anéantir notre flotte, reprocha Andross Guile. Mais je suis tellement content que tu sois revenu sain et sauf. Et avec ton bâtard, rien de moins. Et on m'a dit qu'il y a un mariage à fêter. Avec une femme que je t'ai défendu d'épouser.

Dans son esprit où tourbillonnaient les passions, il avait pensé : *C'est une trahison, mais seulement si je me fais prendre*. Le « …os » sur la lettre qu'il écrivait ne pouvait être que Koios Blanc-Chêne. Le Prince des couleurs, qu'il appelait par son prénom. Comme on s'adresse à un ami. Parlant d'une conspiration autour de Dagnu. Le Rouge, qui conspirait pour devenir le dieu rouge. Andross Guile s'était allié à l'ennemi. Et ce n'était pas tout…

— Vous êtes un spirite rouge, affirma Kip sans élever la voix, presque pour lui-même.

— Gavin, dit Andross. (Soit il n'avait pas entendu, soit il se fichait de ce que Kip disait.) C'est la dernière fois que tu me désobéis. J'ai pris des mesures pour que tu perdes ta position. Autant que tu le saches, je dispose des voix nécessaires. C'est la dernière fois que tu maltraites le Spectre.

— Vous êtes un spirite rouge, répéta Kip.

— Kip, intervint Gavin, je crois que tu as trop bu. Et si tu allais…

— Traître ! cria Kip à Andross. Espèce de monstre !

— Boisinistre, fais sortir cet ivrogne, ordonna Andross. Tout de suite !

C'était vrai, c'était un spirite rouge. Comment se faisait-il que personne ne s'en fût rendu compte ? La folie des rouges attirait davantage l'attention dans la plupart des cas, mais comment cela avait-il pu leur échapper ? Est-ce que personne n'osait poser la question ? Ils avaient tous trop peur, et espéraient qu'un autre prendrait le risque ? Il devait bien y avoir une procédure pour les vieux créateurs qui se cachaient.

Mais les règles ne s'appliquaient pas à Andross Guile. Il en était toujours allé ainsi. C'était un homme dont le manoir – dans lequel il ne se rendait jamais – était plus grand que la loi le permettait. C'était l'homme qui avait fait Prisme deux de ses fils, qui gardait sa place au Spectre sans même se donner la peine d'assister aux réunions.

Mais ce n'était pas un homme. C'était un monstre.

Boisinistre attrapa Kip par le devant de sa tunique et le traîna pour le mettre à l'écart. Sans réfléchir à ce qu'il faisait, Kip se dégagea de la prise, comme il l'avait appris à l'entraînement. Il fit mine d'envoyer ses doigts dans les yeux de l'esclave, qui leva instinctivement les mains, paumes vers l'extérieur. Kip attrapa alors deux doigts dans chaque main et les tira vers le bas pour leur faire une clé.

Le vieil homme noueux tomba à genoux, surpris, et Kip lui envoya un coup de pied dans la poitrine qui l'envoya valdinguer dans l'escalier.

Puis Kip se rua sur Andross Guile pour lui arracher son capuchon et ses lunettes, afin de montrer à Gavin ce qui pour lui était déjà une certitude. Il avait presque atteint son but lorsqu'il vit le vieil homme dégainer un couteau.

Il était trop tard pour freiner. Andross visa le ventre de Kip. Ce dernier repoussa la petite lame d'un geste du bras et percuta le vieil homme, ainsi que Gavin qui s'était interposé entre eux.

Lorsque Kip arracha le capuchon du vieillard, il sentit le couteau lui entrer dans les côtes. Possédé par le rouge, Andross Guile n'était que fureur incandescente, et répétait des attaques rapides, déterminé à le tuer. Il saisit la tunique de Kip d'une main.

C'était un entrelacs de bras et de jambes. Gavin essayait de repousser les attaques de son père pour qu'il n'embroche pas le garçon. Ce dernier parvint à frapper Andross au visage, puis il ne put

plus l'atteindre car Gavin avait passé son épaule devant son bras droit. Kip reçut malgré tout un nouveau coup de couteau, dans l'autre bras.

Les lunettes d'Andross Guile, déséquilibrées par le coup de poing, tombèrent dans la mêlée. Il chargeait comme un forcené. Gavin le repoussa et ils finirent par se retrouver tous les trois contre le bastingage.

Un coup de sifflet déchira la nuit. Des cris de marins retentirent et le martèlement des bottes des Gardes noirs accourant des cabines leur parvint. Ils n'arriveraient pas à temps. Kip ne voyait rien d'autre que les yeux d'Andross Guile : ses halos étaient brisés et le rouge envahissait tout son œil. Un spirite rouge.

Kip n'avait même pas souvenir d'avoir dégainé sa dague. Il ne savait plus comment elle était arrivée dans sa main. Laissant Gavin se placer entre Andross et lui, Kip leva la main droite puis la passa derrière son père pour poignarder le vieux salaud. Il l'atteignit dans la partie charnue de l'épaule.

Les yeux du vieil homme brillèrent et il cria.

Quelque chose se fracassa contre l'arrière du crâne de Kip et le poids d'un autre corps se joignant à la mêlée les écrasa contre le bastingage. En se retournant, Kip vit qu'il s'agissait de Boisinistre. L'esclave était vieux, mais il avait été formé dans la Garde noire. Deux couteaux dégainés au milieu de huit mains avides. Momentanément, l'entrelacement les mit dans l'impasse.

La dague de Kip était l'arme la plus grande et, tandis qu'il essayait de ne pas se faire embrocher par le canif d'Andross, Boisinistre et Gavin regardèrent la dague au même moment. Elle était en position dangereuse. Kip la dirigeait vers Andross, mais il suffisait que quelqu'un la fasse pivoter vers le haut, et Kip n'aurait plus d'appui pour ne pas s'empaler dessus.

Gavin croisa un bref instant le regard de Kip. Il sut que son père pensait à la même chose. Mais soudain le désespoir dans ses yeux se changea en un calme étrange. Comme s'il avait abouti à une conclusion, qu'il avait fait un choix. Il était en paix.

Tout se passa alors très vite. Boisinistre et Gavin relâchèrent leur prise en même temps. Boisinistre attrapa le couteau le premier, et la lame monta vers la poitrine de Kip… et fut déviée au dernier moment par la poussée de Gavin. Qui s'enfonça le couteau dans la poitrine.

Tout le monde cessa de combattre, mais pas simultanément. Horrifié, Kip tituba en arrière. Comme il avait lâché la dague, la force d'Andross ne rencontrait plus aucune résistance. Il planta la dague jusqu'à la garde dans la poitrine de son fils.

La bouche de Gavin s'ouvrit sur un cri silencieux et même Andross recula, horrifié. Le corps de Gavin s'affaissa contre le bastingage. Puis il écarquilla les yeux, comme s'il était accablé par une nouvelle douleur. Et c'était le cas. La dague *grandissait*.

Andross Guile ne vit pas cela. Il rabattait le capuchon sur son visage et remettait ses lunettes noires. Lorsqu'il se retourna et vit l'épée passée au travers du corps de son fils, il dit simplement :

— Tiens, le couteau de l'éborgneur. Magnifique. Boisinistre, récupère-le.

Le bref égarement d'humanité qui l'avait saisi un instant plus tôt avait entièrement disparu.

Le visage de Gavin exprimait la douleur, à la fois physique et morale face à une telle trahison. Il mourait et son père ne se souciait que d'un couteau.

Kip ne pouvait plus bouger. Son père l'avait sauvé, s'était sacrifié… pour lui, Kip. Tout allait si vite qu'il ne savait pas s'il devait attaquer Andross ou aller secourir son père. Mais c'était trop tard, de toute façon.

Gavin se redressa contre le bastingage, essayant en vain de parler. Il adressa à Kip un regard qui ressemblait à une excuse, un au revoir, puis se jeta par-dessus bord.

Il tomba dans l'eau noire qui l'engloutit. Le bateau faisait toujours voile, porté par une bonne brise. Les premiers Gardes noirs atteignirent alors le gaillard et se déployèrent, abasourdis, tandis que les cris des marins résonnaient de tous côtés. Boisinistre cria en tendant le bras dans la direction opposée pour créer une distraction, du chaos. Le sifflet de la vigie vrillait toujours les tympans.

Kip ne réfléchit pas, n'hésita pas. Il plongea.

Chapitre 112

L'eau était froide et la lueur de la lune et des étoiles n'en perçait pas la surface. Dans les profondeurs, Kip ne voyait rien.

Il dilata ses pupilles pour chercher des traces de chaleur.

Là !

Kip n'était pas un nageur accompli, mais Gavin n'avait pas encore coulé, même s'il était immobile, sur le ventre.

La situation évolua avant que Kip l'ait atteint. Une vague recouvrit Gavin, et Kip prit une inspiration pour essayer de l'attraper par sa tunique avant qu'il ne soit entraîné dans les profondeurs. Il ramena son père à la surface, et faillit s'empaler sur l'épée qui dépassait toujours dans son dos. Il donnait de grands coups de bras, mais en vérité il était tout juste assez bon nageur pour se maintenir lui-même à flot. Nager pour deux était à peu près impossible.

Il n'arrivait même pas à appeler à l'aide. Le vaisseau ne donnait aucun signe montrant qu'il allait faire demi-tour. Il était déjà à cent cinquante mètres lorsqu'une cloche commença à sonner l'alerte.

Andross Guile ne tenait pas à le retrouver. Il avait dû retenir les Gardes noirs aussi longtemps qu'il avait pu. *Le salaud !*

Kip découvrit enfin qu'en flottant sur le dos et en s'aidant d'un bras, il parvenait à peu près à rester à la surface et à respirer. Chaque vague le balayait mais, s'il respirait au bon moment, il pouvait arriver à ne pas inhaler d'eau.

— Au secours ! cria-t-il. Un homme à la mer !

Mais c'était désespéré, personne sur le bateau ne pouvait l'entendre. Le bâtiment commençait seulement à faire demi-tour. Un navire de cette taille ne l'atteindrait pas avant dix ou quinze minutes, à condition que les marins le repèrent. Si des Gardes avaient plongé à leur suite, Kip ne les voyait pas. Et, surtout, eux n'auraient une chance de le voir que s'il y avait parmi eux un infrarouge.

Kip s'efforça de refouler la panique qui lui comprimait la poitrine comme un étau, entravant sa respiration. Une vague le submergea alors qu'il ne s'y attendait pas et il but la tasse. Il toussa violemment pour dégager ses poumons, et le corps de son père faillit lui échapper. *Orholam, oh, bien-aimé Orholam, non !*

Gavin Guile était mort. *Mort ! Par Orholam, non. Pourquoi, père ? Pourquoi avez-vous fait cela ?*

Recouvrant peu à peu son calme, Kip se rendit compte qu'il avait accumulé de la lumière pendant le combat, à son insu. Il se dit que, comme pour la Broyeuse, la peur et la colère avaient dilaté ses yeux et qu'il avait absorbé la luxine instinctivement.

Il disposait d'un peu de rouge et d'un peu de jaune. D'autres bateaux croisaient dans ces eaux, il le savait. Il suffisait qu'il leur fasse savoir qu'il était là. Quelqu'un lui porterait secours.

Il prit une grande inspiration et créa une étincelle jaune au bout de son doigt. Cette action toute simple suffit à le pousser sous les vagues, et lui coupa le souffle.

Il se demanda s'il y avait des requins. Il se demanda si les requins sentaient la luxine. Mais il savait qu'ils sentaient le sang, et celui de son père devait les attirer.

Mais il ne paniqua pas. Il n'avait plus aucune raison de paniquer. Une minute plus tard, il leva la main et enroba l'un de ses doigts de luxine rouge. Après quelques essais, il parvint à l'allumer avec la jaune.

Cependant il ne pouvait pas tenir ce fanal, son père, et nager. Il essaya de rallumer le dispositif

après s'être laissé ballotter par les vagues un moment, mais trop de luxine s'était déjà dispersée.

Il entendit le bateau avant de le voir. Il arriva derrière lui, projetant son ombre sur Kip. Il sentit un filet tomber sur lui. Une minute plus tard, son père et lui étaient hissés à bord.

— Qu'est-ce qu'on a pris ? Qu'est-ce que c'est ? caquetait un homme. Cérès ! Cérès, donzelle inconstante ! Ma belle salope, le Canonnier t'adore ! Merci ! Excuses acceptées ! Les gars, venez voir. Visez-moi ce que la bonne fortune du capitaine le Canonnier nous a donné.

Épuisé, Kip resta sur le dos. Il n'avait que la force de respirer.

Le Canonnier ? Les pensées de Kip tournaient au ralenti. Le Canonnier, n'était-ce pas le type sur le bateau pirate que Gavin, Kip, Liv et Poing-de-fer avaient coulé au large de Garriston ? Gavin avait dit qu'il n'avait pas tué cet homme parce que c'était un artiste. Était-ce la même personne ?

Le Canonnier, un Ilytien noir comme la nuit qui portait son gilet à même la peau – un autre gilet que la dernière fois –, retourna Gavin autant que le lui permettait l'épée qui le traversait. C'était bien le même Canonnier. *Oh, c'est pas vrai !*

— Ben merde alors, s'exclama-t-il en examinant l'arme, qu'il dégagea du corps de Gavin pour la brandir devant son nez.

La dague de Kip avait bien changé. Elle était devenue aussi grande qu'une épée. Non, plus grande. Elle faisait un mètre de long, et était aussi très large. Plus blanche que l'ivoire, sa lame était traversée par deux volutes noires s'entrecroisant. Dans les entrelacs, les sept joyaux brillaient à présent d'une lumière intérieure, chacun d'eux ayant pris une couleur du spectre, de l'infrarouge à l'ultraviolet. Le dos de l'épée comportait un mince pistolet qui s'arrêtait à une main de l'extrémité de la lame.

Le Canonnier agita l'arme.

— C'est léger. Plus léger qu'elle ne devrait l'être, c'est pas possible.

Mais lorsqu'il vit le pistolet, et l'espace ménagé dans la lame pour pouvoir tenir le canon avec les doigts, il gloussa.

Un bruit de vomissement leur fit tourner la tête. Un murmure parcourut l'équipage lorsqu'ils virent Gavin cracher de l'eau de mer sur le pont.

Il roula sur lui-même en toussant, essayant de reprendre son souffle.

— Vivant ? Emmenez-le en bas, ordonna le Canonnier. Donnez-lui à manger, occupez-vous de ses blessures, et attachez-le. Ne le laissez pas s'enfuir. C'est un guerrier.

Les hommes soulevèrent Gavin et l'emmenèrent dans la cale. Le capitaine continua de crier.

— Cérès ! Cérès ! Je ne suis pas pingre ! Tu me donnes, je te donne en échange. Je saurai quoi faire de cet homme. (Kip comprit soudain qu'il parlait de lui.) C'est un créateur. Tu as bien vu. Et tu sais combien je voulais avoir un créateur ! Les bons créateurs ne courent pas les mers, Cérès. Mais tu as été correcte avec moi. *(Oh, merde !)* Je fais ça, et on dit qu'on est quitte ? C'est honnête ? Tu m'en as donné deux. Je t'en rends un ! Les gars ?

Des mains l'attrapèrent. Kip tenta de lutter, mais il s'attira seulement un coup de poing dans le nez, qui se mit à saigner. Il était bien trop faible pour résister. Les hommes prirent leur élan, puis le rejetèrent dans la mer.

Il refit surface dans l'obscurité et entendit le battement régulier des rames et la voix lointaine du Canonnier qui donnait des ordres et riait.

Kip nagea. Il avait à peine l'énergie nécessaire pour flotter sur le dos, il n'avait pas de source lumineuse, il ne pouvait pas créer. Il était sûr que quelqu'un finirait par venir.

Personne ne vint.

Chapitre 113

Koios Blanc-Chêne, le Prince des couleurs, arriva le lendemain matin au palais dans lequel il avait installé Liv. Il semblait radieux et l'invita à le suivre sur le toit.

Ensemble, ils contemplèrent la ville. Il y avait quelques incendies dans certains quartiers. Les combats se poursuivaient sporadiquement. Il faudrait sans doute des semaines avant que la ville soit complètement pacifiée. Le Prince accordait sa clémence aux rebelles qui rendraient les armes dans les deux prochains jours. Ceux qui continuaient à résister s'exposeraient à des viols punitifs, au massacre de leur famille et à toutes les horreurs que les soldats pourraient imaginer. Il n'avait pas inventé la guerre, disait-il, et ferait tout pour qu'elle soit rapide. La brutalité extrême et rapide était préférable à l'anarchie larvaire.

— Ça a marché ? demanda Liv.

— La naissance d'Atirat ? Oh oui ! Votre succès était éclatant. L'échec subséquent n'est que celui d'Atirat lui-même. Et de Zymun. Nous reprendrons le fort de Cap-Ruic demain et nous apprendrons peut-être ce qui s'est produit. Apparemment, il l'a bien conquis, mais il a dû négliger des détails parce qu'ils étaient au courant. Et ensuite il se l'est fait prendre. S'il a survécu, je crois qu'il ne reviendra pas. Vous voilà libérée.

C'était un soulagement, même si Liv se reprochait sa faiblesse. Elle avait fait tourner la bataille à leur avantage, et elle avait peur d'un adolescent morveux ?

— Il y a d'autres bonnes nouvelles, annonça le Prince. En plus de votre succès magnifique et de la prise de la ville. Votre père n'était pas avec eux.

— Je sais, répondit Liv.

— Il est entré en communication avec vous ?

— Non.

— Alors comment saviez-vous cela ? demanda Koios Blanc-Chêne.

— Parce que nous avons gagné.

Le Prince éclata de rire, mais elle savait que sa réponse l'avait agacé.

— Alors espérons que nous n'aurons pas à mettre à l'épreuve votre confiance en son excellence. Mais ce n'est pas tout. Le sentez-vous ?

Il parlait de magie.

— Non, je ne dispose pas de vos sens, répondit Liv.

— Le Prisme est mort. Les couleurs sont libres.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Dès qu'Atirat avait pris forme, elle était passée dans un état second. Elle avait manqué le grand moment de la bataille, et elle avait espéré s'être trompée, que miraculeusement Kip, Karris et Gavin avaient survécu.

— Ceci… (Koios fit un grand geste en direction de la baie) ceci n'est qu'un revers. Les bane apparaissent spontanément, Aliviana. Il nous suffit d'attendre le prochain. Un autre bleu, un autre vert, et un autre pour chaque couleur, désormais.

Elle se tourna vivement vers lui. Pas étonnant qu'il ne soit pas plus ébranlé.

— Il faudra du temps, mais ils ne peuvent plus nous arrêter, Liv. Il nous suffit de nous assurer que chaque fois qu'un bane se crée un créateur de confiance se trouve en son cœur.

— Un créateur de confiance ? Vous voulez dire que n'importe quel créateur peut…

Elle avait vu Atirat au sommet du bane bien sûr, mais… Dervani Malargos ?

— N’importe quel créateur suffisamment talentueux, oui. Au cours des siècles passés, cela donnait lieu à des bains de sang, les verts s’entre-déchiraient, emportés par leur désir de devenir un dieu. Et puis les dieux se faisaient la guerre. Mais cela appartient au passé. (Il eut un sourire magnanime avant d’ouvrir la main, dans laquelle il tenait un tour de cou décoré d’un étrange joyau noir qui palpitait.) Je vous ai dit que j’avais un objectif en vue pour vous, Aliviana. Un grand objectif digne de la plus grande de mes ultraviolettes. Savez-vous maintenant de quoi il s’agit ?

Chapitre 114

Andross Guile était debout dans sa cabine, torse nu, sans capuchon, sans lunettes noires, rideaux ouverts, et il s'examinait. Il regarda ses mains, ses bras, et enfin ses yeux. Le halo rouge brisé qu'il cachait depuis des mois avait disparu. Ses couleurs (infrarouge, rouge, orange et jaune) étaient toujours là, occupant la moitié de ses yeux d'un bleu insolent, mais elles étaient équilibrées.

Il avait déjà vu le couteau de l'éborgneur à l'œuvre : ça ne se passait pas comme ça. Cette arme tuait. Et pourtant son épaule était indemne, sans la moindre égratignure, la peau intacte. Il regarda de nouveau ses yeux, persuadé qu'il y avait un truc. Mais le halo était bien là, stable. Et il se sentait plein de vigueur. Il se sentait bien comme cela ne lui était pas arrivé depuis quinze ou vingt ans. Il avait dû se plier à une discipline personnelle pour ne pas succomber à la folie du rouge. Et, tout à la fin, il n'était pas sûr de s'en sortir gagnant.

À présent, il était simplement redevenu un créateur. Un polychrome, avec dix bonnes années devant lui.

Cela changeait *tout*.

Peu avant l'aube, Kip échoua sur le rivage. Il ne pouvait pas prétendre qu'il était arrivé à la nage. Au cours des dernières heures, il avait eu à peine la force de flotter et de respirer. Il se traîna assez loin sur la plage pour que la mer ne le remporte pas avec elle et resta prostré là comme une baleine échouée.

Vers midi, il fut réveillé par quelqu'un qui lui faisait les poches. Il battit des bras pour chasser ces mains, croyant qu'il se faisait attaquer. Il s'assit et constata qu'il avait dormi en compagnie d'au moins une dizaine de cadavres.

Le pillard se mit à rire. Kip cligna des yeux et leva la tête vers lui, mais le jeune homme était à contre-jour dans le brillant soleil du mitan. Il était vêtu d'une tunique d'un blanc sale et d'une cape de la même teinte décorée de multiples bandes colorées. Et il avait un pistolet à la main.

— Ah ! on dirait que j'ai choisi la bonne plage, hein ? dit-il. Toujours chanceux !

Kip regarda vers la mer et vit la petite embarcation du jeune homme. Il devait avoir aperçu les corps en passant par là et avait décidé de voler ce qu'il pouvait trouver. Kip avait soif.

— Tu as de l'eau ? demanda-t-il d'une voix éraillée.

— Dans le bateau. Et de la nourriture aussi.

Kip se leva avec difficulté. Le jeune homme ne l'aida pas. Et, soudain, il se rendit compte qu'il connaissait cette voix. Il plissa les yeux.

— Oh ! non, gémit-il.

— Tu serais pas un peu lent, toi ? lui demanda Zymun, avant de s'avancer pour lui mettre son poing en pleine face.

Kip retomba lourdement sur le sable. Les yeux mouillés, il ausculta son nez. Quelle chance, il n'était pas cassé. Il se leva lentement et se dirigea vers le petit bateau. Il vida la moitié de l'outre. Il avait un mal de tête tenace et pensait que c'était la gueule de bois. Il n'en avait encore jamais fait l'expérience. Et il avait le mal de lumière. Tout son corps le faisait souffrir. Il avait une entaille le long des côtes, et son bras gauche le lançait là où il avait reçu un coup de couteau.

Kip envisagea d'attaquer Zymun qui se massait la main : il s'était fait mal en le frappant. Mais il avait une arme à feu. Et, si Kip essayait de créer, Zymun s'en apercevrait. Et puis utiliser de la luxine lui semblait aussi appétissant que se gargariser à l'eau d'égout. Enfin, il se sentait l'agilité d'un

vieillard de cent douze ans. Kip avait vu ce garçon créer, il y avait longtemps de cela. Il ne doutait pas que Zymun ait le cran d'utiliser son arme. Il monta dans le bateau.

— Retire cette ceinture avec les lunettes, lui dit Zymun. Déchire un morceau de tissu dans ta chemise et bande-toi les yeux. Lentement.

Kip obéit. Il sentit que Zymun poussait l'embarcation à l'eau. Il bondit en avant et arracha son bandeau.

Zymun s'accrochait à la proue d'une main, prêt à monter dans le bateau, et il pointait le pistolet sur le visage de Kip.

— Recule ! Recule ! lui cria-t-il. Je ne vais pas pouvoir me tenir longtemps comme ça, alors, si dans cinq secondes tu n'as pas repris ta place et ton bandeau, je te fiche une balle entre les yeux.

Kip obéit de nouveau, vaincu. Il y était *presque* arrivé. Presque. Le poids de l'échec retrouva aisément sa place sur ses épaules. Kip Presque. Encore une fois.

Non. Ce n'était pas vrai. Il n'était plus ce garçon-là. Il n'était pas stupide. Ni faible. Ni lâche. Ni rejeté.

Il avait intégré la Garde noire. Il s'était fait accepter par les meilleurs créateurs et les meilleurs combattants du monde. Son père l'avait accepté. Il avait combattu un roi, des spirites et un dieu. Il avait commis des erreurs monumentales : il avait *été* stupide, faible, lâche et rejeté. Sans lui, son père n'aurait pas été poignardé. Mais c'était lui qui avait arraché Gavin aux vagues, qui lui avait sauvé la vie alors que personne d'autre ne pouvait le faire. Il avait pris l'habitude de ne voir que ses échecs. Il existait un moyen terme, un juste milieu entre le fils de la pute et le fils du Prisme. Il n'était pas vraiment Kip Tue-dieu, mais il n'était pas non plus celui qui se soumettait à Ramir. Plus maintenant.

Je suis ce que je fais, et je suis le Briseur.

Celui qui ne regarde que par un verre vit dans les ténèbres. Que celui qui a des oreilles entende.

Il est temps que je brise ce vieux verre.

— Prends les rames, lui dit Zymun.

Alors que Kip tâtonnait, il l'entendit se glisser dans le bateau. Puis il sentit la luxine lui emprisonner les mains, les liant aux rames.

— Tu rames pendant une heure, ensuite je te donne à manger, et de l'eau. Allez, on a une bonne route à faire, cousin.

Kip se mit à ramer. Son bras gauche n'apprécia pas l'exercice.

— Cousin ? s'étonna-t-il d'une voix posée, sans crainte et sans honte.

— Mon grand-père, Andross Guile, m'a rappelé à la Chromerie. Il a dit que les autres membres de la famille n'étaient pas revenus. Il a dit qu'il songeait à m'adopter. Il a de grands projets. (Il s'interrompit.) Quoi, tu n'es pas au courant ? Je suis le fils de Karris et Gavin. Je suis Zymun Blanc-Chêne.

Le cœur de Kip se décrocha, perça un trou au fond du bateau et tua une dizaine de poissons avant de s'échouer sur le fond marin.

Il entendit un grincement métallique provenant du pistolet et pensa que Zymun avait peut-être décidé de le tuer malgré tout. Puis le jeune homme aboya un rire.

— Putain, je suis chanceux ! se réjouit-il. Regarde-moi ça ? Ce pistolet n'était même pas chargé.

Chapitre 115

Gavin fut réveillé par quelqu'un qui lui donnait des claques. Il se sentait affreusement mal. La cabine était sombre et imprégnée d'un remugle qui mélangeait l'odeur d'hommes qui ne s'étaient pas lavés depuis des siècles, de l'eau de fond de cale, des algues, du poisson et des excréments humains. Il avait des menottes aux poignets et ne portait rien à part un pagne.

Une nouvelle gifle claqua sur sa joue, assez forte pour qu'il sente le goût du sang dans sa bouche. Il ouvrit les yeux et regarda l'homme face à lui. Ses poumons et sa gorge étaient à vif, irrités par l'eau de mer qu'il avait avalée.

— Canonnier, espèce de salaud, dit Gavin. (Sa voix aussi était éraillée. La nuit passée était un souvenir indistinct.) Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu peux pas créer, pas vrai ?

Gavin leva ses mains vides, sans défense. Il faisait si sombre dans la cabine qu'il lui aurait fallu plusieurs minutes pour absorber suffisamment de lumière pour représenter une menace. Et la volonté risquait aussi de lui faire défaut, vu l'état dans lequel il se trouvait.

— Donne-moi quelques minutes, dit-il.

Son œil gauche était enflé. Il y avait… *Oh, par Orholam !* Gavin examina sa poitrine. Il n'avait pas de blessure. Quel cauchemar étrange avait-il donc fait ? Il avait cru être poignardé ? Avait-il été drogué puis enlevé du vaisseau amiral ?

— Tes yeux sont bleus comme Cérès, seigneur Guile. Pas le plus petit halo. Toujours détesté ces luxeigneurs qui se donnent des airs pour commander le monde. Ils font pas leur part de boulot. (Il émit un rire rauque, comme s'il avait eu un mot d'esprit.) Mais j'ai la solution pour ces petites injustices que la vie me charge de réparer. C'est peut-être pas un navire de grand luxe, mais c'est un beau bateau, hein ?

— C'est le tien ? demanda Gavin, toujours déboussolé.

Il était assis sur un banc, à côté d'un homme maigre aux yeux larges et à la barbe et aux cheveux blancs. Il était à demi dévêtu. Tous les hommes lui ressemblaient, maigres et dévêtus. Ils buvaient de l'eau et se partageaient des galettes. Ils étaient enchaînés et le regardaient tous.

— Oui, mon bateau à moi. Le *Gratte-cul*, je l'appelle, parce qu'il use les fesses. Il m'appartient, et maintenant tu lui appartiens. Sers-le bien, Guile, parce que si ce vieux rafiot coule tu coules avec.

Il attacha l'autre côté des menottes de Gavin à l'aviron.

— Canonnier…, dit Gavin d'une voix menaçante.

— Capitaine le Canonnier, Numéro six. Sinon tu récoltes une correction.

— Qu'Orholam t'emporte, tu ne sais pas qui je suis ?!

Cela faisait presque vingt ans que le Canonnier avait loué ses services à Gavin. Le temps avait peut-être effectué un changement tel que l'homme ne le reconnaissait pas sans ses riches vêtements.

— Celui qui demanda : « Tu ne sais pas qui je suis ? » est celui qui ignore la réponse, rétorqua le Canonnier en souriant. Mais tu vois, Gavin Guile : je te donne l'occasion de la trouver.

— Je ne suis pas Gavin, dit-il d'un ton de défi. Dazen. Mon nom est Dazen Guile.

Le Canonnier ouvrit la porte et la lumière entra à flots.

— Qu'importe le Gavin pourvu qu'on ait l'ivresse. Tu es l'esclave de cale Numéro six. Troisième rang, siège du milieu. Mais ne t'en fais pas, si tu rames fort et obéis avec empressement, tu gagneras un siège de devant dans six mois. C'est bon d'avoir des objectifs, non ? (Il lui adressa un sourire édenté.) Les gars ?

Gavin ne répondit pas. Il ne tenta même pas de résister, car la porte ouverte lui révélait un spectacle encore pire que le fait d'être réduit en esclavage. Dans la pénombre de la cabine puante, il ne l'avait pas remarqué car les couleurs étaient obscurcies. Mais une fois la porte ouverte sur le ciel, les oiseaux, les voiles et la puissante lumière du soleil que Gavin attendait de pouvoir absorber pour briser ses chaînes, il vit le désastre. Il ne pouvait pas décomposer les couleurs de cette pure lumière blanche. Il n'en était pas capable parce qu'il ne pouvait pas créer les couleurs. Il ne les *voyait* pas. Les ignorants disent que les subchromates sont aveugles aux couleurs, alors qu'il s'agit simplement d'une confusion.

Gavin, lui, était vraiment devenu aveugle aux couleurs. Le monde était gris. Comme ce que le Canonnier avait essayé de lui dire. En un instant, tout ce que Gavin Guile avait de particulier lui avait été retiré. Non seulement il n'était plus Prisme, mais il n'était même plus un créateur. La porte de la cale se referma, les chaînes raclèrent les anneaux et Gavin se retrouva dans une obscurité plus noire que tout ce qu'il avait connu.

Dramatis personæ

Adrasteia (Teia) : Étudiante de la Chromerie créatrice de paryl, esclave de dame Lucretia Verangheti, elle aspire à entrer dans la Garde noire.
Agripp : Garde noir décédé, père de Cruxer. Sa veuve, Inana, est aussi Garde noir.
Aheyyad : Créateur orange, petit-fils de Tala, défenseur de Garriston, concepteur du mur d'eau-vive de Garriston. Surnommé Aheyyad Eau-vive par le Prisme Gavin Guile.
Ahhanen : Garde noir.
Aklos : Esclave de dame Aglaia Crassos.
Am : Les peuples des sept satrapies sont appelés « Enfants d'Am » par Klytos Bleu.
Amestan : Garde noir à la bataille de Garriston.
Aram : Grouillot. Ses parents étaient Gardes noirs et il a été entraîné aux arts martiaux depuis qu'il sait marcher.
Arana : Étudiante créatrice, fille de marchand.
Aras : Étudiant à la Chromerie et grouillot.
Arash (Javis) : Créateur qui a défendu Garriston.
Aravind (seigneur) : Satrape de Ru et père de Kata Ham-haldita, le corregidor d'Idoss.
Arias (seigneur) : Conseiller du Prince des couleurs, Atashien chargé de la diffusion des informations au sujet de ce dernier.
Arien (professeur) : Professeur de la Chromerie, créatrice orange. Elle a testé Kip sur les ordres du luxeigneur Noir.
Ariss le Navigateur : Explorateur légendaire.
Asif : Jeune Garde noir.
Asmun : Grouillot.
Atagamo (professeur) : Professeur ilytien enseignant les propriétés de la luxine à la Chromerie.
Ayrad : Créateur jaune qui, des années avant Kip, entra dans la classe de grouillots de la Garde noire tout en bas du classement (quarante-neuvième) et monta peu à peu jusqu'à la première place en se mesurant à chacun de ses camarades. On apprit par la suite qu'il avait fait un serment. Il devint commandant de la Garde noire et servit quatre Prismes successifs avant d'être empoisonné.
Azmith (Caul) : Général parien, jeune frère de la satrapette de Paria.
Balder : Garde noir qui a une dent contre Kip.
Ban : Grouillot parien, l'un des meilleurs combattants de sa promotion.
Barbemousse (bourgmestre) : Dirigeant d'un village sur le littoral de la forêt de Sang, près de la baie de Ruic.
Bas le Simple : Polychrome tyréen (bleu, vert, ultraviolet), beau mais simple d'esprit, engagé pour tuer celui qui a assassiné la fratrie Blanc-Chêne.
Ben-hadad : Étudiant ruthgarien de la Chromerie qui prévoit de tenter sa chance au printemps pour être sélectionné comme grouillot. C'est un bichrome bleu et jaune très intelligent qui a conçu lui-même un modèle de lunettes disposant à volonté de verres transparents, bleus, ou jaunes.
Blademan (capitaine) : Capitaine qui dirige l'un des raseurs d'eau au cours de la dernière bataille, aux côtés de Gavin et du capitaine Tempus.
Blanc (le) : Bichrome bleu et vert à la tête du Spectre, elle se retient de créer afin de prolonger sa

durée de vie. Son vrai nom est Orea Pullawr, mais il est rarement utilisé. Elle a été l'épouse de feu Ulbear Rathcore.
Blanc-Chêne (Karris) : Bichrome rouge et vert ayant intégré la Garde noire. Elle est à l'origine de la guerre des Prismes.
Blanc-Chêne (Koios) : Frère de Karris Blanc-Chêne ; l'un des sept frères Blanc-Chêne.
Blanc-Chêne (Kolos) : Frère de Karris Blanc-Chêne ; l'un des sept frères Blanc-Chêne.
Blanc-Chêne (Rissum) : Luxeigneur, père de Karris et de ses sept frères. Il a la réputation d'être soupe au lait, mais lâche.
Blanc-Chêne (Rodin) : Frère de Karris Blanc-Chêne ; l'un des sept frères Blanc-Chêne.
Blanc-Chêne (Tavos) : Frère de Karris Blanc-Chêne ; l'un des sept frères Blanc-Chêne.
Bleu (Izem) : Créateur légendaire, défenseur de Garriston sous le commandement de Gavin Guile.
Bleu (Klytos) : Représentant d'Ilyta au sein du Spectre bien qu'il soit ruthgarien, c'est le Bleu. Il est lâche et sert les intérêts d'Andross.
Boisinistre : Esclave en chef d'Andross Guile, c'est aussi son bras droit. Possédant à peine le don de créateur, il fut pistonné par Andross pour s'entraîner dans la Garde noire, où il se fit des amis et récolta les confidences. Au moment de s'engager dans la Garde, il choisit de se mettre au service du seigneur Guile. Les Gardes noirs n'ont pas oublié cette trahison.
Borig (Janus) : Vieille femme chauve qui fume une longue pipe et est apparemment un Miroir.
Bouclier-de-chêne (Zee) : Arrière-arrière-grand-mère d'Andross Guile, fondatrice de la maison Guile, même si le nom est venu d'un autre membre de la famille. C'était une créatrice verte.
Boursplett (capitaine) : Capitaine angarien (au-delà des portes de Sombre-Éternité).
Boursplett (Gillan) : Frère du capitaine Boursplett.
Brin-d'herbe (Evi) : Créatrice vert-jaune venue de la forêt de Sang, c'est une superchromate qui a participé à la défense de Garriston.
Caelia : Servante naine du Troisième Œil.
« Caleen » : Esclave de Felia Guile affranchie par sa maîtresse, mais Boisinistre ne fit pas enregistrer ses papiers, car Andross refusait d'accepter la mort de sa femme, Felia.
Canonnier (le) : Pirate ilytien, son premier poste de commandement a été canonnier de *l'Aved Barayah*. Par la suite il est devenu capitaine.
Cape-de-scintillance (Gebalyn) : Ancienne partenaire de Vox. Apparemment, elle a péri dans un incendie pendant une mission.
Cape-de-scintillance (Niah) : Assassin partenaire de Vox, elle est capable de décomposer la lumière.
Cape-de-scintillance (Vox) : Créateur vert assassin, il a été chassé de la Chromerie à treize ans et il voue un culte à Atirat.
Carvingen (Odess) : Créateur et défenseur de Garriston.
Cascade : Garde noir de petite taille très douée pour les mouvements acrobatiques.
Cavair (Paz) : Commandant des Bâtards bleus à la pyramide de Ru.
Cezilia : Servante et garde du corps du Troisième Œil.
Chêne-Majestueux (Alexander) : Prisme en place avant Gavin, probablement adepte du pavot, qui passait la majeure partie de ses journées caché dans ses appartements.

Clara : Servante et garde du corps du Troisième Œil.
Conseiller (le) : Figure légendaire, auteur du *Conseiller des rois*, ouvrage qui prodigue des conseils d'une cruauté répugnante, que même leur auteur n'a pas eu le courage de mettre en œuvre lorsqu'il gouvernait lui-même.
Coran (sainte Adraea) : Elle a dit : « La guerre est une horreur. »
Cordelia : Garde noir de constitution svelte.
Corfu (Ramia) : Jeune créateur bleu doué, c'est l'un des favoris du Prince des couleurs.
Corzin (Eleleph) : Créateur bleu abornéen, défenseur de Garriston.
Cothurne : Avec Tugertent et Tlatig, un des meilleurs archers du commandant Poing-de-fer lors de l'approche du Cap-Ruic.
Crassos (Aglaia) : Jeune femme noble, créatrice formée à la Chromerie. C'est la plus jeune fille d'une importante famille ruthgarienne. Elle est sadique et apprécie les corrections douloureuses qu'elle fait subir à ses esclaves.
Crassos (gouverneur) : Frère aîné d'Aglaia Crassos, c'est le dernier gouverneur de Garriston.
Cruxer : Grouillot issu d'une famille où il fait partie de la troisième génération à intégrer la Garde noire. Ses parents sont Inana et Agripp.
Daelos : Grouillot.
Danavis (Aliviana, dite Liv) : Fille de Corvan Danavis, c'est une bichrome jaune et ultraviolet originaire de Tyrea. Elle étudie à la Chromerie sous contrat avec Ruthgar, sous la supervision d'Aglaia Crassos.
Danavis (Corvan) : Créateur rouge descendant d'une grande famille ruthgarienne, c'est aussi le général le plus doué de son temps, et il est en grande partie responsable des succès militaires de Dazen.
Danavis (Ell) : Deuxième épouse de Corvan Danavis, tuée par un assassin trois ans après leur mariage.
Danavis (Erethanna) : Créatrice verte au service du comte Nassos dans l'ouest ruthgarien. C'est la cousine de Liv Danavis.
Danavis (Qora) : Noble dame Tyréenne, première femme de Corvan Danavis et mère d'Aliviana Danavis.
Delara (Naftalie) : Femme qu'Andross Guile souhaitait faire épouser à Gavin.
Delaria : Famille de Rekton.
Delauria (Katalina) : Mère de Kip, elle a des ascendances pariennes ou ilytiennes, et est droguée à la brume.
Delclara (Micael) : Carrier habitant à Rekton.
Delclara (Mlle) : Matriarche de la famille Delclara à Rekton, mère de six fils carriers.
Delclara (Zalo) : Carrier, fils de Mlle Delclara.
Delelo (Galan) : Adjudant-chef dans l'armée de l'Omnichrome. C'est lui qui escorte Liv jusqu'aux portes de Garriston.
Delmarta (général Gad) : Jeune général de l'armée de Dazen qui s'empara de la ville de Ru et massacra ouvertement la famille royale et ses serviteurs.
Delucia (Neta) : Membre du conseil décisionnel d'Idoss (Aînée de la ville).
Démons aux yeux bleus : Mercenaires ayant combattu pour l'armée de Dazen.
Djur : Garde noir en faction avec Ahhanen lorsque Karris et Gavin quittent le bateau des réfugiés.
Droose : Compagnon de bord du Canonnier.

Éborgnelumière (Karris) : Épouse puis veuve de Lucidonius, elle a été le deuxième Prisme en fonction.
Églantine d'or (Eva) : Femme qu'Andross propose à Gavin d'épouser.
Elessia : Garde noir.
Elio : Tyran du dortoir de Kip. Ce dernier lui casse le bras.
Elos (Gaspar) : Spirite vert.
Épine-d'or (professeur) : Plus âgée que ses étudiants de trois ans seulement, elle fait cours aux ultraviolets.
Erato : Grouillotte, ennemie de Kip.
Essel : Garde noir qui un jour a cassé les doigts à un noble atashien qui prenait des libertés avec elle.
Euterpe : Amie esclave de Teia. Lorsque ses propriétaires ont tout perdu à la suite d'une période de sécheresse, ils l'ont louée aux bordels des mines de Laurion pendant cinq mois. Elle ne s'en est jamais remise.
Farjad (Farid) : Noble qui est devenu l'allié de Dazen pendant la guerre du Faux Prisme lorsque Dazen lui eut promis le trône atashien.
Ferkudi : Grouillot, bichrome bleu et vert qui excelle au corps-à-corps.
Feuille-au-vent (Deedee) : Créatrice verte dont la santé précaire donna envie à un certain nombre de vétérans d'aller à la Délivrance à Garriston.
Finer : Garde noir qui apparaît à la lecture d'une des cartes noires.
Fisk (entraîneur) : Il s'occupe de la formation des grouillots pour entrer dans la Garde noire, les soumettant à des exercices et des mises en situation. Lors de son test d'entrée dans la Garde, il remporta de justesse le combat contre Karris.
Gaeros : Esclave de dame Aglaia Crassos.
Galaea : Servante de Karris Blanc-Chêne qui a révélé ses projets de fuite.
Galden (Jens) : Professeur à la Chromerie, créateur rouge.
Galib : L'un des rares polychromes de la Chromerie capable de créer un raseur d'eau, mais pas assez rapide.
Gallos : Valet d'écurie de Garriston.
Garadul (Perses) : Satrape de Tyrea nommé après la chute de Ruy Gonzalo lors de la guerre du Faux Prisme. C'est le père de Rask Garadul. Il a œuvré pour éradiquer les bandits qui sévissaient à Tyrea après la guerre.
Garadul (Rask) : Satrape qui s'est autoproclamé roi de Tyrea. Son père est Perses Garadul.
Gazzin (Griv) : Créateur vert qui a combattu au côté de Zee Bouclier-de-chêne.
Gerain : Vieil homme de Garriston qui rallie les foules à la cause du roi Garadul.
Gerrad : Étudiant de la Chromerie
Gevison : Poète depuis longtemps disparu.
Gonzalo (satrape Ruy) : Satrape tyréen qui s'allia à Dazen durant la guerre du Faux Prisme.
Gracia : Grouillotte née dans les montagnes de Paria, elle est plus grande que la majorité des garçons.
Grazner : Grouillot dont Kip brise la volonté sans savoir ce qu'il fait.
Greyling (Gavin) : Nouvelle recrue de la Garde noire, frère de Gill Greyling. Il a été nommé ainsi en hommage à Gavin Guile. C'est le plus beau des deux frères.
Greyling (Gill) : Nouvelle recrue de la Garde noire, frère aîné de Gavin Greyling. C'est le plus

intelligent des deux.
Gros Ros : Esclave d'Aglaia.
Guile (Andross) : Père de Gavin, Dazen et Sevastian Guile, il peut créer du jaune jusqu'à l'infrarouge, mais il est surtout connu pour ses talents de créateur rouge car il est le Rouge du Spectre. Bien qu'originaire de la forêt de Sang, qui avait déjà un représentant, il a obtenu une place au sein du Spectre en affirmant que les quelques terres qu'il possède à Ruthgar suffisaient à faire de lui un candidat légitime.
Guile (Darien) : Arrière-grand-père d'Andross Guile, il a épousé la fille de Zee Bouclier-de-chêne pour mettre fin à leur guerre.
Guile (Dazen) : Jeune frère de Gavin, il est tombé amoureux de Karris Blanc-Chêne et a déclenché la guerre du Faux Prisme lorsqu'il a mis le feu à la demeure des Blanc-Chêne, tuant tous ceux qui se trouvaient piégés à l'intérieur.
Guile (Draccos) : Père d'Andross Guile.
Guile (Felia) : Épouse d'Andross Guile, mère de Gavin et Dazen, parente de la famille royale atashienne. C'est une créatrice orange. Sa mère a été courtisée par Ulbear Rathcore avant qu'il ne rencontre Orea Pullawr.
Guile (Gavin) : De deux ans l'aîné de Dazen, il a été nommé Prisme à l'âge de treize ans.
Guile (Kip) : Né à Tyrea, c'est le fils illégitime de Gavin Guile et de Katalina Delauria. C'est un superchromate et un polychrome complet.
Guile (Sevastian) : Petit dernier de la fratrie Guile, il est tué par un spirite bleu alors que Gavin avait treize ans et Dazen onze.
Ham-haldita (Kata) : Corregidor d'Idoss et fils du satrape atashien.
Harl (Pan) : Grouillot dont les ancêtres sont esclaves depuis huit générations.
Helel (maîtresse) : Se faisant passer pour un professeur de la Chromerie, elle a essayé d'assassiner Kip.
Hena (professeur) : Professeur de la Chromerie donnant un cours sur les constructions en luxine.
Hezik : Garde noir dont la mère commandait un bateau chassant les pirates dans les Détroits. Il sait bien tirer au canon.
Holvar (Jin) : Femme qui a intégré la Garde noire la même année que Karris, dont elle est la cadette de quelques années.
Idus : Grouillot.
Inana : Garde noir et mère de Cruxer, veuve d'Agripp, Garde noir lui aussi.
Incaros : Esclave de chambre d'Aglaia Crassos.
Isabel (dite Isa) : Jolie fille de Rekton.
Jalal : Commerçant ilytien qui vend du kopi.
Jeune-Taureau : Créateur bleu qui combattait avec Zee Bouclier-de-chêne.
Jevaros (seigneur) : Jeune idiot qui pourrait devenir le prochain Prisme et être l'instrument d'Andross Guile si Gavin déçoit Andross.
Jorvis (Ana) : Bichrome ultraviolet et bleu, étudiante de la Chromerie, c'est l'une des femmes qu'Andross autorise Gavin à épouser.
Jorvis (Demnos) : Père d'Ana Jorvis, beau-frère d'Arys Verts-voiles et époux d'Ela Jorvis.
Jorvis (Ela) : Forestière de Sang, c'est la sœur d'Arys Verts-voiles, l'épouse de Demnos Jorvis, et la mère d'Ana Jorvis.
Jumber (Norl) : Garde noir.

Jun : Grouillot, partenaire d'Ular pour l'exercice consistant à traverser la ville avec une somme d'argent.
Kadah (professeur) : Créatrice verte qui enseigne les bases de la magie.
Kalif : Garde noir.
Kallikrates : Père de Teia, qui faisait la route de la soie en tant que marchand avant de tout perdre à cause du comportement imprudent de sa femme.
Keftar (Pierre-Grise) : Créateur vert à la peau sombre, fils athlétique d'une riche famille qui lui a offert des cours avant sa venue à la Chromerie.
Lance (commandant) : Commandant de la Garde noire au moment où Gavin devint Prisme.
Lance-brillante : Il s'appelait d'abord El-Anat, puis Forushalzmarish lorsqu'il se convertit à la lumière, et prit enfin le surnom de Lance-brillante pour que les locaux puissent prononcer son nom.
Laya : Garde noir qui crée du rouge, présente à la bataille de Garriston.
Leo : Grouillot très musclé.
Lem (ou Vol) : Garde noir fou ou simple d'esprit, créateur bleu à la volonté stupéfiante.
Loup Courant : Général de Gavin pendant la guerre du Faux Prisme. Par trois fois, il a été vaincu par les troupes de Corvan Danavis, pourtant inférieures en nombre.
Lucia : Grouillotte, partenaire de Cruxer. C'est la plus jolie fille de la classe et elle est proche de Cruxer.
Lucidonius : Fondateur légendaire des sept satrapies et de la Chromerie, c'est le premier Prisme. Époux de Karris Éborgnelumière, il a mis en place la Garde noire.
Lytos : Garde noir ilytien, c'est un eunuque dégingandé.
Mains-de-feu : Créateur ilytien défenseur de Garriston.
Malargos (Aristote) : Oncle d'Eirene et Tisis Malargos. Il n'est pas revenu de la guerre.
Malargos (Dervani) : Noble ruthgarien, ami et soutien de Dazen pendant la guerre du Prisme, c'est un créateur vert qui est resté pendant des années dans les étendues sauvages de Tyrea. Lorsqu'il a voulu rentrer au pays, Felia Guile a payé des pirates pour le tuer, afin qu'il ne révèle pas le secret de Gavin. Il est le père de Tisis Malargos.
Malargos (Eirene la jeune) : sœur aînée de Tisis Malargos, elle a repris en main les affaires financières de la famille lorsque ni son père ni son oncle n'ont réapparu à l'issue de la guerre.
Malargos (prisme Eirene) : Matriarche, elle a été Prisme avant Alexander Chêne-Majestueux, (le prédécesseur de Gavin). Elle a régné pendant quatorze ans, mais Gavin ne garde d'elle qu'un vague souvenir lié aux rituels du Jour du Soleil dans son enfance.
Malargos (Tisis) : Créatrice ruthgarienne d'une beauté à couper le souffle. Son père et son oncle ont combattu pour le compte de Dazen. Elle est la sœur cadette d'Eirene Malargos, dont elle héritera sans doute un grand empire commercial.
Marissia : Esclave de chambre de Gavin. Forestière de Sang rousse, elle a été capturée par les Ruthgariens pendant la guerre et sert Gavin depuis ses dix-huit ans.
Marta (Adan) : Habitant de Rekton.
Martaens (professeur Marta) : Créatrice paryle, elle fait partie des quelques très rares magiciens vivants de cette couleur et enseigne à Teia les rudiments du paryl.
Mère-maquerelle des Compagnes : Porte-parole de la guilde des prostituées de l'armée de l'Omnichrome.
Mori : Soldat de l'armée de l'Omnichrome.
Mot : Déesse bleue de l'envie.

Naheed (satrapette) : Satrapette de Ru, assassinée par le général Gad Delmarta pendant la guerre du Faux Prisme.
Nassos (comte) : Comte de l'Ouest ruthgarien chez qui travaille la cousine de Liv Danavis.
Navid (Payam) : Séduisant professeur de la Chromerie, Phips Navid est son cousin.
Navid (Phips) : Jeune homme qui a grandi à Ru et qui a par la suite intégré l'armée du seigneur Omnichrome, après que son père et ses frères eurent été pendus à la suite de la guerre, alors qu'il n'avait que douze ans. Il veut se venger du seigneur Aravind. C'est le cousin de Payam Navid.
Nerra : Garde noir qui a eu l'idée des brise-coques pour couler les bateaux.
Niel (Baya) : Créateur vert de la Garde noire.
Noir (Carver) : Comme l'est traditionnellement le Noir, c'est un non-créateur. Il a le rôle d'administrateur en chef des sept satrapies. Il peut s'exprimer au sein du Spectre, mais ne peut pas voter.
Nuqaba (la) : Gardienne de la tradition orale des Pariens, elle réside à Azulay. C'est un personnage éminemment puissant.
Omnichrome (le seigneur) : Leader d'une rébellion contre la Chromerie, sa véritable identité est peu connue car il a presque entièrement recréé son corps avec de la luxine. C'est un polychrome complet qui place sa foi dans la liberté et le pouvoir plutôt qu'en Orholam et Lucidonius. On l'appelle aussi le Prophète de cristal, le Maître Polychrome, le Prince des couleurs, l'Étrange éclairé et le seigneur Arc-en-ciel. Avant, il était Koios Blanc-Chêne, l'un des frères de Karris, et il a été horriblement brûlé dans l'incendie qui déclencha la guerre.
Onesto (Prestor) : Banquier ilytien qui travaille chez Varig et Vert.
Orange (Delara) : Membre représentant l'Atash au Spectre, elle est l'Orange. C'est une femme de quarante ans, bichrome orange et rouge, qui approche de la fin de sa vie. Elle a été précédée à ce poste par sa propre mère, qui mit au point la tactique de rotation à Garriston.
Orholam : Déité des sept satrapies monothéistes. On l'appelle aussi le Père de tout et le Seigneur de lumière. Son culte a été répandu à travers les sept satrapies par Lucidonius, quatre cents ans avant le règne du Prisme Gavin Guile.
Orlos (Maros) : Créateur ruthgarien très pieux qui a combattu lors des deux guerres, celle du Faux Prisme et celle pour défendre Garriston.
Or-ma-zel-atir : Un des Gardes noirs originels qui protégeaient Lucidonius.
Oros (les frères) : Deux grouillots.
Payam (Parshan) : Jeune créateur de la Chromerie qui essaie de coucher avec Liv Danavis pour gagner un pari, qu'il perd de manière spectaculaire.
Petit Mirliton : Garde noir et bichrome orange et jaune.
Petit-Ours : Immense archer borgne au service de Zee Bouclier-de-chêne.
Pevrac : Savant qui a prouvé que le monde est rond et qui par la suite a été lynché pour avoir émis l'hypothèse que la lumière était peut-être une absence d'obscurité (environ deux cents ans avant le règne de Gavin Guile).
Philosophe (le) : Figure fondatrice de la philosophie morale et naturelle.
Phyros : Soldat de l'armée du seigneur Omnichrome, il fait deux mètres cinquante de haut et se bat avec deux haches.
Pip : Grouillot.
Poing-d'acier : Garde noir, jeune frère de Poing-de-fer, il était autrefois le dey d'Aghbalu.
Poing-de-fer (commandant Harrdun) : Commandant de la Garde noire, créateur bleu de trente-huit

ans.
Porteur de lumière (le) : Personnage controversé apparaissant dans la mythologie et les prophéties. Caractéristiques sur lesquelles le plus grand nombre s'accorde : individu masculin qui tuera (ou a tué) dieux et rois, sa naissance est mystérieuse, c'est un génie de la magie, un guerrier qui balaiera (a balayé) tout devant lui, le défenseur des pauvres et des opprimés, il se distingue dès son plus jeune âge. Celui qui détruit. Les prophéties étant écrites en ancien parien, dont la signification a évolué dans le temps, il est difficile d'en comprendre exactement la teneur. Il existe trois écoles : ceux qui attendent la venue du Porteur de lumière, ceux qui disent qu'il est déjà venu et qu'il s'agissait de Lucidonius (c'est l'opinion actuelle de la Chromerie) et ceux qui pensent qu'il s'agit d'une métaphore pour ce que chacun porte en lui de meilleur (vue partagée par quelques érudits).
Pots : Garde noir.
Presser : Garde noir.
Ptolos (satrapette) : Satrapette de Ruthgar.
Pullawr (Orea) : voir Blanc (le).
Rados (le saint satrape) : Satrape ruthgarien qui a combattu les Forestiers de Sang alors que ses hommes étaient en sévère infériorité numérique. Il est célèbre pour avoir mis le feu au pont de Rozanos après le passage de son armée, pour empêcher toute possibilité de retraite.
Ramir (dit Ram) : Villageois de Rekton.
Rassad (professeur Shayam) : Créateur entièrement aveugle en ce qui concernait le spectre visible, le professeur Marta Martaens raconte qu'il se dirigeait à l'aide de l'infrarouge et du paryl uniquement.
Rathcore (Ulbear) : Feu le mari du Blanc, décédé vingt ans plus tôt. Habile joueur de Neuf Rois.
Rig : Garde noir héréditaire, bichrome rouge et orange.
Rouge (Izem) : Défenseur de Garriston sous le commandement de Gavin Guile, il a aussi combattu pour Gavin pendant la guerre du Prisme. C'est un Parien capable de projeter de la luxine rouge à très grande vitesse. Il porte sa ghotra en forme de tête de cobra.
Rud : Grouillot trapu issu de la côte parienne, il porte la ghotra.
Samite : Meilleure amie de Karris, c'est la garde du corps de Kip. Elle est parmi les femmes les plus fortes de la Garde.
Sanson : Garçon de Rekton.
Satrape d'Atash : Voir Aravind (seigneur).
Sayeh (Meena) : Cousine de Samila Sayeh, elle n'avait que sept ans lorsqu'elle fut tuée lors de la purge de Gad Delmarta à Ru.
Sayeh (Samila) : Créatrice bleue de l'armée de Gavin. Originaire d'Atash, elle a défendu Garriston sous les ordres de Gavin Guile.
Sélène (dame) : Bichrome bleu et vert tyréenne, chargée de superviser les verts à Garriston pour déblayer les principaux canaux d'irrigation.
Sendina (les) : Famille de Rekton.
Shayam (seigneur) : Un des seigneurs de l'air chargé par le Prince des couleurs de procéder à la redistribution des biens dans la ville de Garriston.
Shlak (maître) : Homme de main d'Andross Guile qui porte un collier de dents humaines.
Siluz (Rea) : Quatrième sous-secrétaire à la bibliothèque de la Chromerie, pouvant faiblement créer du jaune. Elle connaît Janus Borig et oriente Kip vers elle.
Souche : Garde noir parien.

Sworrin (les) : Famille de Rekton.
Tala : Créatrice et guerrière dans la guerre du Faux Prisme, et également à Garriston. Son petit-fils est Aheyyad Eau-vive et sa sœur, Tayri.
Tala (la jeune) : Bichrome jaune et vert nommée en hommage à l'héroïne de la guerre du Faux Prisme. C'est une excellente créatrice, mais pas encore une grande guerrière.
Talim (prisme Sayid) : Il y a quarante-sept ans, il a failli se faire nommer promachos pour affronter une armada imaginaire qui, prétendait-il, les guettait au-delà des portes.
Tamerah : Grouillotte, monochrome bleue.
Tana : Grouillotte issue d'une famille de Gardes noirs.
Tanner : Grouillot.
Tarkian : Polychrome.
Tayri : Créatrice parienne qui a défendu Garriston. C'est la sœur de Tala.
Tazerwalt : Princesse de la tribu Tlaglanu de Paria, elle a épousé Hanishu, le dey d'Aghbalu.
Temnos le Jeune (Dalos) : Créateur qui a combattu à la fois lors de la guerre du Faux Prisme et pour la défense de Garriston avec Gavin Guile.
Tempus (capitaine) : Garde noir qui prend la direction des verts pendant la bataille de Cap-Ruic.
Tep (Usef) : Créateur qui a combattu lors de la guerre du Faux Prisme. On l'appelle aussi l'Ours Pourpre car c'est un bichrome discontinu rouge et bleu. Après la guerre, il est devenu l'amant de Samila Sayeh bien qu'ils aient précédemment combattu dans des camps ennemis l'un de l'autre.
Tiziri : Étudiante de la Chromerie qui porte une marque de naissance sur la moitié gauche du visage.
Tizrik : Fils du dey d'Aghbalu, il n'a pas réussi à intégrer la Garde et Kip lui casse le nez parce qu'il se fait tyranniser par lui.
Tlatig : C'est l'un des trois meilleurs archers (avec Tugertent et Cothurne) du commandant Poing-de-fer lors de la mission d'approche de Cap-Ruic.
Tolver (Jia) : Créatrice abornéenne, c'est le Jaune du Spectre et la cousine d'Arys Verts-voiles (l'Infrarouge).
Trésorière : Conseillère la plus importante de l'Omnichrome, elle passe son temps à faire des calculs sur son petit boulier, et elle a en charge la gestion d'un tiers des jetons à distribuer aux soldats pour aller voir les prostituées.
Tristaem : Auteur de *Des fondements de la raison*.
Troisième Œil (le) : Figure dirigeante de l'île des Prophètes, c'est une prophétesse.
Tufayyur : Grouillotte.
Tugertent : Garde noir excellent au tir à l'arc.
Ular : Grouillot partenaire de Jun.
Ultraviolet (Sadah) : Ultraviolet du Spectre, elle représente Paria et l'issue des votes repose souvent sur son choix.
Un Œil : Mercenaire de la compagnie du Bouclier fendu.
Usem (le Déchaîné) : Créateur qui a défendu Garriston.
Vagabond (le) : Figure légendaire, sur laquelle Gevison écrivit un poème, *Le Dernier Voyage du Vagabond*.
Valor : Grouillot qui fait équipe avec Pip durant l'entraînement et échoue lorsque des voyous leur barrent la route.
Vanzer : Créateur vert de la Garde noire.
Varidos (professeur Kerawon) : Superchromate en charge des tests de la Chromerie, créateur

orange et rouge.
Varigari (seigneur) : Joueur de la famille des Varigari, qui étaient initialement des pêcheurs, avant d'être anoblis à la suite des guerres de Sang. Il perdit au jeu la fortune familiale et toutes leurs terres.
Vecchio (Pash) : Puissant prince pirate dont le vaisseau amiral est le *Gargantua*.
Vena : Amie de Liv à la Chromerie, c'est une ultraviolette.
Verangheti (Lucretia) : Sponsor d'Adrasteia à la Chromerie, elle est originaire d'Ilyta.
Vert (Jerrosh) : Tout comme Dervani Malargos, c'est l'un des meilleurs créateurs verts dans l'armée de l'Omnichrome.
Vert (Lunna) : Créatrice ruthgarienne, le Vert du Spectre, c'est la cousine de Jia Tolver. Ses frères ont tué les parents d'Arys Verts-voiles pendant la guerre.
Verts-voiles (Arys) : Forestière de Sang, c'est l'Infrarouge du Spectre, et la cousine de Jia Tolver. Ses parents ont été tués pendant la guerre par les frères de Lunna Vert. Elle a douze enfants de pères différents. Sa sœur Ela est la mère d'Ana Jorvis.
Vin (Taya) : Mercenaire de la compagnie du Bouclier fendu.
Voit-Loin (Horas) : Roi bandit des Démons aux yeux bleus, allié de Dazen tué par Gavin Guile pendant la guerre du Faux Prisme.
Wil : Créateur vert de la Garde noire.
Winsen : Grouillot originaire des montagnes de Paria.
Wit (Rondar) : Créateur bleu devenu spirite.
Yeux-d'or (Tawenza) : Créatrice jaune qui enseigne seulement aux trois meilleurs apprentis créateurs jaunes chaque année.
Yugerten : Grouillot dégingandé, monochrome bleu.
Zelan Dagnar : L'un des Gardes noirs originels, qui servit Lucidonius après avoir été converti à sa cause.
Zid (intendant) : Membre de l'armée du seigneur Omnichrome.
Ziri : Grouillot.
Zymun : Jeune créateur de l'armée du seigneur Omnichrome.

Glossaire

Aghbalu : Ville parienne.
Alcaldesa : Terme tyréen, concept se rapprochant de chef ou maire de village.
Amante (l') : Statue qui fait office de porte dans l'est de Garriston, elle représente une femme de trente ans environ, étendue les yeux vers le ciel, le dos formant une voûte au-dessus du fleuve, les pieds solidement plantés, les genoux formant une tour sur une rive, les mains entrelacées dans les cheveux et les coudes formant une tour sur l'autre rive. Elle ne porte que des voiles et, avant la guerre, on pouvait abaisser une herse de son corps pour fermer le fleuve, le fer des barreaux étant forgé de manière à imiter le tissu de son vêtement. Au soleil couchant, elle brille comme le bronze, et l'entrée qui pénètre dans la ville est située dans sa chevelure.
Ami du feu : Petit nom que se donnent les créateurs infrarouges entre eux.
Anat : Déesse de la colère, associé à l'infrarouge. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Ancien Monde : Monde avant que Lucidonius n'unisse les sept satrapies et abolisse le culte des dieux païens.
Angar : Pays au-delà des sept satrapies et des portes de Sombre-Éternité. Ses marins habiles tirent parfois sur les portes de Sombre-Éternité pour entrer dans la mer Céruléenne.
Arc : Arme permettant de lancer efficacement (rapidité, portée, force) des flèches. Sa construction et l'archer qui l'utilise doivent être tous deux robustes. Les forêts d'ifs du lac du Cratère fournissent le meilleur bois pour les fabriquer.
Aristée : Concept qui rassemble le génie, la volonté et l'excellence.
Aslal : Capitale de Paria.
Assommoir : Ouverture percée dans le couvrement d'un passage permettant aux soldats de tirer, de lancer des armes, des projectiles, de la luxine ou des combustibles. Courant dans les châteaux et les fortifications des villes.
Ataghan : Épée à la lame légèrement incurvée, avec un seul tranchant sur presque toute sa longueur.
Atan (Dents d') : Montagnes à l'est de Tyrea.
Atasifusta : Arbre au tronc le plus large du monde, que l'on estime disparu depuis la guerre du Faux Prisme. Sa sève a des propriétés semblables à celles de la luxine rouge concentrée et, lorsqu'on la laisse s'écouler lentement, elle peut alimenter une flamme pendant des centaines d'années si l'arbre est assez grand. Le bois lui-même est blanc comme l'ivoire et, quand les arbres ne sont pas rendus à maturité, une petite quantité suffit à chauffer un foyer pendant des mois.
Atirat : Déesse de la luxure, associée au vert. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Aved Barayah : Navire légendaire, son nom signifie « Cracheur de feu ».
Azulay : Ville côtière de Paria où vit la Nuqaba.
Bal des luxeigneurs : Événement annuel qui se déroule sur la terrasse au sommet de la tour du Prisme.
Bane : Ancien terme ptarsu, qui peut être singulier ou pluriel. Il a peut-être signifié « temple » ou « lieu sacré », mais les Pariens de Lucidonius pensaient qu'il s'agissait d'abominations. Les Pariens ont emprunté ce terme aux Ptarsu.
Bane lumineux : Voir Bane.
Bâtons de combat : Arme de défense qui sert à bloquer les attaques à l'épée, parfois munie d'une dague au milieu pour poignarder l'adversaire après avoir détourné son coup.

Bâton de la Sorcière (le) : Tour surplombant l'entrée ouest de Garriston.
Batterie : Dans les pistolets à silex, c'est la pièce métallique en L sur laquelle frappe le silex. La pièce est placée sur une charnière, qui s'ouvre pour laisser les étincelles atteindre la poudre lorsqu'on fait feu.
Becs de fer : Oiseaux modifiés par l'ajout de luxine auxquels on insuffle la volonté de fondre sur les ennemis, avant qu'ils explosent.
Belphégor : Dieu de la paresse, associé au jaune. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Bich'hwa : « Scorpion », dague au manche en anneaux munie d'une fine lame incurvée et ondulée. Elle dispose aussi parfois de griffes.
Bichrome : Créateur qui peut créer de deux couleurs différentes.
Bidasse : Appellation dépréciative désignant un apprenti Garde noir.
Binoculaire : Télescope à deux objectifs, permettant l'usage des deux yeux, pour regarder des objets de loin.
Blindage : Écran de protection pour les ponts ouverts d'un navire pendant les combats.
Bombe lumineuse : Arme créée par les créateurs jaunes, elle ne blesse pas, mais éblouit et distrait l'ennemi grâce au flash de l'évaporation de luxine jaune.
Bourgmestre : Maire ou chef de village dans l'extrême nord d'Atash. Plus courant dans la forêt de Sang.
Boutefeu : Bâton permettant de tenir une mèche afin d'allumer les canons d'assez loin pour que le canonnier ne soit pas percuté par le recul de la pièce.
Bride de ceinture : Crochet plat attaché à un pistolet afin de le glisser sans risque dans une ceinture.
Brise-coque : Disque de luxine rempli de balles de shrapnel et muni d'une mèche. Une partie collante qui s'agrippe permet de fixer le dispositif sur la coque des bateaux, laissant le temps aux soldats de s'éloigner avant l'explosion.
Broyeuse (la) : Test initiatique pour les candidats de la Chromerie.
Brume : Drogue psychotrope, souvent fumée à la pipe, et qui dégage une odeur sucrée écœurante.
Caleen : Nom par lequel on peut appeler une petite fille ou une esclave.
Camail : Pièce d'armure constituée en général de mailles, le camail est attaché au casque et protège le cou, les épaules et le haut du torse.
Canon : Arme qui lance des projectiles à une grande distance grâce à de la poudre noire.
Canon (île du) : Îlot doté d'une petite garnison se situant entre les Jaspes.
Canonnier : Technicien très entraîné et adroit qui fait fonctionner et répare les canons, et qui repère les cibles.
Cape de scintillance : Cape qui procure une invisibilité presque complète à celui qui la porte, sauf en vision infrarouge et ultraviolette.
Capitaine de port : Employé de la ville chargé de lever les droits de passage et d'organiser les entrées et sorties des bateaux dans le port.
Cap-Ruic : Péninsule où s'élèvent de grandes falaises dominant la ville atashienne de Ru et sa baie ; un fort construit au sommet des falaises protège la côte des envahisseurs.
Caraque : Petit bateau au gréement à trois mâts.
Carrefours : Établissement où l'on sert du kopi, restaurant, taverne. C'est l'auberge la plus chère des Jaspes, et au sous-sol, à ce qu'il paraît, se trouve un bordel tout aussi cher. L'endroit, situé dans le quartier des Ambassades, est destiné à tous les ambassadeurs, espions, et marchands négociant avec divers gouvernements. Il se trouve à côté de la Tige du Lys et le bâtiment est en fait une ancienne

ambassade tyréenne.
Cavendish : Pâte de fruit ressemblant à du tabac.
Chatoyant : Voir Chromerie, Niveaux.
Chatoyants (les) : étudiants de deuxième année. Voir Chromerie, Niveaux.
Chien de l'enfer : Chien imprégné de luxine rouge auquel on a insufflé la volonté d'attaquer l'ennemi, avant qu'il s'immole.
Chirurgien : Personne qui recoud les blessures et étudie l'anatomie.
Chromatiste : Terme qui désigne les superchromates complets, qui sont parfois employés comme jardiniers des satrapes.
Chromerie (la) : Organe gouvernemental des sept satrapies. Il s'agit aussi de l'école où les créateurs sont formés.
Céruléenne (mer) : Mer au centre des sept satrapies.
Cocca : Bateau de commerce, assez petit en général.
Conscrit : Terme légèrement moqueur pour les apprentis Gardes noirs.
Conseiller des Rois (le) : Manuscrit en runes dayriques qui prodigue des conseils d'une cruauté répugnante envers les opposants au pouvoir.
Conspirations de l'Épine : Intrigues successives qui ont eu lieu pendant la guerre du Faux Prisme.
Cordon fusant : Autre nom de la mèche lente.
Corne : Instrument de musique fabriqué avec une corne de pécari percée de trous pour les doigts, permettant de produire différentes notes.
Corregidor : Terme tyréen, datant de l'époque où Tyrea englobait l'Est atashien, qui désigne un magistrat général.
Couleurs (les) : Sept membres constituent le Spectre. À l'origine ils représentaient chacun une des sept couleurs sacrées et pouvaient créer cette couleur, et chaque satrapie disposait d'un représentant au Spectre. Depuis la fondation de ce conseil, cette pratique s'est détériorée, car chaque satrapie cherche à détenir plus de pouvoir. Ainsi le représentant d'une satrapie, même s'il est généralement à un poste qui correspond à ses capacités, peut être nommé luxeigneur Vert sans qu'il puisse créer de vert lui-même. De la même manière, certaines satrapies peuvent perdre leur représentant, et d'autres en avoir deux ou trois en même temps, suivant la situation politique. Il s'agit de mandats à vie. Voir Chromerie, Niveaux.
Couleuvrine : Type de canon utile pour tirer sur les cibles très éloignées, grâce à ses boulets très lourds et à son long tube.
Couronne de la Sorcière (la) : Tour surplombant l'entrée ouest de Garriston.
Couteau de ceinture : Lame assez petite pour être glissée dans une ceinture, servant d'habitude à manger, et rarement à se défendre.
Cratère (lac du) : Grand lac au sud de Tyrea sur les rives duquel se trouve l'ancienne capitale de Tyrea, Kelfing. Cette région est appréciée pour ses forêts et sa production d'arcs en bois d'if.
Créateurs : Ceux qui peuvent exploiter la lumière en lui donnant une forme physique, la luxine.
Créateur-tailleur : Profession qui s'éteignit brusquement pendant l'enfance des frères Guile. Ces artisans pouvaient tisser une luxine assez souple pour en faire des vêtements.
Crête d'Ivor (bataille de la) : Combat lors de la guerre du Faux Prisme, remporté par Dazen, principalement grâce à l'excellence de Corvan Danavis.
Cristal de feu : Appellation donnée à l'infrarouge stable, mais un cristal de feu exposé à l'air s'embrase rapidement malgré tout.

Croc-infernal : Arme mystérieuse, aussi connue sous les appellations Brise-moelle et Couteau de l'éborgneur. Elle est blanche, veinée de noir, et porte sept joyaux transparents incrustés dans sa lame.
Dagnu : Dieu de la gourmandise, associé au rouge. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Dames (les) : Quatre statues qui servent de portes à la ville de Garriston. Sculptées dans un marbre parien très rare, elles sont encastrées dans les remparts et scellées avec une luxine jaune presque invisible. On pense qu'elles représentent les aspects de la déesse Anat, mais elles ont été épargnées par Lucidonius qui trouvait qu'elles dépeignaient une réalité. On les appelle la Sorcière, l'Amante, la Mère et la Gardienne.
Danar : Monnaie des sept satrapies. Avec un danar, on peut acheter une tasse de kopi dans une auberge luxueuse des Jaspes. Un ouvrier ordinaire gagne environ un danar par jour, et un ouvrier sans qualification un demi. Les pièces portent un trou carré en leur milieu, si bien qu'on les transporte souvent sur des bâtonnets à section carrée. Elles peuvent être coupées en deux sans perdre leur valeur.
Danar d'étain : Il vaut huit danars entiers. Un bâtonnet de danars d'étain comporte en général vingt-cinq pièces, soit deux cents danars.
Quintar d'argent : Il vaut vingt danars. Un peu plus grand que le danar d'étain, mais plus mince de moitié. Un bâtonnet de quintars d'argent comporte cinquante pièces, soit mille danars.
Danse du solstice : Version rurale des célébrations du Jour du Soleil.
Dazen (guerre de) : Autre nom pour la guerre du Faux Prisme, utilisé par les vainqueurs.
Dawat : Art martial parien.
Deimachie (la) : La guerre des (ou contre) les dieux. Terme théologique pour désigner la bataille menée par Lucidonius contre les anciens dieux païens afin d'obtenir la suprématie monothéiste.
Délivrance : Rituel qui évite la folie aux créateurs sur le point de briser le halo, et qui est exécuté par le Prisme chaque année lors du Jour du Soleil.
Délivrés (les) : Créateurs qui acceptent le Pacte de la Chromerie et choisissent de subir le rituel de mise à mort avant qu'ils ne brisent le halo et deviennent fous.
Demiurgos : Autre terme désignant un Miroir, un semi-créateur.
Démons aux yeux bleus : Célèbre groupe de bandits dont Gavin tua le roi après la guerre du Faux Prisme.
Détournement ou effraction de volonté : Une fois qu'un créateur est en contact avec de la luxine non scellée d'une couleur qu'il sait créer, il peut user de sa volonté pour briser la concentration de l'autre créateur et prendre lui-même contrôle de la luxine.
Détroits (les) : Passage en mer Céruléenne entre Abornea et le Ruthgar continental. Les Abornéens mettent un frein au commerce en faisant payer des droits de passage très élevés aux marchands qui font la route de la soie, ou qui veulent simplement aller de Paria à Ruthgar.
Dey, deya : Titre parien pour un souverain quasi absolu régnant sur une ville et les territoires alentour.
Discipulæ : Terme féminin pluriel (qui s'applique aussi aux groupes mixtes) qui désigne celles qui étudient à la fois les arts de la magie et la religion.
Eau-vive : Luxine jaune liquide.
Élu d'Orholam : Autre appellation pour le Prisme.
Elrahee, elishama, eliada, eliphalet : Prière parienne.
Ephah : Unité de mesure des céréales, correspondant environ à trente-trois litres.

Équilibrage : Principale fonction du Prisme. Lorsque le Prisme crée sur le toit de la Chromerie, lui seul est capable de sentir les déséquilibres magiques dans le monde et de créer suffisamment de la couleur opposée pour éviter que le déséquilibre s'accentue et mène à la catastrophe. Des déséquilibres avaient souvent lieu avant la venue de Lucidonius, et des incendies, des famines et des prises d'armes anéantirent des milliers, et peut-être des millions de gens. L'ultraviolet équilibre l'infrarouge, le bleu équilibre le rouge et le vert équilibre l'orange. Le jaune semble s'équilibrer naturellement.
Ergion : Ville fortifiée d'Atash située à un jour de marche d'Idoss.
Étrave : Partie saillante d'un navire située à l'extrême avant de la coque.
Falaise rouge (révolte de la) : Rébellion qui a éclaté à Atash à la suite de la guerre du Faux Prisme. Privée du soutien de la famille royale (tuée par la purge), elle a été de courte durée.
Faux Prisme : Appellation donnée à Dazen Guile, qui a affirmé être un Prisme alors que son frère aîné Gavin avait déjà été élu par Orholam et sacré Prisme.
Faux Prisme (guerre du) : Appellation couramment utilisée pour désigner la guerre entre Gavin et Dazen Guile.
Ferrilux : Dieu de l'orgueil, associé à l'ultraviolet. Voir l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Flamme d'Erebos : Insigne que les Gardes noirs reçoivent en entrant dans le corps, et qui symbolise le service et le sacrifice.
Fléchettes : Petit projectile parfois réalisé en luxine, doté d'une extrémité pointue et d'ailettes pour la stabilité du vol.
Forêt-Verte : Terme regroupant la forêt de Sang et Ruthgar, utilisé au cours des centaines d'années de paix entre les deux pays, avant que le Péché de Vician n'y mette fin.
Gada : Jeu de ballon qui consiste à donner des coups de pied pour se passer une balle de cuir.
Galéasse : À l'origine, un grand navire marchand fonctionnant à la fois à la rame et à la voile ; plus tard, le terme en est venu à désigner les bateaux modifiés à des fins militaires, par exemple en ajoutant des châteaux à la proue et à la poupe, et des canons permettant de tirer dans toutes les directions.
Garde blanche (la) : Terme utilisé pour désigner les gardes du corps personnels de l'Omnichrome.
Garde-étoiles (les) : Aussi appelé « singes de tour », il s'agit d'esclaves de petite taille (souvent des enfants) qui actionnent les cordes commandant les miroirs de Grand Jaspe afin qu'ils réfléchissent la lumière à travers toute la ville, la rendant disponible pour les créateurs. Leur traitement est correct comparé à d'autres esclaves, mais ils passent leurs journées à travailler par équipes de deux, de l'aube au crépuscule et au-delà, et n'ont d'autre répit que le partage des tâches avec leur partenaire.
Garde noire : Unité d'élite du Blanc, la Garde noire fut également établie par Lucidonius pour circonscrire le pouvoir du Prisme et pour le protéger de menaces extérieures.
Gardienne (la) : Statue colossale qui enjambe l'entrée de la baie à Garriston. Elle tient une lance d'une main et une torche de l'autre. Un créateur jaune est chargé d'alimenter la torche en luxine jaune pour qu'en se dégradant elle produise de la lumière. Cette statue fait office de phare. Voir aussi Dames (les).
***Gargantua* (le)** : Vaisseau amiral du seigneur pirate Pash Vecchio.
Garriston : Ancienne capitale de Tyrea située à l'embouchure du fleuve d'Ombre. Le Prisme Gavin Guile a construit le mur d'eau-vive pour défendre la ville, mais il a échoué et la ville a été envahie par le seigneur Omnichrome, Koios Blanc-Chêne.

Gatu : Tribu parienne méprisée par les autres Pariens en raison du fait qu'ils mêlent leurs anciennes coutumes religieuses au culte d'Orholam. En principe, leur comportement constitue une hérésie, mais la Chromerie n'a jamais tenté d'y mettre un terme autrement qu'en leur adressant de sévères remontrances.
Gelée inflammable : Luxine rouge qui en s'enflammant engloutit ce à quoi elle adhère.
Geôlier : Personne gardant une prison ou un cachot.
Ghotra : Foulard parien se portant sur la tête, utilisé par les hommes en signe de déférence envers Orholam. La plupart mettent le couvre-chef au lever du soleil, mais certains le portent même quand il fait nuit.
Giist : Nom courant pour les spirites bleus.
Glaive : Épée courte à double tranchant utilisée pour découper, ou faire des attaques de près.
Grande Chaîne (de l'existence) : Terme théologique pour l'ordre de la création. Le premier chaînon est Orholam lui-même, et tous les autres, ses créations, découlent de Lui.
Grand Désert (le) : Autre nom pour les Terres désolées de Tyrea.
Grand fleuve (le) : Fleuve qui coule entre Ruthgar et la forêt de Sang, et qui fut le théâtre de bien des batailles entre les deux pays.
Grand Jaspe (île de) : Île sur laquelle est située la cité de Grand Jaspe, juste en face de la Chromerie, et où sont localisées les ambassades de toutes les satrapies.
Grand salon de la Chromerie : Situé au sous-sol de la tour du Prisme, il est transformé une fois par semaine en lieu de culte. Les miroirs des autres tours sont alors dirigés de manière à y faire pénétrer la lumière. Le plafond est soutenu par des piliers de marbre blanc et on y trouve les plus grands vitraux du monde. La plupart du temps, cet endroit est occupé par des employés, des ambassadeurs, et tous ceux qui traitent avec la Chromerie.
Grand salon du Palais Travertin : Célèbre pour ses huit grands piliers en bois d'atasifusta disposés en étoile. D'une essence aujourd'hui disparue, ces arbres auraient été offerts par un roi atashien ; c'étaient les troncs les plus larges du monde, et leur sève a la particularité de pouvoir se consumer en continu, même cinq cents ans après qu'ils ont été abattus.
Grande Cour (la) : Cour au milieu des tours de la Chromerie.
Grenade : Bonbonne remplie de poudre noire, avec un morceau de bois enfoncé dans l'ouverture et un chiffon imprégné de poudre en guise de mèche.
Grenade de luxine : Explosif à base de luxine que l'on peut jeter sur l'ennemi le long d'arcs de luxine, ou à l'aide de canons. Elles sont souvent remplies de plombs ou de balles de shrapnel, selon le type de grenade utilisé. Les plus petites se portent souvent dans des cartouchières.
Guerriers-créateurs : Créateurs dont la tâche est de se battre pour l'une ou l'autre des satrapies, ou pour la Chromerie.
Guile (palais des) : Palais familial des Guile sur Grand Jaspe. Lorsque Gavin est devenu Prisme, Andross Guile ne s'y rendait déjà plus beaucoup, préférant rester dans ses appartements à la Chromerie. Cette demeure a été un des seuls bâtiments construits en dépit du fonctionnement des Mille Étoiles.
Habileté : Qualité la plus estimée, et qui s'acquiert par la pratique.
Habileté, volonté, source et sérénité : Quatre éléments essentiels pour créer.
Hass (vallée de) : Endroit où les Ur coincèrent Lucidonius.
Hauteville : Quartier de Grand Jaspe.
Havre-Vert : Capitale de la forêt de Sang.

Herbe à rats : Plante toxique, narcotique.
Homme brisé (l') : Statue située dans une orangeraie tyréenne – une relique ptarsu ?
Homme-miroir : Soldat de l'armée du roi Garadul portant une armure réfléchissante lui permettant de se protéger de la luxine. Les miroirs provoquent la désintégration de la luxine dès qu'elle les touche.
Idoss : Ville atashienne dirigée par un conseil d'Aînées de la ville et par un corregidor.
Illuminé : Voir Chromerie, (Niveaux).
Illuminés (les) : étudiants de quatrième année. Voir Chromerie, Niveaux.
Incarnition : Terme désignant la pratique qui consiste à inclure de la luxine dans son propre corps.
Inura (mont) : Montagne de l'île des Prophètes, au pied de laquelle vit le Troisième Œil.
Jambu : Arbre qui produit des fruits roses, et qui pousse sur l'île des Prophètes.
Jaspes (les) : Archipel de la mer Céruléenne, sur lequel se trouve la Chromerie.
Jaspois : Habitants de Grand Japse.
Jour du Soleil : Jour saint pour les disciples d'Orholam comme pour les païens. C'est le jour le plus long de l'année. Dans les sept satrapies, le Jour du Soleil est aussi le jour où le Prisme Délivre les créateurs qui sont sur le point de briser le halo. Les cérémonies ont généralement lieu sur les Jaspes, et les Mille Étoiles convergent toutes vers le Prisme, qui peut absorber et décomposer la lumière, alors que tout autre se consumerait ou exploserait face à tant de pouvoir magique.
Ka : Série de mouvements de combat destinée à exercer l'équilibre, la souplesse et la concentration. Les mouvements combinés sont souvent utilisables pendant le combat. C'est une forme de méditation.
Karris Atiriel : Princesse du désert qui est devenue Karris Éborgnelumière avant d'épouser Lucidonius.
Karsos (montagnes) : Montagnes tyréennes bordant la mer Céruléenne.
Katar : Arme que l'on tient entre les doigts tandis que la poignée se plaque contre la main et l'avant-bras. Grâce à sa pointe renforcée et à sa prise particulière, elle se révèle très pratique pour poignarder l'adversaire à travers son armure.
Kazakdoon : Cité ou territoire légendaire qui se situerait à l'extrême est, au-delà des portes de Sombre-Éternité.
Kelfing : Ancienne capitale de Tyrea, située sur la rive du lac du Cratère.
Khat : Substance stimulante qui crée une dépendance, elle se présente sous forme de feuilles à mâcher et tache les dents. Elle est surtout appréciée à Paria.
Kiyah : Cri poussé pendant le combat pour expulser l'air et donner plus de force au mouvement.
Kopi : Substance stimulante qui crée une dépendance, c'est une boisson populaire amère, de couleur sombre et qui se consomme chaude.
Kriss : Poignard parien à la lame ondulée.
Laurion : Région de l'Est atashien connue pour ses mines d'argent exploitant massivement les esclaves. L'espérance de vie des mineurs est courte, et la menace de les envoyer aux mines est un moyen pour les maîtres de recadrer leurs esclaves.
Lentilles : Type de lunettes se fixant directement sur les orbites, collées à la peau. Comme les lunettes à monture, elles fournissent au créateur le filtre coloré de son choix pour qu'il puisse créer plus facilement.
Libérés (les) : Terme désignant les disciples de l'Omnichrome, les créateurs qui décident de rompre le Pacte en continuant à vivre après avoir brisé le halo.
Libres (les) : Créateurs qui rejettent le Pacte de la Chromerie et se joignent à l'armée de

l'Omnichrome, choisissant ainsi d'accepter de briser le halo pour devenir spirites. On les appelle aussi « les Libérés ».
Lieue : Distance longue de six mille soixante-seize pas.
Locus damnatus : Temple érigé pour les faux dieux, bane. On croit que ces lieux ont des pouvoirs magiques, surtout sur les créateurs.
Loyauté à l'Un : Devise des Danavis.
Lunette : Petit télescope doté de lentilles convergentes transparentes qui aident à voir les objets de loin.
Luxiat : Prêtre d'Orholam. Les luxiats sont vêtus de noir pour rappeler qu'ils ont plus que quiconque besoin de la lumière d'Orholam, et c'est ce qui leur vaut l'appellation de « robes noires ».
Luxeigneur : Membre du conseil décisionnel du Spectre.
Luxine : Matériau créé à partir de la lumière. Voir dans les annexes.
Luxor : Représentant de la Chromerie chargé de porter la lumière d'Orholam par tous les moyens. À une époque, ils ont pourchassé, entre autres, les créateurs paryls et les décomposeurs de lumière, qu'ils accusaient d'hérésie. Leur rigidité théologique et l'autorisation dont ils disposent pour tuer et torturer ont fait l'objet de débats houleux, chez les adeptes d'Orholam comme chez ses détracteurs.
Lys de verre : Autre nom pour Petit Jaspe, ou pour tous les bâtiments de la Chromerie.
Mal de lumière : Effet secondaire qui touche les créateurs ayant utilisé trop de luxine d'un coup. Seul le Prisme n'en est pas affecté.
Marchés sur l'eau : Situés sur un lac circulaire relié au fleuve d'Ombre et sis au cœur des villages et villes de Tyrea. Le plus grand marché sur l'eau se trouve à Garriston. Ces installations sont fréquemment draguées pour conserver une profondeur uniforme, ce qui permet aux bateaux d'accéder directement au centre de la ville avec leurs marchandises.
Mat : Voir Chromerie, Niveaux.
Mats (les) : étudiants de première année (débutants). Voir Chromerie, Niveaux.
Mèche lente : Longueur de corde souvent imprégnée de salpêtre, que l'on peut allumer pour embraser la poudre d'allumage d'une arme à feu.
Mère (la) : Statue qui garde l'entrée sud de Garriston, et représente une toute jeune fille au ventre gonflé de vie, brandissant une dague d'une main, une lance de l'autre.
Merlon : Maçonnerie comprise entre les créneaux, sur la partie supérieure d'une muraille ou d'un rempart, qui protège les soldats des tirs.
Mille Étoiles (les) : Nom donné aux miroirs de Grand Jaspe qui permettent à la lumière naturelle de pénétrer dans presque toutes les parties de la ville pendant aussi longtemps que possible.
Molokh : Dieu de l'avarice, associé à l'orange. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Monochromes : Créateurs qui ne disposent que d'une couleur.
Monsieur Tout-le-Monde : Terme insultant désignant une personne qui ne peut pas produire de luxine.
Mot : Dieu de l'envie, associé au bleu. Voir dans l'annexe « Au sujet des anciens dieux ».
Mousquet à mèche : Arme à feu dans laquelle un levier porte une mèche incandescente et, sous l'action de la détente, la met en contact avec la poudre du bassinet. L'explosion ainsi provoquée propulse le plomb ou la pierre à grande vitesse. Ces mousquets sont précis jusqu'à cinquante ou cent pas, suivant la qualité de la fabrication et les projectiles utilisés.
Mousquet à rouet : Pistolet muni d'un mécanisme à roue tournante dont le frottement provoque une étincelle et la mise à feu de la poudre. Il s'agit d'une innovation pour amorcer une arme à feu de

manière mécanique. Il arrive que les modèles fabriqués par certains forgerons soient plus fiables que les mousquets à silex et permettent de tirer plusieurs fois. La plupart sont toutefois bien moins fiables que les pistolets à silex – qui le sont déjà fort peu !

Mur d'eau-vive : Sa construction constitua une prouesse épique. Ce mur, conçu par Aheyyad Eau-vive, fut construit par Gavin Guile en quelques jours seulement, avant l'attaque de l'armée omnichrome et au début de celle-ci.

Niais : Insulte désignant une personne qui ne peut pas créer.

Niveaux : Le système scolaire de la Chromerie ne classe pas les étudiants suivant leur âge, mais en fonction de leurs progrès, de leurs capacités et de leurs connaissances.

Non-créateur : Personne qui ne peut pas produire de luxine.

Odess : Ville d'Abornea située sur le cap des Détroits.

Ombre : Voir Chromerie, Niveaux.

Ombre (fleuve d') : C'est la force vive de Tyrea : ses eaux, associées à un climat chaud, permettent d'y faire pousser toutes sortes de plantes. Avant la guerre du Faux Prisme, la navigation fluviale, grâce à un réseau d'écluses, assurait les liaisons commerciales dans tout le pays, malgré les fréquentes attaques de bandits.

Ombres (les) : Aussi appelés « suppliants », ce sont ceux qui attendent de voir les capacités testées avant d'être admis comme étudiants. Voir Chromerie, Niveaux.

Oralam : Terme pour le paryl qui signifie « lumière cachée ».

Ordre de l'Œil brisé : Célèbre guilde d'assassins spécialisée dans le meurtre des créateurs. Par trois fois au moins, elle a été détruite, et il semblerait qu'elle se soit chaque fois reformée sans lien avec l'organisation précédente. Certains affirment que, des centaines d'années plus tôt, les créateurs paryls officiaient au sein de l'Ordre. Les capes de scintillance, qui travaillent toujours par paires, étaient la fierté de l'Ordre.

Pacte (le) : Depuis la venue de Lucidonius, le Pacte préside au fonctionnement des sept satrapies. Il repose essentiellement sur la promesse faite par les créateurs de servir la communauté, en échange de privilèges conférés par leur statut, et de choisir de mourir avant de briser le halo, ou juste après.

Pécaris : Animaux nocturnes bons à chasser. Il existe aussi des pécaris géants, plus rares. Les deux espèces sont munies de défenses et de sabots.

Péché de Vician : Événement qui a marqué la fin de l'alliance entre Ruthgar et la forêt de Sang.

Pétase : Chapeau ruthgarien à large bord, habituellement en paille, qui protège le visage du soleil.

Petit Jaspe : Île sur laquelle se trouve la Chromerie.

Petit Jaspe (baie de) : Baie protégée par une digue qui ménage une zone de mer calme.

Peuple de l'Arbre : Tribu qui vit (ou vivait) dans les profondeurs des forêts de la satrapie de la forêt de Sang. Ils font des dessins zoomorphes et savent apparemment façonner le bois vivant.

Pierre de l'enfer : Nom que donnent les superstitieux à l'obsidienne, pierre qui est plus rare que les diamants ou les rubis. Peu de gens savent si l'obsidienne est créée ou extraite. C'est la seule substance capable d'absorber la luxine d'un créateur, par contact avec son sang.

Pilum : Lance lestée dont la hampe se tord une fois qu'elle a percé un bouclier de manière à empêcher l'adversaire de l'utiliser et à alourdir considérablement le bouclier. Cette arme se fait rare et sert surtout pour les cérémonies.

Pistolets-baïonnettes : Mousquets à silex avec une lame intégrée qui permet de tirer ou d'utiliser la baïonnette si l'adversaire est proche ou si la mise à feu a échoué.

Polychrome : Créateur qui peut utiliser plus de deux couleurs.

Pont vert (le) : Situé à une lieue en aval de Rekton, ce pont fut créé en quelques secondes par Gavin Guile alors qu'il allait combattre son frère à Roche scindée.
Présage : Nom de l'épée de Corvan Danavis, qu'il a reçue en héritage lorsque son frère aîné est mort.
Principauté des ambassades : Quartier de Grand Jaspe qui se trouve près de la Tige du Lys, et donc de la Chromerie elle-même. On y trouve aussi des marchés, des salons de thé, des tavernes et des bordels.
Prisme : Il n'y a qu'un Prisme par génération. Il perçoit l'équilibre global de la magie dans le monde et peut l'équilibrer, décomposant la lumière en lui. Son rôle est surtout cérémoniel et religieux, mais pas politique, hormis l'équilibrage, qui évite l'apparition de spirites et de grandes catastrophes.
Prisme (tour du) : Tour centrale de la Chromerie qui abrite le Prisme, le Blanc et les ultraviolets (leur petit effectif ne requiert pas une tour à part). Le grand salon est situé dans le sous-sol de la tour, et à son sommet se trouve une terrasse, ainsi que le grand cristal que le Prisme utilise pour équilibrer les couleurs. Le bal annuel des luxeigneurs s'y déroule.
Promachia : Le fait de nommer quelqu'un promachos, ce qui lui donne un pouvoir sans limites en temps de guerre.
Promachos : Titre donné au Prisme pendant la guerre et qui lui permet de régner en maître absolu. La décision ne peut être prise que par le Spectre au complet. Ses pouvoirs comprennent notamment le droit de commander les armées, de confisquer des biens et d'anoblir des roturiers. C'est un ancien terme qui signifie « celui qui se bat devant nous ».
Providence (la) : Fait de croire qu'Orholam veille sur les sept satrapies et leurs peuples.
Psaltérion : Instrument de musique à cordes.
Puits de lumière : Colonne ménagée dans les tours de la Chromerie pour permettre à la lumière d'y pénétrer, à l'aide de grands miroirs, et d'éclairer en fin de journée ou du côté qui est à l'ombre.
Quasi-polychrome : Créateur qui peut utiliser trois couleurs mais n'arrive pas à stabiliser suffisamment la troisième pour être considéré comme un véritable polychrome.
Raka : Grave insulte qui implique l'arriération intellectuelle et mentale.
Rapaces de Kazakdoon (les) : Reptiles volants intervenant dans un mythe angarien.
Rath : Capitale de Ruthgar située au point de confluence entre le Grand Fleuve et son delta, qui se jette dans la mer Céruléenne.
Rathcaeson : Ville mythique dont subsistent des dessins, et dont Gavin Guile s'est inspiré pour concevoir son mur d'eau-vive.
Rayonnant cerise : Appellation familière pour les créateurs rouges de deuxième année.
Rayonnant : Voir Chromerie, Niveaux.
Rayonnants (les) : étudiants de troisième année (d'un niveau assez avancé). Voir Chromerie, Niveaux.
Rayon vert (le) : Éclat de lumière que l'on peut observer très rarement, au coucher du soleil. Sa signification est controversée : certains pensent qu'il a un sens théologique. Le Blanc dit que c'est un clin d'œil d'Orholam.
Rekton : Petite ville tyréenne sur le fleuve d'Ombre, non loin du site de la bataille de Roche scindée. Avant la guerre, c'était un important centre de commerce.
Rochebelette : Quartier de Grand Jaspe qui se caractérise par ses ruelles étroites.
Roche scindée : Montagnes jumelles situées l'une en face de l'autre et si semblables qu'on croirait qu'elles ont jadis été d'un seul tenant. C'est aussi le théâtre de la bataille ultime entre les armées de

Gavin et Dazen Guile.
Roche scindée (bataille de) : Combat final entre Gavin et Dazen près d'une petite ville tyréenne sur le fleuve d'Ombre.
Rozanos (pont de) : Pont enjambant le Grand Fleuve entre Ruthgar et la forêt de Sang, et qui fut brûlé par le saint satrape Rados.
Ru : Capitale d'Atash, autrefois célèbre pour son château, et toujours renommée pour sa Grande Pyramide.
Ru (château de) : Autrefois la fierté de Ru, il a été détruit par un incendie lors de la purge du général Gad Delmarta, qui a massacré la famille royale au cours de la guerre des Prismes.
Sabord : Ouverture percée dans le flanc d'un navire et permettant de tirer au canon plus bas que depuis le pont, ce qui procure plus de stabilité pour les grosses pièces.
Salvé : Salutation courante qui voulait initialement dire « Bonne santé ! »
Sang (guerres du) : Série de batailles qui ont éclaté après que le Péché de Vician a déchiré Ruthgar et la forêt de Sang, qui auparavant étaient de bons alliés. Cette guerre interminable a connu de nombreuses rémissions suivies de nouveaux conflits, jusqu'à ce que Gavin Guile y mette un terme après la guerre du Faux Prisme. Il semble que les hostilités soient bel et bien calmées.
Sang (plaines de) : Ancien terme collectif désignant Ruthgar et la forêt de Sang, ainsi nommée depuis que le Péché de Vician déclencha la guerre du Sang entre ces deux pays.
Saphir (baie de) : Baie au large de Petit Jaspe.
Satrape, satrapette : Titre porté par le dirigeant d'une satrapie.
Sep : Unité de mesure de poids, un sep est égal au septième d'un sept.
Sept : Unité de mesure de poids.
Seigneur de l'air : Terme utilisé par le Prince des couleurs pour appeler ses officiers bleus les plus proches.
Seigneur Prisme : Titre donné au Prisme lorsqu'on s'adresse à lui.
Sérénité : C'est un peu ironique, car la magie requiert du mouvement, même si les meilleurs créateurs en ont moins besoin.
Sharazan (montagnes de) : Chaîne de montagnes infranchissable dans le sud de Tyrea.
Soie d'araignée : Autre appellation du paryl.
Solstice d'été : Autre nom pour le Jour du Soleil, plus longue journée de l'année.
Sombre-Éternité : Souvent utilisé comme juron qui renvoie à l'enfer et à la mort, en tant que réalité métaphysique ou téléologique plus que physique. Ce qui accepte et est accepté pour toujours par le néant, l'obscurité totale ; la nuit dans son état le plus pur et le plus maléfique.
Sombre-Éternité (les portes de) : Détroit qui sépare la mer Céruléenne et les océans qui s'étendent au-delà. On raconte que Lucidonius les a fermées, mais il est avéré que des bateaux angariens les franchissent le temps en temps.
Sombre (forêt) : Région de la forêt de Sang où habitent les Pygmées. Ils ne se sont jamais bien remis des épidémies que leur ont transmises les envahisseurs et sont désormais peu nombreux, reclus et souvent hostiles.
Sombre-lumière : autre appellation pour le paryl.
Sorcière (la) : Gigantesque statue qui constitue la porte ouest de Garriston. Elle est couronnée et s'appuie lourdement sur un bâton. La couronne et le bâton sont eux-mêmes des tours, desquelles les archers peuvent tirer sur les envahisseurs. Voir aussi Dames (les).
Source : Selon la couleur qu'il utilise, un créateur a besoin de lumière de cette couleur ou d'objets

qui la reflètent.
Spectre : Terme désignant une partie de la lumière (pour plus d'informations sur le spectre de la luxine, voir les annexes), ou le conseil de la Chromerie, qui constitue l'une des branches du gouvernement de la Chromerie (voir Couleurs).
Spirite : Créateur qui a brisé le halo. Souvent, les spirites recréent leur corps avec de la luxine pure, rompant ainsi le Pacte entre les créateurs et la société.
Subchromate : Créateur daltonien. Cette caractéristique touche surtout les hommes, mais cela ne handicape pas les créateurs, sauf si la confusion concerne une couleur qu'ils créent. Un subchromate ne distinguant pas le vert du rouge peut être par ailleurs un excellent créateur bleu ou jaune. Voir dans les annexes.
Superchromate : Personne très sensible aux couleurs. Cette caractéristique est beaucoup plus fréquente chez les créatrices, et la luxine qu'elles scellent a peu de risques de se dégrader.
Taché : Personne qui a brisé le halo, autre nom pour un spirite.
Terres craquelées (les) : Territoire chaotique dans l'extrême ouest d'Atash, si périlleux qu'il n'est traversé que par les marchands les plus expérimentés et les plus téméraires.
Thorikos : Ville en contrebas des mines de Laurion, sur la rive du fleuve qui va vers Idoss ; c'est là qu'arrivent et repartent les esclaves, que les affaires commerciales sont traitées et que le minerai est exporté par bateau. Elle héberge aussi les administrations nécessaires à la gestion de trente mille esclaves.
Tige du Lys (la) : Pont de luxine reliant les deux Jaspes, constitué de luxines bleue et jaune, si bien qu'il a une teinte verte. Situé en deçà de la laisse de haute mer, son endurance à la houle et aux tempêtes qui s'abattent sur lui est remarquable.
Tiru : Tribu parienne.
Tlaglanu : Tribu parienne détestée par les autres Pariens, et à laquelle appartenait Tazerwalt, l'épouse choisie par Hanishu, le dey d'Aghbalu.
Torche : Surnom donné aux spirites rouges.
Torche au magnésium : Souvent utilisées par les créateurs pour obtenir une source lumineuse la nuit, les torches blanches au magnésium émettent sur toute la longueur du spectre. Les torches colorées sont également produites à grands frais et, si elles sont correctement réalisées, elles fournissent exactement la couleur désirée, permettant au créateur de créer aussitôt, sans avoir recours à des lunettes.
Translucification forcée : Voir Détournement de volonté.
Travertin (palais) : Une des merveilles de l'ancien monde. À la fois palais et forteresse, construit en travertin (roche vert tendre) et en marbre blanc, il est célèbre pour ses arches arrondies en fer à cheval, ses décorations murales géométriques, ses inscriptions en runes pariennes, ses sols en damier… Ses murs sont couverts d'un motif hachuré pour donner une impression de tissage à la pierre. Ce palais est un vestige de l'époque où la moitié de Tyrea était une province parienne.
Tromblon : Fusil court au canon évasé en forme d'entonnoir qui peut être chargé avec des chevrotines. Utile à courte portée uniquement, en cas d'émeute par exemple.
Troufions : Terme gentiment moqueur désignant les apprentis Gardes noirs.
Unification (l') : Mise en place des sept satrapies par Lucidonius et Karris Éborgnelumière, quatre cents ans avant le Prisme Gavin Guile.
Ur : Tribu qui a coincé Lucidonius dans la vallée de Hass. Malgré des conditions peu propices, il a eu raison de ses ennemis, principalement grâce aux exploits d'El-Anat (qui s'est ensuite fait appeler

Forushalzmarish ou Lance-brillante) et de Karris Atiriel.
Urum : Couvert à trois branches.
Varig et Vert : Banque qui possède une succursale sur Grand Jaspe.
Vechevoral : Épée-faucille à long manche, comme une hache à lame en forme de croissant de lune (le tranchant est à l'intérieur du croissant).
Verdoyantes (plaines) : Élément caractéristique du paysage ruthgarien, les plaines Verdoyantes sont très appréciées des créateurs verts.
Volonté : En imposant sa volonté, un créateur peut créer de la luxine et même compenser des erreurs si sa volonté est assez forte.
Voril : Petite ville à deux jours de marche de Ru.
Weedling : Petit bourg côtier proche de Cap-Ruic.
Wiwurgh : Ville parienne qui abrite de nombreux réfugiés de la guerre du Sang.
Zigarro : Tabac roulé, parfois dans une feuille d'herbe à rats. Cette forme est pratique pour fumer.

Annexes

Au sujet des monochromes, des bichromes et des polychromes

La plupart des créateurs sont monochromes : ils sont capables de créer à partir d'une seule couleur. Les créateurs qui peuvent utiliser deux couleurs suffisamment bien pour créer de la luxine stable dans les deux sont appelés bichromes. Quiconque pouvant créer de la luxine solide en trois couleurs ou davantage est appelé polychrome. Plus un créateur a de couleurs à son arc, plus il est puissant et recherché pour ses talents. Un polychrome complet est un polychrome capable de créer toutes les couleurs du spectre. Le Prisme est toujours un polychrome complet.

Le fait d'être capable de créer une couleur n'est pas le principal critère permettant de déterminer la valeur ou l'aptitude d'un créateur. Certains sont rapides, d'autres sont particulièrement efficaces, certains possèdent plus de volonté, d'autres encore parviennent à créer une luxine plus durable, ou sont plus intelligents ou plus créatifs dans leur manière d'utiliser la luxine.

Au sujet des bichromes (ou polychromes) discontinus

Dans le *continuum* lumineux, les couleurs se succèdent dans cet ordre : infrarouge, rouge, orange, jaune, vert, bleu, ultraviolet. La plupart des bichromes et des polychromes peuvent créer à partir d'une étendue de spectre plus large que celle des monochromes. Ce qui signifie qu'un bichrome aura le plus souvent deux couleurs adjacentes sur l'arc-en-ciel (bleu et ultraviolet, rouge et infrarouge, jaune et vert, etc.). Cependant, quelques rares créateurs sont bichromes discontinus. Comme le nom le laisse deviner, les couleurs utilisées par ces créateurs ne sont pas voisines. Usef Tep en est un exemple célèbre : il créait du rouge et du bleu. Karris Blanc-Chêne en est une autre, avec le vert et le rouge. On ne sait expliquer l'apparition de bichromes discontinus. Mais ils sont rares.

Les couleurs hors spectre

Il existe une mouvance controversée et peu répandue qui affirme qu'il existe plus de sept couleurs. Bien sûr, comme il s'agit d'un *continuum*, on pourrait soutenir que le nombre de couleurs est infini. Cependant, l'affirmation qu'il y a plus de sept couleurs à partir desquelles on peut créer de la luxine pose un problème théologique à certains. Il est communément accepté qu'il existe des points de résonance au-delà des sept couramment acceptés, mais ces points sont plus faibles, et beaucoup moins souvent exploités que les sept principaux. Parmi ces candidates à la résonance, il y a une couleur située bien en dessous de l'infrarouge et appelée « paryl ». Une autre se trouve tout aussi loin au-delà de l'ultraviolet, et on l'appelle « chi ».

Mais, si l'on en venait à définir les couleurs de manière assez large pour y inclure celles que seul un créateur sur un million est capable de créer, ne devrait-on pas distinguer la luxine jaune liquide et la luxine jaune solide ? Où positionner les légendaires luxines noire et blanche ? Comment ces (non-)couleurs pourraient-elles avoir leur place dans le spectre ?

Ces disputes, bien qu'acharnées, restent dans le domaine de la théorie.

Au sujet de la subchromatie et de la superchromatie

Un subchromate est quelqu'un qui a du mal à différencier au moins deux couleurs ; c'est ce que l'on appelle couramment un « daltonien ». La subchromatie n'enlève pas à un créateur ses qualités. Par exemple, un créateur bleu qui ne fait pas la différence entre le rouge et le bleu ne sera pas vraiment handicapé dans son travail.

Un superchromate dispose d'une capacité plus grande que la normale pour percevoir les fines variations de couleurs. La superchromatie aide à créer les couleurs concernées de manière plus stable, ce qui est tout spécialement utile pour le jaune. Seuls les créateurs superchromates peuvent espérer créer de la luxine jaune solide.

Au sujet de la luxine (physique, métaphysique, effets de la luxine sur la personnalité, couleurs légendaires et termes familiers)

La magie est fondée sur la lumière. Ceux qui usent de la magie sont appelés « les créateurs ». Un créateur est capable de transformer la couleur de la lumière en substance physique. Chaque couleur a ses propriétés propres, mais l'utilisation de ces matériaux de base a pour seules limites l'imagination et le savoir-faire du créateur.

Dans les sept satrapies, le fonctionnement de la magie peut être comparé à la combustion d'une bougie, mais inversée. Lorsqu'une bougie brûle, une substance physique (la cire) est transformée en lumière. Dans le cas de la chromaturgie, c'est la lumière qui est transformée en substance physique, la luxine. Chaque luxine colorée a des propriétés propres. Si elle est correctement créée (la marge d'erreur est faible), la luxine est stable et peut se conserver pendant des jours ou même des années, selon la couleur utilisée.

La plupart des créateurs (ceux qui utilisent la magie) ne peuvent se servir que d'une couleur. Un créateur doit voir la lumière de sa couleur pour pouvoir la créer (par exemple, un vert peut regarder de l'herbe afin de créer, mais dans une pièce aux murs blancs, il n'en est pas capable). Les créateurs portent généralement sur eux des lunettes colorées pour pouvoir accéder à la magie même si leur couleur n'est pas directement disponible.

PHYSIQUE DE LA LUXINE

La luxine a un poids.

Si un créateur crée une charrette au-dessus de sa tête, la première chose qu'elle fera est de l'écraser.

De la plus lourde à la plus légère : rouge, orange, jaune, infrarouge*, verte, bleue, ultraviolette, infrarouge*.

Pour avoir un ordre d'idée, la luxine jaune liquide a un poids légèrement inférieur au même volume d'eau.

* La luxine infrarouge est délicate à peser de manière fiable, car elle provoque rapidement une combustion lorsqu'elle est exposée à l'air. L'ordre ci-dessus a été établi en pesant de la luxine infrarouge enfermée dans un contenant vidé d'air et en soustrayant le poids de la boîte. Dans la pratique, on observe souvent que les cristaux infrarouges montent dans l'air avant de prendre feu.

La luxine a des propriétés tactiles.

Infrarouge : c'est là aussi la plus difficile à décrire, en raison de son inflammabilité ; l'infrarouge est souvent décrite comme une sensation de vent chaud.

Rouge : visqueuse, collante, très adhérente ; selon la manière de la créer, elle peut être épaisse comme un goudron ou avoir une consistance de gel.

Orange : glissante, lubrifiante, huileuse, savonneuse.

Jaune : dans sa forme liquide, qui est la plus fréquente, elle ressemble à de l'eau effervescente, froide au toucher, à peine plus consistante que l'eau de mer ; dans sa forme solide, la luxine jaune est parfaitement lisse, non flexible, sans démarcations et incroyablement dure.

Verte : la texture grossière de la luxine verte peut varier d'un grain comme celui du cuir à un relief comparable à celui d'une écorce, selon l'habileté et l'intention du créateur ; elle est flexible, élastique, et on la compare souvent aux nouvelles branches des végétaux.

Bleue : lisse, même si un bleu mal fait peut avoir de la texture ou s'émietter facilement, un peu comme de la craie, mais en faisant des cristaux.

Ultraviolette : fine comme une toile d'araignée, et légère au point d'être imperceptible.

La luxine a une odeur.

L'odeur de fond de la luxine est résineuse. Les senteurs ci-dessous sont listées à titre indicatif, car chaque couleur de luxine a une odeur bien à elle. Essayez donc de décrire l'odeur d'une orange, vous diriez piquante, parfum d'agrume… mais ce n'est pas tout à fait cela. Une orange sent l'orange. Cependant, ces approximations sont assez proches.

Infrarouge : le charbon, la fumée, le brûlé

Rouge : les feuilles de thé, le tabac, le sec

Orange : les amandes

Jaune : l'eucalyptus, la menthe

Verte : le cèdre fraîchement coupé, la résine

Bleue : la craie, une odeur minérale très discrète

Ultraviolette : légère, un peu comme du clou de girofle

Noire* : inodore, ou puanteur de chair en putréfaction

Blanche* : le miel, le lilas

* Il s'agit d'odeurs mythiques, décrites uniquement dans les récits légendaires.

Métaphysique de la luxine

Créer procure une sensation de bien-être aux créateurs. Les sentiments d'euphorie ou d'invincibilité sont particulièrement forts chez les jeunes créateurs et ceux qui créent pour la première fois. En général, ces sensations s'estompent avec le temps, mais les créateurs qui s'abstiennent de créer pendant un temps peuvent en faire de nouveau l'expérience. Pour la majorité des créateurs, l'effet ressenti s'apparente à celui produit par une tasse de kopi. Mais, étrangement, certains créateurs semblent avoir des réactions allergiques.

Il y a de vigoureux débats en cours pour décider si les effets sur la personnalité doivent être décrits comme physiques ou métaphysiques.

Mais au-delà de ces problèmes de classification, qui délimitent les prérogatives d'études respectives des professeurs et des luxiats, les effets eux-mêmes sont incontestés.

Les effets de la luxine sur la personnalité

Les primitifs de l'époque pré-Lucidonius pensaient que les hommes passionnés devenaient des

rouges, ou que les femmes calculatrices avaient des prédispositions pour le jaune ou le bleu. En vérité, la causalité va dans l'autre sens.

Chaque créateur, comme chaque personne, a sa propre personnalité. La couleur qu'il utilise ne fait qu'influencer les traits de caractère décrits plus bas. Une personne impulsive amenée à créer du rouge pendant des années durant sera plus susceptible d'adopter pleinement les caractéristiques « rouges » qu'un créateur rouge naturellement froid et ordonné.

La couleur affecte la personnalité au fil du temps. Ce qui ne veut pas dire que le créateur est l'esclave de sa couleur, ni qu'il doit être considéré comme irresponsable lorsqu'il agit sous son influence. Un vert qui trompe sa femme reste un coureur de jupons. Un infrarouge qui tue un ennemi dans un accès de rage est malgré tout un meurtrier. Bien sûr, une femme colérique qui se trouve également être une créatrice rouge sera plus affectée par sa couleur, mais l'Histoire regorge d'exemples de rouges calculateurs et de bleus au tempérament fougueux et excessif.

La couleur d'un créateur ne peut pas résumer une personnalité. Attention à l'usage des généralités. Cela dit, les généralités peuvent être utiles : un groupe de créateurs verts aura davantage tendance à se montrer insubordonné et chahuteur qu'un groupe de bleus.

En gardant en tête les limites de ces généralités, il y a communément une vertu et un vice associés à chaque couleur. (On entend ici « vertu » dans le sens que lui prêtait des anciens luxiats : il ne s'agit pas d'une absence de tentation de faire le mal, mais du fait de surmonter la prédilection pour ce péché. Ainsi la gourmandise va de pair avec la tempérance, l'avarice avec la charité, etc.)

Infrarouge : Les créateurs infrarouges sont passionnés en tous domaines. Il s'agit sans doute des créateurs les plus sensibles, les plus prompts à se mettre en colère ou à pleurer. Ils aiment la musique, sont fréquemment impulsifs, ont moins peur de l'obscurité que les autres créateurs, sont facilement distraits et souffrent souvent d'insomnie. Ils sont émotifs, imprévisibles, contradictoires, aimants, dotés d'un grand cœur. Les hommes infrarouges sont souvent stériles.

Vice associé : la colère

Vertu associée : la patience

Rouge : Les rouges s'emportent facilement, sont robustes et ont une prédilection pour la destruction. Personnages hors du commun, ils sont également chaleureux, passionnants, puissants, impétueux, expansifs, et généralement d'humeur joviale.

Vice associé : la gourmandise

Vertu associée : la tempérance

Orange : Les créateurs orange sont souvent des artistes. Ils excellent à comprendre les émotions et les motivations des autres. Certains utilisent cette qualité pour surprendre ou réussir au-delà de toutes les espérances. Ils sont sensibles, manipulateurs, singuliers, fuyants, charismatiques et font preuve de beaucoup d'empathie

Vice associé : l'avarice

Vertu associée : la générosité

Jaune : Les créateurs jaunes ont la réputation de raisonner sainement, grâce à un équilibre parfait entre l'intellect et les émotions. Ce sont des personnes joyeuses, sages, intelligentes, équilibrées, vigilantes, impassibles, parfois d'une franchise brutale, dotées de bonnes capacités d'observation, et qui font d'excellents menteurs. Les jaunes restent dans le domaine des idées, ne se risquant pas sur le

terrain de l'action.
Vice associé : la paresse
Vertu associée : l'application

Vert : Les verts sont sauvages, libres, souples, adaptables, généreux et amicaux. Ce n'est pas tant qu'ils manquent de respect envers l'autorité, c'est qu'ils ne la reconnaissent pas.
Vice associé : la luxure
Vertu associée : la maîtrise de soi

Bleu : Les créateurs bleus sont ordonnés, inquisiteurs, rationnels, calmes, froids, intelligents. Ils font preuve d'une grande impartialité et ont des dons musicaux. Les règles, la hiérarchie et les structures en général sont importantes pour eux. Ils sont souvent mathématiciens ou compositeurs. Ils font souvent passer l'idéologie et la correction avant les personnes.
Vice associé : l'envie
Vertu associée : la gentillesse

Ultraviolet : Les ultraviolets adoptent souvent une perspective globale et objective. Ils apprécient l'ironie, le sarcasme et les jeux de mots. Souvent froids, ils considèrent les personnages comme des énigmes à résoudre ou des codes secrets à décrypter. Le manque de rationalité les scandalise.
Vice associé : l'orgueil
Vertu associée : l'humilité

Les couleurs légendaires

Le chi (ki) : Cette couleur est le pendant supposé du paryl, à l'autre extrémité du spectre (les récits disent qu'elle se situe « aussi loin au-delà de l'ultraviolet que le paryl est en dessous de l'infrarouge »). Elle est aussi appelée « le révélateur ». Son principal usage est paraît-il quasi identique à celui du paryl : voir à travers les matières. Mais ceux qui croient en son existence affirment que sa puissance est bien supérieure à celle du paryl, car la vision chi pourrait traverser la chair, les os et même le métal. Les récits s'accordent tous à dire que les créateurs chis ont l'espérance de vie la plus brève parmi les créateurs : cinq à quinze ans, presque sans exception. Si le chi existe vraiment, il prouverait surtout qu'Orholam a créé la lumière pour l'univers ou pour ses propres desseins, et non principalement pour que l'humain en fasse usage, et cela obligerait les théologiens à s'écarter de l'anthropocentrisme dont ils font preuve pour l'instant.
Le noir : C'est la destruction, le vide, le néant, ce qui ne peut être rempli. On raconte que l'obsidienne est faite des os de la luxine noire une fois qu'elle meurt.
Le paryl : Aussi appelée « soie d'araignée », cette couleur est invisible aux yeux de tous sauf des créateurs paryls. Elle se situe aussi loin de l'infrarouge dans le spectre que l'infrarouge par rapport au spectre visible. On doute de son existence car l'œil humain n'est pas conçu pour. Ce serait la couleur des créateurs de l'ombre, des tisseurs de nuit et des assassins, car ce spectre est (prétendument) présent même la nuit. Ses usages sont mal connus, mais liés aux assassinats. Peut-être agit-il comme poison ?
Le blanc : C'est la parole pure d'Orholam, l'étoffe de la création, à partir de laquelle toute luxine et toute vie ont été créées. Les descriptions d'une forme terrestre de luxine blanche (aussi atténuée par rapport à l'original que l'obsidienne par rapport à la supposée véritable luxine noire) font état

d'un ivoire lumineux, ou d'une opale d'un blanc pur, et qui diffuse de la lumière sur toute l'étendue du spectre.

TERMES FAMILIERS

Les étudiants de la Chromerie sont encouragés à utiliser les termes corrects pour chaque couleur, mais leur enthousiasme lexical semble être irrépressible. Dans certains cas, les noms sont utilisés dans le domaine technique : la gelée inflammable est une luxine rouge plus épaisse et qui brûle plus longtemps (suffisamment pour réduire un corps en cendres). Dans d'autres cas, la référence prend le contre-pied de la définition technique : l'eau-vive désigne initialement la forme liquide de la luxine jaune, mais le mur d'eau-vive est une muraille de luxine jaune solide.

Voici les expressions les plus courantes :
Infrarouge : cristal de feu
Rouge : gelée inflammable, colle brûlante
Orange : noranjell
Jaune : eau-vive
Vert : bois-des-dieux
Bleu : verrine, verre
Superviolet : fil-de-ciel, fil-d'âme
Noir : pierre de l'enfer, pierre de néant, tissu-de-nuit, pierre-de-cendre, hadon
Blanc : lueur vraie, sang-d'étoile, anachrome, luciton

Au sujet des anciens dieux

Infrarouge : Anat, déesse de la colère. Ses adorateurs avaient paraît-il des rituels comprenant le sacrifice de nourrissons. On l'appelle aussi la Dame du désert, la Maîtresse impétueuse. Les lieux où son culte était le plus actif sont Tyrea, le sud de Paria et le sud d'Ilyta.
Rouge : Dagnu, dieu de la gourmandise, était adoré dans l'Est atashien.
Orange : Molokh, le dieu de l'avarice, était adoré dans l'Ouest atashien.
Jaune : Belphégor, le dieu de la paresse. Son culte se situait surtout dans le nord d'Atash et le sud de la forêt de sang, avant la venue de Lucidonius.
Vert : Atirat, déesse de la luxure, était surtout adulée dans l'Ouest ruthgarien et dans la forêt de sang.
Bleu : Mot, le dieu de l'envie, était adoré dans l'Est ruthgarien, dans le nord de Paria et à Abornea.
Ultraviolet : Ferrilux, le dieu de l'orgueil, était adoré dans le sud de Paria et le nord d'Ilyta.

Au sujet de la technologie et des armes

Les sept satrapies avancent à grands pas sur le chemin de la connaissance : la paix qui a suivi la guerre des Prismes et la suppression de la piraterie ont donné libre cours à la circulation des biens et des idées dans le monde. Du fer et de l'acier de bonne qualité sont disponibles à bas prix dans toutes les satrapies, et, par conséquent, les armes sont fiables, les roues des chariots sont solides, etc. La fabrication d'armes traditionnelles comme le bich'hwa atashien ou les bâtons de combat pariens

perdure, mais elles sont rarement en os ou en bois durci.

La luxine sert souvent à faire des armes improvisées, mais la plupart des luxines ont tendance à se dégrader après une longue exposition à la lumière, et rares sont les créateurs jaunes capables de créer de la luxine solide (durablement résistante à la lumière). Par conséquent, les armes métalliques restent prédominantes dans les armées ordinaires.

Les plus grandes avancées concernent l'amélioration des armes à feu. Dans la plupart des cas, les mousquets proviennent de forgerons différents, ce qui signifie que chaque utilisateur doit savoir réparer son arme et que les pièces doivent être fabriquées sur mesure. Un chien ou un bassinet défectueux ne peuvent pas être remplacés par d'autres, mais doivent être retirés puis réparés. À Rath, on a tenté de résoudre le problème par des expériences de production massive à l'aide d'apprentis forgerons qui s'efforcent de façonner des pièces aussi identiques que possible, mais les platines se sont révélées de mauvaise qualité : la précision et la solidité avaient été perdues au profit de l'homogénéité et de la facilité de réparation. Les forgerons d'Ilyta ont pris le parti opposé, proposant des pistolets sur mesure de la plus haute qualité. Récemment, ils ont innové en lançant un modèle qu'ils appellent « le mousquet à roue ». Au lieu d'avoir une mèche lente pour allumer la poudre dans le bassinet, qui communique l'allumage à la culasse, ils ont installé un silex qui frappe une batterie en acier pour produire des étincelles enflammant la poudre directement dans la culasse. Ce système a l'avantage de rendre le mousquet ou le pistolet toujours prêts à faire feu, sans qu'on ait besoin d'allumer le tube fusant. Ce qui freine sa large diffusion est le taux d'échecs d'allumage : si le silex ne frappe pas correctement la batterie ou ne produit pas d'étincelles suffisantes, le coup ne part pas.

Jusqu'à présent, l'inclusion de luxine dans les armes à feu s'est révélée peu concluante. Tirer des balles parfaitement rondes en luxine jaune avec un mousquet est possible, mais le nombre de créateurs jaunes capables d'en faire est un goulet d'étranglement. Quant aux projectiles en luxine bleue, ils éclatent souvent sous la pression de l'explosion. Un obus explosif créé en remplissant un boulet en luxine jaune avec de la luxine rouge (qui prendrait feu au moment où l'enveloppe jaune toucherait sa cible en se brisant) a été proposé à la Nuqaba, mais les proportions exactes afin que le jaune n'explose pas à l'intérieur du mousquet, tout en cédant lorsqu'il percute la cible, sont si difficiles à atteindre que plusieurs forgerons ont trouvé la mort en essayant de reproduire le dispositif, et il s'agit sans doute d'une raison suffisante pour en dissuader l'adoption massive.

D'autres expériences sont certainement en cours à travers les sept satrapies et, une fois que des armes à feu fiables, assez précises et de grande qualité seront introduites, les manières de faire la guerre changeront pour toujours. En l'état actuel des choses, un archer bien entraîné est capable de tirer plus rapidement, plus loin et avec plus de précision.

REMERCIEMENTS

Des ondes millimétriques aux artistes martiaux en passant par Magic : l'Assemblée, j'ai eu besoin de beaucoup d'aide pour ce livre-ci. En plus de ceux que j'ai remerciés dans les livres précédents (à qui je dois toujours énormément), quelques personnes méritent également des remerciements, nouveaux ou répétés. Merci d'abord à ma femme, Kristi, sans qui je ferais un boulot que je déteste. Merci, ma chérie, d'avoir toléré des semaines de six jours de travail ces dernières années. Je vais essayer d'être plus raisonnable… un jour. Merci à Elisa d'avoir accepté tant de missions commerciales afin que je puisse écrire davantage. Merci à Don Maass, Cameron McClure, et le reste de la DMLA pour avoir trouvé les bonnes personnes auprès desquelles obtenir des avis, des explications d'experts, d'excellents conseils d'écriture et des encouragements. Une vie d'écrivain est trop souvent synonyme de solitude. Vous avez su m'apporter équilibre et sagesse.

Merci à Orbit Books (particulièrement Devi, Anne, Alex, Tim, Susan, Ellen et Lauren P.), qui n'ont de cesse de me surprendre par leur travail acharné, leur capacité d'innovation et leur réactivité. Des écrivains qui publient ailleurs m'ont raconté des horreurs, alors que moi je me sens parfaitement bien chez Orbit. Merci à tous ceux qui font le nécessaire en coulisses pour que la machine tourne si bien.

Merci à Mary Robinette Kowal (auteur de *Shades of Milk and Honey*) d'avoir été mon tout premier lecteur critique : des retours éclairés et des fulgurances magnifiques. Tu as rendu le livre meilleur. De plus, ce passage dans le troisième tome, où les choses ont l'air d'aller vraiment mal, et que tu m'as suggéré de rendre tout à fait terrible ? Eh bien, je me suis totalement emparé de cette idée.

Merci au professeur de mathématiques N. Willis, qui a lu *Le Prisme noir* et m'a tout de suite demandé si je voulais jouer à Magic : l'Assemblée. (Une façon sournoise de deviner si je voulais jouer avec lui, sans admettre d'emblée sa « geekitude » !) Je n'avais jamais joué à Magic, mais j'ai très vite perçu la beauté mathématique de ce jeu. Ce fut la graine qui donna naissance à celui des Neuf Rois dans le livre. (Bien que les mécaniques ainsi que le jeu en lui-même soient différents.) En prévision de certains e-mails que je sais que je vais recevoir à ce sujet : Oui… mais ça va prendre des années. Merci également de m'avoir aidé à structurer les tests de la Garde noire qui, pour une raison qui m'échappe, sont devenus extrêmement compliqués. Allez comprendre.

Merci à mon ami des Forces spéciales, E.H., qui m'a obtenu le dossier (déclassifié, donc légal !) sur la technologie des ondes millimétriques. Qui a dit que la Fantasy ne pouvait pas utiliser les dernières avancées de la science ?

Un grand merci au sergent Rory Miller, dont les livres sur la violence devraient être une lecture indispensable pour tous ceux qui veulent la dépeindre de façon convaincante dans des mondes de fiction, et également pour ceux qui souhaitent l'éviter dans la réalité ! (Commencez donc par l'ouvrage *Meditations on Violence*.) Il n'y a qu'une seule chose que je ne lui pardonne pas : vouloir parler de taux de libération d'adrénaline dans un monde et à une époque qui ne disposent pas encore du mot « adrénaline », c'était l'enfer. (Merci à Peter H. de chez Powell's Books de m'avoir vendu ce livre en personne, et de vendre le mien à d'autres !)

Merci également à Alfred Tennyson, dont je cite le poème *Ulysse* brièvement, à la fois dans *Le Prisme noir* et dans *Le Couteau aveuglant*, en l'attribuant à Gevison (traduction française de Madeleine Cazamian). Ces lignes sont immortelles, monsieur. Je souhaitais vous remercier dans le précédent livre et je l'ai négligé. Toutes mes excuses.

Enfin, merci à vous, mes lecteurs. J'aime ce que je fais, et je peux continuer à le faire grâce à vous. C'est un immense privilège et un honneur. Comment vous exprimer ma gratitude ? J'ai l'impression d'avoir une dette envers vous. Je ne peux pas vous promettre grand-chose, à part de travailler de mon mieux pour vous raconter les meilleures histoires possible. Que diriez-vous que je fasse cela, et que vous continuiez à forcer vos amis à lire mes livres ? Ça marche ?

Brent Weeks

Brent Weeks, né dans le Montana, passa quelque temps à parcourir le monde comme Caine, le héros de Kung Fu, à s'occuper d'un bar et à corrompre la jeunesse (mais pas en même temps), avant de commencer à écrire sur des serviettes en papier de restaurants. Enfin, un jour, quelqu'un décida de le payer pour ça.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

L'Ange de la Nuit :
1. *La Voie des ombres*
2. *Le Choix des ombres*
3. *Au-delà des ombres*

Le Porteur de lumière :
1. *Le Prisme noir*
2. *Le Couteau aveuglant*

Chez Milady, en poche :

L'Ange de la Nuit :
1. *La Voie des ombres*
2. *Le Choix des ombres*
3. *Au-delà des ombres*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Blinding Knife*
Copyright © 2012 by Brent Weeks

© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

Carte :
© 2010 Jeffrey L. Ward

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0958-1

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

- Couverture
- Page de titre
- Dédicace
- Carte
- Chapitre premier
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31
- Chapitre 32
- Chapitre 33
- Chapitre 34
- Chapitre 35
- Chapitre 36
- Chapitre 37
- Chapitre 38
- Chapitre 39
- Chapitre 40
- Chapitre 41

- Chapitre 42
- Chapitre 43
- Chapitre 44
- Chapitre 45
- Chapitre 46
- Chapitre 47
- Chapitre 48
- Chapitre 49
- Chapitre 50
- Chapitre 51
- Chapitre 52
- Chapitre 53
- Chapitre 54
- Chapitre 55
- Chapitre 56
- Chapitre 57
- Chapitre 58
- Chapitre 59
- Chapitre 60
- Chapitre 61
- Chapitre 62
- Chapitre 63
- Chapitre 64
- Chapitre 65
- Chapitre 66
- Chapitre 67
- Chapitre 68
- Chapitre 69
- Chapitre 70
- Chapitre 71
- Chapitre 72
- Chapitre 73
- Chapitre 74
- Chapitre 75
- Chapitre 76
- Chapitre 77
- Chapitre 78
- Chapitre 79
- Chapitre 80
- Chapitre 81
- Chapitre 82
- Chapitre 83
- Chapitre 84
- Chapitre 85
- Chapitre 86

- Chapitre 87
- Chapitre 88
- Chapitre 89
- Chapitre 90
- Chapitre 91
- Chapitre 92
- Chapitre 93
- Chapitre 94
- Chapitre 95
- Chapitre 96
- Chapitre 97
- Chapitre 98
- Chapitre 99
- Chapitre 100
- Chapitre 101
- Chapitre 102
- Chapitre 103
- Chapitre 104
- Chapitre 105
- Chapitre 106
- Chapitre 107
- Chapitre 108
- Chapitre 109
- Chapitre 110
- Chapitre 111
- Chapitre 112
- Chapitre 113
- Chapitre 114
- Chapitre 115
- Dramatis personæ
- Glossaire
- Annexes
- Remerciements
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales